REVUE
EUROPÉENNE

3e ANNÉE

Tome XIV.

TYPOGRAPHIE E. PANCKOUCKE ET Cie
Quai Voltaire, n° 13

REVUE EUROPÉENNE

LETTRES, SCIENCES, ARTS, VOYAGES
POLITIQUE

TOME QUATORZIÈME

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE EUROPÉENNE

13, QUAI VOLTAIRE, 13

ET A LA LIBRAIRIE DENTU, PALAIS-ROYAL

BRUXELLES.
BROUWET, rue Montagne-de-la-Cour,
n° 39.

LEIPZIG.
BROCKHAUS, libraire-éditeur.
ALPH. DURR, éditeur.

1861

JESSIE

— Suite (1) —

XVII

Pendant que Manuela était à la veille de paraître aux regards du monde, Leslay la cherchait comme si elle avait voulu s'y dérober.

New-York tout entier était au moment de la voir, et lui la supposait cachée dans une mystérieuse retraite.

Quelles pensées l'agitaient, lorsqu'il avait envoyé Charles chez miss Bebb? Où en était-il vraiment de cette passion née d'un regard, accrue par une jalousie imaginaire, exaltée par une seule entrevue, ennoblie par les sacrifices que Jessie lui avait inspirés et par le refus de les accepter, désespérée par une fuite et transportée tout à coup de l'ivresse du sentiment à la pensée de la vengeance, — de cette passion tendre tour à tour et furieuse, mélancolique et désordonnée, confiante et soupçonneuse, pure malgré ses transports et qui deviendra coupable?...

Grandes avaient été les alternatives subies successivement par cette nature ardente qui portait tout à l'extrême! — Aussi le jour où elle s'était tournée vers ce qu'elle appelait une juste punition, Charles avait frémi.

En quelque lieu que Jessie se fût retirée, Leslay se croyait le double droit de lui demander raison et du prétendu outrage fait à son amour et de l'abandon réel de ses parents. Il s'était fait le mandataire de sa famille sur la simple prière de M[me] Addington de lui donner des renseignements, — et, pour son propre compte, il agissait comme s'il eût été le délaissé.

— Eh bien, qu'as-tu appris? s'écria-t-il en revoyant Charles.

(1) Voir les livraisons des 1[er], 15 janvier, 1[er] et 15 février 1861.

— Miss Bebb ne sait rien; elle plaint les Addington, elle s'indigne; elle a commencé ses recherches et fait cause commune avec nous.

— Soit! j'oublie ses prétentions et j'accepte son concours. Elle est femme, elle n'aime pas Jessie; la blessure qu'elle croit en avoir reçue n'est pas cicatrisée; le désir de se venger lui est naturel; — que faut-il de plus pour rendre sa poursuite acharnée?

— Mais enfin, que prétends-tu faire à Jessie, si tu la découvres?

— Dis plutôt si tu *les* découvres, car elle ne saurait être seule.

— Mais ne lui faut-il pas une compagne?

— Tu te joues de moi. Une compagne! Ah! c'est un complice qu'elle a choisi!...

— Allons, je ne te contredis plus; je lutterais en vain, je ne le vois que trop. Il te la faut coupable à tout prix, coupable envers toi comme envers ses parents. Tu l'aimes, et il ne t'est venu encore à la pensée rien pour la défendre! Je ne l'absous pas, moi, mais je ne puis entrer ni dans l'égarement de tes soupçons, ni dans la fureur de tes démarches.

— Alors pourquoi m'as-tu suivi?

— Pour veiller sur toi, pour arrêter une provocation insensée de ta part. Si j'ai été impuissant à prévenir la lutte, je veux être là au moins afin d'en partager les périls.

— Je n'en connais pas qui m'effrayent, quand, devant le désespoir d'une mère, j'ai juré, à elle, de ramener sa fille, à moi de châtier le séducteur. Plus de discours inutiles, je te prie! — Après tout, que m'importe la manière dont tu entends me seconder! Ce qui m'est d'un prix inestimable, c'est un ami comme toi à mes côtés. — Avant de nous mettre en route, il faudrait choisir, dans les environs de New-York, là où la campagne est le moins habitée, et où il est plus facile de se cacher; notre exploration y aura les meilleures chances.

On était vers le milieu du jour, et les deux amis s'acheminèrent.

Tantôt ils rôdaient autour des murs d'une habitation, cherchant à découvrir dans le jardin ou aux fenêtres les personnes qui l'occupaient.

Tantôt ils s'arrêtaient à une certaine distance, et, le crayon à la main, semblaient des artistes qui prennent des croquis.

Parfois, lorsque, au milieu d'un parterre, au fond d'une allée, se laissait apercevoir une jeune dame à la taille élancée et élégante, Leslay, séduit par une vague ressemblance, s'arrêtait immobile et fixait ses regards. Mais bientôt se retournait ou s'approchait de lui quelque figure anglaise aux cheveux blonds et bouclés qui venait le détromper.

Il n'y avait guère de passant ou de promeneur qu'il ne se mît à interroger. Mais ni ses courses, ni ses stations prolongées, ni ses questions ne donnaient de résultat.

La fin du jour approchait, et Charles ne put s'empêcher de lui dire :

— Tu ne veux pas, j'espère, prolonger la séance jusque dans la nuit? J'ai compté les maisons de campagne autour desquelles nous nous sommes arrêtés; il n'y en a que cinq encore, et, d'après ce calcul, il nous faudrait au moins deux mois pour reconnaître celles qui peuplent les environs de New-York. Cette vie deviendrait bientôt fatigante, et finirait par nous donner une autre apparence que celle de simples touristes. L'ardeur d'une découverte ne doit pas nous retenir trop longtemps dans une situation qui éveillerait les soupçons.

Leslay garda le silence.

— Qu'éprouves-tu donc de nouveau? dit Charles étonné. Tu ressembles à un homme à qui la parole manquerait tout à coup. Quelle idée est venue t'absorber? Tu ne réponds pas, tu sembles découragé.

Et, profitant de cette disposition d'esprit, il ajouta :

— Le plus sage, selon moi, serait d'en venir à l'opinion de miss Bebb.

— Quelle est-elle donc?

— Que miss Addington, pour se dérober aux recherches, aura préféré la ville.

— C'est plus sûr, en effet. Comment être rencontrée dans ce tumulte et cette foule d'une vaste cité, surtout si elle a pris la précaution de ne sortir que la nuit? Mais, en acceptant le concours de ta cousine, j'avais oublié qu'une grande froideur règne entre nous.

— Tu crois à la durée de son dépit, il n'a été que passager. Un projet de mariage est survenu depuis; il a mis un terme aux rancunes de la vanité et aux prétentions de la vieille fille blessée.

— C'est vrai, répondit Leslay; elle en aura encore moins qu'autrefois, en me voyant sans cesse à la poursuite de celle même que je lui avais préférée.

— Autant je te trouvais déraisonnable ce matin, autant tu me parais sage ce soir! s'écria Charles. Installons-nous donc sur-le-champ dans la ville, et là, Mlle Glatigny, miss Bebb, toi et moi, nous formerons une association aux combinaisons de laquelle il sera, un peu plus tôt, un peu plus tard, impossible d'échapper. Rentrons dans notre hôtel, et dès demain, rejoignons ces dames.

Quelques instants après, parut Jones, envoyé, lui aussi, d'un

autre côté, et qui revenait confus et tremblant de l'inutilité de sa course. Il redoutait l'impatience de son maître et surtout ses questions. Leslay ne lui en adressa aucune et, au lieu de le gronder, il le rassura par ces mots :

— Pauvre Jones, je le vois à ta mine piteuse, tu n'as pas été plus heureux que ton maître!...

XVIII

Le lendemain, Charles et Leslay se rendirent chez miss Bebb, où se trouvait déjà Mlle Glatigny :

— Ah! monsieur, dit d'abord miss Bebb, que votre âme est généreuse! Comme elle pardonne le mal et comme elle acquitte la dette de l'amitié! — Mlle Glatigny et moi sommes émerveillées de votre conduite. Sans vous, qui aurait donné une marque d'intérêt aux Addington? Sans vous, quel espoir auraient-ils de retrouver leur fille? — Pauvres gens, que je les plains et que je les félicite à la fois!...

Leslay, en qui cet éloge réveillait le soupçon du premier projet de miss Bebb, répondit assez froidement :

— Si je paye une dette, où est le mérite? Si j'accomplis un devoir, pourquoi me louer? Rien de plus naturel, et vous qui n'avez pas les mêmes raisons, ne nous proposez-vous pas d'unir vos soins aux nôtres?

— Je m'en honore! s'écria miss Bebb. Quoi de plus digne d'intérêt que ce père si vertueux, cette mère si estimable, accablés presque le même jour et par le sort et par leur fille! Il n'est pas jusqu'aux inconnus les plus indifférents qui n'aient cru devoir s'en occuper! Tenez, monsieur, lisez l'article publié déjà par un petit journal; la forme en est moqueuse, mais le fond est la vérité même.

— Fi! dit Leslay en rejetant le journal avec un mouvement de dégoût. Quel que soit l'auteur de ces lignes, je le déclare infâme! — Il feint de plaindre la famille et il la déshonore! Il semble appeler l'intérêt du public, et c'est son mépris qu'il provoque! Il fallait cacher cette fuite, tenir ce malheur secret, laisser à quelques amis le soin de le réparer, et non combiner ainsi une divulgation perfide sous le faux semblant de la sympathie. C'est un poison mortel préparé à plaisir. C'est une infamie! je le répète.

Miss Bebb écoutait cette apostrophe véhémente comme si elle n'en eût pas été la cause. Et, cependant, chaque mot était autant

de traits dont elle aurait dû se sentir percée. Mais, aussi habile à faire le mal qu'à en soutenir la vue, au lieu de baisser les yeux et de perdre contenance, elle suivait les mouvements de Leslay, l'animait de l'approbation menteuse du regard et le secondait de toute l'effronterie d'une indignation simulée :

— Je n'avais pas compris d'abord, dit-elle, l'indignité d'un pareil article; je m'en veux. Elle n'avait pas frappé non plus M[lle] Glatigny. Le lâche!

— Dites plutôt le serpent ou la vipère, si par hasard c'était une femme! — Mais laissons là cette lettre venimeuse, et concertons-nous pour arriver plus tôt et plus sûrement au but de nos démarches.

— Permettez-nous, à M[lle] Glatigny et à moi, d'y réfléchir. Je n'attendais pas votre visite aujourd'hui; avant la fin de la semaine, je vous ferai part de mes idées, de mes moyens, qui ne tarderont pas, si je ne m'abuse, à être couronnés de succès.

Ainsi, après s'être retournée subitement, elle se posait en principal auxiliaire et plaçait Leslay sous sa direction. Celui-ci était venu avec une sorte de répugnance pour céder à Charles; il se retira avec un contentement visible et, dupe de la comédienne, il dit à son ami :

— Je reviens un peu sur le compte de miss Bebb; au fond, je lui crois du cœur.

XIX

Manuela, tout entière aux divers soins et aux études que réclamait l'approche du grand jour, ne voyait personne, excepté, à de rares intervalles, M. Williams et M. Harris. Tous deux étaient d'accord pour l'encourager, mais se gardaient de lui faire connaître combien elle était devenue la grande préoccupation de la presse. Les éloges n'auraient pas redoublé son ardeur, et les critiques injustes, les attaques violentes auraient pu troubler son esprit.

Car miss Lawrence s'était mise à l'œuvre dès la sortie du théâtre, et y avait employé une partie de la nuit. Puis, dès le matin, elle était allée distribuer de l'argent aux écrivains qui se vendent, et des espérances aux adorateurs qui soupirent. Elle recrutait ainsi de toutes parts et formait sa phalange pour l'heure du combat.

Il y avait déjà assaut entre les faiseurs d'articles pour préparer l'heureuse issue de la lutte; tous à qui mieux mieux donnaient

à Manuela des défauts ou lui refusaient des qualités : les uns avec trop de violence pour être redoutables, les autres avec une mesure trop étudiée pour n'être pas dangereusement persuasifs; d'autres enfin avec de telles apparences de bonne foi qu'elles pouvaient égarer le jugement.

XX

On était au 18 septembre; — le 19 était le jour suprême fixé par les sommations diverses pour la vente des meubles de M. et de Mme Addington et l'expulsion de leur demeure.

Depuis le départ de leur fille, ils avaient habité la même chambre, laissant toutes les autres sans les visiter. Mais ce jour-là, ils les parcoururent pour adresser un dernier adieu aux témoins muets de leur tranquillité pendant tant d'années, et de leurs douloureuses agitations depuis quelques semaines. Ils n'oublièrent pas le petit pavillon, resté fermé jusque-là, et ils en enlevèrent les effets de leur enfant, souvenirs trop précieux pour les abandonner aux créanciers. Ils emportèrent aussi leurs portraits, non sans un regret amer de Mme Addington que celui de Jessie ne les remplaçât pas.

Ce petit coin à part les remplit d'une indéfinissable tristesse; leur cœur était gros de larmes à la vue de quelques-uns des objets qui étaient la prédilection de leur fille :

Là, le pupitre sur lequel elle avait tracé les lignes d'un adieu désolant; ici, sa corbeille de travail encore un peu en désordre comme si elle venait de s'en servir; plus loin, un ou deux volumes qu'elle n'avait pas remis dans sa bibliothèque.

— Cher ami, dit Mme Addington avec une satisfaction marquée, elle a emporté sa Bible.

— Ce n'est pas là qu'elle trouvera le pardon de sa faute! répondit M. Addington.

— Non, sans doute, mais la prière conduit au repentir et le repentir au pardon.

M. Addington soupira et garda le silence.

Ni l'un ni l'autre ne pouvaient se résoudre à quitter ce pavillon où tout retraçait l'image de Jessie. Ils descendirent lentement les marches de l'escalier, et plusieurs fois, en traversant le jardin, ils se retournèrent pour regarder encore.

Rentrés dans leur chambre, M. Addington dit :

— Ma chère, vous ne comptez pas sans doute sur le sommeil,

il sera refusé à vos yeux comme aux miens; demeurons donc assis et tout habillés, demain nous serons plus tôt prêts.

— Mais où aller? Attendrons-nous, mon ami, l'arrivée de ceux qui doivent nous chasser? Ne préférez-vous pas nous dérober à toutes les tristesses de ce dernier moment? Je n'aurai pas le courage de voir prendre l'un après l'autre les objets qui nous appartiennent.

— Ne dites pas qui nous appartiennent; ils ne sont plus à nous; l'avez-vous oublié? — Le courage, dites-vous, vous abandonnerait; mais, moi, je dois le conserver, je suis responsable. Je ne veux pas qu'on nous soupçonne d'être autre chose que malheureux. Ne fuyons pas, retirons-nous...

— Où donc, encore une fois?

— D'abord chez Watham, le logeur des pauvres; nous y prendrons une simple chambre. De là, nous nous rendrons à pied chez M. Jermingham; il nous faudra deux jours; je lui demanderai un petit emploi qui nous fasse vivre, et, quand il nous verra aussi dénués de tout, il aura pitié. Il ne refusera pas de me tendre la main secourable que je lui ai tendue, il y a trois années, lorsqu'il était aussi dans la détresse. Je me reproche de n'avoir pas plus tôt pensé à lui. Le ciel me le désigne comme notre unique ressource désormais.

Ils échangèrent ainsi, par intervalles, quelques paroles durant le cours de la nuit, dans l'attitude de deux condamnés qui attendent qu'on vienne leur annoncer l'heure de l'exécution.

Dès la pointe du jour, ils se mirent à regarder souvent si quelqu'un ne se montrait pas à la grille, et, jusqu'à dix heures, ils ne cessèrent d'être attentifs.

Midi sonna, personne n'avait paru encore.

— Me serais-je trompé de date? se demanda M. Addington.

Et il courut à ses papiers qu'il interrogea de nouveau à deux reprises.

— Non, dit-il à Mme Addington, il n'y a pas d'erreur de ma part, c'est bien pour le 19. La journée n'est pas finie, on ne peut tarder à venir.

Vers six heures ils attendaient encore, ne comprenant plus rien à ce retard.

— Il y a là de l'extraordinaire, répétait sans cesse M. Addington; la nuit approche, et tant qu'elle dure, de pareilles expulsions sont défendues.

Etrange bizarrerie du cœur humain! Au fond de l'âme il gémissait d'être obligé de quitter sa demeure; il ne savait trop où reposer sa tête, et cependant, à mesure que cette attente fiévreuse

se prolongeait, il avait de la peine à accepter le jour de plus qui lui était laissé! Il semblait impatient de voir ceux qui devaient le dépouiller et leur reprochait d'éterniser son agonie! — Il lui fallut cependant subir ce qu'il avait fini par appeler un oubli inexplicable.

Bientôt, accablés par la fatigue morale de la veille, M. et Mme Addington retrouvèrent avec plaisir ces lits qui leur donnèrent encore, contre toute espérance, une nuit de sommeil.

XXI

Les répétitions de Manuela s'étaient succédé. Grâce aux conseils du directeur comme à ceux de quelques juges éclairés qu'il s'était adjoints, les progrès de la débutante devenaient de jour en jour plus sensibles.

M. Harris, mêlé, comme le sont la plupart des banquiers, aux affaires de théâtre et à celles de la presse, exerçait, dans l'intérêt de sa protégée, une surveillance intelligente. Il recueillait çà et là les opinions telles qu'elles se produisaient, sans parti pris de les contredire. Il posait des questions, non pour discuter, mais simplement pour obtenir les réponses. Puis, avec sa provision d'éloges et de critiques dont il faisait un ingénieux mélange, il contribuait pour sa part, et le plus utilement peut-être, à perfectionner un talent qui, sans avoir la maturité de la scène, possédait déjà à un si haut degré la réunion essentielle de certaines qualités aussi brillantes que solides. Ces qualités ne s'élevaient pas encore à la sommité de l'art, mais elles servaient de point d'appui pour y monter.

Ainsi, munie de tout ce qui prépare et affermit, il ne restait à Manuela que l'épreuve décisive devant un public indépendant et dégagé de toute coterie. Car les artistes et ceux qui s'en font les partisans ou les satellites officieux s'étaient divisés en deux camps: d'un côté, le directeur et ceux qu'il avait convoqués, — réunion calme d'appréciateurs équitables, troupe régulière et disciplinée prête à soutenir la débutante par les meilleures raisons; — de l'autre, les *anti-manuelistes*, ramassis turbulent et indocile, portant très-haut le drapeau de miss Lawrence, et décidés à le défendre — jusqu'au révolver exclusivement.

La presse, elle aussi, avec ses clairons les plus retentissants, sonnait ses fanfares suivant la couleur des feuilletonnistes. Tout présageait une lutte orageuse entre les champions de celle qui tenait

le sceptre des premiers rôles et les soutiens de celle qu'on accusait de vouloir le conquérir.

L'affiche, d'une dimension énorme, imprimée en caractères géants coulés pour la circonstance, et toute bariolée de blanc, de jaune, de rouge, ressemblait au monstre de la Réclame.

XXII

La représentation était définitivement fixée au 25 septembre.

La veille, M. Harris crut devoir apporter à Manuela ses derniers encouragements.

— O monsieur, lui dit-elle, il en est un qu'aucun autre ne saurait égaler : quelque prix que j'attache à vos paroles, la certitude du résultat de vos démarches en faveur de mes parents est ce qui doit me rassurer le plus. J'aurai l'esprit libre si je sais qu'ils conservent encore leur unique asile.

— Mon Dieu, miss, je venais précisément vous faire part des réponses qui me sont parvenues. J'ai chez moi toutes les quittances et l'avis de l'ordre donné par chaque créancier d'annuler ses poursuites. Soyez en pleine sécurité.

— Mille grâces, monsieur! Vous m'avez quelquefois appelée la providence de mes parents, vous êtes la mienne!

— Ce sera toujours une des plus douces satisfactions de ma vie d'avoir contribué pour ma faible part à une œuvre aussi difficile, aussi courageuse, aussi noble sous tous les rapports que celle que vous avez entreprise. Je vous remercie de m'y avoir associé comme vous l'avez fait avec l'abandon d'une confiance sans réserve. — Ah! s'il avait été permis de proclamer la sainte cause qui vous conduira demain devant le public, il vous honorerait avant de vous applaudir; il vous couvrirait de son estime avant de vous prodiguer ses éloges. L'envie se tairait devant la grandeur du sacrifice, et, dans la victime d'Othello, il n'est pas un spectateur qui ne voulût glorifier l'héroïque modèle du dévouement filial!

M. Harris ajouta avec l'inspiration de son âme honnête :

— N'importe! Allez maintenant, miss; montez sur cette scène d'un pas moins timide; mes pressentiments ne m'abusent pas, vous en descendrez triomphante!

— J'accepte le présage, répondit Manuela avec un regard où se peignait toute sa reconnaissance; oui, je n'hésite pas à l'accepter, puisqu'il part à la fois et du jugement et de l'âme de celui que je dois estimer le plus.

— Surtout, ne veillez pas trop avant dans la nuit, dit M. Harris; le repos est une des conditions du succès.

— Je serai heureuse de pouvoir profiter de votre avis, mais, vous le savez, le sommeil à la veille des batailles n'a été le privilége que de quelques grands hommes.

— Pourquoi ne serait-il pas de même le privilége d'une grande actrice? Dût votre modestie en être offensée, laissez-moi devancer le public et vous donner ce titre.

Jessie baissa les yeux, et M. Harris se retira, ému de ce transport qui nous saisit, — lorsque, identifiés avec une personne au succès de laquelle nous sommes dévoués, nous nous imaginons courir aussi les chances de sa périlleuse tentative, éprouvant plus de crainte qu'elle n'en ressent elle-même!

XXIII

L'article inséré dans le petit journal revenait sans cesse à la pensée de Leslay. Il était simplement signé « Digby, » sans indication d'adresse; mais comme, par prudence, les rédacteurs l'exigeaient toujours, Leslay songeait à se la procurer.

Le malheur d'une famille tourné en plaisanterie lui paraissait plus coupable qu'une diffamation franche et ouverte.

Sans consulter Charles, et sous le prétexte d'une course dans la ville, il se rendit dans les bureaux du journal.

— Monsieur, dit-il en entrant au rédacteur, je suis l'ami intime de M. Addington. Certaine lettre insérée, il y a quelques jours, dans votre feuille et signée « Digby, » étant une grave atteinte à l'honneur de sa famille, je désire avoir quelques explications de ce M. Digby. Pourriez-vous m'indiquer sa demeure?

— Je ne la connais pas. Ce monsieur s'est fait représenter ici par une dame se disant sa parente et désirant concourir à la publication d'un avis donné sous la forme d'un témoignage de vif intérêt pour la famille.

— J'avais bien raison de le traiter de lâche! s'écria Leslay; il a mis son nom en avant, mais il a abrité sa personne derrière une femme. Alors celle-ci habite New-York; ne pourrait-on l'y découvrir?

— Très-facilement; j'ai eu, comme nous le faisons toujours, la précaution de retenir son nom et son adresse.

— Vous m'obligeriez de me les donner.

— Volontiers.

Et le journaliste tira aussitôt plusieurs papiers d'un casier placé sous sa main :

— Miss Bebb, 3, Cornhill-street.

— Miss Bebb ! répéta Leslay.

Puis se reprenant :

— Vous vous trompez, monsieur ; assurément, vous vous trompez !

Le rédacteur prit un numéro qui correspondait à celui d'un carton, et y trouvant la lettre originale, la montra à Leslay qui lut en marge : « Remis par miss Bebb, 3, Cornhill-street, le 7 décembre. » — Leslay se fit délivrer une déclaration précise et retourna sans retard auprès de Charles :

— J'ai beaucoup voyagé, lui dit-il, mais j'ai vu peu de choses aussi curieuses que celle dont j'ai fait la découverte aujourd'hui. Depuis quelques jours, on voit partout placardée l'annonce d'une représentation extraordinaire ; j'ignore ce qu'elle sera, mais je t'en réserve une qui ne lui cédera pas. Ces dames seront de la partie, et c'est moi qui t'invite à te rendre chez elles. Je vais les faire prévenir de notre visite.

— Quelque comédie nouvelle que tu as achetée, et que tu veux nous lire pour te distraire ? Je suis content de te voir revenir à la lecture, et je ne désespère pas de te conduire un jour au Grand-Théâtre.

— En attendant, prépare-toi à venir sur le mien ; compte sur une immense surprise. Mais retiens ta curiosité ; ne m'interroge plus, je ne répondrais pas.

XXIV

Miss Bebb et Mlle Glatigny se trouvaient réunies lorsque arriva l'annonce de la visite du soir. La première recommanda à son amie d'être exacte :

— Il fallait, dit-elle, quelque chose de bien intéressant pour que M. Leslay eût pris l'initiative. Ma lettre aura éveillé l'attention sur la fugitive ; ces messieurs auront trouvé quelques indices, et ils viennent se concerter avec nous sur le moyen le plus sûr de les mettre à profit. Cette malheureuse Jessie ! Elle ne pouvait échapper plus longtemps ! Il n'y aura pas d'intervalle entre la faute et le châtiment.

Toutes deux savouraient déjà le plaisir de la vengeance, mais chacune à sa manière : — miss Bebb avec l'explosion violente d'une passion outrée ; — Mlle Glatigny, avec le mouvement comprimé

d'une joie intérieure qui se trahit à peine sur les lèvres par un léger sourire, dans les yeux par un regard d'une douceur particulière.

Elles ne se séparèrent que pour quelque temps, et, l'heure annoncée par Leslay ayant sonné sans qu'il parût, leur impatience fut surexcitée à un point inexprimable.

Enfin, les deux amis arrivèrent.

— Mon billet vous aura surprises, mesdames, et vous vous attendez à du nouveau.

— Oui, oui, s'écrièrent-elles en même temps.

— Ce n'est pas sans raison : il y en a.

— Saurait-on où est sa retraite?

— Non; il ne s'agit que du moyen employé pour la découvrir.

— Lequel?

— Vous le connaissez déjà : la fameuse lettre du petit journal...

— Eh bien? dit miss Bebb.

— Eh bien, ce qu'elle renferme nous a singulièrement préoccupés, mon ami et moi. Plus nous y avons réfléchi, plus notre colère s'est accrue.

— La nôtre aussi.

Et miss Bebb commençait à se monter de nouveau sur le ton calculé de son audacieux mensonge.

— Ne pensez-vous pas qu'à tout prix il faille en punir l'auteur, le forcer à une rétractation publique, à une amende honorable?

Cette menace, accompagnée d'un regard scrutateur de Leslay attaché sur elle, fit perdre à miss Bebb quelque chose de sa contenance assurée. Comme si elle eût pressenti que le coup pouvait l'atteindre, elle essaya adroitement de le détourner :

— Il ne faut pas, je crois, pousser trop loin l'affaire. Ce qu'on lit dans un journal est oublié le lendemain; pourquoi en réveiller le souvenir? Un éclat vous ferait manquer le but. Vous vous plaignez de la publicité, et vous la feriez vous-même. Dans mon opinion, le mépris est le véritable moyen de l'assoupir et de s'en venger. D'ailleurs, quel individu finiriez-vous peut-être par rencontrer? un écrivailleur subalterne avec lequel vous ne pourriez pas vous commettre, un homme de rien!...

— Et si c'était une femme? répliqua Leslay, qui s'était modéré jusque-là, pour voir à quel point elle pourrait soutenir son rôle.

— Quelle idée!

— Elle a lieu de vous surprendre sans doute, vous qui seriez incapable d'une pareille action et qu'elle a tant indignée. Cependant cela s'est vu.

Charles, qui ne comprenait rien à cette sorte de réquisitoire

contre un inconnu, vint, sans le savoir, au secours de miss Bebb en demandant à Leslay :

— Mais, enfin, où veux-tu en arriver? Tu nous as annoncé du nouveau, je ne le vois guère; ton préambule nous le fait bien attendre.

— Monsieur a raison, dit Mˡˡᵉ Glatigny; il s'agit sans doute de quelque révélation bien sérieuse, puisque vous avez cru nécessaire de tant nous préparer.

— Ah! vous êtes impatientes, inquiètes? Vous me trouvez trop long? Je vais abréger. — L'auteur de cette lettre, je l'ai découvert!

Tous firent un mouvement de surprise.

— Le misérable n'est pas un homme!

Miss Bebb frémit involontairement.

— C'est une femme!

Miss Bebb parut si troublée, que Mˡˡᵉ Glatigny ne put s'empêcher de lui dire :

— Qu'avez-vous donc, ma chère? vous pâlissez! Est-ce que vous la connaissez, cette femme?

Sans lui donner le temps de répondre, Leslay ajouta froidement et sévèrement :

— Oui, elle la connaît!

— Moi! Je la connais? répliqua miss Bebb se redressant par un dernier effort de dissimulation.

Et Leslay, de l'accent le plus affirmatif :

— Oui, vous la connaissez! Nommez-la!

— Je ne sais ce que vous demandez, monsieur, et pourquoi vous insistez ainsi, répliqua miss Bebb d'une voix tremblante.

— Pourquoi j'insiste? C'est pour vous arracher une déclaration, car la coupable est ici!!...

Mˡˡᵉ Glatigny se tourna vers Leslay, qui se hâta de la rassurer.

— Non, ce n'est pas vous, mademoiselle.

Puis, s'adressant à miss Bebb :

— Mais dites donc : C'est moi!

Miss Bebb était atterrée.

— La voilà donc, enfin, celle qui a mérité toutes nos imprécations! Tu le vois, Charles, elle ne répond pas; elle n'ose pas se défendre. Son silence est l'aveu le plus accablant. Elle invoquait tout à l'heure la peine du mépris, qu'elle retombe sur elle!

— Oh! miss!... s'écria Mˡˡᵉ Glatigny, jamais je n'aurais cru...

— Quant à vous, mademoiselle, n'allez pas plus loin, dit Leslay en l'interrompant. Miss Bebb a fait la lettre, et, plus tard, vous l'avez approuvée; elle diffamait dans l'ombre, et vous vous félicitiez au grand jour. — Viens, Charles, laissons-les! Adieu, mes-

dames, adieu à jamais! Liguez-vous encore pour le mal, si vous l'osez; ou séparez-vous bientôt, si vous savez rougir l'une de l'autre! — Viens; n'avais-je pas raison de te promettre du nouveau?

Chemin faisant, Leslay disait à Charles :

— Comme tu es silencieux!

— C'est que tu m'as fait assister à un triste spectacle. Où peut conduire, grand Dieu! l'amour-propre froissé! Que le sentiment en est vivace! A quelles basses et hypocrites menées n'a-t-il pas fait descendre cette femme, et de quelle dégradation morale il l'a flétrie! — Je n'en reviens pas; tu me vois consterné.

— Moi, au contraire, je me réjouis. Je n'ai pas perdu ma journée : j'ai dévoilé le mal, je l'ai puni; j'ai délivré miss Addington de deux mortelles ennemies; je les ai réduites à l'impuissance de nuire.

— En es-tu bien sûr? Tu as donné à miss Bebb un être de plus à haïr, un ressentiment de plus à satisfaire, — et tu te flattes de l'avoir désarmée? Loin de là; au lieu d'étouffer le génie de la méchanceté, tu l'as développé! — Considère donc ce que, grâce à toi, elle est successivement devenue, et que d'outrages accumulés : humiliée par ta préférence pour une autre; déshonorée par la révélation de sa honteuse manœuvre; mise sous tes pieds par un mépris écrasant!... Voilà ce que tu en as fait : triple et incurable blessure, qui ne laissera ni trêve ni repos à cette âme ulcérée; triple appel à la vengeance!

XXV

La jeunesse de certains peuples est comme celle de certains individus : ardente, fougueuse, emportée. Elle n'a presque rien de calme et de composé : tout y fermente, tout y bouillonne. La chaleur du sang, comme une séve exubérante, pousse tout à déborder avec violence : la guerre, les assemblées publiques, les entreprises, les passions, les amusements. Or, le lieu où se représente le plus au vif l'image de la vie humaine, c'est le théâtre. Aussi voit-on souvent les bravos y dégénérer en injures, les applaudissements en rixes sanglantes, et le plaisir se transformer en fureur.

On comprend qu'aux Américains surtout, et à leurs grandes réunions, quel qu'en soit le but, s'appliquent ces réflexions générales.

Le 25 septembre, dès le matin, dans tous les quartiers de New-York se manifestaient des symptômes avant-coureurs d'une repré-

sentation orageuse. On eût dit la marche des piétons plus accélérée, la course des voitures plus rapide; on se jetait çà et là, en passant, ces simples mots: *Irez-vous ce soir? — A ce soir, n'est-ce pas? — A Othello.*

En Amérique, les places au théâtre ne se louent pas à l'avance comme dans la plupart des pays; chacun doit conquérir la sienne, et aux pièces, aux débuts extraordinaires, la prendre d'assaut, tant la foule se précipite, s'accroît et s'anime.

Aussi, vers deux heures, la porte du Grand-Théâtre était-elle assiégée, et la rue encombrée. On se pressait, on se poussait, on s'étouffait,—et, comme les partisans et les adversaires de Manuela voulaient occuper les meilleures positions de la salle, ils se ruaient avec le plus d'impétuosité, se reconnaissaient à certains signes d'intelligence, s'interrogeaient du regard pour s'assurer qui était pour, qui était contre. — Ils passèrent ainsi quatre ou cinq heures au milieu des fluctuations de cette masse convulsive et bruyante.

Enfin les portes s'ouvrirent, et les places furent rapidement envahies. D'un côté et de l'autre se formèrent divers groupes, dont l'attitude annonçait la part que chacun entendait prendre à l'action.

Inutile de dire combien l'assemblée était brillante. La haute société s'était donné rendez-vous dans la salle, rivalisant de curiosité avec les autres classes.

La représentation commença.

Les scènes qui précèdent l'entrée de Desdémone furent à peine écoutées; on se réservait pour celle où paraîtrait Manuela.

A sa vue, il se fit un mouvement d'admiration, tant sa beauté éblouit d'abord les regards. Adversaires, partisans, tous lui rendirent hommage. Rien d'aussi remarquable ne s'était encore montré sur aucun théâtre, et, du premier coup, la faveur publique semblait conquise. A un frémissement approbateur succédèrent les chuchotements à demi-voix sur l'impression produite. Il fallut à plusieurs reprises imposer silence avant que la débutante pût proférer un mot, — retard heureux qui l'aida à soutenir par degrés ce qu'a de trop saisissant le premier aspect d'une assemblée aussi imposante.

Enfin elle commença.

Jusque-là, toutes les actrices du rôle — miss Lawrence elle-même — s'étaient transmis une tradition uniforme de gestes, d'inflexions de voix, de contenance, et la Desdémone de la veille était la Desdémone de trente années. Mais voici qu'il en naissait tout à coup une nouvelle, qui, loin d'appartenir à la famille ordinaire, apportait le type privilégié d'une race à elle. Les autres,

plus ou moins asservies à l'imitation, s'étaient traînées dans les sentiers battus, Manuela marchait librement dans sa voie. Quoique l'art ait ses règles, sa puissance, ses nécessités, son domaine imprescriptible, elle était l'enfant de la nature; — et, autant la spontanéité, les élans de l'âme l'emportent souvent sur le calcul et l'étude des effets, autant Manuela allait dominer bientôt et faire école.

Ceux qui jugent et ceux qui sentent étaient également ravis. Ils donnèrent le signal des bravos; ce fut aussi le signal des clameurs ennemies. La lutte s'engagea. Impossible à l'actrice de continuer. Frappée d'abord de ce tumulte inattendu, Jessie se remit peu à peu, en remarquant que la majorité semblait être en sa faveur, et elle attendit avec une dignité calme la fin de la tempête qu'on parvint à apaiser. Ses dernières paroles furent écoutées dans un silence plein d'émotion.

L'acte terminé et la toile à peine baissée, les partisans de la débutante la rappelèrent à grands cris; les adversaires leur lancèrent à la face des : *Non!... Non!* bruyamment articulés, mais de manière pourtant à faire reconnaître que déjà ils prévoyaient leur défaite.

Miss Lawrence, néanmoins, ne cessait de les encourager. Emportée par son dépit, debout au balcon parmi ses champions les plus fidèles, elle s'agitait, gesticulait, se tournait vers eux, tantôt avec une sorte de menace pour les gourmander, tantôt avec l'air de l'abattement et de la prière, — semblable à une reine environnée des siens qui ne veulent plus combattre et qu'elle supplie de ne pas laisser arracher le sceptre de ses mains!...

Vains efforts! Chaque acte voyait s'affaiblir la résistance de sa cohorte si présomptueuse la veille. Quelques-uns même des combattants, comme il arrive dans les causes perdues, désertaient afin de ne pas demeurer témoins de la déroute complète de leur parti, et pour se soustraire au bruit importun et redoublé des applaudissements. Miss Lawrence fut contrainte de subir sa défaite, — condamnée à garder sa place autant par pudeur que par la difficulté de s'ouvrir un passage.

Juste punition de celles qui, trop enivrées de leur talent, trop adulées de leur coterie, ne peuvent pas supporter le mérite qui ne demande qu'à s'asseoir modestement à côté d'elles! Elles intriguent, elles soulèvent, elles décrient, elles diffament, et, parce qu'elles jouent effrontément leur réputation, elles s'imaginent arrêter celle des autres!

Folle erreur! Le public peut être abusé un moment, mais, dans sa justice distributive, il remet bientôt chacun à sa place et précipite de son piédestal l'artiste qui était parvenu à s'y faire

monter par l'aveugle flatterie ou par la complaisance servile. Il n'y a de définitif et de durable que les arrêts de l'opinion.

Rien donc ne manqua au triomphe de Manuela, puisqu'il fut celui du jugement sur la passion, de l'admiration impartiale sur le dénigrement intéressé. Redemandée trois fois après la pièce, elle reçut de la foule qu'elle avait charmée la consécration du talent et le gage de son avenir dramatique.

M. Williams vint la féliciter avec cette effusion d'un spéculateur assuré qu'il ne s'est pas trompé; M. Harris, avec cette douce satisfaction d'un ami qui ne craint plus pour un sort si glorieusement décidé. Tous deux la reconduisirent, et, quand Jessie rentra, Coralie, qui l'avait devancée, l'attendait sur les premières marches de l'escalier, désirant aussi faire part de sa joie :

— O maîtresse, que j'ai été heureuse! J'ai entendu dire en sortant du théâtre : Rien n'est au-dessus de Manuela!

XXVI

Trois jours s'étaient écoulés sans que les Addington vissent apparaître aucun des agents de l'expropriation. Ils se perdaient en conjectures, la crainte n'avait pas cessé et l'espérance ne pouvait pas naître. Leur esprit était sans cesse tendu vers la solution fatale. Au moindre bruit de pas qui retentissaient dans la rue, ils accouraient à la fenêtre ou à la grille, — et, de loin, dans la démarche, dans les traits de chaque personne, cherchaient à démêler la figure d'un exécuteur de la justice.

Ensuite, ils retournaient, pensifs, dans leur chambre solitaire et venaient silencieusement se replacer sous la menace qui planait sur leur tête sans vouloir s'abattre. Quelle cause la tenait ainsi indéfiniment suspendue? Ils ne pouvaient s'arrêter à aucune pensée qui eût même l'apparence de la probabilité, et leur imagination en était réduite à errer sans cesse incertaine.

Cependant, le soir, à l'extrémité de la rue, ils aperçurent un individu dont la marche rapide semblait se diriger vers leur maison; il portait un paquet à la main.

— Cette fois, dit M. Addington, c'est bien un de ceux que nous attendons.

Sa femme ne put lui répondre que par cette exclamation, à laquelle se mêlait autant d'effroi que de douleur :

— Ah! mon cher!...

Et, cédant à sa faiblesse accoutumée, elle laissa M. Addington exposé seul au coup fatal.

Il ne s'était pas trompé. C'était bien chez lui que venait l'individu qui frappa violemment à la porte.

M. Addington prit courage et alla lui ouvrir d'un pas assuré.

C'était un facteur du chemin de fer, qui se borna à dire :

— Voici pour vous, monsieur, un paquet chargé, port payé ; veuillez signer sur mon registre.

L'employé avait, suivant l'usage, sa plume prête ; il la présenta à M. Addington qui, après avoir signé, se hâta de tourner et de retourner le paquet. Ne reconnaissant ni l'écriture de l'adresse ni les initiales du cachet, il rentra précipitamment auprès de sa femme :

— Rassurez-vous, ma chère, ce n'est pas encore ce que nous avions cru. On m'a remis ce paquet sans explications. Voyons, ouvrons-le. Que peut-il contenir?

Et à mesure qu'il le dépliait : — Quoi! aucune lettre d'avis!... Tout est mystère depuis quelque temps!

Il y avait deux liasses, l'une sous une simple bande, l'autre cachetée avec soin.

M. Addington ouvrit d'abord la première, et, examinant les papiers, rangés dans un ordre parfait, il y reconnut autant de quittances données à lui-même par chacun de ses créanciers.

— Comment! s'écria-t-il, tout stupéfait, je ne dois plus rien! Qui donc s'est cru le droit de payer pour moi? — L'autre liasse me l'apprendra peut-être.

Et, quand il eut brisé l'enveloppe :

— Des billets de banque! des billets de banque!...

Il n'en pouvait croire ses yeux. — M[me] Addington restait ébahie.

— Il existe donc, s'écria M. Addington, un être surnaturel qui nous a pris sous sa protection, un génie tutélaire! Ma pensée se porte d'abord sur M. Leslay; ses offres généreuses me le signalent le premier. Il a quitté Harrysburg; il se sera mis ingénieusement à la recherche de mes créanciers. — Mais, non; impossible à lui de les découvrir: ils sont placés à de trop grandes distances les uns des autres. D'ailleurs, sa fortune ne lui aurait pas permis de seconder un pareil effort de son amitié. Smithson m'a bien averti qu'il ne m'oublierait pas; mais, malade, ignorant les détails de ma position, s'il a eu le dessein de venir à mon secours, le moyen de l'exécuter lui a manqué. Une seule personne possède la liste exacte de mes créanciers et de leurs demeures, la connaissance entière de notre état...

— Qui donc? dit Mme Addington avec un mouvement de curiosité.

— Notre fille; oui, elle seule! — Mais je n'ose pas admettre que ces quittances et cet argent viennent d'elle. A quel prix les aurait-elle obtenus? Si c'était elle, il me faudrait peut-être rougir d'avoir été toléré depuis quelques jours dans cette maison, et d'avoir touché à ces billets!

— O mon ami, quand la Providence nous envoie une marque éclatante de sa faveur, au lieu de la remercier, vous semblez vouloir vous montrer ingrat envers elle et envers celui qu'elle a choisi pour venir à notre aide! Jessie n'arrête un moment votre pensée que pour la révolter et l'égarer à travers les soupçons les plus flétrissants!... Pour moi, quelle que soit la main invisible qui nous retire du précipice, je la bénis; son intervention est un bienfait inespéré; la reconnaissance est un devoir, comme elle est le sentiment le plus doux. Laissez-moi d'abord m'y livrer sans réserve.

— Loin de moi l'idée de comprimer l'élan de votre cœur, mais ne faites pas injure au mien. Je suis touché autant que vous de ce qui nous arrive si inopinément, sans néanmoins l'accepter en aveugle et n'en pas rechercher l'origine. Il est naturel de remonter à la personne seule instruite des détails précis de notre situation; — je l'interroge malgré moi : « Ma fille, où as-tu trouvé cet argent? Comment a-t-il passé dans tes mains pour arriver aux miennes? » — Puisqu'elle n'est pas là, je suis bien forcé de me répondre et, après avoir parcouru toutes les hypothèses, il ne s'en présente pas une, vous l'entendez, ma chère, pas une, — à moins que vous ne l'indiquiez, — que je puisse adopter honorablement! Et vous voulez que je me réjouisse? Jamais je n'appellerai bonheur ce qui est aussi un tourment! — Cette somme demeurera intacte comme un dépôt tant que je ne pourrai pas avouer d'où elle vient...

— Soit. Je me borne à une prière unique. Chaque fois qu'il s'agira de notre fille, affligeons-nous de son absence, mais n'accusons pas sa conduite. Croyez inaltérables les principes que vous lui avez inculqués. Que votre esprit, en proie, je le comprends, à toutes les incertitudes, ne la fasse pas ainsi passer dans un moment de la pratique soutenue du bien à l'oubli de ses devoirs, d'une vertu constante à je ne sais quels actes honteux! Ne lui ôtez pas votre estime avant de savoir si elle a mérité de la perdre; c'est bien assez de la pleurer, sans encore la flétrir! J'ai trop de foi dans la force de vos leçons pour les supposer méprisées. Respectez votre ouvrage!

Ebranlé par une défense puisée dans la noblesse des sentiments dont sa famille ne s'était jamais écartée, M. Addington répondit :

— Je suspendrai toute interprétation fâcheuse, je ne jugerai pas sans preuves, je ne condamnerai pas sans entendre. Ne serais-je donc pas trop à plaindre de lui trouver une autre faute que celle de nous avoir quittés? — Assez sur ce sujet : se taire et se résigner, voilà désormais notre sort.

XXVII

Après la joie d'avoir infligé aux deux ennemies déclarées de Jessie et surtout à miss Bebb, la punition qu'elles méritaient, Leslay, ramené au vrai par la réflexion de Charles, pleine de justesse, ne put s'empêcher de lui dire :

— Au fait, tu as raison ; j'ai bien agi sans doute, mais à quoi servira d'avoir rendu ces deux femmes irréconciliables, et le venin de leurs langues plus à redouter? Mon ressentiment est satisfait, mais mon cœur l'est-il? Ma recherche est au même point; ai-je fait un pas de plus vers le but? Je te dois un aveu : à cette ardeur de poursuite qui m'avait entraîné hors d'Harrysburg, je sens succéder la mollesse du découragement. Peux-tu m'expliquer ce changement si rapide?

— Rien de plus facile. Il est la conséquence de ta nature même. Reporte un moment tes regards en arrière, ressaisis la variété infinie de tes impressions, tu trouveras qu'elles ne t'ont pas laissé un moment maître de toi-même et qu'elles t'ont jeté sans relâche et tour à tour dans ce qu'il y a d'extrême. Cherche donc en toi l'explication que tu me demandes, tu l'y trouveras! Ah! Leslay, je ne t'ai pas suivi en aveugle, mais avec les yeux sans cesse ouverts de l'amitié qui veille sur un malade!

— Oui, bien malade, répondit à demi-voix Leslay. En arrivant, il n'y avait pas de maison autour de New-York que je ne fusse impatient d'explorer; et, le soir, pas une rue dans la ville dont je n'eusse voulu interroger les moindres recoins. Je ne suis pas sorti depuis deux jours, je n'en ai pas eu la pensée!

— Crois-tu donc que je ne l'aie pas remarqué? Rien de ce que tu fais ne m'échappe. Je ne vis plus de ma vie, mais de la tienne, et je comptais bien t'arracher à cette apathie, à cet engourdissement, qui finiraient par paralyser toutes tes facultés.

— Charles, ne te méprends pas sur les apparences de cette im-

mobilité extérieure; l'agitation s'est concentrée là. — Et il lui montra sa poitrine : — Cette flamme dévorante que tu voyais, par intervalles, jaillir de tout mon être s'est enfermée en moi. Il semble qu'elle n'ait plus d'issue, elle me consume secrètement. Quand je pouvais la répandre au dehors, je croyais me soustraire à ses ravages; maintenant ils vont s'étendre de jour en jour. Je suis atteint d'une mélancolie profonde; elle a, peu à peu, gagné mon âme, elle l'enveloppe, elle la consume. Je ne sais quoi de sombre me donne de noirs pressentiments; je me trouve bien abattu. Ma raison lutte, mais quelquefois, seulement, et en vain. Dois-je donc en venir au désespoir? Mon Dieu! j'y touche presque! — Oui, Charles, mon excellent ami, voilà mon état; je me connais encore assez pour le constater, je ne l'exagère pas; ma maladie est donc plus grave que tu ne l'avais jugée.

— Puisque tu le reconnais, c'est beaucoup. L'ignorance indéfinie des lieux où se trouve celle qui l'a causée devrait devenir pour toi un commencement de guérison. Que signifierait une existence vouée désormais au vague et à l'inconnu? Tant que les chances de revoir Jessie et de lui faire partager tes sentiments n'avaient pas disparu, j'ai compris, j'ai osé à peine contredire ce qui s'enracinait si avant dans ton cœur. La réalité était présente, elle était digne de ton admiration, de ton amour. Tu avais déjà conquis de l'estime par tes procédés généreux; l'espérance de la retrouver, de la fléchir par ta persévérance, ne s'était pas évanouie. Mais, depuis que l'objet de ton adoration s'est dérobé à tous les regards, depuis qu'il a autorisé toutes les suppositions, tu ne poursuis plus qu'une ombre, à travers d'imaginaires espaces! Tu ne sais de quel côté diriger tes pas; laisse-moi, je te prie, tenter quelques conseils; tu seras libre de les suivre ou non, mais le premier serait de te distraire.

— Comment?

— Par des excursions dans la campagne, par la visite des curiosités de New-York, par la fréquentation du Théâtre. Que te coûte-t-il d'essayer?

— J'avais eu l'idée d'aller m'ensevelir dans Harrysburg, mais le voisinage de cette maison d'où elle m'a banni, et d'où le malheur va chasser son père, réveillerait des souvenirs trop cruels. Non, je m'en éloignerai pour longtemps encore.

— Tu es sage d'y renoncer; car, pour guérir ton mal, tu irais le raviver. Dès demain, changeons nos habitudes.

XXVIII

Les succès de Manuela grandissaient de jour en jour. Plus elle se pénétrait du rôle de Desdémone, plus elle lui communiquait une nouvelle vie. Sa réputation ne se renfermait plus dans New-York; la presse, cette rapide messagère de la Renommée, la portait chaque matin aux diverses parties de l'Amérique, et, de tous côtés, s'entreprenaient des voyages pour venir admirer la brillante interprète du poëte anglais.

Lawrence, elle-même, accablée par la supériorité d'une étrangère qu'elle avait si dédaigneusement accueillie et si inutilement combattue, s'était enfin rendu justice, et, en demandant un congé, s'était imposé un exil volontaire. Ainsi la seule rivale à redouter lui avait cédé la place; Manuela régnait en souveraine.

Aux Etats-Unis, la position d'une actrice élevée à un si haut rang ne se compare pas à celle qu'occupent nos premiers artistes en France, puisque tout dans le nouveau monde est d'abord poussé à l'extrême. L'admiration de la veille devient enthousiasme le lendemain, et l'enthousiasme, fanatisme; — de même la sympathie, adoration, et l'adoration, idolâtrie.

Les villes elles-mêmes entrent dans ce mouvement qui ne respecte ni mesure ni intervalle. Leurs ovations ou leurs présents dépassent toute limite. On n'y connaît pas l'appréciation réfléchie, mais sûre; les suffrages approbateurs lentement accordés, mais durables; on ne juge pas, on se passionne. Les particuliers obéissent, chacun pour sa part, à cette impulsion générale, et il n'est pas d'extravagances qu'ils n'imaginent pour manifester leurs sentiments.

Manuela était une preuve des plus éclatantes de cet entraînement exalté.

Nous ne parlerons pas de ces avalanches de bouquets qui, lancés de toutes les parties de la salle, venaient encombrer la scène; de cette frénésie des applaudissements dans laquelle il n'était pas de spectateur qui ne voulût l'emporter sur ses voisins; de cette foule qui l'attendait à la sortie pour la reconduire à sa demeure au bruit de hurras prolongés. Au dedans et au dehors, chaque soirée était un triomphe.

Il va sans dire que les lettres et les déclarations se multipliaient à l'infini. Jeunes et vieux, personnages distingués par la richesse,

par le rang, par le talent, payaient à l'envi leur tribut, et semblaient s'entendre pour faire de Manuela la divinité de New-York.

Les peintres, les sculpteurs se disputaient l'honneur de reproduire son image dans le rôle de Desdémone, et sollicitaient la faveur d'être admis auprès d'elle. Les poëtes, les biographes, les faiseurs de livres lui proposaient chacun une immortalité de sa façon. Tel voulait lui consacrer sa vie ou mourir; tel lui faire don de son immense fortune en échange de sa main.

Enfin, un jour, elle vit arriver quatre nègres portant un palanquin chargé d'objets précieux, que lui adressait un riche nabab. Après avoir déposé leur palanquin, les nègres se prosternèrent, et remirent à Manuela une lettre enveloppée dans une étoffe d'or.

Au lieu de les renvoyer d'abord avec leurs présents, comme elle avait l'habitude de le faire, Jessie eut la curiosité de voir en quels termes s'exprimait cet enfant gâté de la fortune. Elle ouvrit la lettre et y lut :

« Je vous prie d'accepter ces échantillons des deux cents esclaves prêts à vous obéir. Mon bonheur le plus grand serait d'être, à vos pieds, le premier de tous. »

Jessie sourit, et trouva la déclaration aussi courte que recherchée pour un nabab; elle en fit honneur à son secrétaire, et, sans donner à cette démarche la plus légère importance, elle ne voulut pas néanmoins laisser échapper l'occasion d'être utile peut-être à des malheureux. Elle répondit donc :

« Je vous prie de reprendre vos présents, de donner la liberté aux quatre nègres — et de garder la vôtre. »

Ce fut la seule fois qu'elle parut attentive à ces hommages dont on l'entourait sous toutes les formes. Ils eussent facilement séduit une autre. L'encens finit par enivrer, quand toutes les mains le prodiguent; la tête tourne bientôt à celles qui sont portées si rapidement au sommet de la montagne!

XXIX

La vanité n'avait pas de prise sur Manuela. Tout entière ou à la douleur d'être séparée de ses parents, ou au contentement de les savoir pour quelque temps au moins assurés de leur asile, elle ne se laissait pas étourdir par le vain bruit qu'on s'efforçait de faire autour de son nom. Cette agitation extérieure ne pénétrait pas jusqu'à son âme; elle avait peine à la comprendre,

et y demeurait si naturellement étrangère qu'elle n'aurait pu se faire un mérite d'y résister.

Noble privilége des natures d'élite, de n'être jamais éprises de ces démonstrations éblouissantes qui charment la médiocrité et la pressent de se parer de sa gloire d'un jour.

Souvent M. Harris, plus heureux et plus fier des succès de sa protégée qu'elle-même, venait lui dire avec transport :

— Vous avez été incomparable aujourd'hui ! Que vous laissez loin derrière vous celles qui s'étaient flattées de nous représenter les héroïnes de Shakspeare ! Où trouver une Desdémone qui sache mieux mourir? On devine déjà ce que vous serez dans Ophélia, dont le calme idéal exerce tant de puissance sur son mélancolique amant; dans Juliette, si tendre dans l'innocente hardiesse de son angélique pureté. Voilà, miss, comme on vous juge ! Je ne suis que le faible écho de la voix publique.

Manuela écoutait en silence, sans donner le moindre signe d'assentiment. Lorsqu'il eut cessé de parler, elle se contenta de ces mots :

— Et vous aussi, mon cher monsieur Harris?

— Que voulez-vous dire?

— Ne me croyez pas insensible à ce qui flatte le plus les femmes engagées dans ma carrière, les éloges du monde et surtout ceux d'un ami éclairé comme vous. Mais, si j'ai eu à cœur de réussir, ce n'était pas pour une stérile satisfaction d'amour-propre. Qui mieux que vous connaît le but véritable de ma situation nouvelle? Telle est la cause de ma surprise au langage que vous me tenez.

— Et comment demeurer calme lorsque tous sont transportés? Je me serais reproché de ne pas unir mon suffrage à celui des autres. Dans ce concert de louanges, l'ami seul devait-il rester silencieux?

— Non, sans doute; je suis peut-être injuste, peut-être même exigeante. Plus je vous estime, plus je voudrais vous voir sentir comme je sens, et bien comprendre que tout en moi s'efface et disparaît devant une cruelle et unique pensée.

— Miss, je vous obéirai ; je ferai taire désormais mon admiration pour ne trouver en vous que ce que vous y trouvez vous-même.

— Ce sera me seconder selon mon cœur, et, s'il est vrai que je suis sur une pente glissante, au lieu de me pousser, vous m'aiderez à m'arrêter. Eh! mon Dieu, dans cette faiblesse commune, peut-on se promettre de garder longtemps de la force? Les piéges et les séductions m'environnent de toutes parts; qui donc, à ma

place, oserait se croire le privilége d'une éternelle résistance? Que devenir, si le seul bras sur lequel je peux m'appuyer m'entraînait aussi?

— Vous me réservez là une tâche bien noble; elle m'honore, et je veux m'en rendre digne.

— Oui, ne l'oubliez pas, mon cher monsieur Harris, et ne craignez pas de me le rappeler, si je pouvais l'oublier. Je suis sur le théâtre par devoir et non par vocation; j'y suis pour d'autres et non pour moi. La fille désolée l'emportera toujours sur l'actrice applaudie. Que de fois, croyez-le, de la scène même et après les plus vives inspirations d'un rôle, je m'élance par le souvenir dans l'humble retraite d'Harrysburg! Mon imagination m'y fait voir les pleurs de ma mère, entendre ses gémissements qui semblent se mêler aux acclamations dont je suis l'objet. Il me faut lutter contre cette émotion sans cesse renaissante, et contre le terrible effroi d'être découverte par mon père. Son âme serait brisée; il ne m'accuse que trop déjà; il rougirait de son enfant, il me renierait! Voilà ce qui me poursuit et m'obsède, ce qui domine tout, même la conviction d'avoir obéi à un devoir. Ne me louez donc plus, mon cher monsieur Harris, plaignez-moi plutôt... consolez-moi!

— Oui, mais en m'apprenant à vous plaindre, vous m'apprenez encore à vous louer. Quels trésors, en effet, dans votre âme généreuse et pure! Chaque entretien m'en révèle que je n'avais pas su apprécier : la modestie qui rehausse le talent parce qu'elle en doute; la défiance de ses forces, malgré les épreuves subies; la délicatesse de croire le sacrifice imparfait, lorsqu'il a été poussé jusqu'à la limite extrême. Voilà, à mon tour, ce qui m'attache à vous par la plus profonde estime et ce qui vous donne un ami.

— Il m'est d'autant plus précieux, cet ami, qu'il peut seul adoucir l'amertume de mon chagrin en recueillant, s'il est possible, des renseignements sur ce qui se passe dans ce malheureux coin d'Harrysburg. N'avez-vous pas quelque correspondant à même de vous en instruire? Mon anxiété se calmerait si je parvenais à apprendre à quel point a réussi ce que j'ai fait, grâce à votre intervention.

— J'espère vous satisfaire bientôt, et dès aujourd'hui je vais prendre mes mesures.

XXX

Docile aux conseils de Charles, Leslay s'était laissé facilement engager dans le nouveau genre de vie qu'il lui avait proposé.

Peu lui importait de quel côté se dirigeraient ses pas. Il suivait partout son ami avec apathie et indifférence, ne prenant aucun intérêt aux sites riants et variés que lui offraient les environs de New-York. Leur conversation était languissante, et Charles se fatiguait à trouver un sujet dont il voulût s'entretenir.

Cette première tentative devenue inutile, il fallut essayer si les curiosités de la ville réussiraient mieux que les beautés de la nature, et Charles le mena visiter divers établissements. Leslay se faisait traîner par son ami plutôt qu'il ne l'accompagnait.

Il restait une dernière ressource dont Charles n'avait pas essayé encore : le théâtre. A la proposition qu'il en fit, Leslay sembla tout contrarié :

— Peux-tu oublier l'état où tu me vois? Je désire la solitude, et tu veux me jeter au milieu du monde! Suis-je capable d'être attentif à ces distractions vulgaires? Ma tristesse s'effraye de tout ce mouvement d'une assemblée brillante et nombreuse comme du bruit des applaudissements.

— Je te comprendrais s'il s'agissait de te conduire à l'un de ces spectacles où règne seulement la folle gaieté. Loin de moi un pareil dessein; je respecte trop l'état de ton âme, et il m'est trop connu pour n'avoir pas songé au seul théâtre dont les ouvrages offrent des situations en harmonie avec la tienne.

— Lequel donc?

— Le Grand-Théâtre, les pièces de Shakspeare, *Othello*, par exemple. Il y a là de grandes leçons pour les amours insensées et pour les folles visions de la jalousie.

— Ah! tu prétends m'instruire et me corriger par les créations du génie?

— Sans doute; elles sont puisées dans la nature.

— Ferais-tu de moi, par hasard, un Othello?

— Non, il était aimé, et un traître l'abusait. Tu n'es pas aimé, et personne ne te trompe. Ce que vous avez de commun, c'est le penchant à la jalousie. Ne t'abuse pas : la jalousie, voilà ton ver rongeur! Au lieu de te complaire à le nourrir, accepte donc ce qui s'offre pour le tuer. Rien, d'ailleurs, répète-t-on partout,

n'approche de la beauté d'une actrice nouvelle, de l'incomparable Manuela! Que nous coûte-t-il de voir si Desdémone l'emporte sur Jessie? Pour moi, je l'avoue, cette Manuela, dont le nom frappe les yeux de tous côtés et retentit sans cesse à mes oreilles, excite vivement ma curiosité.

— N'insiste pas davantage. J'aurais bien mauvaise grâce à ne pas faire ce sacrifice à celui qui m'en fait tant chaque jour. Eh bien, allons ce soir au Théâtre.

XXXI

Charles et Leslay s'étaient à peine installés dans des fauteuils d'orchestre, qu'en jetant un coup d'œil dans la salle, ils aperçurent deux personnes inattendues : miss Bebb et Mlle Glatigny.

— Ah! s'écria Leslay, quel triste et singulier hasard! J'avais cru ne les revoir jamais et je le souhaitais. Mon premier conseil, celui de se liguer pour le mal, leur a paru le meilleur à suivre; elles sont inséparables. Tu m'as convié ici pour une leçon de sagesse, y seraient-elles pour une leçon de mensonge et de trahison? Le perfide Iago aurait-il quelque chose à leur apprendre? Elles nous reconnaissent; leurs regards semblent se fixer sur nous, détournons les nôtres.

Bientôt la toile se leva, et, comme toujours, les premières scènes furent jouées au bruit des conversations. Mais quelques minutes avant la troisième, il se fit un silence spontané pour préparer l'entrée de Manuela.

La jeune actrice parut.

— C'est elle!! s'écrie Leslay transporté d'égarement. C'est elle!!!

Et il se lève, saisit convulsivement le bras de son ami, et de sa voix la plus retentissante, il répète :

— C'est elle, Charles, c'est bien elle!...

— A bas! à la porte! crie-t-on de toutes parts. A la maison des fous!

Charles entraîne Leslay, tandis que ses voisins le poussent, et qu'un homme de la police arrive pour le conduire dehors.

XXXII

Arrivé sur la place, Leslay se jeta dans les bras de Charles :

— Ah! mon ami, qu'ai-je vu? Où suis-je? Elle, ici! Elle, sur le théâtre! Elle, actrice! Grand Dieu! J'en mourrai de douleur et de honte! — Charles, réponds-moi, l'aurais-tu pensé?

Charles baissait la tête.

— Charles, parle donc!

— Que veux-tu! dit Charles tristement.

— Ah! la malheureuse! ajouta Leslay.

Et ils s'acheminèrent tous deux accablés, consternés. Seulement, par intervalles, Leslay laissait échapper cette même exclamation :

— La malheureuse!...

Une fois à sa demeure, et comme s'il eût retrouvé une liberté d'action trop comprimée jusque-là, il parcourut sa chambre à pas précipités, frappant du pied, se pressant le front de ses mains violentes, se livrant à des gestes furieux, parlant par monosyllabes entrecoupés, dont quelques-uns étaient la douleur même, d'autres la menace. Enfin, succombant à ce désordre de ses pensées et de ses mouvements, il s'assit.

Charles, muet et immobile, redouta de prendre la parole. Un mot aurait pu irriter davantage son ami; toute sage réflexion aurait été hors de propos. Ne pas interrompre une situation pareille, c'est toujours la mieux comprendre. Il attendit.

Leslay attacha sur lui un regard enfiévré dans lequel éclataient tous les troubles auxquels il était en proie : la fureur jalouse, le désespoir de perdre de plus en plus ce qu'on aime, la honte d'aimer encore, — enfin ce qui bouleverse une âme par la lutte orageuse des sentiments les plus opposés.

— Charles, ma poitrine est oppressée et ma tête est en feu! dit bientôt Leslay.

— Tu aurais besoin de repos.

— Il n'en est plus pour moi.

— Non, si tu poursuis ce que tu dois fuir.

— Pourrai-je fuir?

— Le moment n'a jamais été plus favorable. A Harrysburg, quand Jessie t'opposait un refus invincible, je te blâmais de persévérer; à New-York, lors même qu'elle viendrait à toi, je te

conjurerais de la repousser. Pourtant, qu'était-elle à Harrysburg et qu'est-elle aujourd'hui?

— Charles, exhorte, conseille, encourage, mais ne me fais pas rougir!

— Leslay, tu me prends donc pour un faux ami? Aveugle obstiné! je n'arracherai pas le bandeau de tes yeux? Mon attachement ne serait qu'une longue complaisance, mon dévouement qu'une approbation servile? Alors, ce n'est plus toi qui aurais à rougir, c'est moi!

— Misérable que je suis! s'écria Leslay. Charles, ne m'abandonne pas, je t'en supplie! Reçois avec quelque pitié l'aveu d'une dernière faiblesse plus déplorable que toutes les autres. Ce qui devrait me rendre Jessie odieuse me la fait aimer davantage... Elle est devenue célèbre!... Je l'accuse, et les applaudissements viennent l'absoudre; je la poursuis, et l'opinion la protége; je l'attaque au fond de mon cœur, son talent me désarme! Sa renommée m'enchaîne plus étroitement, et, quand il faut rompre mes fers, elle les rive. Conçois-tu un captif plus à plaindre?

— Non, puisque la vanité vient secourir l'amour, et que, pour te délivrer, j'ai maintenant deux ennemis à combattre. N'importe! je lutterai.

La nuit se passa pour Leslay à descendre plus avant dans son âme, à l'interroger, à en sonder les moindres replis, et à s'effrayer de ce qu'elle était tellement envahie qu'il ne restait plus un moyen de résistance.

Pour Charles, il gémissait de cet incident, qu'il avait innocemment provoqué, de ce fatal effort de l'amitié, qui avait conduit Leslay à celle même dont il travaillait à l'éloigner. Il constatait avec douleur l'aggravation du mal et ne voyait plus où en serait le remède. Sa triste prévoyance, en défaut, ne lui montrait qu'un avenir de malheur.

Le lendemain, les soupçons avaient succédé à l'amour-propre exalté de Leslay. Il pressait et multipliait les questions :

— Si elle est au théâtre, disait-il tout haut, comment a-t-elle pu s'y faire engager? Elle n'était connue de personne, elle ne s'est pas présentée seule; qui donc l'y a conduite? Quel est son protecteur? A tout prix, il faut le découvrir; ce doit être mon premier soin. Allons, dit-il à Charles, veux-tu m'aider dans mes recherches?

— N'ai-je pas juré de te suivre partout?

Charles jugeait qu'il est très-facile de découvrir les relations d'une actrice, et qu'au théâtre même le premier venu pourrait l'en instruire. Mais, convaincu de la violence des projets de Leslay, il se promettait de ne pas le laisser seul.

XXXIII

Manuela avait remarqué que l'exclamation : « C'est elle! c'est elle! » s'était fait entendre à son entrée en scène; elle en avait été vivement frappée, et rien n'était plus naturel que de croire en être la cause.

Ses regards s'étaient instantanément portés sur le point du parterre où se trouvait pressé de tous côtés celui qu'on en expulsait, mais il était difficile de distinguer ses traits. Cependant, un rapide souvenir du passé lui représenta Leslay; une première vue, quoique vague et confuse, ne lui permit presque plus d'en douter.

Mais il y eut deux personnes qu'elle reconnut parfaitement, debout au balcon, toutes préoccupées de l'agitation du public. C'étaient miss Bebb et Mlle Glatigny.

Il lui fallut, pendant toute la pièce, subir leur attention perfide et l'immobilité de leurs mains au milieu des applaudissements. Néanmoins, elle sut assez se contenir pour leur refuser la satisfaction de paraître les remarquer. Elle soutint son jeu comme si rien n'était survenu. Toutefois, son émotion fut d'autant plus vive qu'elle avait été combattue, et elle rentra chez elle saisie d'une véritable terreur.

— Ils m'ont reconnue! Que vont-ils faire? L'un, car c'est bien lui, ce ne peut être que lui, va-t-il s'imaginer qu'il n'en est pas du théâtre comme de la maison paternelle, et que ma qualité d'actrice me livre à sa poursuite? Mes refus le trouvaient résigné, prétendra-t-il ranimer ses espérances? S'il a conservé quelques relations avec mes parents, se croira-t-il obligé de les avertir? A supposer qu'il garde le secret, en sera-t-il de même de ces dames? M. Harris me les a montrées hostiles contre moi, n'affecteront-elles pas de la sévérité? Ne feront-elles pas les vertueuses en m'accusant d'avoir cessé de l'être, et, pour mieux me nuire, reculeront-elles devant une odieuse dénonciation, désespérante pour mon père? — Concours inouï de choses funestes! Terrible soirée qui semble avoir réuni, comme par un rendez-vous donné à l'avance, les trois personnes que je devais redouter le plus! Il n'existait qu'elles contre moi à Harrysburg, et elles sont parvenues à se joindre pour mieux me perdre!...

Impatiente du lendemain, pour faire part à M. Harris de ce qui venait inquiéter sa sécurité déjà si précaire, dès que l'heure le lui permit, Jessie accourut chez lui :

— Cher monsieur, avez-vous appris ce qui s'est passé hier au soir dans la salle? Personne ne vous en a-t-il rendu compte?

— Personne. Cela vous concernerait-il? Vous êtes bien émue.

— Miss Bebb et Mlle Glatigny étaient au balcon; elles m'ont reconnue, leurs yeux ne se détachaient pas de moi. Elles ne me veulent pas de bien, vous me l'avez appris; je tremble qu'elles ne préviennent mon père.

— Rassurez-vous, si c'est là l'unique cause de votre trouble.

— Hélas! ce n'est pas la seule, et, pour mieux en juger, permettez-moi deux mots sur le passé :

Le fils d'un ancien ami de mon père, introduit deux fois seulement dans notre famille, m'y a fait une déclaration passionnée. Je l'ai quitté aussitôt. Depuis, apprenant notre détresse, il m'a offert sa main et sa fortune. Je les ai refusées. Il a voulu prêter deux mille dollars à mon père, nous les avons renvoyés. Je n'en avais plus entendu parler, lorsque, hier, me voyant entrer en scène, il s'est écrié à plusieurs reprises : « C'est elle! » De là grand bruit dans la salle, dont on l'a fait sortir. Un de ses amis est cousin de miss Bebb. Garderont-ils le silence sur cette rencontre? Je ne puis me le persuader. Vous comprenez ma perplexité!

— Je la conçois et je m'en inquiète d'autant plus que je ne vois pas le moyen de la dissiper. J'ai exclu ces dames de ma société; donc, aller leur parler de vous serait vous compromettre. Quant à ce M. Leslay, lors même que je connaîtrais sa demeure, il y aurait plus de danger encore à l'entretenir de vous.

— Vous n'avez donc, mon cher monsieur Harris, aucun conseil à me donner? — N'est-ce pas, ajouta-t-elle de l'accent d'une indéfinissable tristesse, n'est-ce pas comme si mon unique appui m'était retiré?

— Oh! non, ne le croyez pas; mais la prudence, et vous devez être de mon avis, n'est pas d'aller au-devant de leurs mauvaises démarches qu'on ignore. Mieux vaut se tenir prêts à en conjurer l'effet dès qu'il se manifestera. Tout autre parti aggraverait la situation.

— Eh bien, voilà ce que je demandais, un bon conseil, et, en me disant que vous en manquiez, vous me le donnez. Merci. Nous attendrons.

XXXIV

Charles et Leslay, au moyen d'une pièce d'or mise dans la main du concierge du Théâtre, ne furent pas longtemps sans ap-

prendre que la seule personne vue en compagnie de Manuela était M. Harris, le banquier.

— Un banquier! tu le vois! — furent les premiers mots de Leslay à Charles. — J'étais bien sûr que le protecteur serait un homme riche. Fiez-vous aux beaux sentiments! à ce mépris de l'argent qui cachait la convoitise d'une grande fortune! à cette vertu si farouche dans la famille et si apprivoisée au théâtre! Je te le répéterai éternellement : qui l'aurait imaginé?

Et il interrogea Charles du regard.

Son ami ne répondait rien.

— Qu'as-tu à te taire?

— Continue, tu prends ma place à merveille; tu parles mon langage. Mais conclus d'abord, afin que je sache si tu le feras comme moi.

— Eh bien, je conclus à aller trouver ce monsieur et à en exiger des explications.

— Moi, je conclus, au contraire, à abandonner sans retour l'indigne qui s'est jetée dans les bras d'un autre.

— Erreur! le mépris est une punition trop froide et trop légère. A celle qui brave la honte il faut inspirer la crainte. Je n'aurais pas mérité de devenir, comme je l'ambitionnais, le second fils du meilleur ami de mon père, si je ne partageais le sentiment qui ne manquera pas de soulever son âme, lorsqu'il saura à quel degré d'humiliation est descendue celle qui a pu le délaisser dans sa misère.

— Pauvre sophiste! Avec quelle malheureuse habileté tu t'en imposes! Quelle affligeante contrariété dans ces mobiles retours sur toi-même! La cause sacrée des Addington n'est qu'un prétexte; la tienne, que je ne veux plus qualifier, t'excite seule et t'entraîne. Ce n'est pas à M. Harris que tu veux aller, c'est à elle. De quel droit, je te prie, à l'un ou à l'autre? Que leur diras-tu?

— Mets-moi seulement en leur présence, et tu le sauras.

— Oh! prétendu défenseur d'une famille, tu n'es que l'esclave subjugué par une passion qui devient chaque jour plus incurable!

— Tu te trompes. Il en sera de mon amour comme de ces maux pour lesquels l'avenir tient toujours un remède en réserve. Voyons, provisoirement, si nous ne le trouverons pas chez M. Harris. Je suis décidé à m'y rendre.

— Et moi à t'y suivre. Songe avant tout à prendre de l'empire sur toi, à t'exprimer avec modération, et, pour juger, n'écoute pas ce que ton esprit invente, mais ce qui te sera répondu.

MOCQUARD.

(La fin à la prochaine livraison.)

ALEXIS DE TOCQUEVILLE

Il y a longtemps que j'ai pris, envers la *Revue* où j'ai l'honneur d'écrire, l'engagement d'apprécier le publiciste illustre dont une solennité académique a tout dernièrement ravivé la gloire, et je ne fais pas mystère d'avouer l'embarras que j'éprouve à tenir ma promesse. La louange à outrance est aisée, et encore plus la critique sans mesure ni pudeur; ce qui est difficile et délicat, c'est d'opposer aux témérités du génie les objections et les réserves du simple bon sens; c'est de joindre à l'admiration la plus sincère pour la pensée qui conçoit, le discernement du vrai et du faux dans ses conceptions ; c'est de ne pas se départir de la plus haute estime pour l'homme et de démêler en lui, cependant, les faiblesses, les travers, les contradictions qui se trouvent au fond de tous les hommes; c'est de chercher, enfin, et de montrer quelle a dû être, dans la nature complexe que l'on étudie, l'influence du caractère sur les idées, l'action de l'âme sur l'esprit. Or cette étude, dont je viens d'indiquer le but, est rendue possible aujourd'hui par une récente publication : les *Œuvres inédites* et la *Correspondance* de M. de Tocqueville. Les deux intéressants volumes que nous devons à une pieuse amitié m'aident à accomplir, comme je l'entends, une entreprise peut-être imprudente, en arrivant à une appréciation de doctrine par une appréciation de caractère. Les critiques de haute volée penseront sans doute que procéder ainsi, c'est prendre les choses par leurs petits côtés. J'ai mille raisons pour ne pas m'en défendre, et celle-ci avant toutes, qu'en vérité les grands côtés me paraissent si grands en M. de Tocqueville, que, réduit à eux seuls, je n'aurais point osé les aborder.

I

M. de Tocqueville décrit quelque part la demeure seigneuriale, un vieux château situé à quinze lieues de Paris, qu'il habitait momentanément en 1857. Ce château est immense, dit-il, et la fondation en remonte à l'époque de Louis XIII. « Un grand parc l'entourait, dont les arbres avaient été plantés sous Louis XIV, par Lenôtre. C'était le siége d'une grande famille. Le dernier de cette longue suite de gentilshommes est mort sans enfants il y a quelques années. Quoiqu'il se soit fait enterrer ici, il a oublié, en mourant, de léguer sa terre à personne. Des collatéraux l'ont vendue par morceaux. Le château et le parc sont tombés dans les mains d'un marchand de Paris, qui n'a pas détruit le château, parce que celui-ci est de briques et que les débris n'en sont bons à rien. Mais il y loue des appartements. Il a coupé les arbres séculaires et planté des pommes de terre dans les avenues. Des statues de déesses de la Fable sont encore debout dans un carré de choux. On heurte du pied des bancs de marbre brisés et renversés. Les eaux vives, destinées à faire des cascades, font tourner un moulin à scie. Ce n'est plus la splendeur d'une classe supérieure et oisive. Ce n'est pas encore l'image d'une activité industrielle réglée et productive. C'est le tableau du ravage des révolutions : triste tableau que devraient venir considérer quelquefois les peuples qui ne les connaissent pas. »

Ces derniers mots, tout empreints de mélancolie, traduisent-ils seulement une impression poétique, ou sont-ils le témoignage d'un regret donné par l'auteur de *la Démocratie* au vieux régime dont il contemple les débris? Le peintre même de cette lugubre esquisse, M. le vicomte de Tocqueville, doit-il être classé au nombre des ruines qui provoquent sa commisération? Mais, d'abord, devons-nous dire M. le *vicomte* de Tocqueville? Il descend d'une noble famille, assurément : l'un de ses frères est comte, l'autre baron, et lui?... Lui, il n'a jamais pris son titre, pas plus qu'il ne l'a refusé. Habitué jeune à n'être connu que par son nom de baptême, il s'y est tenu. Si les titres représentaient encore quelque chose, à la bonne heure ; mais du moment qu'ils ne signifient rien, il faut se comporter avec eux comme La Bruyère le conseille pour les vêtements : l'honnête homme se laisse habiller par son tailleur... et le gentilhomme, en ce déluge démocratique, se laisse qualifier par la roture. Est-ce à

dire que la fibre nobiliaire soit morte en lui, victime résignée des prévisions du publiciste, et qu'Alexis de Tocqueville ait condamné ou méconnu, comme on le lui reprochait naguère, un élément essentiel des constitutions sociales? Je ne le crois pas : je ne le crois ni autant qu'on le dit, ni même autant que je le voudrais. Qu'il soit, comme le prétend son biographe et son ami, un homme né dans l'aristocratie avec le goût de la liberté, il n'y a pas à y contredire, et il reste à s'entendre seulement sur les conditions de la liberté; mais c'est encore un aristocrate, néanmoins, que l'écrivain qui professe pour les opinions du plus grand nombre un si superbe dédain : *turba argumentum pessimi*. M. de Tocqueville trouve de bien bonnes parties aux armées commandées par des *gentlemen*, et il félicite l'Angleterre de n'être entraînée hors de l'aristocratie que sur une pente très-peu rapide. M. de Tocqueville ne se fait faute d'écrire : «Ce qu'il y a de plus fixe au monde dans ses vues, c'est une aristocratie. Un corps aristocratique est un homme ferme et éclairé qui ne meurt point... Une aristocratie, dans sa vigueur, ne mène pas seulement les affaires; elle dirige encore les opinions, donne le ton aux écrivains, et l'autorité aux idées.» M. de Tocqueville n'a que de médiocres sympathies pour la loi toute démocratique qui règle chez nous le partage égal des successions, loi impitoyable qui « s'élève et retombe incessamment sur le sol jusqu'à ce qu'il ne présente plus à la vue qu'une poussière mouvante et impalpable; » et ses tendresses sont assez vives, au contraire, pour ce droit de primogéniture sous l'empire duquel la terre perpétue le nom, l'origine, la gloire, la puissance, les vertus de la famille, et devient « un témoin impérissable du passé, un gage précieux de l'existence à venir. » Sur tous ces points, à coup sûr, un lord du Royaume-Uni ne pourrait pas dire mieux.

Ce qu'un lord d'outre-Manche ne dirait pas, sans doute, et ce que M. de Tocqueville n'hésite nullement à constater, c'est qu'une aristocratie, pour être durable, a besoin de fonder l'inégalité en principe, de la légaliser d'avance, de l'introduire dans la famille en même temps qu'elle la répand dans la société, et que toutes ces choses répugnent si fortement à l'équité naturelle, qu'on ne saurait les obtenir des hommes que par la contrainte. Ce qu'on avouerait malaisément à Londres, bien que le publiciste français en convienne sans scrupule, c'est que, chez l'aristocratie, même la plus éclairée et la plus libérale, la loi sacrifie souvent le bien du pauvre à celui du riche, et les droits du plus grand nombre aux priviléges de quelques-uns. Et ce qu'éviterait sans conteste un adversaire prudent de la loi d'égalité, c'est l'apologie immodérée

de cette époque égalitaire entre toutes, 1789, temps d'inexpérience, selon M. de Tocqueville, « mais de générosité, d'enthousiasme, de virilité et de grandeur, temps d'immortelle mémoire, vers lequel se tourneront avec admiration et avec respect les regards des hommes, quand ceux qui l'ont vu et nous-mêmes aurons disparu depuis longtemps. »

Je prie qu'on ne s'abuse pas sur l'intention réelle des rapprochements que je viens de faire. L'illustre auteur dont j'étudie le caractère et la doctrine a prédit lui-même un trop facile succès à ceux qui voudraient, dans son œuvre, opposer un fait isolé à l'ensemble des faits, une idée détachée à l'ensemble des idées, et je ne me sens nul goût à la critique dont le zèle puéril est satisfait quand l'écrivain qu'elle contrôle est trouvé, sur un point, en contradiction avec lui-même. Mais si une contradiction accidentelle et souvent explicable ne prouve rien, beaucoup de contradictions, imparfaitement dissimulées sous le dogmatisme de la forme, prouvent quelque chose. Elles prouvent les incertitudes d'un esprit même très-éminent, les passagères défaillances d'une âme très-noble, mais plus ardente que ferme; elles nous mettent sur la voie des défectuosités de la théorie chez le publiciste qui mettait malaisément l'accord entre ses idées et ses sentiments. M. de Tocqueville a beau dire que l'aristocratie à laquelle il appartenait par la naissance étant détruite, il ne peut pas avoir d'amour naturel pour elle, parce qu'on ne s'attache qu'à ce qui vit; je réponds que certains morts gagnent beaucoup dans nos affections à être comparés aux vivants, et qu'en vérité si la démocratie pleinement victorieuse ne devait offrir à nos yeux que ce composé de médiocrités plates, égoïstes, grassement nourries et confortablement abêties, que nous peint son historien, — j'allais dire son prophète, — nous prierions qu'on nous ramenât bien vite aux carrières aristocratiques, au boudoir de Mme de Longueville, à la cellule de Mme de Sablé. Il n'y a donc nul reproche au fond des rapprochements qui précèdent, mais seulement la recherche permise et commandée par le sujet des dispositions intimes sous l'empire desquelles le grand publiciste a écrit, et de la part que ces dispositions peuvent avoir eue, à son insu certainement, sur ses doctrines. J'accorde, autant qu'on le peut accorder aux organisations si délicatement irritables, que M. de Tocqueville n'ait éprouvé, comme il le dit, qu'une seule passion, « l'amour de la liberté et de la dignité humaine; » je comprends qu'il s'attache à relever « l'individu » opprimé, selon lui, ou en risque de l'être par « le tout; » mais je me demande si le type humain qu'il a dans l'esprit, si l'individu dont l'exaltation le préoccupe, ne seraient pas

quelque peu titrés et de ceux qui se laissent « habiller par leur tailleur. » Ceci aurait son importance et pourrait être rangé au nombre des « opinions centrales » plus ou moins avouées du célèbre auteur. Saluer l'inévitable avénement de la démocratie, puis constituer, sous apparence de libertés individuelles et de franchises locales, l'influence d'une aristocratie telle que la comporte le débordement populaire, ne serait-ce pas là le dernier mot de M. de Tocqueville, de ceux qui réclament à si haute voix la décentralisation administrative, de ceux surtout qui professent, même à l'Académie, de si touchants regrets pour un patriciat séculaire donnant l'impulsion et mettant le frein tout à la fois? Nous verrons plus tard. M. de Tocqueville écrivait en 1852 : « J'occupais dans mon département une position qui n'avait que des agréments sans trouble; c'était la direction morale de toutes les grandes affaires du pays, une sorte de gouvernement des esprits fondé sur la considération personnelle, indépendamment des opinions politiques. Il sortait de ce côté de la vie publique un certain reflet sur la vie privée qui rendait celle-ci plus agréable. » Nous voilà loin de l'époque où l'élection d'un adversaire de M. de Tocqueville se faisait au cri de : *Point de nobles!* Mais n'anticipons pas.

M. de Tocqueville a-t-il, à l'endroit des principes monarchiques, la fixité de vues et le ferme enchaînement de convictions qu'on peut lui contester à d'autres égards? Je crois qu'il est permis d'en douter. Il faut au moins distinguer, ici comme tout à l'heure, entre les impressions et les idées, et, parmi les idées elles-mêmes, rechercher et signaler peut-être de singulières inconséquences. Aimer la monarchie et, tout en l'aimant fort, la mettre en pièces pour le plus grand honneur d'une liberté mal entendue, c'est une façon d'agir dont plus d'un exemple se rencontre, en France et ailleurs, depuis cinquante ans. Au point de vue des impressions, le publiciste gentilhomme ne ment pas aux traditions de sa race, et il garde intacte, comme il arrive à quelques-uns parmi nous, la poésie de la royauté. « Je me rappelle, dit-il dans un charmant passage de sa *Correspondance*, je me rappelle, comme si j'y étais encore, un certain soir, dans un château qu'habitait alors mon père, et où une fête de famille avait réuni à nous un grand nombre de nos proches parents. Les domestiques avaient été écartés; toute la famille était réunie autour du foyer. Ma mère, qui avait une voix douce et pénétrante, se mit à chanter un air fameux dans nos troubles civils, et dont les paroles se rapportaient aux malheurs du roi Louis XVI et à sa mort. Quand elle s'arrêta, tout le monde pleurait, non sur tant de misères individuelles qu'on avait

souffertes, pas même sur tant de parents qu'on avait perdus dans la guerre civile et sur l'échafaud, mais sur le sort de cet homme mort plus de quinze ans auparavant, et que la plupart de ceux qui versaient des larmes sur lui n'avaient jamais vu. Mais cet homme avait été le roi. » Quoique M. de Tocqueville prétende que ce sentiment-là, cette sorte d'idolâtrie qui ennoblissait l'obéissance et rendait facile le dévouement, s'en aille disparaissant du monde, il reconnaît pourtant aussi, même à la date de 1849, qu'il s'est établi en France « une opinion presque universelle que la royauté est une institution nécessaire. »

Et sur le terrain des théories le publiciste est encore plus explicite que sur le domaine des souvenirs ou des pures impressions. Dès son premier ouvrage il avait écrit : « Lorsque les ennemis de la démocratie prétendent qu'un seul fait mieux ce dont il se charge que le gouvernement de tous, il me semble qu'ils ont raison. Le gouvernement d'un seul, en supposant de part et d'autre égalité de lumières, met plus de suite dans ses entreprises que la multitude ; il montre plus de persévérance, plus d'idées d'ensemble, plus de perfection de détails, un discernement plus juste dans le choix des hommes. » Devenu homme politique, M. de Tocqueville, d'accord avec lui-même, écrit encore : « Ce que je veux, ce n'est pas une république, mais une monarchie héréditaire, c'est un gouvernement central énergique dans la sphère de son action. » Vous croyez trouver en lui, d'après cela, un partisan de la monarchie, de la monarchie telle que notre temps la comporte, éclairée par les conseils, guidée par l'opinion souveraine, contenue par la loi, plus contenue encore par les mœurs, par la civilisation, par l'indisciplinable génie d'un peuple fier et mobile, mais la monarchie enfin, et non pas ce simulacre de pouvoir que nous avons eu trente ans sous les yeux, et qui n'est, à vrai dire, ni royauté ni république. Vous le croyez d'autant mieux, qu'à prendre les citations au hasard, de la première à la dernière œuvre, M. de Tocqueville a dit : « L'homme qui obéit à la violence se plie et s'abaisse ; mais quand il se soumet au droit de commander qu'il reconnaît à son semblable, il s'élève en quelque sorte au-dessus de celui même qui lui commande. » Et encore : « Le gouvernement qu'on appelle mixte m'a toujours semblé une chimère. Quand une société en vient à un gouvernement mixte, c'est-à-dire également partagé entre des principes contraires, elle entre en révolution ou elle se dissout. » Et encore : « Les assemblées, qui sont admirables, tantôt pour fortifier, tantôt pour tempérer le gouvernement, sont plus inhabiles que les plus mauvais gouvernements à mener les affaires. » — Eh bien, malgré tout cela, malgré vingt autres pas-

sages que le grand style de l'écrivain vous a gravés dans la mémoire, les conclusions ne sont pas telles que vous aviez droit de les attendre. M. de Tocqueville, qui a remarqué la tendance des législatures à réunir toute espèce d'autorité dans leur sein, et qui blâme cette concentration des pouvoirs comme singulièrement nuisible à la bonne conduite des affaires, veut une monarchie subordonnée à la puissance législative ; il la veut environnée de libertés provinciales très-développées, de franchises individuelles aussi étendues que possible, du plus large exercice des droits politiques pour les associations comme pour les personnes. Le pouvoir qui lui plaît, enfin, et qui fait, à son gré, la société libre et bien réglée, est celui dont on ne sait jamais où trouver le représentant. Autant vaudrait le supprimer tout à fait, et déclarer qu'il n'en est pas du monde politique comme du monde moral et intellectuel où, selon M. de Tocqueville, l'autorité a toujours sa place, parce que l'indépendance individuelle ne saurait être sans bornes. J'ose même me demander si, pour la société civile, cette idée de *l'an-archie*, qui a du moins le mérite d'être logique, ne s'est pas présentée quelquefois à l'esprit de l'écrivain, et s'il l'a repoussée absolument. Ce qui excuserait la témérité du doute à cet égard, ce sont, sous une plume toujours si mesurée et si sérieuse, des propositions telles que celles-ci : « Il faut avouer que les gouvernements ont un grand art pour gâter tout le bien que la civilisation procure : ils placent une gêne à côté de toutes les facilités qu'elle procure... Quelle triste chose que, sur toute la terre, les gouvernements soient toujours précisément aussi coquins que les peuples leur permettent de l'être ! Leurs vices n'ont jamais trouvé que cette limite-là. » On ne réfute pas des aberrations si étranges. Je m'assure qu'elles ne causent aucun embarras à ceux qui plaçaient naguère M. de Tocqueville au premier rang des esprits conservateurs.

Il était conservateur, en effet, à sa manière, à ses heures, au gré d'une imagination dont les ardeurs maladives se dérobent sous l'apprêt d'un style quelque peu sibyllin, et qui tient pourtant, si je ne m'abuse, autant de place au moins que la pure raison dans ses écrits. Les preuves ne me manqueraient pas à l'appui de cette dernière assertion, si je n'avais à redouter l'apparence des analyses trop subtiles et la multiplicité des citations. La pensée mère et les conclusions implicites du dernier ouvrage de M. de Tocqueville pourraient même avoir ici force d'arguments. Je me borne à signaler, à titre de contrastes explicables seulement par la prédominance alternative de deux facultés contraires, deux passages diversement curieux : l'un, dans ce dernier livre que je rappelais, une apologie éloquente de l'ancien régime, terminée par ces

mâles paroles : « Ne méprisons pas nos pères, nous n'en avons pas le droit. Plût à Dieu que nous pussions retrouver, avec leurs préjugés et leurs défauts, un peu de leur grandeur! » L'autre, dans les *Fragments* de ce qui devait compléter ce même ouvrage, une verte semonce à l'adresse des beaux esprits qui veulent réhabiliter l'ancien régime, un temps qu'il faut juger, dit l'auteur, par les sentiments qu'il a inspirés à ceux qui l'ont subi et détruit, et pour lequel, quant à lui, « l'épreuve est faite. »

Il ne serait pas impossible, je crois, de trouver, dans la vie politique de M. de Tocqueville, des manifestations de caractère qui justifient et qui complètent les appréciations que j'indique plutôt que je ne les exprime, et que je n'indique pas même sans hésiter, bien qu'elles ne soient pas de nature à ébranler ma vénération profonde pour un noble esprit et un noble cœur. La critique contemporaine a ses idoles, et elle ne souffre guère qu'on y touche ou même qu'on leur épargne l'injurieux hommage d'une admiration continue. Poursuivons, cependant, l'œuvre d'observation que nous avons entreprise. Homme privé, homme public ou écrivain, le personnage justement illustre que nous étudions ne peut avoir à craindre aucune sincérité.

M. de Tocqueville a vécu sous cinq gouvernements très-divers, sans compter les transitions et les nuances déterminées par les révolutions et les changements de cabinets. Les plus heureux d'entre ces gouvernements n'ont pas été complétement de son goût, il s'en faut bien; les autres ont rencontré en lui une persévérante opposition.

Je mentionne à peine le premier Empire, sous lequel s'est écoulée son enfance, et je dois le mentionner, cependant, car il est clair que le souvenir de l'époque impériale a tenu une très-large place, et la plus large peut-être, dans les préoccupations du publiciste. L'allusion, sérieuse et grave comme il convient à un tel esprit, est transparente en vingt endroits de ses ouvrages. Ai-je besoin de dire que, sur ce point, les jugements sont passionnés toujours, souvent erronés, et particulièrement iniques quand de grosses accusations d'habileté machiavélique et d'égoïsme se réfugient jusque dans les notes, très-rarement placées au bas des pages? Il faut ajouter, néanmoins, que les banalités déclamatoires par lesquelles on veut honorer aujourd'hui le fauteuil académique de M. de Tocqueville, les protestations à vide contre un césarisme impossible, les objurgations adressées, le poing levé, au fantôme de Tibère par le fantôme de Tacite, n'étaient nullement à l'usage de cet esprit fin et délicat, et je me plais à croire qu'elles auraient blessé en lui les susceptibilités de l'homme de goût autant que la

droiture de l'historien. Aux écarts d'une rhétorique maladroite, il aurait opposé les raisons mêmes qu'il donnait, en 1857, à ses amis MM. Ampère et Freslon : « Malgré tout ce que vous me dites, je n'ai point la crainte que nous finissions comme votre empire romain. Les analogies ne sont qu'à la surface; des différences immenses sont au fond... Je crois sincèrement que toutes les comparaisons qu'on fait entre nous et le monde romain sont fausses. Nous ne ressemblons pas plus aux Romains d'Auguste, malgré l'image d'Auguste qu'on évoque sans cesse devant nous, que nous ne ressemblions, il y a vingt-cinq ans, aux Anglais de 1688. » Cela dit, je n'hésite nullement à répéter que M. de Tocqueville n'aimait pas l'Empire, et, pour parler comme on parle maintenant à l'Académie, pas plus *l'Empire premier* que *l'Empire second*. Nous en sommes justement à dresser la nomenclature assez étendue des gouvernements que M. de Tocqueville n'aimait pas.

Si l'on veut bien ne pas confondre des regrets avec des affections, et autant qu'on en peut juger sur un très-court espace de vie publique au service de ce régime, la Restauration n'a pas été, à cet égard, beaucoup plus heureuse que l'Empire. J'entends bien qu'en 1836 M. de Tocqueville veut la monarchie héréditaire, et qu'il l'aimerait mieux légitime qu'élue. Mais je trouve aussi qu'en 1827, il prenait part au mouvement libéral avec toutes les passions communes à la jeunesse de ce temps, dit son biographe, et qu'il avait dès lors un certain nombre d'opinions très-arrêtées en politique. Ces opinions étaient-elles acceptables pour les princes de la branche aînée? N'allaient-elles pas fort au delà de tout ce que M. de Martignac lui-même pouvait promettre et tenir? Je ne sais. Tout ce qu'on peut affirmer, parce qu'il le dit lui-même, c'est qu'il n'admettait la Restauration qu'autant qu'elle ferait triompher certains principes libéraux auxquels il tenait autant qu'à elle, et qu'apparemment la Restauration n'inclinait pas à faire triompher ces principes-là.

La révolution de 1830 donna-t-elle une plus ample satisfaction aux tendances politiques de M. de Tocqueville? Nullement. Au rapport de M. de Beaumont, cette révolution lui parut un malheur; il ne donna qu'avec tristesse son adhésion au gouvernement qui en sortit; et ce n'était pas là une première et fugitive impression, puisque, six ans après, il écrivait encore : « Je regrette chaque jour sincèrement l'événement de juillet. » Dès 1832, la démission de M. de Tocqueville, suffisamment motivée à ses yeux par la révocation prononcée contre un ami, l'éloignait davantage d'un gouvernement sous lequel « les services et la conscience ne pouvaient garantir d'une disgrâce imméritée. » Il était donc tout naturel

qu'en 1837, l'écrivain déjà célèbre ne se présentât pas aux élections sous la bannière ministérielle, et de là sa vertueuse colère contre le préfet qui, de lui-même et sans ordre, le téméraire, l'avait recommandé fortement aux électeurs de Valognes; de là cette protestation fameuse adressée à M. Molé, et qui ferait prendre en haine l'art de bien dire, tant on regrette de voir revêtu d'une forme si haute et si noble ce qui n'est, après tout, qu'un travers d'esprit et peut-être une infirmité de caractère. Heureusement la réponse de M. Molé prouve que l'éloquence ne manque pas non plus à la raison droite et à l'autorité honnête. Le ton en devient presque touchant, lorsque M. Molé, parlant de la position qu'il occupe, écrit : « Ce métier, sachez-le bien, est un des plus pénibles et des plus méritoires que l'on puisse faire... La pratique des affaires et des hommes pourra vous rapprocher de ces malheureux ministres qu'il vous paraîtrait si fâcheux aujourd'hui de paraître appuyer. » Je ne crois pas que la pratique des hommes et des affaires dût avoir d'autre effet, pour M. de Tocqueville, que d'accroître sa mélancolie native en lui révélant les tristes côtés de l'humanité que la politique met à nu, et ce quelque chose de froid, de prémédité, d'égoïste, qu'il crut toujours entrevoir sous le mouvement même le plus passionné des esprits. Toujours est-il qu'une partie du vœu de M. Molé ne se réalisa jamais : du mois de mars 1839, époque de son élection comme député, jusqu'au 24 février 1848, M. de Tocqueville vota constamment avec l'opposition. Et ses dissidences ne s'arrêtaient pas à mi-chemin, puisqu'elles portent sur le système électoral lui-même, sur l'existence de cette petite oligarchie bourgeoise, — ce sont ses termes, — préoccupée de ses intérêts particuliers, et séparée du peuple dont elle ne s'occupe pas et qui ne s'occupe pas d'elle. On assure que ce rôle d'opposant sans relâche s'accorde à merveille avec l'amour purement constitutionnel que M. de Tocqueville portait à la monarchie de juillet, et il le faut croire, en priant Dieu de ne pas nous envoyer de ces amis-là en trop grand nombre. On jetait même, il y a un mois, les bases de je ne sais quelle réconciliation posthume fondée sur une vieille estime mutuelle, et je veux croire à cela aussi, tant me semble belle toujours et nécessaire en notre temps la concorde des hautes intelligences. Je prie seulement l'éditeur de M. de Tocqueville de ne plus imprimer, à la fin du second tome de *la Démocratie*, le compte rendu de la séance du 27 janvier 1848 à la Chambre élective, dans laquelle séance le député de Valognes, parlant de M. Guizot, disait : « L'opposition a fait assurément de graves reproches à M. le ministre des affaires étrangères; mais elle ne l'avait jamais accusé de faire ce qu'il a

confessé lui-même dernièrement avoir fait. Et, pour mon compte, je déclare que non-seulement je n'avais jamais accusé M. le ministre des affaires étrangères de ces choses, mais que je ne l'en avais pas même soupçonné. Jamais! jamais je n'aurais cru que ce qui est arrivé fût possible; j'aurais cru non-seulement lui manquer, mais encore me manquer à moi-même, que de supposer ce qui était cependant la vérité... Et si cet acte, si ce spectacle est de nature à faire une impression profonde, pénible, déplorable, pour la moralité en général, quelle impression ne voulez-vous pas qu'ils fassent sur la moralité particulière des agents du pouvoir? » On comprend de reste que, sans la suppression que je demande, le dispositif du pacte d'alliance conclu après décès de l'un des contractants serait assez difficile à rédiger.

C'est à cette même séance du 27 janvier 1848 que M. de Tocqueville prononça des paroles fort admirées depuis à titre de prophétie, et au mérite desquelles je ne veux rien enlever en remarquant qu'il n'est pas tout à fait impossible de prédire l'ouragan quand on siége depuis dix ans dans l'antre des tempêtes. Il s'écria: « Est-ce que vous ne sentez pas que le sol tremble de nouveau en Europe? Est-ce que vous ne sentez pas un vent de révolution qui est dans l'air? Est-ce que vous savez ce qui peut arriver en France d'ici à un an, à un mois, à un jour peut-être? Vous l'ignorez; mais ce que vous savez, c'est que la tempête est à l'horizon, c'est qu'elle marche sur vous; vous laisserez-vous prévenir par elle?... Pour Dieu, changez l'esprit du gouvernement, car, je vous le répète, cet esprit-là conduit à l'abîme. » M. de Tocqueville prit acte de sa divination particulière en réimprimant, en répandant son discours deux mois après l'avoir prononcé, en faisant remarquer qu'il était, trois semaines avant tout le monde, sur la voie des causes premières et profondes de la révolution; mais quoique cette révolution eût changé du tout au tout et l'esprit du gouvernement, et le gouvernement lui-même, l'homme d'Etat qu'elle n'avait pu surprendre n'aima pas plus ce régime-ci qu'il n'avait aimé tous les autres. La *Correspondance* récemment publiée, si malheureusement incomplète qu'elle soit sur des points essentiels, porte le témoignage des anxiétés poignantes que lui causèrent le 24 février et ses suites immédiates. Il envisage avec terreur cette religion révolutionnaire sortie des barricades et que les canons et les baïonnettes ne détruisent pas. Il appréhende que ce ne soit pas seulement tel gouvernement qui semble impossible, mais un gouvernement durable quelconque. Nous n'avons pas vu commencer cette grande révolution, dit-il avec tristesse, nous ne la verrons pas finir; et il veut qu'on se prépare à tout dans une société et dans

un temps où nul n'est sûr de sa destinée. A d'autres moments, le doute, bien plus habituel à son esprit qu'on ne le croit, vient le saisir, et il se demande s'il n'assiste pas à une de ces grandes transformations de l'humanité dont n'ont jamais eu conscience ceux-là même au profit desquels elles s'opéraient. « Qui peut affirmer qu'une forme de société soit nécessaire et qu'une autre ne puisse pas exister ? » En somme, pourtant, c'est la crainte de l'anarchie, de la guerre civile, d'une ruine totale, qui finit par l'emporter, à moins que « quelque grand homme ne nous tombe du ciel d'ici à peu de mois... »

Le grand homme, la Providence nous le donna; mais elle donna aussi à M. de Tocqueville des vues toutes nouvelles sur une situation politique dont il s'était montré jusqu'alors si inquiet. Cette république qu'il n'aimait pas, nous dit-on, bien qu'il en eût été le ministre, qui choquait ses instincts et offusquait sa raison, dont il détestait l'origine, les actes, les visées, les tendances, cette république apparut à M. de Tocqueville comme la dernière et peut-être la seule chance de la liberté en France. C'est dire que M. de Tocqueville se sépara de l'élu du dix décembre avant même que l'Empire fût fait. Des motifs de convenance faciles à concevoir nous interdisent ici une appréciation prolongée. Au dire du biographe, le prince-président, qui avait subi lui-même la séduction d'esprit et de caractère qu'exerçait M. de Tocqueville, s'efforça de le retenir à lui; et l'illustre écrivain, tout en restant inébranlable dans ses résolutions, n'aurait pas été insensible à ces témoignages d'estime. S'il en est ainsi, je m'explique mal l'extrême réserve que l'on a mise à laisser inédites certaines œuvres et une très-notable partie de la correspondance de M. de Tocqueville, à supprimer si soigneusement, dans la partie publiée, tout ce qui a trait aux hommes et aux choses des dernières années. J'aime à croire que chez un tel homme et dans de telles circonstances, les passages dont on nous prive n'ont jamais pu être injurieusement passionnés. Il en ressortirait seulement que M. de Tocqueville n'aimait pas l'Empire, et en vérité nous le savons déjà. Mais j'arrive au terme de sa carrière politique, et je me demande : quel gouvernement aimait-il donc? Faut-il croire que pour lui comme pour la démocratie, telle qu'il se la représente, « le gouvernement n'est pas un bien, mais un mal nécessaire ? »

J'ai hâte d'ajouter que ces dispositions de M. de Tocqueville à l'égard de tous les gouvernements sous lesquels il a vécu ne tenaient à aucunes vues personnelles, à aucunes combinaisons intéressées. A part certaines ambitions de caste, peut-être imparfaitement démêlées par celui même dont j'estime qu'elles formaient

pourtant l'arrière-pensée, je crois au parfait désintéressement de M. de Tocqueville, et je n'imagine pas, malgré sa très-haute valeur intellectuelle, qu'il sentît en lui ces aiguillons et ces ressources qui poussent les hommes d'action à vouloir toujours le premier rang. Où donc trouver la source et l'explication de cette continuité d'opposition qu'on vient de voir sous cinq gouvernements de formes très-diverses? Je touche ici à la partie la plus délicate de la tâche que je me suis imposée, et je prie qu'on me permette d'indiquer seulement ce que je ne puis approfondir. Je n'avancerai rien que je n'emprunte au plus irrécusable témoignage, à M. de Tocqueville lui-même.

Et tout d'abord je voudrais lui appliquer, en partie du moins, une de ses paroles les plus vraies : « Ce qui est qualité dans l'écrivain est parfois vice dans l'homme d'Etat, a-t-il dit, et les mêmes choses qui souvent ont fait faire de beaux livres peuvent mener à de grandes révolutions. » Sans rien contester des droits de l'intelligence, qui sont souverains, et sans prétendre, il s'en faut bien, que la culture de l'esprit devienne un titre d'exclusion quand il s'agit des fonctions publiques, on peut soutenir, ce me semble, en entrant dans la pensée de M. de Tocqueville, que telles aptitudes littéraires n'impliquent pas nécessairement une vocation politique, et qu'elles peuvent même rendre impropre au maniement toujours un peu aride des hommes et des affaires celui qu'elles prédestinent à la plus haute gloire d'écrivain, d'orateur ou de poëte. Voici un homme doué d'une sensibilité exquise et de la plus vive susceptibilité d'impressions; une extrême délicatesse de tact se joint en lui à une grande puissance de réflexion, et la réflexion tournerait par moments à la rêverie, si un je ne sais quoi de réservé, de contenu, d'un peu roide peut-être dans le caractère et dans l'attitude habituelle n'étouffait le plus souvent les élans de l'imagination, et ne mettait en formules ce qui allait s'exhaler en strophes. Ne vous fiez pas trop, cependant, à cette froideur apparente, à cette rigidité extérieure : la passion est là-dessous, que dis-je? les égards, le respect pour les passions, et cet aveu si grave : « Je les aime quand elles sont bonnes, et je ne suis même pas bien sûr de les détester quand elles sont mauvaises. » Les vagues maladies de l'âme, les précoces infirmités du corps, et les tristesses qu'elles inspirent à ceux-là mêmes qui s'en préoccupent le moins, s'ajoutent à ces ardeurs contenues pour accroître la finesse des perceptions, l'acuité de l'intelligence, et cette nature particulière d'esprit où il semble que la pensée soit à l'état de sensation presque toujours douloureuse. Le mélange de tout cela, c'est peut-être le tempérament de l'artiste par excel-

lence, de l'écrivain qui entraîne notre admiration avec notre pitié et nos plus tendres sympathies; mais l'homme d'Etat, le politique n'est pas là, ou, s'il y veut être malgré tout, ce sera le politique à vues incertaines et incessamment contradictoires, joignant au mécontentement perpétuel de ce qui est une conception perpétuellement insaisissable, même pour lui, de ce qui devrait être.

Or, l'homme, le malade moral dont je viens d'ébaucher le portrait, c'est M. de Tocqueville tel qu'il se peint lui-même dans ses lettres les plus intimes, et je n'ai plus qu'à citer, en les abrégeant, les témoignages qui abondent à cet égard dans la dernière publication. Dès la jeunesse, une défiance avouée de tous les sentiments généreux, une tendance instinctive à se renfermer en lui-même, au risque d'y rencontrer une pensée triste, une tête très-froide, un esprit raisonneur, calculateur même, et à côté de cela, une inexprimable inquiétude de cœur, un besoin inextinguible d'émotions physiques ou morales, dussent-elles être achetées au prix de la vie. Puis une irritabilité maladive, des inégalités, des impatiences au sein même des plus affectueuses relations, l'inquiétude vague, l'incohérente activité des désirs, et « cette agitation sans cause et sans effet qui fait tourner l'âme comme une roue sortie de son engrenage, » et au fond de cette âme-là « une grande et profonde tristesse, une de ces tristesses sans remède, parce que, bien qu'on en souffre, on ne voudrait pas en guérir. » Ce n'est pas tout : il faut constater encore, à la suite de celui qui s'en confesse, peut-être avec une humilité médiocre, un ardent besoin de primer, le déraisonnable désir d'autre chose que la destinée humaine, enfin, — et je ne cesse pas de copier, — le vice de l'orgueil à forte dose, et de l'orgueil toujours inquiet, mécontent, mélancolique et noir. Là où que l'on suive l'homme atteint de cet incurable mal, on trouve dans son existence je ne sais quoi de contraint et de tourmenté. Il marche tout chargé des notes qu'il a prises en quelque lieu, à quelque moment que les idées lui soient venues. Jamais promenade n'est une distraction pour lui, jamais conversation un délassement. Il a le sentiment le plus vif de la nature, et nul ne sait la peindre comme lui quand il daigne la regarder : témoin les *Quinze jours au désert*, la *Course au lac Onéida*, et les fragments du *Voyage en Sicile;* mais à quels intervalles daignait-il la regarder? Il aimait la campagne comme un patriarche de la Bible, nous disait-on dernièrement, et il faut bien croire les prédicateurs académiciens. Je note seulement ce passage d'une lettre de M. de Tocqueville : « Je viens de passer six semaines à la campagne. J'ai vu ce qu'on y fait. Je ne sais ce que je deviendrai; mais je sais très-bien qu'il

me serait plus aisé de partir pour la Chine, de m'engager comme soldat, ou de jouer mon existence dans je ne sais quelle entreprise hasardeuse et mal conçue, que de me condamner à mener une vie de pomme de terre comme les braves gens que je viens de voir. » C'est qu'il faut porter aux champs, pour les goûter, le calme de l'esprit, la sérénité de l'âme, la jouissance tranquille du bien présent, toutes choses incompatibles avec l'incurable mal dont M. de Tocqueville était atteint.

Et ce qui ajoute aux tortures de cette douloureuse infirmité, c'est d'en avoir pleinement conscience, et de pouvoir dire dans l'effusion des confidences fraternelles : « Le mal que tu veux guérir est peu guérissable. Cette inquiétude d'esprit, cette impatience dévorante, ce besoin de sensations vives et répétées, tourmentent sans cause, agitent sans fruit et font beaucoup souffrir ceux qui les possèdent. C'est bien souvent mon cas, je le reconnais sans peine. Je suis souvent malheureux sans raison, et je donne ainsi une raison trop bonne de l'être à ceux qui m'entourent. De plus, je sens très-bien que cette disposition pourrait me causer un grand préjudice dans l'action. Elle m'ôte pour un temps la perspective des objets et me fait paraître les faits extérieurs plus grands ou plus petits que nature, suivant l'imagination dont elle me remplit. » Et le caractère de ce mal perfide est de s'envenimer en vieillissant, si bien qu'on en vient à reconnaître qu'on a donné très-rarement son amitié, presque jamais son entière confiance, que le monde se rétrécit au point d'offrir à peine cinq ou six personnes avec lesquelles on se plaise, enfin qu'on est devenu un étranger parmi ses contemporains et ses compatriotes. Alors on se décourage, on désespère de l'avenir, de l'humanité, de la patrie, de soi-même; ou bien on se drape fièrement dans sa tristesse et dans son orgueil, et l'on oppose aux vœux, aux sentiments, aux acclamations de tout un pays, sa personnalité malade et superbe... Les lecteurs candides ne manquent jamais pour donner force et valeur de système aux élucubrations éloquentes d'une âme douloureusement agitée. Essayons de rester également à distance des béatitudes de l'admiration et des iniquités violentes de la critique, et tenons-nous pour convaincu qu'avant de juger les œuvres de M. de Tocqueville, ce qu'il faut étudier tout d'abord, c'est M. de Tocqueville lui-même. Cette étude que nous venons d'ébaucher nous rendra plus facile, je l'espère, l'appréciation qui va suivre.

II

Si nous n'avons point failli à l'impartialité dont nous faisons ici le premier de nos devoirs, ce qu'on doit trouver en M. de Tocqueville, après l'étude analytique qui précède, c'est, à part les contradictions fréquentes que nous avons mises en relief, un gentilhomme bien moins dépouillé qu'on ne suppose, et qu'il ne croyait peut-être lui-même, des préjugés et surtout des ambitions de sa caste; un royaliste qui se rattacherait à la royauté des Bourbons moins malaisément qu'à toute autre, mais qui peut, en un jour d'humeur noire, s'attaquer au principe même de tout gouvernement; un homme public impossible à satisfaire, quelle que soit la diversité des régimes politiques sous lesquels il a vécu; enfin, ce qui explique et domine tout le reste, un esprit chagrin, une âme sombre et découragée, une de ces organisations physiquement et moralement souffreteuses dont s'accommodent sans doute la poésie et l'éloquence, mais qui ne promettent guère la fermeté de conception nécessaire à l'homme d'Etat, une de ces irrémédiables tristesses qui débordent d'autant plus sur la vie intellectuelle que des félicités constantes leur ferment, pour ainsi dire, toute issue sur la vie privée. J'estime qu'il faut avoir toujours présent à l'esprit ce côté moral de l'éminent écrivain pour juger ses deux œuvres capitales, *la Démocratie en Amérique* et *l'Ancien régime et la Révolution*. Je ne crois pas, en effet, qu'il existe dans toute la littérature politique un livre plus marqué que ces deux-là à l'empreinte du découragement continu. On y a cherché tout d'abord les théories sociales et politiques que l'auteur y devait mettre presque forcément. Cette recherche et la discussion qu'elle fait naître sont légitimes. Quant au système, j'inclinerais à penser qu'il se borne à ceci : déterminer ce qu'il faut faire quand on désespère à peu près de tout, et organiser de son mieux l'ouragan qu'on voit venir et qu'on ne saurait arrêter.

J'écarte, pour tomber le moins possible dans les redites, un des reproches qui ont été souvent et très-justement adressés à la première œuvre de M. de Tocqueville : le reproche d'avoir pris la démocratie américaine pour type de la démocratie universelle, et d'avoir trop fréquemment conclu du présent des Etats-Unis à l'avenir de la France. L'auteur ne s'était pas fait faute, cependant, d'établir quelques réserves capitales. Ce n'est qu'à la naissance

des sociétés qu'on peut être complétement logique dans les lois, avait-il dit, et lorsqu'un peuple se rencontre en possession de cet avantage, il ne faut pas se hâter de conclure qu'il est sage, mais penser plutôt qu'il est jeune. Autrement, les peuples se ressentent toujours de leur origine. Les circonstances qui ont présidé à leur formation et servi à leur développement influent sur tout le reste de leur carrière. Pour l'Amérique en particulier, M. de Tocqueville admet qu'il n'est pas une opinion, pas une habitude, pas une loi, presque pas un événement que le point de départ n'explique sans peine. Cela dit, et l'auteur reconnaissant en outre que, pour s'expliquer bon nombre de singularités aux Etats-Unis, on doit les envisager comme la continuation des habitudes de la vie privée dans la vie publique, il semble que la part des différences soit suffisamment assurée, et qu'à certains aspects fort peu aimables et encore moins libéraux de la démocratie transatlantique on puisse se croire autorisé à dire avec l'écrivain, et même plus souvent que lui : ceci est américain et non démocratique. Mais la *Correspondance* établit que le publiciste et son œuvre méritaient vraiment les critiques qu'ils ont encourues. « L'Amérique n'est que mon cadre, écrit-il à ses amis, la démocratie le sujet... Quoique j'aie très-rarement parlé de la France, je n'ai pas écrit une page sans penser à elle et sans l'avoir pour ainsi dire devant les yeux. » Cette double préoccupation, cette confusion de l'Amérique et de la France dans une même étude et dans des conclusions trop souvent identiques, ont provoqué contre les deux premiers ouvrages de M. de Tocqueville des objections sérieuses auxquelles nous nous associons sans vouloir les reproduire. C'est par le côté le plus général qu'il nous plairait d'entrer dans la doctrine du publiciste, c'est sa pensée même et les variations de sa pensée que nous voudrions saisir en ce qui touche à la démocratie, à son avenir, à son organisation, aux dangers graves que son avénement peut provoquer, aux remèdes qu'il convient d'opposer à ces dangers.

Selon M. de Tocqueville, la révolution démocratique qui a déjà atteint ses limites extrêmes en Amérique, qui s'accomplit à pas de géant chez nous et sous nos yeux, n'est pas un pur accident et de ceux que peut arrêter dans leur cours la prudence des gouvernements; c'est un fait universel, irrésistible, absolument nouveau dans le monde, si évidemment providentiel que tout vient y aboutir, l'influence religieuse comme la domination monarchique, le progrès des lettres et des sciences comme le développement de l'industrie, les passions les plus profondes ou les plus superficielles et les plus légitimes besoins de la nature humaine; le fait le

plus permanent et le plus continu que l'on connaisse dans l'histoire, et auquel il faut se soumettre avec résignation, fût-on frappé, en le considérant, de la religieuse terreur que M. de Tocqueville n'est pas le dernier à éprouver.

Or, de ce fait inévitable, le nivellement universel, sortent d'inévitables conséquences : à la transformation sociale doit correspondre une transformation politique, à l'égalité des conditions l'égalité des droits. De là, selon le publiciste, une question de gouvernement capable de recevoir deux solutions opposées et également réprouvables à ses yeux : ou bien l'égalité du droit portée à ses limites extrêmes, la tyrannie de tous sur chacun, aboutissant, quand le système se perfectionne, à la négation même de tout gouvernement; et cet excès de la logique anarchiste, M. de Tocqueville, malgré ce qui se passe sous ses yeux en Amérique et ailleurs, ne semble pas le redouter beaucoup. Quoique « le caractère immodéré, emporté, radical, désespéré, audacieux, presque fou, et pourtant puissant et efficace » d'une certaine race de révolutionnaires par lui dépeints, et qui ont fait souche dans tout le monde civilisé, et en face desquels nous sommes toujours, soit bien de nature à inspirer des appréhensions, l'auteur se rassure en se disant que toute société est contrainte, à peine de mort, de se soumettre à une certaine somme d'autorité, et que cette autorité, quelle qu'en soit la distribution, se retrouve toujours quelque part. Ou bien, l'abdication de tous entre les mains d'un seul, l'égalité dans et par la servitude, la démocratie abritée sous le despotisme.

Qu'il y ait une conciliation désirable et possible entre l'égalité politique de tous et le gouvernement d'un seul, que cette conciliation se trouve, pour les peuples qui ne sont pas nés d'hier et qui ont bien à tenir compte de leurs antécédents, dans la franche acceptation des deux principes démocratique et monarchique, qu'il faille dire l'Etat là où il est un peu banal de dire le despote, et concevoir un gouvernement qui ne fasse qu'un avec la nation, qui sorte de ses entrailles, qui s'y replonge incessamment, je ne dirai pas que ce soient là des points de vue négligés ou répudiés absolument par M. de Tocqueville, car c'est un des caractères de son livre d'offrir, dans une mesure inégale, des arguments à toutes les opinions, mais ce n'est pas du moins la solution qu'il propose; là où nous parlons de transaction, il n'y a pour lui qu'antagonisme, inévitable obligation de choisir entre le despotisme et la liberté. Quelle liberté? Quel despotisme?

Il n'y a point deux opinions sur l'excellence de la liberté, dit M. de Tocqueville dans son dernier ouvrage; toute la question est

de savoir si ceux auxquels on voudrait l'appliquer n'en sont pas indignes, et l'on ne diffère, par conséquent, que sur l'estime plus ou moins grande qu'on fait des hommes. Sur quoi l'écrivain déclare fièrement qu'il ne faut pas le ranger parmi ceux qui méprisent leur prochain et leur pays. Je me garderai bien de cette irrévérence, et je tâcherai même d'oublier que M. de Tocqueville a écrit en toutes lettres : « Les hommes ne sont en général ni très-bons ni très-mauvais : ils sont médiocres ; » ce qui, à y regarder de trop près, ne les rendrait pas dignes d'une bien forte dose de liberté. Mais, j'en demande pardon à l'illustre académicien, toute la question n'est pas où il la met, et il s'agit de savoir encore et surtout ce qu'il faut entendre par liberté. Il y a une liberté que j'accorderais de grand cœur, même à la médiocrité humaine, c'est celle dont M. de Tocqueville cite une ancienne définition avec un juste applaudissement :

« Ne nous trompons pas sur ce que nous devons entendre par notre indépendance. Il y a, en effet, une sorte de liberté corrompue dont l'usage est commun aux animaux comme à l'homme, et qui consiste à faire tout ce qui plaît. Cette liberté est l'ennemie de toute autorité ; elle souffre impatiemment toutes règles ; avec elle, nous devenons inférieurs à nous-mêmes ; elle est l'ennemie de la vérité et de la paix ; et Dieu a cru devoir s'élever contre elle ! Mais il est une liberté civile et morale qui trouve sa force dans l'union, et que la mission du pouvoir lui-même est de protéger : c'est la liberté de faire sans crainte tout ce qui est juste et bon. Cette sainte liberté, nous devons la défendre dans tous les hasards, et exposer, s'il le faut, pour elle notre vie. »

Cette liberté-là que nous voulons, que nous avons, que nous tenons pour inaliénable et pour compatible aussi avec ce qu'on appelle trop complaisamment le despotisme, est-ce celle que l'écrivain recommande aux peuples modernes, et dont il dit : « Je ne connais rien de plus misérable qu'une société démocratique sans la liberté? » On doit hésiter à le croire. A M. de Tocqueville comme à bien d'autres, la liberté paraît inséparable de certaines formes politiques plus ou moins déterminées, mais qui reviennent en somme à organiser un pouvoir en face du pouvoir, et à considérer leurs infaillibles luttes et l'impossibilité d'action qui en résulte comme le souverain bien. C'est ce beau mécanisme qui fait dire au député, peut-être à l'issue d'une émouvante séance : « La liberté politique donne *de temps en temps, à un certain nombre de citoyens*, de sublimes plaisirs. » Mais quand ces citoyens-là ont eu le sublime plaisir d'un grand triomphe oratoire, et qu'ils tiennent en échec tout un ministère, en quoi donc sommes-nous plus

libres? Ne poussons pas trop cette question. Un économiste célèbre, Quesnay, avait dit en son temps : « Le système des contre-forces dans un gouvernement est une idée funeste... Le despotisme est impossible si la nation est éclairée. » M. de Tocqueville appelle cela tout crument du petit galimatias littéraire, et il est bon de savoir, car on pourrait ne pas s'en douter tout d'abord, que M. de Tocqueville professe, pour la politique abstraite et littéraire, le plus parfait dédain. Nous qui avons d'invincibles tendresses pour tout ce qui se rattache à la saine littérature, nous ne saurions oublier un admirable portrait du caractère français tracé par l'auteur aux dernières pages de sa dernière œuvre, et nous nous demandons, étant donné cet indestructible caractère, comment mettre en pratique, sans risques ni péril, les institutions que l'écrivain recommande. Ce n'est pas tout de dire : « Le naturel de notre nation est si particulier, que l'étude générale de l'humanité ne suffit pas pour la comprendre. » Encore faut-il approprier à ce naturel, tel qu'on peut le démêler, le gouvernement qu'on nous destine, et ne pas nous jeter dans l'impossible, sous prétexte que les peuples démocratiques ont à choisir entre le despotisme et la liberté.

Enfin, à quel despotisme échappons-nous en nous réfugiant sous la liberté que nous offre M. de Tocqueville? Il est bon de mettre en regard et la nature du danger et les inconvénients du préservatif. Ici, la réponse devient fort embarrassante. Dans le courant du premier ouvrage sur *la Démocratie américaine* et à telle page que je puis citer, ce n'est rien moins qu'une aggravation de la tyrannie des Césars qui nous menace; dans la *Correspondance*, dont j'ai transcrit les termes, le retour au césarisme passe pour impossible, et l'écrivain repousse toute assimilation avec le monde antique; un chapitre spécial du second livre sur l'Amérique expose enfin et décrit compendieusement le genre de despotisme que les nations démocratiques ont à craindre : ce despotisme-là est immense, absolu, détaillé, prévoyant, régulier, tutélaire, doux; il travaille volontiers au bonheur des citoyens, il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, dirige leur industrie... Je n'ose poursuivre, tant je craindrais de mettre nos lecteurs en appétance de despotisme. Voilà à quel attrayant abîme les franchises préconisées par M. de Tocqueville doivent nous arracher. L'auteur a bien raison de dire : « J'aurais aimé la liberté dans tous les temps; je suis enclin à l'adorer dans le temps où nous sommes. » Elle nous sauve, en effet, d'un beau danger.

Ce qui assure des chances considérables à ce despotisme insi-

dieux, c'est, d'une part, cette passion pour l'égalité qui est au fond de nos cœurs à tous, et qui devient plus insatiable à mesure que l'égalité est plus grande, et, de l'autre, cette tendance énergiquement prononcée chez tous les peuples démocratiques, et en France plus que partout ailleurs, vers la centralisation administrative. La centralisation administrative est l'objet des plus vives antipathies de M. de Tocqueville; il la poursuit dans le présent et dans le passé; il la reproche à la révolution comme à la monarchie; il traite de tourbe anti-libérale ceux qui ne pensent pas comme lui à cet égard; la centralisation et le socialisme sont pour lui des produits du même sol; il s'écrie enfin, dans son indignation : « J'aime mieux mal conduire ma charrue que d'en livrer les manches à tenir à l'Etat. » A ses yeux, la centralisation, œuvre d'adresse, de patience et de longueur de temps, n'est autre chose qu'une usurpation préméditée de la puissance centrale sur le droit individuel. Ne serait-il pas plus juste d'y voir une œuvre de nécessité, répondant aux plus sérieux besoins, au génie même du pays? Quand l'Etat représente exactement l'intérêt de tous, l'action de l'Etat est-elle vraiment si fort à craindre pour l'intérêt légitime de chacun? Et puis, sous cette haine persévérante de la centralisation, sous cette revendication énergique des franchises locales, des libertés individuelles, ne se cache-t-il pas, sinon un désir d'influence personnelle, bien au-dessous des visées d'un tel homme, du moins une de ces ambitions inavouées qui peuvent être le produit hybride d'une certaine éducation première, et des principes les plus opposés aux préjugés issus de cette éducation? Pour ma part, du moins, j'avoue que je me sentirais fort enclin à tirer du grand ouvrage de M. de Tocqueville une conclusion qui n'y est pas nettement exprimée, j'en conviens, et qui serait celle-ci : accepter l'avénement de la démocratie par la suprême raison que la démocratie est un fait inéluctable et fatal; accorder à cette démocratie, avec une famille souveraine héréditaire, la moindre mesure possible de cette action centralisatrice que toutes ses tendances réclament; organiser enfin socialement et politiquement cette démocratie sous les influences provinciales, locales, individuelles, qui seront après tout des influences aristocratiques, telles que l'égalité les comporte. Je sais bien que l'éminent écrivain a dit : « Je suis convaincu que tous ceux qui, dans les siècles où nous entrons, essayeront d'appuyer la liberté sur le privilége et l'aristocratie, échoueront. » Mais je sais qu'il a dit aussi : « Le gouvernement le plus rationnel n'est pas celui auquel tous les intéressés prennent part, mais celui que dirigent les classes les plus éclairées et les plus morales de la société. » Ne semble-t-il

pas que la seconde proposition atténue sensiblement la première? Et combien de fois, d'ailleurs, les conceptions de notre esprit que nous croyons les plus fermes et les plus nettes, ne sont-elles pas démenties en nous-mêmes par ces aspirations confuses et puissantes que notre raison soupçonne à peine quand notre cœur les subit pleinement!

De cette vue, si implicite qu'elle soit, découle toute l'organisation politique que M. de Tocqueville adjuge aux sociétés européennes chaque jour plus envahies par le flot démocratique. Il y faudrait d'abord de petites nations, car, selon l'auteur, rien n'est si contraire au bien-être et à la liberté des hommes que les grands empires. Toutefois, comme il n'y a guère non plus de condition aussi déplorable que celle d'un peuple qui ne peut se défendre ou se suffire, la perfection se trouve au sein du système fédéraliste, et nous voici retombés en pleine Gironde. L'écrivain avouant, néanmoins, que le peuple qui, en présence des grandes monarchies militaires de l'Europe, viendrait à fractionner sa souveraineté, abdiquerait probablement par là même son pouvoir, son existence et son nom, notre France aura le loisir de rester ce qu'elle est, et, grâce au ciel, ses institutions politiques n'entraîneront pas pour elle la nécessité du morcellement. En premier lieu, un pouvoir central, puisque la démocratie en a le besoin si marqué, une monarchie, et une monarchie héréditaire. Deux sortes de considérations poussent le publiciste à rejeter la souveraineté élective. Vouloir tout à la fois que le représentant de l'Etat reste armé d'une vaste puissance et qu'il soit élu, c'est, selon lui, exprimer deux volontés contradictoires. Il ajoute, très-sagement : « Chez un peuple qui a contracté l'habitude d'être gouverné par le pouvoir exécutif, et à plus forte raison d'être administré par lui, l'élection ne pourrait manquer de produire une perturbation profonde. » Et puis, cette élection émanerait sans doute du suffrage universel, et M. de Tocqueville ne se sent aucun goût pour cette participation de tout le monde au plus grand acte de la vie politique. Il admettrait le double degré électoral, et rien de plus. Le vote universel, dit-il, donne réellement le gouvernement de la société aux pauvres, et, quant à lui, comme on l'a vu, il voudrait le placer ailleurs. Mais n'oublie-t-il pas que, selon ses propres prévisions, le triomphe de l'égalité démocratique doit nous faire tous pauvres, ou à peu près?

La monarchie héréditaire est donc admise à titre de pouvoir central, et ce pouvoir doit être uniforme, étendu, actif, pénétrant, agile, énergique; cela résulte, dit le publiciste, de la constitution même des peuples démocratiques, de leurs besoins, de leurs in-

stincts; d'où cette conclusion étrange, qu'il faut lier pieds et poings à ce pouvoir-là, de peur qu'en abusant de ses qualités natives, il ne devienne purement et simplement le despotisme. Et M. de Tocqueville fait l'énumération des liens qu'il faut lui mettre : assemblées politiques fortement constituées; puissantes associations de citoyens formant des personnes aristocratiques; liberté de la presse, panacée merveilleuse de la plupart des maux que l'égalité peut produire; application du système électif au choix des fonctionnaires de tout ordre; profond respect des formes, d'où dépendent quelques-uns des grands intérêts de l'humanité; enfin, garantie des droits personnels et conservation attentive du peu d'indépendance, de force et d'originalité que le régime démocratique laisse à l'individu, à cet homme incolore duquel M. de Tocqueville croit pouvoir dire, à l'inverse de l'enseignement chrétien : « L'humilité ne leur est point saine; ce qui leur manque le plus, c'est de l'orgueil. Je céderais volontiers plusieurs de nos petites vertus pour ce vice. »

Ces précautions prises et le *sursum corda* entendu partout, ce n'est pas à dire que nous aurons à vivre dans le meilleur des mondes, mais seulement dans le monde démocratique un peu moins mauvais que le despotisme tout pur ne l'aurait fait. A lire attentivement M. de Tocqueville, on découvre en effet qu'il n'a pas lui-même une très-haute idée des spécifiques qu'il recommande. Les assemblées politiques? Une pente naturelle les entraîne à s'emparer du gouvernement, à concentrer toute autorité dans leur sein, à fonder le despotisme de la majorité, et, tout ce qu'on peut faire, en mettant les choses au mieux, c'est de rendre cette pente moins irrésistible. — Les associations dans une liberté illimitée? C'est la dernière de toutes les libertés qu'un peuple puisse supporter, et si elle ne le fait pas tomber dans l'anarchie, elle la lui fait toucher à chaque instant. Mais quoi! Peut-être faut-il l'extrême démocratie pour prévenir les dangers de la démocratie. — La presse toute libre aussi? C'est « une puissance extraordinaire si étrangement mêlée de biens et de maux, que sans elle la liberté ne saurait vivre, et qu'avec elle l'ordre peut à peine se maintenir... Le pouvoir de la presse est presque sans bornes. C'est un ennemi avec qui un gouvernement peut faire des trêves plus ou moins longues, mais en face duquel il lui est difficile de vivre longtemps. » — Le système électif? J'aurais bien raison de m'en défier, s'il était vrai, comme l'écrivain l'affirme, que le peuple, privé de lumières, lourdement absorbé par les soins de la vie matérielle, envieux d'ailleurs de tout mérite, fasse presque toujours de mauvais choix. — Et que deviendrons-nous si, par aventure, les gens

auxquels on prêche l'orgueil vont renforcer cette race satanique de révolutionnaires que M. de Tocqueville a éloquemment maudite? Je confesse qu'à de si dangereux remèdes, le despotisme anodin dont il paraît que les sociétés démocratiques sont menacées me semble préférable, et de beaucoup.

En présence de pareils aveux, avions-nous tort de prétendre que les incertitudes dont M. de Tocqueville s'accuse au point de vue du caractère, les anxiétés indéfinissables qui ont tourmenté sa vie, se retrouvent dans son œuvre à un très-haut degré, et que le découragement y surnage? Ceux qui conserveraient quelques doutes à cet égard peuvent se convaincre en relisant le second ouvrage sur *la Démocratie en Amérique*, plus concluant encore que le premier. Nous sommes d'avis, avec l'éminent auteur, qu'il ne faut pas douter de l'avenir que Dieu prépare aux sociétés européennes, et nous acceptons la démocratie sans arrière-pensée comme sans appréhensions. Mais si, sous le rapport du mouvement intellectuel, des sentiments, des mœurs publiques et privées, les nations démocratiques devaient être telles que M. de Tocqueville les peint et les accepte, notre résignation toucherait au désespoir. Voici une grande société où deux choses tiennent la première place dans le cœur de l'homme, l'appétit du bien-être et l'ignoble amour de l'argent; âme, intelligence, fortune, position, tout y est médiocre, régulier, monotone, monotone à ce point que tous les esprits, suivant les mêmes voies, y semblent formés sur le même modèle. Pour s'écarter du chemin tracé, il faudrait renoncer à ses droits de citoyen, à sa qualité d'homme; mais on n'y renonce pas, l'utilité le défend, et l'utilité est la mesure de toutes choses, la règle universellement acceptée : la loi est utile, et la probité utile, et la religion utile, et l'agriculture, et l'industrie, et le commerce, et la faillite, et le légiste qui complète le marchand, et le dénonciateur appelé au partage des amendes, tout cela utile au même titre; et tout un peuple ruminant la même pensée, marchant du même pas, engraissé au même point... C'est la démocratie, dites-vous, et peut-être cette médiocrité universelle entre-t-elle mieux dans les desseins de Dieu que les extrémités choquantes dont les vieux âges offrent l'exemple. Que Dieu retire donc l'idéal qu'il a mis au cœur des plus humbles d'entre nous, et qu'il vienne rétablir les marchands dans le temple. Ou bien qu'on nous ramène fût-ce au dernier échelon de cette société évanouie, qui vous fait dire sans doute en soupirant : « Les manières de l'aristocratie donnaient de belles illusions sur la nature humaine... » Mais telle n'est pas la démocratie assurément, ni surtout la démocratie française, et, cette fois comme bien d'autres, n'écoutant que les inspirations

d'un dégoût mal contenu, vous avez oublié de dire : Ceci est américain.

III

M. de Tocqueville accuse quelque part les Français d'avoir pour le bien-être une passion imbécile. S'il en est ainsi, il faut plaindre le plus grand nombre d'entre eux des déceptions incessantes qu'ils doivent éprouver. Une passion plus vraie que je leur connais, et plus ardente, et plus noble, c'est celle qu'ils ressentent pour les hautes intelligences, pour les écrivains éminents, pour l'art, pour le génie, passion impérissable chez nous, quoi que puisse dire le publiciste du déclin intellectuel de la France, et si triste avenir qu'il présage aux littératures démocratiques. Pourquoi n'avouerais-je pas moi-même le sentiment que j'éprouve en terminant cette étude? C'est une sorte de confusion d'avoir osé discuter les conceptions d'un si grand esprit, et d'y avoir opposé sans vergogne les suggestions de mon pauvre bon sens ; c'est un réveil d'admiration sympathique pour l'auteur de tant de pages immortelles; c'est encore, qu'on me le pardonne, une compassion tendre pour la pauvre âme tourmentée qui s'est débattue cinquante ans dans ce corps souffreteux, pour cet homme qui se dit inégal, irritable, ennuyé, défiant, qui est tout cela, et dont on ne peut se détacher néanmoins, et par lequel je voudrais finir comme j'ai commencé par lui.

Ceux qui n'avaient pas eu l'honneur de l'approcher devaient le connaître mal avant la publication récente de sa correspondance et de ses œuvres inédites; et d'autre part, cependant, il y a dans ses lettres telle assertion, tel aveu, tels jugements, qui ont besoin d'être expliqués et démentis quelquefois par ses livres, par les rares passages de ses livres où l'âme s'est mise à parler tout à coup, en désaccord avec les allures trop souvent guindées de l'esprit. Vous ouvrez le premier volume de *la Démocratie* et vous lisez : « Ce livre ne se met précisément à la suite de personne. J'ai entrepris de voir, non pas autrement, mais plus loin que les partis, et tandis qu'ils s'occupent du lendemain, j'ai voulu songer à l'avenir. » Quel ton rogue et cassant! Quelle hautaine ambition !... Je vous demande pardon, cet écrivain-là est modeste, et il s'en faut bien qu'il se rende à lui-même la justice qu'il mérite. Ecoutez-le en ses effusions dans le sein d'un ami : « Je suis

très-heureux de ce que tu me dis que mon style est devenu plus naturel. J'avais fait de grands efforts pour cela; mais l'effort ne conduit pas toujours au naturel, et j'avais grand'peur de ne pas avoir atteint mon but... Je sens qu'il y a entre mon style et le style des grands écrivains un *obstacle* qu'il faudrait que je franchisse pour passer de la foule dans les rangs de ceux-ci. Mais je sens cet obstacle comme à tâtons, sans en apercevoir la forme ni l'étendue, et sans voir surtout comment m'y prendre et de quoi m'aider pour le franchir... Le difficile est de combiner une rédaction prime-sautière avec une pensée très-mûrie. » Trop mûrie, oserai-je dire, creusée, fouillée, analysée jusqu'aux atomes, à tel point qu'on se demande quelquefois si M. de Tocqueville, qui craignait en sa jeunesse de devenir « une machine à droit, » ne se serait pas condamné à être plus tard une machine à idées. Etrange contraste, cependant, que cet exercice constant de la raison, des procédés les plus sévères de l'analyse, de la réflexion poussée jusqu'à l'abus, chez l'homme en qui la passion déborde, et l'éloquence, et les meilleurs dons, les plus exquises délicatesses de l'écrivain et du lettré. Aussi combien de fois l'homme d'imagination, le peintre habile, perce sous les abstractions un peu quintessenciées du théoricien! Vous vous perdiez à suivre le publiciste dans ses considérations politiques et sociales : voici un ravissant paysage tracé à la lisière des forêts d'Alabama, un crayon qui vous peint en dix lignes les immensités du désert mieux que les poëtes n'ont su le faire dans tout un livre, une page rêveuse sur les jeunes ruines de l'Amérique, un tableau touchant de la dépossession des Indiens. Tel chapitre admirable de *la Démocratie*, et par exemple cette *Vue générale du sujet* qui termine le second ouvrage, vous a portés aux plus grandes hauteurs de la pensée et du style; hâtez-vous de relire, dans la *Correspondance*, l'amusant récit des deux premières visites chez Gosselin; assistez aux lectures tardives de l'auteur déjà célèbre, aux admirations un peu candides qu'il y éprouve, à la surprise que lui cause ce « grand diable de monde antique » quand Plutarque le lui a décrit. Heureuse flexibilité du talent! Et pourquoi faut-il que les maladies de l'âme se trouvent en regard des facultés divines de l'esprit, que les incertitudes du caractère, les mouvements de la passion, soient toujours prêts à faire dévier l'intelligence, que les infirmités du corps semblent troubler parfois la sensibilité et la raison!

A ce dernier égard, et pour quiconque a suivi l'existence personnelle, la vie intellectuelle et morale de M. de Tocqueville avec la vivacité d'intérêt qu'elle provoque, les deux volumes de la *Correspondance* offrent des parties navrantes et comme le développe-

ment d'un drame intime auquel on assiste le cœur de plus en plus serré, à mesure que celui-là même qui doit y succomber, et qui l'ignore, en note les douloureuses phases. D'année en année, depuis 1829, la plainte se reproduit dans chaque lettre comme un refrain lugubre, et les plus tristes prévisions, les plus fondées, hélas! s'insinuent dans cette âme déjà si assombrie. « La santé est le boulet que je traîne après moi. Celui-là est souvent bien lourd. Je t'avoue que de ce côté l'avenir me paraît noir. Je sens que le trop d'activité m'use, et le repos me tue. Je ne puis m'empêcher de croire que la Providence, qui jusqu'à présent m'a accordé tant de belles et vives émotions, ne m'a pas destiné à de bien longues années. » Le pauvre corps se traîne ainsi, languissant ou valide, au gré des vents et des saisons : tantôt « je me porte comme un valet de ferme... » et tantôt : « Je ne souffre point, mais j'ai une sorte d'abattement physique qui vient, je crois, du printemps, et qui conduit directement à l'abattement de l'esprit. » L'accident décisif du mois de juin 1858 survient enfin : « Il y a un mois, j'ai un peu craché le sang... depuis ce temps-là je n'ai plus été le même homme. » Trop tard, l'illustre malade va demander au climat du midi une guérison déjà impossible, et c'est pitié que de le suivre pas à pas dans les tortures physiques et morales de ces six derniers mois, dans cette succession douloureuse d'illusions, d'espoirs menteurs, de clairvoyance, d'abattement. Les médecins promettent le rétablissement; mais les médecins en savent-ils plus que les astrologues? Les journaux annoncent la situation très-grave de celui-là même qui les lit; est-il bien sûr qu'ils aient aussi menti qu'on le prétend? Ce qui est incontestable, c'est qu'il ne peut ni parler, ni lire, ni à peine écrire, et cela le jette « dans des abîmes de noir à donner envie de pleurer. » L'idée des travaux interrompus revient à toute heure, cependant, et le soleil reparaît si doux, et la montagne se dessine si vaporeuse et si belle : l'infortuné se reprend à l'espoir de vivre : « Ma santé a fait des progrès dont la rapidité m'étonne et me charme. L'appétit et le sommeil sont revenus. Avec eux les forces se relèvent rapidement. » Le 3 mars, à un vieil ami qui veut se rendre à Cannes auprès de lui : « Je vais bien. Rien, en vérité, ne motive plus un pareil voyage. » Le 4, ce cri déchirant : « Mon cher ami, je ne sais si rien m'a jamais autant coûté à dire que ce que je vais vous dire : je vous demande de venir... » Est-ce donc que la lumière s'est faite, inexorable, définitive? Non pas; le 6 avril, dix jours avant l'issue fatale : « Je ne suis pas malade; je ne suis que faible... »

Alexis de Tocqueville mourut en homme courageux et en chré-

tien. Si sa foi venait plus de la raison que du cœur, je l'ignore, et il me semble qu'à de certaines profondeurs Dieu seul peut sonder notre complexe nature. Ce que je sais, c'est que l'alliance du sentiment religieux et du sentiment libéral tenait la première place dans l'idéal que l'éloquent écrivain se proposait; et je sais aussi qu'il a écrit ces belles paroles dont la divine justice a dû lui tenir compte : « La religion n'est qu'une forme particulière de l'espérance, et elle est aussi naturelle au cœur humain que l'espérance elle-même. C'est par une espèce d'aberration de l'intelligence et à l'aide d'une sorte de violence morale exercée sur leur propre nature que les hommes s'éloignent des croyances religieuses; une pente invincible les y ramène. L'incrédulité est un accident; la foi seule est l'état permanent de l'humanité. »

LÉOPOLD MONTY.

L'ESPRIT MODERNE

DANS

LA STATUAIRE

FRANÇOIS RUDE

A l'exposition universelle de 1855, la France, on ne l'a pas oublié, soutint glorieusement sa suprématie artistique. Dans la section de sculpture, la première des quatre grandes médailles d'honneur fut décernée à François Rude, né à Dijon, le 4 janvier 1784. Il n'avait pas été donné à Rude de rencontrer des rivaux dignes de lui. L'époque ne se trouvait pas assez riche en talents pour lui offrir une pareille récompense. Le résultat du concours était prévu : Rude n'eut qu'à se présenter. Ses collègues de toutes les nations le reconnurent pour l'héritier légitime des grands maîtres, et s'inclinèrent avec respect devant la main puissante qui, assouplissant la beauté antique et disciplinant le sentiment moderne, avait amené dans son art l'heureuse conciliation de la science et de la poésie.

Par l'unanimité, par l'enthousiaste spontanéité de son vote, le jury rendait un éclatant hommage au génie, et l'on devine dès à présent l'importance historique de Rude. Le vote du jury de 1855 représente en effet autre chose qu'un acte de justice individuelle. Dans le grand examen auquel se soumettait la civilisation, ce vote ne saurait être considéré que comme une imposante manifestation de la conscience artistique de l'époque; sa signification se détermine d'elle-même et n'exige aucun éclaircissement; il ne tendait à rien moins qu'à réformer l'enseignement de la sculpture; il provoquait une renaissance. La haute compétence

des jurés, leur position exceptionnelle, l'autorité de leur nom empêchent d'admettre qu'ils se soient dissimulé les conséquences de leur choix. Du moment où ils couronnaient Rude, ils se déclaraient les partisans de sa doctrine, ils approuvaient sa méthode. Avec lui, ils refusaient également la vérité et aux réalistes et aux idéalistes; avec lui, ils repoussaient les principes étroits de ces deux écoles; avec lui, ils replaçaient le but de l'art entre l'imitation littérale de la nature et l'interprétation purement arbitraire de la forme. Pour la plupart d'entre eux, c'était signer leur propre condamnation. Mais qui plus que Rude avait droit au désintéressement? sa vie tout entière n'en offrait-elle pas l'exemple? Jamais, du reste, les circonstances ne conspirèrent plus énergiquement en faveur du mérite. La justice a ses grands jours, où elle ne permet pas à ceux qui la représentent de se tromper.

Les amis de l'art pouvaient se rassurer; ils n'avaient à craindre pour leur candidat ni les égarements de la passion, ni les bévues du hasard. L'intégrité, l'indépendance et la sagacité de ses juges n'étaient-elles pas d'avance garanties? La noblesse de leur tâche exaltait naturellement en eux le sentiment du devoir et les élevait au-dessus des mesquines considérations d'intérêt personnel. Leur expérience les mettait en garde contre les manœuvres de l'intrigue; la confiance publique leur donnait la force nécessaire pour résister aux exigences des coteries. Si leur mission était trop sainte pour être trahie, leur magistrature était aussi trop éclairée, trop circonspecte, trop inviolable pour se laisser intimider ou circonvenir. Ils auraient à choisir entre le rôle de ministres du progrès et celui d'obscurantistes. Le monde était attentif, la postérité se montrerait sévère. A ce moment solennel, devant l'immense responsabilité qu'ils assumaient, les jurés pouvaient-ils ne pas écouter les conseils de la prudence? Exposés aux illusions de l'esprit de système, ayant à se méfier de l'influence qu'exercent sur le goût, le tempérament, l'éducation, la pratique habituelle, ne devaient-ils pas invoquer les lumières de la tradition et appeler à leur aide les génies de la sculpture? Ne devaient-ils pas céder leur place à Phidias, à Michel-Ange, à Jean Goujon, au Puget?

Rude avait envoyé *le Petit Pêcheur*, le *Mercure rattachant sa talonnière*, et un buste de femme. Ce fut pour le jury un véritable éblouissement, ce fut en même temps une leçon donnée aux frivoles courtisans, au succès et aux ambitieux qui se font les esclaves de la mode. Le *Mercure* datait de 1828 et *le Petit Pêcheur* de 1833. Combien d'œuvres moins anciennes étaient déjà rentrées dans le néant! Outrageusement dénigrées ou follement applaudies,

ces deux créations du génie de Rude étaient depuis plus de vingt ans soumises à l'action dissolvante de la critique. Mais elles avaient résisté au blâme et survécu à l'éloge. Les discussions les plus ardentes les avaient accueillies sans troubler leur majesté sereine, les paradoxes les plus monstrueux avaient promené sur elles leur râpe grossière, sans altérer la fraîcheur qu'elles avaient au jour de leur première apparition. Quand elles vinrent se montrer au jury de 1855, il sembla aux jurés qu'ils les contemplaient pour la première fois. Ils ne se lassaient pas d'admirer cette sculpture si belle et si vraie, si savante et si simple, si harmonieuse et si vivante. Il était donc bien vrai que le temps prend sous sa protection ceux qui ont mis en lui leur confiance, et qu'il assure à leurs œuvres une immortelle jeunesse.

Dans un concours comme celui de 1855, à moins d'en méconnaître le but civilisateur et d'en diminuer la portée, il était impossible de ne pas tenir compte aux exposants de l'ensemble de leurs travaux. Aussi, aux yeux des collègues de Rude, son envoi apparaissait accompagné et soutenu par ses autres ouvrages; il en était un surtout qui plaidait éloquemment la cause de son auteur. Ne l'auraient-ils pas voulu, les jurés étaient bien obligés de voir le sublime bas-relief de l'Arc de Triomphe, que l'opinion faisait planer au-dessus de leurs délibérations.

En proclamant la supériorité de Rude, ils eurent le rare bonheur de se rencontrer avec le sentiment populaire, en même temps qu'ils se conciliaient l'approbation des connaisseurs. Mais l'attente du public eût été plus largement satisfaite encore, si, au jour de la distribution des récompenses, Rude ce fût présenté aux regards des quarante mille spectateurs réunis dans l'enceinte du palais de l'exposition. Quelle magnifique ovation attendait l'auteur du *Départ!* La foule lui réservait ses plus vives admirations, ses plus chaudes sympathies. De quelles enthousiastes acclamations n'eût-elle pas salué le vétéran des luttes artistiques, le chantre inspiré des vertus héroïques de la France, la noble nature en qui s'accusaient si énergiquement l'honnête homme et le grand homme! Avec quelle avide curiosité n'eût-on pas contemplé les traits de ce vieillard tout resplendissant de génie, de force et de bonté! Mais la mort en avait décidé autrement. Le 3 novembre, dix jours seulement avant la distribution publique des récompenses, Rude succombait à une apoplexie du cœur. Cette modeste existence se dérobait au triomphe. Quelles espérances cette tombe n'a-t-elle pas englouties! de quels chefs-d'œuvre ne nous a-t-elle pas frustrés! Chez Rude, la vieillesse avait respecté le génie; elle n'avait ni refroidi son inspiration,

ni appesanti sa main. L'*Hébé* et *l'Amour*, qui parurent à l'exposition de 1857, ne sont certes pas d'une main débile.

Par quel chemin la destinée avait-elle conduit Rude à la brillante apothéose qui l'attendait au terme de sa carrière?

De justes méfiances accueillent aujourd'hui, je le sais, les biographies de célébrités contemporaines et particulièrement les biographies artistiques, plus grotesquement travesties encore que d'autres, ou plus odieusement dénaturées, plus romanesques, plus impossibles, plus conjecturales, plus superficielles, plus remplies d'énigmes et de mystifications, plus ouvertes surtout aux médiocrités et plus envahies par les individualités suspectes. Je fuirais volontiers, si cette prudence m'était permise, ce terrain mal famé, mal fréquenté et véritablement dangereux, et je me cantonnerais dans le côté purement artistique de cette étude; mais la nature de mon sujet m'impose des devoirs plus étendus.

La vie de Rude réclame trop impérieusement sa place dans l'appréciation de son talent pour que je puisse me dispenser d'en tracer au moins une rapide esquisse. Elle nous montre l'homme et l'artiste indissolublement liés et puisant à une source commune — celle du caractère — l'un ses inspirations, et l'autre ses vertus. Elle est le bloc même dans lequel le sculpteur a taillé son œuvre, ou plutôt, par sa parfaite unité, elle ressemble à ces monuments bien ordonnés où, loin de s'exclure et de se nuire, l'architecture et l'ornementation se nécessitent et se font mutuellement valoir. Mais elle se recommande, en outre, à notre attention par des signes exceptionnels de simplicité, de droiture, de conviction et de franchise qui permettent d'en embrasser toute l'économie et de la pénétrer jusqu'au fond. Calme et régulière dans son cours, elle ne cache aucun piége et ne déroute jamais la sagacité de l'observateur. Ainsi éclairé par cette vive et pure lumière dans laquelle il a toujours eu soin de maintenir sa vie, Rude n'est plus une de ces figures chimériques, un de ces fantômes prismatiques et flottants enfantés pour le désespoir de notre raison par la superstition populaire, ou formés dans l'encens des flatteries intéressées. Avec son organisation homogène, avec sa nature logique, il devient un personnage substantiel et vivant, fermement établi sur le sol de la réalité.

Rude ne s'annonça pas comme un génie précoce; il ne fut pas un de ces enfants sublimes que Vasari fait naître tout armés du pinceau ou de l'ébauchoir. Fils d'un forgeron, il vit ses premières années condamnées à de durs labeurs, plus propres en apparence à comprimer ses facultés natives qu'à les développer. Cependant, quoique encore invisible, la muse veillait sur lui cachée dans un

coin de la forge. De l'atelier du forgeron à celui du sculpteur, il y a moins loin qu'on ne serait d'abord porté à le supposer.

Le père de Rude avait été un habile serrurier à une époque où la serrurerie était encore un art. Plus d'un ouvrage délicat était sorti de ses mains, et l'on voit encore à Dijon un balcon fleuronné éclos sous son marteau. Il avait, il est vrai, abandonné sa première profession pour la fabrication des cheminées à la prussienne, dont il avait rapporté le procédé d'un voyage en Allemagne; mais l'industriel se souvenait sans doute parfois avec orgueil du maître serrurier, et alors, malgré le désir d'attacher son fils à un métier lucratif, il dut laisser échapper devant lui de ces paroles qui font tant rêver les jeunes imaginations. Mais Rude ne se trouvait malheureusement pas en état de fixer et d'analyser de rares et fugitives impressions obstinément combattues, du reste, par celui-là même qui les avait fait naître. Les voix mystérieuses de l'avenir n'arrivaient à lui que comme un bruit confus et inquiétant. On lui apprenait à les mépriser comme une vaine illusion et à les repousser comme une tentation funeste. Sans cesse réintégré par ses occupations journalières dans le cercle étroit de la vie positive, il aurait fini par y rester emprisonné, si vers l'âge de seize ans il ne lui était venu en aide un de ces hasards intelligents qui guettent au passage les grands prédestinés.

Une blessure au pied, en l'enlevant pour quelques jours aux travaux de la forge, lui procura le repos et la solitude dont il avait besoin pour discerner et délivrer son individualité, enfouie dans un chaos d'aspirations et de désirs tumultueux et contradictoires. Jusque-là il ne s'était pas encore appartenu. Il n'avait eu le temps ni de penser ni de vouloir. Courbé, du matin au soir, sur l'enclume, c'est à peine s'il avait entrevu le ciel de l'art. Maintenant rendu à lui-même, à l'abri de toute surveillance jalouse, il pouvait enfin relever la tête, enhardir son regard et sonder à loisir l'horizon. Il ne tarda pas à y découvrir son étoile.

Dijon possédait déjà dans ce temps une Académie des beaux-arts, dirigée par son fondateur, F. Devosge, homme de goût et de savoir, aux leçons duquel la France doit deux de ses gloires artistiques les plus éclatantes et les plus incontestables, Prudhon et Rude. Entraîné par les nobles instincts qui commençaient à fermenter en lui, Rude, à peine convalescent, courut demander l'étincelle sacrée à ce spectacle si nouveau pour lui et si saisissant. Ce fut, dit-on, devant un tableau du Titien que s'enflamma le génie du Corrége. Lorsque Rude sortit de l'Académie, il avait prononcé dans son for intérieur un solennel et irrévocable serment. Il s'était juré de devenir un grand artiste et de mériter, lui aussi,

des applaudissements et des couronnes. Les obstacles, il ne les vit pas, et si, au premier choc, il les sentit arrêter son élan, il leur jeta ce fier et joyeux défi de la jeunesse qui a conscience de sa force et qui est impatiente de s'éprouver.

Cette force, Rude la possédait : il tenait de la nature une de ces organisations inébranlables qui semblent appeler sur elles toutes les rigueurs du sort. Son éducation première achevait de faire de lui un admirable lutteur. Dans les gros métiers où elle s'exerce d'une manière si fatale, si continue, si naïve, si profonde et si exclusive, l'action du milieu, sur l'esprit et sur le caractère, se révèle par des signes évidents. Quand ils n'hébètent pas leur homme, quand ils ne le réduisent pas à l'état de machine, ou quand ils ne l'assimilent pas à la matière insensible et aveugle, ces métiers sont pour lui une école de grandes et solides vertus. Ils lui donnent l'amour du travail, l'énergie, l'abnégation, la patience, le stoïque mépris de la fatigue et de la souffrance, l'esprit d'ordre, l'instinct de la règle, l'économie de temps et d'argent, et quelquefois le sentiment du dévouement et du sacrifice. De plus, chaque métier a son influence spéciale, sa marque reconnaissable, son cachet indélébile qu'il imprime sur l'ouvrier aussi bien que sur l'œuvre. Ainsi, c'est bien certainement au contact du fer, avec lequel il se trouvait sans cesse aux prises, que Rude acquit cette singulière ténacité dont il fit preuve pendant tout le cours de sa vie, et surtout pendant les sept pénibles années de son noviciat artistique.

Les premières difficultés lui vinrent de son père. Il n'en obtint d'abord que deux heures par jour, et encore sous la promesse formelle de se borner à l'étude du dessin, et de restreindre cette étude dans les limites de ses applications industrielles. Peu à peu, cependant, et grâce à l'intervention de son maître, F. Devosge, dont il avait conquis l'affection, le temps lui fut dispensé d'une main moins avare, mais il dut continuer à mener de front les cours de l'école et les travaux de la forge. Folle et impossible conciliation, sans doute. Combien de gens blâmeront Rude de l'avoir tentée, et verront dans cette hésitation le signe d'une vocation hésitante ! Mais, pour moi, le grand artiste ne va pas sans un grand cœur et sans une haute raison, et les grands cœurs sont ceux qui, faisant meilleur marché de leurs droits que de leurs devoirs, se montrent prodigues de sacrifices, et les hautes raisons sont celles qui répugnent aux déterminations violentes, qui, avant de trancher le nœud gordien, essayent de le dénouer.

L'opinion prit bientôt parti pour Rude; il commençait à faire parler de lui dans sa ville natale. Sous l'habile direc-

tion de Devosge, il avait fait des progrès rapides : il avait remporté des prix aux concours de l'école; il s'était attiré l'intérêt de ses concitoyens par son ardeur au travail, par sa constance non moins que par son talent naissant. Son père se rendit enfin, et consentit à le laisser libre de se consacrer tout entier à son art. Cette indépendance si chèrement achetée se trouva cependant encore une fois remise en question, et cela avant qu'il eût pu en jouir, et au moment même où elle venait de lui être accordée. Son père fut subitement frappé de paralysie. La fatalité s'abattait de nouveau sur Rude, plus brutale, plus écrasante que jamais. Il allait être désormais obligé de vivre pour deux; mais il sut rester à la hauteur de son infortune. Sans perdre son temps en vaines lamentations, sans user son énergie en de stériles désespoirs, il enjamba le cadavre qui lui barrait la route, et alla bravement proposer ses services à un peintre en bâtiments. Là, en broyant des couleurs et en peignant des fenêtres, il gagna à peu près de quoi suffire à sa subsistance et à celle de son père.

Au spectacle navrant d'un si noble malheur, les compassions les plus sceptiques se seraient émues. Les amis de Rude ne purent le voir endurer plus longtemps ces cruelles épreuves. Devosge lui procura plusieurs bustes, dont la réussite lui rendit l'espoir en l'arrachant à la servitude. Mais, celui qui mit le plus d'ardeur à le disputer aux étreintes de la misère, celui à qui il était réservé d'opérer le sauvetage d'un génie en offrant un refuge assuré au futur restaurateur de la sculpture française, ce fut un M. Frémiet, alors contrôleur des contributions. Sous les prétextes d'une ingénieuse délicatesse, il sut attirer Rude chez lui, lui fit accepter son logement, et chercha, par tous les moyens, à favoriser son essor. Peu à peu, et à force de paternelle tendresse, il l'amena à se considérer comme l'enfant de la maison et à partager sa modeste aisance. Ce fut enfin lui qui le racheta du service militaire et qui l'envoya à Paris. Plus tard, il couronna son œuvre tutélaire en lui donnant sa fille; c'était un ange qu'il plaçait aux côtés de son protégé. Pour avoir été, l'un l'initiateur et l'autre le père adoptif du génie, F. Devosge et M. Frémiet méritaient d'être signalés à la reconnaissance des amis de l'art. A chaque fois qu'il fera retentir les lointains échos de la postérité, le nom de Rude évoquera leur nom.

Dans la vie des hommes d'élite, des hommes qui portent inscrits au front les desseins ambitieux de leur pensée, ce sera toujours un événement majeur, saisissant d'intérêt, également escorté de riants espoirs et de lugubres appréhensions, que leur premier départ de l'atmosphère tranquille de la province pour le tourbillon lumineux d'une grande capitale comme Paris. Bien plus vive encore

devient l'anxiété, ou plus aveugle la confiante illusion, si c'est un jeune homme qui entreprend ce périlleux voyage. Tandis que les uns se complaisent à voir en lui le radieux fiancé de la gloire, l'imagination des autres frissonne d'épouvante et le compare au fragile belluaire descendant dans l'arène et voué d'avance à la dent des lions.

En ce qui concerne Rude, la sécurité semble permise. Contestée, contrariée, sa vocation n'en a pris que plus de ressort. Ses habitudes austères le préservent des vulgaires séductions du monde. Trempé comme il l'est, son caractère le rend inaccessible au découragement. L'adversité a de bonne heure écarté de lui la présomption. Sa ferme et droite raison supportera sans chanceler les vertigineux enivrements du succès. Entre les mains de Devosge, son talent s'est formé, son goût s'est épuré. A vingt-trois ans, il sait déjà la nature; l'on découvre en lui cette rare et éminente qualité des artistes doués; il a le style, un style ample, net et vigoureux. Il emporte à Paris un *Thésée ramassant son palet*, que Denon prendra pour un antique. Que lui manque-t-il donc et à quels dangers est-il exposé? Il lui manque, hélas! de mieux connaître sa supériorité réelle. Sa crédule modestie va l'incliner devant des réputations usurpées, et lui faire accepter comme des oracles les sophismes de l'impuissance.

En partant pour Paris, Rude croyait naïvement s'acheminer vers le sanctuaire de l'art; il tomba en pleine école de l'Empire.

L'on sait ce qu'était alors la sculpture, toute faite de pièces et de morceaux brutalement détachés des statues antiques et rajustés au hasard, extravagant assemblage de formes hétérogènes, qui, sous le prétexte de concentrer dans une même figure tous les genres de beautés, méconnaissait audacieusement les plus simples convenances du sujet, confondant, comme à plaisir, les époques, les races, les conditions, et jusqu'aux différences d'âge et de sexe. Les créations embryonnaires et chaotiques du sauvage causent moins de stupeur que ces monstrueux égarements d'un art civilisé, dans lesquels on soupçonne quelque effrayant symbole de l'orgueil humain. L'art a ses abstracteurs de quintessence, ses chercheurs d'absolu : tels furent les sculpteurs de l'Empire. Ainsi, et seulement ainsi, s'expliquent les vices de leur manière : par les folles ambitions d'un esprit emporté à la poursuite d'un idéal impossible à réaliser.

Nous devons cesser d'imputer l'insignifiance, la froideur et la choquante incohérence de leur œuvre au mauvais goût, à l'ignorance, à la stérilité de l'imagination ou à l'inanité du sentiment. La source du mal est plus profonde, et, pour y atteindre, je suis obligé d'emprunter à l'analyse psychologique ses instruments les

plus hardis. En dépit d'une opinion trop légèrement accréditée par la critique, les statuaires de l'Empire n'eurent ni l'amour de la médiocrité, ni le parti pris du pastiche, ni la superstition des canons grecs. Ils furent des hommes de science, et, en une certaine façon, des hommes d'initiative; seulement, ils usèrent leurs facultés à échafauder un système qui, bien que très-logiquement construit, devait les enterrer sous ses ruines, parce qu'il se basait sur une notion esthétique radicalement fausse, sur la confusion du but et des moyens de l'art, sur l'identification du signe avec l'idée. Dans leur pensée, c'était trop peu pour la plastique d'évoquer en nous la beauté idéale, nue, simple, parfaite, infinie; elle était encore appelée à en reproduire intégralement l'essence en la résumant. Ils ne virent pas que l'art, nécessairement fini, relatif, incomplet et bien plus borné que la pensée, n'existe qu'à la condition de se limiter et de se préciser, et que, s'il n'est pas l'esclave de la réalité, il aura toujours besoin de sa collaboration. Epris d'une forme chimérique, puritains du beau, ils prirent la nature en horreur, et tentèrent de donner à la sculpture toute la rigueur d'une démonstration géométrique. Désespérant de trouver une formule assez vaste pour leurs conceptions, ils voulurent composer, avec tous les chefs-d'œuvre de l'antique, le monde de leur rêve. Ce travail d'éclectisme ne devait amener et n'amena qu'un hideux avortement. L'antique se refusa à servir l'impie tentative de ces insolents magiciens, qui s'insurgeaient contre l'ordre établi par les dieux. Les sculpteurs de l'Empire ont violenté l'antique, ils l'ont encastré de force dans leurs grotesques ouvrages; l'antique s'y montre, mais enchaîné; il y demeure, mais comme une sanglante ironie, comme une accablante malédiction.

Rude était de son âge et par conséquent une proie facile pour l'erreur. Il avait et toutes les généreuses aspirations de la jeunesse et toutes ses inexpériences. Avide de sublime, il se laissa duper par les apparences et épousa avec enthousiasme les doctrines fastueuses de ses nouveaux maîtres. Le terrible *ça n'est pas ça* de l'école lui eut bientôt appris à rougir de l'enseignement de Devosge et à renier son *Thésée*. Six mois après son arrivée à Paris, sa conversion était si avancée, il avait si bien réussi à se déformer, qu'il était reçu le premier en loges, au grand concours, et obtenait le second prix. Son vainqueur fut Cortot, qui depuis fit *le Spartiate mourant* et devint membre de l'Institut. En posant sur sa tête le laurier académique, Rude s'imprégna de ses émanations vénéneuses, et son esprit plongea plus avant dans l'hallucination mystique. En 1812, son initiation fut complète, ses derniers angles avaient disparu sous le rabot de l'enseignement officiel; le premier grand

prix de Rome fut la récompense de sa docilité. Le sujet du concours était un *Aristée pleurant ses abeilles*. Je n'insisterai pas sur cette triste période de la vie de Rude; il s'est jugé lui-même plus sévèrement que je ne pourrais le faire. A son retour de Belgique, en 1828, il n'eut rien de plus pressé que de détruire son concours.

Avant de visiter l'Italie, le jeune pensionnaire de Rome avait voulu amasser une somme d'argent qui lui permît d'assouvir pleinement sa curiosité, et de ne rien refuser à son instruction. Mais, pendant qu'il faisait ses adieux à ses amis de Dijon, la chute de l'Empire vint déranger ses projets ; il fut forcé de changer le but de son voyage et de le convertir en un long exil. M. Frémiet s'était compromis pendant les Cent Jours; employé du gouvernement, ses fonctions aggravaient sa responsabilité et le désignaient à la vengeance du parti vainqueur. Le sentiment de la reconnaissance, joint au désir de fuir un ordre de choses odieux, détermina Rude à suivre son bienfaiteur à Bruxelles. Malgré les instances de M. Frémiet, il renonça aux avantages que lui faisait son grand prix. Le prix de Rome était alors, cependant, comme aujourd'hui, et plus que jamais, la première étape sur la route certaine de la fortune et des honneurs, et Rude n'avait qu'à suivre cette route; mais il n'écouta que son cœur, et il sacrifia ses ambitions à la satisfaction du devoir accompli. Sentant que sa famille d'adoption pouvait avoir besoin d'un ami dévoué, il ne voulut pas l'abandonner aux maigres chances de la terre étrangère. Le moment lui semblait venu de reconnaître ce qu'on avait fait pour lui : il demeura. Il perdait moins qu'il ne croyait. Dans la disposition d'esprit où il se trouvait, avec ses préjugés profondément enracinés, avec sa pratique toute de convention, ne voyant, comme la plupart des pensionnaires de Rome, l'Italie qu'à travers le prisme de l'école, et n'y cherchant que la confirmation de ses préjugés (erreurs), il l'aurait mal vue.

Quant aux faciles et brillantes avenues dont il détournait ses pas, quant aux amitiés utiles, aux protections acquises et à la réputation commencée qu'il laissait derrière lui, Rude n'eut rien de tout cela à regretter. Son éloignement de Paris fut précisément ce qui le sauva. Replacé en face d'un inconnu menaçant, il interrogea avec inquiétude et ses forces et son courage. Les mâles vertus dont il implorait l'assistance ne répondirent pas seules à son appel. Avec elles surgit, des profondeurs de sa conscience, son génie humilié et trahi faisant entendre de douloureuses protestations. Régis par le même principe, solidaires les uns des autres, les instincts moraux qui composent le caractère de l'homme suivent nécessairement la même direction. Dans la générosité de son dé-

vouement, dans la manifestation courageuse de sa volonté, Rude ressaisissait son individualité d'artiste. Il était dans sa destinée de tout devoir au malheur. Son passé et son avenir, ses travaux et ses espérances étaient emportés par la terrible tempête où sombra l'Empire; mais du sein de cette tempête sortit un éclair qui lui montra les sommets de la beauté absolue, gardée par les abîmes de la folie. D'un autre côté, la nécessité contribuait à lui rendre l'indépendance de son inspiration.

Tant que l'hésitation et le calcul lui sont permis, l'artiste peut se laisser influencer par le goût régnant ou se soumettre à la manière de voir de ses amis; mais dès que la vie devient spontanée, l'homme ne tient plus qu'un faible compte de ces influences étrangères, et il s'appuie bien plutôt sur ses facultés natives que sur ses facultés acquises. Or, Rude se trouvait obligé à une production incessante. Seul, n'ayant à compter que sur lui-même, il se retrouvait sans soutien, sans exemples, sans conseil, mais, et par cela même, il était débarrassé de toute entrave. La vigueur inhérente à son tempérament favorisa la réaction salutaire qui tendait à rétablir dans son intelligence l'équilibre entre l'imagination et le bon sens. Il reconnut, avec la plus humble bonne foi, ses erreurs; il comprit contre quel vil clinquant il avait troqué les richesses de sa nature. Il abjura franchement les creuses doctrines de ses maîtres de Paris; il renonça sans réserve à l'art métaphysique, et poursuivit la vérité de la forme avec autant d'ardeur qu'il en avait mis à la fuir. Mais son repentir ne le dispensa pas de l'expiation. Avec le jugement, l'œil et la main s'étaient faussés. La nature, qu'il avait délaissée, se vengea de ses dédains; longtemps elle se montra sourde à ses sollicitations, longtemps elle repoussa les caresses de son ciseau.

Aucun spectacle n'est plus attrayant que le drame tumultueux qui s'empare du cerveau de l'artiste, lorsque s'agitent en lui des sentiments contraires, des doctrines opposées, des facultés ennemies; lorsque, semblables à des prétendants qui se disputent une couronne, s'entre-choquent et combattent la raison et le préjugé, le respect humain et l'individualité, l'habitude et la volonté. La génération de l'idée, chez l'artiste, est un fait si mystérieusement voilé, que c'est pour le critique un véritable bonheur que de pouvoir en surprendre le secret. J'ai tenu à suivre, chez Rude, toutes les péripéties de ce combat spirituel, ne me croyant pas, d'ailleurs, le droit de rayer de la vie de l'homme une période de douze années, ni de supprimer de son œuvre tout un ensemble de travaux qui, au point de vue de l'analyse physiologique et de l'histoire de la sculpture, marque une transition extrêmement curieuse à observer.

Il m'a paru, et pour la France et pour la Belgique, important de mentionner cette première manière de Rude et d'en établir la signification. En France, elle est complétement inconnue; en Belgique, elle est oubliée du public et incomprise des artistes. J'ai donc très-attentivement et très-minutieusement étudié les travaux que Rude a exécutés pendant son séjour à Bruxelles. Il en est résulté pour moi la conviction qu'il lui avait fallu de longs et persévérants efforts pour remonter le courant auquel il s'était laissé entraîner. A part deux cariatides placées sur la façade d'une maison de la rue Royale, une cheminée dans le palais du roi et la décoration du château de Tervueren, tous ses ouvrages portent l'empreinte du doute et de l'hésitation.

Çà et là, il est vrai, percent, quoique timidement, un sentiment naïf, un esprit plein de verve et de fantaisie, une expression franche et naturelle, un mouvement hardi, une exécution ferme et précise; on remarque des morceaux finement étudiés de près et d'une vérité frappante; on ne peut nier que les proportions et les équilibres ne soient scrupuleusement observés; des indications très-justes prouvent la connaissance de la machine humaine; mais ces qualités, mais cette science, ne se manifestent que de loin en loin et ont grand'peine à se faire jour. Elles sont perpétuellement interrompues et cruellement démenties par la manière pédante de l'Empire, par son faire vague et mou, par son style prétentieux et quintessencié. Toute cette sculpture a un aspect louche et énigmatique; on dirait de ces enfances vieillottes que quelque horrible caprice de la nature a courbées et flétries avant l'âge.

Que l'on étudie Rude dans les divers monuments de Bruxelles qu'il a décorés, que l'on suive les évolutions de son talent au palais du roi, à celui des états généraux, au château du duc d'Aremberg, ou devant l'hôtel des Monnaies, l'on subit la même pénible impression. L'on gémit, l'on s'irrite de voir une organisation si robuste, si richement douée, se débattre en vain contre le mal dont elle est infectée. Aussi quelle immense joie n'ai-je pas ressentie lorsque je suis enfin arrivé devant les cariatides de la rue Royale et la cheminée de la chambre à coucher de la reine! Ici l'individualité est victorieuse : la confusion et la discordance ont cessé, la forme se dégage, le style se caractérise, le modelé n'est plus, comme tout à l'heure, tantôt ballonné, tantôt étique, tantôt flasque, tantôt rigide; il s'est fixé dans une saine mesure de consistance et d'élasticité. Le travail a porté ses fruits, l'artiste a jeté ses béquilles; régénéré par une gymnastique vivifiante, il est en train de recouvrer sa libre et fière allure.

Mais que de choses manquent encore, et que nous sommes

loin de l'auteur du *Mercure* et du *Départ!* Où est le geste souverain? où est l'accent sonore? où est la sauvage, la véhémente poésie des figures de Rude? où est leur carrure immuable, leur invariable aplomb? Le malade, on s'en aperçoit sans peine, n'en est qu'à la convalescence; il force sa démarche et affecte une vigueur, une assurance qu'il ne doit posséder que plus tard. Pour retrouver le Rude que nous connaissons en France, il faut aller au château de Tervueren. Cette ancienne résidence du roi Guillaume Ier est à trois lieues de Bruxelles, sur la route de Louvain. Les touristes intelligents ne se plaindront pas de la distance; la moitié du chemin se fait au milieu d'un paysage mollement ondulé à travers les hautes, les larges, les rameuses avenues de la forêt de Soignes, dont les vertes arcades entr'ouvrent à chaque instant de placides, de grasses, de souriantes perspectives, et encadrent toute une galerie de ravissants tableaux.

Voici la liste assez imposante des travaux exécutés par Rude à ce château de Tervueren :

Sur la façade principale, un grand bas-relief représentant *la Chasse de Méléagre*, et deux trophées d'attributs de chasse;

Dans le vestibule, une frise d'enfants, avec guirlandes de fleurs et de fruits;

Tout autour de la rotonde, la vie d'Achille, en huit bas-reliefs;

A la voûte, des figures entières et des têtes d'ornement;

Une cheminée;

Dans la frise du salon de réception, deux têtes : Romulus et Rémus, accompagnées d'attributs de guerre;

Dans la salle à manger, les dessus de porte : génies tenant un écusson;

Les dessins d'après lesquels a été peint le plafond du salon de réception.

Parmi ces divers sujets, *la Chasse de Méléagre* et les bas-reliefs de la rotonde prétendent aux honneurs de l'analyse.

La chasse est saisie au dénoûment, au moment où les chasseurs ont forcé le sanglier de Calydon. Talonné par les chiens, le monstre file comme un boulet, précipitant sa masse énorme entre Atalante, qui vient de lui porter le premier coup, et Méléagre, qui brandit sur lui son invincible épieu. Derrière le fils d'Enée et à ses côtés se presse la troupe des princes admis à partager sa périlleuse entreprise. Ce sont Thésée, Laërte, Nestor, Pyrithoüs, Jason, Admète, Pélée, Télamon, etc. Au milieu d'eux se font remarquer Castor et Pollux, dardant sur la même ligne leurs javelots fraternels. Dans le fond à droite, des cavaliers attardés accourent de toute la vitesse de leurs chevaux. Toute cette scène est habilement

disposée et rendue avec clarté. Tous les personnages sont dans leur rôle, leurs fonctions s'expliquent facilement et se rapportent à l'action dominante. Malgré leur variété, chaque attitude, chaque geste converge vers le même centre d'intérêt. Sans être lancée avec toute la fougue, toute l'impétuosité désirables; sans exprimer toute l'âpreté de poursuite que l'on imagine, sans montrer toutes les audaces que permet la sculpture, sans atteindre à toute l'intensité d'effet que cet art peut produire et que Rude a si complétement obtenue dans *le Départ*, *la Chasse de Méléagre* est cependant encore bien mouvementée. Tout en se souvenant que les acteurs du drame sont des princes, qui ne sauraient se ruer à la chasse comme de grossiers manants; tout en respectant leur noble prestance et leur maintien aristocratique, Rude a laissé paraître les généreuses ardeurs de leur sang et les passions héroïques de leurs grandes âmes. Là est sa part d'originalité : dans cette belle interprétation de l'antique, il a gravé l'effigie de son temps et déposé l'empreinte de son propre génie sur l'anneau avec lequel il renouait la chaîne d'or de la tradition. Il a compris qu'en échange de ce qu'il emprunte au trésor commun de la tradition, chaque siècle doit y verser à son tour son tribut d'idées et de progrès.

Sous le rapport de l'exécution, *la Chasse de Méléagre* atteste que Rude est maître de ses procédés. La forme est voulue et arrêtée, le caractère des figures se soutient. Le style consulte plutôt l'école d'Egine que le Parthénon, plutôt Agéladas que Phidias. Les attaches sont nettes, les emmanchements stricts, les indications saillantes, les os et les tendons plus étudiés, plus accusés que les muscles. L'artiste s'est plus préoccupé de la justesse et de la fermeté que de la finesse et de la largeur. Ce style éginétique, dont l'austérité va jusqu'à la roideur et à la sécheresse, offre, en revanche, l'avantage d'être plus incisif, plus saisissant. Mais il est une partie où Rude a poussé à l'extrême les sévérités de son ciseau. Les deux chiens efflanqués dont les crocs affamés convoitent le train de derrière du sanglier n'ont plus l'épaisseur nécessaire. Par suite de l'impitoyable diète à laquelle ils ont été condamnés, ils sont passés à l'état d'ombres. Leur maigre silhouette s'absorbe dans les fonds qui la devraient repousser, et, avec ses contours tranchants, elle semble se modeler en creux. Le groupe équestre du quatrième plan prête à une critique d'un autre genre. Les cavaliers sont bien liés à leur monture; ils sont pleins de feu et d'entrain; les chevaux sont fringants et rapides, mais quelques-uns des profils ont été pris à Phidias et rappellent trop les cavalcades des Panathénées.

Avant que la pratique assidue de l'art ne lui ait fait sa seconde

nature; avant qu'il n'ait réussi à façonner son esprit à l'image et à la ressemblance du divin modèle qu'il porte en lui; pendant que le doute ou la routine le retiennent encore, il se rencontre presque toujours dans la vie de l'artiste un moment où il sent le besoin de faire l'inventaire de son génie et de régler ses comptes avec le passé.

C'est à ce moment d'absolue sincérité que se produisent ces œuvres qui sont le miroir fidèle de l'individualité et dans lesquelles on jette pêle-mêle tout ce que l'on a, les défauts comme les qualités, les aspirations les plus hautes comme les spéculations les plus vulgaires. Ces œuvres constituent une épreuve salutaire, elles sont pour l'artiste le creuset où il laisse ses misères et d'où il retire le pur métal de son talent. Pour le public, elles sont l'histoire d'un esprit, la genèse de sa grandeur. *La Chasse de Méléagre* révèle un des côtés du talent de Rude; elle annonce le bas-relief de l'Arc de Triomphe, elle en est le brillant prélude, mais elle n'expliquerait ni le *Mercure*, ni *le Petit Pêcheur*, ni l'*Hébé*, ni *l'Amour*. C'est dans la décoration de la rotonde que Rude s'est mis tout entier; c'est dans les huit bas-reliefs où il a représenté la vie d'Achille que l'on peut mesurer son envergure. Or, je n'hésite pas à le dire, à présent que je les revois dans un calme et impartial souvenir, mon admiration persiste. Sans doute ils sont traités en ébauche, le faire est trop rapide, le modelé trop sommaire, mais si l'exécution en était poussée plus loin, l'art contemporain n'aurait rien à leur opposer. Quelle force de conception, quelle naïveté d'inspiration, quelle vérité de mouvement, quelle ampleur de dessin, quelle grandiose simplicité de style, que de souplesse et d'aisance! Comme ces figures respirent bien le souffle homérique qui les anime, et en même temps qu'elles sont modernes par l'expression des passions! Qu'elles sont françaises par le goût, l'esprit et la verve! A ce degré de naturel et de facilité se déployant ainsi tout d'un jet, l'art n'est plus une douloureuse manœuvre, une convention plus ou moins admissible, c'est une fonction organique et fatale de l'artiste, quelque chose comme une incarnation de sa propre substance.

Je ne prétends pas que Rude ait dit là son dernier mot. Nous le verrons plus égal, plus châtié, plus choisi; mais nulle part sa pensée intime ne se sera plus largement ouverte, nulle part son talent ne se sera plus libéralement dépensé.

La vie d'Achille inaugure la troisième manière de Rude, sa manière définitive. Il pressent déjà la réalisation de son idéal. Impatient de vivre et de briller, son chef-d'œuvre frappe à la porte de son cerveau. Le temps seulement de passer en revue les séductions dont il a doué l'enfant de sa pensée et de s'assurer

par un dernier coup d'œil qu'il est en état de faire bonne contenance devant la critique, et Rude nous livrera le *Mercure*.

Peu de gens savent à quelles circonstances nous devons de posséder cette admirable statue. Esquissée à Bruxelles, il n'aurait tenu qu'à la Belgique de nous la ravir et peut-être de s'attacher le plus grand sculpteur que le monde ait vu depuis le Puget. Mais l'amour-propre local ne permit pas aux Belges de comprendre leurs intérêts artistiques. Pour prix de ses services, Rude n'avait récolté que l'ingratitude. On le supportait comme réfugié, mais dès qu'il décorait un monument, dès qu'il ajoutait un titre à la gloire du pays, on lui faisait un crime de l'infériorité de ses concurrents; on ne voulait rien devoir à un étranger. Tout à l'industrie dont il retirait de si gros bénéfices, le roi Guillaume ne fit rien pour lui. Livré aux entrepreneurs publics, Rude n'était employé que parce qu'il savait se laisser exploiter. Malgré son esprit conciliant et la modestie de ses prétentions, il n'avait pas réussi à désarmer l'envie; après douze ans de travaux et d'enseignement, il se voyait délaissé par la commande et se trouvait à peu près sans ressource. Roman, qui vint le voir à cette époque, le ramena à Paris.

Jeune homme, Rude avait payé sa bienvenue dans la capitale des arts avec le *Thésée;* il fêta son retour avec le *Mercure*, dont le plâtre parut à l'exposition de 1828 et le bronze à celle de 1834. Le *Mercure* reste la création la plus originale de Rude : cette figure est le type de tout son œuvre, mais elle n'arrêta pas l'attention de la foule; elle parle un langage sacré dont un trop petit nombre d'initiés possèdent la clef. Pour le moment, c'est tout ce que je veux en dire. Avant d'établir par une analyse raisonnée la valeur que j'accorde aux principales productions de Rude, je dois en fournir la chronologie, les présenter, à mesure de leur apparition, dans leurs milieux et constater les diverses manifestations du sentiment public qu'elles ont provoquées. Ce devoir une fois rempli, il me sera facile de les grouper suivant leurs analogies et de les classer suivant leur importance. En distribuant ainsi mon travail, je trouve le moyen d'éviter des redites fastidieuses et des inutilités. J'aurai déblayé le champ de la critique et je pourrai y asseoir plus commodément mon argumentation. Enfin le lecteur sera moins distrait de la pensée de l'auteur, et il appartiendra davantage à son propre jugement lorsque les discordantes clameurs de la renommée auront cessé de se faire entendre.

Le *Mercure* plaçait Rude au premier rang dans l'estime des connaisseurs. Il était grand prix de Rome; il avait une longue pratique de la sculpture monumentale : dès 1807, il avait travaillé

pour Gaules aux bas-reliefs de la colonne Vendôme. Ses anciens maîtres, Cartelier et Roman, le patronnaient auprès de l'administration des Beaux-Arts. Avec tous ces titres, il ne pouvait être oublié dans la distribution des premiers travaux décoratifs de l'Arc de Triomphe. On lui confia la portion de la frise qui regarde Neuilly du côté de Chaillot et où il a représenté le retour de l'armée d'Egypte; il exécuta ce bas-relief pendant l'année 1829. Ce n'est que cinq ans plus tard qu'il eut à faire *le Départ*. *Le Petit Pêcheur*, qui mit le sceau à sa réputation, est de 1833, et fut exposé au *salon*. Ce *salon* de 1833 fait époque dans l'histoire de l'art. Etex et Préault débutaient et fondaient leur célébrité, le premier avec *le Caire*, et le second avec le groupe de *la Misère*. M. Duret avait envoyé *le Danseur napolitain*. Mais, clairvoyante cette fois, l'admiration du public alla droit au *Petit Pêcheur*. L'on ne vit d'abord que ce marbre si joyeusement épanoui sous les divins baisers de l'art. L'enthousiasme s'exalta jusqu'au délire; la presse chanta ses noëls les plus triomphants. Comme ces enfants dont la naissance fait cesser les haines héréditaires de deux grandes familles, la statue du *Petit Pêcheur*, revendiquée en même temps par les classiques et par les romantiques, apportait aux deux écoles le gage de la paix. En un mot, son succès fut immense, et après trente ans il dure encore; réalistes et idéalistes sont aujourd'hui d'accord pour louer cette composition, et tour à tour ils l'invoquent à l'appui de leurs théories. *Le Petit Pêcheur* fut acheté par le ministère pour le musée du Luxembourg, et Rude reçut la décoration.

Pour distinguer et encourager le mérite artistique, M. Thiers, qui a révélé à la France E. Delacroix, n'était pas homme à se laisser devancer par l'opinion. Il commanda à Rude le bas-relief de l'Arc de Triomphe et le *Prométhée* animant les arts qui décore la façade du palais législatif. Le *Prométhée* fut terminé en 1835, et l'année suivante, tomba l'échafaudage qui cachait *la Marseillaise* de pierre: la sculpture avait fait sa révolution. Quoique, au point de vue exclusivement plastique, le trophée de l'Arc de Triomphe soit loin d'être la formule suprême du talent de Rude, il domine et écrase tous ses autres ouvrages. Quoique certaines de ses parties laissent à désirer, il n'y a pas, y compris les antiques célèbres et les chefs-d'œuvre de la Renaissance, de sculpture plus visitée. Il n'y en a certainement pas de plus populaire, et je tiens dès à présent à le dire, on en chercherait en vain qui étonne et qui passionne au même degré.

Se surpasser était désormais pour Rude chose impossible. Tout ce qu'il pouvait faire était de ne pas déchoir. Il était à craindre

qu'il n'eût commis un de ces excès de génie qui hâtent pour l'artiste le moment du repos. Ce moment semblait d'autant plus rapproché pour Rude qu'il touchait à la froide, à l'infertile vieillesse. L'envie comptait ses années et s'apprêtait à le déposséder de sa royauté. Mais ses rivaux ne devaient recueillir sa succession qu'à sa mort, et ils avaient encore longtemps à attendre; ils avaient à recevoir plus d'une preuve de la fécondité et de la puissance de l'auteur du *Départ;* ils avaient plus d'un échec à subir.

Après le trophée de l'Arc de Triomphe, Rude donnera successivement : en 1837, un second *Mercure*, qui appartient à M. Thiers; en 1838, *le Maréchal Maurice de Saxe*, placé à Versailles; en 1839, *la Douceur*, exécutée pour le tombeau de Cartelier au Père-Lachaise; en 1841, *le Baptême du Christ*, groupe de trois figures, placé dans la chapelle des fonts baptismaux à l'église de la Madeleine; en 1842, le *Louis XIII*, fondu en argent par Richard, commandé par M. le duc de Luynes pour son château de Dampierre. Puis viendront : en 1847, le *Godefroid Cavaignac*, du cimetière Montmartre, et le *Napoléon*, placé dans la propriété de M. Noisot à Fiscin-lez-Dijon; et, en 1848, le *Gaspard Monge*. L'année suivante, Rude enverra au Salon la *Jeanne d'Arc* du jardin du Luxembourg et *le Calvaire* de bronze qui décore le maître-autel de Saint-Vincent-de-Paul. En 1853, il fera *le Maréchal comte Bertrand*, placé à Châteauroux, et *le Maréchal Ney* de l'allée de l'Observatoire; en 1855, il concourra à la décoration du nouveau Louvre avec les statues de Nicolas Poussin et de Houdon. Enfin, comme testament artistique, il laissera l'*Hébé* et *l'Amour* exposés à Paris en 1857, et destinés au musée de Dijon : l'*Hébé* commandée par la ville, et *l'Amour* légué par F. Devosge.

En rappelant encore les bustes du peintre Louis David, de M. Dupin aîné, de F. Devosge, de Pagnerre et de Mme Cabet, j'aurai fourni l'état exact des productions de Rude les plus remarquées depuis *le Départ*. Presque toutes, elles ont contribué à consolider la position que leur auteur avait prise en avant de tous les sculpteurs de son temps. Elles ont eu cependant des fortunes diverses. Celles dont, à l'heure présente, le rayonnement conserve le mieux son éclat et sa portée, celles que le pays tourne vers les regards de la postérité, sont le *Louis XIII*, le *Godefroid Cavaignac* et le *Napoléon*, l'*Hébé* et *l'Amour*, que les connaisseurs et le public s'accordent à ranger à côté du *Petit Pêcheur*. Les hommes familiarisés avec l'étude de l'art leur préfèrent le *Mercure*, tandis que les profanes, dont le goût inéduqué se décide au hasard d'une première impression, les placent bien au-dessous du *Départ*, et ne craignent pas de leur comparer la *Jeanne d'Arc* et *le Maréchal*

Ney. Le sentiment général me trace mon programme; je l'accepte. Les œuvres de Rude que leur célébrité désigne à mon choix sont aussi celles que j'avais distinguées; mais quelles seront mes prédilections et comment se motiveront-elles? Qu'accorderai-je aux instincts de la foule? Quelles déférences suis-je tenu de rendre aux décisions des connaisseurs? Je m'arrêterai d'abord devant *le Départ*, entraîné par son succès inouï et par la curiosité du lecteur.

Il n'y a pas deux manières d'entendre la sculpture historique. L'art, qui est tenu d'exprimer l'intime beauté de la nature en interprétant ses formes, a vis-à-vis des faits le même rôle à remplir. Il doit négliger le côté anecdotique de l'histoire pour en dégager l'esprit, dégager l'esprit de sa forme périssable pour l'abriter dans une forme immortelle. Mais si ce principe est absolu, ses applications ont leurs limites. Si l'allégorie n'a pas et l'ampleur et la transparence voulues, l'art manque son but; il n'est plus, comme c'est sa noble mission, un révélateur; à peine présente-t-il l'utilité d'une méthode mnémonique. Si, d'un autre côté, la fiction se trouve trop éloignée de la réalité historique, la moralité qu'elle recouvre devient une énigme presque indéchiffrable. Si l'idée ne se rattache pas par un lien sensible aux événements qu'elle a provoqués, aux passions, aux hommes, aux choses, aux époques qu'elle a remués, elle risque de ne pas être aperçue; dans tous les cas, elle perdra de son autorité. Je viens, en rendant à la question son double aspect théorique et pratique, de répondre aux principales objections élevées par la critique contre le trophée de l'Arc de Triomphe. Ces objections tendent soit à nier la loi première de la sculpture historique, soit à lui enlever les moyens d'expression auxquels tout art est astreint; elles se ruinent mutuellement par l'absurde de leur exclusivisme.

Poëte épique, historien véridique, clair et précis, moraliste profond, artiste éloquent, Rude a dans la composition du *Départ* satisfait à toutes les exigences de son sujet. Poëte, il a fait flamboyer comme l'éclair précurseur de la foudre la redoutable épée du droit; historien, il a consacré la date et l'origine de notre Révolution. En élevant un monument impérissable à une idée, il a voulu que le monde moderne y reconnût le siècle et le pays qui l'ont enfanté. Moraliste, il a scellé dans la pierre le cœur même de l'humanité. Artiste, il n'a pas muré sa pensée dans un obscur et froid symbole, il l'a fait se manifester par la vie et le mouvement. Les gigantesques figures de la Liberté, de la Guerre, de l'Héroïsme épouvantent notre imagination. S'il était en la puissance de l'artiste de nous les montrer telles que nous les rêvons,

nos faibles yeux se fermeraient éblouis devant la formidable majesté de ces types absolus. Rude a respecté les bornes de l'art : pour représenter l'héroïsme, la guerre, la liberté, il s'est contenté de créer des personnages humains, des hommes libres, des héros. Or, tous ceux qui ont vu *le Départ* avouent qu'il n'en faut pas davantage, non-seulement pour nous donner une idée du drame de la Révolution, non-seulement pour nous représenter en raccourci l'assaut gigantesque de tout un peuple, mais encore pour nous ouvrir sur les profondeurs de l'histoire une immense perspective. Ils ne sont tout au plus qu'une dizaine de personnages, mais derrière eux se pressent les quatorze armées de la Convention; que dis-je? plus loin, aussi loin que peut s'étendre le souvenir, accourent des phalanges innombrables que depuis le commencement des siècles la justice a enrôlées sous son drapeau. C'est que Rude n'a pris de la réalité que ce qu'il lui en fallait pour incarner son idéal. Il a compris que les formes de la nature ne sont pour le sentiment de l'artiste que des matériaux épars, qu'il doit remanier et adapter à son plan. Obéissant à la pensée qui les dirige, toutes les lignes de ses figures, tous leurs profils, tous leurs mouvements convergent harmoniquement vers le même but. Toutes les *valeurs* de l'œuvre participent à l'élan général que lui imprime la volonté de son créateur. Ce résultat ne pouvait être obtenu sans que Rude fît quelques concessions au système pittoresque. Mais il a évité les écueils de la sculpture mouvementée, écueils hérissés d'angles aigus sur lesquels se serait brisée et perdue la beauté plastique. Il a si ingénieusement combiné la ronde bosse, le haut relief et le bas-relief, qu'il s'est placé dans les conditions avantageuses de la perspective picturale. Il a si habilement disposé ses groupes, que la complication des gestes se simplifie dans l'ensemble. Malgré leurs contrastes, les lignes se rassemblent à certains points de ralliement, s'additionnent entre elles, et donnent pour résultante de grands développements. Excentriques dans leur projection, elles ont un centre commun. Que l'on s'imagine l'explosion d'un obus, et l'on comprendra comment la composition du *Départ* est jaillie du cerveau de son créateur.

Prise à part, l'intrépide Bellone qui déploie son vol dans le haut du tableau serait une allégorie peu intelligible de la liberté guerrière, mais elle ne doit pas être isolée du reste de la composition. Elle recouvre facilement sa vraisemblance, si l'on suppose, et telle a été l'intention de Rude, qu'elle est là comme une apparition céleste. L'histoire offre plus d'un exemple de cette exaltation contagieuse des facultés imaginatives qui, s'emparant d'abord de l'esprit d'un seul homme, se communique ensuite à la foule.

Ce que Constantin aperçut dans les airs, toute son armée le vit avec lui.

Les critiques du *Départ*, les adversaires systématiques du pittoresque en sculpture, ont pris pour point de mire de leurs sarcasmes la bouche si largement dilatée de cette figure de la *Liberté*, mais Rude est absous par l'effet d'ensemble de son bas-relief. Du moment où la figure de la Liberté n'est plus un personnage épisodique, du moment surtout où on la considère comme la force motrice de l'action, le ridicule disparaît et à sa place s'installe la terreur. L'expression convulsive et forcenée de la physionomie est en harmonie avec la violence de la situation. Au lieu de suggérer au spectateur des comparaisons grotesques, au lieu de lui rappeler, comme l'ont voulu de prosaïques railleurs, un de ces trous dont les oiseaux font leur nid, la cavité que forme la bouche de la Liberté fait songer au cratère fumant et rugissant, au volcan qui vomit la mort.

Tant que les audaces de Rude sont des traits de génie; tant que la trivialité de la forme est ennoblie par le sentiment; tant que l'élément anecdotique ajoute à la clarté de la composition, et que l'emploi du pittoresque augmente l'émotion, je n'hésite pas à approuver. Mais je ne saurais comment excuser la figure de vieillard placée au second plan à droite, dont le corps décharné semble s'aplatir sous la pression du groupe central. Je ne vois pas que le sujet exigeât l'intervention de ce spectre hideux. La tête, particulièrement, est d'une laideur repoussante : dégradée, hébétée, l'on ne sait si c'est la sinistre caricature du vice ou de la misère.

Le Départ est une de ces œuvres qui réussissent quand même. Le public ne les juge pas, je dirai plus, il ne les voit pas, et sur leur titre seul, il les accueille avec transport. L'intérêt inhérent au sujet l'empêche de les examiner. Elles ne sont pour lui qu'une occasion de réveiller ses souvenirs. Il n'a pas de nouvelles impressions à leur demander. Profondément pénétré de sa propre poésie, uniquement occupé de sa pensée, peu lui importe comment un autre aura conçu et rendu un sujet dont il croit avoir la pleine et entière possession. Puis il lui semble que sa vision extérieure est trop sublime pour rien devoir à l'art. Il y a dans ce dédain de la forme artistique erreur et danger. En méconnaissant la solidarité de la pensée et de son expression, le public s'expose à perdre des croyances dont il néglige le symbole. Faute de comprendre le but et l'utilité de l'art, il compromet l'avenir des idées auxquelles il est attaché et dont il désire le triomphe. En même temps qu'il est un révélateur, l'art est un excitateur, et à

ce titre, il constitue pour l'esprit et pour le cœur un besoin de première nécessité. Si propre que soit un sujet à émouvoir ou à instruire, il peut, avec le temps, perdre de son intérêt. Les sociétés ont leurs périodes d'ignorance et d'épuisement, d'indifférence ou de corruption, où ce qui fit l'enthousiasme des aïeux devient la risée de leurs enfants dégénérés. Il ne suffit pas alors, pour réchauffer et éclairer les âmes, que l'artiste ait perpétué une légende. Il faut, pour ranimer au sein des générations les principes de la vie morale, que la beauté vivante et efficace de ses œuvres soit la consécration des idées qu'elles représentent. L'art — je ne cesserai de proclamer le caractère religieux qui lui donne toute son importance — n'est point un vain amusement; il est et sera toujours le culte extérieur de la vérité. L'opportunité de ces considérations esthétiques me sera peut-être contestée, mais je sais d'avance par qui. Elles ne font pas les affaires de ces artistes qui, flattant les goûts du public et spéculant sur l'inexpérience de sa sensibilité, se croient dispensés de toute invention et de tout talent, pourvu qu'ils mettent la main sur un sujet heureux. Mais qu'ils le sachent bien, l'idée ne sert l'art qu'à la condition d'en être servie. Si au lieu de leur donner l'illustration poétique, l'artiste se contente de transcrire servilement les événements; s'il compte parvenir à la postérité en se mettant à la remorque de l'histoire, son espoir sera déçu; il aura spéculé sur la nouveauté, d'autres nouveautés se produiront et lui raviront les émerveillements de la multitude, la mode inconstante délaissera ses œuvres, la postérité lui échappera.

Le talent à venir de Rude était, comme je l'ai dit, en germe dans les bas-reliefs de la rotonde de Tervueren. A mesure qu'il se développe, il garde constamment son caractère spécial et un, mais il se ramifie dans deux directions opposées : l'une de ces branches est le *Mercure* et l'autre *le Départ*.

Du bas-relief de l'Arc de Triomphe sont sortis le *Godefroid Cavaignac*, le *Napoléon*, la *Jeanne d'Arc* et *le Maréchal Ney*. La similitude de style et de procédé est frappante : même style mâle et nerveux; même manière âpre et mordante; même dessin serré, frémissant et comme indigné contre la volonté despotique du maître; même modelé âpre et concis comme la phrase de Tacite : même intelligence des valeurs, des rappels et des contrastes; même science de la construction anatomique, qu'aucun sculpteur n'a si méthodiquement ni si sûrement appliquée à l'effet. Ce sont là des qualités que Rude met en évidence dans toutes ses œuvres, mais qui sont plus accusées dans la série que je déduis du *Départ*.

Cette série se distingue de celle qui commence au *Mercure*, par la préoccupation romantique du mouvement et du pittoresque, par les combinaisons souvent réussies, toujours savantes, de ces éléments avec l'harmonie et la vraisemblance sculpturales. Compositions moins vastes, mais aussi moins captieuses que *le Départ*, le *Godefroid Cavaignac*, le *Napoléon*, la *Jeanne d'Arc* et *le Maréchal Ney* sont plus faciles à analyser et démontrent plus clairement la justesse du système de Rude, que ne sauraient atteindre les reproches que méritent ces deux dernières statues.

Comment une œuvre excellente au point de vue plastique, et qui renferme des beautés de premier ordre, peut-elle cependant déplaire au point de paraître mauvaise? Comment une seule faute de goût, dans l'agencement d'une statue, peut-elle en compromettre tout l'effet? La statue du maréchal Ney m'est une occasion de montrer de quelle importance sont, en sculpture, la composition et l'harmonie.

La feuille que les crieurs publics vendaient le soir de l'inauguration a donné de cette statue une description que je vais reproduire. Le lecteur verra plus facilement les points sur lesquels doit porter ma critique. Elle se terminait ainsi : « La foule s'est alors approchée pour contempler le nouveau chef-d'œuvre de M. Rude, qui a représenté le maréchal dans l'immortelle attitude du commandement, le sabre nu au poing, le feu de l'enthousiasme dans le regard, foulant un sol fait de débris et de mitraille, tel que nos pères le virent à Elchingen, à Smolensk, à la Moscowa, à la Bérésina, à Montmirail, le bras levé comme la tête, avec ce geste qui lui était habituel, et que la grande armée appelait *le bras de Ney.* »

Tout cela est fort beau sans doute, mais est-ce bien là ce que l'on attendait, et que signifie cette réhabilitation équivoque?

Le peuple aime à s'attendrir au spectacle des grandes infortunes; pourquoi lui refuser ces émotions salutaires? Il a besoin des leçons de l'histoire pour éviter les piéges de la destinée; pourquoi lui fermer ses annales aux chapitres les plus instructifs, comme s'il n'était pas majeur? D'ailleurs, le procès n'était-il pas depuis longtemps révisé?

Avec son bon sens d'homme du peuple, avec son génie de grand artiste, Rude avait courageusement accepté les impérieuses nécessités de son sujet. Il avait compris que la justice la plus impartiale, aussi bien que la clémence la plus généreuse, consisterait à dire toute la vérité... Voici quelle était sa première esquisse : Vêtu de la petite tenue militaire, le maréchal est debout, grave, solennel, imposant et déjà monumental. La tête nue, droite et ferme,

commande le respect et proteste contre la calomnie; le regard contemple la mort avec une indulgence méprisante; il est pressé d'en finir : de la main gauche, il écarte rapidement sa longue houppelande, et l'index de cette même main s'étend vers le cœur. C'est bien cela; ce geste surtout : le cœur, c'est par lui que s'explique cette existence aventureuse; d'autres sont entraînés par la tête. A-t-on jamais écrit sur le maréchal Ney une page plus éloquente, plus sensée, plus concise, plus lucide? Le cœur! il ne faut plus voir que cela chez le brave des braves, chez l'homme des grands enthousiasmes et des grands dévouements, chez l'homme de *l'arrière-garde*, chez celui qui soutint sur son bras notre armée défaillante et épuisée, et qui combattit encore alors qu'il n'y avait plus de gloire à espérer. Cette esquisse est une des inspirations les plus élevées de Rude; fruit de sa verte vieillesse, elle conserve tout le feu, tout l'accent du chantre de *la Marseillaise;* mais, par son caractère solennel, par sa profonde portée, elle rappelle les oracles suprêmes échappés aux mages qui ont passé toute une longue vie dans la fréquentation des dieux.

« Rappelons sa gloire plutôt que ses malheurs. » Telles sont les paroles à jamais regrettables qui ont rejeté dans l'ombre un chef-d'œuvre; telle est la pensée conciliatrice devant laquelle Rude a abdiqué son projet primitif. Comment un homme de ce génie a-t-il pu se laisser prendre à ce programme fallacieux qui, en trompant l'attente générale, discréditait d'avance son œuvre? « Rappelons sa gloire plutôt que ses malheurs! » L'intention était excellente, et personne ne la méconnaîtra; mais le but que l'on se proposait pouvait-il être atteint par un aussi maigre artifice, et pour réconcilier les partis suffisait-il d'immoler à des haines surannées les intérêts de l'art? Tous les efforts que l'on a faits pour conjurer l'apparition du fantôme sanglant n'ont abouti qu'à le grandir démesurément. La légende criait trop haut pour que l'on pût songer à étouffer sa voix. Il n'appartient qu'au temps, ce grand réparateur de toutes choses, d'opérer de semblables transfigurations. Il n'était pas digne de la France de laisser une mémoire indécise entre le Panthéon et les gémonies. Si la France croyait avoir quelque chose à pardonner, son pardon ne devait-il pas être franc et entier? Si, au contraire, elle avait à se repentir, elle se devait de réparer plus noblement sa faute. A ces réclamations du bon sens, c'est en vain que l'on voudrait opposer des raisons de convenance. Le bon sens provoqué répondra : à pareil jour, en pareil lieu, cette parade de gloire est une mascarade lugubre, une profanation. Quant à moi, toutes les fois que je m'arrête devant la statue du maréchal Ney, mes yeux sont invin-

ciblement attirés vers le sol; il est là, me dis-je, et dès lors il m'est impossible de trouver cette statue convenable.

Après avoir écarté de l'œuvre de Rude les souvenirs qui la masquent, il faut encore, pour la juger avec quelque liberté d'esprit, que l'artiste triomphe d'une dernière colère. Au premier coup d'œil, il est vrai, l'on reconnaît le maître, mais toutes ses qualités sont obscurcies, tous ses défauts sont exagérés par la vulgarité relative du sujet. Quoi! au lieu d'un de ces beaux cantiques qui glorifient la mort ou qui la flétrissent, je ne sais quelle misérable ballade! Au lieu de la voix harmonieuse de la muse, la fanfare enrouée du spectacle forain! Maintenant qu'il est débarrassé de ses plus grosses scories, nous pouvons regarder ce bronze; que vaut donc l'œuvre prise en elle-même?

Eh bien, il sera dit qu'elle aura eu tous les malheurs. Rude s'était placé dans la nécessité de se surpasser. Pour désarmer la critique et éblouir le public, il lui fallait frapper un grand coup; il a forcé ses effets. C'est évidemment pour donner à son héros des proportions épiques, c'est pour guinder sa gloire jusqu'aux astres, qu'il l'a fait s'enlever sur la pointe du pied gauche; dès lors la jambe est devenue lourde et traînante, mais, inconvénient encore plus grave, elle paraît plus longue que nature, parce qu'elle se confond avec le pied, cette jambe interminable. N'est-ce pas également pour pousser l'enthousiasme jusqu'au comble, que l'on a conseillé à Rude cette bouche qui ressemble à la gueule d'un canon et qui doit cracher la mitraille? Pour ma part, j'aime assez ces poésies sauvages, mais elles effarouchent les esprits délicats, et d'ailleurs la sculpture ne consentira jamais à leur sacrifier les beautés plastiques qui font toute sa force. Rude avait sagement pensé qu'il suffisait de rejeter la tête en arrière, d'enfler la narine, de dilater l'œil, de faire frémir tous les muscles du visage; il craignait d'attirer dans son œuvre le grotesque; ne pouvant pas reproduire le milieu qui la légitime, il voulait atténuer l'expression frénétique que communique à une tête l'enivrement de la bataille; il craignait surtout que tous les traits de la figure, tous les détails de la physionomie n'allassent s'engloutir dans cette bouche, dans cet abîme béant. Rude avait vu parfaitement juste, mais une fois engagé dans la voie des concessions il ne s'est pas arrêté. Un des fils du maréchal lui a dit : « Voici comment on commande, voici comment commandait mon père. » Le sculpteur s'est incliné devant ce vœu filial. J'ai tout autant que le lecteur hâte d'envisager la question par un côté plus consolant. Mais la logique du sentiment est, hélas! aussi impitoyable que celle des idées, et c'est dans les meilleures natures qu'elle exerce

les plus grands ravages. Il me reste encore à signaler dans l'œuvre de Rude une des tristes conséquences de la fausse position à laquelle il s'est résigné.

Quoique d'un jet très-puissant, la statue du maréchal Ney ne possède ni cette unité, ni cette naïveté, ni cette franchise d'effet des œuvres qui reflètent fidèlement une individualité. C'est bien encore pour les connaisseurs du Rude, mais, ici, l'effort se fait sentir. Certaines parties plus étudiées, plus voulues que les autres, font *morceau*. L'on voit qu'au lieu d'obéir à l'irrésistible impulsion d'une idée fixe, l'artiste a été obligé de se surexciter. Sa première esquisse, la création libre et spontanée de son esprit, il n'a pu l'oublier. Sous le regret amer de son rêve, sous le désespoir de sa servitude volontaire, si le génie ne succombe pas, tout au moins il doute et il chancelle; il n'arrive au but qu'en trébuchant, et ne cueille la palme que d'une main défaillante.

Mais le but a été atteint, et, aux yeux de l'homme du métier comme aux yeux du poëte, la statue du maréchal Ney est une œuvre extrêmement remarquable. Placée dans un musée, on l'étudierait plus volontiers et on ne pourrait lui refuser d'éminentes qualités, des qualités vraiment magistrales de monument, d'expression et d'exécution. A force de courage, de talent, d'expérience, Rude a triomphé des plus grandes difficultés; ces difficultés, il les avait accumulées comme à plaisir. Il lui fallait soutenir l'anatomie de sa figure, et en maintenir les équilibres dans une des situations les plus violentes, dans une des poses les plus compliquées que la sculpture ait jamais abordées. L'élan extraordinaire qu'il a imprimé à toute la machine humaine n'a rien de gauche, d'inquiétant, ni d'invraisemblable. Le mouvement est si bien distribué, si logiquement réparti dans toutes les fonctions, que l'œil oublie la pesanteur et la rigidité de la matière. Cette statue, si vigoureusement lancée en avant, ne *tombe pas ;* il n'y a qu'un sculpteur qui puisse apprécier combien, dans une pareille action, ce résultat est merveilleux. Si, comme je l'ai dit, la composition de Rude est quelque peu mélodramatique, elle parle, du moins, à l'imagination et étonne par son audace. Si, dans son entrain, elle affecte un certain débraillé, un certain cynisme; si, pour atteindre au délire sacré des grands sentiments, elle se dévergonde jusqu'à l'épilepsie; si, dans sa lutte acharnée avec la nature, l'art ne conserve pas toute sa dignité ni toute sa loyauté, le goût, après avoir fait ses réserves, conviendra cependant sans peine que, dans l'effet saisissant produit par la statue du maréchal Ney, il entre autre chose qu'une grossière extorsion de notre sensibilité et qu'une vulgaire exploitation de notre fibre héroïque.

Le mouvement du bras qui brandit l'épée est d'une spontanéité incontestable, et suffirait à lui seul pour galvaniser toute la figure. Mais la vie est abondamment répandue dans tous les membres. La poitrine, le ventre et les cuisses sont si parfaitement sentis, qu'on suit sous le costume le travail fiévreux des os, des nerfs, des tendons et des muscles. Cette illusion de vie est due à la netteté et à la précision avec lesquelles Rude sait arrêter ces articulations, ces valeurs, qui sont pour la nature comme des centres d'élaboration, comme des points de repère dans ses combinaisons infinies, et servent à l'œil du spectateur de jalons et de relais. Comme vérité d'imitation, l'exécution est irréprochable; c'est on ne peut plus nature; le modelé est plein et robuste; la science s'étale, il est vrai, avec une complaisance qui dégénère parfois en puérilité et en pédantisme, mais ne mérite pas ce reproche qui veut, et il sera toujours glorieux pour Rude d'avoir produit l'œuvre la plus faite de toute la sculpture moderne. Enfin, le profil, du côté de l'Observatoire, mérite une attention toute spéciale, car il accuse des facultés artistiques de premier ordre. Vue de ce côté, qui malheureusement n'est pas le point de vue principal, la composition retrouve le caractère qu'elle doit avoir. Ce n'est plus le simple soldat, instrument aveugle et borné de la fatalité, c'est le héros dont le génie commande à la victoire; c'est le maréchal de France. D'un dessin aussi pur que hardi, ce profil, qui se développe avec l'ampleur et la majesté de l'antique, ne pouvait sortir que d'une main habituée à enfanter les grandes lignes. Toutes ces qualités réunies n'ont pas suffi à protéger l'œuvre de Rude, le public ne les a pas vues et les artistes n'ont pas voulu les voir.

Le public s'était d'avance fait sa statue; il désirait, il voulait, il exigeait qu'on lui représentât son héros dans les circonstances de sa mort, il s'est insurgé contre l'œuvre de Rude comme contre une mystification. Le passé du sculpteur n'était-il pas en effet un engagement? On connaissait l'indépendance de son caractère et l'austérité de ses principes en matière d'art; on connaissait ses conceptions hardies et sa forte manière; il n'avait jamais pris conseil que de sa muse; il ne laisserait pas échapper une aussi rare, une aussi magnifique occasion. Cette scène dramatique devait sourire à son génie dantesque : n'était-ce pas lui qui avait sculpté *la Marseillaise?* n'était-ce pas lui qui avait fait le tombeau de *Godefroid Cavaignac?* n'était-ce pas aussi lui qui était l'auteur d'une apothéose de Napoléon? Consacré par ces trois œuvres significatives, son ciseau pouvait-il reculer devant un sujet comme celui de la mort de Ney?

Le public s'est donc vengé sur l'œuvre qui usurpait la place de

son idéal, et, injuste comme dans toutes ses vengeances, il a laissé déborder son mécontentement au delà du but. Dans son principe, je crois l'avoir démontré, le mécontentement du public était légitime; on ne saurait le confondre avec ces caprices d'enfant terrible que l'on est si souvent en droit de reprocher au peuple. Mais, du sujet choisi par Rude, la raillerie a rejailli sur l'œuvre elle-même, et le flot impur de l'ignorance s'est attaqué à la composition, aux ensembles, aux lignes, à l'expression, à l'exécution matérielle. Sur toutes ces questions, le public était plus incompétent que jamais. Si, sur certains points, il a rencontré juste, c'est pur hasard; et cependant il semblerait au premier abord, tant il s'est mis en frais d'analyse, que son jugement suppose une étude consciencieuse des lois de la sculpture. Mais, il ne faut pas s'y tromper, puisées dans l'arsenal banal de la critique, les considérations artistiques qu'il fait valoir contre la statue du maréchal Ney, il ne les invoque que pour le besoin de la cause et par une étrange confusion d'idées. Le premier et l'unique motif de son impression est le choix du sujet. Cette impression, le public, selon moi, en ignore encore la véritable nature; j'ai voulu restituer à sa conscience toute sa clarté!

C'est aux artistes qu'il appartenait de ramener l'opinion; mais, j'ai regret de le dire, ils n'ont pas eu ce désintéressement. Comme presque toujours en pareil cas, les ambitions rivales ont deviné le parti qu'elles pouvaient tirer de la situation, et elles n'ont eu que des préoccupations mesquines.

Rude exerçait une influence redoutable pour les médiocrités. Non-seulement il pratiquait son art avec cette supériorité qui irrite l'envie comme un défi, mais il professait publiquement, dans son atelier, une méthode qui obligeait bien des artistes à recommencer leur éducation. Appuyé sur la tradition, sur l'autorité des maîtres, sur l'étude comparée des chefs-d'œuvre démontrant les véritables principes de l'art, l'enseignement de Rude exigeait avant tout du sculpteur une connaissance approfondie de la nature; il ruinait bien des prétentions, dévoilait bien des charlatanismes et bien des pauvretés. Les œuvres de Rude étaient l'éclatante confirmation de sa parole. Sans rien devoir aux coteries ni aux gouvernements, il était devenu, après cinquante ans de travaux, le maître le plus important, le plus incontestable de l'époque. Enfin, en peu d'années il avait formé des élèves dont les succès rapides étaient une réponse victorieuse aux détracteurs de sa méthode et qui la propageaient avec ardeur. L'éducation du goût public allait se faire; il était temps d'aviser.

Mais pour entreprendre un pareil lutteur, il fallait un prétexte :

la statue du maréchal Ney vint combler de joie les partisans de la sculpture de sentiment et de l'art facile. Ils pouvaient enfin déverser le ridicule sur ce qu'ils appelaient la méthode Rude. Les chefs d'école n'eurent pas besoin de se montrer, ils avaient sous la main la jeunesse, la bouillante, la crédule jeunesse, si avide de duperies ; ils n'eurent qu'à froncer leur sourcil olympien. L'on vit alors se lever comme un seul homme tous ces irréguliers de l'art, tous ces volontaires du paradoxe, toujours prêts à s'enrôler au service de l'hérésie nouvelle, tous ces théoriciens de fantaisie, tous ces esthéticiens d'atelier qui passent leur temps à ériger des systèmes au lieu d'élever des statues. Quelle brillante, quelle glorieuse campagne ils ont fournie contre cette pauvre statue! Qu'ils étaient vraiment beaux, ces jeunes échappés de l'Ecole des beaux-arts! Il fallait voir avec quel noble orgueil ils faisaient saillir leur nerf philosophique! Il fallait entendre avec quel accent ils disaient : « Quoi! vous regardez ce *bonhomme!* Mais c'est absurde! mais c'est monstrueux! mais c'est de la folie! Voilà ce qu'apprend l'étude de la tradition! voilà où conduit le respect des règles, car on ne peut pas dire que ce ne soit pas fait selon les règles, c'est au contraire très-savant. » J'ai cru que de pareils jugements demandaient à être révisés.

Dans l'histoire de l'art, il est des œuvres qui au mérite artistique joignent l'intérêt de résumer la poétique de leur auteur, de refléter fidèlement leur individualité et d'être, pour ainsi dire, le symbole de leur génie. On reconnaît Michel-Ange dans le *Moïse*, Jean Goujon dans la *Diane de Poitiers*, Puget dans le *Milon de Crotone;* on trouvera la plus haute expression du génie de Rude non pas dans *le Départ*, qui ne le présente que sous un de ses aspects, mais dans le *Mercure*, œuvre de science et de sentiment, de positivisme et de poésie, de mouvement et d'harmonie, œuvre équilibrée, éclectique, comme l'était la sage intelligence de Rude, comme elle pleine de chaleur, de finesse et d'agilité. Avec le *Mercure*, la cause du mouvement en sculpture est gagnée. La vigueur florentine s'enveloppe dans le large antique.

Le Petit Pêcheur, l'*Hébé*, *l'Amour* et le *Louis XIII* appartiennent à ce style vif et rapide qui semble jouer avec la difficulté. J'ai conduit Rude jusqu'aux confins de ce monde des purs esprits où l'artiste cesse d'être homme pour devenir un génie, une force où son œuvre, dévoilant son principe, prend l'autorité d'une loi, où la création individuelle ne laisse plus paraître que le caractère divin qui lui confère l'immortalité. Il ne s'agit plus des moyens plus ou moins ingénieux auxquels l'artiste aura eu recours pour faire resplendir la lumière du beau ; il ne s'agit même plus du

plaisir que peut procurer à nos yeux cette éclatante lueur. Ce qu'il nous importe de connaître, c'est le foyer d'où elle émane, c'est la vérité qu'elle éclaire, c'est cette portion de notre nature qu'elle nous révèle et qu'elle glorifie. Nous mesurerons l'importance de l'artiste par la direction et la projection de sa pensée. Quelle sera donc la signification précise du génie de Rude? Je crois avoir suffisamment préparé le lecteur à me comprendre si je lui dis que Rude a été le sculpteur de l'activité. Après Phidias, qui représente l'harmonie; après Michel-Ange, qui a exprimé la force; après la grâce de Jean Goujon, après l'emphase du Puget, c'est-à-dire après la Grèce, après le moyen âge, après la Renaissance, après le siècle de Louis XIV, Rude est venu, qui a saisi tout le caractère de l'esprit moderne dans les généreuses expansions du génie français, et qui a montré l'activité humaine dans ce qu'elle a de plus libre et de plus volontaire, de plus intelligent et de plus moral.

MARC TRAPADOUX.

LES

CORRUPTEURS DU GOUT

A LA FIN DU XVIᵉ SIÈCLE

GONGORA

I

La fin du xviᵉ siècle offre un singulier spectacle qui n'a peut-être pas été assez étudié : c'est l'invasion générale, dans l'Europe entière, du mauvais goût, de l'affectation, des concetti et de ces extravagances de style et de pensée que nous retrouvons dans presque tous les auteurs de cette époque. Trois hommes ont paru, à peu près à la fois, qui se sont faits les chefs de cette hérésie littéraire, trois chefs écoutés de la foule, favorisés des grands, prônés, devenus célèbres, et dont l'influence désastreuse a été plus ou moins longue, suivant le tempérament intellectuel de leur pays. Ces hommes sont Lilly en Angleterre, Marini en Italie, Gongora en Espagne. Nous nous occuperons principalement de ce dernier.

Isolons d'abord le xviᵉ siècle, qui a concentré sur lui-même les éloges dont les siècles précédents, surtout le xiiᵉ et le xiiiᵉ, devaient avoir leur part; car l'étude et l'intelligence des bons auteurs sont un legs qu'ils lui ont laissé. On oublie trop ces moines savants, mais modestes et désintéressés, qui, dans le fond de leurs couvents, commençaient sans bruit l'œuvre de la renaissance. Dante, Pétrarque et Boccace sont les enfants de ces siècles. Jugeons des maîtres par les élèves. Maintenant, que voyons-

nous à cette époque? au lieu d'humbles moines, des pédants orgueilleux. Ils condamnent la langue vulgaire à l'obscur usage de la conversation des masses; ils écrivent en latin et veulent penser en latin. Ouvrages de science ou d'imagination, histoire, fables, récits, chants d'amour, prose et vers, tout s'écrit dans la langue morte qu'ils prétendent ressusciter; ils latinisent jusqu'aux noms de leurs pères pour se faire les concitoyens des auteurs qu'ils éditent, corrigent et commentent. Les uns prétendent écrire aussi bien que Cicéron; d'autres ont pour modèle Tacite. Juste Lipse le savait par cœur, et si fidèlement, qu'il s'offrait d'en réciter quelque passage que ce fût avec un poignard sur la poitrine destiné à s'y enfoncer au premier manque de mémoire.

Nous sommes loin de nier les services que ces savants ont pu rendre. Honneur à leur science, à leur persévérance, à leur foi dans les gros et doctes livres qu'ils ont accumulés et qu'on ne lit plus! Leur gloire, qu'ils partagent avec les moines du XIIe et du XIIIe siècle, est d'avoir renoué le fil interrompu de l'histoire et d'avoir ravivé les traditions philosophiques de l'antiquité. Mais leurs efforts pour ressusciter la langue latine comme langue littéraire étaient vains; la jument de Roland était morte et la langue latine aussi!

Pendant ce temps, si exclusivement employé à la galvaniser, quels progrès faisait la langue vulgaire? Ne voit-on pas, tout d'abord, que ces études pédantesques, venues au travers, en ont arrêté le développement? Ces hommes, dont plusieurs avaient du génie et auraient pu être les émules de Dante et de Pétrarque, la répudiaient avec dédain. Cependant elle marchait. Dante avait exprimé d'une façon naïve et charmante la raison de son futur triomphe : « Le premier, nous dit-il, qui écrivit en langue vulgaire fut entraîné par le désir de se faire comprendre d'une dame qui n'entendait ni le grec ni le latin. » Dante faisait ainsi par avance la satire des pédants du XVIe siècle. Il écrivit son grand poëme dans la langue nationale, qu'employèrent aussi Pétrarque et Boccace, qui fixèrent, l'un la poésie, l'autre la prose; mais qu'on était loin de ces grands hommes à la fin du XVIe siècle!

Les Italiens donnent pour excuse à leur retour opiniâtre vers le passé que la langue latine est un héritage de leurs ancêtres. Nous regrettons vivement qu'ils aient fait de leur science une œuvre de patriotisme, et, bien que Salfi, dans son *Résumé de l'histoire de la littérature italienne*, réclame aussi pour la mythologie son droit d'héritage, en ajoutant qu'elle est associée aux monuments et aux souvenirs de leur gloire nationale, nous déplo-

rons qu'ils aient réussi à ressusciter les dieux et les déesses de l'Olympe. Ce retour au paganisme empêchait l'élément chrétien, cet élément nécessaire de la littérature moderne, de se développer, et ce qui était l'élément religieux chez les poëtes de l'antiquité, ne l'étant plus chez nous, devenait un contre-sens. Ce contre-sens entraîna donc tous les poëtes de l'Italie dans une fausse voie; de là le défaut d'intérêt et l'absence de vie dans leurs productions. Aussi, malgré le génie de ses premiers écrivains, nés avant la science, et à l'exception du Tasse, qui fut grand malgré elle, on peut dire que ses études gigantesques ne lui ont pas profité (1). On compte, de 1550 à 1600, plus de six cent soixante poëtes, parmi lesquels il faut distinguer le cardinal Bembo, dont le titre de gloire est d'avoir voulu remettre en honneur l'école de Pétrarque; presque tous les autres sont de faibles imitateurs. Affectation de pensées, métaphores usées, hyperboles réduites à l'état de lieux communs, tels sont, en général, chez tous, les défauts au service desquels ils emploient une langue qui leur avait été léguée élégante et harmonieuse; partout un abus pédantesque des noms portés par les héros et les dieux de l'antiquité! Il faut, pour les comprendre, connaître mieux l'histoire des temps anciens que celle de nos jours, et la mythologie mieux que le catéchisme.

On voit qu'en Italie le terrain était bien préparé pour le triomphe de Marini.

. En France, la langue nationale se débattait avec plus de peine encore. Elle avait eu pourtant d'éloquents interprètes : Froissart, Joinville et Commynes, Rabelais et Montaigne, Villon et Marot; mais la France aussi s'était lancée dans la science et le pédantisme. Aussi forte que l'Italie dans l'étude de la langue latine, elle avait une supériorité marquée dans celle du grec. Au reste, ses poëtes latins étaient en grand nombre. Le recueil intitulé : *Deliciæ poetarum Gallorum*, 3 vol., 1609, renferme plus de cent mille vers. Les écrivains en langue vulgaire ne s'inspiraient plus que de leurs nouveaux modèles et s'efforçaient d'être romains ou grecs. A la fin du xvie siècle, nous avons Ronsard et sa pléiade, Ronsard qui surchargeait ses vers de mots latins, bientôt raturés par Malherbe, dont le mérite est d'avoir voulu une langue toute française. On ne voit dans tout cela que des études et des tâtonnements. Le génie est plus grammairien qu'il ne faut pour créer de grandes œuvres. D'ailleurs, la renommée

(1) Machiavel et l'Arioste, morts, l'un en 1530, l'autre en 1533, appartiennent au xve siècle autant qu'au xvie.

de nos poëtes français n'était rien contre celle de Turnebus, Victorius, Muretus et tous les noms en *us*.

Pendant que l'Italie et la France perdaient un temps précieux, l'Angleterre et l'Espagne, qui ne les suivaient que de loin dans leurs recherches patientes et leurs doctes élucubrations, avaient bien plutôt qu'elles une littérature nationale et la conservèrent plus longtemps intacte de toute imitation. Aussi voyons-nous que leur époque la plus glorieuse est celle où nous n'avons en France que des imitateurs ou des grammairiens. Shakspeare était inconnu hors de son pays ; mais s'il avait été l'égal des hommes célèbres du temps, s'il s'était mis dans l'esprit d'écrire en grec et en latin, de réimprimer, de commenter, de disputer sur le sens d'une phrase ou d'un mot, il n'eût certes pas été le Shakspeare que nous connaissons.

Lope de Véga était plus lettré, mais il avait toute l'Espagne pour public et préférait le suffrage de ce public à celui des dignitaires de la science.

Les ballades écossaises et les romances, les chroniques espagnoles ont une saveur toute nationale. Ce qui fait leur mérite, c'est qu'elles contiennent l'élément nouveau, l'élément chrétien, qui cédait ailleurs la place à ces dieux de l'Olympe auxquels on ne croyait plus, mais qui reprenaient une vie de convention à l'usage des littérateurs. Au reste, cette poésie espagnole offre la peinture vivante et naïve du caractère héroïque et religieux de ce peuple. Là, point d'imitation, et cependant pas de mauvais goût. On verra ce que fera plus tard l'imitation italienne et le contre-coup des études classiques.

Certainement, il fallait une transformation dans la poésie pour passer des âges héroïques aux âges plus civilisés. On en a fait hommage aux études du XVI[e] siècle; mais ne se serait-elle pas transformée par ses propres efforts? Etait-il nécessaire de faire de la servilité dans l'imitation, une condition de l'art? On se demande ce qui serait advenu si aucun des grands auteurs grecs ou latins n'eût survécu au naufrage de l'empire romain, ou s'ils n'eussent laissé que des traditions confuses; aurions-nous cessé d'avoir des écrivains et des poëtes, quand nous avons eu des architectes, des peintres et des musiciens qui, presque sans modèles et presque sans tradition, ont cependant acquis dans ce même siècle la perfection de leur art? Nous avons eu une architecture chrétienne, une peinture chrétienne, une musique chrétienne; si l'on eût imposé à l'une le plan unique du Parthénon, à l'autre de vieux tableaux d'Apelles et de Timanthe, grattés, nettoyés, revernis pendant un siècle, à celle-ci la musique des chœurs de So-

phocle et d'Euripide, en leur criant : Voilà vos modèles ; ne créez pas selon d'autre image, n'adorez pas d'autres dieux ; n'y a-t-il pas lieu de penser que ces arts y eussent plutôt perdu que gagné?

Les Espagnols ont-ils eu jamais le goût parfait des écrivains du siècle d'Auguste? Il faut avouer que non ; l'imagination, au delà des Pyrénées, a toujours été si emportée, si violente, qu'elle n'a jamais pu s'astreindre aux simples lois du bon sens, du beau idéal et de la pensée immatérielle et indépendante du moule qui la renferme.

Souvenons-nous d'abord que l'Espagne n'a pas peu contribué à la décadence de la langue latine elle-même : Sénèque, Martial et Lucain étaient des Espagnols. Or, les savants du XVI[e] siècle n'ont pas manqué de les remettre en lumière comme les meilleurs parmi leurs aînés. Ils ont donc, comme eux, servi de modèles. Nous avons bien vite passé par-dessus le siècle d'Auguste pour arriver à celui de Domitien, et nous n'avons réussi qu'à continuer la décadence romaine.

Triste résultat, qui a amené Lilly en Angleterre, Marini en Italie, Gongora en Espagne!

II

La vie de Lilly est peu connue ; il naquit dans le comté de Kent en 1553 et vécut à la cour d'Elisabeth où il semble avoir eu plus d'influence comme poète que comme courtisan ; car il n'eut jamais la place de *master of the revels*, maître des divertissements, qu'il ambitionna toute sa vie ; sa renommée, comme écrivain, devait lui survivre longtemps en Angleterre ; l'ouvrage auquel il l'a due est en deux parties, la première intitulée : *Euphuès et l'anatomie de l'esprit;* la seconde : *Euphuès et l'Angleterre.* Le héros est un jeune Athénien qui voyage d'abord à Naples, puis à Londres. Le style en est emphatique et pédant, plein de métaphores, de pointes et de jeux d'esprit. Les citations latines n'y manquent pas ; Lilly en met au reste jusque dans ses comédies, qui valent beaucoup mieux que son roman. L'influence qu'il exerça sur la littérature fut considérable. Il semble avoir été à la cour de la savante Elisabeth le maître du bel esprit et du beau langage. Président de cette société de beaux esprits féminins, Lilly imposa le raffinement de la pensée et l'affectation du style. Les auteurs du temps nous disent que les dames apprenaient ses phrases par cœur pour les mêler à la conversation ; on ne

parlait qu'*euphéisme;* le nom avait été pris au héros du roman, et est venu jusqu'à nous pour exprimer cette époque d'engouement qui fit ressembler les Anglaises aux Précieuses de notre pays.

Toutes les poésies du temps portent les traces de l'imitation de Lilly; les poëmes et les sonnets de Shakspeare en sont pleins. Mais de même que Corneille se dégagea bientôt des mièvreries de son temps, de même Shakspeare secoua bientôt ces paillettes qui déparaient son génie.

Che non sa far stupir vada alla striglia.

C'est ainsi que Marini envoie à l'étrille celui qui ne sait pas faire pâmer ses lecteurs de surprise.

Nada vulgar, rien comme tout le monde, telle était aussi la devise de Gongora. Ces deux poëtes ont, comme on le voit, le même but, la même ambition. Leur extérieur paraît avoir eu une grande ressemblance. Voici le portrait de Marini tel que nous le donnent MM. Ph. Chasles et Lefèvre-Deumier dans les biographies qu'ils ont faites de Marini, et auxquelles nous renvoyons le lecteur : « Il avait six pieds de haut, la mine longue et hâve, les cheveux rares et ébouriffés, l'œil distrait et égaré, le menton pointu, le nez aquilin, la taille excessivement déliée et les jambes d'une forme et d'une dimension extrêmement menues. » De son côté, Gongora avait, nous disent ses biographes, la taille élevée, le front découvert, la figure allongée et une maigreur si grande, qu'on l'avait surnommé *la Cigogne de la cour.*

Tous deux ont de l'esprit, et rien que de l'esprit; le cœur ne joue pas de rôle dans leurs ouvrages; et ils pèchent tous deux par l'invention. Dans leurs premières œuvres ils ont fait preuve d'un talent hors ligne, et qui fait regretter leurs divagations. Gongora a plus de lyrisme dans ses odes, plus de finesse et de mordant comme satirique, plus de vraie gaieté et même d'*humour* dans ses *letrillas;* mais il a été plus loin encore que Marini dans la voie des innovations. Celui-ci n'a fait qu'exagérer le mauvais goût de son temps, et n'a pas comme l'autre défiguré sa langue en y introduisant des mots étrangers, et en changeant la valeur des locutions admises par l'usage. Marini n'est coupable que de trop d'esprit; il jouait son monde et s'amusait de ses propres folies qui lui fournissaient les marbres et les tableaux du palazzo qu'il faisait bâtir à Naples. Celles de Gongora étaient plus désintéressées, et les Espagnols payaient moins bien ses bons mots et ses concetti : on ne lui offrait que des applaudissements et de la célébrité. Pauvre Gongora! il n'eut pas même de quoi se faire construire

une chaumière à Cordoue; sa mort fut aussi misérable que celle de Marini fut triomphante, et leurs deux existences offrent le même contraste. Ainsi que la plupart des poëtes, plus pauvres encore en Espagne que partout ailleurs, Gongora embrassa, pour avoir de quoi vivre, l'état ecclésiastique, après avoir suivi pendant onze ans des prétentions à la cour, sans autre résultat que le découragement et un maigre bénéfice dans l'église de Cordoue. Enfin, par la protection du duc de Lerme et du marquis des sept Églises, il obtint une charge de chapelain honoraire auprès de Philippe III. Il n'en jouit que peu de temps; tombé gravement malade pendant un voyage du roi en Aragon, la reine Isabelle de Bourbon lui envoya ses propres médecins; il n'en guérit que pour perdre la mémoire, et retourna mourir à Cordoue, un an après, le 23 mai 1627. Il était né en 1561, aussi à Cordoue, dans la rue même qui avait vu naître Martial.

L'école de Marini laissa des traces pendant près d'un siècle. Il faut même attendre jusqu'à la fin du XVIIIe siècle pour que le grave Alfieri vienne retremper la langue italienne dans le vieux langage de Dante, et lui rendre un peu de concision dans le style et un peu d'énergie dans la pensée.

Mais le mal produit par don Luis de Gongora eut des suites plus désastreuses encore; il précipita la langue espagnole dans un abîme dont elle a peine à se relever, même aujourd'hui. Cette littérature s'écroule en même temps que l'Espagne voit s'écrouler ses ressources et sa prépondérance politique, sa puissance au dehors et sa richesse au dedans. Cette ruine d'une nation dans tous ses fondements, sciences, lettres, lois civiles, guerre, finances, diplomatie, offre un spectacle étrange et terrible qui mériterait un examen approfondi. Nous donnerons quelques développements à l'examen des œuvres de Gongora. Si nous avons assigné les causes qui les ont amenées, il nous reste à rechercher pourquoi, lorsqu'en France ce mauvais goût a disparu promptement pour faire place à la langue la plus claire et la plus attique du monde, lorsqu'en Angleterre Shakspeare a suffi pour contre-balancer Lilly, et lorsque enfin on a vu le règne de Marini finir, quoique plus tard, pourquoi, en Espagne, le joug de Gongora et de son école a pesé si longtemps sur les esprits et maintenu la littérature espagnole à un niveau désespérant.

III

Le poëme du *Cid*, qui précéda *la Divine Comédie* d'un demi-siècle, a la simplicité homérique et le même intérêt que *l'Iliade* pour les lecteurs modernes; on y reconnaît la nature du génie espagnol, l'orgueil, l'honneur, la loyauté chevaleresque et la foi ardente. L'Espagne, occupée à reconquérir le sol national, ne se rattachait à la patrie européenne que par la communauté des croyances catholiques; aussi sa poésie est tout indigène, et la forme de la ballade est née sur le sol espagnol. Les ballades, les romances, les chroniques sont la vraie gloire littéraire de la patrie du Cid. Il y en eut une foule dans ces temps héroïques, et si on ne les retrouve qu'à la fin du xv[e] siècle, c'est que les poëtes de ce temps les empruntèrent à la tradition qui s'en conservait fidèlement. On sait qu'il y eut dans le xiv[e] et le xv[e] siècle une longue interruption dans le progrès des lettres, due sans aucun doute aux troubles dont l'Europe était pleine; cependant, en Espagne, on peut encore citer don Juan de Manoes, auteur du *comte Lucanor*, Juan rey de Hita, Enziña, l'initiateur du théâtre à qui on doit cette œuvre surprenante : *la Celestina*.

Le triomphe complet de la cause catholique, sous Ferdinand et Isabelle, inspira de nouveau les poëtes; mais Charles-Quint allait être cause de la première révolution qu'allait subir la littérature par l'influence italienne.

Quand l'Italie devint leur champ de bataille, les Espagnols en rapportèrent autant de sonnets que de lauriers. Juan Boscan nous raconte lui-même qu'une conversation avec Andréa Navagério, ambassadeur de Venise, le décida à employer pour la première fois la forme du sonnet : « J'essayai, dit-il, et je crus réussir; aussi continuai-je avec un zèle toujours croissant; ce ne fut pas toutefois sans opposition, ajoute-t-il, mais Garcilasso m'aida.

Garcilasso, qui mourut sur la brèche à trente-trois ans, et que vengea si terriblement Charles-Quint en faisant égorger toute la garnison de Fréjus, Garcilasso avait plus de génie que Boscan, son maître et son ami. Il imita Pétrarque, l'Arioste et surtout Sannazar dans ses églogues. Il reste un maître de la langue espagnole, parce que souvent il oublie le modèle pour n'être que lui-même. Il y eut donc dès ce moment deux écoles de poésie. Le célèbre don Diego Hurtado de Mendoza, Acuña, Gutierre de Cétina,

suivent celle de Boscan; Christoval de Castillejo, Antonio de Villégas, Argote de Molina maintiennent les traditions nationales. Lope de Véga et d'autres suivent les deux écoles.

Ainsi ce fut moins l'imitation directe des anciens qui influa sur la littérature espagnole que le contre-coup de cette imitation par l'école italienne; et c'était pis encore. Imaginez un imitateur de Benserade qui a traduit les *Métamorphoses* d'Ovide en rondeaux, ou de Brébeuf que l'on appelait même de son temps : *Lucano Lucanior*. Aussi sommes-nous, à la fin du XVI[e] siècle, en plein courant de l'antiquité païenne: Léandre, Adonis, Echo, Psyché, Atalante, Daphné et Apollon, Pyrame et Thisbé, Diane, Polyphème, remplissent tous les poëmes de cette époque en Espagne comme en Italie. Ce pédantisme importé d'Italie ne pouvait tomber sur un fonds plus disposé à le recevoir avec exagération; nous l'avons déjà dit, le goût des meilleurs n'y était pas trop sûr. Lope de Véga, que nous verrons combattre Gongora, fut un admirateur de Marini, correspondit avec lui, et lui envoya son portrait; enfin il appelle quelque part le Tasse, l'aurore de la gloire de Marini. Néanmoins, son théâtre est une œuvre exclusivement nationale; l'esprit de l'antiquité n'y souffle pas. Il n'a rien emprunté à Athènes, ni à Rome, à l'Italie, ni à la France. Il a vécu de ses propres forces parce qu'il était populaire, et représentait fidèlement les qualités et les défauts de sa nation.

L'école italienne produisit, dès l'abord, des hommes d'un talent incontestable : Luis de Léon, qui s'inspire d'Horace, et a mérité le nom d'*Horace chrétien* ; Fernando de Herrera, surnommé *le divin*, dont le génie a un grand mouvement lyrique, mais qui déjà introduisit le latin dans la langue castillane; le marquis de Santillane, qui, avec une grande prétention à la connaissance des anciens, ouvre, toute grande, la porte aux concetti italiens; Juan de Ména, qui, tout en voulant imiter Dante, reste pédant et recherché.

A côté d'eux, les conservateurs des vieilles traditions nationales résistent par leurs œuvres: *las Coplas*, de George Manrique, sont remarquables par la simplicité et le goût, et ont été dernièrement traduites par le poëte américain Longfellow. Pedro, comte d'Aranda, est exempt des affectations à la mode. Fernan Perez de Oliva, Antonio de Guévara, veulent remonter directement à l'imitation des anciens.

Cantoval, Francisco de Figueroa, Vicente Espinel, Montemayor, l'auteur de la *Diana inamorata*, sont éclectiques.

Vasco Diaz de Frexenal a le triste mérite d'être le précurseur reconnu de Gongora.

Nous sommes loin d'avoir cité tous les poëtes de cette époque.

C'est à peine une exagération poétique que cette exclamation de Lope de Véga dans une de ses épîtres : « *En cada esquina cuatro mil poetas!* quatre mille poëtes à chaque coin de rue. » En effet, les philosophes, les moralistes, les politiques, les diplomates, sont poëtes; les ministres, les favoris, les rois, les capitaines, les chapelains, les prêtres, grands et petits, autant de poëtes! Que voulez-vous? Cette langue est si doucement sonore et si musicale, qu'elle enivre ceux qui la prononcent comme ceux qui l'entendent; on n'y cherche que le plaisir de l'ouïe. C'est pour elle surtout que M. Nisard a pu dire avec tant de vérité : « L'oreille et la vue ont plus de part qu'on ne pense dans les impressions que l'on reçoit de la poésie. » Les syllabes se succèdent comme des notes mélodieuses que l'imagination méridionale improvise naturellement. Qu'est-ce que Lope de Véga, sinon le plus charmant des improvisateurs? On parlait, dans certaines réunions, des heures entières en vers. Cette poésie si facile, et si facilement mise au monde sans grandes idées derrière elle, devait nécessairement arriver à la monotonie ou à l'exagération.

La langue espagnole avait été héroïque avec les temps héroïques; mais, quand la guerre sainte fut finie et remplacée par les guerres d'ambition, quand le patriotisme passa les frontières, quand la religion ne fut plus une lutte, mais un triomphe, les qualités et les défauts de cette langue s'exagérèrent. On ne faisait que des ballades dans les temps héroïques; quand on fit des poëmes, les faits n'étaient plus héroïques; les expressions s'enflaient pourtant à mesure que les récits étaient moins glorieux. Bientôt la substance manque, et les poëtes veulent chanter encore: à l'un d'eux il faut absolument le même nombre de chants que dans *l'Enéide*, et il célèbre la prise d'une ville qui n'est pas celle de Troie. Sous Philippe III et sous Philippe IV, même sous Charles II, l'orgueil demeurera lorsqu'il n'y aura plus de quoi s'enorgueillir. Les poëtes seront aussi présomptueux que lorsque Charles-Quint avait six couronnes sur sa tête.

Dans leurs sonnets amoureux, on a dit fort justement que les soupirs des Italiens devenaient des cris en Espagne; cependant les Espagnols traitent, comme leurs maîtres, l'amour en rhéteurs; c'est la même idolâtrie conventionnelle, la même phraséologie sonore et creuse, et il semble que ce soit toujours la même maîtresse dont le type ne change jamais.

Le sonnet offrait, par la chute de son dernier tercet et par sa forme calculée et savante, un danger auquel il était difficile d'échapper : c'était le trait final, généralement considéré comme le beau dans les époques de décadence. Quant à l'avantage qu'il

semblait présenter en étant court et en mettant ainsi des limites à la fécondité des poëtes amoureux, qui dans une canzone s'arrêtaient rarement à moins de cent vers, il fut illusoire. Ces poëtes firent vingt sonnets de suite, et nous y perdons encore.

Certes, tout n'est pas décadence dans le changement que subissent les littératures; mais, en Espagne, la transformation que fit subir Gongora à la langue de son pays ne fut pas l'effet de « ce travail lent et perpétuel, souvent insensible, qui se fait dans les langues comme dans toutes choses, et même dans le corps humain, par suite d'un courant d'influence dont on ne se rend pas compte; » ce fut une préméditation de son esprit, une ambition de conquérant littéraire, un abus d'autorité, une législation nouvelle imposée de sang-froid; son but d'isoler plus complétement encore que ses précurseurs la langue poétique de la langue vulgaire, et de créer une oligarchie d'intelligence, ne fut qu'un contre-sens fatal à la langue espagnole; car il ne réussit qu'à tarir la source populaire où se retrempe la vraie poésie.

Le terrain, au reste, était bien préparé pour cette hérésie nouvelle; déjà, sous les yeux de Gongora, s'était élevée la secte extravagante des *conceptistas*, dont Ledesma est l'initiateur et le chef : c'était un certain mysticisme de pensée au service duquel on prodiguait les métaphores les plus étranges, les pointes, les jeux de mots, et jusqu'aux calembours; cette secte avait surtout ses adeptes dans la chaire chrétienne. Gongora fut plus dangereux, parce qu'il avait plus de talent et plus de volonté persévérante, et ce fut avec une obstination sérieuse qu'il entreprit son œuvre d'alchimie littéraire. L'expression consacrée parmi les critiques espagnols, c'est qu'il *inventa le style culto*, c'est-à-dire le style poli, raffiné, civilisé; il travaille non pas l'idée, mais l'instrument; il fait des mots nouveaux et modifie le sens des mots anciens; il attache à ceux-ci un sens profond par l'obscurité; il a même créé un nouveau système de ponctuation, sans doute pour se faire mieux comprendre, à quoi il ne réussit pas; il drape son style d'un manteau de pourpre; il introduit l'étiquette dans sa phrase, et la condamne à la dignité du courtisan le plus raffiné; s'il élève jusqu'à lui des expressions vulgaires, et il le faut bien quelquefois, ce n'est qu'à la condition de leur donner un sens tout opposé à celui que nous leur connaissons; avec cela, les inversions grecques et latines pour prouver sa science, les allusions mythologiques, les métaphores les plus guindées, les boursouflures les plus inouïes.

Et cependant c'est de cet homme qu'un critique éminent, un Espagnol, M. Adolphe de Castro, a dit : « C'est indubitablement le

premier des poëtes espagnols. » Et M. de Castro a raison ; c'est qu'il y a deux poëtes dans Gongora : le jeune homme de génie, et l'homme mûr qui n'eut plus que de l'esprit; l'écolier qui, à Salamanque, rêvait la gloire, et le prêtre qui, à Madrid, ne pensait plus qu'à la célébrité. C'est à quarante-cinq ans qu'il s'est fait novateur, de guerre lasse et de parti pris; tout ce qui lui vaut ce splendide éloge de la part du critique espagnol a précédé cette folie préméditée. Avant donc de justifier par des citations les reproches que nous venons de lui faire, qu'on nous permette d'augmenter sa culpabilité et nos regrets en le faisant connaître tel qu'il fut dans sa jeunesse.

IV

Gongora a touché à tous les sujets et employé toutes les formes de la poésie : ballades, romances, sonnets, chansons, satires; il a dépassé la plupart de ses rivaux par l'élégance du style, la finesse de la pensée, la malice de l'esprit, l'élévation de sentiment, suivant le genre qu'il adoptait dans ses caprices poétiques : il est tantôt de la vieille école nationale, tantôt de l'école italienne; aussi mordant que Quévédo dans la satire, surtout quand elle est personnelle, il a plus de verve encore et plus de franche gaieté. Il a reproduit avec bonheur la vieille ballade, au point de mettre en doute si celle qu'il fait circuler manuscrite n'est pas une perle retrouvée de la vieille couronne poétique de l'Espagne.

La forme des *letrillas* prête admirablement à la satire, à l'*humour* et à tous les sentiments vifs et gais. Le refrain semble les rapprocher de nos chansons et de nos romances. En voici un exemple :

Ayons les pieds chauds et laissons rire les gens.

Que d'autres s'occupent du gouvernement du monde et de ses monarchies, pourvu que j'aie des petits pains au beurre, de l'orangeade et de l'eau-de-vie pour mes matinées d'hiver,

Et laissons rire les gens.

Que le roi, dans des assiettes splendides, avale mille soucis en pilules dorées, pourvu que j'aie devant moi, sur ma petite table, une saucisse qui ait crevé sur le gril,

Et laissons rire les gens.

Que le marchand aille au loin chercher de nouveaux soleils; moi, je

cherche des coquilles et des colimaçons dans le sable fin de la rive, sous l'ombre d'un saule et en écoutant Philomena,

Et laissons rire les gens.

Que Léandre, pour voir sa dame, passe à minuit la mer, tout brûlant d'une flamme amoureuse; moi, j'aime mieux faire la traversée de Yépès à Madrigar...

Et laissons rire les gens.

Puisque l'amour est si cruel que d'une épée il fait le lit de noces de Thisbé et de Pyrame, que ma Thisbé, à moi, soit un pâté, et que ma dent en soit l'épée!

Et laissons rire les gens.

Gongora aime beaucoup les abeilles et les fait souvent voltiger dans ses vers; voici une petite ode tout anacréontique :

Sur la pente fleurie que l'aube brillante parsemait de perles, j'ai, pour ton front, tressé en guirlandes ces jasmins jaloux de la blancheur de ton teint et de l'haleine parfumée de ta bouche;

Un escadron volant d'abeilles gardait ces fleurs et les défendait au son de leurs clairons, en brandissant leurs dards de diamants;

Je les ai mises en fuite, mais chaque fleur me coûte une blessure.

Maitenant, Chloris, que j'ai enlacé ces jasmins à tes cheveux, je te demande plus de baisers que l'escadron n'eut d'abeilles. C'est un échange loyal : à toi les fleurs, à moi le miel!

Voici une petite pastorale vive et concise; elle a pour refrain : *Que ben bailan, las serranas, que ben bailan :* Qu'elles dansent bien, les villageoises, qu'elles dansent bien!

Dans les Pinarès, parmi les pins de Jucar, j'ai vu danser les villageoises, au son de l'eau, parmi les pierres, au son du vent, parmi les branches.

Ce n'était pas le chœur brillant des nymphes qui logent sous les ondes, ni celles que les bois vénèrent comme les compagnes de Diane.

C'étaient les villageoises de Cuença, l'honneur de cette montagne que deux ruisseaux viennent baigner pour baigner aussi leurs petits pieds.

Que ben bailan, las serranas!

Déjà le mauvais goût apparaît dans les vers suivants; mais on est tenté de le lui pardonner :

Ce ne sont pas tous des rossignols qui chantent là au milieu des fleurs, ce sont de petites cloches d'argent qui annoncent l'aube; ce sont de petites trompettes d'or qui sonnent la diane aux beaux yeux (soleils) que j'aime.

Rien de plus naïf que la romance de *la Colmeneruela*. C'est ainsi qu'on appelle en Espagne la jeune fille chargée de soi-

gner les ruches d'abeilles, parce que l'endroit où celles-ci sont réunies s'appelle le *colmenar*.

C'est la veille de Saint-Jean! Un caballero voit sortir d'un *colmenar* une jeune fille qui, sa cruche à la main, s'en va, joyeuse, et chantant, l'imprudente! ces paroles téméraires :

« Amour! *la Colmeneruela* te défie en champ clos; tu as beau être un dieu, vole et viens ici : armée de ma petite cruche, je t'attends, et me raille de toi. »

Sans doute Amour accepta le défi; car, au même moment, passe le caballero : des plumes tremblent sur son casque, et les diamants y brillent; ses éperons sont d'or; son regard est doux et courtois :

« Colmeneruela aux beaux yeux, aux lèvres rouges comme l'œillet, que répondra l'Amour à ton défi? S'attend-il à voir si courroucés les yeux dans lesquels il cherche le miel? Dis-moi-le, dis-moi-le. »

Le galant cavalier en même temps lui prend la main et met un rubis à l'un de ses doigts d'ivoire, puis Amour jette en traître une flèche fatale au cœur de l'imprudente.

Son cœur bat, son sein s'agite; elle s'écrie : « Il est temps, caballero, il est temps de nous en aller d'ici; ma mère va venir, elle est sévère : il est temps de partir. »

— « Dis à sa mère, Amour, si elle vient la chercher, qu'une abeille emporte sa fleur dans une ruche plus belle. Piquons! piquons! mon château n'est pas loin.

« Dis à sa mère, Amour, qu'elle ne s'afflige pas et ne pleure pas, puisque si elle perd une belle fille, elle gagne un gendre galant. Ce rubis lui prouvera qu'une abeille enlève sa fleur dans une ruche plus belle. »

Dans la pièce suivante, il nous donne son portrait :

Jeune encore d'années, vieux de malheurs, il a les tempes larges et les gencives serrées.

Il n'est pas très-grand de corps; cependant il vous atteindrait des figues de quelque figuier que ce soit.

Son front est spacieux, découvert et poli, bien qu'avec des angles, comme une place de ville.

Les sourcils arqués, prêts, comme des arbalètes, à tirer du sang de ceux qui l'attendent de pied ferme.

Les yeux sont grands, et sa vue plus grande encore.

La bouche n'est pas belle; pourtant, à l'heure des repas, elle lui donne plus de satisfaction que celle de sa nymphe.

La barbe, ni courte, ni longue, de façon à épargner le col de ses chemises.

Le dos et les épaules sont assez larges pour fournir mille reliques s'il était canonisé.

On voit que le poëte cordouan mérite sa place parmi les humoristes espagnols.

Voyez maintenant quelle foi naïve dans ces trois strophes sur la communion pascale :

Ame d'enfant, veux-tu, dis-moi, de cette manne blanche que voici? — Oui, oui, oui. — Ferme les yeux et ouvre la bouche.
Ah! mon Dieu! qu'ai-je donc mangé qui me paraît si bon? — Ame que la pénitence et la contrition ont ramenée à l'état d'innocence, si tu désires cette manne enfermée dans ce cristal de roche... ferme les yeux et ouvre la bouche.
Ame, ne te fie pas à la vue en cette occasion; car la foi vaut mieux les yeux fermés que la raison les yeux ouverts.
Les arguments sont vanité, le doute est folie.
Ferme les yeux et ouvre la bouche!

Qu'on nous permette de terminer par la traduction en vers d'un sonnet religieux :

LA CRÈCHE ET LA CROIX.

Etendu sur la croix, par les Juifs condamné,
Ton front pâle saignait sous le bandeau d'épine,
Et l'on offrit le fiel à ta lèvre divine...
Tu mourus, et, mourant, tu leur as pardonné.

Oui, ce fut un grand fait; mais quand, prédestiné,
Tu vins au jour, l'hiver, dans l'étable en ruine,
Près de l'âne qui broute et du bœuf qui rumine,
Le plus grand fait des deux, encor, c'est d'être né;

Et ce n'est pas, Seigneur, parce que ton enfance,
Sans se plaindre, a du temps supporté l'inclémence,
Quand sur tes membres nus soufflait le vent du nord;

Plus froide, au Golgotha, fut ta sueur sanglante!
Mais c'est que la distance encor plus m'épouvante,
De Dieu jusques à nous que de nous à la mort.

Certes, dans tout ce que nous venons de lire, on peut juger que Gongora était un vrai poëte; il a la grâce, la force et la naïveté; il conserve encore à la langue castillane sa richesse et sa pompe sans en altérer la simplicité; mais il est venu à la cour y chercher la fortune et ne l'a pas rencontrée; les poëtes célèbres y abondent; Lope de Véga et Caldéron triomphent sur la scène; Quévédo occupe la renommée par ses œuvres morales, ses satires et ses persécutions; lui, cependant, il vit à peine. Il n'a, dit-il lui-même dans une lettre, que des repas fort irréguliers, et ses vers composés à Cordoue et à Salamanque sont à peine connus à Madrid. Il invente alors le style *culto :* arrière ceux qui écrivent pour tout le monde; il n'écrira plus que pour les raffinés litté-

raires; le poëme intitulé *las Soledades* fit toute une révolution. Nous allons en donner une courte analyse pour faire juger au lecteur la différence qui sépare le Gongora que nous venons de citer du Gongora que nous allons lire.

Mais qui prendrons-nous pour commentateur? Nous nous déclarons, en toute humilité, impuissant à trouver notre chemin dans ces inextricables *solitudes* sans un fil conducteur; heureusement que les contemporains eux-mêmes du poëte cordouan le trouvaient aussi obscur que nous; et, de son vivant, ses amis et ses admirateurs s'empressèrent de joindre des commentaires à ce sublime ouvrage. Pellicer est suivi de Coronel, que d'autres accompagnent en grand nombre. Les deux mille vers du poëme ont produit plus de deux mille pages pour en éclaircir le sens. Coronel sous les yeux, commençons notre laborieuse étude.

Un noble étranger, amoureux dédaigné, s'embarque et parcourt les mers; son vaisseau fait naufrage; le voyageur est jeté sur une île inconnue vers laquelle une courte planche lui sert de dauphin. Imprudent qui avait confié sa vie à un pin égaré sur une Libye de flots! Tantôt bu par l'Océan, tantôt vomi par lui, il aborde sur un écueil couronné de joncs secs et de plumes chaudes encore; il trouve l'hospitalité là où l'oiseau de Jupiter avait placé son nid. Dans cette île qu'il croyait déserte, il rencontre, à sa grande surprise, une noce villageoise. Ce premier chant renferme le récit des plaisirs innocents et champêtres de ces bergers, la description de leurs jeux, de leurs luttes et de leurs danses, et se termine par la conduite solennelle des mariés au toit conjugal, où Vénus a préparé leur lit avec le duvet des colombes attachées à son char. Rien n'est tel que vous pouvez l'imaginer dans ce pays féerique : les oiseaux sont des cloches de plumes sonores qui donnent le signal de l'aube au soleil, lorsque celui-ci, sur son carrosse, quitte le pavillon d'écume. A ce spectacle, vous éprouverez, comme le noble étranger, une admiration dont le silence est la parole... Il voit des tours en ruine : Hélas! lui dit un vieux berger, elles furent autrefois si hautes que les étoiles étaient les lampions de leurs créneaux. Il rencontre une jeune fille qui se lave la figure dans une fontaine : « elle joignait le cristal liquide au cristal de sa joue par le bel aqueduc de sa main. » Pour lui, les bergères sont tout simplement des roses vêtues. Voici la phrase entière : « Le printemps, chaussé d'avril et habillé de mai, voit arriver les roses vêtues qui chantent entourées de guitares ailées; à leur voix le ruisseau fait de sa blanche écume autant d'oreilles qu'il y a de cailloux dans son lit. D'autres villageoises sont assises sous une voûte d'ombres peintes

à la fresque (pour dire fraîches, sans doute : *equivoco galantisimo*, s'écrie le commentateur). Quant à la mariée, elle est si belle qu'elle rendrait la Norwége torride avec ses deux soleils, et l'Ethiopie blanche avec ses deux mains. Dans l'or de ses cheveux sont enchâssés les rubis printaniers d'avril (lisez œillets).

Le deuxième chant n'est encore qu'un prétexte à une versification brillante et sonore où le mauvais goût et les ténèbres ne font que s'accroître. A l'endroit où le ruisseau se précipite dans la mer, Gongora le compare à un papillon de cristal qui va étourdiment non pas se brûler à la flamme, mais se noyer dans les eaux profondes de l'Océan, lequel devient alors un centaure écumeux, moitié eau douce, moitié eau salée.

Le voyageur désespéré est un témoin presque muet de cette vie d'insulaires villageois; une fois seulement il chante et répand ses plaintes mystérieuses; elles ont bien des raisons de l'être; il les termine par cet appel à la mort : Que l'Océan profond soit l'urne de mes cendres; que les monts qui m'entourent soient les obélisques de mon tombeau!

Nous serions injustes envers Gongora si nous ne disions pas qu'à côté de ces monstruosités de style, il y a quelques passages où, malgré lui peut-être, il redevient élégant et clair; mais ces passages sont rares.

Voilà donc où en était arrivé le premier poëte de l'Espagne! Nous n'avons pu traduire que son mauvais goût, nous sommes réduit à laisser deviner le reste.

Les poëmes de *Pyrame et Thisbé*, et celui de *Polyphème*, dépassent peut-être les *Soledades* en excentricités de style, et ont de plus l'assaisonnement d'ennui que de pareils sujets mythologiques nous inspirent aujourd'hui.

Une pareille révolution en littérature ne fut pas reçue sans résistance; les critiques, les satires, les injures, s'échangèrent avec acrimonie; Lope de Véga et Quévédo sont en tête des ennemis de cette secte dangereuse qui s'attaque à la langue castillane; Gongora ne se fait pas faute de leur répondre, et son talent pour la satire lui rendait la chose facile; lui-même prend les devants et commence le combat avec Lope de Véga et ses partisans :

Oisons, buveurs de piquette castillane, dont les flots grossiers coulent si facilement qu'ils inondent votre *Vega* (Lope de), appelée avec raison de ce nom de Vega (plaine) à cause de sa platitude.

Baignez-vous, en croassant, dans le fleuve aux cheveux blanchis de notre antique idiome, et, foule ignorante, injuriez ces eaux fécondes qui vous refusent le style attique et l'érudition romaine.

Respectez les cygnes *cultos*, non ceux dont les ruisseaux aiment à en-

tendre les chants lorsqu'ils meurent, mais ceux que les eaux d'Aganippe couvrent de leur docte écume.

Vous vous sauvez! Ne voulez-vous même pas les voir, tristes oiseaux des marais? Eh bien, n'ouvrez pas votre aile vulgaire, non, mais plongez, mes pauvres oisons.

Lope ne tarda pas à répondre :

Puisque tu n'exhales qu'erreur impertinente, oui, je veux plonger comme un oison pour ne pas te voir, ô cygne au cou pelé...

Grâce aux visions qui t'enchantent dans cette route nouvelle où tu te fourvoies, ton génie, jadis heureux, délire aujourd'hui.

Il y a dans cette réponse moins de colère que de pitié pour cet enfant prodigue. En plusieurs occasions Lope de Véga a donné son opinion sur Gongora : c'est toujours un mélange de critique sensée et de regret, un sentiment d'admiration pour le poëte, à peine modifié par son opposition au novateur.

Quévédo vit plus loin que tous les autres ennemis de Gongora. Il devina tout le mal qui allait naître de cette innovation désastreuse vers laquelle il voyait s'étendre la faveur de la cour, et prit des moyens plus sérieux pour l'arrêter dans sa marche déjà trop rapide. Il tira de la poussière et de l'oubli les manuscrits de Fray Luis de Léon, de Francisco de la Torre, et de Francisco Sanchez de los Brazos, et surveilla leur impression; il voulait préserver la jeunesse de l'exemple pestiféré de Gongora, et lui donner de meilleurs modèles à suivre. Mais la guerre se déclara bientôt entre les deux poëtes, et l'on s'attendit à de beaux faits d'armes; car les deux champions avaient une égale habileté dans la satire.

Il dort en Espagnol et rêve en Grec, disait Gongora en raillant la traduction d'*Anacréon;* ce n'est qu'un ivrogne, un pédant grossier, un ignorant critique, et cent autres gentillesses. De son côté, Quévédo : « J'oindrai pour toi mes vers avec du lard pour que tu ne me les ronges pas, Gongorilla. » Et ailleurs : « Quelle chose impertinente qu'il faille commenter aujourd'hui ce qui n'est écrit que d'hier! »

La faveur que les dames de la cour d'Elisabeth prodiguèrent à Lilly, et le salon de Mme de Rambouillet à Marini, ne manqua pas à Gongora de la part des dames espagnoles. Il devint leur idole; elles propagèrent sa doctrine, prétendirent le comprendre, et cherchèrent à l'imiter. Quévédo vit bien que là était le plus grand danger pour l'avenir de la langue castillane; aussi dirigea-t-il contre elles un pamphlet dont voici le titre tout au long :

La culta latiniparla.

Catéchisme de mots pour l'instruction des femmes cultistes et hembrilatinas, etc., etc., par Aldobrando, Anatema, Cantacuzano, gradué en sciences ténébreuses, docteur en obscurité, naturel *de las soledades* (allusion au poëme de Gongora) s'adressant à doña Scolastique Poliante de Calepino, señora Trilingue et dame de Babylonie. Dans l'épître dédicatoire, il s'annonce comme portant une lampe pour éclairer ceux qui voyagent dans les proses lugubres, et ce n'est pas sans raison.

Sept cultistes, Montalvan en tête, s'érigent en juges et écrivent un pamphlet intitulé : *Tribunal de la justa venganza*, contre les écrits de Quévédo, maître en erreurs, docteur en impudence, licencié en bouffonnerie, bachelier en turpitudes, professeur de vices, protodiable parmi les hommes, poëte bâtard, auteur de coq-à-l'âne, de quolibets, censeur plein de malice, calomniateur perpétuel des ouvrages d'autrui, etc., etc... Le pamphlet, du reste, ne manque pas d'esprit, la méchanceté en a toujours. Ainsi le troupeau servile des amis extravagants de Gongora se charge de sa vengeance : ils ont le mot d'ordre, on siffle un *entremes* (un intermède) de Quévédo au théâtre; il est hué sur les degrés de San Felipe; on s'assemble en tumulte à la porte de Guadalajara; les satires, les bons mots, les injures qui ont poussé durant la nuit dernière passent de main en main ou de bouche en bouche; on médit, on calomnie, on l'accuse au palais du roi, aux tribunaux de justice et avec plus d'instance encore à celui de l'inquisition; au feu un homme qui n'admire pas Gongora! Enfin, aux obsèques de Montalvan, le P. Niseno prêche une croisade contre lui, en pleine chaire. Quévédo ne s'émeut pas et s'écrie : « Beaucoup de gens disent du mal de moi, et je dis du mal de beaucoup de gens; mais ma parole est plus vaillante que la leur, puisqu'eux étant en si grand nombre, moi je suis seul! » A cette même porte de Guadalajara, rendez-vous sans doute de la jeunesse dorée de cette époque, il voit quelques oisifs regarder un tableau qui représentait saint Jérôme flagellé par des anges; il improvise cette redondilla :

On le flagelle parce qu'il a lu Cicéron. Jour de Dieu! que serait-ce s'il avait lu Montalvan?

Les spirituels factums de Quévédo ne furent pas utiles à la cause de la langue castillane; Molière, dans sa pièce des *Précieuses*, fut plus heureux : c'est qu'il s'adressait du haut de la scène à tout un public qui lui fit écho, et qui avait peut-être plus de bon sens que le public espagnol; d'ailleurs, celui-ci ne fut pas con-

sulté; les mordantes critiques de Quévédo circulaient manuscrites, et n'étaient lues que par ses amis ou ses ennemis. Gongora n'y trouva qu'une raison de plus pour s'obstiner dans la fatale entreprise qu'il avait commencée; à une satire il en rendait deux, et voilà tout ce qu'il en fut.

La France n'eut pas pour le poëte espagnol l'engouement qu'elle avait eu pour Marini (Boileau ne le nomme même pas pour le critiquer). Désormais la France était devenue la gardienne sévère du goût, et ne s'occupait même plus des écrivains étrangers. C'est plus de quatre-vingts ans après la mort de Gongora, que Lesage est venu inquiéter son ombre par ses fines et ingénieuses critiques. Son jugement est curieux à consigner ici; d'ailleurs, la scène est charmante, et on ne l'accusera pas d'avoir été empruntée aux Espagnols.

Fabrice, retrouvé par Gil Blas, s'est fait poëte : « Préférablement à Lope de Véga, à Cervantes et autres fameux auteurs, j'ai pris, dit-il, pour maître, un jeune bachelier cordouan, l'incomparable don Luis de Gongora, le plus beau génie que l'Espagne ait produit; il ne veut pas que ses ouvrages soient imprimés de son vivant, et se contente de les lire à ses amis; ce qu'il y a de particulier, c'est que la nature l'a doué du rare talent de réussir dans toutes sortes de poésies... — Tu me fais, lui dis-je, un beau portrait de ce bachelier, et je ne doute pas qu'un personnage de ce mérite-là n'ait bien des envieux. — Tous les auteurs, répondit-il, tant bons que mauvais, se déchaînent contre lui; il aime l'enflure, dit l'un, les pointes, les métaphores et les transpositions; ses vers, dit l'autre, ont l'obscurité de ceux que les prêtres saliens chantaient dans leurs processions... C'est donc sous un si habile homme que j'ai fait mon apprentissage, et j'ose dire qu'il y paraît. »

Gil Blas lui témoigne en buvant avec lui le désir de voir quelques-unes de ses compositions : « Malgré le charme d'un débit emphatique, je trouvai l'ouvrage si obscur que je n'y compris rien du tout; il s'en aperçut. — Ce sonnet, me dit-il, ne te paraît pas fort clair? Je lui avouai que j'aurais voulu un peu plus de clarté; il se mit à rire à mes dépens. — Si ce sonnet, me dit-il, n'est guère intelligible, tant mieux: les sonnets, les odes et les autres ouvrages qui veulent du sublime, ne s'accommodent pas du simple et du naturel, c'est l'obscurité qui en fait tout le mérite. Il suffit que le poëte croie s'entendre. — Tu te moques de moi, interrompis-je, mon ami; il faut du bon sens et de la clarté dans toutes les poésies, de quelque nature qu'elles soient, et si ton incomparable Gongora n'écrit pas plus clairement que toi,

je t'avoue que j'en rabats bien ; c'est un poëte qui ne peut tromper tout au plus que son siècle.

... Nous sommes cinq à six novateurs hardis qui avons entrepris de changer la langue du blanc au noir ; nous sommes secondés par un nombre de partisans de distinction ; nous avons dans notre cabale jusqu'à des théologiens ; après tout, notre dessein est louable, et, le préjugé à part, nous valons mieux que ces écrivains naturels qui parlent comme le commun des hommes. Je ne sais pas pourquoi il y a tant d'honnêtes gens qui les estiment ; cela était fort bien à Athènes et à Rome où tout le monde était confondu ; c'est pourquoi Socrate dit à Alcibiade que le peuple est un excellent maître de langue ; mais, à Madrid, nous avons un bon et un mauvais usage, et nos courtisans s'expriment autrement que nos bourgeois.

Gil Blas interrompt son ami par un éclat de rire et par ces mots : « Va, Fabrice, tu es un original avec ton langage précieux. — Et toi, lui répond-il, tu n'es qu'une bête avec ton style naturel... » Heureusement une dernière bouteille de vin les grise et les met d'accord.

Les partisans de distinction dont se vante Fabrice étaient d'abord le comte-duc Olivarès, favori de Philippe IV : « Il brille dans le conseil par son éloquence naturelle, nous dit Gil Blas, et il écrirait aussi bien qu'il parle s'il n'affectait pas, pour donner plus de dignité à son style, de le rendre obscur et recherché ; » puis le comte de Villamediana, l'amoureux de la reine Isabelle de Bourbon, qui, pour l'emporter dans ses bras, mit le feu au palais pendant une fête, et dont on attribue la mort mystérieuse à la jalousie du roi ; on peut compter encore don Francisco de Trillo y Figueroa ; don Augustin de Salazar y Torrès, qui, à douze ans, récita de mémoire les poëmes de *las Soledades* et de *Polyphème*, et en commenta les passages les plus obscurs ; enfin don Juan de Jauregay, qui, après avoir donné de sages préceptes dans un traité écrit spécialement contre le style *culto*, quitta l'école de Séville pour celle de Gongora aussitôt qu'il résida à la cour comme écuyer de la reine.

Il y eut pourtant quelques hommes de talent qui protestèrent contre le triomphe du mauvais goût : Arguyo, Francisco de Medrano, Antonio Balvas, à propos duquel Lope de Véga disait que l'ancien langage national commençait à résonner à ses oreilles comme une langue étrangère ; les deux frères Argensola, de l'école italienne, Estévan. Manuel de Villégas, qui imite Horace, traduit Anacréon, mais conserve les traditions de la langue castillane ; le prince Borja, Esquilache, le comte de Rebolledo, poëtes de l'école de Séville.

Mais ces voix sont étouffées; désormais il n'y a plus de salut hors du cultisme; Lope de Véga, Quévédo, sont morts coupables eux-mêmes de cet entraînement dans leurs dernières années. Caldéron cède au goût déplorable de son noble public; il improvise ses rôles dans les pièces où Philippe IV improvise les siens: le moyen au génie lui-même d'échapper au style qui fait partie de l'étiquette du palais!

Le langage de la poésie la plus hétéroclite passe dans la prose par l'exemple de Paravicino, prédicateur de la cour; le style devient fantastique; tout se hâte vers la dégradation commune de la littérature et de la monarchie, car toutes deux vont d'un même pas à la ruine. C'est sous Philippe IV que la Catalogne se révolte, que la Jamaïque est prise par les Anglais et le Roussillon par la France; le Portugal se détache de la domination espagnole : voilà pour l'extérieur. Au dedans, les monnaies sont altérées, les taxes honteusement augmentées, et l'intérêt de la dette publique diminué. On était effrayé des signes du temps; on émigrait en grand nombre; les plus timides s'abritaient dans le célibat sous le capuchon du moine ou sous la robe du prêtre; villes et villages se dépeuplaient; Séville perd les trois quarts de ses habitants, Tolède un tiers; Ségovie, Medina del Campo s'appauvrissent dans de plus fortes proportions : tout le pays dégénère. Sous Charles II, ce sera pis encore : pendant cette longue minorité, pleine de troubles, l'Espagne est un spectacle de ruine et de dilapidations; pas une forteresse en état de défense; les vieux arsenaux qui avaient vu sortir la grande *Armada* sont vides; on ne construit pas, on ne sait plus construire un vaisseau. Les revenus anticipés depuis si longtemps suffisent à peine aux besoins les plus urgents; la table même du souverain n'est plus royalement servie; l'envoyé d'Autriche exprime ses regrets de n'être ambassadeur que pour être témoin d'une si honteuse et si déplorable misère.

Tel est le tableau que nous fait un historien de l'état de l'Espagne : quelle chute! de quelle hauteur, et dans quel abîme! Un autre nous apprend que toutes les sciences morales ou philosophiques, toutes les études littéraires, étaient négligées, abandonnées; il n'y avait plus ni maîtres ni élèves, toutes les chaires des universités étaient vacantes; celle de mathématiques fut sans élèves pendant un siècle, et même sans professeurs pendant cinquante ans.

Lorsque Philippe V, le petit-fils de Louis XIV, voulut importer la littérature française, la lutte fut inféconde; les défenseurs du passé répudiaient Lope de Véga, et portaient le nom de Gongora inscrit sur leur drapeau; l'innovation française était antipathique

au génie espagnol; sur ce point-là, il y avait encore des Pyrénées; on ne change pas de littérature comme de roi, et la fusion n'était pas facile entre Racine et Gongora.

Ce fut donc Gongora qui donna le dernier coup à la littérature espagnole et qui la précipita dans le gouffre. Sans invention, sans idées, sans profondeur, il devint un jongleur littéraire, exécutant des tours de force avec moins de grâce et de fantaisie que de contorsions ridicules et pénibles; mais, s'il fut chef d'école, et chef d'école suivi comme aucun ne l'a jamais été, la faute en est aux motifs que nous venons de donner.

Le tort de l'Espagne, c'est de n'avoir pas transformé la poésie, et le reproche peut également s'adresser à la patrie de Marini. En Allemagne, en Angleterre et en France, la poésie a laissé les vieilles routes, elle a secoué le joug que le xvi[e] siècle avait si longtemps fait peser sur elle; elle a réagi contre l'imitation servile des Grecs et des Romains, elle a rejeté dans l'oubli les dieux de l'Olympe et la mythologie.

La bonhomie intime, l'analyse psychologique, l'imagination rêveuse, le coin du feu, le chant du laboureur, le ronflement de la théière, les douceurs de la famille, ont été les nouveaux thèmes de la poésie douce et facile.

Ensuite elle a abordé des sujets plus élevés et plus nobles; elle a étudié, analysé et peint la nature; elle a substitué le panthéisme à la mythologie; plutôt que de manquer de Dieu, elle a mis Dieu dans le brin d'herbe comme dans les astres du firmament; mais, en retouchant la terre, elle a, comme Antée, repris des forces nouvelles, et nous avons vu renaître la poésie religieuse avec de magnifiques accents.

E. Lafond.

LE

RENDEZ-VOUS[1]

Attends-moi là. Je ne manquerai pas de te rejoindre dans ce creux vallon.

HENRY KING, évêque de Chichester.

Être mystérieux et voué au malheur, troublé par l'éclat de ton imagination, tu as péri dans les flammes de ta propre jeunesse! Ma mémoire peut encore évoquer ton image ; tu te dresses encore une fois devant moi, non pas, hélas! tel que tu es dans la sombre et froide vallée de la mort, mais tel que tu étais, tel que tu devais être, gaspillant une existence de splendides rêveries dans une cité de vagues visions, dans la Venise aimée, dans ce paradis maritime, dont les vastes croisées contemplent avec un sentiment amer et profond les mystères de l'onde silencieuse. Oui, je le répète, tel que tu devais être. Certes, il existe d'autres mondes que celui où nous vivons, d'autres pensées que celles de la multitude, d'autres rêves que les rêves des sophistes. Qui donc se permettra de trouver à redire à ta conduite? Qui osera blâmer tes heures visionnaires ou traiter de gaspillage de la vie ces folies où tu dépensais la surabondance de ton énergie indomptable?

Ce fut à Venise, sous la galerie abritée qu'on nomme *Ponte di Sospiri*, que je rencontrai pour la troisième ou la quatrième fois la personne dont je viens de parler. Je n'ai plus qu'un vague souvenir des détails de cette rencontre... Mais si, je me les rappelle! Comment les aurais-je oubliés? L'obscurité profonde, le pont des Soupirs, la beauté des femmes, le génie de la poésie allant et ve-

(1) La célébrité d'Edgar Poe nous engage à publier cette nouvelle encore inédite en français, et qui se distingue par un cachet d'originalité tout particulier. Le traducteur s'est efforcé de rendre non-seulement la pensée qu'il interprète, mais aussi cette simplicité de style qui, pour Edgar Poe, était un moyen de faire ressortir l'originalité du fond.

nant le long de l'étroit canal, tout cela est présent à ma mémoire.

La nuit était d'une obscurité peu commune. La grande horloge de la Piazza avait sonné la cinquième heure de la nuit italienne. La place Campanille était déserte et silencieuse; les lumières du vieux palais ducal s'éteignaient une à une. Revenant de la piazzetta, je rentrais chez moi par le Grand-Canal; mais, au moment où ma gondole arrivait en face de l'entrée du canal San Marco, une voix de femme retentit soudain dans le calme de la nuit, le troublant par un cri sauvage, hystérique, prolongé. Effrayé par ce cri funèbre, je me levai d'un bond, tandis que mon gondolier laissait échapper son unique rame et la perdait sans retour dans l'obscurité. Incapables de guider notre barque, nous dûmes nous abandonner au courant qui se dirige du petit chenal vers le grand. Pareille à un immense condor au plumage d'ébène, la gondole s'avançait lentement vers le pont des Soupirs, lorsqu'une multitude de torches, flamboyant aux croisées et sur le perron du palais ducal, vint tout à coup transformer l'obscurité en une clarté livide presque surnaturelle.

Un enfant, glissant des bras de sa mère, venait de tomber d'une des croisées supérieures de l'édifice élevé dans le sombre et profond canal. L'onde perfide s'était paisiblement refermée sur la victime. Bien que ma gondole fût la seule en vue, plus d'un robuste nageur luttait déjà contre le courant, cherchant en vain à la surface le trésor qu'on ne devait retrouver qu'au fond du gouffre. Sur les larges dalles de marbre noir conduisant au palais, à quelques marches au-dessus du niveau de l'eau, se tenait une femme dont tous ceux qui l'ont vue à cette époque se souviennent encore. C'était la marquise Aphrodite, l'adoration de Venise, la plus gaie des folles enfants de l'Adriatique, la plus belle où toutes sont ravissantes, la jeune épouse du vieux et roué Mentoni, la mère du bel enfant (son premier et unique espoir) qui, enseveli sous cette eau trouble, songe avec angoisse aux douces caresses maternelles, et épuise sa frêle existence en vains efforts pour invoquer un nom chéri.

Elle reste isolée au milieu des groupes formés à l'entrée du palais. Ses petits pieds nus et argentés se reflètent dans le miroir de marbre noir du perron. Ses cheveux, presque à moitié défaits pour la nuit au sortir de quelque bal, et où scintille encore une pluie de diamants, encadrent sa tête classique de boucles d'un noir bleuâtre, qui imitent les reflets de l'hyacinthe. Une draperie blanche comme la neige, légère comme la gaze, semble la seule qui recouvre son corps délicat; mais pas un souffle ne vient animer la lourde atmosphère de cette chaude nuit d'été, ni agiter les

plis de la robe vaporeuse qui retombe autour d'elle comme son vêtement de marbre autour de la Niobé antique. Pourtant — chose étrange! — les grands yeux lumineux de la marquise ne s'abaissent pas sur la tombe qui vient d'engloutir son plus cher espoir; ils sont fixés dans une tout autre direction. Le donjon de la vieille république est, j'en conviens, le monument le plus remarquable de Venise; mais comment la noble dame peut-elle s'obstiner à le contempler ainsi, lorsque, à quelques pieds au-dessous d'elle, son enfant râle asphyxié? Ce sombre renfoncement s'ouvre juste en face de la croisée de sa chambre : que peut-elle donc voir dans l'ombre, dans l'architecture, dans les antiques corniches revêtues de lierre de cette cavité, qui ne l'ait déjà étonnée un millier de fois? Bah! ne savons-nous pas que, dans un pareil moment, l'œil humain, semblable à un miroir brisé, multiplie les images de la douleur et contemple dans maint endroit lointain la cause d'une angoisse présente?

A une dizaine de marches au-dessus de la marquise, et sous la voûte d'entrée, on aperçoit ce vieux satyre de Mentoni. En toilette de bal, il tient à la main une guitare, dont il tire par intervalles quelques notes, et semble s'ennuyer à périr, tandis qu'il donne de temps à autre des ordres aux gens qui cherchent à sauver son fils.

N'étant pas encore revenu de ma surprise, je me tenais toujours debout dans ma barque, et aux yeux des groupes agités, je dus avoir l'air d'un spectre, d'une apparition de mauvais augure, lorsque, pâle et immobile, je passai devant eux dans ma gondole funéraire.

Toutes les tentatives furent vaines. Les plus énergiques parmi les plongeurs paraissaient se relâcher de leurs efforts et s'abandonner à un morne découragement. Il ne semblait rester que fort peu d'espoir de sauver l'enfant... (et la mère, qui donc la sauvera?)... Mais voilà que tout à coup on voit sortir de l'ombre de ce renfoncement, situé en face des croisées de la marquise et attenant à la vieille prison républicaine, un homme enveloppé d'un manteau, qui, après s'être montré un instant à la lueur des torches, sur le bord vertigineux de la descente, se précipite la tête la première dans le canal. Quelques minutes encore, et il gravit les marches de marbre du palais Mentoni, pour déposer aux pieds de la marquise son enfant toujours vivant; alors le manteau de l'étranger, tout ruisselant d'eau, se détache, tombe à ses pieds et révèle aux yeux des spectateurs surpris la gracieuse personne d'un très-jeune homme, dont le nom était pourtant célèbre dans la plupart des contrées de l'Europe.

Il ne prononça pas une parole. Mais la marquise? Ella va saisir son enfant, le presser contre son sein, étreindre le petit corps, l'étouffer de caresses? Erreur. Une suivante a reçu le précieux fardeau et l'emporte au loin dans le palais, sans que la mère y fasse attention. Regardez la marquise. Voyez trembler ses lèvres, ses lèvres adorables; des larmes s'amassent dans ses yeux, ces yeux qui, comme l'acanthe de Pline, sont « doux et presque liquides. » Oui, ce sont de vraies larmes. Et tenez, la femme tressaille des pieds à la tête; la statue respire enfin! La pâleur de ce visage de marbre, le gonflement de cette poitrine de marbre, jusqu'à la blancheur de ces pieds de marbre, on les voit s'animer soudain d'une rougeur involontaire. Un léger frisson parcourt son corps délicat, semblable aux beaux lis argentés qu'agite, au milieu de l'herbe, la douce brise d'un climat napolitain.

Pourquoi la noble dame a-t-elle rougi de la sorte? Cette question doit rester sans réponse. Peut-être s'aperçoit-elle que, dans la précipitation de sa terreur maternelle, elle a oublié, en quittant son boudoir, d'emprisonner ses pieds mignons dans leurs pantoufles et de jeter sur ses épaules vénitiennes la draperie qui devrait les cacher. Quel autre motif aurait pu causer cette rougeur, ce regard effaré, suppliant, les palpitations inusitées de son sein gonflé, la pression convulsive de sa main, qui, tandis que le vieux Mentoni regagne nonchalamment le palais, rencontre par hasard celle de l'étranger? Comment expliquer autrement le ton peu élevé, — c'est à peine si les paroles parvinrent jusqu'à moi, — de l'exclamation incompréhensible que la noble dame laisse échapper, au lieu de remercier le sauveur de son enfant?

— Tu as vaincu, murmure-t-elle (à moins que le bruit de l'eau ne m'ait empêché de bien entendre), — tu as vaincu! Une heure après le lever du soleil, je serai au rendez-vous. Soit!

Le tumulte s'était apaisé. Les dernières lumières s'éteignaient aux croisées du palais ducal. L'étranger, que je venais de reconnaître, restait seul sur le perron. En proie à une agitation inconcevable, il tremblait en regardant autour de lui, à la recherche d'une gondole. Je ne pus me dispenser de mettre la mienne à sa disposition, et il accepta mon offre. Mon batelier s'étant procuré un autre aviron à l'embarcadère des gondoles, nous nous dirigeâmes vers la demeure du jeune homme, qui ne tarda pas à retrouver tout son sang-froid et parla avec une cordialité apparente de nos relations passées.

Il est des sujets sur lesquels j'aime à m'étendre, que je me plais à décrire minutieusement. La personne de l'inconnu, —

qu'on me permette de désigner ainsi un homme dont on connaissait si peu l'existence, — est un de ces sujets-là.

Sa taille était un peu au-dessous de la moyenne, bien qu'à certains moments de passion, sa taille parût littéralement *se dilater*, et donner un démenti à la réalité. La svelte symétrie, je dirai presque la mignonne symétrie de sa personne annonçait bien plus cette activité dont il venait de faire preuve, que la force herculéenne qu'on lui avait vu déployer sans effort en mainte conjoncture plus dangereuse. Avec la bouche et le menton d'un dieu, avec de grands yeux étranges, sauvages, d'un éclat humide et dont la couleur variait du brun-noisette au noir de jais, il avait des traits d'une régularité aussi classique que ceux du buste de l'empereur Commode. Néanmoins, c'était là une de ces physionomies comme chacun en a rencontré à une époque de sa vie pour ne plus les revoir; elle n'avait aucune expression stéréotypée ou dominante qui pût la fixer dans la mémoire, — un de ces visages, enfin, qu'on oublie dès qu'on l'a vu, tout en éprouvant un vague et continuel désir de le revoir. Non que chaque rapide passion manquât jamais de se refléter distinctement sur ces traits comme dans un miroir; seulement, le miroir vivant était aussi impuissant que les autres à conserver la moindre trace de la passion disparue.

En me quittant, le soir de l'aventure en question, il me pria, avec une insistance qui m'étonna un peu, d'aller le voir le lendemain de *très*-bonne heure. Peu de temps après le lever du soleil, je me rendis donc à son palais, vaste édifice d'une splendeur sombre, mais fantastique, comme ceux qui dominent le Grand-Canal dans le voisinage du Rialto. On me conduisit, par un large escalier tournant, pavé en mosaïque, vers un appartement dont la magnificence sans pareille m'éblouit dès que j'eus franchi le seuil.

Je savais que mon hôte était riche. La renommée parlait de sa fortune en termes que mon ignorance avait toujours qualifiés de ridicule exagération. Mais, à peine eus-je jeté un regard autour de moi, que je me demandai comment un particulier, quelque riche qu'il fût, avait pu rassembler toutes les merveilles qui m'entouraient.

Bien que le soleil, ainsi que je l'ai dit, fût déjà levé, la salle dans laquelle on m'introduisit se trouvait encore brillamment éclairée. Cette circonstance, jointe à la fatigue empreinte sur le visage de mon ami, me donna à croire qu'il ne s'était pas couché depuis la veille. L'architecture et les ornements de la salle témoignaient évidemment d'un désir d'émerveiller, d'éblouir le spectateur. On avait eu peu d'égards pour ce décorum que les artistes nomment

l'*ensemble*. On n'avait pas, non plus, cherché à donner à l'appartement une couleur locale quelconque. L'œil allait d'un objet à l'autre sans s'arrêter sur aucun, — ni sur les *grotesqueries* des peintres grecs, ni sur les œuvres des sculpteurs italiens de la bonne époque, — ni sur les vastes ébauches de l'Egypte encore inhabile. De tous les côtés, de riches draperies tremblaient aux vibrations d'une musique douce et triste, dont il était impossible de deviner l'origine. Je me sentis oppressé par un mélange de parfums que répandaient des encensoirs aux formes bizarres et compliquées, d'où dardaient en même temps des langues de flamme bleue ou verte, qui tantôt flamboyaient et tantôt vacillaient. Les rayons du soleil levant se projetaient sur cette scène, à travers des croisées formées d'une seule vitre cramoisie. Enfin, réfléchie en mille endroits par des rideaux qui tombaient des corniches comme une cataracte d'argent en fusion, la lumière du soleil vint se mêler capricieusement au jour artificiel, et baigner, en masses adoucies, un riche tapis d'un drap d'or qui brillait comme une nappe d'eau (1).

— Ah, ah, ah! fit mon hôte, qui, après m'avoir salué d'un éclat de rire des plus sonores, se rejeta en arrière et s'allongea sans façon sur une causeuse. Je vois, continua-t-il en s'apercevant que l'inconvenance de son accueil m'avait froissé, je vois que mon appartement, mes statues, mes tableaux, l'originalité de mes idées en fait d'architecture et d'ameublement, je vois combien tout cela vous étonne. Vous êtes enivré... c'est bien le mot, n'est-ce pas?... de tant de magnificence. Veuillez me pardonner, mon cher monsieur (*ici son ton s'abaissa de plusieurs notes et respira la plus franche cordialité*), et excuser mon hilarité peu charitable. Mais vous aviez vraiment l'air si abasourdi! D'ailleurs, il y a des choses tellement absurdes, qu'il faut en rire si on ne veut pas mourir. Sir Thomas Morus, un fier homme! est mort en riant. On trouve aussi dans les *Absurdités* de Ravisius Textor (2) une liste assez longue des originaux qui ont fait la même fin admirable. Savez-vous pourtant, continua-t-il d'un ton rêveur, qu'à Sparte, — aujourd'hui elle se nomme Palæochori, — on a découvert, à l'ouest de la citadelle, parmi tout un chaos de ruines à peine visibles, une sorte de piédestal sur lequel on distingue les lettres λασμ, qui représen-

(1) Dans un article intitulé *la Philosophie de l'ameublement*, Poe reproche à ses compatriotes de n'aimer que le clinquant et la verroterie; le modèle qu'il leur offre ici ne paraît guère de nature à les corriger.

(2) Ecrivain peu connu du XVIe siècle; il est aussi l'auteur d'un in-folio intitulé : *De memoralibus et claris mulieribus*. Paris, 1521.

(*Notes du Traducteur.*)

tent indubitablement la terminaison tronquée du mot γελασμα, rire? Or, à Sparte, il y avait mille temples et mille autels dédiés à mille divinités différentes. N'est-il pas étrange que l'autel du Rire ait seul survécu? Mais aujourd'hui, poursuivit-il avec un singulier changement d'intonation et de maintien, j'ai eu tort de m'amuser à vos dépens, car vous aviez bien le droit de vous émerveiller. L'Europe ne saurait rien produire de comparable à mon salon d'apparat. Mes autres appartements ne ressemblent en rien à celui-ci; ils représentent tout bonnement le *nec plus ultra* de l'insipidité fashionable. Ceci vaut mieux que la mode, qu'en pensez-vous? Et pourtant, il me suffirait de montrer ce salon pour qu'il fît fureur, du moins chez ceux qui jugeraient à propos de m'imiter au prix de tout un patrimoine. Mais je me suis bien gardé de commettre une pareille profanation. A une exception près, vous êtes la seule personne, outre mon valet de chambre, à qui il ait été donné de pénétrer ici.

Je m'inclinai pour le remercier. La splendeur éblouissante du salon, la musique, les parfums, l'excentricité inattendue de l'accueil et du maintien de mon hôte, m'avaient trop frappé pour me permettre d'exprimer en paroles combien j'appréciais une exception que je pouvais regarder comme un compliment.

— Voici, reprit-il en se levant pour prendre mon bras et se promener dans le salon, voici des tableaux de tous les temps, depuis les Grecs jusqu'à Cimabue et depuis Cimabue jusqu'à nous. Beaucoup de ces toiles, vous le voyez, ont été choisies sans égard pour l'opinion de ce qu'on nomme les connaisseurs. Tous forment, néanmoins, une tapisserie convenable pour une salle telle que celle-ci. Il s'y trouve aussi quelques chefs-d'œuvre de génies inconnus. Voici des ébauches d'artistes célèbres dans leur temps, dont la perspicacité des académies a abandonné jusqu'aux noms à l'oubli et à moi. Que dites-vous, continua-t-il en se retournant brusquement, de cette *Madonna della Pietà?*

— On dirait un Guido! m'écriai-je avec tout l'enthousiasme dont je suis capable; car je venais d'examiner attentivement cette toile d'une beauté sans pareille. Un vrai Guido! Où avez-vous pu vous le procurer? Cette Vierge est en peinture ce que la Vénus est en sculpture!

— Ah! oui, reprit-il d'un ton rêveur. La Vénus? la belle Vénus, la Vénus de Médicis, n'est-ce pas? La Vénus à la petite tête et aux cheveux d'or? Une partie du bras gauche (*ici, il baissa la voix au point que j'eus quelque peine à l'entendre*) et tout le bras droit sont des restaurations; et, à mes yeux, la pose coquette de ce bras droit représente la quintessence de l'affectation... Parlez-moi de

Canova ! Son *Apollon* n'est qu'une copie, il ne saurait exister aucun doute à cet égard... Aveugle que je suis, je ne puis découvrir en quoi consiste l'inspiration tant vantée de cette œuvre. Je ne puis m'empêcher... plaignez-moi... de préférer l'*Antinoüs*... N'est-ce pas Socrate qui a dit que le sculpteur trouve dans le bloc de marbre sa statue toute faite? Dans ce cas, Michel-Ange ne s'est pas montré trop original dans ce distique :

Non ha l'ottimo artista alcun concetto
Che un marmo solo in se no circonscriva.

On a remarqué, ou dans tous les cas on aurait dû remarquer, que chacun sait distinguer les façons d'un gentleman de celles d'un manant, sans toutefois être à même de définir en quoi consiste la différence. Admettant que cette observation pût s'appliquer dans toute sa force aux manières de mon hôte, je reconnus, en cette mémorable matinée, qu'elle était plus applicable encore à son tempérament moral et à son caractère. Je ne saurais mieux définir une certaine particularité de son esprit, qui paraissait l'isoler complétement de ses semblables, qu'en la désignant comme une habitude de méditation profonde et continue, qui accompagnait jusqu'à ses actions les plus triviales, le poursuivant au milieu même de la conversation la plus enjouée, se mêlant à ses éclairs de gaieté, comme ces vipères qu'on voit sortir, en se tortillant, des yeux des masques qui ricanent dans les corniches des temples de Persépolis.

Cependant, malgré le ton moitié badin et moitié solennel dans lequel il continua à parler de choses et d'autres, je ne pus m'empêcher de remarquer à plusieurs reprises, dans ses gestes et dans son maintien, une sorte de trépidation, de satisfaction nerveuse, une irritabilité inquiète, qui me parurent très-étranges dès le début, et qui, à divers intervalles, me causèrent même beaucoup d'alarme. Il s'arrêtait sans cesse au milieu d'une phrase dont il semblait oublier les premiers mots, ayant l'air d'écouter avec une profonde attention, comme s'il eût attendu un autre visiteur ou entendu un bruit qui ne pouvait exister que dans son imagination.

Je profitai d'un de ces moments de rêverie ou de distraction apparente pour jeter les yeux sur la première tragédie nationale de l'Italie, l'*Orfeo*, du poëte et du savant Poliziano, dont l'œuvre admirable traînait sur un divan ; je tombai sur un endroit souligné au crayon. Ce passage, qui se trouve vers la fin du troisième acte, nul homme ne saurait le lire sans éprouver une émotion nouvelle, et nulle femme sans soupirer, bien qu'il soit entaché d'immoralité. La page entière était encore humide de larmes récentes, et

sur une feuille blanche laissée dans le volume, on lisait des vers anglais manuscrits, dont l'écriture ressemblait si peu au griffonnage assez bizarre de mon hôte, que j'eus quelque peine à la reconnaître.

Tu as été pour moi, mon amour,
Tout ce que mon cœur pouvait rêver, —
Une île verte au sein des mers,
Une fontaine et un autel,
Tout enguirlandés de fleurs et de fruits enchantés,
Et chaque fleur était mienne.

Ah! rêve trop beau pour durer!
Espoir étoilé qui ne s'est levé
Que pour se voiler aussitôt!
Une voix de l'Avenir me crie :
— *En avant!* — Mais sur le Passé,
Sombre golfe, mon esprit s'obstine à planer,
Muet, immuable, consterné!

Car, hélas! hélas! pour moi
La lumière du jour est ternie,
Jamais, jamais, jamais —
(Tel est le langage que tient la mer
Aux sables de la plage) —
L'arbre foudroyé ne refleurira!
Jamais l'aigle blessé ne reprendra son essor!

Désormais toutes mes heures sont aux rêves;
Et tous mes songes nocturnes
M'emportent vers le pays où luit ton œil noir,
Où tes petits pieds brillent
Dans quelque danse légère,
Au bord d'un ruisseau italien.

Hélas! maudit soit le jour
Où ils t'ont emmenée au delà des mers,
Loin de l'Amour, vers un vieil époux titré
Et un oreiller criminel! —
Loin de moi et de votre climat brumeux
Où pleure le saule argenté!

Ces vers étaient écrits en anglais, circonstance qui ne me surprit guère, bien que j'eusse cru jusqu'alors que mon hôte ignorait cette langue. Je savais trop quelle était l'étendue de ses connaissances et le bizarre plaisir qu'il prenait à les cacher, pour m'étonner d'une pareille découverte. J'avoue cependant que l'endroit d'où ces vers étaient datés me causa un peu de surprise. Le mot *Londres*, tracé au bas de la page, avait été raturé avec assez de soin pour qu'il me fallût un long examen pour en déchiffrer les lettres. J'ai dit que j'éprouvais quelque surprise; en effet, sachant que la marquise Aphrodite habitait l'Angleterre avant son mariage,

l'idée m'était venue un jour de demander à mon hôte s'il l'avait rencontrée à Londres, et il m'avait déclaré n'avoir jamais visité cette métropole. J'ajouterai, en passant, que j'avais aussi entendu dire, mais sans croire à un bruit trop peu probable, que mon interlocuteur était non-seulement né, mais avait été élevé en Angleterre.

— Il y a un autre tableau que vous n'avez pas encore vu, me dit-il enfin, sans paraître remarquer l'indiscrétion que je venais de commettre.

A ces mots, il tira un rideau et découvrit un portrait en pied de la marquise Aphrodite. Jamais l'art humain n'a mieux rendu une beauté surhumaine. La gracieuse vision qui m'était apparue la nuit précédente sur le perron du palais ducal se dressa de nouveau devant moi. Mais dans l'expression de ce visage, tout resplendissant de sourires, on retrouvait, étrange anomalie! cette vague tristesse qui est la compagne inséparable de la beauté idéale. Le bras droit était croisé sur la poitrine; tandis que la main gauche, abaissée, indiquait un vase de forme bizarre. Un de ses petits pieds, le seul qu'on aperçût, semblait à peine effleurer le sol, et derrière elle, presque invisibles dans la brillante atmosphère qui semblait envelopper et diviniser sa beauté, flottaient deux ailes aussi délicates, aussi légères qu'il est possible d'imaginer. Après avoir contemplé ce portrait, je jetai de nouveau les yeux sur le visage de mon compagnon, et les paroles de Chapman, dans son *Bussy d'Amboise*, me vinrent aux lèvres :

Il se tint là,
Comme une statue romaine! Il ne bougera pas
Avant que la mort l'ait transformé en marbre!

— Allons! s'écria-t-il en se tournant vers une table d'argent massif, richement ciselée, où l'on voyait quelques coupes aux couleurs bizarres et deux vases étrusques de forme étrange, pareils à celui que l'artiste avait représenté au premier plan du portrait de la marquise Aphrodite, et remplis, à ce qu'il me sembla, de vin de Johannisberg. Allons! s'écria-t-il tout à coup. Buvons! Il est de bonne heure; mais buvons néanmoins!... Oui, il est encore de très-bonne heure, répéta-t-il d'un ton rêveur, tandis qu'un chérubin, armé d'un marteau d'or, annonçait la première heure après le lever du soleil. N'importe! Offrons une libation à ce grave soleil, dont ces lampes et ces encensoirs semblent si désireux d'adoucir l'éclat!

Après m'avoir invité à vider ma coupe en l'honneur de l'astre naissant, il remplit plusieurs fois la sienne et la vida coup sur coup.

— Rêver! continua-t-il en s'approchant d'une lumière avec un des beaux vases étrusques dont j'ai parlé. Les rêves ont été l'occupation de ma vie. Je me suis donc — comme vous voyez — construit un nid propice à la rêverie. Au cœur de Venise, pouvais-je en ériger un plus favorable? Il est vrai que je me suis entouré d'un chaos d'ornements architecturaux. La chasteté de l'art ionien est blessée par des embellissements antédiluviens, et les sphinx de l'Egypte reposent sur un tapis d'or. Cependant, il n'y a que les esprits timides qui puissent voir des disparates dans de pareils rapprochements. La convenance locale et surtout l'unité sont des croquemitaines qui effrayent l'homme et l'éloignent de la contemplation du magnifique. Il fut un temps où moi-même je subissais l'influence du convenu; mais cette folie des folies est bien loin de moi aujourd'hui. Tant mieux. Semblable à ces encensoirs arabesques, mon esprit se tord dans les flammes; et la splendeur du tableau que j'ai devant les yeux me prépare aux visions plus merveilleuses de ce pays des vrais rêves que je ne tarderai pas à connaître.

A ces mots, il se tut tout à coup, pencha la tête sur sa poitrine et parut écouter un bruit que je ne pus entendre. Enfin, se redressant et levant les yeux, il répéta les vers de l'évêque de Chichester :

Attends-moi là! Je ne manquerai pas
De te rejoindre au fond de ce creux vallon...

Puis, l'instant d'après, vaincu sans doute par la force du vin qu'il venait de boire, il se laissa tomber sur un divan. Un pas rapide retentit dans l'escalier et on frappa bruyamment à la porte. Je m'empressai de m'y diriger, afin d'empêcher qu'on ne dérangeât mon hôte, lorsqu'un page de la marquise Aphrodite se précipita dans le salon, s'écriant d'une voix entrecoupée :

— Ma maîtresse!... ma chère maîtresse!... empoisonnée! Elle s'est empoisonnée! O ma belle, ma bonne maîtresse!

Je courus, tout troublé, vers le divan, afin de réveiller le dormeur et lui communiquer la fatale nouvelle. Mais ses membres étaient roidis — ses lèvres livides — la mort avait glacé ses yeux naguère si étincelants.

Saisi d'horreur, je me reculai en trébuchant vers la table d'argent, ma main rencontra une coupe noircie, brisée, et je compris alors toute la terrible vérité.

EDGAR ALLAN POE.

(Traduction de WILLIAM L. HUGHES.)

A TRAVERS LONDRES

ESQUISSES ANGLAISES

Si les grandes villes se forment sur les bords des grands fleuves, en vertu de la loi qui attribue en général les gros nids aux grosses branches, Londres ne pouvait être mieux bâtie que sur le *Thames*. Entre cette agglomération de près de trois millions d'âmes et cette masse liquide de plus de 400 mètres de largeur, il y a proportion et convenance. Le bassin du fleuve prophétisait la grandeur future de la ville. Soit au nord, soit au sud, le terrain ne se relève que lentement et par des ondulations interrompues entre elles, de sorte que la vallée, qui a son axe de l'ouest à l'est, au lieu de fuir entre de hauts murs de granit ou de craie, se dilate librement entre quelques monticules intermittents placés aux extrémités latérales de l'horizon et de l'infini. Quelle main posa jadis la première brique de la plus vaste cité de l'Europe, sinon de l'univers? C'est ce que toute l'archéologie du monde ne dira sans doute jamais à aucune curiosité. Il me suffira de remarquer que le sol choisi paraît avoir été un sol excellent pour la reproduction et la multiplication des briques, à en juger d'après les 350,000 maisons que la statistique prétend avoir eu la patience d'y compter, et les trois millions d'habitants que le patriotisme aura bientôt la joie d'y savoir au complet. La continuité de l'accroissement de ce pandémonium illimité dépasse chaque année les proportions et les prévisions de l'année précédente. La cité n'a pas d'enceinte; elle est libre d'envahir, de se pousser à droite, de se pousser à gauche : elle n'a pas de corset de pierre à briser pour poursuivre son expansion. Les prophètes, dont le télescope plonge au loin dans l'avenir et dans l'inconnu, ont toute liberté de supputer que cette lèpre de briqueterie jaune couvrira, dans tant de siècles, l'île tout entière, si elle continue à s'épandre de la sorte. Quoique ce siècle ne nous la livre qu'encore si incomplétement développée, et seulement à cheval sur quatre comtés, nous la trouverons assez grande pour ne pas la trouver trop indigne de notre intérêt. Commençons-y notre excursion en venant de France, c'est-à-dire par le sud.

La partie de Londres en deçà de la Tamise porte le nom de *Borough*. Cette partie est à peu près un tiers du tout, mais assurément le tiers le plus monotone. Disposé en éventail, ce faubourg, à mesure qu'on s'a-

vance vers le nord, s'élargit en vastes ailes. Ses dernières constructions descendent en se culbutant jusque dans le fleuve qui décrit son arc de cercle tout le long de son extrémité septentrionale. Il y règne partout une laideur uniforme et implacable. Les rues sont toutes des routes, tant elles sont larges et droites. A perte de vue devant vous s'étend et s'allonge leur macadam noirâtre. Cinq ou six carrefours sont les points où convergent ces chemins tirés au cordeau. Là un réverbère multibranche, dressé au centre même de la place, et garni de bornes de bois tout autour, sert de refuge aux piétons qui ont quelque chose à attendre. *Suave mari magno*. De ce rivage, en sécurité, vous apercevez dans cinq ou six sens des files de voitures qui se suivent sans se ressembler. Le genre peu délicat des véhicules utiles y domine toutes les autres variétés. Ici c'est un lourd haquet de la brasserie *Perkins*, où trône, assis sur ses tonneaux, un ouvrier, colosse tranquille en chair et en os, coiffé de ce bonnet phrygien dont nous avons passé l'année 1848 à coiffer nos peupliers, insigne et couvre-chef de ce Bacchus au houblon. Là, c'est un chariot de la maison *Walton*, où brillent les facettes métalliques du charbon dans des sacs ouverts par le haut. Haquet et chariot sont traînés par des attelages admirables de puissance soumise et de gravité éléphantine, à la croupe large, à la tête baissée, au col court et au pas lent. Sur le bitume cassé des trottoirs latéraux gisent des exhibitions de vieilleries d'occasion, de huitième ou de dixième main au moins. La ferraille oxydée s'étale sur des matelas éventrés. Des bois de lits démontés s'entassent et s'épaulent devant la boutique, appuyés et inclinés contre le mur, entre des chaises dépaillées et un canapé dont le tissu de crin est coupé. Des poteries grossières restent exposées aux yeux des chalands attentifs et aux pieds des passants myopes. Des baignoires de tôle et des foulards d'indienne pendent à un bâton de distance. Le moindre vent fait flotter hardes et haillons au-dessus de votre tête, et vous vous trouvez tout à coup le nez entre une chemise de dix-huit *pence* et une paire de bottines de dix ans. Les chiffonniers sont en grand nombre parmi ces revendeurs d'ustensiles et d'objets déjà tant de fois revendus. Leurs loques déchiquetées s'empilent en amoncellements froissés le long des vitres, et, dans l'intérieur des magasins, en murailles qui dégringolent autour d'une paire de balances accrochées au plafond. Une industrie non moins prospère paraît être celle des photographes. Les produits de leur appareil solaire composent un musée à leur porte, lequel même se prolonge quelquefois des deux côtés du corridor intérieur. Pour plus de sûreté encore, un pauvre diable, payé à la journée, monte la garde devant le musée et sur le pas de la porte, enserrant cinq ou six échantillons de portraiture populaire dans la paume de chaque main, et vous les fait passer sous les yeux, en accompagnant ce premier moyen de tentation muette de ces deux mots éloquents : *one shilling*, prix invariable du maître photographe. Deux rangées de maisons exactement identiques se regardent tristement de droite et de gauche. A vrai dire, la rue est plutôt fermée par deux murailles percées de fenêtres que par deux rangées de maisons. Il n'y a que leurs tuyaux rouges, posés en travers sur le toit plat, par séries de huit ou neuf, qui les séparent et permettent de les distinguer. Chacune d'elles

a ainsi quelque chose d'un orgue de barbarie sur le bord duquel reposerait une flûte de Pan à tubes juxtaposés. On peut encore, si on aime mieux, y voir un de ces cubes de papier, crevés de petits trous, que les enfants fabriquent pour incarcérer des mouches. Une couche de fumée de charbon de terre a noirci les briques de la façade, en remplaçant également la couche de plâtre et la couche de badigeon que toute façade française doit à l'habitude et à l'administration. Les fenêtres à guillotine, étroites et carrées, ont relevé leur châssis inférieur de deux ou trois pouces au-dessus du support de pierre blanche : il semblerait que l'habitant de cette caisse en maçonnerie craigne d'y laisser entrer le brouillard ou la fumée. La longue muraille des façades salies n'est interrompue que par quelques voies de communication transversales, les rubans qui réunissent les palmettes de l'éventail, et beaucoup plus souvent par des ruelles qui n'ont pas toutes d'issue. Dans ces allées tortueuses et froides, sur le seuil de maisons nues, où bien des fenêtres sont restées sans vitres, grouillent des fourmilières d'enfants vêtus de sarraux où tout ce qui n'est pas trou est bien près d'être tache, et qui ne paraissent pas connaître d'autre éponge qu'un morceau de charbon, ni d'autre cuvette qu'un fourneau. A l'exception de ces tribus de petits vagabonds querelleurs, et parfois de quelque commère du voisinage qui, du bout de son écuelle encore toute mouillée, vient distribuer à chacun sa ration de taloches pour mettre le holà, la ruelle est déserte. Gardez-vous bien de la croire sûre. On cite les montres qui sont revenues de ce pèlerinage, et porter sa tabatière à la main serait un talisman probablement inefficace.

L'unique ornement de cette avant-ville, plus régulière que pittoresque, ce sont les *public houses*. Ailleurs, sans doute, on en trouverait tout autant et même de beaucoup plus belles; mais ici nous les rencontrons pour la première fois et en quantité fort édifiante. On voit bien que le commerce des spiritueux est le meilleur de tous dans le quartier : les marchands de bière, de vin et de gin sont les seuls en état de se donner le luxe extérieur des dorures. Une *public house* élit de préférence domicile à un coin de rue, et paraît avoir pour ce genre de situation angulaire un penchant très-marqué. Il est prouvé, en effet, que cette sorte de cap est celle que le marin anglais tourne le moins vite. Entre les deux portes qui donnent sur les deux rues, une troisième occupe toute la largeur de la façade pratiquée par la section des deux murs. Des lanternes suspendues au-dessus des portes illuminent splendidement, le soir et la nuit, les lettres dorées qui composent l'enseigne et ses promesses diverses de bonne qualité et de bon marché. Des candélabres intérieurs à trois ou à cinq jets de gaz disposés en espalier éclairent les vitres en partie dépolies ou garnies de bouteilles précieusement enveloppées dans un rouleau de papier. La soif des buveurs ne peut en aucune façon être troublée par la curiosité des passants, et la seule chance qu'on ait de voir est d'entrer soi-même. Il importe toutefois de ne pas se tromper de porte. Si celle de droite mène les habitués de haute condition à une sorte de cabinet particulier, séparé par un refend peu élevé de la salle voisine, celle de gauche conduira des processions de petites filles en commission à un comptoir spécial où on leur remplira la cruche qu'elles tiennent à

la main. La salle du milieu est la grande salle, celle où on fait et où on tient salon. Les bancs y sont assez rares, les chaises aussi inconnues que possible. Chacun reste sur ses jambes, hommes et femmes. Les places enviées sont celles qui permettent de reposer un coude sur le comptoir, parmi les pintes en étain bossué où mousse le porter couleur d'encre. Derrière, se distingue, outre le garçon préposé au service, le clavier de pompes à poignées de faïence qui permet de verser à chacun sans le plus petit retard l'espèce de bière et le degré d'ivresse désiré et demandé. Les murs du fond sont tapissés de bouteilles alignées par files et rangées en bataille; souvent aussi des tonneaux entiers planent par-dessus et semblent défier la soif des plus intrépides consommateurs.

De quelque côté qu'on sorte du *Borough* vers le nord, on est sûr de trouver le *Thames* qui le contourne et le limite. Pour bien voir le fleuve, il ne faut point le passer, il faut le descendre ou le remonter. Trois compagnies rivales de bateaux à vapeur se disputeront à prix réduits l'honneur de vous promener sur ses eaux et sous ses ponts. Si la marée est basse, vous n'en verrez que mieux les deux bords. Point de quais. La masse fluviale ne roule ses flots jaunâtres ni entre deux rives de verdure ni entre deux remparts de pierre. Le peuple anglais n'a pas plus eu la pensée de contenir les entreprises du fleuve que celle de contenir les entreprises des particuliers, et le *Father Thames* a ses coudées franches. A volonté il se retire dans le creux de son lit, et épand de même ses eaux des deux côtés, pour venir mourir, après un large et insensible envahissement, à la porte ou à la croisée de quelque hutte en maçonnerie et en état de délabrement. Des barques à fond plat chargées de charbon ou de paille ont été tirées, de face ou de profil, sur la vase noire déjà séchée. Des radeaux de poutres, grossièrement équarris et amarrés à de grands pieux, semblent collés sur ces surfaces boueuses. Des gamins presque nus cherchent, sur la pointe des pieds, parmi les cailloux, les présents de la fortune, objets tombés de poches d'étourdis ou épaves apportées de loin par le caprice du flot. Quelques chantiers se montrent parmi les masures en ruine, remplis de piles de madriers montant en carré, quatre par quatre, comme des biscuits dans un dessert correct. Les omnibus à vapeur vont et viennent au milieu des bancs de sable qui s'étendent au soleil et des pontons qui s'avancent jusqu'au premier tiers du fleuve. Aucun obstacle n'arrête leur marche, et le fleuve est bien tout à eux. A peine un ou deux *packets* invalides stationnent-ils par hasard entre deux ponts. Souvent aussi une yole, fine comme une arête de poisson et montée par un rameur tout vêtu de flanelle rose, file avec une rapidité merveilleuse, contre ou avec le courant, entre les bateaux à vapeur ou sous les arches des ponts. De celui de Londres à celui de Westminster, vous passez sous quatre autres, dont le plus élégant, en fil de fer, est suspendu à deux sortes de colombiers revêtus de tuiles au sommet. Au delà du Palais du Parlement, ce monument gothique aux nervures si sveltes, aux pointes si effilées qu'on dirait la fantaisie d'un marchand d'aiguilles enrichi, il y a deux ou trois fort beaux ponts encore avant de parvenir à Chelsea, le dernier avant-poste de Londres de ce côté.

En quittant le *Thames*, nous pouvons entrer dans la ville même soit par l'est, soit par l'ouest, selon que nous mettrons pied à terre dans la Cité ou dans Westminster. La métropole britannique est en effet une ville formée par la réunion de deux villes moins grandes, la cité de Londres et la cité de Westminster, bâties sur la rivière à un *mile* de distance. La première n'a gardé que son titre et se nomme la Cité tout court; la seconde n'a conservé que son nom propre, et est demeurée Westminster ni plus ni moins. Westminster est beaucoup plus considérable, soit par l'étendue, soit par la population, que la Cité. La Cité représente l'élément féodal; elle a des priviléges historiques, une administration indépendante, voire même une milice séparée. Malgré la vieille abbaye qui lui donne son nom, Westminster est plus moderne : là est le siége de la représentation nationale et la résidence favorite de la société élégante. Trois bourgs, subdivisions électorales, remplissent les espaces vides entre les deux cités qui sont les deux centres de cette capitale vraiment babylonienne. Entrons d'abord dans la plus ancienne et la plus célèbre tout à la fois, celle qui se trouve à notre droite, si nous avons les yeux vers le nord, en un mot, la cité de Londres.

La vie y afflue surtout dans la matinée, à partir de neuf ou dix heures. A ce moment, elle est vraiment le cœur non-seulement de la ville totale, mais encore du pays tout entier, presque des deux mondes. C'est l'endroit et l'instant où tous les intérêts britanniques entrent en rivalité, en lutte; où tous les employés des compagnies sont couchés sur leurs écritures; où chaque banquier, comme l'araignée, vient visiter la toile qu'il a tendue la veille, vide alors, et maintenant émaillée de pièces d'or; où chaque négociant, à la vue du jeu de son adversaire, fait avancer une pièce sur chacun des échiquiers où il joue une partie par correspondance. La cité de Londres est une ville de bureaux. Tournez les yeux où il vous plaira, vous apercevrez difficilement autre chose que des comptoirs aux fenêtres surélevées et aux intérieurs impénétrables. Tracée à la porte et sur le mur, une main muette, du bout de son index tendu, vous montre la route; un *in* tout sec vous dit lequel des deux battants, munis de leur poignée de faïence arrondie, vous devez pousser pour entrer. Si la maison appartient à plusieurs compagnies, vous trouverez affiché un tableau distributif des locataires actuels. Sociétés de navigation, entreprises d'assurance contre ceci ou contre cela, on ne lit partout que ces mots, modestement inscrits en petits caractères. Il n'y a guère de magasins visibles que ceux des marchands de vaisselle plate et de bijoux, et les montres où les changeurs étalent leurs sébiles chargées de souverains, de frédérics, ou de pièces de vingt francs, mollement couchés sur un lit de billets de banque. A chaque coin de rue, une boîte aux lettres. Tous les vingt pas, une immense horloge avançant sur la voie publique, qui vous rappelle par sa présence le prix du temps. Ici les femmes sont très-rares; à certains moments il n'y en a pas une dans toute une rue. Le trottoir appartient aux redingotes affairées et aux cravates méditatives. N'était la lettre ou le *Morning paper* que la plupart lisent en silence et tout en avançant, on les prendrait volontiers pour des ombres effleurant le bitume. Les *policemen* au bracelet de laine rayée,

blanche et rouge, portant au collet un écusson brodé dans un coin duquel se cache un petit poignard tout rouge, les armes de la Cité, divisent par leur immobilité relative les ondes flegmatiques et imperturbables de ce courant humain. Les maisons sont plus hautes dans ce quartier que dans la plupart des autres. Des passages innombrables rattachent entre elles les principales rues, mais il faut s'y faire petit pour y pouvoir passer. Le réseau de ces ruelles, qui sont aussi des tunnels en grande partie, est aussi compliqué qu'il est commode. Elles abrégent sans doute les distances, mais pour qui sait s'y reconnaître et peut s'y aventurer. Ce qu'elles ont surtout d'agréable et d'utile, c'est qu'elles dispensent de la nécessité d'enjamber les tonnes qu'on descend à l'aide de cordes dans les entrepôts souterrains ayant jour sur la rue, et de l'éventualité d'y tomber par le soupirail entr'ouvert. Vers cinq heures, tout ce va-et-vient actif et muet s'apaise et s'arrête : les rues se vident et les volets se ferment ; la journée est finie.

La cité de Londres n'a guère de monuments antiques, quoique sa propre antiquité soit des plus vénérables. Le célèbre incendie de 1666, qui ravagea cette portion de la ville, fit table rase, et force fut de la reconstruire en totalité. Ses édifices sont donc du XVIII[e] siècle pour le plus grand nombre. La Bourse, la Banque, Mansion-House, Guildhall, Oldbayley, Newgate, sont des constructions plus ou moins modernes. En mettant à part les deux prisons dont la laideur toute spéciale a une raison d'être entièrement morale, car il serait à craindre que l'élégance de l'édifice n'y attirât des pensionnaires, il est juste de dire que les autres appartiennent à une architecture plus originale qu'admirable, et appelée par le malicieux M. Punch *classic cockney*. Le premier faible du *classic cockney* est celui de la colonnade corinthienne : il lui faut partout une petite rangée de chapiteaux fleuris. Au sommet viendra un inévitable fronton, représentant, par exemple, la Grande-Bretagne couronnée par le Commerce, ou le Commerce couronné par la Grande-Bretagne ; la Cité aux pieds de la Tamise ou la Tamise aux pieds de la Cité, peu importe. Mais la plus caractéristique originalité du *classic cockney* est sa prédilection exclusive pour la pierre de Portland. La pierre de Portland a du bon ; je reconnais notamment que son faux air de marbre et sa blancheur lisse feraient très-bien, sans un tout petit malheur. Cette couleur est salissante, et ce défaut unique est un défaut capital. Quoiqu'on ait forcé certaines cheminées à brûler leur fumée, le ciel de Londres n'est pas le ciel de Naples. Qu'on se figure un immense tamis de nuages, remuant sans cesse des atomes de charbon tenus en suspension, et saupoudrant sans relâche de cette neige noire, moléculaire, imperceptible, *nix britannica*, *sive carbonica*, le sol et les objets placés sur le sol : on devinera aisément ce qu'il adviendra fatalement de la pierre blanche. La poussière en suspension dans le ciel recouvrira l'édifice de je ne sais quelle sorte de crêpe. Cela serait peu cependant encore sans la pluie. Sans elle on serait libre de penser que le pays est en deuil d'une colonie ou d'une frégate, et ce serait une explication telle quelle. Mais la plus petite rafale de pluie est une grande brosse qui nettoie à sa façon le pan de mur le long duquel le

vent la chasse. Voilà tout de suite le monument dans un singulier état; il a une joue noire et une joue blanche. Vu du nord, c'est un nègre; vu du sud, ce n'est plus un nègre. Après cette lessive partielle, on ne sait plus qu'en penser. Rien ne détruit plus durement l'harmonie que ce lavage étrange, dû à la collaboration du vent et de la pluie, deux artistes fort maladroits. Il semble toujours qu'on voie au clair de lune ces monuments frottés par places de cirage, et que la lumière fantasque de la pâle Phœbé soit seule capable de produire ces contrastes violents de blancheurs et d'ombres. Saint-Paul, cette grande œuvre de sir Wren, dont la coupole rappelle notre Panthéon, est une des victimes les moins épargnées. Aux monuments municipaux de la cité de Londres, il faut ajouter les monuments de ses opulentes corporations. Sauf la Tour emprisonnée dans un gros pâté de hautes fortifications et vieille comme les rois du pays, les édifices du gouvernement y sont fort rares. Les palais de la reine, des ministres et des députés occupent un quartier à part dans Westminster.

La Cité même a ses propres faubourgs. Shoreditch, une de ses dépendances immédiates, est une des fourmilières du paupérisme. Pour voir Shoreditch dans sa plus pittoresque animation, allez-y un samedi soir, environ vers huit heures. Les ouvriers viennent de finir leur journée et de recevoir leur paye de la semaine. Le lendemain devant être un dimanche, le jour où tout reste fermé, un marché nocturne a lieu dans la soirée du samedi, et la foule se presse à cette vente aux flambeaux. Un côté du trottoir est occupé par le commerce régulier, le commerce des boutiques. Le côté du ruisseau échoit au commerce ambulant, celui des petits industriels nommés par les Anglais *costermongers*. De tous les coins de rue, ils ont voituré leurs marchandises sur des éventaires encombrés et sont venus prendre position contre le rebord du trottoir. La lutte est chaude entre les marchands des boutiques et les marchands des brouettes, et le passant se trouve marcher entre deux feux, celui qui vient de la flottille à roulettes embossée tout le long du bitume, et celui qui part de dessous les vérandas en grosse toile abaissées. Le marchand de porc salé se tient en dehors devant son étalage exubérant, un tablier blanc noué à la ceinture ou même couvrant la poitrine, un chapeau noir à larges bords sur la tête, les bras nus, les manches retroussées et un couteau à lame énorme dans la main. A chaque instant un coup de vent ploie et tord en larges tirebouchons rougeâtres la mobile flamme du gaz brûlant en liberté, sans étui de verre, au milieu des quartiers homériques de viandes accumulées, et des disques superposés de ce fromage minéralogique que les Anglais tirent de Chester, disques qui parfois atteignent les proportions de meules de moulin. A côté de ces tas de chair, où celle des jambons découpés se distingue par sa fraîcheur humide et sa teinte rosée, des manufactures véritables de *pudding* réunissent des consommateurs empressés dans des salles saturées de vapeur, et où on y voit à peine assez clair pour découvrir les produits de la chaudière, informes rouleaux de pâte chaude incrustée de raisins. Les boutiques de rôtisseurs ne sont ni moins enfumées ni moins fréquentées. Pour tous les comestibles dont on fait provision, la grande industrie a

en général raison de la petite. Mais la concurrence est vigoureuse pour les mêmes denrées, les tiges de rhubarbe, les cocos cassés, les ananas importés, les bouteilles de *gingerbeer* au bouchon cerclé de ficelle, les amandes sèches et les cerises rouges, entassées en montagnes, les huitres fraiches et la morue salée. Sur ce domaine des friandises populaires, la brouette, éclairée au gaz portatif, bat la boutique, éclairée au gaz permanent. Pendant tout ce temps, adossée contre une muraille, une bande de jeunes polissons en casquette, siffle avec aplomb, et même quelquefois avec un certain ensemble, dans un court tuyau de fer-blanc percé de trous, des airs favoris et célèbres. La réputation de Shoreditch est par malheur détestable, et pour écrire son histoire, je crois bien qu'il suffirait de consulter jour par jour les registres des tribunaux de police présidés par les magistrats municipaux. Chaque jour amène son meurtre ou ses meurtres, et de Bethnal-Green à Botany-Bay il y a moins loin que les géographies ne le feraient supposer.

Les docks sont la plupart de ce côté. Le terrain que leurs bassins et leurs magasins occupent est fort grand : des centaines de navires peuvent en même temps y vider leurs poches sans trop s'y serrer les coudes. Un cordon de hautes murailles en entoure le périmètre irrégulier. A la porte même, un bureau de télégraphie électrique met l'immense entrepôt en communication instantanée avec la ville, avec le monde. Pour soixante centimes, demande et réponse vont et reviennent au bout et du bout de Westminster. Dès les premiers pas que fait le visiteur stupéfait de ces entassements de marchandises, il goûte le plaisir de contempler prudemment appendus à la muraille les instruments de sauvetage qui le repêcheront, pour peu qu'il fasse la sottise de se laisser choir dans un bassin : la précaution est utile pour les ouvriers eux-mêmes. Rien de plus étroit, en effet, que le passage réservé entre le navire à décharger et le magasin de décharge. Notez, en outre, que sur ce long quai de débarquement se prolonge un mouvement inextinguible. Une multitude de travailleurs y portent ou y roulent une multitude de fardeaux. Pour peu que vous vous arrêtiez à regarder les reflets que les eaux font jouer sur les joues goudronnées des navires, les plaques de cuivre oxydé piquées de pointes qui en recouvrent la quille, les mousses perchés sur des cordes et grattant le mât du bout de leur râcloir, tout à coup une tonne poussée par une main robuste vous arrive entre les jambes. Vite vous quittez ce trottoir bardé de fer et qui est une sorte de railway. Vous avez déjà le pied sur un pont pour passer de l'autre côté de l'étroit bassin. Sous votre pied même, le pont se coupe en deux moitiés, et vous tournez avec celle sur laquelle vous vous trouviez, sans pouvoir avancer. Enfin le bateau qui vous a fait attendre a dépassé, tout lent qu'il ait été, la gorge du bassin. Vous voilà sur un quai plus libre et plus large. Une modeste échoppe attire votre attention. Du regard vous cherchez l'habitant à l'intérieur : fort en vain. Le commis est debout en dehors, le carnet à la main, la plume à l'oreille, l'écritoire à la boutonnière, examinant tout et enregistrant tout. Au même instant cinq ou six cris, trop gutturaux pour ne pas être très-énergiques, vous arrachent à la rêverie où la pose du scribe vous allait jeter, et avec horreur vous découvrez à deux doigts

de vos oreilles et en mouvement ascendant une grappe de crochets qui, sans cet écart subit de votre tête, vous allait porter aux nues ou tout au moins au grenier. Vous reconnaissez immédiatement que des potences tournantes, des grues fixes, ornent la porte de chaque étage du magasin, occupées à soulever sans trêve ni repos des couples de tonneaux, de caisses, de cruches, de gros sacs de paille tressée. Vous courez à la hâte par-dessus des masses de ballots, tout le long de hangars dont les portes glissent sur des roulettes et rentrent dans des coulisses. Vous voulez fuir. De la province des figues vous tombez dans le département du sucre. Le labyrinthe est inextricable. A chaque tournant, vous comptez sur une issue; il n'y a qu'un nouveau tournant devant vous. Vous prenez enfin le sage parti de demander à un employé votre chemin, et, en marchant bon pas, vous vous trouvez avant le coucher du soleil hors de cette vaste épicerie maritime.

Entre la Cité et Westminster, il existe un intervalle considérable. Quatre routes à peu près parallèles relient les deux grands centres, et quatre quartiers intéressants comblent le vide. Parcourons les unes et mentionnons les autres.

Du nord de la Cité au nord de Westminster, un chemin de fer qui court entre ciel et terre, je veux dire au-dessus des toits, est la plus septentrionale de ces grandes lignes de communication. Ce qui se voit de tuiles rouges, de carreaux cassés, de ménages en déshabillé, de hardes à sécher, de jardinets en désordre et de marmots fouettés, à chaque station ou entre chaque station, est réellement prodigieux. De temps en temps, sur le sol vert et plat de quelques terrains vagues, on voit jouer une ou plusieurs parties de *cricket*. Çà et là des files de maisons, les jeunes pousses de la cité croissante et de la saison nouvelle, se posent et se montrent de dos, de face, de profil, de trois quarts, mais toujours par séries et en alignements irréprochables, comme des soldats manœuvrant par pelotons et apprenant l'exercice sur une vaste pelouse. Vers le coin nord-est de la ville et du chemin de fer, une éclaircie printanière de prairies fuyantes estampées de brume dédommage des affiches et des annonces commerciales, des monceaux de vieux rails et de wagons à réparer qui occupent les tranchées du chemin et tous les murs des stations.

Au-dessous de cette première artère transversale vient immédiatement une espèce de boulevard planté d'arbres. Ce boulevard se compose de toute une série de routes tant bien que mal mises bout à bout. Ce sont bien des routes et non pas des rues, et elles-mêmes portent la dénomination caractéristique de *road*, au lieu de *street*. La circulation y est des plus actives, surtout en fait de gros chariots de transport et de voitures de roulage. En avant de chaque maison, une bande de gazon étroite et allongée s'étend jusqu'à la grille placée contre le trottoir; une allée de côté, couverte de dalles, sert de passage pour aller de la grille du jardin à la porte de la maison. Dans un coin de chacun de ces jardins, un jeune arbre étend sur la tête du passant l'ombre plus ou moins rare de ses feuilles. De cette sorte, chaque habitation fournit sa cotisation individuelle et volontaire aux agréments du boulevard, qui son peuplier, qui son orme, qui son acacia, qui son épine. Cette ceinture de feuillage qui

prend la ville un peu haut à la taille offre une particularité assez singulière. Elle semble être le quartier des marbriers. Ailleurs il n'y en a presque point un seul, ici il y en a une foule. A droite ou à gauche de *King's Cross*, le centre de la ligne, ce ne sont que fûts de colonnes et chapiteaux, urnes, tombeaux, vases de pierre, statues de grands parcs, lions, chiens, licornes, léopards, bacchantes, Galatées, Pomones, Mercures, Faunes, Sylvains, évêques en surplis et mortiers de pharmacien, tous à terre et sans ordre.

Continuons à descendre du côté du midi : nous trouvons une ligne plus droite et un chemin plus direct; mais cette chaîne nouvelle a encore trois grands anneaux dont chacun garde son nom spécial, *Poultry*, *Holborn*, *Oxford-street*. Ici, toute la journée, le mouvement est inconcevable, et surtout peut-être la vitesse de ce mouvement. Ce ne sont qu'apparitions et que disparitions. Quiconque arrive est aussitôt emporté : on tombe là comme dans quelque courant électrique en activité. Piétons et chevaux se croisent et se passent avec une merveilleuse habileté. Seuls quelques fiacres, placés comme des îlots au milieu de la rue, transformée en Océan, stationnent immobiles et rompent la foule. Les *cabs* fuient, abordant prestement le trottoir pour y déposer leur contenu. Les omnibus se retirent dans les rues de côté, aux endroits poissonneux, et y commencent la pêche. Deux ou trois entreprises en concurrence tendent là leurs filets, l'une contre l'autre. Le conducteur de derrière, sa plaque de cuivre pendant sur la poitrine, et juché sur une des marches par où on grimpe jusqu'à son impériale, interpelle les passants avec persévérance, et, tenant levés deux ou trois doigts, leur indique de cette façon le nombre de *pence* à payer. Deux châles mauves apparaissent au tournant en grande indécision, et, arrêtés, se consultent. Le châle mauve qui porte un chapeau collant avec garnitures de clochettes blanches pousse à droite, tandis que le châle mauve dont les cheveux tombent dans un filet de chenille parsemé de perles tire à gauche. Le conducteur le plus rapproché saute en toute hâte de sa marche et prend par le bras le châle mauve qui paraît incliner vers son omnibus. Le rival bondit de son perchoir, après avoir ouvert la porte de derrière de sa voiture garnie de paille. Les cochers se retournent et commencent à se lancer quelques coups de fouet, au risque de ne toucher que les innocents voyageurs assis des deux côtés de leur siége. Par bonheur, Mary, qui est la plus forte, finit par avoir raison de Jane, après avoir appelé sa conduite « une grande honte. »

Cette suite de rues a ses industries et ses industriels. Elle a d'abord cet honneur d'être de toute cette partie de la ville la moins rebelle au badigeon. Les façades nues y font exception, et au printemps des artistes en tablier blanc et en chapeau noir, debout sur une échelle, s'y livrent de place à autre à ce genre très-simple de peinture murale. Les grands lions qu'on voit dresser leur queue sur les toits de maisons sans vitres indiquent des brasseries en travail au milieu de la ville même, et un arome significatif de fermentation amère vous fait admirer le courage du lion blanc, et l'intrépidité ou l'insensibilité de son appareil olfactif. Des décrotteurs imberbes, vêtus de rouge, vous assaillent de prières en vous

offrant leurs services. Des camarades sans uniforme bourrent vos poches de journaux du soir qui sont en vente dès quatre heures. Une affiche sommaire, étalée et maintenue par quatre cailloux sur le trottoir, vous révèle les principaux articles ou nouvelles, pour provoquer et quelquefois aussi satisfaire par mégarde votre curiosité. Des enfants ou des hommes, munis de balais, se tiennent à l'entrée ou à l'issue de petits sentiers par eux tracés dans la boue délayée du macadam, et tendent la main vers vous, afin d'être payés de leur humble travail. De pauvres vieillards promènent lentement sur leur dos et sur leurs poitrines de doubles affiches collées sur carton. Ces réclames en marche ont sur les autres réclames la supériorité de la politesse : le badaud ne passe pas devant elles, elles prennent la peine de passer devant le badaud, sans compter que le nom, le domicile et la recommandation qui vous arrivaient autrefois par l'intermédiaire d'une muraille vous arrivent maintenant par l'intermédiaire d'un semblable. Chaque salle de concert lance ainsi chaque matin une armée de ces poteaux vivants, dont les deux jambes sont le gagne-pain pour quelques mois. Ce qu'il y a ici d'annonces et d'éloges au pied des murs, au-dessous des vitres, sur les portes, dépasse toute idée. Le charlatanisme britannique tire le regard à lui par la forme des chiffres, la couleur des lettres, la largeur du papier, la chinoiserie de la disposition. Tout moyen lui est bon ; il raffole de l'excentrique et se passionne pour l'inouï. Veut-on louer sa maison de campagne pour l'automne? On enlève un peintre de bonne volonté. Le lendemain de l'arrivée on installe l'artiste, muni de ses crayons, devant la maison, et on ne le laisse partir qu'après avoir reçu de lui un portrait attrayant de la propriété, ordinairement une aquarelle. On porte l'esquisse chez son agent d'affaires qui s'empresse de l'exhiber à la vitre de son bureau, en nombreuse compagnie, à la vue et pour la séduction des amis de la villégiature automnale.

Il faut voir de nuit le *Strand* et toute la file de rues dont il est la tête, *Fleet-street*, *Cannon-street*, etc. Pendant la journée, les aspects et les scènes y seraient les mêmes que tout le long de la grande ligne de communication supérieure que nous venons de quitter. Celle-ci est en outre la seule qui, le soir, soit encore éclairée et encore animée. Ailleurs, tout est fermé et tout est obscur, à part les deux cordons brillants de réverbères alternatifs. La nouvelle artère où nous entrons donc vers neuf heures du soir suit de près le *Thames*, et nous pouvons, par une rue adjacente, apercevoir quelques feux tremblant dans ses eaux, parmi le brouillard. Quantité de boutiques sont ici même déjà closes : un tablier de fonte plissé en lames en cache et en revêt solidement la devanture. Celles qui sont restées ouvertes sont splendidement illuminées. Les marchands de tabac ont rentré leur mannequin de carton vêtu en Ecossais qui plonge son pouce et son index dans le fond de sa boite à priser, décoration diurne de leur porte extérieure; mais, plus que jamais, les acheteurs affluent autour de leurs cigares. Une vingtaine de publications quotidiennes ou hebdomadaires ont aussi leurs bureaux dans le *Strand*. Le *Times* lui-même, l'Aristophane de l'Angleterre, moins l'atticisme et plus l'anglicisme, demeure à peu de distance, et les notes prises par ses sténographes du parlement doivent

suivre cette route pour arriver à ses rédacteurs et à son imprimerie. Les théâtres surtout sont le grand motif de cette veillée étincelante et exceptionnelle. A la sortie du théâtre, le spectateur anglais éprouve un besoin, celui de souper, en insulaire plutôt qu'en gastronome, avec du poisson, pour tout dire en un mot. Des lanternes énormes, en verres de couleur, vacillent pesamment au-dessus de la porte des tavernes brillantes ou des poissonneries exubérantes. Les homards aux longues barbes, les crabes aux pinces noires se pressent en monceaux dans leur robe de pourpre. Un bassin de pierre placé en avant cache les huitres sous une mince couche d'eau, comme les médailles d'une collection mise sous verre. Les caves à cidre et les galeries nocturnes de tableaux vivants sollicitent votre visite et vous préviennent de leur proximité, au moyen de grandes lanternes-affiches, qu'un homme porte sur la tête tout le long du trottoir. Pour un seul *penny* ou tout au plus pour deux *pence*, les pâtissiers vous offriront, dans un petit verre pointu et moins grand qu'un dé à coudre, une glace préparée avec du laitage. Les deux mots *good beds*, collés sur un papier à toutes les vitres des établissements illuminés, ceux où on vend des homards aussi bien que ceux où on vend des *cakes*, rassureront par avance le buveur contre les conséquences extrêmes et les désagréments possibles du souper et du porto. Le lit ne sera peut-être pas toujours bon, mais du moins l'ivrogne ou l'imprudent pourra toujours passer de la table au sommeil, sans trainer par les rues et le long des murs une gaieté compromettante et des jambes incertaines. A la tombée de la nuit, et vers le moment où les échelles destinées à enlever les personnes surprises et menacées par un incendie viennent d'être roulées à leur station par les veilleurs de l'entreprise de sauvetage, les compagnies de *riflemen*, qui reviennent de manœuvrer et de tirer à la cible, fifres en tête, défilent plus fièrement que jamais en croisant une escouade de *policemen* de service pour la nuit dans ces parages. Un pardessus volumineux a remplacé la pèlerine de toile cirée, qui garantit leurs épaules contre la pluie pendant la journée; une lanterne à verre épais est fortement accrochée à la ceinture de cuir qui fait le tour de leurs reins, et le casse-tête qui leur sert de moyen de défense repose, comme toujours, en paix au plus profond de leur poche. Des troupes de nègres faux teint, en manchettes blanches, en perruque crépue, souvent en jabot, parlant au surplus le plus pur dialecte de Surrey et du *Borough*, grattent les cordes stridentes d'une guitare ou brossent à coups de pied, à coups de poing, de la tête, du genou ou du coude, avec verve et comme par une sorte de rage, un tambour de basque cerclé de grelots, en gloussant des chansons. Au coin du *Strand*, le cadran de la belle horloge de Westminster, brillamment éclairé, semble une lune élargie et colorée, qui, toujours en train de se lever, préside immobile à ces divertissements nocturnes.

La justice anglaise a son domaine réservé entre la Cité et Westminster. Dans cette situation intermédiaire sont les *Inns of Court*. Dickens a nommé ce quartier, bâti, par exception singulière, en briques rouges, une ruche d'hommes de loi. Chaque maison en effet s'y subdivise en cellules, et chacune des cellules renferme des *attorneys* et des *solicitors*. Continuellement, vous rencontrerez là des abeilles humaines portant sur le dos un

sac de damas cramoisi fermant à coulisses et rempli de papiers, le butin de la journée. La chicane avait son temple dans Boileau : à Londres elle a son mont Hymette. Certaines cours de justice y sont à deux pas des études où se préparent les affaires. Les écoles de droit sont également incorporées dans cette grande distillerie judiciaire, où s'élaborent les contestations privées, et où s'extrait la vérité légale. On sait qu'en Angleterre les diplômes de *lawyer* sont délivrés exclusivement par des aubergistes. Ainsi le veut la tradition. Les Anglais se mettent au courant de leur législation, tout simplement en se mettant à table. Quatre dîners représentent une inscription, et, comme douze inscriptions sont nécessaires, l'idée que nos voisins se font du droit écrit tient en quarante-huit digestions.

L'administration britannique donne la preuve de sa respectueuse impuissance à un demi-*mile* des *Inns of Court*. Il y a dans le grand Londres, qui est la propriété des particuliers au moins pour quatre-vingt dix-neuf années, un petit Londres, qui est la propriété de Sa Grâce le duc de Bedford. Le terrain du noble propriétaire est considérable. Cinq à six églises y sont construites, et le duc doit toucher quelques beaux loyers, bon an mal an. Il a des maisons neuves, des arbres ombreux, un air pur et une excellente situation au centre de la ville. Son seul tort est de caresser encore des préjugés gothiques et de donner dans le goût du moyen âge, non pas en fait de constructions ogivales, mais en fait de privilèges et de souveraineté. Duc de par la grâce divine et la dague de ses ancêtres, il a fermé son quartier, et, à défaut de ponts-levis, de fortifications et de machicoulis, qui lui eussent peut-être été refusés par le parlement, il a élevé des barrières qu'il a fait peindre en vert foncé. La plupart de ces grilles sont hermétiquement et impitoyablement closes nuit et jour pour toute espèce de voitures. Sur le trottoir, quelques bornes très-rapprochées permettent le passage aux piétons maigres. Sur deux ou trois points seulement, les intendants du duc ont fini pourtant par capituler avec les locataires. La charte par eux octroyée est datée du 19 juillet 1835. Les gens du duc ont donc tenu tête à la Révolution cinq ans de plus que la Restauration. Cette constitution est assez libérale, mais elle prend le soin de bien constater qu'elle ne durera qu'autant que le bon plaisir de Sa Grâce. En somme, aux endroits convenus et désignés, elle livre passage aux voitures pourvu qu'il y ait du monde dedans, et aux chevaux munis de leur cavalier. Mais tout cheval seul ou tout fiacre vide devra se détourner des possessions territoriales de Sa Seigneurie.

La misère anglaise tient un de ses plus célèbres campements aux *Seven-Dials* et dans tous les environs de ce carrefour. Ce camp est à peu près en plein air, et ces monceaux de faces hâves et de loques sales gisent au milieu de la rue, à deux pas des boîtes humides de briques jaunâtres qui leur servent de maison. Que ces froides guenilles de coton côtelé sont loin des haillons dorés de la mendicité espagnole ! Ces coutures empoissées, ces empâtements luisants, ces déchirures larges, ces tronçons de souliers sans clous, à semelle feuilletée, ces chapeaux de feutre aux tons roux comme du cuivre, tristement avachis, ces figures terreuses, ces yeux sans regard, ces mains sans ongles, tout cela sent le jeûne, la famine, la di-

sette, le besoin de pain et le manque de pain, une immémoriale dégradation, un total de quarante années de faim et de vingt autres années d'ivresse. Les femmes se roulent là à terre, parmi les vieillards, dans des bouts de châles entièrement décolorés, coiffées de chapeaux de velours ou de satin, hideuses défroques, qui ont traîné dans le ruisseau avant de couvrir ces cheveux gris ou ces cheveux blancs. Ne cherchez donc pas ici cette décence soignée, cette propreté nette, qui est la seule et honorable coquetterie du pauvre, et qui conserve intacte la dignité de sa personne. Les meilleurs Anglais enjambent fort lestement ces paquets de haillons en train de faire la sieste du jeûne : ce ne sont pour eux que des Irlandais, pour quelques-uns même encore ce ne sont que des catholiques. En revanche, le royaume annexé est tendrement nommé, par tous les journaux des vainqueurs, *sister Kingdom*.

L'hospitalité britannique accueille les étrangers dans *Leicester-Square* et les rues voisines. Les Anglais mêmes y sont fort rares, mais toutes les nations y ont des échantillons et des représentants. Bien déçu qui croirait trouver là le dessus du panier des sociétés européennes. Attendez-vous à tous les mélanges, dans ce grand bazar de réfugiés et de fugitifs, tous gens incompris par la police de leur pays et inappréciés par son gouvernement. Vous y rencontrerez des entrepreneurs de chemins de fer impossibles et des directeurs de hannetons savants qui vous offriront des actions. Si vous êtes seul dans une rue, un gaillard à barbe inculte et hérissée se félicitera hautement de deviner que vous êtes son compatriote, puis vous glissera à l'oreille quelque chose sur les douleurs de l'exil, les larmes aux yeux et un gourdin à la main. Le *Foreign-Office* entretient pieusement dans ce coin de la ville de la graine de république rouge et du levain de démagogie pure, pour créer au besoin des occupations aux gouvernements qui ne recevraient pas avec toute la bonne grâce dont ils sont capables la visite trimestrielle des amiraux britanniques. Ce sont des principes acides et des ingrédients de fermentation que la diplomatie anglaise jette à propos dans le grand creuset de la politique courante, avec quelques milliers de fusils livrés par ses meilleures fabriques. Donner un abri aux réformateurs politiques chassés par une convulsion violente de leur pays, est une belle chose de la part de tout peuple libre. Etablir un réservoir de conspirateurs et de conspirations, avec la clef des écluses dans le fond de sa poche, est une idée beaucoup moins grande.

A travers ces quartiers, et après avoir parcouru une des principales artères transversales dont nous avons parlé, nous débouchons dans Westminster, le plus considérable des deux hémisphères de la grande cité, la plus forte de ses deux ailes, le plus chargé des deux plateaux de la balance inclinée, où le pouvoir politique détruit l'équilibre et obtient l'avantage sur le pouvoir commercial. A ne considérer que ses origines, Westminster n'est cependant qu'une antique abbaye flanquée de palais. Mais tout autour de ce centre se sont rapidement agrégés, en une succession indéfinie, maisons, clubs, squares, parcs.

Une maison ici est une construction toute particulière. Un fossé profond la sépare de la voie publique, et une grille à lances monte la garde

autour du fossé. Aux encoignures de la balustrade, les lances font place à des urnes funéraires recouvertes de linges, et cela commence à laisser soupçonner un tombeau quelque part. La grille contient, à l'état latent, une porte qui s'ouvre pour donner accès à un escalier contourné, par lequel on descend dans le fond du fossé. Cuisine et office sont en communication immédiate avec cette cour à cinq pieds au-dessous du niveau de la rue, et cette fosse découverte est la seule route pour tous les genres de fournitures. Un pont de quelques marches jeté sur un des côtés du trou relie la maison même au trottoir. La porte n'a qu'un battant. Elle est peinte en vert sombre, en brun foncé, très-souvent en chêne. Le marteau en fronde laisse pendre sa boule sur un bouton fixé dans le bois. Une sonnette est réservée aux *visitors*. La seconde est destinée aux *servants*. Une fente horizontale fermée par une bande de métal, mobile à volonté, reçoit provisoirement les lettres sans déranger personne. Un tamis en crin, à bords dorés, permet aux habitants de l'intérieur de voir sans être vus, mais au prix de la transparence lumineuse du jour et du ciel. Contre les vitres, une cage pendue contient un oiselet quelconque dans des fils de fer, et de chaque côté tombent, en suivant une inflexion oblique, deux rideaux de mousseline légère ou de damas à ramages. Deux rangées de croisées à guillotine, échelonnées par-dessus ce rez-de-chaussée, sont tout ce qu'on voit de plus, et une ligne droite, rendue plus visible par un bandage de plâtre, marque le niveau du toit plat disposé en terrasse.

Les clubs sont des palais princiers, et ces compagnies opulentes d'assurance mutuelle contre les ennuis d'un célibat obstiné ne se refusent rien pour leur logement. Les colonnes, le porphyre, les frontons, les frises sont les plus vulgaires ornements de ces phalanstères indépendants, bâtis par l'égoïsme en quête de l'économie, et où le luxe en commun met le luxe à bon compte. Tout y respire le grandiose. Les vitres y sont des glaces, toutes en un morceau, malgré leur largeur. A la porte d'entrée, les paillassons de chiendent sont plus grands que des tapis de moquette. Un vestibule gigantesque précède un escalier monumental, et des laquais de cinq pieds neuf pouces semblent petits, perdus parmi les colonnades intérieures. Chaque salle a quinze ou vingt pieds de haut, aussi bien celles où le soir la faim met en tête-à-tête amical deux convives en tenue soignée, que celles où les journaux exposés sur des chevalets sont lus sous les globes laiteux des lustres. Des bibliothèques spéciales y ont leurs bibliothécaires particuliers, et les cuisines souterraines leurs subdivisions distinctes. Bains et jeux s'y trouvent sous toutes les formes et à toutes les heures. Les chambres seules y sont un peu moins vastes que les salons. Tous ces clubs sont de grands couvents de vieux garçons, pratiquant l'épicurisme par le secours heureux du principe d'association.

Un *square* et un *crescent* se ressemblent plus qu'ils ne diffèrent. Un *square* est une place carrée, un *crescent* est une place ovale. Il y a aussi, du reste, des *squares* qui sont des rectangles quelconques, de même qu'il y a des *crescents* qui sont des demi-cercles. Quelle que soit leur forme, les constructions contiguës y sont invariablement identiques, et la régularité de leur disposition externe est parfaite. Ces places ne doivent pas

leur origine aux hasards de la convergence de plusieurs rues en intersection au même point. Elles ont une ampleur qui prouve qu'on les a taillées exprès. Ronde ou carrée, la place n'a jamais de libre que les côtés, le devant des maisons, en face desquelles circule un trottoir. Le milieu est toujours occupé par des plantations que ferme une grille. Une statue orne les plus belles de ces oasis de la ville, où tout auprès du grand bruit des rues règne une solitude silencieuse. Le héros, orateur, amiral ou marquis, sur son cheval de bronze, est impossible à reconnaitre, sous la suie qui lui barbouille le visage et recouvre ses vêtements. Après avoir supporté le feu des ennemis de sa patrie pendant sa vie, il lui faut encore supporter la fumée des cheminées de sa patrie après sa mort. Les locataires du voisinage ont seuls la clef de la grille et du jardin. Je ne la leur envie point beaucoup. La pelouse est sèche, les arbustes sont maigres, la haie se meurt; de fleurs, point. A peine au printemps un robinier isolé essaye-t-il de fleurir. Rien ne vient, que des boutons avortés et des feuilles étiolées. Il tombe là trop de grains de charbon et de trop pâles rayons. Voyez plutôt cette ombre projetée par cet acacia sur une dalle blanche : comme elle est pâle, comme elle est vague! Les enfants eux-mêmes qui jouent sous le kiosque du jardin, autour de cette institutrice silencieuse occupée à savourer le dernier roman de George Elliot, semblent tristes dans cette thébaïde attristée.

Les parcs de Londres sont les poumons de Londres, a dit un spirituel écrivain, qui en est, lui, une des gloires. Ces poumons sont au nombre de sept, dont les deux principaux sont sans contredit *Hyde Park* et *Regent's Park*. Le premier est avant tout la promenade élégante. Vers cinq heures, tous les jours, la grande allée qui part du pied de la double statue de Wellington en Achille et de Wellington en charlatan, du Wellington sans habits et du Wellington à plumet, est l'hippodrome où paradent des chevauchées d'amazones dont le cœur bat dans un corsage soulevé, et dont la jupe à longs plis traine sur le sol. Cette grande allée est une arène défoncée où on peut tomber sans danger. La galerie est assise sur des chaises de fonte, encourageant les cavalcades qui passent, trottent, reviennent et galopent. Parfois un gant blanc, pardessus la balustrade séparative, flatte la tête du cheval arrêté que le patchouli étonne et fait bientôt hennir. Les équipages, cependant, contournent rapidement cette allée réservée aux prouesses de l'équitation et à l'exercice soit du cheval soit du cavalier. Des têtières ou des rosettes, de nuance fraiche, ornent les couples appareillés aux équipages à caisse jaune, que confectionne et qu'affectionne la carrosserie britannique. Des voitures moins élevées et entièrement découvertes étalent et promènent des jupons bouffants que surmontent des ombrelles. Un lac, que coupe un beau pont, porte des bateaux sur ses ondes calmes, bateaux à rames qui contiennent des personnes, bateaux à voiles que soufflent des enfants. Des cannes lancées de la rive servent à faire baigner les chiens dont la crédulité est complaisante, et qui se secouent ensuite sans façon au milieu des robes de barége. Moins beaux que les arbres, les gazons sont hérissés de sortes de grils droits, destinés à protéger leur verdure sillonnée de plaques de sable, de ravins unis et de libres sentiers. Le soldat de

la garde, la variété cramoisie que les Anglais nomment *lobster*, un vrai géant, dont les favoris rejoignent les moustaches par-dessus un menton rasé, chemine sur ces pelouses, aux environs de la caserne, et tient à la main un bout de jonc. A terre se roulent enfants, femmes, paresseux en casquette ou malheureux sans chemise, parmi les moutons.

Regent's Park a une physionomie différente de *Hyde Park*. Plus loin du centre de la ville, on s'y sent plus à la campagne et plus en liberté. Le bruit sourd des roues sur les graviers du macadam écrasé s'y entend à peine. Les moutons s'y plaisent mieux et les enfants sont bien de leur avis. Il faut venir voir ces *babies* dans ce grand espace verdoyant où se trouvent le jardin zoologique à côté du jardin botanique. Il y a des heures, le matin, où tout ce parc est une sorte de crèche en plein vent. Les enfants y arrivent par troupes ou par familles. Les deux plus jeunes, brouettés côte à côte dans une petite voiture à trois roues que pousse une personne placée en arrière, chemin faisant, grignotent sans appétit un gâteau sec pressé entre leurs dix doigts. Un troisième qui occupait deux mois plus tôt une place dans le *perambulator*, pousse de toute sa force et avec orgueil la grande roue, et traite de *babies* la paire de Lilliputiens qui l'ont remplacé dans la voiture. Deux ou trois autres se pendent, en se traînant, à la crinoline maternelle. Celui-ci, en blouse de nankin, porte une plume flottante à son bourrelet. Un voisin se lance après sa balle et, à force de courir après elle, finit par rouler avec elle. Partout ce petit monde, aux mollets rosés et faits au tour, enjambe des espaces de deux pouces avec résolution et contentement, pour retomber doucement sur ses quatre pattes. Lorsque la mère a sa matinée occupée, le plus grand des enfants amène et surveille les autres. Il y en a souvent de volés, et ce qui est plus triste peut-être et plus horrible encore, il y en a parmi eux qui volent. Les allées qui font le tour des pelouses sont parcourues de loin en loin par de petites voitures très-basses tirées par des poneys, et dont les guides reposent entre des doigts féminins; et des boîtes carrées, montées sur une paire de roues, y arrosent la poussière.

Le *West End* a une célébrité européenne, et, à quelques égards, certainement exagérée. La diversité des opinions tiendra beaucoup, du reste, à la partie du *West End* qu'on aura vue. En deçà de *Edgeware Road*, la discussion est très-légitime. Les armoiries attachées au-dessus des portes le sont sur des murs trop irréparablement encharbonnés pour que tout le monde soit tenu de les admirer sans objection. Ces constructions nues autant que noires sont vraiment maussades, et, à part les deux battants de la porte de la rue qui portent chacun un chiffre en or, et la brosse pour les pieds qui fait face au grattoir, ces nobles maisons ressemblent, à s'y méprendre, à toutes les maisons. Vous remarquerez certainement, après midi, une circulation animée de rapides équipages, en route vers le parc. La perruque à rouleaux du cocher en fonctions, les laquais poudrés qui se tiennent debout sur la plate-forme de derrière, en grande livrée et une baguette à la main, vous frapperont sûrement. Les antichambres entr'ouvertes vous laisseront entrevoir, sur des bancs de cuir, des culottes courtes de peluche brune, abricot ou cerise, des galons aux collets, et une prodigalité de passementerie sur les plus petites coutures.

Vous accorderez encore un regard aux plantes grimpantes, capucines ou clématites, disposées dans le fond du fossé plus large en treillage appliqué tout le long des murailles de la cuisine par des bandelettes multipliées de cuir noir. Mais vous ne rencontrerez, en définitive, ni un changement bien important, ni une beauté réelle. Allez plus loin, à la fin la plus occidentale de cette fin occidentale. Au delà de *Edgeware Road*, soit à Paddington, soit à Tyburnia, ses magnificences sont irrésistibles. Je ne sais point si ailleurs on pourrait citer une aussi longue suite de palais, incessamment juxtaposés sur des terrasses spacieuses. Ici rien ne fait tache aux beautés. Tout se suit et se continue sans disparate. Point de ces cours malsaines habitées par des bandes en loques, comme dans le vieux *West End*. Ce jeune quartier a échappé aux invasions et aux établissements du prolétariat. Les tons blancs y éblouissent les deux yeux du promeneur. Des murailles recrépies avec une louable et infatigable persévérance entretiennent au dehors une élégance qui manque en tout autre lieu. Chaque palais a son balcon en saillie au-dessus de la porte principale et des degrés extérieurs par où on y monte entre une double colonne dorienne. Le toit plat recouvre au moins trois étages, souvent quatre. Dans aucune de ces rues, il n'y a un magasin. Tout au plus dans quelque *by-street*, entre deux de ces terrasses, construites dos à dos, un boulanger ou un parfumeur exerce, en la dissimulant, son indispensable industrie. Les écuries sont reléguées de même dans des ruelles étroites, nommées la plupart *mews* : ce sont les hôtels garnis des chevaux de luxe. Si blancs et si clairs que soient Paddington et Tyburnia, tous deux cependant sont encore tristes, parce qu'on les trouve trop vides. Des saisons entières se passent sans que ces beaux palais revoient leurs maitres, et, le parlement prorogé, si le hasard vous pousse dans ces déserts bâtis avec une si exceptionnelle magnificence, vous n'y verrez que des femmes de chambre laissées seules pour garder la maison, prenant le frais du soir sur le pas de la porte légèrement entre-baillée, en tablier plus blanc qu'un lis, un petit bonnet posé sur deux bandeaux bien lissés, un large nœud de ruban bleu, groseille ou orange, sur un col rabattu et empesé, et les deux lèvres rosées de la jolie servante bâillent sur l'ivoire humide de quatre dents longues.

Londres a aussi un *North End* beaucoup plus coquet et beaucoup moins vanté que son *West End*. Les familles de la classe aisée s'y installent en bon air, en pleine liberté et en demi-campagne, à vingt-cinq minutes de distance du centre de la ville et du *money-market*. On y goûte donc réunis les plaisirs de la villégiature et les avantages de la cité. Je ne sais vraiment pas dans tout Londres de plus agréable promenade, ni de plus attrayante résidence que celles qu'on trouve sur ces limites extrêmes de la ville vers le nord. Là, la fantaisie a tout concerté, non plus la symétrie. Les maisons ne sont plus des maisons. Appelez les cottages, lodges, villas, cela n'y fait rien. Ce seront toujours des caprices et des mélanges de maçonnerie élégante, une architecture familière qui sent les fleurs, les heures de repos après le travail béni et fécond, et montre partout des nichées d'enfants se roulant sur les gazons. Le jardin est le premier ornement du cottage. Un houx vert, un laurier luisant, quelques vases de

marbre blanc pleins de géraniums ou de verveines, et placés sur les marches de la maison ou sur les piliers de la grille de la rue, deux ou trois corbeilles échancrées sur la pelouse étroite, en composent les attractions. Un *oriel* est le signe caractéristique et indispensable de la façade du cottage. Un *oriel* est une espèce de pavillon en saillie, une fenêtre avancée en forme de bosse, une superfétation en encorbellement. Un salon qui a son *oriel* est un salon à la mode. La belle glace qui décore cette large fenêtre fait voir, au-dessous des lames vertes de la jalousie repliée, des meubles couverts de housses de filet aux découpures gracieuses. Une jardinière extérieure entretient encore une bordure de géraniums sur le rebord même de la fenêtre principale. Le lierre épais tapisse un ou deux pans de la muraille et retombe en cascades. Une lanterne tout au haut de la porte, moitié en dedans, moitié en dehors, brille tous les soirs parmi le feuillage assombri, constellé par sa lumière. Une quiétude bienfaisante règne dans ces rues qui sont toutes des jardins, et le seul bruit qui trouble cette paix est le cri du laitier qui passe, traînant ses grands seaux de zinc gris, autour desquels se groupent en cercle sept ou huit plus petits seaux, mesures diverses, qui rappellent l'image de la marguerite mère environnée de ses enfants. De distance en distance, une église naissante, aux portes garnies de fermoirs à trèfles pareils à ceux des missels romains, dresse son clocher de pierre blanche sur sa nef et sur ses ailes, dans un champ fermé par un mur bas qui sera le cimetière et enterrera le quartier. Le *North End* arrive lentement aux pentes de Hampstead. Déjà il les monte; dans vingt-cinq ans, il les aura occupées et couvertes, et ce qui aujourd'hui n'est encore qu'une bruyère déserte, où, par les beaux soirs de juillet, les ouvriers mènent leurs ménagères épanouies courir sur des ânes, sera alors un amphithéâtre aristocratique où chaque grande famille se donnera le spectacle de ce panorama magnifique et de cet océan de tuiles venant mourir à ses pieds.

Arrive le dimanche, et tout ce tumulte, tout ce vacarme, ce fourmillement, ce piétinement, tous les flux et reflux de cette population ondoyante, subitement sont interrompus. Il semble que le grand ressort qui donnait le branle à tout se soit cassé pendant la nuit. La vie est suspendue, anéantie. Dans les rues, une solitude inexorable. Là où hier vous aviez vu cinq cents passants tentés au passage par cinq cents boutiquiers, il n'y a plus rien, sinon peut-être une servante en indienne violette qui nettoie une fenêtre, assise sur le rebord, silencieuse et indifférente. Toute devanture est hermétiquement close. On est tenté de croire que la montre du soleil, détraquée et en avance, l'a fait lever en pleine nuit. Passez-vous devant une église quelconque, elle semble également abandonnée, si le bedeau, en grande houppelande de gros drap et en pèlerine de velours ou de soie, ne se trouve par hasard sur la porte pour un moment. Il se pourra faire aussi que, dans le fond de quelque ruelle, vous aperceviez, gesticulant sur une chaise, au milieu de vieilles femmes et de maigres enfants, les habitants de ces humides et malsains grabats, un jeune homme à physionomie extatique, lisant la Bible et apportant quelques bonnes paroles à ces ombres presque nues. Mais, sauf cela, rien dans les rues que des volets fermés et des trottoirs déserts.

Une partie de la population est assurément absorbée par les églises. Mais ce serait être la dupe de l'Angleterre et de l'anglicanisme que de mettre sur le compte de la piété toute seule cette séquestration hebdomadaire. La vérité est que ces maisons fermées ne sont point toutes des couvents en prières. Dans un grand nombre, le mari fume sa pipe à l'angle de son jardinet et à l'ombre de son groseillier, dévore les soixante colonnes du *Lloyd's News* ou de tout autre journal du dimanche et de la semaine en vente pour deux *pence*, ou fait sauter ses enfants sur ses genoux. Mais le vrai mot de cet étrange problème, l'explication de l'inanimation de toute la ville, la moindre gare de chemin de fer, le moindre bureau de voitures vous le donnera. Le dimanche, Londres perd au moins la moitié de ses habitants. A toutes les stations, un déguerpissement général accumule les voyageurs dans tous les trains qui partent vers sept ou huit heures, et les compagnies se disputent, par des réductions inouïes, ces charretées de familles. Le *South Eastern*, ce jour-là seulement et le lendemain, non pas une fois par hasard, mais ordinairement et régulièrement, vous mène à Brighton, retour compris, pour *half a crown*, trois francs et une dizaine de centimes. Or, de Londres à Brighton, la distance est de cinquante *miles* anglais, une soixantaine de kilomètres à tout le moins. Par eau, ces excursions à la sourdine sont à peine moins chères, et, comme les autres, se font sans bruit. Les bateaux à vapeur qui couvrent le fleuve ne chôment pas les jours fériés. Vers le soir, tout ce monde rentre en ville. Ceux qui sont restés au logis ou sont allés prier au temple s'endimanchent en s'enlaidissant assez souvent, et le mouvement peu à peu ranime la cité quelques heures avant son coucher.

A. LEGRELLE.

POÉSIES

LES DEUX GLAIVES

— XIe et XIIe siècles —

I

L'ABSOLUTION

Un vieux moine à l'œil cave, aux lèvres ascétiques,
Muet, et tel qu'un spectre en ce monde oublié,
Vêtu de laine blanche, en sa stalle ployé,
Tient sa croix pectorale entre ses doigts étiques.

Sur la face amaigrie et sur le front blafard
De ce corps épuisé que la tombe réclame,
Eclate la vigueur immortelle de l'âme;
Un indomptable orgueil dort dans ce froid regard.

Le souci d'un pouvoir immense et légitime
L'enveloppe. Il se sent rigide, dur, haï.
Il est tel que Moïse, après le Sinaï :
Triste jusqu'à la mort de sa tâche sublime.

Rongé du même feu, sombre du même ennui,
Il savoure à la fois sa gloire et son supplice
Et couvre l'univers d'un pan de son cilice.
Ce moine croit. Il sait que le monde est à lui.

Son siècle étant féroce et violent, mais lâche,
Ayant moins de souci du ciel que de l'enfer,
Il ne le mène point par la corde et le fer;
Sa malédiction frappe mieux que la hache.

Seul, outragé, proscrit, errant au fond des bois,
Il parle, et tout se tait. Les fronts deviennent pâles.
Il sèche avec un mot les sources baptismales
Et fait, hors du tombeau, blanchir les os des rois.

La salle est large et basse; un jour terne l'éclaire.
Au dehors neige et vent heurtent les durs vitraux.
Le silence au dedans, où, sur onze escabeaux,
Des prélats sont assis en rang mi-circulaire.

Ceux-ci, sous un étroit capuchon rouge et noir,
Et leurs robes couvrant leurs souliers jusqu'aux pointes,
Immobiles, les yeux fixes et les mains jointes,
Semblent ne rien entendre et semblent ne rien voir.

Avec ses longs cheveux où l'épine est mêlée,
De l'arbre de la croix, la plaie ouverte au flanc,
Fantôme douloureux, tout roide et tout sanglant,
Jésus étend les bras sur la morne assemblée.

Tête et pieds nus, un homme est là, sur les genoux,
Transi, le dos courbé, pâle d'ignominie.
Ce serf est un César venu de Germanie,
L'empereur dont les rois très-chrétiens sont jaloux.

Sans dague et sans haubert, la chevelure rase,
Avilissant sa race autant que ses aïeux,
Ce chef des braves gît, les larmes dans les yeux,
Sous le pied monacal qu'il baise et qui l'écrase.

Et César porte envie au pâtre obscur des monts
Qui, de haillons vêtu, sent battre son cœur libre
Et l'air du vaste ciel où son chant monte et vibre
Retremper sa vigueur et gonfler ses poumons.

« Saint Père, j'ai péché, dit-il d'une voix haute;
J'ai pris une lueur de l'Enfer pour flambeau;
J'ai profané la crosse et j'ai souillé l'anneau :
Saint Père! j'ai péché par ma très-grande faute.

« J'ai cru, l'épée au poing et le globe en ma main,
Et d'un geste réglant les nations soumises,
Que les choses de Dieu m'étaient aussi permises :
Le Diable pour me perdre a frayé mon chemin.

« J'eusse mieux fait, n'était mon attache charnelle,
Et le mauvais orgueil d'envahir mes voisins,
D'aller vers l'Orient chasser les Sarrasins
Qui font trôner Mahom sur la tombe éternelle.

« J'ai parjuré ma foi, j'ai menti grandement
Quand j'en donnai parole au Siége apostolique;
Mais, par l'incorruptible et céleste relique,
Par le vrai bois de Christ, je tiendrai mon serment.

« Saint Père! me voici comme je vins au monde,
Faible et nu devant toi, mon juge et mon recours.
J'ai prié sans relâche et jeûné quatre jours;
Je me suis repenti : guéris ma lèpre immonde.

« Roi des âmes, vicaire infaillible de Dieu,
Toi qui gardes les clefs de la Béatitude,
Si l'expiation soufferte est assez rude,
Grâce! sauve ma chair et mon âme du feu! »

Et le César heurtant les dalles de la tête,
Baise les pieds du moine et reste prosterné.
L'autre le laisse faire et dit : « Sois pardonné :
La majesté du siége unique est satisfaite.

« Ce n'est point devant l'homme impuissant, faible et vieux,
Que l'empereur armé du glaive s'humilie;
C'est aux pieds de Celui qui lie et qui délie,
Tant que vivra la terre et que luiront les cieux.

« Va donc! et souviens-toi de l'heure où, dans sa force,
Ta haute nef heurta l'inébranlable écueil;
Souviens toi, chêne altier, tranché dans ton orgueil,
Qu'une cendre inféconde emplissait ton écorce.

Va! Je t'absous au nom du Père, au nom du Fils
Et de l'Esprit! » — César se relève et salue :
Il sort. Un flot de honte à son front pâle afflue,
Et le moine humblement baise son crucifix.

II

CHŒUR DES ÉVÊQUES

« Le Seigneur a maudit le fleuve dans la source,
La moisson dans le grain, l'homme dans le berceau;
Et toute chair gémit sans trêve et sans ressource,
Le Foudroyé l'ayant marquée avec son sceau!

« Dans le plus innocent dort le germe d'un crime;
Toute joie est un piége où trébuche le cœur;
Toute Babel ne croît qu'au penchant de l'abîme
Où le vaincu sanglant entraîne le vainqueur.

« Mais, ô Phare allumé dans notre nuit immense,
O siége de l'Apôtre, ô magnifique autel,
Si tout languit et meurt, renaît et recommence,
Toi seul es immuable et toi seul immortel!

« Comme les sombres flots contre un haut promontoire,
Cap céleste, tu vois les siècles furieux
S'écrouler en écume au gouffre expiatoire,
Sitôt qu'ils ont touché tes pieds mystérieux!

« Car tu germais au fond des temps que Dieu domine,
Aux entrailles de l'âme humaine enraciné!
Et, pour jaillir un jour, la volonté divine
Te conçut bien avant que le monde fût né!

« Que te font, roc sacré vers qui volent les âmes,
Les aveugles assauts des peuples et des rois?
Plus épaisse est leur nuit, plus vives sont tes flammes!
Leurs ongles et leurs dents s'usent à tes parois.

Et quand plein de fureurs, de stupides huées,
Tout l'Enfer t'escalade en légions de feu;
S'il monte, tu grandis par delà les nuées,
Jusqu'aux astres, jusqu'aux anges, jusques à Dieu!

« Du sang des Bienheureux mille fois arrosée,
Cime accessible à l'humble et terrible au pervers,
La fleur des trois Vertus éclôt sous ta rosée
Et d'un triple parfum embaume l'univers!

« O saint siége romain, maître unique et seul juge,
Tel qui croit t'outrager avec impunité,
Serf ou César, n'a plus, mort ou vif, de refuge :
Dieu le frappe en ce monde et dans l'éternité! »

III

CHŒUR DES CÉSARS

« O Rome, qu'un vil moine, en ta chaise curule,
Etrangle avec l'étole et marque avec la croix,
Nous nous sommes levés en entendant ta voix,
Vieille reine du monde, épouse du grand Jule!

« Toi qui faisais gronder l'essaim des légions
En secouant un pli de ta robe guerrière,
Mains jointes, le dos bas, le front dans la poussière,
Tu t'es accoutumée aux génuflexions!

« Ta pourpre s'est changée en blêmes scapulaires,
Et livrant son échine au bâton du berger,
Du harnais de l'ânon tu laisses outrager
La Louve qu'entouraient les faisceaux consulaires.

« O ville des héros, pleine de mendiants,
Tu prends les os des morts pour dépouilles opimes;
Les macérations sont tes hauts faits sublimes
Sous le fouet orgueilleux des clercs psalmodiants!

« Mais, aux donjons du Rhin et de la Franconie,
Tes hurlements d'angoisse, à travers nos créneaux,
Pénétrant notre cœur irrité de tes maux,
Nous ont fait une part dans ton ignominie.

« Le sol impérial tressaille sous nos chars,
Et voici qu'attestant les feuilles sibyllines,
L'aigle crie et tournoie au front des sept collines.
Rome, Rome, debout! reconnais tes Césars!

« Reprends le globe, ô Rome, et le sceptre et le glaive,
Afin qu'à notre face, après la longue nuit,
Dans son orgueil, sa force et sa gloire et son bruit,
L'éternelle cité sur le monde se lève.

« Et nous, que conviaient tes cris désespérés,
L'épée en une main et l'olivier dans l'autre,
Rachetant à jamais ton opprobre et le nôtre,
Nous veillerons, assis sur tes sommets sacrés! »

IV

L'AGONIE

Vingt-neuf ans ont passé sur l'homme et sur l'Empire.
Pleins du flux et reflux des sombres nations,
De combats, de douleurs, de malédictions.
Le siècle onzième est mort et l'autre est déjà pire.

Le grand moine qui vit la force à ses genoux
Et se taire les rois devant sa face auguste,
Dans Salerne a rendu l'âme ferme du Juste,
En attestant Celui qui s'immola pour nous.

Mais son esprit flamboie et brûle de sa lave
Le vieux Victor, Urbain qui pousse l'Occident
Par tourbillons armés contre l'Islam ardent.
Et Pascal, le nouvel élu du saint Conclave.

Dans un noir carrefour de l'antique cité
Au fond d'une masure où siffle une âpre bise,
Sur la paille mouillée un vieillard agonise,
Sans un être vivant qui veille à son côté.

Des larmes lentement brûlent sa blême joue.
Etendu sur le dos, l'œil terne, haletant,
Il tressaille et roidit les bras, et, par instant,
Il parle d'une voix qu'un râle affreux enroue :

« A moi, mes chevaliers, mes Saxons, mes Lombards!
Haut la lance et le glaive! Allemagne, Italie,
En avant! Que le cri de César vous rallie;
Faites flotter au vent les royaux étendards!

« J'ai froid, Seigneur Jésus! Seigneur, je vous conjure,
Epargnez cette angoisse effroyable à ma fin...
O Seigneur Christ! Le chef du saint Empire a faim!
Son fils est parricide et son peuple est parjure.

« Qui m'appelle? Est-ce toi, mauvais moine, qui viens
Insulter ton César qui meurt sans funérailles?
Va-t'en! J'ai combattu dans soixante batailles!
Mes Evêques trois fois ont démenti les tiens.

« Mes Evêques! ils ont élu sous mon épée,
Le vrai Pape, Guibert de Ravenne, Clément!
Les lâches m'ont trahi depuis impudemment,
Et ma puissance morte ils l'ont dite usurpée.

« O honte! Et j'ai ployé sous ta verge de fer,
Et me voici, vieux, pauvre, affamé, misérable,
Râlant sur ce fumier d'angoisse inénarrable!
Pourquoi ne viens-tu pas, si c'est ici l'Enfer!

« Ah! tu frappais les Oints du Seigneur sur leur trône,
Antechrist! Moi, j'ai pris ta ville et t'ai chassé
Comme un loup, par la meute en son antre forcé...
Jésus! la faim me ronge et l'horreur m'environne! »

La voix baisse et s'éteint. On entend au dehors
Les maigres chiens, vaguant par la nuit en tourmente,
Qui flairent tous les seuils de la cité dormante
Et hurlent, comme ils font à la piste des morts.

La voix reprend : « Ah! ah! Les démons sont en quête,
Les bons limiers que nul n'a surpris en défaut!
Holà, chiens! C'est la chair de César qu'il vous faut.
Venez, l'heure est propice et la curée est prête!

« Meurs donc, ô mendiant! Meurs, excommunié,
Qui tenais dans ta main la Germanie et Rome!
Deux fois sacré, devant le ciel et devant l'homme,
Et que l'homme et le ciel et la terre ont nié!

« Meurs, ô toi qui jadis m'emportais sur ton aile,
Aigle des fiers Othons, puissant, libre et joyeux!
Le hibou clérical t'a crevé les deux yeux;
Rentre avec ton vieux maître en la nuit éternelle! »

Et le vent déchaîné dans l'ombre des chemins,
Accroît ses tourbillons qu'un sanglot accompagne,
Et voici qu'il est mort l'empereur d'Allemagne,
Le vaincu d'Hildebrand, Henry, roi des Romains.

LECONTE DE LISLE.

LA SOURCE

A M. INGRES

Le génie a frappé : le rocher s'est ouvert!
Elle apparait debout dans sa beauté divine,
La blanche, immaculée, incomparable Ondine,
Les pieds sur le bassin bordé de cresson vert!

Son bras rond au-dessus de sa tête enfantine
Tient l'urne d'où l'eau coule au milieu du désert.
L'innocence pareille à cette eau cristalline
Coule de ses yeux bleus sur son corps découvert!

O Vénus de quinze ans, pure comme une étoile!
Marbre frais que le peintre a sculpté dans la toile!
Quel sang divin frémit sous tes membres luisants!

O grâce adolescente! ô vivante harmonie!
O vierge! n'es-tu pas la Source du Génie
Qui verse la jeunesse à ses quatre-vingts ans?

LOUIS RATISBONNE.

LA

CRISE ACTUELLE

DES ÉTATS-UNIS (1)

LES FORCES DES DEUX PARTIS

Dans ses *Considérations sur la France*, le comte de Maistre, dès 1795, jetait en passant, avec la sûreté de coup d'œil qui le caractérise presque toujours, cette vue sur l'avenir des Etats-Unis : « On nous cite l'Amérique; je ne connais rien de si impatientant que les louanges décernées à cet enfant au maillot : laissez le grandir (2). » L'enfant a grandi, en en effet, et, avec lui, ses légers travers sont devenus des défauts, ses défauts sont devenus des vices. En même temps se sont développés, avec la même rapidité, les obstacles qui entouraient son berceau; eux aussi ont grandi, et hors de toute mesure; le faible ruisseau qui ne pouvait arrêter les premiers pas de l'enfant est maintenant un fleuve impétueux qui, dans son cours torrentiel, menace de balayer tout.

Dès ses débuts, et jusques à nos jours, deux sortes de questions, éternellement les mêmes, se sont dressées devant la jeune république pour entraver son essor. Les questions financières et les questions de politique intérieure. Les unes, résultat de cet esprit audacieux qui jette les Américains tête baissée dans toutes les aventures, ont causé des perturbations dont le contre-coup a souvent ébranlé l'Europe. Il suffit de rappeler les catastrophes qu'ont amenées dans les deux mondes les crises déterminées

(1) *The impending Crisis of the South : how to meet it.* By Hinton Rowan Helper, New-York, 1860. — *A Journey in the Back Country.* By F. Law Olmsted. London, 1860. — *Report of the Commissioner of Patents for the year* 1853. — *The State and Territories of the Great-West.* By J. Ferris, New-York, 1856. — *De Bow, the Seventh census of the United States* 1850. — *Mittheilungen aus J. Perthes, etc., von A. Petermann*, année 1855 et 1856. — *Westminster Review*, 1860. — *Annuaire d'Économie politique*, année 1859. Paris, Guillaumin. — Collection du *Courrier des États-Unis*, le meilleur sans contredit des journaux de l'Union, de l'*Abeille de la Nouvelle-Orléans*, etc., etc.

(2) *Considérations*, chapitre IV.

par la suppression de la banque nationale, et par celle dite des chemins de fer : qui, d'ailleurs, a pu oublier la fatale année 1857? — Pour résoudre ces sortes de questions, les Américains n'ont trouvé qu'un seul procédé, la banqueroute pure et simple. Pour les difficultés soulevées par la politique intérieure, le même procédé a été mis en œuvre avec le même succès, la banqueroute; mais cette fois sous le nom de *compromis*, car un compromis c'est encore une sorte de banqueroute faite aux principes hautement soutenus par les partis opposés. Depuis le commencement du siècle, questions financières, questions politiques, banqueroutes, compromis, ont battu en brèche la constitution américaine à des périodes régulières, mais dont les termes ont été sans cesse se rapprochant jusqu'à la crise actuelle, la plus grave, la plus menaçante de toutes, et qui peut, si rien ne vient l'arrêter, emporter avec elle la république fondée par Washington.

Les Américains seuls pouvaient détruire cet imposant édifice. Les embarras sans cesse renaissants des questions de voisinage, d'alliance, de frontières, qui compliquent à un si haut point les relations diplomatiques en Europe, n'existent pas pour eux. L'ancien monde est toujours venu en aide au nouveau : toujours il a assisté avec un bienveillant intérêt aux rapides développements d'une nationalité qui ne lui portait pas encore ombrage. De voisins, de frontières, les Etats-Unis n'en ont pour ainsi dire pas, et l'immensité des déserts qui, de toutes parts, enveloppent la Confédération en servant de débouché aux flots sans cesse renouvelés de l'émigration, à la population surabondante des villes, isole la nation et lui évite les chances fâcheuses qu'entraînent souvent avec eux les hasards de la politique extérieure.

Je sais bien qu'on peut alléguer les événements qui se sont accomplis au Mexique, à Nicaragua, les tentatives sur Cuba. Mais, dans ces entreprises qui, tout d'abord, semblent se rattacher aux idées de politique extérieure, de conquête et d'envahissement, les Américains n'ont cherché qu'à résoudre le plus douloureux des problèmes qui les déchire, celui d'établir une sorte d'égalité entre le nord et le sud de la Confédération, entre les Etats à esclaves et les Etats abolitionnistes.

L'esclavage, telle est la plaie qui, depuis sa naissance, arrête la république des Etats-Unis et la ronge. Problème à mille faces, sans solutions pratiques, et qui se pose sans cesse tantôt sous la forme sociale, économique, religieuse, tantôt sous la forme politique, tenant constamment en échec la population du Nord et les populations du Sud, dévorant comme le sphinx antique les hommes d'Etat qui cherchent à le résoudre.

I

Lors de la fameuse déclaration d'indépendance, sept des Etats confédérés proscrivirent l'esclavage, six le maintinrent. Les premiers, les Etats du Nord, Etats abolitionnistes, comptaient 1,786,499 habitants, et

occupaient un territoire dont la superficie était de 124,380 milles carrés; les seconds, les Etats du Sud, Etats à esclaves, renfermaient 1,852,606 habitants répartis sur un territoire de 212,685 milles carrés. Ainsi les Etats moins nombreux du Sud comptaient 66,007 habitants et 88,305 milles carrés de plus que les Etats du Nord.

Mais depuis soixante ans les choses ont singulièrement changé; la population des sept Etats du Nord s'est accrue de 5,943,063 habitants (soit 332 0/0), le Sud, au contraire, de 2,687,452 (soit 145 0/0). La différence est de 3,255,611 habitants en faveur du Nord et au détriment du Sud.

Depuis soixante ans, dix-huit Etats sont entrés dans l'Union: neuf se sont alliés au Sud, neuf au Nord. Sous ce rapport, la proportion a donc été maintenue; mais sous celui de la superficie du territoire, les choses se sont passées autrement. Tandis que neuf Etats apportaient au Nord 488,217 milles carrés, neuf Etats donnaient au Sud 638,763 milles carrés; le Sud avait donc l'avantage. Mais cet avantage il le perdit bien vite du côté de la population. Tandis que dans les Etats à esclaves on ne rencontre que *onze* habitants par mille carré, on en compte *vingt-et-un* dans le Nord. Tandis que les Etats libres renferment 13,434,922 habitants, les Etats à esclaves n'en présentent que 9,612,976, chiffre donné par le recensement de 1850. Les émigrants européens, attirés vers le Nord par un climat plus salubre, par des institutions plus en harmonie avec leurs habitudes, avaient en grande partie amené cette énorme différence.

Ces chiffres, dans une nation où toutes les questions qui intéressent la Confédération, c'est-à-dire toutes les questions vitales, se traduisent par le vote des individus et par celui des Etats (1), expliquent l'acharnement avec lequel les Etats du Sud ont cherché à entraver le développement des Etats du Nord. Du maintien de l'égalité primitive dépend tout à la fois pour eux le maintien de leur importance politique, la conservation de leur richesse, la sécurité de leurs propriétés.

Aussi les Etats du Sud n'ont-ils jamais reculé dans les luttes nombreuses qu'ils ont eues à soutenir contre leurs rivaux, quel que soit le terrain sur lequel ils se sont rencontrés. Lorsqu'en 1820 il fut question d'introduire plusieurs *territoires* nouveaux, le Missouri entre autres, dans l'Union, et de les admettre comme Etats, le Sud et le Nord cherchèrent à faire triompher leurs principes; le dissentiment prit bientôt un tel caractère que, pour amener une sorte de conciliation, il fut décidé que l'esclavage serait à jamais confiné en deçà du 36°,30' de latitude nord, et que jamais il ne pourrait franchir cette limite. Ce compromis, le premier de tous, fut appelé *le compromis du Missouri*.

Bientôt après, de nouvelles difficultés plus sérieuses encore, mais amenées par des idées d'un tout autre ordre, vinrent aggraver le différend.

(1) Aux termes de la Constitution, la chambre des représentants est élue par la généralité des citoyens âgés de vingt-cinq ans, en proportion de la population de chaque État (1 représentant par 70,816 habitants). Le Sénat se compose de membres élus par les assemblées des États. Chaque État nomme deux membres. Les délibérations ont lieu par État pour laisser à chacun d'eux une part égale d'influence.

Forcés, à la suite du blocus continental, par l'*acte d'embargo* (22 avril 1807) et le *non intercourse act* (1er mars 1809) d'interrompre tout rapport avec la France et avec l'Angleterre, les Etats-Unis furent obligés de favoriser, coûte que coûte, la création d'industries nationales. Ces industries, il fallut, pour les développer, des tarifs protecteurs qui excitèrent dans le Sud, pays producteur par excellence, un vif mécontentement. Lorsqu'en 1828 ces tarifs subirent pour la troisième fois une nouvelle élévation, le mécontentement du Sud se traduisit d'une manière éclatante par certains actes, précurseurs immédiats de ceux qui caractérisent les événements actuels. Alors parut pour la première fois la théorie fameuse de la *nullification*. « La constitution, disait Calhoun, le chef des *nullificateurs*, est un contrat dans lequel les Etats ont paru comme souverains. Or, toutes les fois qu'il intervient un contrat entre des parties qui ne connaissent point de commun arbitre, chacune d'elles retient le droit de juger par elle-même l'étendue de son obligation. »

Les conséquences de ces principes ne se firent : pas attendre : en 1832, la Caroline du Sud se prononça la première, comme en 1860 ; elle annula hardiment la loi des Tarifs et arma ses milices. La Virginie, la Géorgie, la Caroline du Nord, l'Alabama, le Mississipi firent cause commune avec elle contre le président Jackson, investi par le congrès de pouvoirs illimités. La guerre civile était imminente. Un compromis vint tout sauver... pour le moment. Henry Clay fit adopter une loi qui porte son nom (*Clay's bill*) et par laquelle certaines marchandises furent immédiatement affranchies de tous droits, tandis que pour les autres un abaissement successif devait, en 1842, réduire à 20 p. 0/0 le tarif général des douanes.

Le Sud savait dès lors quelle marche il devait suivre pour faire réaliser ses désirs. Tour à tour il fait passer la loi des esclaves fugitifs qui autorise leur extradition, même dans les Etats où l'esclavage est réprouvé : il fait rapporter le compromis du Missouri, et, par la loi *Kansas-Nebraska*, il obtient que l'esclavage s'étende au delà du 36°, 30' latitude nord. A tous ces empiétements, le Nord n'oppose aucune résistance ; il cède, il cède jusqu'au jour où, comme protestation, réunissant pour la première fois ses forces, il fait passer aux élections présidentielles le candidat qui représente le plus directement ses opinions, M. Lincoln. Alors le Sud, sans attendre davantage, avant nulle menace contre l'esclavage, annonce hautement ses idées de séparation. A peine le mot est-il prononcé que la Caroline du Sud, entrant encore en lutte la première, chasse les autorités fédérales, s'empare des caisses publiques, des forts, repousse à coups de canon les navires de l'Union, et voit, à la terreur profonde des Etats abolitionnistes, son exemple suivi par d'autres Etats du Sud.

II

Dans ce coup d'œil rapide jeté sur les événements qui ont précédé la crise actuelle, un fait ressort d'une manière indiscutable, l'éternelle lou-

ganimité des Etats du Nord. Et cependant, nous l'avons déjà dit, ces Etats sont infiniment plus peuplés que ceux du Sud (13,434,922 contre 9,612,976). La culture intellectuelle y est plus grande (1), l'industrie plus développée. Tandis que dans le Sud on compte 161,733 ouvriers employés dans des manufactures dont le capital est évalué à 495 millions de francs, dans le Nord on compte 780,756 ouvriers, et le capital absorbé par les manufactures est évalué à plus de 2,200 millions.

Sous le rapport de l'agriculture elle-même, comme le prouve le tableau suivant emprunté à M. Helper, le Nord est encore supérieur au Sud, qui se vante pourtant d'être le pays producteur par excellence.

MOYENNE DE LA RÉCOLTE ANNUELLE PAR ACRE.

			Etats libres	Etats à esclaves
Froment	—	Boisseaux par acre	12	9
Avoine..........	—	—	27	17
Seigle	—	—	18	11
Maïs............	—	—	31	20
Pommes de terre.	—	—	125	113

En prenant la récolte du froment en 1840 et en 1850, on arrive encore aux mêmes résultats :

RÉCOLTE DU FROMENT.

	1840 Boisseaux		1850 Boisseaux	
Etats libres	54,413,502	65 0/0	66,358,811	70 0/0
Etats à esclaves....	30,042,549	35 0/0	27,861,050	30 0/0
Total......	84,456,051	100	94,219,861	100

Enfin, dans les Etats abolitionnistes, la récolte du foin à elle seule est montée, en 1850, à 12,690,982 tonnes, représentant une valeur de 142,138,998 dollars.

On le voit donc, à quelque point de vue que l'on se place, on trouve, dans le Nord, supériorité de population, d'instruction, de richesse. Encore une fois, qui peut expliquer la patience sans bornes qu'il a constamment montrée? Certes on ne peut l'attribuer à des sentiments de fraternité poussés jusqu'au sublime de l'abnégation. Les Américains, en matière de philanthropie, ont trop fait leurs preuves, ils connaissent trop la valeur d'un dollar pour s'inquiéter de pareilles billevesées. Il faut chercher à leur conduite des motifs plus sérieux et plus positifs. Ces motifs existent en effet.

Malgré les tarifs protecteurs, malgré les encouragements prodigués à

(1) Les États du Nord comptent 1,790 journaux, tirés à 334,146,281 exemplaires; ceux du Sud, 704 journaux tirés à 81,038,693 exemplaires. Le Nord possède 14,911 bibliothèques publiques, renfermant 3,888,234 volumes; le Sud, 695 bibliothèques contenant 649,577 volumes. Dans le Nord, 62,403 écoles; dans le Sud, 18,507; dans le Nord, 72,621 professeurs; dans le Sud, 19,307; dans le Nord, 2,769,901 élèves; dans le Sud, 581,801. Aussi dans le Sud trouve-t-on 8,37 0/0 de la population libre ne sachant ni lire ni écrire, tandis que dans le Nord on n'en trouve que 2,40 0/0; et dans l'Etat de New-York cette proportion descend usqu'à 1,87, tandis que dans la Virginie elle s'élève à 19,90!

l'industrie nationale, cette industrie, encore dans l'enfance (j'en appelle à tous ceux qui ont vu les expositions universelles de Londres et de Paris), est loin de subvenir aux besoins de l'Union. L'importation des marchandises européennes est destinée longtemps encore à jouer un grand rôle aux Etats-Unis; les douanes, qui forment la branche la plus importante des revenus de l'Union, sont là pour confirmer le fait que j'avance (1). Or, si la Confédération était réduite à acheter sans cesse à l'Europe, dans un laps de temps facile à calculer, elle serait promptement ruinée. En effet, si les droits de douanes dans l'année 1858-1859, sont montés à 49,565,824 dollars, cette somme représente en marchandises une valeur de 338,749,935 dollars.

Pour rétablir l'équilibre, il faut que l'exportation vienne balancer l'importation, et c'est ce qui a lieu en effet, puisque dans la même année nous voyons l'exportation donner 335,894,377 dollars. C'est ici que l'importance du Sud se dessine d'une manière évidente : sur ces 335 millions, un tiers est donné par le coton seul (131,575,859 dollars pour l'année 1857); puis viennent le tabac, le riz, le sucre de canne, l'or de la Californie (2), produits exclusifs du Sud, le lard, le saindoux, les céréales, les spiritueux, que le Sud produit en grande partie (3). On comprend alors facilement que le Nord, dont les produits *exportables* (bois, fers, tissus de coton) sont moins nombreux et moins importants (4), y regarde à deux fois avant de se priver de pareilles ressources.

(1) FINANCES.

Recettes de l'année financière du 1er juillet 1858 au 30 juin 1859.

Dollars	Cts	
49,565,824	28	Douanes
1,756,687	30	Ventes de terres
2,082,559	33	Produits divers
9,674,400		Billets du Trésor
18,620,000		Emprunt du 14 juin 1858.
81,699,470	91	Total.

(2) Je place naturellement la Californie, non pas avec les Etats à esclaves, mais avec les Etats qui ont une tendance à se séparer; le mot de *République du Pacifique* a été prononcé, ce sont de ces mots que l'on ne profère pas en vain.

(3) Voir, pour plus de détails, l'excellent travail publié dans les *Mittheilungen*, année 1856. — Kultur-Produkte der V. Staaten.

(4) *Exportation des Etats-Unis.* Année 1857.

	Millions de dollars.		Millions de dollars.
Coton	131	Bois	11
Or et argent en lingots	31	Tissus de coton	6
Or et argent monnayés	28	Fer	4
Farine	25	Goudron	1
Froment	22	Huile de baleine	1
Tabac	20	Fanons de baleine	1
Maïs	5	Bœuf salé	1
Saindoux	5	Pelleterie	1
Lard et porc	7		
Spiritueux	2		
Riz	2		

Si à ces considérations déjà fort importantes, on ajoute que les populations robustes et turbulentes du Sud, composées en grande partie de laboureurs et de chasseurs, ont toujours inspiré une certaine crainte aux habitants plus pacifiques et plus commerçants du Nord; que du Sud sont parties les bandes qui ont conquis le Mexique, le Texas, la Californie, et ont désolé le Nicaragua; que le Sud enfin a donné à l'Union les hommes d'Etat le plus justement célèbres, les Washington, les Jackson, les Jefferson, Monroë, Madison, Clay, Calhoun, Polk, etc., on comprend mieux encore que *trois cent mille* (1) propriétaires d'esclaves pèsent d'un poids si grand sur les destinées d'un peuple de *vingt-huit millions* d'habitants (chiffre de 1860); on comprend mieux l'audace avec laquelle les Etats à esclaves se précipitent vers la séparation et l'apathique inertie que les Etats abolitionnistes opposent pour toute résistance.

Sept Etats ont, à l'heure qu'il est, proclamé leur indépendance; ils ont nommé un président et un vice-président, organisé une confédération embrassant une superficie de 650,000 milles carrés, avec une population (2) de plus de 2 millions et demi d'habitants libres, de plus de 2 millions d'esclaves, avec 1 milliard et demi de fortune publique, six grands ports maritimes (Charleston, Savannah, Pensacola, Mobile, la Nouvelle-Orléans et Galveston). Ces sept Etats forment un territoire parfaitement compacte, ayant une entière conformité de mœurs, de législation, de tendances, de produits, d'intérêts. En admettant même, ce qui n'est guère probable, qu'ils ne soient pas renforcés avant le 4 mars par de nouvelles accessions, M. Lincoln croit-il que des concessions tardives triompheront

(1) On compte aux Etats-Unis 347,525 propriétaires d'esclaves, dont plus de la moitié ne possède pas *cinq* esclaves. En 1850 (dernier recensement général), le nombre des esclaves était de 3,204,313. Les recensements partiels opérés depuis lors accusent une augmentation sensible.

(2) *Population des États sécessionnistes d'après le dernier recensement.*

NOM DES ETATS et Date de la séparation.	HABITANTS LIBRES.	ESCLAVES.	TOTAL.
Caroline du Sud .... 29 décembre 1860	308,186	497,185	805,371
Mississipi .... 5 janvier 1861	407,551	479,607	887,158
Floride.......................... 11 janvier 1861	81,885	63,809	145,694
Alabama .... 11 janvier 1861	520,444	435,473	955,917
Géorgie.......................... 19 janvier 1861	615,336	467,461	1,082,797
Louisiane .... 26 janvier 1861	354,245	312,186	666,431
Texas............................ 1er février 1861	254,034	98,161	352,195
Total...........	2,541,681	2,353,882	4,895,563

de l'idée si naturelle qu'ils ont de poursuivre jusqu'au bout l'expérience d'une confédération du Sud?

III

Pour ramener dans le sein de l'Union les Etats *séparatistes* (il faut bien admettre ce néologisme), M. Buchanan, aveuglé par cet esprit funeste dont parle le poëte latin, n'a employé que des demi-mesures déplorables. « Depuis le commencement de la crise, a dit le *Courrier des Etats-Unis* (6 février 1860), le gouvernement n'a pas fait autre chose que de prendre les incidents pour des faits et les faits eux-mêmes pour des incidents. Sans cette fatale aberration qui a livré la marche des événements au plus aveugle hasard, les choses n'en seraient pas là où nous les voyons aujourd'hui. » Ces demi-mesures ont abouti à faire insulter le pavillon national devant Charleston et à enhardir les Caroliniens et leurs confédérés. M. Lincoln n'a rien fait; il a mis en avant, mais d'une manière vague, la proposition d'un appel au peuple. M. Crittenden a proposé encore un compromis (1), mais quelle valeur un semblable expé-

(1) Nous croyons devoir donner en entier le compromis Crittenden, d'abord à cause de son importance dans les circonstances actuelles, ensuite comme spécimen de ces sortes de transactions :

« Considérant que des dissensions alarmantes se sont élevées entre les Etats du Nord et du Sud, en ce qui touche le droit aux territoires communs des Etats-Unis, et qu'il est éminemment désirable et convenable que ces dissensions soient réglées par des stipulations constitutionnelles, qui fassent justice égale à toutes les sections et restaurent la paix compromise ; — conséquemment :

« *Il est résolu* que les articles suivants seront proposés et soumis par le Sénat et la Chambre des représentants, comme amendement à la constitution, lequel amendement sera considéré comme partie intégrante de ladite constitution, quand il aura été ratifié par les conventions des trois quarts du peuple des Etats :

« 1. Dans tous les territoires acquis présentement, ou qui pourront l'être dans l'avenir au nord de la latitude de 36° 30', l'esclavage ou la servitude involontaire est prohibé (excepté comme punition de crime); mais, dans tous les territoires au sud de cette latitude, l'esclavage est reconnu comme existant, sans que le congrès puisse y intervenir, et doit être protégé, au point de vue du droit de propriété, par toutes les branches du gouvernement territorial pendant sa durée.

« Tous les territoires situés soit au nord soit au sud de ladite ligne, compris dans telles frontières que le congrès aura déterminées, quand ils contiendront la population requise pour pouvoir nommer un membre du congrès, sous une forme républicaine de gouvernement, seront admis, dans l'Union, sur un pied d'égalité avec les Etats originaires, avec ou sans esclavage, selon que le prescrira la constitution du nouvel Etat.

« 2. Le congrès n'aura pas le droit d'abolir l'esclavage dans les Etats qui auront admis cette institution.

« 3. Le congrès n'aura pas le droit d'abolir l'esclavage dans le district de Colombie, tant qu'il existera dans la Virginie et le Maryland, ou dans l'un ou l'autre de ces Etats ; le congrès ne pourra pas non plus, à aucune époque, empêcher les fonctionnaires du gouvernement ou les membres du congrès, que leurs devoirs forcent à vivre dans le district de Colombie, d'y amener leurs esclaves et de les y tenir comme tels.

« 4. Le congrès n'aura pas le droit d'interdire la transportation des esclaves d'un Etat dans un autre, soit par terre, par rivière navigable ou par mer.

« 5. Le congrès aura le pouvoir légal de payer à un propriétaire qui s'adressera à lui,

dient peut-il avoir dans les circonstances actuelles? En prononçant son remarquable discours du 12 janvier, M. Seward, le plus éloquent orateur du congrès, a jugé ce moyen terme.

« Les compromis congressionnels, a-t-il dit, ne sauveront probablement pas l'Union. Je sais que la tradition conseille ce genre de remède; mais, dans tous les cas, il est essentiel, pour qu'il réussisse, de trouver une masse prépondérante de citoyens assez neutres, relativement aux divisions des partis, pour qu'ils puissent intervenir, arrêter le choc des armes, et imposer une réconciliation. Les concessions modérées ne sont pas d'ordinaire exigées de force avec des canons en batterie; et les concessions plus larges n'ont pas davantage coutume d'être octroyées par la force opposante, animée d'une égale confiance dans son propre droit et dans sa propre puissance. Je crois, en outre, qu'il existe une conviction généralement répandue, que les compromis législatifs, qui sacrifient des principes justement aimés, tout en anticipant sur les exigences de l'avenir, même s'ils n'usurpent pas de pouvoirs ultra-constitutionnels, sont moins faits pour éloigner des périls imminents, que pour donner finalement naissance à de plus grands dangers. »

Aussi, bien que de toutes parts les pétitions affluent au Sénat pour appuyer le compromis de Crittenden, bien que l'Etat de New-York seul ait déposé une pétition revêtue de 38,000 signatures et longue de 1,200 pieds, bien que 200,000 signatures soient venues corroborer celles de New-York, on peut dire que le compromis de Crittenden ou la fameuse *convention pacifique* qui siége en ce moment n'arrêteront pas la crise. D'ailleurs, le sénateur Mason, de la Virginie, n'a-t-il pas dit en plein sénat : « Les pétitions deviennent superflues, lorsque les épées sont à la veille d'entrer en jeu! »

IV

Si ces paroles sont prophétiques, voyons quelles seront les forces des deux partis. Nous avons essayé d'exposer les plus importantes de leurs ressources économiques, il nous reste à parler de leurs forces militaires.

Le Nord dispose encore des forces régulières de la Confédération, l'ar-

la valeur de son esclave fugitif dans tous les cas où le marshal sera empêché de remplir son devoir par la force, ou par la délivrance dudit esclave fugitif, après son arrestation. Dans ces circonstances, le propriétaire aura le droit d'assigner le pays où la violence contre la loi aura été perpétrée, et le pays, de même que le propriétaire, aura le droit d'assigner les individus qui auront commis cette violence.

« 6. Aucun amendement ne sera adopté à l'encontre des articles précédents, et le congrès n'aura jamais le droit de se mêler de l'esclavage dans les Etats où il existe présentement. »

La dernière résolution porte sur des détails propres à assurer la meilleure exécution de la loi des esclaves fugitifs, et déclare qu'il serait convenable que le congrès demandât le rappel de toutes les mesures particulières qui y font obstacle. Enfin les lois prohibitives de la traite des nègres devront être fidèlement exécutées.

mée et la flotte. L'armée se compose de dix régiments d'infanterie, de quatre d'artillerie, de deux de cavalerie, deux de dragons, un de carabiniers à cheval, formant en tout un effectif de 13,000 hommes en temps de paix, de 16,000 hommes en temps de guerre; mais une partie de ces forces est immobilisée par la garde des postes de la frontière indienne, et les hommes du Sud sont largement représentés dans cette petite armée. Je sais bien qu'il y a encore les milices; mais elles montrent peu d'empressement. Si le général commandant les milices de New-York a seul offert au congrès de marcher contre le Sud, le conseil du onzième régiment a déclaré qu'il regardait « comme présomptueuse et non autorisée l'initiative prise par le général. » Les gens du Nord, du reste, semblent très-peu compter sur l'appoint des miliciens (1).

Les populations belliqueuses du Sud, au contraire, s'arment avec enthousiasme, d'après le *Picayun* (journal de la Nouvelle-Orléans, 1er février 1861); les vingt-quatre compagnies de pompiers sont organisées militairement. Les Allemands ont formé un bataillon de carabiniers, les Français de zouaves, les Italiens une légion dite de *Garibaldi*. « Nous apprenons également, ajoute ce journal, qu'un grand nombre d'hommes de couleur libres, descendants de ceux qui ont combattu aux côtés de Jackson dans la plaine de Chalmette, ont fait savoir qu'ils sont prêts à former un bataillon pour la défense de l'Etat. » Et ces volontaires ne manqueront pas d'armes, car, d'après *l'Abeille* de la Nouvelle-Orléans, l'arsenal de Bâton-Rouge, qui est au pouvoir des séparatistes, renferme 50,000 fourniments complets, 4 obusiers, 20 pièces de gros calibre, une batterie de 6, une de 12, 300 barils de poudre, et une quantité énorme de bombes, boulets, etc.

Reste la flotte : une partie tient en ce moment la mer, l'autre est désarmée dans les ports. Parmi les bâtiments qui naviguent en ce moment, deux (deux côtres, il est vrai), le *Lewis Cass* et le *Mc Leland*, ont éte livrés par leurs commandants aux autorités du Sud. Quant aux autres.. mais ici il faut laisser parler le *Courrier des Etats-Unis* en faisant encore

(1) Uniquement à titre de renseignements, et pour permettre de juger l'esprit public, nous empruntons au *Républicain* de Cattaraugus l'*anecdote* suivante :

Un membre de la milice d'Ellicotville parlait dernièrement d'*aller en guerre* contre le Sud.

— Quand je partirai, j'emmènerai l'enfant avec moi, dit-il à sa femme.

— Comment ferez-vous pour le porter?

— Oh! je l'attacherai sur mon dos avec des courroies.

— *Dear me!* Ne faites pas cela, mon ami; il serait tué le premier.

A titre de curiosité également, on peut citer la *Carolinienne*, composée, sur l'air de *la Parisienne*, par un Français qui fait partie des *Minute men* du Sud, corps de volontaires qui doit répondre au premier appel :

Peuples du Sud, alerte! alerte!
Un traître et perfide parti
Ose conjurer notre perte;
Le cri de guerre a retenti.
Laissons familles et chaumines;
Marchons, enfants des Carolines.
En avant, marchons, etc., etc.

remarquer que ce journal, un des meilleurs de l'Union, est écrit à New-York, c'est-à-dire dans le Nord :

« Chaque jour démontre combien peu le gouvernement fédéral doit compter sur l'appui des officiers de marine qui appartiennent en grande majorité aux Etats du Sud. Non-seulement les démissions et les défections se succèdent, mais le rappel de l'escadre des côtes (*home squadroon*), dans un but de coercition éventuelle, a failli faire éclater la révolte à bord des navires qui la composent. Le commodore a dû défendre, sous les peines les plus sévères, la propagation de toute nouvelle politique; il a, en même temps, allégué une prétendue insuffisance de vivres pour aller relâcher à la Havane ou à Vera-Cruz, et gagner ainsi du temps afin de faire savoir à Washington ce qui se passe et attendre de nouvelles instructions. » (*Courrier*, du 5 février.)

Si nous interrogeons la presse américaine sur la situation de la flotte en commission de port, voici ce que répond un autre journal du Nord, l'*Express* :

« Les forces navales en commission de port à Brooklyn se composent ainsi :

« La frégate à vapeur *Wabash* (12 canons) renouvelle sa machine : avec de l'activité, elle peut avoir complété son armement en un mois; la frégate *Roanoke* (même force) est sur le dock flottant : elle peut être prête en un mois; la corvette *Savannah*, complétement désarmée, peut être prête en cinq semaines; la frégate *Branduyne*, qui a porté 50 canons, est vieille et à demi pourrie; le brick *Perry* (5 canons) pourra prendre la mer : pauvre voilier, d'ailleurs; la frégate *Potomac* (50 canons), bien qu'elle n'ait pas été employée depuis des années, peut prendre la mer à court délai; la gabarre *North Carolina* sert de caserne à 300 hommes, et les casernes de la marine sont occupées par 100 hommes.

« De cet aperçu il résulte que le gouvernement fédéral n'aurait pas dans l'arsenal de Brooklyn une coquille de noix armée à envoyer en mer du jour au lendemain. Un mois est nécessaire pour compléter les armements, et, par le temps qui court, un mois c'est bien long! »

Ainsi, une armée insuffisante, des milices qui montrent peu de bonne volonté, une flotte dont les dispositions sont douteuses, tels sont les éléments de répression dont dispose le pouvoir de Washington. On comprend alors ses tergiversations.

Mais il est encore pour le gouvernement fédéral une autre cause d'inquiétudes sérieuses. Sept des Etats à esclaves seulement se sont prononcés pour la séparation immédiate; les huit autres n'ont pas encore pris de parti. Les Etats qui forment la confédération du Sud, en effet, avaient plus à gagner à une séparation que ceux qui se sont abstenus. Tous, baignés par les flots de l'Océan ou par ceux du golfe du Mexique, espèrent pouvoir alimenter par la traite leurs exploitations agricoles; ils sont certains d'avoir constamment à leur disposition des débouchés faciles pour leurs produits. Les autres Etats, au contraire (excepté la Caroline du Nord et la Virginie), ceux que l'on appelle Etats-frontières, *Boarder-States*, sont situés dans l'intérieur des terres; ils ne peuvent écouler leurs produits que par les territoires de leurs voisins; et, d'ailleurs, faut-il le

dire ? la grande source de richesse de quelques-uns de ces Etats n'est pas l'agriculture ou l'industrie, mais bien la production même des esclaves. Ils en *fabriquent* (que l'on nous passe cet horrible mot) pour les plantations. « Le Sud, a dit un économiste américain, par son genre de travail, par son mode de culture, est grand *consommateur* d'esclaves. Ce sont pour lui des *instruments de travail.* Ces instruments de travail s'usent promptement, il faut les remplacer; or, le marché où l'on peut se procurer l'instrument de travail nègre au plus bas prix possible, c'est l'Afrique, et le moyen, c'est la traite. Aussi le rétablissement de la traite est-il le premier article du programme des sécessionnistes, et ils ne cachent nullement que c'est là une des clauses de leur future constitution.

« Mais si le rétablissement de la traite est une chose qui semble indispensable au Sud pour lui garantir des travailleurs à bon marché, ce serait, par contre, la ruine de la Caroline du Nord, de la Virginie, du Kentucky, du Tennessee.

« En effet, si le Sud est *consommateur* de nègres, les *Etats-frontières*, la Virginie surtout, sont *producteurs* de nègres. Si le Sud est intéressé à les acheter à bon marché, les autres Etats sont intéressés à les vendre le plus cher possible. Si les planteurs de coton et de sucre, qui usent beaucoup de nègres, veulent, pour leur avantage, chercher leurs esclaves en Afrique et les payer de 100 à 120 dollars, les producteurs veulent conserver leur monopole et continuer à vendre leurs esclaves 700 ou 800 dollars et au delà. On le voit, c'est un antagonisme économique sans remède. Le Sud demande et veut la libre entrée des nègres africains; les *Etats-frontières* doivent vouloir et veulent, en effet, protection de leur *production nationale* en nègres et en mulâtres par une prohibition absolue (1). »

Malgré cet obstacle à l'union des Etats à esclaves, si le gouvernement de M. Lincoln tentait de prendre des mesures coercitives, ou même des mesures ayant simplement une tendance abolitionniste, l'union s'opérerait promptement. Déjà le Kentucky (2 février 1861) a protesté contre l'emploi de la force: à Baltimore, un grand *meeting* a lancé l'appel d'une convention pour le 18 de ce mois, déclarant que si le compromis Crittenden n'est pas adopté, le Maryland doit faire cause commune avec le Sud, et le gouverneur de l'Etat qui jusqu'alors avait défendu la cause fédérale semble suivre le mouvement. Enfin, le 21 janvier, la législature virginienne a décidé que « si toute tentative pour terminer par une transaction les différends qui partagent le pays venait à avorter, alors toutes les considérations d'honneur et d'intérêt demanderaient que la Virginie unisse ses destinées à celles des Etats à esclaves, ses sœurs (*sic*). »

Pour conjurer ces éventualités menaçantes, nous l'avons déjà dit, le gouvernement s'abandonne à une complète inertie; M. Lincoln se renferme dans un profond silence. Des demi-mesures, des demi-promesses, voilà tout ce qui a été tenté pour rallier le Sud, et, en même temps, on continue à l'irriter par un tarif douanier qui lèse ses intérêts, « l'absurde

(1) *La Sécession au point de vue économique*, — 2e lettre, par J. D. — New-York, 1861. Les faits semblent donner un démenti à l'auteur quant au rétablissement de la traite.

projet, dit le *Courrier des Etats-Unis*, auquel M. Morrill a eu le triste privilége d'attacher son nom (1). » Aussi chaque paquebot apporte-t-il des nouvelles de plus en plus graves. La guerre civile se discute comme chose naturelle, les meurtres politiques ensanglantent les cités du nord comme celles du sud, et c'est tout au plus si quelques esprits optimistes osent espérer qu'après une séparation plus ou moins longue les Etats du Nord et ceux du Sud, épuisés, ruinés par la lutte, essayeront de reconstituer l'ancienne confédération.

En présence de ces graves éventualités, on se demande quel sera l'avenir?

Dans la séance du 12 janvier 1860, M. Seward, interrompant le discours auquel nous avons déjà fait un emprunt, s'écriait : « En écoutant ces débats, je me suis parfois laissé entraîner à remarquer le contraste de l'effet qu'ils produisaient sur le jeune messager qui a coutume de se tenir devant moi et le vénérable secrétaire dont la place est derrière lui. L'enfant témoigne une sorte de vive et joyeuse émotion à l'aspect de cette surexcitation, tandis qu'à chaque mot blessant prononcé contre l'Union, des larmes viennent humecter les yeux du vieillard. Homme, ne pleurez plus! Réjouissez-vous plutôt, car vous avez eu pour lot une rare félicité. Vous avez vu et vous avez partagé toute la grandeur de votre pays, la grandeur nationale culminante par le monde entier. Pleurez, vous seul, enfant, pleurez dans l'amertume de l'angoisse, vous qui ne faites qu'entrer au seuil de la vie; car cette grandeur périt prématurément. Elle n'existe ni pour vous, ni pour moi, ni pour aucun de ceux qui viendront après nous! »

(1) « Au moment où le parti républicain affecte de promettre au Sud une demi-satisfaction éventuelle, on élabore à Washington une des mesures économiques les plus propres à l'aliéner entièrement : nous voulons parler du nouveau tarif dont le vote est imminent et qui suffirait presque, à lui seul, pour provoquer la sécession, tant les dispositions en sont contraires à l'intérêt des grands Etats producteurs. »

(*Courrier des États-Unis.*)

OSCAR DE WATTEVILLE.

EUGÈNE SCRIBE

Dans les lettres comme dans les arts, la mort frappe à coups pressés les plus illustres têtes. M. Eugène Scribe vient d'être subitement enlevé. Tous les théâtres ont pris le deuil; pour les scènes lyriques, la perte est irréparable. Il y a quelques jours à peine, Henry Mürger expirait jeune encore; mais, dans ce corps débile, l'habitude de la souffrance avait jeté le dédain de la vie et le pressentiment d'une fin prochaine. Eugène Scribe tombe chargé d'années, de renommée, d'honneurs : le vieillard semblait encore plein de jours, la mort l'a surpris au milieu de travaux commencés, de projets, de promesses, le lendemain, sans doute à la veille d'un succès. Il est mort debout, et cette fin soudaine allait bien à cet homme dont l'activité dévorante n'avait jamais connu lassitude ni repos, à ce vigoureux esprit dont un demi-siècle de fécondité n'avait point épuisé les ressources.

Pendant près de trente années, M. Scribe a régné en maître absolu sur le théâtre contemporain. Jamais auteur dramatique ne jouit d'un pareil crédit, d'une aussi constante faveur. Il suffisait à toutes les scènes; la souplesse de son génie devinait, inventait tous les genres. Deux générations entières lui doivent les plus charmantes jouissances de l'esprit, ces soirées doucement agitées où l'on vient demander le repos à des émotions vives et passagères, où les passions d'un monde imaginaire font une heureuse trêve aux soucis du monde réel. Si chacun eût voulu payer la dette de reconnaissance contractée envers l'auteur de tant de charmants chefs-d'œuvre, la cité entière eût suivi le char funèbre qui emportait vers le champ du repos les restes glacés de cet infatigable travailleur.

Rien ne saurait donner une idée de l'activité de sa vie. Son œuvre se compose de plus de quatre cents pièces. C'est beaucoup de les avoir écrites. Mais ce n'était là que la moitié de sa tâche. La lecture de ces pièces aux directeurs, aux comités, aux acteurs; les répétitions, les conseils aux artistes ne représentent pas moins de temps, de peine, et de travail. Ce maître de la scène savait d'ailleurs que c'est seulement sur la scène qu'une œuvre prend sa forme définitive. Là seulement, on pouvait apprécier toutes les ressources de son génie, l'étonnante variété de ses aptitudes. Il aimait passionnément le théâtre; il se sentait si bien là sur son domaine! Il fallait l'y voir communiquant à tous un peu de sa flamme, expliquant à chacun les intentions, l'esprit, les finesses d'un

rôle, doublant les facultés des artistes consommés, évitant les écueils aux faibles, tournant les difficultés avec une habileté suprême, achevant de donner à son œuvre la vie par mille détails ingénieux, par la vérité de l'aspect, par l'ensemble combiné de tous les effets : art nouveau, dont il fut en quelque sorte l'inventeur, et qu'on a appelé l'art de la mise en scène. Lecteur incomparable, diseur excellent, il était, pour les artistes, d'un conseil précieux et sûr. Les plus habiles le reconnaissaient pour maître. Que de jeunes talents n'a-t-il pas formés! Que de réputations lui durent leur premier essor!

Le secret de cette vie, partagée en tant de travaux divers, était non-seulement dans une merveilleuse facilité de conception, dans une exécution rapide comme la pensée, mais dans l'assiduité non interrompue au travail. La rigoureuse répartition de son temps semblait, pour lui, doubler la durée des jours. Dans cette longue vie, pas une heure ne fut perdue; il ne sut jamais ce que c'est que remettre au lendemain. Que de fois, à la fin d'une répétition, encore tout ému de cette sorte de lutte à laquelle il apportait une si grande ardeur, sous l'empire de ses propres impressions, ou sur quelques observations facilement accueillies par cet esprit toujours en éveil, nous le vîmes refondre des scènes entières, les écrire à nouveau, d'une main impatiente, sur les marges de son manuscrit!

C'est à propos des pièces de M. Scribe qu'on s'était permis cette innocente raillerie : « Le théâtre représente un lieu sauvage. — Une table et tout ce qu'il faut pour écrire. » En effet, il eût écrit, même au désert; ce besoin impérieux de produire semblait la condition première de sa vie. Rien ne pouvait interrompre la gestation constante de sa pensée; ni les chagrins ni les devoirs de la vie, ni les plaisirs, ni les voyages : les grands aspects de la nature étaient impuissants à lui dérober un instant de rêverie ou d'inaction. L'un de ses plus chers amis, de ses plus fidèles collaborateurs, nous racontait un voyage en Suisse accompli par eux, au temps de leur jeunesse, au moment le plus brillant de ce brillant théâtre qu'on appelait « le Théâtre de Madame, » et dont Scribe fondait la fortune et la renommée. On lui avait conseillé un peu de repos, interdit le travail et prescrit les distractions d'un voyage. Il partit donc pour la Suisse avec cet ami dont la mission délicate était de le contraindre au repos, de l'entraîner doucement sans lui permettre ni temps d'arrêt, ni séjour. Scribe avait demandé la permission de prendre quelques notes de voyage, et, comme un peintre, séduit par un aspect imprévu, s'arrête en chemin pour fixer en quelques traits ses souvenirs, il écrivait ces notes rapides sur la cime des montagnes, au penchant des vallées, sous l'ombre propice, sur un coin de table dans la salle commune des hôtelleries. Le compagnon s'applaudissait de cette passion soudaine et réparatrice pour les beautés de la nature. Le voyage fini, Scribe avait terminé en secret l'une de ses œuvres les plus populaires. Il rapportait *le Mariage de raison*, écrit tout entier sur ce carnet de voyage. C'était là ses impressions, et les *Lettres sur la Suisse* du plus préoccupé des touristes.

De même encore, l'un de ses opéras-comiques les plus applaudis dans

ces dernières années, fut écrit pendant les journées de février 1848. Alors que la fusillade retentissait dans les rues, tandis que périssait une dynastie, qu'un roi s'enfuyait de son palais, de sa capitale, de son royaume, Scribe, enfermé chez lui, s'était mis paisiblement à l'œuvre. Les sinistres rumeurs n'arrivaient point jusqu'à ce modeste cabinet de travail de la rue Ollivier-Saint-Georges, où se sont élaborées tant d'œuvres charmantes, où Rossini, Meyerbeer, Auber, Halévy sont venus, attentifs et dociles, recevoir de cette imagination puissante, puiser parfois dans l'accent et dans l'intonation du maitre, le premier germe de leurs plus belles inspirations. Enfermé là, à la clarté de deux bougies, il a fait autour de lui le silence et la nuit : il travaille. Que lui importent les graves questions qui s'agitent, les ambitions avides, et les trahisons, et les défaillances? Demain, la monarchie aura fait place à la république, mais demain aussi, les théâtres seront rouverts, ils viendront demander à ce grand producteur le grain qu'il leur a promis. Et, réfugié dans le domaine inaccessible de la fantaisie, il poursuit sa chimère, il crée ces personnages auxquels le théâtre et l'acteur achèveront de donner la vie et qui resteront dans la mémoire des hommes comme s'ils avaient réellement existé. Fictions du roman, mensonges de la scène, aussi durables que l'histoire!

Aucun plaisir n'égala pour lui le plaisir du travail. Mais aussi quelle vie plus féconde? Quel courant d'idées mises en circulation par cet inépuisable inventeur! Que de fois il a été la clef de voûte de l'édifice complexe que l'on appelle « le succès. » Mélodies ailées, qui jaillissez de l'inspiration du musicien, vous naissez de la fable, de la situation, des sentiments imaginés par le poëte. A celui-ci vous allez sans doute donner une vie nouvelle, il vous sera redevable à son tour, mais votre sort dépend du choix heureux ou de l'habileté de ses fictions. Et de combien d'autres intérêts l'auteur dramatique n'est-il pas le premier metteur en œuvre et comme le dépositaire? A quoi le théâtre ne touche-t-il pas? Que d'industries, que de talents, que de fortunes se tiennent groupés autour de lui. Que de prospérités, s'il est prospère! Dans ses désastres, que de ruines! Pendant plus de trente années, Scribe a imprimé au théâtre un mouvement prodigieux; il en a développé chez le public le goût, souvent la passion. Dans cette impulsion, ont été entraînés tous les arts qui forment les corollaires de l'art théâtral. Art du décorateur, prestiges de la scène, splendeurs du théâtre, sont arrivés à un développement excessif peut-être, mais inconnu avant lui. Il a créé toute une école de comédiens, fait éclore une légion d'imitateurs; son œuvre a été jouée sur tous les théâtres, traduite dans toutes les langues, refaite pour les compositeurs étrangers. Devant tant de travaux, on comprend à peine qu'une seule existence ait pu y suffire. Par combien de canaux s'est écoulée cette source féconde! en combien de rayons s'est divisée cette vive lumière!

Artisan de la fortune des autres, il aurait pu, à bon droit, se montrer fier d'une grande fortune acquise par son seul travail. Cette fortune l'avait laissé le plus modeste et le plus simple. Esprit essentiellement pratique, il attachait un juste prix à la rémunération de son travail; il était habile à faire rendre à sa pensée tout le profit qu'elle lui semblait comporter; mais ce bien une fois acquis, il s'en montrait volontiers

prodigue. Nul n'eut jamais la main plus généreusement ouverte à toutes les infortunes. Que de misères cachées n'a-t-il pas secourues! Lequel de ses confrères malheureux, dans la grande famille des lettres, a vainement fait appel à son cœur? Au reste, cette sorte d'âpreté toute légitime a tourné au profit de tous; elle fut le mobile d'une grande idée et d'une grande institution. Scribe a été l'instigateur et le fondateur de cette Société des auteurs dramatiques dont les statuts ont changé la condition, fixé le sort de tous ceux qui, poëtes, auteurs ou musiciens, travaillent pour le théâtre. Les droits proportionnels de l'auteur sur la recette, la durée de ce droit, son égale répartition, tous ces avantages qu'il aurait pu exiger pour lui seul, M. Scribe a voulu les stipuler pour tous, faisant servir son influence considérable, sa position tout exceptionnelle à l'avantage général. Par une juste reconnaissance, la Société l'avait nommé son président à vie. C'est dans le sein de la Société, à l'une de ses séances, qu'il ressentit, il y a quelques jours, une défaillance subite, premier symptôme trop dédaigné, sinistre avant-coureur du mal qui l'a si soudainement emporté.

Scribe a eu de nombreux collaborateurs, et l'on s'est fait une bien fausse idée de l'aide qu'il tirait de la collaboration. Elle était le plus souvent pour lui l'occasion du travail, rien de plus. Pas une de ses œuvres innombrables où il n'ait la plus large part, si elle n'est de lui tout entière. Non point qu'il dédaignât le travail des autres; mais il avait plutôt fait de recommencer leur tâche que de la juxtaposer à la sienne. La mise de fonds du collaborateur s'est bornée plus d'une fois à une simple conversation, à l'apport de quelques idées indécises, et qui, passant par le creuset de ce cerveau créateur, prenaient à l'instant la forme et la vie. L'auteur dramatique tire rarement de son propre fonds le premier germe de son œuvre. Il puise dans les livres, dans les romans, dans l'histoire, dans les événements contemporains. Le point de rencontre une fois trouvé, il façonne ses personnages, il combine les événements selon les exigences de son art, selon le tempérament de son génie. Scribe n'avait guère le temps de lire. Le collaborateur était donc pour lui comme un livre vivant dont il saisissait, dont il devançait la pensée avec une incroyable rapidité. Au bruit des paroles d'un autre, il écoutait parler la voix secrète de sa propre inspiration, suivant une ligne parallèle, parfois tournant le dos au chemin qu'on prétendait lui ouvrir. Un jour, un jeune auteur vint lui lire un long mélodrame, enchevêtré de personnages, de coups de théâtre, de péripéties sanglantes. « Charmant sujet, lui dit Scribe, nous en ferons un acte pour le Gymnase. » Tandis que le jeune auteur lisait, Scribe avait conçu le plan d'une des meilleures pièces du théâtre de Madame, *la Chanoinesse.*

Ainsi la pensée des autres n'était souvent qu'un excitant salutaire. Même dans les collaborations plus sérieuses, dans une communauté plus réciproque, Scribe ne perdit jamais sa personnalité. Il n'accueillait une idée que lorsqu'il la sentait pouvoir devenir sienne; il garda toujours le rôle viril dans ces sortes d'unions, qu'elles fussent durables ou passagères; si bien que son œuvre immense est bien à lui tout entière, et qu'aucun de ses collaborateurs ne saurait réclamer un seul de ses ou-

vrages. Il a pu froisser quelques amours-propres en ne leur faisant point, dans le travail à deux, la part assez grande; jamais il ne s'est indûment approprié la moindre parcelle du travail d'autrui.

Dans ces rapports entre collaborateurs, transactions délicates où se trouvent constamment en jeu les fibres les plus sensibles des susceptibilités et des intérêts, Scribe poussait jusqu'à l'excès la loyauté et le scrupule. Un exemple entre mille. Un auteur dramatique lui avait dit quelques mots d'un sujet qui ne lui avait point paru acceptable. Au bout de quelques années, le même sujet se présente à son esprit, sous une forme nouvelle. D'où ce sujet lui revenait-il? L'avait-il lu? Lui avait-il été raconté? L'avait-il inventé lui-même? Il en avait oublié la première source et n'avait pas le loisir de s'interroger longtemps à cet égard. La pièce l'avait tenté. Elle est écrite en quelques jours, reçue, apprise, prête à être jouée. Aux dernières répétitions, un soubresaut de mémoire lui rappelle que le point de départ est une anecdote à lui racontée par M. X..., son confrère. Il écrit aussitôt : « Mon cher X..., on joue *notre* pièce dans deux jours. Veuillez ne pas manquer à la répétition générale. » X... était un homme d'esprit; il ne reconnut point son idée et ne voulut point signer sa pièce. Mais il n'était point heureux, et Scribe exigea que la moitié des droits d'auteur fût assurée à ce collaborateur *in partibus* qui avait joué là, à son insu, le rôle du caillou, dans un apologue bien connu : *le Moine et les Enfants*.

L'heure serait mal choisie pour étudier l'ensemble des productions de cet homme extraordinaire. Des faces si multiples de son talent, une seule, d'ailleurs, est quelque peu de notre ressort. Dans le drame lyrique, Scribe a été sans rival. Il aimait l'Opéra et l'Opéra-Comique d'une affection toute particulière, et, depuis trente ans, ces deux théâtres existent en quelque sorte par lui seul. Le génie de Scribe était merveilleusement propre au genre lyrique, car son art suprême était le mouvement et la vie. Il avait l'imagination des situations, non celle des mots; et le compositeur demande, en effet, des situations plutôt que des paroles. Ces défauts de forme, ces négligences de style qui lui furent si durement reprochés, étaient aisément cachés sous le riche manteau de la mélodie. Ces contrées invraisemblables qu'on avait appelées « *la Scribie* » allaient bien à la langue idéale de la musique. A lui seul, Scribe n'était point un grand peintre de passions et de caractères; mais comme il préparait admirablement cette tâche au musicien! Comme il savait se sacrifier à celui-ci et en recevoir, à son tour, son complément! Quant à lui, son instinct ne le poussait guère vers l'étude du cœur et des sentiments. Comme l'époque où il a vécu, sa poétique était toute d'action. Il semblait porter un théâtre tout machiné dans sa tête : il y cherchait sans cesse des effets nouveaux. L'art qui lui fut personnel, ce fut la richesse de ses combinaisons, ce fut l'intérêt excité, soutenu à l'aide d'incidents ingénieux, de ressorts agiles, véritable labyrinthe dans lequel il se plaisait à s'égarer, pour se retrouver avec surprise. Dans ces dernières années, le public, familiarisé avec ses procédés, devinait parfois trop facilement le mot de l'énigme; l'affection que le public portait à son auteur favori ne s'en était point sensiblement refroidie. La critique était plus sévère, et ses duretés avaient quel-

que peu aigri son caractère et troublé sa vie, jusqu'alors constamment heureuse. Il n'avait garde de se plaindre, mais il se cabrait sous la violence de certaines critiques qui lui paraissaient ingrates autant qu'injustes; le conseil insultant du repos était un nouvel aiguillon à son ardeur pour le travail.

Scribe laisse après lui une œuvre immense. Il a creusé dans le champ dramatique un vaste sillon. Son nom et son œuvre survivront. On refera plus d'une fois son théâtre. Chose étrange! parmi nos contemporains nous nous montrons particulièrement sévères envers l'artiste qui ne relève que de lui-même. Celui dont l'œuvre, qu'il se soit servi du pinceau ou de la plume, est destinée à rester comme une expression vivante de notre temps, a la moindre part de notre sympathie. Nous nous méfions de qui s'applique à nous peindre. Nous acclamons plus volontiers l'homme de goût que le sentiment de l'art, l'étude et la science reportent vers le passé et font procéder des maîtres consacrés par le temps. Il y a des gens qui sourient de pitié quand on leur dit qu'Horace Vernet est un grand peintre, que Scribe est le premier de nos auteurs dramatiques. Laissez-les rire. Scribe et Horace Vernet n'en sont pas moins les deux contemporains qui ont le plus de chances d'obtenir de la postérité le brevet d'hommes de génie. Quand l'œuvre de ces deux grands producteurs sera debout et vue à distance, les rieurs auront peut-être changé de côté.

Le jour des funérailles a été un jour de deuil public. Ministres, hauts dignitaires, chef et magistrats de la cité, illustrations des lettres, des arts et du théâtre, tous se sont empressés, tous se sont mêlés au triste cortége, tous ont voulu conduire Eugène Scribe jusqu'à sa dernière demeure. M. Vitet a dit en termes éloquents les regrets de l'Académie française. M. Auguste Maquet a rappelé, avec un accent qui a pénétré tous les cœurs, les services rendus par Scribe à l'association des auteurs. La plupart des théâtres ont fermé comme au jour d'un désastre public. Le Théâtre-Français, l'Opéra-Comique, le Gymnase avaient pris spontanément cette initiative. Par une exception qu'on ne peut s'expliquer, l'Opéra, qui aurait dû donner l'exemple, ne s'est point conformé à cette mesure de convenance. On a joué ce jour-là *le Papillon* et un acte du *Philtre*. C'est ainsi que le théâtre de l'Opéra a voulu porter le deuil de l'auteur illustre dont le matin même — touchante preuve de la plus noble sympathie pour les lettres — S. Exc. le ministre d'Etat suivait à pied le char funèbre. C'est ainsi que notre première scène a témoigné de son respect envers l'homme qui a le plus fait pour sa prospérité et dont l'œuvre est tellement inféodée à ce théâtre que ce jour-là même il a fallu jouer une de ses pièces. On riait donc de la gaieté de cet aimable esprit, alors que sa cendre était encore émue des nobles paroles prononcées sur sa tombe, à l'heure où sa veuve éplorée fuyait son hôtel désert, quand les larmes coulaient des yeux de ses amis.

EMILE PERRIN.

THÉATRES

LE GENTILHOMME PAUVRE

La veille même de la mort de M. Scribe, nous assistions, dans l'une des capitales de ce roi ingénieux et fécond, je veux dire au Gymnase, à la première représentation d'une comédie touchante, bien faite, suffisamment fausse, dédiée à la bourgeoisie sensible, et que M. Scribe eût pu faire avec Bayard, au beau temps de leur association. M. Dumanoir, assisté de M. Lafargue, est l'auteur de ce *Gentilhomme pauvre*, emprunté à un roman de M. Henri Conscience. Ils ont obtenu un grand succès en revenant, après les efforts du drame réaliste, au genre larmoyant et tant soit peu renouvelé de Bouilly qui régnait naguère au théâtre du Gymnase. Il n'est pas jusqu'à la coupe de la pièce — en deux actes — qui ne soit guère à la mode de l'année courante. On ne fait plus de pièces en deux actes. La génération nouvelle ne procède que par quatre et par cinq. Il faut être un ancien comme M. Dumanoir pour n'avoir pas fait un grand drame-vaudeville, tenant l'affiche à lui tout seul, avec cette donnée du gentilhomme pauvre dont il s'est contenté, en homme de la vieille école, de tirer deux actes émouvants.

Les mêmes Parisiens de *Diane de Lys*, des *Filles de marbre*, de *la Dame aux camélias*, ont paru répudier, le soir du *Gentilhomme pauvre*, tout ce qu'ils adorent depuis quelques années, pour revenir à leurs anciennes amours du drame vertueux et bourgeois. Ne croyez pas pour cela à une restauration. Les larmes sympathiques qui ont été versées sur les malheurs du héros prêté par M. Conscience à M. Dumanoir ne concluent ni ne raisonnent. Elles coulent, voilà tout, et ne prouvent que l'adresse de l'auteur à chatouiller la fibre lacrymale. Au fond, le public se soucie assez peu des moyens par lesquels on le fait rire ou pleurer. Il s'agit seulement de lui raconter, au plaisant ou au tragique, des catastrophes qui ne le laissent pas de sang-froid et à propos desquelles il se mette en deuil ou en gaieté. Pourvu que vous le tiriez de son indifférence, pourvu que vous l'intéressiez, il ne vous chicanera pas sur vos procédés et ne cherchera même pas à s'en rendre compte. De là viennent les démentis que le parterre semble si souvent se donner à lui-même. Il ne change pas d'avis et d'école. Il n'est d'aucune école, au fond, si ce n'est de celle de son plaisir.

Il a fallu une dose considérable d'habileté à M. Dumanoir et à son collaborateur pour agir aussi puissamment sur la salle avec un sujet simple et familier comme celui que M. Henri Conscience mettait à leur

disposition. Ce qui les a tentés sans doute, c'est l'originalité du point de départ : ce marquis de la Fresnaye, que tout le monde croit riche et avare, tandis qu'il est ruiné et généreux, et même ruiné par générosité, n'est pas un personnage vulgaire. La fierté du gentilhomme trouve son compte dans cette erreur de l'opinion, voilà pourquoi il la laisse s'égarer sur le motif du dénûment dans lequel on le voit vivre. On peut ajouter que, ayant sacrifié toute sa fortune pour aider un frère perdu par la fièvre des spéculations, ce serait publier un bienfait qu'il doit tenir à cacher, que de divulguer sa pauvreté. C'est un parfait honnête homme, que ce vieux marquis, aussi bon père que nous venons de le voir frère dévoué. Il est veuf. La marquise n'a pas supporté longtemps la vie de privations et d'inquiétudes que lui faisait le dévouement de son mari à la cause fraternelle. Il a une fille, M[lle] Madeleine, qui est un ange de grâce et de bonté. Il est à remarquer, du reste, que, comme dans les bergeries de Florian, il n'y a pas un loup dans l'honnête comédie de M. Dumanoir.

Je viens de vous présenter deux perfections : M. et M[lle] de la Fresnaye. Vous pouvez parcourir la liste complète des personnages; il n'en est pas un qui ne mérite le prix de vertu. M. Rigaud est le plus désintéressé des hommes d'argent; son fils Georges est le plus tendre et le plus délicat des amoureux ; Nicolas est le plus honnête Jocrisse qui ait jamais porté la livrée ; Fargeau est le type même de ces vieux serviteurs, plus communs chez M[me] de Genlis que dans la réalité, qui s'appellent Ambroise dans *les Veillées du Château* et sont faits du même bois précieux que le Caleb de Walter Scott; il n'est pas jusqu'au bijoutier Duperron, qui ne soit une âme sensible et désintéressée, incapable de rien prendre à M[lle] Madeleine pour la réparation d'un médaillon qu'elle a confié à ses soins, du moment où la véritable situation des la Fresnaye lui a été révélée; enfin, la chaudronnière enrichie, M[me] Godard, est bien la meilleure pâte de femme! les mains rouges, par exemple, et n'ouvrant pas la bouche sans laisser passer un cuir ou un mot mal sonnant. La caque sent toujours le hareng. Au demeurant, un cœur d'or.

On n'accusera pas les auteurs du *Gentilhomme pauvre* d'être des pessimistes et de nous montrer l'humanité en laid.

Au premier acte, nous sommes dans la chaumière du faux avare : Madeleine et Nicolas, le garçon de ferme, affublé, pour la circonstance, d'une livrée fanée, mais trop large et trop longue, disposent de leur mieux l'humble logis pour recevoir des hôtes, des invités. Je me trompe : le marquis n'a engagé à dîner ni M. Rigaud ni son fils; c'est le voisin Rigaud, espèce de bourru bienfaisant, qui a dit lui-même à M. de la Fresnaye : « Nous avons à causer, nous viendrons dîner chez vous. » Il s'agit d'une espèce de repas de fiançailles. Georges Rigaud et Madeleine s'aiment, et leurs parents ne demandent pas mieux que de les unir. La réunion dont nous voyons les apprêts a donc pour but la demande officielle de la main de M[lle] de la Fresnaye. Il ne s'agit pas, en un jour pareil, de faire maigre chère et de boire du mauvais. D'ailleurs, un bon repas rend les hommes plus traitables, et le gentilhomme a une triste confession à faire au banquier, c'est que sa fille ne possède pas un

sou de dot. Pour pouvoir mettre sur la table poularde et pâté, le dernier des la Fresnaye s'en va vendre à la ville son dernier bijou de famille : une tabatière en or, donnée à son aïeul par le roi de France, sur laquelle figuraient les armes de la famille. Il arrache ou efface l'écusson, et l'on dînera de la tabatière royale. Ceci ne vous rappelle-t-il pas le conte touchant du *Faucon?*

L'oiseau n'est plus, vous en avez diné,

dit l'amoureux Tederic à la belle Clitie.

Le sacrifice de sa tabatière révèle la pauvreté du marquis au bijoutier avec lequel il a traité, et le bijoutier confie à Georges Rigaud le secret que ce marché lui a fait découvrir. L'amoureux voudrait donner avis à son père, avant que l'on se mette à table, de ce que leur dîner a coûté au marquis. Mais le fils ne rencontre pas son père, et, au moment où les convives vont s'asseoir devant le couvert que le gentilhomme pauvre a mis lui-même, le triste secret du marquis n'est encore connu que de Georges. Madeleine, qui, d'ailleurs, ne sait trop ce que c'est que richesse et ce que c'est que pauvreté, ignore aussi si son père est avare ou misérable; elle sait seulement qu'il est bon et qu'elle l'aime. Elle ne saura la réalité et n'en sera atteinte que lorsque la misère paternelle deviendra la pierre d'achoppement où vont se briser des projets de mariage bien chers à son cœur.

C'est en vain que Georges fait force signes à Rigaud, qui prend trois fois de chaque plat et boit à l'avenant d'un excellent château-margaux, dont il restait dans la cave trois bouteilles, pas une de plus. Trois bouteilles pour quatre convives, dont une jeune personne et un amoureux! il semble que le liquide ne doive pas manquer au festin. Par malheur, Rigaud est un de ces campagnards hâlés, francs parleurs, gros rieurs, grands buveurs, dont le gosier est toujours altéré comme le sable du désert. Il avale une bouteille comme nos Parisiens un verre; du bordeaux surtout : ce n'est qu'un badinage agréable pour son palais fait au feu. Il a d'ailleurs l'habitude de boire en compagnie, de porter des toasts, de verser à droite et à gauche, à tort et à travers, chez les autres comme chez lui, et il entend qu'on lui fasse raison. C'est en vain que Georges s'est promis de n'accepter que de l'eau chez un amphitryon forcé à plus épargner son vin que son sang; c'est en vain que le marquis a fait vœu de sobriété et que Madeleine allègue son incompétence en matière de grands, moyens ou petits crus, le bourreau force tout le monde à trinquer, et il a vidé la cave, que l'on n'en est pas encore au second service.

Du vin! M. Rigaud a toujours soif. M. de la Fresnaye rougit, pâlit, se trouble et s'essuie le front. — Ne vois-tu pas, Nicolas, que M. Rigaud te demande du vin? dit-il en balbutiant à Nicolas, qui n'en peut mais. Le serviteur va tirer son maître par le pan de sa redingote et lui objecte tout bas que la cave est à sec. Ah! M. de la Fresnaye ne le sait que trop et ne l'avait pas oublié pendant une seule minute de ce fatal repas. Mais comment avouer que l'on n'a plus de vin à verser à son hôte, quand on descend d'une de ces races de preux où l'hospitalité était une religion traditionnelle?

Le pauvre marquis se lève en chancelant pour aller, dit-il, chercher la clef du vin qu'il a laissée dans sa bibliothèque. Mais il n'a pas fait trois pas qu'il tombe pâmé. Je vous dirai que la scène est jusque-là très-bien faite, qu'elle est, comme toute la pièce, admirablement jouée, et que les angoisses du gentilhomme, la lutte de sa dignité et de sa misère forment ici un tableau tout à fait saisissant. La grandeur du sentiment, la petitesse de l'objet rendent la situation à la fois comique et tragique. L'effet est très-grand, l'attendrissement général et de bon aloi.

Son évanouissement, dont Georges seul a pu deviner la raison, sauve du moins le marquis du problème effrayant d'hospitalité qui se dressait devant lui. Du moment que son hôte est malade, Rigaud, le bon cœur, n'a plus ni faim ni soif, et l'on va causer d'affaires sérieuses pendant que les jeunes gens iront au jardin effeuiller des marguerites.

Voici la scène décisive de la demande en mariage. C'est toujours la même situation qui se représente, sous une forme plus solennelle à présent, pour le gentilhomme pauvre. Tout à l'heure, pas de vin; à présent, pas de dot. Il n'ose pas dire : « Ma fille n'a pas un sou vaillant, et son père est le plus ruiné des gentilshommes de France et de Navarre. » Il se laisse accuser de la plus odieuse, de la plus cruelle avarice, plutôt que d'avoir le courage d'un aveu. Il dit : « Je ne dote pas ma fille; je ne lui donnerai ni cent, ni cinquante, ni vingt-cinq mille francs. » Il devrait ajouter : « Parce que je ne le peux pas. » Il se tait, et Rigaud croit qu'il ne veut pas, et se fâche, non sans raison, d'une obstination digne du fameux père Grandet, l'avare dont M. de Balzac enrichissait naguère la ville de Saumur.

On comprenait mieux, on admettait plus volontiers ce silence quand il s'agissait de bouteilles de vin. A présent qu'il est question de dot et de mariage, on n'aime pas à voir M. le marquis continuer la dissimulation de sa pauvreté. Si Rigaud, confiant dans la réputation mensongère de fortune de cet avare pour rire, poussait la complaisance pour le père de Madeleine jusqu'à ne pas lui demander de sortir un écu de ses coffres à l'occasion du mariage de son enfant, M. de la Fresnaye accepterait-il donc le bénéfice de l'erreur accréditée sur son compte? Ce serait là une indélicatesse dont notre gentilhomme aurait à rougir plus que de sa pauvreté, et — ce qui nous gâte un peu son caractère — il semble qu'il serait tout disposé à la commettre. Mais Rigaud lui en épargne la tentation, en rompant avec indignation la conférence, sur le refus des vingt-cinq mille francs dont il avait la bonhomie de se contenter, quand lui ne donnait pas à son fils moins d'un demi-million en faveur de son mariage avec Mlle de la Fresnaye.

Voilà les noces remises aux calendes grecques. Madeleine pleure au départ de Georges, enlevé par son père d'un air qui ne promet rien de bon. Elle se lamente et, pour la première fois, se rappelant les bruits qui courent sur la passion du marquis pour les écus, est tout près de l'accuser. Alors le père se confesse à sa fille avec trop d'humilité peut-être, de repentirs et de génuflexions. Il n'est pas coupable, ce n'est pas un père prodigue; il s'est dépouillé par honneur et par tendresse fraternelle pour accomplir ce qu'il considérait comme un devoir. Feu Mme de

la Fresnaye le poussa elle-même à ce sacrifice. Le gentilhomme est donc en règle et vis-à-vis de sa fille et avec sa conscience. S'il veut absolument demander à Madeleine l'absolution de sa pauvreté, qu'il le fasse, non pas en suppliant, mais en père, toujours grand, toujours souverain chez lui, même lorsqu'il croit devoir rendre des comptes. Trop fier tout à l'heure, il ne l'est plus assez maintenant. Mieux valait immoler l'orgueil du gentilhomme que la majesté du père.

A l'acte suivant, nous ne pouvons plus être sous l'humble toit des la Fresnaye, attendu qu'ils n'ont même pas gardé cet asile. Les huissiers les en ont chassés. Ils logent à la grâce de Dieu. Nous les retrouvons dans le somptueux château qui porte leur nom et qui fut jadis leur domaine, aujourd'hui acquis par Mme Godard. Madeleine, qui s'est faite ouvrière, se présente incognito et à l'insu de son père pour raccommoder les dentelles de la parvenue. Le marquis, dont les connaissances musicales sont devenues le triste gagne-pain, vient pour accorder le piano de l'ex-chaudronnière. Un cri échappé à Madeleine à la vue du portrait de sa mère, encore accroché dans le salon, révèle à Mme Godard quelle est la jeune fille déclassée dont elle, la veuve d'un marchand de ferraille! fait courir l'aiguille sur ses chiffons pour un maigre salaire. Je vous donne cette Godard pour la roturière la plus entichée de la noblesse des autres que le ciel ait jamais formée. Les sacs qu'elle a se font petits, humbles et timides devant les parchemins qu'elle n'a pas et qu'elle voudrait acquérir par un bon mariage avec quelque gentilhomme qualifié. Il lui semble que son nom et son château jurent ensemble, et, n'ayant aucune envie de revendre celui-ci, elle voudrait bien troquer celui-là contre un autre mieux sonnant. Les trois millions de feu le chaudronnier feraient l'appoint du marché.

A peine Mlle Madeleine s'est-elle trahie en revoyant l'image de sa mère, qu'elle lui prodigue les égards et les lourdes gentillesses. Par ses ordres, une collation est servie à la noble ouvrière dans un salon à part. Cependant, tandis que l'enrichie défile son chapelet de commentaires à la Godard, sur les caprices de la fortune qui élèvent les unes et abaissent les autres, on introduit un vieillard à cheveux blancs, la redingote poudreuse, les pieds fatigués d'une longue route. C'est l'accordeur qui vient offrir ses services. Pour nous seuls, c'est le marquis de la Fresnaye. Ah! si Mme Godard était dans la confidence, comme elle tisserait bien vite autour du pauvre musicien ambulant quelque toile pour garder prisonnier ce mari titré que le ciel lui envoie!

Un ancien serviteur des la Fresnaye, le digne Fargeau, a reconnu son maître. Depuis la nourrice Euryclée, de *l'Odyssée*, les vieux domestiques ont été tous obligés à cette sûreté de mémoire. Sur un signe du marquis, Fargeau garde d'abord sa découverte pour lui seul. Mais c'est fête en son cœur fidèle, et, quand sa maîtresse lui commande de faire rafraîchir l'accordeur à l'office avant qu'il se remette en route, il a son plan à lui qu'il exécutera de préférence aux ordres de madame. C'est dans le salon même qu'il veut servir de ses mains le marquis de la Fresnaye qui n'en peut mais, et il entasse devant lui toutes les victuailles destinées au déjeuner de Mme Godard et de ses hôtes. La grande table jeûne; la petite

regorge. La grande table sonne, carillonne, s'insurge, tempête; c'est en vain. Finalement Mme Godard apparaît, l'œil en feu, et ne ménagerait pas sans doute les jolies expressions dont son vocabulaire est riche, si la colère ne tombait devant cette déclaration de Fargeau : « C'est le marquis, mon ancien maître. » Le *Quos ego* neptunien n'était pas un calmant plus puissant. La scène change ; à l'exemple de Mme Godard, c'est à qui s'empressera autour du marquis, à qui le servira, le fêtera. Rigaud, le Rigaud dévorant et altéré du premier acte, est là aussi ; il aspire à la main de la riche veuve qui ne lui trouve d'autre défaut que sa roture, et qui trouve ce défaut bien plus saillant depuis qu'il lui est tombé un marquis, un vrai marquis sous la main. Mais la mésalliance rêvée et tentée par Mme Godard ne se consomme pas. Elle sera Mme Rigaud, ce qui ne la changera pas beaucoup au point de vue de l'insertion dans l'*Annuaire de la noblesse*. Il est vrai qu'elle aura pour hôtes, pour amis, pour alliés même, la noble famille de la Fresnaye, Georges Rigaud épousant Madeleine.

Le succès de ce second acte a continué et surpassé encore celui du premier. Cependant, il n'en a ni l'originalité ni la distinction. Le premier est d'un inventeur; le second d'un arrangeur très-habile. M. Dumanoir a ajouté, en homme qui sait son Gymnase par cœur, le personnage bruyant de Mme Godard, sans lequel je ne pense pas que la pièce eût été possible. Il n'y a pas trace de ce personnage amusant et mal élevé dans le roman de M. Conscience, d'où la pièce est tirée. La scène du repas triomphant, au second acte, est aussi fort amusante, mais je lui préfère de beaucoup le navrant dîner des trois bouteilles. La première fois que l'on met la nappe dans cette pièce en deux repas, la nature et la vérité sont de la partie. La seconde fois, elles sont remplacées par le mouvement, le brio et l'habileté scénique. Il est trop clair qu'il n'y a guère de parvenue comme Mme Godard, ni de banquier aussi absolument désintéressé que ce Rigaud; ces personnages amusants et bons sortent visiblement des magasins du théâtre, tandis que le gentilhomme ruiné et ses angoisses à la vue des filles uniques de sa cave trop promptement vidées étaient pris dans le sein de la société.

Le personnage du vieux marquis a été rempli d'une façon tout à fait supérieure par un jeune comédien habitué à des rôles de fougue et de passion. M. Lafontaine a su transformer cette fois, non-seulement son visage, ce qui est l'enfance de l'art, mais toute son allure, sa parole, son geste un peu fiévreux d'ordinaire. Il a soufflé sur sa flamme de jeune premier amoureux. Il est père des pieds à la tête et comédien jusqu'au bout des ongles dans cette étonnante création qui le montre sous un aspect nouveau. Il y a vraiment l'étoffe d'un artiste supérieur dans ce talent souple qui a pu se montrer, avec tant de succès, dans le colonel du *Fils de famille*, dans *Dalila* et dans le *Gentilhomme pauvre*.

Ce rôle est toute la pièce. Les autres, quoique peu importants, sont très-bien tenus par Mlle Victoria, MM. Derval, Priston, Blaisot. Depuis longtemps, le Gymnase n'avait rien donné d'aussi complet.

H. DE PÈNE.

BIBLIOGRAPHIE

L'Armée et la Garde nationale, par M. le baron Ch. Poisson, tome III. Chez Durand, 7, rue des Grès.

J'ai déjà parlé dans cette Revue des deux premiers volumes de cet ouvrage; j'en ai dit beaucoup de bien, parce qu'il ne m'était pas permis d'en parler autrement sans manquer à la justice et sans offenser la vérité. Le troisième volume m'impose les mêmes devoirs; je n'y faillirai pas davantage.

A l'époque où commence ce volume, la garde nationale, instituée pour maintenir l'ordre, est parvenue à semer partout l'anarchie, et n'a pu se défendre elle-même des atteintes du fléau. Elle n'existe plus pour ainsi dire que sur le papier. Sa dernière prise d'armes avait eu lieu le 2 juin. Elle comptait alors 80,000 piques ou baïonnettes, et, sans le savoir ou sans le vouloir, elle avait permis que la Convention, protégée par elle contre les violences et les insultes de la populace, votât l'arrestation des Girondins. Depuis, elle s'est fondue de jour en jour, et, quand les dupes, qui étaient les plus nombreux, les poltrons et les honnêtes gens se furent retirés, il resta environ 15,000 hommes; 9,000, qui se disaient les *purs*, firent choix d'Hanriot pour leur général. On leur alloua 40 sols par jour. Ce n'était pas assez pour la grandeur de leurs services; mais, trop bons patriotes pour réclamer, ils demandèrent simplement qu'on leur confiât la garde des barrières, sous prétexte d'empêcher la sortie des suspects et de protéger les recettes de l'octroi. Malheureusement, ils montrèrent dans cette seconde opération un tel excès de fraternité, qu'ils franchissaient constamment « la ligne de démarcation tracée par l'égoïsme autour de la propriété individuelle, et faisaient prendre aux produits de l'octroi le chemin de leurs poches, comme plus court que celui qui menait au Trésor. » Hanriot était obligé de leur rappeler qu'ils ne devaient pas s'emparer de ce qui appartenait à autrui, et il les engageait à *supporter cette petite privation, pour faire taire les malveillants.* Cette délicatesse de conscience eût honoré Hanriot, si elle n'eût été exprimée si plaisamment. Quoi qu'il en soit, je crois bien qu'il en paya la folle enchère au 9 thermidor. Ces braves gens l'abandonnèrent et prirent parti pour la Convention. C'est, aussi, que la Convention était forte alors, bien qu'elle ne le fût pas depuis bien longtemps, et qu'en présence d'un gou-

vernement fort, la garde nationale abdique, recevant de lui désormais une protection qu'elle ne lui accorde elle-même, lorsqu'il est faible, que pour le conduire plus sûrement à sa perte.

Cependant Carnot organise l'armée. C'est le vrai sauveur de la Révolution; c'est le précurseur du grand homme qui, un peu plus tard, doit sauver la France, et qui, sans lui, y eût rencontré plus d'obstacles, consumé plus d'efforts et employé plus de temps. Nos succès, modestes d'abord et bientôt considérables, attestent la grandeur de ses vues, la sagesse de ses conseils, l'activité, la sûreté de ses mesures. Partout l'ennemi est refoulé. L'insurrection vendéenne est dispersée; la victoire de Fleurus, la conquête de la moitié de la Belgique, l'évacuation par l'ennemi de plusieurs places fortes sur le Rhin, nos progrès en Italie, relèvent la France aux yeux du monde et d'elle-même, la dégoûtent des tyrans qui la ruinent et qui la déciment, et font frémir de rage les plus puissants, Robespierre et Saint-Just. L'un et l'autre y voient la cause plus ou moins prochaine de la suprématie d'un général victorieux, et ni l'un ni l'autre n'ont le moyen ni le talent d'y faire contre-poids. Robespierre déplore de n'avoir pas étudié l'art militaire et de ne rien comprendre au tracé des fortifications, ce qui l'oblige à subir à cet égard l'autorité de l'*odieux* Carnot; Saint-Just se plaint qu'on fasse tant de bruit de nos victoires, et demande que Barrère ne les fasse pas *mousser* davantage. Contempteurs superbes de la gloire militaire, c'est-à-dire de ce qui fait l'honneur et qui n'a pas cessé d'être le noble apanage de notre nation, persécuteurs acharnés des généraux qui commandent nos armées et qui sont la gloire et le salut de la patrie, tels sont alors les maîtres de nos destinées et ceux qui se disent appelés à les embellir.

M. le baron Poisson a mis un soin particulier à peindre Robespierre. Le principal intérêt de ce volume est là, car il n'est pas un événement de l'an II, surtout à l'intérieur, où cet homme sinistre n'ait déployé son caractère envieux, ambitieux, sanguinaire et pusillanime.

Membre du Conseil exécutif, il a dans ses attributions les *questions générales*, terrain aussi étendu qu'élastique, et la *police de l'Intérieur*; ce qui lui donne le moyen de n'ignorer rien de la conduite de ceux dont il est jaloux, et de les faire au besoin tomber dans ses piéges. A cet effet, il s'impose en quelque sorte au comité de sûreté générale, lui dicte ses décrets d'arrestations et de mises en jugement, et pourvoit avec ardeur à ce que la loi des suspects ne demeure pas une lettre morte. En même temps, il rêve des projets de régénération sociale avec une dissimulation qui n'est égalée, dit fort bien l'auteur, que par son impuissance. Altéré de sang et las d'en répandre, il veut toutefois y goûter encore, pour en finir avec les hommes qui le gênent et qu'il traite de *factieux*, et ceux qu'il ne pourra ni intimider ni réduire à composer, il leur sera impitoyable. « Au terme de cette voie sanglante, dit excellemment M. le baron Poisson, son esprit faux entrevoit pour la France un bonheur imaginaire, calqué sur les utopies de J.-J. Rousseau, et, pour lui-même, les ineffables satisfactions que dispense le pouvoir à ceux dont la passion principale est l'amour de la domination. » (Page 17.)

Les coups de la guillotine n'avaient été, pour ainsi dire, qu'intermit-

tents, avant que Robespierre entrât au comité de salut public. Lorsqu'il prend la direction de la politique intérieure, il imprime aux supplices une marche régulière, qui ne s'arrête guère qu'aux décadis. Il choisit ses victimes avec discernement, et les plus nobles et les plus respectables, les aristocrates, les royalistes, les prêtres et les femmes, sont l'objet de ses préférences. Il commande à Fouquier-Tainville les condamnations et les acquittements, et, parce qu'il en est de celles-là qui révoltent Fouquier lui-même et provoquent ses objections, le dictateur lui ferme la bouche en le menaçant. Il trouve plaisant, si cette expression est de mise dans une circonstance pareille, de faire signer à Carnot, sans que Carnot s'en doute, l'arrestation du traiteur où celui-ci mangeait, de la femme respectable chez laquelle il logeait, et de deux de ses commis. Le traiteur n'est pas même nommé; c'est, disait le mandat, « le premier traiteur, en entrant dans les Tuileries par la porte du Manége, à droite. » (Page 320, note.) Quand Carnot vient dîner, on lui montre sa signature. De son propre aveu, il en donnait ainsi *de confiance*, au moins quelques-unes, sur cinq ou six cents qu'on lui demandait par jour. Il n'a que le temps de courir au comité et de faire rapporter ce mandat. Voilà la justice des révolutions!

C'est par cet esprit de ruse et de perfidie que Robespierre supplée à la force qui lui manque, pour attaquer de front ceux qu'il redoute ou qu'il hait le plus. C'est ainsi qu'il se dispense d'avoir du courage, et c'est ce qui explique comment, « dans les moments suprêmes, on ne le voit jamais incliner vers un de ces coups hardis qui peuvent également conduire leur auteur au succès ou à la mort. » (Page 28.) Quand, après avoir livré Danton et Desmoulins à ceux qui lui livraient en retour Hébert, Chaumette, etc., il s'agit de consommer la trahison, en venant à une exécution qui peut avoir des péripéties dangereuses, Robespierre tombe malade. Quand on qualifie à l'étranger les troupes républicaines de *soldats de Robespierre*, quand on l'appelle Maximilien tout court, il passe par toutes les crises de l'orgueil caressé avec excès, et ne voit plus d'obstacles à ses hautes espérances. Mais il repousse publiquement et avec indignation toute appellation, toute démarche qui semble le désigner pour chef de l'Etat. On le menace du sort de César; il proteste de son désintéressement, et, toutefois, il ne sort plus qu'accompagné de séides armés de bâtons et d'armes cachées sous leurs carmagnoles. Sur quoi, je ferai cette remarque, empruntée à M. le baron Poisson : « Ordinairement, les préoccupations de la conservation personnelle disparaissent pour ceux auxquels échoit le lourd fardeau de diriger les peuples; elles sont absorbées par la grandeur des desseins et la multiplicité des obligations. » (Page 305.) Robespierre ne l'entendait pas ainsi. Il ne craignait pas moins pour sa vie qu'un malade imaginaire pour sa santé; mais il avait plus de raisons de craindre. Catherine Théot dit qu'il est le *Verbe éternel*, le *fils de Dieu*, et, par son attitude à la fête de l'Etre suprême, qui révolte la Convention, il donne à penser qu'il se croit au moins prédestiné. A cette même fête, des voix amies, sinon suspectes, lui jettent ces mots à travers la foule : Osez, osez; et il n'ose pas encore! Trop d'obstacles s'y opposent toujours; ce n'est que quand il n'y en aura plus qu'il

osera. En attendant, il propose une loi qui réorganise le tribunal révolutionnaire, et il a encore assez de crédit pour la faire sanctionner par ceux qu'elle menace le plus. A l'aide de cette loi, il espère sans doute frapper tant de têtes, qu'il ne restera plus de sauve que la sienne.

Pour se venger des soupçons dont on a taxé sa prudence ambitieuse, il boude le comité et s'absente pendant quarante jours. Sommé de revenir, il ne reparaît que pour formuler diverses accusations contre Carnot, laisser éclater son découragement et s'attendrir sur les malheurs de la patrie, qui, ajoute-t-il, sont les siens, et provoquer en face ses ennemis. Tantôt il s'exprime comme s'il avait la certitude de toucher au but désiré, tantôt comme si, le voyant s'éloigner de plus en plus, il n'avait plus à prendre conseil que de son désespoir. Mais la première hypothèse est la plus probable. En effet, c'est en vain que quelques membres essayent de le réconcilier avec ses collègues ; ses prétentions s'accroissent, deviennent de plus en plus exclusives, et rendent un conflit inévitable. Robespierre veut le pouvoir absolu ; Saint-Just propose de le lui décerner. C'en était trop ; quelques jours après, la tête mutilée de Robespierre roulait sur l'échafaud.

Si j'ai esquissé, peut-être un peu longuement, le portrait de ce personnage, ce n'est pas tant pour le faire mieux connaître que pour protester contre certains jugements scandaleux portés sur lui ces dernières années. L'imbécillité, le fanatisme, et je ne sais quel amour du paradoxe, inspiré par la circonstance et le besoin d'attirer l'attention sur soi, se sont efforcés tour à tour de l'embellir, et il n'a pas tenu à quelques écrivains, d'un naturel d'ailleurs doux et humain, de faire de Robespierre un homme de bien et la victime expiatoire des rancunes de quelques scélérats. Le sens moral ne m'a pas, j'ose le dire, abandonné à ce point, et si j'en pouvais douter, M. le baron Poisson, qui m'a fourni les matériaux de ce portrait, me rassurerait complétement à cet égard. Outre qu'il apprécie toujours les choses à leur juste valeur, qu'il n'a ni préjugés ni illusions, et n'est jamais dupe du mensonge, si paré qu'il le rencontre des couleurs de la vérité, il a si bien et si longtemps observé Robespierre, il l'a suivi de si près chez lui et hors de chez lui, il a consulte tant de documents qui le concernent, étudié si scrupuleusement ses discours, et si bien deviné sa pensée au milieu des obscurités affectées et de l'hypocrisie de son langage, que ce n'est ni se tromper ni l'outrer, que de tirer d'après lui cette conclusion : que, nonobstant certaines bonnes parties, mais rares, et résultant, selon moi, d'un profond calcul plutôt que d'un caractère généreux, Robespierre, après tout, n'a point usurpé sa mauvaise renommée, et qu'il fut et demeure, sinon le plus grand, du moins le plus dangereux, le plus implacable, le plus lâche des scélérats qui furent ses instruments, ses complices ou ses ennemis. Je n'en crois sur cet homme ni plus ni moins que M. le baron Poisson, et, à cet égard, ni lui ni moi, je l'affirme, ne sommes des hérétiques.

Au reste, voici comment l'auteur résume lui-même son opinion. C'est une des plus belles pages de son livre :

« Les difficultés que surmonta Robespierre, les résultats incontestables qu'il obtint, ses efforts et ses souffrances, causent une émotion doulou-

reuse en sa faveur; malheureusement cette émotion est bientôt remplacée par des impressions d'une nature entièrement opposée. La plus vive sympathie est acquise au citoyen qui se dévoue à retirer son pays de l'abîme; mais elle fait place au dédain pour l'esprit faux et orgueilleux qui, au lieu de deviner et d'utiliser les tendances générales d'une nation, prétend la modeler d'après un système préconçu. La persévérance déployée par Robespierre est remarquable; mais on souffre en voyant celui qui prétend disposer de l'avenir, entraîné sans cesse par une impulsion que la médiocrité de son génie ne peut ni suspendre ni diriger. Ses horribles moyens accusent son insuffisance; son astucieuse habileté à perdre ses ennemis politiques ou particuliers inspire l'épouvante : il ne peut les vaincre qu'en les assassinant. D'ailleurs, il ne frappe pas seulement ses adversaires : le sang innocent versé systématiquement, pour les besoins de la lutte, fait horreur. En même temps, on reste indigné de la duplicité de ce sophiste qui se trompe lui-même, et s'absout de ses propres crimes en invoquant une légalité meurtrière enfantée par sa volonté. Cette marche homicide ne lui paraît monstrueuse que lorsqu'il n'en a plus le monopole, et quand ses ennemis, pour le vaincre, tournent contre lui ses propres armes.

« D'autres considérations, non moins accablantes pour Robespierre, dérivent de sentiments généreux qui sont l'apanage incontesté du caractère français. On ne comprend pas, en France, un chef de parti qui prépare sans cesse la lutte et disparaît toujours au moment de l'action. L'esprit militaire et l'amour du pays élèvent contre cet orgueilleux tribun des accusations indélébiles : par ambition personnelle, par envie, et par impuissance d'atteindre au niveau de cette époque si noblement guerrière, il chercha constamment à rabaisser la gloire militaire, et se montra le persécuteur acharné de ceux qui sauvaient la patrie. »

Tout le livre est à peu près dans ce goût. Je dis à peu près, parce qu'il y a çà et là quelques expressions qui ne sont pas toujours dignes de la gravité de l'histoire, et d'autres auxquelles la langue française trouverait peut-être à redire. Sauf ces fautes légères, M. le baron Poisson s'est montré dans ce volume ce qu'il est dans les deux autres, modéré, judicieux, impartial comme la justice même, ami de la vérité sans intolérance, de l'humanité sans emphase, fin avec droiture, spirituel à propos, et, par-dessus tout, profondément imbu des connaissances spéciales requises pour traiter pertinemment le sujet qu'il a choisi. A cet égard, son chapitre XXXIII, qui est un exposé rapide des besoins de l'armée, de nos ressources, du mouvement de nos industries et de nos manufactures, au point de vue de nos armements, enfin des prodigieux efforts de Carnot et de quelques-uns de ses collègues, pour mettre la France en mesure de tenir tête à ses nombreux ennemis, est le modèle du genre. Généraux et administrateurs le liront avec un vif intérêt et ne pourront qu'y profiter.

CHARLES NISARD.

Les Amours de Jacques, par M. Hector Malot. 1 vol. in-18. Chez Michel Lévy, 1861.

Le roman vit de l'amour. Du plus loin que les hommes ont imaginé d'insérer dans les mailles d'une fiction les faits et gestes de la vie intime, ils ont eu recours à cet éternel moyen d'intérêt, ils ont fait appel à ce sentiment que l'être humain est destiné à éprouver, à subir une fois au moins dans le temps de son existence. Toutes les littératures, tous les poëtes ont chanté, décrit l'amour; mais à aucune époque on ne l'a étudié plus minutieusement, analysé avec plus de précision que dans le roman français contemporain.

Est-ce donc que nous aimions plus aujourd'hui qu'on n'aima aux âges antérieurs, ou mieux que n'ont aimé nos pères? La subtilité de notre analyse, une telle science de l'amour ne parait pas un argument favorable à cette hypothèse. En effet, la puissance d'examen coïncide rarement avec la puissance d'émotion, et généralement on est bien près de triompher d'une affection morale, alors qu'on en a reconnu tous les caractères. Il suffit de l'avoir sondée, décomposée, pénétrée dans ses parties les plus obscures, pour posséder les premiers éléments de guérison; le seul fait pour l'esprit de savoir s'observer, établit sa grande liberté, son indépendance réelle, la domination qu'il a acquise sur lui-même et sur ses propres fragilités.

Mais l'amour n'est pas exactement assimilable à un pareil terme de comparaison; l'amour n'est pas fatalement un mal. Au moins ne l'a-t-il pas toujours été et ne le serait-il devenu qu'avec la marche de la civilisation, qui, dans son cours grossissant, entraine avec elle une charge de limon plus lourde chaque jour.

L'amour est une loi divine que l'homme a su altérer comme toute belle chose déposée, pure et bienfaisante, entre ses mains débiles. Il a réussi à gâter ce don inestimable qui lui avait été départi, de deviner, à coup sûr et par une sorte d'instinct, quel était entre tous le cœur appelé à lui faire oublier, en les partageant, les douleurs et les misères de la vie. Cette impulsion secrète qu'un philosophe allemand, Schopenhauer, a affirmée — mais en cela très-matériel — seulement comme une prévision de la nature, en faveur de la race à perpétuer; cette mystérieuse faculté, nous l'avons laissée se perdre en la détournant de son but providentiellement secourable, en en faisant un instrument, un complice de nos égarements. Ne croyons pas cependant que l'amour ait disparu de la terre, et que dans un certain nombre de cœurs il n'ait pas conservé son idéale fonction; mais si l'on s'en rapportait au roman, nous devrions reconnaitre qu'il est devenu bien rare et avouer qu'il a cédé la place au culte du plaisir et à la passion.

Les artistes modernes ne paraissent pas comprendre la sérénité — très-belle esthétiquement et nullement ennuyeuse — que l'art acquerrait à nous montrer, dans leur libre jeu, des âmes calmes, possédant la conscience du but à atteindre, progressant en pleine connaissance de soi, dans l'accomplissement d'une vie non exempte de troubles mais ferme, et devenue indulgente par l'expérience acquise des faiblesses humaines.

Loin de là, notre littérature ne se plaît que dans les extrêmes; elle s'est particulièrement attachée à ne nous peindre que ces âmes brûlantes, singulièrement tendres toutefois, mais calcinées par une maturité précoce, sur lesquelles la passion a prise absolument et qu'elle ravage à son gré, ou ces autres âmes molles, inconsistantes, flottant à tous les vents du caprice, pourvu qu'en dernier résultat il y ait le plaisir.

Les œuvres ainsi conçues sont fort souvent exécutées avec une extrême habileté; mais par l'esprit qui les inspira, elles sont plutôt un signe de faiblesse qu'un signe de force, — comme leurs auteurs sont très-portés à le croire.

Ce reproche de tendance, que l'on doit adresser à la plupart des romans de ce temps-ci, est particulièrement applicable aux ouvrages de M. Hector Malot. M. Malot est jeune, il était naturel qu'il entrât hardiment dans le courant, et qu'il nous dépeignît ce qu'il a été le mieux en mesure d'observer jusqu'ici; c'est pourquoi ses premiers livres n'ont eu d'autre texte que l'amour étudié dans ses deux manifestations les plus contraires : le plaisir, auquel il a consacré *les Victimes d'amour*, et la passion, dont il a fait le thème des *Amours de Jacques*.

Jacques Chevalier est une nature fine, tendre, ardente et dévouée, insatiable d'affection, mais inexpérimentée, jalouse, maladroite, susceptible, prompte à se confier, mais plus prompte au soupçon, ne comprenant et ne pardonnant aucune lassitude, lui, infatigable dans son âpre désir de complète possession morale. Il suffit de montrer ces principales lignes de son caractère pour n'étonner personne en disant qu'il est un amant parfaitement désagréable aux yeux d'une femme capable de n'éprouver qu'une dose d'amour fort moyenne, mais qui l'aurait épousé de bon cœur, s'il n'avait eu le tort si grave de trop aimer.

Jacques accuse sa maîtresse, sans motifs, et lui-même ainsi il porte des coups qui reviennent le frapper cruellement. De violence en violence, il la conduit dans les bras de l'homme habile et roué qui le bafoue sans pitié devant elle et qui la lui enlève. Mais Jacques est de la famille du chevalier des Grieux. Nulle soumission ne lui coûte, et à ce trait, on reconnaît la passion plus forte que toute raison. C'est de ses nombreuses révoltes, de ses retours plus nombreux encore que se compose le récit des amours de Jacques Chevalier. Autour de ce personnage excessif en toutes ses actions, en tous ses sentiments, l'auteur a placé un groupe très-vivant de personnages secondaires sincèrement étudiés et mis en lumière avec une réelle vigueur.

Les scènes de l'enfance de Jacques, dans la famille, à la pension, sont pleines de charme, de naturel, et l'action tout entière est encadrée dans une suite de descriptions élégantes, tout à fait pittoresques, et qui révèlent un véritable talent d'écrivain.

Les Amours de Jacques sont la seconde œuvre très-digne d'attention d'un jeune romancier accueilli avec une juste faveur à ses débuts; ils auront le succès des *Victimes d'amour*, et nous le souhaitons très-sincèrement, en regrettant toutefois que M. Hector Malot soit engagé dans la voie que nous avons indiquée, et dont nous avons tenté de montrer les périls.

ERNEST CHESNEAU.

Œuvres complètes de Boileau-Despréaux, nouvelle édition conforme au texte donné par Berriat Saint-Prix, avec les notes de tous les commentateurs, publiée par M. Paul Chéron, de la Bibliothèque impériale. Paris, Garnier frères, 1860. 1 vol. gr. in-8°.

Le public ne se doute guère de la somme d'efforts et d'intelligence qu'exige une bonne édition d'un de nos écrivains classiques. Établir le texte en remontant aux premières éditions, et, s'il se peut, aux manuscrits, l'éclaircir par des notes littéraires, historiques et biographiques, résumer en quelques lignes le travail de bien des heures, de bien des jours quelquefois, en dire assez et n'en pas dire trop, s'identifier avec son auteur et avec le milieu dans lequel il vivait, au point de le rendre, au bout de deux ou trois siècles, familier et accessible comme un contemporain, telle est la tâche ingrate et méritoire dévolue à l'éditeur, et appréciée de ceux-là seuls qui s'y sont dévoués eux-mêmes. Ce genre de compétence au moins, à défaut d'autre, nous est acquis pour juger la nouvelle publication des *Œuvres de Boileau*, dont les frères Garnier ont fait une édition de luxe, et qui est en même temps, grâce aux soins que lui a donnés M. Paul Chéron, de la Bibliothèque impériale, une véritable édition *Variorum*, résumant tous les travaux antérieurs sur le même sujet.

Parmi les auteurs du grand siècle, Boileau est un de ceux qui peuvent le moins se passer de commentaire. Nous ne parlons pas des appréciations critiques, dont le nouvel éditeur s'est montré, avec raison, très-sobre; d'ailleurs, l'excellente notice de M. Sainte-Beuve, placée en tête du volume, et le long extrait de La Harpe qui le termine, satisfont amplement à ce besoin. Mais le satirique qui a cité tant d'écrivains et tant d'ouvrages, l'auteur des *Embarras de Paris* et du *Lutrin*, qui a évoqué tant de souvenirs du Palais et de la Cité, devait, comme il le dit lui-même :

> Aux Saumaises futurs préparer des tortures.

De son vivant même, Brossette le fatiguait de ses questions et de son fétichisme un peu niais. Puis venaient Saint-Marc avec ses annotations abondantes et souvent précieuses, Saint-Surin et Amar avec leurs commentaires plus ou moins développés, Daunou avec son esprit net et judicieux, enfin Berriat Saint-Prix qui porta plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs le génie de l'investigation et la passion de l'exactitude.

Grâce à l'autorisation qu'il en a obtenue de M. Charles Berriat Saint-Prix, fils et collaborateur du dernier éditeur de Boileau, M. Chéron a pu, tout en profitant des travaux antérieurs, enrichir son édition des recherches toutes personnelles auxquelles celui-ci avait consacré une partie de sa laborieuse carrière. De plus, la position de M. Chéron à la Bibliothèque impériale, son expérience bibliographique, en mettant à sa portée tous les moyens de vérification et de collation, lui ont permis souvent de recourir à des sources difficilement accessibles pour tout

autre, telles que le catalogue manuscrit de Clément, des éditions rares, des recueils de pièces uniques, etc.

Aussi, non-seulement les gens du monde, mais même les lecteurs les plus familiers avec l'histoire littéraire du siècle de Louis XIV, reliront avec profit, dans cette édition, les *Satires* et les *Epitres* accompagnées d'éclaircissements historiques et bibliographiques à la fois précis et substantiels, *le Lutrin*, avec tous ses souvenirs de la Sainte-Chapelle et de l'ancien Paris, heureusement groupés autour du texte. Dans les notes de *l'Art poétique*, nous avons aimé à retrouver quelques citations du vieux Vauquelin de la Fresnaye, encore familier avec tout un passé littéraire qui était devenu lettre morte pour Boileau et la plupart de ses contemporains. Car, si M. Chéron s'est interdit la critique proprement dite, il a jugé avec raison que les imitations, les rapprochements, les explications philologiques rentraient dans le domaine de l'annotateur. Adoptant pour les *Odes, Epigrammes et Poésies diverses* la classification de Daunou, il a séparé avec soin les pièces attribuées à Boileau de celles qui lui appartiennent sans contestation. La *Correspondance*, cette partie longtemps négligée des œuvres de nos auteurs célèbres, mais regardée aujourd'hui comme une source de renseignements précieux, même quand elle n'est pas un de leurs meilleurs titres littéraires, a été, de la part du nouvel éditeur, l'objet de soins tout particuliers. Il l'a divisée en trois parties : 1° *Lettres de diverses personnes*; — 2° *Lettres de Boileau à Racine et de Racine à Boileau*; — 3° *Lettres à Brossette*. Il a pensé judicieusement que, lorsqu'il s'agissait d'écrivains tels que l'auteur de *l'Art poétique* et celui d'*Athalie*, il ne fallait pas séparer les lettres et les réponses, tandis que, de correspondants moins célèbres, il suffisait de donner des extraits nécessaires à l'intelligence des lettres de son auteur. Dans chaque série, l'ordre chronologique est scrupuleusement respecté. Les lacunes, toujours indiquées, quand elles sont connues, sont parfois remplies heureusement à l'aide de pièces inédites, ou tout au moins de renvois à des publications ou à des catalogues qui en contiennent la substance ou l'analyse. Enfin le tout est suivi de deux tables, analytique et alphabétique.

Un *Appendice* assez étendu renferme, entre autres pièces curieuses, le *Bolæana* de Montchesnay, opuscule assez rare et qui n'avait pas encore été annoté; *Boileau aux prises avec les Jésuites*, petit pamphlet piquant qu'i faut rapprocher de quelques chapitres des derniers volumes du *Port-Royal*, de M. Sainte-Beuve, si l'on veut avoir une idée complète des rapports de Boileau avec les deux grands partis qui se disputaient le domaine des idées religieuses; enfin le *Procès-verbal de transport des restes de Boileau au Musée des monuments français*, tiré d'un exemplaire que possède la Bibliothèque impériale, de *l'Histoire de la Sainte-Chapelle*, de Morand, dans lequel son frère a inséré les copies de plusieurs pièces inédites.

E.-J.-B. Rathery.

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE [1]

Prusse.

Il est une passion que la race allemande, et particulièrement le peuple prussien, ressentent au-dessus de toute autre, c'est celle de l'indécision. Ce n'est point dans ce pays une question de circonstance, c'est une affaire de tempérament; on y joue, sans changement et sans relâche, toutes les péripéties de la comédie de *l'Irrésolu*, et, la seule chose qui soit certaine, c'est qu'aucun parti n'aura été pris par personne quand la toile tombera. Ainsi dans l'esprit, ainsi dans les sentiments. Je ne veux pas dire qu'on aime l'Autriche. Lorsque la chambre prussienne a voté, malgré le ministère, l'amendement de Wincke, qui donnait des gages au peuple italien, on aurait pu croire même qu'on détestait cette puissance et qu'on se réjouissait de son amoindrissement. Mais, à peine ont-ils eu commis cet acte inouï d'audace, que MM. les députés prussiens, et tout le monde à leur suite, se sont mis à s'exclamer que l'Autriche était leur sœur allemande, qu'ils protestaient contre toute intention de la voir abaissée, etc., etc. Ce qui n'empêche pas qu'on ait fort bien reçu M. de la Marmora, ambassadeur de Sardaigne, tout en envoyant au roi François II des protestations d'intérêt. Il y a un mois environ, on aurait pu croire que le Danemark allait être anéanti d'un coup d'aile par l'aigle prussienne. Aujourd'hui, malgré les résolutions fédérales, on ne s'entretient que des bases à donner à une solution amiable. Faites donc votre profit de ces enseignements d'outre-Rhin. Quand vous entendrez des paroles fougueuses; quand on ne parlera que d'arsenaux en travail, que de casernes pleines d'une landwehr irritée, laissez faire et laissez dire. Il n'est pas de meilleur conseiller pour calmer la Prusse que la Prusse elle-même.

Angleterre.

A mesure que 1861 poursuit son cours, les préoccupations intérieures dominent celles qui, au début de l'année, semblaient devoir tout annihiler devant les questions étrangères. Il y a dix mois, il n'était ques-

(1) Nous recevons de nos correspondants à l'étranger des communications importantes et régulières. M. Aylic Langlé, notre collaborateur, veut bien se charger de les traduire et de les résumer. (*Note de la Direction.*)

tion aussi en Angleterre que de vaisseaux cuirassés et que de carabines; les volontaires promenaient dans les rues leurs uniformes tout neufs, et les cibles étaient percées de plus de balles qu'il n'en eût fallu pour tenir l'Europe entière en respect. En février 1861, le peuple anglais ne s'entretient plus que des économies à réaliser sur les dépenses publiques, de la nécessité de subvenir au déficit du coton américain, de l'urgence qu'il y a à ouvrir la porte à la réforme parlementaire.

Tels sont les trois points vers lesquels lord Palmerston voit converger le mouvement de l'opinion, à son grand étonnement d'ailleurs; le discours de la Couronne est là pour en faire foi. A l'ouverture de la session, le premier ministre avait cru que les affaires européennes absorberaient la passion publique; il avait donc fait, sans hésiter, un sacrifice à la nécessité, dans le but de s'assurer la majorité sur ces questions. Ce sacrifice politique avait été naturellement celui de ses amis. Voici comment :

Le parti qui a porté au pouvoir le ministère actuel n'est point compacte; il fait asseoir côte à côte sur les bancs de la Chambre la vieille opinion whig et la jeune cohorte des libéraux avancés. Le cabinet est composé en conséquence. Lord Palmerston, lord John Russell, M. Herbert, y sont les *leaders* de l'antique opposition; M. Milner Gibson et M. Gladstone y représentent la fraction radicale et la réforme économique, hommes nouveaux, à idées nouvelles. Derrière eux se dressent, hors du cabinet, il est vrai, mais dans les rangs qui le suivent, la figure de ce grand financier qu'on nomme M. Cobden, et celle de M. Bright, l'impétueux tribun. C'est sur l'autel de la réforme électorale que tant d'hommes divers ont juré leur alliance. En faisant ce serment, lord Palmerston, et surtout lord John Russell, n'ont pas menti aux dieux de leur jeunesse; ils ont été conséquents avec les luttes de toute leur vie; ils savaient donc, en réunissant ainsi toutes les forces du parti libéral, que c'était le champ de bataille que les tories leur disputeraient avec acharnement, tous ensemble, M. Disraeli, lord Derby, lord Eglington, le comte de Shaftesbury, M. Benting et M. Bowyer, sans qu'on pût espérer mettre, comme à l'ordinaire, le désaccord dans ces rangs unis par une opposition commune. Or, entre les deux sessions, lord Palmerston, en jetant un double coup d'œil sur la crise européenne et sur les dangers du cabinet, a dû calculer mélancoliquement que la majorité ministérielle dans la Chambre des communes était bien faible. Des vacances accidentelles devaient entraîner et ont entraîné des élections défavorables dans les comtés. Il fallait pourtant préserver le *Foreign Office* et désarmer quelque peu cette phalange menaçante des tories. On a donc immolé, comme nous l'avons dit, à la nécessité politique cette réforme parlementaire solennellement promise au parti libéral. Le cabinet l'a rayée du programme de cette session, comptant sans doute sur l'inépuisable bienveillance de ses amis anciens et nouveaux. Nous devons ajouter qu'en agissant ainsi, le ministère a reçu la sanction de l'opinion publique, qui juge l'occasion inopportune, tout en approuvant le principe de la réforme. Mais les radicaux ont gardé une rancune profonde de cette défection; ils ont cherché leur revanche, et ils semblent l'avoir trouvée.

Dans l'intervalle de la dernière session, soixante-dix membres du

parti libéral provoquèrent un mouvement d'opinion en faveur d'une réduction des dépenses de la guerre et de la marine, dont les budgets sont énormes. Ils présentèrent au premier ministre un mémoire à ce sujet, revêtu de leurs signatures et de nombreuses adhésions. Lord Palmerston, dont cette motion dérangeait la politique étrangère, mit le mémoire dans sa poche. Mais voici que du fond des provinces, des appuis actifs et multipliés viennent en aide à ces députés, et que le public industriel et commerçant se prononce énergiquement en faveur de cette diminution des budgets nationaux. Ce parti, qui grossit chaque jour, fait profession de vouloir avant tout la paix et de n'accepter que comme une chance improbable les éventualités de guerre que l'on fait miroiter, dit-il, aux yeux de John Bull : « Diminuons nos dépenses, réduisons nos inutiles armements; laissons le continent se heurter dans des luttes gigantesques, si cela plaît aux puissances européennes; pendant ce temps, tâchons de trouver du coton pour nos ouvriers, qui commencent à manquer de travail, et restons chez nous tant que les vrais intérêts britanniques ne nous appelleront pas au dehors. » Tel est le programme affiché, et le cabinet en est fort embarrassé. Lord Palmerston ne veut certes pas la guerre, mais il ne comprend la paix que comme Minerve, cuirassée et la lance à la main. Ses amis veulent y substituer une navette; M. Hubbard a pris l'initiative, et pour la première fois le cabinet s'est trouvé en minorité. M. Hubbard a demandé la révision de *l'income tax*, cet impôt si lourd et si impopulaire. Quatre voix de majorité lui ont donné gain de cause. C'est un appoint minuscule, mais, symptôme significatif, ce sont les propres amis du ministère qui ont formé cette majorité. Ce n'est pas une mince question d'ailleurs. *L'income tax* est l'assiette même du budget que prépare en ce moment M. Gladstone, et, si cet impôt venait à être ébranlé, voilà tout l'édifice financier du cabinet sans équilibre et sans balance.

Que ressort-il de là? un fait important. C'est que lord Palmerston a fait fausse route, et cela parce qu'il a trop tenu compte de Londres. L'opinion de la capitale est souvent un trompe-l'œil en Angleterre comme en France. Londres ne jouit certes pas de la force de centralisation dont Paris est dotée, mais Londres n'en demeure pas moins la ville du Parlement, le premier marché financier du monde, et, avant tout, au point de vue qui nous occupe, le siége de la presse anglaise. Il est permis de prendre ce qu'elle dit pour l'expression de la pensée publique en entendant ses allégations si souvent répétées et tirées à tant d'exemplaires, en prêtant l'oreille à l'éternel cliquetis de sa polémique qui résonne si haut et si insolemment parfois; mais de temps en temps il prend envie aux provinces anglaises d'élever la voix à leur tour, de rappeler à l'ordre les ambitions et les emportements, de parler de paix quand on parle de guerre, d'en appeler à la sagesse, à la modération, à l'abstention, et de dire à la Chambre par les motions de ses meetings et par l'organe de ses représentants : « Ce qu'il faut à l'Angleterre aujourd'hui, c'est une politique indépendante, sans alliances préconçues comme sans intervention inutile, une politique soucieuse de la dignité et des intérêts publics, mais jalouse aussi de modération et d'impartialité; ce

qu'il faut à l'Angleterre, c'est la paix! La paix qui permettra la réforme des abus, la diminution de la misère, la prospérité industrielle et commerciale, la réforme électorale; mais, d'abord et avant tout, la réduction des budgets énormes de l'armée et de la flotte, et, par suite, la réduction des impôts. »

Je n'interprète pas, je répète.

Etats-Unis.

L'Amérique avance toujours dans la voie fatale de la destruction de l'Union. Il y a maintenant deux présidents, pour ne pas dire trois, aux Etats-Unis : M. Lincoln, qui se prépare; M. Buchanan, qui temporise; et M. Davis, qui va sans doute agir. La position respective de ces trois hommes d'Etat caractérise toute la situation générale. Par suite de la présence au pouvoir de M. Buchanan, qui a été choisi par les suffrages du Sud, et qui ne peut trouver dans son attachement au pacte fédéral le courage de se retourner contre les siens, le Nord est neutralisé jusqu'au 4 mars, date de l'entrée en fonctions de M. Lincoln, l'élu des abolitionnistes. Le Sud, au contraire, qui a pris promptement et rapidement son parti, vient de profiter habilement de ce que l'Union n'a plus de tête pour s'en donner une. Avec un président en quelque sorte révolutionnaire déjà reconnu par sept Etats, et que tous ceux qui feront adhésion reconnaîtront probablement sans peine, un gouvernement énergique se trouve constitué; avec ce gouvernement, sans doute, bientôt aussi vont se produire toutes les mesures exécutoires qu'appelle la situation : organisation de la nouvelle Confédération dans ses relations extérieures et intérieures, mise sur le pied de défense des milices, etc., etc. Que peut faire le Nord pour contre-balancer ces efforts? Rien que tenir des meetings, exprimer des vœux ou tout au plus essayer quelques préparatifs partiels émanant de l'initiative locale des Etats. Mais, sans chef officiel ou proclamé, il lui faut attendre dans l'impuissance la date fatale qui portera son élu au pouvoir. D'ici là, tout est à la merci du Sud, c'est-à-dire du parti extrême qui y prévaut. Et même, quand cette date fatale arrivera, M. Lincoln pourra-t-il s'asseoir au fauteuil présidentiel sans résistance? La question n'est pas encore vidée. La capitale fédérale est dans le Maryland, Etat à esclaves, et les gens du Sud ont déjà pensé à interdire le passage au nouveau président. On a parlé de conspiration, et de l'intention d'enlever M. Lincoln à la porte même du congrès. Dans ce pays d'exaltation et de révolvers, des mots plus sinistres ont même été prononcés. Toujours est-il que le pouvoir fédéral actuel, pour qui tout rôle actif est insupportable et impossible, a cru au moins de son devoir de fortifier la capitale, afin de la mettre à l'abri d'un coup de main. Le général Scott, à qui ce soin a été confié, est un officier énergique qui répond, dit-il, de la sûreté de Washington. S'il ne se trompe pas, M. Lincoln pourra donc sans crainte, sinon sans obstacle, venir prendre possession du mandat dont l'élection l'a investi. On pense même

généralement, d'après M. Seward, qui représente fidèlement sa pensée, qu'une fois installé, le nouveau président n'hésitera pas à prononcer des paroles de paix et à prendre des mesures de réconciliation. Mais sera-t-il temps encore? Tout cela ne peut se faire que le 4 mars; les dernières nouvelles des Etats-Unis sont du 13 ou du 14 février; ces trois semaines présentent un abîme, dans lequel l'Union peut s'effondrer à jamais.

Plus le temps passe, en effet, plus la conciliation voit son parti diminuer. Au premier abord, la majorité s'est montrée étourdie de la résolution de la Caroline du Sud. La question de l'esclavage apparaissait seule comme engagée dans le débat, et, parmi les intéressés même, il y en a beaucoup dont la conscience ne peut se dissimuler secrètement que l'esclavage est un méfait social. Les politiques ne se souciaient guère de se voir au ban de l'Europe et du monde civilisé. On sentait tout ce qu'il y avait d'odieux à renverser l'édifice national en se couvrant d'un pareil drapeau. Mais il y a d'autres causes de scission entre le Nord et le Sud, d'autres intérêts qui les séparent; et ces causes font appel à des passions plus élevées, ces intérêts intéressent l'Europe entière dans les affaires du Sud.

C'est une erreur de croire que la race répandue sur le continent américain soit homogène dans sa variété. Au Sud, comme au Nord, la race anglo-saxonne domine; mais, au Sud, elle a reçu dans ses veines une forte proportion de sang espagnol et français surtout. Le rayonnement de notre esprit national a été très-puissant sur les bords du golfe du Mexique; la Louisiane a étendu son influence sur la plupart des Etats voisins et sur les Etats éloignés de l'ouest, qui, en descendant le Mississipi, viennent tous aboutir dans le mouvement commercial à la Nouvelle-Orléans, la vraie métropole du Sud. Nommer la Nouvelle-Orléans et nommer New-York, l'une encore française, l'autre toute peuplée d'éléments anglais et allemands, c'est préciser en deux villes cette différence d'esprit, de mœurs, d'aspirations, disons plus, de tendances religieuses, qui jettent de nouvelles semences de discorde entre les deux tronçons de la république américaine.

Les intérêts matériels ne sont pas moins divers. Ici des manufacturiers, là des planteurs; ici des protectionnistes, là des abolitionnistes. Fermons nos marchés à l'Europe, dit New-York; ouvrons-les au monde entier, répond la Nouvelle-Orléans. Le premier acte des députés du Nord, au congrès, depuis la retraite des hommes du Sud, a été d'élever les droits de douane, plus pour empêcher les marchandises étrangères d'entrer que pour subvenir aux besoins d'un trésor obéré. Voici les éléments de dissension qui font chaque jour des progrès depuis l'explosion première; voilà le torrent qui élargit chaque jour la brèche que, seuls, quelques Etats intermédiaires travaillent à combler.

Pour extrait :

AYLIC LANGLÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

28 février 1861.

Pendant que tous les regards sont tournés du côté de l'Italie, et que tous les vœux appellent la solution du redoutable problème posé entre la liberté italienne et l'indépendance de la papauté, de grands événements se préparent ou s'accomplissent dans le monde.

A Paris, la conférence européenne, réunie sur la proposition de la France, délibère de nouveau sur le sort des chrétiens d'Orient. Pour notre part, nous avons souvent eu l'occasion de le dire, nous ne voyons pas en Syrie les éléments d'un débat politique, mais un intérêt d'humanité qui doit s'imposer aux délibérations de l'Europe chrétienne. Les Maronites, placés depuis six siècles sous la garde spéciale de notre épée, ont été décimés par les massacres; la vengeance des Druses est plus irritée que découragée par les châtiments. L'Europe voudra-t-elle porter devant l'histoire la responsabilité des événements douloureux dont le rappel des troupes françaises serait le nouveau signal? Nous ne le pensons pas. Nous avons la conviction et l'espérance que le drapeau de notre pays restera à Beyrouth, à Damas, dans les vallées sacrées du Liban, comme le gage d'une invincible protection. Dans tous les cas, la circulaire de M. Thouvenel l'atteste, l'honneur séculaire de la France sera sauvegardé; et si, par l'abandon de l'Europe, un deuil terrible doit encore visiter ces contrées, les chrétiens sauront qu'ils ne resteront pas destitués de secours, car une pensée généreuse veille sur leurs destinées.

La Russie, qui vient de donner un nouveau gage des sentiments de conciliation qui l'animent, en joignant ses efforts à ceux de la France dans la question de Syrie, se prépare à la plus grande des révolutions sociales, à l'affranchissement des serfs. L'ukase qui crée un peuple libre du Pont-Euxin à la Baltique sera publié dans les premiers jours d'avril. C'est une gloire pour l'empereur Alexandre d'avoir tenté cette réforme : ce sera un éternel honneur pour sa mémoire de l'avoir accomplie. Il aura fait plus que d'avoir ajouté une province à son empire : il aura opéré la conquête pacifique de la liberté de son peuple, au milieu des impatiences dangereuses des paysans et des résistances intéressées des seigneurs.

Au centre même de l'Europe, la Hongrie, mécontente du régime qu'elle subit depuis douze ans, défiante du présent, inquiète de l'avenir, s'agite sourdement, repousse par des protestations les réformes qu'elle a sollicitées pendant dix ans par des émeutes et entreprend avec la cour de

Vienne une sorte de lutte dans laquelle elle place toujours ses exigences au-dessus des concessions. L'empereur qui cherche, avec un courage persévérant et généreux, la réconciliation du trône et des populations diverses de l'empire, et qui a convoqué pour le 6 avril les diètes provinciales récemment rétablies, a solennellement déclaré l'intention d'aller recevoir à Pesth la couronne royale de Hongrie. Il s'efforce, en même temps, de préserver l'unité de l'empire par l'institution de deux grandes assemblées nationales. Le cabinet de Vienne ne s'abandonne pas, du reste, dans ces graves circonstances; les troupes impériales occupent en Hongrie une situation formidable, et l'empereur vient de mettre en état de siége la ville de Fiume pour garantir les côtes de l'Adriatique contre tous les hasards.

Pendant que l'Europe délibère ainsi sur la liberté de l'Orient; pendant que la Russie se prépare à une révolution sociale et que l'Autriche subit une révolution politique, le monde américain assiste à la dissolution de cette union qui avait été l'œuvre de soixante-dix années d'une sagesse ambitieuse et patiente. Le Sud a consommé sa séparation par l'adoption d'un drapeau et la réunion d'un congrès opposés au congrès et au drapeau de la patrie commune. Les républicains, satisfaits de leur triomphe dans la dernière élection, ont en vain tenté un rapprochement qui est dans les vœux les plus ardents du Nord; la conférence de la paix n'a abouti à aucun résultat; et la constitution indépendante des Etats du Sud paraît aujourd'hui un fait irrévocable. Toutes les nations commerçantes, en particulier la France, et surtout l'Angleterre, sont intéressées à ce que cette révolution, si elle doit s'accomplir, ne brise pas pour un temps les liens industriels qui rattachent la Nouvelle-Orléans à New-York et ne dégénère pas en une guerre civile.

Ces questions, qui se posent et vont se résoudre sous nos yeux, ont donc pour l'humanité, pour la politique, pour le droit social, pour la fortune des peuples, une importance considérable; et cependant l'opinion publique se détourne d'elles pour se reporter avec un attrait irrésistible sur les événements d'Italie. N'est-ce pas que, dans la pensée de tous, le débat qui est ouvert dans la Péninsule, importe surtout à notre temps et que, dans le problème qui s'y trouve posé, tous les principes qui nous divisent, toutes les passions qui nous agitent y sont personnifiés avec un éclat et une puissance qui dominent tous les autres accidents de la politique européenne? Où les entraînements révolutionnaires se manifestent-ils avec plus d'énergie; où les résistances de la réaction peuvent-elles se produire avec plus de prestige et de force; où la politique de modération peut-elle parler avec plus d'autorité et de persévérance?

Si les conseils de sagesse sont deux fois contredits, nous ne pouvons en éprouver aucun étonnement; leur lutte contre les témérités ou les aveuglements est vieille dans le monde. La politique modérée peut avoir ses victoires et ses défaites; il suffit qu'elle reste un honneur pour ceux qui l'ont défendue. Elle est le témoin de l'histoire; elle était avec Henri IV entendant à Saint-Denis sa première messe contre les huguenots et les ligueurs; elle était avec Louis XVI prêtant serment à la Constitution, contre les émigrés et les montagnards; elle est aujourd'hui avec ceux qui

ne confondent ni les audaces insensées avec les progrès légitimes, ni le culte aveugle du passé avec le respect des traditions. Eh bien, nous ne craignons pas de le dire, cette politique généreuse, élevée, sympathique à toutes les causes justes, aussi bien pour la revendication de droits imprescriptibles que pour le maintien de droits inaliénables, cette politique, la seule vraiment féconde, est celle de la France dans toute la suite des négociations et des faits relatifs à l'organisation nouvelle de l'Italie.

Les actes et les intentions du gouvernement impérial ont été exposés, ainsi que nous l'annoncions par notre dernière Chronique, dans une éloquente brochure à laquelle est attaché publiquement, cette fois, le nom de M. le vicomte de la Guéronnière. Nous avons fait connaître à nos lecteurs les points principaux de cette œuvre remarquable, avec assez de développement pour qu'il nous suffise de les résumer aujourd'hui. Dès 1856, la France, à laquelle se joint toute l'Europe, réunie en congrès, sollicite de l'initiative du saint-père l'adoption de réformes propres à réconcilier la cour de Rome avec le sentiment national italien. La guerre de 1859 surprend, néanmoins, le gouvernement pontifical au milieu de ses hésitations. Au début des hostilités, la France et l'Autriche, dont les soldats occupaient la plus grande partie des Etats romains, s'engagent mutuellement à respecter la neutralité du saint-siége. Mais l'Autriche, malgré cet accord qui était un gage donné à l'indépendance du souverain pontife, rappelle ses troupes de Bologne et d'Ancône et livre les Romagnes à la révolution. En se retirant des provinces où ils campaient, les bataillons autrichiens laissent derrière eux la révolte.

La première atteinte aux droits du souverain pontife venait donc de l'abandon des alliés dont la cour de Rome écoutait, depuis cinquante ans, les conseils. Là commence l'œuvre de la diplomatie française ; montrant au saint-père les périls croissants de la révolution, elle insiste pour obtenir des concessions déjà tardives; les concessions refusées, et l'agitation de plus en plus menaçante, elle offre tour à tour au saint-siége la conservation de ses droits de suzeraineté par l'institution d'un vicariat, la garantie de l'Europe et enfin celle des puissances catholiques. Toutes ses propositions sont repoussées, parfois avec injure, au nom d'un droit qui ne peut transiger. Lorsque les faits sont venus justifier les sollicitudes de la France, c'est encore l'Empereur qui couvre de notre épée le patrimoine de saint Pierre, et garantit la liberté du chef spirituel du monde catholique. Fils aîné de l'Eglise, il est résolu à ne déserter aucun des devoirs traditionnels de sa couronne, et, s'il désire la réconciliation de l'Italie et de la papauté, il n'en restera pas moins fidèle à la mission glorieuse que notre armée remplit depuis douze ans.

Telle est, en quelques mots, et dépouillée de la beauté d'une forme splendide, cette brochure dont on a accusé la pensée si profondément catholique et française, et dont on a, il faut bien le dire, dénaturé, en sens divers, les conclusions. Loin d'être un réquisitoire contre la papauté, ou une déclaration que la France livre à ses destinées le pouvoir temporel, c'est une justification de la politique impériale, et l'attestation de l'inébranlable fidélité de notre pays.

Les chambres n'étant pas encore entrées dans la discussion publique

de l'adresse, *la France, Rome* et *l'Italie* est encore la base de toutes les discussions des journaux. La politique à la fois libérale et chrétienne qui y est dévéloppée a, du reste, été exposée dans un magnifique langage, et avec un admirable sens d'homme d'Etat, par M. le premier président Troplong dans le projet d'adresse du Sénat. Les débats publics la dégageront de tous les malentendus, et les votes du Sénat et du Corps législatif la confirmeront d'une manière éclatante.

Cette modération était seule conforme aux véritables intérêts de l'Eglise et digne de nos traditions nationales. En provoquant la réconciliation de l'Italie et de la papauté, et en garantissant jusqu'alors l'indépendance et la sécurité du souverain pontife, elle devait satisfaire aux exigences du patriotisme italien et rassurer les alarmes du monde catholique. Au milieu des désastres du pouvoir temporel du saint-siége, elle était comme un secours envoyé de Dieu pour le sauver. Et, cependant, ce sont les hommes qui prétendent à un dévouement exclusif envers la papauté qui se sont faits les accusateurs de la France et qui ont dirigé contre son attitude, en présence des événements d'Italie, les plus vives attaques. Des membres de l'épiscopat, Mgr d'Orléans, de Laval, de Poitiers, se sont précipités dans l'arène, et y ont fait entendre des paroles dont la violence rappelle les plus mauvais jours de l'Eglise. On a vu des prélats habitués aux triomphes de la chaire, rechercher comme des pamphlétaires le succès des invectives.

La France assiste depuis quinze mois à ces manisfestations épiscopales, dont les dernières brochures et les derniers mandements sont comme la suite attendue. Eh bien, nous le demandons, le clergé de France, le premier du monde par sa science, par ses vertus et sa piété, a-t-il grandi dans cette lutte; sa dignité s'en trouve-t-elle rehaussée, son autorité morale augmentée? Les sympathies bruyantes qui entourent certains noms sont-elles un titre à invoquer au pied des autels? Est-ce la religion que l'on sert dans le style des Courier et des Carrel? n'est-ce pas plutôt la politique qui entre dans le temple, vient interrompre les cérémonies saintes, et s'impose aux fidèles avec les mandements?

On se tromperait, d'ailleurs, si l'on confondait le sentiment général du clergé de France avec l'hostilité persévérante que montrent certains évêques à l'égard du gouvernement de l'Empereur. Le clergé, dans ses rangs les plus nombreux, a des inspirations de loyauté et de patriotisme qui le préservent de tels égarements. Ce que nous voyons aujourd'hui n'est rien que l'effort d'un parti coalisé avec des ressentiments politiques, d'un parti dénoncé par les hommes les plus admirés de Mgr Dupanloup et par l'évêque d'Orléans lui-même, comme également dangereux pour l'honneur de l'Eglise et le repos de l'Etat.

Oui. Quoi qu'en dise aujourd'hui le savant prélat, il y a en France un parti usurpant le nom de catholique, dont les sentiments, les intérêts, les passions, les doctrines sont distincts des doctrines, des passions, des intérêts, des sentiments de l'Eglise universelle. Nous en attestons une lutte de dix ans qui a été presque un scandale pour toutes les consciences religieuses; nous en attestons, devant Mgr Dupanloup, la notoriété même de son nom conquise dans ces débats. Il y a un parti qui,

nourri des doctrines du comte de Maistre et de M. de Bonald, proteste contre la déclaration de 1682, regarde les libertés de l'Eglise gallicane comme une dérision ou un schisme, et veut asservir toute couronne de roi à la tiare du pontife de Rome; il y a un parti qui, après avoir inspiré à la restauration ses fautes les plus impopulaires, après lui avoir dicté la loi du sacrilége, guidait encore au 27 juillet 1830 la main du roi signant les ordonnances, et compromettait l'Eglise dans le désastre de la royauté chassée par la révolte; un parti qui, pendant le règne de Louis-Philippe, s'est rangé sous le drapeau de la liberté des cultes, mais au seul profit d'un catholicisme exclusif, et qui a applaudi à la chute du trône d'Orléans comme à une défaite de la tyrannie.

Les hommes de ce parti, nous les avons vus, après avoir acclamé la République, se précipiter au-devant de l'Empire, non pour le salut de la société en péril, mais dans l'espérance de saisir dans leurs mains dévotes la puissante épée de la France. Ils comptaient que la monarchie se relèverait sans les traditions monarchiques; que la France, désabusée des libertés excessives, renoncerait jusqu'aux maximes les mieux établies de son vieux droit public, et entrerait, sous une dynastie qui est la personnification vivante des principes de 1789, dans les voies obscures de Philippe II.

Ce parti, qui nie l'indépendance des couronnes, repousse comme une atteinte au dogme la liberté civile et la liberté de conscience, applaudit dans l'histoire à la révocation de l'édit de Nantes et défend l'inquisition; vous le connaissez, monseigneur, vous qui l'avez combattu, et qui en dites aujourd'hui, plus en polémiste qu'en évêque, que son succès est là pour vous humilier. Et, maintenant, lorsque la France se rattache aux institutions libérales, lorsque l'affranchissement de l'Italie donne une voix de plus en Europe aux nations catholiques, vous vous joignez à vos anciens adversaires; c'est leur cause que vous défendez, ce sont leurs doctrines que vous soutenez, ce sont leurs passions que vous excitez.

En vous mettant à leur suite, vous n'obéissez ni aux sentiments du patriotisme, ni aux inspirations de la foi; car vous avez contre vous l'intérêt de votre pays, que vous dénoncez; l'honneur de son gouvernement, que vous accusez; l'intérêt enfin de la papauté, que vous isolez du monde moderne, que vous encouragez à des résistances fatales, et qui, après avoir été la complice de vos aversions personnelles, finirait par en devenir la victime.

L'expérience qui se poursuit depuis quinze mois, et que vos dangereux conseils prolongeraient, a duré trop longtemps déjà pour le monde catholique, pour la France, pour l'Italie et pour l'Eglise. En présence des faits qui se sont accomplis, tout le monde peut voir aujourd'hui où étaient la sagesse, la vérité, d'où sont venus les périls du saint-siége, sur qui doit peser la responsabilité des désastres subis. Le témoignage des faits est ici à la fois l'histoire du passé et l'enseignement de l'avenir.

Plaçons donc en regard les conséquences de la politique impériale, telles qu'elles se sont produites, malgré les résistances de la cour de Rome, et les résultats des conseils qui ont prévalu au Vatican. Les conclusions sortiront d'elles-mêmes de ce tableau.

Mgr Dupanloup résume en un mot le principal reproche adressé à la politique de la France par le parti dont nous parlions tout à l'heure, et dont le savant prélat s'est constitué l'interprète. « A qui fera-t-on croire, demande-t-il, qu'il ait pu se faire quelque chose en Italie contre la volonté de la France; que ces Piémontais, *qui ne sont rien* que par le sang des Français, aient été un seul jour libres de nous désobéir? »

Et d'abord, n'est-ce pas affecter un singulier dédain pour une des plus vieilles nations catholiques de l'Europe et l'une des plus vaillantes, pour un peuple dont la maison royale, illustrée sur les champs de bataille, a fourni des saints à l'Eglise? Quoi! ces six millions d'hommes, fortifiés des sympathies de quinze millions d'Italiens auxquels ils ont servi d'exemple dans la voie de la conquête des libertés nationales, et dont le drapeau a été associé à ceux de la France et de l'Angleterre sur la terre de Crimée, sont si peu de chose en ce monde, qu'il soit permis à une nation étrangère d'exiger leur obéissance! Au lieu de placer nos aigles à côté de la croix blanche de Savoie pour cette croisade, glorieuse aussi, de l'indépendance nationale, il fallait recommencer la politique des ambitions; il fallait nous faire les premiers ministres de la révolution pour la contenir, et du Piémont pour le dominer!

De tels desseins se réfutent d'eux-mêmes : dans l'état de l'Europe, ils auraient créé à notre politique des embarras inextricables. La France est intervenue deux fois en Italie, pour l'affranchir et pour la pacifier; elle est intervenue par la guerre en donnant le sang de ses soldats pour la liberté d'un peuple dont les destinées importent aux nôtres; elle est intervenue par la paix, en plaçant à Villafranca sa parole conciliante entre des inimitiés séculaires. En retirant son épée des champs de bataille, elle a retiré son autorité des conseils de l'Italie; elle n'y a laissé qu'une influence librement discutée ou méconnue, à Turin comme à Rome. Elle a fait appel aux grandes puissances européennes pour régler définitivement ce conflit qui troublait le repos du monde par des secousses périodiques. Elle n'a reconnu aucun des faits qui se sont accomplis en dehors des stipulations solennelles des traités; et, sans renoncer à son droit de généreuse protection à l'égard de nobles infortunes royalement supportées, elle a proclamé le principe de non-intervention.

Après Villafranca, dit-on, elle devait intervenir de nouveau pour imposer, au besoin par la force, la restauration des grands-ducs. Quel moment aurait-elle choisi pour invoquer ainsi ce que l'on nomme le droit des services rendus, et quelle aurait été la mesure de son action? L'aurait-elle fait au lendemain de la mission de M. de Raiset et du prince Poniatowski, déclarant perdue dans l'opinion la cause des anciens princes, ou bien à la veille du vote des assemblées, ou bien encore le jour de la déclaration des suffrages populaires acclamant Victor-Emmanuel? Se serait-elle prononcée en faveur de l'ancien duc de Modène, qui était un des vaincus de Solferino, ou de Mme la duchesse de Parme dont les droits n'avaient pas été réservés dans l'entrevue des deux Empereurs? Si l'Europe conservatrice alarmée avait provoqué la fin soudaine de la guerre, l'Europe libérale adopterait-elle une nouvelle

intervention de la France et dans un tel sens? Et, d'ailleurs, l'Empereur, élu lui-même par le suffrage universel, le pouvait-il?

Et, cependant, supposons un instant que la France ait envoyé à Turin non des conseils mais des ordres, et demandons-nous ce qui serait arrivé dans le cas, soit de la résistance, soit de la soumission du cabinet piémontais. Quelle qu'eût été la réponse, nous abaissions en Italie la seule puissance qui pût contenir ou diriger le mouvement italien, et nous livrions la Péninsule à la révolution. Victor-Emmanuel, mettant sa couronne sous la dépendance de notre pays, abdiquait moralement, à l'heure de la renaissance nationale; il plaçait son trône dans les conditions fatales où la révolte a trouvé ceux de Naples, de Parme, de Modène et de Florence. Si la France avait été assez peu généreuse pour mettre à ce prix son alliance, le roi de Piémont n'avait qu'un rôle digne de lui, c'était d'aller briser son épée sur un nouveau champ de bataille de Novare, au milieu de son armée vaincue. Qui donc, parmi nous, aurait voulu pour son pays d'une telle victoire?

Est-ce à dire que nous approuvions la politique piémontaise, et que l'on n'ait méconnu à Turin aucun conseil utile ou que l'on n'ait cédé à aucun entraînement funeste? Mais la France, par la non intervention elle-même, par le langage de son ambassadeur, s'est dégagée, on l'a reconnu à Vienne comme à Londres, de toute solidarité avec le cabinet italien; et, lorsqu'un dernier acte a été tenté contre la souveraineté du saint-siége, elle a été la première en Europe à exprimer hautement sa désapprobation.

Cette politique, qui ne sacrifiait l'une à l'autre ni la liberté italienne ni l'indépendance pontificale, a eu pour sanction l'approbation de l'Europe : les dépêches publiées dans les documents diplomatiques l'attestent d'une manière incontestable, et le rôle joué par la France à Varsovie en forme la preuve évidente. L'Europe a été unanime dans son jugement; les puissances catholiques se sont associées à nos démarches comme à un hommage envers la grandeur du saint-siége, et tous les cabinets ont subi l'influence exercée par le développement de la question italienne.

Qu'est-ce, en effet, que ce mouvement libéral que nous signalions en Europe au commencement de cette chronique, sinon le triomphe des principes pour lesquels la France a combattu? M. le vicomte de la Guéronnière, dans sa brochure, l'a éloquemment démontré. L'Angleterre n'a renoncé à ses défiances et la Russie à ses vieilles doctrines, la Prusse n'est sortie de son indécision et l'Autriche de son hostilité, que grâce à l'impulsion donnée à la politique des Etats par le spectacle de la rénovation de l'Italie.

Ne craignons pas de le dire, la France elle-même a eu le bénéfice de ces événements. L'Empire avait trouvé notre pays dans des conditions sociales qui rendaient nécessaire l'exercice énergique de l'autorité. A la suite de ces pouvoirs qui ne s'étaient élevés, qui n'étaient tombés ou n'avaient vécu que par l'émeute, il fallait qu'une main puissante nous rendît les éléments de la vie normale des peuples. Toutes les supériorités étaient suspectes, il fallait les relever; toutes les classes étaient

animées de sentiments hostiles, il fallait les réconcilier ; la loi était sans force comme l'autorité sans prestige, il fallait leur restituer la puissance qui assure la grandeur des nations. La Constitution de 1852, dans les restrictions qu'elle apporta aux libertés publiques, s'inspira de ces nécessités supérieures. Mais il était à craindre que la vie nationale ne diminuât dans cette épreuve, et que le peuple ne désapprît la liberté dont il avait aimé jusqu'aux égarements.

En s'associant par des sacrifices héroïques à l'œuvre de l'affranchissement d'une race aussi grande par le malheur que par la gloire, en rachetant par le sang de ses soldats l'Italie de la servitude, la France se préparait d'une façon digne d'elle et de son histoire à la restauration pacifique de ses propres libertés. Elle se pénétrait en quelque sorte elle-même de la pensée dont elle portait au dehors le drapeau. Elle se réconciliait sur les champs de bataille avec la liberté.

Le nom de la France rehaussé dans le monde, les idées libérales réhabilitées en Europe, telles sont donc les conséquences de la politique impériale. Les conseils du parti que sert aujourd'hui Mgr Dupanloup n'ont pas pu prévaloir; et, cependant, il leur a été donné d'exercer une influence qui en marque le véritable caractère. Ils ont semé partout la défiance, la haine; ils ont ravivé les divisions qu'il faudrait effacer; ils ont abaissé tout ce qu'ils devaient relever et compromis tout ce qu'ils devaient servir. Ils ont menacé la paix du monde et troublé les consciences; ils ont été un danger pour l'Europe, une trahison envers la France, un malheur pour l'Italie et un désastre enfin pour la papauté qui contre eux seulement n'a pas trouvé de résistance.

En France, au moment de la guerre de 1859, le clergé et l'Empire étaient profondément unis. Du 10 décembre 1848 au 2 décembre 1852, le prince que la Providence destinait à être le second fondateur d'une dynastie avait trouvé dans tous les rangs du clergé catholique un appui toujours sympathique et souvent enthousiaste. Dans la déchéance de toute autorité morale qui a suivi la révolution du 24 février 1848, on voyait dans l'union du pouvoir religieux et de la puissance civile le gage d'un meilleur avenir. Dès le 2 décembre 1851, l'Empereur associa en quelque sorte l'Eglise à son triomphe, qui était la victoire même des principes sociaux. Il rendit le Panthéon au culte et fit siéger les princes de l'Eglise de Rome parmi les grands dignitaires de l'Etat.

Aujourd'hui Mgr Dupanloup déclare que le clergé est séparé de l'Empire. S'il en était ainsi, si tous les services étaient oubliés, tous les bienfaits méconnus, la France aurait à le déplorer plus que l'Empereur lui-même; et ce serait un triste bénéfice pour cette Eglise gallicane, jadis fière de son patriotisme comme de l'un des titres de son autorité. Ce qui est vrai, néanmoins, c'est que les déclamations de quelques hommes ont réussi à alarmer des consciences, et à jeter dans des âmes timides ce doute terrible de se croire placées entre leur loyauté envers l'Empereur et leur fidélité envers Dieu.

Ce parti qui, sur les champs de bataille de Magenta et de Solferino, avait ses espérances dans le camp autrichien, les mit alors tout entières dans une coalition de l'Europe contre la France et l'Italie. Il représenta

la politique de notre pays comme solidaire de tous les actes d'ambition de la cour de Turin, comme complice de toutes les tentatives d'insurrection. On peut dire qu'il conduisit l'Europe à Varsovie, où il devait trouver une défaite plus complète et plus humiliante que celle du 24 juin 1859. C'étaient les alarmes qu'il répandait, c'étaient les desseins qu'il prêtait à la France qui nous avaient un instant rendus l'objet de toutes les défiances européennes. Il a la responsabilité des guerres qu'il a provoquées et que la sagesse des hommes d'Etat a su éviter! Il appelait de ses vœux une nouvelle Sainte-Alliance qui, avant le désastre de nos armées, aurait ensanglanté le monde.

En Italie, il a opéré un déchirement profond entre l'esprit national et l'esprit religieux. Les familles divisées entre elles, les diocèses privés de leurs premiers pasteurs, les prêtres placés entre les soupçons populaires et les condamnations de la cour de Rome, tels sont les résultats de l'antagonisme qu'il a créé entre le patriotisme et la foi. Il a ainsi enlevé à l'indépendance renaissante de l'Italie le prestige de tous les grands souvenirs religieux qui sont comme le patrimoine d'une race placée au seuil de l'Eglise pour la défendre en s'associant à ses destinées humaines. La liberté italienne n'a pas eu de plus implacable ennemi.

Quant à la papauté, n'est-il pas évident qu'elle a été la première victime de ces conseils aveugles? Après avoir compromis son pouvoir, en écartant d'elle les sympathies italiennes, ils avaient amené la cour de Rome à préférer les soldats de l'Autriche au dévouement de ses sujets. Ce que le saint-siége avait repoussé pendant six siècles comme une atteinte à son indépendance, la protection des Césars allemands, il le subissait aujourd'hui presque comme une condition régulière de son existence politique. Et, cependant, ce secours si onéreux devait lui manquer à l'heure du danger; dans toutes les provinces où il avait accepté des maîtres durant la paix, il allait se trouver sans défenseur devant l'émeute.

Et, comme si ce n'était pas assez de lui imposer un allié dangereux, le même parti a concentré tous ses efforts pour rendre suspects au saint-siége les conseils de la France. Par son influence, les réformes ont été refusées, les concessions ont été repoussées, toute offre de transaction a été écartée comme un outrage. Ce n'était pas par de semblables résistances que l'on pouvait changer le cours des événements. Le saint-siége a vu ses provinces lui échapper par lambeaux, il a vu son autorité méprisée, son armée en fuite; et, dans l'extrémité de son désastre, malgré toutes les fautes, toutes les injustices, toutes les défiances qu'on avait provoquées, il n'a trouvé de secours qu'en la France.

Que l'on ne s'y trompe pas, du reste, il y a dans ces événements, pour le chef vénéré du monde catholique, un malheur plus grand que cette ruine; si Mgr Dupanloup était resté fidèle aux principes qui ont fait l'honneur de sa vie, il l'aurait éloquemment signalé le premier. Quoi! vous comparez ce que vous appelez les résistances de Turin et les résistances de Rome! Eh bien, admettons, s'il vous plaît, contre cette illustre maison de Savoie tous les reproches que vous accumulez : des Etats ont été envahis, le droit public a été violé; la piété même envers les vaincus n'a

pas été respectée : et puis? voilà, si l'on accepte vos récriminations amères, un trône abaissé, une monarchie dénoncée, l'honneur italien compromis; l'histoire, depuis six mille ans, a enregistré d'autres violences.

Mais ce qui est sans compensation, ce qui est un malheur pour le monde catholique et un deuil pour toute conscience religieuse, c'est l'antagonisme que vous établissez entre la loi chrétienne et le monde moderne; c'est la séparation des grandes traditions du passé et des plus légitimes espérances de l'avenir; c'est ce duel contre lequel nous protestons, et qui ferait de la papauté le champion de l'ancien régime.

Tout cela est faux, dangereux, inspiré par des passions qui n'ont rien à voir avec le patriotisme, ni rien avec la foi; ce peut être le langage des ressentiments politiques, ce n'est la parole ni d'un évêque, ni d'un Français. Il y a assez d'anxiété dans le monde chrétien pour qu'il nous soit permis de le déplorer librement.

Voilà donc quel contraste présentent, dans leurs conséquences et dans les mobiles qui les ont inspirées, la politique impériale et la politique ultramontaine. L'une et l'autre poursuivent leur voie en provoquant ou en repoussant aujourd'hui la réconciliation de l'Italie et de la papauté. Aujourd'hui, comme il y a quinze mois, la cour de Rome est libre de choisir entre ces conseils contradictoires, mais il ne faut pas créer de malentendus dans l'opinion publique, altérer, au profit de sa cause, le témoignage du passé, et pousser ainsi à de nouvelles et plus déplorables fautes. Il convient surtout que la responsabilité des événements retombe sur ceux qui les ont provoqués.

Cette réconciliation, qui est dans les vœux de la politique française comme elle est dans les véritables intérêts du saint-siége, elle était possible dès 1856, elle l'était encore avant Solferino, elle l'était après Villafranca, et, quoiqu'à des conditions plus onéreuses, ni l'annexion des Romagnes, ni l'agitation des Légations et des Marches ne l'avaient rendue impossible; pourquoi le serait-elle maintenant? L'Europe n'a consacré par sa sanction aucun des changements qui se sont accomplis dans la Péninsule : toutes les combinaisons restent ouvertes à l'arbitrage suprême des puissances. Quel que soit, d'ailleurs, le prix auquel, et l'Italie délivrée, et la papauté indépendante achètent cette union mutuelle de leurs forces, il ne sera jamais trop haut.

L'Italie retrouvera dans cette alliance les titres les plus glorieux de sa nationalité et les plus grands souvenirs de son histoire depuis dix siècles; la papauté s'y fortifiera du libre dévouement de vingt-deux millions d'hommes. Pour le monde catholique, ce sera un orgueil et une joie, pour l'Europe entière, un gage de pacification. Ce jour-là, par l'autorité de cet exemple, tous les préjugés encore debout autour de la société moderne tomberont; et la conquête des libertés qui sont le fruit de soixante-dix années de laborieux efforts sera consacrée par le respect des vieilles traditions. La révolution sera plus que victorieuse, elle sera légitimée.

L'opinion publique a été distraite de ces graves débats par une catastrophe financière qui a profondément ému la place de Paris. Le gouvernement, en confiant à M. le comte de Germiny, directeur de la

Banque de France, le soin d'administrer provisoirement la *Caisse générale des chemins de fer*, a montré quelle était sa sollicitude pour les intérêts engagés dans ces vastes entreprises. On comprendra la réserve que nous imposent les circonstances, et nous aurions tout dit en un mot, si, en dehors et au-dessus des questions personnelles, il n'y avait là un problème social posé depuis longtemps, mais que viennent raviver ces désastres soudains.

Est-ce donc à ce terme que doivent aboutir, se demande-t-on, les efforts de l'industrie moderne? La spéculation hasardeuse, effrénée, serait-elle ce qu'il y a de plus réel dans ce grand mouvement qui nous emporte hors des voies du passé? Sommes-nous destinés à voir des fortunes bruyantes s'élever et disparaître comme un songe? C'est là un de ces doutes, et, nous pouvons le dire, une de ces accusations que l'on retrouve, en France, partout, depuis dix ans.

Si, dans les premiers jours de l'année 1860, l'Empereur a pu prendre l'initiative d'une grande réforme commerciale, accomplie, à cette heure, dans quelques-unes de ses parties essentielles; s'il a pu livrer sans crainte l'industrie nationale, garantie, depuis soixante ans, par une protection sans exemple, aux hasards de la concurrence étrangère, c'est que des résultats sérieux étaient acquis dans l'ordre de notre puissance manufacturière.

Des mesures récentes viennent d'améliorer, en le complétant, le système de notre navigation intérieure, de manière à faciliter le transport des marchandises encombrantes, et à provoquer par la concurrence effective des canaux l'abaissement des tarifs des voies de fer. De grands travaux ont été entrepris ou exécutés dans les ports de notre commerce extérieur, de manière à donner une activité nouvelle à nos exportations en secondant les efforts des armateurs. Mais les progrès immenses réalisés depuis neuf ans apparaissent surtout avec éclat lorsque l'on compare le double réseau de chemins de fer qui sillonne la France avec les tronçons épars qui reliaient les unes aux autres, en 1851, quelques-unes de nos principales villes.

Le gouvernement de l'Empereur a créé, on peut le dire, le système des chemins de fer français. A son avénement, la double ligne qui, partant de Lille et de Marseille, touche à Paris et traverse la France, au milieu des plaines fertiles de la Bourgogne et de la splendide vallée du Rhône, n'était pas encore complétée. Les ports de l'Océan n'étaient pas rattachés à ceux de la Méditerranée; Bordeaux, l'entrepôt naturel de notre commerce avec l'Amérique du Sud, ne voyait venir à elle par aucune de ces voies rapides qu'exige l'industrie moderne les produits de nos fabriques : le Midi tout entier, depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées et à la mer, était destitué de tous les avantages que crée la facilité des communications; il était condamné à rester dans les voies du travail agricole.

Tout le monde sait ce qui existe aujourd'hui : toutes nos grandes villes sont reliées par ces puissantes artères qui distribuent partout la richesse et sollicitent le travail; la France est prête enfin pour les luttes de l'industrie. Mais ce changement n'a pu s'accomplir qu'en imprimant aux capitaux, parfois les plus modestes, une immense activité;

car les chemins de fer, exécutés en moins de neuf ans, n'ont pas absorbé moins de 6 milliards de francs : comment donc s'étonner qu'à côté de ce grand essor de toutes les facultés industrielles de notre pays, la spéculation qui, aux gains sérieux préfère les hasards, se soit produite avec une énergie souvent regrettable? Il y aura toujours dans les sociétés un esprit d'aventure qui cherche sa satisfaction à ses propres périls : chassé par les justes sévérités de la loi du tapis vert des anciennes maisons de jeu, il se réfugie à la Bourse, et, tour à tour, il y paye ou y prélève la prime des entreprises téméraires.

Le gouvernement, en même temps qu'il secondait les efforts légitimes, tentait de soustraire à cet entraînement les petites fortunes que sollicitaient et la subdivision des titres mobiliers et la chance de gains considérables. Il a été, dans cette voie de fermeté prudente, jusqu'à provoquer des récriminations amères qui ne l'ont pas un instant détourné. Les événements viennent justifier ses résolutions salutaires.

Il ne faut donc ni exagérer ni se dissimuler les périls de la voie dans laquelle notre pays s'est engagé depuis dix ans. Il ne faut pas surtout que la disparition des œuvres fragiles fasse méconnaître les œuvres durables, et nous enlève notre légitime confiance dans nos ressources et dans nos forces. Notre industrie entre, par les traités de commerce, dans ce que nous pourrions appeler le régime du droit commun; elle doit avoir la certitude de trouver derrière elle de fermes et énergiques soutiens.

Ces faits de l'ordre économique ne nous semblent pourtant pas étrangers à ce que nous disions plus haut à propos de l'Italie. Ce développement prodigieux de l'industrie, s'appropriant les conquêtes de la science, est un des plus grands spectacles de notre temps. Il en ressort, pour nous, la preuve du travail profond qui s'opère dans notre ordre social. L'Europe cherche, dans ces voies nouvelles, à concilier le triomphe de ses puissances productrices avec le respect des grandes idées de religion et de morale. C'est sur ces larges assises que doivent s'élever en France des partis nouveaux, étrangers aux regrets impuissants et aux passions caduques, et rattachés loyalement à l'établissement politique sorti des libres suffrages de la nation.

Tous les peuples sont appelés à subir cette épreuve; pourvu qu'ils soient encore dignes de leur grandeur passée, ils en sortent régénérés et fortifiés. Lorsqu'il n'y a plus eu, de l'autre côté du détroit, ni cavaliers, ni têtes-rondes; lorsque les derniers jacobites ont eu renoncé à leurs ressentiments, et que les tories et les whigs se sont partagé l'empire de l'opinion, la liberté de l'Angleterre a été solidement fondée.

Le gérant : E. DENTU.

ÉDOUARD DENTU.

Paris. — Typographie E. PANCKOUCKE et Cie, quai Voltaire, 13.

JESSIE

— Suite et fin (1) —

XXXV

Manuela avait quitté M. Harris depuis une demi-heure, lorsque Leslay se présenta chez lui avec son ami. Ils furent introduits sans le moindre retard.

La tenue pleine de dignité et l'air respectable de M. Harris les frappa d'abord. Celui-ci les pria très-poliment de s'asseoir.

— Mon nom, monsieur, ne vous est pas connu? dit Leslay.

— Pardon, monsieur, je le savais.

— Mais vous ignorez que je suis l'ami de la famille Addington, de la petite ville d'Harrysburg?

— Je le savais encore.

— N'aurais-je, par hasard, rien de nouveau à vous apprendre?

— Peut-être. Cependant, veuillez continuer.

— Miss Jessie, la fille de M. Addington, m'a inspiré un sentiment auquel j'aurais été heureux de la voir répondre...

— Je le savais aussi.

— Puisque vous savez tant de choses, monsieur, vous ne pouvez les savoir que par miss Jessie?

— C'est d'elle, en effet, que je les tiens.

— Elle vous a fait part de mon désir ardent de m'unir à elle?...

— Oui, monsieur.

— De tout ce qui a suivi mes propositions?

— Oui, monsieur.

— Serait-elle allée jusqu'à vous confier la cause de cette dispa-

(1) Voir les livraisons des 1er, 15 janvier, 1er, 15 février et 1er mars 1861.

rition qui a plongé ses parents dans un affreux désespoir et soulevé contre elle?...

— Arrêtez-vous, monsieur, dit M. Harris d'un ton calme et grave; vous iriez plus loin qu'il ne convient. Je vous ai écouté, écoutez-moi, je vous prie. Vous m'avez dit ce que vous étiez, ce que vous avez fait; laissez-moi vous dire ce que je suis, ce que j'ai fait moi-même.

Cette parole simple, qui annonçait un homme aussi loyal que sérieux, comprima sur-le-champ l'essor impétueux dont les derniers mots de Leslay étaient les signes avant-coureurs. L'ami de Charles céda à un ascendant qu'il n'avait pas encore connu; et, prêt à s'emporter, il se montra docile.

— Monsieur, continua M. Harris, cette disparition dont vous vous prépariez, ce me semble, à donner une interprétation défavorable, a eu, au contraire, la cause la plus digne d'éloges : — celle d'obtenir honnêtement la somme nécessaire pour le salut d'une famille, vingt-cinq mille dollars. Miss Jessie a reçu cette somme en échange d'un engagement au Grand-Théâtre. Aussitôt, elle m'a chargé de payer intégralement tous les créanciers de son père; j'en ai recueilli et envoyé les quittances à M. Addington, sans qu'il se doutât de la main invisible qui le délivrait de leurs poursuites. Quelle est la fille qui aurait eu ce courage et ce succès? Son père l'accuse peut-être et gémit; il devrait non-seulement l'absoudre, mais la glorifier! Car miss Jessie est admirable par son dévouement, pure par sa conduite, sublime par le sacrifice. Aucun soupçon ne peut l'atteindre, aucune critique l'effleurer. Inclinons-nous, messieurs, devant un mérite si rare.

Leslay, muet, baissa les yeux.

Charles répondit :

— Merci de grand cœur de cette explication, monsieur. Pardonnez-moi, car je l'avoue, j'ai outragé par la pensée ce qu'il faut vénérer. J'aime à le reconnaître, votre langage m'a persuadé; il est celui de la conviction même, — celui de la vérité!

Leslay salua sans proférer une parole, et les deux amis se retirèrent.

— J'avais tort, dit Charles, de m'opposer à cette entrevue; elle nous a fait du bien; elle a dissipé nos fausses imaginations; elle a remplacé par une estime réfléchie nos mépris trop précipités. Nous devons nous en féliciter.

— Ne dis pas « nous. » Je ne partage pas au même degré ton contentement. L'inspiration qui l'a conduite hors de la maison paternelle est noble et grande, mais la facilité avec laquelle Jessie a trouvé les vingt-cinq mille dollars laisse beaucoup de doute

dans mon esprit. Est-il un seul directeur qui, du premier abord, ait pu donner cette somme? Le banquier n'y aurait-il pas contribué pour sa part? Et cette apologie qui t'a séduit n'est-elle pas destinée à dissimuler un concours dont l'aveu n'est pas permis? Garde-toi de tomber dans le piége que nous tend presque toujours l'ostentation des beaux sentiments!

— Que je te plains! Tu as besoin de mêler le mal à ce qui s'offre à toi sous la double image du bien! Il t'en coûte de croire à l'honnêteté de deux personnes : tu soupçonnes l'une parce qu'elle est riche, l'autre parce qu'elle est pauvre. Tu es ingénieux à fermer à ton âme l'accès de ce qui pourrait la consoler un peu; tu te plais à accumuler tes peines! Artisan infatigable de tes propres tourments, tu ne me permets plus rien de ce qui les calmerait; tu rejettes tout ce que je t'offre comme s'il te venait d'une main ennemie! — Leslay, Leslay, tu ne sais pas à quel point cet endurcissement m'afflige! Tu me désespères, et pourtant je ne me décourage pas encore!

— Je t'en remercie. Peut-être y a-t-il encore quelque intervalle entre le précipice et moi. Tant que je ne serai pas venu jusqu'au bord et que je n'en aurai pas mesuré la profondeur, je ne me croirai pas perdu sans ressources. Mais alors, je te conjurerai de t'éloigner; — alors seulement nous nous quitterons!

— Nous nous quitterons! reprit chaleureusement Charles. Oh! non; plus je te verrai près du danger, plus je serai à tes côtés!

XXXVI

M. Harris, resté seul, se rendit aussitôt chez Manuela. Il lui fit part de son entretien avec Leslay et chercha à la rassurer. Manuela lui en montra l'inutilité fondée sur le bon conseil même qu'elle avait déjà reçu, celui d'attendre.

— Et d'ailleurs, ajouta-t-elle, la présence de M. Leslay à New-York n'est pas ce qui m'inquiète, mais son retour à Harrysburg. Je saurais bien me préserver de ses poursuites; l'essentiel serait de connaître les démarches qu'après m'avoir vue il se croira autorisé à faire auprès de mes parents. Là est la difficulté, là se trouve la cause sérieuse de ma crainte. Soyez rassuré vous-même, cher monsieur Harris, je suis prête à tout événement!

XXXVII

M. Smithson, le vieil ami de M. Addington, avait tenu parole. — « Je ne t'oublierai pas! » lui avait-il écrit; et en effet, avant de mourir, il lui avait légué une somme de dix mille dollars comptant et une rente viagère de deux mille.

Ce legs avait donné à M. Addington une sécurité complète pour l'avenir; son ménage se trouvait replacé à peu près dans la même situation.

Mais rien ne pouvait bannir la tristesse de la famille de Jessie, ni combler le vide que la jeune fille y avait laissé. M. et Mme Addington n'entrevoyaient pas de terme à leur solitude. Dans leurs tête-à-tête silencieux et sombres, c'était à qui ne prendrait pas le premier la parole. Le nom même de Jessie n'était plus prononcé.

Mme Addington vivait dans une attente vague des renseignements que Leslay lui avait promis de rechercher. Le temps s'écoulait, celui-ci ne revenait pas, et, quoique plus faible de jour en jour, l'espérance maternelle se soutenait encore.

Enfin un billet de Leslay parvint à Mme Addington; il demandait quelques minutes d'entretien. La mère de Jessie s'empressa de fixer une heure, celle où d'habitude M. Addington se retirait dans son cabinet.

Leslay, se souvenant, d'après la recommandation de Charles, qu'il allait parler à une mère, ne sut en entrant comment aborder le sujet délicat qui l'amenait. Son embarras fut remarqué par Mme Addington, qui l'expliqua par la fausse honte d'avouer l'impuissance de ses recherches. Pour le mettre à son aise, elle crut donc devoir prendre la parole :

— Vous n'avez rien découvert, monsieur, n'est-ce pas? Je lis la réponse dans toute votre contenance. Je n'avais pas trop osé compter sur un résultat heureux.

— Il ne l'est pas, en effet, madame, mais c'est autrement que vous ne l'entendez, et j'hésite...

— N'hésitez pas, monsieur, je vous en prie, à moins...

— Oui, reprit Leslay, à moins de choses très-graves.

— Allons, je devine au ton même dont vous avez prononcé ces derniers mots : votre récit va m'affliger? N'importe! Je dois, je veux connaître ce qu'elle est devenue.

— Que j'ai eu raison, madame, de vous demander un entretien

particulier! La présence de M. Addington m'aurait interdit, — une mère me rassure davantage.

— Si je vous rassure, monsieur, parlez; vous me rendez malheureuse d'incertitude.

— C'est que miss Jessie a pris une profession telle...

— Vous me torturez, monsieur! Serait-elle donc bien honteuse, cette profession, que vous tremblez de la nommer?

— Honteuse, non...

— Eh bien, alors?

— Miss Jessie est actrice, dit Leslay de sa voix la plus basse, et comme si les mots se succédaient à regret.

— Voilà ce que vous redoutiez de me révéler? Ah! je vois pourquoi elle a pris ce parti; c'était le seul qui pût lui procurer à temps le prix de notre délivrance. Pauvre enfant, elle s'est immolée! Sans elle, nous ne serions plus ici! Oui, tout se découvre maintenant. Cet être mystérieux, dont la main s'étendait sur nous, ce protecteur invisible qui a arrêté les poursuites, payé les créanciers, conservé notre asile, notre sauveur enfin, c'est elle, c'est ma fille, mon enfant chérie! — Dieu soit loué! monsieur, car le préjugé flétrit seulement celles qui ne montent sur le théâtre que pour se perdre, et non pas celles qui s'y consacrent pour sauver leur famille et y portent à la fois, comme l'aura fait Jessie, j'en suis convaincue, leur talent, leurs principes et leur vertu! Elle sera citée parmi celles qui ont su se faire un nom irréprochable; je pourrais vous en nommer plusieurs, j'ai lu leur histoire. C'est une épreuve de plus dont Jessie sortira, comme elles, triomphante! — Gardez-vous bien, toutefois, d'en parler à mon mari. Sa répugnance pour tout ce qui tient au théâtre ne lui permettrait pas d'apprécier d'abord l'incomparable dévouement de notre fille. Laissez-moi le préparer par degrés à recevoir la nouvelle.

Leslay écoutait sans le moindre désir d'interrompre M[me] Addington. Celle-ci, qui s'arrêtait rarement quand elle était dominée par quelque impression extraordinaire, continua en élevant la voix et presque avec l'accent du reproche:

— Oui, je vous en veux, monsieur, d'avoir cru tant de précautions nécessaires pour m'annoncer que nous devions notre salut à ma fille...

Elle n'avait pas achevé ces derniers mots, que la porte s'ouvrit et laissa voir M. Addington.

Quelle ne fut pas sa surprise en apercevant Leslay!

— Pardon, dit-il, mais en passant d'une chambre à l'autre, j'ai entendu la voix de ma femme plus animée que de coutume, et la

curiosité m'a fait entrer. Par quel heureux hasard êtes-vous donc ici, monsieur?

— Ce n'est pas le hasard, c'est ma volonté qui m'y a conduit, dit Leslay en saluant.

— Quel que soit le motif, je suis charmé de vous revoir. La conversation paraissait fort vive entre vous et ma femme?

— Pas précisément, dit Mme Addington. Plus tard, d'ailleurs, je vous en ferai connaître le sujet.

— Pourquoi plus tard, puisque je dois le savoir, et que monsieur vient de vous le fournir?

Leslay et Mme Addington se regardèrent. Ils semblaient se demander s'il fallait parler, et qui des deux commencerait.

— Eh bien! fit M. Addington, vous paraissez frappés de stupeur?

— J'ignore si madame est disposée à écouter de nouveau mon récit, reprit Leslay, — que l'approbation enthousiaste de Mme Addington avait d'autant plus déconcerté, qu'il était venu pour trouver un blâme sévère.

Ce blâme ne pouvait manquer de la part de M. Addington; aussi Leslay, impatient de l'obtenir, s'adressa-t-il à sa femme :

— Il dépend de vous, madame, que je répète ce que vous avez entendu.

— Ma femme, dit M. Addington, n'a, je pense, aucune raison de n'y pas consentir.

Mme Addington fit un signe d'assentiment ou plutôt de résignation.

— Je venais de raconter à madame, dit Leslay, qu'une circonstance imprévue m'avait fait découvrir miss Jessie.

— Où donc?

— A New-York.

— Qu'y fait-elle?

— Elle est engagée au Grand-Théâtre, et se fait appeler Manuela.

— Ma fille actrice!... s'écria le vieillard; ma fille!... Manuela!... Ah! au moins elle respecte son nom!

Alors se tournant vers Mme Addington de l'air de la consternation la plus douloureuse :

— Je comprends maintenant ces éclats de votre voix! Vous êtes indignée, n'est-ce pas?

Puis, revenant à Leslay et lui prenant la main :

— Encore une marque de votre amitié, monsieur Leslay. Si la révélation est bien cruelle, je ne vous en sais pas moins gré. Merci. Souffrez que je me retire. Je suis un père bien malheureux! Je vais réfléchir à ce que le devoir m'impose!...

Il le laissa avec Mme Addington, qui n'eut pas le temps de parler, car le jeune homme la quitta avec un froid et brusque salut.

XXXVIII

Quand Leslay retourna vers Charles, il était dans un tel abattement, que son ami l'accueillit par ces mots :

—J'avais raison de m'opposer de toutes mes forces à ce voyage. Quel résultat en as-tu obtenu? celui de jeter la désolation dans le cœur d'un père et d'une mère. En vain je t'ai remontré que l'incertitude était pour eux un mal moins insupportable que le coup dont tu tenais à les frapper. Je voyais dans ta démarche non-seulement de la cruauté, mais je ne sais quoi d'odieux s'attachant toujours à la révélation qui n'est pas un devoir. Tu croyais salutairement avertir, et tu as méchamment dénoncé. Que t'en revient-il?

— Rien, rien du moins de ce que j'attendais.

— Quel était donc ton calcul? Car tu me disais n'obéir qu'à l'intérêt de M. Addington, et même, à ce point de vue, je te combattais encore, je te prouvais combien la passion t'abusait. Mais combien j'étais loin de te supposer une arrière-pensée!

— Tu m'accuses de dissimulation, et j'avais un espoir tout naturel. Je m'imaginais qu'en apprenant la nouvelle, Mme Addington éperdue m'aurait conduit à son mari pour se concerter avec moi sur le moyen d'arracher leur fille à une profession réprouvée. Cette conduite leur faisait honneur, et j'en avais ma part. Le contraire est arrivé.

— Ne te l'avais-je pas prédit?

— Pouvais-je y croire? Mme Addington, au lieu de pleurer et de gémir, s'est vantée d'être la mère d'une pareille fille; — il me semblait entendre M. Harris. Quant à M. Addington, il s'est borné à ces paroles : « Merci! Je suis un père bien malheureux! » et il a disparu. — Ainsi, tu le vois, l'approbation d'un côté et le silence de l'autre laissent Jessie abandonnée à un avenir qui deviendra honteux tôt ou tard. Elle ne rentrera plus dans cette maison paternelle où elle vivait si noble, si pure... Et elle n'en serait pas punie?

— Ne parle donc pas toujours en vengeur d'une famille qui n'est pas la tienne! Ne t'attribue pas plus de droits qu'elle ne prétend en exercer elle-même et, au moins, à l'exemple de sa mère,

tiens un peu compte de ce que Jessie a fait pour ses parents. Est-ce à toi d'appeler la peine sur une tête si chère? Ne sens-tu des redoublements de passion que pour te désigner d'avance une victime? Car, je ne m'y méprends pas, ton langage n'est plus celui de l'amour, il est celui de la fureur. Qu'il est loin le temps où il s'adoucissait par l'espérance et s'ennoblissait par la générosité!

— Je n'en suis pas encore à cette extrémité que tu supposes! Qui sait si je n'y arriverai pas? Mais, alors, je le saurai seul.

— Comment! tu en ferais un secret à l'amitié?

— Je ne puis te répondre sur ce qui jamais, peut-être, ne se réalisera.

— Continue donc à te taire, si tu l'aimes mieux; — je te devinerai.

En effet, à travers l'obscurité affectée qui, depuis quelque temps, enveloppait certaines paroles de Leslay, Charles, attentif aux moindres nuances de cette nature changeante, démêlait je ne sais quelle menace dirigée tantôt contre soi-même, tantôt contre Jessie. Le moment lui semblait donc venu de ne plus perdre de vue son ami, d'épier ses mouvements, de ne rien laisser échapper de ses impressions. Le mal avait évidemment subi une transformation effrayante.

— Nous repartirons demain pour New-York, dit Leslay au bout de quelques instants. Les Addington me chassent d'Harrysburg avec leur singulière conduite; je ne veux plus être exposé à y rencontrer la mère de Jessie.

— Soit! répliqua Charles. — Et il se tut, déterminé désormais à céder toutes les fois que l'opposition serait inutile.

XXXIX

Lorsque M. et Mme Addington se trouvèrent ensemble, celui-ci s'écria d'abord :

— Pourrai-je assez maudire le théâtre! Reconnaissez-vous maintenant combien mes imprécations étaient justes? Nous n'avions que deux enfants, et le théâtre nous les a ravis tous deux!... C'est le théâtre qui condamne nos derniers jours à la solitude! Edouard est allé y chercher une compagne, et Jessie... Oserai-je dire quoi?

— Moi, je l'oserai! reprit brusquement Mme Addington avec une assurance qu'elle n'avait jamais montrée jusque-là.

M. Addington la regarda d'un air de surprise.

— Vous vous étonnez, je le vois, de ne plus trouver chez moi comme toujours des larmes et des lamentations. J'ai assez pleuré sur ma fille quand j'ignorais sa conduite; je la connais maintenant, et je suis résolue à défendre Jessie, à la reconquérir ! — Vous êtes père, mais vous êtes homme, et vous ne pouvez concevoir quelle énergie donne à une mère la conviction que son enfant est digne d'elle !

— Défendez-la, je vous pardonne; mais qu'entendez-vous par la reconquérir?

— Si j'étais libre, si je pouvais disposer du legs encore intact de M. Smithson, je partirais demain pour New-York, je me jetterais dans les bras de Jessie, je la supplierais de rompre son engagement, et, ainsi qu'elle nous a rachetés du malheur, je la rachèterais de sa profession ! Je la rendrais à cet asile qu'elle nous a conservé, et quand vous verriez devant vous votre libératrice, vous ne demeureriez pas inflexible!

— Madame, répondit froidement M. Addington, vous vous conduisez par votre cœur, je me conduis par mes principes. Vous n'obéissez qu'aux inspirations de la tendresse, je demeure soumis à l'inexorable devoir.

— Ainsi vous n'en connaissez pas d'autre envers une fille qui s'est sacrifiée pour vous que de la traiter en coupable? Et quel est donc son crime?...

— Vous ne le comprenez pas; voilà pourquoi vous êtes si facile à l'absoudre.

— Je comprends son dévouement et je m'en voudrais de comprendre autre chose.

— Je ne vous avais jamais vu un tel esprit de résistance.

— C'est que vous ne m'aviez jamais montré un tel excès de rigorisme.

— Je dois tenir la balance égale entre mes deux enfants. J'ai proscrit l'un, je ne ramènerai pas l'autre.

— Moi, pauvre mère, je prie pour tous les deux !

— Et moi, père équitable, je ne pardonne à aucun.

— Ainsi vous ne mettez entre eux aucune différence?

— S'il en existe une, elle est à l'avantage d'Edouard. Il a retiré une femme de l'abîme, Jessie s'y est précipitée !...

— Dites plutôt : nous étions dans l'abîme, et Jessie nous en a retirés! Son frère n'a songé qu'à son bonheur et il était excusable; elle, elle n'a songé qu'à notre salut, que ne lui devons-nous pas!

M. Addington, qui ne se sentait pas le plus fort dans ce combat entre les sentiments et la froide raison, voulut en finir d'un mot avec un adversaire qu'il ne s'était pas attendu à trouver

si redoutable. Alors, de ce ton d'autorité qui lui était familier et d'un geste à moitié impératif, il lui dit :

— Assez, madame, nous ne nous entendrons jamais.

Puis il passa dans son cabinet, laissant Mme Addington livrée à toute la douleur d'une mère qui croit avoir retrouvé sa fille et qui la perd de nouveau.

XL

Autant Leslay avait laissé éclater son impression à la vue de Manuela, autant miss Bebb et Mlle Glatigny s'étaient étudiées à contenir le mouvement de leur secrète joie. Jamais retour de vengeance ne s'était offert plus propice. L'auteur de leurs humiliations se livrait elle-même sur le terrain où il était le plus facile de l'attaquer. Après la scène orageuse soulevée par Leslay, quel miracle s'il osait tenir encore à une femme qui s'était publiquement dégradée! Ce n'était plus l'outrage à son amour qui lui avait arraché des exclamations, mais un juste sentiment de honte de voir Jessie à cette place, — la dernière où il aurait dû la rencontrer.

Ainsi elles trouvaient chacune à Leslay quelque raison de fuir sans retour celle que, dans le grossier langage de leur jalousie envenimée, elles appelaient une indigne créature.

Cependant elles ne s'en rapportaient pas à sa seule indignation; elles se défiaient avec raison de l'effet de ces triomphes journaliers proclamés par la presse, et de ce penchant des hommes à s'attacher par vanité aux favorites de l'opinion, à celles auxquelles leur rang ou leur talent fait dresser un piédestal.

— Non, ma chère, disait miss Bebb; cette épreuve, quoique bien forte, peut n'être pas décisive. Je songe à une autre, mais l'élément principal nous manque.

— Nous nous le procurerons. Quelle est donc cette épreuve?

— Elle est irrésistible. Sans doute, miss Addington appartenait désormais au public, et la concurrence étant permise à tous les prétendants, il y a bien là de quoi dégoûter un attachement qui aspirait au privilége exclusif. On ne se soucie pas de disputer à l'univers ce qui lui échoit en partage; on ne veut plus d'un bien commun, et il n'est guère de motif d'éloignement plus fort.

— Quoi! vous pensez qu'il ne suffit pas à M. Leslay? C'est avoir une bien médiocre idée de la noblesse de son caractère et une bien grande de son aveuglement.

— Ma chère, je sais aimer et je sais haïr. Il nous a mortellement offensées; oubliez-le, vous êtes libre; moi, je veux m'en souvenir!

— Soyez tranquille, j'aurai autant de mémoire que vous et autant de plaisir à me venger. Faites-moi donc part de votre moyen.

— Il est bien simple. Nous doutons qu'appartenir au public soit assez pour détacher M. Leslay de miss Addington; faisons naître dans son esprit la pensée que celle qu'il aime est la possession d'un seul; trouvons-lui un rival — véritable, si nous pouvons en découvrir un, — imaginaire, s'il n'en existe pas.

— Il en existe certainement, et personne au Théâtre ne doit ignorer avec qui le commerce est déjà formé.

Les deux amies marchaient, on le voit, sur les traces de Leslay. Rien n'était plus naturel. Comme à lui, on leur nomma bientôt M. Harris, dont les assiduités avaient été remarquées.

— Ah! dit Mlle Glatigny, voilà donc pourquoi nous avons été exclues de la société de M. Harris! Il a redouté notre présence et il s'est bien gardé de me reparler de la personne dont j'avais eu occasion de l'entretenir!

— A merveille! ajouta miss Bebb; il fallait nous écarter. Le banquier a de quoi monter le ménage richement, nous l'aurions troublé. Punissons-le en le troublant davantage; que M. Leslay nous serve d'instrument!

Après s'être concertées assez longtemps sur la meilleure manœuvre, elles jugèrent qu'une lettre écrite à Leslay contre M. Harris méritait la préférence, puisqu'elle leur promettait trois succès en même temps :

Déterminer Leslay à renoncer enfin à sa folle passion;

L'exciter à se venger sur M. Harris des mépris de Jessie;

Isoler peut-être celle-ci par une rupture de M. Harris avec elle.

Charmées de l'espérance de cette triple victoire, elles se mirent à préparer l'arme perfide avec laquelle elles se réjouissaient de faire de profondes blessures. Elles ne furent pas longtemps à la forger, tant elles excellaient toutes deux dans l'art de nuire et de déchirer. Leur infernal génie d'invention produisit la lettre suivante :

« Monsieur,

« Après tant d'indignation et de mépris de votre part pour une vérité qui cependant fut bientôt constatée, je ne vous écrirais pas, si j'écoutais mon amour-propre. Mais il faut savoir rendre le bien pour le mal.

« Dans la société, ce qui nuit le plus à un homme, ce qui le tue bien vite, c'est le ridicule. Il a commencé pour vous, et vous ne vous doutez guère à quel degré il en est déjà.

« Depuis la scène du Théâtre, chacun s'est informé de votre nom, de votre qualité, du sentiment qui vous animait, et on a répété partout dans New-York : « Pauvre homme! combien il est dupe de sa Manuela! N'a-t-il donc personne pour lui apprendre que cette actrice si prônée s'est mise sous la protection intime de M. Harris, le riche banquier, un Tartufe des bonnes mœurs, un hypocrite austère? Ils se voient tous les jours; ils se quittent peu, ils sont entièrement l'un à l'autre; mais, sous l'apparence de la vertu, ils travaillent à imposer la croyance que leur vie est séparée. Personne, cependant, qui ne découvre leur commerce à travers ce masque imposteur! — M. Leslay ne serait-il venu tout exprès d'Harrysburg que pour ignorer ce qui se passe ici? Naïf jeune premier qui prétendrait lutter contre ce vieux roué de la banque! »

« Voilà, monsieur, ce qui vous rend déjà la fable de toute la ville. Je n'hésite pas à vous en instruire, dût cette lettre me réserver le sort de la première.

« Je vous présente mes civilités.

« Miss Bebb. »

Elles s'empressèrent de déposer leur chef-d'œuvre à la demeure de Leslay.

XLI

Leslay, depuis son départ, n'avait jamais partagé la sécurité de Charles au sujet de Manuela et de M. Harris. Leurs rapports avaient continué à lui paraître fort équivoques, et il persistait à croire son ami dans une complète illusion.

La lettre de miss Bebb vint à propos pour ranimer ses soupçons et lui fournir un argument contre la confiance de Charles. Aussi, après une lecture entremêlée de signes d'un dépit violent, il apostropha son ami par ces mots :

— Ne te l'avais-je pas dit? Tu m'accuses de voir le mal partout; lis, et tu jugeras!

Charles prit la lettre, et, comme la lecture en fut accompagnée d'un bout à l'autre du plus ironique sourire, Leslay, prévenant toute réflexion, s'écria :

— Voilà le seul effet qu'elle te produit?

— C'est le seul, — si je l'avais connue le premier, — que j'en aurais attendu sur toi.

— Comment l'interprètes-tu donc?

— N'est-il pas évident que c'est l'ouvrage de deux menteuses qui se vengent? Souviens-toi de ma prédiction lorsque nous les quittâmes. As-tu jamais pensé les avoir flétries impunément? Tu as fait naître une occasion, elles l'ont saisie, et, comme leur esprit égale leur méchanceté, elles ont habilement imaginé le conte qui te bouleverse.

— Soit! C'est une vengeance, je l'admets. Mais parce qu'elles sont mes ennemies, la vérité en existe-t-elle moins?

— Existe-t-elle par cela seul qu'elles sont tes ennemies? Au contraire, plus elles sont animées contre toi, plus elles sont capables de l'altérer.

— En attendant, je suis devenu la risée de la ville; mon nom est dans toutes les bouches. Il ne me manque que d'être montré au doigt et de m'entendre dire à demi-voix par les passants : « Le voilà, c'est M. Leslay, la dupe de Manuela! » Je ne résisterai jamais au mouvement qui m'emporte vers cet homme; l'un de nous deux doit disparaître. Cette situation est intolérable!...

— Qu'oses-tu dire? répliqua Charles. Quoi! provoquer un homme âgé, le chef d'une honorable maison! soulever l'animadversion de ses nombreux amis et de toute une cité! Je t'en conjure, écoute la raison, calme ta tête; ne l'exalte pas sur la foi de deux femmes intéressées à te jeter dans l'égarement par le mensonge; ne prends pas à plaisir le poison distillé par leurs langues venimeuses! Ce sont des furies, ne les crois pas; ce sont des vipères, écrase-les!

Puis, se rapprochant de son ami et lui prenant la main :

— Leslay, tu renonceras à ton projet, n'est-ce pas? La menace ne sortira plus de ta bouche?

— Non, dit froidement Leslay, je me tairai. Tu tiens à mon silence, tu l'auras, je te le promets.

— Une autre promesse encore, je te prie.

— Et laquelle?

— Tu n'agiras pas, tu ne résoudras rien sans en délibérer avec moi comme tu as fait jusqu'à ce jour. Tu ne me réduiras pas au plus affligeant de tous les doutes, tu ne me forceras pas de me poser la plus cruelle des questions.

— La plus cruelle? Dis-la donc.

— Eh bien, celle de savoir si je suis encore un ami pour toi.

— J'aurai cessé de vivre avant que tu ne cesses d'être pour

moi un ami, — et quel ami rare, fidèle, dévoué, incomparable! Cependant...

— Une restriction! Que signifie-t-elle?

— Crains-tu de n'avoir pas trouvé dans mon cœur assez de sentiments à toi? Te rétractes-tu?

— Hélas!...

— Ce mot de tristesse est-il un regret ou un reproche?

— Un reproche! Je n'ai qu'à bénir tes efforts.

— Que regrettes-tu donc?

— Hélas! qu'ils ne soient impuissants!

Après cet entretien, Leslay retomba dans des accès de noire mélancolie.

Tantôt, pour mieux se cacher aux yeux de son ami, il tenait un livre et affectait de paraître absorbé par la lecture. Tantôt, comme si la fatigue l'eût engourdi, il simulait un sommeil profond, afin de s'aider encore à rouler dans son esprit. plus librement et sans interruption, ses sombres idées. Cependant, à travers cette agitation confuse, il eût été facile de voir que son cerveau travaillait à quelque projet funeste.

Charles croyait pouvoir expliquer naturellement ces contenances étudiées, et il s'en félicitait presque :

— Le livre s'empare souvent de son attention, se disait-il. Tant mieux! c'est la preuve qu'il consent peu à peu à se laisser distraire de la pensée exclusive qui le possède. Le sommeil le gagne plusieurs fois dans la journée — il le goûtait si peu depuis quelque temps!... C'est un bienfait du ciel qui prend pitié de lui. Ce repos du corps prépare celui de l'âme.

Ainsi, dupe de ces images trompeuses, Charles cherchait ingénieusement ce qui pouvait le mieux l'abuser. — Il se complaisait à recueillir les moindres symptômes d'une prétendue guérison quand, au contraire, la maladie marchait à pas précipités vers la catastrophe.

XLII

Lorsque, par un incident imprévu, notre nature passe sans ménagement à une extrémité qui lui est opposée, comme, par exemple, de la faiblesse habituelle du caractère à une manifestation énergique des sentiments, — ce changement rapide trouble, à notre insu, et bouleverse tout notre être.

C'est ce qui était arrivé à Mme Addington. Dans la nuit même

qui suivit sa surexcitation morale, elle fut saisie d'une fièvre qui alla jusqu'au délire.

Elle ne cessait d'appeler sa fille et de répéter : « Jessie, où es-tu?... Jessie, reviens donc... ta mère t'attend! »

M. Addington s'aperçut trop tard des tristes conséquences de sa sévérité excessive. En vain il épia le moment où cette tête exaltée, redevenue plus calme et rendue à la raison, permettrait de lui faire comprendre quelques paroles; l'égarement continua, et il fut obligé de faire venir le médecin, auquel il révéla d'abord ce qu'il soupçonnait être la cause de cet état violent.

Le docteur jugea une saignée urgente. En effet, un quart d'heure après, la malade s'assoupit et tomba dans l'affaissement.

Après le départ du médecin, M. Addington essaya d'adresser quelques mots à sa femme, qui ne répondit pas. Mais, le lendemain, malgré son état de prostration, Mme Addington commença à pouvoir parler :

— Mon ami, dit-elle, cette lutte m'a fait bien du mal! Pardonnez-la à une pauvre mère, qui n'est pas aussi forte que vous. Ne me montrez plus une volonté qui m'interdise l'espérance.

— Vous avez pris, ma chère, la chose trop vivement, répondit M. Addington qui sentait la nécessité de paraître fléchir. Ne vous arrêtez pas trop à une première impression; vous savez combien je vous aime.

— Oui, et je sais aussi combien vous aimiez notre enfant.

— Laissons, pour le moment, ce sujet de conversation; nous le reprendrons demain, quand vous serez mieux.

— Si je suis mieux; mais si j'étais plus mal?

— Le docteur m'a assuré que la saignée vous serait très-salutaire.

— Oh! le docteur ne connaît pas le véritable siége du mal!...

Et, de la main, elle désignait son cœur.

— Soyez tranquille, dit M. Addington, nous le guérirons aussi.

Calmée par cette réponse, qui n'était cependant pas un engagement précis, la pauvre mère attendit avec patience que le sommeil vînt lui apporter un peu de repos.

XLIII

Ainsi, de tous côtés s'amoncelaient des nuages pleins de tempêtes. — Ici, Manuela et toutes les perplexités d'une vague me-

nace prête à éclater; — là, Mme Addington, frappée d'un trait mortel et ne tenant plus à la vie que pour revoir encore une fois sa fille; — enfin, sur un autre point, Leslay dont la passion touchait à la folie, à ses égarements extrêmes!

De jour en jour, l'ami de Charles devenait plus taciturne et plus rêveur. Certaines manies se remarquaient en lui; il descendait et remontait souvent l'escalier; il faisait, à plusieurs reprises, vingt ou trente pas devant la porte de la maison et rentrait aussitôt. C'était un calcul pour se soustraire peu à peu à la surveillance de Charles, lequel ne s'inquiétait guère de ces courtes allées et venues et les considérait, au contraire, comme des signes favorables.

Pour le moment, deux idées fixes dominaient dans la tête de Leslay. Tout d'abord, il ne voulait plus rien confier à Charles de ses démarches ou de ses desseins.

— A quoi bon! se disait-il; il ne me comprend pas; il n'a jamais su ce que c'était qu'aimer! Je sens, et il discute; je suis passionné, et il est tranquille. Nous ne pouvons plus parler la même langue; nous ne nous entendons pas, et nous ne serons jamais d'accord. Je ne veux plus ni contradiction à ce que je dis, ni obstacle à ce que je pourrais faire.

Il en était venu à se prendre pour un esclave. Le faible reste de sa raison s'usait à chercher les moyens de rompre sa chaîne et de s'échapper.

L'autre idée, qui le tourmentait encore davantage, était de retourner chez M. Harris. La lettre de miss Bebb portait ses fruits. La combinaison satanique était entrée profondément dans ce cerveau malade; les commentaires s'y pressaient avec une déplorable exagération et ne faisaient plus de cet homme estimé, respecté de tous, qu'un comédien habile, — le coupable auteur de ce surcroît de tourments, ajouté à tant d'agitations déjà si cruelles!

Leslay croyait devoir, pour son repos et pour son honneur, exiger de lui un compte sévère et, au besoin même, lui donner une leçon.

Le lendemain, profitant de l'une de ses feintes sorties, il se rendit à la demeure du banquier, et là, apprenant que M. Harris était parti pour deux jours, il ne put contenir son impatience et s'écria :

— Encore un ajournement! Il semble que cela soit fait exprès!...

Ensuite, comme il revenait chez lui, il aperçut sur les murs l'affiche du Grand-Théâtre et y lut ces mots :

« Relâche pendant deux jours pour cause d'indisposition de Mlle Manuela, qui jouera définitivement le rôle de *Juliette* samedi prochain. »

Il resta quelques instants à contempler cette affiche et la relut une seconde fois.

— C'est bien cela : tous les deux absents, pendant deux jours chacun et en même temps! Malgré ma résolution de ne plus rien dire à Charles, je suis bien tenté de lui montrer cette preuve convaincante de sa crédulité. Mais non; avec sa disposition à tout expliquer favorablement, il ne manquerait pas de la combattre, et cette démarche n'étant pas la dernière, il y aurait de l'inconvénient à en trahir le secret.

Il rentra donc paisiblement et comme satisfait de sa promenade. Son étude principale allait être, désormais, de dérober à son ami la connaissance de ce qu'il méditait, et de le tromper par ses actes aussi bien que par son langage.

Charles, plus rassuré qu'il ne l'avait jamais été, se prêtait involontairement à cette manœuvre; il avait foi de plus en plus dans ce simulacre de transformation. Cependant la nécessité pour Leslay de se contraindre toujours, rendait quelquefois très-gênante la présence de son ami.

Le même soir et d'assez bonne heure, Leslay prétexta un besoin pressant de sommeil, et à peine Charles se fut-il retiré, qu'il se livra à une irritation trop longtemps maîtrisée :

On le vit tour à tour s'élancer de son lit, faire quelques pas dans la chambre, se recoucher, puis regarder fixement devant lui comme s'il eût aperçu Manuela et M. Harris. Il lui semblait découvrir le lieu même où tous deux s'étaient donné rendez-vous; il entendait leurs protestations mutuelles; il les suivait dans les détours des bosquets, il les ramenait à l'endroit le plus mystérieux de la maison, il les unissait dans les bras l'un de l'autre, et, les voyant heureux, il s'écriait :

— Ils ne le seront pas longtemps!...

Ensuite, il se reprochait de n'avoir pas pris auprès des gens de M. Harris des informations sur la maison de plaisance où il les soupçonnait de s'être retrouvés. Il serait allé les y surprendre; il aurait parlé au nom de son amour dédaigné et d'une famille délaissée. Qu'aurait pu répondre Jessie?... Et lui, M. Harris, aurait-il osé la défendre, vanter sa vertu, lui enjoindre de s'incliner devant tant de mérite? Alors, peut-être, en une seule fois se serait tranchée cette question éternellement en suspens! Alors aurait été conjurée cette fatalité qui s'attachait incessamment à sa misérable vie!...

Tout à coup se présentait un autre ordre de pensées. Il revenait aux conseils de Charles et s'accusait de faiblesse jusqu'à en rougir. Il se jetait sans transition dans des sentiments dont la noblesse,

au lieu d'arrêter de funestes projets, en avançait le dénoûment. — Tant la passion réussit à se faire de tout un point d'appui, même de ce qui devrait l'abattre !...

— Charles a raison, je suis bien fou de m'obstiner à la poursuivre quand elle s'obstine à me fuir. Ce banquier, au fond, ne m'a rien ravi; laissons-les, l'un acheter le bonheur, l'autre le vendre!... — Pourquoi intervenir dans ce marché? pour tenter de le rompre? Puérile satisfaction! Ne me suffit-il pas d'en détourner les yeux avec mépris... Voilà tout, et, après, il ne me faut ni consolation, ni vengeance!

Que ne se bornait-il là! C'était le triomphe de la raison et, pour le mieux affermir, que ne s'éloignait-il sur-le-champ avec Charles! Par malheur, il ajoutait :

— J'ai tout vu en Europe, tout souffert dans ma patrie; de mes déplacements nombreux, de mes tristes expériences, que me reste-t-il? le dégoût de la vie... Alors on en finit; on ne se heurte plus contre l'impossible; on supprime les dernières stations du voyage, et on trouve le repos.

Ces réflexions le calmèrent et il s'endormit.

Le lendemain, en s'éveillant, son premier soin fut de ranger quelques effets dans sa petite valise et d'épier le moment où Charles sortirait.

Peu d'instants après, il avait réglé ses comptes et se trouvait dans la rue avec son léger bagage. Il avait entendu parler d'un endroit sauvage et pittoresque sur le bord de la mer, non loin de New-York, appelé Nahant; ses pas se dirigèrent de ce côté.

En y arrivant, il remarqua une espèce de petit port où les pêcheurs abritaient leurs barques; à quelque distance, était une cabane adossée à un rocher couronné de vieux arbres.

Ce coin solitaire lui sembla le plus propre à son dessein. Il monta sur la pointe qui se projetait assez avant dans la mer, et là, promena d'abord lentement ses regards sur la vaste étendue de l'Océan; ensuite il leva les yeux au ciel, qu'il contempla avec tranquillité, et fixant enfin la roche nue et aride :

— Oui, tout est bien ici! s'écria-t-il. Je me placerai à l'extrémité. — Et, portant la main sur son revolver, — il reprit : — Je me tuerai; mon corps tombera dans la mer; j'aurai disparu de cette terre où je suis demeuré trop longtemps!...

Peu de paroles et beaucoup de résolution résumaient en ce moment sa destinée.

Cependant son cœur, qu'on eût dit fermé à toute autre pensée qu'à celle de la mort, s'ouvrit un moment au souvenir de

Charles. S'être échappé sans le prévenir, le livrer au tourment de l'incertitude, c'était de l'indifférence; quitter la vie sans lui dire adieu, ce serait une ingratitude coupable!

Il reprit donc sa valise et redescendit pour frapper à la porte de la cabane du pêcheur.

Une jeune femme se présenta, tenant un enfant dans ses bras. Leslay lui demanda la permission d'entrer quelques instants et d'écrire, ce qu'elle lui accorda avec un gracieux empressement.

— Etes-vous mariée depuis longtemps? lui demanda-t-il en faisant une caresse à l'enfant.

— Seulement depuis quatre années, répondit-elle; mais nous le désirions depuis six. Il faut savoir attendre.

— Oui, répliqua tristement Leslay, quand on s'aime!

Sans rien ajouter, il prit dans sa valise ce qui lui était nécessaire, et traça pour Charles les lignes suivantes :

« Charles, tu es un ami tel, que je n'étais pas digne de toi. Tu m'as donné ton existence, et c'est à une autre que je voulais consacrer la mienne. Quelle ingratitude! Et quel rêve!... Il s'est évanoui! Plus d'illusions, plus d'espérance! Mes yeux s'ouvrent enfin; je reconnais la nécessité de tes conseils; je vais les suivre. Oui, il faut se séparer d'elle à jamais; ne sois ni surpris ni affligé du moyen. Il est le seul, tu l'entends bien, le seul!... Tu n'as pu m'arracher au supplice, je m'en affranchis moi-même; ne me pleure donc pas d'avoir su me rendre libre. Si je ne faisais que m'éloigner, son image me poursuivrait partout et toujours. Je me réfugie dans la mort, car vivre, ce serait encore l'aimer. Adieu, Charles, je ne regrette que toi. Adieu.

« LESLAY.

« Mardi, 11 heures du matin. »

La lettre achevée et cachetée soigneusement, il s'informa du jour où le pêcheur revenait.

— Dans deux jours seulement, répondit sa femme.

— Vous lui donnerez cette lettre dès son arrivée, afin qu'il la porte à la grande poste de New-York.

Et il remit une pièce d'or en disant :

— Voici pour sa course et pour votre bonne hospitalité. Je reviendrai bientôt chercher ma valise.

Il remonta dans le petit bois pour arrêter le moment de sa dernière heure.

XLIV

Vers le milieu de la journée, Charles, ne voyant pas revenir Leslay, se tourmentait de la cause de son absence et ne pouvait l'attribuer à une promenade aussi prolongée. Les menaces contre M. Harris lui revenaient à la mémoire et lui rendaient suspecte cette modération dont il avait tout à coup pris l'attitude. Etait-il retourné chez le banquier? S'était-il passé entre eux quelque explication violente? — Quoique sa raison se refusât à le croire, il jugea prudent de s'en assurer, et il alla prendre des informations chez M. Harris. On lui répondit que ce dernier, parti la veille de New-York, rentrerait le soir même. Mais, comme il insistait pour savoir si une personne qu'il dépeignait n'était pas venue, elle aussi, demander M. Harris, le domestique lui dit qu'il croyait, en effet, l'avoir remarquée, mais que c'était la veille.

Charles continua ses recherches dans certaines rues qu'il traversait le plus souvent avec Leslay, et à une promenade qu'ils fréquentaient ensemble. Ne le trouvant nulle part, la pensée lui vint que peut-être son ami avait tenté de se présenter chez Manuela. Mais l'aurait-elle reçu? Malgré ses nouveaux soupçons, il n'allait pas jusqu'à le croire capable de recommencer une scène dont la publicité aurait immédiatement éclaté.

Alors, ressaisissant les indices échappés de quelques paroles ambiguës, Charles se demandait :

— Est-ce contre lui-même qu'il faut en interpréter le sens caché? Ce calme, succédant à la fureur du soir au lendemain, n'annonçait-il pas un parti pris? N'était-il pas, comme on l'a vu trop souvent, un moyen de tromper tout le monde, et ne me serais-je pas abusé le premier? Un caractère comme le sien, une passion si profondément enracinée, un espoir perdu sans retour, me font redouter la plus alarmante extrémité. Voilà pourquoi, sans doute, il se dérobe à mon amitié! Quel malheur de n'avoir pas tenu strictement ma promesse de le surveiller à tous les instanst! Si la fin de la journée s'écoule sans le revoir, je ne me serai pastrompé!...

Oui, je m'en souviens maintenant, il me disait : *Nous nous quitterons!* Et il n'est que trop vrai, il m'a quitté! Comment le retrouver? — Où? — Qui le sait? — Le retrouverai-je?

Mon Dieu! si son dessein était homicide, et s'il y donnait suite! Cette idée m'épouvante et me désole; je n'ose m'y arrêter.

Cependant, malgré moi, des pressentiments sinistres s'emparent de mon esprit. Il me semble qu'à cette heure même, il est occupé à de funestes apprêts. Déjà peut-être en a-t-il fini avec la vie! N'aurais-je plus d'ami?...

Il consacra le reste de la journée à rentrer vingt fois chez lui, à en ressortir, à frapper à la chambre de Leslay, à se perdre en mille conjectures, devenues encore plus effrayantes, lorsque le domestique, lui ayant appris que Leslay avait réglé son compte, alla chercher la clef, et lui montra la chambre vide. Charles remarqua que la petite valise y manquait.

— S'il m'avait laissé au moins quelques lignes!...

Ce furent les seules paroles qu'il eut la force de prononcer, et il tomba dans une inexprimable tristesse.

XLV

Quoique les dernières paroles de son mari lui eussent rendu un peu d'espoir, Mme Addington avait compté vainement sur le sommeil. Vers le milieu de la nuit, elle fut reprise d'une fièvre ardente qui obligea M. Addington de veiller auprès de son lit, et, vers deux heures, de faire appeler le médecin, qui jugea à propos de ne faire usage que de potions calmantes. Ce régime réussit, et, dans la matinée, la malade se trouva assez bien pour reprendre la conversation de la veille.

— Mon ami, dit-elle, n'appelez plus le docteur; ma guérison est entre vos mains.

— Indiquez-moi le moyen de vous la procurer, reprit M. Addington.

— Vous ne le devinez pas?

—A peu près. Mais comment vous laisser dans la situation où vous êtes?

— Elle empirera si vous demeurez.

— Mais le moyen de faire précipitamment ce voyage et de ramener Jessie sans retard?

— Il est facile, et vous ne vous doutez guère du mal que me causent vos hésitations.

— Mais encore, une pareille démarche mérite-t-elle des réflexions?

— Faites comme moi, consultez votre cœur, et il vous les épargnera.

— Quand je vous vois malade et qu'il s'agit de m'éloigner, croyez-vous donc que mon cœur aussi ne dise rien?

— O mon ami, je vous en conjure, n'argumentez pas toujours! Agissez. Trop de retard nous perdra tous deux; moi, parce que ma vie dépend de votre consentement; elle, parce qu'après moi, vous ne voudrez plus jamais vous rapprocher de votre enfant!

En achevant ces mots, elle se soulevait, tendait vers son mari des mains suppliantes, et l'implorait, les yeux baignés de larmes :

— Partez, partez! répétait-elle. N'aurez-vous pas pitié d'une pauvre mère? Ne laissez pas mon mal augmenter avec ma douleur. Il me tuerait.

Elle retomba tout affaissée. Des sanglots s'échappaient de sa poitrine, et ses mains brûlantes étaient agitées de mouvements convulsifs.

M. Addington se rapprocha d'elle et l'entendit qui disait ces mots entrecoupés :

— Je mourrai... sans revoir ma fille...

Elle prononça ces paroles d'un accent si déchirant, que M. Addington ne put y résister. Sa sévérité fut vaincue; toute sa tendresse pour l'irréprochable compagne de sa vie se ranima en ce moment :

— Non, lui répondit-il, en se rapprochant d'elle; vous ne mourrez pas, vous la reverrez! Je pars ce soir, je vous la ramènerai; tranquillisez-vous; séchez vos pleurs!

Elle saisit la main de son mari, la porta à ses lèvres, et laissa s'échapper, à travers des gémissements, un merci plusieurs fois répété.

— Vous me rendez la vie, ajouta-t-elle, je respire! Ah! que vous êtes bon! que nous allons bientôt vous bénir toutes deux!

Elle versa d'abondantes larmes. M. Addington attendri ne put retenir les siennes.

XLVI

Cependant Manuela, qui avait une prédilection particulière pour le rôle de Juliette, au lieu de prendre du repos, s'était livrée avec ardeur à l'étude. Elle espérait auprès du public un triomphe supérieur encore au premier. De leur côté, les amateurs de l'art étaient impatients de voir comment, dans les nuances de ce carac-

tère si opposé à celui de Desdémone, elle saurait également se montrer actrice supérieure.

Dans l'après-midi, M. Harris, qui avait hâté son retour de quelques heures, vint lui faire visite.

— Déjà ! dit-elle en le voyant.

— C'est un grand jour, miss, et j'ai voulu m'assurer si vous étiez tout à fait préparée. Vous devez l'être d'autant plus, que notre Roméo assez médiocre vous obligera de puiser vos inspirations en vous-même, et que miss Lawrence a souvent mérité des applaudissements dans ce rôle.

— Oui, cher monsieur, je le répète avec vous, c'est un grand jour, et je voudrais qu'il fût passé. Ces premières représentations ont tant d'imprévu ! J'ai donc cherché à m'aguerrir contre toutes les épreuves.

— Lesquelles pouvez-vous redouter?

— Qui le sait? Je ne suis pas superstitieuse, mais un certain pressentiment m'avertit de me tenir en défiance.

— Et moi, je me repose sur cette défiance même, reprit M. Harris. Ces secrets avertissements qu'on se donne sont souvent un gage de plus du succès. Courage donc, et Juliette, j'en suis persuadé, sera la digne sœur de Desdémone!

— Plût au ciel que le théâtre fût mon unique préoccupation, et que là seulement il y eût péril ! C'est d'un autre côté que vient la menace, de jour en jour plus imminente.

— A ce soir! se contenta de répondre M. Harris. — Venu pour encourager l'artiste, il comprenait que l'entretien prolongé finirait par la jeter dans l'abattement.

XLVII

Pendant que Leslay promenait sa rêverie et semblait compter chacune des minutes qui le rapprochaient du néant, l'image de Jessie lui apparut. Rien ne manquait à sa beauté : ni ce regard irrésistible, ni ce visage si pur et si noble, ni cette démarche pleine de majesté et de grâce. Le souvenir la lui rendait telle qu'il l'avait trouvée le premier jour, et la faisait vivante à sa pensée. — Pourquoi ne la reverrait-il pas une fois encore et la dernière? Qu'avait-il à en redouter, puisque son parti était pris? Il aurait à constater de nouveau son indignité. Plus d'émotion, désormais, à sa présence, plus d'emportement et de scandale. Il saurait la considérer froi-

dement, et, loin de le rattacher à la vie, elle affermirait sa résolution d'en sortir!...

Ainsi il s'en imposait à lui-même. Sa passion, qu'il croyait vaincre par le suicide, le ressaisissait par le sophisme et donnait un démenti à cette fermeté stoïque dont il était venu de bonne foi faire un vain essai. La mort s'éloignait ou ne se présentait plus sous une forme aussi arrêtée. Elle était dans sa volonté, peut-être manquerait-elle à son espérance! Tout s'effaçait devant la nécessité impérieuse de revoir Jessie.

Il résolut donc d'attendre la nuit pour se rendre au Théâtre.

XLVIII

Fidèle à la parole donnée à sa femme, M. Addington fit ses préparatifs et, le moment du départ arrivé, prit congé d'elle avec l'effusion d'une tendresse que jusque-là il s'était efforcé de contenir. Il ne se dissimulait pas la gravité de la maladie, et la crainte d'une issue fatale développait enfin des sentiments trop rigoureusement renfermés.

Il exhalait à demi-mots sa plainte légitime et faisait ainsi le compte de ses afflictions :

— Où en suis-je? Un fils en fuite et dont j'ignore l'existence; une fille échappée de la maison et dont je déplore le déshonneur; une compagne à la veille de m'être enlevée pour jamais! Epoux et père malheureux! Encore si le retour de cette enfant pouvait produire une crise heureuse; mais la ramènerai-je? Rien ne s'opposera-t-il à ce qu'elle me suive? N'importe! c'est l'unique chance de salut d'un être bien cher. — Ah! je le sens, je n'obéis plus au devoir, mais aux inspirations de mon cœur, qui, au milieu des amertumes dont le sort l'abreuve, goûte une satisfaction inconnue dont me privait ma sévérité; je le reconnais maintenant.

Quel changement dans cette nature, et comme ce rigorisme excessif, en une seule nuit d'angoisses, avait fait place à la sensibilité! Un jour avant, emporté par les mouvements de sa colère, il serait parti, l'irritation dans l'âme, avec le serment d'exercer les droits sacrés d'un père; mais aujourd'hui, plein de douceur, il allait s'acheminer en suppliant.

Il voulut néanmoins consacrer encore ses soins à sa chère malade; durant une partie de cette nuit il l'entoura, ce qu'il n'avait jamais fait, des prévenances les plus affectueuses, mêlant dans

son langage les tendres conseils aux promesses d'un avenir consolateur. Puis, après lui avoir donné le baiser d'adieu, il partit à la pointe du jour.

XLIX

Avant l'heure accoutumée, la foule encombrait la porte du Théâtre. Lorsqu'elle s'y rendit, Manuela put remarquer de quelle impatiente curiosité elle était l'objet. Elle en éprouva à la fois de l'amour-propre et de la crainte.

Il serait superflu de s'appesantir sur les détails de ce début dans le rôle de Juliette. Manuela y fut ce qu'elle avait été dans *Othello;* les spectateurs émerveillés lui prodiguèrent des couronnes.

Jessie était rentrée dans sa loge après le troisième acte, et s'occupait à quelques apprêts de sa toilette, lorsque tout à coup, la porte s'ouvre, — et derrière le rideau qui la cache, elle entend annoncer :

— M. Addington !

— On se trompe, s'écrie-t-elle aussitôt.

Elle regarde et voit son père.

Moment de silence ; tous deux sont interdits.

— Dieu! vous, mon père!

— Votre mère mourante m'envoie vers vous, dit M. Addington de la voix la plus contristée.

— Ma mère se meurt?... s'écrie Jessie.

— Elle mourra, si vous ne me suivez dès cette nuit.

— Dès cette nuit?... Je ne m'appartiens pas.

— Vous ne voulez donc plus renouer les liens que vous avez rompus?

— Ils m'attachent encore... mais...

— Mais?... Prenez garde! vous répondrez de cette mort.

— Hélas! je ne suis pas libre, de quoi puis-je répondre?

— Ainsi vous refusez?

— Je ne refuse pas, je demande un peu de temps pour savoir si je peux promettre.

— Alors, vous hésitez?

— Je n'hésite pas, je suis enchaînée, et ma délivrance ne dépend pas de moi.

— Ne dépendiez-vous donc de personne, quand vous nous avez quittés?

— Je vous l'ai écrit : c'était pour sauver mes chers parents et leur revenir à jamais.

— Pour sauver vos parents? Qui vous en avait chargée, et où en est aujourd'hui votre mère?

— J'ai cru bien faire. Pardonnez-moi!

A cet instant retentit dans le corridor la voix criarde de l'avertisseur : « Le quatrième acte va commencer! »

— Excusez, mon père, le devoir m'appelle sur la scène.

— Non! il vous retient ici.

Et, s'avançant vers elle, il la saisit par la main :

— Demeurez, je vous l'ordonne!

Jessie, immobile, ne fait aucun effort pour se dégager. Elle détourne la tête, et, de la main demeurée libre, essuie ses larmes.

— Expliquez-vous donc! dit durement M. Addington; voulez-vous me suivre en sortant de ce mauvais lieu?

De violentes clameurs parties du théâtre arrivent jusqu'à la loge. On crie de toutes parts : — Manuela! Manuela!

Le directeur, ému de ce tumulte, surpris de ce que sa pensionnaire retarde si longtemps sa rentrée, accourt. Voyant M. Addington qui tient toujours Jessie, il l'apostrophe vivement :

— Quoi! c'est vous, monsieur, qui causez tout ce bruit? Pourquoi tenez-vous miss? De quel droit? Qui êtes-vous?

— Son père.

— Titre respectable, monsieur, dit M. Williams d'un air ironique, mais ailleurs!

— Partout, monsieur! Un père n'abdique pas.

— Il n'est souverain que chez lui.

— Mes droits sont imprescriptibles.

— Ils expirent où les miens commencent. Il n'y a pas de père ici; il y a un directeur et un public. C'est au public que miss Manuela appartient. L'entendez-vous, d'ailleurs, qui la réclame à grands cris? Obéissez-lui comme je lui obéis moi-même; laissez Manuela!

Et comme M. Addington garde la même contenance, sans s'émouvoir et sans répondre, M. Williams s'écrie :

— Prétendez-vous donc nous la disputer?

Le directeur n'a pas achevé qu'un huissier vient avertir que l'impatience et la confusion redoublent dans la salle; quelques jeunes gens du parterre menacent d'escalader la scène et de venir demander compte de ce retard déjà qualifié d'insulte.

— Vous le voyez, monsieur, tout ce désordre vient de vous! Ne vous obstinez pas! je suis compromis, je ne veux pas l'être plus longtemps, dussé-je recourir à mes hommes!...

Survient M. Harris, dont l'amitié inquiète a précipité les pas.

— Qu'est-il donc arrivé, monsieur Williams?

— Regardez : le père de miss la retient prisonnière.

M. Harris s'approche avec calme de M. Addington :

— Point de contrainte ici, monsieur, je vous en prie; réfléchissez. Les esprits sont excités; on va venir vous l'arracher des mains.

Pour toute réponse, M. Addington se met en défense et s'écrie :

— Qu'on l'ose!...

Alors le directeur ouvre la porte et appelle. A sa voix, se présentent quatre hommes. Avant de leur intimer un ordre, il s'adresse encore au père de Jessie :

— Monsieur, persistez-vous dans ce scandale? Bon gré, mal gré, il faut sortir!

M. Addington se tait et attend. Sur un signe de M. Williams, les quatre hommes s'emparent de lui.

— Les lâches! s'écrie-t-il. Et toi, — se retournant vers sa fille : — toi, infâme! je te maudis!

On l'entraîne. M. Harris le suit. Manuela cache sa figure entre ses deux mains. Le directeur furieux va pour parler :

— Cet homme!... dit-il.

Manuela relève aussitôt la tête :

— Taisez-vous, c'est mon père!...

Et M. Williams, interdit, répond d'une voix adoucie :

— Je vais vous annoncer au public.

Pendant cette scène Coralie pleurait.

— Pauvre fille, lui dit Jessie, sèche tes larmes, elles feraient couler les miennes. Aide-moi, je cours sur la scène.

A son apparition, un murmure désapprobateur éclate dans la salle.

Elle s'avance, résolue à donner une explication. Elle va parler : « Ma mère... » est le premier mot qu'elle s'efforce de prononcer. Mais de nouvelles clameurs couvrent sa voix.

Des sanglots la suffoquent, son visage est baigné de pleurs.

Le parterre prend cette douleur pour l'expression du repentir de s'être fait attendre, et se sent ému. On s'attendrit, et bientôt une explosion de bravos rend Manuela à elle-même.

Malheureuse Jessie! quel caractère! quelle âme, pour soutenir tant d'assauts divers!

La pensée d'une mère expirante, la malédiction d'un père, les menaces d'une foule irritée, les applaudissements eux-mêmes, tout la consterne, tout la renverse. Mais le devoir, l'inexorable devoir la relève, la ramène où il la rappelait, la livre d'abord à l'émotion et au sentiment, et enfin lui communique, pour les deux actes

qui restent, une animation factice. — Les applaudissements reprennent bientôt et se prolongent; sa sortie de la scène est une ovation inouïe, et ce contraste, avec l'amertume de son affliction, vient ajouter aux déchirements d'une âme atteinte déjà de si mortelles blessures!...

L

Leslay, fidèle au rendez-vous qu'il s'était donné, rentra dans New-York, la nuit venue, et alla prendre place au Théâtre. Si Manuela eût moins absorbé toute l'attention, on aurait pu remarquer, debout et appuyé contre l'entrée de la petite porte du parterre, un homme à la contenance agitée. Son visage était pâle, ses yeux égarés, sa main droite pressait convulsivement sa poitrine.

A la vue de Manuela, un frisson parcourut tout son corps; mais l'impression ne se trahit par aucun signe extérieur. Il écouta le premier acte presque immobile.

Ensuite il sortit et se promena à grands pas dans la rue. Quelqu'un qui l'aurait suivi aurait pu l'entendre, car il se parlait à lui-même d'un ton de voix assez élevé :

— Allons, je suis sûr de moi. Je l'ai vue et je n'ai pas frémi. Il ne m'en a pas coûté de garder le silence; je me sens fort contre elle maintenant! C'est le bienfait de ma résolution. Il n'y a aucun risque à la revoir.

Et il alla reprendre sa place dans la salle. Le troisième acte était déjà commencé.

Bientôt les bravos sans fin du public, le bruit de tumultueux hommages, commencèrent à lui déplaire; il s'impatientait de tant d'enthousiasme. Il en voulait à cette foule, de prodiguer son admiration, comme si lui seul en eût été l'arbitre; à Jessie de l'exciter, comme si elle en eût été coupable. Il ne pardonnait ni à l'une son enivrement, ni à l'autre son triomphe; et, puisque l'assemblée était hors des atteintes de sa colère, c'est sur Jessie qu'elle se reporta. En ce moment encore se représentait à lui comme autrefois le prétendu droit de la punir.

Une pensée infernale lui monta au cerveau; une frénésie jalouse s'empara de son cœur. — Bientôt, hors de lui-même, il ne peut plus se supporter dans la salle et il la quitte brusquement.

L'air, au lieu de rafraîchir cette tête brûlante, semble y porter un nouveau désordre.

— Ah! elle a voulu se jouer de moi, de mon amour, de mon dévouement, de tous les sentiments qui font les droits d'un être sur un autre! Et dans quel but? celui de devenir célèbre. Eh bien! ne l'est-elle pas assez? — Elle l'est trop! — Elle me fuyait ainsi pour se donner... — Et à qui? Peu m'importe, car enfin, elle s'est donnée!...

Alors il ralentit sa marche, suspend ce monologue intérieur, et, s'arrêtant afin de se mieux recueillir, on eût dit que, l'accusateur ayant fini, c'était au juge de prononcer la sentence. Cette sentence fut courte et terrible :

— Jessie n'a pas voulu être à moi, elle ne sera pas à un autre. Je pars, elle ne restera pas!

Et il courut se poster en face de la petite porte des artistes pour attendre la sortie de Jessie.

LI

Quand M. Addington avait été entraîné hors de la loge, M. Harris l'avait suivi; à peine dans la rue, il n'hésita pas à l'aborder :

— Pardon, monsieur, de vous arrêter. Souffrez de moi quelques paroles, vous ne vous repentirez pas de les avoir écoutées. Je suis M. Harris, banquier à New-York. Les quittances et l'argent que vous avez reçus sont le prix de l'engagement de votre fille; c'est moi qui vous les ai envoyés.

A ce nom, estimé en Amérique, à ce simple détail :

— Vous savez donc qui je suis, monsieur? dit M. Addington, tout animé encore.

— Oui, monsieur, un père bien malheureux.

— Vous avez raison! bien malheureux!...

— Ah! j'ai partagé sincèrement votre émotion à cette scène : je me suis identifié à vos sentiments. Elle n'aurait pas eu lieu si j'avais eu l'honneur de vous connaître.

— Plût au ciel qu'elle m'eût été épargnée!

— Elle a dû vous faire bien du mal, et à votre fille aussi, croyez-le. Elle aime tant, elle honore tant son père!

— Cependant...

— Oh! monsieur, si, comme moi, vous aviez été témoin de ses tristesses, de ses regrets, de ses aspirations vers sa mère et vers vous!... C'est un modèle d'amour filial.

— Serait-il vrai?

— Oui, sa pensée a toujours été bien plus à Harrysburg qu'à

New-York, dans sa famille qu'au théâtre. Et là sa conduite a été si pure, si environnée de respect!

— Le quittera-t-elle, au moins, ce théâtre?

— Demain même, je n'en doute pas. Une cause aussi sacrée que la maladie d'une mère désarmera le directeur, et, au besoin, on l'y contraindrait.

— Alors je me suis trop laissé emporter?

— Je le crains.

— Je me le reproche.

— Quant à miss, elle l'aura bientôt oublié.

— Comment la revoir?

— Rien de plus simple : l'attendre ici même quand elle passera en quittant le Théâtre.

— Que lui dire?

— Il suffira de vous montrer prêt à pardonner.

— Je le suis déjà. Mille grâces, monsieur, de m'avoir fait revenir sur un mouvement de vivacité dont, je l'avouerai, le langage singulier et le procédé violent du directeur ne m'ont pas laissé le maître.

— Et puis vous ignoriez cette loi du théâtre dont miss ne pouvait s'affranchir.

— Comment l'aurais-je apprise dans ma solitude?

— Ne trouvez-vous pas nécessaire que je retourne auprès de votre fille pour lui annoncer cette nouvelle entrevue et prévenir de sa part un saisissement involontaire? Nous vous rejoindrons ici, après le spectacle qui va se terminer.

M. Addington trouva la démarche prudente, et, réfléchissant ensuite sur l'heureux résultat de l'intervention officieuse de M. Harris, il se blâma sévèrement d'avoir pu ainsi, par un premier mouvement de colère, compromettre tant de bonnes choses à la fois : la santé de sa femme, le retour de sa fille et son propre repos.

LII

Le cinquième acte était presque achevé, lorsque M. Harris rentra dans la loge de Manuela.

— Ah! monsieur, dit Coralie en le voyant, sauvez ma maîtresse. Si vous connaissiez son père comme moi, vous auriez bien peur!

— Rassurez-vous, mon enfant, je viens de lui parler, et il reverra miss avec plaisir.

— Avec plaisir! Combien je suis contente!

Le bruit des bravos et des trépignements fut le signe de l'arrivée de Manuela.

Elle courut à M. Harris, dès qu'elle l'aperçut :

— Cher monsieur! cher monsieur! que vais-je devenir?

Sans lui donner le temps de s'abandonner à toutes ses terreurs, M. Harris lui rendit sur-le-champ un peu de tranquillité par ce simple mot :

— Rien n'est perdu.

— Que s'est-il donc passé depuis que vous m'avez quittée?

— Votre père vous attend.

— Mon Dieu! que va-t-il faire?

— Vous ouvrir ses bras.

— Il se pourrait!...

— J'en suis sûr.

Et il lui donna les détails de ce qui avait eu lieu.

— Vous serez donc toujours ma providence! s'écria Jessie avec l'effusion d'un cœur pénétré de la plus vive gratitude. — Sans vous, quelle était ma destinée!

— Laissez-la s'accomplir avant de me remercier, et hâtons-nous de rejoindre votre père.

LIII

La foule s'écoulait lentement. Çà et là se formaient des groupes où l'on s'entretenait encore de cette remarquable soirée.

M. Addington d'un côté, et Leslay de l'autre, pouvaient entendre ces conversations et les recueillir, chacun suivant la situation de son âme. Si on avait pu les interroger en ce moment, leur réponse eût été la même :

— Tout cela va finir!

Manuela, à qui le courage et l'espérance étaient revenus, redescendait donnant le bras à M. Harris. A tant de bouleversements avait succédé sur sa physionomie un air de satisfaction. Elle s'avançait d'un pas assez rapide.

Leslay l'aperçoit au moment où, franchissant le seuil de la porte de sortie, elle se tourne vers M. Harris.

— La voilà avec lui! — sont les seules paroles qu'il prononce tout bas.

Puis, marchant droit à eux, armé de son revolver, il s'arrête à une certaine distance, tire sur Jessie, et retourne aussitôt le revolver contre lui-même.

Au bruit causé par cette double détonation accourent plusieurs personnes. On trouve deux victimes inondées de sang : d'un côté, Manuela blessée à l'épaule ; de l'autre, Leslay avec une partie de la tête fracassée.

Manuela est tombée dans les bras de M. Harris, qui s'empresse de la faire monter à sa loge, où elle demeure évanouie.

Leslay est déposé dans une salle basse du rez-de-chaussée du Théâtre. Dans cette salle, qui est d'un accès facile à tout le monde, chacun veut voir l'assassin ; mais, étranger à New-York, personne ne peut dire quel il est.

M. Addington cède aussi à la curiosité et accourt avec la foule. Malgré les flots de sang qui inondent le visage de Leslay, il le reconnaît.

— C'est ma fille qu'il aura tuée ! s'écrie-t-il.

Et s'élançant vers la petite porte de sortie, obstruée par les curieux, il interroge.

— On a tiré sur Manuela ; on la transporte dans sa loge ! — sont les seuls mots de réponse qu'il reçoit.

Il se précipite ; sa qualité de père lui ouvre le passage.

Parvenu à la loge, il trouve le docteur occupé à faire revenir Manuela de son évanouissement. M. Harris, qui aperçoit M. Addington, court à lui et lui dit :

— Point de fracture à l'épaule ; il n'y a nul danger.

M. Addington se penche à l'oreille de M. Harris :

— C'est un M. Leslay qui est l'assassin ; je l'ai vu, je le connais !

— Chut ! je le connais aussi, dit M. Harris ; qu'elle ne le sache pas !

Cependant Jessie a repris peu à peu ses sens. Son regard, en se promenant autour d'elle, rencontre aussitôt celui de M. Addington.

— J'allais à vous, mon père, on m'en a empêchée. Mais, enfin, vous êtes près de moi ; — je suis avec vous !... Que lui avais-je donc fait à cet homme quel qu'il soit ? Sait-on qui ?

M. Addington regarde M. Harris, et tous deux, comme ils en étaient convenus, répondent :

— Non.

— Je ne veux pas le connaître, — car si c'était lui !...

Elle s'arrêta.

— D'ailleurs sa main aura tremblé.

— Ma chère enfant, souffres-tu beaucoup ?

— Puisque je vous vois et que vous m'appelez votre chère enfant, je ne souffre plus.

M. Addington, tout ému, se tourne vers le docteur pour faire confirmer les paroles de M. Harris, et demande à demi-voix :

— La blessure vous paraît-elle dangereuse?

— La balle n'a touché que les chairs; il y aura seulement gêne dans l'épaule.

Le docteur a répondu assez haut pour être entendu de Jessie.

— Si mon mal n'est pas plus sérieux, reprend-elle assez vivement, qu'on me porte chez moi! — Et, s'adressant à M. Addington : — Allons bien vite retrouver ma mère!

Un quart d'heure après, Jessie était dans sa demeure.

LIV

Malgré l'heure avancée de la nuit, la nouvelle de cet événement s'était répandue. Deux voyageurs, qui habitaient le même hôtel que Leslay, et qui en avaient été témoins, l'avaient ébruité à leur retour. Charles, entendant quelques paroles animées, apprit aussitôt la vérité; il courut au Théâtre.

Chemin faisant, il rencontra le brancard qui portait Manuela, accompagnée de quelques personnes, et, en un instant, il se trouva dans la salle où gisait Leslay.

Son premier mouvement fut de se précipiter sur lui, de le presser contre son cœur, de l'appeler à plusieurs reprises :

— Leslay! Leslay! Tu ne me réponds pas; c'est moi, Charles!

Les paupières du blessé, appesanties par la souffrance, se soulevèrent aux accents d'une voix connue, mais si faiblement que son ami, à travers un languissant et terne regard, ne put surprendre la trace de la moindre idée.

— Comme je te retrouve! Je ne me trompe pas! Leslay, la moindre parole, je te prie, qui montre que tu me reconnais? — Hélas! peut-être ne me répondra-t-il plus jamais!...

Loin d'être attendris de ces marques d'affection, les assistants étaient surpris, indignés presque, de ce qu'on osât s'avouer hautement l'ami d'un assassin.

Charles, malgré sa douleur, remarqua la funeste impression produite par l'élan spontané de son attachement, et, à genoux auprès de Leslay, qu'il tenait toujours embrassé :

— Messieurs, leur dit-il du ton le plus convaincu et le plus

persuasif, — il était fou, je vous le jure! Je le gardais, il m'a échappé!... Il n'a pas su ce qu'il faisait!... Ne l'accablez pas de vos imprécations; aidez-moi plutôt à le faire transporter à notre demeure.

Et, implorant leur commisération, il tendait vers eux ses mains suppliantes.

Que ne peut l'éloquence du cœur! De vives protestations en faveur de Leslay eussent fait naître contre Charles de graves soupcons et d'invincibles répugnances. Sa prière simple, inspirée par la vérité, écho touchant d'une âme profondément contristée, ramena ceux dont la pensée du crime soulevait le plus l'indignation. Chacun prêta son secours pour reconduire le malheureux blessé.

LV

M. Harris s'était chargé de parler à M. Williams. Il le vit dès le grand matin et obtint de lui les conditions désirables dont il ne tarda pas de venir faire part à Jessie et à son père.

Il ne restait plus à M. Addington et à sa fille qu'à prendre congé de cet homme de bien.

— Adieu, cher monsieur, dit Jessie; ma destinée ne me rappellera plus sans doute à New-York; mais le plus grand bonheur de ma famille sera de vous posséder, ne fût-ce que quelques heures, à Harrysburg, dans cet asile que vos soins affectueux ont concouru à nous conserver. Quelle joie éprouverait ma mère à connaître celui qui a protégé sa fille par la pureté de son dévouement comme par la sagesse de ses conseils! Toute ma vie ne suffira pas à acquitter la dette de ma reconnaissance. Le souvenir de vos bontés sera ineffaçable dans mon cœur!...

— Et moi, miss Jessie, je ne cesserai de remercier le Ciel de m'avoir offert, dans le cours de ma carrière, l'occasion bien rare ici-bas de seconder à la fois tout ce que la résolution a d'inébranlable, le sentiment d'élevé, le talent de supérieur et la conduite de plus digne de respect.

Alors, se tournant vers M. Addington :

— Soyez fier, monsieur, glorifiez-vous de miss Jessie! Elle a été votre joie durant ses jeunes années, votre salut dans les mauvais jours, elle sera la consolation de ceux qui vous restent encore.

— Le plus grand malheur dans la vie d'un père, répondit M. Ad-

dington, est d'avoir pu penser quelque temps que son enfant était perdu. Jugez par là de ce qu'il doit à celui qui la lui a fait retrouver.

Il tendit la main à M. Harris, et ils se séparèrent.

LVI

L'état de Mme Addington avait pris une gravité telle que le docteur était sur le point d'envoyer un messager à New-York, quand Jessie et son père arrivèrent. Les plus grandes précautions leur furent recommandées avant d'entrer dans la chambre de la malade. Sa faiblesse était extrême; mais sa pensée, vive encore, prouvait par quelques mots échappés çà et là qu'elle était sans cesse tendue vers sa fille.

Pour la préparer à l'entrevue, le docteur lui dit : — Vous allez la revoir bientôt.

— Bientôt ? reprit-elle d'une voix presque éteinte.

— Oui, peut-être aujourd'hui même.

— Que le Ciel en soit béni !

— Tenez, je viens d'entendre sonner à la grille.

— Si c'était elle !

Le docteur se leva, ouvrit la porte, et revint lui dire :

— Je ne m'étais pas trompé, elle arrive, la voilà!

Et, d'une main, il retenait Jessie impatiente d'embrasser sa mère.

— Approche donc, mon enfant!

— Ma mère ! s'écria Jessie.

Et Mme Addington la serra contre son cœur.

Après quelques minutes de cette muette étreinte :

— Merci, cher Addington. — Vous avez été bon pour moi, mon ami, Dieu vous l'a redonnée!

Puis, de nouveau, elle chercha à s'emparer de sa fille tout entière.

— Oui, c'est toi, tu es bien là. Songe à Edouard, sois une bonne sœur... Je t'ai donc revue... Adieu, chère enfant.

Sa parole affaiblie expirait sur ses lèvres, mais elle put répéter encore : — Je t'ai revue... Je t'ai embrassée. — Il se fit une pause après laquelle on entendit à peine ces tristes mots : — Maintenant je puis mourir!...

Elle disait vrai; l'amour maternel ne l'avait ranimée un moment que pour la tuer plus vite. Pendant tout le reste de la nuit, elle

ne reprit plus connaissance, et le matin, vers cinq heures, Jessie, agenouillée et priant auprès du lit, s'inclinait devant la fatalité qui lui enlevait ce qu'il y a de plus cher au monde!... Mais, quoique anéantie dans la douleur, elle rendait grâce à Dieu qui lui avait permis de recueillir le dernier soupir de sa mère.

Le pieux devoir accompli, Jessie dit à M. Addington :

— Mon père, songeons à Edouard; elle l'a voulu; que sa volonté nous soit sacrée.

Depuis ce jour, après avoir obtenu le pardon d'Edouard, qui vint habiter Harrysburg, Jessie se consacra à son père. L'amour filial remplit seul sa vie. Mais combien ne gémit-elle pas de cet autre amour devenu crime contre elle, en apprenant plus tard que Leslay, ramené dans sa maison, devait y rester éternellement captif! Elle ne l'accusa pas; elle s'en prit à ce don du ciel qu'elle appelait funeste. Inconsolable à jamais d'une beauté qui avait pu faire perdre la raison, elle évitait avec soin, dans ses promenades solitaires, jusqu'à la vue de cette demeure où vivait, frappé d'une mort anticipée, celui qu'elle avait la générosité de plaindre comme sa victime!

LVII

Le voyageur qui parfois s'arrête dans la petite ville d'Harrysburg y trouve encore palpitant le souvenir de cette déplorable histoire. Son guide ne manque guère de le conduire dans la rue où se trouve une maison de simple apparence. Il fait remarquer, assis sur le banc devant la porte, un domestique au visage impassible, et qui par intervalles se retourne vers une fenêtre. C'est Jones; il regarde si, à travers les barreaux de fer de cette fenêtre, n'apparaît pas une tête, — celle de son maître.

Tantôt, en effet, Leslay s'élance en fureur contre ces barreaux, et de ses deux mains les ébranle violemment. Tantôt rêveur et abattu, il vient montrer sa figure mélancolique. Depuis le terrible événement, la raison ne lui est plus revenue.

Si quelquefois aussi, à l'extrémité d'une autre rue, on aperçoit, se dirigeant vers la campagne, un vieillard appuyé sur le bras d'une jeune femme, le guide s'empresse de dire : « C'est M. Addington avec sa fille Jessie, la célèbre Manuela! » Et il répète le lamentable récit.

Harrysburg est devenu plus triste et plus solitaire encore.

Charles n'a pu en supporter le séjour; miss Bebb ne l'aurait pas osé.

L'un a fui le spectacle navrant d'un ami qui ne devait jamais le reconnaître;

L'autre n'a pas eu l'audace de s'exposer à la rencontre de celle envers qui elle était si coupable.

LVIII

Puisse, maintenant, le lecteur indulgent juger que je ne suis pas resté trop loin du but qu'annonçaient les premières lignes de cet ouvrage!

MOCQUARD.

VENISE ET MANIN

EN 1848 [1]

Depuis deux ans tout réussit à l'Italie; le miracle de sa fortune récente convertit par milliers les incrédules, et jusque dans le camp ennemi tourne l'opinion; il ne lui reste plus qu'à faire sa paix avec l'Autriche et avec les scrupules des honnêtes gens. Presque effrayée elle-même de l'audace de son succès, elle veut, dit-on, l'absoudre par la modération et l'affermir par la prudence; elle se défie d'un retour que certains esprits chagrins n'estiment pas plus impossible qu'absolument immérité. L'impatiente et chimérique Italie se met à l'école du bon sens et pratique l'art d'attendre : la crainte du quadrilatère est le commencement de la sagesse. Parmi les conseils amis qu'elle accueille, à ce qu'on assure, et les salutaires impressions qui lui viennent du redoutable voisinage d'un adversaire entamé mais non achevé, il est un avertissement non moins acceptable pour elle et non moins utile, c'est celui qui ressort des péripéties de 1848-49; souvenir à peine vieilli de douze années, et sans doute effacé dans l'éblouissement de l'heure présente! Ce passé, qui a eu lui aussi ses prestiges, invite à la réflexion ceux qu'il touche encore de si près; on y voit ce que peut le bonheur soutenu du courage, mais on y voit en même temps ce qu'il ne peut pas.

Je ne crains pas de le dire, malgré les apparences : la situation de l'Italie en 1848 n'était guère, à tout prendre, au-dessous de ce qu'elle est en 1861. Moins habilement concerté, pourvu de moindres ressources, mais aussi enflammé de haine, aussi enivré

(1) Documents et pièces authentiques laissés par Daniel Manin, président de la république de Venise, traduits sur les originaux et annotés par F. Planat de la Faye. Paris, 1860. Furne, éditeur.

de patriotisme, aussi confiant dans l'avenir, le mouvement national trouvait des appuis là où se dressent maintenant les difficultés. Déjà la Lombardie et le Piémont ne faisaient qu'un, avec cette différence toutefois que la province annexée avait payé de son sang la réunion. Ceux qui votent aujourd'hui se battaient alors. Une assemblée, maîtresse de la Toscane, discourait et s'exaltait à Florence. Rome, sous un pontife patriote et plus tard sous un triumvirat, élevait le signe de la rédemption italienne et envoyait, pour le soutenir, dix-sept mille hommes à Charles-Albert. La Sicile, comme toujours, était en éruption. Seul de tous les Etats italiens, le royaume de Naples frustrait l'armée du contingent promis; mais s'il l'affaiblissait par son abstention, il ne la décimait pas par une guerre de Vendéens. Un tour de main, encore plus difficile à renouveler que celui du 24 février, avait repris à l'Autriche « l'imprenable Venise (1). » L'empereur, chassé de Vienne, frappé de déchéance en Hongrie, ne possédait plus en Italie que le pied à terre de Vérone et les quarante mille hommes de Radetzky. Charles-Albert, brave comme son fils et dévoué comme lui, poussait en avant soixante mille soldats disciplinés et trente mille volontaires (2). Bien que les destins amis de la Péninsule n'eussent pas encore signalé au monde M. de Cavour, ni les hommes de conseil ni les hommes d'action ne faisaient défaut. Garibaldi courait l'Apennin avec six mille chemises rouges; Mazzini, à Rome, fanatisait la résistance. Des âmes ardentes, éparses sur le sol italique, Gioberti à Turin, Montanelli et Guerrazzi en Toscane, Ruggiero Settimo en Sicile, fomentaient l'enthousiasme et propageaient l'idée libératrice. Au dehors, dans l'atmosphère orageuse de l'Europe, les sympathies d'un parti remuant éclataient en articles de journaux, en brochures, en souscriptions, en discours de clubs, et en promesses de barricades. La fièvre des esprits, les doctrines régnantes, le discrédit du droit public et des traités, la décrépitude des pouvoirs, la dissolution imminente des Etats et de la société conspiraient à Berlin et à Vienne, comme à Paris, pour la nouveauté d'une résurrection de l'Italie. Un seul jour, un moment de faiblesse et de vertige sous le feu, a ruiné cet échafaudage de libertés, de constitutions, d'autonomies et d'annexions; et, telle est la brutale infidélité des amitiés politiques et des sympathies de l'étranger, quand sur la face révolutionnée de la Péninsule apparut le soldat croate reprenant sa faction interrompue, l'étranger, même en pays libre, se tut ou applaudit.

(1) Expression de Manin.

(2) A savoir : 17,000 Romains, 8,000 Toscans, 4,000 Parmesans et Modenais.

Voici les avantages que l'Italie de 1861 a sur celle de 1848. D'abord elle est, sans distraction comme sans concurrence, le spectacle et l'anxiété de l'Europe. En 1848, les révolutions, au point de vue dramatique, se nuisaient par leur fréquence même. Dans l'étourdissement du péril commun, on ne prêtait guère aux faits et gestes des héros italiens qu'une attention furtive et troublée. Trop de scènes épouvantables ou burlesques se dressaient à la fois devant le regard éperdu des spectateurs. Quand l'état social de l'Europe était en question, l'Italie ne pouvait prétendre au privilége d'être à elle seule une question européenne. Autre progrès, et plus sérieux : elle a dégagé, ou à peu près, le principe national de l'amalgame des passions hétérogènes qui le perdaient en le déshonorant. Bien qu'elle n'ait pas aussi pleinement réussi qu'on le croit à Turin, et qu'on le dit à Paris, à effacer l'impression funeste de 1848 dans l'opinion du parti conservateur, contre qui beaucoup de choses se tentent et sans qui rien ne s'accomplit; bien que plus d'un indice maladroit entretienne et semble justifier des doutes obstinés, en donnant à penser qu'il est plus facile de répudier certaines alliances que de s'en passer ou de s'en défaire; c'est un effort louable néanmoins, c'est un titre au succès que de s'affranchir, même à demi, de l'ancienne solidarité, et de ne plus s'absorber dans l'impersonnalité odieuse des révolutions cosmopolites. On commence à apprécier, à tolérer l'union et la discipline, forces morales inconnues il y a douze ans; on a un plan, ce qui manquait jusqu'alors, et un mot d'ordre provisoire. Les dissidences s'ajournent, tout en frémissant: les problèmes multiples dont se compose cette épineuse question ne sont pas résolus, mais classés; ils ont pris rang. Telle est — sans parler de l'appui conditionnel et problématique de la France — la vraie, l'unique supériorité de la situation présente sur la tentative qui a précédé; et c'est par là que l'Italie contrebalance les avantages que l'ennemi, lui aussi, s'est assurés. Il est de mode aujourd'hui d'amoindrir et de décréditer l'Autriche par mille bonnes raisons; on paraît oublier qu'avertie par l'expérience elle a rendu très-forts deux points très-vulnérables en 1848 : Rome et la Vénétie. Ce sont là ses progrès à elle. Et quelque ébranlée qu'on la suppose, elle n'en est pas encore aux extrémités d'où on l'a vue se relever. Jusqu'ici donc, rien de décisif n'est engagé; les grands coups n'ont pas encore été portés; tout est possible, mais rien n'est accompli; et, malgré l'illusion de rapides succès, plus fêtés qu'ils ne méritent, nous restons aux préludes et chaque parti conserve ses positions.

I

Au premier rang des hommes énergiques qui ont poussé l'insurrection italienne si près du succès définitif, il y a douze ans, et qui, retombés dans l'impuissance, sans jamais renoncer, ont préparé la guerre actuelle par la ténacité de leurs ressentiments, l'opinion de l'Italie et de l'étranger a depuis longtemps placé Daniel Manin, président et défenseur de Venise. L'Italie, si riche en citoyens avant d'être une nation, doit beaucoup à Manin. Il lui a légué le souvenir d'une résistance dont elle eût pu, dès lors même, mieux imiter et plus généreusement seconder l'héroïsme (1); — l'exemple d'un gouvernement pur d'excès au sortir d'une révolution; enfin cet esprit de prudence et de concorde où elle semble vouloir persévérer, et qui lui a mérité et peut lui conserver d'indispensables sympathies. Manin n'a pas vu ce qui s'est fait depuis 1859, mais il a rendu possible une grande partie de ce que nous voyons. Si la cause nationale a un drapeau, c'est Manin qui, dès 1855, le lui a désigné; si Garibaldi est fidèle au programme : *Italie et Victor-Emmanuel*, il répète la formule proclamée par Manin en 1856; si la maison de Savoie, accusée de trahison, après sa défaite, par des imbéciles et des lâches, a regagné la confiance des patriotes, l'illustre Vénitien fut le premier à la disculper et à la proposer comme le champion de l'Italie (1854). Dès la même époque, l'insistance et l'autorité de ses conseils, prévalant sur la discorde des partis, ont ramené les divergences à ce point essentiel et primordial : *expulsion de l'Autriche et unification*. Partisan décidé, et on peut dire obstiné, de l'alliance française, il l'a popularisée, malgré les ombrages de l'orgueil italien et les rancunes de l'esprit sectaire (2).

Depuis quatre ans qu'il manque à sa cause, ceux qui l'avaient apprécié dans les épreuves de l'exil ont réhabilité, auprès de l'indifférence publique, la grandeur d'un caractère et d'un rôle calomniés par l'insuccès. On savait que le talent et l'amitié avaient inspiré ces écrits, de forme et de dimension diverses, où l'on a présenté cette renommée si pure, cet Italien anti-machiavélique aux honnêtes gens; nous apprenons aujourd'hui que l'amitié

(1) Les secours en argent envoyés par l'Italie entière à Venise suffisaient à peine pour couvrir les dépenses d'un jour. (Rapport officiel adressé au conseil communal, 6 novembre 1848. — Documents et pièces authentiques, t. II, p. 9.)

(2) Voir à ce sujet la brochure de M. Charles-Louis Chassin : *Manin et l'Italie* (1859).

parlait le langage de l'histoire. La publication récente de M. de la Faye n'ajoute presque rien au récit des précédents biographes; mais elle y met, ce qui manque à plus d'une biographie, ce qui n'est pas inutile même aux affaires de la Péninsule, une garantie et une sanction. Le recueil des *Documents authentiques* est le visa de la vérité apposé aux éloges toujours suspects sous la plume des écrivains de parti et des confidents d'une grandeur tombée : car le malheur aussi a ses complaisants, et il y a une généreuse flatterie qui s'attache aux ruines illustres. L'excellent et très-lisible français de la traduction, la variété et l'importance des pièces, leur classement judicieux, l'à-propos et la concision des notes, donnent au recueil un intérêt qu'on serait tenté de lui refuser sur le titre. Il a ce vif et cet entrain qui semblent n'appartenir qu'aux récits, tant il est fidèle à reproduire, dans sa limpide exactitude, l'allure des événements, l'éclat des passions, et les coups saccadés des catastrophes. Que le lecteur délicat ne se laisse donc pas rebuter par la prétendue sécheresse et la laideur de l'*officiel*. Ce n'est pas une compilation à feuilleter, c'est un ouvrage à lire, sous forme de fragments; le décousu n'est que dans la forme, le fond est plein et bien lié. On peut s'abandonner à ce dédale sans même savoir un mot de Manin et de sa présidence; le fil conducteur se fait partout sentir, grâce à la précaution prise de combler les lacunes et les escarpements produits par la distance des dates, l'intervalle des témoignages, et de jeter un pont d'un document à l'autre. N'est-ce pas d'ailleurs un plaisir littéraire, et du meilleur goût, que cette parfaite sécurité de l'esprit mis en possession de la certitude et se reposant dans sa lumière?

Voulons-nous refaire ici l'histoire de Venise affranchie et de ses défenseurs? Non; mais, en signalant aux lecteurs — s'il en est que n'ait pas encore lassés l'Italie — les deux volumes de M. de la Faye, il nous a paru à propos de noter quelques-unes des réflexions qu'ils provoquent et de vérifier ces commentaires d'un héroïsme qui n'a pas dit son dernier mot. Dans le groupe varié des célébrités péninsulaires, où vit l'inspiration de sa pensée, Manin garde un rang à part, une physionomie distincte, éclairée du reflet des contrastes : il y aura peut-être quelque intérêt à le mettre en regard des triomphateurs du jour, autrefois ses associés ou ses élèves. Et quant à cette captive des lagunes, oubliée au plus profond des *in-pace* de l'Autriche, parlons d'elle sans craindre les redites; il ne saurait être superflu de rappeler que la moins favorisée des cités italiennes est précisément celle qui, en 1848, a le plus honoré et l'Italie et la liberté.

II

L'homme se révèle par l'idéal qu'il poursuit. Être le Washington de Venise, voilà l'idéal de Manin. Il l'eût atteint, si pour réussir il suffisait de vouloir et de mériter, et si, dans l'accomplissement des hauts desseins, les nobles puissances intérieures, l'âme et le génie, ne venaient pas souvent se briser contre l'implacable fatalité des résistances matérielles. Mais la hauteur même de cette aspiration trompée et l'injuste échec de cette magnanime rivalité suffisent à caractériser une mémoire, à lui imprimer sa marque et son titre.

A première vue, cette figure de patriote ne semble pas italienne; on n'y aperçoit pas le signe de la race. Elle contredit le type originel et historique. Le sang-froid, la décision, le calcul, j'allais dire le flegme, y dominent. Lent à mûrir, à peser, à combiner, à fixer ses idées, il les produit et les applique par une exécution mesurée, prudente, opiniâtre, sans coups de tête ni soubresauts. Il a en horreur les voies souterraines et répugne à l'action violente et perturbatrice. Il avoue sa passion, « sa monomanie de légalité. » Il n'a point le fétichisme des procédés révolutionnaires. Le désordre lui soulève le cœur, il s'en sert « pour commencer, et parce qu'il faut; » mais il se hâte de rejeter l'instrument « qui le salit, » et, la besogne faite, « de se laver les mains (1). » Il avait peine à pardonner aux Italiens leurs airs bruyants, fanfarons, tapageurs, l'éternel mensonge de leurs sentiments et de leur langage, en un mot leur nature comédienne (2). Simple, austère et digne, avec plus de roideur et de morgue, on l'eût pris pour un puritain. Tel est le premier trait de ce caractère : la gravité du Nord plutôt que la pétulance du Midi. Sans aucun doute, cette qualité anti-italienne fut l'un des secrets de son ascendant : on ne prend empire sur les multitudes qu'à la condition de ne pas leur ressembler en tout.

Mais voici où Manin se sépare des natures septentrionales et tranche avec elles : c'est par l'absence de tout ce qui est empesé, composé, convenu; c'est aussi par sa chaleur d'âme et ce vivant foyer, caché sous le calme de la physionomie, d'où s'échappe, au moment décisif, une parole forte, passionnée, vibrante, qui maî-

(1) Tome II, p. 417, 418.
(2) *Id., ibid.*

trise le flux et reflux des volontés mobiles. En cela reparaît la qualité indigène, la séve méridionale. Autre élément du génie politique de Manin comme de l'instinct militaire de Garibaldi : le sens des masses, c'est-à-dire l'intuition de ce qu'elles veulent et de ce qu'elles peuvent. Il y a des jours où cette divination, ce flair du possible dans l'extraordinaire fait sortir d'une apparente folie un résultat inouï; et c'est par une inspiration semblable que, le 22 mars 1848, Manin, appelant le peuple sur la place Saint-Marc, aux premiers bruits de la révolution de Vienne, étourdit les Autrichiens de cet aspect imprévu, force l'arsenal avec une poignée de gardes nationaux, et presque sans coup férir chasse de Venise une armée et un gouvernement. La surprise de Venise en 1848 a coûté quatre tués et neuf blessés; l'Autriche, pour y rentrer, sacrifia 25,000 hommes, encore ne la prit-elle que par famine. — Là est le principe de l'attraction mystérieuse qu'exercent ces hommes, du rayonnement magnétique de leur influence. Ce qui caractérise cette domination *sui generis*, c'est l'affection sincère et le courant de réciproque sympathie qui va du chef aux multitudes et des multitudes au chef; le sentiment est le vrai nœud qui les unit. Chez nous, le grand homme s'impose, à distance, par l'admiration; il est le fort, l'habile, l'heureux, on s'incline; là, il se laisse voir, parler, toucher et aimer. Pour tous il est l'ami, le père. *Il padre*, voilà le nom populaire de Manin durant sa dictature. Et aujourd'hui encore, plus d'un Vénitien, en passant sous les fenêtres de la maison habitée par lui, dit tout bas : « C'est ici qu'a vécu pour nous notre pauvre père (1). » — « Vénitiens, je sais que vous m'aimez, » disait un jour Manin à des mécontents (2). Vous reconnaissez là une phrase de Garibaldi qui n'a pas six mois.

Une conséquence toute naturelle de cette façon d'entendre et d'exercer le pouvoir, c'est une extrême simplicité dans les relations officielles, dans le ton du commandement; un manque absolu d'apparat et presque, à nos yeux du moins, un défaut de tenue (3). Nul signe extérieur, nulle distinction, aucune espèce de cortége ne signalait la présence du dictateur Manin, héritier de la puissance des doges, chef suprême d'un Etat de deux millions d'âmes. Mêlé à la foule et vêtu comme elle, lui parlant tantôt d'un balcon, tantôt sur une table en plein forum, on eût dit le plus modeste magistrat municipal d'une de nos villes; encore

(1) Tome II, p. 400.
(2) Tome I, p. 142.
(3) Tome II, p. 418.

n'avait-il pas d'écharpe. On a cité Garibaldi retournant à Caprera, sans argent, après la conquête des Deux-Siciles, et occupant les loisirs que lui fait l'hiver, et qu'espère bien prolonger la diplomatie, à bâtir de longs murs de pierres sèches. Manin, dictateur, refusa tout traitement et vécut du produit d'un de ses livres (1); tombé du pouvoir, il n'eut pas même le toit de chaume et les champs pierreux de Garibaldi, sous le ciel d'Italie; il donna des leçons pour subsister et courut le cachet dans les boues de Paris. C'est d'un air très-différent et avec une tout autre attitude que les gouvernements se posent dans nos sociétés brillantes et façonnées; et il faut bien qu'ils le prennent d'un peu haut et se doublent d'un piédestal s'ils veulent dépasser de la tête une série d'étages accumulés par le luxe et l'étiquette. Même en nos jours de crise, lorsque sous le vent périodique des révolutions les étages s'écroulent, et que tous, petits et grands, gouvernants et gouvernés, se retrouvent de niveau et de plain-pied, en attendant qu'un architecte habile restaure l'édifice, les plus populaires n'attrapent pas ce ton de simplicité ni ce degré de naturel. Il y a une nuance qui leur échappe, une limite qu'ils ne voient pas; ils glissent du familier au grossier, du sans-façon à la rudesse, et se rehaussent à la grandeur par le théâtral. Le Spartiate est chez nous sans-culotte et le Romain collet-monté. Allez en Italie observer dans leur naïve expression les mœurs républicaines; le républicanisme y est dans l'air; et parmi ces populations intelligentes et dégradées où le primitif germe à côté du décrépit, vous verrez les héros à l'état de nature, tels que les produisait la florissante antiquité. Chez nous, la civilisation moderne par l'insensible action de ses mille influences modifie, malgré qu'ils en aient, les plus libres et les plus farouches; elle les monarchise.

La guerre d'Italie, si pittoresque dans ses aspects, nous présente deux caractères et deux éléments distincts : l'un antique, l'autre moderne. Ceci étonnera peut-être quelques personnes; mais, ce qu'il y a de plus saisissant, de plus poétique, de plus neuf aujourd'hui en Italie, ce qui nous éblouit et nous captive, c'est précisément ce côté antique de certains hommes et de certaines choses, c'est l'éclatante réapparition du primitif, de l'héroïque, de l'irrégulier sur ce fond terne et commun de l'officiel et des conventions modernes. Qu'on ne s'y trompe pas : rien n'est beau, rien n'est vivant, plein de sève, d'imagination et de fantaisie comme l'antiquité, pourvu qu'un lourd et obtus historien n'in-

(1) T. I, p. 83. — C'était un livre de jurisprudence intitulé *Venise et ses lagunes*. L'édition rapporta 6,500 francs.

terpose pas entre elle et nous le corps opaque de ses contre-sens. L'antiquité, c'est le premier épanouissement des grâces et des forces de la nature humaine, c'est l'adolescence du monde sous le plus doux regard des cieux; et, lorsqu'elle paraît avoir des rides, c'est nous, fils vieillis du septentrion, qui les lui prêtons. A quoi la guerre d'Italie doit-elle, en plein XIXe siècle, ce caractère antique, c'est-à-dire primitif et héroïque? A l'intervention, à l'ébranlement des masses populaires qui se sont jetées, corps et âmes, dans le mouvement; car, en tous pays, le peuple en est toujours aux origines. C'est de là que sortent et les héros de Plutarque, Manin, Garibaldi, et les armées épiques aux mille couleurs, et les expéditions fabuleuses. D'autre part, cette guerre a un côté moderne, officiel, civilisé, par lequel elle fait face aux ombrages de l'Europe, et jette sur les écarts des hommes d'action l'apologie diplomatique, ou, au besoin, la puissance morale et militaire d'un gouvernement régulier. C'est ainsi que, sous la double nécessité de sa situation intérieure et extérieure, l'Italie procède à cet essai nouveau, le plus réussi de tous jusqu'à ce jour, de régénération par l'unité. Au dedans, l'effervescence, la témérité, l'orage; au dehors, l'apaisement, l'explication, le palliatif. Certains prétendent que M. de Cavour ressuscite Machiavel; mais il faut distinguer : s'il y a dol, Garibaldi est le coupable, M. de Cavour n'est que le casuiste.

Manin diffère de ces deux célèbres patriotes, entre eux si différents. Il n'avait ni le génie diplomatique de M. de Cavour, ni son rôle. Il n'était pas homme de guerre comme Garibaldi. Influent comme M. de Cavour, entraînant comme Garibaldi, il entraînait sur la place publique et dominait au conseil et dans l'assemblée. Il nous représente assez fidèlement l'homme d'Etat de l'antiquité, le dictateur romain, dépositaire et gardien des libertés, le premier citoyen des anciennes républiques de Grèce et d'Italie, vrai patron du peuple, vrai père de la patrie, sévère et sympathique, par-dessus tout vénéré, homme de parole et homme de gouvernement, au pouvoir malgré lui et s'imposant, en dépit de lui-même, par ses vertus, ses talents et les dangers publics. Pour trouver ses pareils, il faut remonter aux plus purs types de l'histoire : un Aristide, un Camille, un Fabricius, un Dentatus, un Caton, voilà Manin. Ce qui le rapproche de M. de Cavour et des promoteurs de la guerre actuelle, ce qui lui maintient sa place, quoiqu'absent, dans la direction du mouvement, c'est qu'il a contribué, avant et plus que tous, à fixer la théorie que de plus jeunes et de plus heureux traduisent en faits. Il est le Royer-Collard des nouveaux doctrinaires italiens.

III

Comment Manin, élevé au pouvoir par l'insurrection de 1848, a-t-il réussi à s'y maintenir sans illégalité et sans regrettable condescendance? Voici un gouvernement sorti d'une émeute qui, dépourvu de force publique, de clientèle personnelle, n'ayant de places à distribuer que des postes de combat, se fait accepter durant dix-huit mois par un peuple inexpérimenté et troublé d'inquiétudes, lui donne des lois efficaces, une assemblée respectée, traverse sans secousse une période de bombardement, de disette, de choléra, et ne se voit menacé ni par le sentiment des dangers où il a compromis la nation, ni par les souffrances où il l'expose, ni par la perspective des rancunes implacables qu'il attire sur elle. Quand, le 27 août 1849, Manin s'embarqua pour l'exil, son nom était aussi cher aux Vénitiens affamés, décimés et vaincus que le 22 mars 1848, lorsque, sur la place Saint-Marc, il proclamait triomphalement la délivrance (1). Le fait est assez rare pour qu'on s'y arrête. Remettons donc un instant le dictateur en face de son peuple. Rappelons-nous que le vieux génie républicain de la cité des doges, sorti de son sépulcre entr'ouvert, se livre avec transport à une échappée de liberté entre deux servitudes.

Qu'était Manin avant le 22 mars? Un avocat, dénoncé à la police autrichienne par le libéralisme de ses opinions, et popularisé par la prison. Délivré le 17 mars, cinq jours après il délivre Venise aux cris de *Vive la république!* L'acclamation populaire répond : *Vive le président Manin!* Voilà l'histoire de son élévation. Il n'est point arrivé par un parti ni pour un parti; adversaire de l'Autriche, la multitude le choisit pour succéder aux Autrichiens, et l'imposa à quelques jalousies dissidentes. L'originalité de Manin en politique, c'est de n'avoir à aucun degré l'esprit sectaire; il n'est l'homme d'aucune classe, d'aucune faction, mais l'homme de tout le peuple. Entre Manin et Mazzini, entre la démocratie de Manin et la démagogie cosmopolite, rien de commun. Il est républicain à Venise, parce que le génie de Venise est républicain. Porté à une préférence théorique pour la forme populaire, il n'érige point ses convenances personnelles en dogme intolérant. Très-peu idéologue, encore moins socialiste, sa grande af-

(1) Tome II, p. 395-400.

faire ce n'est pas la propagande républicaine, mais l'expulsion de l'Autriche. Fédération des cités libres, ou monarchie unitaire, il acceptera le moyen le plus efficace. Ainsi pensait et agissait Manin dès 1848, bien différent en cela des démocrates de Rome, de Toscane, de Milan et même de Piémont. Placé à l'avant-garde des saines idées et du véritable patriotisme, il a fallu dix ans de progrès pour lui ramener l'Italie (1). Dans ses rapports journaliers et ce tête-à-tête presque continuel avec les foules qui l'ont élu, nulle caresse aux passions, nul sacrifice à la popularité. Cet avocat — « M. l'avocat Manin, » ainsi qu'affectaient de lui écrire les ministres impériaux-royaux, — ce candidat des gondoliers avait un sentiment très-vif de la dignité et de la force nécessaires au pouvoir; il fit nettement ses conditions au peuple, et plus tard à l'assemblée, et il s'y tint. « J'ai renversé un ennemi formidable, disait-il aux tapageurs dès le lendemain de la révolution; eh bien! j'emploierai autant de fermeté à préserver la paix et l'ordre public; et, dût-il m'en coûter la vie, je ne consentirai jamais à ce qui pourrait déshonorer Venise (2). » Dans cette immense promotion de harangueurs et de gens de palais que vit en tous pays l'année 1848, combien auraient pu apprendre de leur confrère Manin comment se gouverne un peuple libre et se respecte un gouvernement! « Tu vois ce peuple, disait-il à un ami par un pressentiment que l'avenir a démenti, il crie aujourd'hui : Vive Manin! Dans peu il criera : Mort à Manin! N'importe; pour sauver son pays, il faut savoir s'exposer à tout, même aux malédictions de ses contemporains (3). » Je doute que de semblables paroles soient jamais échappées à Garibaldi.

Citons quelques exemples de sa fermeté et de son ascendant. On pense bien que dix-huit mois de république, même chez le peuple le plus doux et le plus sensé, ne peuvent se passer sans manifestations et sans émeutes. Il y eut donc à Venise l'un et l'autre. Mais quelle différence entre ces aimables et poétiques populations, filles du soleil, qui tourbillonnent un instant sur la place publique, se lèvent et s'apaisent comme la brise de mer, et nos émeutiers-clubistes qui en mars et avril 1848 remplissaient les rues fangeuses de Paris de leurs essaims menaçants, et venaient mettre leurs réclamations sur la gorge au gouvernement, puis s'écoulaient pour organiser en silence la guerre civile! Un mouvement éclate à Venise, monté par quelques exaltés : il s'agit

(1) Tome I, p. 106 et 309.
(2) Tome I, p. 177.
(3) Tome I, p. 373.

d'un de ces mille prétextes qui ne manquent jamais, de la réunion au Piémont, je crois; on affecte de redouter une trahison royaliste, « une albertinade »; des écrits incendiaires circulent, des affiches provocatrices couvrent les murs; on s'amasse sous les fenêtres de Manin, en hurlant : Vive la République! Celui-ci dînait avec sa femme et ses deux enfants. « Au troisième appel de la foule, il arrive tout irrité, et d'une voix retentissante : — « Vous venez me dire que vous êtes le peuple souverain! Mais, moi, je ne reconnais nullement pour tel une poignée de braillards (*clamorosi*). La souveraineté du peuple réside dans l'assemblée des députés qu'il va élire, et non ailleurs. » Après cette rebuffade, tout le monde a baissé la tête, confus, et le groupe s'est dispersé (1). » Cette « rebuffade » n'a pas l'éloquence du discours sur le drapeau rouge; mais Manin n'était pas poëte, et les Vénitiens se contentaient de peu.

Un autre jour, l'alerte fut plus vive. On venait de proclamer à Rome la république. Le Cercle populaire — la jeune Montagne de Venise — exigeait l'adhésion à la Constituante italienne et la rupture avec le Piémont. La nuit, une procession de torches et de flambeaux couvre la place Saint-Marc, inonde les abords du palais où siége le Gouvernement, et crie : « Vive la république romaine! Vive la Toscane! Vive Kossuth! Mort aux Allemands! » Manin paraît : « Parmi vos vivats, j'entends des cris de mort... » — « Mort aux Croates! » reprend la foule. — « Vous oubliez que la mort, ce n'est qu'au champ de bataille, honorablement, que nous la donnons à nos ennemis. Jusque-là, soyez unis, et n'ayez d'autre cri que : « Vive la persévérance! Vive l'indépendance italienne! » Une seule clameur, immense, interminable, répond à ces paroles : « Vive Manin! » La procession s'éloigne, et tout est dit (2). Le lendemain, cependant, un groupe de moins facile composition fait mine d'envahir l'Assemblée. Manin se met à la tête d'un peloton de gardes civiques, et barre le passage. Voilà un 15 mai (3). Généralement, la parole de Manin suffit; cette parole brève, forte, chaleureuse, familière, convainc le peuple, le réjouit et l'apaise. A sa sortie du palais, un cercle se forme autour de lui; une manifestation l'assaille et l'enveloppe : « Vive Manin! Vive l'étoile de l'Italie! Vive le soleil de Venise du 22 mars... » — « Mes amis, répond-il, mon honneur est entre vos mains; on croira que c'est moi qui vous ameute; donc, si

(1) Tome I, p. 255.
(2) Tome II, p. 101.
(3) Tome II, p. 142.

vous m'aimez, allez-vous-en! » Et ils s'en vont (1). Heureuse démocratie, charmante et douce république, où un ministre congédie une émeute en lui disant : « Faites-moi le plaisir de rentrer chez vous! »

Ce furent là les plus sinistres jours. Torturé par les angoisses d'une longue crise, ce peuple, si docile à ses chefs et si résistant à l'ennemi, avait surtout besoin de confiance et d'espoir. Quelques mots de Manin le rassérénaient. Il arrivait parfois qu'absorbé dans l'expédition des affaires, distrait par la maladie, le président oubliait son peuple. Celui-ci s'inquiétait, s'aigrissait. Averti par ses amis, Manin parcourait les groupes, semant au passage quelques paroles fortifiantes. Venise vivait sous le charme pendant une semaine. Un soldat frappé à mort laissa un jour percer de l'amertume sous l'ordinaire adieu des mourants, « Vive Manin! Vive l'Italie; » il faisait allusion au silence que depuis quelque temps gardait Manin. Cette avidité pour la parole et cette magie d'une voix aimée caractérisent bien ces vives et impressionnables multitudes : Manin était le directeur spirituel d'un peuple en révolution (2).

IV

Les plus graves soucis lui venaient de la diplomatie. Proclamer la liberté et l'honorer par la pratique, avait son prix; la défendre contre un retour offensif de l'Autriche n'importait pas moins. Or, Venise, sans armée et sans flotte, ne pouvait tenir qu'en s'appuyant sur l'étranger. Elle se composa une garnison de 18,000 hommes avec tout ce qui tomba sous la main. Gardes civiques, volontaires de terme ferme, lombards, hongrois, toscans, troupes pontificales et napolitaines, rebelles à des gouvernements traîtres, s'organisèrent et s'approvisionnèrent sous de vaillants chefs : Pepe, Ulloa, Cosenz. La plupart étaient nus; on leur fit des uniformes avec des tapis de billards. Restait le côté faible, la mer. Un blocus pouvait réduire Venise en l'étouffant. Et c'est en effet ce qui advint : Venise, jadis puissante par la mer, fut trahie par elle.

Dans les premiers temps, la confiance est, comme la joie, illimitée : on s'embrasse, on se confédère, on fraternise avec tous les ressuscités d'Italie. Délire de la résurrection! Venise mêle sa voix

(1) Tome II, p. 142.
(2) Tome I, p. 164; t. II, p. 327.

à l'hymne des proclamations, au dithyrambe des adresses. On a foi aux républiques qui germent de toutes parts; on a foi aux barricades qui hérissent les capitales; on a foi au Piémont qui s'avance, présomptueux dans sa facile victoire, et malhabile dans sa présomption. La pauvre Italie était au printemps de ses espérances. Radetzky se tenait à Verone, tapi et concentré. Toutes les pièces de cette première et curieuse période, articles de journaux, harangues, décrets, correspondances, éclatent comme un cri d'allégresse, et chantent comme une fanfare : la fanfare de mars 1848.

Rendons justice au gouvernement vénitien; à aucun moment il ne fut dupe de l'illusion qui tournait alors les plus sages têtes, et d'où sortit la politique du *fare da se*. Dès le 28 mars, en notifiant au gouvernement français la proclamation de la république, Manin exprimait le désir d'une intervention. Le poëte Tommaseo, ministre à Venise, s'adressait « au noble cœur » d'un autre poëte, ministre à Paris, et lui demandait des fusils et des vaisseaux : « Je m'adresse à un homme qui aime l'Italie comme elle le mérite; qui appela Venise *le roman du moyen âge*... Ainsi que le frère trouve toujours un morceau de pain à partager avec un frère affamé, ainsi la grande et puissante république française trouvera, etc... » A cette note pathétique, émanée des lagunes, les Affaires étrangères de France répondirent en haut style : « Aucun cœur en Europe ne renferme plus d'amour que le mien pour l'Italie et d'enthousiasme pour Venise en particulier. Permettez-moi d'y joindre mon attachement pour vous et pour les hommes généreux qui portent des Alpes à l'Océan la liberté sur leurs mains réunies. » Cet inutile recours à la France — car les vaisseaux et les fusils ne vinrent point — fut qualifié en termes injurieux par les patriotes de Lombardie et de Piémont : « Quel vertige, écrivait un journal de Milan le 5 avril, quel délire a donc troublé l'esprit des ministres de la république de Venise? Nous ne trouvons pas de paroles assez sévères pour flétrir leur conduite (1). » Suspecter l'intervention française, redouter l'embarras et le surcroît des alliances au moment où l'on avait l'Autriche sur les bras, c'était un acte de politique médiocre, mais un grand service rendu au gouvernement français.

Dans son idée fixe de recours à la France, Manin avait de bonne heure accrédité à Paris deux agents : MM. Pasini et Tommaseo. Leurs instructions se résumaient ainsi : « Intéresser, s'il se peut, l'univers à notre cause. » Ces deux diplomates étaient des esprits

(1) Tome I, p. 169, 175, 197.

fort différents : Tommaseo, brillant et sonore, personnifiait noblement l'emphase italienne; Pasini, novice dans le métier, mais fin, délié, insinuant et persévérant, justifiait la sagacité de Manin qui l'avait enlevé au barreau de Vicence. Envoyés d'une république aux abois, que personne n'a reconnue et qui demande à tous « l'aumône d'un secours (1), » leur étrange situation à Paris intéresse et fait peine. Durant un an entier, cloués aux antichambres du gouvernement, ils épient au passage la procession des ministres éphémères, prennent langue comme ils peuvent au milieu d'incessantes fluctuations; et pour des ambassadeurs improvisés, leur contenance n'est pas mauvaise. Sur ce sol mouvant, de plus aguerris eussent perdu pied. Couloirs des assemblées, salons politiques, entourage des prétendus hommes d'Etat qui pullulaient alors, ils explorent tout, se tenant aux écoutes; ils se faufilent jusqu'aux bureaux de rédaction des grands journaux, à la recherche des secrets que le monde officiel leur refuse; et le soir, dans la chambre d'un hôtel garni, ils s'empressent d'envoyer à Manin leur récolte de bruits, de promesses et d'apparences. Préoccupés du problème redoutable, « être ou n'être pas, » et comme accablés de la gravité de leur mission, ils voient se dérouler sous leurs yeux le vaste courant des opinions parisiennes, si nouveau pour des indigènes du lombard-vénitien, courant orageux, débordé, qui emporte chaque matin les hommes et les choses de la veille, et la seule pensée de leur regard inquiet est celle-ci : Apportera-t-il pour Venise un mécompte ou une espérance? Ils tressaillent au tambour du 15 mai, au canon du 23 juin, au vote du 10 décembre, à ces grands coups de partie où le tout se joue pour le tout, et où ils croient mettre aussi leur modeste enjeu. La longue supercherie des caresses ministérielles ne parvient pas à les détromper; ils ont un besoin de croire et de se confier qui résiste aux déceptions les plus manifestes : on renonce difficilement à l'espérance, quand on n'en a qu'une. Ils redoublent d'éloquence et de persuasion; ils ont des raisons admirables et qui mettent à bout leurs contradicteurs. Ils courent de Paris à Londres, de Londres à Bruxelles, à la poursuite de médiations dérisoires et de congrès fantastiques; ils accumulent projets, mémorandums et contre-projets : tyrannie de l'Autriche, antipathie des Italiens, honneur français, intérêts anglais, ils exploitent ce thème avec des ressources infinies d'esprit et de pathétique, et ils excèdent de la bonté de leur cause l'inflexibilité des puissances, obstinées, elles aussi, dans leur néant.

(1) *Una patria mendica*, disait Manin.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, du premier jour au dernier, ils n'ont pas deviné le mot de l'énigme diplomatique; ce mot, si transparent, était trop cruel, ils n'ont jamais voulu ni le voir ni le pressentir. Je ne suis pas étonné maintenant de la haine de Garibaldi et des siens pour la diplomatie européenne, ni du peu de cas que le mouvement italien semble faire de l'opinion des cabinets. Pendant un an, l'Italie a frappé à la porte des puissances, dans la situation des parents pauvres ou du solliciteur en quête d'une apostille; elle a été bernée et éconduite : qu'on lui permette un peu de rancune.

La correspondance des deux ambassadeurs contient, sur les affaires et les personnages de France, plus d'une observation dont le piquant n'est pas émoussé. De tous nos gouvernants, M. de Lamartine est, sans contredit, le plus maltraité; ils le trouvent phraseur, énigmatique, ennemi caché, et on sent que le mot sacramentel « *tradimento* » est près d'échapper à leur désappointement. Le général Cavaignac n'est guère plus épargné : mou, indécis, tantôt brusque, désespérant, presque incivil, tantôt affable et large en promesses, mais, comme les autres, peu donnant, il n'a pas l'art de leur plaire. Nos ambassadeurs avaient un défaut, celui de quiconque sollicite : entiers dans leurs idées et leurs intérêts, ils se souciaient trop peu des embarras d'autrui. C'est le propre du demandeur de croire qu'il n'y a qu'à donner. M. Bastide est jugé avec plus de faveur : « c'est un honnête homme, » répètent-ils avec une visible satisfaction dans leurs dépêches, « il parle peu, il a les façons sèches (1), mais son langage net et précis respire la sincérité. » Malheureusement M. Bastide, même aux jours de son pouvoir, ne pouvait pas tout, et ce pouvoir prit fin. Eût-il satisfait jusqu'au bout les Vénitiens? Eût-il, comme il le disait, résigné son portefeuille plutôt que ses opinions? Nos diplomates n'en doutent aucunement, et je ne vois pas de raison pour être moins optimiste que la partie intéressée. A peine arrivés, et dans le premier feu, ils avaient poussé jusqu'à l'hôtel de la place Saint-Georges, essayant d'avoir le mot de M. Thiers, « l'homme de la régence. » M. Thiers répondit « qu'il était absorbé par la crainte de voir sa maison pillée et saccagée, et que, pour l'instant, l'horizon de sa pensée n'allait pas au delà. Ils rapportent cette réponse et s'en accommodent avec une candeur qui sent bien ses débuts. Ils virent aussi Lamennais, qui leur parut « un véritable homme d'Etat, très-pratique, très-avisé dans les choses de gouvernement. » Lamennais gouvernait son journal et pensait

(1) Remarque du poëte Tommaseo.

sur Venise comme les Vénitiens. En général, le tableau qu'ils esquissent de la situation n'a rien de flatté : « Le pouvoir est inepte, le peuple point mûr; matérialisme et égoïsme sont les deux mots sinistres qui caractérisent la société, telle que l'ont laissée les derniers rois. Il y a une telle perspective de misère devant le peuple, que c'est un problème de savoir comment on pourra y parer, ou bien comment on contiendra la population. De là la profonde aversion du peuple pour le gouvernement actuel... Il dit que c'est la politique de M. Guizot sous d'autres hommes... Lamennais a beau s'écrier que « l'avenir de la France ne se trouve pas plus sous la coupole des Invalides que dans les tombes de Saint-Denis, » il n'en tremble pas moins, lui comme les autres, à la seule idée d'un prétendant, et surtout du prétendant napoléonien (1). »

Arrive à son tour « le prétendant napoléonien, » malgré le style sibyllin de Lamennais. Nos envoyés en prennent vite leur parti : « Un Bonaparte doit aimer la gloire, se disent-ils, et la gloire, c'est l'intervention en faveur de Venise! » Le président de la République leur donne audience le 25 décembre 1848. On sera peut-être curieux de savoir ce qui s'est passé dans la première entrevue officielle où l'Italie en détresse se trouva face à face avec l'homme puissant qui, dix ans après, a tant fait pour elle, et qui demeure, aujourd'hui encore, son plus ferme soutien. L'envoyé vénitien lui dit : « Un Bonaparte est certainement appelé au gouvernement de la France pour faire trois choses : défaire la centralisation excessive de ce pays; augmenter le respect du pouvoir spirituel du pape en réduisant son pouvoir temporel; enfin, réparer *Campo Formio*. » La première de ces propositions lui plut; il adhéra à la seconde, et la troisième ne l'offensa pas... Il parle (ajoute encore la dépêche) sans la chaleur théâtrale de certains républicains, mais avec beaucoup de fermeté (2). » En somme, l'impression des visiteurs fut bonne. Le 29 décembre, Manin envoyait au Prince-Président une adresse de félicitations : « Venise se présente à vous, lui disait-il, dans la splendeur de sa noble misère, des sacrifices inouïs qu'elle fait pour son indépendance, et à ce titre elle croit que sa voix ne vous sera pas indifférente... Ancien soldat de la liberté italienne, vous êtes destiné par la Providence à reconstituer la grande patrie des Napoléonides. » En cela comme en tout, Manin voyait juste; mais les temps n'étaient

(1) Voyez mai, juin et septembre 1848, t. I, p. 281, 431, 403, 409, 414. — Sur M. de Lamartine, t. I, p. 212, 213, 215, 287. — Sur M. Bastide, t. I, p. 221; t. II, p. 62. — Sur M. Thiers, t. I, p. 281.

(2) Tome II, p. 63.

pas venus. Et ses ambassadeurs ne s'y trompaient pas; car, dès le premier jour, une chose les frappe, et ils y reviennent : « les dispositions personnelles du Président, écrivent-ils, sont favorables à l'Italie, mais l'opinion des ministres et de l'assemblée est hostile (1). Ce n'était pas le plus erroné de leurs jugements.

A côté du futur vainqueur de Solferino, ainsi annoncé, plaçons le vaincu. L'empereur François-Joseph apparaît un instant dans notre collection; et son signalement, assez irrespectueux, est dû à la plume irritée non d'un Italien, mais d'un Autrichien, et qui plus est, d'un archiduc. Lors de la panique autrichienne de mars 1848, les insurgés interceptèrent deux lettres écrites de Verone par l'archiduc Régnier, fils du vice-roi, à son frère Ernest. Ce jeune archiduc a l'esprit caustique, et ses lettres sont à lire. Nul tableau plus vif et plus comique de l'immense sauve-qui-peut où se débandent les forces de l'Autriche. « Nous sommes dans un véritable hôpital de fous... Chacun perd la tête; tous se croient déjà empalés, rôtis... Nous devons cette belle situation à notre gouvernement de *femmes*, se composant : d'un idiot pour empereur, d'un ladre pour successeur présomptif, d'*un gamin présomptueux pour prince héréditaire* (2), et à la suite de ceux-ci, de l'impératrice-mère, Sophie, puis... *e tutti quanti*, les, etc... De cette façon, et par cette *race*, périra notre monarchie qui était si forte. S'il n'arrive pas un miracle, nous pouvons tous faire nos paquets. » Le prince est cru dans ses expressions; mais il faut l'excuser, il avait de l'humeur. Et cependant il ne savait pas tout; on croyait le feld-maréchal solidement établi à Milan, et le comte Pallfy victorieux à Venise. La rumeur révolutionnaire, qui montait du fond des provinces, apportait l'écho de désordres sans gravité, ou réprimés sur-le-champ. Les gardes civiques s'armaient, les bourgeois criaient et les troupes fraternisaient. A ces nouvelles si simples, le cœur du jeune soldat bondit dans sa poitrine. Il envie le sort de tous les commandants de place du royaume : « Comme je me chargerais avec plaisir de la ville de Milan!... Au moins les Milanais connaissent maintenant la musique des pièces de douze; au Broletto elles auront fait des trouées superbes... Les soldats auront montré peu de modération dans l'assaut, tant mieux!... On dit qu'on a fait feu à Venise, et que cinq hommes sont morts. Pas de mal à cela!... Je souhaite aux Milanais qu'il en reste cinq cents sur la place... » Quand on est si bon Autrichien, il est bien permis de prendre quelques libertés avec l'Autriche.

(1) Tome II, p. 64, 66, 71.
(2) L'empereur actuel, François-Joseph, cousin de l'auteur de la lettre. — V. t. I, p. 95-102.

V

Que faisait Venise, pendant que le zèle de ses ambassadeurs s'agitait si vainement à Paris? Elle tenait tête aux soldats de Welden, de Haynau et de Radetzky, vainqueurs à Novare; depuis le 2 avril, elle se battait nuit et jour, au bruit des applaudissements de la *Fenice*, de la musique des gondoles, et des vivats de la Piazza. Elle s'obstinait à tourner ses regards vers nous; en moins d'une heure, une demande d'intervention à notre adresse se couvrait de sept mille signatures. Elle se cramponnait aux plus fugitives et aux plus imaginaires espérances; elle formait avec la Hongrie une alliance tardive, association de deux désespoirs. Abandonnée de la diplomatie, la cause vénitienne succomba et se releva tout à la fois dans un siége mémorable, justement loué même par l'exagération italienne. Il y a des exemples d'un courage plus fanatique et plus sombre, il n'y en a pas d'une résistance plus virile et plus tenace.

« Bien défendue et bien approvisionnée, Venise est inexpugnable, » disait Manin. Nous n'avons pas à discuter cette opinion : l'artillerie nouvelle doit la modifier. En 1849, ce groupe de 127 îles qu'on appelle Venise était protégé par des fortifications dont le développement n'embrassait guère moins de 90 milles; 550 bouches à feu armaient 70 forts ou batteries. C'est là que se maintint, sous un bombardement de six mois, la garnison de 18,000 volontaires énergiquement commandée. « Il n'est pas un pouce de ce sol, sur lequel roule le voyageur dans la course rapide des wagons vers Venise, qui n'ait bu le sang d'un héros (1). » Les Autrichiens avouent une perte de 20,000 hommes. Vers la fin de mai, après deux mois de siége, ils emportèrent le fort de Malghera et arrivèrent en face de la lagune, à l'entrée de ce pont prodigieux, long de 3,600 mètres et de 222 arches, qui relie Venise à la terre ferme; 13 arches avaient été détruites, et 4 batteries, soutenues d'une flottille, défendaient le reste. Leur effort s'y brisa. Deux mois après, ils imaginèrent d'établir leurs canons sur des plates-formes inclinées à 45 degrés, et, par l'effet de cette inclinaison, les boulets de 24 portaient à 5,330 mètres, les bombes à 3,600 et 3,850, les boulets rouges à 4,000. Plus de la moitié de

(1) Flagg, t. II, p. 166.

la ville se trouvait sous le tir des boulets rouges et des bombes, plus des deux tiers sous le tir des boulets de 24 (1). La population des quartiers atteints émigra sans murmure, et s'entassa dans la partie épargnée, où le choléra la suivit.

Un dialogue, cependant, s'engageait entre Manin et les représentants. « Voulez-vous résister? — Oui. — A tout prix? — A tout prix. — Rappelez-vous que je vous imposerai des sacrifices énormes! — Nous les ferons (2)! » Et à la première sommation de l'ennemi l'assemblée répondait : « Au nom de Dieu et du peuple, l'assemblée décrète à l'unanimité : Venise résistera à l'Autriche à tout prix. » L'âme de Venise tout entière avait inspiré la réponse. Peuple, députés et gouvernement se tenaient unis et serrés dans une inflexible conspiration de résistance et une froide volonté de mourir. Durant six mois d'angoisses et de souffrances, pas un tiraillement, pas de factions, pas de brigues. Et pourtant, que de prétextes aux violentes sorties de l'esprit personnel, sous couleur de patriotisme! La ville manquait d'argent. Pauvre entre toutes les cités d'Italie, elle ne possédait que deux propriétés : une maison pour les vivants — le palais des doges; et un terrain pour les morts — le cimetière (3). Elle se greva de 60 millions de livres (51 millions de francs). La classe riche, dont les biens en terre ferme étaient alors sous les pieds de l'ennemi, couvrit immédiatement les emprunts. Un jour vint néanmoins où l'orage éclata au parlement, et l'émeute dans la rue; ce fut au moment où, poudre, blé, argent, tout manquant à la fois, Manin dut parler de capitulation. Il s'était réservé le secret de l'irréparable détresse et le souci de la dernière heure. En le révélant aux siens, il l'eût livré à l'ennemi. Il fallait donc engager à se rendre une armée ivre d'héroïsme, un peuple exalté par ses sacrifices, désarmer tous les courages, et leur taire leur impuissance.

Ce fut alors que Manin, faisant un suprême appel à l'amour des Vénitiens, demanda au peuple assemblé sur la place Saint-Marc un dernier vote de confiance. « Je m'adresse, s'écria-t-il d'une voix forte, je m'adresse franchement à la garde civique : a-t-elle pleine confiance dans ma loyauté? (*Oui! oui!* Acclamations enthousiastes et prolongées.) — Vous ne pourrez malheureusement toujours compter sur mon esprit, sur mes forces physiques, morales et intellectuelles; mais sur mon affection pour vous, profonde, ardente, impérissable, comptez-y tou-

(1) *Daniel Manin*, par Henri Martin, 1859, p. 306.
(2) Documents authentiques, tome II, p. 172.
(3) Tome II, p. 9.

jours, quelles que soient les épreuves que la Providence nous réserve. Vous pourrez dire peut-être : *Cet homme s'est trompé*, mais jamais vous ne direz : *Cet homme nous a trompés.* (*Jamais! jamais!*) — Jamais je n'ai trompé personne, jamais je n'ai tâché de faire naître des illusions que je ne partageais pas ; jamais je n'ai dit : espérez, lorsque je n'espérais plus... » Vaincu par un malaise subit, il ne put aller plus loin. Il se laissa tomber à terre ; pleurant à chaudes larmes, et frappant le sol de ses poings, il s'écriait : « Avec un pareil peuple, être forcé de céder! » Le 23 août, la veille même de la reddition, des groupes menaçants s'étaient formés ; il s'avança au milieu d'eux avec l'indomptable énergie de son caractère : « Etes-vous Italiens? (*Oui! oui!*) — Voulez-vous mériter d'être libres bientôt? (*Oui! oui!*) Eh bien, chassez loin de vous les hommes indignes qui vous excitent! Si la force supérieure des armes, si l'abandon de l'Europe entière... (*Vive Manin! vive Manin!*) Conservons l'honneur immaculé de cette Venise admirée du monde entier pour la conduite que vous avez tenue jusqu'à ce jour. *Vive l'Italie!* » Une immense émotion s'empara de tous les cœurs et les applaudissements devinrent frénétiques. Dans la nuit, le mot d'ordre, le dernier avant l'exil, qu'il donna aux patrouilles de ronde fut celui-ci : « *Sauvons l'honneur de cette ville infortunée.* »

Ainsi tomba Venise, le 24 août 1849. Rome était occupée depuis six mois, Florence depuis deux mois ; l'Autriche et le Piémont avaient signé la paix depuis trois semaines, et l'on savait la trahison de Georgey. Vivres, poudre, argent, espoir, tout fut épuisé le même jour (1).

En quittant « sa patrie infortunée, » Manin lui laissait, pour consolation et pour espérance, « cet honneur, » si pieusement protégé et garanti, d'une liberté sans tache, et la splendeur de son invincibilité. Le jour approche où tant de dévouements ensevelis dans les canaux muets des lagunes, tant de douleurs amassées et comprimées fructifieront pour la délivrance. Il y a là une certitude morale qui antidate la certitude du fait et la prépare. Ou l'idée qui soulève et affranchit l'Italie succombera, ou elle affranchira Venise. Rayonnant sur la Péninsule entière, elle ne peut pas rester éclipsée et impuissante là où elle a brillé d'un incomparable éclat. La plus italienne des cités d'Italie ne peut pas appartenir à l'Autriche, en face de l'indépendance triomphante, comme une dérision et un défi jeté à sa victoire. C'est ce que sentait Manin, même en cette navrante journée du 27 août, où le vaisseau français *le*

(1) Tome II, p. 385, 394, 397.

Pluton l'emportait vers la France, seul pays d'exil qui rende aux proscrits la patrie. Brisé d'émotions, et déjà envahi par le mal qui, huit ans plus tard, l'a enlevé, traînant un fils enfant, une fille malade, une femme mourante, la foi seule vivait et protestait en lui : foi en l'Italie, foi en la France. « Tenons pour certain, répétait-il, que, le jour où la France se réveillera, où elle reprendra la conscience de sa force, de sa mission, de ses propres intérêts, elle pourra d'un seul coup changer nos destinées. » C'est cette double foi qui l'a soutenu dans l'indigence laborieuse où s'usait misérablement une vie disputée et comme arrachée par lambeaux à la mort; c'est cet intrépide regard tourné vers un avenir meilleur et prochain qui a prolongé son martyre et l'a rendu fécond jusqu'à la fin pour la rédemption italienne. Quand, frappé des plus rudes atteintes de l'adversité, et privé même de la douceur dernière de la souffrance, qui est de souffrir à deux, il ne lui resta plus que la froide solitude d'une âme désolée et les ruines de ses affections les plus chères, une autre pensée venait aussi par intervalles ramener la sérénité d'une bonne conscience dans cette longue revue de souvenirs en deuil... Pensée digne de Vauvenargues et qui efface, à elle seule, du front de l'Italie la souillure de Machiavel : « Nous ne devons point nous repentir, nous devons nous glorifier de nous être montrés loyaux, modérés, généreux, même envers nos ennemis. Dans la défaite matérielle et réparable, le sentiment intime de la supériorité morale devient un soutien et une force. Quand même, ce que je ne crois pas, on eût pu vaincre par des moyens que le sens moral réprouve, la victoire eût été achetée trop cher. Elle n'eût été ni vraiment utile ni d'un effet durable. Des moyens que le sens moral réprouve, lors même que matériellement ils seraient utiles, tuent moralement. Aucune victoire ne mérite d'être mise en balance avec le mépris de soi-même (1). »

L'Italie, si docile aux conseils de Manin, écoutera sans doute aussi celui-là. Le noble cœur de Manin ne l'abusait point : même en politique, la probité est une force, et la conscience offensée exerce d'inévitables représailles. L'injustice prétendue des événements n'est bien souvent qu'éphémère ou apparente. Il est certains succès pires que des revers.

(1) Tome II, p. 120.

CHARLES AUBERTIN.

LES ARYENS

ET

LES SÉMITES

ÉTUDE D'ETHNOGRAPHIE RELIGIEUSE

ET POLITIQUE

— Suite et fin (1) —

III

L'histoire du peuple arabe et l'établissement de l'islamisme nous offriraient encore de nouveaux arguments contre le prétendu monothéisme de la race sémitique. Est-il besoin de rappeler les trois cent soixante idoles qui peuplaient au v[e] siècle le sanctuaire de la Caaba, idoles parmi lesquelles figuraient bon nombre de déesses, notamment la fameuse Lât, si chère à la noble tribu des Thâkifs; l'incrédulité, la dérision et la haine qui accueillirent les premières prédications de Mahomet, prédications dont l'idée fondamentale n'était nullement spontanée, mais évidemment empruntée au judaïsme et au christianisme nestorien; le petit nombre des adeptes primitifs de l'islam; la violence qui présida à son adoption par les Koréishites et par la plupart des tribus de l'Yémen? Certes, rien n'est plus propre que l'étude des origines de l'islam, ce monothéisme par excellence, à démentir la croyance innée des Sémites au Dieu unique, et à confirmer cette vérité, signalée plus haut comme inconciliable avec la doctrine des races : à savoir, que les grands hommes,

(1) Voir la livraison du 15 janvier.

les initiateurs sont moins la personnification que l'éclatante contradiction des tendances générales; qu'ils s'imposent à la foule, bien plus qu'ils ne sont portés par le flot populaire.

Serait-il vrai que le prophétisme et l'intolérance religieuse constituassent chez les Sémites des caractères de race plus réels que ceux que l'on a cru trouver dans le fond même des doctrines? Nullement. Si, aux yeux du rationalisme pur, la race sémitique a produit dans Moïse, Jésus et Mahomet les plus éminents fondateurs de religions, la race aryenne n'a-t-elle pas eu aussi ses grands initiateurs : les Richis de l'Inde, les chantres du Rig-Véda, Manou, le législateur du brahmanisme, Çakya Mouni, le fondateur du bouddhisme, les deux Zoroastre, qui fixèrent la religion iranienne, les Orphée, les Linus, les Numa, les Odin? Quant aux prophètes secondaires qui jouèrent un si grand rôle religieux et surtout politique dans l'histoire du peuple hébreu, nous ferons d'abord remarquer qu'il s'agit là d'un fait essentiellement hébraïque, auquel les autres nations sémitiques ne présentent rien d'analogue, pas même les Arabes antérieurs à l'islamisme. Le prophétisme hébreu fut la conséquence du monothéisme si fortement constitué par Moïse, et de cette croyance à une alliance intime, à des rapports continus entre le Dieu unique et la postérité d'Abraham, que le législateur du Sinaï avait ravivée dans l'esprit d'une partie au moins de son peuple. Du reste, les nations aryennes offrent des faits analogues au prophétisme hébreu. Qu'était-ce donc que tous ces oracles si fameux du paganisme, ces pythies, ces sibylles, ces devins de la Grèce, sinon les organes d'une exaltation religieuse analogue à celle qui animait les prophètes d'Israël? N'a-t-on pas vu, à l'époque de la ferveur puritaine, et ne voyons-nous pas encore dans l'Amérique du Nord, l'enthousiasme prophétique renaître sous l'influence des lectures et des croyances bibliques chez des nations de pure race aryenne? Enfin, les Joguis de l'Inde actuelle, s'élevant à force d'austérités et de méditations à la plus haute réputation de sainteté, réchauffant par leurs libres prédications l'ardeur religieuse du peuple, ne nous présentent-ils pas, chez les descendants des anciens Aryas, une image des Naziréens et des prophètes de la Judée?

On ne saurait méconnaître que l'intolérance religieuse, qui a caractérisé le christianisme et le mahométisme, n'ait ses racines et ses exemples dans l'intolérance hébraïque, et ne soit, par conséquent, un fait d'origine sémitique. Mais nous ne voyons pas que cette intolérance fût répandue chez les autres Sémites antérieurement à l'islamisme, Syriens, Phéniciens, Carthaginois, Ba-

byloniens, Arabes même. Nous savons, au contraire, que ces derniers, parmi lesquels réside aujourd'hui le foyer du fanatisme musulman, comme l'attestent de récents et douloureux exemples, n'étaient, au moment où commença la prédication de Mahomet, ni fanatiques, ni intolérants, mais qu'ils se montraient, au contraire, fort indulgents pour les croyances ou l'incrédulité d'autrui. L'intolérance ne fut chez les Hébreux que l'effet du monothéisme et des prescriptions positives et souvent atroces de la loi mosaïque. Le polythéisme, quel qu'il soit, s'accommode aisément des dieux, des cultes, des superstitions étrangères qui reposent sur son propre principe, celui de la pluralité des êtres divins. Mais la croyance au Dieu unique ne peut se prêter à de semblables compromis sans abdiquer, sans s'anéantir. Or, cette croyance et la législation destinée à en assurer le maintien ne furent que des faits exceptionnels dans l'ancien monde sémitique. Les conséquences de ces faits ne peuvent donc servir à caractériser une race tout entière. Enfin, bien que l'intolérance n'ait joué un rôle important dans l'histoire des nations européennes que depuis leur conversion aux religions d'origine sémitique, ce serait une grave erreur que de considérer cette fatale passion comme étrangère à la race aryenne. Nous savons avec certitude que le bouddhisme indien fut de la part des brahmanes l'objet de persécutions sanglantes et prolongées qui bannirent presque complétement ce système religieux de l'Hindoustan, où il avait pris naissance. Le polythéisme gréco-romain, tolérant pour les superstitions des autres peuples, se montrait intraitable dès que son principe général était contesté. De là les jugements qui frappèrent Protagoras, Prodicus, Alcibiade et Socrate, les persécutions des empereurs de Rome païenne contre les chrétiens. Voilà donc chez les peuples aryens des exemples authentiques d'intolérance auxquels l'influence sémitique est complétement étrangère. On ne saurait, par conséquent, présenter l'intolérance comme une disposition exclusivement propre aux descendants de Sem.

Nous n'insisterons pas plus longtemps sur le côté religieux de la question, si compendieusement développé par les écrivains que nous combattons; nous avons hâte de contrôler les autres considérations qu'ils ont présentées sur les caractères distinctifs des Aryens et des Sémites. Faut-il passer condamnation sur l'infériorité intellectuelle, morale et politique attribuée aux descendants de Sem? ou ne doit-on voir dans cette appréciation qu'une opinion erronée et basée sur une étude incomplète des faits? Telle est la question à résoudre.

L'inaptitude à la philosophie, aux sciences et aux arts, le manque d'étendue et de flexibilité d'esprit, peuvent être reprochés avec quelque raison aux Arabes nomades et aux Hébreux, pendant une certaine période. Mais n'oublions pas que les premiers, toujours en présence d'une nature aride et monotone, condamnés à une vie errante et misérable, étaient par cela même hors d'état de s'élever à une culture scientifique et artistique qui exige impérieusement une résidence fixe, un état avancé de richesse et de civilisation, un certain degré de sécurité et de loisir. « Le désert est monothéiste, dit l'historien des langues sémitiques. Sublime dans son immense uniformité, il révéla d'abord à l'homme l'idée de l'infini, mais non le sentiment de cette vie incessamment créatrice qu'une nature plus féconde a inspiré à d'autres races. » Par la même raison, le désert est peu favorable à l'art et à la science, car le génie de l'imitation et la curiosité ne peuvent être éveillés que par la variété et la mobilité des phénomènes naturels et de la vie sociale. La monotonie et la stérilité du brûlant séjour des Arabes errants, la simplicité et l'uniformité qu'elles imprimaient à leur existence ne laissaient d'autre exercice possible au génie de ce peuple que le perfectionnement de sa langue et l'épanouissement de sa poésie. De là l'excessif raffinement et la richesse de la langue arabe au VIe siècle de notre ère, l'élégance et la beauté de la poésie des Moallakat et du cycle d'Antar. Cette poésie récitative et non écrite ne comportait point les longs développements de l'épopée, à laquelle la simplicité de la vie arabe et l'absence de grands événements politiques n'offraient aucun de ces éléments qui servent de canevas et de support à une œuvre de longue haleine. Sans les grandes guerres de l'Inde primitive, sans le siége de Troie, nous n'aurions pas le Mahâbhârata ni le Ramâyana, l'*Iliade* ni l'*Odyssée*. D'ailleurs, combien de peuples de race aryenne, placés dans des conditions bien plus favorables que les Arabes, sont pourtant restés autant et même plus qu'eux étrangers à la poésie épique! Ainsi les Arabes Bédouins n'eurent pas de science, parce que les éléments observables, la fixité et les loisirs d'une vie sédentaire leur faisaient également défaut; point d'arts, parce qu'ils ne pouvaient connaître d'autres demeures que des tentes, d'autres temples que la voûte du ciel, d'autres sépultures que les sables mobiles du désert. Leur littérature, leur poésie furent ce qu'elles pouvaient être dans les conditions naturelles et immuables qui déterminaient leur genre d'existence.

Les Hébreux, enfermés par leur religion dans un cercle inflexible, absorbés par la culture d'un sol ingrat et par des

guerres incessantes, isolés de la mer, qui ouvre aux yeux de l'esprit comme à ceux du corps les vastes horizons, les Hébreux, tant que dura leur existence nationale, ne furent guère plus que leurs frères les Arabes placés dans une situation favorable au développement de la philosophie, des sciences et des arts. Cependant, le génie hébraïque ne fut point stérile dans ces diverses branches de l'activité intellectuelle. Il posséda au plus haut degré le sens et la précision historiques, qui constituent la base de toutes les sciences sociales, et, tandis que les nations aryennes s'égaraient dans les rêves confus de leurs mythologies, de leurs cosmogonies, de leurs allégories, il recueillit, sous une forme nette et rationnelle, les plus antiques annales du genre humain. De même qu'il créa le premier le style historique et la chronologie, le premier aussi, et même le seul parmi tous les peuples de l'antiquité, il s'éleva jusqu'à la conception de la philosophie de l'histoire. Tel est, en effet, le caractère que les exégètes allemands reconnaissent avec raison dans le livre de Daniel. « Ce livre relativement moderne, dit M. Renan, peut être considéré comme le plus ancien essai de philosophie de l'histoire. Les révolutions qui traversaient l'Orient, les habitudes cosmopolites du peuple juif, et surtout l'intuition que ce peuple a toujours eue de l'avenir, lui donnaient, sous ce rapport, un immense avantage sur la Grèce. Tandis que l'histoire politique, je veux dire l'histoire des luttes intérieures de la cité, a trouvé en Grèce et en Italie ses plus excellents interprètes, Israël a eu le premier la gloire d'envisager l'humanité tout entière, de voir dans la suite des empires autre chose qu'une succession fortuite, et d'assujettir à une formule de développement les affaires humaines. Incomplet tant qu'on voudra, ce système de philosophie de l'histoire est au moins celui qui a le plus vécu. Il a duré depuis l'époque des Machabées jusqu'à nos jours. Saint Augustin, dans la Cité de Dieu, et Bossuet n'y ont rien ajouté d'essentiel. » A ces aptitudes historiques, si rares chez les peuples de l'antiquité, les Hébreux joignirent une remarquable profondeur dans l'étude des plus hautes questions de la philosophie morale. Même aux yeux du rationaliste qui n'admet point le surnaturel, la théorie de la création et le dogme de la chute de l'homme formulés dans la Genèse sont des conceptions de la plus haute portée. Les grands problèmes de la destinée humaine, des rapports de l'homme avec Dieu et le monde, furent-ils jamais posés avec plus de netteté, discutés avec plus de puissance que dans l'Ecclésiaste, le livre des Proverbes et le poëme de Job? S'il est vrai que ce dernier ouvrage et une partie des deux autres soient d'origine

arabe, qu'importe? nous ne sortons pas pour cela du monde sémitique, et les Hébreux n'auraient eu guère moins de mérite à goûter et conserver les spéculations de leurs voisins que ces derniers à les concevoir. Il nous paraît très-vraisemblable que les sciences naturelles atteignirent à un certain développement pendant la période la plus brillante de la royauté hébraïque. Le livre des Rois nous apprend que Salomon prononça trois mille paraboles et composa cinq mille cantiques; « qu'il traita des arbres, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope des murailles; qu'il parla aussi des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles et des poissons. » (*Rois*, ch. IV, V, 22, 33.) Il est difficile de ne pas voir dans ces paroles l'indication de traités descriptifs d'histoire naturelle, composés par les ordres du fils de David, et dont la rédaction lui aura été personnellement attribuée, suivant un usage dont l'Orient offre plus d'un exemple. Ces ouvrages scientifiques ont péri dans les terribles vicissitudes de l'histoire d'Israël, comme ont péri les paraboles et les cantiques du même Salomon, ou plutôt des poëtes de son temps, comme ont disparu plusieurs ouvrages historiques cités dans la Bible, comme faillit disparaître le livre de la Loi lui-même, dont un seul exemplaire fut retrouvé au temps du roi Josias. Nous ne possédons qu'une partie de la littérature sacrée des Hébreux, dont la conservation fut pourtant l'objet des soins spéciaux du sacerdoce. Selon toute vraisemblance, il dut exister à côté de cette littérature une foule d'écrits à jamais perdus pour nous, qui donneraient peut-être un éclatant démenti à la prétendue incapacité scientifique du peuple juif.

Il n'est pas besoin, ce nous semble, de célébrer ici les mérites de la poésie hébraïque, proclamée par les critiques les plus éminents au-dessus de l'éloge, surtout dans le genre lyrique. On pourra relever quelques contre-sens, quelques erreurs d'interprétation chez les écrivains qui ne l'ont étudiée qu'à travers des traductions imparfaites; mais l'ensemble de cette poésie n'en demeure pas moins admirable et sans rival dans l'expression du sentiment religieux. Nous ferons seulement remarquer que le génie hébraïque est beaucoup moins étranger qu'on ne l'a prétendu aux formes de l'épopée. Que sont la Genèse, l'Exode, certaines parties du livre des Juges, sinon des récits épiques où un merveilleux simple et sublime se mêle au tableau de grands événements historiques et au jeu des passions humaines? N'est-ce pas à cette source féconde qu'a été puisée l'une des plus grandes épopées des temps modernes, *le Paradis perdu?* Faut-il donc, pour avoir des titres au génie épique, délayer dans des myria-

des de vers un monstrueux assemblage d'allégories, d'événements impossibles, d'obscures rêveries philosophiques? A nos yeux, les premiers livres de la Bible méritent autant le nom d'épopée que le Mahâbhârata ou les chansons de geste, et nous croyons que les critiques qui ne sont pas possédés par la passion de l'indo-germanisme partageront cet avis.

On admettra difficilement qu'un peuple si heureusement doué sous le rapport de la poésie fût atteint d'une incapacité absolue dans le domaine de l'art. L'aptitude musicale des Hébreux a éclaté de nos jours par de trop nombreux et trop illustres exemples pour qu'il soit possible de la refuser dans le passé à un peuple dont la littérature était avant tout lyrique. La prohibition religieuse de toute représentation figurée des êtres animés opposait sans doute de sérieux obstacles au développement des arts plastiques. Cependant, nous savons qu'elle fut plus d'une fois violée, et que des veaux d'or et d'autres idoles s'élevèrent trop souvent dans les bois et sur les collines. Il existait donc des artistes capables de les ciseler. Nous lisons au chapitre xxxv de l'Exode que « Betzaléel, fils d'Uri, fils de Ur, de la tribu de Juda, était rempli d'intelligence et de savoir pour toute sorte d'ouvrages, notamment pour inventer les dessins d'objets travaillés en or, en argent et en airain; qu'il excellait dans la gravure des pierres précieuses et dans l'art de faire en bois des ouvrages exquis; qu'Aholiab, fils d'Ahisamac, de la tribu de Dan, possédait les mêmes talents, et que tous deux avaient à cœur de les enseigner. » Evidemment, c'étaient là de véritables artistes en orfévrerie et en glyptique, et l'on voit, par la description des objets destinés au culte dont Moïse leur confia l'exécution, qu'ils devaient posséder une remarquable habileté. Bornons-nous à rappeler le propitiatoire d'or pur, long de deux coudées et demie, et surmonté de deux chérubins, également d'or, qui l'ombrageaient de leurs ailes éployées ; le chandelier d'or à sept branches; les ornements du grand-prêtre, couverts des gemmes les plus rares et les plus dures, sur lesquelles étaient gravées en creux les noms des tribus. Les arts plastiques n'étaient donc pas inconnus aux Hébreux au moment de leur sortie d'Egypte, et il n'existe aucune raison de penser que la tradition s'en soit perdue parmi eux après leur établissement dans la terre promise. Nous voyons, au contraire, dans la description du temple de Salomon, que ce prince en fit lambrisser l'intérieur d'ais de cèdre, sur lesquels furent sculptées des fleurs et des palmes relevées en bosse; qu'il fit placer dans le sanctuaire deux chérubins aux ailes éployées, sculptés en bois d'o-

livier et dorés, d'une hauteur de dix coudées. La Bible ne dit point que Salomon ait dû recourir pour ces ouvrages de sculpture à des artistes étrangers. Ce fut seulement pour la fonte des grandes pièces d'airain qu'il appela de Tyr le fondeur Hiram, non pas, selon toute vraisemblance, parce qu'il n'existait point de fondeurs chez les Hébreux, mais parce que cet artiste était le plus habile et le plus renommé de son temps. Or, Hiram était fils d'une femme veuve de la tribu de Nephtali et d'un père tyrien. C'était donc un homme de pure race sémitique. Chacun peut lire au chapitre VII du livre des Rois la description détaillée des œuvres vraiment magnifiques qu'Hiram modela et fondit pour Salomon. On y remarque deux colonnes d'airain de 10 mètres de hauteur, entourées d'un réseau d'ornements et surmontées de chapiteaux en forme de fleurs de lis de 2 mètres 16 centimètres de hauteur; la fameuse mer d'airain, vaste bassin circulaire de 5 m. 40 de diamètre sur 2 m. 70 de hauteur, porté sur douze figures de taureaux en plein relief, groupés trois par trois et regardant les quatre points cardinaux. La conception et l'exécution de pareilles œuvres font assurément le plus grand honneur à l'art sémitique. Les faibles débris qui nous restent de cet art sont de nature à confirmer la haute opinion que nous en inspirent les récits de la Bible. On sait que M. de Saulcy a retrouvé quelques-uns des tombeaux des rois de Juda, remarquables par l'élégance des proportions et la gracieuse délicatesse des ornements sculptés, et qu'il a restitué à l'art juif ces œuvres, dont quelques-unes avaient été jusqu'ici attribuées au ciseau grec. On peut voir au musée du Louvre un admirable sarcophage en basalte noir qui a renfermé les restes d'un roi sidonien, et qui ne le cède en rien aux œuvres analogues de l'Egypte. En présence de pareils faits, que deviennent toutes ces affirmations tranchantes et dénuées de preuves sur l'incapacité artistique des Sémites?

L'aptitude aux sciences et aux arts des Arabes et des Juifs, ces deux rameaux les plus purs de la famille sémitique, acquiert un nouveau degré d'évidence quand on reporte ses regards des antiquités de leur histoire sur des périodes plus récentes. Déjà au temps des Ptolémées, Alexandrie renfermait un nombre considérable de Juifs hellénisants, qui se livraient à l'étude des langues, des mathématiques et des autres connaissances cultivées dans cette ville savante. De cette école sortit le célèbre Philon, l'auteur de *la Vie contemplative* et l'un des promoteurs du néoplatonisme. Vers la même époque, la Judée produisait l'historien Flavius Josèphe, dont les écrits, s'ils ne sont pas sans défauts, ne sont pas non plus sans mérite. La destruction de Jérusalem et les calamités

que fit peser sur les Juifs la haine successive des païens et des chrétiens, comprimèrent l'essor de leurs facultés pendant une période qui fut non-seulement pour eux, mais pour tous les peuples soumis au joug des empereurs de Rome, une ère de décadence et de stérilité. Ce fut seulement un siècle après la naissance de l'islamisme que le génie sémitique fit sa brillante rentrée dans le domaine de l'intelligence par le rapide épanouissement de la science arabe. Tandis que des barbares de race aryenne couvraient encore l'Occident de ruines et de ténèbres, ces Sémites, si longtemps obscurs et nomades, créent tout à coup une civilisation splendide, s'initient rapidement à la science de l'ancienne Grèce, oubliée dans sa propre patrie, en recueillent d'une main pieuse les débris épars, traduisent philosophes, mathématiciens, astronomes, médecins, naturalistes, historiens, et, en peu d'années, égalent et dépassent leurs maîtres. Certes, c'était déjà un rare mérite à ces fils du désert, à ces héros du fanatisme, que d'apprécier la valeur d'un savoir dont les vaincus possédaient encore en dépôt les monuments sans les comprendre. Quand les Arabes n'auraient donné d'autre preuve d'aptitude intellectuelle que d'apprendre ce que les Grecs avaient découvert avant eux, de maintenir la science à ce niveau et d'en transmettre le flambeau à l'Occident, ils auraient déjà suffisamment montré par là leur capacité scientifique, et bien mérité du monde. Toutes les p oques, en effet, ne sont pas signalées par de grandes découvertes, et l'on ne saurait proclamer l'infériorité d'un peuple parce qu'il aura été déshérité de ces bonnes fortunes du génie. Mais les Arabes ont fait plus : ils ont été inventeurs, créateurs originaux, ils ont fait faire de grands pas à la science. C'est d'eux que nous tenons l'ingénieux système de la numération décimale et toute l'arithmétique moderne. Ils ont retrouvé l'algèbre, et l'ont portée bien au delà des bornes où s'étaient arrêtés les Grecs; ils ont réformé la trigonométrie, perfectionné la géodésie, et enrichi l'astronomie de résultats importants. On leur doit la mesure très-approchée de l'obliquité de l'écliptique, de la longueur du degré terrestre, de la précession des équinoxes, de l'excentricité de l'orbite solaire et du mouvement de son apogée, la découverte de plusieurs inégalités dans les mouvements planétaires, les premières théories sur la réflexion et la réfraction de la lumière. L'alchimie arabe est la mère de la chimie moderne, et c'est aux médecins juifs et arabes de Salerne, de Tolède et de Cordoue que remonte la renaissance, en Europe, de l'art de guérir. Enfin, personne n'ignore à quel brillant développement philosophique donna lieu, parmi les Arabes, l'étude des œuvres

d'Aristote, ni la profonde influence que les Avicenne et les Averroës exercèrent sur la scolastique occidentale. En même temps, la littérature arabe produisait des œuvres historiques bien préférables aux informes chroniques de notre moyen âge, des traités géographiques, des relations de voyages, qui sont encore consultés avec fruit de nos jours. Ne craignons pas de l'affirmer, la science sémitique, du VIIe au XIIe siècle, fut incomparablement supérieure à la science européenne du VIe au XVIe; et si l'Europe a reconquis depuis lors la palme scientifique, elle le doit surtout aux travaux antérieurs des Sémites.

Mais, dit-on, la science sémitique a péri, et sa chute atteste combien était fragile cette culture passagère et empruntée. Eh quoi! la science aryenne n'a-t-elle pas aussi succombé, et n'a-t-il pas fallu pour la raviver dans l'Occident, qu'elle se retrempât aux mêmes sources où avaient puisé les contemporains des califes? On sait comment s'éteignirent la philosophie et la science arabes. Elles furent écrasées par la recrudescence du fanatisme musulman, qu'avaient exaspéré les croisades et la guerre contre les chrétiens d'Espagne, et par le développement de la théologie ascharite. Elles eurent le sort que faillit éprouver au XVIe siècle la science occidentale à peine renaissante, et qu'elle aurait inévitablement subi sans la découverte de l'imprimerie, la réforme et l'indépendance conquise à cette époque par les pouvoirs laïques. Tandis que la science européenne eut la bonne fortune de succéder à une théologie déjà vieillie et de voir ses premiers progrès coïncider avec l'affaiblissement du joug catholique, la science arabe plus hâtive précéda la théologie musulmane, et ne se heurta contre cet adversaire qu'au moment où, plein de jeunesse et de vigueur, il était encore surexcité par les agressions armées du christianisme occidental. Ces considérations expliquent son malheureux sort bien mieux qu'une prétendue incapacité de race, démentie par cinq siècles de lumières et de progrès. Depuis le fatal triomphe du fanatisme mahométan, un seul rameau de la famille sémitique, le peuple juif, a pu continuer de se livrer aux travaux de l'intelligence, et toutes les fois qu'une oppression systématique ne l'a pas relégué dans les rangs les plus infimes de la population, il ne s'est pas montré indigne de ses devanciers arabes. Parmi la foule d'hommes remarquables que ce peuple a produits dans les temps modernes, je me bornerai à rappeler le philosophe Baruch Spinosa, le mathématicien Ozanam, le critique Moïse Mendelssohn, le romancier et l'orateur politique Disraéli, l'historien Salvador, enfin la brillante pléiade des modernes compositeurs israélites, que je n'aurais pas cités si la musique n'était devenue de

nos jours une science profonde en même temps qu'un art sublime et délicat.

Mais l'histoire a encore conservé le souvenir d'autres peuples sémitiques qui se sont distingués par tous les arts de la civilisation. Tels furent les Phéniciens, les Carthaginois, les Babyloniens, enfin les Syriens, dont la science, célèbre dans l'antiquité, nous a légué un document curieux et récemment retrouvé, *l'Agriculture nabathéenne*. Les Sémites de la Phénicie furent considérés par toute l'antiquité comme les inventeurs et les propagateurs de l'écriture alphabétique, découverte qui révèle une merveilleuse puissance d'analyse et de concentration intellectuelle. On sait à quel magnifique et précoce développement l'industrie, le commerce et la navigation atteignirent dans les cités phéniciennes, et il y a tout lieu de penser que les arts plastiques n'y furent pas moins heureusement cultivés. Nous avons déjà rappelé les œuvres d'art que le Tyrien Hiram fondit en airain pour Salomon. D'après les autorités les plus compétentes, les armes ciselées dont se couvraient les héros grecs et qu'Homère se plaît à décrire comme les œuvres divines de Vulcain, ces armes sortaient des forges sidoniennes. La civilisation phénicienne a complétement péri et n'a laissé que de faibles vestiges, peut-être recherchés avec trop peu de soin jusqu'ici. La haine de Rome a enveloppé dans une commune destruction les monuments des sciences, des arts et de la littérature puniques. C'est à tort, selon nous, que plusieurs écrivains ont attribué à l'ignorance et à la grossièreté du peuple carthaginois l'absence de tels monuments, qui s'explique trop bien par les fureurs d'un ennemi implacable et victorieux. Pline nous apprend que le sénat romain, après la prise de Carthage, fit distribuer aux princes d'Afrique les bibliothèques qu'on y trouva. De plus, il ordonna qu'on traduisît en latin les vingt-huit volumes que le général carthaginois Magon avait composés sur l'agriculture. On lit dans Cornélius Népos qu'Annibal était versé dans les belles-lettres. Tous ces faits ne permettent pas de douter qu'il n'existât à Carthage une littérature dans laquelle le sénat romain, alors sensible seulement à l'utile, ne remarqua que l'ouvrage technique de Magon. Rappelons enfin, pour démontrer l'aptitude des Sémites africains aux travaux littéraires, que Térence était un esclave d'origine carthaginoise, et qu'un autre Carthaginois, nommé dans sa langue Asdrubal, et connu des Grecs sous le nom de Clitomaque, s'éleva dans Athènes à un rang éminent parmi les philosophes académiques, et laissa des ouvrages qui méritèrent les éloges de Cicéron. Le périple d'Hannon, seul débris échappé au naufrage de la civilisation punique, donne la plus haute idée

du génie observateur et scientifique des navigateurs de Carthage. « C'est un beau morceau de l'antiquité que la relation d'Hannon, dit Montesquieu : le même homme qui a exécuté a écrit; il ne met aucune ostentation dans ses récits. Les grands capitaines écrivent leurs actions avec simplicité, parce qu'ils sont plus glorieux de ce qu'ils ont fait que de ce qu'ils ont dit. Les choses sont comme le style. Il ne donne point dans le merveilleux. Tout ce qu'il dit du climat, du terrain, des mœurs, des manières des habitants, se rapporte à ce qu'on voit aujourd'hui dans cette côte d'Afrique; il semble que c'est le journal d'un de nos navigateurs. » (Esprit des lois, liv. XXI, chap. xi.) En présence d'un tel ensemble de faits, qui oserait encore parler de l'incapacité littéraire, scientifique et artistique des enfants de Sem?

IV

Est-on mieux fondé à leur imputer une irrémédiable infériorité politique et militaire? Nullement; car, sur ce point encore, on s'est trop hâté de généraliser quelques faits particuliers et exceptionnels. Il est d'abord évident que toute organisation politique compliquée est incompatible avec l'existence des Arabes nomades, condamnés, par la nature de leur séjour, à la vie errante et isolée du douar. Nous avons nous-même signalé, il y a plusieurs années, l'absence d'institutions politiques chez les Hébreux, et leur longue impuissance à suppléer sur ce point au silence de la loi mosaïque. Mais il est facile de découvrir les causes de cette impuissance. Elle tenait au caractère essentiellement religieux de la loi, à la forte organisation du sacerdoce, à l'hostilité des prêtres, des lévites, des naziréens, des prophètes contre tout pouvoir régulier qui aurait pu annuler ou atténuer leur influence. Le peuple hébreu sentit ce défaut d'organisation politique, et voulut y remédier par l'établissement de la royauté. J'ai rappelé ailleurs la mauvaise grâce avec laquelle Samuel accomplit alors le vœu du peuple, le choix étrange qu'il fit de Saül, personnage sans valeur personnelle, comme d'un instrument facile à dominer, la haine farouche dont il ne tarda pas à poursuivre le nouveau et trop peu docile dépositaire du pouvoir politique. Cependant, sous David et Salomon, la monarchie hébraïque eut des jours de grandeur et de gloire, et atteignit à une organisation égale, sinon supérieure, à celle des monarchies aryennes

du reste de l'Asie. Elle eut une armée disciplinée, des forteresses, des impôts réguliers, des douanes, des flottes marchandes. Elle fit des conquêtes et s'annexa pour un temps l'ancien et puissant royaume de Damas. Mais ces brillants résultats ne purent être obtenus qu'en épuisant, par les tributs et les levées d'hommes, un pays peu étendu et médiocrement fertile, tel qu'était la Judée. Ils furent chèrement payés par le fils de Salomon, que les dix tribus d'Israël rejetèrent, après lui avoir vainement demandé l'allégement du joug paternel. La séparation des dix tribus nous offre le tableau d'une révolution conduite avec ordre, méthode et fermeté, précédée d'une sorte de pétition des droits, et dénotant chez ceux qui l'accomplirent un véritable esprit politique. Malheureusement les peuples des deux royaumes de Juda et d'Israël ne surent pas se prémunir par des institutions régulières contre le retour des abus. Mais combien n'est-il pas de nations aryennes, en Europe comme en Asie, qui ne se sont montrées ni plus prévoyantes ni plus habiles, et n'ont su trouver aux maux du despotisme d'autre remède que le changement du despote?

Longtemps avant l'établissement de la royauté chez les Hébreux, il existait dans leur voisinage de nombreuses monarchies sémitiques régulièrement organisées, en Syrie, à Homs, à Damas, et jusque dans la stérile Idumée. Le fameux discours de Samuel aux Hébreux demandant un roi, de nombreux passages de la Bible, nous apprennent que les despotes sémitiques étaient tout aussi habiles que les despotes aryens dans l'art de dominer et d'exploiter leurs peuples, et qu'ils avaient déjà su les enserrer dans ce cercle vicieux célébré par Machiavel, et si difficile à rompre : une armée permanente pour exiger l'impôt, des impôts pour payer l'armée. Au pied du Liban, les cités maritimes de la Phénicie étaient soumises à des royautés tempérées par des influences aristocratiques et par un sacerdoce électif, tandis que, plus au midi, les cinq villes philistines, resserrées entre les Hébreux et la mer, formaient une république fédérative et guerrière. Selon toute vraisemblance, l'empire de Babylone fut, au moins pendant une partie de sa durée, un Etat sémitique. Enfin, les Arabes convertis à l'islam ne surent-ils pas fonder et maintenir, des rives de l'Indus aux Pyrénées, un empire supérieur, ou tout au moins égal en étendue aux plus vastes dominations que la race aryenne ait jamais établies! En regard de ces grands empires, de ces monarchies despotiques ou tempérées, le monde sémitique nous présente l'une des républiques les plus libres, les plus riches, les plus puissantes et

les plus stables qui aient résolu le difficile problème du gouvernement d'un peuple par lui-même : Carthage, dont la savante constitution mérita l'admiration d'un aussi grand connaisseur qu'Aristote ; Carthage, qui, seule de tous les Etats antiques, balança la fortune de Rome. Comment donc s'expliquer qu'un écrivain savant et ingénieux ait écrit cette phrase étrange : « On ne trouve dans le sein de la race sémitique ni grands empires organisés, ni commerce, ni esprit public, rien qui rappelle la πολιτεία des Grecs, rien aussi qui rappelle la monarchie absolue de l'Egypte et de la Perse ? » Une préoccupation exclusive des Bédouins errants ou des Juifs dispersés dans l'univers, réunie à l'entraînement d'un système, peut seule expliquer des articulations si contraires à la réalité.

L'infériorité militaire des Sémites ne nous paraît pas mieux justifiée que leur prétendue incapacité politique. Les Juifs se distinguèrent par leur courage et leur ténacité dans leurs longues luttes contre des nations bien plus puissantes. C'était parmi eux que les rois séleucides recrutaient l'élite de leurs armées. On sait quelle héroïque résistance ils opposèrent aux légions de Vespasien et de Titus. Carthage ne fut-elle pas à la fois guerrière et commerçante, et peut-on oublier que le plus grand des généraux de l'antiquité, Annibal, était un Sémite ? Mais, dira-t-on, Carthage employait des mercenaires gaulois, espagnols, grecs, numides, et c'est là une preuve suffisante de l'inaptitude guerrière de ses citoyens. Venise, la Hollande, l'Angleterre, toutes les républiques italiennes du moyen âge recoururent aussi à des mercenaires, sans que l'on puisse en tirer aucune induction contre la capacité militaire de la race à laquelle appartenaient ces Etats. C'est là une coutume propre aux sociétés commerçantes, et non un caractère de race. D'ailleurs, les généraux et les principaux officiers des armées carthaginoises étaient toujours des nationaux, et lorsque la révolte des mercenaires réduisit à la dernière extrémité la république destituée de tout secours étranger, ses citoyens surent combattre et vaincre d'infidèles auxiliaires devenus de redoutables ennemis. Au ve siècle de notre ère, quand l'empire d'Orient ne recrutait plus que d'inutiles soldats parmi des populations aryennes dégénérées, la cavalerie sarrasine soutint dans mainte rencontre l'honneur des armes romaines. Enfin, les immenses conquêtes des Arabes, leurs succès en Syrie et en Egypte contre les croisés occidentaux, la vigoureuse résistance qu'ils ont opposée en Algérie aux armes françaises, achèvent de démontrer que les qualités guerrières n'ont pas plus été refusées par la nature aux Sémites qu'aux Aryens.

Existe-t-il entre ces deux grandes fractions du genre humain des différences morales profondes, ineffaçables? Tel est le dernier point qui nous reste à examiner. Il n'en est pas de plus important; car s'il est un caractère que l'on ait cru pouvoir généralement invoquer comme attestant l'unité de la nature humaine, c'est l'universelle identité de la morale, l'impérieuse autorité avec laquelle la loi du devoir s'est en tout temps et en tous lieux révélée aux hommes parvenus à un certain degré de civilisation. Sur ce point, l'éloquence de Rousseau et les progrès de la science nous paraissaient, jusqu'à ces derniers temps, avoir fait justice des sophistiques arguties de Montaigne. Au milieu de l'opposition des religions, du choc des systèmes, c'était, pour le philosophe pratique, pour l'homme de bien, la plus douce consolation et le gage assuré des plus nobles espérances que de voir la même morale proclamée dans le Rig-Véda et dans les *king* de la Chine, dans le Zend-Avesta de la Perse et dans le rituel funéraire de l'Egypte, par les hiérophantes de la Grèce et par les druides des Gaules; de retrouver les mêmes préceptes chez Socrate, Platon, Aristote, Zénon, Epicure même, et chez les Pères de l'Eglise; dans les écrits du dogmatique Thomas d'Aquin et du sceptique Kant, du spiritualiste Descartes, du sensualiste Locke, des idéalistes Berkeley et Fichte; enfin d'apercevoir, aux extrémités opposées du monde, des lois et des règles semblables observées par le chrétien poursuivant l'éternité d'une félicité personnelle, et par le bouddhiste aspirant à l'absorption absolue de son être dans le Nirvanâ. Déception amère! Vaine illusion! Il existe une race d'hommes qui comprend la morale tout autrement que nous, et apporterait ainsi la preuve la plus formidable, la plus décisive que l'on ait jamais pu invoquer en faveur de la pluralité des espèces humaines. Ces hommes, ce sont les Sémites. « La moralité, nous dit-on, fut toujours entendue par cette race d'une manière fort différente de la nôtre. Le Sémite ne connaît guère de devoirs qu'envers lui-même. Poursuivre sa vengeance, revendiquer ce qu'il croit être son droit est à ses yeux une sorte d'obligation. Au contraire, lui demander de tenir sa parole, c'est lui demander chose impossible. Rien ne tient dans ces âmes passionnées contre le sentiment indompté du *moi.* »

Sur quels fondements reposent ces assertions? Uniquement sur quelques traits puisés dans les périodes les plus sanglantes et les plus sauvages de l'histoire hébraïque, sur les mœurs des Bédouins errants; et encore ces mœurs sont-elles défigurées et calomniées, car le Bédouin pillard respecte la sauvegarde qu'il a donnée et les lois de l'hospitalité. Des traits analogues à ceux

auxquels M. E. Renan fait allusion se retrouvent chez tous les peuples barbares, aussi bien chez les Aryens que chez les Sémites ou les Mongols. Ainsi, les Clovis, les Dagobert, les Clotaire, déploient le même égoïsme cynique, la même perfidie, la même férocité que les personnages bibliques les plus farouches. Clovis récemment baptisé ne voit dans sa conversion qu'un marché qui impose à son nouveau Dieu des devoirs envers lui, et quand la mort lui ravit son premier-né, il se plaint de ce Dieu qui manque à l'obligation de le protéger, il menace de revenir à ses idoles. Il égorge par trahison les autres princes de sa famille, et mêle la dérision et le sophisme à la cruauté. Les temps mérovingiens sont remplis de trahisons infâmes, de vengeances atroces et longtemps différées, de serments violés, de meurtres effroyables. La sombre époque des successeurs de Charlemagne, et surtout la période de transition des Carlovingiens aux Capétiens présentent le même spectacle. C'est bien des hommes de ces temps qu'il est vrai de dire : « Rien ne tient dans ces âmes passionnées contre le sentiment indompté du *moi.* » Qu'on relise Grégoire de Tours, les récits des temps mérovingiens, les chroniques de Flodoard et de Richer, et l'on sera convaincu qu'en fait de personnalité rapace, de duplicité, de cruauté, le barbare de race aryenne n'a rien à envier au barbare de race sémitique. Les passions de l'homme, abandonnées à leur impétuosité aveugle ou à leur perversité réfléchie, sont partout les mêmes. Chercher sous ce rapport des différences tranchées entre les peuples, c'est tout simplement comparer des degrés inégaux de civilisation, et prendre pour des caractères de race un état moral qui n'est que la conséquence d'une situation particulière et transitoire de l'ordre social.

Mais, si de la comparaison de quelques caractères individuels, de quelques faits particuliers, nous passons à celle de la moralité générale des Aryens et des Sémites considérés dans l'ensemble de leur histoire, à celle surtout des lois morales et des préceptes formulés par les grands initiateurs appartenant aux deux races, c'est ici qu'éclate du côté des Sémites une écrasante supériorité. Qu'est-ce donc, en effet, que les préceptes des Noachides, les commandements du Décalogue, les prescriptions du Deutéronome, sinon des codes de morale sémitique? Et pour vous, rationalistes purs, qui niez jusqu'à la possibilité d'une révélation de Dieu à l'homme, qu'est-ce donc que la loi de l'Evangile, la charité chrétienne, sinon une doctrine sémitique? Ces humbles apôtres qui, dominant, par la pureté et la sublimité de leurs prédications, toutes les incohérences du paganisme, toutes les incer-

titudes des philosophes, ont relevé l'humanité de sa déchéance, exalté les petits, les humbles, les pauvres, abaissé l'orgueil, flagellé l'égoïsme, courbé sous le niveau de la loi morale l'opulence et le pouvoir, n'étaient-ils pas des Sémites? Quoi! c'est vous qui avez écrit ces lignes : « Les derniers temps du royaume de Juda présentent l'un des mouvements religieux les plus étonnants de l'histoire. Les premières origines du christianisme sont là. L'ancienne religion hébraïque, simple, sévère, sans théologie raffinée, n'est presque qu'une négation. Vers le temps dont nous parlons, un piétisme exalté, qui aboutit aux réformes d'Ezéchias et surtout de Josias, introduit dans le mosaïsme des éléments nouveaux... Le culte se centralise de plus en plus à Jérusalem, la prière commence... Une profonde modification se manifeste en même temps dans la manière de sentir. Un esprit de douceur, un sentiment délicat de compassion pour le faible, l'amour du pauvre et de l'opprimé, avec des nuances inconnues de l'antiquité, se font jour de toutes parts. La prophétie de Jérémie et le Deutéronome sont déjà sous ce rapport des livres chrétiens. L'amour, la charité, naissent dans le monde. » (*Etudes d'histoire religieuse*, pages 111-112.) Et vous venez nous dire que le Sémite ne connaît de devoirs qu'envers lui-même, que la moralité fut toujours entendue par cette race d'une manière très-différente de la nôtre!... Il y a là une contradiction dont les termes feraient reculer le partisan le plus déterminé des antinomies hégéliennes. La dernière assertion de M. Renan serait pourtant susceptible d'être défendue, mais dans un sens directement opposé à celui que lui attribue cet écrivain. On peut dire, en effet, que la morale des Sémites, du moins celle du peuple hébreu, celle qu'ont propagée les religions issues du mosaïsme, est différente de la morale des Aryens, non parce qu'elle est inférieure, mais parce qu'elle est plus pure, plus élevée, plus imprégnée de l'idée de Dieu, du sentiment de l'égalité et de la fraternité originelles des hommes. Sans la morale sémitique, nous en serions peut-être encore à la corruption des anciens empires de l'Assyrie et de la Perse, dignement représentée par les royaumes de l'Hindoustan moderne; aux gladiateurs et aux prostitutions de Rome antique, aux sacrifices humains et aux suicides religieux des Scandinaves, à l'esclavage universellement établi, enfin à toutes les horreurs qui n'ont disparu en Europe qu'à la lumière de l'Evangile, dans quelques parties de l'Afrique et de l'Asie, que sous l'influence de la loi mosaïque et de l'islamisme, c'est-à-dire de trois doctrines sémitiques, comme les appelle avec raison M. Renan.

Nous avons rappelé ailleurs les principaux faits qui démentent

la prétendue moralité innée de la race aryenne (1). On a cité comme exemples de sa supériorité sous ce rapport les paysans bretons et polonais, qui, « de nos jours encore, unissent une moralité très-délicate et un sentiment religieux très-pur à un extrême béotisme et à une vie en apparence peu différente de celle des sauvages. » Mais on n'oublie qu'une chose : c'est que le christianisme a passé par là. C'est dans le tableau de la vie barbare avant cette bienfaisante introduction d'une religion d'origine sémitique, qu'il faut chercher les mœurs natives et spontanées des Aryens. Or, nous croyons avoir suffisamment établi dans un précédent travail que ces mœurs étaient déplorables.

V

De tous les faits qui viennent d'être rappelés ressort subsidiairement la démonstration des principes que nous avons énoncés comme incompatibles avec la vérité de la théorie des races, à savoir : que les caractères d'une race ou de quelques- uns de ses rameaux apparaissent variables et mobiles selon les temps, les milieux physiques et les circonstances historiques; que les idées, les institutions d'un peuple, d'une race, se transmettent aisément à des peuples distincts par leur origine et leurs antécédents. L'exactitude de ces assertions se montre avec évidence dans l'histoire de la race sémitique, que nous avons été amenés à étudier plus spécialement. Ainsi, nous avons vu coexister simultanément des Sémites polythéistes et idolâtres, tels que les Phéniciens, les Syriens, les Babyloniens, et des Sémites monothéistes, les Hébreux; des Sémites industrieux, commerçants, navigateurs, civilisés, tels que ceux de Tyr, de Sidon, de Carthage, de Babylone, et des Sémites nomades, pillards et barbares, comme ceux de l'Idumée et de l'Arabie déserte. Plusieurs branches importantes de la race sémitique offrent un aspect prodigieusement différent aux diverses époques de leur histoire. Par exemple, nous voyons dans les Hébreux, après la conquête de la terre promise, un petit peuple d'agriculteurs et de pasteurs, partagé entre une tendance native à l'idolâtrie et l'influence du sacerdoce, des lévites, des prophètes, défenseurs du monothéisme; du reste, peuple dur et grossier, étranger aux sentiments de mansuétude

(1) Voir nos articles, dans la *Revue Européenne*, numéros des 1er et 15 septembre 1859.

et de pitié, déployant dans ses guerres et ses querelles domestiques une épouvantable férocité. Vers la fin du royaume de Juda, au contraire, ce peuple s'est élevé à un degré de civilisation relativement avancé; son âme s'est ouverte à la douceur, à la compassion pour le faible, en même temps que s'est développé un attachement général et invincible à la religion de Jéhovah, si souvent abandonnée dans les siècles antérieurs. Plus tard encore, les Juifs, partout répandus, sont industrieux, commerçants, et deviennent les courtiers du monde. Les Juifs hellénistes d'Alexandrie se distinguent comme savants, littérateurs, philosophes. Enfin, dans tout le cours de l'histoire de ce peuple, on discerne deux tendances contraires, que M. Renan a parfaitement caractérisées : « D'une part, la largeur d'esprit, aspirant à comprendre le monde, à imiter les autres peuples, à sortir de l'étroite enceinte où les institutions mosaïques enfermaient Israël; de l'autre, la pensée conservatrice, à laquelle le salut du genre humain était attaché. Les prophètes sont les représentants de la tendance exclusive; les rois, d'une pensée plus ouverte aux idées du dehors. » (*Etudes d'histoire religieuse*, page 103.) Cette opposition se manifesta en dernier lieu par la rivalité des Pharisiens et des Sadducéens. On la retrouve même dans l'établissement du christianisme, où elle est personnifiée par saint Pierre, d'abord partisan d'une église restreinte aux Juifs d'origine, et par saint Paul, l'apôtre des Gentils. Ce dualisme n'est d'ailleurs que l'expression d'une loi très-générale, qui, chez toutes les sociétés, fait résulter le progrès de la lutte entre l'esprit de conservation, dont l'excès engendre la routine et l'immobilité, et l'audace novatrice, dont les écueils sont la précipitation et l'utopie. Dans tous les cas, un tel dualisme est inconciliable avec l'unité de tendances et la fixité de caractère qu'implique la doctrine historique des races.

Le génie du peuple arabe a éprouvé des modifications non moins profondes. Pendant la période immédiatement antérieure à l'apparition de Mahomet, les nomades de l'Arabie centrale nous présentent le spectacle d'une nation active, sceptique, voluptueuse, éprise de poésie et de littérature raffinée. Les riches se distinguent par un épicurisme pratique; les poëtes, par leur esprit léger et libertin. Tout à coup Mahomet s'élève, empruntant ses inspirations aux juifs et aux chrétiens, et se met en opposition flagrante avec les mœurs, les goûts, le génie de ses compatriotes. Chez lui rien de spontané, de naïf, rien qui émane des tendances instinctives de la race. Il a trouvé ses dogmes tout faits dans des religions antérieures. Il choisit habilement ses premiers disciples parmi les simples et les crédules, il agit en tout avec pru-

dence et calcul. A peine ses projets sont-ils divulgués, qu'il devient pour tous les Mecquois un objet de dérision, de mépris et de haine, et se voit réduit à s'enfuir, tant ses idées étaient contraires au génie naturel des Arabes de son temps. Mais il profite adroitement des rivalités de Médine et de la Mecque; il asseoit son pouvoir par l'astuce et la violence; il règne sur des prosélytes parmi lesquels, pour un fanatique sincère, se trouvent mille incrédules qui méprisent au fond du cœur la religion nouvelle et ne s'y rattachent que par peur ou par intérêt. Cependant tout le génie arabe est profondément changé; sa liberté, sa grâce, sa poésie cessent à Mahomet; le fanatisme guerrier et conquérant plutôt que religieux les remplace. Après la fondation de l'empire des califes, une nouvelle révolution s'accomplit et inaugure une brillante période de civilisation et d'ardeur scientifique. Au XIIe siècle, la science est étouffée par la théologie, et l'on voit se développer le sombre fanatisme qui caractérise aujourd'hui la race arabe d'Alep à Djeddah, de Bagdad à Tanger. Dans ces phases si diverses, quelle est celle qui correspond au véritable génie de la race? Pourquoi serait-ce la période postérieure au XIIe siècle plutôt que l'ère scientifique des califes ou que l'âge poétique qui précéda Mahomet? On nous dit « qu'il est dans la vie des races un premier et rapide éclair de conscience, moment divin où, préparées par une lente évolution intérieure, elles arrivent à la lumière, produisent leur chef-d'œuvre, puis s'effacent, comme si ce grand effort eût épuisé leur fécondité. » Mais l'appréciation de ce « moment divin » est purement arbitraire; dans la longue existence d'une race, chacun est libre de choisir comme caractéristique l'instant qu'il lui plaît; et comme tant qu'une race subsiste encore elle n'a pas dit son dernier mot, on n'est jamais assuré que le véritable « moment divin » soit arrivé pour elle. Le plus sûr est donc de la juger d'après l'ensemble de son histoire. Or, la profonde variété que nous avons remarquée entre les divers rameaux de la souche sémitique, ces changements si frappants dans le caractère du peuple hébreu, dans le génie du peuple arabe, nous paraissent démentir complétement la théorie qui présente les races comme constituant des types permanents et inflexibles.

Les mêmes observations s'appliquent à la race aryenne. Nous avons précédemment signalé les différences religieuses qui ont existé entre les Aryas-Hindous, les Iraniens, les Hellènes, les Pélasges italiens. Leurs civilisations, leurs littératures, leurs institutions politiques présentent des contrastes non moins saillants. Dans l'Inde, dans la Perse, la civilisation offre un caractère

hiératique et immobile; dans la Grèce et l'Italie, elle est changeante et progressive. D'un côté, nous voyons des arts plastiques caractérisés par le gigantesque et le monstrueux; de l'autre, l'élégance des proportions et le vrai sentiment du beau. La littérature hindoue s'égare dans des poëmes narratifs d'une longueur démesurée, d'une fastidieuse incohérence. Elle compose des légendes religieuses de cent mille vers, et des drames qui durent cinq jours. La Grèce sait renfermer dans de justes limites l'harmonieuse expression de la pensée et du sentiment, la peinture émouvante des passions humaines et des vicissitudes de la vie. Ici règnent la théocratie et le despotisme; là, de petites royautés tempérées, des républiques aux formes variées, l'enthousiasme de la liberté; ici, le silence et l'immobilité; là, l'éloquence et le mouvement. Enfin, chaque rameau de la race aryenne, considéré aux diverses périodes de son existence, est profondément différent de lui-même. Les Hellènes des guerres médiques ne ressemblent plus aux Hellènes de la guerre de Troie, ni les contemporains de Philippe et d'Alexandre à ceux de Thémistocle et de Périclès; on ne reconnaît plus les descendants de ces nobles générations dans les Grecs du Bas-Empire. Les Romains du régime impérial ne sont pas semblables aux Romains de la république. Dans l'Inde même, cette patrie de l'immobilité, les Aryas primitifs, menant la vie patriarcale sous la loi de l'égalité, n'ont presque aucun rapport avec les Hindous des âges suivants, soumis au régime des castes et créateurs d'une civilisation raffinée et corrompue. Ainsi, rien de fixe, rien de permanent dans les caractères des races; aucune distinction précise entre les Sémites et les Aryens : ici, des analogies frappantes entre des peuples appartenant à des races différentes; là, des abîmes entre des rameaux de la même souche; nulle part, aucun point d'appui solide, aucune base stable pour la doctrine de la permanence des types intellectuels et moraux.

Enfin, une dernière considération achève de renverser cette doctrine : c'est que les idées, les sentiments, les institutions, les découvertes, les langues mêmes se communiquent aisément d'une race à l'autre; c'est que l'histoire tout entière n'est qu'un long tissu de semblables transmissions. Ainsi, les Aryens sont ramenés au monothéisme par des Sémites; ils reçoivent de la même race, au x[e] siècle, les mathématiques, l'astronomie, l'alchimie et la médecine ; au XII[e] et au XIII[e], la boussole et la poudre à canon, empruntées par les Arabes aux Chinois. Dans l'antiquité, des Sémites ont été entraînés au polythéisme par des Aryens; aujourd'hui, ils commencent à s'initier aux sciences de l'Occident. D'un

autre côté, l'esprit sémitique est actuellement représenté, d'après M. Renan lui-même, par les Turcs, peuple de souche tartare, mélangé d'une foule d'autres éléments, par des races africaines et asiatiques étrangères au sang des Sémites. Ces transformations, ces échanges de croyances, de mœurs, de caractères, n'attestent-ils pas la parfaite identité fondamentale de la nature humaine, son aptitude à revêtir les formes diverses que les circonstances extérieures, le génie fortuit de quelque homme extraordinaire auront d'abord imprimées à une fraction minime de l'espèce? Reléguer, en désespoir de cause, l'influence prépondérante de la race dans le passé le plus lointain; reconnaître que cette influence s'efface devant celle des religions propagandistes, des grandes conquêtes, des civilisations envahissantes; déclarer qu'avec le temps, les races en viennent à n'être plus que des moules intellectuels et moraux, des cadres où peuvent se ranger des hommes de toute origine; c'est, en réalité, pour le plus ingénieux défenseur de la doctrine des races, en signer l'abdication. Mais quand on abdique, il faut le faire de bonne grâce et sans réserve, abandonner franchement une théorie impuissante et périlleuse, enfin ne pas chercher à lui rendre indirectement le sceptre de l'histoire, auquel on vient de renoncer pour elle. Or, c'est méconnaître ce principe de conduite que d'attribuer à la race, se survivant à elle-même par un ensemble d'idées et de croyances, une influence prépondérante que l'on avoue ne pas appartenir au sang, au fait physiologique; de prétendre, par exemple, qu'à l'époque de la révolution française, bien que toute distinction entre les Gallo-Romains et les Germains fût impossible à reconnaître, c'était pourtant la lutte des deux races qui se traduisait par la lutte des classes et des idées. Cette question du rôle des races dans la révolution française et dans la politique actuelle de l'Europe, constitue le point le plus grave et le plus vivant de la grande controverse que nous avons abordée. Elle formera de notre part l'objet d'une étude spéciale. Qu'il nous suffise aujourd'hui d'avoir réduit à sa juste valeur la célèbre distinction tracée entre les Aryens et les Sémites.

ALFRED SUDRE.

MARCOMIR

HISTOIRE D'UN ÉTUDIANT

I

COMMENT LE SAGE ANTÉNOR SAUTA, DEMI-NU, PAR-DESSUS LE REMPART DE TROIE, ET DEVINT MAIRE DE PADOUE.

Dans cette nuit funeste où Troie fut brûlée par les Grecs, un sage Troyen, Anténor, connu par sa prud'homie, sauta demi-nu par-dessus le rempart, et, sans prendre souci de son mobilier ou de sa femme, qui était pourtant de bon lignage et de belle structure, courut au rivage avec son fils Marcomir, entra dans un vaisseau que personne ne gardait, et fit tant des pieds et des mains, ramant, carguant, ferlant et déferlant, suivant les circonstances, qu'en moins de trois ans il arriva dans la mer Adriatique et prit terre à quelque distance de Padoue, ville très-renommée. Les habitants, charmés de sa bonne mine et de son éloquence; le nommèrent podestat, qui est autant dire comme empereur d'Arpajon. C'est de là que l'abbé Trithème, homme savant et de bon conseil en toute chose, mais un peu sujet aux visions, a pris texte pour répandre le bruit qu'Anténor fut le fondateur de la ville. Si l'étendue de ce récit véridique le permettait, il serait aisé de confondre l'imposture de ce magicien, qui voulut, inspiré par Belzébut, ternir la gloire de la noble et antique Padoue, berceau des petits-fils de Japhet. Mais ce ne sont pas là nos affaires.

Marcomir, fils d'Anténor, fut un pieux et brave gentilhomme, ennemi des chicanes, dont l'épée tranchait en un jour plus de procès que les langues de cent avocats n'en sauraient embrouiller en dix ans. Pour ce, il fut grandement estimé de ses voisins, aimé de

ses proches et obéi de tous. Comme il ne faisait qu'un saut de la messe à la bataille, il était, lorsqu'il mourut, un fort grand seigneur et fort puissant dans toutes les Allemagnes, où, depuis longtemps, personne n'avait osé le regarder de travers. D'ailleurs, excellent convive, oncques il ne desserra les dents, sinon pour manger et boire, faisant signe de la main qu'on lui servît les meilleurs vins de Souabe et de Franconie, car c'était un fin connaisseur ; et il est juste qu'il mette le premier la main au plat et à la bouteille, celui qui a le cœur le plus haut et le poignet le plus solide.

Vous savez, et l'abbé Trithème n'en fait pas mystère, que Pharamond, qui fut le premier roi de France et, en son temps, le plus intrépide des chevaliers, descendait en droite ligne du fils d'Anténor; que ce grand roi laissa la couronne à Clodion, qui la transmit à Mérovée, qui fut père de Childéric, de qui la reçurent Clovis et ses descendants ; qu'un domestique infidèle la prit à son tour et fut chef des Carlovingiens; que le jeune Marcomir, héritier légitime de tant de grands princes, fut réduit pour vivre à déchirer de ses propres mains les ours et les sangliers de la forêt des Ardennes, et que l'enchanteur Merlin lui prédit que sa race remonterait sur le trône après quinze siècles de pénitence. Je suis l'unique héritier de tant de grands rois, et, par suite, du trône de France et de la sainte ampoule.

II

COMMENT L'HÉRITIER LÉGITIME DE LA COURONNE DE FRANCE RENCONTRA L'HÉRITIÈRE DE LA COURONNE DE BISNAGAR.

J'avais cinq ans et j'étais fils unique lorsque mon père mourut, me laissant à la garde de ma mère et de mon grand-père, qui s'appelait Marcomir comme son fils, comme moi, et comme l'illustre auteur de notre race.

Ma mère, qui était la femme la plus accomplie de France, ne pouvait supporter la moindre contradiction. Comme elle avait été de bonne heure orpheline, elle n'avait jamais obéi; comme elle était belle, on l'avait flattée ; comme elle avait beaucoup de finesse et de pénétration, elle s'était entièrement emparée de l'esprit de mon père, et, quand il mourut, elle eut l'adresse de se faire léguer la jouissance absolue de son bien, ce qui la mit en possession d'une fortune considérable et du gouvernement absolu de mon éducation : mon grand-père, qui aimait la paix et qui avait con-

fiance dans sa belle-fille, n'étant pas d'humeur à lui disputer rien.

Deux ans après la mort de mon père, je tombai dangereusement malade. Ma mère, qui m'aimait tendrement, n'épargna pour ma guérison ni remèdes, ni cierges, ni neuvaines; mais le mal empirait tous les jours et devint peu à peu si grave que les médecins désespérèrent d'en venir à bout. Dans sa douleur, ma mère s'avisa d'un singulier expédient. Pour obtenir l'appui de la sainte Vierge, elle fit vœu, si je guérissais, de m'obliger à devenir prêtre. Je guéris, en effet; mais ce vœu imprudent fut la première cause de l'aversion que ma mère devait plus tard me témoigner.

La seule faiblesse de cette pieuse femme était de croire à sa propre infaillibilité. Elle avait le bonheur de ne prendre aucune résolution qui ne lui vînt en droite ligne de Jésus-Christ, de la Vierge ou des saints. De là une confiance sans bornes dans ses propres lumières, et une horreur consciencieuse de tous ceux qui pouvaient lui faire obstacle.

Son premier soin fut d'éloigner de moi tous les livres étrangers aux études classiques, et de mettre sous clef la bibliothèque de mon père, qui était la meilleure de toute la province. Le second fut de supprimer les journaux et les revues de toute espèce; le troisième, de m'interdire toute communication avec les enfants de mon âge et de m'introduire dans la société de cinq ou six vieilles femmes, du curé de la paroisse et de ses deux vicaires, hôtes assidus de la maison. Là, j'avais le bonheur, entre deux parties de whist, d'entendre raconter, deux fois par semaine, la mort de l'impie Voltaire, qui mangea ses excréments, et se tordit la bouche en blasphémant le saint nom du Seigneur. Trois fois par an, j'obtenais la permission d'aller voir mon grand-père, juge de paix du canton de Barbantane, qui demeurait à cinq lieues de ma mère, dans une maison de campagne, et je revoyais le monde des vivants.

Le vieux Marcomir portait gaiement le poids de ses soixante-quinze ans. Son grand nez, penché comme un saule et bosselé comme la chaîne des monts Dore, décelait son origine troyenne et le sang du valeureux Anténor. Ancien soldat de la République, rentré dans la vie civile après Hohenlinden, juge de paix depuis 1814 et respecté comme le dernier survivant des héros de 1792, il était le conseil, le défenseur et l'ami de tous les paysans du voisinage. Sa haute taille, que les années n'avaient pas courbée, ses cheveux blancs, ses yeux noirs encore étincelants de force et de vivacité, le calme, la douceur et la sérénité que respiraient son visage et son maintien, attiraient sur lui tous les regards. Il eût été sans défauts s'il n'avait trop aimé les femmes. Du reste,

les chères créatures le lui rendirent bien, si j'en crois la chronique. Quand l'âge le força de renoncer à leur tendresse, il conserva leur amitié et n'eut jamais de goût pour la débauche, écueil ordinaire des vieillards qui n'ont pas su se retirer à temps de l'amour.

Quoique sa famille fût nombreuse (il avait dix enfants, tous mariés, tous vivants, excepté mon père), il vivait seul à la campagne, près de Barbantane, n'ayant d'autre bien qu'une petite métairie, d'autre domestique qu'une vieille femme, d'autre société que ses livres, son cheval et quelques vieux paysans pour qui toutes ses paroles étaient de purs oracles. Ses enfants, comme il arrive souvent, n'avaient pas grand souci d'un vieillard qui leur avait donné, par avance, presque tout son bien, et mon grand-père, trop fier et trop philosophe pour se soucier beaucoup de leur abandon, avait concentré sur moi toutes ses affections.

De mon côté, ma mère mettant tous ses soins à me sevrer des joies de ce monde pour m'inspirer le goût de la vie future, je ne tardai pas à regarder sa maison comme un triste lieu d'exil, et celle de mon grand-père comme ma véritable patrie. Le vieux Marcomir, qui s'aperçut de la contrainte où je vivais, mais qui l'attribuait à la piété exaltée de ma mère, se chargea lui-même de corriger les effets de cette éducation monastique.

Son premier soin fut de m'acheter un petit poney, afin que je pusse le suivre dans ses courses à cheval. Ce poney fit jeter les hauts cris à ma mère, qui avait pour principe de conduite qu'on ne doit jamais rien accorder aux sens. Or le plaisir de monter à cheval étant évidemment fort sensuel, le poney devait me mener au galop sur le grand chemin de l'enfer.

Dès que je me fus rendu maître du poney, et ce ne fut pas sans peine, car mon grand-père ne voulut jamais me donner la moindre leçon d'équitation (ce sont les poltrons, disait-il, qui vont au manége et à la salle d'armes), il me fit faire les courses les plus rudes, galopant à travers champs, sautant par-dessus les haies, les murs, les fossés et me faisant sauter avec lui. Quelques culbutes que j'eusse faites, et Dieu sait si elles étaient fréquentes, il ne s'arrêtait jamais à me plaindre. « Va, va, disait-il, l'homme est une créature élastique. Tu auras dans la vie bien d'autres malheurs que des bosses au front ou des écorchures aux mains. Si j'hésitais : « Eh bien, tu n'es donc pas un homme! » Quant à lui, monté comme un saint George, malgré ses soixante-quinze ans, il paraissait aussi insensible à la fatigue qu'à la crainte.

Parmi ces amusements virils, j'allais au petit séminaire comme tout le monde et j'apprenais tant bien que mal le français, le

latin, le grec, les mathématiques et l'histoire du P. Loriquet. Je servais tous les matins la messe, j'obéissais à ma mère sans broncher, et déjà le curé la faisait sourire en annonçant que je serais un jour l'une des lumières de l'Eglise. J'écoutais ce discours avec respect suivant mon habitude, très-décidé d'avance à refuser même un évêché, mais n'osant contredire ma mère, dont la roideur implacable m'inspirait, je dois l'avouer, une épouvantable frayeur.

C'est ainsi que je vécus longtemps dans la piété, les sermons et le plus profond ennui, si j'en excepte les deux ou trois mois que je passais tous les ans avec mon grand-père ; et je ne sais combien de temps encore ma mère aurait cru à ma vocation ecclésiastique si le hasard n'en avait décidé autrement et déjoué ses calculs.

Un soir, comme je venais de terminer mes premières études et de passer avec succès l'examen qui les couronne, j'allai me promener dans la petite ville de Barbantane, ma patrie, avec un jeune homme que la loi des contrastes, qui régit les corps et les esprits de ce vaste univers, avait lié à moi d'une étroite amitié.

Cet ami, que nos camarades et moi nous appellions Clou à cause de sa maigreur, était le seul qui eût trouvé grâce devant ma mère ; non qu'il fût plus dévot ou plus austère que les autres jeunes gens de son âge, mais il avait de la douceur, de la gaieté, un esprit insinuant, un grand respect apparent pour les femmes, quel que fût leur âge, et il était fils d'une arrière-cousine de ma mère. De plus, il était riche, orphelin, en possession de sa fortune, il avait comme moi vingt ans, et nous n'avions pas de secret l'un pour l'autre.

Donc, un soir, nous nous promenions au clair de lune et cherchions fortune sur le Mail, lorsque nous entendîmes un grand bruit de trompettes, de cymbales, de clarinettes et d'autres instruments guerriers. C'était la troupe du signor Giuseppe Barbalonga, surnommé « l'Hercule de Pise » et le « Vainqueur des Romagnes, » qui venait donner des représentations à Barbantane, capitale du haut et du bas Limousin. Déjà une tente circulaire était dressée à l'extrémité du Mail, et l'on voyait sur une toile « le Vainqueur des Romagnes » enfonçant jusqu'au coude son bras droit dans la gueule d'un lion de Numidie, et fascinant du plus fier de tous les regards un tigre du Bengale tapi dans les jungles. Je ne compte ni les boas constrictors ni les serpents à sonnettes qui rampaient et se tordaient avec rage sans oser attaquer le héros. De la main gauche il tenait par les cheveux une petite fille ronde et bouffie comme les figures de Rubens. C'était l'unique héritière du « sultan de Bisnagar » que l'Hercule de Pise, se promenant par

hasard dans la forêt de Brandakoo (en français : nid des serpents), non loin de Bisnagar, avait eu le bonheur d'arracher aux dents des bêtes féroces. Les colliers de perle et les bracelets ornés de diamants dont la jeune princesse était couverte donnaient la plus haute idée de la noblesse de sa race et des trésors du sultan son père. Un peu plus loin, un homme sans barbe, vêtu d'une splendide robe de pourpre et coiffé d'un turban sans pareil, s'agenouillait et joignait les mains d'un air de soumission et de reconnaissance devant le redoutable signor Giuseppe. C'était le grand visir de Bisnagar et le premier eunuque de la princesse. Enfin, l'on apercevait dans le lointain un autre lion non moins « numide » que le premier, qui fuyait, emportant dans sa gueule le magnifique sultan de Bisnagar, propre père de la jeune fille.

Une foule nombreuse regardait cette toile avec admiration, et attendait, dans un respectueux silence, le discours et le prospectus de l'invincible Hercule de Pise, le noble Giuseppe Barbalonga. Tout à coup, les trois généraux anglais et les quatre lanciers polonais qui formaient l'orchestre cessèrent de souffler dans leurs cuivres, et le héros parut.

C'était un grand et gros homme de la plus belle apparence, vêtu d'une tunique de velours noir brodé d'or. Il avait la barbe noire et frisée, la bouche grande, les lèvres épaisses, les narines ouvertes, et, dans toute la figure, je ne sais quoi de hardi, de puissant et de cynique. Il s'avança sur les tréteaux de l'air d'un empereur, salua gravement le public, fit siffler sa badine sur les épaules du paillasse, qui, suivant l'usage, faisait des grimaces pour amuser la foule pendant le discours de son chef, et dit :

« Mesdames et messieurs,

« C'est avec la permission des autorités constituées, civiles et militaires, et, j'ose le dire, avec la faveur de tous les vrais amis de la science, que je prends la liberté de me présenter devant vous.

« Quelle science? direz-vous peut-être, mesdames et messieurs. Est-ce la théologie, la théodicée, l'exégèse ou la liturgie?

« Non, messieurs, je laisse cela à nos seigneurs les évêques et cardinaux.

« Est-ce la psychologie, la logique, la métaphysique ou l'esthétique?

« Non, messieurs, les professeurs en Sorbonne me chercheraient querelle.

« Est-ce le droit politique, commercial, civil ou canonique?

« Non, messieurs; je ne veux pas avoir affaire aux avocats.

« Est-ce la chronologie, la généalogie, l'archéologie, la paléographie, l'ethnographie, la géographie, la numismatique, la statistique, l'astronomie, la mécanique, la statique ou l'hydrostatique?

« Non, mesdames, vous n'y êtes pas.

« C'est donc l'arithmétique, l'optique, l'acoustique, la calorique, la thérapeutique, la linguistique ou la rhétorique, à moins que ce ne soit l'anatomie, la minéralogie, la géologie, la chimie, la physiologie, la pathologie, la pharmacie, la chirurgie, l'astrologie, la magie, la chiromancie, la nécromancie ou la sorcellerie?... Encore moins.

« La plus belle moitié du genre humain jette sa langue aux chiens?... »

Les assistants gardaient le plus profond silence, attendant avec anxiété le mot de l'énigme. Cette pompeuse énumération avait produit son effet ordinaire.

— Sais-tu, me dit mon ami Clou, que voilà un rude gaillard. Il me prend envie de l'interroger et de le pousser un peu.

— Interroge et pousse: je te soutiendrai.

— Maître, dit Clou en ôtant son chapeau d'un air respectueux, dites-nous donc enfin qui vous êtes et quelle science vous apportez aux nations.

L'Hercule de Pise se tourna lentement vers nous, et parut étonné. Evidemment, il était comme un prédicateur en chaire, peu habitué à la contradiction. Cependant, il ne refusa point le combat.

— Qui a parlé? dit-il... C'est vous, jeune homme?...

— Oui, maître, répliqua Clou sans se déconcerter.

Et il répéta sa question.

— Qui je suis? répéta l'orateur. Je suis Giuseppe Barbalonga, l'Hercule de Pise, le dompteur des lions, le bienfaiteur de l'humanité, le sommet de toute science. Qui je suis? Demandez-le à ceux que j'ai sauvés de la mort, délivrés de la captivité, tirés de la misère; demandez-le au czar Nicolas de toutes les Russies, que j'ai guéri d'une hernie étranglée; à la reine Victoria, dont je suis le dentiste ordinaire, et qui m'a fait prévenir ce matin même, par son ambassadeur, d'aller à Londres pour lui poser deux dents; demandez-le à l'empereur du Brésil, que j'ai sauvé de la fièvre jaune, et au Négus d'Abyssinie, dont j'ai recollé la tête qu'un méchant garnement avait coupée par surprise, pendant que ce noble prince se brûlait les lèvres en mangeant une soupe trop chaude. Qui je suis? Ah! jeune homme, bien des barriques d'eau passeront sous

le pont de Barbantane avant que vous trouviez l'occasion d'ôter votre bonnet devant un de mes pareils. Je suis celui qui sait, et ma science est la science universelle et éternelle, c'est la science de la vie et de la mort, celle que les prêtres d'Egypte enseignèrent à mon maître le véritable Isfendiar, il y a trois mille cinq cents ans, et qui aurait assuré son immortalité, s'il n'était par hasard tombé dans un puits en regardant avec trop d'attention les évolutions de l'étoile Aldebaran autour de la constellation d'Hercule. Je joue avec les secrets du ciel et de la terre, des plantes et des animaux, des minéraux et des hommes, de ce qui est animé et de ce qui est inanimé. Mon âme plonge au sein de l'infini, qui est sa substance naturelle et lui arrache les secrets du fini; j'ai porté la lumière de la vie jusque dans les ténèbres de la mort...

Tout cela fut débité d'une haleine, et avec une rapidité inconcevable. Plus les mots du signor Giuseppe étaient inconnus de la foule, plus ils la ravissaient en extase. Toutes les assemblées se laissent prendre à qui leur parle en maître. Ce Vainqueur des Romagnes fit une pause et nous regarda d'un air triomphant.

— Maître, dit Clou, c'est fort bien répondu, et vous êtes un grand homme; mais que faisiez-vous, dites-moi, dans la forêt de Bisnagar, au milieu des tigres et des boas constrictors?

— Je cherchais des simples, répondit gravement Barbalonga.

— Oh! dit Clou en riant, l'on trouve des simples en France tout comme à Bisnagar.

— Jeune homme, répondit l'Hercule de Pise, je ne plaisante jamais. Avez-vous sondé les secrets de la nature? Avez-vous parcouru les montagnes et les déserts du nord au midi, du couchant à l'aurore? Avez-vous été brûlé par les feux du soleil des tropiques, ou gelé par les glaces du pôle? Avez-vous suivi le jaguar dans son antre? L'avez-vous vu grimpé sur une branche d'arbre, ramassé sur lui-même et, les yeux étincelants, attendre votre passage dans la forêt? Avez-vous chassé le boa dans les marais de la Guyane? Avez-vous vu ce corps immense et visqueux, roulé en spirale dans le creux d'un vieux chêne, sortir tout à coup de sa cachette, se glisser sans bruit dans la savane, s'élancer d'un bond sur l'Indien qui vous servait de guide, l'enlacer de ses plis, le broyer contre un arbre et l'avaler tout entier? Connaissez-vous la phyllostome rayée du Paraguay, le hideux vampire qui suce le sang des enfants endormis? Avez-vous vu le Sénégal, où les hommes sont noirs comme la suie; Bornéo, où ils ont la couleur du cuivre, et le pays des Papous, qui ont le nez fendu comme des chiens de chasse? Eh bien! j'ai vu tout cela, moi qui vous parle!...

— Oui, maître, dit l'incrédule Clou, et je vois que vous pouvez dire comme le Juif errant :

J'ai vu dans l'Amérique
Ainsi que dans l'Asie,
Des batailles et des chocs
Qui coûtaient bien des vies.
Je les ai traversés
Sans y être blessé.

— Jeune homme, reprit le vendeur d'orviétan dont les yeux étincelaient de colère, comparé à moi, le Juif errant n'était qu'un facteur de la poste aux lettres. Que la divine Providence, ajouta-t-il en levant les yeux vers le ciel, vous épargne les épreuves que j'ai subies et les infortunes dont je fus malgré moi le témoin!...

Il s'interrompit tout à coup, et poussant de la main une vieille tapisserie qui défendait l'entrée de la tente :

— Paraissez, s'écria-t-il d'une voix retentissante, légitime héritière du royaume de Bisnagar, paraissez, Zéphirine!

A ces mots, un ressort invisible écarta l'immense draperie qui cachait à tous les yeux l'intérieur de la tente, et l'on vit la princesse de Bisnagar assise sur son trône et la couronne en tête comme Joas au cinquième acte d'Athalie. A sa droite était son premier eunuque, le ci-devant grand-vizir de Bisnagar, le sabre en main, et à sa gauche son premier écuyer. Tout le peuple poussa un cri d'admiration.

III

COMMENT MARCOMIR ÉCRIVIT TROIS CENTS VERS EN L'HONNEUR DE LA PRINCESSE DE BISNAGAR, ET FUT MENACÉ DE LA TONSURE.

Je ne sais si vous aimez les blondes; pour moi, je n'ai rien à dire contre cette adorable portion de l'espèce humaine, si ce n'est que Zéphirine, sultane de Bisnagar, était la plus charmante brune que mon imagination pût rêver. Ses yeux noirs et profonds étincelaient d'esprit, de passion et de grâce, et, pour parler comme Mlle de Scudéry, son sourire achevait les malheureux qu'avait blessés son regard.

Quant à moi, dès qu'elle parut, je demeurai comme ébloui, et je fendis la foule pour contempler de plus près ce prodige de beauté. Je ne sais combien de temps dura cette extase, mais tout à coup le signor Barbalonga cessa de parler, la foule s'écoula, et je

me retrouvai presque seul avec mon ami Clou, qui me donnait le bras.

— Eh bien, dit Clou, il faut rentrer au logis.

— Déjà?

Mon camarade me regarda en riant.

— Es-tu somnambule? me dit-il. Voilà deux heures que nous sommes ici.

— Deux heures? Qu'elle est belle!

— Qui donc?

— Parbleu! la princesse de Bisnagar.

— Oui, assez, répliqua Clou d'un air négligent. Je ne plains pas le signor Barbalonga, Vainqueur des Romagnes.

— Quoi! Tu penses?...

— Tu n'as donc pas entendu le récit qu'il vient de faire?

— Moi! non. Je regardais la princesse.

— Coquin! dit Clou. Eh bien, l'Hercule de Pise nous a raconté pendant trois quarts d'heure qu'il est l'élève du célèbre Isfendiar, le grand mage de la mer Caspienne; qu'il a reçu de lui la science des sciences, la science universelle; qu'il a dans ses poches des flacons qui contiennent de l'élixir d'immortalité; qu'il doit à cet élixir sa jeunesse éternelle; qu'il est né il y a quatorze cents ans dans les marais de la Hongrie, du commerce d'Attila avec une jeune Romaine; que sa mère le fit élever en Italie; qu'il passa de là en Orient, où il fit la connaissance dudit Isfendiar déjà nommé; qu'il a parcouru tout l'univers, semant partout les bienfaits et récoltant l'ingratitude comme Socrate et Jésus-Christ; qu'il s'est arrêté il y a seize ans à Bisnagar, où le sultan de ce fameux empire l'avait pris en amitié; qu'un jour il sauva la vie de sa fille dans une chasse au lion où le sultan lui-même fut dévoré, ainsi que tu peux le voir sur la toile qui est devant tes yeux; qu'un frère du sultan s'empara du trône au préjudice de la légitime héritière; qu'il tenta de faire empaler le Vainqueur des Romagnes et de massacrer sa protégée, mais que ledit Vainqueur, non moins prudent que brave, sut éviter tous les piéges; qu'il enleva la princesse sous les yeux de l'usurpateur et de toute son armée; qu'il l'amène avec lui dans ses voyages; qu'il a pour elle les sentiments d'un père (d'un père, entends-tu bien, et non d'un cousin); et qu'il n'attend qu'un moment favorable pour la remettre sur le trône de ses ancêtres. Au reste, il est deux cents fois millionnaire, ayant caché une barrique pleine de diamants dans un trou que lui seul connaît, au fond de la mer des Indes, et c'est par pure philanthropie qu'il vend, au prix modique de deux francs cinquante centimes, son élixir d'immortalité dans lequel

il entre du poivre, du benjoin, de la cannelle, du thym cueilli à minuit par une vierge, dans le désert de Cobi, à cent cinquante lieues de toute habitation, et cinq grammes de la poudre dentifrice dont se servent les crocodiles près de la cataracte de Syène.

— Ah! mon ami, dis-je en soupirant, je l'aime!

— Qui? Le Vainqueur des Romagnes?

— Mauvais plaisant! As-tu vu comme elle nous regardait?

— Qui, *elle?*

— Zéphirine, l'adorable Zéphirine, princesse de Bisnagar.

— Euh! dit Clou. Elle est assez gentille, mais je ne l'ai pas beaucoup regardée. Je faisais en moi-même le compte du signor Barbalonga. Au prix de deux francs cinquante centimes, les cent vingt ou cent trente flacons qu'il a vendus ce soir font une somme assez jolie, et je calcule que, ses généraux anglais et ses lanciers polonais défrayés de tout, il reste encore pour le premier eunuque de la princesse, le premier écuyer de Zéphirine et lui-même d'assez beaux bénéfices.

Depuis longtemps je n'écoutais plus les discours de mon camarade, mon âme était ailleurs. Au coin de la tapisserie j'entrevoyais un œil curieux et attentif. Etait-ce l'œil de Zéphirine?

Cependant la nuit était venue. Il fallut rentrer à la maison et subir les questions de ma mère, qui s'inquiétait de mon silence et de ma préoccupation. Je feignis un mal de tête et je me couchai de bonne heure pour rester seul avec mes pensées. Pendant plusieurs heures je rêvai tout éveillé, et, mon imagination s'enhardissant peu à peu, je formai les projets les plus audacieux, — par exemple d'envoyer des fleurs à la belle Zéphirine, ou de les lui porter moi-même, ou de me jeter à ses genoux et de lui déclarer mon amour; je couvrais ses mains de baisers, elle me résistait faiblement et finissait par se jeter dans mes bras; tout à coup le féroce Barbalonga faisait son entrée, suivi du premier eunuque de la princesse de Bisnagar et de son premier écuyer; tous trois étaient armés de longs cimeterres et menaçaient de me couper le cou; mais moi, furieux d'être dérangé dans mes amours et fier de combattre sous les yeux de la ravissante Zéphirine, j'arrachais son sabre à l'un de ces assassins, je fendais le crâne au second, je perçais le cœur du troisième, et finalement, maître du champ de bataille, j'enlevais la princesse de Bisnagar et je fuyais avec elle aux pays lointains.

Si quelqu'un trouve que ces rêves d'un homme éveillé sont tout à fait absurdes, qu'il se rappelle ceux qu'il a pu faire à vingt ans, si par hasard il avait le bonheur d'aimer.

Enfin la fatigue l'emporta et je m'endormis profondément. Le

lendemain, je m'éveillai fort tard et je fus très-étonné de la hardiesse des rêves que j'avais faits la veille. Je me contentai de rôder autour de la tente du signor Barbalonga, dans l'espérance d'apercevoir la belle Zéphirine, ou tout au moins l'une de ses pantoufles; mais je ne vis que l'Hercule de Pise, qui était occupé à remplir une quantité considérable de petits flacons avec neuf dixièmes de protoxyde d'hydrogène (vulgairement de l'eau de rivière) et un dixième de vin d'Auvergne. C'était toute la recette de l'élixir d'immortalité. Je m'approchai d'un air modeste et j'essayai de lier conversation avec le signor ; mais l'Italien, irrité sans doute d'avoir laissé surprendre le secret de sa composition merveilleuse, me regarda d'un air si peu encourageant que je fus forcé de battre en retraite et d'aller me promener dans la campagne.

Peu à peu je tombai dans une profonde rêverie et je commençai à me parler à moi-même comme un acteur sur la scène. C'est, dit-on, l'effet le plus ordinaire des grandes passions. Mes phrases, d'abord courtes et désordonnées, pleines de points d'exclamation, s'allongèrent insensiblement et prirent une forme plus régulière; puis elles se scandèrent d'elles-mêmes, se coupèrent en hémistiches et finirent par s'aligner en lignes de grandeurs inégales où les rimes vinrent s'accrocher deux à deux comme la corde au cou du pendu. Vers quatre heures de l'après-midi j'avais fait trois cents vers qui ne valaient pas les *Odes* de Victor Hugo ou les *Méditations* de Lamartine, mais qui n'étaient pas trop mauvais pour des vers de province. Du moins, c'était le sentiment de l'auteur. Au reste, je n'étais pas novice dans le métier, et plus de douze mille vers élégiaques dormaient depuis longtemps dans mon pupître parmi plusieurs autres belles productions en prose dont je ne crois pas devoir entretenir le lecteur.

Ces trois cents vers furent dédiés, comme il était juste,

A mademoiselle Zéphirine, princesse de Bisnagar.

Malheureusement, j'eus l'imprudence (hélas! qu'y a-t-il de plus imprudent que l'amour?) de laisser sur ma cheminée ce beau poëme.

Il faut vous dire que ma mère avait la pieuse habitude de surveiller toutes mes actions, de deviner toutes mes pensées et d'en rendre compte sur-le-champ au curé de sa paroisse. Tous deux alors tenaient conseil et méditaient sur les moyens de me ramener dans la voie du salut. Cette habitude ecclésiastique ne me

laissait pas un instant de relâche, mais l'innocence habituelle de mes pensées m'avait sauvé jusque-là de tout grave accident.

Or, ce soir-là, content de moi, content de mes vers et tout brûlant du désir de revoir l'inimitable princesse de Bisnagar, je prenais mon chapeau pour sortir, lorsqu'un regard et une question de ma mère me rappelèrent tout à coup dans le monde de la réalité.

— Où vas-tu? dit ma mère avec un regard d'inquisiteur qui me fit frémir jusque dans la moëlle des os.

— Me promener, répondis-je pourtant avec assez de fermeté.

Les yeux de ma mère, ces yeux gris, rigides, implacables, qui tant de fois avaient glacé la parole sur mes lèvres, se fixèrent sur moi. Je sentis que le moment de la lutte était arrivé, et je me roidis avec assez de résolution.

— Avec qui? dit-elle.

— Avec Clou.

Un flot de pensées tumultueuses nous séparait l'un de l'autre. Son regard me tordait les entrailles comme le feu tord les cordes d'un violon. De son côté une volonté inflexible, et habituée à commander; du mien, toute l'ardeur de la jeunesse longtemps comprimée, mais prête à éclater; des deux parts un orgueil égal, c'était un spectacle digne des yeux d'un philosophe.

— Qu'allez-vous faire ensemble, Clou et toi? demanda-t-elle après une pause.

Je gardai le silence pendant quelques secondes. Je sentais qu'elle savait tout, je devinais qu'elle avait dû trouver mes vers et les lire, je frémis, je m'indignai, je fus prêt à tout avouer et à revendiquer ma liberté; mais elle ne m'en laissa pas le temps.

— Eh bien, tu ne réponds pas? dit-elle... Je vais t'aider un peu. Qu'est-ce que c'est que Mlle Zéphirine, princesse de Bisnagar?

Quoique je dusse m'attendre à ce coup, je ne pus m'empêcher de pâlir et de m'appuyer contre le mur. Le courage n'est pas le même dans toutes les occasions de la vie, et tel, fort célèbre dans l'histoire, entendit mille fois sans peur siffler les balles et les boulets, qui tremblait de peur devant sa femme.

— Je sais tout, continua-t-elle du ton d'un juge qui va prononcer une sentence de mort, il est inutile de me rien cacher, où est-ce que tu as connu cette Zéphirine?

En même temps elle froissait dans ses mains mon beau poëme. Je voulus le saisir, mais elle le tortilla comme un cornet de bonbons et l'alluma à la flamme de la bougie. Je sentis mon cœur saigner, mais l'orgueil fut le plus fort, et je ne voulus pas laisser à ma mère la joie de m'avoir tourmenté.

— Bon! lui dis-je en m'efforçant de rire, je sais mes vers par cœur.

— Tant mieux! répliqua-t-elle, tu pourras les réciter au séminaire.

Au mot de séminaire, je sentis que ce jour allait décider de ma vie, et je me tins sur mes gardes, résolu à tout souffrir plutôt que de renoncer à une liberté dont je commençais à sentir tout le prix.

— Voyons, parle, dit-elle, où as-tu vu cette coureuse?

— Puisque tu sais tout, répondis-je d'un ton calme qui cachait mal la fureur de subir un si dur interrogatoire, tu n'as pas besoin de mes explications.

A ces mots elle se leva, pâle de colère, les yeux étincelants, belle encore, mais de la beauté tragique de Judith qui va couper le cou d'Holopherne :

— Malheureux! dit-elle, tu oses manquer de respect à ta mère!

Et elle leva le bras avec un geste que Rachel eût envié dans le rôle d'Athalie, tant il était noble et terrible.

Remarquez que je me tenais toujours sur la défensive, évitant le combat autant que possible, et sûr d'avance de payer les frais de la guerre et de la paix. Au reste, cette exclamation n'était qu'une feinte de l'adversaire, qui tout d'un coup fondit en larmes en invoquant la malédiction du ciel sur cet enfant maudit.

J'attendis patiemment que les larmes eussent coulé, et je me tins en garde, toujours prêt à parer, sinon à riposter.

— Tu partiras demain, reprit-elle en s'essuyant les yeux.

Je fis un signe d'assentiment, pensant avec joie que j'étais envoyé en exil chez mon grand-père, mais elle me tira bientôt d'erreur.

— Tes études sont terminées, ajouta-t-elle, il est temps d'aller au séminaire. M. le curé te donnera une lettre de recommandation pour le supérieur, qui est de ses amis. Là, j'espère que tu recevras de meilleurs conseils et de meilleurs enseignements; j'espère que tu deviendras un fils soumis, chaste et respectueux...

A ces mots j'interrompis ma mère, et voulus protester de mon respect, mais elle me coupa la parole et me régala d'un petit sermon qui ne dura guère moins de trois quarts d'heure sur les devoirs d'un fils envers sa mère, devoirs auxquels j'avais indignement manqué, disait-elle.

Je ne doute pas que ma mère ne fût de bonne foi dans tous ses discours, car je n'ai jamais connu de femme plus vertueuse, plus austère, plus détachée d'elle-même, plus inaccessible aux séductions des sens, plus respectable et plus respectée. Malheureuse-

ment elle aimait trop à commander, et elle était trop disposée à regarder la désobéissance comme un sacrilége. Ce fâcheux défaut a fait durant toute sa vie son malheur et le mien.

Quand le sermon fut terminé, ma résolution était prise. Je pensai que je ne trouverais jamais de moment plus favorable pour la faire connaître, et je commençai en ces termes par un exorde que les anciens auraient appelé *ex abrupto*.

— Ma mère, le curé peut garder pour lui-même ou pour quelque autre sa lettre de recommandation, car je ne serai jamais prêtre.

Ma mère demeura stupéfaite. Elle ne s'attendait pas à tant d'audace. Soit que la vue de Zéphirine, princesse de Bisnagar, m'eût ouvert l'entendement, soit que l'âge d'homme fût arrivé, car j'avais déjà vingt ans, je me sentais tout autre : des pensées inconnues fermentaient dans mon esprit, allumaient mon sang et faisaient palpiter mon cœur, j'étais déterminé à tout braver plutôt que de me laisser enfermer dans un séminaire.

— Tu ne seras jamais prêtre! s'écria ma mère.

— Non. Jamais!

— Et le vœu que j'ai fait pour toi? dit-elle en levant les yeux au ciel, et je pense qu'en effet, elle était fort sincère et s'était cru le droit de disposer de ma vie dès le jour de ma naissance.

Je passe sous silence le reste de notre conversation, qui fut des plus violentes. Ma mère finit par m'ordonner de garder la chambre, espérant sans doute me réduire à l'obéissance par le silence et la solitude. J'obéis docilement, et j'écrivis à mon grand' père, médiateur naturel de toutes les querelles de famille, la lettre suivante :

« Barbantane, 15 septembre 1840.

« Bon vieux grand-père, je suis au désespoir. Ma mère veut que je sois évêque et que je mène les gens en paradis. Quelle destinée pour un poëte, et pour un poëte amoureux! Cependant, si je désobéis, je vais mourir de faim. Ma mère, au nom de la vertu, de la religion, de la tendresse maternelle et de mon intérêt bien entendu, me jettera dans la rue sans me donner un centime. On peut déraciner le mont Ararat et le replanter au milieu de la mer Caspienne, mais on n'ébranlera pas la volonté de ma mère. Tout ce qu'elle a décidé devient article de foi. Enfin, je suis perdu si tu ne viens à mon aide. Adieu, bon vieux père, cherche, invente, imagine. Le temps presse et la maison brûle.

« Marcomir. »

Le lendemain, je reçus cette réponse :

« Mon cher enfant, après-demain tu viendras dîner avec moi et te faire tirer les oreilles comme il faut. Adieu, je t'embrasse tendrement. »

A ce billet était jointe une lettre pour ma mère.

« Ma chère fille, envoyez-moi, je vous prie, Marcomir. Je lui réserve une belle morale. Croiriez-vous qu'il n'a pas d'enthousiasme pour l'état ecclésiastique? Cela fait frémir. Voilà bien les jeunes gens de ce temps-ci ! Cela fait des vers, cela se promène, cela regarde au miroir pousser ses premiers poils de barbe, cela n'a pas vingt ans et se mêle de raisonner!

« Adieu, ma chère fille, je vous baise les mains. »

IV

ENTRETIEN DU XVIIIe SIÈCLE AVEC LE XIXe.

La maison de mon grand-père est une des plus anciennes de la Gaule. Je pense qu'elle fut bâtie par les Romains ou par les Sarrasins, car les uns et les autres ont conquis et habité le pays. Elle est située sur une éminence, au milieu d'un petit village dont la rue principale est abandonnée aux oies, aux poules, aux canards et aux petits enfants. La maison est vaste et sombre, suivant l'usage des temps féodaux, où les fenêtres étaient faites aussi bien pour les brigands que pour l'air et le soleil. Derrière la maison est une grande cour qu'ombrage un vieux tilleul. Entre le hangar et la grange, se trouve un jardin clos de murs, luxe rare aux environs de Barbantane. A côté de la grange sont les étables et l'écurie.

Il était six heures du soir quand j'arrivai chez mon grand-père. Le vieux Marcomir m'attendait assis sur un banc devant sa porte. A ses pieds était couché son chien, fidèle compagnon qui me reconnut et s'élança vers moi en remuant la queue et aboyant avec joie. Mon grand-père me tendit les bras sans rien dire, et je m'y jetai avec un élan de tendresse et de confiance qui le toucha. Après les premiers embrassements :

— Avant tout, me dit-il, petit, souviens-toi que cette maison est à toi. Va, viens, cours, galope, bois, mange ou dors, tout ce que tu feras sera bien fait. Et maintenant, si tu veux, conte-moi ton affaire.

En même temps il passa son bras gauche autour de mon cou, par un geste de familiarité charmante, et me tint serré sur sa poitrine.

— Ah! bon vieux père, lui dis-je en soupirant, que je suis aise de te revoir! C'est ici qu'il est doux de vivre! Près de toi, les arbres sont plus touffus, les prés plus verts...

— Et les sermons plus rares. C'est ce que tu voulais dire, n'est-ce pas? Va, ta mère en fait assez pour elle et pour moi. Chère femme! sa bouche est un magasin de paroles pieuses, et jamais elle ne l'ouvre sans faire tomber sur les assistants quelques douzaines d'exhortations à la vertu. Que de fois j'ai vu ton pauvre père demander grâce et secouer les oreilles comme un chien mouillé par une averse!... De sorte, ajouta-t-il après une pause, que ta mère veut te faire prêtre?

— Oui, plus que jamais. Elle rêve d'avoir un saint dans la famille.

— Bonne idée! Qu'as-tu répondu?

— Moi! J'ai réfléchi.

— Pourquoi réfléchir? Souviens-toi de ce mot d'un Génevois : « L'homme qui réfléchit est un animal dépravé. » La réflexion n'a jamais inspiré que des sottises. Napoléon réfléchissait à Waterloo quand Blücher, un âne sauvage qui courait au hasard, vint se jeter dans ses jambes sans penser à rien, et du même coup envoya Wellington à Paris et Napoléon à Sainte-Hélène. Tu réfléchis trop, mon enfant.

— Oh! grand-père, j'ai commencé par réfléchir, mais j'ai fini par me décider.

— Ah! tant mieux. Et qu'as-tu décidé?

— Qu'à aucun prix je ne voulais être prêtre.

— Bravo! c'est parler, cela. Et quelle raison as-tu de refuser cet honneur?

— Aucune. Je ne veux pas.

— Voyons, mon enfant, qu'est-ce qui t'empêche d'officier tout comme un autre? On a fait des milliers de curés, d'évêques et de cardinaux qui ne te valaient pas. Tu aimes à dormir, à chasser, à pêcher, et à dîner à l'aise : le droit canon le permet. Tu aimes à pérorer tout seul et longtemps : c'est une vraie bénédiction dans ce métier-là. Tu es glorieux et tu aimes la louange : Or, sache bien que le moindre abbé dans sa chaire est la propre image de Dieu pour les dévots qui l'entourent. Que peux-tu désirer de plus?

— Ne te moque pas de moi, bon vieux père, et réponds-moi sincèrement. As-tu aimé?

— Blanc-bec! J'ai aimé plus de femmes qu'il n'y a de cheveux sur ta tête blonde,

— Et l'on t'a aimé?

— Qu'en sais-je? En 1793, les Allemandes se jetaient sur nous comme les poissons dans le filet; il n'y avait qu'à se baisser et prendre. Crois-tu qu'on ait eu toujours le temps d'examiner la qualité de la marchandise? En 1796, c'étaient les Italiennes; en 1799, les Egyptiennes... Tel que tu me vois, j'ai fait des vers cophtes pour une princesse d'Abyssinie que je pris aux Pyramides, dans les bagages de Mourad-Bey, et qui me suivit jusqu'à Marseille. Pauvre Hadjoûna! je la regretterai éternellement; elle avait pour le pilau des recettes que je ne retrouverai jamais. On ne sait pas assez, mon ami, quel talent il faut pour faire un pilau sans reproche.

— Elle est morte à Marseille?

— Hélas! non. L'ingrate me quitta pour un fifre qui la battait tous les jours après boire; mais elle aimait le fifre. Le cœur humain a des mystères insondables.

— Eh bien, puisque tu as fait des vers cophtes pour une négresse, je puis t'avouer mon crime : J'ai fait des vers, moi aussi.

— Pour les jeux floraux?

— Non. Pour Zéphirine, fille du sultan de Bisnagar.

En même temps, je racontai toute l'affaire et je commençais déjà à réciter mon poëme, lorsque mon grand-père, qui souriait, m'arrêta d'un geste.

— Mais, dit-il, en prose, tu parles de Zéphirine, et en vers, de Francesca?

— O grand-père, Francesca est pour la rime. Ne le sais-tu pas? D'ailleurs, toutes les héroïnes d'amour sont Italiennes ou Espagnoles. Tu ne lis donc pas les poëtes?

— Bien peu.

— Eh bien, écoute celui-ci :

Avez-vous vu dans Barcelone
Une Andalouse au teint bruni?
....
C'est ma maîtresse, ma lionne,
La marquesa d'Amaëgui.
....

Quand j'eus fini de réciter les vers d'Alfred de Musset :

— Voilà une rude gaillarde, me dit mon grand-père. De mon temps, Iris et Chloris, à qui nous adressions tous nos vers, étaient

des filles mieux élevées et plus gaies. Est-ce que ta Zéphirine (pardon ! la divine Francesca) est de cette humeur?

— C'est un ange aux cheveux noirs, lui dis-je.

— Bon! où avais-je l'esprit? Qu'elles aient des cheveux châtains, noirs ou blonds, ou de cette couleur divine qui sied si bien aux carottes, ne sont-elles pas toutes des anges, du moins jusqu'à ce qu'on les donne au diable avec mille malédictions?... Donc, tu l'aimes et tu l'aimeras?

— Jusqu'à la mort.

— Voilà qui est résolu, dit-il en se levant. Et maintenant, mon cher ami, allons souper. Nous boirons à la santé de la princesse de Bisnagar.

Le souper fut très-gai. Mon grand-père, bien qu'il fût très-sobre d'ordinaire, ne se lassait pas de remplir mon verre et de m'exciter à boire par son exemple. Je crois qu'il désirait connaître le fond de mes pensées ; de mon côté, je ne demandais pas mieux que de lui ouvrir mon cœur. Peu à peu, la conversation devint tout à fait intime (1).

— Je vois bien, me dit-il, que tu es fort amoureux, puisqu'en faveur de ta belle tu renonces à la prêtrise et aux bonnes grâces de ta mère; il faut donc en prendre son parti et recevoir pour belle-fille la princesse de Bisnagar; car tu veux l'épouser, je pense?

A cette question, je demeurai interdit. Parmi toutes les idées qui m'avaient, depuis deux jours, traversé la cervelle, celle-là, je l'avoue, n'avait jamais trouvé place. Mon silence le fit rire.

— Quoi! tes vues ne seraient pas légitimes? ajouta-t-il.

— Mais, grand-père, mes vues ne sont ni légitimes, ni illégitimes. Je n'ai de vues d'aucune espèce. Je l'aime, je l'adore, je ne peux pas vivre sans elle, je rêve à elle tout le jour, j'y rêve toute la nuit, le cœur me bat quand je passe auprès de la tente où elle est enfermée, je brûle de la voir, et je tremble de la rencontrer, voilà tout.

(1) Avant de rapporter le discours du vieux Marcomir, nous devons présenter au lecteur une observation que le respect du héros de cette histoire pour son grand-père lui interdisait de faire : c'est que le vieillard avait gardé quelque chose de la licence du siècle dernier. Bien qu'il eût autant d'honneur, de courage et de générosité qu'aucun homme du temps présent, il était, sur le chapitre des dames, un peu moins sévère que ne le demande la gravité de nos mœurs. Un physiologiste, que nous n'avons garde de contredire, assure que le tabac, le thé, la bière et les longs discours imités de l'anglais ou de l'allemand sont pour beaucoup dans cet heureux changement et nous conduisent à grands pas dans le sentier de la vertu. Un autre philosophe, que nous ne croyons pas devoir nommer, prétend qu'il n'est pas certain que nous soyons plus vertueux que nos pères, mais qu'on ne peut pas douter que nous ne soyons beaucoup plus ennuyeux. C'est une impertinence qui ne mérite pas qu'on la relève. (*Note de l'éditeur.*)

— Pauvre garçon! dit-il, veux-tu que je te donne un bon conseil?

— Je veux bien, pourvu que ce ne soit pas le conseil de ne plus l'aimer.

— Rassure-toi, je ne donne que des conseils aisés à suivre. D'ailleurs, ce n'est pas un conseil, c'est une histoire de ma jeunesse que je veux te raconter.

J'avais dix-huit ans, quand je fis comme toi la rencontre d'un ange aux cheveux noirs. C'était la fille de mon boulanger. Avec quelle grâce elle enfournait le pain, avec quelle mélancolie charmante elle le tirait du four et le portait chez les pratiques, c'est ce que le langage humain ne saurait exprimer.

Un soir, elle était à la noce d'une de ses cousines, et l'on m'avait invité comme voisin. J'osai valser avec elle. O puissant Jupiter, je la pressai sur mon cœur, et, dans le tumulte de la danse, j'osai l'embrasser.

— Elle se fâcha, je pense?

— Oh! oui, mais d'une voix si douce, et elle reçut si bien mes excuses que j'obtins la permission de la reconduire chez son père à la fin du bal.

Le lendemain et les jours suivants je fis pour elle six ou huit mille vers.

— Six ou huit mille!

— Bah! huit mille vers, ce n'est pas la mer à boire. De mon temps, une fille un peu passable ne tenait pas son amant quitte à moins d'une ou deux campagnes. La conquête de ta grand'mère m'a coûté cinq batailles rangées : encore ne voulait-elle pas se rendre, et cependant je venais de conquérir la Hollande avec Pichegru, et j'avais marché dans la neige pendant trois mois avec des bouchons de paille en guise de souliers. Je vois que les filles sont moins difficiles aujourd'hui, et je t'en félicite, mon cher garçon. Il vaut mieux aligner des rimes, les pieds sur les chenets, que de courir à cheval sur la glace comme nous faisions alors, pour prendre la flotte hollandaise à l'abordage.

— Cher père, on fait ce qu'on peut. La mode est passée de donner des coups de sabre.

— Oui, vous aimez mieux barbouiller du papier, tas de poëtes que vous êtes! Après tout, ce métier a quelquefois du bon... Pour revenir à mes amours, le boulanger s'aperçut de quelque intelligence entre sa fille et moi, et me défendit de remettre les pieds dans sa maison. Le soir même, l'ange aux cheveux noirs confondit ses larmes avec les miennes au fond du jardin, depuis dix heures du soir jusqu'à minuit, et je lui proposai de l'enlever.

— De l'enlever! Et son père?

— Justement. Ce fut le premier mot de l'ange. Elle prétendit qu'il était très-brutal et qu'il la tuerait. Pauvre ange! Elle était si jeune! Vingt-cinq ans à peine. Elle me dit que sa vertu était sans tache, comme le soleil. (Entre nous, j'appris plus tard de M. le marquis de Laplace, sénateur et pair de France, qui s'entendait à la mécanique céleste comme s'il en avait été l'inventeur, que le soleil a plus de taches qu'une écumoire n'a de trous.) Mais je l'ignorais alors. Je me laissai toucher. Elle pleurait de si belles larmes, la tête à demi renversée sur mon épaule et sanglotant sous mes baisers. Ce soir-là, si elle l'avait voulu, je l'aurais épousée. Heureusement, il n'y avait là ni prêtre ni notaire; mais je fis serment de la demander en mariage au féroce boulanger.

Le lendemain, j'entrai dans sa boutique. Il était absent, et, profitant de l'occasion, je pénétrai dans la chambre de ma bien-aimée. Tout à coup (ô prodige!) j'entends le bruit d'un long baiser, suivi d'un éclat de rire, et j'aperçois mon ange aux cheveux noirs, assise sur les genoux d'un affreux mitron, qui l'embrassait de toutes ses forces. A cette vue, saisi d'horreur et de colère, je me précipite sur le mitron et le prends par les cheveux. Le malheureux roule à terre, se relève, se jette à son tour sur moi. Le combat fut long et sanglant. Le mitron, terrassé, tira de sa ceinture un couteau énorme, à couper la pâte, et voulut me l'enfoncer dans la poitrine. Je parai heureusement le coup avec ma main gauche (tu vois encore la cicatrice), je désarmai ce furieux et j'allais peut-être l'égorger à mon tour, quand le boulanger rentra. Etonné d'un spectacle auquel il ne s'attendait guère, il me laissa le temps de fuir sans demander aucune explication, et mon adversaire, convenablement rossé, ne chercha pas à me retenir. Trois jours après, l'ange aux cheveux noirs épousa le mitron, et je ne doute pas qu'elle ne lui ait gardé sa foi, après son mariage, comme elle l'avait fait auparavant.

Voilà, mon cher enfant, l'histoire de mes premières amours. Maintenant, sans vouloir calomnier l'héritière du sultan de Bisnagar, permets-moi de croire que ma boulangère la valait bien, et ne te tourmente pas trop l'esprit pour une fille à qui peut-être tu ne penseras plus dans dix jours.

— Moi, l'oublier, grand-père? oh! jamais!

— Oui, je sais bien... Les fleuves remonteront vers leurs sources, avant que... etc. C'est ce que je disais, moi aussi, quand je fus convaincu de la perfidie de ma boulangère, et, huit jours après, je faisais la cour à une fleuriste. Au reste, mon expérience ne t'apprendrait rien. Parlons d'autre chose. Quelle profession vas-tu prendre?

— Celle que tu voudras, répondis-je assez embarrassé, et n'osant avouer mon véritable désir. Mon grand-père s'en aperçut.

— Et si j'étais de l'avis de ta mère? si je voulais te voir tonsuré? demanda-t-il en riant.

Je vis bien qu'il fallait se déclarer.

— Eh bien, puisque tu m'y forces, répondis-je en rougissant comme une jeune fille qui conjugue pour la première fois le verbe *aimer*, j'ai dans mon portefeuille deux volumes d'élégies qui n'attendent, pour faire de moi un grand poëte, que de trouver un éditeur intelligent.

— Allons donc! Voilà parler! Deux volumes d'élégies! Quel avenir! quelle gloire! De mon temps, avec deux ou trois sonnets on s'asseyait au sommet du Parnasse, entre Homère et Virgile. Plus tard, sous l'Empire, on rimait des milliers de poëmes épiques : aujourd'hui, c'est une pluie d'élégies. Quel est donc le pédant qui a parlé de la décadence de la poésie?

— Oh! cher père, la poésie n'est-elle pas toujours jeune et toujours belle, comme tout ce qui est immortel? Tiens, écoute un peu, pour voir, ces *Stances à l'Immortalité*.

— A quoi bon? Je m'y connais si peu... Et quel sera le titre de ton premier ouvrage?

— Je ne sais. Il sera simple et sans prétention : par exemple, *un Bouquet d'azaléas*, ou *Souvenirs et regrets*, ou *la Fleur du panier*, comme font la plupart de mes confrères.

— Tant pis. Je n'ai pas grande opinion de tes confrères. *La Fleur du panier* est un titre de fruitière. *Un Bouquet d'azaléas* vaut mieux et n'a pas le sens commun. Quant à *Souvenirs et regrets*, c'est bien fade. De quoi peux-tu te souvenir, si ce n'est du séminaire, et que peux-tu regretter, à moins que tu ne regrettes les pensums? Laissons cela, nous trouverons mieux, j'espère... Donc, ce sont tes volumes d'élégies qui feront bouillir la marmite?

Pour abréger cette conversation déjà longue, je me bornerai à dire qu'après avoir passé en revue toutes les professions connues du monde civilisé, il fut convenu que je partirais sur-le-champ pour Paris, et que j'étudierais la médecine. Mon grand-père se chargea de m'accompagner à Barbantane, et d'obtenir le consentement de ma mère et l'argent qui était indispensable à mes études. Cette résolution prise, j'allai me coucher, la cervelle un peu appesantie par les fumées du vin, et je m'endormis en pensant à la belle Zéphirine, princesse de Bisnagar. Je la vis en rêve, assise sur un char que traînaient au travers des nuages quatre dragons ailés. Elle me sourit et me fit signe de monter sur son char; je pris la main qu'elle me tendait et je m'efforçai de grimper; mais cette

main se fondit tout à coup entre mes doigts sans que je pusse deviner comment, et je retombai lourdement à terre pendant que l'enchanteresse, dominant de bien haut la région des nuages et jusqu'au soleil même, prenait la route de Sirius et s'enfonçait peu à peu dans les abîmes éthérés.

Inutile avertissement que me donnaient les dieux immortels!

V

COMMENT LE VICOMTE CLOU DÉCLARA SON AMOUR A LA PRINCESSE DE BISNAGAR ET QUELLES FURENT LES SUITES DE CETTE ENTREPRISE.

Deux jours après, nous montâmes à cheval, le vieux Marcomir et moi, et nous prîmes gaiement le chemin de Barbantane. La présence et les conseils de mon grand-père avaient tout à fait relevé mon courage. Je ne doutais pas qu'il ne vînt à bout de fléchir la résolution de ma mère et de m'envoyer à Paris. De plus, j'allais revoir ma princesse, lui dire que je l'aimais, en être aimé peut-être, et l'enlever... Car la seule morale que j'avais retirée de l'histoire de mon grand-père était, il faut l'avouer, qu'on peut toujours enlever les demoiselles et les mettre en lieu sûr, pourvu qu'elles ne crient pas trop. Après tout, pensais-je, pourquoi ne me préférerait-elle pas à l'Hercule de Pise? Et si elle me préfère, pourquoi ne la lui disputerais-je pas, le fer en main, comme c'est l'usage dans les romans espagnols? Qu'y a-t-il de plus beau que d'aller sur le terrain, par un beau soleil, d'ôter son habit en présence de quatre personnes honorables et patentées, de s'effacer avec grâce et d'enfoncer son épée, soit dans le cœur du tyran de Zéphirine, soit dans son épaule droite, soit même dans l'épaule gauche? Après quoi, j'essuierai proprement mon épée sur le gazon, je saluerai mon adversaire avec la politesse d'un gentilhomme de l'ancienne cour, et j'irai me jeter dans les bras de la sultane de Bisnagar. Même si j'étais blessé, n'aurais-je pas bon air, un peu pâle, le bras en écharpe, affaibli par la perte de mon sang et recevant les soins de ma princesse?

J'étais si pénétré de ces idées que je fis peu d'attention aux discours de mon grand-père, qui était, lui, fort loin d'imaginer de quels rêves j'avais l'esprit occupé. Aussi avait-il depuis longtemps passé l'âge de l'amour et de ses douces folies. Il me parlait de sa récolte prochaine, de ses regains qu'il fallait couper, des blés qu'il voulait ensemencer, des moutons qu'il voulait ven-

dre et des bœufs qu'il voulait acheter. Il entremêlait ce discours de sages conseils, car il jugeait l'heure venue de me traiter en homme, et personne n'était mieux en état que lui de me guider sur la grande route de la vie.

Je ne sais si, avec le temps, il s'aperçut de ma distraction, et, s'il en devina la cause, ou s'il se fatigua de n'obtenir de moi que de courtes réponses; mais la conversation se ralentit peu à peu, et nous arrivâmes en silence devant la maison de ma mère. Un domestique prit les deux chevaux par la bride et les mena dans l'écurie. Nous entrâmes dans la maison.

Ma mère nous attendait, assise dans un coin de la porte-fenêtre du salon, qui s'ouvrait sur le jardin. Elle était occupée à ourler un mouchoir, car, bien que son revenu fût considérable, elle ne pouvait jamais demeurer oisive. A côté d'elle, sur une chaise, était l'*Imitation de Jésus-Christ*, son livre favori.

Mon grand-père entra le premier et la serra dans ses bras avec tendresse. Ma mère lui présenta son front à baiser et se laissa embrasser par moi sans lever les yeux ni me dire une parole. Sa figure pâle et maigre, belle encore, mais froide et inflexible, le sourire un peu forcé par lequel elle répondait aux questions affectueuses de mon grand-père, et le regard glacial qu'elle jeta enfin sur moi après quelques instants, tout m'avertit que la tempête était proche. Je dois avouer que j'étais fort ému, et malheureusement il entrait dans mon émotion plus de crainte que de tendresse.

Le vieux Marcomir, qui voyait fort bien ce manége, ne parut pas s'en apercevoir. Il causa presque seul pendant le repas, parlant du curé, de l'évêque, des deux vicaires, des fermiers, de réparations à faire, de l'augmentation des impôts, de tout ce qui pouvait intéresser ma mère en dehors du but réel de son voyage. Il parlait si bien de tout, avec tant de charme, de bienveillance et de douce ironie qu'on ne pouvait se défendre de l'écouter, quelque prévention qu'on eût d'ailleurs contre lui, et ma mère en avait de très-grandes. N'était-il pas un de ces libertins (j'entends ce mot dans le vieux sens du siècle dernier) que maudissait tous les jours son curé en jouant au whist?

Vers la fin du repas, sur un signe de mon grand-père, je me levai, et j'allai rôder autour de la baraque ambulante de la belle Zéphirine.

Le premier eunuque de la princesse était assis devant la porte, l'œil morne et les bras croisés. Il me regarda sans parler, secoua la tête comme s'il eût répondu à un doute intérieur et demeura immobile. J'étais sur le point de l'aborder lorsque « l'Hercule de

Pise » parut sur le seuil de la baraque. Ses cheveux hérissés retombaient en désordre le long de ses joues. Il s'avança vers moi d'un air farouche et me dit :

— Que cherchez-vous?

— Rien, répliquai-je un peu surpris. Je regarde.

— Que regardez-vous? Elle est partie.

— Qui, elle?

— Eh! vous le savez bien, dit-il d'une voix sombre; Zéphirine.

Je demeurai stupéfait, et je sentis mon cœur se serrer.

— Comment! la princesse de Bisnagar est partie!

— Oui, elle est partie, la coquine! Elle s'est sauvée avec un vicomte, un brigand comme elle, mais je les retrouverai, les scélérats! et je le lui mettrai en hachis, son vicomte!

— De quel vicomte parlez-vous? demandai-je encore plus étonné.

— Tenez, me dit l'Italien, vous avez l'air d'un bon jeune homme, et ce n'est pas vous qui m'auriez joué ce tour infâme de m'enlever mon premier sujet à la veille d'une représentation extraordinaire! Pensez-y; une représentation où le général, toute la garnison, M. le préfet, M. le maire, MM. les adjoints et mesdames leurs épouses avaient promis d'assister!

Enfin! ce qui est écrit est écrit, comme dit l'autre. Venez avec moi, et payez-moi quelque chose, car il fait grand soif aujourd'hui, et je vous dirai comment cette coquine s'est sauvée avec son milord, car c'est un milord, j'en suis sûr, quoiqu'il ait un nom bien singulier.

— Quel nom?

— Clou.

— Comment! c'est mon ami Clou!

Les yeux de l'Italien étincelèrent comme deux étoiles.

— C'est votre ami, ce brigand, ce gueux, ce scélérat, à qui je veux ouvrir le ventre avec mon couteau! Ah! c'est votre ami; et où le trouverai-je, votre ami?

Dans sa fureur, le pauvre homme proférait les plus prodigieux blasphèmes. Tous les saints du paradis, toutes les divinités de l'Olympe avaient leur place dans ses imprécations; enfin, il fut forcé de s'arrêter pour reprendre haleine, et je profitai de ce moment de répit pour lui faire raconter la fuite de Zéphirine.

— Figurez-vous, monsieur, me dit l'Hercule de Pise en avalant un verre de vin, que je revenais avant-hier de la promenade. Zéphirine gardait la baraque avec cet imbécile que vous venez de voir tout à l'heure devant la porte, et qui fait l'eunuque de la princesse de Bisnagar. Entre nous, il est eunuque comme vous et

moi, mais cela fait bien sur l'affiche, et son malheur intéresse les dames. C'est l'ancien chambellan d'un prince d'Allemagne, que des considérations politiques de l'ordre le plus élevé m'empêchent de nommer aujourd'hui. Il s'agit du repos d'une famille souveraine, et, en particulier, d'une jeune princesse qui le trouva trop aimable, et qui, la nuit, sans le consentement de son papa... Suffit, je m'entends, et ce ne sont pas là mes affaires.

Je revenais donc de la promenade et j'entrais dans ma baraque sans défiance, lorsque j'entends tout à coup la voix de Zéphirine qui parlait de moi avec un étranger. Qu'auriez-vous fait à ma place? Qu'aurait fait notre saint père le pape? Vous auriez écouté à la porte et appliqué l'œil à la serrure pour mieux voir et mieux entendre, n'est-ce pas, monsieur? c'est justement ce que je fis: mais on a bien raison de dire qu'il ne faut pas écouter aux portes si l'on veut entendre son propre éloge. Monsieur, cette coquine, que j'ai comblée de bienfaits, disait de moi pis que pendre. Par égard pour vous, je ne répéterai pas ses infâmes calomnies. A l'entendre, on aurait cru que je la criblais de coups de bâton, que je l'assassinais tous les matins, et que je la nourrissais de pain noir, tandis qu'il est certain que...

Au reste, peu importe. Là-dessus, le milord, que je voyais fort bien par le trou de la serrure, car il était en face de moi, l'embrassa pour la consoler. A mon nez! monsieur, à ma barbe! Il est vrai qu'on ne savait pas que je fusse si près. Croiriez-vous, monsieur, que la coquine s'en défendait à peine? Je fus si transporté de colère que j'enfonçai la porte d'un coup d'épaule, et je me trouvai face à face avec le milord. D'un seul coup, mon cher monsieur, je l'envoyai s'asseoir à six pas de là, tout pâle et prêt à rendre l'âme. Pendant ce temps, Zéphirine riait comme une folle. Elle riait, monsieur! Je tirai mon couteau romagnol. Le milord se releva et prit à deux mains une masse en fer qui sert à nos exercices. Il s'avança sur moi d'un air furieux, et nous allions faire une belle bataille, lorsque cette coquine eut l'idée de me dire en italien : Giuseppe, veux-tu que j'appelle la police? Vous savez, monsieur, chacun a bien ses petites peccadilles auxquelles un homme d'honneur ne doit pas prendre garde. Que j'aie donné un ou deux coups de couteau à un voisin, dans mon pays, est-ce que cela regarde la police française? Mais, chez vous, on n'y regarde pas de si près. On coffre d'abord le pauvre monde, sauf à voir plus tard s'il est innocent ou coupable. Ma foi, je ne me soucie pas plus qu'un autre d'être coffré, et je laissai aller le milord, qui crut m'avoir fait peur avec sa massue. Ah! monsieur, si j'avais pu le tenir pendant cinq minutes, homme contre homme, couteau

contre couteau, dans un petit vallon que je connais au pied du Monte Corvo, entre deux bois de sapins, je vous jure que son affaire eût été bientôt faite; mais vos gendarmes, vos passeports et un tas d'autres inventions maudites retiennent le bras des pauvres gens.

Comme il sortait, Zéphirine eut l'audace de le suivre et lui dit quelques mots à voix basse. Ah! monsieur, si j'avais pu l'étrangler! mais ce maudit mot de police m'avait ôté tout mon courage. Hier au soir, la coquine est partie, et voici sa lettre d'adieu :

En même temps, le signor Barbalonga tira de sa poche un papier tout froissé et je lus :

« Seigneur Hercule, Père au bâton, Sept péchés capitaux, Ane de Mésopotamie, je te quitte, ne sois pas inquiet. M. le vicomte Clou, qui m'emmène, aura soin de payer ma place en diligence. Si tu fais un pas pour nous suivre, je raconterai aux gendarmes ton affaire d'Orvieto.

« Zéphirine, qui ne sera plus jamais princesse de Bisnagar. »

Voilà, mon cher monsieur, comme on est récompensé de ses bienfaits.

Je payai le vin, et je me hâtai de quitter ce pauvre diable, si naïf dans son malheur. Je courus à la maison de Clou. Mon ami était parti, mais on me remit une lettre qu'il avait laissée pour moi, et dont voici le texte :

« Mon cher Marcomir, je vais bien surprendre ton âme vierge et naïve; Zéphirine m'enlève et j'enlève Zéphirine. Je veux être pendu si je sais comment la chose s'est faite, mais elle n'en vaut que mieux. On ne prépare de loin que des sottises.

« Avant-hier, je voulus assister aux répétitions de ma princesse, car on répète chez le signor Barbalonga avec le même scrupule qu'au Théâtre-Français ou à l'Opéra. Justement l'Ogre de Pise, l'Hercule des Romagnes était absent, et Zéphirine, qui s'ennuyait, fut enchantée de recevoir une visite. Ce monstre l'avait battue le matin, ce qui avança fort mes affaires. Aussi ne fis-je nulle difficulté d'offrir, dès le premier abord, mes trente mille livres de rente et mon cœur. Pendant qu'elle délibérait, l'ogre entra en enfonçant la porte. Heureusement, je sus le tenir à distance avec un épieu, et ce sanglier, forcé de reculer, me laissa sortir sans accident. Le lendemain, Zéphirine qui craignait un coup de couteau, prit la fuite et vint me trouver. Nous avons chanté le soir même l'hymne religieux : *Io hymenæe*, à la façon antique; nous partons ce matin.

Viens nous voir à Paris. J'ai dit à Zéphirine que tu brûlais pour elle de l'amour le plus pur : cette idée l'a fait rire jusqu'aux larmes. Allons, fils de mon âme, compagnon de ma vieillesse, secoue ta gravité importune, et viens partager nos joies.

« A bientôt. Ton dévoué Clou.

« Zéphirine a repris son nom de baptême, qui est Tullie, auquel elle ajoute le nom bizarre de *Trois*, en l'honneur, dit-elle, des trois amis intimes qu'elle a eus successivement jusqu'à ce jour, et dont le premier est un certain Emilio, sacripant renommé, qu'elle cherche par tout l'univers pour lui donner un coup de couteau. Le monstre a eu l'infamie de trahir et d'abandonner cet ange. »

J'aurais peine à exprimer les sentiments de toute espèce que cette lettre fit naître en moi. La jalousie la plus féroce y tenait le premier rang. Moi qui n'avais pas été jaloux de l'Italien, je le fus de mon ami Clou. Je fus étonné d'être amoureux d'une femme que j'avais à peine vue, à qui je n'avais jamais parlé, et qui était probablement indigne d'éprouver ou d'exciter l'amour... Malheureusement, la solitude même où j'avais toujours vécu donnait beaucoup plus de force à toutes mes sensations. Ce qui est plus singulier, c'est que je haïssais Clou, et que je ne pouvais m'empêcher d'éprouver quelque chose qui ressemblait à du respect pour lui. Par quel charme, par quel mystère avait-il su plaire à Tullie? Ses trente mille livres de rente, probablement, avaient seules opéré ce prodige. Hélas! que j'étais loin de disposer d'une pareille somme!

Tout en réfléchissant, je revins à la maison, et j'entrai, non sans émotion, dans la salle où ma mère et mon grand-père venaient, suivant toute apparence, de décider de ma destinée. Le vieux Marcomir me tendit la main en souriant.

— Allons, dit-il, viens ici, enfant prodigue, ton affaire est arrangée. Ta mère consent à tout.

— Je consens, dit ma mère d'une voix irritée, à ce que je ne puis pas empêcher. Votre petit-fils est libre de partir et d'étudier la médecine, ou, s'il lui plaît, de se livrer à la débauche avec des femmes de mauvaise vie; mais ce serait encourager sa folie que de lui donner de l'argent, et il n'aura pas un écu de moi.

A cet arrêt, que je sentis bien être irrévocable, je fus un peu interdit. Le testament de mon père laissait à ma mère la libre disposition de tout son revenu, et, quoiqu'un procès pût l'obliger à m'en céder une partie, je n'étais pas disposé à braver ainsi tout d'un coup l'autorité maternelle qui pesait sur moi depuis l'enfance.

Mon grand-père me regarda quelques instants avec curiosité, étudiant, je crois, sur mon visage, l'effet de cette déclaration; enfin il rompit le silence :

— Allons, mon enfant, dit-il avec gaieté, remercie ta mère de la liberté qu'elle nous donne. Demain, nous tâcherons de trouver quelque argent. Bonsoir, ma chère fille.

Là-dessus, il prit son bougeoir et alla se coucher. Je suivis bientôt son exemple, n'osant rester seul avec ma mère.

Peut-être, ami lecteur, trouverez-vous que je n'étais pas brave; mais je connais bien des guerriers, et des plus illustres, qui n'auraient pas, à ma place, montré plus de courage que moi.

VI

COMMENT LE PRINCE EMILIO PORSENNA FIT LA GUERRE AU CZAR NICOLAS ET REFUSA LA VICE-ROYAUTÉ DE POLOGNE.

Le lendemain, dès six heures du matin, je sortis, et je rencontrai mon grand-père qui revenait de la promenade. Il marchait gaiement, comme un jeune homme, et fredonnait tout seul un refrain de sa jeunesse sur les amours de Lise. Cette Lise était, je crois, une aimable chanoinesse allemande, qui avait été faible avec M. le comte d'Artois et qui avait eu lieu de s'en repentir. Son aventure étant devenue publique, un plaisant l'avait mise en couplets, et ces couplets revenaient souvent à la mémoire du vieux Marcomir.

— D'où viens-tu, père? lui dis-je en l'embrassant.

— De voir Ravel (c'était le nom d'un notaire de Barbantane). Ton affaire est faite. Ce soir nous aurons de l'argent.

Je voulus le remercier.

— Tais-toi, me dit-il. J'ai vingt mille francs d'économies. N'ai-je pas le droit de les employer comme il me plaît?

— Mais tu vas te ruiner pour moi!

— Me ruiner pour toi! Me prends-tu pour un dissipateur, par hasard? Suis-je un prodigue, un débauché, méchant gamin? Ai-je quelque conseil à te demander? Et que veux-tu que je fasse de cet argent? Suis-je un juif pour le placer à la petite semaine? Allons, fais tes paquets, va dire adieu à ta mère, et partons vite, car je crois que la bonne dame est un peu ennuyée de nous voir.

— Que lui as-tu dit hier pour obtenir son consentement?

— Cela ne te regarde pas. Ta mère est une femme respectable

qui veut employer en bonnes œuvres son argent et le tien. Elle fait ma foi fort bien, car j'ai grand'peur que tu n'en fasses pas un emploi aussi édifiant.

Ma mère me reçut plus tendrement que je ne m'y attendais. Peut-être voulut-elle tenter un dernier effort, et, au moment d'une séparation dont elle prévoyait la longueur, eut-elle quelque regret de sa sévérité. Je ne sais. Elle me serra sur sa poitrine, et versa des larmes abondantes; mais elle n'eut pas un seul instant l'idée de céder et de changer d'avis. Toutes ses résolutions étaient immuables. Je me sentis fort attendri, mais les désirs de la jeunesse, la curiosité de l'inconnu, les charmes d'une passion naissante, tout contribuait à raffermir mon courage.

— Va, malheureux enfant, dit-elle, où te poussent ton destin et la folie de ton grand-père. Va perdre ton corps et ton âme dans les passions folles, dans les débauches insensées, et souviens-toi que je serai toujours là pour te recueillir après le naufrage et te remettre dans le droit chemin.

Elle disait vrai. Comme elle se croyait un peu obligée de donner l'exemple de la vertu à ses contemporains des deux sexes, elle avait toujours en réserve quelques sermons ou quelques exhortations pieuses. Hélas! qui sait lequel des deux il faut plaindre, de celui qui sermonne ou de celui qui est sermonné?

— Au revoir, et sans rancune, ma chère fille, lui dit en partant le vieux Marcomir.

Elle leva les yeux au ciel, rentra dans sa chambre à coucher et nous laissa partir.

— Or ça, dit mon grand-père en montant à cheval, nous voilà seuls. Je vais te présenter à l'un de mes bons amis, le duc de Marciano, ancien chef de bataillon dans la jeune garde de Napoléon, et fils du célèbre Rabin, qui fut l'un des plus illustres lieutenants du grand empereur. Rabin et moi, nous étions du même âge, et nous avons vu le feu ensemble bien des fois. Rabin est mort, mais son fils a gardé pour moi toute l'amitié qu'avait le vieux Marciano, et il pourra te donner plus d'un bon conseil à Paris. C'est un gros garçon qui n'a pas inventé la poudre, assurément, mais qui n'en perdra pas le secret. Il est très-loyal, très-sincère, très-riche, et pas trop avare, ce qui est prodigieux, car il a deux cent mille livres de rente. Il est pair de France, et il opine du bonnet dans toutes les occasions; c'est te dire qu'il n'aime pas à parler politique, comme le font si souvent les jeunes gens. Il a une fille de dix-sept ou dix-huit ans qui est charmante, suivant l'usage de toutes les jeunes filles, et dont tu deviendras peut-être amoureux à première vue, car ton aventure avec la princesse de Bis-

nagar me fait voir que ton cœur prend feu facilement. Il n'y a point de mal à cela. C'est une occupation très-agréable, et qui pourra t'empêcher de faire des sottises plus graves. Souviens-toi seulement qu'Herminie est l'unique héritière de l'un des plus riches propriétaires de France, et qu'aujourd'hui, pas plus qu'en aucun temps, les pères ne sont disposés à donner leurs filles au premier venu qui n'a point d'argent.

Après ces sages recommandations et beaucoup d'autres encore que j'épargne au lecteur, nous arrivâmes à Rochefontaine chez le duc de Marciano. Une avenue de chênes magnifiques, et tels qu'on n'en trouve que dans les vieilles forêts du Nouveau-Monde, conduisait au château. C'était une des plus anciennes constructions du moyen-âge, une vraie forteresse féodale qu'avaient respectée les démolisseurs de la Révolution, et que le premier duc de Marciano avait fait décorer à l'intérieur dans le style de l'Empire. Du haut de la terrasse, on apercevait toute la vallée, qui est très-belle et très-pittoresque, comme la plus grande partie du Limousin.

Par hasard, il y avait nombreuse compagnie à Rochefontaine le jour de notre arrivée. Le duc de Marciano, qui n'aimait pas à vivre seul, avait fait venir de Paris des hôtes illustres. Il était lui-même assis sur la terrasse après le déjeuner, et regardait au loin avec une lunette d'approche lorsqu'il reconnut mon grand-père. Aussitôt, il descendit dans l'avenue et se hâta de venir lui serrer la main, car le vieux Marcomir était aussi respecté qu'aimé de tous ses voisins.

Mon grand-père descendit de cheval et l'embrassa d'abord; puis, il me présenta au duc, qui me fit le meilleur accueil. Dès que nous eûmes rejoint la compagnie :

— Mon cher Emilio, dit le duc, je veux vous présenter à l'un de mes plus anciens amis, au compagnon d'armes de mon père, à ce vieux Marcomir dont je vous ai parlé si souvent. Et vous, mon vieil ami, je veux vous obliger de faire connaissance avec le prince Emilio Porsenna, l'un des plus aimables et des plus nobles gentilshommes d'Espagne et d'Italie.

A ces mots, un grand et beau jeune homme au teint brun s'avança pour saluer mon grand-père avec une extrême politesse, et lui prodigua en deux minutes des compliments si exagérés, que le vieux Marcomir ne put s'empêcher d'en montrer quelque étonnement. Après le prince Porsenna, vint le tour de quelques autres personnes dont le nom m'échappe. Les dames ne furent pas oubliées, et mon grand-père alla saluer la sœur et la fille de son hôte, qui étaient assises au salon avec dix ou douze femmes du voisinage.

On a vu rarement une femme plus aimable et plus gracieuse que Mlle de Marciano, la fille unique du vieux duc. Ses traits, qui n'avaient rien de fort régulier, respiraient la bonté et le désir de plaire. Ses yeux bleus, profonds et doux, avaient un attrait irrésistible. Je ne sais si elle avait de l'esprit, mais tout le monde gardait le silence pour l'entendre parler, et les moindres mots avaient dans sa bouche un sens particulier. Pour moi, dès le premier quart d'heure, je ne vis plus qu'elle dans le salon, et je fis, en vrai sauvage que j'étais, mille gaucheries dont le vieux Marcomir ne tarda guère à s'apercevoir et à rire.

Ce n'est pas que je fusse amoureux d'elle. Non. J'avais un vague désir d'être de ses amis, d'obtenir sa confiance, de vivre près d'elle, de l'entendre parler et de me dévouer à son service. C'était une amitié bien tendre, si l'on veut, et d'où l'on pouvait aisément glisser dans l'amour; mais ce n'était pas de l'amour. Vous pensez bien que je ne fis pas ces réflexions et ces distinctions dans le premier quart d'heure; c'est l'expérience qui me fit connaître plus tard la nature de ce délicat et dangereux sentiment auquel je m'abandonnai sans réserve.

Une heure après notre arrivée, les hommes partirent pour la chasse. Mon grand-père et moi, pressés de prendre possession de nos chambres et de nous communiquer nos impressions, nous restâmes au logis, laissant en repos les lièvres et les chevreuils.

— Eh bien, dit mon grand-père en ôtant ses bottes, que penses-tu de notre duc?

— Je pense, cher père, que Mlle Herminie est charmante.

— Plus que Zéphirine, princesse de Bisnagar?

— Oh! père, peux-tu comparer?...

Et je racontai l'enlèvement de la sultane, le départ du perfide Clou et tous mes malheurs de la veille. Le vieux Marcomir se mit à rire.

— Mon cher enfant, dit-il, tu cries trop contre cette pauvre fille. Elle est jolie. Tu l'aimes du premier coup; rien n'est plus naturel. Tu fais des vers et tu veux qu'elle t'en sache gré. C'est insensé. Il fallait d'abord la prévenir que tu l'aimais. Un rustre gorgé de vin et d'eau-de-vie la battait. Naturellement elle devait s'ennuyer et se donner au premier venu. Tu as voulu mettre tes gants pour déclarer ta flamme avec plus de solennité. Un autre est arrivé, qui n'a pas pris le temps de chercher ses gants et qui l'a enlevée sans dire gare. Rien n'est plus juste. Ce rival heureux est ton ami. Rien n'est plus ordinaire. Je trouve même que Clou mérite des éloges pour avoir pris la peine de t'annoncer son départ et de te donner son adresse. Tu es furieux contre elle et

contre lui. Tu es un sot. Fallait-il que le pauvre Clou se morfondît en attendant que tu fusses décidé à enlever la sultane? Mon cher enfant, il ne faut exiger de ses amis que des vertus faciles, si l'on veut qu'ils soient vertueux. Maintenant, ton cœur est vide, et tu vois la belle Herminie, et tu la trouves charmante. Cela ne tire pas à conséquence puisque tu sais déjà qu'elle ne t'épousera jamais. Fais donc des vers en son honneur si tu aimes à faire des vers, et ne grogne jamais ni contre la Providence, qui ne se mêle jamais de pareilles affaires; ni contre Zéphirine, qui a fort bien fait de changer de maître puisque le premier l'avait rossée; ni contre Clou, qui t'évite de faire une action fort sotte, en la faisant à ta place. Et maintenant, si ta cravate est mise, si tes cheveux sont en bon ordre, si tu es content de toi et dans de bonnes dispositions envers tes semblables, descendons dans le parc.

Nous descendîmes, en effet, et nous rencontrâmes, au détour d'une allée, le duc de Marciano qui se promenait côte à côte avec un homme de cinquante ans environ, grand et gros, tout habillé de noir, qui avait la mine d'un intendant et le teint d'un mulâtre.

Le duc l'appelait monsieur Mahogany. M. de Marciano vint à nous et nous présenta l'homme.

— Voici, mon vieil ami, dit-il à mon grand-père, l'homme de confiance du prince Emilio Porsenna, et nous causions ensemble des propriétés immenses dont le prince doit hériter au Pérou après la mort de son oncle, qui est le dernier vice-roi de cette ancienne colonie espagnole, et qui a aujourd'hui près de quatre-vingt-dix ans.

— Oui, monsieur le duc, reprit alors Mahogany, votre propriété de Rochefontaine est admirable. Elle a huit cents hectares au moins, elle a des bois, des prairies; une vraie rivière coule au milieu; elle est fermée par des murs; c'est un vrai diamant; mais qu'est-ce que cela en comparaison des immenses domaines du prince Emilio? A peine une goutte d'eau dans la mer. Dans la seule république de Buénos-Ayres nous avons trente lieues carrées de prairies, quinze fermes dont la moindre renferme plus de deux mille vaches et taureaux. A Lima, nous avons un palais magnifique qui fut construit par dom André d'Ossuna, l'un des vice-rois du Pérou, et qui est une merveille. La seule construction a coûté trois cent mille quadruples d'Espagne, qui, au taux actuel, vaudraient plus de seize millions. Au Mexique, dans la province de Sonora, nous avons un district tout entier, et nous commandons à six tribus indiennes qui peuvent mettre sur pied dix-huit cents guerriers, et pas un de ces guerriers ne reconnaît d'autre chef sur la terre que le prince Emilio. Je ne vous parle pas de

nos terres du Vénézuéla, qui sont affermées au prix de deux cent mille piastres, parce que les guerres civiles ont, depuis quelques années, empêché les fermiers de payer régulièrement leurs rentes; mais nous n'avons qu'à paraître dans ce pays-là pour y faire une révolution. Ah! monsieur le duc, si une passion que je ne connais pas, mais que je crains de deviner, ne retenait pas le prince en France, il serait peut-être avant deux ans président, et qui sait? empereur de toutes les anciennes colonies de l'Amérique du Sud. Vous ne pouvez pas vous figurer la popularité prodigieuse de son nom dans ces contrées vierges.

Pendant que le mulâtre parlait, la figure du duc de Marciano s'épanouissait visiblement. Je ne sais quelle pensée secrète le faisait sourire.

Tout à coup, il appuya familièrement son bras sur l'épaule de M. Mahogany.

— Ah! vous soupçonnez, dit-il, qu'une passion secrète retient en France le prince Emilio?

— Moi, monsieur le duc! répliqua le mulâtre, je fais plus que soupçonner; je suis certain de ce que j'avance. Je connais mon Emilio sur le bout du doigt. Et qui le connaîtrait mieux que moi? Ne l'ai-je pas bercé tout enfant dans mes bras? Ne l'ai-je pas suivi dans tous ses voyages? N'ai-je pas été de toutes ses expéditions? Même dans la dernière, quand il fut fait prisonnier par les Russes, ne l'ai-je pas accompagné jusqu'en Sibérie?

— Quoi! dit mon grand-père qui paraissait écouter Mahogany avec beaucoup d'attention, le prince Emilio a été prisonnier des Russes? Et dans quelle occasion, s'il vous plaît?

— Comment! monsieur, répondit Mahogany avec un étonnement qui me parut très-bien joué, vous ignorez donc que le prince Emilio... Mais avant tout, messieurs, ajouta-t-il d'un air solennel, promettez-moi le plus profond silence sur les révélations que je vais vous faire, car le prince ne me pardonnerait pas la moindre indiscrétion sur ce sujet...

Le duc, le vieux Marcomir et moi, nous fîmes signe que nous garderions le plus profond silence, quelle que pût être la chose révélée.

— Eh bien, messieurs, dit le mulâtre, le prince était un jour à Mexico lorsqu'il fit la rencontre d'une jeune dame de la plus haute naissance qui avait épousé le gouverneur des possessions russes en Amérique. Il serait trop long de vous dire ici quelle longue suite d'incidents extraordinaires avait amené cette dame à Mexico. Nous supposerons, si vous voulez, qu'elle était venue chercher un climat plus doux et un soleil plus chaud que celui

du Nouvel-Archangel. Emilio, qui, sous des dehors polis, est le plus passionné des hommes, s'éprit d'elle à première vue, la suivit, lui parla, lui écrivit, et fit enfin tout ce charmant manége où les dames finissent toujours par se prendre. Monsieur le duc doit le savoir mieux que moi, car j'ai entendu dire qu'il a fait bien des malheureuses dans sa vie, et bien des heureuses aussi... hé! hé! hé!....

Le duc de Marciano se mit à rire, flatté qu'on eût parlé de ses bonnes fortunes, lesquelles, je le crains, n'avaient jamais existé que dans son imagination, car jamais nez plus large que le sien ne se trouva placé sur le visage d'un vieux soldat de Napoléon. Le vieux Marcomir se pencha vers moi et me dit à voix basse :

— Ecoute et regarde bien ce mulâtre. Je ne le connais que depuis cinq minutes, et je suis sûr de mon affaire. C'est un adroit coquin, et le prince Emilio est très-probablement un homme de la même trempe.

— Et qu'arriva-t-il de ces amours? demanda le duc.

— Ce qui arrive toujours, monsieur le duc, répondit Mahogany. Emilio fut heureux, mais il ne jouit pas longtemps de son bonheur. Le gouverneur russe fut prévenu de la conduite de sa femme. Il quitte son gouvernement à l'insu de tous, s'embarque par une nuit obscure, arrive au Mexique sans prévenir personne, et surprend Emilio dans la chambre même de la dame. Vous pouvez aisément, messieurs, vous imaginer ce qui se passa. La dame s'évanouit. Le Russe tira deux coups de pistolet sur Emilio et voulut le faire saisir par trois Cosaques qu'il avait amenés avec lui; mais Emilio, qui est brave comme un lion, tout blessé qu'il était, tint tête à ses quatre adversaires, se fit jour avec un long poignard qu'il portait toujours dans la poche de sa redingote, et parvint à rentrer chez lui. L'affaire fit un bruit épouvantable. Le Russe offensé se hâta d'enlever sa femme pour échapper à la fureur des Mexicains qui adoraient Emilio et qui voulaient mettre en pièces ses assassins. Emilio, retenu au lit par sa blessure pendant quelques semaines, ne put empêcher l'enlèvement de sa maîtresse, et quand il fut guéri, il voulut l'arracher des mains de son mari. Vous savez, messieurs, que toute l'Amérique du Nord est remplie d'aventuriers sans patrie, toujours prêts à un coup de main. Emilio enrôla plusieurs centaines de bandits, d'écumeurs de mer, de trappeurs et de gens de toute espèce, et alla faire le siége du Nouvel-Archangel. Malheureusement le Russe, prévenu par ses espions, était sur ses gardes. Après un terrible assaut où la moitié de nos hommes furent tués ou blessés, nous pénétrâmes enfin dans la place et jusque dans la mai-

son du gouverneur. Il était trop tard. Ce mari jaloux, plus féroce qu'Othello, venait de poignarder sa femme. Emilio ne put embrasser que son cadavre. Par un dernier malheur, au moment où nous venions de nous rembarquer, une tempête terrible brisa notre vaisseau, et nous laissa sans armes et sans défense entre les mains des Russes. On nous envoya prisonniers en Sibérie. Nous y demeurâmes deux ans, mais le czar Nicolas, instruit de notre affaire, et frappé du prodigieux courage qu'avait déployé Emilio dans cette lutte contre un grand empire, nous fit venir à Pétersbourg, et voulut attacher le prince à son service. Il lui offrit la vice-royauté de Pologne ou le commandement de l'armée du Caucase, à son choix. Emilio refusa tout. « Sire, dit-il, vous ne pouvez rien ajouter à mes richesses, et mon nom est au-dessus de tout, excepté de la royauté d'un grand peuple. » Nicolas le laissa libre, et nous vînmes en France, où nous avons vu pour la première fois M. le duc.

— Ma foi, dit mon grand-père, voilà un merveilleux récit, et je n'aurais pas cru qu'en notre siècle prosaïque on pût rencontrer de pareilles aventures.

Mahogany le regarda avec attention pour deviner sa pensée, mais le sourire du vieux Marcomir était impénétrable. En revanche, le duc paraissait tout pensif.

— De sorte, dit-il tout à coup en sortant d'une rêverie profonde, que ce pauvre Emilio est encore amoureux?

— Si amoureux, monsieur le duc, répondit le mulâtre, que cet amour nous coûte, depuis six mois, tous nos revenus, et qu'il nous coûtera peut-être la moitié de notre fortune.

— Tous vos revenus, dit le duc étonné. Pourquoi?

— Monsieur le duc, reprit Mahogany, doit savoir que toutes nos terres, nos fermes et nos palais sont en Amérique depuis la confiscation de nos propriétés d'Europe, qui fut faite en 1821 par le roi de Naples à la suite de la révolution. Ce serait une longue histoire à vous raconter, mais je la garde pour une autre occasion. Or, l'administration de tous ses biens est confiée provisoirement au grand-oncle d'Emilio, ce vice-roi du Pérou dont je vous ai déjà parlé, et qui a pour son petit-neveu, seul héritier mâle du nom des Porsenna, une tendresse vraiment paternelle. Mais cet oncle habite Mexico, et, vu son grand âge, il veut absolument qu'Emilio aille vivre avec lui jusqu'à sa mort. Pour l'y contraindre, il n'a trouvé qu'un moyen, le plus naturel de tous, il est vrai : il lui a coupé les vivres. Depuis six mois, nous n'avons pas reçu une seule piastre de Mexico. Ceci n'est rien; mais il le menace de le déshériter. Il est vrai que, même dans ce cas, la for-

tune du prince serait encore supérieure aux plus grandes fortunes de l'Europe. Emilio, qui est la générosité même, se moque fort de ces menaces; mais je dois veiller, moi qui ne suis qu'intendant et non pas prince, à ce qu'un revenu de huit ou neuf millions ne soit pas réduit à trois ou quatre par la faute de son propriétaire. Emilio doit compte de sa fortune à ses descendants. Et quand je lui parle de tout cela, il hausse les épaules et me prie de le laisser tranquille. Il est amoureux, vous dis-je, et je n'y verrais pas grand mal si nos fermiers ne profitaient pas de l'occasion pour suspendre leurs payements.

— Oh! si vous avez besoin d'argent, dit le duc avec un gros rire, il ne faut pas vous gêner, mon cher, ma bourse est à votre disposition. Je ne compte pas comme vous mes revenus par millions, mais ma fortune, toute modique qu'elle est comparée à celle du prince, n'est pas à dédaigner.

A cette offre qu'il paraissait attendre, l'œil de Mahogany étincela. Cependant il se contint et fit effort pour ne laisser voir aucune émotion.

— Ah! monsieur le duc, s'écria-t-il, si Emilio savait que je viens de vous faire une pareille confidence, je n'oserais plus reparaître devant lui.

— Eh bien donc, reprit le duc, n'en parlons plus, et attendons que le vice-roi s'adoucisse.

— Après tout, continua Mahogany qui s'était attendu à de plus vives instances, je n'ai pas besoin de lui en parler, et le prince est trop grand seigneur pour savoir où en sont ses affaires. Il me sera facile de lui faire croire que j'avais encore en réserve de l'argent mexicain. Au reste, quinze ou vingt mille francs suffiront, car nous attendons de jour en jour la mort du vieux vice-roi, qu'une attaque de goutte peut emporter en quelques heures. Ah! l'amour! Ah! les jeunes gens!

A ce chiffre de quinze ou vingt mille francs, le duc de Marciano fit une légère grimace. Le mulâtre s'en aperçut et se hâta de protester qu'il n'avait aucun besoin réel de cet argent, ce qui conduisit le duc à l'offrir de nouveau; enfin le duc sortit vainqueur de ce combat de générosité, et Mahogany promit d'accepter la somme et d'en cacher l'origine au prince Porsenna.

Un instant après, le duc de Marciano nous quitta pour remettre les vingt mille francs à Mahogany.

— Bien joué! dit le vieux Marcomir en les voyant s'éloigner. Mon cher enfant, tu viens de voir comment on emprunte vingt mille francs qu'on n'a pas intention de restituer jamais.

— Tu ne crois donc pas, lui dis-je, à la noblesse d'Emilio

Porsenna, à ses terres au Mexique, à son palais de Lima, à son oncle vice-roi, à ses enlèvements de femmes russes, à son séjour en Sibérie, et à la générosité du czar Nicolas?

— Crois-tu, répliqua mon grand-père, que la lune soit jamais entrée dans le caftan de Mahomet par la manche droite et qu'elle en soit sortie par la manche gauche? Crois-tu que les saumons portent des lunettes et que les loups fassent maigre en carême?

— Mais, si tu crois que ce Mahogany est un fripon, pourquoi n'as-tu pas averti le duc qui est ton ami?

— Premièrement, mon cher enfant, le duc qui est ébloui par les discours de ce coquin, ne croira pas un mot de ce que je pourrai lui dire. Secondement, il n'est pas mauvais qu'il perde quelques milliers de francs si cette aventure doit le rendre prudent. Troisièmement, il importe fort peu au salut de l'Etat qu'un homme qui a deux cent mille livres de rente, n'en ait que cent quatre-vingts cette année. Quatrièmement, le duc croit faire une excellente spéculation, parce qu'il a jeté les yeux sur Emilio dont il veut faire son gendre, et il est juste qu'un spéculateur s'expose à perdre aussi bien qu'à gagner. Cinquièmement, l'homme sage a pour principe de ne pas se mêler, sans en être prié, des affaires qui ne le regardent pas, et lorsqu'il en est prié, de ne s'en mêler qu'avec circonspection. Retiens ceci, honnête jeune homme, et allons dîner. J'entends la cloche qui nous appelle et les cris des chasseurs qui reviennent.

Alfred Assollant.

(La suite à une prochaine livraison.)

LES

EUROPÉENS AU SOUDAN

DERNIERS VOYAGES DE DÉCOUVERTE

DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

— Suite et fin (1) —

Le peuple kanouri, qui habite tout le pourtour du Tchad, se partage politiquement en deux royaumes d'étendue et d'importance fort inégales. Le plus petit, le Kanem, à demi habité par les Tibbous, est déjà devenu vassal du Ouadaï; l'autre, le Bournou, est un Etat qui doit sa civilisation relativement avancée à ses relations continues avec le Nord. La route de Tripoli au Bournou a toujours été, même aux temps antiques, la grande voie des caravanes et du commerce, ce qu'expliquent suffisamment les oasis qui la jalonnent. Un savant géographe allemand a prouvé récemment que les villes citées par Pline et Ptolémée dans l'intérieur de l'Afrique n'étaient autres que des stations de caravanes et devaient être cherchées le long des routes parcourues encore aujourd'hui. Il est probable que les *djellahs* d'autrefois suivaient, entre Tripoli et le lac intérieur, plutôt la route un peu détournée qui permet de stationner à R'at et à Agades que la ligne droite parcourues par Oudney en 1818, et qui traverse les petites oasis de Seggedin, Bilma, Achenouma; mais, quoi qu'il en soit, nous voyons dès 1512 les *mahis* du Bournou en communication avec les beys de Tripoli, et leur envoyant des présents. Un Français, esclave à Tripoli, nous a gardé une chronologie fort précieuse des sultans bournouans jusqu'en l'an 1677. Le Bournou avait alors son Louis XIV en la personne du mahi Hadj-Ali, qui monta sur le trône en 1647. « Il est bien fait de sa personne et d'une riche taille, mais il est noir; ses habits ordinaires sont une robe de toile blanche ou bleue à

(1) Voir la livraison du 15 février.

grandes manches, fort fine et déliée; il porte le turban blanc comme les Turcs, et son visage est toujours plus qu'à demi couvert, à cause que les Bornois tiennent à honte de montrer la bouche... » L'annaliste, après avoir raconté les guerres et négociations du mahi, ajoute gravement qu'il portait dans le Soudan le sobriquet de *Sultan-chat*, parce qu'il se transformait souvent en chat, ce que les musulmans attribuaient à sa sainteté et à un effet de la bienveillance du Prophète, qui aimait fort cet animal : « mais il est sûr, reprend notre historien, que cette métamorphose ne peut être faite que par l'art magique dont les Africains font profession ouverte. »

Le Bournou, après avoir longtemps décliné sous une dynastie qui finissait en rois fainéants, après s'être vu, sous Ingéléroma II, démembrer par les Peulhs, a été relevé au commencement de ce siècle par un homme qui, sur un théâtre plus illustre, aurait pris place dans l'histoire parmi les plus illustres fondateurs de dynastie; le cheik Mohammed-el-Arnin, dit le Kanemi, parce qu'il était d'une race princière du Kanem. Son père, Mohammed-Ningami, était un solitaire très-vénéré des Bournouans. Consulté par le mahi Ibram, qui avait entrepris de délivrer le pays des incursions des Peulhs, le pieux *wali* lui montra dans un bassin les têtes coupées des envahisseurs, et le mahi, fortifié par ce présage, livra bataille et triompha. Dans sa reconnaissance, il offrit la moitié de son pouvoir au saint, qui eut l'habileté de se contenter du titre de vizir, s'empara complétement de l'esprit du sultan, associa son jeune fils à son pouvoir, et mourut en le laissant en pleine possession de la faveur royale.

Le Kanemi imita l'adroite modération dont son père lui avait donné l'exemple. Il affermit sa popularité en battant les Peulhs, fonda la ville de Kouka ou Kougaoua dans une plaine couverte de baobabs (*kouga*), et à la mort du mahi Ali, nomma successivement les deux princes qui occupèrent le trône, Denama et Ingéléroma III. Ce dernier étant mort en revenant d'une incursion dans le Mandara, le Warwick noir le remplaça par Denama qu'il avait déposé peu auparavant; mais Denama, peu jaloux de jouer le rôle insignifiant que lui réservait le maire du palais, demanda du secours au roi de Baghirmi contre son vizir, au nom de l'intérêt commun des monarques humiliés par leurs lieutenants. Le *ban* baghirmien, Bourkoumanda III, ne se fit pas prier et envahit le Bournou; Denama et le Kanemi marchèrent à sa rencontre. Un guet-apens concerté entre les deux rois contre le vizir échoua par l'effet d'un hasard singulier. Un messager envoyé par le ban au mahi, trompé par la pompe qui entourait le vizir, le prit pour Denama et lui remit la lettre de son maître. Le Kanemi éventa le piége; il arriva ce qu'on peut aisément prévoir : il y fit tomber son perfide souverain, et les Baghirmiens, le regardant comme le protégé du ciel, se retirèrent sans combat et le laissèrent donner le trône à Ibram III, frère du mahi défunt.

Sous le prétexte assez hypocrite de venger Denama, le cheikh eut la malheureuse idée d'envahir le Baghirmi. Ce fut pendant un temps la fin de son prestige militaire. Battu cinq fois, il laissa aux mains de l'ennemi sa propre femme, fut persiflé et chansonné, et finit par prendre

position près de Ngala, où, le 26 mars 1824, les vainqueurs vinrent le relancer avec plus de bravoure que de prudence. Le cheikh, entouré de ses lanciers kanemis, de ses fusiliers et d'un peloton d'Arabes, repoussa leur premier choc; ils attaquèrent le flanc des Bournouans et l'enfoncèrent; mais, chargés par la cavalerie, ils furent ramenés et rejetés sur une petite rivière qu'ils ne passèrent qu'avec des pertes sensibles. Sept fils du ban et 1,700 Baghirmiens restèrent sur le terrain; deux petits canons que Denham avait donnés au cheikh produisirent un grand effet sur les deux armées, qui entendaient ce bruit pour la première fois.

Cette victoire éclatante releva le Kanemi, qui n'en fut pas, du reste, plus heureux dans ses tentatives postérieures contre le Baghirmi. Quatre de ses généraux furent battus par son rival de gloire, le djerma Ngoumdé, et lui-même, malgré le secours des formidables Peulhs, recula deux fois devant le prince baghirmien. Pour s'en relever, il alla soumettre le pays de Yakoba; une entrevue eut lieu entre le prince de ce territoire et lui : « Tu m'as vu, dit le vizir au prince, tu ne verras plus jamais personne. — Tu m'as combattu, répliqua le prince, et tu ne combattras plus. » Quelques jours après, ajoute la légende populaire, le prince était aveugle, et le grand cheikh mourait d'un abcès, à Kouka.

Son fils Omar continua son rôle. Le mahi avait, comme son prédécesseur, appelé l'intervention étrangère contre son trop puissant ministre. Le sultan du Ouadaï, répondant à son appel, avait, par une manœuvre habile, tourné l'armée du vizir, l'avait battu et chassé vers le désert; mais dans sa fuite, le vindicatif ministre assassina le mahi (vers 1846) et revint lui succéder après le départ des Ouadaïens. Son gouvernement lassa probablement ses sujets, car une révolution donna le pouvoir à son frère Derman. Les deux frères finirent par partager l'autorité souveraine, et une nuit, les sicaires d'Omar envahirent le palais de Derman et le tuèrent (1855). Ce fratricide réussit à se maintenir sur le trône, malgré l'explosion d'indignation qui accueillit, dans tout le Soudan, la nouvelle du crime.

Ce résumé nous a paru nécessaire pour initier le lecteur à la situation générale des Etats soudaniens, à l'époque des grands voyages dont nous allons l'entretenir.

Ce fut le 24 mars 1850, dans l'après-midi, que MM. Barth et Overweg quittèrent Tripoli pour s'enfoncer dans le désert. Les deux consuls et quelques autres Européens les accompagnèrent jusqu'à la limite du *Meschiyah*, ou banlieue cultivée de Tripoli : à Kars-el-Haeni, on fit une courte halte sous les oliviers, et les deux voyageurs s'engagèrent dans un désert de quelques heures, véritable Sahara en miniature, qui leur donna un avant-goût des difficultés qui les attendaient plus loin. Ils atteignirent, par un beau clair de lune, la station d'Aïn-Zara : c'était une oasis abandonnée, comme ces oasis du Sahara algérien, auxquelles nos puissants appareils de forages artésiens rendent, à l'heure où nous écrivons, l'eau, la végétation et la vie. Moins favorisée, Aïn-Zara avait vu, sous la marée montante des dunes, se dessécher les sources, languir les oliviers, dépérir les dattiers et se disperser les derniers habitants : il restait cependant un peu de verdure et d'abri à l'ombre de quelques oliviers, et nos voyageurs

furent heureux de s'y reposer quelques jours pour donner le temps à Richardson de les rejoindre.

D'Aïn-Zara à Mizdah, ils eurent peu d'observations intéressantes à faire. Ils passèrent d'abord le Gharian, dont nous avons déjà parlé, et descendirent à travers un petit désert, parcouru seulement par l'autruche et la gazelle, à Mizdah, où Barth croit reconnaître le *Mesti* de Ptolémée. C'est une délicieuse oasis, où les Kountasar se sont construit deux villages, dont le plus important est la ville proprement dite, sorte de ksar arabe dominé par des mosquées en forme de cônes tronqués, et ceint de murailles au delà desquelles s'étendent des plantations de palmiers. Plusieurs vallées étroites viennent s'y réunir et former le large Oued-Soufedjin, large de près d'un myriamètre, le jardin de la Tripolitaine, malgré les dunes qui s'y entassent en quelques endroits. Barth et Overweg profitèrent des trois jours de halte qu'ils y firent pour visiter, dans les environs, diverses ruines romaines et byzantines, notamment une fort belle construction, près d'Oum-el-Kharab, qui est, à n'en pas douter, le reste d'un ancien monastère chrétien. Ce couvent, qui eût été fort modeste en toute contrée de l'Europe ou du monde civilisé, était, en plein désert et dans une terre conquise par les musulmans dès le Ier siècle de l'hégire, une singularité remarquable et presque luxueuse. Les gens de Mizdah en avaient fait une carrière à moellons, et un seul de ces industriels en avait enlevé cinquante-cinq charges de chameau de pierres sculptées. De l'ensemble des ruines, le docteur conclut l'existence d'une communauté chrétienne ayant vécu dans ce désert, au moins jusqu'au XIIe siècle, sous la protection d'un cheikh puissant, fait étrange au premier abord, mais dont d'autres contrées musulmanes nous ont offert de fréquents exemples. Le Prophète avait expressément recommandé le respect pour la vie des prêtres et des moines des pays infidèles conquis par les croyants, et l'on sait depuis longtemps que « l'intolérance musulmane » est un fait de tempérament chez certaines races, mais qu'elle ne découle nullement du dogme même de l'Islam.

Un nouveau désert, coupé de quelques oasis, mena en une vingtaine de jours nos voyageurs jusqu'au groupe d'oasis qui forme le Fezzan. La plus importante de ces stations était un village double, Gariya *de l'est,* et Gariya *de l'ouest,* misérables groupes de huttes habitées par une population dévorée de fièvres, et menacées par les goums des Urfila et autres bandits arabes du voisinage. Ils ne s'attendaient guère à trouver dans ce vallon perdu une des plus saisissantes ruines que le peuple romain ait laissées après lui sur cette terre de Libye, qui les a mieux conservées que la nôtre. C'était, au bout d'une sorte de rue bordée de cabanes et de masses de rochers rougeâtres, un splendide arc de triomphe, composé de trois arceaux, dont les deux plus petits étaient enterrés dans le sable et les pierres: celui du centre était intact, et portait à son sommet l'inscription PRO. AFR. ILL. (Province d'Afrique illustre). Parmi les curieux bas-reliefs qui décorent ce monument, on peut remarquer un homme monté sur un char, coiffé d'une sorte de bonnet conique, et vêtu d'une peau de bête dont la queue descend jusqu'à terre. On peut voir dans ce bizarre vêtement, répété sur les monuments indigènes de Tlissare, l'origine de

cette mystification des *hommes à queue* qui a, depuis moins de dix ans, fait dans le monde géographique et sérieux beaucoup plus de bruit qu'elle ne le méritait.

Les Romains connaissaient certainement la route du Fezzan. Les incursions des Garamantes (1) obligèrent le gouvernement de la province d'Afrique à leur donner, au cœur de leur pays, une leçon sévère, comme il arrive tous les jours aux gouvernements européens qui ont des colonies de peu d'étendue entourées de populations indomptables. On sait l'expédition de C. Balbus contre la *Phazania*, ses succès, son retour triomphal : Pline nous a conservé la liste de villes à noms sauvages qui fut, selon l'usage, un des accessoires de son triomphe officiel. Mais cette expédition ne semblait avoir été qu'une promenade militaire, une *ghazaoua*, comme les beys de Tripoli en ont fait, avec moins de succès, jusqu'à la lisière du Soudan : la route même du Fezzan était connue des Romains sous un nom vague et un peu singulier, la route « au delà de la pointe de la roche, » nom qui paraît rappeler un de ces pics avancés qui surplombent le chemin et les défilés en plusieurs endroits, et notamment à Gharian. Mais voici des constructions colossales, parfaites, œuvres d'une occupation militaire évidemment prolongée. C'est d'abord, en partant de Mizdah, la forteresse et les tombeaux du Ouadi-Talha ; c'est, à deux journées de là, l'admirable sépulcre-pyramide du Khurrub, avec les détails gracieux de sa double frise, ses bas-reliefs variés (un chasseur au galop, un groupe de centaures, une urne gardée par deux panthères, divers bustes de femmes) ; les tombeaux de Tabaniyeh, moins ornés mais plus sévères ; l'arc de Gariya, que nous venons de décrire, et, aux portes de Djerma (l'antique Garama), un dernier tombeau couvert d'inscriptions berbères. Rien ne donne une plus haute idée du génie à la fois patient, hardi et positif de Rome, que ces monuments de près de vingt siècles, dominant de leurs lignes sévères et pures ces déserts pierreux où le travail humain ne s'est révélé, depuis les Romains, que par des mosquées ou des maisons de glaise blanchie, que la moindre chaleur crevasse et que les vents balayent avec les sables. Du reste, les hommes n'ont rien fait contre eux : l'Afrique n'a pas ces pachas ineptes qui se bâtissent un *konak* avec les pierres d'un temple phrygien, ou ces pauvres cantonniers de France, qui macadamisent les chemins vicinaux avec les bornes milliaires de Sévère Adiabenicus. Le Targui passe au galop de son mehara devant le tombeau du *Roumi*, et ne songe pas à détruire le monument qui l'abrite aux heures brûlantes du jour.

L'expédition atteignit, le 19 avril, le *Redjin-el-erha*, « le Signe du monceau de pierre. » Dans certaines parties du Hammada, tout voyageur venant du nord, et qui aborde le désert pour la première fois, doit ajouter une pierre aux monticules entassés par ceux qui l'ont précédé. A peine, de loin en loin, quelque plaque d'herbe où glisse le *bou-kechaeh*, lézard venimeux qui y est fréquent. On traverse un espace rocheux d'où toute vie est absente : c'est « la rouge, » *el-homra*, et l'on ne tarde pas à rencontrer le dernier escarpement du désert, sous la forme d'une effroyable

(1) Ad Garamantas iter inexplicabile... vocatur *præter caput saxi*. (Plin., V. 5.)

fissure, où le grès noir s'étale en couches qu'on prend au premier abord pour des basaltes. Un puits de trente pieds de profondeur, le fameux El-Haci, est la grande station des caravanes et la limite naturelle du Fezzan : on dirait d'ailleurs que cette province est un prolongement inférieur du désert, si son sol brun, rocheux et pelé ne s'ouvrait de loin en loin sur des vallées populeuses, verdoyantes, larges de quatre ou cinq heures au moins : le Chati et le Ouadi par excellence, divisé en *Cherqi* et *Garbi* (oriental ou occidental).

Le Chati, avec ses bois de palmiers et de dattiers encadrés dans des collines de sable, son sol recouvert d'une croûte brillante de sel, ses cultures et même ses vignes, ses dix-neuf villages et ses deux capitales, est d'un effet saisissant pour le visiteur qui descend des solitudes pétrifiées du nord. Rien de charmant comme la vue d'Ederi, par exemple, avec ses maisons couvrant de la base au sommet la colline isolée sur laquelle elles s'étagent, et dont le flanc méridional, plus escarpé que les autres, est percé de cavernes en forme de feuilles de trèfle, souvenir original des anciens Troglodytes. Un peu de civilisation règne dans ce pays perdu : le village d'Abrak a une école musulmane.

Le *Ouadi* offre à peu près le même aspect et les mêmes conditions physiques que le précédent, mais il est plus riche, plus étendu et partant plus peuplé. Son ancienne capitale, Djerma-Kedim, qui doit dater des Romains, n'est aujourd'hui qu'une ruine, et n'a aucun vestige d'antiquité : elle était protégée par une tour quadrangulaire, en terre, et avait environ cinq milles de tour. La nouvelle Djerma est un hameau de dix maisons également abandonnées. Tekertiba, à l'est, est un village de vingt familles, qui est, avec Taouach, le plus important du Ouadi, mais il est menacé par l'invasion irrésistible des dunes, qui ont déjà noyé bien des cultures sous leurs vagues stériles. C'est une catastrophe fort différente qui avait ruiné Tevioua, grand village voisin, orné d'une *kasbah* en bon état. En 1840, un furieux torrent, descendu du plateau, emporta une partie du village, réduit aujourd'hui à vingt familles. En sortant du Ouadi, il fallut gravir le plateau de Mourzouk, et, à quelques vallées un peu animées par le *talha*, succéda une plaine rocheuse, parfaitement nue et sans végétation, qui fut parcourue à marche forcée. A Aghar, quelques palmiers se montrèrent; un peu plus loin, plusieurs plantations et un fortin ruiné annoncèrent la capitale du Fezzan, où l'on entra le 6 mai.

Mourzouk est bâti dans le *Hofrah* ou légère dépression qui a donné son nom à tout le district qui environne la capitale : elle surgit au milieu de plantations irrégulières de dattiers et de terres labourées, où viennent les céréales, le ghedeb et quelques légumineuses. La ville est presque carrée, entourée de remparts de terre avec bastions semi-circulaires : l'enceinte actuelle date d'Abd-el-Djelil, elle est un peu moins développée que l'ancienne, qui se prolongeait au sud-est en formant un angle aigu. Cette place appartient en réalité aux noirs; car les Tibbous l'entourent de tous côtés; elle a une physionomie moins arabe que soudanienne : sa régularité, ses rues à angles droits, la rue-artère, on pourrait l'appeler son *boulevard intérieur*, et où sont situés presque tous les édifices publics, feraient croire qu'on se trouve à Kouka ou à Agadez plutôt que dans la capitale

d'une province ottomane. La Porte y est représentée par un pacha, logé dans une massive et peu confortable *kasbah* aux immenses murailles, à laquelle attient une caserne, ou *kischla*, cinq fois trop grande pour une garnison de 400 hommes. C'est avec ces forces que le kaïmacan-pacha contient une province grande comme la Hollande et la Belgique réunies; il est vrai que la population totale de la province est de 60,000 âmes au plus, qu'elle paraît diminuer chaque année sous l'influence des incroyables exactions des Turcs, et que ce sont des laboureurs pacifiques ou des Arabes pasteurs qui, ne tenant pas au sol, ont peu de velléités militaires contre un pouvoir qui ne les atteint pas.

Le bazar occupe le centre de la ville. C'est une galerie dont les piliers sont des troncs de palmiers, et ses boutiques, assez bien aménagées, sont à peu près la seule partie de la ville offrant quelque animation. Le commerce de Mourzouk est considérable, mais elle n'est guère qu'une place de transit, important et exportant chaque année une valeur d'un demi-million, et néanmoins assez pauvre; car les marchands qui y affluent, Tibbous, Arabes Madjabérah des oasis barcéennes, Fouatis et Ghadamsis, emportent chez eux les valeurs qu'ils y ont réalisées. La plupart des commerçants aisés de Mourzouk sont étrangers, et la population urbaine, malgré l'étendue de la ville (trois kilomètres de tour), ne dépasse pas 2,800 âmes.

L'Angleterre y entretient un agent consulaire, M. Gagliuffi, commerçant italien, qui ne perdit pas l'occasion de « faire de bonnes affaires » avec l'expédition, mais il fut d'ailleurs plein de soins et de bons offices pour elle. Il lui nuisit pourtant en une circonstance, bien qu'involontairement. Un ancien gouverneur du Fezzan, que nos voyageurs avaient vu à Tripoli et qui connaissait fort bien le sud, leur avait fortement recommandé d'entrer en relation avec un notable d'Agadez, Mohammed-Boro, « le Seigneur des blancs » (*Serki n' turaoua*), c'est-à-dire, probablement, le patron des voyageurs blancs qui visitaient son oasis. Par le plus heureux des hasards, Boro, de retour de la Mecque, était de passage à Mourzouk, et Barth proposa à son hôte d'entrer en relation avec ce chef important. M. Gagliuffi jeta les hauts cris. « C'est simplement un intrigant, qui surfait son influence, dit-il : on peut le voir, à la rigueur, mais il est inutile de faire des frais pour acquérir son amitié. »

On pria donc Mohammed-Boro de passer au consulat, et il s'y présenta. C'était un homme d'un âge avancé, d'un extérieur respectable, portant un haïck blanc sous un bernouss vert. M. Gagliuffi l'accabla de compliments ironiques dont il ne fut pas la dupe, lui assurant que tout l'espoir de l'expédition était placé entre ses mains. Rentré chez lui avec ses deux compagnons, son fils aîné et un compatriote, il envoya en présent aux Européens des noix de gourou, en retour desquelles l'agent lui fit apporter un mouton maigre et un petit pain de sucre. Ce procédé irrita le Saharien, dont le patronage eût pu être acquis moyennant un peu de tact et d'égards, et avec quelques présents fort modiques; et on verra que nos voyageurs eurent sérieusement à le regretter.

En quittant Mourzouk, ils se dirigèrent droit à l'ouest, à travers un pays couvert de ruines et de villages abandonnés. Les malheureux ha-

bitants du Fezzan, en passant de la domination anarchique et brutale de leurs maîtres arabes sous le pouvoir centralisateur et oppressif de la Turquie, n'ont guère gagné au change. Ce n'est plus la razzia qui fait des ruines autour de Mourzouk : le percepteur turc s'en est chargé et s'en acquitte en conscience. La maigre agriculture des ouadis dépérit sous les impôts exorbitants qui écrasent les cultures et surtout les plantations de dattiers ; les villages sont désertés par les hommes valides ; ils fuient devant la conscription, pratiquée à l'égyptienne. A Tasaoua, ancienne ville en décadence, eurent lieu les pourparlers entre l'expédition et les chefs touaregs qui devaient la protéger et la mener sans encombre jusqu'aux Etats du sultan de l'Ahir-en-Nour. Les voyageurs eurent ici, grâce à l'avide mauvaise foi des indigènes et à la duplicité de M. Gagliuffi, un avant-goût peu rassurant des déboires qui les attendaient en plein désert.

Hatita, fils de Khoden, et Utaeti, fils aîné de Chafo, étaient deux types fort originaux de *gentlemen* sahariens. Le premier avait connu le capitaine Lyon il y avait vingt-cinq ans, et posait évidemment pour l'ami dévoué des voyageurs européens : le grave Utaeti, la figure couverte du titham traditionnel, ne daignait ni montrer son visage, ni prononcer une parole. Hatita, important et surtout importun, était le principal négociateur, il eut soin de ne s'engager à rien de bien précis et de se faire payer d'avance. Or, en ce moment même, M. Gagliuffi jurait presque au *serki* Mohammed qu'il était l'homme spécialement nécessaire à l'heureuse issue du voyage des blancs. Le Saharien vit facilement qu'on le jouait, et entra dans une colère facile à comprendre. « Qu'ils partent! dit-il aux gens de Tasaoua ; mais je les ferai attaquer quand ils passeront dans mon pays! » Et ses menaces étaient fort sérieuses.

Toutes ces tracasseries menées à fin, la caravane s'engagea dans un chapelet de ouadis, serpentant entre de basses dunes, et où la végétation s'appauvrissait de plus en plus. Le 6 juillet, à Elghonnidé, Richardson eut une première apparition de l'ennemi qu'il était venu combattre, la chasse aux noirs et le commerce des esclaves. Une petite caravane arrivait du Soudan, et campa à Telissare, près de celle des Européens, auxquels elle donna quelques nouvelles de l'intérieur, notamment d'une razzia que les Touareg Kelaouis venaient d'exécuter heureusement près du lac Tchad, où ils avaient écrasé la tribu arabe des Ouled-Sliman. Les nouveaux arrivants amenaient avec eux dix-sept esclaves, presque tous des femmes, dont une seulement était remarquablement jolie. Quant à Barth, son attention était ailleurs. A peine le camp établi, il avait reconnu sur les rochers calcaires qui ferment la vallée et figurent d'un peu loin de fort belles ruines de forteresses moyen âge, des sculptures libyques plus intéressantes pour lui que des bas-reliefs de l'art grec le plus parfait.

Les sculptures de Telissare sont au nombre de trois, et les sujets sont exclusivement guerriers et pastoraux. Dans la première, deux combattants qui sont évidemment des génies ou des démons, — ils ont des têtes d'animaux, et l'un d'eux a une queue de mouton, — semblent prêts à

combattre avec la flèche et le bouclier. Dans les suivants, ce sont des bœufs qui passent tumultueusement, et un autre qui paraît s'abreuver à une citerne. Je ne dois pas oublier, dans le premier sujet, un bœuf lilliputien que se disputent les deux guerriers : il y a là un effet de proportion des plus bizarres et que je ne puis mieux comparer (je prie le lecteur de me pardonner un souvenir qui le transporte bien loin du Sahara) qu'aux singulières vaches d'un tableau fort connu de M. Courbet. Ces bœufs, répétés partout, seraient une date relative pour ces sculptures, si l'on pouvait préciser l'époque à laquelle le bœuf a cédé la place au chameau dans ces régions. Saint Augustin atteste que les rois garamantes se servaient, dans une haute antiquité, de bœufs porteurs, comme de nos jours les tyranneaux cafres; et comme le retrait des eaux a nécessairement influé sur l'emploi de ces animaux, il y a là une double question de géographie physique et de zoologie. Aujourd'hui encore, après le temps des pluies, il n'est pas sans exemple de voir des bêtes à cornes traverser le Sahara, témoin le Tibbou-Hadj'-Aberma, qui, il y a dix ans, alla de Kano à R'at en décembre, avec des bœufs qu'on faisait boire tous les deux jours.

En continuant à marcher à l'ouest, on déboucha sur la plaine de Taïta par une crevasse de la plus sauvage beauté, qui s'ouvrait dans une sorte de falaise à pic formant la limite du plateau de Mourzouk. La différence de niveau entre la plaine et le plateau est de près de 200 mètres; mais la première fut au moins aussi aride que la région qu'on vient de quitter. Elle appartient encore au Fezzan, bien que les Touareg puissent, s'il leur en prend fantaisie, la défendre aisément contre l'invasion turque. Une belle chaîne de montagnes dentelées ferme à l'occident la plaine de Taïta : il faut fléchir un peu au nord pour trouver une faille qui permette de descendre dans un beau bassin de plus de trente lieues carrées, aride au nord, avec quelques pâturages au midi. On l'appelle Tanesof, et à partir de la faille, la route se dirige invariablement au sud.

En sortant de la vallée, la caravane se trouva en vue d'une montagne isolée, à sommet « castellé, » dont la masse blanche et crayeuse se détachait avec vigueur sur un fond de hauteurs composées de marnes rougeâtres. C'était l'Idinen, que les Arabes appellent *château des Djinns* (Kasr-el-Djenoûn), déjà connu de Richardson, qui avait fait une excursion précédente à R'at et savait les légendes sinistres qui en écartaient les indigènes. Pour rien au monde, un nomade n'eût osé s'aventurer dans ce mont bizarre, assemblage de ruines apparentes, qui ne pouvaient appartenir qu'à un palais bâti et abandonné par les esprits souterrains, et théâtre de leurs sinistres espiègleries. Barth voulut braver au nom de la géologie toutes les superstitions du désert; il ne fit qu'ajouter un chapitre de plus aux récits des veillées arabes. Il avait inutilement cherché un guide pour le conduire à la montagne, et s'était décidé à partir seul, supposant que du haut d'un pareil observatoire, il ne perdrait pas la caravane de vue et la rejoindrait au passage. Il marcha quelques heures dans une plaine ravinée et pierreuse, traversa une sorte de *fiumana* couverte de beaux herbages, et ne trouva d'autres êtres vivants que quelques

belles antilopes qui restèrent immobiles à son approche, avec cette touchante confiance des animaux inoffensifs qui n'ont point appris à redouter l'homme, hôte accidentel de leurs déserts. Mais déjà épuisé par la fatigue et la chaleur, il éprouva successivement les divers effets de ces *trompe-l'œil* familiers à ceux qui voyagent dans les montagnes : il trouva la route plus longue qu'il ne l'avait estimé à première vue, et arrivé au haut du mont, il était encore séparé du point culminant par un ravin profond qu'il ne franchit qu'au prix d'un violent effort. Il atteignit enfin une plate-forme, large de quelques pieds, sans sculptures ni inscriptions; et en jetant les yeux sur la plaine, il ne vit pas la moindre trace de caravane ou d'être vivant!

Il descendit dans une anxiété facile à concevoir, et erra au hasard dans le désert, tirant des coups de pistolet sans que rien lui répondît, il n'avait d'autres provisions que du biscuit et des dattes exécrables, et il avait bu dès le matin le reste de son eau. La nuit approchait : il se traîna sous un éthel et essaya d'allumer du feu pour servir de signal : son épuisement ne le lui permit pas. Il vit un grand feu au sud-ouest, et tira sans succès de nouveaux coups de feu qui, répercutés par les échos du ouadi, lui semblèrent « assez forts pour réveiller les morts dans leurs tombes. » Le jour se leva : le soleil, dardant ses rayons les plus enflammés à travers les branches sèches de l'éthel, le malheureux voyageur, dévoré par la fièvre, avait à peine assez d'ombre pour abriter sa tête.

« Je suçai un peu de mon sang et je perdis connaissance : je restai en proie à une sorte de délire dont je ne sortis que quand le soleil disparut de nouveau derrière les monts. Je repris quelque possession de moi-même, et je quittai l'abri de l'arbre, jetant un mélancolique regard vers le ciel, quand tout d'un coup j'entendis le cri d'un chameau. C'était la plus délicieuse musique que j'eusse entendue de ma vie; et me relevant un peu, je vis un Targui monté et passant à peu de distance de moi, et regardant anxieusement de tous côtés. Il avait trouvé mes traces sur le sable, et les ayant reperdues dans les buissons, il cherchait avec inquiétude la direction que j'avais prise. J'ouvris ma bouche contractée, et criant aussi haut que le permettaient mes forces épuisées, *aman*, *aman!* (de l'eau!) j'eus le bonheur d'entendre répondre : *iwah! iwah!* Un instant après, il était à mes côtés, baignant et soulevant ma tête, et j'éclatai involontairement en un murmure interrompu de : *El hamdu lillahi! el hamdu lillahi* (béni soit Dieu!)

Deux jours après cette tragique excursion, le docteur, assez bien remis de ses souffrances, entrait à R'at et constatait avec quelque désappointement que ce célèbre marché des Touareg n'était qu'un gros village de 250 maisons, au pied d'une éminence rocheuse, et commandant une plaine parfaitement aride, à l'exception de quelques belles plantations de dattiers. Les plus importantes appartiennent au chef de l'oasis, un *Touâti* ou indigène du Touat, nommé Hadj Ahmed, qui a réussi, à l'aide d'une grande fortune commerciale, à supplanter l'influence des chefs touareg, et s'est bâti dans la plaine une fort belle habitation qui paraît destinée à être l'embryon d'une ville nouvelle.

R'at a au moins 500 ans d'existence, puisqu'il en est question dans Ibn-Batouta : mais jusqu'ici la jalousie des Touatis et leur prétention au monopole du commerce sur la ligne de Tombouctou ont entravé l'essor de leur humble rivale de l'est. Cette ville n'en est pas moins destinée à un certain avenir, comme toutes les *villes-carrefours* dans les pays de caravanes, car elle est située au point d'intersection des routes du Maroc à l'Egypte par Mourzouk; de Tunis au pays des noirs par R'dames, et de Tripoli au même pays, ces deux dernières se confondant à R'at même. On eût pu, dans toute autre contrée, bien augurer, pour le bien-être futur de la ville, de l'intelligence pratique du chef étranger qu'elle s'était donné; mais ce serait peu connaître les chefs africains que de les croire capables d'initiative en dehors de leurs affaires les plus strictement personnelles. Nos voyageurs admirèrent les perfectionnements apportés par le gouverneur à ses plantations, et surtout un ingénieux système d'irrigation de vastes jardins potagers : exemple utile, du reste, mais qui n'avait guère d'imitateurs dans une contrée qui n'attend pourtant qu'un peu de travail pour doubler et quadrupler sa production.

A R'at, il fallut négocier avec les chefs touareg pour avoir la permission d'aller plus avant. Les vues du gouvernement britannique, nobles et élevées en principe, furent ici la source d'un embarras imprévu. On allait signer un traité, quand une lettre adressée par le ministre au chef Djabour, et faisant mention du projet d'abolition de la traite des noirs, produisit le plus mauvais effet. On pouvait supposer à Londres que les marchands des villes sahariennes redouteraient plutôt la concurrence anglaise que la fermeture encore éloignée des marchés de chair humaine, et c'est justement le contraire qui arriva. Cela se conçoit facilement. Ces marchands ne sont ni producteurs, ni intéressés à soutenir la production indigène, fort restreinte d'ailleurs : la seule concurrence qui puisse les inquiéter serait celle de commerçants européens, venant s'établir comme commissionnaires et marchands en gros dans l'enceinte de leurs villes, et à cet égard le désert les rassure pleinement.

Ces difficultés résolues tant bien que mal, la caravane se remit en route et entra peu de jours après dans l'effroyable pâté des monts Askar, succession d'entonnoirs et de défilés s'ouvrant dans des masses de calcaire noir d'un indicible effet. En examinant, dans l'ouvrage qui nous sert de guide, la vue de l'infernale passe qui s'appelle la vallée d'Egeri, on se fera de cette nature pétrifiée une idée que nos descriptions ne pourraient qu'affaiblir. Mais la nature n'était pas cette fois la plus redoutable ennemie des étrangers : l'hostilité des indigènes, envenimée par des ressentiments fanatiques, se préparait à faire payer cher aux voyageurs leur vaillante entreprise, comme nous le verrons bientôt.

Le 15 août, ils atteignirent, un peu avant la station d'Aïsou ou des *Sept Sources*, la limite des pluies estivales. Le ciel avait une teinte vermillon, la chaleur la plus étouffante régnait dans l'air : un véritable ouragan accompagné de tonnerre fondit sur eux et les inonda en un instant. Mais ce n'était rien auprès de la journée du 30 août, dans la

vallée de Tintaroda. Ils venaient de camper, quand, vers les quatre heures après midi, un cri s'éleva dans la caravane : « *El ouadi jai*! voici le torrent! » Richardson sortit pour voir ce que c'était, et vit une nappe blanche qui s'avançait du sud entre les arbres de la vallée. Il avait plu de ce côté, de gros nuages noirs couvraient le ciel. Dix minutes après, une rivière impétueuse roulait ses eaux dans le vallon, et au bout d'une heure, ce torrent avait acquis assez de force pour emporter bétail, maisons et arbres déracinés. Le camp était devenu une île, et l'eau grossissant toute la nuit, la pluie ne cessant de tomber tout le jour, les hommes de la caravane, qui s'étaient d'abord contentés de pousser des clameurs stupides, se décidèrent à saisir leurs haches et à construire une sorte de digue autour du campement. Richardson, peu rassuré, demanda au guide Yusuf s'il ne convenait pas de choisir un lieu moins exposé. « Oh! dit le Saharien, nos hommes sont toujours au même lieu. » La marée montante, qui battait les piquets des tentes, arracha l'Africain à sa paresse flegmatique : il essaya de faire un petit fossé, « comme au sport, » dit le journal du voyageur ; mais l'obstacle fut emporté en cinq minutes, et la caravane transporta ses bagages et ses tentes sur un petit tertre assiégé par les vagues écumeuses. Les Kelaouis opérèrent le sauvetage gauchement et de mauvaise grâce, comme s'ils avaient été complétement indifférents au sort de leur propriété : quant aux noirs, ils chantaient, dansaient et se roulaient dans l'eau, dans tout l'épanouissement de la niaise et grotesque insouciance qui distingue ces malheureux.

Cependant le danger était énorme. L'eau croissait toujours, furieuse, roulant des arbres broyés, dont quelques-uns adhéraient à des îles flottantes. Les voyageurs pouvaient calculer combien de pouces de crue les séparaient encore de la mort. « Il me semblait, dit Richardson, entendre les fanatiques de Tintorada se dire les uns aux autres : *Voilà les impies qui ont donné de l'or pour sauver leur vie, et voilà Dieu qui les punit!* » Après de longues heures d'anxiété, ils virent les eaux rester un instant stationnaires, puis décroître rapidement. En ce moment, une troupe armée déboucha vers le sud, et les gens de la caravane se mirent à crier joyeusement cette fois : « Les Kelaouis! les Kelaouis! » C'était l'escorte que le sultan d'Ahir envoyait à la rencontre des Européens.

Revenons aux environs d'Aïsou, où nous les avons laissés. A deux journées de ce lieu, au pied du Makel n'Ikelan (rocher des nègres), Barth vit sur une colline quelques noirs dont l'attitude lui sembla suspecte; prévoyant une attaque possible, il descendit de son mehara et se mit à marcher à pied, tenant sa bête par la longe. Il fut assez surpris de voir deux de ces hommes exécuter une danse bizarre, à laquelle les Kelaouis prirent part; et tout à coup deux des danseurs, se détachant du groupe, saisirent brusquement la longe du mehara et demandèrent un tribut au docteur. Celui-ci saisit ses pistolets, mais quelques mots donnèrent l'explication du malentendu et d'un usage traditionnel ayant une certaine valeur historique. Il paraît que quand les Kelaouis conquirent le pays sur les nègres Gouberis et prirent leur capitale, Tinschamman, un traité intervint, par lequel la vie des vaincus était épargnée et le chef des vainqueurs épousait une femme gouberie. En souvenir de cet accord, les noirs ont

gardé le privilége de soumettre à un tribut toute caravane Kelaoui qui passe la frontière de leur contrée (ancienne frontière, par conséquent, de la race nègre au nord), et l'homme qui avait arrêté le docteur était le *serki-n-bai* (le chef des noirs ou des esclaves) : les deux mots, hélas! sont synonymes dans les langues de ces peuples!

Quatre jours après, autre rencontre, mais bien autrement dramatique. Un goum de bandits, qui de soixante monta rapidement à plusieurs centaines, enveloppa la caravane et demanda qu'on lui livrât les chrétiens. La caravane résista généreusement à ces intimations accompagnées de menaces sauvages. Plusieurs de ses membres se croyaient perdus et auraient de bon cœur sacrifié tous les infidèles du monde. Mais la majorité ne subit pas cette influence pusillanime. Parmi les plus résolus se firent remarquer Boro, qui l'épée à la main, cria au docteur de se placer auprès de lui, et Farredji, qui, lança aux bandits des défis énergiques. Ce qui parut intimider le plus les Touareg, ce furent les baïonnettes européennes, car ils avaient compté attaquer à la mexicaine, c'est-à-dire, après avoir essuyé le feu des piétons, les charger au galop et les transpercer de leurs redoutables lances. L'incident se termina, comme on pouvait le prévoir, par une grosse extorsion. Quelques jours après, le même fait se répéta à Seloufiet, avec une solution absolument identique. A Tintorada, les marabouts, qui étaient la population dominante de la ville, déclarèrent qu'ils avaient lu dans leurs livres les noms des étrangers; ils engagèrent les habitants à les recevoir à bras ouverts, à leur fournir libéralement tout ce dont ils pourraient avoir besoin, et à leur accorder une protection effective jusqu'à Tintelloust. Leur intention, à ce qu'il paraît, était d'engager par la persuasion et la bienveillance les nouveaux arrivés à embrasser l'islamisme : en tout cas, cet aimable accueil devait leur faire oublier les tracasseries inhospitalières qui avaient marqué leur arrivée dans l'Ahir.

Disons un mot de cette oasis qui tranche singulièrement avec la structure générale de l'Afrique intertropicale. C'est un pâté de montagnes qui ne paraît se relier à rien, ni aux hauteurs du Sahara oriental, qui sont très-faibles d'ailleurs, ni aux monts Anahef, qui dans le nord sont une portion du Djebel Hoggar. Au milieu d'une région dont les élévations ne dépassent guère 350 mètres, l'Ahir projette brusquement, comme une grande île abrupte, ses sommets de 1,500 mètres au moins. Sa longueur du nord au sud, est de 60 lieues environ, sa largeur ne paraît pas dépasser 35 : quelque chose comme l'étendue de la Sicile. Pas de rivière permanente, mais de grandes artères ravinées qui servent de route aux caravanes. Les Touareg Kelaouis,maîtres de l'oasis, y ont un certain nombre de villes, comme Tintelloust, résidence du sultan, Agadez, capitale réelle, Afasas, Asoudi, habitées par une population mixte, provenant du mélange du Touareg avec l'élément noir gouberi, que les blancs ont soumis il y a quelques siècles. Passons rapidement sur l'accueil amical, mais passablement intéressé, que nos Européens reçurent du sultan En-Nour, une sorte de bon roi-soliveau de soixante-dix-huit ans et d'un extérieur vénérable, et arrivons à Agadez, dont le nom est depuis longtemps connu des Européens, mais qu'aucun voyageur n'avait encore visitée.

Agadez, bâtie sur un terrain fortement imprégné de sel, et qui repose sur une couche de grès, est une vaste cité dont le périmètre semble accuser une population de cinquante mille âmes; elle en contient à peine le septième aujourd'hui. La guerre peut-être, l'émigration au Soudan, à ce que prétendent les indigènes, ont amené cette énorme dépopulation et la ruine qui s'en est suivie. Les remparts et des quartiers entiers sont à peu près détruits, ainsi qu'une tour penchée d'un aspect assez original. Le monument le plus important d'Agadez est le Mess-Alladje, ou la mosquée, et surtout sa tour, haute de près de cent pieds, bâtie en terre et assujétie au moyen de treize rangs de planchettes de palmier-doum ; elle dépasse le niveau des murs d'un mètre environ. Cette belle pyramide domine la cité entière et se voit de fort loin. Quant au *Fada* ou palais du sûltan, c'est moins un monument qu'une petite ville adossée au rempart de la grande, et ayant son enceinte particulière. Des soixante et dix mosquées que la tradition prétend avoir existé à Agadez, dix au plus subsistent encore, et trois seulement méritent quelque attention. Le centre de la ville est occupé par les marchés, et, ce qui est caractéristique dans les capitales soudaniennes, par trois mares qui servent à baigner les chevaux et à laver le linge.

L'intérieur d'une maison riche d'Agadez ne manque pas d'un certain confortable. Prenons pour exemple une habitation de la place N'Sâkan (des jeunes chameaux). Elle est à deux étages, blanchie à la chaux; on entre, par trois vestibules successifs, dans une vaste cour, sur laquelle s'ouvrent plusieurs appartements. A un des murs sont scellés des vases régulièrement alignés, ayant leurs ouvertures tournées en dehors, pour que les tourterelles y fassent leurs nids; des chèvres occupent deux chambres voisines; l'appartement de droite est précédé de nattes supportées par des poteaux faisant à peu près l'office de marquises, et fort appréciables pendant les chaleurs étouffantes de la journée. Un énorme bois de lit est le meuble nécessaire, et quelque peu fastueux, des maisons asbéniennes; ajoutez, pour animer le tout, de beaux enfants couleur de cuivre, jouant dans les cours avec des autruches apprivoisées, et vous aurez une idée d'un intérieur africain.

Les voyageurs s'empressèrent de rendre leur visite obligée au chef Abd-el-Kaderi, qui les reçut gracieusement, et, apprenant que Mohammed Boro avait eu depuis son arrivée un violent accès de fièvre, ils jugèrent l'occasion favorable pour réparer, par une prévenance, le fâcheux effet de la conduite de M. Gagliuffi. Boro demeurait sur la place N'Sâkan, dans une jolie maison d'une blancheur éclatante. Il fut très-sensible à la démarche des Européens, les reçut à bras ouverts et les conduisit assez loin dans la rue. Il était alors sans emploi, mais il n'en était pas moins un des plus riches marchands de la contrée à deux cents lieues à la ronde, et le plus riche de Sakatou même. Il vivait à Agadez en chef patriarcal d'une cinquantaine de fils qui avaient aussi leur famille, et quelques-uns d'entre eux remplissaient au palais l'office de fadaoua n'serki (courtiers du prince).

Un autre jour, le cicerone indigène Hamma donna au docteur un curieux spécimen de la vie intime d'une Aspasie saharienne. Il le mena

chez une dame avec laquelle il semblait vivre en parfaite intelligence, et qui lui fit un gracieux accueil. C'était une jolie personne, encore assez fraîche, bien que plusieurs fois mère : petite, bien faite, avec le teint bruni, mais non cuivré, des femmes arabes, parée de force bijoux. Elle avait un mari qui vivait à Katsena, « et dont elle ne semblait pas attendre le retour avec les sentiments d'une Pénélope. » Elle avait plusieurs beaux enfants qui se roulaient autour d'elle, nus, mais couverts de bijoux d'argent, et parmi eux une charmante petite fille, la favorite de la mère.

Le temps que Barth passa à Agadez fut employé par lui à débrouiller tant bien que mal les annales confuses d'Agadez. Fondée, on ne sait par qui, vers 1460, au rapport de Marmol, elle appartenait, cinquante ans plus tard, à cinq tribus berbères, qui furent expulsées de l'oasis par le conquérant noir Hadj Mohammed Askia, dont nous aurons à parler à l'occasion de Tombouctou. Ces cinq tribus, qui elles-mêmes avaient jadis conquis l'oasis, étaient les Gaurara, les Tafimata, les Beni-Ouazid, avec les Tesko, les Misrata, les Aoudjelah. Les premières venaient du Touat, les suivantes de R'dames, les deux dernières du pays de Tripoli : leurs noms sont restés attachés à des quartiers de la ville actuelle. Notre docteur semble croire à la réalité d'une fondation simultanée par ces diverses tribus, venues de régions si distantes les unes des autres (il y a au moins vingt-trois degrés de longitude entre Touat et Aoudjelah); mais ne pourrait-on supposer avec plus de vraisemblance qu'une ville commerçante, fondée par les Aoudjelah, par exemple, au pied du massif le plus saillant des montagnes sahariennes, s'est accrue par des apports successifs de populations chassées de leur pays ou simplement tentées par une situation si exceptionnellement favorable? En Afrique, les exemples pareils ne sont pas rares.

Ce qui est bien établi, c'est que le conquérant prit la ville, et que la langue du peuple vainqueur, le songhay, y remplaça le berbère. Un chef songhay devint le souverain héréditaire de l'Asben, sous condition de payer au suzerain un tribut de 150,000 ducats; mais les Songhay déclinèrent à leur tour, et les Touareg devinrent les vrais suzerains de l'oasis. Aujourd'hui, comme au temps de Léon l'Africain, « celui qui plaît le mieux aux habitants du désert devient le roi d'Agadez. » La famille actuellement régnante a le désagrément de dépendre de deux maîtres à la fois, le chef targui de Tintelloust, comme nous l'avons dit, et le souverain le plus puissant de toute l'Afrique, l'*Emir des Croyants*, qui règne à Sakato sur l'empire des Peulhs orientaux : c'est ce dernier qui donne l'investiture aux chefs agadézis.

Le vizirat est rempli par le serki-n-turroua, « le seigneur des blancs, » dont nous avons déjà dit un mot. Ce n'est pas seulement la première dignité de l'Etat, c'est aussi la plus lucrative. Les fonctions de ce chef consistent à escorter chaque année la grande caravane de sel qui part des salines de Bilma pour aller couvrir de ses produits les marchés sahariens et marocains de l'est. Cette protection assez onéreuse coûte à la caravane de 45,000 à 50,000 francs, représentés par un droit fixe prélevé sur chaque charge de chameau. Ajoutez à cela les profits qu'il est libre de faire en commerçant lui-même, et vous comprendrez aisément que

Mohammed-Boro balançait à Agadez l'influence du sultan lui-même.

L'importance commerciale d'Agadez, l'un des carrefours les plus animés du Sahara et la station la plus hospitalière aux caravanes, a certainement diminué à mesure que les villes du Haouça ont grandi, mais elle est encore très-considérable. Il est à noter que, sur ce marché, le numéraire (représenté par l'or, l'argent, les cauris) est à peu près inconnu. Le mitkhal y est une monnaie fictive, comme le louis chez nos paysans français : il vaut un peu plus de deux francs et se divise en dix erjal; c'est le système décimal depuis longtemps appliqué par les barbares. Le docteur souhaite vivement que l'Angleterre ait un agent à Agadez, excellent débouché pour ses articles de commerce les plus variés (1).

D'Agadez, Barth retourna à Tintelloust, muni d'une lettre par laquelle Abd-el-Kaderi le recommandait chaudement, comme son hôte, à l'émir de la province de Daura, lorsqu'il passerait dans son territoire pour aller visiter l'émir des croyants à Sakatou. Il ne s'arrêta à Tintelloust que quelques heures, et l'expédition réunie partit pour le sud et arriva le premier jour dans la plaine de Tinteggana, où elle trouva le vieux sultan campé avec tout son monde. En-Nour reçut Barth avec une courtoisie qui, s'il faut l'en croire, aurait excité la jalousie de ses compagnons. Le docteur a parfois de ces petits côtés que nous regrettons de retrouver dans un livre destiné à marquer au premier rang des œuvres de ce genre. Quoi qu'il en soit, après un mois de séjour auprès d'En-Nour, l'expédition se remit en marche le long du flanc oriental des énormes hauteurs qu'ils avaient déjà longées au couchant. On suivit quelque temps la vallée d'Unan, couverte de palmiers, de troupeaux, d'habitations, et de temps en temps fertilisée par un grand torrent qui s'y creuse un sillage profond rempli de melons d'eau et bordé de bagarouas. « C'était le haut Nil, dit le docteur, avec la différence d'un lit sablonneux à un grand fleuve. » Les monts de l'ouest, peuplés de lions redoutés, s'abaissaient peu à peu, et le granit, qui en était la roche principale, passait au calcaire : des hauteurs basaltiques se montraient sur le bord immédiat des vallons.

(1) Nous donnons ici quelques notes recueillies par le voyageur sur le marché d'Agadez. On remarquera le bas prix de presque tous les articles, qui s'étend même aux articles d'Europe, puisque le docteur déclare y avoir acheté du calicot anglais 20 p. 0/0 moins cher qu'à Mourzouk.

	fr.	c.
Vingt zekka de dourra ou sorgho	2	»
Dix zekka de riz	2	»
Un jeune chameau de deux ans	36	»
Un chameau dans la force de l'âge	50	»
Un bon cheval (qualité commune)	200	»
Un cheval arabe, du Touat	2,000	»
Un âne	12 à 15	»
Un bœuf	16	»
Un veau	8	»
Une paire de belles sandales	»	20
Une paire de sandales communes	1	»
Un subeta (châle blanc égyptien bordé de rouge)	2	»
Un turkedi (vêtement de femme en cotonnade sombre, sortant des manufactures de Kano)	4	»
Le même, qualité supérieure	6 à 10	50

Entre l'Ahir et le Soudan, on eut à traverser un désert d'environ 50 lieues, qui paraît former sur une très-longue étendue la limite entre le Sahara et le pays des noirs. C'est une région presque dépourvue d'eau, sauf quelques sources fréquentées par les maraudeurs : l'antilope à longues cornes y abonde, la girafe y est beaucoup plus rare. La vie semble commencer vers le 15° 30', à un village nommé In-Assamet, appartenant aux Tagama et bâti à la façon soudanienne, avec des nattes posées sur un amas de branchages et recouvertes de peaux. Cependant la terrasse sud du plateau n'apparaît qu'à plus d'un myriamètre de là, sous la forme d'un escarpement d'une trentaine de mètres. La végétation du Soudan se montre déjà sous une forme assez significative, celle d'un poison violent, le *kumkummia* : c'est une euphorbe de moins de deux pieds de haut, que les Arabes appellent « le poison des lions, » et auquel les noirs empruntent le suc vénéneux où ils trempent leurs flèches. On dirait que la sombre Nigritie s'annonce dès le premier pas au voyageur épuisé qui croit toucher à l'abondance et à la vie, par des végétaux meurtriers sinistres. Nos visiteurs purent oublier un peu plus loin cette première impression en arrivant au bord du joli petit lac de Gumrek, qui réfléchit dans ses eaux le dôme de feuillage formé par le bel acacia *bugaroua*. De nombreux troupeaux affluent sur ses bords pour s'abreuver et pour s'abriter pendant la chaleur, et ajoutent au riant effet de ce petit paysage.

Dix lieues plus loin, de riches cultures et de beaux champs de blé, parmi lesquels on voit des huttes aux sommets arqués s'espacer à des distances de plus en plus rapprochées, annoncent le pays de Dameghon. C'est une contrée principalement agricole, sans villes proprement dites, d'un diamètre moyen de 50 lieues, et qui a le malheur d'être sur la frontière que se disputent l'Ahir et le Bournou : aussi les guerres de ces deux États l'ont en partie dépeuplée. L'Ahir a fini par le conquérir et en fait son grenier d'abondance : sa métropole est un gros village nommé Taghelel, que visita l'expédition, et qui se compose de deux bourgades d'environ cent vingt huttes séparées par quelques tamariniers. Un marché important se tient dans cet endroit, et deux autres bourgs voisins ont aussi le leur : marchés entièrement ruraux d'ailleurs, et où ne figurent que les objets de première nécessité dans la vie de ces laboureurs, qui ne connaissent d'autre luxe que celui de quelques verroteries. Le 11 janvier, nos voyageurs résolurent de se séparer pour envelopper toute la contrée d'un réseau d'itinéraires dont le centre serait Kouka, capitale de Bournou. Richardson devait aller à Zinder avec la caravane d'En-Nour, Overweg à Maradi dans l'empire de Sakatou, Barth à Kano : Kouka était le rendez-vous. Le principal motif de cette résolution, c'est que leurs ressources étaient très-épuisées : le vieux sultan les avait exploités de main de maître en les protégeant, et ils voulaient continuer des explorations isolées, sur un pied plus modeste, en attendant de nouveaux fonds. Ils se séparèrent avec une émotion qui n'était pas exempte de tristes pressentiments. On verra qu'ils n'étaient que trop justifiés.

IV

Suivons Richardson qui s'acheminait vers la province bournouane de Zinder, heureux de laisser derrière lui les passions fanatiques et cupides, les Touareg, les bandits. « De quart d'heure en quart d'heure, nous rencontrions des villages, et des meules de blé, éloignées des habitations, attestaient la sécurité de leurs propriétaires. Le pays, doucement ondulé, s'encadrait dans le lointain d'une ceinture de vertes collines. »

A Zinder, il fut courtoisement accueilli par le monde officiel, représenté par le *serki* ou gouverneur nommé par le sultan de Bournou, et le chérif, sorte d'inspecteur général chargé de surveiller les actes du serki. Le chérif était un blanc qui avait fait les guerres d'Algérie sous Abd-el-Kader; c'était un homme intelligent et plein de savoir-vivre, et il était, de fait, le personnage le plus important de Zinder.

Cette ville est vaste, entourée d'une enceinte et divisée en quartiers que séparent de petites collines. Elle est bâtie en terre, quoique le granit y soit abondant. La kasbah du sultan domine toutes les autres constructions; car, bien que l'islamisme y règne, les mosquées monumentales y sont inconnues. La ville a pour grandes artères deux rues assez larges pour permettre à douze chameaux d'y passer de front; et devant les maisons des notables fonctionnaires, il y a de petites places où se rassemblent les élégants et les oisifs. La population semble monter à 20,000 âmes, et le serki a une armée de 11,000 hommes, y compris 2,000 cavaliers, dont la principale occupation est de faire la razzia contre des tribus nègres établies dans les montagnes. Le serki a ainsi sous la main des gîtes de bétail humain où il trouve à s'approvisionner quand ses revenus réguliers ne rapportent pas assez. Dans un ordre de faits moins important, Richardson remarque qu'à Zinder les chats sont la plaie de la ville, parce que, les rats et les souris faisant défaut, c'est la volaille qui fait le menu de leurs repas. Le rat est remplacé par un gros lézard qui infecte l'intérieur des habitations.

Les diverses provinces du Bournou sont gouvernées par des notables de la capitale, à qui le sultan donne ces préfectures, et qui lui payent une redevance annuelle. Le gouvernement de l'empire est fortement centralisé; car les préfets sont très-dépendants, surveillés par un personnage nommé *ad hoc*, et le mode d'administration est à peu près le même pour toutes les provinces, qui ont à leur tête, outre un serki avec le chérif, un kadi, un secrétaire, un trésorier, un *fokane* ou collecteur des douanes, et un général en chef.

Le voyageur partit de Zinder le 9 février et se dirigea sur Kouka à travers un pays extrêmement peuplé : il stationna à Gouraï, où il resta cinq jours pour se remettre, et le 21 il entra à Gounamana, village situé sur une colline qui domine une fort belle vallée couverte de palmiers et de cultures de blé, de coton et de poivre. Les brusques alternatives d'un

vent chaud et froid rendirent la température insupportable, bien qu'elle ne dépassât pas, au coucher du soleil, 28 degrés centigrades. La santé de l'intrépide voyageur diminuait à vue d'œil; il languit encore quelques jours et mourut, le 2 mars, à Ungurutua. Une lettre du docteur Barth au consul anglais de Tripoli nous donne sur ses derniers moments des détails précieux que nous copions en les abrégeant :

Richardson avait quitté Zinder en bonne santé, et c'est probablement en arrivant ici qu'il ressentit les premières atteintes de son mal. Au dire de son interprète, il avait vu en rêve un oiseau descendre du ciel se poser sur une branche d'arbre, et, la branche ayant cassé, l'oiseau était tombé à terre. Il avait consulté un indigène qui expliquait les songes, et qui lui avait dit que le sien pronostiquait sa mort. Cet incident avait attristé le voyageur et lui avait fait penser qu'il n'atteindrait pas le but de son entreprise. Cependant, reprenant courage, il monta le cheval dont le sarki lui avait fait présent; puis, ses forces diminuant, il demanda un chameau; à Kaladebria, il prit coup sur coup diverses médecines, ce qui fait penser qu'il ne savait pas au juste le genre de sa maladie. M. Richardson n'avait jamais bien supporté les chaleurs équatoriales, qui sont très-ardentes à cette époque de l'année. Arrivé à Kangarvia, après de pénibles efforts et trois jours d'une marche très-lente, il manifesta l'intention de retourner à Tripoli sans entrer dans la plaine basse et brûlante du Bournou, dont il était fort effrayé. Il offrit deux cents *mahboubs* à un guide pour le conduire directement sur la route de Bilma; mais, n'en ayant pas trouvé, il dut se diriger sur Kouka...

A Ungurutua, il se trouva si faible qu'il vit bien qu'il était perdu, et il le dit à son drogman Mohammed Bou Saad, qui le consola de son mieux; mais il répétait sans cesse qu'il était à bout de forces : son pouls avait presque cessé de battre. Il commença alors à se faire frictionner de vinaigre les pieds, la tête et les épaules, et, ses serviteurs étant sortis un instant, il se versa de l'eau sur le corps; pour combattre l'effet de cette imprudence, ils se mirent à le frotter avec un peu d'huile. Vers le soir, il mangea un peu et essaya de dormir; mais, malgré le narcotique qu'il semble avoir pris, il ne fit que se tourner et se retourner sur sa couche, en appelant plusieurs fois sa femme par son nom. Il se fit transporter hors de sa tente et se fit faire du thé, mais il ne put trouver de repos.

Après minuit, son vieil interprète, Iusuf Mokni, qui veillait dans sa tente, se fit un peu de café pour combattre le sommeil. M. Richardson en demanda une tasse; mais sa main était si faible qu'il pouvait à peine tenir la tasse, et il dit à Mokni : « *Tergamento ufo*, vos fonctions de drogman sont finies. » Et il répéta plusieurs fois d'une voix brisée : « *Forza mafich, forza mafich, le koul*, je n'ai plus de forces, je n'ai plus de forces, je vous le dis. » Et il plaça la main de Mohammed sur son épaule. Sentant la mort venir, il se mit sur son séant, appuyé par Mohammed, poussa trois profonds soupirs, et expira vers deux heures et demie du matin... Le serviteur appela le kachela (officier) que le sultan avait chargé de protéger Richardson, et, pendant que les esclaves ensevelissaient le cadavre dans trois chemises qu'ils avaient découpées à cet effet, le kachela ordonna aux gens du village de lui creuser une tombe. De bon matin, ils levèrent le corps, le posèrent sur le propre tapis du défunt, et le portèrent à la fosse qui lui avait été creusée au pied d'un grand arbre, près du village, à une profondeur de quatre pieds; puis, lui couvrant la tête et la poitrine d'un grand tabah, ils le couvrirent de terre et foulèrent le sol avec soin.

J'ai plusieurs fois recommandé à Hadj Behir de veiller sur ce lieu, et j'ai la certitude que la tombe du voyageur qui a sacrifié sa vie dans un but d'humanité sera respectée de tous.

Tous les dévouements sont sacrés; mais les hommes qui ne sont pas

voués à la science pure accorderont une sympathie particulière à l'homme qui apportait, dans cette magnifique entreprise, quelque chose de moins abstrait et de plus *humain*. Un des historiens de ce voyage a réuni les portraits des trois amis en tête de son livre. Ceux de Barth et d'Overweg respirent cette passion froide, opiniâtre et invincible, cette puissance d'une volonté que rien ne détourne du but, auxquelles le génie allemand doit sa supériorité dans ce qu'on pourrait appeler la science critique. Pour eux, la géographie a été « l'art pour l'art; » pour James Richardson, elle a été l'auxiliaire et l'*outil* d'une noble et haute pensée. On en suit le reflet sur sa belle figure un peu mélancolique, dans ses yeux graves, rêveurs, et qui semblent suivre une idée lointaine. Sa vie et sa mort ont montré en lui un de ces modestes héros qui protestent par leur exemple contre un préjugé enraciné dans les âmes faibles; celui qui ne voit dans les promoteurs du plus grand progrès moral de ce siècle que les instruments perfides ou niais de je ne sais quelles rivalités de colonies. Ceux qui rêvent pour leurs héros favoris les grandes joies du triomphe entrevu avant de mourir, pourront regretter que Richardson soit mort quatre ans trop tôt; il eût vu, en une seule année, un résultat plus grand qu'il ne l'eût attendu d'un demi-siècle : l'esclavage aboli dans trois Etats musulmans civilisés, malgré des clameurs fanatiques vite étouffées par les applaudissements unanimes de l'Europe.

GUILLAUME LEJEAN.

LA PHOTOGRAPHIE ET LA PEINTURE

Si la vogue était l'exacte mesure du mérite, je ne sais pas sur quel ton il faudrait célébrer les louanges de la photographie; et même, en rabattant de ce que l'engouement actuel peut avoir d'excessif, il reste de si bonnes raisons de louer, que le plaidoyer ressemblerait encore beaucoup à un panégyrique. Intelligible à tous les esprits, accessible à toutes les bourses, habile à prendre chacun par son faible, la photographie pénètre partout, et partout elle est la bien-venue : voilà qui est hors de doute.

Cette rapide et universelle diffusion des produits de la photographie est-elle un bien ou un mal? Doit-on y applaudir ou s'en indigner? Faut-il y voir une décadence du goût public ou, au contraire, un progrès de ce même goût qui deviendrait par là plus expérimenté? Ainsi posée, la question me semble sinon résolue, du moins en bon chemin de l'être. Si l'on ne cherche dans la photographie que ce qui y est réellement, c'est-à-dire une distraction agréable, un passe-temps ingénieux, un amusement que ne dédaignent pas même les gens sérieux, je ne sais trop ce qu'on peut lui reprocher, et je sais bien, au contraire, tout ce qu'on pourrait dire à sa louange. A des gens qui s'amusent, soutenir qu'ils ne s'amusent pas, ou qu'ils ont tort de s'amuser, c'est une vaine et inutile pédanterie; aussi je n'ai l'intention ni ne me reconnais le droit de dresser un réquisitoire contre la photographie. Le dirai-je même? amusement pour amusement, je préférerais celui-là à bien d'autres. Aussi n'est-ce pas la photographie que je prétends attaquer ici; mais, à propos d'elle, une idée fausse et préjudiciable au goût public. En effet, si on fait de la photographie une sœur et comme une rivale de la peinture, si on croit que, pour en avoir tous les caractères extérieurs, elle puisse un seul instant se confondre avec elle, on tombe dans une erreur d'autant plus

grave, qu'elle tend à justifier, par des œuvres d'un incontestable agrément, toutes les théories du *réalisme*.

La photographie est une merveilleuse et charmante industrie, mais c'est une industrie; la peinture est un art, et ce seul mot dit tout. La photographie, si loin qu'elle pousse la perfection du procédé et la magie du *bien-rendu*, est et restera éternellement en deçà d'une certaine limite qu'il lui est impossible de franchir. La peinture, si gauche que soient ses essais, si imparfait que soit son procédé matériel, commence précisément au delà de cette limite qui désespérera toujours la photographie la plus avancée. La photographie a fait en peu de temps d'immenses progrès; elle en fait tous les jours de nouveaux! Je suppose qu'elle arrive à fixer les couleurs comme elle fixe les contours et le modelé. Eh bien, ceux à qui il sera donné de voir ces merveilles, s'ils ont le moindre sentiment du beau et des arts, tout en louant l'effort de l'industrie, préféreront les portraits les plus secs et les plus gauches que nous ait légués le pinceau inexpérimenté, mais expressif et vigoureux, du vieil Holbein.

C'est que le peintre traduit et interprète là où le photographe est et sera éternellement réduit à copier. L'interprétation, voilà le vrai titre de noblesse des arts du dessin : voilà ce qui les fait spiritualistes ; la copie, voilà la marque indélébile de l'infériorité de la photographie : voilà ce qui la fait matérialiste. Le peintre arrive au vrai, le photographe au réel. Le réel, c'est ce que nous voyons de nos yeux et ce que nous pouvons toucher de nos mains. Le vrai n'est pas ce que la nature nous montre, mais ce qu'elle nous laisse à deviner sous d'obscures et incomplètes apparences. Découvrir l'idée que laissent à peine entrevoir les ténèbres de la matière, la dégager de ce mélange qui l'obscurcit, compléter, éclaircir ce qui n'était que vaguement indiqué, c'est le fait de l'observateur; marquer vivement et fortement au dehors, à l'aide des mots, des lignes ou des sons, faire connaître et sentir aux autres ce qu'on a connu et senti soi-même, c'est le propre des grands artistes, qu'on les appelle écrivains, peintres ou musiciens. Je ne veux parler ici que des arts du dessin.

La contemplation et l'étude de la personne humaine réveillent dans l'âme de l'artiste des idées de grâce, de force, de beauté. Celle de ces idées qui l'aura le plus frappé, sera empreinte dans les moindres détails de son œuvre et la dominera tout entière. Sans le vouloir, sans le chercher, mais par un instinct puissant, qui est l'instinct artistique, le peintre ou le sculpteur laissera de côté tout ce qui ne sert pas à traduire le sentiment qu'il a conçu; il complétera, il exagérera même, et accusera plus fortement tout ce qui peut le faire vigoureusement saillir. Là commence le choix, moins raisonné que naturel, du détail expressif, de la ligne heureuse, le rejet ou la transformation de la ligne indifférente, du détail dont la présence ne pourrait que troubler l'expression de la pensée principale. Les poétiques s'accordent à recommander de ne pas tout dire, et de choisir entre les traits, et le langage ordinaire porte des traces nombreuses et visibles de ce besoin de choisir un détail et de sacrifier les autres. Nous disons quelquefois : *Il est tout yeux, il est tout oreilles*; c'est-à-dire, son attention est si forte et se marque si vivement, que nous

ne voyons plus en lui que l'homme attentif : toute autre expression a momentanément fait place à celle-là. Dans toutes les statues qui nous restent des belles époques de la sculpture antique, on peut constater ce parti pris de choisir, de retrancher, de simplifier les lignes, pour dégager l'idée générale de tous les accidents qui, dans les modèles les plus parfaits, en altèrent l'expression. On peut voir dans le modèle vivant combien de saillies des muscles ou de plis de la peau coupent, interrompent et obscurcissent les grands mouvements et les lignes expressives. Par système, et de parti pris, le statuaire fondra tous ces accidents réels en une ligne harmonieuse, expressive et idéale.

La vue d'un paysage pourra donner au peintre un sentiment plus vif de la grandeur, de la majesté, du mystère, de la terreur. Ici encore, le sentiment dominant décidera du caractère, et, en quelque sorte, du ton de l'œuvre entière. Le peintre a voulu simplement reproduire un paysage qui l'avait frappé, et c'est son propre sentiment qu'il reproduit à l'aide de ce paysage, devenu un simple moyen d'expression. Dans *le Martyre de saint Pierre,* du Titien, comme l'a judicieusement remarqué Gustave Planche, les moindres détails du paysage concourent à l'impression de terreur que cause le tragique de l'action. Un détail, si gracieux qu'il fût, et par cela même qu'il serait plus gracieux, ferait tache et déconcerterait l'esprit au milieu de ce paysage où tout respire une mystérieuse horreur. Si le paysage est de pure invention, il est évident que le peintre l'a conçu un et harmonieux comme il l'est. Si le paysage a été copié sur nature, le peintre a sûrement retranché des détails et en a ajouté d'autres.

Je dois faire remarquer en passant que le paysage entier, dans ce tableau du Titien, pourrait ne respirer que paix et douceur; parce qu'il y aurait alors un contraste plein de naturel et de poésie entre la grâce même du lieu de l'action et l'horreur du drame. Cette indifférence de la nature, en présence des douleurs ou des fureurs de l'homme, forme une opposition pleine de mélancolie et de tristesse, dont les arts et la poésie ont, de tout temps, tiré grand parti. Mais, dans ce dernier cas comme dans l'autre, tout détail qui ne serait qu'indifférent ou qui tendrait à rappeler l'esprit vers des idées étrangères au sentiment général, devrait être sacrifié. Ainsi le peintre choisit entre mille détails ceux qui concourent à traduire l'idée; il les rend plus expressifs par cela seul qu'il les isole davantage : c'est là son secret; et voilà comme il exprime les sentiments et les intentions de la nature mieux qu'elle ne l'avait fait elle-même; voilà comment il est plus vrai que la nature.

Le photographe ne reproduit que ce qui se voit avec les yeux du corps. Il braque son instrument, et attend, les yeux sur sa montre. En quelques secondes, l'opération est terminée; la plaque, fidèle et inintelligente comme un copiste chinois, rend, avec une merveilleuse minutie, le corps dans ses moindres détails. Mais de l'âme, de la pensée, du sentiment, de l'expression, de la vie enfin, pas un mot. Je vois bien le nez, la bouche, les contours; je vois bien même le sourire, en tant qu'il consiste en une certaine contraction matérielle des lignes de la bouche; mais, si j'ose le dire, ce n'en est là que le corps; je ne vois pas sur la plaque cette âme

véritable du sourire, qui peut le rendre si amer ou si doux, et toujours si expressif. Vous copiez parfaitement la forme et la disposition des yeux; mais cette flamme divine, cette lumière immatérielle, qui, du dedans, illumine le dehors, et fait des yeux les interprètes les plus intelligents et les plus fidèles de l'âme, vous ne pouvez l'atteindre avec vos outils, qui ne sont que matière, et vous ne donnez à vos têtes que des regards mornes et décolorés.

L'action directe de l'homme ne s'exerce, en photographie, que sur les accessoires : emploi des substances les mieux préparées, choix des meilleures formules, talent de choisir les jours et les poses, plus, ce tour de main que donne la pratique, voilà la part de l'être intelligent; l'acte principal, celui de la reproduction des objets, est confié à une machine, il dépend d'une action chimique. Tant que la matière ne pensera pas et ne sentira pas, elle ne pourra ni choisir ni interpréter : elle copiera avec une désespérante fidélité : rides et plis, taches et verrues, lignes disgracieuses, incomplètes, tronquées, défauts que l'art même le plus grossier dissimule sans difficulté, jouiront, devant l'impassible *objectif,* d'un droit égal à la reproduction. J'entends proclamer bien haut, comme un progrès immense, que la photographie parvient à reproduire des épreuves de grandeur naturelle; elle montrera plus clairement à tous les yeux des défauts qui ne peuvent jamais disparaître, mais qui se dissimulent du moins dans les petites épreuves.

Pour le peintre, les lignes, les couleurs ne sont que des signes naturels qui l'aident à traduire au dehors, et à faire vivre, pour nos yeux matériels, la pensée qu'il a conçue, le sentiment qu'il a éprouvé. Mais, de ces deux choses, le signe et l'idée, l'idée seule est importante, et, si grossier que soit le procédé qui l'exprime, cette idée ne perd rien de sa force ni de sa valeur. Une simple esquisse au crayon, sur un papier commun, si elle est de Raphaël ou de Michel-Ange, sera mille fois plus précieuse pour l'artiste que les toiles les plus soignées et les plus agréables à l'œil, si elles n'éveillent et n'élèvent ni la pensée ni le sentiment. Il semble que l'art, qui a l'orgueil et le respect de sa noble origine, méprise à ce point la matière, qu'il veuille seulement lui emprunter le strict nécessaire pour se révéler aux regards des hommes. Aussi, dans les arts du dessin, les progrès ont été surtout spiritualistes, c'est-à-dire qu'ils se sont accomplis dans le sens de la beauté et de l'expression, bien plus que dans le sens du procédé matériel.

Le premier qui prit un morceau de charbon et traça sur un mur une esquisse encore grossière, mais déjà expressive, trouva un procédé auquel les siècles ont ajouté très-peu de chose. Les dessins originaux des maîtres, que l'on admire en si grand nombre dans les collections du Louvre, et au musée Wicar, de Lille, sont jetés au crayon noir, à la mine de plomb, à la sanguine, sur un papier grossier. En sont-ils pour cela moins expressifs et moins beaux? Je voudrais qu'on pût rapprocher de ces esquisses les premiers essais du premier dessinateur; on verrait, sans aucun doute, que si l'art a fait d'immenses progrès, le procédé ne diffère pas beaucoup.

Je ne veux rien exagérer, et je ne prétends pas, par exemple, que l'in-

vention de la peinture, et surtout de la peinture à l'huile, n'ait été un grand bonheur pour les arts du dessin; mais c'est surtout au point de vue de la conservation des tableaux. Quant à l'emploi de la couleur locale, c'est-à-dire de celle qui reproduit les nuances propres des objets naturels, qu'on se garde bien d'y voir un progrès dans le sens de la matière et du réalisme. La couleur n'est pas un trait de plus ajouté à la réalité d'un tableau; elle n'est pas destinée à le rapprocher le plus possible du modèle, et à le faire confondre avec lui. Je sais bien que Pline admire beaucoup ces tours de force, et qu'il les rapporte avec une crédule complaisance; mais Pline est aussi mauvais juge en peinture qu'il est mauvais naturaliste; il a calomnié l'art des Grecs en cherchant maladroitement à le faire valoir. Mieux vaudrait, certes, bannir à jamais la couleur des arts du dessin que de la faire servir à de pareilles jongleries. La couleur a sa grâce et sa beauté particulière, comme les lignes ont la leur, comme la lumière a la sienne; elle concourt, pour sa part, à éveiller et à compléter certaines idées et certains sentiments. C'est donc un auxiliaire de plus pour l'expression de l'idée, jamais pour l'illusion du regard; sans quoi elle mènerait au *trompe-l'œil*, qui n'est qu'un jeu sans mérite et sans dignité.

Finiguerra, quand il découvrit la gravure, Senefelder, quand il inventa la lithographie, rendirent aux arts du dessin un très-grand service; mais il faut remarquer que ces deux progrès n'ont rien de matériel, et rien surtout qui les éloigne beaucoup du procédé primitif. Le lithographe et le graveur ne sont, pour ainsi dire, que deux variétés du dessinateur; seulement, au lieu de manier le crayon ordinaire, ils se servent du burin, de la pointe, du crayon gras, etc., mais l'art conserve sur leurs travaux tous ses droits, et les marque de son empreinte. Le seul côté par où les arts touchent à l'industrie et au métier, c'est la reproduction à l'infini, grâce au tirage des planches; mais ce tirage est l'affaire de l'imprimeur, qui est un ouvrier. Je remarquerai enfin que tous les nouveaux procédés de dessin se sont développés parallèlement au procédé le plus ancien et le plus simple, sans l'avoir fait jamais négliger ni oublier. A la rigueur, la gravure et la lithographie pourraient n'avoir jamais été inventées; le dessin serait toujours le dessin, seulement moins répandu et moins populaire, et je ne sais pas si ce serait un grand mal. Il y a eu avant Finiguerra et Senefelder d'aussi grands dessinateurs qu'il y en aura jamais après eux.

En peut-on dire autant des progrès de la photographie? Ils se sont tous accomplis dans le sens de la matière et du procédé. Ses premiers essais sont horribles, si on les compare aux petites merveilles qu'elle enfante aujourd'hui. Il fallait chercher longtemps pour apercevoir à grand' peine, dans un brouillard bleuâtre, une figure noire et luisante comme celle d'un noyé. Les reflets ont disparu, le brouillard s'est dissipé; le portrait a passé par d'assez jolies teintes rousses pour arriver à une agréable couleur proche voisine du noir. Les lumières ne tranchent plus brusquement sur des ombres plaquées et sans transparence; les contours se sont amollis, les taches ont disparu; nous touchons à la perfection un peu monotone des jolies vignettes anglaises. Mais, comme chaque pro-

grès nouveau fait mettre au rebut tous les essais précédents! Les plaques de Daguerre n'ont plus aujourd'hui d'autre mérite que celui de la curiosité archaïque. Les dédaignerait-on comme on le fait, si elles avaient quelque valeur artistique?

Ne nous y trompons pas, les photographies de l'année n'ont pas plus ce mérite que celles de 1839. La perfection matérielle séduit les yeux, et, par les yeux, corrompt le jugement. Le travail est plus net, plus harmonieux, plus séduisant, mais l'expression est restée ce qu'elle était dès le début, c'est-à-dire qu'elle est nulle. Par une illusion qui fait moins d'honneur à la photographie qu'à cette merveilleuse puissance que nous avons d'animer toutes choses de nos sentiments et de nos souvenirs, nous croyons retrouver dans les portraits photographiques de nos amis l'expression habituelle de leur physionomie et l'empreinte de leur caractère. Il n'y a, en réalité, dans ces images, que ce que nous y mettons nous-mêmes. Nous retrouvons les traits, notre imagination les anime; mais quand d'avance nous ne connaissons pas le modèle, l'image n'a plus pour nous ni sens ni intérêt. A contempler les milliers de portraits anonymes qui tapissent tous les coins de rue, nous contractons cet affreux dégoût, cette inévitable nausée que causent toujours, à la longue, le banal et l'insignifiant. Qu'est-ce qui nous attire parfois, en réveillant notre attention émoussée? Est-ce une tête qui sent, qui vit, qui pense, au milieu de ces visages ennuyés, prétentieux ou froids? Non, ce sera une longue barbe, un costume étrange, une pose bizarre et affectée, ou la marque de fabrique d'un photographe en vogue.

Supposons, au contraire, que nous ne sachions plus les noms des artistes, ni ceux des personnages, qui donc ne s'arrêterait pas frappé d'admiration devant l'*Erasme* d'Holbein, le *Charles Ier* de Van Dyck, la *Joconde* de Léonard de Vinci, le portrait de *Jeune homme* de Raphaël, les portraits de Rembrandt par Rembrandt lui-même? C'est que, dans toutes ces œuvres, l'artiste a su s'élever au-dessus du particulier et de l'individuel, et nous fait deviner, à nous qui n'avons jamais vu le modèle, un caractère humain, c'est-à-dire une idée d'un intérêt général sous ces apparences matérielles et particulières. Quand ce malin profil ne serait pas celui d'Erasme, il n'en demeurerait pas moins le type de l'homme érudit et spirituel, sérieux et railleur, dont Erasme n'a été, pour ainsi dire, qu'une des incarnations; et, quand même la toile ne serait pas signée d'Holbein, il faudrait la proclamer le chef-d'œuvre d'un grand maître, ce maître dût-il nous être à jamais inconnu. Ce portrait de jeune homme représente-t-il Raphaël? On en a longtemps douté, et on en peut douter encore. Qu'importe quel nom a porté le modèle, et même quel pinceau l'a reproduit? Ce qui importe, c'est que ce jeune homme nous fait rêver comme il rêve lui-même; c'est que, sous une forme adorable, il trahit cette vague et candide inquiétude de l'adolescent, à la veille de se jeter dans la vie active. Il ne sait encore rien de cette vie, sinon qu'elle l'effraye et l'attire à la fois; une voix intime et mystérieuse l'appelle à des luttes et à des triomphes qui lui font bondir le cœur. Ce trouble délicieux, cette charmante rêverie, qui précèdent dans l'âme du jeune homme la connaissance du monde, de ses joies et de ses déplaisirs, est une vérité d'ob-

servation morale qui intéressera toujours les hommes, tant que leur cœur sera fait comme il l'est; et cette vérité a pris, pour se révéler à nos regards, une forme ravissante. Si, par-dessus ces mérites, ce portrait est celui de Raphaël, je suis heureux de trouver si beau, j'entends de cette beauté élevée et morale, celui qui a conçu la *Vierge à la chaise* et la *Transfiguration.* S'il ne représente pas Raphaël, j'avoue que je le regrette plus pour Raphaël que pour notre tableau : car il peut y perdre quelque chose de sa valeur historique, il n'y perd rien du moins de sa vérité artistique et morale.

Ainsi un même tableau peut avoir deux valeurs, qui sont toujours en proportion inverse : la valeur historique et la valeur artistique et morale; l'une qui, par une curiosité toute particulière, entraine notre pensée vers le modèle ou le sujet du tableau; l'autre qui, par la contemplation d'une vérité générale et universelle, nous élève à l'intelligence du beau. Supposons que ce charmant tableau de Raphaël soit le portrait du peintre lui-même; cette toile comprend alors les deux genres d'intérêt : peinture éternellement vraie et intéressante d'un des états les plus poétiques de l'âme humaine, voilà pour l'art; reproduction de l'image d'un des plus grands peintres qui aient jamais existé, voilà pour la science et pour la curiosité historique. C'est ainsi que le même tableau, pour des raisons différentes et même opposées, peut arrêter les regards et mériter les éloges des véritables connaisseurs et des simples curieux, tous enveloppés à tort dans la trompeuse dénomination d'amateurs. Voilà comment se fait tout doucement la confusion de deux idées si contraires, et comment le public, qui entend qu'on admire un tableau, peut égarer son admiration sur toute autre chose que ce qui le rend admirable.

Au Salon de 1857, les toiles qui attiraient la foule et qui la retenaient le plus longtemps étaient celles qui représentaient les événements et les personnages de la guerre de Crimée. Que cherchait-on dans ces toiles? Non pas l'émotion généreuse et élevée que nous cause la contemplation d'une belle œuvre, mais l'éclaircissement, et en quelque sorte l'*illustration* des bulletins de la glorieuse campagne. Aussi les tableaux de M. Horace Vernet et de M. Yvon avaient-ils plus de succès que ceux de M. Gustave Doré, quoiqu'ils fussent d'une composition moins poétique et moins vigoureuse. Mais ils étaient exacts et clairs pour tout le monde; on reconnaissait les personnages; on voyait bien quels étaient les généraux et les soldats qui se distinguaient dans l'action; au besoin, le livret les aurait désignés. L'intérêt était plutôt historique qu'artistique. M. Gustave Doré, avec cette audace qui sied si bien à son talent étrange et saisissant, a dédaigné les petits artifices et s'est lancé à corps perdu dans une véritable mêlée. Ses tableaux, pleins de fougue et d'élan, laissent pour ainsi dire transpirer cette âme collective qui anime toute multitude possédée et entrainée par un enthousiasme commun. M. Doré a compris et rendu cette furieuse poésie du mouvement qui est la vie des fresques de Michel-Ange et de certaines toiles de Salvator Rosa. Aussi la vue de ces batailles fait passer dans l'âme de ces frissons héroïques qui l'ébranlent à la lecture de certaines pages si chevaleresques de M. Paul de Molènes. On partage cet enthousiasme qui soulève de terre

une armée tout entière, et l'entraine par une irrésistible fascination à la mort qui sera la rançon de la gloire. Voilà le triomphe de l'art et non celui de la curiosité.

Le gros du public qui préfère M. Yvon à M. Doré juge selon ses lumières. Pour comprendre l'art véritable, il faut un goût plus formé, une éducation intellectuelle et morale plus avancée que ne l'est celle de la plupart des regardants. Ils sont pris par la curiosité, et comme l'objet de cette curiosité est un tableau, ils se persuadent volontiers à eux-mêmes qu'ils sont des amateurs de peinture.

Les *photographies* n'ont qu'une valeur, celle de la curiosité; mais elles l'ont au plus haut degré. Loin d'être dénuées d'intérêt, je leur reprocherai, au contraire, d'offrir un genre d'intérêt trop vif et trop particulier, qui tient aux conditions mêmes de la reproduction photographique. C'est en flattant la curiosité que la photographie a conquis la faveur populaire; et c'est en contribuant à développer ce sentiment, en favorisant la confusion des idées d'art pur et de curiosité intéressée, qu'elle peut devenir un danger sérieux pour l'art et pour le goût. Si le portrait anonyme en photographie est banal et rebutant, les portraits des personnages célèbres du temps piquent vivement notre curiosité, et d'autant plus vivement, que la photographie nous montre l'homme lui-même, comme nous le verrions de nos propres yeux dans la rue. De l'expression, nous ne nous soucions guère; mais nous sommes friands de tous ces détails intimes, qui sont comme autant d'indiscrétions, et donnent à ces images tout l'attrait de la présence réelle. La diplomatie, l'armée, l'église, le théâtre, les arts défilent à rangs pressés, et nous ne nous lassons pas de les voir défiler.

Viennent ensuite les vues, les marines, les paysages, les intérieurs. Les collections photographiques s'enrichissent tous les jours de nouvelles conquêtes. Les Américains viennent d'imaginer les *Vues instantanées*. Grâce au nouveau procédé, le mouvement, pourvu qu'il ne soit pas trop rapide, n'est plus un écueil pour le photographe : une rue pleine de promeneurs, un bateau à vapeur qui passe à petite vitesse, des patineurs, la chute du Niagara, tout cela se reproduit maintenant et donne une vie nouvelle au paysage et aux vues des monuments. Qu'on joigne à ces merveilles de réalisme le prestige et les illusions du stéréoscope, et voilà, certes, le plus attrayant *joujou* qu'on ait inventé depuis des siècles. Quel admirable passe-temps pour les jours de pluie et pour les longues soirées d'hiver! Quelle excitation et quelle pâture pour la curiosité! C'est merveille de se trouver tout d'un coup au milieu d'une des rues les plus populeuses de New-York : voici les hautes maisons aux mille fenêtres, voici les tentes qui protégent les magasins contre l'ardeur du soleil, et dont les festons mouvants, soulevés par quelque brise paresseuse, ont été fixés sur la plaque avant d'avoir eu le temps de retomber; voici les omnibus qui roulent lourdement, les voitures qui se croisent en tous sens et les piétons pressés qui courent à leurs affaires ; tout cela si réel et si saisissant, qu'il semble qu'on n'ait qu'à descendre dans la rue et à se mêler à cette foule. Comment ne pas perdre quelquefois de vue les conditions de l'art, quand on est si étonné, si amusé, si ébranlé?

et pourtant, curiosité, amusement, surprise sont des sentiments que l'art n'a jamais excités et qu'il n'excitera jamais.

De grands artistes ont aussi consacré leur talent à la reproduction des vues et des monuments : le Canaletto, si connu par ses vues de Venise, et si souvent imité; Pannini, qui aimait à reproduire l'intérieur des grands monuments, et que le président de Brosses cite comme le seul peintre de la Rome de son temps ; enfin, le Brabançon Peter Neefs, dont les intérieurs d'églises gothiques sont si justement célèbres. Tous trois ont trouvé l'idéal, où la photographie ne cherche et ne peut trouver que la réalité. Les vues du Canaletto nous révèlent la poésie de la vie vénitienne; ces blanches façades dorées par un soleil éclatant et qui se mirent comme des cygnes paresseux dans les flots profonds, donnent je ne sais quelles visions de repos et de calme, et font en même temps comprendre l'espèce d'idolâtrie des Grecs pour la divine lumière du jour. Pannini, moins poëte que Canaletto, mais poëte encore, se complait dans les demi-ténèbres du temple chrétien; il nous fait sentir l'écrasante grandeur de Saint-Pierre de Rome, et les sentiments d'admiration et d'humilité qui doivent saisir l'âme au seuil de l'immense basilique. Peter Neefs, comme ceux de sa race, cherche surtout ces effets de clair-obscur, de discrète lumière, d'ombre transparente, qui font tant rêver devant les intérieurs de l'école hollandaise, où il semble toujours que la lumière soit le personnage principal. Voilà la poésie : quelques-uns seulement peuvent la goûter; la prose photographique, tout le monde la comprend et trop de gens l'admirent.

Mais ce sont surtout les scènes composées qui sont l'écueil de la photographie. En effet, s'il lui est impossible de donner à une tête isolée l'expression de la pensée et de la vie, il doit l'être, à plus forte raison, de donner à un groupe de poseurs, non pas l'uniformité, mais l'unité d'expression, que doit produire l'unité d'action et d'intérêt. Voyez, par exemple, les scènes de buveurs et de joueurs qui se reproduisent si souvent; où donc est cette joyeuse bonhomie, cette naïveté, cet entrain qui font pardonner tant de choses aux *bambochades* d'un Ostade ou d'un Téniers? Parmi ces joueurs et ces buveurs de la photographie, les uns n'ont pas d'expression du tout, et ce sont les moins ridicules; les autres ont la mine maussade et contrainte de l'homme qu'on ennuie, ou l'air raide et gourmé de l'homme qu'on regarde.

Les photographes les plus avisés ont bien compris ce défaut; et ils ont composé des scènes où le costume est tout, et l'expression rien, ou peu de chose. De là cette avalanche de scènes dites *scènes Pompadour*, où les gardes-françaises, les marquises, les arlequins, les Gérontes s'entremêlent pour le seul plaisir des yeux. Les minauderies du geste et de la pose, les perruques, les mouches, les costumes empêchent de voir qu'il ne manque là que l'expression. Quoi qu'il en soit, ces scènes sont agréables à voir, et c'est justement là le malheur; l'effet qu'elles doivent produire n'en est que plus assuré. D'autres photographes, et ceci est beaucoup plus grave, ont cherché le succès dans l'immoralité même des sujets; ils ont spéculé sur les mauvaises passions. Je ne parle pas seulement de ces honteuses peintures qui se vendent sous le

manteau et qui intéressent surtout la police, mais de celles qui se vendent publiquement, bien qu'elles semblent des illustrations toutes prêtes pour les romans de M. Feydeau et de M. Champfleury. Où trouve-t-on les modèles qui consentent à s'afficher aussi honteusement? Je n'en sais rien; mais ce que je sais bien, c'est que tout cela se vend et que le stéréoscope donne à cet infâme étalage une provoquante réalité. Pour des esprits habitués à une pareille fantasmagorie, l'art doit paraître bien froid et ses plaisirs bien abstraits.

Un écrivain a quelque part appelé la photographie *la mort de la peinture* : éloge ou blâme, le mot est trop vif. La photographie est moins meurtrière, et la peinture, grâce à Dieu, mieux résistante. Tout au plus, quelques peintres de portrait du troisième ordre pourront-ils perdre à l'abaissement du tarif; mais ils auront toujours la ressource de passer à l'ennemi et de se faire photographes. Quant à la peinture elle-même, le seul tort que puisse lui faire l'engouement du public pour la photographie, ce serait de prêter à la confusion des idées de copie et d'interprétation, d'intérêt historique ou de réalité, et d'intérêt artistique ou d'idéal. Si je me contentais d'affirmer que ce danger existe, je pourrais avoir raison sans qu'on dût me croire sur parole. Si je montrais, aux Salons de peinture, les gens si embarrassés de leur admiration, qu'ils vont la fourvoyant sur des toiles dont le sujet et non le mérite les séduit, on me répondrait qu'ils ne sont pas connaisseurs. Je veux montrer un peintre de profession, un connaisseur émérite qui voulut faire un jour l'éloge de son art, et faute d'en avoir compris le véritable caractère et la vraie grandeur, passa naïvement par-dessous la question esthétique, et manqua complétement son portrait de la peinture. Or, ce portrait manqué de la peinture se trouve être le portrait fidèle de la photographie fait par accident, cent cinquante ans d'avance, par le peintre anglais Richardson.

Que conclure de là? D'abord qu'il y a parfois pour le public confusion possible entre la photographie et la peinture, ou, si l'on veut, entre l'imitation et l'interprétation, puisque voici un homme du métier, un connaisseur, qui tombe vingt fois par chapitre dans cette confusion; deuxièmement, que la photographie n'est qu'une parodie de la peinture, et qu'elle doit lui ressembler par son côté le moins noble, celui de la curiosité, de l'amusement, de l'instruction pratique. Et, de fait, que dit cet Anglais?

« La peinture est un amusement agréable, un amusement innocent... mais il y a plus, elle est d'une grande utilité. C'est un des moyens qui servent aux hommes pour se communiquer leurs idées... Nous voyons le printemps, l'été, l'automne, dans le cœur de l'hiver, de même que la gelée et la neige au fort de la canicule. » Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que Richardson, cent cinquante ans plus tard, eût été photographe et grand partisan du stéréoscope. « Nous avons, ajoute-t-il, par le secours de cet art, le plaisir de voir une extrême variété de choses et d'actions; de voyager par mer et par terre; de connaître le caractère du menu peuple et leurs caprices, *sans se mêler parmi eux.* » Le dernier trait est d'une naïveté charmante. N'espère-t-on pas aussi, de

nos jours, à l'aide des ballons et de la photographie, relever les positions des ennemis, *sans se mêler parmi eux?*

« Mais si nous venons à contempler cet art du côté de l'instruction que l'on en peut tirer, c'est là ce qui en relève le mérite... Elle nous instruit des différents pays, de leurs coutumes, de leurs armes, de l'architecture civile et militaire, des animaux, des plantes, des minéraux, etc. » Nous ne sommes, certes, pas ici dans un musée de peinture, mais dans une exposition de photographie; et c'est bien là tout ce que le photographe pourrait dire de raisonnable pour vanter son industrie!

Le style de Richardson est mauvais, cela ne se voit que trop; mais il dit ce qu'il veut dire. Otez du cadre le mot *peinture*, qui n'est pas le vrai nom du modèle, et substituez-y celui de *photographie*. Il sera impossible de mieux louer ce que la photographie peut avoir de louable; mais impossible aussi de la mieux remettre à sa place.

JULES GIRARDIN.

POÉSIES

SOUVENIR DU MONT BLANC

JACQUES BALMAT

Un homme s'est trouvé; — né dans une chaumière,
Simple de mœurs, gardant l'ignorance première,
A qui son grand dessein longuement médité
A laissé tout l'honneur de son obscurité;
Un de ces hommes forts, à l'héroïque trempe,
Qu'ébauche au mur noirci la populaire estampe;
Poëtes de l'instinct que Dieu prend dans leur nuit,
Et, pour venger la foule, au but rêvé conduit.

Cet homme, ouvrant la nue à sa pensée altière,
A défier le mont voua sa vie entière;
Seul, et fixant d'un œil plein d'austères dédains
La terre où va rampant le troupeau des humains,
Enfant de ce vallon qu'un triple mont enferme,
Il rêvait l'horizon sans vestige et sans terme,
Et, du hardi projet dont il ne disait rien,
Tout bas avec lui-même il suivait l'entretien.
Ces blancs sommets drapés dans leur manteau de neige,
Ces gouffres éternels qu'aucun été n'allége,
Comme un ardent mirage attiraient ses regards.

Il en avait cent fois affronté les hasards.
Nul n'était plus vaillant, plus leste, plus robuste.

Nul d'un pied plus certain n'aidait un œil plus juste.
Nul mieux que lui des monts ne savait les secrets.
Le soleil dans les pins, le vent dans les cyprès,
Les brises de l'écho, sonores cataractes,
Les révolutions de ces masses compactes,
Le frémissement sourd des glaciers en travail,
Et l'abîme entr'ouvert comme un noir soupirail,
La cascade au fracas de l'ouragan pareille,
Par d'infaillibles voix conseillaient son oreille.
Point de roc qui n'eût vu le quêteur assidu,
Comme une ombre au-dessus de la mort suspendu;
Point de rampe qu'il n'eût de sueur fécondée,
De route que son pied n'eût suivie et sondée.
Que de fois on le vit, quand le jour avait fui,
Debout contre le mont qui croissait devant lui,
Chercher dans le granit des arêtes propices,
User ses mains aux bords rugueux des précipices,
Et, par le péril même au péril engagé,
Redescendre vaincu mais non découragé;
A la neige, à la pluie, aux orages en butte;
Brisé, sanglant, toujours debout, toujours en lutte!

Inutiles revers d'un travail ignoré!
Vains efforts! Le Mont-Blanc restait inexploré,
Inclinant, sous l'abri de sa large coupole,
L'écharpe de glaciers jetée à son épaule!

Et quand, à bout de force, affamé, demi-nu,
Au foyer inquiet il était revenu,
Quand, après un long jour de tourmente et d'audace,
Morne, au repas du soir, Balmat prenait sa place,
Et que, le front penché, la tête dans ses mains,
Il fatiguait son âme à d'idéals chemins;
Dieu sait de quel accueil l'ignorance grossière
Saluait son retour à la pauvre chaumière;
Quels doutes chaque jour il lui fallait dompter;
De quelle âme sereine il devait affronter
L'incrédule rumeur qui, triste privilége!
A tout homme d'idée ici-bas fait cortége.
Destin commun à ceux qui vont on ne sait où :
Il ne lui manqua rien; — on le traita de fou!

Lui, Christophe Colomb d'un monde inaccessible;
Lui, qui parmi vingt morts à la crainte insensible,
Moderne Galilée, en son âme écoutant,
Disait au mur glacé : — Je passerai pourtant!

Un jour vint : jour d'effort et d'angoisse suprême!
Où l'énigme sembla s'éclaircir d'elle-même.
Du dôme qu'il avait en tous sens contourné,
Balmat trouva l'abord tant de fois ajourné.
Encore un pas, encore une dernière audace,
Du sommet convoité son pied fixait la trace :
Quand le soir, arrêtant le guide en son chemin,
Le fit, un jour encor, remettre au lendemain.

Quelle nuit il passa sur le champ de bataille,
La neige pour chevet, l'ouragan pour mitraille;
Aux rafales du vent qui dans les cols déserts
S'engouffre en balayant le givre par les airs;
Seul, écoutant son souffle au milieu de cette ombre,
Et comptant par instants des angoisses sans nombre;
Enthousiaste, sûr de soi, plein de terreur
Que le jour en naissant ne l'accusât d'erreur;
Quels pensers tour à tour assiégèrent son âme,
Quand du foyer humide il attisait la flamme!
Quels beaux songes d'orgueil durent le ranimer
Quand ses yeux malgré lui venaient à se fermer!

L'aurore enfin brilla : Balmat courut, — Victoire!
Le guide avait doublé le fatal promontoire.
Le pied au roc par lui conquis aux pas humains,
Debout, il étreignait le ciel à pleines mains,
Et par-dessus les pics à la zône profonde
Le soleil pour lui seul illuminait le monde!

Réjouis-toi, Balmat! jamais triomphateurs
N'arborèrent leur gloire à de telles hauteurs!
A toi ces horizons que ton regard embrasse,
Ces fleuves qu'en leur cours tu peux suivre à la trace!
A toi ces glaciers bleus, rigides océans,
Echelonnés au bord des abîmes béants!
A toi ces monts noyés de brumes éthérées,
Limpides mers baignant les crêtes azurées,

Où l'âme cherche au ciel que le ciel seul finit,
Des gouffres d'air après des gouffres de granit!
Réjouis-toi! fortune, honneurs, tardive gloire,
Rien ne vaudra pour toi ce moment de victoire.
Rien ne remplacera l'ardente avidité
Qui te livra le mont dans sa virginité,
Poëte qui, debout dans ce chalet qui tombe!
Voulus l'immensité pour royaume et pour tombe!

HENRI DERVILLE.

LES ORPHELINS

Que les trois orphelins sont beaux,
— Les deux sœurs et le petit frère!
Ils sont seuls; le père, la mère,
Dorment, hélas! dans deux tombeaux.
Plus beau qu'en rubans et dentelles
Sous son col de deuil est l'enfant.
Sous leur robe en plis noirs flottant
Les jeunes filles sont plus belles.

La grande brode sur le lin
Deux noms que de pleurs elle arrose;
Son front est pâle, pauvre rose
Sans tige ainsi dès son matin!
Sur son cœur une fleur retombe,
Le plus brillant de ses atours;
Ce n'est point la fleur des amours,
C'est la fleur qui croît sur la tombe.

L'autre d'un léger sommeil dort,
La tête mollement penchée;
Sa chevelure détachée
Ruisselle autour d'elle à flots d'or.
De ses doigts s'échappe l'aiguille,
Et le voile noir qu'elle ourlait...
Naguère un voile blanc volait
Au vent sur son front, pauvre fille!...

L'enfant agite dans sa main,
Le petit enfant, fleur vermeille,
Auprès de sa sœur qui sommeille,
Une branche de blanc jasmin;
Et de la fleur coquette et blanche
Parfois caresse en souriant
Sa blonde sœur qui, s'éveillant,
Prend et sur lui lève la branche.

Vers celle qui brode il s'enfuit. .
« Maman, je l'ai bien éveillée, »
Dit l'enfant. » Elle, émerveillée,
Dit : « Que c'est laid, petit bandit!
« Ta sœur qui dort, elle est si belle!...
« Il ne faut plus recommencer.
« Pour te punir, va l'embrasser,
« Mais moi, mon doux fils, avant elle. »

LÉANDRE BROCHERIE.

LES VOYAGEURS

Où vont-ils? Ils n'ont pas de chevaux dans la rue;
Ils ne montent jamais dans le wagon qui fuit,
Nul esquif ne les porte à la vague accourue,
Ils partent à toute heure, et plus souvent la nuit.

Ils partent : jeunes gens à l'avenir prospère,
Qui chantaient la chanson dont leur cœur était plein;
Vieillards blanchis; enfants arrachés à leur père,
Mères aussi, qui font si vite un orphelin!

Laissant leur vêtement dans leur hôtellerie,
Par la porte entr'ouverte ils s'en vont nus et froids;
Ils ne s'arrêtent pas à l'adieu qu'on leur crie,
Et partout leur départ fait tinter les beffrois.

Dans une langue étrange, où nul mot ne sait feindre,
Ils parlent librement, causeurs aventureux;
Leur œil ne nous voit plus, mais ils semblent nous plaindre,
Nous qui les retenons et qui pleurons sur eux!

Un signe leur est fait, échappant au cortége
Ils désertent le toit qui se remplit d'adieux;
Ils partent par le vent, ils partent par la neige,
Tristes, mais couronnés, pâles, mais radieux!

Où vont-ils? on dirait qu'une lueur plus douce
Leur arrive des bords de l'horizon cherché,
Et qu'un hôte serein accoudé sur la mousse
Va leur tendre la main, quand ils auront marché!

Ils ne vont vers l'ancien, ni vers le nouveau monde;
Le but qu'ils atteindront n'égare point leurs pas;
La cité qu'ils verront brille plus que Golconde,
Leur Amérique d'or ne les renverra pas!

Ils y retrouveront la cohorte fidèle
Des amis disparus dans la brume du temps;
Des étés sans hivers la splendeur éternelle,
Et leurs aïeux aimés ayant toujours vingt ans!

Ils y retrouveront ce qu'ils n'ont eu qu'en rêve;
La justice en tout lieu s'avançant d'un pied sûr,
La liberté tombant de Dieu, comme la séve
Sur les bois en avril, tombe du grand azur!

Nous entrerons aussi dans ces climats fertiles;
Quelqu'un nous nommera dans l'ombre, et nous irons!
Et comme eux aujourd'hui, voyageurs immobiles,
Nous ne parlerons pas de ce que nous verrons!

Ce sera notre tour de nouer nos sandales,
De nous purifier dans l'eau de nos remords,
D'être heureux et pleurés, de dormir sous les dalles,
Car tous ces voyageurs lointains, ce sont les morts!

HENRI DE LACRETELLE.

UN

VOYAGE D'EXPLORATION

DANS LE SOLEIL

C'est un lointain voyage que je vous propose d'entreprendre; mais la distance et les difficultés de la route ne pourront vous effrayer, quand je vous aurai fait connaître les guides expérimentés qui veulent bien nous conduire. Ces guides, nous les trouvons dans la riante petite ville de Heidelberg. Petite par le nombre de ses habitants, Heidelberg est grande par la renommée des maîtres qui, de tout temps, ont illustré son université. C'est à deux de ces maîtres que nous nous adressons : à M. Bunsen, chimiste de premier ordre, bien connu du monde savant par ses importants travaux sur les métaux des alcalis et des terres, sur les radicaux organiques et sur l'analyse des gaz; à M. Kirchhoff, physicien éminent, qui a su résoudre par la puissance du calcul un grand nombre de questions des plus compliquées, dans le domaine de la chaleur, de la lumière et de l'acoustique.

Pénétrons avec eux dans le laboratoire; des lunettes, des prismes y sont disposés à côté de flacons qui contiennent des sels, des eaux minérales, des cendres de végétaux. Il s'est transformé en une *chambre obscure*, qu'éclaire seule une flamme d'un bleu pâle, unique et souverain réactif d'une méthode d'analyse nouvelle dont on comprendra, dans un instant, la prodigieuse fécondité.

Une des plus brillantes découvertes du génie de Newton est, sans contredit, celle de la composition de la lumière solaire. Si, dans une chambre obscure, on reçoit sur un prisme un faisceau délié de rayons venus du soleil, ce faisceau s'épanouit et se colore au sortir du prisme, et va peindre, sur le mur ou sur un écran convenablement placé, le ravissant phénomène du *spectre solaire*. Nom affreux, donné à la plus belle apparition de l'optique! Dans ce spectre viennent s'étaler toutes les vives couleurs de l'arc-en-ciel, le rouge, l'orangé, le jaune, le vert, le bleu, l'indigo et le violet; chacune d'elles occupe une portion déterminée de la

bande lumineuse, et passe par une infinité de nuances, intermédiaires entre les nuances de ses extrémités. Comment ces couleurs, ces nuances innombrables ont-elles été produites? Le prisme a-t-il coloré la lumière du soleil, a-t-il imprimé à cette lumière quelque altération mystérieuse? Non ; le prisme n'a fait que séparer les rayons différemment colorés dont la réunion forme la lumière blanche; il les a séparés, parce que ces rayons ne s'infléchissent, ne se *réfractent* pas également lorsqu'ils le traversent : les violets se réfractent plus que les jaunes, ceux-ci plus que les rouges : ils étaient tous parallèles avant de rencontrer le prisme, ils doivent donc s'écarter les uns des autres quand ils en sortent. Pour confirmer cette explication, Newton n'a eu qu'à recevoir, sur une lentille, les rayons séparés par le prisme; la lentille les réunit en les faisant tous passer par son foyer; en ce point, toute coloration a disparu, et les sept couleurs de l'iris, mêlées et superposées de nouveau, ont reproduit la lumière blanche.

Je viens de dire que chaque couleur présente dans le spectre une infinité de nuances; que l'orangé, par exemple, établit par degrés insensibles la transition du rouge au jaune; celui-ci, le passage de l'orangé au vert, et ainsi de suite. N'existe-t-il, dans cette succession de teintes, aucune solution de continuité? Tous les tons s'y trouvent-ils? aucun d'eux ne manque-t-il dans la série? Cette question délicate n'a été posée que postérieurement à Newton, et c'est aux recherches de l'habile opticien de Munich, Fraunhofer, qu'on en doit la solution. Si l'on prépare, avec tous les soins imaginables, un spectre solaire *parfaitement pur*, on y découvre, à l'œil nu, une infinité de raies obscures dirigées perpendiculairement à sa longueur : le nombre de ces raies paraît augmenter d'une manière prodigieuse, quand l'œil est armé d'une loupe ou d'un microscope. Chacune d'elles représente une lacune dans le spectre, une nuance qui manque entre deux nuances voisines. Les teintes de la lumière se succèdent donc, en quelque sorte, comme les sons de la gamme chromatique, non pas d'une manière continue, mais séparées par des intervalles que l'œil peut saisir, de même que l'oreille apprécie la discontinuité des sons.

Les planètes et les étoiles nous envoient aussi des rayons que le prisme décompose; mais les spectres obtenus sont trop faibles pour qu'il soit possible de les projeter sur un tableau. A leur sortie du prisme, on reçoit ces rayons sur l'objectif d'une lunette; l'image colorée vient alors directement se peindre au fond de l'œil placé à l'oculaire. Les spectres des planètes sont sillonnés des mêmes raies que le spectre solaire, résultat qu'on pouvait prévoir, puisque les planètes ne nous renvoient que la lumière du soleil. Au contraire, les spectres des étoiles fixes présentent des raies tout différemment distribuées; chaque étoile a, comme le soleil, son système de lignes noires caractéristiques; on devait s'y attendre, car « le soleil n'est qu'une étoile parmi les étoiles répandues dans l'espace. »

Enfin, les lumières artificielles, la lumière électrique, la lumière d'une lampe ordinaire ou d'une bougie par exemple, analysées par le prisme, donnent encore des spectres colorés; mais cette fois les raies obscures ont disparu ; elles sont remplacées par quelques lignes brillantes qu'on aper-

çoit tantôt dans le vert, tantôt dans le rouge ou dans le jaune, selon la nature de la flamme. Bien plus, l'introduction dans cette flamme d'une parcelle de substance étrangère, suffit pour provoquer dans le spectre la formation d'une ou de plusieurs lignes brillantes; si donc la flamme est par elle-même dépourvue de pouvoir éclairant, ces raies apparaissent seules, au milieu d'un champ complétement obscur. Chaque substance déterminée, fournissant un système de lignes brillantes qui lui est propre, l'apparition de ces raies prouvera évidemment la présence de cette substance dans la flamme.

Tel est le principe de la nouvelle méthode d'analyse chimique dont MM. Bunsen et Kirchhoff vont maintenant nous faire connaître les applications. La flamme bleu-pâle que vous voyez brûler sur la table de leur laboratoire est celle d'un mélange de gaz d'éclairage et d'air : ses rayons, très-peu intenses, vont rencontrer le prisme, après avoir traversé successivement une fente verticale étroite et une lentille; la fente occupe le foyer de la lentille. A leur sortie du prisme, les rayons sont reçus sur l'objectif d'une lunette faiblement grossissante. Placez votre œil à l'oculaire de cette lunette, et suivez avec attention les changements qui vont survenir dans le champ de la vision. Tout d'abord, ce champ vous paraît entièrement obscur; c'est que le spectre donné par la flamme du gaz mêlé d'air a trop peu d'éclat pour impressionner votre œil. Mais vient-on à introduire dans cette flamme une parcelle d'un corps étranger, un grain de sel ordinaire, par exemple, qu'on a fait adhérer à l'extrémité d'un mince fil de platine, aussitôt vous voyez se produire une brillante ligne jaune; un fragment de potasse donnerait, dans les mêmes conditions, une ligne rouge et une ligne violette; un fragment de chaux, plusieurs bandes colorées de rouge, d'orangé, de jaune et de vert.

Nos maîtres nous diront maintenant que les raies brillantes déterminées par l'introduction d'une substance minérale dans la flamme sont dues au *métal* contenu dans cette substance; que tous les composés renfermant le même métal, quels qu'ils puissent être d'ailleurs, donneront les mêmes raies, et que deux composés renfermant des métaux différents produiront toujours des raies différentes. Le sel ordinaire contient un métal qu'on a nommé *sodium*. Tous les sels de ce métal détermineront donc l'apparition d'une raie jaune dans le champ de la vision. La potasse est l'oxyde, la rouille du potassium; tout sel de potasse, introduit dans la flamme, fera paraître une raie rouge et une raie violette, et ainsi de suite. La conclusion est facile à tirer de ces expériences : imaginons que tous les métaux aient été soumis, l'un après l'autre, à l'épreuve combinée de la flamme et du prisme, et qu'on ait dressé, pour chacun d'eux, la liste exacte de ses raies caractéristiques; chaque métal aura ainsi son signalement lumineux parfaitement déterminé, d'après lequel on pourra reconnaître immédiatement sa présence dans une substance donnée.

Si une substance renferme plusieurs métaux différents, introduite dans la flamme, elle fera apparaître à la fois les raies qui se rapportent à chacun d'eux. Un sel impur donnera donc, outre les lignes lumineuses caractéristiques du métal de sa base, toutes celles qui sont dues aux

matières étrangères dont il est mélangé, et l'analyse prismatique décèlera immédiatement la nature même de ces matières.

Voulez-vous avoir une idée de la merveilleuse sensibilité que comporte cette méthode? A l'une des extrémités du laboratoire, on dispose l'appareil que nous venons d'étudier : l'observateur a l'œil à l'oculaire de la lunette et s'assure de la parfaite pureté de la flamme par l'uniforme obscurité du champ de vision. Un aide, placé à quelques mètres de distance, prend alors un peu de sel ordinaire, trois milligrammes seulement, et les pulvérise dans un mortier après y avoir ajouté un peu de sucre. Aussitôt la raie jaune, caractéristique du sodium, apparait dans le champ de la lunette. Les parcelles, à coup sûr impondérables, que la pulvérisation avait disséminées dans l'atmosphère de la salle et jusque dans la flamme, pouvaient seules avoir produit ce phénomène. MM. Bunsen et Kirchhoff estiment qu'il suffirait de la présence d'un *trois-millionième de milligramme* de ce sel dans la flamme, pour déterminer l'apparition de la ligne lumineuse! Jugez maintenant s'il est quelque part une particule métallique assez bien cachée pour pouvoir échapper à leur puissant microscope.

Un dernier exemple va nous montrer à quelles découvertes la chimie peut prétendre en s'aidant de semblables moyens d'investigation. Une certaine quantité d'eau minérale de Creutznach ayant été soumise à l'évaporation, quelques parcelles du résidu desséché furent introduites dans la flamme du gaz d'éclairage mêlé d'air. On aperçut aussitôt, dans le champ de la lunette, une foule de raies brillantes, la raie jaune du sodium, les raies rouge et violette du potassium, et bien d'autres encore. Chaque ligne, ou chaque groupe de lignes lumineuses décélait la présence d'un métal connu. Mais, à la grande surprise des expérimentateurs, parmi ces lignes il s'en trouvait deux qui jusqu'alors ne leur étaient pas encore apparues : ils durent nécessairement les attribuer à l'existence d'un métal encore ignoré. Ce métal, ils ont réussi aujourd'hui à l'isoler; ils en possèdent, non pas des quintaux ou des kilogrammes, mais trente grammes bien pesés, c'est-à-dire plus qu'il n'en faut pour une étude approfondie.

Et maintenant, grâce à cette nouvelle et merveilleuse méthode, on peut essayer de faire l'analyse du soleil; notre exploration devient facile; seulement nous ferons comme ces bons bourgeois qui, feuilletant l'album de photographie, chaque soir, sans quitter le coin du feu, parcourent à leur aise l'Italie, la Chine, l'Egypte et la Syrie; il nous suffira de recevoir sur un prisme les rayons du soleil et de les interroger.

Tout d'abord, nous allons être frappés de voir que plusieurs des lignes obscures découvertes par Fraunhofer dans le spectre solaire, occupent dans le champ de la lunette exactement les mêmes places que certaines lignes brillantes observées par MM. Bunsen et Kirchhoff. La raie jaune du sodium, par exemple, coïncide avec la raie noire que Fraunhofer a désignée par la lettre D; la raie rouge du potassium répond de même à la raie A du spectre solaire. Ces coïncidences ne sont pas fortuites : M. Kirchhoff en a trouvé l'explication dans l'expérience suivante.

A quelque distance en avant de la fente verticale par laquelle péné-

traient, il y a un instant, les rayons de la flamme, et parallèlement à cette fente, on fixe un fil de platine auquel on communique une vive incandescence au moyen d'un courant électrique. Ce fil devient une source de lumière, et donne dans le champ de la lunette un spectre où l'on distingue toutes les couleurs, toutes les nuances du spectre solaire, mais les lignes noires de Fraunhofer y font défaut; on n'y observe non plus aucune des raies brillantes que nous connaissons, le spectre est *continu*. Si, entre le fil incandescent et la fente verticale, on interpose la flamme pâle et transparente du gaz mêlé d'air, rien n'est changé dans l'aspect de ce spectre; la continuité subsiste comme auparavant; mais, vient-on à introduire dans la flamme une trace de sel marin, aussitôt on voit apparaître la ligne noire D du spectre solaire; si l'on écarte le fil de platine sans déplacer la flamme, cette ligne noire se transforme dans la raie brillante du sodium. De même, un fragment de potasse tenu dans la flamme, déterminerait, dans des conditions semblables, d'abord l'apparition de la raie A de Fraunhofer, puis celle de la raie rouge du potassium.

Cette expérience prouve évidemment aussi que, si une flamme, c'est-à-dire un milieu gazeux porté à une température assez élevée, contient des vapeurs de substances métalliques, il suffit de placer derrière ce milieu un corps incandescent dont le spectre soit continu, pour transformer en raies obscures toutes les lignes brillantes que ces substances métalliques faisaient apparaître dans le champ de la vision. — Une hypothèse bien simple, et en quelque sorte nécessaire, achèvera maintenant de faire comprendre d'où peuvent provenir les raies obscures que Fraunhofer a découvertes dans le spectre solaire.

Quelque idée qu'on se fasse de la constitution physique du soleil, il faut toujours admettre que le noyau central de l'astre d'où émane la lumière est un globe incandescent, solide, liquide ou gazeux; ce globe est nécessairement entouré d'une atmosphère dont la température diminue à mesure qu'on s'éloigne du centre, et dans laquelle doivent exister, à l'état de vapeurs, toutes les substances volatilisables qui composent le noyau central. — Supposons, pour un instant, que cette atmosphère extérieure puisse être anéantie; le soleil ainsi dépouillé donnerait vraisemblablement alors un spectre *continu*, comme celui du fil de platine incandescent dans l'expérience de M. Kirchhoff. Rétablissons enfin l'enveloppe gazeuse autour du globe lumineux; le spectre se modifiera aussitôt, et nous y distinguerons une multitude de raies obscures, dont nous ne pourrons attribuer la présence qu'aux vapeurs métalliques répandues dans l'atmosphère extérieure.

Un pas encore, et nous tenons la solution du problème proposé. — La raie D de Fraunhofer, avons-nous dit, correspond exactement à la ligne brillante jaune du sodium; la raie A, à la ligne rouge du potassium. N'est-il pas prouvé par là, jusqu'à l'évidence, que le sodium et le potassium existent dans l'atmosphère solaire? Et ne devinez-vous pas que, pour découvrir successivement tous les métaux dont cette atmosphère contient les vapeurs, il suffira de chercher quelles sont les substances dont l'introduction dans la flamme du gaz mêlé d'air détermine l'apparition de lignes brillantes au lieu et place de toutes les raies

obscures du spectre solaire? MM. Bunsen et Kirchhoff ont trouvé deux termes de la série, deux membres de la nombreuse famille; les autres seront bientôt découverts.

Avant de terminer, qu'il me soit permis d'être l'humble interprète d'une idée bien souvent développée par de plus habiles que moi; si j'y reviens ici, c'est parce que le beau travail de MM. Bunsen et Kirchhoff apporte une nouvelle et éclatante confirmation de sa justesse. Combien de fois ne nous est-il pas arrivé d'entendre des hommes se piquant, à bon droit du reste, d'avoir le sens pratique, nous dire à propos de recherches purement spéculatives : « A quoi bon? » A quoi bon? eût-on pu dire à Fraunhofer le jour où il découvrait les raies obscures du spectre solaire; et pourtant aujourd'hui la connaissance de ces raies est la base de l'achromatisme, la notion fondamentale que doit posséder l'artiste qui construit ces puissantes lunettes avec lesquelles les astronomes vont scruter les profondeurs les plus nébuleuses de l'univers. Aujourd'hui encore, l'apparition de raies analogues, mais brillantes et colorées, dans le spectre d'une flamme, conduit deux savants éminents à la découverte d'une méthode analytique; et cette méthode, à peine trouvée, leur fait reconnaître dans notre globe un métal nouveau, dans le globe du soleil les éléments chimiques de notre propre planète. — A ces esprits chagrins qui ne voient le progrès que dans la satisfaction immédiate de vulgaires intérêts, répondons comme Franklin à ceux qui lui demandaient à quoi serviraient les aérostats :

« A quoi servira l'enfant qui vient de naître? »

CH. DRION.

MÉLANGES

VOLTAIRE

FRÉDÉRIC II ET LE PRÉSIDENT DE BROSSES (1)

M. Foisset a publié, en 1836, des lettres inédites de Voltaire, dont il nous donne aujourd'hui une seconde édition. Les premières sont relatives à cette fameuse aventure de Francfort, qui suivit la rupture du poëte avec Frédéric II. Les autres sont adressées au président de Brosses, et à quelques magistrats du parlement de Dijon : c'est le procès des *fagots* de Tourney.

Tout le monde connaît aujourd'hui le premier de ces épisodes. On sait qu'une discussion métaphysique s'étant engagée entre Maupertuis et le mathématicien Kœnig, Voltaire et Frédéric prirent chacun dans la lutte un parti opposé; qu'une brochure hostile à Kœnig fut publiée, sous le voile de l'anonyme, par le roi qui, selon l'expression de M. Foisset, *était à la fois César et l'abbé Cotin,* et que Voltaire y répondit, dans les journaux allemands d'abord, et enfin par *la Diatribe du docteur Akakia,* imprimée à la faveur d'une permission royale accordée pour un autre ouvrage. Le roi devint furieux. Voltaire essaya de nier : mais l'imprimeur, arrêté, fit tout connaître. Frédéric écrivit alors à son ancien courtisan le billet si connu :

« Votre efronterie m'étone après ce que vous venez de faire, et qui est clair côme le jour. Vous persistez au lieu de vous avouer coupable. Ne vous imaginez pas que vous frez croire que le noir est blang; quand on ne voit pas, c'est qu'on ne veut pas tout voir; mais si vous poussez l'affaire à bout, je ferai tout imprimer, et l'on verra que si vos ouvrages méritent qu'on vous élève des statues, votre conduite vous mériteroit des chaines. L'éditeur est interrogé, il a tout déclaré. »

— « Ah! mon Dieu, sire, répond aussitôt Voltaire, dans l'état où je suis! (*Toujours ses maladies! elles lui ont servi quatre-vingts ans.*) Je vous jure encore sur ma vie, à laquelle je renonce sans peine, que c'est une

(1) *Correspondance de Voltaire avec Frédéric II, M. de Brosses et plusieurs autres personnages,* publiée par M. Foisset. Nouvelle édition. Paris, Didier, 1 vol. in-8°.

calomnie affreuse. Je vous conjure de faire confronter tous mes gens. (*A quoi bon? ce ne sont pas les coupables.*) Quoi? vous me jugeriez sans entendre! Je demande justice et la mort. »

Le 24 décembre 1752, la *Diatribe* fut brûlée à Berlin par la main du bourreau. Voltaire sollicita aussitôt un congé, sous le prétexte de se rendre aux eaux de Plombières. Ce congé lui est accordé, mais à la condition qu'il remettra à Frédéric sa clef de chambellan, sa croix de l'ordre du Mérite, son titre de pension et le *volume des Poésies du roi*. Le 1er janvier 1753, Voltaire écrit sous les yeux du chevalier de la Touche, envoyé de France, la lettre suivante :

« Sire, *pressé par les larmes et les sollicitations de ma famille,* je me vois obligé de mettre à vos pieds mon sort, et les bienfaits, et les distinctions dont vous m'avez honoré. Ma résignation est égale à ma douleur... Il est dur de partir dans cette saison, quand on est accablé de maladies, mais il est encore plus dur de vous quitter... J'avais fait de vous mon idole; un honnête homme ne change pas de religion, et seize ans d'un dévouement sans bornes ne peuvent être détruits par un moment de malheur. Je me flatte que de tant de bontés, il vous restera envers moi quelque humanité; c'est ma seule consolation, si j'en puis avoir une. »

Le jour même où il écrivait ces lignes, il envoyait au libraire Walther, de Dresde, une note destinée à faire connaître, par la voie des journaux, qu'il avait *spontanément* renvoyé au roi son cordon, sa clef et ses titres. Il priait en même temps M. de la Touche de faire intercéder pour lui près de Frédéric, par la bouche de M. de Podewils, secrétaire d'Etat. Il avait à cœur de ne point paraître chassé.

Cependant, le 31 janvier, Mme Denis, sa nièce, alors à Paris, recevait une lettre ainsi conçue : « J'ai renvoyé au *Salomon du Nord*, pour ses étrennes, les grelots et la marotte qu'il m'avait donnés, et que vous m'avez tant reprochés. Je lui ai écrit une lettre très-respectueuse et je lui ai demandé mon congé. Savez-vous ce qu'il a fait? Il m'a envoyé son grand factotum de Fédersdoff qui m'a rapporté mes brimborions. Il m'a écrit qu'il aimait mieux vivre avec moi qu'avec Maupertuis. Ce qui est bien certain, c'est que je ne veux vivre ni avec l'un ni avec l'autre... Je veux partir absolument, c'est tout ce que je peux vous dire. » Il le répétait dans des termes moins polis au marquis d'Argens : « Il est vrai que j'ai enfoncé des épingles dans le c.., mais je ne mettrai point ma tête dans la gueule. »

Frédéric semblait, en effet, lui avoir pardonné. Il lui avait fait, comme Voltaire écrit à d'Argental, *chauffer son appartement* à Potsdam, et le poëte, réconcilié en apparence, y vint à la fin de mars implorer son congé. Il put enfin partir, non sans avoir reçu une sorte de cartel où Maupertuis le menaçait *d'aller le trouver partout où il serait, pour tirer de lui la vengeance la plus complète.* Mais à peine est-il arrivé à Francfort-sur-le-Mein, qu'il y est arrêté, lui et sa nièce, par un sieur Freydag, résident de S. M. Prussienne, et reçoit le billet suivant : « Monsieur, sitôt le grand ballot, où est l'œuvre de poeshie que S. M. redemande, sera ici, et l'œuvre de poeshie rendu à moi, vous pourrez partir où bon vous semblera. » Voltaire, en quittant Berlin, n'avait omis qu'une chose,

c'était de rendre un poëme satirique où le roi s'était donné libre champ sur Louis XV et Mme de Pompadour. Il emportait avec lui sa vengeance. Elle lui fut arrachée : ses malles, ses bijoux furent saisis, des gardes placés à sa porte, et il ne parvint à s'échapper que le 7 juillet des mains de l'avide Freydag. Le *Salomon du Nord* était devenu, sans transition, Denys de Syracuse.

L'aventure était brutale : elle n'honorait point Frédéric; mais elle discréditait Voltaire. Son sens si fin le comprit, et, après avoir jeté les premières clameurs, il se tut aussitôt. « Mon cher ange, dit-il à d'Argental, il faut savoir souffrir : l'homme est né en partie pour cela. *Je ne crois pas que toute cette belle aventure soit bien publique; il y a des gens qu'elle couvre de honte.* » Puis il ajoute comme pour s'étourdir : « Elle n'en fera pas à ma mémoire. »

A dater de ce jour, Voltaire voulut être chez lui.

De recourir aux rois vous seriez de grands fous.

Le conseil de La Fontaine lui parut bon, et, las de ces dangereuses amitiés de princes, il jura de ne plus les mettre de moitié dans sa vie. Dès le 12 septembre 1754, il écrit à Mme de Fontaine : « Pour mon billet d'avoir une terre, ma chère nièce, j'espère l'acquitter si je vis. » — « Son idée est de mourir parfaitement libre; » il veut être de toutes les nations pour ne dépendre d'aucune, ni sujet d'une monarchie, ni citoyen d'une république. Les copies de *la Pucelle* commencent d'ailleurs à se répandre, et la crainte du parlement l'empêche de dormir. Il s'installe d'abord à Lausanne, puis aux *Délices;* il achète Ferney; mais cela ne lui suffit point : il faut avoir « les quatre pattes » en quatre lieux différents, et il s'adresse à un président du parlement de Dijon, M. de Brosses, qui possédait une terre dans le pays de Gex, sur l'extrême frontière de France. Cette terre était la comté de Tourney. Un vieux château, des prés, des granges, des champs, des vignes, un jardin, une forêt, le tout affermé 3,300 livres à *Noble Chouet, noble ivrogne,* voilà la comté. Le 11 décembre 1758, le président la cède à Voltaire par un bail à vie, moyennant 35,000 livres, avec la dîme, les honneurs et tous les droits seigneuriaux. Il y joint en souriant le curé, qui, sous la figure d'un ours, est « un bon homme et un effet prétieux. » On stipule que l'usufruitier jouira en bon père de famille, qu'il ne coupera pas la forêt, qu'il rendra les meubles et les bestiaux en bon état, et qu'il fera des constructions pour 4,000 écus. M. de Brosses ne se réserve qu'un petit nombre de chênes, encore sur pied, vendus à un tonnelier de Genève. L'ardent poëte est pressé de jouir; le bail est à peine signé qu'il fait, comme Sancho Pança, son entrée solennelle, au bruit de la mousqueterie et aux cris de *Vive monseigneur!* Il signe *Voltaire, comte de Tourney,* et dit au président : « N'allez pas vous dire seigneur de Tourney, car c'est moi qui le suis, et vous m'ôteriez le plus beau fleuron de ma couronne. » Cette couronne le ravit, mais il prétend l'embellir : sous prétexte de jouer au patriarche, à l'agriculteur, il met sa seigneurie sens dessus dessous; pour *peigner* son château, il en jette la moitié à bas, il rêve des

fossés plus profonds, un escalier neuf, un théâtre, de larges chemins, des ponts tournants, des ruisseaux dans les prairies; mais, pour toutes ces améliorations, il faut quelques coupes blanches, il faut arracher cette grosse vilaine futaie qui borne la vue, et M. de Brosses serait bien mal avisé de ne pas y applaudir. C'est déjà fait, d'ailleurs, et il serait trop tard de se plaindre. Chaque jour a son projet et son importunité nouvelle. Les lettres volent sans relâche de Tourney à Montfalcon, résidence du président. De grâce, monsieur de Brosses, quatre ou cinq mille pieds de vigne! Monsieur de Brosses, cinq cents livres pour ouvrir un chemin! Monsieur de Brosses, vous m'avez garanti les franchises et les lods et ventes, et je ne dois pas le centième denier. Monsieur de Brosses il serait utile que je fusse lieutenant des chasses! Monsieur de Brosses, un peu de bois de chauffage! Il affecte d'avoir été sa dupe, mais il est désintéressé, il sera bon prince : votre château est une masure, votre sol est ruiné; cela m'est égal; je ne suis pas à cela près pour vivre, et je fais le bien pour le bien lui-même. «Il faut se remuer, se trémousser, agir, parler et l'emporter; » le mot est dit, voilà sa devise. Le président cède d'abord, il y va de bonne grâce; il n'a pas encore appris que le commencement de la sagesse est la crainte de Voltaire. Puis il répond froidement, il garde le silence, enfin, il s'impatiente. Ce n'est pas qu'il tienne beaucoup à ses intérêts, mais il tient à son repos. Comme tous les hommes d'esprit de son temps, il a *ses nerfs*. Il charge le châtelain royal du pays de Gex, M. Girod, de faire entendre raison à Voltaire, et de dresser, pour éviter toutes difficultés, un état des lieux. Il est surpris d'apprendre que toutes ces améliorations dont le philosophe fait un si grand état, se réduisent, au vrai, à quelques pierres arrachées dans les prés, et à beaucoup de dégâts commis dans la forêt. Sa probité est en jeu, d'ailleurs, et il lui déplaît d'entendre son locataire se plaindre qu'une terre affermée avant lui 3,300 livres ne rapporte que des ronces et un peu d'avoine. — Voltaire se lamentait, en effet, et c'est là, on le sait, une de ses plus fréquentes ruses de guerre. «Je ne suis pas mécontent de la masure de Tourney,» écrivait-il à Mme de Fontaine en 1759, et, dans le même temps, à d'Argental : «Je me plains toujours, selon l'usage : mais, dans le fond, je suis fort aise.» Il l'était à un tel point qu'il proposa bientôt au président d'acheter sa terre, moyennant 145,000 livres, afin de couvrir ses abus de jouissances, et l'affaire allait être conclue, lorsqu'un dernier incident approcha le feu des poudres.

En amodiant Tourney, le président n'avait pas omis d'informer Voltaire que, l'année précédente, il avait vendu une coupe de bois à un sieur Baudy, et l'on était convenu que tous les arbres marqués ou abattus ne seraient point compris dans le bail. Le nouveau seigneur eut besoin de bois de chauffage. Il s'adressa naturellement à Baudy, mais, quand il fallut payer, Voltaire prétendit que le bois lui appartenait et qu'il lui avait été donné par M. de Brosses. Le marchand fit argent de cette réponse, et, un jour, en vérifiant ses comptes, le président s'aperçut avec étonnement qu'il pourvoyait à ses dépens les foyers de son hôte. Entre gens bien élevés, on s'offre un panier de pêches; mais quatorze voies de bois, personne ne s'était encore avisé de cette galante-

rie. M. de Brosses assigna en payement Baudy, qui, à son tour, fit assigner Voltaire.

C'était un rude jouteur que le vieux satirique, et il y avait, même pour un homme de longue robe, une certaine audace à attaquer de front ce despote absolu, qui, dans ses affaires comme dans l'empire des lettres, prétendait au droit de visite et exigeait de tous le salut. L'exploit le fit bondir sur son théâtre de Tourney, et, d'un coup, il retrouva sa vieille plume de procureur. Il aimait la comédie, et c'est pour cela peut-être qu'il avait un goût caché pour les procès. La cour et la ville, Paris et Dijon sont aussitôt inondés de ses mémoires, où il bafoue son adversaire, et où il l'accuse, en plein jour, devant ses collègues, d'avoir simulé un acte de vente et de le dépouiller au moyen d'un faux. Il ne s'agit plus d'épigrammes sur l'*antifétichier* (1) : « qu'il tremble! il ne s'agit pas de le rendre ridicule, il s'agit de le déshonorer (2). » En même temps, il répand en tous lieux une lettre où, d'un ton dolent, il lui reproche, après mille mensonges, d'avoir voulu ruiner sa nièce, de refuser l'arbitrage du chef du parlement et d'empoisonner par la chicane les derniers jours de sa pénible vie.

Pour qu'il gardât le silence, il aurait fallu qu'Achille fût sans talon. La loyauté de l'homme n'était pas moins compromise que la dignité du magistrat. M. de Brosses répondit à cette attaque publique en ces termes : « Souvenez-vous, monsieur, des avis prudents que je vous ai ci-devant donnés en conversation, lorsque, me racontant les traverses de votre vie, vous ajoutâtes que vous étiez d'un caractère naturellement insolent. Je vous ai donné mon amitié; une marque que je ne l'ai pas retirée, c'est l'avertissement que je vous donne encore de ne jamais écrire dans vos moments d'aliénation d'esprit, pour n'avoir pas à rougir dans votre bon sens de ce que vous avez fait pendant le délire... Venons au fait, car tout ce que vous dites n'y va point... En nous promenant dans la campagne à Tourney, vous me dites que vous manquiez actuellement de bois de chauffage; à quoi je répliquai que vous en trouveriez facilement de ceux de ma forêt vers Ch. Baudy. Vous me priâtes de lui en parler, ce que je fis même en votre présence, autant que je m'en souviens, mais certainement d'une manière illimitée, ce qu'on ne fait pas quand il s'agit d'un présent. Je laisse à part la vilité d'un présent de cette espèce, qui ne se fait qu'aux pauvres de la Miséricorde ou à un couvent de capucins. Je vous aurais à coup sûr donné comme présent quelques voies de bois de chauffage, si vous me les aviez demandées comme telles (3). Mais j'aurais cru vous insulter par une offre de cette espèce. Mais enfin, puisque vous ne le dédaignez pas, je vous le donne, et j'en tiendrai compte à Baudy, en par vous m'envoyant la reconnaissance suivante : « Je soussigné, François Arouet de Voltaire, chevalier, seigneur de Ferney, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, reconnais que

(1) M. de Brosses est l'auteur du *Traité sur les dieux fétiches*.

(2) Lettre du 7 octobre 1761 à M. de Ruffey, président au parlement de Bourgogne.

(3) Voltaire possédait plus de 80,000 livres de rentes, environ 150,000 francs d'aujourd'hui.

M. de Brosses, président du parlement, m'a fait présent de ... voies de bois pour mon chauffage, en valeur de 281 livres, dont je le remercie. »

Et il termine par ces mots : « Je vous fais, monsieur, le souhait de de Perse : *Mens sana in corpore sano.* »

La riposte était vive et le coup de fouet sanglant. Voltaire n'était plus habitué à rencontrer un contradicteur qui ne se payât point de mauvaises défaites ou de jeux de mots. Mais M. de Brosses était encore peu connu : son nom était presque ignoré à Paris, et pour le grand poëte, diffamer ce *robin* de province, c'était pirater au delà de la ligne. « Je ne crains pas les fétiches, disait-il, et les fétiches doivent me craindre. » Il sentait bien sa force. Toutefois il jugea prudent d'arrêter le procès, et les pauvres de Tourney reçurent sans doute, en secret, car on n'en a point la preuve, le prix du bois livré par Baudy. Rassuré du côté des tribunaux, il porta la cause devant l'opinion, et il en était si bien le maître, que tout le monde donna tort à son adversaire. Ce fut pendant huit années un déchaînement de traits dont aucun ne fut perdu. Grâce à son intarissable verve, la secte encyclopédiste s'ameuta, les railleurs, les oisifs de Paris se joignirent à elle; cela fit un grand peuple, et la malignité publique en bénit l'engeance. Les amis, les collègues mêmes de M. de Brosses n'osèrent ouvertement protester; la peur les rendit muets, et, quand j'entends M. de Ruffey, le moins timide, s'exprimer sur les prétentions *peut-être* exagérées de Voltaire, je crois entendre un homme qui, après avoir assisté, sans mot dire, à une discussion violente, étincelante de saillies, soutenue d'invectives, entraîne par le bras son voisin dans un coin et lui dit à voix basse : « Vous me jugerez peut-être bien hardi, mais je trouve que cet homme va un peu loin. » Aussi, lorsqu'en 1770, à la mort de Moncrif et d'Hénault, le président, qui n'en était point resté à son essai sur les dieux fétiches, vint, son *Salluste* à la main, frapper à la porte de l'Académie française, Voltaire avait, de longue main, préparé le sol : le mot d'ordre était donné : on répandit une déclaration par laquelle l'auteur de *Candide* renonçait au titre d'académicien, si on lui donnait son ennemi pour confrère; on laissa adroitement entendre que M. de Brosses l'avait menacé de dénoncer ses œuvres au parlement, et la candidature du magistrat bourguignon fut étouffée sans qu'une voix s'élevât en sa faveur. Dix ans plus tôt il eût été reçu à bras ouverts.: gentilhomme de souche (on sait le faible de l'Académie), écrivain sceptique et original, historien patient, ami de Buffon, collaborateur de l'Encyclopédie, lié avec Diderot, Hume, Helvétius et d'Alembert, il était des leurs; sans avoir de taie sur l'œil, il y avait un peu de poussière dans sa lunette : il était philosophe en un mot, et c'est au nom de la philosophie que, sur un signe du maître, les libres philosophes le repoussèrent.

Cette petite infamie ne troubla point la prospérité des Welches. On rit encore pendant quelque temps des *fagots* de Tourney; puis le calme se fit comme en toutes choses, et l'aventure s'oublia. Le poëte victorieux se réjouit paisiblement dans sa châtellenie, et le magistrat ne parut point affecté sur son siége. Il avait en hauteur ce que l'autre avait en

vanité : la morgue de sa robe (il y en avait alors un peu) l'aida à supporter dignement l'injustice.

Leurs relations se rétablirent cependant un jour. Inquiet de ses abus de jouissance et désireux de cacher, sous une vente régulière, les infidélités faites à son contrat primitif, qu'il traitait en charte normande, Voltaire tenta de nouveau d'acheter Tourney; il écrivit à M. de Brosses qu'il ne conservait point de *rancune* et sollicita *l'honneur de mourir dans ses bonnes grâces*. Le président répondit avec esprit et sans aigreur; mais il refusa nettement. Le garde des sceaux Miromesnil, suscité par le philosophe, ne put vaincre ses résolutions. Il mourut, ainsi que Voltaire, sans avoir réglé ses comptes, et l'affaire des mémorables *fagots* ne se termina qu'en 1781, par une transaction intervenue entre leurs héritiers. Mme Denis versa entre les mains de la famille de Brosses une somme de 27,878 livres. C'était le prix des dilapidations de son oncle.

Un mot encore sur cette édition.

Elle a remis dans la librairie un ouvrage qui depuis longtemps ne s'y trouvait plus. Grâce à M. Didier, il reparait enrichi d'une table plus méthodique et plus complète. Quant au texte, il est demeuré le même. Les notes que M. Foisset écrivait en 1836 ne sont pas de celles qui peuvent vieillir. Outre le mérite de la vérité historique, elles ont quelque chose, me permettra-t-on de le dire, du feu et de la limpidité du maître. C'est bien ce que les Italiens appellent *la salsa del libro*, ce je ne sais quoi qui s'attaque au goût, qui relève un livre et qui l'assaisonne. Elles font de ce volume le complément indispensable de la biographie de Voltaire.

HENRI BEAUNE.

THÉATRES ET SALONS

L'ANGE DE MINUIT. — UNE FÊTE DE NÉRON (reprise).

L'une de nos scènes secondaires vient de s'honorer en représentant un drame où il n'y a pas d'enfant volé, pas de maternité indécise, pas de paternité en suspens, où l'on trouve, en revanche, des effets sans cris, des terreurs poétiques et une dose suffisante d'originalité dans la fantaisie; car cette pièce, la bienvenue, est qualifiée de fantastique par l'affiche, et méritait l'épithète. On l'appelle *l'Ange de minuit*. Les auteurs sont MM. Théodore Barrière et Edouard Plouvier, et l'heureux théâtre se nomme l'Ambigu-Comique.

Il paraît qu'une pièce italienne : *le Médecin et la Mort*, fort populaire de l'autre côté des monts, est la source à laquelle les auteurs français ont puisé leur merveilleux. Eux-mêmes en conviennent. Ils ont traduit, non pas inventé, le pacte saisissant entre la mort et la médecine, sur lequel repose leur ouvrage. Dans le canevas primitif, l'ange exterminateur apparaît à un pauvre diable de savetier qui se débattait vainement contre la misère dans son échoppe. Il veut se faire le protecteur du misérable, et le pousse dans la voie de la médecine, comme étant celle où il sera le plus facile à la Mort de recommander son protégé. Ils conviennent de leurs faits : le savetier, improvisé docteur, jouira du privilége important de ne jamais se tromper sur la gravité des cas qui lui seront soumis. Pour juger à coup sûr, il n'aura qu'à ouvrir les yeux. Selon qu'il verra ou ne verra pas la sombre divinité au chevet du malade, il peut prophétiser désormais sa perte ou son salut. Bien entendu, la Mort présente sera visible pour lui seul.

C'est à peu près la même convention que *signent*, sans rien écrire, le docteur Ary Kerner et l'Ange de minuit, dans le drame de ce nom. Mais cette alliance a une tout autre portée dans la pièce française, puisqu'au lieu d'être un homme de bas étage et un ignorant sur la tête duquel un caprice de l'autre monde pose tout à coup le bonnet carré, le partenaire, l'associé, le complice de la Mort, est, selon MM. Plouvier et Barrière, un travailleur admirable, un génie qui a reculé les bornes de la science, un cœur qui aurait inventé le dévouement. S'il

leur a plu de baptiser du nom nouveau d'Ange de minuit le personnage vieux comme le monde qui domine non-seulement dans leur pièce, mais dans toutes les choses humaines, nous pourrions, de notre côté, donner le nom d'Ange de la médecine au jeune homme qu'ils nous présentent pour leur héros, M. Ary Kerner. Celui-ci n'a de commun avec le savetier du canevas italien que la misère qui pèse d'abord sur sa vie, avant qu'il devienne le client de la Mort, et l'obscurité qui plane sur ses œuvres méconnues. Cette substitution d'un savant à un ignorant, d'un grand médecin à un méchant cordonnier, change absolument la portée du pacte. Je ne connais la pièce italienne que par ouï-dire; mais il me paraît difficile que sa fable, née d'une facétie de la Mort, mène à autre chose qu'à une dérision plus ou moins joyeuse de la médecine patentée. On voit, en effet, d'ici la confusion de la Faculté exposée à se tromper comme par le passé, à épeler, à tâtonner, tandis que le savetier, qui lit à livre ouvert dans le jeu du destin, prononce sans peine d'infaillibles oracles.

Excepté le plaisir de jouer un mauvais tour aux robes noires instituées pour combattre ses décrets, on ne voit pas ce que son caprice de protection envers un pauvre diable rapportera à la Mort de la comédie italienne. Au contraire, dans le drame français, on comprend le marché que passent ensemble l'Ange de la médecine et l'Ange de minuit; le second dit au premier : « Tu es pauvre et obscur; vous n'avez plus, ta mère et toi, ni pain ni asile; eh bien! je vais te faire riche et célèbre. Toi, en échange, tu vas t'engager à ne plus lutter contre ma volonté. Quand ma présence au chevet du patient t'aura révélé que l'attaque est sérieuse et qu'il me faut cette proie, tu ne prolongeras pas la résistance de la vie. Tu t'avoueras vaincu. Tu capituleras. » Ces propres termes, c'est une trahison que l'Ange de minuit propose là au noble Ary Kerner, et, pour rester lui-même, il devrait repousser fort et ferme de telles offres; car il s'agit d'une forfaiture pareille à celle d'un général habile qui laisserait acheter son bras par l'ennemi. En disant oui, Kerner se déshonore. Je sais bien qu'il est des circonstances atténuantes qui lui maintiennent nos sympathies, sinon notre estime : on l'a vu, au premier tableau, si bon, si généreux, si parfait comme homme, comme médecin, comme fils, et si mal récompensé, par ses semblables et par le sort, de ses éclatantes vertus! De plus, le fantôme, qui connaît les hommes, a choisi son moment pour le tenter. Il le surprend à l'heure malsaine de minuit, dans un instant de confusion et de vertige, à peine éveillé, mal dégrisé et sous l'empire de la double ivresse du vin et du malheur. Enfin le tentateur s'est fait un argument irrésistible du nom de la mère d'Ary : il la prendra, si on ne lui obéit. En cette menace, il est visible que, pour hâter la conclusion du marché, la Mort s'attribue des pouvoirs qu'elle n'a pas. Elle frappe, mais ce n'est pas elle qui désigne les têtes sur lesquelles doit tomber son bras. Le choix part de plus haut. Il faut remonter jusqu'à la Providence, à laquelle l'Ange de minuit se substitue un peu témérairement, quand il dit : « Je ferai, je frapperai, j'épargnerai... — Eh! voilà un agent qui me fait l'effet de se prendre pour son maître. C'est à peine s'il en sait là-dessus plus long que ses victimes. Il est, relativement aux ordres célestes, dans la position d'un

porteur de dépêches, et celui-ci n'est pas pour cela, tant s'en faut! dans le secret des cabinets.

Mais on tomberait dans l'absurde en demandant un passe-port en règle et contre-signé par l'inflexible logique à ceux qui errent dans les domaines de la fantaisie. Il faut y mettre un peu de complaisance, ou bien on se bannit soi-même des spectacles tour à tour gracieux ou terribles, et des prestiges que l'élément fantastique, employé avec discernement, peut susciter sur nos scènes fécondées. Dans ces sortes de pièces, comme l'a dit Mme de Staël à propos du *Faust*, « on joue avec la nature, comme, dans la comédie de mœurs, on joue avec les hommes. » C'est une poétique à part, qui a son bon sens à part, dont les lois sont observées et les convenances respectées, du moment qu'un grand effet a été obtenu au moyen de ce bouleversement des éléments et des manières d'être ordinaires du globe. Faire mouvoir des spectres, imaginer des créatures, animer la matière et matérialiser l'idéal, ce sont autant de licences impardonnables si le spectateur ou le lecteur reste de sang-froid. Il faut l'étourdir, le charmer, le fasciner, lui rendre impossible les objections, au moins pendant le cours du spectacle, et alors la cause de votre fantastique est gagnée. Cette victoire, j'ai hâte de dire qu'on ne l'a pas pu contester un instant au drame de MM. Plouvier et Barrière.

Il y a pourtant bien des lenteurs et des longueurs dans leur exposition. Ils auraient pu, dans moins de paroles, nous montrer Ary Kerner, en sa vertueuse misère, en sa science obscure et inconnue des malades qui payent leur médecin. Il est, au contraire, l'Esculape des pauvres gens à qui il faut donner non-seulement la visite, mais en outre, le remède. C'est pourquoi on les bénit dans les faubourgs de Munich, lui et sa bonne mère, et il porte dans les mansardes le beau nom ruineux de médecin des pauvres. Il en sera réduit demain, selon toute apparence, au même dénûment que sa clientèle ordinaire; car la misère a succédé à la gêne dans son triste logis. Le mobilier est saisi. On doit tout vendre, dans quelques heures, pour satisfaire la soif nécessaire du fisc. Cependant le grand homme méconnu et son excellente mère ont toute la mine de gens condamnés à mourir de faim, et au-dessus du buffet vide on lit clairement ces mots sinistres : Pas de pain! qui sont le *mane, thecel, pharès* des galetas.

En ces angoisses, trois égoïstes éhontés se présentent sous le masque de la bienfaisance, et viennent heurter ensemble, comme s'ils s'étaient donné le mot, à la porte du plus pauvre des médecins. Tous trois viennent, soi-disant, touchés des malheurs d'un jeune homme si distingué, lui apporter la guérison de sa mauvaise fortune. En réalité, chacun de ces bons apôtres ne songe qu'à confisquer à son profit la mine de science et de capacité qu'ils savent enfouie dans cette chaumière. Puis, le docteur Ranspach, — espèce de Sangrado germanique, — propose à Ary de le mettre à la tête d'une pharmacie qu'il est sur le point de fonder. C'est un moyen de tenir sous le boisseau et d'exploiter à son profit les lumières supérieures qu'il pressent vaguement chez son confrère. L'autre, M. Beckmann, millionnaire, gourmand et obèse, un Falstaff aggravé, rembruni et odieux, offre à son neveu, — car Ary est son neveu — de

l'attacher spécialement, en qualité de médecin ordinaire, à monseigneur son estomac. Enfin, un coquin de beaucoup d'esprit, un homme de brillante compagnie et de grandes manières, mais de très-scélérate complexion, le baron de Ranspach, met à la disposition du médecin des pauvres un assez singulier emploi de raccommodeur des personnes que le doux seigneur se serait amusé à casser. Il a l'humeur vive, la main leste; c'est dans ses habitudes de démolir çà et là quelques petites gens.

Or, comme il y a des juges à Munich, aussi bien qu'à Berlin, qui ont l'indiscrétion de se mêler de ces passe-temps de grand seigneur, le baron serait bien aise d'avoir sous la main une espèce de médecin à sa livrée, un laquais capable d'empêcher les plaisanteries de son maître de tourner mal, pour lui du moins.

Ary Kerner repousse avec indignation ces trois emplois dégradants et profite de ce qu'il a encore un chez-lui, pour en chasser les insolents qui ont osé lui offrir d'être le premier lieutenant et le très-humble serviteur de leurs vices ou de leur sottise. Par un geste un peu *Louis-quatorzien*, on le voit même casser sa canne pour n'être pas tenté d'écrire sa réponse sur le dos des trois misérables. Mais, s'indigner n'est pas dîner. Le trio mis à la porte, le problème de la faim se représente dans le logis purgé de la souillure de pareilles visites. Un bonheur tombe du ciel : Karl de Stamberg, fils de famille momentanément brouillé avec les siens, Karl, l'élève et l'ami du docteur, a été jouer et il a gagné quelques florins. Ces chances-là se voient bien souvent... dans la fameuse *Comédie humaine*, et plus souvent chez M. de Balzac, dont plusieurs héros ont pour suprême banquier la Rouge et la Noire de l'ancien Palais-Royal, que dans la réalité.

A l'acte suivant, qui est le second de l'ouvrage, nous entrons dans le surnaturel. Le docteur a été faire, avec ses camarades d'université, une de ces parties bruyantes mêlées d'ivresse et de philosophie, de toasts et de navigation en musique sur le Rhin ou tout autre vieux fleuve germanique dont raffolent les étudiants d'Allemagne. Le rendez-vous est à la brasserie de l'Ours-Noir, située sur la rive. Nous y voyons d'abord venir s'attabler le gros Beckmann, tête à tête avec un souper savant et copieux. Ai-je dit qu'il est nuit, que les étoiles s'allument au ciel, que le lieu et l'heure sont éminemment propices aux apparitions? L'énorme Beckmann, qui n'a rien de commun avec le monde immatériel, a été troublé dans son souper et s'en va, l'estomac en colère, laissant la place à la bande des étudiants, parmi lesquels nous retrouvons Ary et son ami Karl. Que vient faire en cette galère (*galère* est ici le mot propre, puisqu'on est venu par eau!) un homme sérieux comme le docteur Kerner? Sa présence choque un peu nos idées françaises, mais n'a rien que de très-conforme aux mœurs allemandes. De même, quand, la compagnie s'étant mise à vider quelques pots en attendant le souper, nous voyons le médecin des pauvres chercher dans l'ivresse l'oubli de ses misères, et réussir du moins à s'enivrer, il ne faut pas oublier que nous sommes dans la patrie du vin du Rhin, et que la tonne d'Heidelberg fait partie de la Confédération.

Ary, malade d'avoir trop déclamé et trop bu, reste seul sur la terre

ferme, qui n'est peut-être plus bien ferme à ses yeux. Il se couche; les étudiants, avant de quitter, pour faire un tour en bateau, ce brave compagnon blessé au champ d'honneur, lui posent la tête sur une marche du perron, et voilà notre homme qui s'endort sur cet oreiller que je ne lui conseille pas de mordre. A peine est-il seul, qu'une jeune fille, une Marguerite blonde et poétique comme celle de Gœthe, descend les degrés de l'hôtellerie et, se penchant sur le dormeur qui s'éveille à demi, essuie son front humide de la sueur d'un mauvais rêve. Ary Kerner n'est pas un inconnu pour Marguerite de Stamberg. Elle est la sœur de ce Karl, le disciple favori du jeune maître. Elle a entendu le nom d'Ary maintes fois béni par les pauvres. Tout à l'heure enfin, quand notre héros, le verre à la main, exhalait son âme en propos fiévreux, M[lle] de Stamberg écoutait du haut d'un balcon. Qui pourra dire à quoi rêvent les jeunes filles en général et M[lle] Marguerite en particulier?

Ary Kerner s'éveille décidément et veut saisir le beau rêve visible qui lui est apparu. Mais la jeune fleur s'envole comme un papillon, et Ary douterait du témoignage de ses sens, si un mouchoir oublié dans l'herbe ne lui attestait la réalité de la vision dont il sent son cœur tout ému. Mais ceci n'était que la petite pièce avant la grande : voici maintenant qu'il aperçoit bien loin, bien loin, à l'horizon, un point blanc qui se détache entre les eaux du fleuve et les nuages du ciel. Si les morts vont vite, selon la ballade, à plus forte raison *la Mort* supprime les distances d'un coup d'aile. Le point blanc est une femme qui se rapproche en moins de temps qu'il n'en faut à la parole pour signaler son arrivée. Cette femme, d'une stature au-dessus de la taille humaine, drapant dans un long suaire sa beauté et sa tristesse, est debout sur un esquif sombre qui n'a besoin ni de voiles ni de rames pour diviser les flots dociles. Vous avez reconnu l'Ange de minuit. L'apparition débarque; elle glisse sans les courber sur les roseaux du rivage; elle entame avec le docteur qui frissonne les préliminaires de leur entente future. Vous savez quel pacte résulte de cette conversation. C'est par l'examen de ce contrat fondamental que nous avons commencé.

C'est seulement maintenant que le drame va s'engager. Le reste, tout ce qui précède, n'est à proprement parler qu'un prologue en deux actes qui gagnerait à être hardiment abrégé. Toutefois, le charme de la couleur peut faire passer par-dessus les longueurs du tableau précédent et ne fait pas trop souffrir du manque d'action. Le drame va d'ailleurs prendre sa revanche à l'acte suivant, où il y a un fort beau coup de théâtre. Nous sommes chez le père de Karl et de Marguerite, le comte de Stamberg, atteint d'une maladie qui semble mortelle. Le docteur Ranspach, le charlatan entrevu au premier tableau, vient de reconnaître l'impuissance de ce qu'on nomme sa science, par euphémisme. On appelle Ary Kerner. Il s'agit du père de son meilleur ami, du père de celle qu'il s'est un peu hâté d'aimer après l'entrevue des plus sommaires à laquelle nous avons assisté; vous devinez les transes du docteur et comme il redoute d'apercevoir l'Ange de minuit dans la maison, dans la chambre du comte. Il y entre d'un pas tremblant. Il en sort la victoire écrite sur le front; car il n'a pas aperçu le pâle visage de sa

terrible associée. Mais, avez-vous fait attention à ce petit clerc, tout pâle, tout de noir habillé, qui escorte le notaire appelé pour recevoir le testament du moribond? Regardez la pureté marmoréenne de ce visage, l'impassibilité de ce regard, et vous reconnaîtrez l'apparition nocturne qui est, pour ainsi dire, sortie tout à l'heure du sein des eaux. Ary ne s'y trompe pas. Pour qui l'ange exterminateur est-il ici? Il y a dans le salon, outre les serviteurs et les parents secondaires, collatéraux avides, visiteurs intéressés, le baron de Lambech, le gros Beckmann et les deux enfants du moribond. Pour qui l'Ange de minuit est-il venu? Douze coups sonnent à l'horloge. En même temps, M. de Stamberg, que la fièvre a arraché de son lit, apparaît sur le seuil de sa chambre à coucher, dans les bras de ses gardiens. Vraiment Kerner n'est plus seul à frissonner; la salle entière partage son émotion. Cependant, le gros Beckmann, impatient de déshériter son neveu, voulait profiter de la présence du notaire pour faire la chose séance tenante. Le petit clerc lui passe sa plume. Aussitôt cette masse de chair tombe foudroyée par l'apoplexie. La Mort jette à son associé un regard d'intelligence: « Je me nomme aussi Providence, » lui dit-elle.

Ary est riche et célèbre; le comte de Stamberg ne s'est jamais mieux porté; Karl est rentré dans la maison paternelle; Marguerite rend amour pour amour au sauveur de son père, et tout serait pour le mieux dans le plus beau des manoirs, sans une certaine histoire, ramassée dans les arrière-magasins du vieux mélodrame, qui met tout ce monde à la discrétion du baron de Lambech. Le père de celui-ci fut naguère le compagnon de débauches du père de Marguerite, et, dans une nuit d'ivresse, une querelle de jeu étant survenue entre les deux inséparables, l'un a tué l'autre. Je n'ai pas besoin de dire quel fut le meurtrier, puisque le comte de Stamberg est vivant. Or le fils de l'ami qu'il *croit* avoir assassiné (on apprend plus tard qu'il ne l'a pas assassiné), ce jeune baron de Lambech conserve précieusement la confession du crime imaginaire signée de la main du coupable, et, au moyen de cet écrit de Damoclès suspendu sur la tête de Stamberg, entend le forcer à lui donner sa fille en mariage.

Bien que cette menace d'hyménée soit faite pour épouvanter la famille, on n'en donne pas moins un grand bal costumé pour célébrer la guérison du chef de la maison. *Tout Munich* est invité. Le palais flamboie et resplendit. Au milieu de la fête, on voit arriver une belle inconnue que Kerner seul pourrait nommer. Mais il se garde bien de la présenter à personne. Une couronne de soucis orne le front de cette pâle beauté. Une longue tunique brillante, et cependant de demi-deuil, ondule autour des perfections sculpturales de son corps divin. Elle tient dans sa main droite une flèche d'or. Interrogée par les masques, elle répond : « Je suis l'amour qui fait mourir, » d'un ton qui glace le rire sur la lèvre des curieux. Cependant Karl, fasciné par ces charmes étranges, veut valser avec la dame aux soucis, et Ary suit d'un œil hagard le couple qui s'éloigne enlacé.

On annonce : le capitaine Satan! A ce nom et à la vue de M. de Lambech dans son costume d'officier de la milice infernale, M. de Stamberg

n'est pas moins troublé que tout à l'heure Ary à la vue de l'Ange de minuit. C'est que ce déguisement, le comte le portait dans la nuit fatale dont le souvenir le courbe devant le fils de sa victime. Un pareil costume sur le dos du jeune baron, c'est une sommation impérieuse, une mise en demeure à l'adresse du père de Marguerite.

On ne peut pourtant pas laisser s'accomplir le mariage expiatoire que réclame le nouveau capitaine Satan. L'épée des combats singuliers, que le drame moderne ne laisse guère dormir dans le fourreau, tranchera le nœud gordien de la situation. Karl provoque celui qui veut être son beau-frère malgré lui. Le baron refuse toute rencontre, soit avec le fils, soit avec le sauveur du gentilhomme dans la famille duquel il entrera, dit-il, envers et contre tous. Mais Karl le frappe au visage, et cet affront change en une ardeur inextinguible de vengeance les résolutions pacifiques de M. de Lambech. On court donc aux épées. C'est Karl qui combattra le premier l'époux effrayant qui menace sa sœur. S'il succombe, Ary lui succèdera. Karl, blessé au poignet, ne peut plus tenir son arme. Ary la relève, et l'autre, un vaillant du moins, fait face à ce nouvel adversaire, sans vouloir même un repos entre les deux reprises. Je n'ai pas parlé du décor dans lequel ces hommes jouent vie contre vie : figurez-vous un bois sinistre ; un sol poudré à blanc par la neige, et les arbres étendant leurs branches couvertes de frimas comme les bras d'autant de fantômes. Les combattants et leurs témoins n'ont pas pris le temps de quitter leurs costumes de bal masqué, ce qui vous donne à peu près une reproduction du tableau populaire d'un habile pinceau moderne : *le duel de Pierrot*. Une horrible vieille ridée, courbée en deux et tout de noir habillée, dont on voit les œuvres et non la personne sur la toile de M. Gérôme, rampe plus qu'elle ne marche sur les planches de l'Ambigu, qui vont être ensanglantées. Je n'ai pas besoin de vous la nommer : c'est l'Ange de minuit. Il paraît qu'en ce moment il n'est pas seulement visible pour Ary Kerner ; car, avant de placer leurs amis, les seconds ont ordonné à cette mendiante de balayer le sol avec un rameau. On n'a pas pris garde à certaine serpe, réduction plus portative de la faux traditionnelle, que la terrible vieille cache à demi sous ses longs voiles de deuil.

Vous rappelez-vous le combat de Faust et du capitaine Valentin, traîtreusement terminé par l'intervention du fer diabolique de Méphisto? Telle la Mort s'approche par derrière du baron de Lambech et fait le geste de le faucher à la racine. En même temps, l'épée d'abord inhabile du docteur, comme guidée par un bras plus sûr que le sien, trouve le chemin de la poitrine de son adversaire, qui roule expirant dans la neige : « Je m'appelle aussi justice, » dit en se redressant la protectrice de M. Ary Kerner.

Jusqu'à présent, la partie qu'il joue de compte à demi avec la Mort n'a donné que des bénéfices au docteur. Mais attendez la fin! Au moment où Ary Kerner, rayonnant de félicité, conduit à l'autel Marguerite doucement émue et tremblante de joie et de pudeur sous sa blanche couronne de fiancée qui va devenir épouse, l'Ange de minuit intervient et barre le chemin à ce jeune couple, que quelques pas à peine semblaient séparer du bonheur.

Le fantôme a effleuré Marguerite; elle pousse un cri, elle suffoque, elle tombe, elle se sent mourir. Ary, désespéré de l'impuissance à laquelle lui-même a condamné son art, pleure, crie, supplie. Il voudrait rompre le pacte maudit, le contrat immoral et assassin, et racheter son indépendance. Mais, s'il manque à la foi jurée, le monstre auquel il faut sa proie, se vengera sur la mère de son associé infidèle. Il veut la tête blanche ou la tête blonde, et la dernière complaisance qu'il témoigne à son protégé, c'est de lui permettre de désigner lui-même l'une ou l'autre aux coups du destin. Ary recule devant le parricide qui lui conserverait sa fiancée. Il a le courage de dire à l'ange exterminateur : « Prends l'autre; » et l'autre,—c'est-à-dire la Marguerite des Marguerites, sa bien-aimée, sa vie, son espoir et sa lumière, l'ange de toutes les heures,—va avoir le tombeau pour lit nuptial. C'en est fait; mais non; la prière accomplira le miracle impossible à la science. Toute une famille agenouillée et presque tout un peuple demandent au Dieu de miséricorde la vie de cette enfant qui a vu si peu de printemps depuis son berceau. Les cloches sacrées résonnent; l'orgue élève vers le ciel des sons suppliants. Le docteur, trop savant pour n'avoir pas oublié les formules sacrées qu'une mère pieuse apprit naguère à son enfant, le docteur, vaincu et converti, plie les genoux, joint les mains et humilie du fond du cœur la science devant la foi. La *Mort* est vaincue et se retire sans frapper.

Tel est ce drame, que j'ai voulu analyser complétement. Quelques beautés supérieures et nouvelles, l'esprit semé dans le rôle du baron de Lambech, qui n'a rien de commun avec les traîtres ordinaires du boulevard, les péripéties émouvantes des derniers tableaux, la couleur chrétienne du dénoûment, le nom des deux auteurs qui n'appartiennent pas à la littérature courante de l'Ambigu, m'ont paru mériter une attention prolongée. La manière dont ce drame est interprété offre aussi un intérêt particulier. Deux débutants : Mlle Méa, qui jouait naguère, non sans succès, la tragédie à l'Odéon, et M. Paul Bondois, qui arrive, je pense, d'un long séjour en Russie, ont tous deux été applaudis de manière à rendre inutiles les bravos stipendiés. Si le second théâtre français, qui se livre avec tant de courage et de persévérance à la recherche et à l'éducation des tragédiennes, n'est pas arrivé encore à nous donner même la monnaie de Mlle Rachel, il est incontestable qu'en favorisant chez ses pensionnaires l'étude assidue des modèles impérissables, il prépare pour le drame quotidien des interprètes de meilleure lignée. Distinction, noblesse, sobriété, autorité de la parole, jeu intelligent de la physionomie et puissance du geste, voilà les qualités par lesquelles Mlle Méa s'assure dès aujourd'hui une place exceptionnelle parmi les célébrités du mélodrame. M. Bondois se recommande par une vraie sensibilité, une chaleur sans emphase. On pourrait seulement lui reprocher çà et là de la mignardise dans les inflexions de la voix et un certain abus des notes de tête. M. Castellano est excellent dans le personnage du baron de Lambech. Je crois cet artiste appelé à se rapprocher quelque jour du théâtre de la place de la Bourse ou du Gymnase, et à tenir brillamment son rang parmi les interprètes de la comédie moderne.

L'Odéon, toujours occupé de ses tragédiennes, a repris, pour Mlle Ka-

roly et Tordeus, *une Fête de Néron*, de feu Alexandre Soumet et de M. Belmontet, un grand succès d'il y a trente ans, le triomphe de Ligier, le triomphe de Mlle Georges, la plus majestueuse des Agrippines. *Une Fête de Néron* apparut à l'heure où la littérature se partageait en deux camps ennemis, où romantiques et classiques se battaient à armes trop souvent discourtoises. L'œuvre remarquable de M. Belmontet et d'Alexandre Soumet fut une tentative de conciliation à laquelle les deux partis se trouvèrent forcés de battre des mains. C'était une de ces victoires comme Casimir Delavigne en remporta plusieurs, et par lesquelles s'honorent, en littérature aussi bien qu'en politique, ceux que l'on peut appeler des Girondins; victoires stériles, si l'on considère le résultat définitif, mais non sans gloire pour leurs auteurs. J'ai trouvé généralement le feuilleton de 1861 trop peu sensible aux couleurs restées éclatantes, aux grands vers sonores qui remplissent cette *Fête de Néron* de leur pompe et de leur bruit. C'était une tentative illogique, incomplète, mais non pas vulgaire, et le digne enfantement de deux cerveaux poétiques.

Pour passer des théâtres aux salons, quelle transition plus naturelle que le nom du comte Jules de Castellane, qui donna des proportions si larges au spectacle de société? Ce Mécène original et magnifique vient de mourir subitement à Marseille, et son regrettable trépas a réveillé les souvenirs d'une vie toute remplie par le goût des arts. Il fut certainement un de leurs patrons les plus actifs et les plus zélés. Littérature et musique, peinture et sculpture, il avait l'amour de toutes les formes les plus délicates sous lesquelles se manifestent les esprits créateurs. Son hôtel du faubourg Saint-Honoré, ses réceptions, comptaient parmi les merveilles du monde parisien.

Les deuils éclatants se sont multipliés dans ces derniers temps; trois grandes familles viennent de perdre leur chef : les Tascher de la Pagerie, les Montmorency-Luxembourg, les d'Arenberg.

M. le comte de Tascher avait soixante-quatorze ans, et était le chef de la branche de la Pagerie qui, dans le XVIIIe siècle, se fixa aux Antilles. Il avait servi avec éclat sous le premier Empire et avait été aide de camp du prince Eugène, qui parle souvent de lui dans sa correspondance. Il le suivit en Bavière, où il avait épousé déjà la princesse de la Leyen. Il s'y fixa et reçut le grade de lieutenant général. L'année 1852 vit le retour en France et l'entrée toute naturelle au Sénat de ce personnage éminent. Il était cousin-germain de l'Impératrice Joséphine, et, par conséquent, grand-oncle, à la mode de Bretagne, de Napoléon III. Il laisse cinq enfants : un fils qui a succédé au titre du duc de Dalberg, la comtesse Stéphanie, qui écrit, dit-on, les Mémoires du temps, et passe, à bon droit, pour l'une des femmes les plus spirituelles de notre siècle, la comtesse du Roys et de Waldner, la baronne de Gise. Les Tascher remontent très-authentiquement à un Aimeri Tascher, qui figure parmi les donateurs de l'abbaye de Saint-Maixent, en 1142, et dont le fils se croisa.

Est-ce sous l'influence de ces pertes réitérées? Le jeudi de la mi-carême a été assez pâle dans le grand monde. Les masques d'élite n'ont

pas eu de bal solennel. On leur promet une revanche pour après Pâques. En attendant, les soirées musicales se multiplient avec beaucoup d'éclat, particulièrement dans le monde officiel, et sont des plus suivies. Les samedis de l'Hôtel de ville continuent à réunir hebdomadairement l'élite des exécutants et des amateurs. Samedi dernier, l'orchestre sans pareil de la Société des concerts du Conservatoire s'est fait entendre dans les salons du ministère d'Etat, si magnifiquement hospitaliers. Son Excellence et la comtesse Walewska donnent encore, samedi prochain, une nouvelle soirée musicale qui sera, sans nul doute, égale à la première. Les concerts des Tuileries, ceux de M. le président du Sénat, la soirée du ministère de la Justice, où l'on a eu les plus célèbres virtuoses du chant italien, quelques autres réceptions de même charme et d'égale splendeur, défrayent notre carême parisien.

HENRI DE PÈNE.

OPÉRA : 1re représentation de *Thannaüser*, de M. RICHARD WAGNER.

La première représentation de *Tannhaüser* a eu lieu, hier 13 mars, sur le théâtre de l'Opéra. Cette représentation a été l'une des plus intéressantes et aussi l'une des plus agitées auxquelles nous ayons assisté depuis longtemps. La mise à l'étude de *Tannhaüser* date de près de six mois, et, pendant ce temps, l'œuvre et le nom de M. Wagner ont été passionnément discutés à l'avance. Les lenteurs des répétitions, des conflits portés devant les tribunaux, la publicité donnée aux débats intérieurs suscités par les exigences ou par les scrupules de l'auteur, avaient surexcité la curiosité publique. On se plaisait à exagérer les bizarreries du maître étranger; certains ridicules étaient complaisamment jetés sur son caractère; on lui tenait rancune de la haute protection qui lui ouvre, à juste titre, les portes de notre première scène. Ces méfiances préconçues, les rivalités attentives, tous les sentiments et tous les intérêts les moins propices à la saine appréciation d'une œuvre nouvelle, s'étaient donné rendez-vous. Il faut le dire, contrairement à l'usage traditionnel des premières représentations, les amis formaient, dans cette nombreuse assemblée une manifeste minorité. Mais d'incontestables beautés ont vaincu ces dispositions peu favorables et fait éclater, plus d'une fois, d'unanimes applaudissements. On n'en a été que plus sévère envers d'autres parties de l'œuvre, qui ont payé pour les morceaux applaudis. Aux représentations suivantes, l'effet des beautés s'accroîtra, les taches disparaîtront. Une œuvre réussit et se fonde par la présence de grandes qualités plus que par l'absence de défauts.

Nous n'avons ni le temps ni le dessein d'entrer ici dans l'examen ni dans la critique de l'œuvre de M. Richard Wagner. Constatons seulement que l'Opéra a bien fait d'accueillir le *Tannhaüser*. L'art trouve son compte dans toutes les hardiesses, et les agitations vont mieux à la vie d'un grand théâtre que le calme plat.

ÉMILE PERRIN.

BIBLIOGRAPHIE

Réflexions sur la Miséricorde de Dieu, par la duchesse de La Vallière; suivies de ses lettres et des sermons pour sa vêture et sa profession. Nouvelle édition, revue, annotée et précédée d'une étude biographique par M. Pierre Clément, de l'Institut. — Techener, 1860.

L'année 1860 a décidément un caprice pour Mlle de La Vallière. Au mois de mai, un poëte donnait à sa biographie le charme d'un roman; et voici qu'au déclin de l'automne, un membre de l'Institut, M. Pierre Clément, reprend cette histoire intime, par ses côtés les plus austères, avec une érudition qui unit l'agrément à la sévérité. Si la plume d'un spirituel fantaisiste a pu paraître quelquefois un peu profane, rassurez-vous : vos impressions trouveront un correctif dans ces deux volumes, destinés à obtenir un succès d'édification dont la publicité n'alarmera point Mlle de La Vallière.

L'idée est heureuse d'avoir ainsi réuni tous les écrits dont l'ensemble complète le tableau touchant de sa conversion. Ce sont d'abord les *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu par une dame pénitente.* Dans une préface substantielle, M. Pierre Clément résout, avec une sobriété judicieuse, toutes les questions que ce petit livre a soulevées. La plus importante est celle de son authenticité, sur laquelle s'est éveillé plus d'un doute, les uns croyant y reconnaître la main de la duchesse de Longueville, et d'autres l'attribuant à Mme de Montespan, qui pourtant n'a jamais passé pour une âme très-repentante. Nous n'entrerons pas dans ces controverses; bornons-nous à dire que ces deux hypothèses, contredites par les témoignages contemporains et l'autorité d'une tradition séculaire, ne résistent guère à une lecture attentive. Outre les preuves matérielles, n'y a-t-il pas une sorte de démonstration morale dans ce cri de *miséricorde* qui s'échappe sans cesse, à travers les larmes, et semble la signature même de l'illustre carmélite? M. Sainte-Beuve en a jugé ainsi par sentiment : faisons comme lui, et ne nous privons pas, en lisant ces pages, du plaisir de ranimer un instant la figure aimée, de croire à sa présence et d'entendre les battements de son cœur, sous l'effort même qui trop souvent paraît le comprimer.

Car, il faut s'y attendre, notre curiosité ne sera qu'à demi satisfaite. Habitués que nous sommes aux confessions que n'inspire pas la pensée chrétienne, nous les trouverons peut-être bien discrètes ces confidences mystiques d'une âme qui veut oublier la terre et ne parle qu'à Dieu, sans

songer que nous sommes là pour noter ses soupirs et les interpréter. Oui, nous nous étonnerons qu'agitée par tant d'orages, elle nous dérobe le drame passionné de sa vie, à la veille du dénoûment qui transforme la pécheresse en martyre et en sainte. De nos jours, les rédemptions sont plus bruyantes et ne s'accomplissent pas avec autant de simplicité et de réserve.

Mais cette pudeur des souvenirs n'est-elle pas un argument de plus qui persuade l'imagination et la transporte comme naturellement dans l'oratoire mystérieux où s'incline, agenouillée devant la croix, celle que l'amour infini et immortel pouvait seul guérir des blessures de l'amour périssable? N'en doutons plus, elle est bien là, n'osant regarder en face son passé, de peur d'en éprouver encore la coupable douceur; et, quand les vagues images, évoquées par le repentir, traversent un instant sa conscience, elles ne se présentent plus que purifiées par un soudain et salutaire effroi. Voilà pourquoi plus d'un chapitre ressemble moins à un épanchement personnel qu'à une paraphrase des textes sacrés. On dirait parfois une suite d'oraisons détachées d'un de ces livres pieux qui ne portent pas la marque de l'auteur, et se réduisent à n'être que la formule émue de la prière, pour s'ouvrir plus sûrement la voie des âmes les plus humbles et les plus oubliées.

Et pourtant, bien qu'elle semble fuir les allusions, il arrive que ses réticences mêmes deviennent des aveux. « O mon Dieu ! s'écrie-t-elle, si, pour m'imposer un châtiment convenable à mes offenses, vous voulez que, par des devoirs indispensables, je reste encore dans le monde, pour y souffrir sur *ce même échafaud* où je vous ai tant offensé; si vous voulez tirer de mon péché ma punition même, en faisant devenir les *bourreaux* de mon cœur ceux que j'en avais faits les *idoles, paratum est cor meum, Deus !* Mon cœur est tout prêt, ô Seigneur! » Sous ce gémissement, ne devinez-vous pas toutes les humiliations dont l'abreuva l'insolent triomphe de sa rivale, et cette indifférence cruelle dont elle subit l'ingratitude avec une patience que nous appellerions angélique, si elle n'avait été peut-être un reste d'espoir?

On soulignerait ainsi volontiers chacun des traits par lesquels se trahit involontairement l'anonyme, et les anecdotes serviraient de commentaires. Ainsi, lorsqu'elle se plaint d'être *absorbée dans son orgueil*, lorsqu'elle supplie le Seigneur « d'enchaîner sa vaine gloire et son *ambition*, qui, comme des chevaux furieux, l'entraînent vers le précipice, » ne vous hâtez pas d'affirmer que ces lignes ont été tracées par Mme de Montespan, et non par celle qu'on surnommait la petite Violette. Lisez plutôt l'excellente notice de M. Pierre Clément, et elle vous apprendra qu'un jour, en présence de la cour et de l'armée, la timide amante de Louis XIV osa, malgré la bienséance et l'étiquette, prendre le pas sur le carrosse de la reine, et la braver hautement pour courir à toute bride à la rencontre du roi. Pourquoi ce souvenir ne lui reviendrait-il pas plus tard comme un remords? Quand la passion a emporté la raison, toutes les contradictions deviennent possibles.

Pourtant le prestige enchanteur de sa physionomie, le trait constant de son caractère, celui qui domine ici par-dessus tout, et accuse sans cesse la ressemblance, c'est éminemment la faiblesse d'une nature tendre

qui se défie d'elle-même, et cherche partout autour d'elle des encouragements ou des soutiens contre ses secrètes défaillances. « Je travaille à sortir du péril, écrit-elle au maréchal de Bellefonds, mais c'est trop nonchalamment, je le dis à ma honte. Je ne tiens plus qu'à un fil; aidez-moi, je vous prie, à le rompre. *Grondez, menacez, traitez-moi durement* : il le faut. »

Ces affectueuses rudesses ne lui manquèrent pas. Dans cette sainte phalange d'amis chrétiens qui lui prêtèrent l'appui de leur bras pour l'aider à gravir le chemin de la croix, la figure de Bossuet se détache avec autorité et douceur. Il reconnut dès l'abord que Dieu avait jeté dans ce cœur les fondements d'un éclatant exemple; et il la guida vers le cloître avec tous les ménagements que lui inspirait son sublime bon sens, éclairé par sa profonde expérience des volontés humaines. C'est vraiment un touchant plaisir que de voir avec quelle sympathique inquiétude il suit les opérations de l'Esprit saint dans cette conscience délicate, qu'il n'ose précipiter trop ardemment, tout en appelant de ses éloquentes prières le jour du triomphe désiré qu'il prophétise. Ecoutons ce langage qui rehausse encore, s'il est possible, Mlle de La Vallière par le prix que son glorieux directeur attache à son salut : « Il ne faut pas l'engager à plus qu'elle ne pourrait soutenir; assurons le principal, et rompons peu à peu des liens qu'une main plus forte que la sienne aurait brisés tout à coup. » De toutes ces attaches, la plus redoutable était la résistance de Louis XIV, dont la majesté s'offensait probablement de voir qu'on pût se repentir d'avoir été honoré de ses grâces passagères. L'idée du cloître troublait la sécurité de ses inconstances, elle lui faisait peur; il n'entendait pas ainsi la pénitence, et jugeait plus commode de la pratiquer en persécutant les jansénistes et les hérétiques. Ajoutez à cette opposition royale les rumeurs malveillantes de la cour, qui n'avait plus d'intérêt à se montrer charitable pour la favorite déchue. « Ici, dit Bossuet, on a couvert cette résolution d'un grand ridicule : j'espère que la suite en fera prendre d'autres idées. » Aussi, ne perdant pas courage, il ajoutait : « Il me semble qu'elle avance un peu ses affaires, à sa manière, doucement et lentement, sans qu'elle fasse aucun mouvement. Mais, si je ne me trompe, la force d'en haut soutient intérieurement son action, et la droiture qui me paraît dans son cœur entraînera tout. »

Le jour de la séparation devait arriver. Pour Bossuet, ce fut le jour du miracle, si j'en juge par une lettre où son allégresse fait explosion comme en un cantique d'enthousiasme. « En vérité, s'écrie-t-il, ses sentiments ont quelque chose de si divin que je ne puis y penser sans être en de continuelles actions de grâces! La marque du doigt de Dieu, c'est la force et l'humilité qui accompagnent tous ses desseins. *Cela me ravit et me confond* : je parle, et elle fait. J'ai les discours, elle a les œuvres. Quand je considère ces choses, j'entre dans le désir de me taire et de me cacher, et je ne prononce pas un seul mot où je ne croie prononcer ma condamnation. » N'êtes-vous pas ému d'entendre le saint évêque s'humilier ainsi devant son œuvre, et trembler pour lui-même en face de celle qu'il a sauvée?

Aussi avec quelle émotion sa voix, que déjà les chaires ne connaissaient

plus, va-t-elle rompre son silence pour célébrer ces nouveautés bénies ! « Je prie Dieu, écrit-il à la mère Agnès, que je puisse porter à cette âme une bonne parole. *Mon cœur l'enfante,* et je ne sais ni quand ni comment elle sortira. Priez-le, ma chère mère, que cette parole sacrée, conçue éternellement dans le sein du Père, et enfin revêtue de chair pour se communiquer aux hommes mortels, *possède mon intelligence.* »

Tout devait être grand, dans ce parfait holocauste : l'hostie, comme le ministre qui l'offrait. C'était un de ces spectacles que la Providence semble avoir ordonnés avec un souverain calcul pour combiner les éléments les plus choisis d'une émotion destinée aux lointains retentissements. Ce fut comme le chef-d'œuvre d'un divin artiste.

Mais vainement la victime cherche désormais à cacher sa vie, à s'ensevelir dans le cercueil. L'obscurité religieuse dont elle s'enveloppe devient son auréole, et ne saurait la dérober aux regards, disons mieux, à la tendresse de la postérité. Tout ce qui la touche est consacré. Je n'en veux pour preuve que le pieux respect avec lequel M. Pierre Clément recueille les moindres lignes échappées à cette main gracieuse qui eût voulu les condamner à l'oubli. Ces lettres qu'elle recommandait si instamment au maréchal de Bellefonds de ne montrer à aucun de ses plus intimes amis, les voilà qui arrivent toutes à notre adresse, et chacun de nous pourra contempler ces précieuses reliques. Celle qui se croyait à peine digne de la pitié, celle qui *s'humiliait jusqu'au centre de la terre,* est à jamais vouée à une admiration qu'elle n'eût désiré subir que comme une expiation dernière. Nous pourrons la suivre dans toutes les stations de son calvaire.

En l'éclairant de ses pures lumières, la grâce trouvait un sanctuaire tout préparé dans cette âme capable de tous les engagements généreux. Le principe de ses fautes allait devenir celui de sa réhabilitation. Car ce fut encore l'amour, mais tourné vers la source éternelle de l'Etre, qui décida de sa vocation. La crainte des rigueurs divines y fut étrangère. Le monde lui avait enseigné le sacrifice : elle en fit ses délices, et s'immola sans effort, avec une simplicité d'héroïsme qui n'eut d'égal que le désintéressement de sa première et unique passion.

L'idéal est là, dans la chute comme dans la réparation. Aussi comprendra-t-on qu'à nos yeux cette supériorité morale domine la question littéraire, ou plutôt, l'une explique l'autre. Qu'importe, en effet, que Mlle de La Vallière n'ait pas ce qu'on appelle proprement de l'esprit? Elle a mieux : je veux dire une candeur de caractère, une élévation de pensée et une délicatesse de sentiments, qui, sans le vouloir, rencontrent l'éloquence. L'étincelle lui manque, j'en conviens, mais elle possède la flamme qui ne s'éteint pas. Nulle lecture ne fait mieux sentir la toute-puissance du fond sur la forme, et cette vertu de bien dire que peut développer tout à coup, même dans une intelligence ordinaire, l'habitude des hautes et sereines régions.

Remercions donc M. Pierre Clément d'avoir fait bonne justice des prétendues corrections qui avaient altéré jusqu'ici le texte des éditions précédentes. Il lui a rendu sa franchise d'accent, il en a rétabli le premier jet; il a réduit à néant l'opinion de certains bibliophiles qui font à Bossuet l'injure de mettre sur son compte ces maladroites retouches

dont la fausse élégance a déguisé trop longtemps d'heureuses hardiesses sous le vernis vulgaire d'un goût pusillanime. Sur ce point, la discussion n'est plus possible. Non, Bossuet n'est pas coupable de ces mutilations. Mais une part de collaboration involontaire lui revient dans plus d'un chapitre où l'on ne refusera pas de reconnaître comme le voisinage de sa bienfaisante inspiration. Son souffle ne semble-t-il pas circuler dans le passage suivant : « Le moyen d'établir un vrai contentement sur des biens qui s'échappent lorsque nous croyons les posséder avec le plus de sûreté; et quelque chose de fixe sur une créature changeante et sur des moments qui ne font que couler! Le moyen de considérer autrement ce qui se fait dans le monde, que comme la scène d'une comédie dont il semble que Dieu permet à la fortune d'ordonner tous les personnages, et de distribuer les biens, la gloire et les plaisirs dans lesquels s'endorment la plupart des hommes du monde, pour ne trouver à leur réveil et à la fin de l'acte qu'une pure fumée entre leurs mains! » L'inexpérience même de la période semble indiquer un écho qui reproduit. Ailleurs tressaillent les mystiques ardeurs de l'extase. On croirait entendre sainte Thérèse. Chaque lecture a laissé son empreinte. Ici, c'est la Bible; là, l'*Imitation*; plus loin, ce sera le prolongement d'une conversation fécondée par la méditation personnelle; partout se révèle l'œuvre naïve d'un esprit soumis qui suit l'impulsion, s'ouvre de tous côtés à la parole, se fait une joie de son abandon, et abdique devant l'autorité des enseignements dont il est avide. Ne disait-elle pas : « Vous savez, Seigneur, combien aisément je prends les impressions des personnes que je fréquente, avec quelle facilité je fais le bien avec les bons, le mal avec les méchants; changez donc toutes mes amitiés et mes habitudes, afin que dans le choix et la distinction de mes amis je ne cherche pas à me divertir, mais à m'édifier, et à me remplir le cœur de vérités éternelles. » Plus d'une fois aussi, l'on pourrait signaler la contagion de cette subtilité précieuse et maniérée, à laquelle le génie lui-même a payé tribut : quand la ferveur baisse, la rhétorique vient à son secours, et se met en frais de beau langage pour la ranimer. Ne serait-ce pas dans un moment de fatigue et de sécheresse que Mlle de La Vallière aurait écrit la phrase que voici : « Il est vrai, Seigneur, que si l'oraison d'une carmélite qui n'a plus qu'à se remplir de vous est comme une douce cassolette qu'il ne faut qu'approcher du feu pour rendre une odeur très-suave, celle d'une pauvre créature qui est encore attachée à la terre, et ne fait que ramper dans le chemin de la vertu, est comme ces eaux bourbeuses qu'il faut distiller peu à peu pour en tirer une utile liqueur. » Est-il téméraire de croire qu'ici le Saint-Esprit commence à perdre tout ce que la métaphore a gagné? Mais pourquoi nous arrêter à des critiques qui prouveraient uniquement que l'âme intérieure du livre nous échappe? Tournons plutôt la feuille, et admirons sans réserve ces élans d'une prière qui purifie les lèvres : « Seigneur, regardez-moi comme l'humble Cananée, comme une pauvre chienne qui s'estime trop heureuse de ramasser les miettes qui tombent de la table où vous festinez vos élus! Regardez avec pitié la pécheresse qui, tout enflammée du feu de ses convoitises, vous demande, comme la Samaritaine, une goutte de cette eau vive avec laquelle vous étanchâtes

tout d'un coup dans son âme la source et la soif du péché. Faites que comme Madeleine, j'arrose vos pieds de mes larmes, et qu'en tâchant de vous aimer beaucoup, j'essaye d'effacer la multitude de mes crimes. C'est vous que j'ai choisi pour mon bien-aimé. » Voilà des cris partis des entrailles. Si quelque puriste trouve les phrases boiteuses, rappelons-lui que M[lle] de La Vallière, elle aussi, boitait légèrement; et cette infirmité n'était chez elle qu'une grâce de plus. On ne songe point aux misères de la diction, quand une fois on est entré en intimité avec cette nature choisie. On lui pardonne ses faiblesses de style comme toutes les autres. N'a-t-elle pas rendu le repentir plus aimable que l'innocence même?

GUSTAVE MERLET.

LE PARLEMENT DE PARIS, par M. Charles Desmaze, juge d'instruction au tribunal de la Seine, officier de la Légion d'honneur. Paris, 1860. Cosse et Marchal, éditeurs.

Les lecteurs de la *Revue Européenne* n'ont pas oublié l'étude bibliographique si remarquable consacrée, par un spirituel critique, à l'ouvrage de M. Desmaze sur le *Parlement de Paris*. L'appréciation était bien digne de l'œuvre du savant magistrat, et l'historien de cette grande institution judiciaire avait trouvé un commentateur délicat, ingénieux à mettre en relief le mérite de ses recherches et l'intérêt de son travail.

Ce livre, publié en 1859, et dédié à M. Delangle, garde des sceaux, a été promptement épuisé. On devait s'y attendre. Les ouvrages consciencieux, lentement élaborés, écrits sous la double inspiration du patriotisme et du respect littéraire, sont rares, et les hommes spéciaux, aussi bien que les lecteurs qui conservent le culte des études historiques, étaient désireux de connaître l'ouvrage d'un magistrat parlant de la magistrature.

Une seconde édition de l'*Histoire du Parlement de Paris* était donc devenue nécessaire. Rien de plus facile, dira-t-on. Deux mots ajoutés sur la couverture, au besoin quelques lignes de préface insérées en tête du nouveau volume, et le *bon à tirer* : voilà bien le procédé à la mode pour la plupart des réimpressions. Mais il existe un petit nombre d'écrivains d'élite, hommes d'étude et de science, qui, jaloux de perfectionner leurs œuvres, suivent avec intelligence le conseil de Boileau, et ne voient dans une nouvelle édition que le moyen de *polir* l'ouvrage déjà soumis au jugement du public. Avons-nous besoin d'ajouter que M. Desmaze est un de ces chercheurs infatigables qui croient n'avoir rien fait tant qu'il reste quelque chose à faire, et dont l'esprit laborieux ajoute chaque jour une observation nouvelle ou un document inédit au travail de la veille? Sous cette préoccupation constante, l'honorable magistrat a profité du succès de son livre pour le revoir, le refondre, le compléter et lui imprimer un caractère d'exactitude et d'autorité en rapport avec l'importance

du sujet. En rendant la justice, comme en retraçant les fastes glorieux de son histoire, il faut viser, sinon prétendre à l'infaillibilité.

Grâce aux remaniements considérables que l'auteur a fait subir à son livre véritablement revu, corrigé et augmenté, il nous est permis de venir glaner dans le champ où M. Léopold Monty a su ici recueillir, avant nous, une si riche moisson, et notre part est encore assez belle, Dieu merci, comme on peut en juger par la simple nomenclature des chapitres nouveaux qui distinguent cette seconde édition. Citons d'abord des documents inédits sur les *Gages et Epices* qui formaient le traitement des magistrats d'autrefois, question récemment remise à l'ordre du jour par la sollicitude du gouvernement de l'Empereur. Le chapitre des *Appels* s'est enrichi de deux chartes de Philippe le Bel, empruntées à un cartulaire du XIIIe siècle. Enfin les lecteurs de la première édition s'arrêteront de nouveau avec fruit sur la *nomination* des membres du parlement, sur leur *réception* et *l'inamovibilité* de ces magistrats. On voudra consulter des remarques curieuses sur les *gens du roi* et sur leurs *prérogatives*, sur le *style du parlement* et sur les *avocats*, dont la plus ancienne charte écrite, celle du barreau de Bayeux, est empruntée au manuscrit de Rosny, du commencement du XIVe siècle. Le *rôle politique* du parlement sous la Ligue et sous la Fronde y est retracé. On remarquera surtout l'arrêt rendu par contumace contre Coligny et les lettres et harangues de Henri IV, empreintes de cette franchise cordiale qui caractérise le bon roi : « Aidés-moi, écrivait-il aux membres du parlement, et vous cognoitrés que vous ne pouvés avoir un meilleur roy qui vous aime plus et qui doubte moins hasarder sa vie. »

Cette illustre compagnie, dont les souverains réclamaient le loyal concours, était digne de cette glorieuse mission, et M. Desmaze, tout en n'en dissimulant pas les heures de défaillance, s'est attaché à mettre en relief les sublimes dévouements et les nobles caractères qui illustrèrent le parlement français. Entre tous, nous remarquons Savaron, *Arvenorum deus*, demandant, dans un discours mémorable, la suppression de la vénalité des offices aux états généraux de 1614.

Nous n'en finirions pas si nous voulions citer tous les développements ajoutés à cette seconde édition avec une sollicitude intelligente, tous les détails précieux pour l'histoire générale de l'organisation judiciaire de la France, tous les faits classés avec méthode et formant un recueil aussi instructif qu'attrayant. Mentionnons néanmoins, au courant de la plume, les Notes sur le personnel du parlement, curieuses comme une page de Saint-Simon; enfin la liste des Premiers-Présidents, des Procureurs généraux de la cour de Paris et des Bâtonniers de l'ordre des avocats, continuée jusqu'à nos jours pour former le *livre d'or* de la magistrature et du barreau de France, rameaux du même tronc, qui, formant une nouvelle échelle de Jacob, nous permettent de remonter jusqu'à l'origine de cette glorieuse compagnie, dont le souvenir, comme le dit très-bien M. Desmaze, rayonne, malgré ses fautes, sur celles qui lui ont succédé.

FÉLIX RIBEYRE.

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE

14 mars 1861.

Mon cher directeur,

Londres a assisté cette semaine aux adieux du grand parti whig. Suivant l'habitude anglaise, c'est dans un banquet que ces anciens compagnons d'armes se sont donné pour la dernière fois l'accolade fraternelle. Ce banquet était offert à sir W. Hayter, qui, depuis longues années, occupait le poste de *whipper in* du parti dans la chambre des communes. Le *whipper in*, mot à mot *le fouetteur*, exerce une importante fonction parlementaire qui consiste à surveiller les membres de l'opinion qu'il représente, à les tenir en haleine, à les prévenir en temps utile pour qu'ils puissent prendre part aux votes importants, à réchauffer les tièdes, à ramener les dissidents, à récompenser les fidèles à l'aide des faveurs que le parti met à sa disposition quand il est au pouvoir. Dans ce cas, en effet, le *whipper in* entre dans le cabinet en qualité de secrétaire de la trésorerie. Mais, lorsque l'opposition gouverne, la fonction devient une œuvre toute d'abnégation et de dévouement. Il faut donc pour la remplir un homme sûr, actif, riche, répandu, autorisé, qui sache servir de trait d'union entre les ministres et une foule de membres d'humeurs ou d'opinions plus ou moins divergentes. Sir W. Hayter a été cet homme pendant bien des années; nul mieux que lui n'a su discipliner la cohorte libérale et la pousser en masse vers l'urne du scrutin aux grands jours de lutte parlementaire. L'heure a sonné enfin pour la retraite; l'âge était venu, les temps étaient changés. Un grand mot a été prononcé à ce banquet, présidé par lord Palmerston, et dans lequel les parlementaires de vieille date se séparaient de leur associé politique avec force démonstrations d'estime et de reconnaissance; un grand mot a été prononcé : la chambre des communes tourne à l'indépendance!

C'en est fait maintenant de ces grands hommes d'Etat anglais qui jouèrent un si grand rôle dans les affaires du royaume-uni et dans celles du monde entier. Quelques débris de l'antique phalange restent seuls sur la scène : ils s'appellent Palmerston, Russell, Derby; vastes personnalités qui suffisaient à absorber un parti à leur suite; hommes sortis des rangs de la haute aristocratie, rompus dès la jeunesse à la vie politique et aux puissantes traditions, indépendants de naissance, indépendants de fortune, qui savaient et pouvaient s'imposer et se faire reconnaître.

Les derniers s'en vont; ce sont des hommes nouveaux qui sont destinés

à leur succéder, parvenus de talent qui n'ont ni l'autorité, ni l'inflexibilité de ces patriciens, ni l'esprit de progrès tempéré des plébéiens de génie qui, à un point donné, recevaient l'adoption de la grande famille aristocratique.

A mesure donc que ces chefs ont disparu ou qu'ils ont vieilli, cette grande union, cette discipline, qui caractérisaient les partis dans le régime parlementaire anglais, ont disparu aussi. Jadis deux ou trois *leaders* se partageaient la chambre; ils étaient toujours suivis, toujours sûrs de l'appui des leurs; maintenant il n'est plus un homme d'Etat pour tenir la majorité dans le pli de sa toge; la chambre des communes ne relève plus que de la chambre des communes.

Durant cette dernière quinzaine, tour à tour le parti tory a été vaincu dans une question religieuse qui avait concentré toutes ses forces, et le cabinet libéral a été battu sur quatre points où, certes, la défaite lui a été sensible. La chambre a nommé tour à tour des commissions d'enquête pour réviser la constitution de l'amirauté anglaise, le système de défense militaire des colonies, le régime de paye et d'avancement dans la flotte. Et ce n'est point une coalition qui a fait éprouver ces échecs au ministère, c'est un accord de députés de toutes les nuances qui ont jugé nécessaire de porter la lumière dans l'effroyable désordre de l'administration anglaise.

Pourtant, avons-nous dit, le cabinet n'acceptait pas ces réformes; les tories n'y poussaient qu'à demi. Quelle est donc l'influence prédominante, quel est donc le chef qui a réussi à grouper à cinq reprises des majorités en dehors des partis eux-mêmes? c'est l'opinion publique!

Ce n'est pas d'hier qu'on fait usage en Angleterre de cette puissance; les whigs l'ont appelée maintes fois à leur aide pour balancer le poids de l'aristocratie; mais voici maintenant que leur alliée les déborde. Elle n'est plus un appoint; elle ne se traduit plus sous forme de pétition, elle exige, elle vote. La chambre des communes est devenue l'expression directe de sa pensée, et la chambre des communes, secouant le joug de ses chefs politiques, ne se contente plus de décider les affaires de l'Etat, elle prétend déjà les faire.

C'est, en effet, un grand empiétement sur le domaine exécutif, que ces quatre commissions administratives que la chambre vient de nommer pour opérer directement des réformes dans les services publics. C'est un empiétement qui peut même être dangereux à son heure. Il y a là mélange des pouvoirs, tendance de l'assemblée à oublier qu'elle n'est pas gouvernement, mais parlement. Que l'Angleterre y prenne garde!

Mais, sans préjuger l'avenir, c'est un symptôme qui suffit à éclairer toute la situation. Le cabinet actuel, que l'opinion publique vient de maltraiter si cruellement, ne puise pas moins en elle sa force et son existence même. La majorité, qui soutient lord Palmerston, est composée de toutes les nuances du parti libéral, depuis les whigs jusqu'aux radicaux; et, si l'on interrogeait ces différentes fractions sur toutes les questions intérieures, il est hors de doute que rarement il y aurait accord entre elles. Les libéraux modérés veulent différer la réforme électorale; les libéraux extrêmes la demandent sans retard; les premiers

entendent obtenir la paix en préparant la guerre; les seconds réclament des économies à tout prix, et le premier budget qu'ils voudraient atteindre, serait celui de la guerre. Sur cent autres points, on les surprendrait en flagrant antagonisme, et supposez que l'Angleterre pût être, pendant une session, isolée de l'Europe et du monde, vous pouvez être certain que la majorité plus compacte des tories, malgré ses divisions, parviendrait sans peine à rompre le faisceau mal attaché de la coalition libérale.

Mais il existe des questions extérieures; il existe une France, il existe une Italie, et c'est là que l'opinion publique vient resserrer les rangs des amis du cabinet. L'Angleterre veut la paix, l'Angleterre veut l'unité italienne, l'Angleterre veut l'alliance française, et le ministère, qui résume en lui la plus complète expression de ces trois vœux, se relève et domine les scrutins de toute la hauteur d'une politique nationale. Sur ce terrain, lord Palmerston et ses collègues deviennent indiscutables, parce qu'ils sont les hommes de la situation. Les tories, amis de l'Autriche, défavorables au Piémont, ne sauraient gouverner un mois sans tomber à leur tour sous la pression publique; ils ne se font pas illusion, du reste, et, sauf quelques membres extrêmes, ils s'abstiennent de peur d'être appelés par accident à une succession inacceptable; M. d'Israëli et les siens évitent avec soin tout vote sur les affaires intérieures qui pourrait entraîner la chute d'un cabinet qu'ils ne sauraient remplacer au Foreing-office, sans tomber aussitôt en désaccord avec l'opinion nationale.

On peut mieux juger de ce que nous avançons en relisant la séance du 8 mars dernier, où M. Gladstone et lord John Russell ont pris la parole en faveur de l'Italie. Leurs discours ont été accueillis avec la plus grande faveur par la chambre d'abord, dans le pays ensuite, et la presse s'est, en majorité immense, associée à l'esprit qui les avait dictés. Il n'en a pas été ainsi des quelques témoignages que lord John Russell a cru devoir donner à l'Autriche, en dehors de la question vénitienne. Lord John, en agissant ainsi, obéissait aux vieux sentiments politiques qui ont si longtemps prédominé en Angleterre, et que, malgré l'esprit le plus progressif, le ministre des affaires étrangères, singulièrement dogmatique d'ailleurs par caractère, ne saurait abdiquer complétement. Le peuple anglais, lui, a franchement rompu avec ces souvenirs du passé; la sympathie jadis acquise à l'Autriche est bien tombée, et je tendrais à croire que la défaite et l'affaiblissement de cette puissance n'ont pas été sans influence sur cette diminution de l'intérêt britannique envers un allié de moins en moins utile. M. Roebuck, qui a tenté, avec sa vivacité ordinaire, de prendre la défense de l'Autriche, n'a obtenu aucun succès, et les journaux lui ont demandé, sur un ton moins que convenable, s'il n'était pas vrai qu'il eût récemment obtenu personnellement une concession avantageuse pour une ligne de steamers entre Trieste et l'Angleterre.

C'est ainsi que l'opinion publique devient de plus en plus prédominante en Angleterre.

C'est sur cette force également que semblent vouloir s'appuyer les

chefs du mouvement qui vient de se produire en Pologne. Ils se sont empressés de demander au peuple ses armes, comme pour protester matériellement contre tout ce qui pourrait appeler l'emploi de la force. L'ordre a été rétabli à Varsovie presque aussitôt qu'il avait été troublé, et ce résultat a été dû en grande partie aux efforts du comité de la bourgeoisie et, jusqu'à un certain point, à l'esprit de conciliation montré par les autorités russes, qui paraissent avoir été écartées des mesures de rigueur par l'énergie avec laquelle les chefs polonais ont accompli le mandat qu'ils avaient assumé. Ce fut le 3 mars que le prince Gortschakoff reçut la députation; il la remercia du zèle qu'elle avait apporté dans ses fonctions et la pria de continuer à les exercer.

La procession, où plus de cent mille personnes réunies pour accompagner le convoi des victimes du 27 février, n'ont pas commis un seul acte de désordre, avait montré sans doute au gouverneur qu'il ne pouvait, en aucune façon, espérer faire mieux que les Polonais eux-mêmes pour la tranquillité publique. «Messieurs, au nom de l'ordre,» disaient les étudiants chargés de la police, et les groupes se dispersaient sans hésiter.

D'autre part, il était impossible au gouverneur de douter que, pour la première fois peut-être, un pacte d'alliance avait été conclu entre le parti conservateur et le parti libéral polonais. La démission simultanée de tous les maréchaux de noblesse était un fait de nature à l'éclairer. Durant ces dernières années, la Pologne a fait de grands progrès au point de vue de l'éducation politique. Les Russes ne l'ignorent pas, et leur conduite, dans toute cette affaire, semble inspirée de cette opinion.

Lorsque le prince demanda à la commission polonaise de continuer à exercer ses fonctions, c'est-à-dire de siéger en permanence jusqu'à l'arrivée de la décision de l'empereur Alexandre, la commission y consentit, mais elle posa ses conditions. Les principales étaient que ses délégués seraient toujours présents aux enquêtes commencées par la police, qu'on ne ferait aucune arrestation, aucun examen de témoins, aucune instruction criminelle sans son consentement ou sa participation.

Le prince, tout d'abord, n'accepta point ce pacte; il ne crut pas pourtant pouvoir le rejeter; il fit des réserves. Mais la commission fut plus absolue et maintint son premier programme. Le gouvernement crut alors devoir céder à la nécessité du moment; il annonça par une proclamation qu'une commission de huit personnes, choisie tour à tour parmi les vingt-quatre délégués de la bourgeoisie, siégerait en permanence à l'hôtel de ville, sous la présidence du colonel Paulucci, chef de la police, afin de veiller au maintien de l'ordre public.

En conséquence, la commission a formé parmi les citoyens les plus dévoués un corps de 500 gardes de nuit, chargé de fournir avec la milice bourgeoise les patrouilles nécessaires. Le peuple se soumet, de la meilleure volonté du monde, aux moindres ordres de cette police improvisée. Les Russes ne se mêlent de rien; ils n'ont pas voulu cependant rester désarmés. Aux 25 et 26 février, la garnison de Varsovie ne comptait que 5,000 hommes; les chemins de fer ont amené des troupes depuis, et le chiffre total des forces russes peut être évalué à 20,000 hommes environ. Mais tous les régiments sont consignés, et on ne leur permet d'avoir au-

cune relation avec la population. Les dernières nouvelles arrivées de Saint-Pétersbourg confirment ces dispositions pacifiques. En envoyant un de ses aides de camp généraux, M. de Meyendorf, l'empereur semble vouloir permettre aux Polonais de lui exposer leurs demandes, et c'est là jusqu'à présent, le programme désiré à Varsovie, où l'on affiche comme politique nationale : Unanimité en Pologne et conciliation avec la Russie.

L'Amérique, au contraire, semble chaque jour trouver en elle de nouveaux ferments de discorde et de dissension. Nous n'étions que trop prophète en annonçant, dans notre dernière correspondance, que des paroles sinistres avaient été proférées contre M. Lincoln. Toute une conspiration a été découverte. Une machine infernale avait été placée sous sa banquette dans le chemin de fer qui le conduisait à Cincinnati. Son explosion devait tuer non-seulement le futur président, mais la plus grande partie des hommes de son futur cabinet, qui se trouvaient dans le même compartiment et qui doivent former le noyau du nouveau gouvernement. C'est en arrivant à Baltimore qu'on a pu saisir les fils de la conspiration ; on a fait venir des agents de la police secrète de New-York, et l'on s'est empressé d'avertir le gouvernement fédéral; car, par suite des lois américaines, M. Lincoln, encore simple particulier, n'avait aucun moyen de couvrir sa personne et de s'entourer de la force publique. Le gouvernement de M. Buchanan ne paraît pas pourtant avoir été très-empressé à protéger son successeur; car les dernières correspondances disent que, pour gagner Washington, M. Lincoln a fait divers détours comme pour dépister les assassins encore à sa poursuite. Il aurait effectué même son entrée dans la capitale à l'improviste, et, en quelque sorte, déguisé sous le costume écossais, le plaid sur l'épaule et la toque sur la tête. A moins que tout ce récit, répété dans toutes les correspondances, ne soit un de ces immenses et violents *canards* dont l'Amérique a eu, de tout temps, le monopole, on se demande en vérité si le grotesque ou l'odieux domine dans cette comédie.

Les passions marchent vite, en tout cas, comme nous l'avions prédit. M. Davis n'a pas attendu que M. Lincoln prît possession du siége présidentiel pour s'installer. C'est un homme fort habile que M. Davis, rompu aux grandes affaires politiques, et très-supérieur à M. Lincoln, du moins sous le rapport de l'expérience. Voici donc les Etats confédérés du Sud entièrement constitués avec leur assemblée à Montgomery, leur pouvoir exécutif et même probablement aussi bientôt leur premier acte international accompli par la proclamation du libre échange; tandis que le premier bill du Nord doit être, il faut le craindre, la sanction du tarif le plus prohibitioniste qui ait été jamais appliqué en Amérique.

Tout cela est très-grave pour l'Europe, et les craintes que le commerce du continent avait conçues se trouvent modifiées, il est vrai, mais encore accrues à mesure que la réalité se fait jour. Il y a trois semaines, on disait : le coton va nous manquer; il faut qu'on se rassure sur ce point. Le coton ne manquera pas, la récolte atteint cinq millions de balles. L'exportation américaine ne fera donc pas défaut à l'Europe; c'est l'importation, au contraire, qui tend à s'annihiler. Voici comment :

Si l'Europe achetait le coton à l'Amérique du Sud, l'Amérique du Nord achetait à l'Europe les marchandises manufacturées dont elle avait besoin. L'argent qui s'écoulait par un canal rentrait par l'autre. Mais cette année, le commerce est déjà presque anéanti dans l'Amérique, et si le nouveau tarif est promulgué, ce qui n'est que trop probable, il portera un coup définitif à l'importation, déjà réduite, par la crise, à sa plus simple expression. Qu'arrivera-t-il alors, et qu'arrive-t-il déjà?

L'Angleterre, qui a besoin d'acheter le coton du Sud pour alimenter ses fabriques, pour nourrir ses ouvriers (4 millions d'âmes), se voit obligée de payer cette denrée en numéraire.

L'or afflue en quantité énorme vers les Etats-Unis, et chaque steamer qui part emporte des sommes considérables. La Banque d'Angleterre, pour ne pas se laisser surprendre par le découvert, élève son escompte à 8 p. 0/0. La Banque de France, pour défendre ses espèces, suit ce mouvement ascensionnel; et voilà les commerces les plus étrangers à l'Amérique qui se trouvent atteints par le contre-coup des crises des Etats-Unis.

Ce n'est pas tout encore, cependant, pour cette année du moins. La récolte des céréales a été mauvaise en Angleterre et dans une partie du continent. Les Etats de l'Ouest ont, au contraire, en Amérique, recueilli des grains pour plus de 100 millions de dollars, au delà de la consommation intérieure. De là une nouvelle exportation d'Amérique en Europe, exportation qu'il faut également solder argent comptant. L'Angleterre, à elle seule, a déjà payé, cette année, plus de 20 millions de dollars pour les grains d'Amérique. La France, qui ne manque pas de grains, échappe sans doute directement à cette nécessité; mais, encore une fois, le contre-coup l'atteint par suite de l'écoulement du numéraire vers un pays qui détient les matières premières indispensables à l'industrie, et vers lequel, par suite de la crise, l'industrie, en retour, ne peut plus écouler ses produits.

A supposer donc que la rupture américaine passe à l'état de fait accompli, un grand équilibre commercial et industriel va se trouver renversé! Au Sud, l'Europe aura une république qui lui ouvrira ses marchés en franchise et fera du libre échange la base de ses négociations; mais ce sera un pays peuplé de producteurs, auquel il faudra nécessairement cent fois plus acheter qu'on ne pourra vendre. Au Nord, une autre république, peuplée de consommateurs, se couvrira d'un tarif léonin pour assurer à ses manufactures le monopole du commerce intérieur. L'Amérique, qui était un pays d'échange, tendra à devenir un pays d'achat.

Ce n'est pas là une pure éventualité, c'est un fait qui commence. Les conséquences que nous signalons sont déjà assez sensibles pour que les Américains paraissent entièrement rassurés sur leur situation financière. En janvier, on désespérait presque des banques de New-York; elles ont maintenant 40 millions de livres sterling en caisse, et elles peuvent faire face à bien des échéances. D'où sont venus ces 40 millions? Est-il besoin de le répéter? d'Europe. Ces 40 millions ont été payés à l'Amérique en échange des matières premières que l'on soldait autrefois en marchan-

dises manufacturées. Il est encore un autre symptôme de cette émigration du numéraire européen : en janvier dernier, le gouvernement fédéral, forcé de souscrire un emprunt, l'a payé 12 p. 0/0; en février, le même gouvernement a pu obtenir à 7 p. 0/0 les 8 millions de dollars nécessaires au trésor public. La situation politique était-elle meilleure en février qu'en janvier? Au contraire, la désunion avait fait un pas de plus; les troubles avaient augmenté, et une nouvelle confédération était déjà formée au Sud. C'est donc encore une fois l'état financier qui s'était amélioré, et qui, nous le répétons, s'était amélioré aux dépens de l'Europe. Je ne crois pas, malgré l'inattention du public, qu'il y ait de question plus grave à l'ordre du jour de ce côté-ci de l'Atlantique.

Puisque nous sommes dans les questions financières, jetons un regard rapide sur le marché de l'Orient, qui paraît plus sérieusement compromis que celui de l'Ouest. Au surplus, la solidarité générale des places du monde entier apparaît d'une façon singulièrement intéressante dans cette double crise. Les maisons grecques, qui font sur la place de Londres les affaires du Levant, se trouvaient déjà malades lorsqu'éclatèrent les embarras américains. Des payements furent suspendus; l'escompte monta, ce fut une débâcle terrible. Je ne puis cacher que les maisons grecques ne jouissaient pas d'une excellente réputation sur la place de Londres; mais je dois dire à leur honneur que, dans cette dernière tempête, beaucoup d'entre elles montrèrent une véritable énergie et une grande probité financière. Le gouvernement turc fut donc vivement sollicité de venir en aide à une situation si tendue; il avait un moyen direct, c'était de rembourser à la place de Constantinople une partie des dettes qu'il a contractées à son égard. Malheureusement la Sublime Porte, qui ne peut même solder l'arriéré dû à ses employés, n'était guère en état de soutenir les autres. Tout l'espoir se fondait sur l'emprunt Mirès. On sait en France comment il échoua. Pour surcroît de désastre, à l'époque de l'arrestation de ce banquier, arriva l'échéance des hazné-tahvili, valeurs dont la spéculation s'était imposée, comptant sur un remboursement en argent. Le trésor ottoman ne put y faire face et dut s'arrêter à une mesure qui transforme cette valeur en consolidés remboursables en quatorze ans avec 6 p. 0/0 d'intérêt, un amortissement de 5 p. 0/0, et par la voie du tirage au sort. Cette mesure a été le coup de foudre; Galata a jeté les hauts cris et a prétendu que c'était là une banqueroute dissimulée. Naturellement, comme il arrive toujours en semblable circonstance, dans ce singulier pays où rien ne se passe plus régulièrement, ce n'est pas au sultan, c'est aux ambassadeurs étrangers qu'on a porté l'affaire en appel. Mais les ambassadeurs n'en peuvent mais; qu'apporteraient-ils à la cause? des conseils; et le gouvernement turc répond qu'on ferait mieux de lui donner de l'argent que des avis, si bons qu'ils soient.

AYLIC LANGLÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars 1861.

La France, dont la prospérité et la gloire ont grandi pendant un règne de neuf ans, assiste depuis quelques jours à un spectacle qui la captive et qui mérite notre plus sérieuse attention. Notre pays fait, dans des conditions exceptionnelles de sécurité intérieure et de puissance au dehors, une nouvelle expérience de la liberté. Le décret du 24 novembre, qui nous a ouvert ces voies libérales, est appliqué avec une sincérité et une plénitude qui donnent des gages manifestes de la loyauté du Gouvernement de l'Empereur. Les changements apportés dans la constitution de 1852 n'ont assurément ni déplacé ni amoindri le pouvoir souverain: la couronne, restant au-dessus de la sphère des libres discussions, demeure indépendante; le trône ne subit pas le contre-coup des rivalités parlementaires, mais le pays, par ses représentants, est appelé à prendre une part plus directe à la délibération des affaires publiques; il s'établit, par la notoriété même dont les débats entourent certains noms, un lien plus étroit entre l'électeur et son mandataire, de telle sorte que la nation est mieux informée et le pouvoir mieux éclairé, sans altérer cette suite dans les conseils dont Bossuet parle comme du caractère essentiel des monarchies.

La presse, qui, déshabituée des joutes bruyantes, avait peu participé jusqu'à ce jour, par hésitation sans doute, au bénéfice de l'acte impérial du 24 novembre, a reçu l'impulsion des chambres et s'est associée à ce mouvement de la vie publique. Elle a compris que le pouvoir était disposé à lui donner en liberté ce qu'elle apporterait elle-même de loyauté dans les débats; elle est donc sortie résolûment du cercle étroit des prétentions légales, et, au lieu de s'épuiser en efforts stériles pour définir des droits qui n'ont d'autres limites que le respect dû à l'œuvre de la volonté nationale, elle s'est engagée, à la suite des orateurs du Sénat et du Corps législatif, dans la discussion des actes de la politique impériale et des grands intérêts de la France. Il convient de le répéter, sur ce terrain constitutionnel et dynastique, elle n'a eu aucun privilége à conquérir, car on ne lui en disputait aucun. La loi qui la régit est faite non pour la restreindre dans ses droits, mais pour la contenir dans ses écarts. Sa liberté ne serait entravée que le jour où elle dégénérerait en licence,

le jour où elle deviendrait une menace contre l'ordre social, un attentat à la volonté souveraine de la nation.

Que l'on ne s'y trompe pas, du reste, ces discussions, pour être plus loyales, n'en sont ni moins éloquentes ni moins utiles; elles doivent éclairer le pays sans le passionner, conseiller le pouvoir sans le menacer. Lorsque les revendications de la presse ou de la tribune s'appuient sur l'émeute qui gronde au dehors, il n'y a de liberté pour personne, ni pour les orateurs ou les écrivains qui obéissent à cette pression extérieure, ni pour le gouvernement condamné à s'abaisser en subissant ces violences ou à se rendre suspect en les réprimant, ni pour la nation elle-même qui ne peut trouver une digne expression de ses vœux dans les manifestations de la révolte. L'anarchie gagne seule à de pareils conflits; et l'histoire des trente-six ans qui ont suivi la chute de l'Empire et précédé son rétablissement est là pour le prouver. Au milieu de ces ébranlements périodiques causés par des soulèvements comprimés ou des révolutions triomphantes, l'ordre social a péri, et avec lui toute autorité et toute liberté, jusqu'au jour où la main puissante de l'Empereur a relevé ces ruines.

Oui, nous en avons la conviction et l'espérance, nous ne reverrons pas de pareils jours, l'épreuve douloureuse du passé sera l'enseignement et la sauvegarde de l'avenir. Ce ne sera pas en vain que, pour la première fois, notre pays devra des institutions libérales, non point à l'émeute qui les arrache, mais à l'initiative généreuse du pouvoir qui les garantit en les accordant. C'est par les mœurs, par le concours dévoué de tous, par la sincérité, plus qu'à l'abri des protections légales, que s'est formée la liberté anglaise; elle a grandi dans l'oubli des regrets stériles ou des utopies dangereuses, au milieu de l'apaisement des passions et par l'abdication des ressentiments; cette histoire, à la fois patiente et glorieuse, deviendra celle de notre pays, si nous le voulons, si nous n'hésitons pas à sacrifier les illusions et les souvenirs à notre patriotisme, si nous savons ne pas compromettre les bienfaits du présent par les entraînements auxquels nous avons trop souvent obéi. Il faut pour cela rejeter des tentatives puériles d'imitation, tout en nous inspirant de l'esprit qui a créé un état politique dont le peuple anglais a le droit d'être fier. La liberté de la France est à ce prix; nous ne pouvons la conquérir définitivement qu'en nous montrant chaque jour dignes d'elle.

La discussion de l'adresse dans l'enceinte du Sénat a prouvé que la constitution actuelle permet la défense de toutes les convictions sincères; il en sera de même au Corps législatif, qui a commencé depuis trois jours l'examen des actes divers de la politique impériale. Il n'est pas une cause honnête qui ne trouve un défenseur, et qui ne puisse être posée devant la France avec une complète indépendance d'appréciation et de langage. Au Sénat, le saint-siége, dépouillé d'une partie de ses provinces, et menacé dans Rome même par la révolution, a vu sa politique développée par S. Em. le cardinal Mathieu, qui a emprunté aux anciens témoins du droit public, à Grotius, à Vattel, à Puffendorf les armes avec lesquelles il a combattu les prétentions du parti uni-

taire italien. Les paroles de l'éloquent prélat ont été écoutées avec l'attention qui s'attache aux sentiments élevés et aux opinions convaincues. Il a honoré par sa défense l'Eglise qu'il a servie; au milieu des passions regrettables que cherche à soulever une partie de l'épiscopat, il est resté digne du double caractère dont il est revêtu, comme sénateur et prince de l'Eglise. Il a parlé en chrétien et en évêque français; et si les hommes les plus sincèrement dévoués même aux intérêts temporels de la cour de Rome ne peuvent oublier et les grands changements des temps modernes et les nécessités impérieuses des circonstances, s'ils ne peuvent s'associer ni à tous ses sentiments, ni à toutes ses doctrines, ils n'accuseront pas du moins son patriotisme, et ils rendront hommage à son dévouement.

Le Prince Napoléon a porté à son tour à la tribune les espérances populaires de l'Italie avec la double autorité de son rang et d'une parole qui a causé une surprise d'admiration sous ces voûtes mêmes du Luxembourg habituées au retentissement de tant de triomphes oratoires. Pendant une éloquente improvisation de trois heures, il a montré les dons puissants auxquels se reconnaissent les orateurs. Sa phrase acérée, ardente, soudaine, mais toujours maîtresse d'elle-même, tantôt pénètre comme l'acier, tantôt s'élève d'un mouvement naturel aux plus hauts sommets de la pensée. Son langage simple et fier, son ironie rapide, cette chaleur qui vient de l'âme et anime le discours, rappellent ces grands entretiens de l'Empereur qui sont restés des documents de l'histoire. C'était, il faut le dire, un discours de lutte et non un programme de gouvernement; mais l'assemblée tout entière restait attentive, surprise que l'orateur pût ajouter un nouveau lustre à l'éclat immortel de son nom.

Il est surtout des paroles dont la France, qui aime les inspirations généreuses, gardera longtemps le souvenir : lorsque le Prince, rappelant les douleurs de l'exil, le deuil de la patrie absente, a revendiqué pour sa race, avec un juste orgueil, la fidélité inébranlable dans le malheur. C'est par ces sentiments que les dynasties s'élèvent, par eux que les maisons souveraines s'honorent dans l'histoire. Il y a plus d'honneur pour un prince au premier rang dans l'exil que sur un trône usurpé. C'est là un signe fatal : les familles régnantes que divisent les ambitions rivales ne tardent pas à être abandonnées de leurs peuples.

S. A. I. le Prince Napoléon se trouve, à l'égard de la question italienne, dans une situation complexe : prince du sang français, il avait à défendre la politique de l'Empereur méconnue dans ses actes les plus incontestables de sollicitude et de dévouement; allié par son mariage à la maison royale de Piémont, il devenait en quelque sorte, dans ce débat solennel, le représentant du roi que les suffrages unanimes des chambres ont porté au trône d'Italie, et que son absence, sa valeur éprouvée dans les combats, sa loyauté à tenir envers nous des engagements cimentés par une gloire commune et le titre séculaire de sa couronne n'avaient pas protégé contre des attaques qui étaient une injure à la royauté. C'est à ce double point de vue qu'il faut se placer, croyons-nous, pour apprécier dans son exacte portée le discours du Prince, qui a été une protestation indignée et éloquente au nom de l'honneur des souverains des deux nations alliées.

Les ministres de l'Empereur avaient une autre mission, plus impartiale peut-être, plus calme, et que LL. Exc. MM. Billault et Baroche ont remplie avec la force d'une éloquence éprouvée. Ils avaient à dissiper les malentendus, à exposer dans sa sincérité la politique de l'Empereur, à ne dissimuler aucune des résistances qui ont paralysé son action à Turin comme à Rome, à assigner à chacun la responsabilité qui lui revient dans les événements qui ont si profondément agité l'Italie; et ils l'ont fait de manière à entraîner ceux qui hésitaient encore, à dominer et contenir les convictions hostiles. M. Baroche a trouvé pour répondre à des accusations partiales et violentes quelques-uns de ces mouvements qui agissent toujours sur une assemblée française, parce qu'ils lui permettent de s'associer à une émotion généreuse : il a été au Sénat ce qu'il s'est montré depuis dix ans au conseil d'Etat qu'il préside, au Corps législatif dont il éclaire les délibérations, ce qu'il était dans nos anciennes assemblées, ce que nous l'avons vu, il y a deux jours encore, lorsqu'il protestait contre des attaques laborieusement envenimées : il a été homme d'Etat et orateur.

S. Exc. M. Billault avait développé toute la politique du Gouvernement impérial en Italie, et son discours est, à nos yeux, le récit le plus éloquent et le plus fidèle qui ait été fait des relations de la France avec les cours de Rome et de Turin. Son langage a été celui de la sincérité, il sera celui de l'histoire. Jamais on n'a montré d'une manière plus rapide et plus claire, avec plus d'autorité et de modération, combien il est injuste de rejeter sur la France la solidarité d'actes qu'elle aurait voulu prévenir et qu'elle a tenté d'empêcher : le ministre, si nous pouvons le dire, a mis en relief la personnalité de la France; il l'a suivie dans son action, dans ses conseils et dans son dévouement; il l'a vengée avec l'accent souverain d'une conscience éloquente.

De tels débats honorent l'assemblée qui sait les écouter et les applaudir; le Sénat a conquis dans ces quelques jours devant l'opinion publique une place éminente qui répond aux vœux de l'Empereur, et qui justifie ses choix éclairés. Nous aurions d'autres noms à ajouter à ceux qui précèdent, si nous voulions citer tous les orateurs qui ont pris part à la discussion de l'adresse. Il nous est impossible, cependant, de passer sous silence les paroles de probité qu'a fait entendre M. le procureur général Dupin, et auxquelles s'est si vivement associé M. Billault. Ce discours, où l'on retrouve une verve que l'âge ne refroidit pas, a produit en France une grande et salutaire impression; il convenait à un magistrat de faire entendre de semblables conseils, nécessaires à notre temps, et qui rappellent, par l'esprit élevé qui les anime, les plus grands souvenirs des parlements et les mercuriales éloquentes des Séguier et des d'Aguesseau.

La discussion n'aura pas moins d'éclat dans l'enceinte du Corps législatif : la politique impériale sortira de cette double épreuve fortifiée par l'imposante adhésion des assemblées. Là, cependant, viennent se mêler aux discours des lectures préméditées et longuement délibérées, ainsi qu'a pu le dire M. le président du conseil d'Etat. Il semblerait parfois que l'on entend comme des voix du dehors; et les sentiments exprimés dans ces manuscrits fidèlement lus devant la chambre ressemblent à

ceux d'hommes que les votes populaires n'importunent plus. D'ordinaire, et pour ceux même qui font profession de piété, la réflexion corrige, atténue, apaise, elle contient et modère; il semble que ce soit l'opposé qui arrive dans cette circonstance, et que la haine revoie le manuscrit que la colère a dicté; il y a une accumulation de paroles amères, perfides et violentes, que l'écrivain le mieux doué pour l'invective n'improviserait pas. Ces lectures, dont la longueur a lassé plus d'une fois déjà la patience du Corps législatif, ne font ni un orateur, ni un homme politique, ni un soldat utile pour une cause, ni même un ennemi dangereux; elles préparent une responsabilité difficile à porter devant des électeurs qui ne regardent pas comme un titre des injures froidement discutées contre le gouvernement du pays.

Les reproches adressées à la politique impériale, au nom surtout des intérêts catholiques ou compromis ou menacés sont de deux sortes. On accuse les principes qui ont servi de base à la conduite du Gouvernement de l'Empereur; on dénonce les conséquences qu'aura pour le pouvoir impérial vis-à-vis de la conscience religieuse de la nation et de l'Europe conservatrice l'attitude de la cour des Tuileries. Ces principes n'ont été, dit-on, qu'une complicité déguisée dans tous les actes d'ambition de la couronne sarde, qu'une condescendance fatale à l'honneur national pour tous les vœux intéressés de l'Angleterre; les conséquences sont l'alarme répandue dans les esprits, l'agitation entretenue dans le peuple, le trouble jeté dans les consciences, la défiance semée en Europe et préparant les tempêtes. C'est là, en quelques mots, l'acte d'accusation dressé contre la politique qui compte, après les triomphes glorieux de Magenta et de Solferino, les victoires morales de Villafranca, de Zurich et de Varsovie, contre la politique qui a préparé et amené l'indépendance italienne, et qui, dans le congrès des rois, a désarmé les ressentiments de l'Europe. Nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion d'insister sur le véritable caractère du rôle qui revient à la France dans ces événements; il nous suffira aujourd'hui d'ajouter quelques considérations à celles que nous avons exposées, et de montrer, par des traits rapides, le véritable état de l'opinion publique en deçà de nos frontières et dans les grands Etats européens.

Et, d'abord, si la France a voulu seconder toutes les entreprises du Piémont, pourquoi a-t-elle rappelé son ambassadeur de Turin, au moment où lord John Russell cherchait à accroître, par des dépêches bienveillantes, l'influence de sir James Hudson, et pourquoi a-t-elle ainsi donné à l'Europe le signal d'un blâme énergique qui allait être imité par toutes les grandes cours? pourquoi, tandis que Cialdini cernait la forteresse de Gaëte, et que les bombes piémontaises dévastaient la ville qui était le dernier asile du jeune roi, pourquoi a-t-elle, pendant quatre mois, en présence de l'attitude indifférente ou hostile de l'Europe, laissé sa flotte comme un hommage à une dynastie qui succombait? Si ces actes ne sont rien pour ceux qui n'estiment que le succès et ne s'inclinent que devant la force, ne doivent-ils pas être d'un prix singulier aux yeux de tous ceux qui savent que l'histoire a une autre justice, et qu'il y a dans ce monde même un tribunal supérieur aux hasards des événements. Non; les paroles de blâme et les témoignages de

pitié venant d'un grand pays comme la France, ne sont pas chose vaine; elles entraînent avec elles la conscience émue de l'Europe.

Pourquoi surtout, en présence des aspirations de l'Italie et des menaces de la révolution, l'Empereur est-il resté fidèle à la mission de dévouement qu'il a trouvée dans les titres les plus glorieux de sa couronne? pourquoi, malgré les instances de l'Angleterre, dont on trouve à chaque pas la trace dans le *Blue-Book*, la France a-t-elle envoyé à Rome de nouveaux renforts pour protéger l'indépendance de la papauté et garantir la sécurité du saint-père? Croit-on qu'il importait beaucoup au Piémont de posséder et les Romagnes et les Marches et les Légations, si l'épée de la France continuait à couvrir Rome, la ville italienne et catholique, la ville des pontifes et des Césars, la seule devant laquelle se taisent toutes les rivalités de l'histoire, et dont la grandeur efface tous les souvenirs du passé? Si la France, à la veille ou au lendemain du désastre de Castelfidardo, avait, en abandonnant Rome, ouvert à la révolution les portes du Vatican, voilà où aurait été la lâcheté, voilà la complicité, voilà la trahison; mais, fille aînée de l'Eglise, à la détresse du souverain-pontife, elle a répondu par son dévouement.

Serait-il plus vrai que, depuis deux ans, la politique impériale aurait été subordonnée aux caprices de l'Angleterre, que le télégraphe de Paris n'aurait fait que répéter les ordres du télégraphe de Londres, et qu'il faudrait chercher dans les inspirations du cabinet de Saint-James la raison de tous les actes du cabinet des Tuileries? Et d'abord, le drapeau de la France flottant en Syrie et à Rome, protégeant ici le saint-siége contre les tentatives de la révolte, là les chrétiens contre le fanatisme des musulmans, malgré l'opposition ou les résistances de l'Angleterre, est une protestation contre un pareil reproche. Que l'on compare la série des dépêches françaises publiées par notre ministère des affaires étrangères avec les documents diplomatiques contenus dans le *Blue-Book*, et l'on verra marquée à chaque page, en traits saillants, la différence qui sépare la politique des deux cours. Lorsque Garibaldi, après avoir débarqué dans une ville presque anglaise, a été maître de la Sicile, la France a proposé à l'Angleterre d'empêcher le dictateur de traverser le détroit de Messine pour porter la révolution sur le continent italien; lord John Russell s'est opposé, il est vrai, à cette intervention généreuse; et la France n'a pas cru qu'il fût de son devoir de troubler la paix du monde pour protéger une couronne que personne alors ne défendait, personne, pas même le roi qui l'avait reçue de ses pères. Mais l'Angleterre, nous le disions, a sollicité à plusieurs reprises l'évacuation de Rome par nos troupes; là, l'honneur de notre nom et de nos armes était engagé, la dignité du monde catholique était en jeu; tous les efforts de la diplomatie britannique ont-ils arraché un acte de faiblesse à notre Gouvernement?

Il est encore un point et qui a ému davantage la susceptibilité des hommes d'Etat de l'Angleterre : la Savoie et Nice ont ratifié par un vote solennel le traité du 24 mars qui restituait à la France ces territoires; la presse et le parlement ont fait de cet acte, de l'autre côté du détroit, l'objet de leurs plus vives invectives. Si la politique impériale voulait s'humilier

devant l'Angleterre, elle trouvait là une de ces circonstances solennelles que l'histoire n'offre pas deux fois pour la honte d'un règne. Elle pouvait répondre à ces populations françaises revendiquant leur place dans la patrie commune, ce que le roi Louis-Philippe avait dit, trente ans auparavant, dans un langage diplomatique, aux députations de Belgique : « La France serait fière d'une union qui est dans vos intérêts et vos vœux; l'acceptation de votre hommage serait dans l'avenir un honneur pour ma couronne; mais l'interdiction de l'Europe pèse sur mon pays et sur moi; il ne m'appartient ni de vous reconnaître comme Français, ni de vous donner un fils de ma maison pour présider à vos destinées nouvelles; la France est condamnée à subir éternellement le joug des traités de 1815. » Si le second Empire avait fait entendre un pareil langage, l'Angleterre aurait applaudi sans doute à cet abaissement de notre honneur: mais, nous en prenons à témoin l'indignation de la France pendant le règne de l'alliance à tout prix, notre pays n'aurait pas patiemment supporté cette humiliation.

Au lieu de s'arrêter à ces reproches de complicité aveugle et de condescendance docile que réfute l'évidence des faits, il vaut mieux reconnaître qu'il est deux choses que la France a loyalement recherchées et voulues: elle a voulu garantir la nationalité italienne contre les prétentions séculaires d'un despotisme allemand; elle a cherché à établir entre elle et l'Angleterre une alliance qui, pour être durable, devait être sincère, une alliance basée sur les intérêts réciproques des deux peuples, et qui ne fût au détriment de l'honneur ni de l'un ni de l'autre. Elle a défendu le droit, elle a invoqué la justice; et si elle n'a pas cessé d'être bienveillante et sympathique, c'est qu'elle ne renonce jamais à être généreuse.

On s'étonne, en vérité, d'entendre des orateurs reprocher au Gouvernement d'avoir tout sacrifié à l'Angleterre, lorsque l'Angleterre elle-même s'inquiète du libre développement de notre puissance sur terre et sur mer. Elle ne manifestait, il y a vingt ans, ni les mêmes craintes ni les mêmes regrets. Est-ce bien du même pouvoir que l'on dit ici qu'il est le complice de toutes les inimitiés de la Grande-Bretagne, et dont on dénonce au delà du détroit les prétendus desseins ambitieux et hostiles? Ces accusations ne se détruisent-elles pas mutuellement, ne prouvent-elles pas aux uns que la France n'entend rien sacrifier de ses droits légitimes, aux autres qu'elle ne veut rien entreprendre contre la grandeur de ses voisins et de ses rivaux?

Quant à l'Italie, la politique impériale a poursuivi avec persévérance la réalisation du plan de la confédération italienne, qui a formé la base des conventions de Villafranca et du traité de Zurich, qui est dans les plus anciennes traditions de la France, et qui nous semble encore le plus conforme aux vœux, aux besoins, aux antécédents historiques d'un peuple uni par le sang, mais appelé à poursuivre des destinées communes sous des sceptres divers. Ce n'est pas que nous redoutions la puissance nouvelle d'un royaume italien; la France ne fait pas entrer des craintes indignes d'elle dans les desseins qu'elle forme pour l'avenir des autres peuples. L'Italie, d'ailleurs, pendant longtemps encore, sera attachée à nous par les liens étroits d'une même civilisation, et par

l'intérêt d'une défense que la protection seule de nos armes peut rendre victorieuse.

Nous avons le droit de le répéter, avec M. le ministre des affaires étrangères dans une de ses dépêches au marquis de Moustier : « La calomnie seule peut prétendre que l'Empereur n'a pas vu avec un profond regret les derniers événements de l'Italie. » Il ne nous appartenait pas d'arrêter par la force un mouvement qui, ne menaçant pas la paix générale de l'Europe, avait pour lui l'assentiment avoué de quelques cours et la tolérance tacite des autres puissances ; mais notre diplomatie n'a jamais hésité à réserver, de la manière la plus formelle, à l'arbitrage suprême d'un congrès européen, le règlement définitif d'une question que la force seule ne peut pas trancher ; et c'est sur cette base qu'à Varsovie les souverains de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche se sont trouvés d'accord avec la France.

Notre pays ne manquera donc à aucun des devoirs que lui impose le soin de sa dignité et de sa puissance ; s'il sait revendiquer sa liberté d'action vis-à-vis de l'Italie, et les droits de sa légitime fierté en face de l'Angleterre, il restera, à Rome, fidèle à sa mission de dévouement et aux traditions de sa politique séculaire. Il faut le reconnaître cependant, la cour de Rome ne seconde pas ces généreux efforts. Par ses refus, sans cesse répétés, elle a paralysé depuis deux ans tout le bon vouloir de la France. De quelle autorité pouvions-nous faire entendre, à Turin, des conseils de modération et de sagesse ; à quel titre pouvions-nous proposer des transactions, lorsque les hommes d'Etat italiens étaient en droit de nous dire : « Vous vous faites les défenseurs d'une cause dont vous n'êtes pas les mandataires ; Rome, qui vous laisse la charge ou l'honneur de sa défense, n'a pas remis dans vos mains le soin de ses intérêts : si ses paroles publiques ne vous accusent pas, ses sentiments vous suspectent : elle vous reproche comme une menace envers elle le sang que vous avez versé pour l'indépendance de l'Italie. Si nous accédons à vos propositions, pouvez-vous vous porter garants de la ratification du gouvernement pontifical ; se croira-t-il engagé par votre parole, obligé aux concessions ou aux réformes que vous aurez promises en son nom ? Sinon, à quoi sert de négocier des traités d'alliance qui pourront être conclus et ne seront jamais signés ? »

Nous le demandons à tous les hommes impartiaux, que pouvait répondre la France à un tel langage ? Non ! la cour de Rome n'a jamais voulu céder à nos conseils ; elle n'a jamais voulu remettre dans nos mains l'autorité morale qui nous aurait permis de parler au nom du monde catholique. Elle a vu ses finances épuisées, ses provinces révoltées ou conquises, son armée détruite, sans se laisser détourner de sa résistance. Et aujourd'hui que cette politique extrême a abouti à des désastres, aujourd'hui que la papauté, dans Rome même, semble avoir moins une capitale qu'un refuge sous la protection de nos armes, c'est encore cette politique que l'on vient défendre dans les assemblées françaises, et dont on essaye d'opposer la grandeur à la prétendue faiblesse de la politique impériale.

Au Corps législatif, un député a dit : « Il est beau de voir un pape

s'obstiner dans la justice jusqu'à être dépouillé. » Au Sénat, un cardinal s'est écrié : « Tout ou rien! » Et ces deux mots résument la dépêche récente du cardinal Antonelli. Tout ou rien, a-t-on dit après le soulèvement des Romagnes, et les Romagnes ont échappé à la couronne du saint-père; tout ou rien, a-t-on répété à la veille de la révolte des Légations, et la rébellion a dû être étouffée dans le sang; tout ou rien, à la veille de Castelfidardo, et le noyau de braves jeunes gens venus de France et de Belgique sous le drapeau pontifical, a été décimé; tout ou rien! c'est le mot fatal avec lequel les pouvoirs humains succombent et les dynasties périssent!

La papauté, qui est plus qu'un pouvoir, plus qu'une dynastie, ne périra pas; nous en avons pour gage la fidélité même de la France; il faut néanmoins le dire, l'occupation de Rome par nos troupes, qui a été pour nous un devoir d'honneur, ne saurait être indéfiniment continuée sans dégénérer en un protectorat, en une sorte de vicariat militaire, aussi contraire aux intentions de la France qu'à la véritable dignité du saint-siége. Après les événements de 1859, il n'y a pas place en Italie pour une armée étrangère, et, par une sorte de fatalité heureuse, malgré les circonstances qui l'entourent actuellement, la papauté est appelée à reprendre, au milieu de l'Italie délivrée, le rôle national que tant d'illustres pontifes ont rempli avec éclat. La cour de Rome a reconnu plus d'une fois la nécessité du prochain départ de nos troupes; elle l'a, à diverses reprises, spontanément provoqué; elle a fait appel au zèle des volontaires catholiques pour la défendre. Aujourd'hui que le découragement s'empare même des zouaves pontificaux, ainsi que l'atteste un ordre du jour de Mgr de Mérode, on doit comprendre que ce n'est pas dans une telle voie qu'elle trouvera une protection efficace de ses droits les plus précieux.

La réconciliation de l'Italie et de l'Eglise pourrait seule, en dégageant la France, ajouter à la liberté italienne un nouvel éclat, à l'indépendance pontificale une garantie nouvelle; jusqu'à l'heure de cette solution, qui ferait rentrer la papauté et l'Italie dans les voies glorieuses du passé, mais qui exigerait de part et d'autre des inspirations de modération et de sagesse, notre pays ne désertera pas le poste auquel il s'est placé; et puisse, dans l'intérêt même du monde catholique et de la chaire de saint Pierre, la persévérance de son dévouement prêter, dans ces graves circonstances, de l'autorité à ses conseils!

Et maintenant, comment cette politique modérée, conciliante, libérale et chrétienne, qui a proclamé les droits imprescriptibles de la nationalité italienne en face des aveuglements de la réaction, et défendu la légitime indépendance du saint-siége devant les menaces de la révolution, pourrait-elle être, ainsi que l'a dit l'honorable M. de Flavigny, une cause d'inquiétude pour la France, et un prétexte d'alarmes pour l'Europe?

La France est inquiète, dit-on; nous entendons bien la voix de quelques évêques dont nous ne parlerons pas aujourd'hui, car l'un d'eux est déféré devant le conseil d'Etat; nous connaissons les alarmes affectées de quelques hommes que l'on a vus se rapprocher de l'Eglise, lorsque l'Eglise a semblé s'éloigner de l'Empire; nous avons lu des brochures où l'érudi-

tion avait épuisé son fiel; mais, nous le déclarons sincèrement, nous ne voyons pas de marques d'une agitation publique.

L'agitation? Elle n'est pas dans les campagnes, si dévouées à l'Empereur et dont les habitants accouraient, il y a quelques mois à peine, sur le passage de Leurs Majestés, pour saluer le souverain d'une acclamation qui, d'un bout de la France à l'autre, a retenti pendant un mois; elle n'est pas dans ces prêtres humbles et fidèles, qui ne mettent pas les ressentiments politiques au nombre des devoirs religieux, et qui voient chaque jour tout ce que l'Empire a rendu au clergé d'influence morale et de juste autorité sur les populations; elle n'est pas dans nos villes, malheureusement dégagées de préoccupations religieuses et qui assistent avec une joie légitime à l'accroissement de leur fortune et au développement de leur industrie. Elle n'est pas enfin dans les grands corps de l'Etat. qui s'associent d'une manière si complète aux sentiments généreux de l'Empereur.

Sans doute, on a tenté de soulever les passions populaires; on a refait la scène douloureuse de la passion et du crucifiement, afin d'émouvoir les fibres les plus profondes de l'âme humaine au souvenir de cette tragédie divine du Golgotha. Quels ont été les résultats de ces efforts? Nous ne demandons pas si certains noms sont sortis de la foule, si l'autorité de l'Eglise et son prestige s'en sont accrus, si elle a compté plus de fidèles; mais si elle a trouvé l'appui qu'elle a réclamé et obtenu les secours qu'elle a invoqués. Les mandements se sont succédé en faveur du denier de saint Pierre; le trésor de la cour de Rome s'en est-il enrichi? Les enrôlements ont été sollicités au nom de l'Eglise et de Dieu; l'armée pontificale comptait à Castelfidardo 200 Français; combien aujourd'hui sont-ils à Rome enrôlés sous le drapeau de saint Pierre, n'ayant plus à leur tête ni le général qui a capitulé dans Ancône, ni le colonel de Becdelièvre, que sa bravoure avait désigné pour le commandement?

Ce sont là des questions auxquelles ne sauraient échapper les hommes qui accusent la politique impériale d'avoir agité les esprits et troublé les consciences. Qu'ils montrent donc en dehors de leurs propres efforts un symptôme des inquiétudes qu'ils dénoncent. Le mal dont ils se plaignent, dans la mesure où il existe, vient d'eux et se trouve seulement en eux. Oui, ils ont tenté de semer des alarmes dans l'opinion publique; les plus sincères s'en honorent comme d'un devoir accompli; ils ont essayé de provoquer des protestations, d'organiser des démonstrations; ils ont voulu placer d'un côté l'Empereur, de l'autre le sentiment public, de manière à briser une union qui paralyse leurs desseins politiques; tous les efforts, tous les calculs ont échoué devant le bon sens et la loyauté de la nation. Si c'est là une agitation, il n'y en a pas d'autre dans le pays, et la conscience du peuple suffit pour la rendre vaine et en écarter les dangers.

Ceux qui cherchent ainsi à représenter la France comme en proie à des anxiétés douloureuses, essayent aussi d'alarmer les cœurs et d'affaiblir les courages. Ce qu'ils font à l'égard de la conscience religieuse pour la troubler, ils le tentent vis-à-vis du patriotisme pour l'agiter par de stériles inquiétudes. Ils accusent la France d'avoir déserté son rôle conser-

vateur au profit d'une aveugle complicité dans toutes les tentatives de révolution, d'avoir ainsi soulevé contre elle-même le sentiment public de l'Europe, et ils prennent, dans les illusions de leur faiblesse, les espérances de leur passion pour des réalités menaçantes.

La guerre de 1859, en venant résoudre au profit de l'indépendance italienne une difficulté posée par un demi-siècle de conspirations et d'émeutes et par une lutte sanglante terminée dans les champs de Novarre, a-t-elle donc été pour l'Europe une cause d'embarras et de périls nouveaux; n'a-t-elle pas contribué plutôt à faire rentrer la politique des Etats dans une voie normale de liberté, de paix et de progrès?

Cette question, celle même des conséquences internationales de la guerre d'Italie, est, nous le reconnaissons, la plus grave de toutes celles qui se rattachent au mouvement italien, si l'on en excepte les motifs supérieurs d'ordre politique, moral et religieux qui font de Rome et de la papauté le véritable problème de la renaissance italienne. Nous la trouvons à la fois abordée et résolue dans une page rapide, par l'homme d'Etat éminent qui a marqué avec une autorité si haute chacune des phases de la révolution italienne. L'auteur de *la France, Rome et l'Italie* recherchant, en effet, quel serait pour l'Europe le legs de la guerre de 1859, a montré la politique des Etats subissant l'influence du courant national créé par l'émancipation italienne; d'avance il a répondu à des craintes que les circonstances ne justifient pas et auxquelles la fierté de notre pays ne s'associerait pas.

Si l'on veut apprécier avec exactitude le résultat de la campagne de 1859, il faut se reporter au moment où a éclaté ce grand conflit où deux principes, deux droits, plus encore que deux intérêts, se trouvaient en présence. Il faut opposer à l'antagonisme qui divisait alors l'Europe en deux camps ennemis, à la défiance qu'inspirait à la plupart des cours le spectacle de la puissance reconquise de la France, les actes et les déclarations du lendemain, les tentatives de réforme et les efforts de conciliation, les sentiments enfin exprimés par tous les hommes d'Etat, au moment de l'entrevue de Varsovie.

Eh bien, nous n'hésitons pas à le dire en un mot : en 1859, la réaction régnait partout; en 1860, le mouvement libéral pénétrait ou dominait partout.

L'Angleterre, conduite par des hommes d'Etat attachés aux traditions du passé, et qui comptaient dans les titres de leur parti les humiliations de la France, l'Angleterre déclarait inviolables les traités de 1815, et, à la veille de ce duel formidable dont la nationalité italienne était l'enjeu, elle se prononçait en faveur des pouvoirs que ses voix libérales dénonçaient au monde depuis cinquante ans. Elle retrouva bientôt dans les victoires de la France les véritables inspirations de sa politique. Lorsque notre pays eut retiré son épée glorieuse des champs de bataille, le cabinet de Saint-James, alors composé des représentants du parti libéral, n'hésita plus ni dans son action ni dans ses sympathies.

Notre but n'est pas d'insister sur un tel changement. Les noms ont ici l'éloquence même des faits : avant la guerre, lord Derby; après elle, lord Palmerston; en 1859, les déclarations de lord Malmesbury; en 1860, la

libre formation des comités de secours, les enrôlements volontaires dans la légion italienne, les éloges décernés par les ministres de la reine au général Garibaldi dans l'enceinte du parlement anglais, les efforts constants de la diplomatie britannique pour détourner la France même des protections généreuses, la circulaire enfin de lord John Russell, en date du 2 octobre, proclament le droit de l'Italie à s'organiser librement. C'est ainsi, comme le dit l'éloquent écrivain, que l'Angleterre en est venue elle-même à favoriser une des plus graves atteintes qui aient pu être portées au système européen si savamment organisé contre la France.

Au moment où éclata la guerre, la cour de Berlin, autour de laquelle se sont longtemps groupées toutes les espérances libérales de l'Allemagne, mais qui, sous l'influence d'un système politique personnifié dans M. de Manteuffell, restait indécise entre les traditions du grand Frédéric et les inspirations aristocratiques du roi Frédéric-Guillaume, la cour de Berlin, aux hésitations de laquelle la guerre de Crimée n'avait pas mis fin, parut vouloir sortir de sa neutralité au profit de la maison d'Hapsbourg. Et, bien que l'on ait accusé plus tard son indifférence devant les périls de l'Autriche, son attitude contribua à hâter le dénoûment soudain de Villafranca.

Depuis lors, toutes les excitations téméraires, toutes les vaines alarmes trouvèrent en Prusse un écho, soit à la tribune, soit dans la presse : les propositions prussiennes allèrent solliciter l'Allemagne réunie à Francfort; et, en cherchant à la garantir contre des dangers imaginaires, elles firent naître des craintes qui n'étaient peut-être pas exemptes de périls. Tout le monde se rappelle que la démarche seule de l'Empereur à Bade vint empêcher des hostilités aveugles d'aggraver ces malentendus. L'esprit libéral montait, cependant, au spectacle de la nationalité italienne se dégageant de ses vieilles entraves; et, par une modification profonde, mais inaperçue peut-être, le parlement prussien s'est trouvé prêt, dès les premiers jours de sa session, à voter cet amendement de M. de Vincke, qui a replacé, comme le dit très-bien l'auteur de la brochure, la politique de la Prusse dans une voie conforme à son rôle historique et à ses intérêts les plus incontestables.

L'Angleterre et la Prusse trouvaient, dans les traditions de leur passé, dans l'esprit des partis qui les divisaient, les inspirations d'un retour vers une politique libérale; il n'en était peut-être pas de même de la Russie, regardée depuis quarante-cinq ans en Europe comme le centre ou l'appui des résistances anti-nationales, comme l'arbitre des Sainte-Alliance et le soldat du droit divin. Son attitude fièrement dédaigneuse de dix-huit ans vis-à-vis de la cour des Tuileries, son langage et ses actes pendant la période qui sépare la révolution de 1848 de la guerre de Crimée, tout avait contribué à lui assigner sa place aux avant-postes dans une lutte suprême entre l'ancien régime et la révolution.

Et cependant, au moment où l'Italie, soutenue par la main puissante de l'Empereur, remontait au rang des nations, la Russie s'engageait dans la voie de réformes sociales qui ne peuvent s'accomplir que par la paix. Elle se montrait, ainsi que le dit M. le vicomte de La Guéronnière, partout juste et conciliante dans ses rapports internationaux; tout

en marquant son blâme de l'invasion piémontaise dans les Etats romains, elle ne tentait pas d'arrêter par la force le cours des événements; et enfin, lorsque l'empereur Alexandre allait rencontrer à Varsovie François-Joseph et le prince régent, elle faisait entrer la France dans le secret de ses délibérations et acceptait les principes essentiels posés dans le *memorandum* du cabinet des Tuileries.

Avec une intelligence profonde des conditions véritables de la grandeur des peuples modernes, elle abdiquait des prétentions au protectorat exclusif de l'Allemagne et à la domination de l'Orient, pour prendre, au milieu des partis qui divisent l'Europe, avec l'autorité de sa puissance et de son exemple le rôle de médiateur. Elle gagnait ainsi de nouveaux titres à son influence dans le monde, en servant les intérêts supérieurs de la paix générale et de la civilisation.

Il n'est pas jusqu'à l'Autriche qui, descendue sur le champ de bataille de l'Italie au nom de l'ancien droit public, avec le drapeau de la réaction européenne dans la main, n'ait rapporté de cette courte campagne, glorieuse pour elle, même dans ses défaites, un sentiment plus exact et de sa propre situation et des légitimes exigences des principes modernes : suivant l'heureuse expression de M. de La Guéronnière, l'Empire des Hapsbourg essaye de se relever de ses défaites par des réformes. Le décret du 20 octobre, qui replace la monarchie sur ses anciennes bases, l'amnistie annoncée par l'empereur, la constitution nouvelle dont le préambule consacre l'abolition du pouvoir absolu; et plus encore que ces actes de politique intérieure, l'attitude de l'Autriche dans ses relations avec la cour des Tuileries depuis Villafranca, attestent, comme le nom des hommes d'Etat appelés au pouvoir, le changement profond qui s'est opéré depuis un an dans les dispositions du cabinet de Vienne.

En présence des événements qui s'accomplissaient en Italie, la réserve de l'Autriche, malgré l'insistance des conseils téméraires qui avaient déjà fait franchir le Tessin par ses troupes en 1859, et l'organisation de l'empire d'après les titres divers des nationalités, sont plus que des actes de prudence, plus que des actes de modération, elles sont la reconnaissance solennelle de droits contre lesquels l'Autriche protestait par les armes à Magenta et à Solferino.

Après ces grands exemples, l'auteur de *la France, Rome et l'Italie* avait le droit d'invoquer aussi le nom de l'Espagne, qui remonte, par de généreux efforts, à son rang de grande puissance, qui se dégage d'ardentes passions ou d'anciens préjugés, sans renoncer à sa foi séculaire, et retrouve dans sa liberté, qui se règle et se modère, les élans de son antique gloire.

Tel est donc, dans sa vérité, l'état de l'Europe en 1861, après une des luttes les plus considérables de l'histoire moderne par la grandeur des principes qui étaient en jeu; tel est le changement qui s'est accompli depuis un an, dans le sentiment des cours, au profit de la paix du monde, par la victoire des idées libérales. La France, loin d'avoir, comme on ne craint pas de l'en accuser, réveillé les défiances ou ravivé les haines par sa politique dans la question italienne, peut revendiquer la meilleure part de ce triomphe. En 1859, lorsqu'elle faisait de ses sol-

dats le bouclier de la nationalité italienne, elle était seule en face de tous les préjugés, de tous les ressentiments, et, nous pouvons le dire, de toutes les prétentions et de tous les principes qui avaient amené, en 1815, l'asservissement de l'Italie. En plaçant sa politique au-dessus des exigences des alliances exclusives, en ne consentant à ne sacrifier en Italie ni la liberté nationale à de fausses craintes, ni la liberté religieuse à des témérités aveugles; en se montrant équitable, modérée, à Vienne comme à Londres, à Turin comme à Naples et à Rome, elle a conquis des sympathies durables à la cause de l'indépendance italienne par l'impulsion que l'autorité de cet exemple a imprimée à la politique de toutes les cours.

Voilà, au point de vue des rapports internationaux, les véritables conséquences d'une guerre entreprise au nom des principes du monde moderne, et dénoncée, jusque dans des Chambres françaises, comme une menace de perturbation pour l'Europe. En moins de deux années, l'Angleterre tory avec lord Derby, la Prusse hésitante ou féodale avec les souvenirs de M. de Manteuffell, l'Autriche unitaire avec les doctrines du prince de Schwartzenberg, la Russie inquiète et menaçante avec les traditions de l'empereur Nicolas, se trouvent, par l'influence des événements qui se sont passés en Italie, engagées dans les voies libérales; et, pour terminer, en empruntant à l'éloquent écrivain une pensée qui les résume toutes, ce mouvement européen, en détruisant les germes de coalition, a consolidé toutes les espérances de paix et de progrès.

La France calme et confiante, l'Europe pacifiée, tels sont les véritables résultats d'une politique qui a su être fidèle à la fois aux traditions glorieuses du passé et aux légitimes exigences de l'esprit moderne. Le vote solennel des chambres attestera quel sentiment elle inspire à ceux qui, par leur situation sociale et par le caractère politique dont ils sont revêtus, ont le droit de se montrer le plus jaloux de l'honneur national. L'adhésion du Sénat et celle du Corps législatif seront une force nouvelle dans les mains d'un pouvoir qui n'en use que pour la grandeur du pays.

Deux faits, sur lesquels il nous est impossible d'insister aujourd'hui, montrent, d'ailleurs, d'une manière évidente, quelle est en France et en Europe la véritable disposition des esprits. La Pologne, célébrant l'anniversaire de sa dernière et glorieuse défaite, voit un nouveau deuil se mêler aux douleurs héroïques du passé. La France, dont le cœur s'est toujours associé aux destinées de ce royaume, mais qui trop souvent a témoigné de ses sympathies par des émeutes, assiste avec une sollicitude attentive, mais avec calme, à cette crise d'une nationalité qui ne veut pas périr. Elle a la confiance que l'empereur Alexandre, qui a déjà donné tant de gages de son esprit éclairé et bienveillant, et qui vient d'accomplir dans son empire, par l'émancipation des serfs, la plus considérable des révolutions, suivra les inspirations de sa conscience de roi. De 1830 à 1851, elle abaissait cette grande cause, par des manifestations bruyantes, au niveau d'une révolte.

Pendant que notre pays donne cette preuve du progrès de l'esprit public, l'Europe, qui a confié à la France dans le Liban l'épée des nations chrétiennes, se montre disposée, malgré les résistances de quelques cours,

à prolonger pour nous une mission dont nous aurions pu trouver les titres dans les souvenirs particuliers de notre histoire. La Russie, la première, avec une loyauté pleine de noblesse, déclare, par l'organe du prince Gortschakoff, que l'honneur de notre nom et de nos armes est engagé dans cette cause, et que la tâche d'humanité et de protection que nous devons remplir est loin d'être accomplie.

Restons ainsi dans le monde, avec un dévouement qui ne se lasse pas, mais avec une modération qui ne subit pas d'entraînements aveugles, les soldats ou les défenseurs de toutes les causes justes ; et notre époque, tant accusée, laissera derrière elle, grâce à un prince qui a le courage et la volonté des grandes choses, une œuvre généreuse digne de nos aïeux !

Le gérant : E. DENTU.

EDOUARD DENTU.

Paris. — Typographie E. PANCKOUCKE et Cie, quai Voltaire, 13.

LES

PATRICIENS DE PARIS

INTRODUCTION

LE ROLE ET LE NOM DES ACTEURS

I

LES COULISSES DE LA COMÉDIE MONDAINE : COLOMBINE.

Quand huit heures et demie sonnèrent à l'horloge des Invalides, Honoria Cavanah, la femme de chambre irlandaise, monta sur un tabouret pour hausser la mèche de la lampe suspendue au milieu de l'antichambre de Mme de Flavey. C'était l'ordre de miss Agnès Masterson, la jeune amie de Mme la marquise. Pierre-Louis rentrait à ce moment; il s'avança sans bruit, tira une barbe du petit bonnet que portait la jolie fille, et quand elle se retourna avec un léger cri de surprise, il lui mit gracieusement sous le nez un des paquets qu'il portait et qui contenait des babas au rhum. Il lui fit un clignement d'yeux plein de bonhomie, comme un père qui donne à son enfant une douce odeur à sentir, et d'un pas grave et mesuré il continua sa route vers l'intérieur de l'appartement.

— M. Pierre-Louis, fit la jeune fille après quelque hésitation.

Le vieux sergent se retourna tout d'une pièce.

— Est-ce que monsieur... Non, ce n'est pas cela que je veux dire. Avez-vous porté beaucoup d'invitations ce soir?

Pierre-Louis regarda au plafond, en se demandant quel intérêt elle pouvait avoir à faire cette question. Puis il fixa sur elle ses gros yeux calmes qui semblaient s'être imposé la mission d'observer toute chose. Honny (1) baissa la vue, elle sentit une légère rougeur envahir ses joues fraîches et son front blanc.

— Je veux dire, monsieur Pierre-Louis, reprit-elle après une nouvelle hésitation, si... tous ceux à qui vous avez porté des invitations viendront ce soir?

Le vieillard recommença sa pantomime, puis il agita plusieurs fois son index devant son nez en secouant la tête :

— Mère de perdition pour les jeunes filles, dit-il à haute voix; et il disparut.

— Le père Mac Dwell me fera encore honte, se dit Honny, en sautant à bas de son tabouret, de penser si souvent à ce jeune noble qui ressemble plus à un roi d'Irlande qu'à un homme. Qu'est-ce que je puis faire dans cette prison? Mes pensées courent, courent si loin à travers la mer. J'ai voulu d'abord les retenir ici, pour cela il m'a fallu penser à quelque chose qui fût beau, et maintenant j'y pense trop! Bien, j'aime mieux être malheureuse que triste, oui, j'aime mieux avoir le cœur comme dans les épines que d'être abattue et pleurant sans cesse, ainsi que j'étais dans les premiers temps de mon arrivée en France. Qu'est-ce que le père Mac Dwell pourra dire à cela? Je ne t'oublierai pas non plus, ma chère, bien chère mère, et *lui*, jamais je ne lui parlerai. Je ne pourrais jamais, d'ailleurs. Quand je *le* vois, je suis comme dans les cauchemars où l'on sent les trois doigts d'une sorcière qui vous serrent la gorge. *Lui*, il ne m'a jamais regardée; quand il entre ici, il a toujours la tête si haute; il n'a jamais baissé les yeux jusqu'à mes yeux! Il croit peut-être que je suis la vieille Mimi! Et la jolie fille jeta un joyeux éclat de rire.

— Cela m'est égal, pourvu que j'aie une douce pensée qui se trouve entre moi et l'Irlande, et qui me garde compagnie dans ce pays étranger. Les lacs de Killarny sont si loin, si loin, et avant de penser à *lui*, je ne pouvais jamais m'endormir sans aller les visiter. Bien, je ne le regarderai plus; mais je veux auparavant qu'il sache que je ne suis pas la vieille Mimi, et quand mes yeux auront une fois rencontré les siens, jamais plus je ne les lèverai. Le père Mac Dwell ne saura pas sur quoi me faire un long sermon, il sera bien embarrassé.

La folle et variable enfant poussa un nouvel éclat de rire.

— L'hiver est partout, reprit-elle en entr'ouvrant les rideaux,

(1) *Honny, Honor, Nora,* diminutifs d'*Honoria.*

et la neige tombe ici comme en Kerry. Eh bien, je l'aime pour cela, cet hiver. Le soleil, ici, ne ressemble pas à celui qui brille dans les plaines d'Erin; mais cette neige, que de fois je l'ai vue tomber sur le mont Mangerton, et j'étais bien contente, car ma grand'mère me disait toujours que c'était un jour de repos pour les cerfs rouges et les chiens loups, les bêtes ennemies des Saxons.

— Que faites-vous là à la fenêtre, Honor, paresseuse bête? cria une voix douce et harmonieuse qui sortait du salon, dont la porte venait d'être entr'ouverte.

Honny, surprise, répondit avec un tremblement qui ressemblait à de l'effroi :

— Miss Agnès, je...

— Je... quoi? Taisez-vous, stupide mendiante. Prenez garde que votre guipure soit finie pour le temps que je vous ai dit, ou bien... Vous savez ce qui retombera sur votre mère et sur vos sœurs.

La porte se referma, Honor vint s'asseoir et se mit à remuer son crochet avec ardeur. Une larme glissa le long de ses joues.

— Non, dit-elle un instant après, en jetant son ouvrage avec colère contre la muraille, je ne saurais jamais finir pour la nouvelle année. Mes pauvres yeux se perdent à travailler dans cette demi-obscurité. Mais que deviendrai-je? Ma mère m'a dit qu'il fallait obéir à miss Agnès, car elle peut tuer mon père et nous déshonorer tous. Dieu est bien sévère pour nous autres, pauvres Irlandais. Pourquoi nous a-t-il ainsi rudement punis? Mon père n'a pas été ivrogne, jureur, ni impie; il n'a jamais négligé la messe, ni refusé l'argent du prêtre; jamais il n'a fermé sa porte à un étranger et il a partagé avec le pauvre passant sa dernière pomme de terre. Pourtant, il lui a fallu quitter l'Irlande, et venir dans le Worcester, auprès de la ville où demeurent les parents de miss Agnès. Que peut-il avoir fait qui le mette ainsi dans les mains de miss Agnès et de sa famille? Et moi, me voici à laisser tomber mes larmes sur cette guipure au lieu d'être une jeune femme dans une petite ferme de Kerry, avec Mick mon fiancé, et de jolis enfants gras et roses. Je n'aimais pas beaucoup Mick, mais j'étais une heureuse jeune fille et je pouvais choisir... Miss Agnès est bien belle, tout le monde dit qu'elle est bien douce, son père est un respectable gentleman, et pourtant... Je voudrais être morte.

Honoria laissa retomber ses mains sur ses genoux; son regard flotta dans le vague et s'arrêta dans un coin obscur de l'appartement, comme s'il voulait y évoquer les souvenirs de la patrie absente. Elle reprit bientôt son ouvrage en secouant la tête, et

pendant que ses doigts glissaient sur la broderie, ses lèvres agitées, comme malgré elle, par quelque mystérieuse harmonie venue de la Terre des Chants, fredonnèrent la douce et mélancolique chanson de Kathleen O'Moore :

Elle trayait la vache aux taches jaunes,
Qui jamais ne pensait à bouger;
Car, méchante pour toute autre,
La vache aux taches jaunes était douce pour elle.
Si douce était Kathleen,
Kathleen, ma petite Kathleen,
Kathleen O'Moore.

Un coup de sonnette vint interrompre la chanson d'Honoria, qui s'empressa d'aller ouvrir.

II

LES COULISSES DE LA COMÉDIE MONDAINE; QUELQUES MASQUES, ET TIRCIS.

Une petite grosse femme entra d'un pas vif, se débarrassa de sa mante, ôta son capuchon, et laissa voir une gorge énorme, une taille carrée où le corset essayait en vain d'indiquer quelques sinuosités entre les hanches et les épaules. Ses bras, que se disputaient le froid et la poudre de riz, se partageaient en bandes, les unes d'un rouge écarlate, les autres d'une blancheur éclatante. Ils se terminaient par des petites mains larges et rabougries, parfaitement gantées. Les gens du monde ne savaient rien de ses pieds. La marchesa di Tabani assurait pourtant que beaucoup de gens les avaient vus, mais elle reconnaissait qu'elle n'avait nul intérêt à les montrer.

La nouvelle venue portait une figure fraîche et jeune. La pâle lumière de l'antichambre ne permettait pas d'admirer dans ses détails l'habile peinture de ce visage; le dessin était, du reste, si parfaitement fait, le rouge et le blanc de perle disposés avec une si adroite modération, la couleur brune des cils et des sourcils si soigneusement choisie, que, même dans tout l'éclat des lumières, nul autre que le peintre-parfumeur qui avait vendu une figure à Mme la comtesse Odrinska, n'eût eu le droit de lui donner plus de vingt-huit ans. La seule chose qui fût authentique en elle, outre ses pieds, ses mains et les bandes rouges de ses bras, étaient ses cheveux d'un blond ardent.

La comtesse Odrinska, dans la comédie du monde, jouait le

rôle de la bonhomie. Ce rôle était dans ses moyens. Elle y réussissait à l'aide de sa tournure vulgaire; elle y était terrible, grâce à sa taille épaisse et à sa figure carrée. Son langage, lourdement étranger, l'y aidait encore. Mme de Flavey la défendait courageusement contre la grave et respectable partie de son monde, qui ne la pouvait souffrir : « Elle est si bonne, disait-elle, si dévouée à ses amis et si inoffensive ! »

Cette noble étrangère avait eu le temps de remettre en ordre quelques plis de son corsage, qui s'obstinait à remonter. Elle passa légèrement le bout de son doigt sur son sourcil, regarda si son gant gardait quelque trace de cette caresse, et lissa ses cheveux, qu'elle portait à la Marie-Stuart :

— Je viens tôt, n'est-ce pas, ma belle? dit-elle à Honoria. Voyez, la première agrafe de la robe, la première en haut, n'a-t-elle pas cédé? Non; bon. Il n'y a personne encore, n'est-ce pas? Bon. Alors, je n'ai pas besoin de vous demander un miroir? Vous êtes une jolie fille, savez-vous, ma mie Honor; si jamais vous êtes sans place, venez me trouver, vous avez votre fortune dans ces yeux-là, c'est-à-dire, vous m'entendez, qu'il n'y a pas de maîtresse qui, à première vue, ne soit certaine que vous êtes une honnête fille.

Elle lui donna une petite tape sur la joue, ouvrit elle-même la porte du salon, et disparut en essayant un air dégagé.

La jeune fille vint reprendre sa place et son travail, mais elle fut bientôt interrompue par un nouveau coup de la sonnette tirée violemment.

Les deux nouveaux personnages qui entrèrent étaient la très-vénérable mistress Hudifalse et sa très-spirituelle fille aux yeux blancs et aux dents blanches, la marchesa di Tabani. L'invitation de Mme de Flavey portait : « 9 heures, » et Mrs Hudifalse arrivait à neuf heures, « parce que, disait-elle, il sera demandé compte, au jour de la venue de Christ, des paroles oiseuses et du temps perdu. » La digne personne présentait le plus singulier contraste avec la grosse comtesse qui venait de passer. Elle était longue, maigre, sèche, le tout au-delà de l'expression. On ne lui avait jamais vu faire un geste en causant; à vrai dire, elle ne causait jamais, elle prêchait. M. le chevalier de Lescombart disait, en petit comité, qu'elle avait inventé le potage à la Bible, le bœuf aux psaumes, le ragoût de veau d'or aux lentilles d'Esaü, l'entremets au miel de Chanaan, la pomme Galaad, et le rince-bouche de la sorcière d'Endor. Ces paroles étaient irrévérencieuses, mais M. de Lescombart n'avait jamais simulé le moindre respect pour les préjugés. La conversation de Mrs Hudifalse

était toujours grave, froide et sévère; ses paroles tombaient lentement, ses lèvres même semblaient ne pas remuer. Avec sa taille inflexible qui n'empruntait jamais le secours d'un dossier de fauteuil, avec ses longues mains sèches croisées sur ses genoux anguleux, ses longs discours où chacun des mots semblait se détacher avec regret du fond de sa pensée austère, avec ses yeux qu'elle gardait toujours fermés, elle représentait dans un salon français un fort bizarre personnage. Cette dernière habitude, je veux dire son usage de fermer les yeux en parlant, était la seule chose qui la rendît supportable, en lui permettant de prêcher dans le désert. Aussi les citations bibliques de la vénérable dame ne s'adressaient-elles fréquemment qu'aux fauteuils du voisinage.

Son puritanisme était-il un rôle comme la bonhomie de la comtesse moldave? Mme de Flavey répondait là-dessus que Mrs Hudifalse appartenait bien réellement à une des plus vieilles familles de la gentry écossaise. D'ailleurs, personne ne cherchait à inquiéter de trop près la mère de la marchesa.

Celle-ci possédait, avons-nous dit, les plus ternes yeux et les plus belles dents du monde; elle avait le visage aussi pâle que celui de sa mère était bourgeonné. Quant au reste, elle lui ressemblait entièrement, et il était difficile de décider laquelle des deux était la plus anguleuse. Elle avait rencontré, l'année précédente, un Italien cumulant le titre de marquis avec la charge de chevalier d'industrie; d'ailleurs émigré jusqu'à la corde, et vivant de cette émigration qui en avait fait mourir tant d'autres; bonhomme au demeurant, expert en macaroni et sommeillant toujours bercé dans son triple menton. Il se réveillait à de longs intervalles, uniquement pour parler des biens immenses qu'avaient possédés les Tabani. Les Tabani n'avaient jamais possédé ces biens que par tradition, et l'origine de cette tradition se perdait dans la nuit des temps, car les Tabani était inscrits depuis des siècles au catalogue de la gueuserie italienne. Mais les dernières révolutions leur avaient été favorables, en leur offrant, sous prétexte de confiscation, une occasion vraisemblable de mendier. Miss Judith Hudifalse avait été tentée par le titre de marquise. L'obèse marquis avait vu danser dans ses rêves tout le chœur des pouddings britanniques; puis on parlait d'une amnistie qui l'eût ruiné, en le faisant rentrer dans les biens de sa famille. Il hésita longtemps à sacrifier sa douce vie de martyr politique et de mendiant titré; il commençait à vieillir, l'amour de la propriété l'emporta. Les joies de la vie de famille faillirent le rendre fou; il essaya de résister à sa femme à force d'inertie; et son triple menton l'eût peut-être sauvé; mais sa belle-mère déjoua toutes

ses tentatives de somnolence. Il s'enfuit un beau matin en emportant quelques breloques d'or en souvenir de la vieille dame, ainsi qu'un médaillon renfermant le portrait de sa femme et orné de plusieurs diamants. La marchesa di Tabani fut inscrite sur le livre des victimes de la cruauté de l'homme. Elle s'empara avec habileté du rôle de femme abandonnée, et sa méchanceté ne connut plus de bornes. « La pauvre enfant! elle avait tant souffert! disait Mrs Hudifalse; Dieu et les hommes devaient lui pardonner de n'avoir pas les idées aussi joyeuses que David dansant devant l'arche. »

Il fallait, en effet, qu'elle eût bien souffert, pour se faire pardonner les plus bienveillantes de ses paroles. Les incriminations odieuses, les jugements cruels, les insinuations déshonorantes, tombaient de ses lèvres comme l'eau noire tombe des toits lavés par la pluie d'orage. Elle n'avait pas seulement la volonté de la méchanceté, elle en avait l'étude, la science et le génie.

— Ma fille, dit la vénérable Mrs Hudifalse à Honoria Cavanah, veuillez m'ôter mes caoutchouc. Je ne vous demande pas ce service à titre de domesticité; Christ est venu nous apprendre que nous sommes tous égaux — sauf la différence que mettent entre nous nos fautes, — mais je vous demande ce service, parce qu'il est écrit : « Tu ne jetteras pas de la boue sur les cheveux blancs. » Ma pauvre fille, aveuglée par les ténèbres de la superstition, laissez mes caoutchouc, et allez à la porte, car voici qu'on sonne, et, quoique vous ayez vendu vos services pour une bien légère partie du veau d'or, il est écrit que l'esclave respectera son maître, et il est juste que vous alliez voir à la porte de votre maîtresse avant de retirer mes caoutchouc.

Honoria ouvrit la porte à M. le capitaine Eugène de Baltes, simple et modeste jeune homme au cœur aimant et dévoué. Il entra sans bruit, s'avança sans apparence prétentieuse, quoiqu'il fût d'une des plus anciennes familles du Hainaut, salua profondément les deux dames et entra au salon.

— Ma fille, dit la vieille dame, maintenant que ce serviteur de Baal est entré, vous pouvez m'ôter mes caoutchouc. C'est bien. Allons, Judith, ma douce et infortunée enfant, chère femme si éprouvée, entrons dans le palais des rois moabites.

— Si douce était Kathleen,
Kathleen, ma petite Kathleen,
Kathleen O'Moore.

murmura Honoria après avoir fermé la porte sur les deux per-

sonnages. Peut-elle être toujours avec les paroles de la Bible à la bouche, cette vieille... Oh! voici neuf heures qui sonnent! et la jeune fille courut s'asseoir à sa place.

III

LES COULISSES DE LA COMÉDIE MONDAINE : MASCARILLE, LÉANDRE, ÉRASTE ET VALÈRE.

La porte de la salle à manger s'ouvrit et livra passage à la vieille Mimi et à son fils. Celui-ci venait d'allumer les bougies du salon ; il détacha un morceau de cire qui était resté collé à son ongle, et, avec une chiquenaude, l'envoya sur la joue de la jeune Irlandaise. Puis, le drôle se mit à siffler un air gaillard dont il avait maintes fois essayé de réciter les paroles à la gentille Nora. La vieille Mimi jeta un regard fureteur autour de la pièce, puis, avec une activité qu'on n'eût pas attendue de son vieux corps cassé, elle grimpa sur un tabouret, et baissa la mèche de la lampe en murmurant des imprécations contre les gueux qui ouvraient la bouche toute grande quand il s'agissait du pain d'autrui. Elle s'assit et se mit à tricoter avec une ardeur sans pareille.

Guillaume, son fils, un coquin qui jouera quelque rôle dans cette histoire, occupait dans la maison un poste assez peu défini ; on l'appelait le valet de pied, mais il était surtout un valet de fantaisie. Il était si peu payé, il devait trouver si peu de chose à dérober, qu'on ne comprenait pas bien ce qui pouvait le faire rester chez les Flavey. Il est vrai qu'il se croyait tenu d'y faire fort peu d'ouvrage, et qu'ayant ainsi la plus grande partie de son temps à lui, il pouvait s'occuper de ses petites affaires, comme il disait. Quelles étaient ces affaires? personne ne le savait. Il avait été un peu républicain dans le pillage des Tuileries, un peu étudiant dans les manifestations des Ecoles; il avait failli, disait-il, être chef de club. Il avait envoyé des articles, disait-il toujours, à un journal très-spirituel, et il aimait à répéter qu'il avait beaucoup vécu autrefois dans la société des rédacteurs du *Rasoir incorruptible*, journal de l'avenir, l'honneur de l'esprit français. On l'avait vu laquais dans d'honnêtes maisons ; il les avait quittées, toujours à la hâte et sans raisons plausibles. Il avait vendu diverses choses extravagantes dans les rues les plus fréquentées; Mme la comtesse Odrinska, à qui sa bonhomie permettait de s'occuper

des gens de l'antichambre, assurait qu'elle l'avait vu acteur dans un petit théâtre et qu'il était assez bel homme.

Pierre-Louis entra quelques instants après la vieille Mimi, et se tint debout, roide, les bras croisés, la tête droite et immobile dans le coin le plus obscur de l'antichambre. Guillaume se pencha négligemment sur le dossier d'une chaise, et tint ses yeux fixés sur la jeune Irlandaise avec une expression cynique.

— Nous ressemblons à une veillée de Bretagne, sergent, ma parole d'honneur, dit-il après un instant de silence. Vous, sergent, vous êtes le bonhomme, vous pensez à vos péchés que vous devez dire à M. le curé lors du prochain Pardon; la bonne femme, la voilà; elle roupille dans un coin en marmottant des *Oremus* à saint Mistigri; moi, je suis le jeune gars, et voilà ma fiancée; eh! miss *Cancvas?* Moi, d'abord, — le Français est galant jusqu'au martyre — je ne me plains pas de mon sort; voulez-vous que nous nous fiancions, miss *Carnaval?* Voilà l'instant, prrrrenez vos billets... de confession. Vous ne répondez pas, miss *Caravanne?* Eh! eh! nous verrons bien un jour ou l'autre, miss *Honor-ia de la glace...* Diable! qu'est-ce qui sonne comme cela? Je parie que c'est le chevalier de Lescombart. Si j'étais sûr que c'est lui, je le laisserais resonner, et nous verrions, malgré son insolence, s'il oserait me parler plus haut que le ton. C'est une expérience que je ferai un jour ou l'autre pour savoir comme il s'en tirera, et si c'est vraiment un homme fort comme ils le disent, les autres.

Guillaume prononça cette dernière phrase à voix basse, et il ouvrit la porte d'un air grave. Un beau jeune homme entra d'un pas ferme et hardi. Guillaume s'approcha de lui comme pour l'aider à retirer son pardessus, et le regarda en ricanant, mais un coup d'œil menaçant chassa de son visage toute expression impertinente, et ce fut presque en tremblant qu'il tendit les bras pour recevoir le vêtement qu'on lui jeta au visage.

— Hum! fit-il en lui-même, on se reverra; mais il ne faut pas s'y fier, à ce qu'il paraît.

Le jeune homme arrêta son regard sur Honoria, qui, après un coup d'œil furtif, avait repris fort tranquillement sa broderie. Il était évident que le P. Mac Dwell n'aurait jamais aucun sermon à faire à propos du présent personnage. C'était pourtant, comme je l'ai dit, un fort beau jeune homme, remarquable de distinction et d'élégance. Sa taille, un peu au-dessous de la moyenne, mais fine et souple, ses pieds minces, ses petites mains maigres qu'il achevait de ganter avec un soin nonchalant, ses habits d'une coupe un peu roide mais hardie, ses cheveux blonds bouclés et

épais, ses petites moustaches, blondes aussi, sa figure ovale, aux joues fraîches, fermes et arrondies, tout en lui indiquait une nature jolie et nerveuse tout ensemble. On comprenait, dès le premier abord, qu'il devait être fort, énergique, audacieux, et qu'il vivait au milieu des hautes classes de la société.

— Annoncez M. le chevalier de Lescombart, dit-il à Guillaume d'un ton sec.

— C'est un rude gaillard, miss *Cave-Noire*, dit celui-ci, quand il eut refermé la porte du salon; il vous a des yeux qui vous feraient rentrer un limaçon dans sa stalle. Sergent, êtes-vous fort en géographie? Je parie qu'oui. C'est une belle science. Vous avez traîné vos guêtres dans pas mal de poussières; avez-vous jamais rencontré le château de Lescombart? Moi, j'ai visité beaucoup d'endroits; les hasards de mon existence orageuse m'ont jeté sur bien des rivages, — une phrase que je recommande à votre admiration, miss *Hon-ni-va* — eh bien! je n'ai jamais trouvé un morceau de terre grand comme votre balafre, sergent, qui s'appelât Lescombart. La morale de la fable, c'est que M. Poignavant de Lescombart mène un train de cinquante mille livres de rente, et je veux que le diable emporte le porreau que vous avez sur la joue gauche, miss *Honorable*, si j'ai jamais pu savoir d'où il tirait le premier décime de ces rentes, et il y a beaucoup de décimes dans cinquante mille francs; je vous l'apprends, si vous ne le savez pas, belle étrangère. Il va dans les ambassades, chez les ministres, les banquiers, dans tout le Faubourg et autres lieux dorés sur tranches. Il a tué plus de gens que vous, sergent, qui êtes un vieux du premier, de la seconde, de la troisième de la vieille; et, quoique je sois un membre né du Congrès de la Paix, — mes opinions religieuses me le permettent — je suis obligé de reconnaître que ça pose un homme, d'embrocher une, *deusse*, un chrétien qui arrive à la parade dans l'autre monde. Il a un équipage avec des bonshommes sur les panneaux, des laquais et un petit nègre qui pourrait servir à jouer au bouchon, des breloques qui valent un établissement de marchand de vin, des habits qui ne sont pas achetés à la Belle-Jardinière, et fiez-vous à lui pour trouver la pie, *Ho-ny*. Il y a bien des douairières qui ont passé quatre heures de plus à leur toilette en son honneur; je vous montrerai des veuves, commençant à moisir, qui, à cause de lui, ont fait damner leur femme de chambre jusqu'à la consommation des siècles; il y a aussi beaucoup de jeunes filles pudiques, qui ont fait des neuvaines à saint Chose et à saint Machin, pour lui faire prononcer le *oui* fatal devant l'écharpe tricolore du Xe arrondissement. Eh bien! sergent, je ne vous dis que ça, cherchez grand

comme votre nez de terre qui s'appelle Lescombart! Oh! la géographie est une belle chose! — Bien, bien, on y va, sac... — Ne trouvez-vous pas, sergent, que cette sonnette a un son agaçant, ce soir? On ne peut pas dire un petit mot tranquillement et converser sur des matières philosophiques, drinn, drinn; le plus grand génie ne pourrait conserver le fil de ses idées! Je crois bien que je n'arriverai jamais à la hauteur de Voltaire, si je continue à être suspendu à cette cloche, ma parole d'*Honor*.

Malgré sa mauvaise humeur, il s'inclina respectueusement devant le nouvel arrivant. C'était un homme dans toute la force de l'âge mûr, de haute taille, d'un port digne et aisé. Son visage grave, sans morgue et sans hauteur, n'offrait rien de fin; mais son expression était remarquable. Elle indiquait une nature calme, portée à la réflexion, droite, inflexible, mais bienveillante; et sa physionomie, dans les moments même où elle était le plus austère, était adoucie par une nuance de tristesse à la fois fière et sympathique. On disait de lui qu'il était le représentant de la noblesse et de l'honneur, mais il paraissait savoir qu'il représentait deux principes maltraités en ce monde, raillés par la fortune et peu en accord avec les destinées du temps présent.

Pierre-Louis s'était approché de lui, et, repoussant Guillaume avec rudesse, il s'était empressé de l'aider à retirer son paletot.

— Ah! c'est vous, mon ami; merci. Je vois toujours votre figure avec plaisir, mon vieux camarade; elle me fait du bien.

Le vieux soldat, dans sa reconnaissance, grimaça quelque chose de touchant à regarder.

— Il me semble encore vous voir clignant de l'œil, quand je commandais un faux mouvement à mes débuts dans la garde royale. Comment se porte le général de Flavey? Tant mieux. Présentez-lui mes bien respectueux compliments. Venez me dire quand il pourra me faire la faveur de me recevoir. — M. de Hangamare, dit-il à Guillaume.

— M. de Hangamare! dit ce dernier en revenant s'asseoir à sa place. Comme si je ne le connaissais pas, moi qui ai été six mois son valet de chambre. Dites donc, sergent, vous êtes brusque; vous bousculez un ex-quasi chef de club comme un simple sans-culottes. C'est égal; je suis connu pour ne pas aimer les aristocrates; eh bien! malgré tout, je dirai que s'ils étaient tous comme celui-là, le progrès pourrait rester encore longtemps occupé à cirer les bottes; parce que si les nobles étaient ce qu'ils devraient être, quelle raison pourrions-nous inventer pour prendre leur place et entrevoir dans les flancs de l'avenir le jour où ils tireront à leur tour le cordon de l'humanité? M. de Hangamare est un homme

dangereux. Vous lui mettriez un canon devant le nez, avec des espingoles tout autour, et, dans les environs, le musée d'Artillerie chargé à balles forcées, s'il dit non, ce sire de Hangamare, jamais vous ne lui ferez faire oui. Vous lui offririez une couronne, une vraie couronne, pas fêlée, sans le moindre représentant du peuple pour la changer en ruolz, avec une Californie, à fleur de terre, et la main de la reine Margot, que vous ne lui feriez pas dire *peut-être*, s'il croit que c'est *non*. Je suis bien sûr qu'une femme qu'il aimerait, comme feu Werther, il ne lui toucherait pas le bout du petit doigt, quand il resterait cent ans bec à bec avec elle dans une île déserte, à moins qu'elle ne lui dise : « Pille. » Et puis, le jour où il verrait qu'elle ne mérite plus sa flamme, quand il devrait se couper la langue, se crever les yeux, — je m'arrête — il ne lui parlerait plus et ne la regarderait pas. Oui, c'est un homme bien dangereux, allez, pour le peuple, et, s'il y en avait beaucoup comme lui dans mon ingrate patrie, je cinglerais vers des bords étrangers. Il passe ici deux ou trois mois, tous les ans, et il y est toujours triste; puis, il retourne dans ses biens de Normandie. Là, il cause avec les paysans, établit des écoles, des secours, des réunions de fermiers sur l'agriculture; il donne des livres de sacristains, des journaux d'aristocrates ; il fait là la pluie et le beau temps. Savez-vous ce que c'est qu'un roi d'armes, vous, sergent?

— Maréchal de France, temps passé, répondit Pierre-Louis sans hésitation.

— Tiens! il parle. Il va nous tomber quelque chose! Prenez garde à vos dents, belle Honny. Eh bien! il y avait une fois un roi d'armes qui s'appelait Osier. Un jour, je trouvai chez M. de Hangamare... des papiers... par hasard... dans son secrétaire... qui était ouvert. Il y avait de grands cachets de cire rouge, avec des rubans. Ça me parut drôle, et vous savez, sergent, qu'il faut toujours s'instruire. Cet Osier racontait que la famille des Hangamare remontait, par une filiation authentique et non interrompue, — eh! sergent, en voilà, des mots — jusqu'à un certain Hango, Hanga, Hangard, Hangus, Hancuisse, Hangoisse (tout ce que vous voudrez), qui était compagnon d'un ancien duc de Normandie, qu'on appelait Rollon, qui était roux, qui a conquis l'Angleterre, où il avait été appelé par tous les gens de sa couleur. Cet Osier disait encore que, depuis que le monde est monde, ces Hangamare sont seigneurs et patrons, châtelains et haut-justiciers de Saint-Jouin, — nous avons pourtant détruit tous ces titres-là, sergent, nous autres simples va-nu-pieds — et puis, barons par-ci, ducs par-là, marquis dans un coin, comtes dans un autre,

grands en Espagne, princes en Grèce, enfin de quoi ennoblir vous et moi, sergent, et tous les juifs de la Bourse. Avec ça, il ne veut pas porter de titres; c'est sa toquade, parce que je lui ai entendu répéter souvent : « A part, dit-il, la noblesse illustre et historique, il n'y a plus guère de bons gentilshommes que parmi ceux qui ne sont pas titrés. » Il aura un rude compte à régler avec la justice du peuple, ce roi des aristocrates, malgré son maréchal de France, malgré Hancuisse, *Honny*, soit qui mal y pense. Allons, bon, sac... les voilà toutes deux maintenant, les sonnettes du diable! Je ne peux pas aller au salon et à la porte en même temps.

— Allez au salon, dit Honoria, avec une rougeur à peine perceptible; j'irai à la porte.

— Tiens, tiens, tiens; nous espérons donc mieux que M. de Baltes et que M. de Lescombart. Eh! eh!

Un second coup de la sonnette du salon hâta sa marche. Honoria était déjà à la porte. Pourquoi son cœur battait-il si violemment? et pourquoi détourna-t-elle la tête en passant près du vieux soldat?

M. le vicomte d'Escault entra la tête haute et le front plissé; on l'avait fait attendre à la porte plus longtemps qu'il ne l'avait jugé convenable. Honoria était devenue pâle, et elle porta ses mains tremblantes sur ses yeux pour ne point voir cette expression de colère qui lui avait paru s'adresser à elle; ce n'était pas cette figure que ses rêves lui montraient! Charles-Jules ne la regarda pas, il ne savait pas qu'elle existait; il ne croyait pas qu'une femme de chambre fût une femme. Il se dirigea vers la porte du salon, précédé d'Honoria, qui essayait de reprendre sa présence d'esprit.

— M. le vicomte d'Escault, lui dit-il.

Et la jeune fille, dont la voix tremblait encore légèrement, annonça :

— M. le vicomte Charles-Jules d'Escault.

Charles-Jules était un si joli nom! Et puis, peut-être remarquerait-il cette adjonction! Elle reprit sa place le cœur allègre. Charles-Jules avait, en effet, remarqué cette variante, qui lui parut légèrement impertinente, et l'affaire d'une fille qui ne savait pas son service. Pauvre Honoria!

IV

FLEUR D'ALBION; ÉMERAUDE D'IRLANDE.

L'atmosphère brillante, douce et légèrement parfumée du salon contrastait avec la froide nudité et la presque obscurité de l'antichambre. Le changement était si brusque que nul ne songeait à remarquer l'extrême sévérité de l'ameublement et la simplicité un peu bourgeoise des ornements. L'œil n'était pas frappé tout d'abord par l'absence de riches cadres, de tout meuble de boule et de marqueterie; l'éclat des bougies dissimulait les marques que le temps avait laissées sur les tentures et les rideaux de velours cramoisi.

M. d'Escault était arrivé à cette science du monde qui ne se laisse guère influencer par les circonstances extérieures; il était d'ailleurs préoccupé de la mise en scène de sa fierté, et du soin de faire comprendre à tous le culte fervent dont il honorait sa dignité. Il entra le front haut, l'air indifférent, le port roide. Il jeta un rapide coup d'œil autour du salon, pour chercher sans doute comment étaient groupés les amis et les ennemis; il était urgent, d'ailleurs, d'aviser à ce que nulle hésitation n'embarrassât la retraite qu'il devait faire après s'être incliné devant la maîtresse de la maison. Peut-être cherchait-il autre chose encore; car, après cette rapide investigation, ses traits se détendirent un peu, son air devint moins fier, sa démarche plus simple, ce qui signifiait, hélas! qu'il n'y avait là personne à qui il désirât particulièrement plaire.

La marquise de Flavey se tenait dans le coin du foyer, serrée de près par miss Agnès Masterson, et par la bonne Odrinska, qui s'était réfugiée, comme un oiseau effarouché, sous la protection de son amie. Charles-Jules s'approcha de ce groupe et s'inclina devant Mme de Flavey selon toutes les règles d'un salut cérémonieux tempéré par une nuance d'intimité. Pour Mme la comtesse Odrinska, il lui fit un salut si léger qu'il pouvait passer pour un faux pas.

— Vous êtes aimable, monsieur d'Escault, et je vous sais gré de n'avoir pas trouvé que mon invitation était faite bien à la hâte. Eh bien, continua la marquise en se penchant vers miss Agnès, eh bien! chère belle, n'avais-je pas raison? *il* est venu.

La bonne marquise accentua cet *il* d'une façon particulière;

elle l'accompagna d'un fin coup d'œil lancé à Charles, et dirigé doucement de Charles à la jeune fille. Cet *il* lui semblait devoir établir un trait d'union définitif entre les deux jeunes gens ; il lui paraissait un mot de maître. Charles-Jules chercha sa réponse dans cette catégorie de mots impertinemment polis qui semblent avoir été inventés pour l'usage des pauvres célibataires assiégés dans les salons par les billets de loterie de toute espèce. Il se trouvait blessé de pènser qu'on pût songer à quelque trait d'union entre lui et miss Agnès. Il avait enfin rencontré une phrase fine et acérée à point ; mais au moment d'ouvrir les lèvres, il vit les yeux de la jeune fille fixés sur lui avec une expression si calme, si innocente et si flatteuse en même temps, qu'il craignit de se montrer injuste et ridicule. Il s'inclina de nouveau en serrant les dents. Il avait complétement manqué son entrée, cela était sûr, et le signe de tête qu'il fit à M. de Lescombart fut certainement plus hautain encore qu'il ne l'eût été s'il avait trouvé occasion de semer quelques grains brillants de la fine fleur de courtoisie. Il alla faire une légère révérence à la marchesa et se dérida un peu en jetant un coup d'œil sur son ami, M. Eugène de Baltes. L'honnête garçon avait eu, en effet, l'imprudence de s'approcher de M[me] Hudifalse, qui l'avait pris maternellement par les mains et l'avait forcé à s'asseoir auprès d'elle. Doux, bienveillant, respectueux, il ne savait comment échapper à de puissantes considérations sur la trompette de Jéricho. Il lança un regard attendrissant à Charles-Jules, qui lui répondit par un sourire contenant une sorte de promesse de venir bientôt le délivrer.

Il voulait auparavant aller toucher la main à M. de Hangamare, qui, seul, debout près du piano, semblait un étranger au milieu de cette société. Il paraissait attendre quelqu'un ou quelque chose, et la légère agitation de ses mains et de ses traits prouvait que cette attente était liée aux plus intimes, aux plus chères peut-être de ses pensées.

Que pouvait-il cependant attendre de plus gracieux, que pouvait-il désirer de plus charmant à voir que les yeux de la jolie miss Agnès, qui se levaient fréquemment vers lui avec une expression si chastement caressante? Ce charme était perdu pour lui. La méchante marchesa, seule, admirait les délicates nuances que prenaient ces regards touchants, selon qu'ils se portaient sur chacun des hommes présents. M. de Lescombart causait alors avec Agnès ; mais lui aussi paraissait attendre quelqu'un, il était parfois légèrement distrait; ces distractions permettaient aux yeux de la jeune fille de quitter l'expression d'admiration naïve et voi-

lée par une réserve pudique, avec laquelle ils souriaient aux mots spirituels de ce hardi gentilhomme. Ils étaient naïfs aussi quand ils suivaient avec une attention qui semblait involontaire et s'ignorant elle-même, la fière démarche du vicomte d'Escault; mais cette naïveté n'était plus accompagnée de cette réserve pudique qui excite le cœur blasé, elle indiquait la flatterie instinctive et la docile soumission qui ravit toute nature amoureuse de domination. Naïfs encore étaient-ils ces yeux, quand ils se levaient avec une confiance si touchante vers le noble descendant des Rois de la mer; mais, là encore, cette naïveté se mélangeait d'un sentiment d'affection presque filiale, d'abandon craintif et d'innocente tendresse. Que pensait la marchesa de ces fines nuances de naïveté, parlant à chacun de ces hommes un langage si divers, mais si approprié au caractère et à la faiblesse particulière de chacun d'eux? Hélas! la marchesa était bien méchante; en ce moment, les plis de sa lèvre railleuse étaient souriants, et c'était d'un cruel augure quand la marchesa souriait franchement.

Miss Agnès était trop parfaitement jolie pour n'avoir pas d'ennemis, c'était bien cela que pensait Eugène de Baltes dans son cœur, qu'il avait tout entier donné à la belle enfant, sans que ses lèvres eussent jamais voulu en faire l'aveu à qui que ce fût. Il était pauvre, timide et loyal; il se demandait fréquemment à quoi le mèneraient ses amours; il se promettait de ne plus aller chez M[me] de Flavey; pourtant il y revenait toujours. A cette heure il dévorait du regard la douce Agnès, et il était le seul qu'elle ne regardât pas. Ainsi va l'existence. Cela lui importait peu en ce moment, pourvu qu'il la vît, pourvu qu'il pût admirer ce type adorable de jeune fille. Fleur à peine éclose; colombe qui prend sa première volée jusqu'aux hautes branches de l'arbre son berceau, nuée rose montant à l'aube pour servir de compagne au soleil d'une matinée de printemps, perle de rosée suspendue à la fleur d'aubépine, bien souvent le pauvre garçon vous avait mises en rimes pour peindre sa bien-aimée; car bien souvent, fleurette, gouttelette, et vous, colombelle, le jeune poëte amoureux avait songé à vous en regardant Agnès; bien souvent, nuage rose, il vous avait regardé en songeant à son amour, et vous lui aviez fréquemment valu de vertes réprimandes de son vieux colonel, qui jurait diables et tempêtes contre les songe-creux à l'exercice du matin. Le vieux colonel était riche et célibataire; qu'eût-il dit en voyant les yeux d'Agnès fixés sur lui avec une quatrième nuance de naïveté? Il eût juré diables et tempêtes qu'elle était bien le plus charmant portrait de jeune fille anglaise qu'il eût jamais vu dans les *Keepsake*. Cela était vrai. Pour tous elle était la fleur

modeste et parfumée d'Albion, la douce Miranda, la gentille rose de Tully Veolan, la fée voilée par cette vague et pudique poésie qui enveloppe les jeunes filles d'Ossian.

Ses cheveux blonds aux reflets clairs et pâles tombaient en boucles épaisses, molles et comme languissantes. La marchesa assurait qu'ils avaient été créés par la nature aussi roides que les fils de chanvre, et il avait fallu, selon elle, une longue série d'expériences pour arriver à cette ondoyante chevelure qui encadrait si parfaitement ce visage candide et qui dissimulait si gracieusement la grosseur du col. Mais à coup sûr sa figure ronde, ses lèvres mignonnes, son menton si fin, ses joues roses, ses sourcils déliés, son front un peu large, mais poli et pur comme le front de l'enfant endormi, toutes ces gentilles beautés défiaient la critique. On ne voyait pas ses pieds, ses mains étaient un peu ramassées, Eugène de Baltes lui-même n'en pouvait disconvenir; mais il secouait dédaigneusement la tête à l'énumération de pâtes perfectionnées qui travaillaient chaque matin à la blancheur de ces mains. Que lui importaient d'ailleurs ces détails, ravi qu'il était dans la contemplation de ces yeux bruns, vagues et hésitants, à l'expression si innocente, et qui semblaient se cacher dans le voile de leurs longs cils jusqu'au moment, bien éloigné encore, où le cœur de la jeune fille se réveillerait pour songer à la passion. Maintenant ils annonçaient, d'une façon touchante, que l'enfant ignorait toute chose, et qu'elle savait de la vie uniquement ce que les leçons de sa mère lui avaient appris.

Elle ignorait sans doute que ses yeux étaient doux à voir; car, en ce moment même, elle les tenait baissés avec une modeste persévérance; elle ne les levait qu'à de rares intervalles, et ils semblaient poursuivre dans un coin désert du salon les derniers reflets d'une angélique vision. M. de Lescombart venait de lui faire remarquer cependant que les yeux de M. de Hangamare et de M. d'Escault étaient fixés sur elle, et que sûrement les deux gentilshommes parlaient d'elle avec quelque préoccupation. Comment cette remarque avait-elle rendu Agnès évidemment indifférente à la conversation du chevalier? Comment cette remarque avait-elle évoqué une vision angélique? Qui dira les merveilles de la naïveté chez les jeunes filles?

Charles-Jules s'était en effet approché de M. de Hangamare, qu'il respectait infiniment, sans guère l'aimer : il avait cru apercevoir en lui quelque intention de conseils, quelque projet de direction morale; cela avait suffi pour mettre sa personnalité en garde, sa fierté en émoi.

— Monsieur, lui dit-il après les menus suffrages de la politesse

ordinaire, je vous avoue que je me suis déjà souvent approché de vous avec une arrière-pensée de curiosité. Je reviens, vous le savez, d'un assez long voyage, et je me suis promis de savoir de vous, ce soir, ce que peut être cette jolie jeune fille qui est un jour ici tombée des nues et sur laquelle la marquise est d'un mystère impénétrable.

M. de Hangamare le regarda avec un léger embarras :

— Me voici, je le crains, mis au pied du mur, dit-il, car j'ai pour principe, je l'ai souvent avoué, qu'il est sage d'établir sincèrement la position des gens avec qui l'on est appelé à se trouver dans un monde aussi mêlé que la société parisienne. La vérité, d'ailleurs, est beaucoup moins désagréable que le peu adroit mystère de la marquise pourrait le faire supposer. Je capitule. Vous comprenez cependant qu'il est bien difficile d'exposer des histoires intimes dans un salon où les oreilles sont si fines. Je vous dois une visite, permettez-moi de remettre jusque-là à vous parler des choses que vous désirez savoir.

Charles-Jules comprit aisément que son interlocuteur avait quelque raison pour désirer rester seul.

—Je me suis engagé, dit-il en souriant, à aller délivrer M. de Baltes, qui ne trouve pas, j'en suis sûr, dans le récit des exploits des Amalécites, le même charme que je rencontrerais dans votre conversation.

Les deux gentilshommes se saluèrent, et Charles se dirigea vers Mrs Hudifalse.

— Il chassera de devant vous les Chananéens, et les Héthéens, et les Hévéens, et les Phéréséens, et les Gergéséens, et les Amorrhéens, et les Jébuséens; oui, monsieur le capitaine, vous avez confiance, ainsi que le disait le saint docteur des temps nouveaux, le révérend Josuah Hatepeas, vous avez confiance, vous autres officiers terrestres, dans vos épaulettes et dans vos éperons, dans vos chars et dans vos coursiers, dans vos flèches et dans vos boucliers, mais une seule trompette...

Charles-Jules s'avançait alors à la rescousse du bon M. de Baltes, qui se leva, salua la vieille dame et s'esquiva.

M. d'Escault essaya de lier conversation avec Mrs Hudifalse; mais la vénérable personne ne parut pas disposée à continuer sa dissertation. Elle redoutait l'esprit froid, positif et railleur du nouveau venu, et Charles-Jules ne tarda pas à la quitter pour aller s'asseoir dans un coin solitaire du salon.

Ses yeux se fixèrent bientôt avec attention, presque avec tristesse, sur la marquise de Flavey, qui paraissait si heureuse entre Mme Odrinska, une aventurière, pensait-il, miss Masterson, une

inconnue, et M. de Lescombart, un personnage équivoque. « Cette marquise de Flavey, se disait-il; dans ses réceptions officielles, elle est entourée des plus grands noms de France; mais elle n'est pas bien riche, elle ne peut toujours recevoir officiellement, et son intimité, la voici! Que serait donc une telle femme, si elle était pauvre? l'amie de ceux qui sont aujourd'hui ses fournisseurs? Pourtant, si quelqu'un a le droit de représenter l'aristocratie, de posséder les avantages naturels de cette aristocratie, c'est bien Mme Albertine de Lenoncourt, marquise de Flavey! La noblesse ne serait-elle donc autre chose que la richesse constituée? N'aurait-elle pas une vertu particulière que le hasard des choses peut bien obscurcir et faire incliner à la fièvre et au mal, mais qui existe cependant et doit se relever tôt ou tard! Ah! fit Charles avec un soupir, après quelques instants de tristes réflexions, cette noblesse, je la comprends bien pourtant, où est-elle et qui me la montrera?

Un léger bruit se fit entendre à l'extrémité du salon, il entendit une voix grave qui annonçait : « Lady Eilleen Mac Aura. » Il leva les yeux et tressaillit. Il put croire que la Providence venait de lui donner la réponse à ses questions. Il eut comme une légère et fugitive hallucination causée par le choc qui l'arrachait à ses tristes pensées; la belle jeune femme qui se détachait, d'une façon indécise, encore du fond noir de la chambre voisine, lui fit presque l'effet d'une apparition. Il lui sembla que cette ombre jetait un regard d'une majesté sereine autour du salon, et que ce regard s'arrêtait un instant sur lui avec une bienveillance souveraine. Ce vertige ne dura qu'une seconde. Il reprit vite son sang-froid et la nette lucidité de son esprit. Cependant, quand il vit la belle Irlandaise s'avancer avec son calme gracieux, avec sa démarche simple et fière, mais doucement fière et naïvement imposante, il se dit qu'en effet, si la noblesse extérieure existait quelque part, c'était là, dans ce corps élégant et souple, dans cette taille haute, fine et ronde, dans ce port de reine dont la roideur naturelle était dissimulée par l'aisance de la démarche, et rendue gracieuse par la rondeur des épaules et les courbes parfaites de la gorge et des hanches. Il admirait surtout les airs de cette tête qui s'attachait si noblement à ce cou flexible et onduleux. Mais M. de Hangamare et M. de Lescombart, en s'avançant avec empressement vers lady Mac Aura, ne permirent pas à Charles d'observer plus complétement la beauté de la jeune femme. Il regagna le siége qu'il avait quitté sans presque s'en douter; et remit son masque de hautaine indifférence.

PREMIÈRE PARTIE

UN CHEVALIER DE L'AUTRE MONDE

I

TRIO DE NOBLES ÉTRANGÈRES.

Quatre mois environ après l'apparition de la belle lady Eilleen Mac Aura dans le salon de Mme la marquise de Flavey, cinq personnages, déjà connus du lecteur, étaient en conférence, vers sept heures et demie du soir, dans ce même appartement. Il s'agissait de remplir d'une façon convenable les salons d'un Russe de distinction qui venait d'arriver à Paris avec des lettres de recommandation pour Mme de Flavey. Celle-ci avait cherché d'abord les gens à qui elle avait des obligations, et qui seraient assez heureux d'être bien reçus chez le comte Paulowitch pour considérer la marquise comme à peu près quitte envers eux ; puis, comme le digne seigneur ne passait pas pour absolument naïf, la marquise, après avoir choisi ceux qu'il lui était utile d'inviter, se dit en soupirant qu'il fallait un peu songer à ceux que le noble Russe serait content de recevoir. La marchesa di Tabani, la comtesse Odrinska, miss Agnès Masterson et le chevalier de Lescombart, avaient été appelés à ce conciliabule mondain.

La liste des invitations venait d'être à peu près arrêtée, lorsque M. de Lescombart se leva pour prendre congé. Mais la marchesa di Tabani ne paraissait pas décidée à le laisser partir encore.

— Vous êtes bien empressé de nous quitter, monsieur, lui dit-elle. Vous nous négligez beaucoup depuis quelque temps, et, certes, ce n'est pas de bon goût de choisir le moment où une jolie femme comme lady Mac Aura entre dans une société pour y devenir rare.

— Vous me traitez avec une fort gracieuse injustice, dit le chevalier en souriant; du reste, je n'avais pas besoin de l'arrivée de lady Mac Aura pour trouver ici de quoi me réjouir l'esprit et les yeux.

— Alors, reprit la marchesa avec une moue significative, ce

n'est plus l'accusation de mauvais goût que je vais porter contre vous, c'est celle d'ingratitude.

— Comment cela? dit le chevalier avec un air d'étonnement sincère qu'il cacha presque immédiatement sous un sourire modeste.

— Sans doute, continua brusquement son interlocutrice; vous êtes depuis trop longtemps sorti du collége pour ne pas savoir, des premiers, quand une jolie femme vous distingue! Et j'imagine que quand une femme fait de ces confidences-là à ses amies, il y a longtemps que l'homme qui en est objet les a devinées.

M. de Lescombart ouvrit les lèvres comme pour demander des explications, mais il s'arrêta en voyant fixés sur lui les yeux ingénus de miss Agnès; il haussa légèrement les épaules et reprit froidement :

— Je vois que vous vous êtes promis de me faire manquer, à force de railleries, un rendez-vous que j'ai à cette heure-ci. Mais je vous demande grâce, et je suis sûr que vous me pardonnerez quand vous saurez que c'est avec le roi de ce temps-ci que je vais me rencontrer, je veux dire avec un agent de change.

Là-dessus il salua cérémonieusement chacune des femmes, puis s'esquiva.

— Voilà le trait lancé, et au bon endroit, se dit Mme di Tabani. Pourquoi, continua-t-elle à haute voix en se tournant vers miss Agnès, pourquoi avez-vous empêché le chevalier d'écouter ce que je disais de lady Mac Aura?

— Moi? Qu'est-ce que c'est? dit la jeune fille avec un grand calme.

— Il me semblait que vous vous étiez agitée d'une façon expressive quand je disais que notre belle veuve avait fort remarqué le chevalier.

— Je ne l'ai pas fait. Pourquoi l'aurais-je fait? Si cela est vrai, en quoi cela m'importe-t-il?

—Je crois que vous avez mal vu, marquise, dit Mme de Flavey; la chère enfant n'a pas remué un cil, et j'ai même admiré son bon goût; car enfin, continua-t-elle en souriant avec la satisfaction d'avoir deviné une énigme, Agnès pourrait croire que vous faites la cour à M. de Lescombart au profit de lady Mac Aura, et ce n'est jamais agréable de se voir enlever un attentif.

— Moi! dit Mme di Tabani. J'ai voulu seulement ramener parmi nous un jeune homme dont vous regrettiez vous-même la rareté. Ne me l'avez-vous pas dit, chère marquise?

— Mais voyons, reprit celle-ci, est-ce bien vrai ce que vous

disiez au chevalier? Je n'avais vraiment pas remarqué que notre charmante veuve eût fait attention à lui. Elle me paraît, au contraire, d'une réserve, d'un bon ton, enfin charmante de tout point; n'était cette légère teinte de mélancolie qui vient de temps en temps assombrir ses beaux yeux bleus. Je l'ai mise quelquefois sur le sujet de cette tristesse qui me paraît de la magie noire; je l'ai interrogée, poussant ma pointe autant, vous pensez bien, que les convenances le permettent entre gens qui ne sont pas du dernier intime; elle m'a toujours répondu, d'un air un peu troublé, comme quelqu'un qu'on réveille en sursaut, qu'elle n'était pas bien triste. Mais, pour en revenir au chevalier — vous savez comme je suis friande de ces petits manéges — voyons, qu'est-ce qu'il y a de vrai là-dessus? Mais non, au fait, continuez vos arrangements; moi, il faut que je vous quitte et que j'aille présenter cette comtesse Paulowitch chez la baronne de Rouchinghem et chez la marquise de Bruneu. Allons, chères belles, à bientôt. N'oubliez pas, Agnès, que la petite Albertine est un peu souffrante; ne tardez point trop à aller voir comme elle va.

— Maintenant, dit la comtesse Odrinska quand la marquise fut sortie, là, entre nous, est-ce bien vrai au moins que lady Mac Aura vous a chanté les louanges du chevalier? Je vous assure que je n'ai jamais remarqué la moindre attention particulière.

Mme di Tabani haussa les épaules.

— Mais enfin, dit-elle en éludant une réponse précise, quel mal pouvez-vous trouver à ce que ces deux gens-là s'aiment! Est-ce qu'ils ne se conviennent pas bien, et cela ne ferait-il pas un beau mariage? Quel crime commettrait-on quand on aiderait un peu à cette belle œuvre!

La grosse comtesse laissa échapper un geste d'étonnement; elle fixa ses petits yeux ronds sur la figure de son interlocutrice, et, saisissant sur ses traits contractés une légère expression d'amertume, elle ne put s'empêcher de dire :

— Mais vous avez donc quelque motif caché de haïr cette pauvre lady?

— La haïr! Ce n'est pas gracieux pour le chevalier, ce que vous dites-là, reprit la marchesa en riant; et je vois que vous n'avez pas compris ce que j'ai dit. La haïr! N'est-elle pas la plus charmante, la plus belle, la plus distinguée de toutes les femmes de notre monde? N'a-t-elle pas pris le cœur de tous, l'amitié de toutes les femmes, les hommages de tous les hommes? Moi, je fais comme tout le monde; seulement je veux lui témoigner ma tendresse d'une plus utile façon, et lui persuader de chercher son

bonheur là où il est, c'est-à-dire dans les nobles sentiments de M. de Lescombart.

— Mais, dit miss Agnès d'une voix douce et en continuant fort tranquillement un point de broderie d'or qu'elle avait commencé après le départ de Mme de Flavey, pourquoi ne pas laisser chacun chercher son bonheur soi-même? Pourquoi voulez-vous persuader à ces deux personnes de s'aimer si elles n'y songent pas? Je sais que je ne suis qu'une enfant, mais si on organisait quelque complot contre la tranquillité du cœur de lady Mac Aura, je crois que ce serait un devoir pour ses amies de l'avertir.

Mme di Tabani se retourna comme si elle venait d'être piquée :

— Ah! s'écria-t-elle avec colère, c'est ainsi que vous interprétez dans votre naïveté les paroles des gens! Vous avez donc des prétentions bien arrêtées sur le cœur, comme vous dites, du chevalier?

— Des prétentions! je n'en ai sur personne. Je ne cherche pas à me marier, je ne cherche pas à fuir le mariage. Ma chère mère m'a dit que quand j'aimerai quelqu'un de toute mon âme, quand celui-là m'aimera ainsi, et qu'il m'aura prouvé qu'il est digne de toute ma tendresse, celui-là sera le mari que Dieu me destine. Je ne sais s'il sera riche ou pauvre, noble ou marchand; j'attends tranquillement, sans y songer. Je n'ai de prétentions sur personne.

— Il faut un peu aider la destinée. Votre chère mère ne vous l'a pas dit, n'est-ce pas, pauvre enfant? C'est bien fâcheux. Mais, voyons, vous me poussez hors de moi; soyez persuadée, puisque nous sommes sur un tel sujet, que M. de Hangamare, par exemple, est un mari autrement convenable pour vous que le chevalier.

— Y pensez-vous, marchesa! reprit la comtesse avec vivacité. Je ne reconnais plus votre esprit ordinaire! Mais M. de Hangamare est tout épris de lady Mac Aura. D'ailleurs il est parti fort mystérieusement il y a quelques jours, et personne ne sait ce qu'il est devenu!

— Bah! il n'a pas été enlevé par la reine Mab, il reviendra. D'ailleurs, c'était une plaisanterie pour punir un peu cette méchante Agnès de ses soupçons. Mais M. d'Escault n'est pas parti, lui! Voilà, j'espère, continua la marchesa avec une émotion réelle quoiqu'à peine perceptible, un vrai type de noblesse; eh bien, je veux faire un autre mariage, outre celui de votre belle lady et du chevalier.

Miss Agnès ne put s'empêcher de tressaillir; puis, comme si la conversation prenait un cours définitivement désagréable pour les oreilles d'une jeune fille délicate, elle se leva avec calme, dit

froidement qu'elle allait voir comment se portait Albertine, et elle quitta la pièce d'un pas si léger qu'un apprenti fantôme eût pu le lui envier.

Elle s'arrêta dans la pièce voisine, située entre le salon et l'antichambre et colla son oreille contre la serrure de la porte du salon. La conversation continuait entre les deux dames, mais d'une voix assez modérée pour qu'Agnès n'en pût saisir que quelques mots. Elle comprit qu'il s'agissait de trouver une série de moyens destinés à forcer d'abord lady Mac Aura à accorder de l'attention au chevalier; le reste viendrait selon l'occurrence. La jeune fille songeait à rentrer pour essayer de briser au moins quelques fils de l'intrigue, quand certains mots qui, du fond de l'antichambre, arrivèrent à son oreille, lui parurent assez importants pour l'engager à se rapprocher de là.

— Sergent, disait Guillaume d'une voix avinée, je vous dis que je vous connais comme si je vous avais porté dans mes entrailles. Oui, avec vos airs de muet, vous êtes un vieux curieux, curieux comme un ancien pharmacien. Seulement, qu'est-ce que vous voulez faire de votre curiosité, puisque vous ne parlez à personne et que vous vivez avec le général de Flavey, un vieux mystérieux, qui ne voit pas un chien excepté vous, car il ne voit même pas sa femme, n'est-ce pas, sergent? Oui, qu'est-ce que vous voulez faire de votre curiosité? Ça m'a bien chiffonné toujours. Car enfin il y a des gens qui sont curieux, et c'est un bon métier, brum, brum, je veux dire, vous comprenez, sergent, que ça leur rapporte des calottes. Moi, après tout, ça m'est égal que vous soyez curieux, puisque vous êtes le plus aimable des sergents; et je veux bien vous répondre. D'ailleurs je n'aime pas à avoir ma langue dans le fond de ma gorge, ça me donne soif. C'est pas pour dire que vous soyez un ivrogne, mais j'ai toujours pensé que vous vous en donnez quelquefois une fière décoction, sergent, pour vous consoler d'être si muet que ça. Oui, voilà que j'y arrive; ne vous emportez pas, sergent; vous devez respecter mon innocence et ne pas vous mettre comme ça en colère en face de mes tendres cheveux blonds, c'est d'un mauvais exemple, ça corrompra la douceur de mes mœurs. Là, là. Voyons, vous m'avez dit : « Lescombart, connu? noble? riche? » Ma parole d'honneur, sergent, est-ce que vous appelez ça de la langue française? Vous êtes bien heureux, allez, que j'aie fréquenté autrefois à la barrière un sourd-muet; sans ça, malgré toute mon intelligence, nous n'arriverions jamais à une conversation un peu compliquée. Voilà qu'il s'impatiente encore! Quel homme! une poudrière sans mèche! D'ailleurs je vous ai déjà ré-

pondu un soir et je vous ai dit : « Sergent, connaissez-vous la géographie? Avez-vous jamais vu un endroit qui s'appelle Lescombart? » Répondez à cette heure solennelle, sergent; c'est là le nœud, le vrai, le nœud des nœuds, gordienne! Eh bien, moi qui la connais sur le bout des orteils cette géographie, je vous dis que non, non, non, mille fois non; il n'y a pas de ville, de bourg, de village, de hameau, de cabaret, de cabane à chien qui s'appelle Lescombart. J'ai dit. J'ai répondu à toutes vos questions en un mot, en un clin d'œil, par un simple non. Vous voyez, sergent, s'il faut que je vous estime! Oui, je vous révère comme le plus révérable de tous les sergents qui ont jamais été décorés par la main des quarante siècles qui vous contemplaient aux Pyramides. Aïe, cré nom, sergent, lâchez donc, vous allez me casser le bras, lâchez! On m'y repincera encore à vous dévoiler les secrets de la géographie! On n'a pas le droit de voguer sans muselière quand on est comme vous, sergent, cria le drôle en s'esquivant.

La jeune fille rentra au salon, revint s'asseoir à la place qu'elle avait quittée et reprit son ouvrage avec la calme sérénité de quelqu'un qui vient de se rafraîchir le cœur par l'exercice de la charité. Les deux femmes continuèrent à échanger quelques mots à voix basse; puis, après avoir fait un signe d'assentiment à sa compagne, la noble Moldave se tourna vers la jeune fille avec son air paterne.

— Eh bien, chère miss Agnès, comment va cette mignonne petite?

— Elle va bien mieux! Elle dormait si doucement, cher petit ange! je n'ai pas voulu interrompre son sommeil; et j'espère que notre chère marquise sera bien heureuse quand elle verra en rentrant ces petites couleurs rosées qui reparaissent sur les joues de la pauvre enfant.

Elle leva les yeux au ciel, sans affectation, et avec un geste charmant. Puis elle les laissa retomber sur son ouvrage, et il devint bientôt visible qu'il se passait en elle un léger combat. Enfin un mouvement de tête indiqua, autant que faire se pouvait, que la victoire venait de rester au bon sentiment; elle regarda la marchesa d'un air candide, et lui dit d'une voix légèrement suppliante :

— J'ai réfléchi auprès du lit d'Albertine à notre conversation de tout à l'heure, je suis forcée de me dire que j'ai été sotte, et je vous demande pardon d'avoir été injuste vis-à-vis de vous; oui, et pour vous montrer tout mon regret, si vous ne craignez pas de vous fier à la discrétion d'une enfant maladroite et sans

expérience, je vous assure que je serai très-heureuse de voir le bonheur de lady Mac Aura et du chevalier de Lescombart.

— Tiens, tiens, voici un revirement bien soudain, se dit la marchesa; d'où vient-il? que cache-t-il? Oh! la fine mouche, comme elle a bien mesuré ses paroles! Nous verrons bien votre sincérité, ma belle! Ma chère miss Agnès, reprit-elle tout haut, laissez-moi vous remercier de votre bon cœur et féliciter votre bon sens. Je suis sûre que Mme de Flavey, continua-t-elle en jetant à Agnès un regard expressif, s'est assez attachée à lady Mac Aura pour désirer la voir nous rester et tenir à Paris l'état de maison que sa grande fortune lui permet. Mais adieu. Vous prenez ici le thé, chère comtesse, je vous quitte. J'ai promis à ma mère de la rejoindre vers huit heures et demie chez madame Waiscoat.

Les trois jeunes femmes se serrèrent affectueusement la main.

Avant de s'endormir, la bonne marquise de Flavey se vit tout importante au milieu des brillantes fêtes qui accompagnaient le mariage de lady Mac Aura et de M. de Lescombart; elle arrêta le nombre de bals et de dîners splendides qu'ils devaient donner chaque saison. Elle s'étonna de n'avoir jamais songé à ce mariage avant ce soir. Mais au fait, par quel hasard une telle idée lui était-elle venue plutôt aujourd'hui qu'un autre jour? elle se creusa en vain la tête pour le deviner : elle avait parlé de lady Mac Aura uniquement avec Agnès, et la chère enfant était trop naïve pour songer à marier qui que ce fût!

II

EILLEEN.

La conversation qui précède a laissé pressentir au lecteur la place que lady Mac Aura occupait dans le monde de la marquise de Flavey; elle y avait pris la position principale, sans efforts et sans qu'elle parût s'en douter. Elle avait, dès son arrivée, attiré l'attention de tous, et depuis lors c'était autour d'elle que gravitaient toutes les préoccupations sympathiques ou jalouses.

Elle montrait dans toutes ses actions comme en toutes ses pensées un mélange d'élévation et de simplicité qui contrastait avec les habitudes de cette société parisienne où elle venait d'être introduite. La facilité de ses relations, le bonheur naïf qu'elle

éprouvait à rendre service paraissaient étranges là où chacun semblait uniquement songer à ses intérêts, à ses intrigues, là où tout service était rendu avec poids et mesure, avec la clause tacite qu'il n'était qu'un prêt usuraire, là enfin où la bonté la plus désintéressée sentait le besoin d'une mise en scène. La spontanéité de ses sentiments, la franchise de ses jugements étonnaient et effrayaient presque la bonne marquise de Flavey, qui avait été habituée à regarder le factice comme seul aimable, seul naturel dans une société fonctionnant régulièrement. Cette pointe d'originalité qu'une vivacité native d'observation donnait aux idées de lady Mac Aura, ce quelque chose de plus intelligent, de plus poétique qu'elle apportait instinctivement dans toute causerie, avaient élevé le niveau de la conversation dans le salon de la marquise, et avaient rejeté dans l'ombre les lourds commérages de la comtesse Odrinska, les jolies scènes muettes de candeur de miss Masterson, le cailletage sec, épicé et méchant de Mme di Tabani.

Ce qui frappait tout d'abord dans la belle Irlandaise, c'était son apparence de sérénité gracieuse. On ne tardait pas à comprendre que cette sérénité était le résultat de sa confiance en la bonne foi de tous, et bientôt encore sous cette sérénité on voyait paraître — comme les pointes d'herbe fraîche qui percent sous la gelée blanche au temps d'avril — quelques élans de poésie gracieuse, quelques bonds mal réprimés des doux et vagues rêves de la seizième année. Sans doute c'était ce parfum de poésie cachée, cette hésitante flamme de tendresse intérieure qui donnait à lady Mac Aura un attrait auquel les cœurs élevés ne savaient pas résister. Tout homme aux instincts délicats, à la nature généreuse, se trouvait frappé par la distinction de son apparence, et lui restait attaché. Quant aux hommes vulgaires, ils la détestaient : elle était jeune, belle, noble, riche et veuve; elle avait là trois fois plus de qualités qu'il n'en fallait pour s'attirer la haine de ceux que la foule des porteurs d'hommages empêchait d'approcher.

Personne, du reste, n'avait encore déclaré publiquement la guerre à la belle lady. Mrs Hudifalse l'accablait de compliments mielleux, de leçons maternelles, de *speech* évangéliques; la comtesse Odrinska l'honorait fréquemment de ses visites à l'heure du dîner, et versait des larmes amères, après le porto, sur ses châteaux évanouis.

Pour miss Agnès, M. de Hangamare avait remarqué en elle un léger tressaillement le jour où, pour la première fois, il avait annoncé que lady Mac Aura était la fille de sir Frédérick Sharphand; son attention éveillée par-là avait pu constater encore une certaine inquiétude dans la jeune fille jus-

qu'au moment où le regard de la noble Irlandaise s'était reposé sur elle comme sur une étrangère. Il avait expliqué ces mouvements, bien peu apparents d'ailleurs, par l'anxiété naturelle d'une jolie fille qui va se trouver en présence d'une belle femme, et depuis lors miss Agnès avait traité la nouvelle venue avec cette indifférente bienveillance qu'elle montrait à tout le monde. Peut-être seulement y ajoutait-elle un peu de cette déférence que toute fille bien élevée d'un gentleman campagnard doit à la femme d'un lord.

Mme di Tabani se tenait silencieuse en présence d'Eilleen. Celle-ci, qui avait entendu vanter en Angleterre le zèle biblique de Mrs Hudifalse et qui avait été touchée des attentions de la vieille dame, avait voulu, par des paroles amicales, rendre à la fille ce que la mère lui avait donné. Mais Mme di Tabani avait montré la plus grande réserve. Elle semblait pourtant dévorer du regard chacun des gestes de la belle Irlandaise, elle paraissait rassembler et fixer dans sa pensée chacune de ses paroles comme si elle eût voulu les revoir en son particulier et les étudier tout à loisir. Si M. de Hangamare avait connu plus à fond Mme di Tabani, il eût été à bon droit effrayé de cette conduite. Il eût compris que, pour une nature si haineuse, la raillerie et le sarcasme étaient une sorte de bienveillance relative, et que, là où la marchesa se taisait, elle amassait dans son cœur une provision d'amertume que rien ne saurait arrêter le jour où son ennemie se trouverait accablée sous un coup sévère de la Providence. D'où pouvait venir une telle haine? Était-ce un sentiment d'envie implacable contre une femme qui avait reçu en partage une telle quantité des dons de Dieu? Était-ce ce sentiment bizarre qui porte les méchants de génie à voir dans les bienveillants un troupeau d'esclaves, et qui leur fait haïr ceux d'entre eux qui, par position ou dignité de caractère, échappent à leur direction, comme si ces derniers avaient illégitimement rompu leur chaîne? La laide jeune femme se rappelait-elle ce mouvement d'admiration qui avait saisi Charles-Jules d'Escault à la première vue de lady Mac Aura et qui lui avait, à elle Judith, serré le cœur par une sensation qu'elle eût voulu se cacher? Quelle qu'en fût la raison, il est certain qu'elle avait déclaré au fond de sa pensée une guerre mortelle à la belle lady.

De tous les intimes de la maison où celle-ci était venue habiter, Eugène de Baltes était celui qui avait su lui être le plus promptement sympathique. Elle avait vite compris ce qu'il y avait en lui de bon, de droit et de sensible, et elle s'était laissée aller à sa sympathie, en devinant qu'elle n'aurait jamais à craindre de lui aucune tentative de galanterie.

Le chevalier de Lescombart lui avait fait éprouver un sentiment tout différent. Il lui semblait qu'en sa présence son cœur se fermait, qu'un souffle froid se répandait sur toute son intelligence, et que toute son âme se concentrait comme si chacune de ses facultés eût voulu se tenir sur le qui-vive. Elle ne pouvait s'empêcher de constater que cet homme exerçait sur elle une légère influence magnétique, désagréable, gênante, mais contre laquelle elle avait besoin de toute sa volonté pour résister. Elle sentait qu'elle perdait tout sang-froid en sa présence, et elle avait exagéré, pour lui, la froideur de son abord. Celui-ci, qui l'avait vue tout d'abord entourée d'attentions, s'était éloigné avec ce sourire de l'homme vraiment ferme, sans sensibilité et sans passion, qui attend du hasard une aide à laquelle il ne faudra pas. Il s'était rapproché de miss Agnès, sans empressement excessif, comme un joueur qui s'exerce nonchalamment en attendant partie. Il s'était du reste fait rare chez Mme de Flavey, et il avait laissé le champ libre auprès de miss Agnès à M. d'Escault, qui se montrait pour elle plus empressé qu'il n'avait encore fait.

C'était bien lady Mac Aura qui avait, sans le vouloir, à coup sûr, poussé Charles-Jules de ce côté. Nous avons vu combien il avait été frappé à l'aspect de la belle Irlandaise; la réflexion n'avait fait que donner raison à cette admiration. Il avait senti s'agiter en son cœur, au contact de cette exquise nature, quelque chose de suave et de poétique que son âme fière n'avait pas encore éprouvé. Tout vague que fût ce premier parfum de la pensée d'amour, il s'en était trouvé ému, et, chose bizarre, humilié. Pour la première fois de sa vie, cependant, il n'avait pas écouté complétement les conseils de son orgueil, il n'avait pas fui dédaigneusement, et s'était presque changé en homme gracieux.

Lady Mac Aura n'avait pas échappé à cette sympathie qu'elle inspirait. Elle avait deviné ce qu'il y avait de sincèrement noble dans cette nature; les louanges qu'elle entendait faire du vicomte d'Escault avaient un peu surpris son imagination; la dignité extérieure de Charles, la netteté de ses idées, le tranquille respect qu'il avait pour lui-même, l'absence de banalité dans chaque détail de sa conduite, tout cela avait séduit ce qu'il y avait en elle d'instincts aristocratiques. Enfin, elle aussi avait entendu au fond de son cœur quelques voix gentilles qui lui répétaient avec des intonations tendres les quelques paroles que lui avaient dites M. d'Escault. Elle l'avait néanmoins toujours accueilli avec une certaine réserve, à cause même de ce vif sentiment qu'elle avait ressenti tout d'abord pour lui.

Elle ne comprenait rien, en effet, à ce que, dans le monde pari-

sien, on appelle une intrigue. Elle ne songeait pas, il est vrai, à passer sa vie dans le veuvage, et ses rêves d'autrefois, auxquels elle croyait pouvoir sourire depuis qu'elle était redevenue maîtresse d'elle-même, la transportaient souvent dans les régions merveilleuses où l'on est aimé par les divins fantômes de la seizième année. Mais elle voulait que son amour fût aussi profond que poétique, aussi élevé que charmant, et elle s'était promis que son second mari serait digne de sa passion, dût-elle ne le trouver qu'au seuil de son âge mûr. C'était donc dans les occasions où elle entendait en son cœur quelque murmure de tendresse qu'elle devenait prudente; et autant elle était facile, courtoise, coquette là où elle ne trouvait personne digne de toutes ses pensées, autant elle se faisait froide et discrète en face de ceux qui pouvaient prétendre à son amour.

Charles-Jules se sentit bientôt blessé du peu de sympathie apparente que lady Mac Aura lui accordait. L'intention qu'il mettait à ses soins lui en faisait du reste exagérer la portée; il n'était que poli là où il s'imaginait être gracieux, mais son orgueil lui disait qu'une attention de lui valait plus que l'hommage d'un autre; et le peu d'habitude qu'il avait de jouer le rôle d'homme galant lui persuadait que la plus légère gracieuseté, parce qu'elle était pour lui chose nouvelle, devait être aux yeux de tous chose considérable. Il ne tarda pas à remarquer la bienveillance cordiale avec laquelle Eugène de Baltes était reçu; il ne possédait pas assez d'expérience des sentiments féminins pour se dire qu'il y avait dans cette facile amitié une sorte de dédain protecteur; et son orgueil humilié le rejeta vers la femme qui pouvait passer pour la plus enviable après lady Mac Aura.

Quoiqu'il n'éprouvât auprès de la jeune Anglaise aucune de ces vagues et gracieuses impressions que la fière Eilleen lui faisait ressentir, il s'était dit que miss Agnès était, selon toute apparence, la fille de quelque gentilhomme de vieille roche, pauvre peut-être, mais cela était une minime considération; elle était jolie comme une des fées de Shakspeare, candide comme l'oisillon qui regarde les feuilles de son arbre avant de quitter le nid paternel, pure comme la goutte de rosée dans le calice des fleurs; il s'approcha d'elle tout courtoisement. La jeune fille ne tarda pas à lui laisser deviner qu'elle possédait encore une autre qualité, le bon goût, c'est-à-dire un goût assez délicat pour admirer M. le vicomte d'Escault.

III

HENRY DE HANGAMARE.

De tous les hommes qui approchaient lady Mac Aura, M. de Hangamare était celui qu'elle traitait avec la plus apparente faveur. Tout le monde était frappé de la joie affectueuse et presque respectueuse avec laquelle elle l'accueillait toujours. Mme di Tabani lui avait une fois demandé d'où venait cette déférence pour un homme digne de toute estime sans doute, mais que son âge ne rendait pas encore vénérable. Lady Mac Aura l'avait regardée avec étonnement, puis elle lui avait répondu en souriant que M. de Hangamare ne lui paraissait pas un jeune homme; elle l'avait vu toujours le même depuis qu'elle avait l'âge de raison; il avait été l'ami de son père et de son mari; il était lié à la pensée de tout ce qui avait été pour elle bon et protecteur, et il restait dans son esprit comme un type de bonté et de protection.

Tout cela était vrai.

M. de Hangamare appartenait à la plus ancienne famille de Normandie; sa généalogie remontait jusqu'à une sœur du duc Rollon. Un cadet de sa maison avait accompagné Guillaume à la conquête de l'Angleterre, il s'y était installé, et ses descendants avaient gardé jusqu'aujourd'hui un rang distingué dans la haute noblesse britannique. Ils avaient conservé de bonnes relations avec la branche aînée demeurée en Normandie; des alliances étaient venues, de temps en temps, resserrer les liens qui unissaient les deux branches, et Henry de Hangamare avait eu pour grand'mère la seconde fille du marquis de Hastingstown, le chef de la branche anglaise de sa famille. Il avait passé une partie de sa jeunesse dans les trois royaumes, où il était plus connu qu'en France. Il s'y était lié avec tout ce que la pairie renfermait de plus recommandable, et avait formé de grandes relations d'amitié avec sir Frédéric Sharphand, et avec l'honorable Edward Harlegan, plus tard lord Mac Aura.

Il avait vu Eilleen Sharphand depuis sa naissance et l'avait fait cent fois danser sur ses genoux. Il l'avait un peu perdue de vue depuis qu'elle avait atteint sa quatorzième année, époque à laquelle il avait quitté l'Angleterre. Il avait appris, environ un an après, qu'elle venait d'épouser son ami Edward. Le hasard des voyages avait empêché Henry et Eilleen de se retrouver depuis

lors, mais il s'était établi entre eux une correspondance. Lord Mac Aura, à qui l'odeur de l'encre donnait le spleen, n'avait pas été fâché de se débarrasser, au détriment de sa femme, du soin d'écrire à ses propres amis, et la jeune femme avait gardé dans ses lettres à M. de Hangamare le ton simple, affectueux, plein de déférence dont elle avait contracté l'habitude en lui parlant au temps de son enfance. Plusieurs mois après la mort de son mari, elle lui avait annoncé qu'elle se décidait à faire un voyage en France, qu'elle le priait de lui chercher un appartement et de faire les arrangements qui pouvaient convenir à la position d'une veuve point du tout vénérable. M. de Hangamare avait prié Mme de Flavey de céder à lady Mac Aura une partie de son hôtel. Il n'était pas bien satisfait de la composition du salon intime de la marquise; mais il connaissait la bonté et la vertu de celle-ci; puis il s'était promis de prémunir sa jeune amie contre les inconvénients qui pourraient résulter d'une société aussi mêlée.

La jeune femme avait bien vite retrouvé en sa présence les sentiments de tendresse presque filiale qu'elle lui avait voués au temps passé, mais lui n'avait pas tardé à apprendre que son propre cœur ne la voulait plus voir comme à l'époque où elle lui faisait admirer les belles broderies de ses pantalons et les souliers de satin blanc qui chaussaient son petit pied d'enfant. L'enfant était devenue femme, de gentille elle s'était faite belle, et ses qualités avaient fait comme elle, de naïves elles étaient devenues expressives. Le sourire de la petite Eilleen errait dans les beaux yeux de lady Mac Aura; les affectueuses et soumises pensées de sa petite amie d'autrefois arrivaient encore à Henry, mais en empruntant un charme divin aux yeux profonds et aux fines lèvres qu'ils traversaient maintenant. Tout parlait à la fois au cœur du gentilhomme, le souvenir de l'enfant aimante et la beauté de la jeune femme qui s'oubliait elle-même à force d'estime pour lui. La dignité de lady Mac Aura, le respect et l'admiration qu'elle inspirait, faisaient ressortir et apprécier davantage encore les marques qu'elle lui prodiguait de sa docile affection. Il ne pouvait s'empêcher de se dire que les plus dédaigneux de tous ces jeunes-élégants eussent volontiers donné un coup d'épée à leur meilleur camarade pour poser une seule fois leurs lèvres sur ce front poli, sur ces mains longues et blanches qui venaient d'elles-mêmes s'offrir à ses caresses.

Chacune de ces caresses enlevait au cœur de Henry de Hangamare ce qu'il pouvait y avoir de paternel, pour n'y laisser qu'un amour profond. Il était vieux à trente ans vis-à-vis de l'en-

fant de treize ans; il redevenait jeune à quarante ans vis-à-vis de la femme de vingt-trois. C'était toute son histoire; il n'avait pas tardé à le comprendre.

Comme il était ferme, même en face de son propre cœur, comme il savait qu'il remplirait son devoir quand même, au lieu de nier, de s'effrayer, de se moquer de soi-même, de chercher à s'étourdir, il s'avoua qu'il était amoureux, et se demanda ce qu'il en devait conclure. Il observa plus attentivement encore lady Mac Aura, et il crut qu'il n'aurait jamais pu rêver une épouse plus digne de tout amour, de toute confiance. Pour lui, il avait cet orgueil qui naît du respect de soi-même et d'une vie éprouvée par l'obéissance constante au devoir, cet orgueil humble vis-à-vis de Dieu, bienveillant pour autrui, orgueil sans vanité qui fait les grands caractères et constitue la délicatesse de la fierté; il savait qu'il était digne d'avoir une femme comme lady Mac Aura.

Il réfléchit quelque temps à l'âge d'Eilleen; mais il la voyait vertueuse, malgré son apparence mondaine, et il connaissait toute sa conduite vis-à-vis de lord Mac Aura, beaucoup plus âgé qu'il ne l'était lui-même; il se sentit rassuré. Il s'était effrayé aussi de cette soumission facile, de cet abandon, de cette simplicité d'affection qu'on lui montrait. Il savait bien, en effet, que l'amour pousse toute âme à l'égalité, et que la preuve d'un changement de sentiment de la part d'une jeune fille, c'est souvent la velléité de la révolte contre celui qui avait été jusque-là son ami, et dans lequel son cœur commence à voir un amant. Mais il voulait aimer; il railla cette réflexion qui était sage, il la nomma romanesque, en accusa quelque pauvre livre de poésie qu'il violentait depuis plusieurs jours pour lui faire parler souvent de la belle Eilleen, et il s'abandonna à ses pensées d'amour. C'était la première fois qu'il aimait.

Dans cette noble et puissante nature, dans l'âme de cet homme qui était regardé comme le roi d'armes de l'honneur, le modèle de toute chevalerie, de toute loyauté, de toute délicatesse, parmi les pensées de celui qui avait employé la plupart de ses années au rude apprentissage des vertus chrétiennes, en une telle âme, au milieu de telles pensées, l'amour prit une belle et singulière physionomie inconnue aux poétiques de ce temps-ci. Il dissimulait cet amour du mieux qu'il pouvait, non par aucun motif qui lui fût personnel, — il était assez pur pour avoir le droit d'aimer, il se sentait au-dessus des sourires malins, des chuchotements et des allusions spirituelles, — mais il ne voulait pas engager Eilleen aux yeux du monde. Il avait toujours pensé, d'ailleurs, que nul n'a le droit de s'approprier, même pour un peu, le nom d'une femme;

il savait enfin que toute femme aimée devient, par cela même, la propriété des langues médisantes.

Quoi qu'il fît, cependant, son amour avait été deviné ; il n'y avait pas fallu grande adresse. Tout en lui avait changé presque subitement. Sa grave physionomie s'était ornée de sourires, son élégance naturelle, voilée depuis tant d'années sous la calme roideur du maintien, s'était débarrassée de ses liens; il s'était développé en lui quelque chose de gracieux, de jeune et d'animé, qui avait frappé les plus inintelligents de ses amis. Sa parole était devenue moins brève, et ses pensées s'étaient revêtues de tons chauds, de nuances variées; on eût dit que son cœur et son imagination venaient de sortir tout d'un coup de l'engourdissement d'un long sommeil. C'était surtout dans la compagnie de lady Mac Aura qu'il se montrait ainsi transformé. Chacun de ses regards était une caresse, et tous ses sourires disaient à chaque minute combien les yeux de la jeune femme étaient doux, combien son âme était grande et son cœur bien aimé. Ces louanges continuelles que chantait sa pensée, sa voix les répétait à chaque parole par la douceur de ses intonations. C'était pour elle seule qu'il parlait dans le salon de Mme de Flavey, et il se sentait tenté de devenir méchant contre ceux qui ne l'admiraient pas autant qu'il le faisait lui-même. Il la voulait fêtée par tous, joyeuse et fière partout, et chaque éloge qu'il entendait d'elle lui soulevait le cœur d'une joie indicible.

Il s'inquiétait d'elle au fond de son âme comme d'un enfant adoré que le moindre souffle peut tuer ; il s'effrayait de chacun des légers cailloux qu'elle pouvait rencontrer dans sa marche en cette vie. A côté de cela, il la respectait et l'admirait, en s'étonnant de la rencontrer si ferme et si sensée. Il la voyait délicate et charmante, gracieuse et gentille; il lui semblait qu'elle allait à chaque pas avoir besoin de sa force à lui, de son expérience éprouvée, de sa protection virile; puis, au moment où il se disait qu'il fallait courir à son secours, il la trouvait si peu effrayée des obstacles, si naïvement confiante en sa dignité, en son tact, qu'il était presque tenté de la prendre pour guide. Ainsi son âge, la gravité de sa vie, ses habitudes protectrices, son peu de connaissance pratique du cœur de la femme, tout cela, en venant se mêler avec les ardeurs d'un cœur naïf, tendre et dévoué, constituait cette singulière tendresse qu'il croyait si bien cachée et qui n'était un secret pour personne deux mois après l'arrivée de lady Mac Aura à Paris.

Celle-ci, seule, ne la soupçonnait pas. Il lui semblait que M. de Hangamare avait toujours été ainsi pour elle, bon, attentif, affectueux; elle ne voyait en lui qu'un ami de son père. Elle était, d'ailleurs, toute préoccupée de mystérieuses pensées qui sem-

blaient l'empêcher de jeter autour d'elle un regard perspicace.

Ces pensées, qui devenaient de plus en plus fréquentes et de plus en plus sombres, inquiétèrent sérieusement M. de Hangamare. Il n'avait point voulu tout d'abord, et par discrétion, y faire allusion ; mais, en voyant augmenter les accès de mélancolie, il pensa qu'il ne fallait pas pousser la délicatesse trop loin, et il interrogea affectueusement sa jeune amie. Celle-ci, surprise dans un de ses moments d'abattement, garda quelque temps le silence. Le gentilhomme se leva et la pria de l'excuser; mais elle vit dans ses yeux une telle tristesse, elle crut y saisir l'expression d'un si doux reproche, qu'elle fondit en larmes. Puis elle se leva brusquement, alla prendre la main de M. de Hangamare qui se retirait tout ému ; elle le ramena à la place qu'il venait de quitter, et, lui faisant un signe muet comme pour le prier de garder patience, elle retomba dans son fauteuil en sanglotant. Henry porta à ses lèvres la main d'Eilleen, comme pour essuyer les larmes dont elle était couverte.

— Vous savez si je vous suis dévoué, chère lady...

— Ne m'appelez plus lady ! Ces misérables qui veulent m'enlever l'honneur de ma mère et le nom de mon père...

— Que dites-vous ! s'écria M. de Hangamare en se levant brusquement.

La jeune femme ne répondit rien, renouvela le signe qu'elle lui avait fait pour le prier de s'asseoir, et resta quelques minutes encore comme accablée sous le poids de pensées amères. Puis, essuyant ses yeux avec un geste brusque, elle fixa sur son interlocuteur un regard ferme :

— Non, je ne suis pas folle, dit-elle, pas encore, du moins. Vous pensez que je suis méchante d'avoir souffert sans vous demander conseil ou protection ; mais votre haute position, votre grand cœur, votre intelligence, n'y peuvent rien. Vous n'êtes pas avoué, ni avocat ; ce sont les seuls personnages qui peuvent me protéger.

— Cependant, ma chère enfant...

— Voyons, laissez-moi vous raconter toute cette histoire. Je pense que peut-être je n'ai pas été bonne, et que j'ai trop oublié combien votre amitié est attentive et inquiète. Pardonnez-moi.

Henry s'inclina.

— C'est la première fois que je suis malheureuse, reprit la charmante femme avec un sourire déjà plus résigné, je suis timide dans cette nouvelle position. Je n'avais jamais traité mes amis qu'à l'aide de sourires, ma gouvernante ne m'a pas appris à me servir de mes larmes, et j'avais peur, sans doute, de vous paraître bien maussade et bien laide.

— Allons, dit Henry de Hangamare en souriant à son tour, voici la coquetterie, la consolation n'est pas loin, et le mal n'est pas aussi grand que je croyais.

— J'ai voulu, mon chevalier, vous remercier de cette humidité que j'ai surprise au bout de vos cils; mais écoutez-moi, continua-t-elle en lui tendant encore la main avec un regard reconnaissant, vous verrez si je n'ai pas fait un rude apprentissage de la souffrance.

IV

LE SECRET DE LADY MAC AURA.

Mon père, sir Frédéric Sharphand, dit lady Mac Aura, dontnous ésumons la narration, était le meilleur et le plus généreux des hommes, il n'avait qu'un défaut : il aimait exagérément la tranquillité, maudissait à chaque heure du jour tout ce qui lui apportait la moindre gêne, et couvrait d'imprécations tout ce qui tentait de le faire sortir de cette torpeur morale qu'il chérissait par-dessus tout. Il aimait sûrement sa fille, il l'avait traitée pendant tout le temps de son enfance avec l'indulgence la plus tendre, avec la plus caressante bonhomie; mais quand elle eut atteint ses quinze ans, il changea complétement de manière d'être à son égard. Chaque fois qu'on la félicitait sur ses charmes, sur sa bonne santé, sur son apparence qui était celle d'une jeune fille de dix-huit ans, sir Frédéric commençait par murmurer des paroles inintelligibles, puis il entrait dans une colère singulière en demandant aux interlocuteurs quel intérêt ils pouvaient avoir à persuader à cette enfant qu'elle allait devenir une grande personne.

Enfin, après quelques semaines de regards sombres et de colères inexplicables, il fit venir sa fille devant lui : « elle ignorait sans doute, lui dit-il, que le plus lourd fardeau qui pût tomber sur les bras d'un père, c'était une grande fille qui avait perdu sa mère, lui il le savait; elle le saurait peut-être un jour. Pour lui, il ne craignait pas d'affirmer qu'il aimerait mieux avoir tous les jours à discuter avec la femme de charge, avec la cuisinière, avec le sommelier, sur le linge, la nourriture ou les bouteilles de la maison, que de penser qu'il lui allait falloir courir les bals, les concerts, les chasses, les *pick-nick*, pour produire sa fille dans le monde. Puis il faudrait faire des visites et en recevoir, aller à la cour du vice-roi, donner des soirées et des dîners, mettre le châ-

teau en révolution, sourire à des damoiseaux, sermonner sa fille sur le danger de la coquetterie, avoir l'œil sur elle, lire des histoires dans les livres sur les agréments de la vertu, retenir ces histoires pour les lui raconter, lui rappeler de ne pas trop se décolleter, entendre des lamentations sur les modistes, s'informer des périls de la valse; non, c'était une vie insupportable! Il y pensait depuis près d'un an. Il avait espéré que sa fille serait comme tant d'enfants qu'il avait connues (il pouvait en citer quinze qui n'étaient devenues des jeunes filles qu'à vingt ans): mais le diable s'était mêlé de ses affaires, et lui avait joué le plus indigne tour qu'on eût jamais entendu: tant et si bien qu'Eilleen, à l'âge de quinze ans, — qui est l'âge auquel on commence à jouer à la poupée avec intelligence, — Eilleen, par sa taille, par sa beauté, par sa maturité, par sa sagesse, le couvrait de honte : Tous les voisins, par les compliments qu'ils faisaient à sa fille, lui faisaient à lui, indirectement, le reproche de ne pas la mener dans le monde, et ils se persuadaient qu'il était le plus mauvais père des trois royaumes. Ces voisins-là, il appelait sur leur tête la colère divine! Non, il n'était pas un mauvais père! Il avait même fait commander un habit de bal, avec des revers de satin blanc! il espérait bien qu'il ne le mettrait jamais, et que sa fille ferait tous ses efforts pour se marier le plus tôt possible. Il l'en priait instamment au nom de l'amour filial, il le lui commandait au nom de l'autorité paternelle.»

La jeune fille lui promit naïvement d'obéir à sa volonté; mais cette conversation bouleversa toutes ses idées. Elle n'avait pas encore songé aux choses de l'amour; elle vivait dans une solitude presque complète, ne voyait que quelques amis de son père; M. de Hangamarc était de beaucoup le plus jeune de tous. Elle n'avait jamais eu d'amie qui eût mis la conversation sur les secrets du cœur; elle avait peu lu, et personne, à sa connaissance du moins, n'avait encore fait une attention particulière à elle. Tout son bonheur était de courir au grand air, dans les plaines, montée sur son poney, et suivie de son père ou d'un domestique de confiance. Elle avait sa serre, sa volière, sa harpe, c'était tout son amour. Quand elle se reposait au pied des grands chênes dans le parc, quand elle s'asseyait à l'ombre des buissons, en revenant de visiter quelque vieille femme du voisinage, elle souriait au ciel bleu, parce qu'il lui paraissait beau; elle suivait les gambades des oiseaux et écoutait curieusement le chant de leurs provocations amoureuses, parce que ces chants étaient bruyants et mélodieux; mais au milieu de tout ce qui brille, de tout ce qui chante, de tout ce qui est parfumé, là où tant de jeunes cœurs ont trouvé la

révélation de l'amour, elle n'avait rien trouvé que la chanson, la lumière et le parfum.

A partir de cette conversation, la pensée du mariage la frappa pour la première fois, et l'idée de l'amour s'offrit à son esprit. Les phrases tendres de quelques chastes romans qu'elle avait lus lui revinrent à la mémoire, et la rêverie s'empara de son intelligence. Ses idées ne prirent pas un corps et nul visage connu ne vint donner de la vie à ses rêves; mais elle bâtit de merveilleuses histoires où elle n'occupait plus toute seule la scène. Un autre était toujours là, qui la sauvait de mille dangers, qui faisait des prodiges de valeur, qui courait, pour lui plaire, aussi prompt que la pensée, aux quatre points de l'horizon. Cet autre était beau, brillant, fils de prince, il possédait toute la puissance de l'art magique, et toujours il était son esclave. Mais cet autre ne ressemblait à aucun des hommes qu'elle avait vus; cet autre, c'était un fantôme, c'était l'amour, l'amour pur, sans corps et sans passion, tel que sa naïve pensée et sa gentille ignorance le pouvaient comprendre.

Elle n'appuya pas beaucoup sur ces imaginations dans sa causerie avec M. de Hangamare; mais il put deviner que ses rêves avaient été aussi frais, aussi vagues que les nuages blanchâtres qui montent dans le ciel à la première heure du matin.

Elle passa quelques mois dans cette douce vie. Peu de temps avant sa seizième année, sir Frédérick recouvra sa bienveillante humeur. Il annonça à Eilleen qu'il lui avait enfin trouvé un mari, et qu'il mettrait son habit à revers de satin blanc, pour faire honneur à son gendre, le jour du mariage. Ce mari était son ancien ami, l'honorable Edward Harlegan, qui venait d'hériter de son oncle un titre et une fortune considérable. Lord Mac Aura avait plus de quarante-cinq ans; c'était un homme digne de tout respect et de toute affection. Il avait une tournure distinguée, des manières courtoises, un grand ton, peu d'esprit, beaucoup de bon sens et de bienveillance naturelle. Son exquise urbanité, ses allures aristocratiques plurent à la jeune fille, et lui rappelèrent ces nobles du siècle dernier qu'elle avait si souvent entendu vanter par son père comme les types parfaits de la distinction patricienne.

M. de Hangamare devina qu'elle ne trouva pas dans son mari la réalisation de ses rêves d'amour; mais elle les avait chassés résolûment. Elle fut aussi heureuse que peut l'être, sans amour et sans enfants, une épouse sage, pleine d'estime pour un mari respectable et bienveillant. Lord Marc Aura avait la passion des voyages, et Eilleen parcourut avec lui presque toutes les contrées de l'Europe.

Sir Frédérick, débarrassé de cette fille qu'il aimait tant, était redevenu le plus heureux des hommes. La mort de son gendre le plon-

gea dans des perplexités autrement douloureuses encore que celles qu'il avait eues cinq années auparavant. Il se vit exposé à consoler d'abord, puis à surveiller, puis enfin à remarier une jeune veuve. Il maudit son gendre de s'être laissé mourir si jeune, il se maudit lui-même d'avoir marié si imprudemment sa fille. Il songea d'abord à abandonner Eilleen à elle-même, et chercha à se persuader qu'un père n'est pas tenu de fournir deux maris à son enfant, puis il se fit honte de son égoïsme et engagea la jeune veuve à revenir à côté de lui.

La période de consolation se passa assez bien : il ne fit pas la moindre allusion au défunt lord. Eilleen était calme, silencieuse, presque toujours enfermée chez elle. Au bout de trois mois, sir Frédérick se dit que la période de surveillance approchait : il avait vu un pâle sourire errer sur les lèvres de sa fille, et il savait qu'elle avait repris ses promenades comme au temps où elle était enfant. Peut-être en effet les rêves d'autrefois essayèrent-ils de se représenter devant elle au milieu de ces buissons fleuris, dans ces sentiers solitaires où les jolis fantômes lui avaient si merveilleusement parlé. Mais la pauvre femme allait entrer dans l'âge douloureux de son existence, et les rêves gracieux ne devaient plus à l'avenir apparaître que pour sécher à grand'peine des larmes bientôt renouvelées.

Sir Frédérick mourut d'une attaque d'apoplexie, quatre mois après la mort de lord Mac Aura. Eilleen, privée ainsi des deux seules affections qu'elle eût jamais possédées, se sentit accablée par la pensée de la solitude, et elle tomba dans une morne tristesse.

Elle avait confié l'arrangement de ses affaires au respectable M. O'Flahuttan; elle savait qu'il était regardé comme le plus bizarre, mais le plus honnête des avoués irlandais, et il avait toujours suivi avec une grande intelligence les procès de sir Frédérick. Il lui écrivit bientôt qu'il avait arrangé les détails des deux riches successions que la colère du ciel avait envoyées à milady à sa propre grande satisfaction, à lui, O'Flahuttan. Sir Frédérick avait laissé à Sa gracieuse Seigneurie une fortune de 2,500 livres sterling de revenu; lord Mac Aura lui avait, par testament, abandonné tous ses biens qui pouvaient représenter à peu près 5 autres mille livres sterling de rente. Sa Seigneurie, conclut-il, pourrait donc se dire qu'elle était veuve, sans doute, — et il voulait concéder que cela pouvait être triste, — mais la plus jeune et la plus riche veuve de toute l'Irlande, ce qui était une position distinguée, et que les plus honnêtes femmes mariées seraient excusables d'envier. Il espérait que cette considération empêcherait Sa Seigneurie de se laisser abattre par la tristesse.

Quelque temps après l'envoi de cette lettre de consolation, le respectable M. O'Flahuttan arriva de sa personne à Honey-Hall. Il fut frappé de la pâleur de la jeune femme, et regretta amèrement de n'avoir pas envoyé Sam Tapetty, un habile coquin, son premier clerc, pour annoncer à lady Mac Aura la mauvaise nouvelle qu'il venait lui apprendre. Il fallait se décider : il lui annonça donc, après beaucoup de circonlocutions, que le digne M. William Harlegan, parent de son mari, homme fort honorable, lui intentait un procès en annulation du testament du défunt lord Mac Aura.

Il prétendait qu'en vertu d'une ancienne substitution, le défunt lord n'avait pas le droit de disposer de ses biens en faveur de sa femme. Comme le digne M. Harlegan avait toujours eu l'ambition d'occuper une place assez importante dans l'amirauté anglaise, et comme le principal obstacle à la satisfaction de ses désirs avait été le manque de fortune, il était acceptable, supposable, vraisemblable, admissible, naturel et logique, qu'il soutiendrait le procès avec vigueur. Il n'y avait pas, selon lui, James O'Flahuttan, non, sur son honneur, de craintes sérieuses quant au résultat définitif, attendu que le texte de la substitution disait que l'aîné des Mac Aura ne pourrait pas disposer de sa fortune par contrat de mariage, de peur que les enfants à naître dudit mariage ne se trouvassent lésés; mais ces termes mêmes prouvaient que la clause prohibitoire avait été écrite uniquement en vue des enfants; et on en pouvait conclure acceptablement, vraisemblablement, naturellement et logiquement, que cette clause permettait des dispositions testamentaires au cas, qui était le cas présent, — il demandait pardon à Sa gracieuse Seigneurie, — où nul enfant, soit mâle, soit féminin, ne serait sorti du mariage.

La délicatesse de lady Mac Aura se sentit légèrement blessée à l'idée de soutenir un procès contre un parent, même éloigné, de son mari, au sujet de la fortune de celui-ci, et, tout effrayée d'ailleurs des ennuis que lui promettait cette affaire, elle montra à M. O'Flahuttan l'intention d'abandonner tous ses droits. Le vieillard bondit comme un tigre blessé; il demanda avec colère à milady pourquoi elle voulait le déshonorer; il aimerait mieux tordre le cou à l'attorney de la partie adverse, que de transiger dans un pareil procès; c'était une chose illégitime, criminelle, une atteinte à la majesté de la loi; il n'avait plus qu'à mourir accablé sous les railleries de ses confrères. Il fit ensuite si énergiquement valoir le respect dû à la volonté dernière de lord Mac Aura; il montra si bien qu'après tout le digne, très-digne M. Harlegan, n'avait aucun droit à cette fortune, que la jeune femme lui laissa toute liberté d'agir.

Le procès s'engagea et marcha avec la solennelle lenteur qui distingue la justice anglaise entre toutes les justices de la terre.

Quelques semaines après le vieillard revint. Il était cette fois sérieusement préoccupé ; il n'avait pas pensé, tant l'affaire était grave, à envoyer à sa place son habile coquin de premier clerc. Il resta deux jours au château avant d'oser mettre la conversation sur le sujet qui l'avait amené. Là encore il fallait se décider. Il s'agissait, dit-il à la jeune femme, d'un nouveau procès, mais cette fois d'un procès en même temps grave et odieux. Un misérable, un drôle, — il ne craignait pas de lui donner cette épithète, quoiqu'il eût l'honneur d'appartenir, de fort loin, à la noble famille des Sharphand, — ce misérable, perdu de dettes et de débauches, — il demandait humblement pardon à Sa Seigneurie, — vivant dans la plus sale compagnie, ce misérable intentait à Sa Seigneurie un procès, — comment pourrait-il jamais le dire ? le rouge lui montait au visage, — enfin, ce misérable affirmait que Sa Seigneurie n'était pas la fille lé...gi...time de sir Frédérick.

Là-dessus l'honnête vieillard se cacha la figure dans les mains et demeura un instant comme anéanti. La jeune femme resta elle aussi, comme hébétée à cette annonce. Puis la pensée de l'injure qu'on faisait à sa mère lui traversa l'esprit, et elle entra dans une de ces terribles et subites colères qui sont le résultat de l'exaspération intérieure impuissante à se venger. Heureusement cette crise ne dura pas longtemps. Les larmes avaient succédé à la colère, et le digne attorney profita de l'abattement qui suivit les larmes pour assurer à son interlocutrice que ce procès était insultant, qu'il ferait quelque scandale, mais qu'il n'y avait rien à craindre. Sir Frédérick s'était marié dans les Indes ; on n'ignorait pas que l'acte de mariage avait été brûlé dans une émeute, avec la ville où il fut rédigé ; mais, fort heureusement, sir Frédérick en avait fait auparavant tirer une copie authentiquée, légalisée, et aussi valable que l'acte lui-même. Lady Mac Aura devait savoir où se trouvait cette copie.

La jeune femme se leva brusquement ; elle quitta l'appartement sans dire mot, et revint bientôt suivie d'un domestique qui portait une cassette assez lourde. « C'est là-dedans, dit-elle, que se trouvaient tous les papiers de famille, là-dedans et nulle part ailleurs. Son père le lui avait répété quelques jours avant de mourir. Le contrat de mariage s'y trouvait avec le reste. Sir Frédérick lui avait souvent montré l'enveloppe dans laquelle il était renfermé. »

On ouvrit la cassette ; lady Mac Aura, après un instant de recherche, saisit un sac de soie rose ; elle en desserra l'ouverture

avec une agitation fébrile et en tira une enveloppe en papier fort, jaunie par le temps, sur laquelle était écrit de la main de sir Frédérick : « Ceci est mon contrat de mariage. » Eilleen porta le précieux papier à ses lèvres, l'agita un instant d'un air de triomphe sous les yeux de M. O'Flahuttan, et, tandis que de nouvelles larmes coulaient sur son visage, elle le remit dans le sachet.

— Voulez-vous me permettre de le regarder, dit le vieillard?

— Pourquoi? ne voyez-vous pas l'écrit de mon père? Jamais je ne l'ai regardé, et sir Frédérick lui-même, à qui cette vue rappelait un douloureux souvenir, ne l'a jamais ouvert depuis la mort de ma mère.

— Il faudra cependant qu'il aille devant les yeux des juges. Voyons, permettez-moi de le lire; il faut que j'en connaisse le contenu pour ma réponse.

Lady Mac Aura lui passa l'enveloppe; il l'ouvrit, déplia lentement le papier qu'elle renfermait et retomba sur son siége : le papier contenu dans l'enveloppe était blanc. Il ne fallait même pas un minutieux examen pour voir qu'il était de bien des années postérieur au papier de l'enveloppe.

Arrivée à cet endroit du récit qu'elle faisait à M. de Haugamare, la jeune femme sentit de nouveau ses paupières inondées de larmes. Le gentilhomme lui prit la main avec un geste plein d'une affection touchante.

— Et comment cette soustraction avait-elle pu être opérée? demanda-t-il après un instant de silence.

— Nous en sommes restés aux suppositions, répondit-elle en essayant de triompher de son agitation. Quelques années auparavant, mon père s'était aperçu qu'il était indignement volé par cet intendant, Dick Martinn, que vous avez vu bien souvent à Honey-Hall, et auquel il avait donné toute sa confiance; il le fit arrêter. Ce malheureux fut convaincu d'abus de confiance, de vol, de falsification et de soustraction de titres. On impliqua dans l'affaire un pauvre homme qui se nommait Cavanah, justement comme la femme de chambre de miss Masterson; c'était un habile ouvrier serrurier, chargé de famille et, jusque-là du moins, fort honnête. On l'arrêta, on l'accusa d'avoir fabriqué des fausses clefs, à l'aide desquelles Dick Martinn avait pu nous soustraire des papiers importants, des titres de propriété, des baux, je ne sais plus quoi. Pad Cavanah parut d'abord fort troublé; quelques jours après il reprit toute son assurance; on ne trouva aucune preuve précise contre lui, et, son honnêteté précédente parlant en sa faveur, il fut acquitté. Pour Dick Martinn, les preuves étaient claires; il fut condamné à être pendu, après restitution de sommes considé-

rables. Mais il avait, paraît-il, fait passer quelque temps avant la plus grande partie de sa fortune en Amérique, où il se préparait à émigrer. Le reste, remis par lui aux mains de son fils au moment où on vint l'arrêter, servit sans doute à corrompre le geôlier de la prison du comté où il était renfermé : un beau matin on trouva cette prison vide, le geôlier et le prisonnier, comme on l'apprit ensuite, s'étaient embarqués pour l'Amérique.

M. O'Flahuttan supposa qu'il avait enlevé ce contrat avec d'autres titres pour s'en faire comme une sorte d'otage contre la colère de mon père. Il supposa encore que notre misérable parent avait eu vent de cette soustraction ; il n'y avait pas d'autre manière d'expliquer l'audace avec laquelle il intentait un tel procès. Le bon avoué me recommanda la plus grande réserve, le plus grand calme ; il essaya de me donner de l'espoir, mais je vis bien que si ce papier n'était pas retrouvé... Enfin la froideur de mes voisins de campagne m'apprit bientôt que le procès était venu à leur connaissance. Ma situation devenait dès lors intolérable, et je me résolus à vous écrire pour vous prier de me trouver en France une maison, je devrais dire un refuge. Mes deux procès marchent toujours ; les lettres de M. O'Flahuttan deviennent de moins en moins affirmatives.

Vous comprenez maintenant d'où me viennent ces accès de tristesse : je me vois ruinée, — ce serait encore peu de chose, — mais, attaquée dans l'honneur de ma mère, sans pouvoir la défendre, déshonorée moi-même sans pouvoir lutter, c'est à devenir folle quand j'y songe. Je vais perdre mon rang, ma dignité, mon nom, et Dieu sait, conclut-elle avec un sourire amer, ce qui restera dans trois mois de la belle, noble et riche lady Eilleen Mac Aura.

M. de Hangamare essaya de la reconforter par de bonnes paroles, elle les entendit en secouant la tête d'un air découragé ; mais elle lui promit de continuer à accepter toute occasion de distraction comme elle l'avait fait jusqu'ici.

Quelques jours après cette conversation elle reçut un billet. Il disait que M. de Hangamare était obligé de s'absenter pour quelques jours ; il espérait qu'elle aurait bon courage ; elle devait compter sur la Providence, qui ne la laisserait pas sans appui. Il lui rappelait sa promesse de ne pas se laisser aller au désespoir, et l'engageait surtout à se rendre à la soirée que devait donner la comtesse Paulowitch, et qui devait être, dit-on, très-brillante.

C.-D. D'HÉRICAULT.

(La suite à une prochaine livraison.)

RICHARD WAGNER

I

Remontons, s'il vous plaît, à treize mois en arrière, au commencement de la question, et qu'il me soit permis, dans cette appréciation, de parler souvent en mon nom personnel. Ce *Je*, accusé justement d'impertinence dans beaucoup de cas, implique cependant une grande modestie; il enferme l'écrivain dans les limites les plus strictes de la sincérité. En réduisant sa tâche, il la rend plus facile. Enfin, il n'est pas nécessaire d'être un probabiliste bien consommé pour acquérir la certitude que cette sincérité trouvera des amis parmi les lecteurs impartiaux; il y a évidemment quelques chances pour que le critique ingénu, en ne racontant que ses propres impressions, raconte aussi celles de quelques partisans inconnus.

Donc, il y a treize mois, ce fut une grande rumeur dans Paris. Un compositeur allemand, qui avait vécu longtemps chez nous, à notre insu, pauvre, inconnu, par de misérables besognes, mais que, depuis quinze ans déjà, le public allemand célébrait comme un homme de génie, revenait dans la ville, jadis témoin de ses jeunes misères, soumettre ses œuvres à notre jugement. Paris avait jusque-là peu entendu parler de Wagner; on savait vaguement qu'au-delà du Rhin s'agitait la question d'une réforme dans la musique dramatique et que Liszt avait adopté avec ardeur les opinions du réformateur. M. Fétis avait lancé contre lui une espèce de réquisitoire, et les personnes curieuses de feuilleter les numéros de la *Revue et Gazette musicale de Paris* pourront vérifier une fois de plus que les écrivains qui se vantent de professer les opinions les plus sages, les plus classiques, ne se piquent guère de sagesse ni de mesure, ni même de vulgaire politesse, dans la critique des opinions qui leur sont contraires. Les articles de M. Fétis

ne sont guère qu'une diatribe affligeante; mais l'exaspération du vieux dilettantiste servait seulement à prouver l'importance des œuvres qu'il vouait à l'anathème et au ridicule. D'ailleurs, depuis treize mois, pendant lesquels la curiosité publique ne s'est pas ralentie, M. Richard Wagner a essuyé bien d'autres injures. Il y a quelques années, au retour d'un voyage en Allemagne, Théophile Gautier, très-ému par une représentation de *Tannhaüser*, avait, dans le *Moniteur*, traduit ses impressions avec cette certitude plastique qui donne un charme irrésistible à tous ses écrits. Mais ces documents divers, tombant à de lointains intervalles, avaient glissé sur l'esprit de la foule.

Aussitôt que les affiches annoncèrent que M. Richard Wagner ferait entendre dans la salle des Italiens des fragments de ses compositions, un fait amusant se produisit, que nous avons déjà vu, et qui prouve le besoin instinctif, précipité, des Français, de prendre sur toute chose leur parti, avant d'avoir délibéré ou examiné. Les uns annoncèrent des merveilles, et les autres se mirent à dénigrer à outrance des œuvres qu'ils n'avaient pas encore entendues. Hier encore durait cette situation bouffonne, et l'on peut dire que jamais sujet inconnu ne fut tant discuté. Bref, les concerts de Wagner s'annonçaient comme une véritable bataille de doctrines, comme une de ces solennelles crises de l'art, une de ces mêlées où critiques, artistes et public ont coutume de jeter confusément toutes leurs passions, crises heureuses qui dénotent la santé et la richesse dans la vie intellectuelle d'une nation, et que nous avions, pour ainsi dire, désapprises depuis les grands jours de Victor Hugo. J'emprunte les lignes suivantes au feuilleton de M. Berlioz (9 février 1860) : « Le foyer du Théâtre-Italien était curieux à observer le soir du premier concert. C'étaient des fureurs, des cris, des discussions qui semblaient toujours sur le point de dégénérer en voies de fait. » Sans la présence du souverain, le même scandale aurait pu se produire, il y a quelques jours à l'Opéra, surtout avec un public *plus vrai*. Je me souviens d'avoir vu, à la fin d'une des répétitions générales, un des critiques parisiens accrédités, planté prétentieusement devant le bureau du contrôle, faisant face à la foule au point d'en gêner l'issue, et s'exerçant à rire comme un maniaque, comme un de ces infortunés qui, dans les maisons de santé, sont appelés des *agités*. Ce pauvre homme, croyant son visage connu de toute la foule, avait l'air de dire : « Voyez comme je ris, moi, le célèbre S....! Ainsi ayez soin de conformer votre jugement au mien. » Dans le feuilleton auquel je faisais tout à l'heure allusion, M. Berlioz, qui montra cependant beaucoup moins de chaleur qu'on aurait pu en at-

tendre de sa part, ajoutait : « Ce qui se débite alors de non-sens, d'absurdités et même de mensonges est vraiment prodigieux, et prouve avec évidence que, chez nous au moins, lorsqu'il s'agit d'apprécier une musique différente de celle qui court les rues, la passion, le parti pris prennent seuls la parole et empêchent le bon sens et le bon goût de parler. »

M. Wagner avait été audacieux : le programme de son concert ne comprenait ni solos d'instruments, ni chansons, ni aucune des exhibitions si chères à un public amoureux des virtuoses et de leurs tours de force. Rien que des morceaux d'ensemble, chœurs ou symphonies. La lutte fut violente, il est vrai; mais le public, étant abandonné à lui-même, prit feu à quelques-uns de ces irrésistibles morceaux dont la pensée était pour lui plus nettement exprimée, et la musique de Wagner triompha par sa propre force. L'ouverture de *Tannhaüser*, la marche pompeuse du deuxième acte, l'ouverture de *Lohengrin* particulièrement, la musique de noces et l'épithalame furent magnifiquement acclamés. Beaucoup de choses restaient obscures sans doute, mais les esprits impartiaux se disaient : « Puisque ces compositions sont faites pour la scène, il faut attendre; les choses non suffisamment définies seront expliquées par la plastique. » En attendant, il restait avéré que, comme symphoniste, comme artiste traduisant par les mille combinaisons du son les tumultes de l'âme humaine, Richard Wagner était à la hauteur de ce qu'il y a de plus élevé, aussi grand, certes, que les plus grands.

J'ai souvent entendu dire que la musique ne pouvait pas se vanter de traduire quoi que ce soit avec certitude, comme fait la parole ou la peinture. Cela est vrai dans une certaine proportion, mais n'est pas tout à fait vrai. Elle traduit à sa manière, et par les moyens qui lui sont propres. Dans la musique, comme dans la peinture et même dans la parole écrite, qui est cependant le plus positif des arts, il y a une lacune toujours complétée par l'imagination de l'auditeur.

Ce sont sans doute ces considérations qui ont poussé Wagner à considérer l'art dramatique, c'est-à-dire la réunion, la *coïncidence* de plusieurs arts, comme l'art par excellence, le plus synthétique et le plus parfait. Or, si nous écartons un instant le secours de la plastique, du décor, de l'incorporation des types rêvés dans des comédiens vivants et même de la parole chantée, il reste encore incontestable que plus la musique est éloquente, plus la suggestion est rapide et juste, et plus il y a de chances pour que les hommes sensibles conçoivent des idées en rapport avec celles qui inspiraient l'artiste. Je prends tout de suite un exemple, la fa-

mense ouverture de *Lohengrin*, dont M. Berlioz a écrit un magnifique éloge en style technique; mais je veux me contenter ici d'en vérifier la valeur par les suggestions qu'elle procure.

Je lis dans le programme distribué à cette époque au théâtre Italien : « Dès les premières mesures, l'âme du pieux solitaire qui attend le vase sacré *plonge dans les espaces infinis*. Il voit se former peu à peu une apparition étrange qui prend un corps, une figure. Cette apparition se précise davantage, et *la troupe miraculeuse des anges*, portant au milieu d'eux la coupe sacrée, passe devant lui. Le saint cortége approche; le cœur de l'élu de Dieu s'exalte peu à peu; il s'élargit, il se dilate; d'ineffables aspirations s'éveillent en lui; *il cède à une béatitude croissante*, en se trouvant toujours plus rapproché de *la lumineuse apparition*, et quand enfin le Saint-Graal lui-même apparaît au milieu du cortége sacré, *il s'abîme dans une adoration extatique, comme si le monde entier eût soudainement disparu.*

Cependant le Saint-Graal répand ses bénédictions sur le saint en prière et le consacre son chevalier. Puis *les flammes brûlantes adoucissent progressivement leur éclat;* dans sa sainte allégresse, la troupe des anges, souriant à la terre qu'elle abandonne, regagne les célestes hauteurs. Elle a laissé le Saint-Graal à la garde des hommes purs, *dans le cœur desquels la divine liqueur s'est répandue*, et l'auguste troupe s'évanouit *dans les profondeurs de l'espace*, de la même manière qu'elle en était sortie. »

Le lecteur comprendra tout à l'heure pourquoi je souligne ces passages. Je prends maintenant le livre de Liszt, et je l'ouvre à la page où l'imagination de l'illustre pianiste (qui est un artiste et un philosophe) traduit à sa manière le même morceau :

« Cette introduction renferme et révèle *l'élément mystique*, toujours présent et toujours caché dans la pièce... Pour nous apprendre l'inénarrable puissance de ce secret, Wagner nous montre d'abord *la beauté ineffable du sanctuaire*, habité par un Dieu qui venge les opprimés, et ne demande qu'*amour et foi* à ses fidèles. Il nous initie au Saint-Graal; il fait miroiter à nos yeux le temple de bois incorruptible, aux murs odorants, *aux portes d'or*, aux solives d'asbeste, *aux colonnes d'opale*, aux parois de cymophane, dont les splendides portiques ne sont approchés que de ceux qui ont le cœur élevé et les mains pures. Il ne nous le fait point apercevoir dans son imposante et réelle structure, mais, comme ménageant nos faibles sens, il nous le montre d'abord reflété dans *quelque onde azurée*, ou reproduit *par quelque nuage irisé.*

« C'est au commencement une *large nappe dormante* de mélodie, *un éther vaporeux qui s'étend*, pour que le tableau sacré s'y

dessine à nos yeux profanes ; effet exclusivement confié aux violons, divisés en huit pupitres différents, qui, après plusieurs mesures de sons harmoniques, continuent dans les plus hautes notes de leurs registres. Le motif est ensuite repris par les instruments à vent les plus doux ; les cors et les bassons, en s'y joignant, préparent l'entrée des trompettes et des trombones, qui répètent la mélodie pour la quatrième fois, *avec un éclat éblouissant de coloris*, comme si dans cet instant unique l'édifice saint *avait brillé* devant *nos regards aveuglés*, *dans toute sa magnificence lumineuse et radiante*. Mais *le vif étincellement*, amené par degrés à *cette intensité de rayonnement solaire*, s'éteint avec rapidité, comme une *lueur céleste*. La *transparente vapeur* des nuées se referme, la vision disparaît peu à peu dans le même encens *diapré*, au milieu duquel elle est apparue, et le morceau se termine par les premières six mesures, devenues *plus éthérées encore*. Son caractère d'*idéale mysticité* est surtout rendu sensible par le *pianissimo* toujours conservé dans l'orchestre, et qu'interrompt à peine le court moment où les *cuivres* font *resplendir* les merveilleuses lignes du seul motif de cette introduction. Telle est l'image qui, à l'audition de ce sublime *adagio*, se présente d'abord à nos sens émus. »

M'est-il permis à moi-même de raconter, de traduire avec des paroles la traduction forcée que mon imagination fit du même morceau, lorsque je l'entendis pour la première fois, les yeux fermés, et que je me sentis pour ainsi dire enlevé de terre? Je n'oserais certes pas parler avec complaisance de mes *rêveries*, s'il n'était pas utile de les joindre ici aux *rêveries* précédentes. Le lecteur sait quel but nous poursuivons : démontrer que la véritable musique suggère des idées analogues dans des cerveaux différents. D'ailleurs, il ne serait pas ridicule ici de raisonner *à priori*, sans analyse et sans comparaisons ; car ce qui serait vraiment surprenant, c'est que le son *ne pût pas* suggérer la couleur, que les couleurs ne pussent pas donner l'idée d'une mélodie, et que le son et la couleur fussent impropres à traduire des idées ; les choses s'étant toujours exprimées par une analogie réciproque, depuis le jour où Dieu a proféré le monde comme une complexe et indivisible totalité.

La nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Je poursuis donc. Je me souviens que, dès les premières mesures, je sentis une de ces impressions heureuses que presque tous les hommes imaginatifs ont connues, par le rêve, dans le sommeil. Je me sentis délivré *des liens de la pesanteur*, et je retrouvai par le souvenir l'extraordinaire *volupté* qui circule dans *les lieux hauts* (notons en passant que je ne connaissais pas le programme cité tout à l'heure). Ensuite je me peignis involontairement l'état délicieux d'un homme en proie à une grande rêverie dans une solitude absolue, mais une solitude avec *un immense horizon* et une *large lumière diffuse; l'immensité* sans autre décor qu'elle-même. Bientôt j'éprouvai la sensation d'une *clarté* plus vive, *d'une intensité de lumière* croissant avec une telle rapidité, que les nuances fournies par le dictionnaire ne suffiraient pas à exprimer *ce surcroît toujours renaissant d'ardeur et de blancheur*. Alors, je conçus pleinement l'idée d'une âme se mouvant dans un milieu lumineux, d'une extase *faite de volupté et de connaissance*, et planant au-dessus et bien loin du monde naturel.

De ces trois traductions, vous pourriez noter facilement les différences. Wagner indique *une troupe d'anges qui apporte un vase sacré;* Liszt voit *un monument miraculeusement beau*, qui se reflète dans un mirage vaporeux. Ma rêverie est beaucoup moins illustrée d'objets matériels : elle est plus vague et plus abstraite. Mais l'important est ici de s'attacher aux ressemblances. Peu nombreuses, elles constitueraient encore une preuve suffisante; mais, par bonheur, elles sont nombreuses et saisissantes jusqu'au superflu. Dans les trois traductions, nous trouvons la sensation de la *béatitude spirituelle et physique;* de *l'isolement;* de la contemplation de *quelque chose infiniment grand et infiniment beau;* d'*une lumière intense* qui réjouit *les yeux et l'âme jusqu'à la pâmoison;* et enfin la sensation de *l'espace étendu jusqu'aux dernières limites concevables.*

Aucun musicien n'excelle, comme Wagner, à *peindre* l'espace et la profondeur, matériels et spirituels. C'est une remarque que plusieurs esprits, et des meilleurs, n'ont pu s'empêcher de faire en plusieurs occasions. Il possède l'art de traduire, par des gradations subtiles, tout ce qu'il y a d'excessif, d'immense, d'ambitieux, dans l'homme spirituel et naturel. Il semble parfois, en écoutant cette musique ardente et despotique, qu'on retrouve peintes sur le fond des ténèbres, déchiré par la rêverie, les vertigineuses conceptions de l'opium.

A partir de ce moment, c'est-à-dire du premier concert, je fus possédé du désir d'entrer plus avant dans l'intelligence de ces œuvres singulières. J'avais subi (du moins cela m'apparaissait

ainsi) une opération spirituelle, une révélation. Ma volupté avait été si forte et si terrible, que je ne pouvais m'empêcher d'y vouloir retourner sans cesse. Dans ce que j'avais éprouvé, il entrait sans doute beaucoup de ce que Weber et Beethoven m'avaient déjà fait connaître, mais aussi quelque chose de nouveau que j'étais impuissant à définir, et cette impuissance me causait une colère et une curiosité mêlées d'un bizarre délice. Pendant plusieurs jours, pendant longtemps, je me dis : « Où pourrais-je bien entendre ce soir de la musique de Wagner? » Ceux de mes amis qui possédaient un piano furent plus d'une fois mes martyrs. Bientôt, comme il en est de toute nouveauté, des morceaux symphoniques de Wagner retentirent dans les casinos ouverts tous les soirs à une foule amoureuse de voluptés triviales. La majesté fulgurante de cette musique tombait là comme le tonnerre dans un mauvais lieu. Le bruit s'en répandit vite, et nous eûmes souvent le spectacle comique d'hommes graves et délicats subissant le contact des cohues malsaines, pour jouir, en attendant mieux, de la marche solennelle des *Invités au Wartburg* ou des majestueuses noces de *Lohengrin*.

Cependant, des répétitions fréquentes des mêmes phrases mélodiques, dans des morceaux tirés du même opéra, impliquaient des intentions mystérieuses et une méthode qui m'étaient inconnues. Je résolus de m'informer du pourquoi, et de transformer ma volupté en connaissance avant qu'une représentation scénique vînt me fournir une élucidation parfaite. J'interrogeai les amis et les ennemis. Je mâchai l'indigeste et abominable pamphlet de M. Fétis. Je lus le livre de Liszt, et enfin je me procurai, à défaut de *l'Art et la Révolution* et de *l'Œuvre d'art de l'avenir*, ouvrages non traduits, celui intitulé : *Opéra et Drame*, traduit en anglais.

II

Les plaisanteries françaises allaient toujours leur train, et le journalisme vulgaire opérait sans trêve ses gamineries professionnelles. Comme Wagner n'avait jamais cessé de répéter que la musique (dramatique) devait *parler* le sentiment, s'adapter au sentiment avec la même exactitude que la parole, mais évidemment d'une autre manière, c'est-à-dire exprimer la partie indéfinie du sentiment que la parole, trop positive, ne peut pas rendre (en quoi il ne disait rien qui ne fût accepté par tous les esprits

sensés), une foule de gens, persuadés par les plaisants du feuilleton, s'imaginèrent que le maître attribuait à la musique la puissance d'exprimer la forme positive des choses, c'est-à-dire qu'il intervertissait les rôles et les fonctions. Il serait aussi inutile qu'ennuyeux de dénombrer tous les quolibets fondés sur cette fausseté, qui, venant tantôt de la malveillance, tantôt de l'ignorance, avaient pour résultat d'égarer à l'avance l'opinion du public. Mais, à Paris plus qu'ailleurs, il est impossible d'arrêter une plume qui se croit amusante. La curiosité générale, étant attirée vers Wagner, engendra des articles et des brochures qui nous initièrent à sa vie, à ses longs efforts et à tous ses tourments. Parmi ces documents fort connus aujourd'hui, je n'en veux extraire que ceux qui me paraissent plus propres à éclairer et à définir la nature et le caractère du maître. Celui qui a écrit que *l'homme qui n'a pas été, dans son berceau, doté par une fée de l'esprit de mécontentement de tout ce qui existe, n'arrivera jamais à la découverte du nouveau*, devait indubitablement trouver dans les conflits de la vie plus de douleurs que tout autre. C'est de cette facilité à souffrir, commune à tous les artistes et d'autant plus grande que leur instinct du juste et du beau est plus prononcé, que je tire l'explication des opinions révolutionnaires de Wagner. Aigri par tant de mécomptes, déçu par tant de rêves, il dut, à un certain moment, par suite d'une erreur excusable dans un esprit sensible et nerveux à l'excès, établir une complicité idéale entre la mauvaise musique et les mauvais gouvernements. Possédé du désir suprême de voir l'idéal dans l'art dominer définitivement la routine, il a pu (c'est une illusion essentiellement humaine) espérer que des révolutions dans l'ordre politique favoriseraient la cause de la révolution dans l'art. Le succès de Wagner lui-même a donné tort à ses prévisions et à ses espérances; car il a fallu en France l'ordre d'un empereur pour faire exécuter l'œuvre d'un révolutionnaire. Ainsi nous avons déjà vu à Paris l'évolution romantique favorisée par la monarchie, pendant que les libéraux et les républicains restaient opiniâtrément attachés aux routines de la littérature dite classique.

Je vois, par les notes que lui-même il a fournies sur sa jeunesse, que tout enfant il vivait au sein du théâtre, fréquentait les coulisses et composait des comédies. La musique de Weber, et plus tard celle de Beethoven agirent sur son esprit avec une force irrésistible, et bientôt, les années et les études s'accumulant, il lui fut impossible de ne pas penser d'une manière double, poétiquement et musicalement, de ne pas entrevoir toute idée sous deux formes simultanées, l'un des deux arts commençant sa fonction

là où s'arrêtent les limites de l'autre. L'instinct dramatique, qui occupait une si grande place dans ses facultés, devait le pousser à se révolter contre toutes les frivolités, les platitudes et les absurdités des pièces faites pour la musique. Ainsi la providence qui préside aux révolutions de l'art mûrissait dans un jeune cerveau allemand le problème qui avait tant agité le XVIIIe siècle. Quiconque a lu avec attention la *Lettre sur la musique*, qui sert de préface à *Quatre poëmes d'opéras traduits en prose française*, ne peut conserver à cet égard aucun doute. Les noms de Gluck et de Méhul y sont cités souvent avec une sympathie passionnée. N'en déplaise à M. Fétis, qui veut absolument établir pour l'éternité la prédominance de la musique dans le drame lyrique, l'opinion des esprits tels que Gluck, Diderot, Voltaire et Gœthe n'est pas à dédaigner. Si ces deux derniers ont démenti plus tard leurs théories de prédilection, ce n'a été chez eux qu'un acte de découragement et de désespoir. En feuilletant la *Lettre sur la musique*, je sentais revivre dans mon esprit, comme par un phénomène d'écho mnémonique, différents passages de Diderot qui affirment que la vraie musique dramatique ne peut pas être autre chose que le cri ou le soupir de la passion noté et rhythmé. Les mêmes problèmes scientifiques, poétiques, artistiques, se reproduisent sans cesse à travers les âges, et Wagner ne se donne pas pour un inventeur, mais simplement pour le confirmateur d'une ancienne idée qui sera sans doute, plus d'une fois encore, alternativement vaincue et victorieuse. Toutes ces questions sont en vérité extrêmement simples, et il n'est pas peu surprenant de voir se révolter contre les théories de *la musique de l'avenir* (pour me servir d'une locution aussi inexacte qu'accréditée) ceux-là même que nous avons entendus si souvent se plaindre des tortures infligées à tout esprit raisonnable par la routine du livret ordinaire d'opéra.

Dans cette même *Lettre sur la musique*, où l'auteur donne une analyse très-brève et très-limpide de ses trois anciens ouvrages, *l'Art et la Révolution*, *l'Œuvre d'art de l'avenir*, et *Opéra et Drame*, nous trouvons une préoccupation très-vive du théâtre grec, tout à fait naturelle, inévitable même chez un dramaturge musicien qui devait chercher dans le passé la légitimation de son dégoût du présent et des conseils secourables pour l'établissement des conditions nouvelles du drame lyrique. Dans sa lettre à Berlioz, il disait déjà, il y a plus d'un an : « Je me demandai quelles devaient être les conditions de l'art pour qu'il pût inspirer au public un inviolable respect, et, afin de ne point m'aventurer trop dans l'examen de cette question, je fus chercher mon point de

départ dans la Grèce ancienne. J'y rencontrai tout d'abord l'œuvre artistique par excellence, le *drame*, dans lequel l'idée, quelque profonde qu'elle soit, peut se manifester avec le plus de clarté et de la manière la plus universellement intelligible. Nous nous étonnons à bon droit aujourd'hui que trente mille Grecs aient pu suivre avec un intérêt soutenu la représentation des tragédies d'Eschyle; mais si nous recherchons le moyen par lequel on obtenait de pareils résultats, nous trouvons que c'est par l'alliance de tous les arts concourant ensemble au même but, c'est-à-dire à la production de l'œuvre artistique la plus parfaite et la seule vraie. Ceci me conduisit à étudier les rapports des diverses branches de l'art entre elles, et, après avoir saisi la relation qui existe entre la *plastique* et la *mimique*, j'examinai celle qui se trouve entre la musique et la poésie : de cet examen jaillirent soudain des clartés qui dissipèrent complétement l'obscurité qui m'avait jusqu'alors inquiété.

Je reconnus, en effet, que précisément là où l'un de ces arts atteignait à des limites infranchissables, commençait aussitôt, avec la plus rigoureuse exactitude, la sphère d'action de l'autre; que, conséquemment, par l'union intime de ces deux arts, on exprimerait avec la clarté la plus satisfaisante ce que ne pouvait exprimer chacun d'eux isolément; que, par contraire, toute tentative de rendre avec les moyens de l'un d'eux ce qui ne saurait être rendu que par les deux ensemble, devait fatalement conduire à l'obscurité, à la confusion d'abord, et ensuite à la dégénérescence et à la corruption de chaque art en particulier. »

Et dans la préface de son dernier livre, il revient en ces termes sur le même sujet : « J'avais trouvé dans quelques rares créations d'artistes une base réelle où asseoir mon idéal dramatique et musical; maintenant l'histoire m'offrait à son tour le modèle et le type des relations idéales du théâtre et de la vie publique, telles que je les concevais. Je le trouvais, ce modèle, dans le théâtre de l'ancienne Athènes : là, le théâtre n'ouvrait son enceinte qu'à de certaines solennités, où s'accomplissait une fête religieuse qu'accompagnaient les jouissances de l'art; les hommes les plus distingués de l'Etat prenaient à ces solennités une part directe comme poëtes ou directeurs; ils paraissaient, comme les prêtres, aux yeux de la population assemblée de la cité et du pays; et cette population était remplie d'une si haute attente de la sublimité des œuvres qui allaient être représentées devant elle, que les poëmes les plus profonds, ceux d'un Eschyle et d'un Sophocle, pouvaient être proposés au peuple, et assurés d'être parfaitement entendus. »

Ce goût absolu, despotique, d'un idéal dramatique, où tout, depuis une déclamation notée et soulignée par la musique avec tant de soin qu'il est impossible au chanteur de s'en écarter en aucune syllabe, véritable arabesque de sons dessinée par la passion, jusqu'aux soins les plus minutieux, relatifs aux décors et à la mise en scène, où tous les détails, dis-je, doivent sans cesse concourir à une totalité d'effet, a fait la destinée de Wagner. C'était en lui comme une postulation perpétuelle. Depuis le jour où il s'est dégagé des vieilles routines du livret, et où il a courageusement renié son *Rienzi*, opéra de jeunesse qui avait été honoré d'un grand succès, il a marché, sans dévier d'une ligne, vers cet impérieux idéal. C'est donc sans étonnement que j'ai trouvé dans ceux de ses ouvrages qui sont traduits, particulièrement dans *Tannhaüser*, *Lohengrin* et *le Vaisseau fantôme*, une méthode de construction excellente, un esprit d'ordre et de division qui rappelle l'architecture des tragédies antiques. Mais les phénomènes et les idées qui se produisent périodiquement à travers les âges empruntent toujours, à chaque résurrection, le caractère complémentaire de la variante et de la circonstance. La radieuse Vénus antique, l'Aphrodite née de la blanche écume, n'a pas impunément traversé les horrifiques ténèbres du moyen âge. Elle n'habite plus l'Olympe ni les rives d'un archipel parfumé. Elle est retirée au fond d'une caverne, magnifique, il est vrai, mais illuminée par des feux qui ne sont pas ceux du bienveillant Phœbus; en descendant sous terre, Vénus s'est rapprochée de l'enfer, et elle va sans doute, à de certaines solennités abominables, rendre régulièrement son hommage à l'archi-démon, prince de la chair et seigneur du péché. De même, les poëmes de Wagner, bien qu'ils révèlent un goût sincère et une parfaite intelligence de la beauté classique, participent aussi, et dans une forte dose, de l'esprit romantique. S'ils font rêver à la majesté de Sophocle et d'Eschyle, ils contraignent en même temps l'esprit à se souvenir des *Mystères* de l'époque la plus plastiquement catholique. Ils ressemblent à ces grandes visions que le moyen âge étalait sur les murs de ses églises ou tissait dans ses magnifiques tapisseries. Ils ont un aspect général décidément légendaire. *Le Tannhaüser*, légende; *le Lohengrin*, légende; légende, *le Vaisseau fantôme*. Et ce n'est pas seulement une propension naturelle à tout esprit poétique qui a conduit Wagner vers cette apparente spécialité, c'est un parti pris formel puisé dans l'étude des conditions les plus favorables du drame lyrique.

Lui-même, il a pris soin d'élucider la question dans ses livres. Tous les sujets, en effet, ne sont pas également propres à fournir

un vaste drame doué d'un caractère d'universalité. Il y aurait évidemment un immense danger à traduire en fresque le plus délicieux et le plus parfait tableau de genre. C'est surtout dans le cœur universel de l'homme et dans l'histoire de ce cœur que le poëte dramatique trouvera des tableaux universellement intelligibles. Pour construire en pleine liberté le drame idéal, il sera prudent d'éliminer toutes les difficultés qui pourraient naître de détails techniques, politiques, ou même trop positivement historiques. Je laisse la parole au maître lui-même : « Le seul tableau de la vie humaine qui soit appelé poétique est celui où les motifs qui n'ont de sens que pour l'intelligence abstraite font place aux mobiles purement humains qui gouvernent le cœur. Cette tendance (celle relative à l'invention du sujet poétique) est la loi souveraine qui préside à la forme et à la représentation poétique... L'arrangement rhythmique et l'ornement (presque musical) de la rime, sont pour le poëte des moyens d'assurer au vers, à la phrase, une puissance qui captive comme par un charme et gouverne à son gré le sentiment. Essentielle au poëte, cette tendance le conduit jusqu'à la limite de son art, limite que touche immédiatement la musique; et par conséquent, l'œuvre la plus complète du poëte devrait être celle qui, dans son dernier achèvement, serait une parfaite musique.

« De là, je me voyais nécessairement amené à désigner le *mythe* comme matière idéale du poëte. Le mythe est le poëme primitif et anonyme du peuple, et nous le trouvons à toutes les époques repris, remanié sans cesse à nouveau par les grands poëtes des périodes cultivées. Dans le mythe, en effet, les relations humaines dépouillent presque complétement leur forme conventionnelle et intelligible seulement à la raison abstraite; elles montrent ce que la vie a de vraiment humain, d'éternellement compréhensible, et le montrent sous cette forme concrète, exclusive de toute imitation, laquelle donne à tous les vrais mythes leur caractère individuel, que vous reconnaissez au premier coup d'œil. »

Et ailleurs, reprenant le même thème, il dit : « Je quittai une fois pour toutes le terrain de l'histoire, et m'établis sur celui de la légende... Tout le détail nécessaire pour décrire et représenter le fait historique et ses accidents, tout le détail qu'exige, pour être parfaitement comprise, une époque spéciale et reculée de l'histoire, et que les auteurs contemporains de drames et de romans historiques déduisent par cette raison, d'une manière si circonstanciée, je pouvais le laisser de côté... La légende, à quelque époque et à quelque nation qu'elle appartienne, a l'avantage de comprendre exclusivement ce que cette époque et cette nation ont

de purement humain, et de le présenter sous une forme originale très-saillante, et dès lors intelligible au premier coup d'œil. Une ballade, un refrain populaire, suffisent pour vous représenter en un instant ce caractère sous les traits les plus arrêtés et les plus frappants... Le caractère de la scène et le ton de la légende contribuent ensemble à jeter l'esprit dans cet état de *rêve* qui le porte bientôt jusqu'à la pleine *clairvoyance*, et l'esprit découvre alors un nouvel enchaînement des phénomènes du monde, que ses yeux ne pouvaient apercevoir dans l'état de veille ordinaire... »

Comment Wagner ne comprendrait-il pas admirablement le caractère sacré, divin, du mythe, lui qui est à la fois poëte et critique? J'ai entendu beaucoup de personnes tirer de l'étendue même de ses facultés et de sa haute intelligence critique une raison de défiance relativement à son génie musical, et je crois que l'occasion est ici propice pour réfuter une erreur très-commune dont la principale racine est peut-être le plus laid des sentiments humains, l'envie. « Un homme qui raisonne tant de son art ne peut pas produire naturellement de belles œuvres, » disent quelques-uns qui dépouillent ainsi le génie de sa rationalité et lui assignent une fonction purement instinctive et pour ainsi dire végétale. D'autres veulent considérer Wagner comme un théoricien qui n'aurait produit des opéras que pour vérifier *à posteriori* la valeur de ses propres théories. Non-seulement ceci est parfaitement faux, puisque le maître a commencé, tout jeune, comme on le sait, par produire des essais poétiques et musicaux d'une nature variée, et qu'il n'est arrivé que progressivement à se faire un idéal du drame lyrique, mais c'est même une chose absolument impossible. Ce serait un événement tout nouveau dans l'histoire des arts qu'un critique se faisant poëte, un renversement de toutes les lois psychiques, une monstruosité. Au contraire, tous les grands poëtes deviennent naturellement, fatalement, critiques. Je plains les poëtes que guide le seul instinct. Je les crois incomplets. Dans la vie spirituelle des premiers, une crise se fait infailliblement, où ils veulent raisonner leur art, découvrir les lois obscures en vertu desquelles ils ont produit, et tirer de cette étude une série de préceptes, dont le but divin est l'infaillibilité dans la production poétique. Il serait prodigieux qu'un critique devînt poëte, et il est impossible qu'un poëte ne contienne pas un critique. Le lecteur ne sera donc pas étonné que je considère le poëte comme le meilleur de tous les critiques. Les gens qui reprochent au musicien Wagner d'avoir écrit des livres sur la philosophie de son art, et qui en tirent le soupçon que sa musique n'est pas un produit naturel, spontané, devraient nier également que Vinci, Hogarth,

Reynolds, aient pu faire de bonnes peintures, simplement parce qu'ils ont déduit et analysé les principes de leur art. Qui parle mieux de la peinture que notre grand Delacroix? Diderot, Gœthe, Shakspeare, autant de producteurs, autant d'admirables critiques. La poésie a existé, s'est affirmée la première, et elle a engendré l'étude des règles. Telle est l'histoire incontestée du travail humain. Or, comme chacun est le diminutif de tout le monde, comme l'histoire d'un cerveau individuel représente en petit l'histoire du cerveau universel, il serait juste et naturel de supposer (à défaut des preuves qui existent) que l'élaboration des pensées de Wagner a été analogue au travail de l'humanité.

III

Tannhaüser représente la lutte des deux principes qui ont choisi le cœur humain pour principal champ de bataille, c'est-à-dire de la chair avec l'esprit, de l'enfer avec le ciel, de Satan avec Dieu. Et cette dualité est représentée tout de suite par l'ouverture, avec une incomparable habileté. Que n'a-t-on pas déjà dit et écrit sur ce morceau? Cependant il est présumable qu'il fournira encore matière à bien des thèses et des commentaires éloquents; car c'est le propre des œuvres vraiment artistiques d'être une source inépuisable de suggestions. L'ouverture, dis-je, résume donc la pensée du drame par deux chants, le chant religieux et le chant voluptueux, qui, pour me servir de l'expression de Liszt, « sont ici posés comme deux termes, et qui, dans le finale, trouvent leur équation. » Le *chant des pèlerins* apparaît le premier, avec l'autorité de la loi suprême, comme marquant tout de suite le véritable sens de la vie, le but de l'universel pèlerinage, c'est-à-dire Dieu. Mais comme le sens intime de Dieu est bientôt noyé dans toute conscience par les concupiscences de la chair, le chant représentatif de la sainteté est peu à peu submergé par les soupirs de la volupté. La vraie, la terrible, l'universelle Vénus se dresse déjà dans toutes les imaginations. Et que celui qui n'a pas encore entendu la merveilleuse ouverture de *Tannhaüser* ne se figure pas ici un chant d'amoureux vulgaires, essayant de tuer le temps sous les tonnelles, les accents d'une troupe enivrée jetant à Dieu son défi dans la langue d'Horace. Il s'agit d'autre chose, à la fois plus vrai et plus sinistre. Langueurs, délices mêlées de fièvre et coupées d'angoisses, retours incessants vers une volupté qui promet

d'éteindre, mais n'éteint jamais la soif; palpitations furieuses du cœur et des sens, ordres impérieux de la chair, tout le dictionnaire des onomatopées de l'amour se fait entendre ici. Enfin le thème religieux reprend peu à peu son empire, lentement, par gradations, et absorbe l'autre dans une victoire paisible, glorieuse, comme celle de l'être irrésistible sur l'être maladif et désordonné, de saint Michel sur Lucifer.

Au commencement de cette étude, j'ai noté la puissance avec laquelle Wagner, dans l'ouverture de *Lohengrin*, avait exprimé les ardeurs de la mysticité, les appétitions de l'esprit vers le Dieu incommunicable. Dans l'ouverture de *Tannhaüser*, dans la lutte des deux principes contraires, il ne s'est pas montré moins subtil ni moins puissant. Où donc le maître a-t-il puisé ce chant furieux de la chair, cette connaissance absolue de la partie diabolique de l'homme? Dès les premières mesures, les nerfs vibrent à l'unisson de la mélodie; toute chair qui se souvient se met à trembler. Tout cerveau bien conformé porte en lui deux infinis, le ciel et l'enfer, et dans toute image de l'un de ces infinis il reconnaît subitement la moitié de lui-même. Aux titillations sataniques d'un vague amour succèdent bientôt des entraînements, des éblouissements, des cris de victoire, des gémissements de gratitude, et puis des hurlements de férocité, des reproches de victimes et des hosannahs impies de sacrificateurs, comme si la barbarie devait toujours prendre sa place dans le drame de l'amour, et la jouissance charnelle conduire, par une logique satanique inéluctable, aux délices du crime. Quand le thème religieux, faisant invasion à travers le mal déchaîné, vient peu à peu rétablir l'ordre et reprendre l'ascendant, quand il se dresse de nouveau, avec toute sa solide beauté, au-dessus de ce chaos de voluptés agonisantes, toute l'âme éprouve comme un rafraîchissement, une béatitude de rédemption; sentiment ineffable qui se reproduira au commencement du deuxième tableau, quand Tannhaüser, échappé de la grotte de Vénus, se retrouvera dans la vie véritable, entre le son religieux des cloches natales, la chanson naïve du pâtre, l'hymne des pèlerins, et la croix plantée sur la route, emblème de toutes ces croix qu'il faut traîner sur toutes les routes. Dans ce dernier cas, il y a une puissance de contraste qui agit irrésistiblement sur l'esprit et qui fait penser à la manière large et aisée de Shakspeare. Tout à l'heure nous étions dans les profondeurs de la terre (Vénus, comme nous l'avons dit, habite auprès de l'enfer), respirant une atmosphère parfumée, mais étouffante, éclairés par une lumière rose qui ne venait pas du soleil; nous étions semblables au chevalier Tannhaüser lui-même, qui, saturé de délices énervantes, *aspire à la douleur!* cri sublime

que tous les critiques jurés admireraient dans Corneille, mais qu'aucun ne voudra peut-être voir dans Wagner. Enfin nous sommes replacés sur la terre ; nous en aspirons l'air frais, nous en acceptons les joies avec reconnaissance, les douleurs avec humilité. La pauvre humanité est rendue à sa patrie.

Tout à l'heure, en essayant de décrire la partie voluptueuse de l'ouverture, je priais le lecteur de détourner sa pensée des hymnes vulgaires de l'amour, tels que les peut concevoir un galant en belle humeur ; en effet, il n'y a ici rien de trivial ; c'est plutôt le débordement d'une nature énergique, qui verse dans le mal toutes les forces dues à la culture du bien ; c'est l'amour effréné, immense, chaotique, élevé jusqu'à la hauteur d'une contre-religion, d'une religion satanique. Ainsi, le compositeur, dans la traduction musicale, a échappé à cette vulgarité qui accompagne trop souvent la peinture du sentiment le plus *populaire* — j'allais dire populacier, — et pour cela il lui a suffi de peindre l'excès dans le désir et dans l'énergie, l'ambition indomptable, immodérée, d'une âme sensible qui s'est trompée de voie. De même, dans la représentation plastique de l'idée, il s'est dégagé heureusement de la fastidieuse foule des victimes, des Elvires innombrables. L'idée pure, incarnée dans l'unique Vénus, parle bien plus haut et avec bien plus d'éloquence. Nous ne voyons pas ici un libertin ordinaire, *voltigeant de belle en belle*, mais l'homme général, universel, vivant morganatiquement avec l'Idéal absolu de la volupté, avec la Reine de toutes les diablesses, de toutes les faunesses et de toutes les satyresses, reléguées sous terre depuis la mort du grand Pan, c'est-à-dire avec l'indestructible et irrésistible Vénus.

Une main mieux exercée que la mienne dans l'analyse des ouvrages lyriques présentera, ici même, au lecteur, un compte rendu technique et complet de cet étrange et méconnu *Tannhaüser* ; je dois donc me borner à des vues générales qui, pour rapides qu'elles soient, n'en sont pas moins utiles. D'ailleurs, n'est-il pas plus commode, pour certains esprits, de juger de la beauté d'un paysage en se plaçant sur une hauteur, qu'en parcourant successivement tous les sentiers qui le sillonnent ?

Je tiens seulement à faire observer, à la grande louange de Wagner, que, malgré l'importance très-juste qu'il donne au poëme dramatique, l'ouverture de *Tannhaüser*, comme celle de *Lohengrin*, est parfaitement intelligible, même à celui qui ne connaîtrait pas le livret ; et ensuite, que cette ouverture contient, non-seulement l'idée mère, la dualité psychique, constituant le drame, mais encore les formules principales, nettement accentuées, destinées à peindre les sentiments généraux exprimés dans la suite

de l'œuvre, ainsi que le démontrent les retours forcés de la mélodie diaboliquement voluptueuse et du motif religieux ou *Chant des pèlerins*, toutes les fois que l'action le demande. Quant à la grande marche du second acte, elle a conquis depuis longtemps le suffrage des esprits les plus rebelles, et l'on peut lui appliquer le même éloge qu'aux deux ouvertures dont j'ai parlé, à savoir d'exprimer de la manière la plus visible, la plus colorée, la plus représentative, ce qu'elle veut exprimer. Qui donc, en entendant ces accents si riches et si fiers, ce rhythme pompeux, fièrement cadencé, ces fanfares royales, pourrait se figurer autre chose qu'une pompe féodale, une défilade d'hommes héroïques, dans des vêtements éclatants, tous de haute stature, tous de grande volonté et de foi naïve, aussi magnifiques dans leurs plaisirs que terribles dans leurs guerres?

Que dirons-nous du récit de Tannhaüser, de son voyage à Rome, où la beauté littéraire est si admirablement complétée et soutenue par la mélopée, que les deux éléments ne font plus qu'un inséparable tout? On craignait la longueur de ce morceau, et, cependant, ce récit contient, comme on l'a vu, une puissance dramatique invincible. La tristesse, l'accablement du pécheur pendant son rude voyage, son allégresse en voyant le suprême pontife qui délie les péchés, son désespoir quand celui-ci lui montre le caractère irréparable de son crime, et enfin le sentiment presque ineffable, tant il est terrible, de la joie dans la damnation, tout est dit, exprimé, traduit, par la parole et la musique, d'une manière si positive, qu'il est presque impossible de concevoir une autre manière de le dire. On comprend bien alors qu'un pareil malheur ne puisse être réparé que par un miracle, et on excuse l'infortuné chevalier de chercher encore le sentier mystérieux qui conduit à la grotte, pour retrouver au moins les grâces de l'enfer auprès de sa diabolique épouse.

Le drame de *Lohengrin* porte, comme celui de *Tannhaüser*, le caractère sacré, mystérieux et pourtant universellement intelligible, de la légende. Une jeune princesse, accusée d'un crime abominable, du meurtre de son frère, ne possède aucun moyen de prouver son innocence. Sa cause sera jugée par le jugement de Dieu. Aucun chevalier présent ne descend pour elle sur le terrain; mais elle a confiance dans une vision singulière; un guerrier inconnu est venu la visiter en rêve. C'est ce chevalier-là qui prendra sa défense. En effet, au moment suprême et comme chacun la juge coupable, une nacelle approche du rivage, tirée par un cygne attelé d'une chaîne d'or. Lohengrin, chevalier du Saint-Graal, protecteur des innocents, défenseur des faibles, a entendu

l'invocation du fond de la retraite merveilleuse où est précieusement conservée cette coupe divine, deux fois consacrée par la sainte Cène et par le sang de Notre Seigneur, que Joseph d'Arimathie y recueillit tout ruisselant de sa plaie. Lohengrin, fils de Parcival, descend de la nacelle, revêtu d'une armure d'argent, le casque en tête, le bouclier sur l'épaule, une petite trompe d'or au côté, appuyé sur son épée. « Si je remporte pour toi la victoire, dit Lohengrin à Elsa, veux-tu que je sois ton époux?... Elsa, si tu veux que je m'appelle ton époux..., il faut que tu me fasses une promesse : Jamais tu ne m'interrogeras, jamais tu ne chercheras à savoir ni de quelles contrées j'arrive, ni quel est mon nom et ma nature. » Et Elsa : « Jamais, seigneur, tu n'entendras de moi cette question. » Et, comme Lohengrin répète solennellement la formule de la promesse, Elsa répond : « Mon bouclier, mon ange, mon sauveur! toi qui crois fermement à mon innocence, pourrait-il y avoir un doute plus criminel que de n'avoir pas foi en toi? Comme tu me défends dans ma détresse, de même je garderai fidèlement la loi que tu m'imposes. » Et Lohengrin, la serrant dans ses bras, s'écrie : « Elsa, je t'aime! » Il y a là une beauté de dialogue comme il s'en trouve fréquemment dans les drames de Wagner, toute trempée de magie primitive, toute grandie par le sentiment idéal, et dont la solennité ne diminue en rien la grâce naturelle.

L'innocence d'Elsa est proclamée par la victoire de Lohengrin; la magicienne Ortrude et Frédéric, deux méchants intéressés à la condamnation d'Elsa, parviennent à exciter en elle la curiosité féminine, à flétrir sa joie par le doute, et l'obsèdent maintenant jusqu'à ce qu'elle viole son serment et exige de son époux l'aveu de son origine. Le doute a tué la foi, et la foi disparue emporte avec elle le bonheur. Lohengrin punit par la mort Frédéric d'un guet-apens que celui-ci lui a tendu, et devant le roi, les guerriers et le peuple assemblés, déclare enfin sa véritable origine «... Quiconque est choisi pour servir le Graal est aussitôt revêtu d'une puissance surnaturelle; même celui qui est envoyé par lui dans une terre lointaine, chargé de la mission de défendre le droit de la vertu, n'est pas dépouillé de sa force sacrée, autant que reste inconnue sa qualité de chevalier du Graal; mais telle est la nature de cette vertu du Saint-Graal, que, dévoilée, elle fuit aussitôt les regards profanes; c'est pourquoi vous ne devez concevoir nul doute sur son chevalier; s'il est reconnu par vous, il lui faut vous quitter sur-le-champ. Ecoutez maintenant comment il récompense la question interdite! Je vous ai été envoyé par le Graal; mon père, Parcival, porte sa couronne; moi, son chevalier, j'ai nom Lohengrin. » Le cygne re-

paraît sur la rive pour remmener le chevalier vers sa miraculeuse patrie. La magicienne, dans l'infatuation de sa haine, dévoile que le cygne n'est autre que le frère d'Elsa, emprisonné par elle dans un enchantement. Lohengrin monte dans la nacelle après avoir adressé au Saint-Graal une fervente prière. Une colombe prend la place du cygne, et Godefroi, duc de Brabant, reparaît. Le chevalier est retourné vers le mont Salvat. Elsa qui a douté, Elsa qui a voulu savoir, examiner, contrôler, Elsa a perdu son bonheur. L'idéal est envolé.

Le lecteur a sans doute remarqué dans cette légende une frappante analogie avec le mythe de la Psyché antique, qui, elle aussi, fut victime de la démoniaque curiosité, et, ne voulant pas respecter l'incognito de son divin époux, perdit, en pénétrant le mystère, toute sa félicité. Elsa prête l'oreille à Ortrude comme Ève au serpent. L'Ève éternelle tombe dans l'éternel piége. Les nations et les races se transmettent-elles des fables, comme les hommes se lèguent des héritages, des patrimoines ou des secrets scientifiques? On serait tenté de le croire, tant est frappante l'analogie morale qui marque les mythes et les légendes éclos dans différentes contrées. Mais cette explication est trop simple pour séduire longtemps un esprit philosophique. L'allégorie créée par le peuple ne peut pas être comparée à ces semences qu'un cultivateur communique fraternellement à un autre qui les veut acclimater dans son pays. Rien de ce qui est éternel et universel n'a besoin d'être acclimaté. Cette analogie morale dont je parlais est comme l'estampille divine de toutes les fables populaires. Ce sera bien, si l'on veut, le signe d'une origine unique, la preuve d'une parenté irréfragable, mais à la condition que l'on ne cherche cette origine que dans le principe absolu et l'origine commune de tous les êtres. Tel mythe peut être considéré comme frère d'un autre, de la même façon que le nègre est dit le frère du blanc. Je ne nie pas, en de certains cas, la fraternité ni la filiation; je crois seulement que dans beaucoup d'autres l'esprit pourrait être induit en erreur par la ressemblance des surfaces ou même par l'analogie morale, et que, pour reprendre notre métaphore végétale, le mythe est un arbre qui croît partout, en tout climat, sous tout soleil, spontanément et sans boutures. Les religions et les poésies des quatre parties du monde nous fournissent à ce sujet des preuves surabondantes. Comme le péché est partout, le Rédempteur est partout; le mythe partout. Rien de plus cosmopolite que l'éternel. Qu'on veuille bien me pardonner cette digression qui s'est ouverte devant moi avec une attraction irrésistible. Je reviens à l'auteur de *Lohengrin*.

On dirait que Wagner aime d'un amour de prédilection les

pompes féodales, les assemblées homériques où gît une accumulation de force vitale, les foules enthousiasmées, réservoir d'électricité humaine, d'où le style héroïque jaillit avec une impétuosité naturelle. La musique de noces et l'épithalame de *Lohengrin* font un digne pendant à l'introduction des invités au Wartburg dans *Tannhaüser*, plus majestueux encore peut-être et plus véhément. Cependant le maître, toujours plein de goût et attentif aux nuances, n'a pas représenté ici la turbulence qu'en pareil cas manifesterait une foule roturière. Même à l'apogée de son plus violent tumulte, la musique n'exprime qu'un délire de gens accoutumés aux règles de l'étiquette; c'est une cour qui s'amuse, et son ivresse la plus vive garde encore le rhythme de la décence. La joie clapoteuse de la foule alterne avec l'épithalame, doux, tendre et solennel; la tourmente de l'allégresse publique contraste à plusieurs reprises avec l'hymne discret et attendri qui célèbre l'union d'Elsa et de Lohengrin.

J'ai déjà parlé de certaines phrases mélodiques dont le retour assidu, dans différents morceaux tirés de la même œuvre, avait vivement intrigué mon oreille, lors du premier concert offert par Wagner dans la salle des Italiens. Nous avons remarqué que, dans *Tannhaüser*, la récurrence des deux thèmes principaux, le motif religieux et le chant de volupté, servait à réveiller l'attention du public et à le replacer dans un état analogue à la situation actuelle. Dans *Lohengrin*, ce système mnémonique est appliqué beaucoup plus minutieusement. Chaque personnage est, pour ainsi dire, blasonné par la mélodie qui représente son caractère moral et le rôle qu'il est appelé à jouer dans la fable. Ici je laisse humblement la parole à Liszt, dont, par occasion, je recommande le livre (*Lohengrin et Tannhaüser*) à tous les amateurs de l'art profond et raffiné, et qui sait, malgré cette langue un peu bizarre qu'il affecte, espèce d'idiome composé d'extraits de plusieurs langues, traduire avec un charme infini toute la rhétorique du maître :

« Le spectateur préparé et résigné à ne chercher *aucun de ces morceaux détachés, qui, engrenés l'un après l'autre sur le fil de quelque intrigue, composent la substance de nos opéras habituels*, pourra trouver un singulier intérêt à suivre durant trois actes la combinaison profondément réfléchie, étonnamment habile et poétiquement intelligente, avec laquelle Wagner, *au moyen de plusieurs phrases principales*, a serré *un nœud mélodique* qui constitue tout son drame. Les replis que font ces phrases, en se liant et s'entrelaçant autour des paroles du poëme, sont d'un effet émouvant au dernier point. Mais si, après en avoir été frappé et

impressionné à la représentation, on veut encore se rendre mieux compte de ce qui a si vivement affecté, et étudier la partition de cette œuvre d'un genre si neuf, on reste étonné de toutes les intentions et nuances qu'elle renferme et qu'on ne saurait immédiatement saisir. Quels sont les drames et les épopées de grands poëtes qu'il ne faille pas longtemps étudier pour se rendre maître de toute leur signification?

« Wagner, par un procédé qu'il applique d'une manière tout à fait imprévue, réussit à étendre l'empire et les prétentions de la musique. Peu content du pouvoir qu'elle exerce sur les cœurs en y réveillant toute la gamme des sentiments humains, il lui rend possible d'inciter nos idées, de s'adresser à notre pensée, de faire appel à notre réflexion, et la dote d'un sens moral et intellectuel... Il dessine mélodiquement le caractère de ses personnages et de leurs passions principales, et ces mélodies se font jour, *dans le chant ou dans l'accompagnement*, chaque fois que les passions et les sentiments qu'elles expriment sont mis en jeu. Cette persistance systématique est jointe à un art de distribution, qui offrirait, par la finesse des aperçus psychologiques, poétiques et philosophiques dont il fait preuve, un intérêt de haute curiosité à ceux aussi pour qui les croches et doubles croches sont lettres mortes et purs hiéroglyphes. Wagner, forçant notre méditation et notre mémoire à un si constant exercice, arrache, par cela seul, l'action de la musique au domaine des vagues attendrissements et ajoute à ces charmes quelques-uns des plaisirs de l'esprit. Par cette méthode qui complique les faciles jouissances procurées par *une série de chants rarement apparentés entre eux*, il demande une singulière attention du public, mais, en même temps, il prépare de plus parfaites émotions à ceux qui savent les goûter. Ses mélodies sont, en quelque sorte, *des personnifications d'idées;* leur retour annonce celui des sentiments que les paroles qu'on prononce n'indiquent point explicitement; c'est à elles que Wagner confie de nous révéler tous les secrets des cœurs. Il est des phrases, celles, par exemple, de la première scène du second acte, qui traversent l'opéra comme un serpent venimeux, s'enroulant autour des victimes, et fuyant devant leurs saints défenseurs; il en est, comme celle de l'introduction, qui ne reviennent que rarement, avec les suprêmes et divines révélations. Les situations ou les personnages de quelque importance sont tous musicalement exprimés par une mélodie qui en devient le constant symbole. Or, comme ces mélodies sont d'une rare beauté, nous dirons à ceux qui, dans l'examen d'une partition, se bornent à juger des rapports de croches et doubles croches entre elles, que

si même la musique de cet opéra devait être privée de son beau texte, elle serait encore une production de premier ordre. »

En effet, sans poésie, la musique de Wagner serait encore une œuvre poétique, étant douée de toutes les qualités qui constituent une poésie bien faite ; explicative par elle-même, tant toutes choses y sont bien unies, conjointes, réciproquement adaptées, et, s'il est permis de faire un barbarisme pour exprimer le superlatif d'une qualité, prudemment *concaténées*.

Le Vaisseau fantôme, ou *le Hollandais volant*, est l'histoire si populaire de ce Juif errant de l'Océan, pour qui cependant une condition de rédemption a été obtenue par un ange secourable : *Si le capitaine, qui mettra pied à terre tous les sept ans, rencontre une femme fidèle, il sera sauvé.* L'infortuné, repoussé par la tempête à chaque fois qu'il voulait doubler un cap dangereux, s'était écrié une fois : « Je passerai cette interminable barrière, dussé-je lutter toute l'éternité ! » Et l'éternité avait accepté le défi de l'audacieux navigateur. Depuis lors, le navire fatal s'était montré çà et là, dans différents parages, courant sus à la tempête avec le désespoir d'un guerrier qui cherche la mort ; mais toujours la tempête l'épargnait, et le pirate lui-même se sauvait devant lui en faisant le signe de la croix. Les premières paroles du Hollandais, après que son vaisseau est arrivé au mouillage, sont sinistres et solennelles : « Le terme est passé; il s'est encore écoulé sept années! La mer me jette à terre avec dégoût... Ah! orgueilleux Océan! Dans peu de jours, il te faudra me porter encore!... Nulle part une tombe! nulle part la mort! telle est ma terrible sentence de damnation... Jour du jugement, jour suprême! quand luiras-tu dans ma nuit?... » A côté du terrible vaisseau, un navire norwégien a jeté l'ancre ; les deux capitaines lient connaissance, et le Hollandais demande au Norwégien « de lui accorder pour quelques jours l'abri de sa maison... de lui donner une nouvelle patrie. » Il lui offre des richesses énormes dont celui-ci s'éblouit, et enfin lui dit brusquement : « As-tu une fille?... Qu'elle soit ma femme!... Jamais je n'atteindrai ma patrie. A quoi me sert d'amasser des richesses? Laisse-toi convaincre, consens à cette alliance et prends tous mes trésors. » — « J'ai une fille, belle, pleine de fidélité, de tendresse, de dévouement pour moi. » — « Qu'elle conserve toujours à son père cette tendresse filiale, qu'elle lui soit fidèle ; elle sera aussi fidèle à son époux. » — « Tu me donnes des joyaux, des perles inestimables; mais le joyau le plus précieux, c'est une femme fidèle. » — « C'est toi qui me le donnes?... Verrai-je ta fille dès aujourd'hui? »

Dans la chambre du Norwégien, plusieurs jeunes filles s'entre-

tiennent du *Hollandais volant*, et Senta, possédée d'une idée fixe, les yeux toujours tendus vers un portrait mystérieux, chante la ballade qui retrace la damnation du navigateur : « Avez-vous rencontré en mer le navire à la voile rouge de sang, au mât noir? A bord, l'homme pâle, le maître du vaisseau, veille sans relâche. Il vole et fuit, sans terme, sans relâche, sans repos. Un jour pourtant l'homme peut rencontrer la délivrance, s'il trouve sur terre une femme qui lui soit fidèle jusque dans la mort... Priez le ciel que bientôt une femme lui garde sa foi! — Par un vent contraire, dans une tempête furieuse, il voulut autrefois doubler un cap; il blasphéma dans sa folle audace : Je n'y renoncerais pas de l'éternité! Satan l'a entendu, il l'a pris au mot! Et, maintenant, son arrêt est d'errer à travers la mer, sans relâche, sans repos!... Mais, pour que l'infortuné puisse rencontrer encore la délivrance sur terre, un ange de Dieu lui annonce d'où peut lui venir le salut. Ah! puisses-tu le trouver, pâle navigateur! Priez le ciel que bientôt une femme lui garde cette foi! — Tous les sept ans, il jette l'ancre, et, pour chercher une femme, il descend à terre. Il a courtisé tous les sept ans, et jamais encore il n'a trouvé une femme fidèle... Les voiles au vent! Levez l'ancre! Faux amour, faux serments! Alerte! en mer! sans relâche, sans repos! » Et, tout d'un coup, sortant d'un abîme de rêverie, Senta inspirée s'écrie : « Que je sois celle qui te délivrera par sa fidélité! Puisse l'ange de Dieu me montrer à toi! C'est par moi que tu obtiendras le salut! » L'esprit de la jeune fille est attiré magnétiquement par le malheur; son vrai fiancé, c'est le capitaine damné que l'amour seul peut racheter.

Enfin, le Hollandais paraît, présenté par le père de Senta; il est bien l'homme du portrait, la figure légendaire suspendue au mur. Quand le Hollandais, semblable au terrible Melmoth qu'attendrit la destinée d'Immalée, sa victime, veut la détourner d'un dévouement trop périlleux, quand le damné plein de pitié repousse l'instrument du salut, quand, remontant en toute hâte sur son navire, il la veut laisser au bonheur de la famille et de l'amour vulgaire, celle-ci résiste et s'obstine à le suivre : « Je te connais bien! je connais ta destinée! Je te connaissais lorsque je t'ai vu pour la première fois! » Et celui-ci, espérant l'épouvanter : « Interroge les mers de toutes les zones, interroge le navigateur qui a sillonné l'Océan dans tous les sens; il connaît ce vaisseau, l'effroi des hommes pieux : on me nomme le *Hollandais volant!* » Elle répond, poursuivant de son dévouement et de ses cris le navire qui s'éloigne : « Gloire à ton ange libérateur! gloire à sa loi! Regarde, et vois si je te suis fidèle jusqu'à la mort! » et elle se précipite à la mer.

Le navire s'engloutit. Deux formes aériennes s'élèvent au-dessus des flots : c'est le Hollandais et Senta transfigurés.

Aimer le malheureux pour son malheur est une idée trop grande pour tomber ailleurs que dans un cœur ingénu, et c'est certainement une très-belle pensée que d'avoir suspendu le rachat d'un maudit à l'imagination passionnée d'une jeune fille. Tout le drame est traité d'une main sûre, avec une manière directe; chaque situation, abordée franchement; et le type de Senta porte en lui une grandeur surnaturelle et romanesque qui enchante et fait peur. La simplicité extrême du poëme augmente l'intensité de l'effet. Chaque chose est à sa place, tout est bien ordonné et de juste dimension. L'ouverture, que nous avons entendue, au concert du Théâtre-Italien, est lugubre et profonde comme l'Océan, le vent et les ténèbres.

Je suis contraint de resserrer les bornes de cette étude, et je crois que j'en ai dit assez (aujourd'hui du moins) pour faire comprendre à un lecteur non prévenu les tendances et la forme dramatique de Wagner. Outre *Rienzi*, *le Hollandais volant*, *Tannhaüser* et *Lohengrin*, il a composé *Tristan et Isolde* et quatre autres opéras formant une tétralogie, dont le sujet est tiré des Niebelungen, sans compter ses nombreuses œuvres critiques. Tels sont les travaux de cet homme dont la personne et les ambitions idéales ont défrayé si longtemps la badauderie parisienne et dont la plaisanterie facile a fait journellement sa proie pendant plus d'un an.

IV

On peut toujours faire momentanément abstraction de la partie systématique que tout grand artiste volontaire introduit fatalement dans toutes ses œuvres; il reste, dans ce cas, à chercher et à vérifier par quelle qualité propre, personnelle, il se distingue des autres. Un artiste, un homme vraiment digne de ce grand nom, doit posséder quelque chose d'essentiellement *sui generis*, par la grâce de quoi il est *lui* et non un autre. A ce point de vue, les artistes peuvent être comparés à des saveurs variées, et le répertoire des métaphores humaines n'est peut-être pas assez vaste pour fournir la définition approximative de tous les artistes connus et de tous les artistes *possibles*. Nous avons déjà, je crois, noté deux hommes dans Richard Wagner, l'homme d'ordre et l'homme passionné. C'est de l'homme passionné, de l'homme de sentiment qu'il est

ici question. Dans le moindre de ses morceaux, il inscrit si ardemment sa personnalité que cette recherche de sa qualité principale ne sera pas très-difficile à faire. Dès le principe, une considération m'avait vivement frappé; c'est que dans la partie voluptueuse et orgiaque de l'ouverture de *Tannhaüser*, l'artiste avait mis autant de force, développé autant d'énergie que dans la peinture de la mysticité qui caractérise l'ouverture de *Lohengrin*. Même ambition dans l'une que dans l'autre, même escalade titanique, et aussi mêmes raffinements et même subtilité. Ce qui me paraît donc avant tout marquer d'une manière inoubliable la musique de ce maître, c'est l'intensité nerveuse, la violence dans la passion et dans la volonté. Cette musique-là exprime avec la voix la plus suave ou la plus stridente tout ce qu'il y a de plus caché dans le cœur de l'homme. Une ambition idéale préside, il est vrai, à toutes ses compositions; mais si, par le choix de ses sujets et sa méthode dramatique, Wagner se rapproche de l'antiquité, par l'énergie passionnée de son expression il est actuellement le représentant le plus vrai de la nature moderne. Et toute la science, tous les efforts, toutes les combinaisons de ce riche esprit ne sont, à vrai dire, que les serviteurs très-humbles et très-zélés de cette irrésistible passion. Il en résulte, dans quelque sujet qu'il traite, une solennité d'accent superlative. Par cette passion il ajoute à chaque chose je ne sais quoi de surhumain; par cette passion il comprend tout et fait tout comprendre. Tout ce qu'impliquent les mots : *volonté*, *désir*, *concentration*, *intensité nerveuse*, *explosion*, se sent et se fait deviner dans ses œuvres. Je ne crois pas me faire illusion ni tromper personne en affirmant que je vois là les principales caractéristiques du phénomène que nous appelons *génie;* ou du moins, que dans l'analyse de tout ce que nous avons jusqu'ici légitimement appelé *génie* on retrouve lesdites caractéristiques. En matière d'art, j'avoue que je ne hais pas l'outrance; la modération ne m'a jamais semblé le signe d'une nature artistique vigoureuse. J'aime ces excès de santé, ces débordements de volonté qui s'inscrivent dans les œuvres comme le bitume enflammé dans le sol d'un volcan, et qui, dans la vie ordinaire, marquent souvent la phase pleine de délices, succédant à une grande crise morale ou physique.

Quant à la réforme que le maître veut introduire dans l'application de la musique au drame, qu'en arrivera-t-il? Là-dessus, il est impossible de rien prophétiser de précis. D'une manière vague et générale, on peut dire, avec le Psalmiste, que tôt ou tard ceux qui ont été abaissés seront élevés, que ceux qui ont été élevés se-

ront humiliés, mais rien de plus que ce qui est également applicable au train connu de toutes les affaires humaines. Nous avons vu bien des choses déclarées jadis absurdes, qui sont devenues plus tard des modèles adoptés par la foule. Tout le public actuel se souvient de l'énergique résistance où se heurtèrent, dans le commencement, les drames de Victor Hugo et les peintures d'Eugène Delacroix. D'ailleurs nous avons déjà fait observer que la querelle qui divise maintenant le public était une querelle oubliée et soudainement ravivée, et que Wagner lui-même avait trouvé dans le passé les premiers éléments de *la base pour asseoir son idéal*. Ce qui est bien certain, c'est que sa doctrine est faite pour rallier tous les gens d'esprit fatigués depuis longtemps des erreurs de l'opéra, et il n'est pas étonnant que les hommes de lettres, en particulier, se soient montrés sympathiques pour un musicien qui se fait gloire d'être poëte et dramaturge. De même les écrivains du XVIII[e] siècle avaient acclamé les ouvrages de Gluck, et je ne puis m'empêcher de voir que les personnes qui manifestent le plus de répulsion pour les ouvrages de Wagner montrent aussi une antipathie décidée à l'égard de son précurseur.

Enfin le succès ou l'insuccès de *Tannhaüser* ne peut absolument rien prouver, ni même déterminer une quantité quelconque de chances favorables ou défavorables dans l'avenir. *Tannhaüser*, en supposant qu'il fût un ouvrage détestable, aurait pu *monter aux nues*. En le supposant parfait, il pourrait révolter. La question, dans le fait, la question de la réformation de l'opéra n'est pas vidée, et la bataille continuera; apaisée, elle recommencera. J'entendais dire récemment que si Wagner obtenait par son drame un éclatant succès, ce serait un accident purement individuel, et que sa méthode n'aurait aucune influence ultérieure sur les destinées et les transformations du drame lyrique. Je me crois autorisé, par l'étude du passé, c'est-à-dire de l'éternel, à préjuger l'absolu contraire, à savoir qu'un échec complet ne détruit en aucune façon la possibilité de tentatives nouvelles dans le même sens, et que dans un avenir très-rapproché on pourrait bien voir non pas seulement des auteurs nouveaux, mais même des hommes anciennement accrédités, profiter, dans une mesure quelconque, des idées émises par Wagner, et passer heureusement à travers la brèche ouverte par lui. Dans quelle histoire a-t-on jamais lu que les grandes causes se perdaient en une seule partie?

CHARLES BAUDELAIRE.

MARCOMIR

HISTOIRE D'UN ÉTUDIANT

— Suite (1) —

VII

COMMENT LE PRINCE PORSENNA FUT CONDAMNÉ A MORT PAR ZUMALACARRÉGUY ET FUT INVITÉ A DINER PAR DON CARLOS.

Le dîner fut très-gai, grâce à la précaution qu'on avait eue d'accoupler ensemble les gens qui parlaient politique, et de mettre au bas bout de la table la partie la plus jeune et la plus joyeuse des convives. Plusieurs personnages considérables pérorèrent d'une brillante façon, plusieurs jeunes gens, après boire, perdirent une partie de leur timidité et devinrent fort aimables pour plusieurs jeunes demoiselles, et plusieurs femmes mariées préparèrent longtemps d'avance le discours dont elles comptaient, avant de se coucher, régaler leurs maris qui avaient trop bu, trop crié, ou trop politiqué.

Le hasard avait placé Mlle Herminie de Marciano entre le prince Emilio Porsenna et moi. Quelque prévenu que je fusse par mon grand-père contre Emilio, je ne pus m'empêcher d'admirer la rare habileté qu'il mit à soutenir et diriger la conversation, soit avec la jeune duchesse, soit avec le duc lui-même, et à tenir tête à tous les convives, sans perdre un mot ni un coup de dent. Personne ne savait mieux l'art de flatter le caractère et les opinions de tous ceux à qui il parlait. Son intendant Mahogany qui était assis au bas bout de la table, lui donnait admirablement la ré-

(1) Voir la livraison du 15 mars 1861.

plique, et souvent on aurait pu soupçonner que c'était entre eux un jeu concerté.

Au dessert, le duc fit servir en grande pompe une bouteille de vin de Constance, et en offrit lui-même à ses convives.

— On trouverait à peine en Europe dix bouteilles de cet âge et de ce crû, dit-il avec le légitime orgeuil du vrai propriétaire. Ce vin-là date de 1811, et il a été donné en 1820 à mon père par l'amiral Pulteney Malcolm, le même qui gardait Napoléon à Sainte-Hélène.

Tout le monde parut ébloui, sauf M. Mahogany.

— Il est exquis, dit-il en faisant claquer sa langue contre son palais d'un air de connaisseur, mais le prince Emilio a bu du lacryma-christi bien supérieur à la table de don Carlos, en 1833.

— De quel don Carlos parlez-vous? demanda mon grand-père.

— Du vrai, du seul don Carlos, du légitime roi d'Espagne que le Gouvernement français retient en ce moment à Bourges, contre toute justice... Eh! mon Dieu, je m'en souviens encore, c'est à peu près trois jours après la fameuse rencontre que fit le prince Emilio du terrible Zumalacarréguy.

— Comment! vous avez connu Zumalacarréguy? s'écria d'une seule voix toute l'assemblée.

Porsenna fit un signe d'impatience.

— Mon cher Mahogany, dit-il, tes indiscrétions sont insupportables. Laisse-moi écouter ce que dit M. le marquis de Lannion des mœurs et des habitudes des insectes.

Justement le marquis, entomologiste passionné, expliquait avec une rare vivacité les migrations de ces intéressants animaux, et comme son voisin était sourd, il lui disait d'une voix de trombone :

— Oui, monsieur, ces animaux apparaissent parfois en masse innombrable dans un pays où on ne les connaissait pas auparavant, et s'avancent sans que rien puisse arrêter leur marche précipitée. On a vu des bandes de chenilles qui tentaient de passer des rivières. C'est en Algérie, monsieur, que ces invasions sont surtout redoutables. Sous ce climat brûlant, où le soleil irrite, exalte, exaspère toutes les passions, on voit des milliards de sauterelles...

A ce moment-là, tous les convives, curieux d'entendre le récit du bel Emilio, firent tout à coup silence, et la voix puissante du malheureux entomologiste retentit seule dans la salle à manger. Le sourd, qui mangeait comme un ogre et buvait comme un compatriote de Kosciusko, sans trop s'émouvoir de l'invasion des sauterelles, leva brusquement la tête, et sa bouche ouverte, mais

pleine encore, exprima une telle stupéfaction, que tout le monde éclata de rire. La sœur du duc de Marciano, qui faisait les honneurs de la maison de son frère, profita de cet incident pour demander au prince Porsenna de nous raconter sa rencontre avec Zumalacarréguy.

— En vérité, madame, dit Emilio d'un air modeste, je ne sais ce que Mahogany veut dire. Zumalacarréguy a voulu me fusiller, voilà tout, pendant la guerre de Navarre; mais qui n'a-t-on pas un peu fusillé depuis cinquante ans? Cela ne vaut pas la peine d'en parler. Demandez plutôt au colonel Rodakowsky.

— Euh! dit le Polonais, l'on m'a fusillé deux fois, et je n'en suis pas mort.

— Bon! dit la maîtresse de la maison, vous nous raconterez vos fusillades un autre jour. Nous attendons avec impatience l'histoire du prince Porsenna.

Toutes les dames présentes se joignirent à elle, et assurèrent qu'elles frémissaient déjà. La belle Herminie ne fut pas la dernière à demander ce récit. Ce que voyant, le bel Emilio prit une pose de narrateur, élégante et négligée, et commença en ces termes :

— Un soir donc, mesdames, j'étais aux avant-postes de l'armée de Christine...

— Oh! interrompit l'impitoyable Mahogany, ce n'est pas là que commence l'histoire. Il faut que tu dises d'abord ce qui t'amenait en Espagne.

— Si je l'en croyais, dit Emilio en riant, je commencerais par faire ma généalogie; et l'histoire de ma rencontre avec Zumalacarréguy commencerait avec celle de dom Diego d'Alvarado, l'un des conquérants du Mexique et mon bisaïeul du côté maternel.

— C'est justement ce que nous demandons, dit Herminie.

— Eh bien, mademoiselle, vous serez satisfaite au-delà de vos désirs, répondit le prince. Le premier auteur de ma race est ce fameux Porsenna, qu'un romain voulut poignarder, parce qu'il assiégeait Rome il y a vingt-trois siècles. A travers bien des vicissitudes, ses descendants conservèrent toujours en Italie un rang digne de la plus ancienne famille de l'Europe. Vers 1580, l'un d'eux épousa la petite-fille de dom Pedro d'Alvarado et ajouta, par cette alliance, aux trois duchés qu'il avait dans le royaume de Naples, à la principauté qu'il avait en Toscane et à ses châteaux d'Illyrie, la grandesse d'Espagne, et des terres considérables dans toutes les colonies de l'Amérique espagnole. Mon père mourut en 1830, me laissant à l'âge de dix-huit ans, seul maître de cet immense héritage.

Vous savez qu'à cette époque, toute l'Italie conspirait pour reconquérir sa liberté. Je conspirai comme les autres...

— Ou pour mieux dire, interrompit encore Mahogany, les conspirateurs lui offrirent le commandement suprême et la dictature en cas de succès.

— Nous fûmes trahis, continua le prince, et j'eus grand'peine à gagner l'Espagne, en passant au travers des sbires qui nous poursuivaient. Mahogany, qui m'accompagnait, en estropia pour sa part deux ou trois, et je me délivrai d'un quatrième en lui cassant la tête d'un coup de pistolet. En Espagne, j'offris mes services à la reine Christine, et je levai à mes frais un régiment.

— Remarquez, dit Mahogany, que le roi de Naples venait de confisquer ses duchés et le grand-duc de Toscane sa principauté, mais Emilio ne connaît pas le prix de l'argent. C'est un vice héréditaire dans sa famille.

— Je ne vous ferai pas, reprit Emilio, le détail de la guerre civile. Il suffit de vous dire que j'étais en Navarre, sous les ordres d'Espartero, qui est aujourd'hui régent d'Espagne. Mon régiment était chargé de poursuivre le célèbre Zumalacarréguy; mais, comme il arrivait souvent dans ce pays-là, le gibier se retourna sur le chasseur, et Zumalacarréguy, descendu de sa montagne, fit décamper Espartero au pas accéléré. J'étais à l'arrière-garde et je protégeais la retraite, lorsqu'une troupe de Basques, placée en embuscade, sortit tout à coup d'un bois de pins, me sépara du reste de ma troupe et me fit prisonnier. On me conduisit devant Zumalacarréguy. Il ne me fit pas un long discours.

— Qui es-tu? dit-il.

Je déclinai mon nom.

— Qu'on l'emmène et qu'on le fusille.

— Général, lui dis-je, vous m'accorderez bien un prêtre?

Comme il était fort dévot, cette demande le toucha, et il retarda de quelques heures mon exécution. Par bonheur, il n'y avait pas d'aumônier ce jour-là dans l'armée basque. Pendant qu'on allait chercher à Pampelune un curé, un de mes amis eut le temps d'intercéder en ma faveur auprès de don Carlos. Le prétendant me fit grâce et eut même la courtoisie de m'inviter à dîner. C'est à cette occasion que j'ai goûté le lacryma-christi dont parlait tout à l'heure Mahogany et qui vous a valu ce long récit.

— Emilio n'a pas tout dit, répliqua le mulâtre. Il a passé sous silence le plus intéressant de l'histoire. Cet ami qui lui sauva la vie, était une jeune dame de la plus haute naissance et de la plus rare beauté, qui aimait follement le prince, et...

— C'en est trop, Mahogany! dit Emilio d'une voix terrible. Les

dames qui commençaient à dresser l'oreille, furent déçues dans leur espérance d'entendre une histoire d'amour. Un moment après, tout le monde se leva.

— Pour moi, pendant le récit de Porsenna, je regardais avec une douloureuse attention la belle Herminie. Tout inexpérimenté que j'étais, je fus frappé de l'émotion extraordinaire qui se montra sur son visage aux dernières paroles de Mahogany. Je commençai à soupçonner que le bel Emilio pouvait bien avoir fait impression sur le cœur de la jeune duchesse, et j'en ressentis un chagrin profond. Pourquoi? je ne sais, car, j'en suis sûr à présent, je n'avais point d'amour pour la belle Herminie. Etait-ce jalousie du bonheur d'un autre? Etait-ce quelque autre sentiment plus difficile à définir, où il entrait de la haine contre Emilio et une tendresse dévouée, désintéressée et incompréhensible pour Herminie? Il est certain que j'aurais vu avec un plaisir extrême le prince Porsenna partir le soir même pour Lima. Pendant que je réfléchissais, livré sans savoir pourquoi à de fâcheux pressentiments, on se leva de table. La nuit était venue, et, avec la nuit, un orage épouvantable. Les gens sages commencèrent à jouer au whist, les braillards discutèrent le destin de l'Europe, et Porsenna, s'asseyant au piano, commença d'un air distrait à jouer avec un seul doigt l'ouverture de la *Norma*. Peu à peu, les dames se groupèrent autour de lui, et sur l'assurance que donna Mahogany qu'Emilio était un musicien consommé, on le pressa d'improviser quelque chose.

Le prince ne se fit prier que de la bonne sorte, et mettant sa tête dans ses mains, parut préparer son improvisation. Le plus profond silence régnait dans le salon, et tous les yeux étaient fixés sur lui. Tout à coup, il leva la tête d'un air inspiré, fit quelques accords comme pour essayer et assouplir l'instrument, et d'une magnifique voix de ténor, chanta en s'accompagnant avec le piano une chanson italienne dont voici à peu près le sens :

« J'ai six vaisseaux dans l'Adriatique, et deux palais à Venise, j'ai trois vignes sur les coteaux de Chypre et cent esclaves noirs qui sont nés sur le bord du Nil aux flots bourbeux.

« Mon père était doge, et ma mère était la fille du fameux Lorédan; moi, je suis amiral et j'ai vaincu les Turcs et les Slavons. Dis-moi, jeune fille aux yeux noirs, veux-tu venir dans ma gondole et fuir avec moi aux rivages lointains?

« Tu es belle, ô ma déesse, comme la mère des Amours; ta bouche est un nid de gracieux sourires, et ton cœur est un sanctuaire où n'entrent que de nobles pensées. Viens dans ma gondole, jeune fille aux yeux noirs, et fuyons ensemble aux rivages lointains.

« Viens, l'amour seul est vrai, l'amour est éternel, viens sur mon cœur, ô la plus belle des filles des hommes, et je te défendrai contre tout l'univers. Viens dans ma gondole, Béatrix aux yeux noirs, et fuyons ensemble aux rivages lointains. »

Contre l'usage de la plupart des chanteurs, le beau Porsenna chantait avec un goût parfait, et presque sans grimace. Ses traits réguliers, sa belle barbe noire, naturellement bouclée, ses longs cheveux noirs attiraient tous les yeux. Les dames n'avaient d'attention que pour lui. Il faut avouer, du reste, que sa jeunesse, son titre de prince, son immense fortune et ses aventures extraordinaires, attestées par le véridique Mahogany, le rendaient fort supérieur à tout le reste de l'assemblée. Pour moi, j'admirais franchement avec la naïveté de mon âge, cette prodigieuse réunion de tant de mérites différents. Le reste de la soirée ne fut marqué par aucun incident qui mérite d'être rapporté. J'entendis seulement la belle Herminie féliciter le prince et lui demander s'il était l'auteur de la chanson qu'il venait de chanter. Il quitta le piano et vint s'asseoir auprès d'elle.

— C'est pour vous que je l'ai faite, dit Porsenna en la regardant avec des yeux où se peignait l'amour le plus passionné. Je vis, sans le vouloir, ce regard dans la glace voisine. Je me fis un scrupule d'entendre une conversation qui promettait d'être fort intéressante et fort intime, et j'allai, tout en maudissant Porsenna, m'asseoir auprès d'une jeune fille un peu rousse dont le nez fait en forme de pied de marmite, glaçait d'effroi tous les assistants. La pauvre fille fut si reconnaissante du soin que je pris de lui faire ma cour, qu'elle se mit sur-le-champ avec moi sur le pied de la plus grande intimité. Elle me raconta ses idées, ses occupations, ses plaisirs, ses tristesses, et j'éprouvai bientôt qu'il n'est rien de plus doux et de plus précieux que le caractère et l'esprit d'une laide. Cette découverte ne me profita guère par la suite, mais enfin je me crois obligé de la communiquer au lecteur et à la postérité, si la postérité doit lire un jour ces mémoires.

Vers dix heures du soir, le duc de Marciano quitta le whist et nous dit :

— Mesdames et messieurs, vous êtes invités à chasser demain le sanglier. Il y aura des fusils, des couteaux de chasse et des chevaux frais pour tout le monde, y compris la plus belle partie de l'espèce humaine.

Cette nouvelle fut accueillie avec des acclamations, et pendant que chacun se retirait dans sa chambre à coucher, je descendis dans le parc. La pluie avait cessé et la lune brillait dans un ciel clair. Je rêvai quelque temps, d'abord à la belle Herminie, du-

chesse de Marciano, puis à Zéphirine, que j'aimais véritablement. Cet amour pour une femme à qui je n'avais jamais parlé est assurément fort singulier, mais il est réel : peut-être était-ce un effet de l'attraction qu'exercent l'un sur l'autre deux fluides contraires. Je me représentais sous les couleurs les plus affligeantes pour moi le bonheur de mon ami Clou, et je frappais du poing les arbres en marchant dans l'avenue.

En rentrant au château, je passai sur la terrasse, et je vis deux hommes accoudés à la fenêtre de l'une des tourelles.

— J'ai demandé vingt mille francs. Il les a donnés ce soir, dit l'un des deux.

A ces mots, je reconnus Mahogany et le prince Emilio.

— Tais-toi, voici quelqu'un, dit Porsenna.

J'allai retrouver mon grand-père, et tout en me déshabillant je lui répétai ce que j'avais entendu.

Le vieux Marcomir secoua la tête en souriant.

— S'il n'en veut qu'à la bourse de Marciano, dit-il, ce n'est rien, mais s'il en veut à sa fille, je l'avertirai. Sous sa mine et son nom de prince, ce Porsenna doit cacher quelque aventurier. Après tout, peut-être est-ce un vrai prince. J'en ai tant vu, et de toutes les espèces.

Ayant ainsi parlé, il enfonça son bonnet sur ses yeux et s'endormit comme un juste.

VIII

COMMENT LE JEUNE MARCOMIR DÉLIVRA LE LIMOUSIN D'UN SANGLIER PLUS TERRIBLE QUE LE SANGLIER DE CALYDON.

Taïaut! taïaut! taïaut! Les chiens aboient, les piqueurs sonnent des fanfares, les chevaux piaffent et hennissent, et les hôtes du duc de Marciano montent à cheval ; deux ou trois jeunes filles, parmi lesquelles Herminie, se joignent au cortége des chasseurs. Mon grand-père et moi, nous formions l'avant-garde avec le duc. Sept ou huit gentilshommes campagnards étaient au corps de bataille, et le prince Porsenna s'était réservé la douce et peu dangereuse mission de veiller sur les jours et sur le cheval de la belle Herminie. Mahogany était partout, excepté à côté d'Emilio. En me retournant, je remarquai que Porsonna et sa compagne ralentissaient le pas de leurs chevaux et demeuraient un peu en arrière au moment d'entrer dans la forêt. Cette remarque me mit de fort mauvaise humeur, et je commençai à maudire la frivolité des

femmes, qui s'enthousiasment au hasard pour la voix d'un homme ou pour la coupe de son habit, ou pour quelques compliments débités au hasard. Je ne fis pas réflexion que des raisons toutes pareilles nous décident souvent dans le choix des femmes que nous aimons, et que je n'avais pas montré un rare jugement en devenant amoureux à première vue de la belle Zéphirine, sultane de Bisnagar. Ainsi va le monde.

Pendant que j'étais perdu dans ces maussades rêveries, le duc dit à mon grand-père en me montrant :

— Il va bien, ce jeune homme. C'est un fort joli garçon ; s'il veut être de mes amis, j'ai quelque crédit auprès du roi, et...

Je m'inclinai sur ma selle pour remercier le duc, mais le vieux Marcomir l'interrompit.

— Mon cher duc, répliqua-t-il, je vous remercie de vos offres obligeantes. Je n'attendais pas moins de vous, mais vous connaissez mes principes sur cette question. L'ambition est une viande bien creuse, et le bonheur est toujours facile quand on sait prendre pour règle cette sentence : proportionner ses besoins à ses ressources, et non ses ressources à ses besoins.

— Vieux puritain ! dit le duc avec un sourire amical, vous serez donc toujours le même ! C'est avec ces principes-là que vous êtes arrivé à un siége de juge de paix, quand vous devriez être maréchal et duc comme l'était feu mon père.

— Eh bien, répondit le vieux Marcomir, ne suis-je pas heureux, tout juge de paix que je suis? N'ai-je pas le nécessaire, une petite ferme qui me suffit et un verre de vin pour les amis qui viennent me voir? N'ai-je pas cet enfant que vous voyez et qui est l'âme de ma vieillesse? Quand nous sommes seuls tous deux, assis à la même table ou au même foyer, et parlant d'histoire et de philosophie ou seulement de mes grains et de mes moutons, ai-je à désirer quelque chose?

— Est-il savant? demanda le duc.

— Lui ! Point du tout. On ne lui a enseigné jusqu'ici que des paroles vides, mais son âme est bien préparée. Quelle que soit la semence, la récolte sera bonne. Il a du courage, un esprit clair et franc, et il ne croit que ce qu'il a vérifié. Il n'a pas de molles habitudes, et la paye d'un fantassin lui suffirait au besoin.

— Pourquoi n'en faites-vous pas un soldat? Je le recommanderais à mes vieux camarades.

— Mon ami, dit le vieux Marcomir, l'heure des soldats est passée. Ce n'est plus par le sabre, c'est par les livres et les idées qu'on gouverne le monde.

Ainsi discourant nous arrivâmes au centre de la forêt. C'est là

que le sanglier nous attendait, ou pour parler plus justement, c'est là que les traqueurs et les chiens devaient l'amener et l'offrir à nos coups .Nous mîmes tous pied à terre, excepté les dames, qui restèrent à cheval afin de fuir plus aisément si le sanglier devenait dangereux.

Le prince Porsenna fut placé en embuscade à dix pas de moi, près d'un chemin creux par où devait déboucher le sanglier. De l'autre côté, et à peu de distance de moi, s'était porté le vieux Marcomir, qui avait voulu, malgré son âge, prendre part à la bataille présumée. A cinquante pas plus loin, du côté du duc de Marciano et derrière lui, se trouvait sa fille, à cheval et accompagnée des autres chasseresses. Le grand nombre de chasseurs et de chiens qui avaient juré la mort du malheureux sanglier rassuraient complétement le duc sur le sort de sa fille.

Nous étions tous très-sérieux et très-attentifs en attendant le gibier lorsque les cris furieux des chiens se rapprochèrent sensiblement, et l'on entendit le bruit des branches froissées et d'un choc violent. C'est le sanglier qui arrivait. Débusqué par les chiens, poursuivi, il avait traversé la meute après avoir en deux coups décousu deux de ses adversaires, et se précipita au milieu du cercle formé par les chasseurs. Dix coups de fusil partirent à la fois, mais la précipitation des tireurs, leur émotion peut-être ou la crainte de tirer les uns sur les autres rendit cette décharge inutile. Seul, le vieux Marcomir avait réservé son coup. Avec un sang-froid admirable il attendit que la fumée produite par la première décharge fût dissipée, et il tira sur le sanglier qui se présentait de côté.

L'animal, blessé au cou, se retourna brusquement, cherchant quel ennemi l'avait frappé. Soit qu'il se trompât sur l'auteur de sa blessure, soit qu'il crût la fuite plus aisée de ce côté-là, il se mit à courir sur le bel Emilio. Celui-ci ne l'attendit pas, et au lieu de lui faire face avec son couteau de chasse, il tourna autour du chêne qui lui servait d'abri et laissa le chemin libre au sanglier. Malheureusement, celui-ci, poursuivant sa course, s'élança sur le cheval que montait la belle Herminie. A cette vue, la jeune duchesse poussa des cris de frayeur et les autres dames prirent la fuite. Elle voulut suivre leur exemple et tourner bride, mais le sanglier lancé à toute vitesse était déjà trop près d'elle. Le cheval se cabra et renversa la jeune duchesse.

A cette vue, le duc, effrayé du danger de sa fille, s'élança pour la secourir. Emilio lui-même, un peu honteux, je crois, d'avoir évité la rencontre du sanglier, tira son couteau de chasse et tous les chasseurs l'imitèrent; mais je les avais prévenus, et j'avais cou-

ru au-devant de l'animal. Ce fut un terrible moment d'attente; car, bien que l'habitude des exercices gymnastiques et les leçons de mon grand-père ne laissassent en moi aucune place à la crainte, j'étais un peu novice pour cette dangereuse épreuve, et je tremblais de ne pas tuer du premier coup le sanglier, ce qui aurait mis en grand péril la belle Herminie.

Heureusement, je gardai tout mon sang-froid, et j'attendis l'attaque de l'animal furieux. Il se précipita sur moi avec une impétuosité prodigieuse et s'enferra lui-même au défaut de l'épaule. Je fus renversé du choc, et le sanglier frappé d'un coup mortel vint tomber sur moi et rendit le dernier soupir.

Le vieux Marcomir, qui accourait à mon secours, n'eut qu'à me relever. J'étais tout couvert de sang et un peu contusionné de ma chute, mais sans blessure. Il me serra dans ses bras avec la plus vive tendresse et me félicita de mon succès. Le duc, plus pressé de retrouver et de rassurer sa fille que de me remercier du service rendu, trouva le bel Emilio qui d'une main brandissait son couteau de chasse et de l'autre relevait la duchesse.

Herminie rouvrit les yeux qu'elle avait fermés dans sa frayeur et sourit avec une grâce enchanteresse à son père d'abord, puis au prince Porsenna, qui n'avait pas dérangé ni froissé un pli de sa chemise pour la sauver, puis enfin à moi dès qu'elle sut, par le récit de son père, quel était celui qui l'avait tirée d'un si grand danger. Son remercîment fut court, plein d'émotion, de grâce et de sincérité; tout autre s'en serait contenté, mais je voyais fort bien que le premier coup d'œil avait été pour le bel Emilio, l'homme aux manchettes, et j'enrageais comme vous pouvez l'imaginer.

— Mon cher enfant, me dit le duc quand nous fûmes revenus à Rochefontaine, je vous dois tout, car ma fille est pour moi plus que la vie...

Je voulus l'interrompre.

— Votre grand-père, continua-t-il, me saurait mauvais gré de vous offrir mon crédit; mais, quelque part que vous ayez besoin de moi, quelque folie de jeunesse que vous puissiez faire, promettez-moi de ne demander conseil et assistance qu'à moi seul. Je serai à vous en tout et toujours.

Je le remerciai de mon mieux et je fis la promesse qu'il me demandait, bien décidé d'ailleurs à en user le plus tard et le plus rarement possible.

Le lendemain, mon grand-père et moi nous partîmes. Il m'accompagna pendant cinq ou six lieues sur la route de Paris, m'embrassa tendrement, me donna une somme assez forte et me dit pour dernière recommandation :

— Souviens-toi de ce mot d'un ancien Gaulois : *Si le ciel tombe, je le soutiendrai sur ma lance.* Médite cette bravade, et tu y trouveras la loi et les prophètes. Adieu.

A ces mots, je l'embrassai tendrement et nous nous séparâmes. Deux jours après j'entrai dans Paris par la barrière de Fontainebleau, et j'allai me loger dans la rue des Mathurins-Saint-Jacques.

IX

OU MARCOMIR RETROUVE SON AMI CLOU ET LA PRINCESSE DE BISNAGAR ET SE FAIT PRÉSENTER AU CÉLÈBRE LA MORT-AU-KIRSCH, PETIT-NEVEU DE KOSCIUSZKO.

Paris est une très-grande ville, composée de sept ou huit petits villages parmi lesquels le quartier latin, en 1842, n'était pas le moins amusant. Ce quartier, habité par des jeunes gens venus de toutes les provinces de France, était le plus extraordinaire foyer de cancans qu'on pût voir. Tout le monde y vivait dans la rue, et je connus en très-peu de temps toutes les affaires de mes voisins. A table d'hôte je rencontrai une vingtaine de réformateurs de l'espèce humaine, dont le moindre aurait rendu des points au vénérable Owen, à Fourier et à Saint-Simon. Plus les cheveux étaient longs et la barbe inculte, plus profonde était la doctrine et plus large l'éloquence. La république avait beaucoup de partisans ; la monarchie de Louis-Philippe, très-peu, et la légitimité n'en avait qu'un ; mais celui-là mettait de la pommade dans ses cheveux, montait en fiacre pour aller dans les bals du grand monde, et se promenait en bottes à glands de velours. Aussi l'appelait-on le *seigneur*, et les blanchisseuses se coiffaient pour lui porter son linge, de bonnets fraîchement plissés. Bon garçon, du reste, qui ne faisait de mal à personne, et qui allait aux cours, comme tout le monde, huit jours avant l'examen.

Un matin, je rencontrai le perfide Clou. Il venait de prendre une inscription et se promenait sous les galeries de l'Odéon, le nez levé, un cigare aux lèvres, la bouche riante, comme un vrai philosophe. Dès qu'il m'aperçut, il se jeta dans mes bras. J'essayai inutilement de rappeler ma colère qui s'en allait, et je me livrai malgré moi au plaisir de retrouver mon plus intime ami.

— Que fais-tu là ? me dit-il. Tu as donc renoncé au séminaire ? Libertin ! Mauvais sujet ! Impie ! fils de Voltaire ! neveu de Rous-

seau! sacripant!... A propos, viens déjeuner avec moi, tu me conteras tes aventures.

Tout cela était dit si vite et si gaiement qu'il me fut impossible de l'interrompre. Au reste, il ne m'écoutait pas. A la fin, je retrouvai la parole.

— Je ne veux pas déjeuner, lui dis-je.

Clou se mit à rire.

— Tu ne veux pas déjeuner? dit-il. Et pourquoi? Est-ce que tu as déjeuné avant le jour? Il n'est pas dix heures. Allons, viens, je te présenterai à Tullia.

— Clou, repris-je avec un accent plein de dignité, tu m'as trompé, tu es faux ami.

— Moi! Un faux ami! Parce que j'ai enlevé Tullia? Eh! mon enfant, tu aurais mis cent cinquante ans à lui baiser la main. Moi, j'ai fait la noce au bout de deux jours. Est-ce que cela te fait tort? Point du tout. La route est libre, et je ne t'empêche pas de m'enlever Tullia, si cela te fait plaisir, et à elle aussi. Crois-tu par hasard que j'ai fait un bail avec elle pour l'éternité? Allons, viens, de ses blanches mains elle mettra la nappe, et tu lui réciteras tes vers, si tu veux, pendant que je fumerai mon cigare, au dessert. On n'est pas plus accommodant, n'est-ce pas?

Le peu de ressentiment qui me restait ne tarda guère à s'évanouir devant l'espérance de revoir la belle Italienne. Je pris donc le bras de Clou, et, sans me faire prier davantage, j'allai déjeuner avec lui.

Comme il était infiniment plus riche que la plupart des étudiants, il habitait dans la rue de l'Ouest une petite maison fort gaie, en forme de temple grec, qui était cachée dans le fond d'un jardin. Cette maison, bâtie par quelque original, n'avait qu'un rez-de-chaussée. On entrait de plain pied au milieu du salon. A droite, se trouvait la chambre à coucher de madame, à gauche le cabinet de travail de monsieur, qui lui servait à fumer, je crois, beaucoup plus qu'à méditer : c'était toute la maison. Un portier et sa femme, bien payés, faisaient les fonctions de domestiques.

Aux murs du salon étaient suspendus une douzaine de pipes, un kandjar, un casse-tête, un fusil de chasse, deux paires de pistolets, un portrait gravé de Georges Sand et la chevelure du célèbre Wah-Kotah, chef des Comanches qu'un chef des Sioux avait scalpé vers l'an 1805, dans les forêts du Texas. Un jeune Américain, carabin de profession, avait fait présent de cette chevelure à son ami Clou.

Sur la cheminée on voyait une pendule surmontée d'un Palikare doré qui brandissait son sabre sur la tête d'un Turc en

bronze. La supériorité du métal indiquait, je crois, la supériorité de la race. A côté de la pendule était la statuette en plâtre de Béranger, et une autre statuette en stuc, de Pradier, représentant une jeune fille couchée.

Les meubles principaux du salon étaient un immense tapis, un piano et deux divans placés face à face. Sur l'un de ces divans était assise la déesse du temple, l'incomparable Tullia, vêtue en Athénienne du temps de Périclès et drapée avec une grâce enchanteresse. Un feu clair brillait dans la cheminée, et deux couverts étaient mis sur la table.

— O fille des rois, dit Clou en entrant, que les dieux immortels te soient favorables. Je t'amène un jeune étranger. Sois-lui hospitalière.

— Etranger, répondit Tullia, tu es le bienvenu à notre foyer. Quel est ton nom? Quelle est ta patrie? Viens-tu de Lesbos si fertile en vins plus doux que le nectar, ou de l'aimable Chio?

— C'est un barbare, dit Clou, un vrai Scythe. Il vient de Barbantane. Son père, autrefois, fut l'hôte du mien; mais, en attendant que les esclaves apportent le festin, entre avec moi, Marcomir, dans le gynécée.

Quand la porte fut refermée,

— Mon cher ami, dit Clou, tu viens de la voir; elle est charmante, ni trop réservée, ni trop libre. Elle a de l'esprit comme un ange, elle est musicienne consommée : c'est un trésor.

— Mais, lui dis-je, est-ce son habitude de parler de l'aimable Chio et de la fertile Lesbos?

Clou se mit à rire et me présenta une tunique de velours rouge et des sandales.

— Mon cher ami, dit-il, prends ceci d'abord. Je vais m'habiller de la même manière et nous déjeunerons. Il faut te dire que Tullia et moi nous avons le culte de la beauté en tout genre. Elle a horreur des habits noirs, des souliers vernis, des chapeaux noirs et de toute l'horrible défroque dont l'usage veut que nous soyons couverts quand nous passons dans la rue. Pour moi, je déteste les corsets et les robes serrées à la taille; j'exècre le plat langage de ce temps, de ce pays brumeux, et l'hypocrisie de tous ces rabâcheurs qui se font de leurs sermons des places et des croix. Chez nous, tout est libre, tout est grand, tout est beau. L'amour est libre, la pensée est libre : le beau seul, voilà notre idéal. Nous adorons l'antiquité. Je ne puis lire sans envie ces magnifiques dialogues de Platon, où de jeunes hommes, libres de tout lien, beaux comme les statues de Phidias, écoutaient sur la place publique les leçons de Socrate et de Protagoras. Au-dessus d'eux

brillait le soleil dans un ciel toujours pur; devant eux était la mer; derrière eux les montagnes de l'Attique; le soir, les esclaves leur apportaient, dans des amphores toujours pleines, les vins de l'Archipel, et les courtisanes de l'Ionie, couronnées de fleurs, venaient charmer leurs sens. Ils agitaient, en se jouant, les problèmes les plus sublimes de la destinée humaine, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, l'origine des mondes; ils vivaient, ils pensaient, ils espéraient, ils aimaient.

Trop heureux Athéniens! Et nous, enfermés dans nos villes de boue et de fumée, laborieux, ennuyés, ennuyeux, poursuivis par toutes les nécessités de la vie, forcés de fabriquer du drap, des meubles, du papier, de la chandelle, de juger, de condamner, d'administrer, de vendre, de prêter, d'emprunter, de tourmenter nos voisins et d'en être tourmentés, nous arrivons à la fin de la vie sans avoir joui du spectacle sublime que nous réservait le Créateur, sans avoir exercé les plus hautes facultés de nos âmes, sans avoir... Mais j'entends l'esclave qui apporte le beefsteak... Tu es prêt, je le suis... entrons... Encore un mot. Chez nous on se tutoie pour abréger le discours, et aussi par souvenir de l'antique égalité qui fut, à l'origine des temps, la loi de tous les hommes.

Ce discours préliminaire me fit rire et ne m'étonna pas beaucoup, car je connaissais dès longtemps les rêves de mon ami Clou. Je fis mon entrée dans le salon comme si j'avais toute ma vie porté la tunique de Périclès, et je me couchai à demi sur le divan qui était resté libre. Tullia était couchée sur l'autre, à côté de son amant.

— Ma chère enfant, dit Clou la bouche pleine, je t'avais promis de t'amener Marcomir. Le voilà. Il a deux qualités précieuses. Premièrement, il est mon ami. Secondement, il irait chercher ta pantoufle dans la fosse aux lions. En revanche, il a un terrible défaut. Il fait trois cents vers par jour en l'honneur des dames. Du reste, vertueux à l'égal de Jeanne d'Arc, et brave comme Achille. Je t'aime, tu m'aimes, il t'aime, nous nous aimons...

Pendant que Clou parlait, je regardais Tullia. Son beau corps, moulé sous une tunique de soie, offrait à la vue les courbes les plus gracieuses. Soit qu'elle fût naturellement artiste, soit qu'elle eût étudié les beaux modèles, elle avait choisi une pose très-favorable pour faire ressortir la beauté la plus parfaite et la plus saisissante que j'aie jamais connue. Je sentais mon cœur battre avec une violence extrême; et mes yeux, qui n'osaient la regarder en face, étaient fixés sur des sandales où s'agitaient, chaussés de bas

de soie, ses pieds si fins et si délicats. Elle s'aperçut de ma contemplation.

— Tu ne bois pas? me dit-elle. A quoi penses-tu?

Je tendis machinalement ma coupe, qui était de bronze ciselé et dorée à l'intérieur.

— Tu me rappelles, continua-t-elle, un aimable jeune homme que j'ai beaucoup connu...

— Intimement? demanda Clou.

— Très-intimement. Il m'a donné des leçons d'amour pendant six mois. C'est mon premier amant.

— Parbleu! dit Clou, tu ne m'as jamais conté l'histoire de mes deux prédécesseurs. Nous sommes fort bien ici. La chère est délicate. Le vin est exquis. La compagnie est des mieux choisies. Le moment est venu de nous faire tes confidences. Cela doit être curieux.

Tullia ne se fit pas prier.

— Il faut vous dire, messeigneurs, que je suis fille d'un honnête bourgeois de Tarente, dans le royaume de Naples, qui voulut me mettre au couvent pour doubler la dot de mon frère aîné. J'avais reçu, d'ailleurs, l'éducation la plus complète et la plus recherchée, car je sais lire, broder, faire de la musique et dire mon chapelet. C'est, dit-on, tout ce que savent les duchesses de votre pays; à coup sûr, c'est beaucoup plus que n'en savent les duchesses du mien. J'avais seize ans lorsqu'on parla sérieusement de me faire prononcer des vœux éternels. J'étais assez mal résignée à mon sort, mais je ne voyais aucun moyen d'y échapper, lorsqu'un soir, en revenant de l'église avec ma mère, je fus heurtée assez violemment par un jeune homme qui s'excusa fort de sa maladresse et s'éloigna en me glissant dans la main un très-petit morceau de papier plié en quatre. Un instinct naturel, soit d'amour, soit de curiosité, m'empêcha d'en avertir ma mère, et je ne fus pas plus tôt seule, que je me hâtai de déchiffrer ce billet. Comme c'était la première lettre d'amour que j'eusse reçue, vous devinez sans peine que je la sais par cœur. Le voici :

« Tullia, je vous aime. Si vous entrez au couvent, je me tue dans la chapelle même où vous prononcerez vos vœux. Tullia, l'amour est divin, et l'univers est grand. Si vous m'aimez, partons. »

L'homme qui m'écrivait ce billet était le fils d'une de nos voisines, et, disait-on, le bâtard d'un cardinal. On l'appelait Emilio Spartivento. Il avait vingt-trois ans, une figure admirable, une barbe brune et soyeuse, des yeux pleins de douceur et de feu, une tête sans pareille. Je le voyais très-souvent chez mon

père, et ses yeux m'avaient déjà parlé un langage plus clair encore que son billet. A parler franchement, j'avais un certain faible pour lui, mais la proposition de m'enlever et de m'empêcher d'être religieuse, m'éblouit complétement. J'aimais les champs, le grand air, la liberté; j'avais de grandes dispositions pour l'amour. J'aimai Spartivento le soir même.

Dès le lendemain, il passa sous ma fenêtre. J'attendais ce moment et je lui fis le plus charmant sourire qui ait jamais récompensé de sa peine un amoureux. Il sourit à son tour et me jeta un billet. Celui-ci était plus court que le premier et plus explicite.

« Tullia, ouvrez-moi ce soir, à dix heures, la porte du jardin. Je mourrai d'amour à vos pieds. »

Le soir même, il entra dans le jardin. Si vous êtes étonnés de ma facilité, pensez que j'avais le couvent en horreur, et qu'une éclatante escapade pouvait seule me sauver. Emilio me proposa de m'enlever. Par malheur, j'étais certaine qu'on lui refuserait ma main, et l'enlèvement me parut le seul moyen de contraindre mon père à subir ce mariage. Cependant j'hésitai longtemps. J'aimais Emilio, mais je ne sais quoi m'avertissait de ne pas me livrer à sa merci. Enfin, au bout de quinze jours, je consentis à le suivre, et nous partîmes ensemble pour Naples.

Là, nous vécûmes pendant quelques mois commes des princes, jetant l'argent par les fenêtres et menant le train le plus magnifique. J'avais une telle confiance dans Emilio, que je ne m'inquiétais pas de savoir d'où lui venait l'argent. Cependant, je finis par m'apercevoir qu'il jouait beaucoup, et toujours heureusement. Un soir, la chance tourna contre lui, et il perdit au jeu une somme très-considérable. Il rentra furieux à la maison, me chercha querelle sous je ne sais quel prétexte, et me menaça de me tuer. Ce fut le commencement de mes malheurs. De jour en jour son caractère s'aigrissait, et il s'éloignait de moi. Enfin, j'appris qu'il faisait la cour à une prima donna du théâtre San-Carlo. Je lui fis des reproches. Il entra dans une fureur épouvantable, et partit le lendemain, avec la prima donna, me laissant seule et sans ressources, car il avait emporté tout l'argent du ménage.

Deux jours après, comme je me promenais sur le bord de la mer, inquiète de l'avenir et n'osant retourner à Tarente, je fis la rencontre du signor Barbalonga, que vous avez connu. Justement, il cherchait un premier sujet pour sa troupe. Il daigna me trouver jolie, s'informa de moi, se fit instruire de mes malheurs et m'offrit de me consoler. Je rejetai bien loin son offre, mais il ne se rebuta pas et me peignit la vie d'artiste sous de si belles couleurs que je

consentis à courir le monde avec lui. C'était, du reste, un maître fort habile. Il avait étudié, je crois, dans toutes les universités d'Europe, et connaissait au moins quatre ou cinq langues. Pour la voltige, le saut périlleux, le trapèze et les autres exercices gymnastiques, il était sans pareil; et, quant à la philosophie, l'histoire, la théologie et l'art d'arracher les dents sans douleur pour l'opérateur, il avait coutume de dire qu'il tiendrait aisément tête aux trois universités de Bologne, de Paris et d'Oxford réunies. Avec toutes les apparences et tous les goûts d'un aventurier, c'était peut-être un grand homme, que les circonstances n'avaient pas favorisé. Au reste, son talent spécial, dont il ne se vantait pas, consistait à jouer supérieurement du couteau. Un jour, à Orvieto, dans une foire, et pendant mes exercices, j'eus le malheur de plaire à un jeune lord anglais, blanc, blond, long et assez beau, qui fut frappé de mon air mélancolique, et qui me proposa de m'emmener en chaise de poste pour visiter la Suisse. Pendant que je réfléchissais à cette proposition, car les merveilles que j'ai entendu raconter du Righi m'ont toujours donné envie de le voir, la nuit vint, et mon Anglais se mit à rôder autour de notre baraque. Il attendait une réponse. Tout le monde était parti. La place était mal éclairée, le lord reçut dans le flanc gauche un coup de couteau romagnol qui l'étendit roide mort. Je fus si effrayée de cette horrible action que je n'osai quitter le signor Barbalonga, et nous décampâmes la nuit même sans tambour ni trompette.

— Tu vois, me dit-il, le sort que je réserve à tes amants et à toi-même.

Je baissai la tête en frémissant, et, pour me distraire de cette sombre rêverie, je me jetai à corps perdu dans les études les plus abstraites et les plus profondes. Je devins passionnée pour la musique, pour la science et pour la patrie. Je lus l'histoire de ces matrones romaines qui conspiraient contre les tyrans, et je brûlai d'imiter Porcia, Charlotte Corday et toutes les héroïnes dont l'histoire a parlé. Et, pour commencer, je ne rêvai plus qu'aux moyens de me délivrer de mon tyran. C'est dans ces dispositions d'esprit que je rencontrai Clou à Barbantane. Il n'eut pas de peine à me persuader de le suivre.

— Et tu es heureuse avec moi? demanda Clou.

— Parfaitement heureuse.

— Et tu m'aimes passionnément?

— Autant que tu le mérites.

— Et tu ne désires plus rien?

Tullia regarda le ciel en soupirant.

— Hélas! dit-elle, nul bonheur n'est parfait.

— O mon ange, dit Clou alarmé, veux-tu que je décroche une étoile du ciel?

— Ah! dit-elle avec mélancolie, je voudrais revoir encore mon Emilio et le poignarder un peu.

— Peste! s'écria Clou, dans ton pays on ne badine pas avec l'amour, ma belle Tullia.

— Ne pensons plus à cela, reprit-elle en secouant la tête avec grâce comme pour chasser une pensée importune.

Ses cheveux mal attachés se dénouèrent et se répandirent à flots sur ses épaules à demi nues. Je sentais un vague désir de me prosterner devant cette créature si étrange et si belle. J'oubliai sa vie passée et même sa vie présente, ses amants, dont elle parlait avec tant de laisser-aller, et tout ce qui la rendait indigne d'être aimée, et je ne fis plus qu'un vœu, celui d'être aimé d'elle, dût-il m'en coûter la vie. J'étais si ému en la regardant que je ne pouvais parler; une émotion inconnue me serrait la gorge et m'ôtait jusqu'à la faculté de penser. O beauté, don admirable et funeste, qui peut te résister?

Il y eut un instant de silence. Clou allumait son cigare.

— A propos, dit-il tout à coup, où donc est le magnanime Boleslas Radzynsky, surnommé La Mort-au-Kirsch?

— Je ne l'ai pas vu ce matin, répondit Tullia.

— Tes amis ont de singuliers noms, dis-je à Clou. Où diable as-tu péché La Mort-au-Kirsch?

— Mon cher enfant, répliqua Clou, ceci est un secret que je veux bien te dire. Mais, avant tout, aimes-tu à conspirer? Si tu ne conspires pas, je garde mon secret.

— Je conspire.

— Etourdi! interrompit Tullia en s'adressant à Clou, veux-tu tout compromettre par ta légèreté?

— Va, va, dit Clou, je sais bien ce que je fais. Marcomir est discret comme l'enfant qui vient de naître. D'ailleurs, regarde-le un instant avec tes yeux de gazelle, et je te garantis qu'il conspirera avec toi tant que tu voudras. Tiens, vois comme il rougit... Pour revenir à notre ami Boleslas, c'est un Polonais de la plus belle encolure dont j'ai fait connaissance l'an dernier, et qui conspire à mort pour rétablir sur le trône de leurs pères les petits-fils des Jagellons. Tu comprends que cela ne se fait pas sans parler beaucoup, que parler donne soif, et que le kirsch est aux gosiers de Pologne ce que le vin est aux gosiers de France. Voilà pourquoi nous l'avons surnommé La Mort-au-Kirsch. Excellent homme, du reste, et qui est mystique après boire... Eh! le voici!

Au même instant, la porte vitrée s'ouvrit, et je vis entrer, vêtu

d'une redingote à brandebourgs, un Polonais formidable. Il avait la taille des plus hauts cuirassiers, et sa largeur était proportionnée à sa hauteur. Ses bras étaient durs comme du fer, et ses mains étaient solides comme les portes de Gaza. Sur sa grosse figure slave reluisait un nez rouge, large et puissant, un maître nez, appuyé sur une grosse moustache blonde qui couvrait entièrement les lèvres. Ses yeux étaient saillants et son regard vague et flottant comme celui des ivrognes et des illuminés.

— Approche, immense Boleslas, dit Clou, et assieds-toi sur ce tapis. Voici le flacon du kirsch, voici ta pipe, et voici du feu pour l'allumer; serre la main de ce jeune étranger qui est mon ami, et baise celle de la divine Tullia. Quelle nouvelle as-tu ramassée dans les rues et dans les carrefours?

Le Slave remplit de kirsch son verre, et le vida d'un seul coup. Il alluma sa pipe sans dire un mot, s'assit sur le tapis à la façon des Turcs, me regarda avec quelque curiosité, me serra la main, et dit d'un ton sentencieux :

— Tout est prêt.

— Vraiment! dit Clou.

— Tout est prêt, répéta Boleslas. L'Europe entière dort sur un baril de poudre. La mort du czar Nicolas va mettre le feu au baril. L'explosion bouleversera le monde.

— Comment! Nicolas est mort! s'écria Clou étonné. D'où le sais-tu?

— De bonne source. Ses quatre fils l'ont étranglé la semaine dernière pendant qu'il dormait. L'ambassade russe tient la chose secrète.

A ces mots, Tullia et Clou éclatèrent de rire.

— O prodigieux Boleslas, dit Tullia, tu rêves donc tous les jours? Hier, c'était une insurrection à Varsovie; aujourd'hui, c'est le czar étranglé par ses quatre fils; demain, probablement, ces braves jeunes gens s'égorgeront à coups de couteau. Au nom du ciel, Boleslas, aie du bon sens une fois par semaine.

Radzynsky ne parut pas fort ému de ces plaisanteries.

— Riez, dit-il avec gravité. C'est le sort des prophètes d'exciter le rire en Israël. Riez et buvez, ô légers enfants de la Gaule, asseyez-vous aux banquets et couronnez-vous de fleurs, jusqu'à ce que la main puissante du Dieu terrible s'appesantisse sur vos têtes.

— Voyons, dit Clou, nous ne sommes pas ici pour nous amuser, mais pour conspirer comme il faut. Conspirons donc, et faisons grâce de la colère du Dieu des armées, et aussi des prophètes d'Israël. Tullia bâille déjà de manière à se démonter la mâchoire, et Marcomir n'est pas en meilleur état.

Ici Boleslas se mit à développer tout un plan de conspiration. Les conjurés avaient des amis dans toutes les capitales de l'Europe : à un signal donné, tous les trônes devaient sauter à la fois, et ce signal était proche. Il ne manquait plus aux conjurés qu'un rien, une misère...

— Un peu d'argent, dit Clou.

— Oui, répondit Radzynski, et je suis chargé de faire la collecte et d'en remettre le produit au comité directeur.

— Hum! dit Clou, le moment n'est pas favorable; mes fermiers ne sont pas en fonds, et moi encore moins. Combien demandes-tu?

— Rien pour moi, dit Boleslas avec force, tout pour mes frères opprimés!

— Au moins, reprit Clou en lui donnant cent francs, tu me promets qu'on se battra quelque part, et qu'on renversera un ou deux tyrans dans la poussière.

— Diable! lui dis-je, tu veux bien des choses pour cent francs.

J'avoue que cette demande d'argent avait excité en moi quelque défiance. J'avais tort pourtant de soupçonner Boleslas; rien n'était plus réel, mais rien n'était plus mal combiné que la conspiration dont il faisait partie.

— Et qui est le chef de la conspiration? demanda Clou.

Le Polonais regarda autour de lui avec un air de mystère, et mit son doigt sur sa bouche.

— Tu peux parler, continua mon ami. Marcomir est aussi sûr que moi-même, et je veux le faire affilier prochainement à la conspiration.

— Eh bien, dit Boleslas, c'est un jeune homme de la plus haute naissance, dont la fortune est incalculable et le génie éprouvé. C'est la plus forte tête de l'Europe.

— Ma foi, interrompis-je en riant, ou je me trompe fort, ou vous parlez du prince Emilio Porsenna.

A ces mots, le Polonais et Tullia parurent également frappés de stupeur.

— Emilio! répéta Tullie. Si c'était le mien!

— Bon! dit Clou en riant, crois-tu qu'il n'y ait qu'un Emilio au monde? D'ailleurs celui-là est prince, et le tien n'était qu'un pauvre diable.

— Vous connaissez le prince? me demanda Boleslas.

— Parbleu! m'écriai-je, la rencontre est plaisante. Oui, certes, je connais le prince Emilio. J'ai chassé le sanglier avec lui il y a trois semaines. A parler franchement, il n'a pas le coup d'œil très-sûr. C'est un tireur médiocre.

— Oui, reprit Boleslas, mauvais tireur peut-être, mais quel homme! Et d'une noblesse égale à celle des rois!

— Que dites-vous? Egale! Elle est dix fois supérieure. Le grand-père du plus illustre des rois de l'Europe était un sauvage misérable des forêts de la Germanie quand Porsenna fit grâce à la république romaine. Et c'est là votre chef suprême?

— Non, dit le Polonais. Le chef suprême est à Londres. Le prince Emilio n'est que son premier lieutenant.

— Qui est le chef suprême? demandai-je de nouveau.

Comme il n'est presque personne qui n'ait conspiré, depuis vingt ans, une fois ou deux pour le moins, je crois qu'il est tout à fait inutile de donner ici des détails sur le plan et l'organisation des conjurés dont le chef suprême, au rapport de Boleslas, se trouvait à Londres. Ce que je sais bien, c'est que ce chef redoutable vivait inconnu de tous dans une sorte de caverne cachée au fond du quartier le plus populeux de Londres, sur le bord de la Tamise, qu'on ne le voyait jamais, qu'on ignorait sa patrie et même s'il avait une patrie, qu'il était né, suivant l'usage, d'une grande princesse, qu'on ne nommait point (par discrétion), et d'un brigand fameux du pays des Tchernogores; qu'il avait, dès l'enfance, erré dans les forêts et parcouru les déserts; qu'il avait égorgé le roi légitime de Kandahar pour lui enlever sa fiancée, qu'il avait vécu six mois sur les bords de l'Oxus, mangeant de la viande de cheval cru; qu'il avait fait le pèlerinage de la Mecque, et, qu'après tant de voyages, éclairé par l'expérience, il était venu porter aux bons bourgeois de Londres, qui ne s'en souciaient guère, la lumière d'un nouvel évangile. L'entrée de sa caverne était défendue par deux nègres trapus qu'il avait ramenés d'Abyssinie, et l'un de ses plus fidèles disciples ayant voulu forcer la consigne et troubler les méditations du maître, avait été tué roide d'un coup de poignard par le sombre Abyssin qui gardait l'entrée du sanctuaire. Du reste, le maître était personnellement le plus doux, le plus humain et le plus bienfaisant des hommes. Sa barbe, blanchie par l'âge et parfumée à la façon des Orientaux, ressemblait, poil pour poil, à celle du vieux Jacob, le père des douze tribus d'Israël. Son regard avait quelque chose de magnétique, et l'anneau constellé qu'il portait au quatrième doigt de la main gauche jouissait de propriétés surnaturelles.

J'écoutais pieusement l'interminable discours de Boleslas. Il était déjà cinq heures du soir, et la nuit, comme a dit un poëte de hasard,

Du faîte des maisons descendait dans les rues.

Un grand feu brillait dans la cheminée, et nous étions rangés autour de ce feu dans des poses pleines d'abandon, sinon pleines de grâce. Boleslas, assis sur le divan, fumait, parlait et buvait en même temps je ne sais quelle liqueur étrange, née de l'union incestueuse du kirsch et de l'anisette. Clou s'était laissé glisser à terre, et, couché sur le tapis, appuyait sa tête sur les genoux de Tullia. Celle-ci, d'une main distraite, jouait avec les cheveux de Clou et regardait les cendres du foyer. Quant à moi, rêvant à demi et mêlant les récits du Slave à mes propres pensées, je poussais d'involontaires soupirs, et je déclarais secrètement ma flamme à la belle Tullia, fille du chérif de la Mecque, sous un palmier de Syrie, vers l'heure du crépuscule où les sultanes aux yeux de gazelle mènent doucement les cavales à l'abreuvoir. Tout à coup, à l'horizon rougissant, se levait la sombre et sévère silhouette du chérif. Nous voir, tirer son sabre et s'élancer vers nous, c'était l'affaire d'une seconde. Je voulais résister et lui couper la tête; mais Tullia :

— Fuyons, s'écriait-elle d'une voix entrecoupée; fuyons, c'est mon père!

Je l'emportais à demi morte de frayeur; je l'aidais à monter sur un cheval plus vite que le vent; je détachais moi-même les entraves du cheval favori du chérif; je montais à cru ce noble animal, et nous partions au galop, Tullia et moi, poursuivis par les Arabes de la tribu à travers la plaine déserte. A leur tête, volait le chérif, offrant sa fille et son chérifat à qui me couperait la tête. Déjà, la belle Tullia perdait haleine, les Arabes gagnaient du terrain : le chérif et son neveu, devançant tous les autres cavaliers, me défiaient au combat; j'entendais déjà leurs injures et leurs cris de fureur.

— Fuis, me disait Tullia d'une voix éteinte, fuis, nous sommes perdus. Laisse-moi à mon père.

Et son cheval, harrassé de fatigue, s'arrêtait de lui-même pour reprendre haleine. Je m'arrêtais à mon tour.

— Ame de ma vie, disais-je en brandissant mon kandjar, la mort seule peut nous séparer.

Au même instant, arrivait sur nous, lancé au triple galop, le neveu du chérif. La tête baissée sur le cou de mon cheval, j'évitais le coup de sa lance, et je plongeais mon kandjar dans les entrailles du féroce Bédouin. Le chérif m'attaquait à son tour; mais moi, plus habile et plus robuste, je désarmais le vieillard et lui donnais la vie. Tous les Arabes se précipitaient sur moi; et lui, étendant la main d'un geste paternel :

— Arrêtez! disait-il, enfants de Khaled-el-Halébi, ce jeune

homme est l'époux de ma fille, il est mon fils, je lui dois la vie, et je lui donne, pour m'acquitter envers lui, la vierge des enfants de Khaled. Vous le reconnaîtrez, après moi, pour le chérif suprême de toutes les tribus qui adorent le Dieu unique dans les déserts de l'Hedjaz et dans les fertiles pâturages de l'Yémen.

Et la belle Tullia se jetait, folle de joie, dans les bras de son père, comme il arrive à toutes les vierges bien élevées; et je régnais avec elle sur les enfants de Khaled, et je voyais avec orgueil mes enfants égaux en nombre aux fils de Jacob, et mes troupeaux à ceux d'Abraham; je m'asseyais le soir à côté de Tullia, à l'entrée de la tente, et je regardais au loin rouler les premières vagues de la mer des Indes, et je croyais entendre, en prêtant l'oreille, le bruit sourd des fourmillières d'hommes depuis longtemps ensevelis dans la tombe, qui ont peuplé les solitudes où l'on cherche aujourd'hui Ninive et Babylone.

Si de pareilles rêveries vous étonnent, ami lecteur, vous n'avez jamais rêvé, et peut-être n'avez-vous jamais aimé.

X

AMOUR ET BATAILLE.

Quand Boleslas eut fini de parler, Clou se leva, saisi d'une idée subite.

— Mes chers amis, dit-il, nous avons admirablement commencé la journée en ne faisant rien. Il n'y a qu'une manière de la bien finir, c'est de dîner ensemble au restaurant, et d'aller ensuite au bal.

Je voulus faire des objections.

— Bon, dit Clou, voilà Marcomir qui va se faire prier pour donner le bras à Tullia!

Cette idée me décida sur-le-champ, et je me hâtai d'aller dans la chambre voisine pour déposer mon costume romain. Quand je revins, le Polonais et Clou étaient encore embarrassés dans leurs tuniques, et je me trouvai seul avec Tullia, dont la toilette avait été aussi prompte que la mienne. Elle avait allumé la bougie, et, debout devant la cheminée, elle plaçait avec beaucoup de soin, dans ses cheveux, une rose naturelle que Clou lui avait apportée le matin.

— Tenez-moi la bougie, dit-elle, et donnez-moi un conseil. Suis-je belle ainsi?

En même temps, elle tourna vers moi les deux plus beaux yeux

que j'aie vus jamais. Ces yeux étaient riants, gracieux et pleins de pensées qui m'étaient inconnues. J'avais peine à reconnaître sous ces vêtements simples, élégants, arrangés avec un goût et un art parfaits, celle que j'avais vue deux mois auparavant sous le costume pailleté de la sultane de Bisnagar. Le corps et l'âme, tout en elle paraissait changé, tout semblait idéal. Je n'osais la regarder en face, et la bougie tremblait dans ma main :

— Eh bien, dit-elle, vous ne répondez pas?

Mon cœur était si agité qu'elle pouvait en entendre les battements. J'avais la gorge serrée. Je cherchais des paroles, et ma voix altérée ne me donnait aucun son; je me mis à genoux devant elle sans rien dire, je saisis sa main et je la baisai avec passion. Elle poussa un éclat de rire mélodieux comme le chant du rossignol au printemps.

— Qu'est-ce que vous faites donc là-bas? demanda Clou de la chambre où il était enfermé avec le Polonais.

— C'est Marcomir qui cherche une épingle pour moi, répondit Tullia en riant toujours.

Puis, tout à coup, elle prit un petit air sévère :

— Levez-vous donc, dit-elle; voulez-vous qu'il vous trouve à mes genoux?

Et, comme j'hésitais, elle retira sa main, et dit d'un ton plus impérieux :

— Levez-vous; je le veux.

Je me levai et je repris mes fonctions.

— Voyons, dit-elle, répondez sérieusement et sans folie. Cette rose va-t-elle bien?

— Vous êtes plus belle que le soleil, la lune et les étoiles du firmament, dis-je moitié sérieusement, moitié en riant.

— Vous étiez né courtisan, dit-elle en riant à son tour... Arrangez-moi ce châle sur les épaules, ajouta-t-elle après un léger silence... Mon Dieu! que vous êtes maladroit! Vous n'avez donc jamais habillé ni déshabillé aucune dame?

— Jamais.

Cette réponse fut faite avec une telle gravité, qu'elle se mit à rire de nouveau; mais je crus remarquer que ce rire n'était pas très-naturel, et qu'elle réfléchissait. A quoi? C'est ce que je ne pus deviner.

Pour dire la vérité, je n'étais pas très-fier de l'aveu que j'avais été obligé de faire, et, si je n'avais été d'une sincérité à toute épreuve, il est probable que j'aurais imité de mon mieux les airs vainqueurs de mes camarades. Au reste, mon ingénuité, je l'ai su plus tard, ne déplut pas à Tullia.

Quelques minutes après, Boleslas et mon ami Clou rentrèrent, habillés et peignés avec soin. Les fines moustaches de Clou étaient recourbées comme deux sabres de Damas, et la barbe blonde du Slave descendait en grosses boucles jusqu'au milieu de sa poitrine.

Pendant que Tullia mettait la dernière main à sa toilette, je réfléchissais à la demi-déclaration que je venais de faire, et je sentais de violentes envies de m'arracher les cheveux. Je maudissais ma propre bêtise. A-t-on vu jamais, pensais-je, un amoureux qui se jette à genoux devant sa maîtresse et qui ne peut pas lui dire deux mots? A-t-on vu un niais qui s'arrête à moitié chemin, et qui ne sait se faire pardonner sa hardiesse ni sa timidité? Tullia va me prendre pour un imbécile; elle racontera l'histoire à Clou, et tous deux en feront des gorges chaudes. L'affaire n'en demeurera pas là. Je deviendrai la risée du quartier latin; je serai forcé, pour venger mon honneur, de me battre avec Clou, de le tuer peut-être...

Mon imagination, comme on voit, prenait le galop, et je prévoyais déjà les plus étranges malheurs. Pendant ce temps, Clou fredonnait *la Marseillaise*, Boleslas couvrait le feu, et Tullia combinait, avec une circonspection extraordinaire, un nœud de ruban qui devait exciter toute l'admiration de tout le quartier latin.

— Allons, dit Clou en prenant le bras du Slave, Tullia est prête. Marcomir va lui donner le bras. Toi et moi, mon cher Radzynsky, soutien de l'héroïque Pologne, cousin de Kosciuszko, brave à trois poils, laissons passer ces enfants; et nous, fermons la porte.

C'est dans ce bel ordre de bataille que nous allâmes au restaurant, et, de là, dans un bal d'étudiants, où les jeunes jurisconsultes se réunissaient par centaines pour parler politique, boire de la bière, lever le pied à la hauteur de l'œil, et faire leur choix parmi plusieurs vingtaines de jeunes demoiselles très-tendres et très-bien élevées. Tout cela se faisait au son des violons, des hautbois, des clarinettes, des grosses caisses et de tous les instruments que l'homme, animal ennuyé, a inventés pour s'ôter l'exercice du peu de cervelle dont la Providence l'a doué.

Quand nous arrivâmes, les danses étaient commencées, et, de toutes parts, on entendait retentir des cris de joie. En passant le long des groupes, j'entendis un orateur qui donnait son avis sur la Prusse. Sept ou huit jeunes gens l'écoutaient en fumant leur pipe, et sa voix dominait le bruit du cor et de la grosse caisse.

« La Prusse! criait-il, la Prusse, c'est la grenouille des marais, qui coasse et qui fuit sous l'eau quand on veut l'écraser avec le

pied! L'Orient, à la bonne heure, cela existe, c'est l'opposé de l'Occident; l'Orient existe, non-seulement par lui-même, mais par son contraire; mais la Prusse! quel est le contraire de la Prusse? pourriez-vous me le dire? Tout ce qui existe a son pendant. L'Allemagne est le pendant de la Russie; l'Angleterre est le pendant de la France; le chat est le pendant du rat, le chien est le pendant du loup. Où est le pendant de la Prusse? Elle n'a point de pendant; donc, elle n'existe pas. C'est comme la Belgique. Qu'est-ce que la Belgique? Un pan déchiré du paletot de la France. Il faut recoudre ce paletot... »

Pour fuir ce politique, nous allâmes nous asseoir dans un coin écarté. Boleslas et Clou ne tardèrent pas à nous quitter, et se promenèrent dans le bal. Tullia appuya ses pieds sur une chaise voisine, et, moitié distraction, moitié pour attendre ce que j'allais dire, elle garda le silence. Sa main, d'une blancheur et d'une forme admirable, battait négligemment la mesure sur la table. Pour moi, tout occupé à la regarder, je n'entendais ni la musique, ni le bruit des danseurs, ni l'immense murmure des conversations particulières. Je contemplais avec des yeux de flamme ses petits pieds bien chaussés, sur lesquels s'étendait le bord d'un jupon blanc brodé avec art. La robe, légèrement relevée, laissait apercevoir une cheville exquise et d'une finesse extrême. Au bout d'un moment, elle me regarda et me dit :

— Eh bien, vous ne dansez pas, Marcomir? Faut-il que je vous invite à valser?

Je me levai avec une précipitation qui la fit sourire, je la pris dans mes bras, et nous nous mîmes à valser. Elle s'appuyait sur moi avec une grâce infinie et glissait sur le plancher, presque sans le toucher. Je sentais le parfum dont elle était imprégnée me monter au cerveau et m'enivrer. Ses cheveux fins et soyeux caressaient doucement mon visage et me donnaient une envie irrésistible de les toucher de mes lèvres. Mon sang coulait plus vif et plus ardent dans mes veines, et mon âme livrée tout entière aux transports du premier amour, se fondait et s'amollissait comme la cire au feu. A la fin, le mouvement de la valse devint si rapide, et je me sentis emporté par tant de sensations différentes, que je serrai doucement sa main, et je l'embrassai sur le front, en tremblant comme un assassin qui tue pour la première fois.

Elle ne fit d'abord aucun semblant de s'en être aperçue et se laissa reconduire à sa place après la valse. Je voulus m'asseoir à côté d'elle, mais elle me dit très-simplement.

— Où est allé notre ami Clou? Voulez-vous venir le chercher, Marcomir?

Je fus d'abord interdit de cette proposition. Elle va raconter l'affaire à Clou, pensai-je, et ils se moqueront de moi. Je serai ce soir la fable de tous les étudiants, et il faudra que j'en découse deux ou trois pour me faire respecter. Maudite timidité! Après tout, qu'est-ce qui m'empêche de parler? La crainte de l'offenser? Bah! Est-ce une vertu si redoutable?

Je ne sais si je me trompe; il me semble qu'une éducation sévère a l'avantage de doubler la force des passions, et de raffiner tous les plaisirs. Celui qui n'a connu aucune entrave, jouit de tout sans avoir désiré. Pour moi, j'étais le plus heureux des hommes. Ignorant tout de l'amour, j'en sentais en ce moment-là tous les charmes. La chère image de Tullia n'était altérée par aucune de ces images banales ou quelquefois dégoûtantes que la débauche imprime dans l'âme de ceux qui se sont, dès la première jeunesse, jetés au hasard sur toutes les femmes. Par un prodige assez difficile à comprendre, sa situation actuelle et son genre de vie ne souillaient pas dans mon imagination la pureté de mes rêveries. Je voyais Clou, je l'entendais; j'avais vu son prédécesseur, l'Hercule de Pise; je l'avais entendue parler elle-même d'Emilio, et je ne pouvais m'imaginer qu'elle appartînt à un homme.

Tout en parlant, elle s'était levée et prenait mon bras. Je fis un violent effort sur moi-même, et d'une voix à demi étranglée par une violente émotion intérieure;

— Tullia, lui dis-je, asseyez-vous un instant. Je veux vous parler.

— Non, répondit-elle en souriant, je devine ce que vous allez me dire, et je vous en tiens quitte.

— Vous devinez donc que je vous aime? m'écriai-je avec impétuosité et en la forçant à s'asseoir.

— Allons, dit-elle, il était écrit que vous feriez votre déclaration ce soir. Faites-la donc. Un peu plus tôt, un peu plus tard, je devais m'y attendre. Autant vaut que ce soit aujourd'hui. Mais je vous préviens, mon cher Marcomir, qu'il faut vous hâter. Clou va revenir. D'ailleurs, en fait de folies, les plus courtes sont les meilleures, et si vous m'en croyez, vous laisserez là celle-ci qui n'est pas fort avancée. Je n'ai pas de mémoire; demain, je n'y penserai plus, et nous serons amis comme devant.

Pendant qu'elle parlait, je me sentais rougir et pâlir soixante fois par minute. Je voulais l'interrompre et mettre fin à cette cruelle raillerie, mais je ne pouvais parler. Un incident tragique vint me tirer d'embarras.

Trois étudiants qui étaient un peu ivres aperçurent Tullia et furent frappés de sa beauté. Ils traversèrent deux ou trois grou-

pes qui les séparaient de nous et s'avancèrent bruyamment pour l'inviter à danser. Leur démarche mal assurée, leurs cris et leurs yeux un peu égarés effrayèrent Tullia, qui prit mon bras et se mit sous ma garde, en m'exhortant à chercher Clou et Boleslas. C'était le parti le plus prudent, mais je me souvenais trop bien des leçons de mon grand-père pour reculer sous quelque prétexte que ce fût, et malgré les prières de Tullia, j'attendis les étudiants de pied ferme.

— Petite, dit l'un des trois, veux-tu danser avec moi? Tu es la mère des Amours.

En même temps, il la prit par la taille. Tullia voulut m'entraîner.

— Allons-nous-en, me dit-elle sans répondre aux paroles de l'étudiant.

— Tu fais des façons, mignonne? continua l'étudiant.

Jusque-là je m'étais contenu avec peine, mais cette insolence mit le comble à ma fureur. Je saisis fortement l'étudiant par le bras, et je le fis tourner sur lui-même.

— Mademoiselle ne veut danser avec personne, dis-je rudement. Passe ton chemin.

Il se dégagea de mes mains et voulut me frapper au visage, mais avant qu'il eût exécuté son dessein, je le frappai moi-même d'une si violente bourrade dans la poitrine, qu'il fit cinq ou six pas en arrière et s'appuya sur une table pour ne pas tomber.

A cette vue, les deux autres étudiants voulurent venir au secours de leur camarade et commencèrent la bataille par des cris et des injures. Je saisis bravement une chaise, et, m'adossant au mur pour ne pas être entouré, je commençai à pousser ma chaise avec beaucoup de succès dans toutes les directions. Un genre de combat si nouveau fit bientôt tort à la danse. La foule s'assembla pour me voir combattre.

— Bravo! dit l'un, c'est un vieux de la vieille.

— Non, répliqua un autre, c'est Abd-el-Kader et sa dame.

Un troisième assurait que j'étais fort comme le Grand-Turc en personne. Les plaisanteries pleuvaient sur mes trois adversaires qui s'étaient piqués au jeu et s'étaient armés de chaises. On commençait à prendre parti pour moi, lorsque Boleslas et Clou, attirés par le bruit, s'aperçurent de mon danger. Clou se précipita le premier à mon secours en criant :

— Mont-joie et Saint-Denis! Marcomir à la rescousse!

Le Slave plus lent, mais plus robuste, saisit d'une main le plus emporté de mes trois adversaires, et le força, presque sans effort

apparent, de s'asseoir par terre, aux éclats de rire de tous les assistants. Le second lui porta sur la tête un épouvantable coup de chaise. Le chapeau de Boleslas s'enfonça et s'aplatit sur ses yeux, mais le Polonais demeura inébranlable sur sa base et riposta à son tour, en étendant son ennemi par terre d'un coup de poing. Le troisième, pressé par Clou et par moi, rendit les armes.

De toutes parts, les bravos éclatèrent, et Boleslas fut déclaré le lion de la soirée. J'obtins aussi une mention très-honorable pour l'adresse et la promptitude avec lesquelles j'avais manié ma chaise. Tullia se jeta dans mes bras pour me remercier de l'avoir si bien défendue, et nous allions nous rasseoir paisiblement tous les quatre, lorsque nous vîmes s'avancer d'un air grave le jeune homme qui avait été le premier auteur de la querelle. Il tira de sa poche un morceau de papier déchiré, écrivit au crayon son nom et son adresse, me demanda les miens en échange, et m'assura que ses témoins « auraient l'honneur de s'entendre avec les miens. »

— Comme il vous plaira, répondis-je simplement.

Boleslas poussa un immense éclat de rire et m'assura qu'il m'enseignerait en quelques minutes l'art « de donner proprement un léger coup de torchon ; » Clou me parut assez inquiet des suites que cette aventure pouvait avoir pour moi, et affecta néanmoins beaucoup de gaieté; quant à Tullia, ses yeux avaient quelque chose de triste et de tendre qui me faisait battre le cœur et qui me donnait l'âme d'un héros.

La conversation se refroidit insensiblement. Chacun retomba dans ses pensées particulières, et nous ne tardâmes pas à quitter le bal et à retourner chacun chez nous.

Avant de nous séparer, Tullia me serra la main.

— Ne sommes-nous pas amis, maintenant? Allons, embrassez-moi, Marcomir.

On devine que je ne me fis pas prier longtemps pour obéir à cet ordre.

XI

HORACES ET CURIACES. LUDOVIC OUVRE UNE FENÊTRE SUR LA MÉTEMPSYCOSE.

Je rentrai chez moi à pas lents, j'ouvris la fenêtre, et je commençai à réfléchir en regardant le ciel.

A parler sincèrement, je n'étais pas mécontent de ma journée,

ni de moi-même. Si l'on se rappelle l'éducation religieuse que j'avais reçue, et l'austérité des leçons de ma mère, on croira sans peine que j'étais surpris moi-même de mon audace. Quoi! dans la même soirée une déclaration d'amour et un duel! Le curé de ma paroisse aurait eu peine à reconnaître son élève, qui devait, disait-il, devenir l'une des gloires de l'Eglise romaine.

Cette fois, pensais-je, rien ne peut plus me ramener au séminaire. Je suis émancipé, je suis libre, je suis homme. Celui qui tire l'épée ne dépend plus que de lui seul sur la terre, et je vais demain tenir une épée. De quelle manière? Je ne sais, mais j'espère que le vieux Marcomir n'aura point à rougir de son petit-fils.

A cette idée, je sentis mon sang s'échauffer et bouillonner dans mes veines, et je commençai à frapper de grands coups dans le vide avec les pincettes. Pendant que je m'exerçais ainsi sur un ennemi invisible, la porte de ma chambre s'ouvrit, et mon ami Clou entra en riant de toutes ses forces.

— Bravo! Marcomir, dit-il, tu ne perds pas de temps, à ce que je vois.

Je me mis à rire comme lui et je déposai les pincettes.

— Je ne t'attendais pas ce soir, lui dis-je.

— C'est Tullia qui m'envoie, répondit-il. Elle a craint que ce farouche guerrier à qui tu as donné un si bon coup de poing dans l'épigastre, ne te cherchât querelle sur la route et ne se fît aider de ses amis.

— Ah! c'est elle qui t'envoie? m'écriai-je un peu étourdîment.

— Assurément, c'est *Elle*. Ne rougis donc pas comme cela, naïf jeune homme.

— Mauvais plaisant!

— Mon Dieu! ne t'en défends pas, dit Clou. Le rouge est la couleur de l'innocence. Et, après tout, quand tu l'aimerais...

— Qui? l'innocence?

— Non. Tullia. Eh bien, il n'y aurait pas grand mal.

Je fus si étonné de ces paroles, que je demeurai quelques minutes sans pouvoir répondre.

— Cela te surprend? dit Clou. Mon cher enfant, tu es la candeur même. Est-ce que tu me crois amoureux de Tullia? Point du tout. Je l'aime parce qu'elle est jolie, parce qu'elle a de l'esprit, parce qu'elle est bonne fille, parce qu'elle chante bien, parce qu'elle est gaie, parce que je puis la quitter quand il me plaira : mais pour être en extase auprès d'elle, serviteur! Et sans extase, point de salut!

— Eh bien, répliquai-je moitié en riant, moitié sérieusement, si tu n'en veux plus, cède-la-moi.

— Enfant! Te la céder! Et pourquoi?

— Ah! c'est que j'ai l'extase, moi.

— Tu as l'extase, c'est fort bien; mais elle?... Et qui te dit que je ne veux plus de Tullia?

— Toi-même, qui m'exhortes à l'aimer.

— Je ne t'exhorte à rien. Je vois que tu es jeune, que tu es candide, que tu as le cœur vide, que tu ne connais pas l'amour, et que tu es curieux de le connaître. Je suis presque certain que tu adores Tullia. Si tu l'adores, tu le lui diras, tu me tromperas, tu me haïras parce que tu m'auras trompé, et quelque jour nous aurons envie de nous couper la gorge, ce qui serait parfaitement odieux et ridicule. J'aime beaucoup mieux te parler franchement. Une maîtresse comme Tullia est une chose charmante, mais fort commune; un ami est un pur diamant; on vit trois mois avec sa maîtresse; on vit cent ans avec son ami. Prends Tullia, si cela lui plaît et vous amuse tous deux, mais avertis-moi d'avance. Je veux bien qu'elle me quitte; je ne veux pas qu'elle me trompe.

Je le serrai dans mes bras.

— Eh! doucement, s'écria-t-il, tu m'étouffes. Modère tes transports de reconnaissance.

— Ce que tu viens de dire là est sublime.

— Ma foi, c'est au moins fort raisonnable. Je hais la défiance, les soupçons, les querelles d'intérieur, et je prends le meilleur moyen de vivre en paix. A quoi bon se déchirer quand la vie est si courte? Tullia, d'ailleurs, est prévenue. Elle ne me trompera pas; elle n'en a pas besoin. L'Hercule de Pise était jaloux : tu vois où sa jalousie l'a mené. Les rois, dit-on, haïssent leurs successeurs; en amour, moi, je ne hais que mes prédécesseurs... A propos, quelle heure est-il?

— Minuit.

— Eh bien, il est temps de se coucher. Ton lit est assez grand pour deux; fais-moi place. Je suis fatigué, je vais me déshabiller et dormir. Et toi, suis mon exemple. Rien n'est plus doux que de ronfler à l'heure où les fantômes courent les rues et se dressent dans la forêt.

Tout en parlant, il s'était couché. Je fus d'abord un peu étonné de cette fantaisie; mais, en me rappelant le duel dont j'étais menacé, je compris que mon ami Clou n'avait pas voulu me quitter dans cet instant critique.

Au reste, la précaution n'était pas inutile. Le lendemain, dès sept heures du matin, deux étudiants, tout de noir habillés et graves comme un notaire qui fait un testament, vinrent frapper à la porte de la chambre.

— Hein! qui va là? demanda Clou réveillé en sursaut.

Les deux étudiants s'avancèrent, et nous reconnûmes les compagnons de celui qui avait insulté Tullia.

— Monsieur, me dit le plus âgé des deux, vous avez frappé notre ami. Vous savez aussi bien que nous à quoi cette violence vous engage:

— Messieurs, répliquai-je poliment, j'ai rendu insulte pour insulte. Au reste, je suis prêt à vous rendre raison si cela peut faire plaisir à votre ami. Quelle est votre arme?

— L'épée, dit l'étudiant.

— Va pour l'épée, répondis-je assez négligemment. Et votre heure?

— Ce matin, dix heures.

Les deux envoyés saluèrent et allaient se retirer lorsque Clou les arrêta d'un geste.

— Messieurs, dit-il, j'ai une proposition plus raisonnable à vous faire. Marcomir, qui est trop bon enfant pour rien refuser à personne, ne refuse pas de couper la gorge à votre ami; mais il me semble, sauf erreur, que j'ai des droits antérieurs et supérieurs à ceux de Marcomir.

— Hein? que veux-tu dire, demandai-je assez surpris?

— Je veux dire, continua Clou, que Tullia est sous ma garde et non sous la tienne. Qui l'offense, m'offense.

— Je ne souffrirai pas...

— Messieurs, dit l'étudiant qui avait parlé le premier, arrangez-vous ensemble. Nous avons pleins pouvoirs pour accepter toutes vos propositions, quelles qu'elles soient.

Je menai Clou dans un coin de la chambre.

— Tu me déshonores, lui dis-je. Ces gens-là vont croire que je recule.

— Et moi, dit Clou, je suis déshonoré si tu te bats pour Tullia, moi vivant.

La discussion se prolongeait et menaçait de ne pas finir, lorsque Boleslas parut sur le seuil.

— Bon! dit Clou, voilà un casuiste expérimenté. Je m'en rapporte à lui.

Boleslas écouta nos raisons avec une attention profonde et secoua la tête comme Sancho Pança lorsqu'il rendait la justice dans l'île de Barataria.

— Mes enfants, dit-il, vous avez tort tous deux. C'est moi que cette affaire regarde, et non pas vous.

Cette conclusion imprévue nous fit rire aux éclats. Mais La Mort-au-Kirsch nous regarda de l'air le plus sérieux.

— Oui, c'est vrai, dit-il. J'en fais juge ces messieurs.

Et il continua en se tournant vers les deux étudiants :

— Marcomir se bat parce qu'il s'est déjà battu; c'est fort bien. Rien n'est plus logique. Clou se bat parce qu'on a insulté son amie, Mlle Tullia, qui est la plus belle de toutes les habitantes de l'hémisphère boréal; c'est encore mieux. Personne ne peut contester son droit...

— Tu vois bien... dit Clou.

— Ne m'interromps pas, continua Boleslas. Quant à moi, qui me suis mêlé de l'affaire avec le plus parfait désintéressement et pour le seul plaisir de vous chercher querelle, j'espère que votre ami me demandera raison de ma conduite bien plutôt qu'à ces messieurs qui n'ont fait qu'user du droit de légitime défense. Marcomir et Clou sont offensés, mais moi je suis offenseur.

— Monsieur, dit le plus grand des deux étudiants, vous êtes un homme sage, plein de sens et de logique, et tout ce que vous venez de dire est parfaitement raisonnable. A mon tour, je vais vous faire une proposition des plus équitables, une proposition dont il sera parlé dans l'histoire et qui nous rendra éternellement fameux dans la postérité, une proposition qui conserve les droits de chacun et qui met fin à toutes les querelles.

— Oh! oh! dit Boleslas, s'agirait-il de plumer les canards!

— Vous m'entendez mal, monsieur, reprit l'étudiant d'un ton sec — ce qui tient, je crois, à ce que vous êtes né hors de France...

— Je suis Polonais, interrompit Boleslas, et je m'en fais gloire. J'ai vu Leipsick et Somo-Sierra, et j'ai embroché des Russes à Ostrolenka.

— Je vous en félicite, continua l'étudiant avec gravité. Voici ma proposition. Vous êtes trois contre mon ami. Faisons la partie égale. Mon camarade que voici et moi, nous sommes tout prêts à vous prêter le collet.

L'autre étudiant fit signe qu'il approuvait le discours de son compagnon.

— Bravo! s'écria Clou. Le combat des Horaces contre les Curiaces. C'est beau, c'est antique, c'est digne d'être sculpté en bas-relief. Messieurs, faites vos préparatifs. A dix heures, nous serons au bois de Vincennes.

Les deux étudiants se retirèrent.

— La journée commence bien, dit Clou. Malheureusement, Marcomir n'entend rien à l'escrime, mais il a le poignet solide et le pied agile.

— Bah! dit le Polonais, nos adversaires ne sont peut-être pas

plus habiles. Quant à moi, je ne crains rien, j'ai reçu des leçons d'un maître tel que vous n'en rencontrerez jamais. D'ailleurs, j'ai de la pratique. Pour vous, jeune homme, dit-il en s'adressant à moi, attaquez toujours et ne vous arrêtez pas à parer. Quand on ne sait rien, c'est la meilleure méthode. Clou n'est pas de première force, mais il a du sang-froid et de l'adresse. Allons, je suis sûr que tout ira bien.

Après ce discours consolant, nous partîmes pour Vincennes, et nous attendîmes nos adversaires dans une clairière que Boleslas avait désignée lui-même. Quelques minutes plus tard, les trois étudiants vinrent nous rejoindre. On se salua des deux parts et l'on mit habit bas.

— Messieurs, dit Clou de l'air le plus poli et le plus gracieux, avec qui avons-nous l'honneur de croiser l'épée?

L'un des trois étudiants s'avança. C'était celui qui avait insulté Tullia.

— Je m'appelle Rochetaillade, dit-il, et je suis étudiant en droit de troisième année. Mon ami qui s'assied sur le gazon est M. Ludovic Chenet, qui aurait inventé la métempsycose si Pythagore l'avait permis. Mon autre ami est M. Jean Prunier, un poëte du plus grand mérite, qui est admiré de tous les gens de goût... ou presque tous, ajouta-t-il sur un geste de Clou. Quant à moi, je joue assez proprement du violon.

Clou s'inclina poliment, et à son tour nous présenta. Après quoi, l'on tira au sort pour décider quel adversaire chacun de nous aurait à combattre.

Clou fit face à Rochetaillade, Boleslas à Jean Prunier, et moi à Ludovic Chenet, le partisan de la métempsycose.

Entre Boleslas et le poëte Jean Prunier, la bataille ne fut ni longue ni sanglante. Le poëte, plein de feu, attaqua tout d'abord son adversaire avec la plus grande vivacité; mais le Slave, passé maître dans l'art de l'escrime, reçut tous ses coups sans s'ébranler, les para avec un sang-froid merveilleux, et dès la seconde minute lui fit sauter son épée de la main.

— Voulez-vous recommencer? demanda Boleslas.

— Comme il vous plaira, répondit le poëte.

— Eh bien, restons-en là, dit le Polonais, et remettons nos paletots, car il fait froid.

Pendant ce temps, je tenais tête au partisan de la métempsycose et je lui donnais beaucoup d'embarras. Par bonheur, nous étions aussi inexpérimentés l'un que l'autre, et la plupart de nos coups portaient dans le vide. Nos manches de chemises étaient trouées par la pointe des épées, mais la chair était encore

intacte. Enfin un coup heureux me donna la victoire. Je blessai légèrement mon adversaire au bras, pendant que son épée glissait le long de ma poitrine et déchirait mon gilet. A la vue du sang, je fis deux pas en arrière, et j'offris au pythagoricien d'interrompre le combat.

— Ce n'est rien, répondit-il, et nous étions prêts à recommencer lorsque Boleslas étendit entre nous son épée d'un air de médiateur.

— Mes enfants, dit-il, c'est assez. L'honneur est satisfait. D'ailleurs, continua-t-il en s'adressant au philosophe, vous êtes blessé plus gravement que vous ne pensez. Dans quelques secondes votre bras engourdi ne pourra plus tenir l'épée.

— Je crois que vous avez raison, répliqua Chenet, et je sens déjà que mes muscles s'appesantissent.

A ces mots, nous déposâmes les armes en même temps, et nous regardâmes le combat de Rochetaillade et de Clou, qui tirait à sa fin. Le sort n'avait pas favorisé mon ami, car son adversaire était le plus redoutable des trois étudiants. Grand et mince comme un peuplier, souple comme une anguille, agile comme un cerf poursuivi dans les bois, il jouait de l'épée avec une dextérité sans égale. Clou, bien qu'assez habile dans cet art, avait peine à se défendre et commençait à perdre la respiration. Enfin il reçut un coup d'épée à l'épaule. La vue du sang le rendit furieux. Il se précipita à son tour sur Rochetaillade; mais le prudent Boleslas qui craignait de le voir s'enferrer, et qui d'ailleurs, par son âge et son expérience, avait acquis une grande autorité sur nous tous, s'interposa pour faire cesser le combat.

— Je veux ma revanche, dit Clou en fureur.

— Bien, monsieur, répliqua Rochetaillade. Je n'ai rien à vous refuser.

Mais, de part et d'autre, les spectateurs réunirent leurs efforts, et Clou fut forcé de rendre son épée.

Le combat était fini. Boleslas, qui s'entendait à tout, arrangea tant bien que mal sur la blessure de Clou et sur celle de Chenet quelques bandages qu'il avait apportés par précaution, et assura que les deux blessés seraient guéris avant une semaine. Les deux partis se saluèrent poliment, et nos adversaires partirent les premiers.

— Or çà, dit le Polonais, nous voilà sains et saufs, grâce à ma prudence. Vous plairait-il, messeigneurs, d'aller déjeuner?

— Volontiers, dit Clou; mais que le diable emporte ta prudence! Sans toi j'aurais eu le plaisir de piquer ce Rochetaillade.

— Ou de t'enferrer avec son épée, répliqua Boleslas; car il est plus fort que toi, camarade.

— Eh bien, il fallait me laisser enferrer.

— Et Tullia?

— Bah! Tullia se serait consolée. C'est une fille d'esprit qui en a vu bien d'autres.

— La belle figure que nous aurions faite en te rapportant dans nos bras!

— Ce coup d'épée, dit Clou, me restera sur le cœur.

— Sur l'épaule, dit Boleslas.

— J'en garderai rancune à Rochetaillade, je ferai de la bile, j'aurai la jaunisse comme un citron, j'en mourrai, et c'est ta prudence qui en sera cause.

Tout en parlant, nous retournions à Vincennes, et nous entrâmes dans un restaurant. Nous fûmes très-étonnés d'y rencontrer Rochetaillade et ses deux amis qui se préparaient à déjeuner. Pendant que mes amis allaient s'asseoir à une table voisine, je m'approchai du philosophe qui portait son bras en écharpe et paraissait assez pâle.

— Je vois avec plaisir, monsieur, lui dis-je, que votre blessure n'est pas très-grave. J'aurais été désolé que...

— Monsieur, répliqua-t-il à son tour en me tendant la main, c'est une égratignure qui ne vaut pas qu'on s'en occupe. J'ai reçu de bien autres coups de sabre à la bataille d'Arbelles.

— A la bataille d'Arbelles? demandai-je un peu étonné.

— Comment! dit le philosophe, vous ignorez qu'Alexandre le Grand, prince de Macédoine, a rossé Darius dans la plaine d'Arbelles?

— Est-ce que sa blessure lui donne la fièvre et le délire? pensai-je à part moi.

— Bon! dit Rochetaillade, voici Ludovic qui va nous régaler de sa théorie sur la transmigration des âmes. Monsieur, continua-t-il en s'adressant à moi, ce récit sera long. Prenez donc la peine de vous asseoir; et si vos amis sont curieux de l'entendre, je vais les prier de s'approcher. Ludovic sera bien aise de nous raconter son histoire en nombreuse compagnie.

Boleslas et Clou ne se firent pas prier pour s'asseoir à la même table que Rochetaillade et ses compagnons. Au fond, nous avions tous oublié la cause première du duel, et les deux blessés eux-mêmes ne pensaient plus qu'à passer gaiement le reste de la journée. On réunit les deux déjeuners en un seul, on mit les coudes sur la table et quand les trois premières bouteilles furent vidées, on commença à parler philosophie.

— Vous avez donc reçu des coups de sabre dans la plaine d'Arbelles? demandai-je à Ludovic.

— Avant toute chose, répondit-il, qu'est-ce que la vie?

Cette question ne laissa pas de m'embarrasser un peu.

— La vie? répliquai-je après avoir réfléchi, c'est le contraire de la mort.

— Très-bien! Fort bien! *Optime*, s'écrièrent à la fois tous les assistants.

— Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore,

chanta mon ami Clou.

— Et qu'est-ce que la mort? continua Ludovic Chenet.

— C'est le contraire de la vie.

Cette belle réponse fut fort applaudie; mais Ludovic ne se laissa pas démonter par les rires et les applaudissements.

— Messieurs, dit-il d'un ton grave à Rochetaillade et à Jean Prunier le poëte, vous êtes des ânes!

A ces mots les rires redoublèrent.

— Et vous, dit-il à Clou, à moi et à Boleslas, vous êtes des docteurs!

— Ne vous y trompez pas, interrompit Rochetaillade toujours riant, pour mon ami Ludovic l'âne et le docteur font la paire.

— Vous vous payez de mots, continua le philosophe. Vous croyez savoir ce qu'est la vie, et vous ignorez tout, jusqu'à votre existence.

— Parbleu! dis-je à mon tour, si vous voulez des définitions, vous en trouverez par milliers dans la Bible. La vie est une vallée de misère.

— Mauvaise métaphore! interrompit Ludovic.

— Une tente qu'on dresse le soir et qu'on replie au lever du soleil.

— Ceci est meilleur, continua le philosophe, mais c'est encore détestable.

— Eh bien, lui dis-je un peu impatienté, la vie, c'est la mort, et la mort, c'est la vie.

— Ah! jeune homme, s'écria Ludovic, votre réponse serait sublime si vous pouviez en sonder vous-même toute la profondeur. Oui, la vie, c'est la mort; et la mort, c'est la vie. Grande vérité aujourd'hui méconnue, que les génies les plus illustres ont pressentie, que Pythagore a proclamée, et qui sera populaire dans le monde avant quatre ou cinq mille ans!

Ce ton inspiré ne fit qu'accroître la gaieté de tous les convives.

— Voyons, dit Rochetaillade, conte-nous tes aventures d'Arbelles.

— Vous saurez, messieurs, reprit Ludovic, que je n'ai pas eu moins de dix incarnations.

— Comme Bouddha, dit Clou.

— Et comme vous tous, continua le pythagoricien. La première fois que je mis le pied sur le globe terrestre, j'étais singe et je vivais dans une immense forêt dont il reste encore quelques vestiges sur les bords du fleuve Sénégal. Je me souviens encore de ce beau pays où jamais l'homme n'avait porté ses pas. Je passais mon innocente vie sur le sommet des palmiers, je vivais de dattes, de pastèques et de noix de coco que je disputais aux singes, mes confrères. Un matin, je fus croqué par un tigre.

— Du Bengale? demanda Rochetaillade.

— Du Sénégal, répliqua Ludovic. C'était par un beau soir d'été. J'étais seul avec ma fiancée, une jeune babouine du plus grand mérite, que j'aimais follement. Sa mère, ayant mangé du chou palmiste avec excès, était allée faire un voyage dans le pays des âmes, et son père, ne pouvant supporter la solitude, faisait la cour à une macaque extrêmement coquette qui se moquait de lui.

— Comment se nommait ta babouine? demanda Jean Prunier, le poëte.

— Aolibamba, répondit sans hésiter le pythagoricien... Donc, nous étions assis tous deux au pied d'un baobab, sur le bord d'un lac aux flots bleus et limpides. Les mains d'Aolibamba étaient dans mes mains, et mon regard plongeait dans ses yeux. O moment d'ivresse! nous avions oublié tout l'univers.... Hélas! le tigre nous guettait. Il s'élança sur moi; je sentis mes os craquer sous sa dent cruelle, je vis Aolibamba grimper en un clin d'œil jusqu'à la cîme du baobab, et je m'évanouis. Déjà mon âme errait dans le pays des âmes.

— Et la belle Aolibamba? dis-je à mon tour.

— Oh! je n'eus pas à me plaindre. Elle me regretta pendant trois jours; mais enfin elle devint, avant la fin de la semaine, l'épouse fidèle d'un ouistiti. Elle avait le cœur si sensible!

— Nous attendons toujours le récit de la bataille d'Arbelles, interrompit Rochetaillade.

— Pour moi, je ne suis pas pressé, dit Clou, et je suis curieux de savoir quelle fut votre seconde incarnation.

— Je fus Papou, répondit Ludovic, j'avais le nez fait comme un dogue, le crâne aplati comme une poire tapée, les yeux percés comme des trous de vrille, les cheveux crépus comme le crin dont on fait les matelas, et comme j'étais fort riche et chef de ma tribu, je me baignais tous les matins dans l'huile de phoque, ce

qui me faisait adorer de toutes les dames. Par malheur, au printemps de la vie, je fus surpris un soir, égorgé et mangé par un autre chef, jaloux de mes succès.

— Mais, dit le poëte, il me semble qu'on t'a mangé bien souvent. Mangé par les tigres, mangé par les Papous, c'est trop. La nature est plus variée dans ses œuvres.

— Variée! répliqua le pythagoricien avec un sourire amer, tu n'y entends rien, mon pauvre ami. Nous ne vivons que pour manger et pour être mangés. Tous les êtres de la création se dévorent entre eux. Nous mangeons le bœuf, les vers nous mangent, la terre mange les vers, l'herbe mange la terre et le bœuf mange l'herbe. Tous les êtres de la création sont rangés en cercle autour du créateur, et chacun d'eux dévore celui qui le précède et se laisse dévorer par celui qui le suit. Ce sont les grincements de dents de tous ceux qu'on dévore qui produisent l'harmonie des sphères qu'entendait mon divin maître, le philosophe Pythagoras.

— Ce fou a du bon sens, me dit tout bas mon ami Clou.

— Et peut-être du génie, ajouta Boleslas qui avait entendu le mot de Clou.

— Quelques siècles plus tard, continua Ludovic, j'étais grand écuyer de Ninus, roi d'Assyrie, et je plaisais à la reine Sémiramis. O l'admirable reine! Grande, grosse, fraîche, avec un teint vermeil, des dents plus blanches que le lait et un sourire adorable, elle enflammait tous les cœurs. Et quelle grâce! et quelle tendresse! Elle aimait tout le monde, excepté son mari. Il faut vous dire que Ninus était bossu comme Quasimodo. Il fut jaloux. Mal lui en prit. Une nuit je l'étranglai avec l'aide de cette pauvre femme, et je me crus indispensable au bonheur de Sémiramis. Je pris des airs avantageux. Cette grande reine me fit empaler, aux applaudissements de tout l'état-major qui comptait sur ma succession. Juste punition de mon crime.

— Il me semble, dit Rochetaillade, que tu n'as pas trop à te plaindre du créateur. Jusqu'ici tu as toujours été grand seigneur ou quelque chose d'approchant.

— Patience! répondit le pythagoricien, le jour des disgrâces est arrivé. As-tu jamais vu Samarcande?

— Jamais. Et toi?

— C'est moi qui l'ai bâtie, suivant le plan de l'architecte du roi Gustasp, qui était (entre nous) un bien autre gaillard que tous vos architectes du temps présent. Le palais de Gustasp était de marbre blanc veiné de bleu, de forme circulaire, avec des jardins que traversait l'Oxus. Je ne vous ferai pas la description des kiosques, des pièces d'eau, des bois, des labyrinthes et de toutes les

merveilles qui ornaient ces jardins et ce palais. J'ai vu plus de cent fois, moi qui vous parle, le sage Zoroastre se promener sous le vestibule et méditer les divins préceptes du Vendidad. Il m'avait pris en affection, quoique je ne fusse qu'un simple maçon, et il voulait faire ma fortune. Par malheur, un matin, comme j'étais debout sur un échafaudage, et occupé à considérer les minarets de Samarcande, qui offrent, au lever du soleil, le plus beau point de vue qu'il y ait dans tout l'univers, je fus pris d'un vertige, je tombai la tête la première sur le pavé de marbre, et Zoroastre perdit un disciple qui aurait pu lui faire honneur.

— Etait-ce un bon enfant, ton Zoroastre? demanda Rochetaillade.

— Oui, très-bon. Il avait la voix douce, il parlait sans se presser, il écoutait à merveille, il n'interrompait jamais. C'était un homme très-bien élevé et du meilleur monde. A peine pouvait-on lui reprocher un seul tic — assez désagréable à la vérité — il disait la vérité à tout le monde. Cette malheureuse habitude a failli lui devenir bien funeste. Comme il était fort distrait, il s'oublia un jour en présence de la sultane favorite; et cette dame, qui était fort susceptible, le fit coudre dans un sac et jeter dans l'Oxus. Heureusement les flots le déposèrent sur le rivage, des pêcheurs le recueillirent encore vivant et le ramenèrent au roi qui versa des larmes de joie en revoyant son cher Zoroastre, et lui fit présent de la sultane.

— Oh! oh! dit Clou.

— Ah! ah! dit Rochetaillade.

— Et que fit le philosophe? demandai-je à Ludovic.

— Il lui fit raccommoder ses chausses qui étaient en fort mauvais état, et lui rendit la liberté.

— Je reconnais bien là Zoroastre, dit Clou.

— J'espère, continua Rochetaillade, que nous ne sommes pas loin de la bataille d'Arbelles?

— M'y voilà, répondit Ludovic. Ma cinquième incarnation m'a laissé de longs souvenirs parce que c'est à cette époque que je commençai à entrevoir la vérité vraie sur l'origine des mondes, sur l'essence de Dieu, sur la vie présente et future.

— J'espère, monsieur, interrompis-je avec modestie, que vous voudrez bien nous en faire part?

— Oui, monsieur, dit Ludovic, car j'aime les cœurs simples et les esprits droits.

— Philosophe, dit Rochetaillade, encore une digression et nous allons te couper la parole.

— J'étais Gaulois, reprit Ludovic, et élève des Druides. J'allais aux fêtes publiques, je sautais par-dessus les épées, je me battais

toutes les semaines avec mes voisins, et je m'ennuyais à périr, lorsqu'un marchand grec vint à passer dans ma ville natale, et me fit des récits si merveilleux des exploits d'Alexandre de Macédoine que je partis le soir même pour lui offrir mes services. Il faut vous dire que ce grand homme était alors occupé au siége de Tyr. Je m'enrôlai dans sa garde, je fis la campagne d'Egypte qui ne fut pas bien dangereuse, et je passai avec lui en Assyrie. C'est là que nous rencontrâmes Darius avec ses huit cent mille barbares. Vous me croirez si vous voulez; je n'ai jamais rien vu de plus beau.

— Nous te croyons, dit Prunier le poëte.

— Je ne vous ferai pas le récit de la bataille. Quinte-Curce n'a pas dit un mot de vrai, ni Arrien, ni tous les autres. Ces gens-là ont recopié mot pour mot le rapport officiel du chef d'état-major d'Alexandre, et vous jugez bien que le chef d'état-major n'a rien dit qui pût être désagréable à son chef. La vérité, c'est que Parménion gagna la bataille que le roi allait perdre par ses fausses manœuvres, qu'Alexandre fit une piteuse mine dans la mêlée, et que le centre de l'armée s'en allait déjà à la débandade lorsque j'eus la présence d'esprit d'aller droit au satrape qui commandait les Perses, un grand gaillard bien bâti, ma foi, couvert de diamants comme une impératrice au bal, et brave comme un lion. Il m'asséna sur la tête un coup de cimeterre qui me fit voir en une seconde le soleil, la lune et les étoiles; heureusement mon casque qui était de bonne trempe résista, et d'un revers je lui fis voler la tête. A cette vue les Perses se jetèrent sur moi en poussant des cris affreux, et je tombai percé de plus de vingt coups de lance et de plus de dix coups de sabre. Si j'avais survécu, je devenais roi d'Arménie ou de Bactriane ou de Mésopotamie comme Antigonos, Séleucos et un tas de drôles déguisés en héros qui traînaient le sabre à la suite d'Alexandre. Mais les dieux, qui avaient des desseins sur moi, me jugèrent trop pur pour entrer dans la troupe des rois.

— Bravo! dit Rochetaillade. Tu as parlé comme un sage. Nous te dispensons de nous dire tes autres incarnations.

— Mais je ne vous dispense pas, dis-je à mon tour, de m'expliquer la vérité vraie que vous avez entrevue à propos de l'origine des mondes et de l'essence de Dieu.

— Ce sera pour un autre jour, dit le pythagoricien. Je sens que mon bras me fait mal. Vous m'avez piqué un peu fort, et je vois votre ami qui pâlit singulièrement.

En effet, Clou se soutenait à peine. Nous nous levâmes pour le ramener chez lui.

— Monsieur, dit Rochetaillade en lui tendant la main, je vous prie de faire agréer mes excuses à Mlle Tullia, et de ne pas me garder rancune pour ce coup d'épée malencontreux.

— Et vous, monsieur, dit Clou en souriant malgré la vive douleur dont il souffrait, je vous engage fort à venir présenter vos excuses vous-même, ainsi que vos amis. Tullia sera charmée de vous voir, comme je le suis moi-même, bien que l'épée qui nous a servi de trait d'union fût un peu pointue.

On échangea force poignées de main et force promesses de se revoir.

— Tu es bien prompt à te lier d'amitié avec des inconnus, dis-je à Clou dès que nous fûmes montés en voiture.

Clou se retourna vers Boleslas.

— Ombre de Kosciuszko, dit-il, héros d'Ostrolenka, de Somo-Sierra et de mille autres lieux, as-tu jamais vu un tigre d'Hyrcanie?

— Jamais, dit le Polonais.

— Eh bien, regarde Marcomir.

— Toute plaisanterie à part, demandai-je, quel plaisir peux-tu trouver à voir chez toi ce Rochetaillade et ses amis, qui ont insulté Tullia?

— Premièrement, mon cher ami, répliqua Clou, ce sont des gens d'esprit. Secondement, ce sont des gens de cœur. Troisièmement, ils racontent des histoires à dormir debout, ce qui me désennuie. Quatrièmement, ils rompront la monotonie du tête-à-tête.

— Oh! pour cela, dis-je, Boleslas et moi nous remplirions très-aisément ce rôle modeste.

— Fort bien; mais Boleslas conspire, Boleslas pense à nous tous les quinze jours quand il n'a plus aucune chance de délivrer la Pologne, et il y a toujours des chances au dire de Boleslas. Quant à toi, mon cher enfant, je te sais gré de ton zèle, mais écoute cette histoire biblique : Dans le paradis terrestre, ils étaient trois : Adam, la femme et le serpent. La femme succomba. S'il y avait eu une demi-douzaine de serpents, Ève aurait été fidèle. Leur jalousie réciproque aurait fait la sûreté d'Adam. Comprends-tu l'apologue?

Je sentis la justesse de ce raisonnement, et sans rien répliquer je conduisis Clou chez un chirurgien qui l'assura qu'il serait guéri avant la fin de la semaine. Je laissai le blessé aux soins de Boleslas, et je rentrai chez moi.

J'y trouvai une lettre de mon grand-père.

Alfred Assollant.

(La suite à une prochaine livraison.)

POÉSIES

LES CLAIRS DE LUNE

I

C'est un monde difforme, abrupt, lourd et livide,
Le spectre monstrueux d'un univers détruit
Jeté comme une épave à l'océan du vide,
Enfer pétrifié, sans flammes et sans bruit,
Flottant et tournoyant dans l'impassible nuit.
Autrefois, revêtu de sa grâce première,
Globe heureux d'où montait la rumeur des vivants,
Jeune, il a fait ailleurs sa route de lumière,
Avec ses eaux, ses bleus sommets, ses bois mouvants,
Sa robe de vapeurs mollement dénouées,
Ses millions d'oiseaux chantant par les nuées,
Dans la pourpre du ciel et sur l'aile des vents.
Loin des tièdes soleils, loin des nocturnes gloires,
A travers l'étendue il roule maintenant;
Et voici qu'une mer d'ombre, par gerbes noires
Contre les bords rongés du hideux continent
S'écrase, furieuse, et troue en bouillonnant
Le blême escarpement des rugueux promontoires.
Jusqu'au faîte des pics elle jaillit d'un bond
Et sur leurs escaliers versant ses cataractes,
Ecume et rejaillit, hors des gouffres sans fond,
Dans l'espace aspergé de ténèbres compactes.

Et de ces blocs disjoints, de ces lugubres flots,
De cet écroulement horrible, morne, immense,
On n'entend rien sortir, ni clameurs ni sanglots :
Le sinistre univers se dissout en silence.

Mais la Terre, plus bas, qui rêve et veille encor
Sous le pétillement des solitudes bleues,
Regarde en souriant, à des milliers de lieues,
La lune, dans l'air pur, tendre son grand arc d'or.

II

Au plus creux des ravins emplis de blocs confus,
De flaques d'eau luisant par endroits sous les ombres,
La lune, d'un trait net, sculpte les lignes sombres
De vieux troncs d'arbres morts roides comme des fûts.

Dans les taillis baignés de violents aromes
Qu'une brume attiédie humecte de sueur,
Elle tombe, et blanchit de sa dure lueur
Le sentier des lions chasseurs de bœufs et d'hommes.

Un rauque grondement monte, roule et grandit.
Tout un monde effrayé rampe sous les arbustes;
Une souple panthère arque ses reins robustes
Et de l'autre côté du ravin noir bondit.

Les fragments de bois sec craquent parmi les pierres;
On entend approcher un souffle rude et sourd
Qui halète, et des pas légers près d'un pas lourd;
Des feux luisent au fond d'invisibles paupières.

Un vieux roi chevelu, maigre, marche en avant;
Et, flairant la rumeur nocturne qui fourmille,
Le col droit, l'œil au guet, la farouche famille,
Lionne et lionceaux, suit les mufles au vent.

Le père, de ses crins voilant sa tête affreuse,
Hume un parfum subtil dans l'herbe et les cailloux;
Il hésite et repart, et sa queue au fouet roux
Par intervalle bat ses flancs que la faim creuse.

Hors du fourré, tous quatre, au faîte du coteau,
Aspirant dans l'air tiède une proie incertaine,
Un instant arrêtés, regardent par la plaine
Que la lune revêt de son blême manteau.

La mère et les enfants se couchent sur la ronce,
Et le roi de la nuit pousse un rugissement
Qui, d'échos en échos, mélancoliquement,
Comme un grave tonnerre à l'horizon s'enfonce.

III

La mer est grise, calme, immense,
L'œil vainement en fait le tour;
Rien ne finit, rien ne commence.
Ce n'est ni la nuit ni le jour.

Point de lame à frange d'écume,
Point d'étoiles au fond de l'air;
Rien ne s'éteint, rien ne s'allume :
L'espace n'est ni noir ni clair.

Albatros, pétrels aux cris rudes,
Marsouins, souffleurs, tout a fui.
Sur les tranquilles solitudes
Plane un vague et profond ennui.

Nulle rumeur, pas une haleine.
La lourde coque au lent roulis
Hors de l'eau terne montre à peine
Le cuivre de ses flancs polis;

Et, le long des cages à poules,
Les hommes de quart, sans rien voir,
Regardent, en songeant, les houles
Monter, descendre et se mouvoir.

Mais, vers l'est, une lueur blanche
Comme une cendre au vol léger
Qui par nappes fines s'épanche,
De l'horizon semble émerger.

Elle nage, pleut, se disperse,
S'épanouit de toute part,
Tourbillonne, retombe et verse
Son diaphane et doux brouillard.

Un feu pâle luit et déferle,
La mer frémit, s'ouvre un moment,
Et, dans le ciel couleur de perle,
La lune monte lentement.

LECONTE DE LISLE.

LA POLOGNE

EN 1861

De graves événements qui, depuis un mois, font l'étonnement et l'admiration de l'Europe, viennent de ramener l'attention publique sur la question polonaise. Récemment déjà, quelques symptômes aperçus des esprits clairvoyants, l'adresse présentée à Vienne par les envoyés de la Gallicie, la discussion soulevée dans les chambres de Berlin par les députés du grand-duché de Posen, avaient fait pressentir que cette question, longtemps négligée, ne tarderait pas à reparaître sur le terrain de la politique. Un concours inattendu de circonstances a précipité ce moment, que personne ne croyait aussi proche. La Pologne a vu se dérouler dans sa capitale toutes les scènes d'un drame pacifique aussi étrange par ses caractères qu'il sera grand par ses conséquences, et Varsovie a été le théâtre de faits dont l'histoire n'a pas offert d'exemples pendant des siècles : un peuple insurgé sans armes, du sang répandu sans combat, une armée vaincue au seul nom du droit, de sages concessions faites sans colère à de légitimes réclamations présentées sans impatience, et un des plus grands problèmes de la politique contemporaine en voie de se résoudre par la seule puissance de la justice et sans que la paix en soit troublée.

Ces faits, dont on ne saurait contester la gravité, modifient profondément les conditions d'existence de la Pologne : ils sont pour elle une révolution. Avant que cette révolution soit consommée, nous allons tâcher d'en démêler les causes, d'en préciser les caractères et d'en marquer le but.

I

Il ne faut pas chercher à l'étranger la cause des événements de Varsovie. Le mouvement qui agite la Pologne ne lui a pas été communiqué ; personne au dehors ne l'a inspiré ni conduit ; il part du cœur même de la nation ; il est l'explosion spontanée d'un sentiment qui anime

toutes les classes sans distinction de rang ni de fortune, qui dans chaque âme polonaise prend son origine aux plus secrètes profondeurs, aux sources mêmes de la foi, de la liberté et de la vie. Ce sentiment, avec les caractères de puissance et de maturité qui le distinguent, n'est pas le produit d'un jour; il est le fruit d'une lente germination qui a développé dans le peuple polonais les fortes vertus qui le rendent aujourd'hui apte à la vie politique. Aux qualités qui le distinguaient jadis, il joint les qualités nouvelles qu'il doit au malheur, et on sent qu'il a su dans l'oppression se former à la liberté.

On dit, souvent avec raison, que les nations ont le sort qu'elles méritent; mais souvent aussi on abuse de cette vérité, particulièrement à l'égard de la Pologne. Sans doute la prospérité d'une nation dépend beaucoup de la constitution politique qu'elle se donne; mais elle doit être libre dans son action ; et si ses efforts pour améliorer une loi mauvaise sont paralysés par des influences étrangères, si ses tentatives, entravées ou détournées de leur but, n'amènent que désastres après elles, ce n'est plus à la nation elle-même qu'il faut s'en prendre.

La Pologne commença à réformer sa constitution intérieure dès le milieu du dernier siècle, à l'époque qu'on a si injustement nommée l'ère de ses anarchies. C'est à ce moment que la Prusse et la Russie s'engagèrent, par un traité secret, à fomenter le désordre dans ses affaires, et la résistance à leurs intrigues fut le prétexte du premier partage.

La Pologne poursuivit son œuvre : elle tint ses diètes avec ordre, elle réorganisa ses écoles, elle développa l'industrie, elle travailla à l'émancipation des paysans; et quand, mettant le sceau à ces sages réformes, elle promulgua la constitution du 3 mai 1791, qui déclarait la monarchie héréditaire, le *liberum veto* supprimé, les citoyens égaux devant la loi, une armée de cent mille Russes arriva, abolit toutes ces décisions, et le deuxième partage s'accomplit. La nation tout entière se lève à la voix de Kosciusko pour réclamer cette constitution qui est son salut; le troisième partage est décrété, et la ruine de la Pologne est consommée.

Devant ce malheur suprême le courage des Polonais ne faiblit point. Privés de patrie, ils se groupèrent autour de leur drapeau, remplacèrent la vie politique par la vie militaire, et, quoique exclus de l'assemblée des nations, ils ne voulurent point disparaître de la scène du monde, et se réfugièrent sur les champs de bataille.

On connaît l'histoire glorieuse des légions polonaises sous la République française et sous l'Empire; elles purent croire un moment qu'elles avaient sauvé la patrie. Napoléon, par la création du duché de Varsovie, commença la reconstitution du royaume de Pologne; mais ses revers amenèrent la ruine de ses projets et des espérances qu'ils avaient fait naître. La Pologne, sans représentant au congrès de Vienne, se trouva livrée à la discrétion de ses vainqueurs. Toutefois, ce n'est pas en vain qu'elle avait donné son sang. Un si grand courage, en face d'une si grande infortune, imposa aux ennemis triomphants. Portant encore le poids des ambitions qui, au dernier siècle, avaient amené leur perte, des haines que leur attiraient leur fidélité à Napoléon et la part qu'ils avaient

prise à ses victoires, les Polonais furent traités cependant avec beaucoup plus de faveur qu'au moment du dernier partage. A défaut de l'indépendance politique, ils obtinrent au moins que leur vie nationale fût respectée et entourée de toutes les conditions qui pouvaient l'entretenir et la défendre.

Mais les engagements pris en 1815 furent bientôt oubliés, et, tandis que la Pologne, sur la foi de ces promesses, continuait l'œuvre de sa réorganisation intérieure, l'empereur Alexandre, cédant à des suggestions étrangères, et peut-être aussi à une certaine mobilité d'esprit, oublia tous les projets qu'il avait conçus pour la reconstitution de la Pologne, et lui retira même une partie des libertés qu'il lui avait accordées. L'empereur Nicolas ne tarda point à le dépasser dans cette voie beaucoup plus conforme à ses principes politiques; il entreprit nettement de dénationaliser la Pologne; ce fut là ce qui amena la révolution de 1831, et l'on sait comment elle se termina.

Après 1831, la Pologne traverse une période de souffrances que la plume se refuse à retracer : les fortunes confisquées, la noblesse envoyée en Sibérie, les enfants incorporés par milliers dans l'armée russe; le pays transformé en un vaste champ d'exécution et de carnage. La vie nationale tout entière parut transportée à l'émigration; l'élite de la population avait pris part, en effet, à la révolution de 1831; tout homme qui pouvait rendre quelque service avait eu sa place dans ce gouvernement d'un jour, et se trouvait forcé de fuir à l'étranger la colère du vainqueur; plus de dix mille personnes, hommes d'Etat, hommes de guerre, hommes de lettres, traversèrent l'Allemagne et se rendirent en Angleterre ou en France, soulevant sur leur passage un indescriptible enthousiasme et paraissant emporter avec eux la fortune de la Pologne.

L'émigration se divisa en deux partis :

Les modérés, sous la direction du prince Czartoryski, voulaient agir d'une façon lente, mais sûre et régulière. Ils tentaient de rattacher à leur cause les gouvernements occidentaux; ils cherchaient à soulever l'opinion publique par des discussions dans les chambres et par la presse; ils projetaient de former, sur un terrain neutre, une légion polonaise qui serait le rendez-vous de la jeunesse, et, en même temps que le noyau d'une armée future, un moyen efficace de conserver une organisation parmi les émigrés; mais ces sages projets se heurtaient à trop d'impatiences pour réussir, et ils ne servaient qu'à jeter l'impopularité sur leurs défenseurs.

Les exaltés, parti plus nombreux et beaucoup plus écouté, rêvaient le salut par d'autres voies. Espérant trouver dans le parti républicain un utile auxiliaire, ils s'étaient tous affiliés aux ventes, aux sociétés secrètes qui, à ce moment, étendaient leur réseau sur toute l'Europe, et ils comptaient leur emprunter leurs procédés pour soulever la Pologne. Ils voulaient à l'extérieur s'appuyer sur les masses, armer les paysans, déterminer partout un vaste soulèvement qui aboutirait infailliblement à l'expulsion de l'étranger. Le pays était sillonné dans toutes les directions par leurs émissaires; il était inondé de livres et de bro-

chures; des réunions secrètes avaient lieu la nuit dans les forêts; on s'animait à la lecture des poésies de Miskiewicz, achetées au poids de l'or; on étudiait la tactique d'une guerre de partisans, on rassemblait des armes, on se préparait, en un mot, à l'insurrection; mais tout cela sans profit.

La police russe, au moyen d'un vaste système d'espionnage soigneusement organisé, et secondée encore par la terreur qu'elle inspirait, était au courant de tout; et ces conspirations n'aboutissaient qu'à priver le pays de ses enfants les plus dévoués. La moindre infraction, la possession d'un livre défendu, un asile donné pour la nuit à un émissaire de l'étranger, suffisait pour faire envoyer un homme en Sibérie; tout le pays était dans la terreur et dans le deuil, et, néanmoins, les conspirations, toujours découvertes, se renouvelaient toujours, décimant en vain toutes les forces de la nation.

L'excès même du mal produisit le bien. Ces immenses souffrances ravivèrent dans la nation le sentiment de la foi, et la religion, qu'on oublie dans les jours heureux, redevint nécessaire au milieu de tant d'infortunes. D'ailleurs, les Polonais étaient autant en butte aux persécutions religieuses qu'aux persécutions politiques. L'empereur Nicolas avait compris que le meilleur moyen de dénationaliser la Pologne, c'était de la *décatholiciser*; il employa donc tous les moyens, les caresses et les menaces, la violence et la ruse, pour en extirper la foi et y faire prédominer le schisme; mais, comme tous les persécuteurs, il atteignit un résultat contraire à celui qu'il poursuivait : la foi s'unit au patriotisme, l'affermit, l'épura, et ces deux sentiments, appuyés l'un sur l'autre, se fortifièrent mutuellement dans la résistance à l'ennemi commun.

En même temps la persécution forma les caractères. Forcés à veiller constamment sur eux-mêmes, exposés à expier par l'exil une parole imprudente, les Polonais apprirent à refouler tous leurs sentiments dans leur cœur et à vivre d'une vie intérieure et concentrée; ils s'habituèrent à calculer la portée de leurs entreprises, à en mesurer les conditions, à en attendre patiemment le résultat; vivant au milieu du danger, ils y devinrent insensibles : et ainsi se forma toute une génération d'hommes aux sentiments énergiques, aux pensées profondes, pleins de prudence, de courage contenu, et trempés par le sacrifice.

L'inutilité des conspirations ne tarda point à convaincre le pays qu'il ne devait pas tourner ses espérances de ce côté; et alors de grands citoyens résolurent de ne plus attendre le salut du dehors, mais de préparer lentement à l'intérieur les éléments de la future reconstitution de la patrie.

Ce fut surtout dans le royaume que ce travail s'accomplit; là se trouvait un homme qui, par son caractère autant que par son nom, était appelé à devenir le sauveur de son pays, le comte André Zamoyski. *Monsieur André*, comme l'appelle toute la Pologne, descendait de la grande famille des Zamoyski, dont le chef était, au XVI[e] siècle, grand chancelier et grand connétable du royaume; il était le petit-fils d'André Zamoyski, grand chancelier, qui, en 1762, présentait à la diète un projet de code civil, et recevait, quelques années plus tard, le

surnom de *père de la patrie*. Le comte André avait pris une part active à la révolution de 1831 ; mais, envoyé en mission diplomatique à Vienne, au moment même où le maréchal Paskiewitch se rendait maître de la révolution, et, chargé de négocier la médiation de l'Autriche, il dut à cette circonstance d'échapper à la proscription générale et de pouvoir rentrer librement dans sa patrie. Dès cette époque, il se sépara complétement de l'émigration et résolut de sauver le pays par les seules forces qui lui restaient. Il ferma complétement l'oreille aux propositions qui lui venaient du dehors, et pour n'être point entravé dans son œuvre, il se renferma dans la plus scrupuleuse légalité.

Après avoir réorganisé ses domaines et transformé ses paysans en fermiers, il créa, en 1840, la Société de navigation à vapeur sur la Vistule, qui devait rendre les plus grands services au commerce de grains, et à l'agriculture. En 1842, il fonda les *Annales agricoles* pour répandre les connaissances agronomiques dans les campagnes, parmi les propriétaires et parmi les paysans. Devenu bientôt populaire, il fut élu président de la Société de crédit foncier; il poursuivit ses travaux, ne faisant à l'autorité russe aucune concession, ne cédant jamais rien de ses droits, ne les dépassant jamais, refusant d'acheter les complaisances des employés ou d'accepter leurs avances.

Il suivit cette ligne de conduite inflexible pendant seize ans, détesté de la Russie, mais craint et respecté par elle. En 1856, profitant des intentions libérales manifestées par l'empereur Alexandre, il présenta le projet de fondation d'une société agricole, qui fut approuvée en 1857 comme pouvant servir à l'œuvre de l'émancipation des paysans que l'empereur avait en vue. Le pays était prêt pour cette institution, et dès que la nouvelle en fut connue, plus de mille personnes se présentèrent pour en faire partie. Au mois de février 1858, une première réunion eut lieu : la profondeur, le calme et l'ordre des discussions rappelèrent le souvenir des anciennes diètes et laissèrent sur tous les Polonais, sur les consuls étrangers, sur les Russes eux-mêmes une immense impression. Dans cette même session, des récompenses furent distribuées aux meilleurs agronomes, aux plus fidèles domestiques, aux paysans les plus estimés, venus de tous les points du royaume pour les recevoir. A partir de ce moment, le nombre des membres de la Société alla croissant; elle en compte aujourd'hui quatre mille six cents, c'est-à-dire la presque totalité des propriétaires du royaume. Outre la réunion annuelle, il existe en permanence à Varsovie un comité central, qui entretient des relations constantes avec les membres correspondants de chaque district, et ceux-ci réunissent tous les mois les trente ou quarante membres de leur district, pour discuter les affaires agronomiques de la Société, et leur transmettre l'impulsion qu'ils ont eux-mêmes reçue de Varsovie.

Les intérêts agronomiques sont le seul objet dont s'occupe la société ; elle n'a pas de but secret à côté de ce but ostensible qui suffit à sa mission ; mais sa sollicitude s'étend sur tout ce qui s'y rattache ; c'est ainsi qu'elle est parvenue à proscrire les cartes et tous les jeux de hasard, à bannir des réunions le luxe de la table et toutes les dépenses exagérées. Sous cette sage direction, le pays s'est lentement régénéré; il s'est habitué à con-

tenir ses désirs, à persévérer dans le travail, à mettre de la prudence dans ses discours, de l'exactitude dans l'accomplissement de ses devoirs, et de la discipline dans son organisation intérieure; et les hommes, transformés déjà par la douleur et par la religion, ont amassé des trésors d'énergie qui les disposent à une action efficace, mais régulière et sans désordre. Ceci suffit à expliquer le caractère des faits qui viennent de s'accomplir.

II

L'importance des événements de Varsovie n'a échappé à personne, et l'attitude nouvelle prise par le peuple polonais, en face du gouvernement russe, révèle dans les rapports des deux partis un changement assez profond pour mériter le nom de révolution. Comme il ne vient pas à l'esprit de douter de la puissance de la Russie ni de la fermeté de son représentant à Varsovie, il est permis de parler en toute liberté des faits accomplis; les concessions accordées ne seront pas considérées comme des actes de faiblesse, mais comme un hommage rendu par la sagesse d'un souverain aux exigences d'une situation nouvelle, qu'il valait mieux accepter que combattre.

Il est incontestable que le gouvernement russe ne cède que pied à pied dans cette lutte pacifique engagée contre lui : s'il consentit le premier jour à la manifestation religieuse projetée, ses troupes cependant essayèrent de la disperser; il n'autorisa que sous une certaine pression l'enterrement solennel des victimes faites par ses soldats; il accepta une adresse après l'avoir repoussée; il reçut des pétitions couvertes de signatures après les avoir formellement interdites, et on peut conclure de ses dispositions conciliantes et libérales, qu'il n'a point encore dévoilé toute l'étendue des concessions qu'il veut accorder.

Devant quelle puissance inconnue ce gouvernement, qui avait la force matérielle entre les mains, a-t-il donc reculé pour ainsi dire sans combat? Nous touchons ici à l'idée profonde de cette révolution d'un caractère nouveau, ou tout au moins depuis longtemps oublié dans l'histoire. La lutte ne s'est point engagée sur le terrain de la force; très-vraisemblablement les Polonais eussent été vaincus, car ils auraient eu contre eux une armée aguerrie, et derrière elle trois puissances militaires de premier ordre, qu'un intérêt commun eût immédiatement rapprochées. Se transportant, au contraire, dans le domaine de la justice, eux seuls se trouvèrent armés, armés de leurs droits, et du même coup la force devint inutile pour les combattre.

La force ne peut pas lutter contre le droit, lorsque celui-ci ne s'abaisse pas à prendre des armes et n'accepte pas le champ de bataille qu'on lui présente : jamais une armée de soldats ne triompha d'une armée de martyrs; et si dans une première explosion de colère il peut y avoir quelques victimes, la vue du sang répandu fait éclater à tous les yeux une si grande manifestation de la justice outragée, que les armes tombent,

la force recule, et l'on entend retentir des paroles comme celles du général Liprandi au prince Gortschakoff : « Mes troupes ne combattront pas une foule sans défense. »

La conduite des Polonais, héroïque comme vertu de sacrifice, s'est trouvée en même temps, à leur insu peut-être, la politique la plus profonde qu'ils pussent suivre pour le salut de leur cause : ils ont triomphé en acceptant la mort, mais en refusant le combat. Dans les premiers siècles de notre ère, les martyrs ont fait de même vis-à-vis de l'empire romain, c'est-à-dire de la force la plus gigantesque et la plus brutale qui se pût imaginer, et c'est par ce moyen qu'ils l'ont vaincu ; ils ont suivi à la lettre le précepte de l'Evangile, *beati mites*, et ce précepte de tout point justifié a resplendi comme la révélation d'une vérité politique : *quia possidebunt terram.*

Cependant, que les hommes de guerre se rassurent, ce n'est pas là une politique facile, à laquelle tous les peuples puissent aspirer ; il faut pour y prétendre, et surtout pour y persévérer, un rare mélange de résignation et d'énergie ; il faut joindre au mépris de la mort une vertu plus haute encore, le mépris de la vengeance ; il faut une parfaite unité de sentiments dans tous les cœurs ; toutes les douleurs que la Pologne a traversées semblent presque nécessaires pour former un tel peuple, qui s'avance sans désordre en chantant des hymnes, sous le knout et la fusillade, et nous doutons qu'il y ait un autre homme au monde assez sûr de lui-même et de sa nation pour répondre comme le comte André au prince Gortschakoff lui offrant des armes : *Ce sont là vos armes, ce ne sont pas les nôtres ; vous nous tuerez peut-être, mais nous ne nous battrons point.*

Ce que nous tenions à constater, c'est que ces événements, profondément distincts de ce qu'on nomme aujourd'hui la Révolution, n'ont avec elle aucune communauté de caractère, aucune parenté d'origine ; cette révolution, car c'en est une aussi, est essentiellement chrétienne : elle commence sans chef, sans mot d'ordre, par une manifestation religieuse ; à côté des aigles de la Pologne elle porte la couronne d'épines, emblème du sacrifice ; pour chant de guerre elle ne fait entendre qu'un hymne national, et, si elle a du sang à son berceau, comme toutes les grandes choses, c'est du sang volontairement répandu, librement offert en sacrifice, de ce sang qui ennoblit et qui féconde une cause, et non de celui qui la souille.

Cette révolution parle un langage digne d'elle : l'adresse envoyée à l'empereur Alexandre est connue ; mais les sentiments du peuple polonais sont exprimés bien plus vivement encore dans l'adresse des ouvriers de Varsovie ; nous y lisons ces remarquables paroles :

« Si quelqu'un doit mourir, la mort est égale pour tous ; sans épargner sa personne, il faut aller à la tuerie et montrer au monde ce que nous voulons. C'est pourquoi nous sommes allés en procession et nous avons chanté pour la constitution, et nous le ferons de nouveau quand il faudra : s'il y a des victimes, c'est que cela plaît ainsi au bon Dieu ; et nous sommes prêts, s'il en faut davantage, à tirer au sort qui doit aller au sacrifice, même tendre la gorge au couteau, ou bien expirer sous le knout, etc.

« On nous dit : Savez-vous ce que c'est que la constitution? Nous déclarons que nous le savons comme nos pères nous l'ont appris, comme c'était sous les rois de Pologne : ne pas guerroyer injustement, mais défendre le sien; si un pays veut venir à nous, l'accepter, mais laisser le chemin libre : et encore qu'il y ait une loi juste, qu'elle soit obéie par tous; que la piété règne, ainsi que la probité et l'humanité. Egalement qu'il y ait une armée polonaise, ceci absolument. Et encore nous pensons aussi, lorsqu'il y aura une constitution, avec tout le respect qu'on doit à notre empereur, qu'il faudra se maintenir dans l'union avec Napoléon, sans se préoccuper de l'Autrichien et du Prussien, à cause de leurs vilenies, et parce qu'injustement ils possèdent notre pays. »

III

Il est plus facile de découvrir l'origine d'une révolution que d'en fixer le but et surtout d'en assigner le terme; on ne distingue pas aisément, dans les sentiments d'un peuple qui veut changer de condition, le point où la résignation finit et où l'espoir commence, et surtout on ne le reconnait pas au premier jour. Lui-même, il ignore pendant longtemps lesquelles de ses espérances se formuleront et deviendront des désirs précis, des demandes inflexibles. Ce travail, cependant, offre moins d'obstacle à l'égard de la nation polonaise qu'à l'égard de toute autre. Trois fois depuis quelques mois elle a pris la parole : à Vienne d'abord, à Berlin ensuite, et enfin à Varsovie; et trois fois elle a exprimé les mêmes vœux avec une touchante unanimité.

Les souffrances que la Pologne endure depuis trente ans peuvent se résumer en quatre termes, qui sont énoncés dans l'adresse. Nous allons les parcourir brièvement. Tant de méprises existent à notre époque entre les gouvernants et les gouvernés, qu'on nous permettra d'apporter quelque précision dans un procès de cette nature. Chacun sait d'ailleurs que le gouvernement russe, le plus concentrique de l'univers, a été longtemps le plus mal renseigné et le plus mal obéi. Il était le plus mal renseigné, parce que la vénalité qui existe à tous les étages de l'administration russe faisait subir à la vérité, passant d'intermédiaire en intermédiaire, une transformation proportionnelle à la fortune des intéressés; le plus mal obéi, parce que celui qui ne respecte pas la vérité ne respecte pas davantage la parole du souverain, et ne vend pas l'une plus cher que l'autre. L'empereur Alexandre ne néglige rien pour connaître les demandes et les besoins de ses peuples; il pardonnera donc à la libre parole d'une voix qui vient de l'étranger, non pour incriminer, mais pour éclairer.

Les Polonais demandent l'indépendance de leur Eglise; les souffrances de l'Eglise catholique de Pologne ont été maintes fois racontées, et plus d'une voix éloquente s'est élevée pour les condamner; on peut les définir ainsi : substitution par la force et par la ruse de la foi ortho-

doxe à la foi catholique, persécution religieuse doublée comme aux premiers siècles du christianisme de persécution politique, abjuration commandée au nom du czar comme prince et pontife. Celui qui connaît la Pologne, la profondeur et la vivacité de sa foi, l'unité qui existe chez elle entre le patriotisme et la religion, comprendra que c'est là la plus cruelle de ses douleurs, et que la délivrance de l'Eglise est le premier des vœux qu'elle forme aujourd'hui.

Elle demande, en second lieu, la réforme de l'instruction publique; pour peindre à cet égard la vivacité de ses désirs, il suffit de rappeler que récemment, la nouvelle du remplacement de M. Muchanoff comme directeur de l'instruction publique souleva dans Varsovie une explosion d'enthousiasme. Depuis trente ans, en effet, le système dont M. Muchanoff était le représentant conduisait fatalement le pays à la barbarie. Dans le collége, l'entrée des classes supérieures était interdite aux enfants qui n'étaient pas nobles de naissance. Le latin avait été proscrit et remplacé par l'étude de la langue cyrillique. Les chaires de professeurs étaient occupées par des officiers et des sous-officiers retraités de l'armée russe, et ceux-ci introduisaient dans ces établissements les habitudes des camps, se montraient inflexibles sur la discipline, fort indulgents pour tous les écarts de la jeunesse; plus d'un collége avait son cabaret où les enfants pouvaient passer les heures de la récréation entre les liqueurs fortes et le tabac : or les heures de la récréation sont nombreuses, car les congés d'une année scolaire s'élèvent en Pologne à cent soixante jours — cinq mois sur douze. L'éducation privée elle-même n'était pas un refuge contre cette tyrannie, et nul ne pouvait, sous peine de Sibérie, donner un précepteur à ses enfants sans l'autorisation du ministre. Les conséquences d'un pareil régime sont faciles à prévoir : c'était l'ignorance et la démoralisation du pays. Or, la Pologne a été longtemps un centre brillant de civilisation et de lumière; ses universités ont été célèbres pendant deux cents ans, et ne constituent pas la moindre de ses gloires nationales; jusqu'à la fin du dernier siècle, les actes publics y sont rédigés en latin avec une pureté de langue que n'eût pas désavouée Cicéron, et encore aujourd'hui la science est un des premiers besoins de la nation.

Elle demande en troisième lieu une administration nationale, et, sur ce point encore, ses aspirations sont des plus légitimes. La conquête peut revêtir deux caractères très-différents : ou le peuple conquérant est le plus civilisé, et alors les bienfaits de la civilisation qu'il apporte rendent plus légères à l'opprimé les chaînes de la servitude; des idées, des lois, des institutions nouvelles l'éblouissent et lui font oublier la liberté; ou c'est un peuple barbare qui envahit une terre civilisée, et, après quelques jours d'occupation violente, la supériorité morale reprend la direction; le vainqueur s'adoucit à la voix du vaincu, et ils vivent côte à côte sans trop de souffrance. Mais il n'y eut en Pologne rien de pareil : certes, le vaincu était plus civilisé que le vainqueur, qui, par rapport à lui, pouvait sembler barbare; mais, si le joug avait toute la rudesse de la barbarie, il n'en avait ni l'imprévoyance ni les intermittences, car la main qui le tenait n'était point celle d'un bar-

bare. La barbarie était dans l'instrument, elle était dans les intermédiaires, elle n'était pas au sommet.

Enfin, les Polonais demandent en dernier lieu une législation nationale et qui leur soit propre. Les différences entre le Polonais et le Russe sont nombreuses : différence de religion, différence de mœurs, différence de races, dont l'une est le type le plus pur de la race slave, et dont l'autre est tellement mêlée de sang asiatique, que certains historiens ne reconnaissent aucune parenté entre elle et les nations de l'Occident. Nous ne remonterons pas si loin : qu'il nous suffise de constater qu'un de ces deux peuples s'est formé de lui-même à la civilisation, dans l'épanouissement d'une exubérante liberté; que l'autre, naguère encore idolâtre, ignorant et barbare, reçut en un jour une religion, une langue, une science, une civilisation officielles et toutes faites, des mains de son souverain. On comprend que, de là, découlent des divergences profondes. Nous n'en indiquerons qu'une seule : avant de se séparer, la Société agricole de Varsovie a décrété la transformation du droit de bail des paysans en un droit de propriété, et, contrairement à la défense qui lui en avait été faite par le gouvernement de Saint-Pétersbourg, elle a pris une résolution beaucoup plus libérale que les décrets promulgués par l'empereur Alexandre pour la Russie. Certes, il n'entrait dans ses intentions de jeter aucun blâme sur les mesures adoptées par le gouvernement russe, et elle ne voulait lui donner ni conseils ni exemples, mais elle délibérait sur une situation différente. Le paysan russe reçoit sa part du sol comme il reçoit tout le reste : comme un bienfait qu'on lui donne et qu'on peut lui retirer; nomade encore, il se déplace au gré de ses maitres, et il aime mieux parcourir la terre que la cultiver; le paysan polonais, au contraire, tient au sol qui a porté son berceau; sa terre a toutes ses tendresses : elle représente pour lui son travail et celui de ses pères, sa liberté et celle de ses enfants; elle résume toute son histoire, elle renferme toute sa poésie, et il préférerait mourir plutôt que de la quitter. Ces raisons suffisent à faire entrevoir que, sur ce point, — et pour beaucoup d'autres il en est de même, — la législation qui convient à la Russie ne convient pas à la Pologne, et que ce qui n'est pas possible à Pétersbourg peut l'être à Varsovie.

Telles sont les demandes principales contenues dans l'adresse des Polonais. Déjà tous ces droits leur avaient été reconnus par les traités de Vienne, et pourtant la Pologne ne s'appuie pas exclusivement sur ces traités pour les réclamer. Ce n'est pas en effet le congrès de Vienne qui lui a donné ses droits, il n'a fait que les constater. Elle les tient d'une origine plus ancienne et plus sûre; elle en trouve le principe en elle-même, dans cet ensemble de conditions qui constituent la vie nationale. Que des hommes soient unis par une parenté lointaine et que leurs ancêtres aient puisé la vie à une source commune; qu'ils soient rapprochés par des intérêts transitoires ou par la volonté éphémère d'un conquérant, cela ne suffit point à faire un peuple. Il faut de plus que les générations dont il se compose aient vécu d'une même vie pendant des siècles; qu'elles se soient élevées ensemble de la barbarie

à tous les degrés de la civilisation, qu'elles aient traversé les mêmes périls, partagé les mêmes gloires, enduré les mêmes souffrances, reçu dans le monde et accompli en commun la même mission.

Alors ce contact prolongé les identifie les unes aux autres; il fortifie leur parenté d'origine, ou même il en tient lieu, et par lui se développe une communauté de sentiments, d'idées, de mœurs, de besoins, qui s'exprime par l'unité de langue, de lois et de drapeau. Là est la véritable unité nationale, bien supérieure à l'indépendance politique. Le temps est nécessaire pour la former, il est nécessaire aussi pour la détruire, et elle résiste aux hasards de la guerre comme aux combinaisons des diplomates. Il pourrait arriver, cependant, que cette vie nationale, par l'effet d'une longue oppression savamment combinée, vînt à disparaître, et alors l'indépendance politique serait perdue sans retour; c'est ce malheur que la Pologne a voulu écarter d'elle, c'est contre un tel projet hautement avoué et poursuivi sans tenir compte de ses souffrances qu'elle se lève et proteste aujourd'hui. Les demandes qu'elle formule sont donc l'expression de ses besoins immédiats, et si elle réclame la vie nationale, c'est que sa vie nationale est menacée.

Est-ce à dire que ces demandes soient le dernier terme de ses espérances et qu'elle ne désire rien au delà des traités de Vienne? Ses ennemis eux-mêmes ne lui feraient pas l'injure de le supposer; mais elle a pris une attitude qui ne doit inquiéter personne, et si elle n'a pas fait appel à la force au nom de la foi opprimée, de l'instruction refusée, des lois détruites, il n'est point à craindre qu'elle le fasse au nom de l'indépendance. Elle attend à cet égard le moment marqué par la Providence, pour que cette indépendance lui soit rendue. L'Europe sentira peut-être un jour le besoin d'une unité politique nouvelle pour résoudre les difficultés qui s'élèvent à l'Orient. La Russie, travaillée par les idées libérales, ne tardera point à comprendre qu'en développant sa vie physique, intellectuelle et morale, et en étendant le cercle des activités individuelles qui la composent, elle s'agrandit bien plus qu'en prolongeant ses frontières; d'ailleurs sa mission est de porter la lumière vers l'Orient, et non de menacer l'Occident où la lumière prend naissance. La Providence a toujours placé des nations puissantes aux confins de la barbarie pour la contenir; et malheur à elles si elles font usage de leurs armes pour opprimer les peuples qu'elles ont le devoir de défendre! Cette glorieuse mission, la Pologne l'a jadis remplie avec éclat; portant fièrement le drapeau de la foi catholique, elle a arrêté de son épée les envahissements des barbares et le flot de l'invasion musulmane : ni les hommes ni Dieu n'oublient de tels services, et si les nations qui les rendent perdent un moment leur couronne par l'effet d'un bouleversement politique, le calme ne tarde point à renaître, et ceux mêmes qui ont outragé la justice sont les premiers à donner le signal de la réparation.

ARMAND RAVELET.

UN

EXILÉ ITALIEN[1]

LE COMTE ARRIVABENE

Le succès prodigieux du livre de Silvio Pellico avait mis à la mode les mémoires ou plutôt les factums politiques contre l'Autriche, et l'on composerait une bibliothèque assez considérable avec les élucubrations des *martyrs* italiens qui ont successivement pris la plume entre les années 1830 et 1859, depuis les confessions de notre compatriote Andigane jusqu'aux révélations plus ou moins piquantes de M. Pallavicini. C'est d'un ouvrage, sinon du même genre, au moins écrit sur le même sujet, que nous avons à entretenir les lecteurs de la *Revue*. *Le Memorie d'un esule*, dont la publication est surtout due au zèle intelligent d'un littérateur distingué, M. Stefani, sont l'œuvre d'un esprit sage, d'un philosophe pratique et convaincu, qui dans son récit ne laisse à la passion qu'une place imperceptible, et qui sait concilier un patriotisme ardent avec le respect dû à des adversaires qu'une invincible fatalité réduit malgré eux au rôle de persécuteurs.

Né en 1787, le comte Arrivabene était déjà un homme lors de la création du beau royaume d'Italie, établissement qui a été comme le point de départ des aspirations unitaires dans la péninsule, et dont la chute soudaine a laissé de longs regrets à ces populations généreuses dont l'invasion étrangère rompit l'intime union, pour les rejeter sanglantes aux mains de leurs anciens maîtres. « Tout me plaisait, écrit l'auteur, dans le régime déchu en 1814! Ses lois, son armée, sa monnaie, les hommes et les choses. Le système administratif inauguré par l'Autriche m'inspirait, au contraire, une aversion profonde. »

Après la ruine définitive de l'empire, les esprits, en Italie comme en France, furent entraînés dans le vaste courant libéral qui traversait l'Europe au retour de la paix, et ce fut alors qu'Arrivabene se lia avec les futurs proscrits de 1821 : Confalonieri, Berchet, Ugoni, Porro, Pellico, etc. Un voyage en Suisse, qu'il fit en 1819 en compagnie des deux frères Ugoni, vint fortifier en eux ces instincts libéraux et augmenter leur antipathie pour le joug que la maladresse autrichienne semblait

(1) *Memorie d'un esule*. Torino, Pomba, 1860.

rendre plus humiliant encore, et l'explosion de la révolution espagnole, qui eut dans l'Italie du Nord un immense retentissement, ouvrit les cœurs enthousiastes à d'imprudentes espérances auxquelles le succès momentané de l'insurrection napolitaine ne tarda pas à donner un nouvel aliment.

« Ces événements, écrit l'auteur, redoublaient en moi l'exaltation politique; je soupirais ardemment après un changement en Italie, d'abord parce qu'à mes yeux toute transformation devait être nécessairement un progrès, et puis parce que j'espérais y trouver l'occasion d'agir, de me rendre utile à mes concitoyens d'une manière ou de l'autre. Aucun sacrifice ne m'eût coûté pour atteindre à ce but; c'est ainsi que, visitant à Brescia une école d'enseignement mutuel que mon ami Mompiani venait d'y créer : « Voilà, m'écriai-je soudain, un moyen d'être utile à mon pays et de me distinguer en même temps! » De retour à Mantoue, je me mis immédiatement à l'œuvre. Au bout de deux mois, j'étais parvenu à réunir environ deux cents enfants de tout âge et de toute condition. C'était plutôt un essai d'une nouvelle méthode qu'un enseignement régulier, car beaucoup de mes élèves savaient déjà lire et écrire avant d'entrer dans mon école: plusieurs d'entre eux pourtant étaient complétement dépourvus d'instruction, et ils atteignirent fort vite au niveau de leurs condisciples; aussi étais-je fier de mon succès. Demeurant à la Zaita, campagne située à 6 kilomètres de Mantoue, je me rendais tous les jours à l'école, et ces jours furent les plus heureux de ma vie... Confalonieri et Porro à Milan, Philippe Ugoni à Pontevico, avaient fondé de leur côté des établissements du même genre, et nous avions entamé une correspondance fort active, afin que les progrès accomplis par quelques-uns pussent profiter à tous, et il avait été décidé que chaque instituteur visiterait périodiquement les écoles ouvertes par les confrères sur les divers points de la Lombardie. Nous étions si heureux des succès obtenus déjà dans cette voie d'amélioration pratique, nous étions si absorbés par cette tentative d'enseignement moral, que nous en étions venus à négliger beaucoup la politique : ce fut le gouvernement autrichien qui prit soin de nous y ramener. »

L'enseignement mutuel était en effet aux yeux de l'Autriche une institution révolutionnaire; car, au-dessus des paisibles établissements ouverts par Arrivabene et ses amis, elle croyait voir flotter le drapeau d'un parti. Les nouvelles écoles furent fermées par ordre du vice-roi. Profondément affligé de cette mesure brutale autant qu'injustifiable, éprouvant d'ailleurs le besoin de se distraire, Arrivabene partit pour la Toscane, où les sujets du grand-duc Ferdinand jouissaient, à défaut d'une constitution écrite, d'une grande liberté de fait, sauvegardée par la loyauté intelligente de trois ministres distingués : Frullani, Corsini et Fossombroni. Le libéralisme du patricien lombard se retrempa pendant cette rapide excursion sur une terre privilégiée, mais sans qu'il se départit pour cela de cette sage modération dont il donna bientôt une nouvelle preuve.

« ... Je rentrai à la Zaita vers le milieu du mois de septembre, et presque aussitôt j'y reçus la visite de Porro, qui amenait avec lui ses

deux plus jeunes fils et leur précepteur Pellico. Je gardai quinze jours ces excellents amis : la vivacité juvénile de Porro, le charmant caractère et l'esprit cultivé de Pellico, la gaieté de ses disciples, avaient fait de ma maison un ravissant séjour. Nous faisions de fréquentes excursions dans les villages voisins : je n'en rappellerai qu'une seule. Porro, Confalonieri et Visconti avaient, cette même année 1820, importé en Italie l'usage des bateaux à vapeur. Leur bâtiment devait, en quittant Pavie, suivre le cours du Tessin, entrer dans le Pô et gagner Venise pour revenir par la même voie à son point de départ. Arrivé pourtant au confluent du Mincio, il lui fallait remonter ce fleuve, l'espace de 3 kilomètres, jusqu'à Governolo, pour y déposer les marchandises à destination de Mantoue, où la profondeur insuffisante des eaux ne lui permettait pas d'atteindre. Le premier voyage eut lieu précisément pendant que Porro et sa famille se trouvaient à la Zaita, qui n'est éloignée de Governolo que de 5 kilomètres, et nous nous rendîmes en conséquence à cette station le jour indiqué pour l'arrivée du bateau. Les deux rives étaient bordées d'innombrables spectateurs. Au bout de longues heures d'anxieuse attente, on aperçut dans le lointain une colonne de fumée, et bientôt le bâtiment s'avança au milieu d'un religieux silence; mais, après qu'on l'eut vu arrivant à l'extrémité du village l'effleurer dans sa course rapide et, tournant majestueusement sur lui-même, aller aborder à la plage opposée, un long frémissement parcourut les deux rives, et cette foule immense fit entendre d'enthousiastes clameurs.

« Un jour que Porro se promenait dans le jardin avec ses fils, j'étais resté dans le salon en tête-à-tête avec Pellico, et nous parlions de l'Italie et du moyen de la régénérer. Tout à coup Pellico s'écria : « Arrivabene, pour régénérer l'Italie, il faut des sociétés secrètes, il faut se faire carbonaro. — Ce serait une folie, répliquai-je immédiatement; tu n'ignores pas que la loi condamne les carbonari à la peine de mort. On peut servir l'Italie sans s'affilier à aucune secte. » Les promeneurs rentrèrent en ce moment dans la maison, et notre entretien en resta là. Le 6 octobre, Porro me quittait; le 13, Pellico était arrêté à Milan. »

Après la profession de foi qu'on vient d'entendre, il semble difficile d'admettre qu'Arrivabene ait pu être impliqué dans une conspiration carbonariste; il n'en fut pas moins compromis involontairement par Pellico lui-même, ainsi qu'on le verra plus tard. Mais nous avons à parler d'abord de la part fort indirecte qu'il prit à la révolution piémontaise, qui eut sur sa destinée une si désastreuse influence.

Au mois de février 1821, le comte reçut à Mantoue une lettre de Confalonieri qui l'appelait à Milan pour régler certains détails concernant l'administration du bateau à vapeur dont il a été parlé plus haut. Arrivabene, qui était loin de se douter de la gravité des circonstances, ne se pressa pas de partir, et lorsqu'il vint à Milan, Confalonieri était gravement malade, très-oppressé, et il ne leur fut pas possible d'échanger une seule parole. Le nouvel arrivant sut, du reste, bien vite à quoi s'en tenir.

« Un matin, vers la fin de février, je vois entrer Borsieri : « Prends tes vêtements, me dit-il, et suis-moi. — A quel endroit? — A la campagne de Pecchio, à 3 kilomètres d'ici. Sa calèche nous attend sur la place. »

Je m'habillai à la hâte et nous sortîmes. Lorsque nous fûmes installés dans la voiture, ses deux amis m'apprirent pourquoi nous partions. Il s'agissait des mesures à prendre dans le cas où, le mouvement qui se préparait en Piémont venant à éclater, les Piémontais entreraient à Milan. Je leur fis observer que le siége de la conférence était assez mal choisi : aller à la campagne en été, c'eût été tout simple, mais quitter la ville en hiver, lorsque la terre était couverte de neige, c'était se désigner de gaieté de cœur aux soupçons de la police. Arrivés à la villa de Pecchio, nous fûmes rejoints par Benigno Bossi et le conseiller Carlo Castiglia, et notre conciliabule se composa ainsi de cinq personnes. Une conversation générale s'engagea sur la révolution piémontaise, mais personne ne savait ou du moins personne n'articula rien de précis. On tomba d'accord sur l'opportunité de préparer les cadres d'une garde nationale; on mit en avant quelques noms, ceux des personnes qu'on jugeait les plus propres à former une junte gouvernementale et à occuper les premiers emplois. On proposa de rédiger une proclamation destinée à paraître lors de l'entrée des Piémontais à Milan. Pecchio dit à ce propos : « C'est le nom de Confalonieri qui devrait figurer au bas d'un pareil acte, mais il est malade; consentirais-tu à le remplacer, Arrivabene? » Je m'excusai; non par crainte — rien alors ne m'eût fait reculer — mais parce que mon nom était trop peu connu pour attirer de nombreuses adhésions à la cause nationale. La délibération se prolongea ainsi longuement dans le vide : on but, on mangea, et chacun regagna son logis. »

Quelques jours après, Alexandrie se soulevait et proclamait la constitution d'Espagne; Turin ne tardait pas à l'imiter, et la révolution piémontaise suivait son cours sans qu'aucun des inoffensifs conspirateurs de Milan fît pour l'appuyer la moindre démarche active. Arrivabene seul envoya à Turin un millier de francs pour aider à l'achat de chevaux dont la cavalerie piémontaise avait le plus grand besoin, et le bruit se répandit immédiatement qu'il avait fait passer au delà du Tessin une partie de sa fortune. Le comte ne se faisait aucune illusion sur cette tentative prématurée qui allait compromettre pour dix ans les destinées de l'Italie; aussi, dès ce début de l'insurrection, se retirait-il à Mantoue, puis à sa villa de la Zaita.

Il n'y resta pas longtemps; il était impliqué, à son insu, dans la conspiration carbonariste, et la police, qui ne pouvait baser ses accusations sur aucune preuve solide, tint pourtant à s'assurer de sa personne.

« C'était le dernier vendredi du mois de mai 1821. J'étais à la Zaita avec quelques amis. La chaleur était étouffante, deux heures du matin venaient de sonner, et retiré dans ma chambre, étendu sur un sofa, je sommeillais dans l'obscurité. Ma maison est située à trois cents pas environ de la voie postale qui de Mantoue se dirige sur Modène; cette route est pavée; aussi le bruit des voitures est-il perceptible à de grandes distances. Malgré l'heure avancée de la nuit, il me semblait entendre une rumeur lointaine qui devint bientôt plus distincte; je courus à la fenêtre et j'aperçus deux calèches qui pénétraient dans l'avenue. Je me hâtai de descendre, et au bas de l'escalier je trouvai cinq personnes,

l'une desquelles était en uniforme, l'épée au côté. Je compris immédiatement l'objet de leur mission, ce qui ne m'empêcha pas de les interroger. L'un de ces hommes me répondit : « Nous sommes envoyés par le gouvernement, et nous avons ordre de visiter vos papiers. » Je les menai dans toute la maison, mais ils ne découvrirent aucun papier, car il n'y en avait point. « Maintenant, reprit celui qui avait déjà parlé, il faut que vous nous accompagniez à Mantoue, car nous devons visiter aussi votre maison de la ville. » Je leur proposai de dîner, ce qu'ils n'acceptèrent pas; ils consentirent seulement à prendre quelques rafraîchissements. En somme, je fus charmant pour eux, et soit que je fusse mû par un sentiment exagéré des devoirs de l'hospitalité, soit que par vanité je voulusse me montrer au-dessus de ma mauvaise fortune, j'affectai de ne voir en eux que des hôtes et non les agents de mes persécuteurs. On m'eût dit tout à fait à l'aise; mais, en dépit de mes airs dégagés, j'étais sous le coup d'un douloureux saisissement, et lorsque après quinze ans je reviens sur ces instants d'angoisse, il me passe un frisson par tout le corps. Mes amis, mes domestiques étaient plongés dans une muette consternation; je montai en voiture et nous partîmes pour Mantoue, mes gardiens et moi. Pendant la route, je tâchai d'obtenir quelques éclaircissements de la personne qui était assise à mes côtés, mais il me fut impossible de rien apprendre sur l'issue probable de mon arrestation. La visite de mes papiers fut très-minutieuse : j'étais, du reste, fort rassuré sur le résultat, croyant n'être le détenteur d'aucun papier compromettant. Je le croyais, mais à tort; ce qui à mes yeux n'avait point d'importance parut en avoir beaucoup aux yeux de la police, et j'eus à déplorer la saisie d'une lettre qui causa de vifs désagréments à une personne qui m'était chère. »

Le comte était innocent et la police ne le croyait pas coupable; mais elle avait quelque chance de lui arracher des révélations, et elle l'envoya, entre deux gendarmes, à Venise, où il devait être interrogé. Il passa sous les plombs sa première nuit de captivité; le lendemain à midi, il fut mis en présence de ses juges.

« Le geôlier m'introduisit dans une vaste salle. Quatre personnes s'y trouvaient : trois juges, Salvotti, Tyrolien, un Vicentin et un Autrichien dont j'ai oublié les noms, et le secrétaire Rosmini, Tyrolien lui aussi. La commission était complétée par un président, le comte Gardani, de Mantoue, ancien ami de ma famille, et un autre juge, Tosetti; mais ces derniers ne prenaient point part aux interrogatoires. Salvotti était un fort bel homme, aux yeux noirs, à la chevelure épaisse et brune : élégamment vêtu, il portait un habit noir et des pantalons de soie de la même couleur. Le Vicentin était jeune comme son collègue et de la tournure la plus distinguée. Salvotti semblait diriger l'instruction. Après les questions d'usage sur mon âge, ma patrie, ma profession, il me demanda si j'avais lu les journaux de Naples, et si j'avais eu connaissance de la chanson célèbre alors de Rossetti; il désirait savoir, en outre, le nom des personnes de qui je la tenais ou auxquelles je pouvais l'avoir communiquée. Je répondis avec assurance que je n'avais jamais eu entre les mains de journaux napolitains, bien que j'en eusse lu souvent. Mais

je ne sais par quelle inconcevable faiblesse j'avouai que Porro avait porté à la Zaita la chanson de Rossetti, et que je l'avais lue à Mantoue à quelques personnes. J'eus soin pourtant de mêler au nom de ces dernières celui d'un ami déclaré de l'Autriche, supposant qu'il pourrait faire l'office de paratonnerre. Tous les individus désignés par moi furent appelés plus tard à la police : les uns convinrent du fait, d'autres le nièrent, aucun ne fut inquiété. J'éprouvais en cette circonstance combien il est difficile à un homme véridique de dire *non* lorsqu'il devait répondre *oui*, alors même qu'il est en présence d'ennemis prêts à tirer parti, à son détriment, de ses plus insignifiants aveux. Lorsque je niais avoir connaissance d'un fait qui en réalité m'était parfaitement connu, je pâlissais malgré moi... Salvotti insistait beaucoup pour que j'avouasse avoir envoyé la chanson à Brescia aux Ugoni; mais, comme je ne l'avais pas fait, il me fut possible de le nier sans m'imposer aucune contrainte. L'enseignement mutuel donna lieu également à un débat des plus désagréables : Salvotti voulait à toute force que j'eusse fondé l'école de Mantoue dans le dessein de me concilier l'affection des classes inférieures, sauf à user plus tard de ma popularité dans un but révolutionnaire. Mais j'étais parfaitement innocent sur ce chef, et je résistai sans peine à toutes les attaques. Salvotti me demanda ensuite si j'aimais les constitutions. Oui, répliquai-je, mais alors seulement que le souverain les accorde de son propre mouvement... L'interrogation durait depuis plus de quatre heures, lorsque Salvotti, se levant tout à coup, y mit fin avec ces paroles : *Pellico vous a confié à la Zaita qu'il était affilié au carbonarisme; votre devoir était de le dénoncer au gouvernement : vous ne l'avez pas fait, vous êtes coupable, en conséquence, du délit de non-révélation* (1).

« Ces paroles furent pour moi comme un trait de lumière, et le court entretien que j'avais eu avec Pellico me revint en mémoire. Il était aisé de nier, et, avec plus de calme et d'expérience, je l'eusse fait sans doute; mais en ce moment je n'y songeai même pas; et, transporté d'indignation, je m'écriai : « Eh quoi! dénoncer, trahir un hôte, un ami! S'il est des lois qui m'y obligent, elles sont immorales! On peut me condamner, mais, en semblable occurrence, j'agirai toujours de même. Pellico, d'ailleurs, ne m'a pas dit qu'il était, mais qu'il voulait ou croyait devoir se faire carbonaro; cela est tellement vrai, que je l'ai dissuadé de poursuivre son dessein. A-t-on jamais détourné quelqu'un d'une entreprise déjà arrivée à son terme? Ainsi donc, je suis innocent aux termes mêmes de la loi : elle impose aux sujets de l'empereur l'obligation de dénoncer les trames des carbonari, mais non celle d'informer la police de déclarations en l'air qui ne seront peut-être jamais suivies d'exécution. »

Ce raisonnement était tellement péremptoire, que les inquisiteurs autrichiens ne surent qu'y répondre, et, convaincus de la non-culpabilité du comte, ils l'engagèrent à prendre patience et le renvoyèrent en prison. La situation commençait à devenir plus nette, et, sans le souvenir de ses peccadilles du mois de mars, le prévenu eût été complétement rassuré. Cependant l'agitation morale à laquelle il était en proie depuis plu-

(1) Ce délit était puni de l'emprisonnement perpétuel.

sieurs jours lui causa une fièvre assez forte, dont il fut, du reste, bientôt délivré, grâce à la vigueur de sa constitution. Il entrait à peine en convalescence qu'il lui fallut encore changer de domicile.

« Dans la matinée du vendredi, je vis entrer le geôlier, suivi de trois personnes; l'une d'elles vint à moi et me pria de la suivre. On prend mes bagages, et nous partons. Une gondole me reçoit à quelques pas de là avec mes compagnons, et nous faisons mille détours, au milieu desquels il m'est impossible de me reconnaître. J'avais autrefois visité Venise, mais j'y étais resté peu de temps, et je ne pouvais réussir à m'orienter dans ce labyrinthe de canaux, ni rien conjecturer sur le lieu où l'on voulait me conduire. Nous sortîmes enfin de Venise, et l'individu qui m'avait parlé d'abord m'apprit qu'il était le gardien de la prison de Saint-Michel de Murano, où nous allions aborder. Saint-Michel est une petite île peu éloignée d'une autre plus grande sur laquelle est construit le village de Murano, célèbre par les travaux de ses peintres sur verre. Saint-Michel était un couvent que les Autrichiens ont transformé en prison pour les détenus politiques. En traversant une cour intérieure, j'aperçus deux prisonniers à la fenêtre. L'un d'eux chantait une chanson sur l'Italie et la liberté; l'autre, secouant d'une main convulsive les barreaux de fer de son cachot, s'écria en français : *Quand briserons-nous ces fers!...* »

La chambre où fut installé le comte était petite, malpropre, et les ouvertures en étaient si mal disposées, que le pavé de briques était inondé à la moindre pluie. La vue, d'ailleurs, laissait peu à désirer, et l'on apercevait dans le lointain Murano, les lagunes et les monts de Trévise. Le prisonnier y passa un mois dans une solitude profonde que venait seul troubler le bourdonnement d'innombrables insectes attirés par la nature marécageuse du sol environnant. Au bout de ce temps, les juges voulurent bien se transporter dans l'île et procéder enfin à un second interrogatoire. Cette nouvelle séance ne fut signalée par aucun incident digne de remarque; l'attitude de Salvotti et de ses collègues devenait de plus en plus bienveillante; et, sur la demande d'Arrivabene, ils lui permirent gracieusement de se promener une heure par jour dans un jardin attenant à la prison.

« Ce jardin est vaste. La première fois que j'y entrai, je m'apprêtais à le parcourir dans tous les sens, mais le geôlier modéra mon ardeur en me déclarant qu'il avait l'ordre de se tenir sans cesse à mes côtés et de limiter mes excursions à la portion la plus étroite du jardin. Il se tut sur le motif de cette interdiction, mais je ne tardai pas à la deviner. En circulant dans les allées qu'il m'était défendu d'aborder, j'aurais pu apercevoir les fenêtres d'un cachot, et dans ce cachot il y avait un homme avec lequel je ne devais entretenir aucune communication. Cette courte promenade au grand air me fit beaucoup de bien; j'avais réussi d'ailleurs à conclure avec mon gardien une convention qui m'assurait une apparence de liberté : il restait assis dans un coin du jardin, et je marchais seul, en ayant soin de ne pas dépasser un certain point déterminé à l'avance. La condescendance exceptionnelle dont les juges avaient usé à mon égard contribuait aussi à relever mon courage, et mon cœur s'ouvrait à l'espérance. « S'ils ont cédé si facilement à mes prières, pen-

sais-je, il faut qu'ils soient convaincus de mon innocence et de l'injustice de mon arrestation. » Le juge Tosetti, en effet, m'assura depuis que le président et lui avaient soutenu que la déposition isolée de Pellico, m'eût-elle été contraire, ne suffisait point pour justifier un mandat d'arrêt. Mais la majorité avait été d'un avis opposé, lequel avait prévalu. »

Plein de confiance dans l'avenir, Arrivabene luttait de son mieux contre les ennuis de la captivité. Il avait fait venir de Mantoue quelques-uns de ses livres et passait une partie de ses journées à écrire, dressant le plan de ses futurs ouvrages, et consignant sur le papier les impressions tristes ou joyeuses qu'il ne pouvait communiquer à aucun être vivant. La conversation, ce premier des plaisirs pour les Italiens comme pour les Français, vint bientôt lui apporter une consolation nouvelle. Un jour, Salvotti entra dans sa chambre et lui annonça d'un air gai la prochaine arrivée d'un compagnon de captivité. Le détenu en question ne tarda pas à paraître, et fut installé dans une chambre voisine de celle d'Arrivabene, avec lequel il pouvait communiquer librement : c'était le comte Laderchi, de Faënza, qui avait été, pour ainsi dire, prêté à l'Autriche par le gouvernement romain pour que la commission de Venise pût le confronter avec le professeur Ressi. Interrogé adroitement après son arrestation, Laderchi avait avoué que Ressi était informé de ses projets. Ce dernier, sur la dénonciation de la police romaine, avait été immédiatement emprisonné, et Laderchi ayant été remis entre les mains de l'Autriche, la confrontation avait eu lieu. Laderchi renouvela devant la commission vénitienne ses premières déclarations, et Ressi lui fit alors les plus vifs reproches sur une imprudence qui avait pour ses amis de si tristes conséquences. Le jeune Romagnol était désolé, et son désespoir s'accrut encore lorsqu'il vit le professeur milanais condamné, pour délit de *non-révélation*, à quinze ans de *carcere duro*. L'empereur, lorsqu'il connut les circonstances de l'affaire, voulut user d'indulgence, mais Ressi était mort dans les fers avant d'avoir été informé de cette réparation tardive. Le temps s'écoulait sans que la police se relâchât en rien de ses rigueurs.

« Au mois de juillet je reçus la visite de mon frère François ; le secrétaire Rosmini l'accompagnait. Nous descendîmes tous les quatre dans le jardin, où Laderchi, lui aussi, avait obtenu l'autorisation de se promener... Il causait avec Rosmini, tandis que je marchais à côté de mon frère quelques pas en avant. François me dit alors à demi-voix : « On vient d'arrêter Scalvini. — Pour quel motif? — Pour une lettre trouvée à Mantoue. » On nous observait, et je ne pus en apprendre davantage; mais ce peu de paroles suffit à bannir de mon cœur le calme et la sérénité qu'y avait fait entrer l'espoir d'une prochaine délivrance. Je mis mon esprit à la torture pour découvrir quelle lettre avait pu donner lieu à une mesure aussi violente. Scalvini, lorsqu'il m'écrivait, aimait, il est vrai, à plaisanter sur le gouvernement autrichien, et je lui répondais sur le même ton, mais jamais dans notre correspondance il n'était sérieusement question de politique, et nos confidences étaient assez peu compromettantes pour qu'il nous fût permis de les confier à la poste. A force d'y songer, il me souvint enfin que, dans une lettre datée de 1819, Scalvini me parlait de l'empereur en termes peu respectueux : « Voilà,

me dis-je, la lettre qui a amené son emprisonnement! » J'avais deviné juste. En 1819, l'empereur d'Autriche devait se rendre à Milan, et le gouverneur de la Lombardie avait chargé Monti d'écrire une cantate pour la circonstance. Scalvini et Monti se voyaient souvent : en la personne de Monti, Scalvini honorait le poëte et chérissait l'homme; car si cet écrivain avait de nombreux défauts de caractère, la bonté de son cœur les faisait oublier. Monti, de son côté, appréciait à leur juste valeur l'intelligence et le goût exquis de Scalvini. Ce dernier se rend un jour chez son ami qu'il trouve en proie à une vive émotion et qui lui dit : « Sais-tu que le gouverneur me force à écrire une cantate pour l'arrivée de l'empereur?... Il se moque de moi, il sait bien que je n'aime pas l'empereur. » En dépit de ses répugnances, Monti composa la cantate. Scalvini me parlait de tout cela dans la lettre saisie. Personne autre que moi ne l'avait lue, et si la police n'était pas venue la déterrer dans le tiroir où, couverte de poussière, elle gisait depuis deux ans, elle y serait encore aujourd'hui, ignorée de tous et oubliée de nous deux. Scalvini fut détenu neuf mois dans les prisons de Milan. Au bout de ce temps, le tribunal ayant décidé que les termes de sa lettre n'offraient point un délit d'outrage suffisamment caractérisé, il fut renvoyé à Brescia, sa patrie, et mis en liberté après avoir été réprimandé par le tribunal. »

Pendant que le comte, attristé par ce fâcheux incident, se repaissait de craintes chimériques, tout se préparait pour le rendre à la liberté. A quelques jours de là, Salvotti vint lui-même l'engager à rédiger une supplique pour réclamer son élargissement : le terrible inquisiteur tyrolien semblait s'adoucir chaque jour et lui fit entendre qu'à ses yeux comme à ceux de ses collègues il était innocent : « Nous savons, disait Salvotti, que vous n'êtes point un carbonaro, et *cette commission* n'a plus rien à vous demander. » Ces paroles équivoques donnèrent à penser au prisonnier : il en comprit mieux le sens un an plus tard. Peu de temps après cette entrevue, Arrivabene eut à présenter sa défense devant la commission, qui parut en être satisfaite. Trois mois encore s'écoulèrent. « Au commencement de novembre, un jour que Laderchi et moi nous nous apprêtions à descendre au jardin, le gardien nous pria d'attendre un instant l'arrivée d'un compagnon de chaînes... Immédiatement la porte s'ouvrit, et je vis entrer un beau jeune homme de vingt-cinq ans environ qui se précipita dans les bras de Laderchi... c'était Maroncelli. »

Ce nouvel arrivant, que les mémoires de Silvio Pellico ont rendu célèbre et qu'attendait un si triste avenir, apportait partout avec lui un fond d'inaltérable gaieté, et sa présence fit paraître plus courts au comte Arrivabene ses derniers jours de captivité. Le 10 décembre, on lui annonça qu'il était libre, et il demanda comme une grande faveur la permission de passer vingt-quatre heures encore avec ses compagnons d'infortune, auxquels il fit en partant de touchants adieux. Il ne devait plus revoir Laderchi, et lorsque douze ans plus tard il retrouvait Maroncelli à Paris, le malheureux était mutilé et cruellement transformé par de longues souffrances.

Arrivabene, dès que son élargissement fut connu, devint l'objet des plus sympathiques attentions de la société vénitienne.

« A peine de retour de Saint-Michel de Murano, je trouvai à mon hôtel M. Tordoro, qui venait de la part de la comtesse Albrizzi m'engager à passer la soirée chez elle. Je ne connaissais cette dame que de nom, et son invitation s'adressait uniquement à l'homme qui avait injustement souffert. Je me rendis chez elle et j'y vis nombreuse compagnie. La comtesse me fit l'accueil le plus aimable et le plus empressé... Elle eut la complaisance de me montrer, à la lueur des torches, le buste de la Madeleine qu'elle tenait de Canova, et je la quittai le cœur plein de reconnaissance pour les procédés nobles et délicats dont elle avait usé à mon égard. Le jour suivant je soupai chez la princesse de Gonzague. C'était la femme du prince de ce nom, qui, sans les événements que raconte l'histoire, eût été duc de Mantoue. La princesse s'était réfugiée à Venise en 1796 lors de l'entrée des Français en Italie, et depuis elle s'était établie définitivement dans cette ville. Bien que les Etats qui lui appartenaient en droit fussent occupés par l'empereur François, elle n'en professait pas moins un culte pour l'Autriche et avait en horreur les libéraux de tous les pays, mais surtout les Italiens. Elle frémissait, sans aucun doute, en songeant à ce que les opinions d'un homme accusé de carbonarisme devaient avoir de subversif : la générosité de son cœur l'emporta pourtant, et, ne voyant en moi qu'un compatriote éprouvé par l'infortune, elle me combla de prévenances. Je l'avais peu connue jusqu'à ce jour, et elle put se convaincre, en m'écoutant, qu'un libéral était moins effrayant qu'on ne le lui avait dit.

« La veille de mon départ, je dînai chez le comte Gardani. Son neveu récita, à ma grande surprise, l'ode de Manzoni sur *le cinq mai*; je l'entendais pour la première fois, et, silencieux, je m'abandonnais tout entier au charme de cette belle et noble poésie, lorsque je vis la porte s'ouvrir, et un individu entrant brusquement nous dit sans préambule : « Savez-vous la nouvelle, messieurs? on vient d'arrêter à Milan le comte Confalonieri, le marquis Pallavicini et M. Castiglia. » Ces paroles, qui produisirent peu d'impression sur les personnes qui m'entouraient, m'agitèrent profondément, et j'entrevis à l'horizon de nouveaux orages, qui me paraissaient de plus en plus menaçants à mesure que j'y réfléchissais davantage. »

Le lendemain, Arrivabene quittait Venise, traversait rapidement Vérone et entrait bientôt à Mantoue, où l'accueil chaleureux qu'il reçut de ses compatriotes lui fit un instant oublier ses maux passés et les chagrins à venir. Ce n'était là, en effet, qu'une halte passagère sur le chemin de l'exil.

« J'arrivai à Milan au commencement de janvier 1822, et je voulus sur-le-champ visiter la comtesse Confalonieri. A peine m'aperçut-elle, qu'elle s'écria : « Arrivabene, fuyez l'Italie! » Le conseil était fort sage, tout bienveillant et dicté par l'intérêt que lui inspirait ma situation... Mais je croyais n'être nullement impliqué dans l'affaire de Confalonieri, auquel je n'avais pu même parler par suite de sa maladie; je ne connaissais ni Pallavicini ni Castiglia, et je me pressai peu, en conséquence, de suivre l'avis de la comtesse, ne supposant pas qu'il y eût péril en la demeure. »

Arrivabene ne fut pas moins fêté à Milan qu'il ne l'avait été à Venise

et à Mantoue, et il reçut les compliments d'une foule de personnes distinguées, au nombre desquelles se trouvait Manzoni. Fort sensible à ces démonstrations, il était pourtant en proie à une inquiétude secrète qui troublait toute sa joie. Il fit part de ses craintes à l'un de ses amis que ses opinions rétrogrades mettaient en fréquents rapports avec l'autorité, et le chargea de surveiller la situation et de lui donner avis sans retard de chaque nouvelle arrestation opérée par le gouvernement autrichien. Une entrevue qu'il eut avec son ami Scalvini, récemment élargi comme lui, ne put que le confirmer dans ses appréhensions. Il n'en partit pas moins, au mois d'avril, pour sa chère campagne de la Zaita. Le jour de Pâques, il faisait une courte excursion à Parme, où était son neveu; à son retour à Mantoue, il reçut la fatale nouvelle qu'il redoutait... Mompiani et Borsieri étaient arrêtés.

« Après avoir lu cette lettre, le sang me monta à la tête, mon cœur battit violemment, et je décidai qu'il fallait partir. J'allai au théâtre. Ma loge regorgeait de visiteurs empressés et joyeux, tandis que j'avais la mort dans l'âme, sentant que je n'avais plus le choix qu'entre l'exil et la prison, et que, dans l'hypothèse la plus favorable, j'aurais du moins à subir les épreuves de la pauvreté. Parmi tous ces indifférents, j'avisai enfin un homme sûr; je le pris à l'écart : « Demain, lui dis-je, je serai forcé de fuir. Je n'ai pas d'argent; allons à la recherche de N..., il m'en prêtera. « Mon ami le vit, l'aborda, et lui dit que, voulant conclure dès le lendemain une affaire importante, j'avais besoin, pour le soir même, d'une somme de 18 à 20,000 francs. J'ignore ce qu'il pensa d'une demande aussi inopinée, mais il sortit immédiatement du théâtre et se dirigea vers sa maison, où nous le suivîmes. Il ouvrit son secrétaire et en tira 18,000 francs en or, qu'il me livra contre un reçu où je m'engageais à lui restituer la somme dans l'espace de huit ou dix jours. Il nous quitta ensuite pour retourner au théâtre, tandis que, triste et pensif, je regagnai ma demeure. »

Le comte passa une partie de la nuit à écrire et à brûler des papiers compromettants, et, dès qu'il fit jour, il se procura des chevaux et partit pour Brescia. Arrivé dans cette ville au bout de six heures d'une course désespérée, il entra chez Scalvini. Après avoir échangé quelques paroles et s'être convaincus de plus en plus de l'imminence du péril, ils se décidaient à fuir dès le lendemain, et Camillo Ugoni, leur ami commun, prenait le parti de les accompagner.

« L'aube du 19 avril 1822 n'apparut pas assez vite au gré de mes désirs, mais elle apparut enfin. Les adieux de Scalvini et de sa mère furent touchants, mais fort courts; car ces deux infortunés sentaient que le moindre retard pouvait nous perdre. En sortant de la maison, nous allâmes à la recherche d'une voiture qui pût nous transporter à Concesio, chez Zola, une de nos connaissances. J'aperçois, presque au même instant, une chaise attelée d'un seul cheval qui stationnait devant une porte cochère. Je m'approche du conducteur et je le prie de me louer cette chaise pour trois ou quatre heures. « Impossible, me répond-il. — Mais vous aurez ce que vous demanderez, 20, 30 francs. — Impossible! cette voiture est retenue depuis hier par le maître de la maison. » Il fallait que j'eusse

perdu la tête pour insister autant; cet homme pouvait parler à d'autres personnes de ma proposition, la police pouvait l'apprendre et se mettre sur nos traces. Je trouvai heureusement ailleurs une autre chaise de poste, et à sept heures du matin nous étions réunis chez Zola. Nous nous aperçûmes alors d'un obstacle auquel nous n'avions pas pensé d'abord, c'est que nos passe-ports à l'intérieur ne pouvaient être d'aucun usage hors du royaume. Nous faisons part à Zola de notre embarras. « Ce n'est rien, nous dit-il, en moins de demi-heure j'aurai transformé vos passe-ports à l'intérieur en passe-ports à l'étranger. » C'était un excellent médecin, un savant chimiste, et, de plus, un de ces hommes pleins de ressources qui n'abandonnent une entreprise que lorsque l'impossibilité de la réussite leur est clairement démontrée. Il entre dans son cabinet, prend je ne sais quelle eau, enlève certaines formules, les remplace par d'autres, et nous livre, au bout d'un instant, des passe-ports parfaitement en règle pour la Suisse... A trois heures et demie, nous étions en route... »

Deux jours après, en dépit de la douane et des gendarmes, les proscrits atteignaient heureusement le territoire hospitalier de la Suisse, où Arrivabene comptait d'illustres amis.

« Rossi, Sismondi, Bonstetten prirent le plus vif intérêt à notre situation. Chargé d'années, Bonstetten était jeune d'esprit et de caractère; il aimait beaucoup à plaisanter. Lors de notre premier voyage à Genève, nous lui avions été recommandés, Ugoni et moi, par Mgr de Brême. Lorsqu'en lisant la lettre de ce dernier il apprit qu'Ugoni était de Brescia, il feignit de trembler à sa vue et tâta ses vêtements comme pour s'assurer qu'il ne portait point d'armes cachées; puis il se mit à raconter le fait suivant, dont il prétendait avoir été témoin à Brescia quarante-cinq ans auparavant : « J'étais dans un café et je savourais tranquillement un verre de limonade, lorsque tout à coup je sentis quelqu'un me mettre quelque chose sur l'épaule en disant : *Permettez!* Une seconde après, la détonation d'une arme à feu me faisait tressaillir..... C'était un monsieur qui avait tiré sur un autre, et l'avait tué en se servant de mon épaule comme d'un point d'appui. En 1822, ce fut à mon tour. Lorsqu'il m'eut reçu dans la chambre et que je fus assis, il passa derrière moi, prit ma tête entre ses deux mains, la fit osciller à plusieurs reprises de droite à gauche et de gauche à droite, puis dit avec une gravité comique : *Elle tient encore!* Il semblait deviner l'avenir en me choisissant, de préférence à Scalvini et à Ugoni, pour l'objet de son innocente plaisanterie. »

En 1822, Genève n'était pas un asile bien sûr pour les émigrés politiques. Au bout de quelques jours, la police intima aux trois Italiens l'ordre de quitter le territoire de la république. Une lettre écrite par Sismondi au ministre anglais en Suisse ne put leur assurer la protection de ce diplomate, et ils ne savaient quel parti prendre, lorsque l'intervention du Tyrolien Prati vint les tirer d'embarras. Il les conduisit à Sainte-Croix, petite commune qui, pour certains actes d'administration, ne relevait que d'elle-même. Prati demanda et obtint des passe-ports pour Arrivabene et ses compagnons. Mais ce n'étaient là que de simples *laissez-*

passer qui, à l'étranger, en France notamment, avaient peu de crédit; aussi Arrivabene résolut-il d'aller en contrebande jusqu'à Strasbourg, où il avait des amis à l'aide desquels il espérait régulariser sa situation. Ce projet réussit à merveille, et, le 10 août, il entrait à Paris suivi de Scalvini.

« Les merveilles de cette grande métropole, la nouveauté et la variété des objets qui frappaient ma vue, réussirent d'abord à me distraire de mes ennuis, et me détournèrent même de toute démarche qui eût pu soulever le voile sombre de l'avenir. Mais je ne tardai pas à savoir ce que je craignais si fort d'apprendre. C'était à la fin du mois d'août. J'entrai avec Scalvini dans le cabinet de lecture de Galignani ; il s'arrêta dans la première salle, j'allai dans la seconde, et, prenant la *Gazette de Milan*, j'y lus... l'acte d'accusation du délit de haute trahison, dressé par la commission de Milan, contre moi et huit autres contumaces; l'intimation de comparaître par-devant elle dans le délai de soixante jours, et la menace de voir mes biens confisqués dans le cas où je mettrais le moindre retard à me rendre à l'appel de la justice. Je revins vers Scalvini. Il fut effrayé de ma pâleur et m'en demanda la cause ; je lui offris silencieusement le numéro de la *Gazette de Milan*. »

La situation était grave, et Arrivabene, qui se voyait réduit à l'exil, voulut du moins éviter la confiscation. Il trouva un conseil et un appui dans M. Teste, celui-là même qui devint ministre du roi Louis-Philippe. Cet habile avocat sut profiter adroitement du délai que la loi laissait à son client pour sauvegarder ses biens, et ils eussent été à l'abri de toute recherche si le gouvernement autrichien eût respecté davantage la justice et le droit des gens. Condamné à mort, dépouillé de toutes ses propriétés, le comte se réfugia en Angleterre, puis en Belgique, et lorsque cette dernière contrée eut accompli sa révolution et conquis son indépendance, le patricien mantouan devint son fils adoptif. C'est à Bruxelles qu'il a vécu depuis cette époque; c'est dans cette ville qu'il s'est fait un nom célèbre comme économiste, et il lui eût demandé l'abri de ses derniers jours, si le prince magnanime à qui sont confiées les destinées de l'Italie nouvelle n'avait appelé auprès de lui le noble vieillard pour le faire asseoir au Sénat de Turin à côté de Manzoni et de Gino Capponi.

Pour revenir à ces excellents Mémoires qui, achevés en 1838, n'ont paru que dans ces derniers mois, ils ont à mes yeux le rare avantage de n'être ni un pamphlet ni une élégie. Ecrits de ce style net, ferme et calme qui a été celui de Smith, d'Arthur Young et de Frédéric Bastiat, ils laissent au lecteur une impression charmante, ainsi que le disait Gioberti dans une courte lettre qui servira de résumé et de conclusion à cet article :

« L'écrit d'Arrivabene est divin... Il m'a plu infiniment et je ne lui trouve qu'un seul défaut, celui de s'arrêter trop tôt. Je l'ai lu avec bien du plaisir : le style en est net, clair, naturel et gracieux. L'auteur y fait preuve d'une grande puissance descriptive... J'ai toujours aimé et estimé l'homme et l'auteur dans notre cher Arrivabene; mais je dois déclarer qu'après avoir lu son manuscrit, je l'aime et je l'estime encore davantage. »

AMÉDÉE ROUX.

L'ILE DE CEYLAN (1)

Dans un de nos précédents comptes rendus de la littérature trimestrielle de l'Angleterre, nous avons parlé du magnifique ouvrage publié l'an dernier à Londres par sir J. Emerson Tennent sur l'île de Ceylan (2). D'accord avec toute la presse périodique du Royaume-Uni, nous avons fait ressortir l'importance de ce volumineux travail, et nous avons essayé de donner un aperçu du vaste champ d'études embrassé par l'auteur. Après cette esquisse, nous nous étions réservé d'aborder plus tard les détails : c'est la tâche que nous entreprenons aujourd'hui. Forcé par le cadre de ce recueil de nous restreindre à des limites modestes, nous ne suivrons pas l'auteur dans les treize cents pages dont se composent ses deux volumes; nous exclurons tout d'abord de notre cadre la partie purement historique et archéologique du sujet; nous nous bornerons, sans même avoir égard à l'ordre des matières, à faire un choix dans la riche collection de curiosités de toute espèce que présentent la géographie, l'histoire naturelle et les coutumes de cette belle possession de la Grande-Bretagne.

I

Toute relation de voyage, disait naguère un *reviewer* anglais, demande une introduction géographique. Pour bien comprendre en effet les caractères divers d'un pays, il faut sans cesse avoir présents à l'esprit sa configuration physique et son aspect général. L'île de Ceylan est située dans la mer des Indes, au sud de l'Indoustan, entre 5°,55' et 9°,51' de latitude

(1) Ceylan : *An Account of the Island Physical, Historical and Topographical, with Notices of its Natural History, Antiquities and Productions.* By sir James Emerson Tennent. K. C. S., LL. D., etc. 2 vols in-8°. London, Longman and Co., 1859.

(2) Voir la *Revue Européenne*, n° 21.

nord, et entre 79°,41',40" et 81°,54'50" de longitude est, du méridien de Greenwich. Sa longueur extrême du nord au sud, de Pointe-Pedro ou Palmyra au cap Dondera, est de 445 kilomètres; sa plus grande largeur, de Columbo, sur la rive occidentale, à Sangemankande, sur la côte orientale, est de 221 kilomètres. Sa superficie totale, y compris les îles adjacentes, a 41,418 kilomètres carrés, — à peu près les cinq sixièmes de l'Irlande. L'île entière affecte assez régulièrement la forme d'une poire dont la queue serait dirigée vers le nord. Au centre de la partie la plus large s'élèvent de hautes montagnes couvertes de forêts dans les profondeurs desquelles se cache le vieux royaume de Kandy, dernier et longtemps inexpugnable boulevard de l'indépendance des indigènes. Une ceinture de plaines verdoyantes contourne la base de ces montagnes en descendant jusqu'à la mer sur une étendue qui varie de 13 à 48 kilomètres à l'est, à l'ouest et au sud, pour atteindre jusqu'à 130 kilomètres dans la direction du nord. Columbo est la capitale de ces plaines, comme Kandy du pays montagneux du centre; car Ceylan possède, à vrai dire, deux capitales, l'une d'été, l'autre d'hiver, capitale maritime et capitale intérieure.

Ceylan, de quelque côté qu'on l'aborde, dit sir J. Emerson Tennent, présente aux regards un panorama d'une grâce et d'une grandeur sans rivales dans le monde. Le voyageur qui vient du Bengale laissant derrière lui le delta mélancolique du Gange et la côte torride de Coromandel, et l'Européen encore plein du souvenir des sables brûlants de l'Egypte et des plateaux calcinés de l'Arabie, éprouvent le même éblouissement en voyant s'élever au-dessus des vagues cette île enchanteresse, avec ses hauts sommets couverts de forêts splendides et ses côtes à la végétation luxuriante, au tapis de perpétuelle verdure qui se déroule jusqu'à la mer et s'élance au-devant du flot.

Comme pour ajouter à la magie du paysage, des deux côtés de l'île, mais surtout à Columbo, la mer, pendant la mousson du sud-ouest, prend sur le rivage une teinte pourprée d'autant plus remarquable qu'au lieu d'aller en se dégradant à mesure qu'elle s'éloigne de terre pour se fondre avec la couleur verte naturelle de l'eau, elle se termine brusquement de manière à paraître un collier de rubis jeté au cou de la coquette *Singhala*. Ce phénomène est dû à la présence d'infusoires de la nature de ceux qui ont fait donner au Pacifique le nom de *mer Vermeille*, en face des côtes de Californie.

La population de Ceylan, qui s'est élevée autrefois, dit-on, à cinq ou six millions d'âmes, n'était plus, en 1857, que de 1,697,975 individus, non compris les soldats et les étrangers, évalués approximativement à 30,000.

La majorité des Cingalais se rattachent, par un grand nombre de caractères, aux Hindous de la côte du Malabar; mais Ceylan, comme beaucoup d'autres contrées du globe, conserve les traces de plusieurs couches successives d'habitants. On y retrouve même des restes d'une race n'appartenant à aucune immigration dont l'histoire fasse mention. Cette race, que tout fait supposer aborigène par excellence, comprend les Rodiyas et les Veddahs, misérables déshérités au type inférieur et qui

ne sont pas sans une certaine analogie avec les Cagots et les Caqueux de l'Europe occidentale.

Les Rodiyas ne se rencontrent que dans certains districts du royaume kandien, et leur nombre actuel ne dépasse probablement pas mille ou douze cents individus. La condition des tribus les plus abjectes de l'Inde n'offre rien de plus désolant que l'état d'incroyable dégradation de ces tristes parias. Leur expulsion de la société remonte à une époque si éloignée, que les traditions dans lesquelles on a voulu en rechercher la trace n'offrent partout qu'inexactitude et confusion. Une légende les présente comme « un rameau des Veddahs condamné à une dégradation perpétuelle pour avoir servi à la table d'un roi du pays de la chair humaine en guise de venaison. » Sir J. Emerson croit plutôt voir en eux des descendants d'immigrants de sang Chandala, venus de la côte de l'Inde, race si dégradée que l'eau sur laquelle avait passé leur ombre était tenue pour souillée jusqu'à ce que la lumière du soleil l'eût purifiée de nouveau.

Le langage des Rodiyas, cingalais corrompu, contient des mots inintelligibles pour le reste des habitants de l'île, et qui sembleraient indiquer une origine différente. Ce nom de Rodiya ou *Rodda* signifie littéralement *ordure*. Rien de plus triste que le degré d'abjection de ces malheureux sous les rois kandiens, c'est-à-dire jusqu'à une époque encore très-récente. Toute relation avec les autres castes leur étant interdite, ils ne pouvaient ni « passer un bac, ni tirer de l'eau à un puits, ni entrer dans un village, ni cultiver le sol, ni apprendre un métier. » On ne leur tolérait pour demeure que de chétives cahutes, encore fallait-il que le toit de celles-ci reposât d'un côté directement sur le sol sans jamais pouvoir s'appuyer sur deux murs à la fois comme celui de nos maisons. Ils ne pouvaient vivre que d'aumônes ou des gratifications qu'ils avaient chance de recevoir en éloignant les bêtes féroces du voisinage des lieux habités, ou en enterrant les carcasses des animaux morts, le tout à la condition de ne jamais pénétrer dans un terrain clos, même pour mendier. Il leur était défendu de porter aucune coiffure, et leurs vêtements ne devaient jamais monter au-dessus des hanches ni descendre au-dessous du genou. Se trouvaient-ils surpris en route par la nuit, ils ne pouvaient profiter des abris disposés pour les autres voyageurs, et ils n'avaient d'autre ressource que les cavernes ou quelque hutte abandonnée. Bien qu'appartenant nominalement au culte bouddhiste, l'entrée des temples leur était interdite, et on ne leur permettait de prier qu'à une certaine distance des lieux saints. Enfin leur vie comptait pour si peu de chose que, quand on les trouvait plus nombreux que de besoin et gênants pour la population des villages, on obtenait très-facilement du souverain l'autorisation de les réduire au moyen d'une battue dans laquelle on en tuait un nombre déterminé dans chaque centre d'habitation.

Les Rodiyas ont beaucoup gagné à passer sous le gouvernement britannique, qui ne reconnait pas de distinction de caste; mais leur réhabilitation complète demandera bien du temps encore. « Ils sont redevenus aptes à travailler, dit notre auteur; mais, après des siècles de timidité et de paresse, ils n'ont aucun goût pour le travail. Leurs occupations et

leurs habitudes sont toujours les mêmes, leurs dehors néanmoins semblent un peu moins serviles. Ils rendent un hommage beaucoup plus profond au Kandien de haute caste qu'à celui de caste inférieure, et ils montrent quelque velléité d'éloigner de leurs personnes l'épithète infamante de Rodiyas. Leurs maisons sont mieux bâties; on y trouve un commencement de mobilier. Dans certains districts ils ont acquis des morceaux de terre et possèdent des bestiaux. Ces bestiaux, toutefois, partagent l'infamie de leurs maîtres, et ceux-ci sont obligés de leur suspendre au cou une noix de coco pour les distinguer de ceux des autres habitants. »

Dans la société indigène, le stigmate héréditaire de ces misérables parias est resté ce qu'il était. Leur contact est toujours évité par les Kandiens comme chose impure, et, instinctivement les Rodiyas eux-mêmes contribuent à se maintenir dans leur état de dégradation. « S'ils ont un fardeau à porter, au lieu de le répartir aux deux extrémités du *pingo* (espèce de joug), comme font les autres indigènes, ils continuent à le mettre tout entier à un seul bout. Ce n'est qu'à genoux et les mains levées qu'ils adressent encore la parole à un individu de la caste la plus humble, et, à l'approche d'un voyageur, ils jettent de grands cris pour l'avertir de s'arrêter jusqu'à ce qu'ils se soient éloignés de la route pour lui permettre de poursuivre sans risquer de passer trop près d'eux. » Les instincts animaux de ce peuple font un digne pendant à son avilissement moral. Les Rodiyas sont d'une malpropreté repoussante, et rien ne décourage leur appétit omnivore; rebuts de cuisine, viandes décomposées, charognes en putréfaction, tout leur est bon pour le satisfaire. A l'occasion, les hommes trouvent à s'employer aux travaux des routes et sur les plantations de café; mais généralement on les traite comme des ilotes, et on les fuit comme des voleurs de profession. Quant aux femmes, elles font métier de bateleuses et de danseuses dans les fêtes, et leur mauvais renom est proverbial.

Quoi qu'il en soit de la dégradation de ces malheureux, l'ordre moral a encore, il paraît, un degré inférieur, puisqu'il existe à Ceylan deux autres catégories de parias en horreur même aux Rodiyas. Les Ambetteyos ou barbiers et les Hanomoregos ou fabricants de boites à bétel, d'Ouvah, sont regardés comme des êtres tellement vils qu'aucune créature humaine ne consentirait à toucher à du riz cuit dans leurs maisons, et que, quand il se fait quelque festin parmi eux, les Rodiyas attachent leurs chiens pour les empêcher d'aller manger leurs restes.

Les Veddahs sont plus nombreux que les Rodiyas. Le pays qu'ils occupent est situé dans la partie sud-orientale de l'île, et s'étend du pied des monts Boudoulla et Ouvah jusqu'à la mer, sur un parcours d'environ 140 kilomètres, avec une largeur de moitié. Ces infortunés, bannis de la famille humaine, sont les restes des Yakkos, habitants aborigènes de Ceylan, qui, après la conquête de l'île par les hordes de Wijayo, se retirèrent devant les envahisseurs, et gagnèrent les solitudes de l'est et du midi, qu'ils ne quittèrent plus, et dans lesquelles, au contraire, ils s'enfoncèrent chaque jour davantage pour éviter le contact de la civilisation. Là, pendant plus de deux mille ans, ce singulier peuple a vécu sans presque rien changer à ses coutumes ni à son langage, et il est encore aujourd'hui

exactement tel que le *Mahawanso* (1) représente l'indigène cingalais à l'arrivée des conquérants du Bengale.

L'épithète de *sauvages* ne saurait s'appliquer à des gens aussi inoffensifs. Les modernes Veddahs vivent principalement de chasse, et se servent de l'arc. On les divise en *Veddahs de rochers* et *Veddahs de village*. Ceux-ci sont quelque peu supérieurs aux premiers; ils habitent des huttes d'écorce et de boue, et cultivent quelques espèces grossières de grains dans le voisinage des établissements européens de la côte orientale. Les *Veddahs de rochers* restent obstinément cachés dans les forêts, où ils n'ont d'autre demeure que les cavernes et quelquefois les branches des arbres, dans lesquelles ils se construisent de rudes abris. Peu délicats dans le choix de leur nourriture, quand leur gibier ordinaire ou les racines leur font défaut, aucune espèce de charogne et de vermine ne répugne à leur palais : mais, chose bizarre et inexpliquée, ils s'abstiennent scrupuleusement de la chair de l'ours, de l'éléphant et du buffle, qu'ils pourraient cependant se procurer en abondance. Ils font sécher au soleil la chair du daim et d'autres animaux qu'ils abattent à la chasse, et ils l'emmagasinent dans des troncs creux dont ils rebouchent les ouvertures avec de la glaise. Leurs mets préférés sont la chair de l'igname et le singe rôti. Ils cuisent d'ailleurs leurs aliments.

Les *Veddahs de rochers* sont ordinairement groupés par petits clans ou familles, et chaque famille s'attribue un territoire de chasse que respectent les autres. La chair de daim séchée, le miel et les dents d'éléphant, leur servent de monnaie courante pour se procurer les hachettes, les têtes de flèche, les vêtements et autres objets dont ils ont besoin. Ces échanges se font par l'intermédiaire de marchands arabes, sur la frontière des districts inhabités. En pareil cas, les Veddahs ne se montrent point; ils déposent la nuit les articles dont ils veulent se défaire, et indiquent, par certains signes de convention, ceux qu'ils désirent en retour. Ceux-ci leur sont apportés le lendemain au lieu désigné, et disparaissent la nuit suivante. Une circonstance qui prouve leur répugnance à entrer en relation avec des étrangers, c'est que leur langage, limité du reste à un très-petit nombre de mots, est un dialecte cingalais, sans aucun mélange de sanscrit ni de pali. Ils n'ont aucune idée de la Divinité, ni temples, ni idoles, ni prières, ni aucun instinct d'un culte quelconque, pourrait-on dire, n'étaient certaines danses ayant pour but de détourner la foudre et de guérir les maladies. Enfin ils n'enterrent pas même leurs morts, ils se contentent de les traîner dans le jungle et de les couvrir de feuilles

(1) Le *Mahawanso*, le plus renommé des livres cingalais, est une chronique en vers palis contenant une histoire dynastique de l'île durant vingt-trois siècles, de l'an 543 avant Jésus-Christ à l'an 1758 de notre ère. « Le titre de *Mahawanso*, qui signifie littéralement *Généalogie de la grande* [dynastie], n'appartient, à proprement parler, qu'à la première section de l'ouvrage, laquelle s'étend de l'an 543 avant Jésus-Christ à l'an 301 de Jésus-Christ, et contient l'histoire des premiers rois, de Wijayo à Mahasen, avec qui finit la *grande dynastie*. L'auteur de cette portion est Mahanamo, oncle du roi Dhatu Sena, sous le règne duquel elle fut compilée, pendant les années 459 à 477, des annales écrites dans la langue de l'île, et existant alors à Anarajapoura. » (Emerson Tennent. v. 1, p. 335.) Les successeurs de Mahasen firent continuer cette chronique.

et de broussailles. Ils n'ont aucune notion du temps ni de la distance, et ne possèdent pas de nom pour exprimer les heures, les jours ou les années; on assure même qu'ils ne savent pas compter sur leurs doigts au delà du nombre cinq.

Chose singulière et qui montre bien tout ce qu'il y a de contradiction dans l'organisation des sociétés indiennes, cette race avilie des Veddahs est cependant regardée par les Cingalais comme ayant une extraction des plus honorables, et est reconnue par eux comme appartenant à l'une des plus hautes castes. « Cette croyance, dit sir J. Emerson, a sa source dans une légende qui raconte qu'un Veddah poursuivi par une bête féroce se réfugia sur un arbre où il passa la nuit à jeter des fleurs sur son ennemi pour l'éloigner. Or, le matin, au lieu d'une bête féroce, que vit-il au pied de l'arbre? Une idole qui lui annonça que, comme il avait passé la nuit à lui rendre hommage et à lui jeter des fleurs, la race des Veddahs prendrait désormais la première place dans la caste des Vellales ou cultivateurs, la plus élevée de toutes. Cette histoire fait sourire les Veddahs, et ils déclarent n'en rien connaître; toujours est-il qu'ils ne toucheraient point d'un mets préparé par un Kandien de caste inférieure. »

A Bentienn, sir J. Emerson eut l'occasion de voir une réunion d'une soixantaine de Veddahs. « C'était un triste spectacle, dit-il, que celui de ces misérables êtres aux formes athlétiques mais laides, aux têtes énormes, aux membres mal tournés. Leurs cheveux noirs et leurs barbes incultes leur descendaient à la ceinture. Ils se tenaient debout, le front penché vers la terre, et leurs regards, pleins de mobilité, exprimaient l'inquiétude et la crainte. Ils portaient autour des reins une espèce de chiffon incroyablement sale. Chacun d'eux avait une hachette passée dans la ceinture, un arc grossier long de six pieds, une poignée de flèches massives empennées de plumes de paon et munies d'une pointe de fer non barbelée de six à sept pouces de longueur. Sur notre demande, ils tirèrent dans une cible, mais sans faire preuve de beaucoup d'adresse. A peine touchaient-ils le point central une fois sur trois. La vérité est que les Veddahs ne sont pas d'habiles tireurs d'arc, et qu'ils prennent leur gibier plutôt par surprise. Si l'animal n'est que blessé, ils s'attachent à ses pas jusqu'à ce qu'il tombe épuisé ou qu'une occasion se présente pour le tirer de nouveau. Ainsi, lorsqu'il s'agit de l'éléphant, ils lui logent dans la substance spongieuse de la plante du pied une flèche qui, d'ordinaire, s'y brise. La partie du trait restée dans la blessure l'envenime, et l'énorme bête, vaincue par la douleur, finit par devenir leur proie. Après l'exercice de l'arc vint celui de la danse. Ils commencèrent à battre des pieds, sur la cadence d'un chant plaintif, et à secouer leurs longues chevelures de manière à s'en couvrir toute la partie supérieure du corps; puis, s'animant petit à petit, ils poussèrent des cris aigus, firent des séries de sauts et se cramponnèrent au cou les uns des autres. La danse, nous fut-il dit, dégénère ordinairement en une espèce d'accès de frénésie après lequel ils tombent sur le sol épuisés et pantelants. Mais l'ensemble du spectacle était si hideux, si avilissant pour la nature humaine, que nous supprimâmes le dénoûment et congédiâmes les acteurs avec quelques pièces de monnaie. Ils reçurent notre présent sans aucune apparence d'émotion, et

coururent s'enfoncer dans le jungle. Quelques-uns d'entre eux revinrent un peu plus tard se mettre à nos ordres en qualité de coolies pour porter notre léger bagage jusqu'à Batticola. »

Sur sa route, le voyageur rencontra plusieurs fois des groupes errants de Veddahs; mais tous présentaient les mêmes caractères de misère et de dégradation — des bouches en saillie sur la face, des dents proéminentes, des nez aplatis, des corps rabougris et les autres signes de la dégradation physique, conséquence ordinaire de l'ignorance et de la faim. « Les enfants, dit-il, étaient des objets dégoûtants, entièrement nus, avec des membres mal formés, des têtes énormes et des poitrines saillantes; — les femmes, qui semblaient ne se montrer qu'à regret, étaient les spécimens les plus repoussants de l'espèce humaine qu'il me soit jamais arrivé de voir dans aucun pays. »

L'état de ces misérables tribus a, depuis quelques années, attiré l'attention du gouvernement local; les mesures qu'on a prises pour les tirer de leur barbarie native n'ont pas été sans quelque succès, et promettent pour l'avenir.

Les principaux éléments de la population de Ceylan se composent de Cingalais proprement dits, de Parsis, qui sont exclusivement marchands, d'Arabes ou Maures (ils font le commerce de détail), de Malais, de Tamils ou Malabars, de Cafres amenés d'Afrique par les Portugais et les Anglais, et de métis portugais, hollandais et anglais.

Parmi les Cingalais purs, la caste continue d'exercer une influence funeste sur la prospérité morale et matérielle de la nation. Importation des conquérants brahmaniques, l'esprit de castes était inconnu des aborigènes de l'île; mais, bien que condamné par les préceptes de Bouddha, les distinctions de rang qu'il conférait furent un attrait si puissant que, en dépit des injonctions du culte indigène et des efforts de tous les gouvernements européens qui se sont succédé, ce système s'est implanté dans les mœurs au point de résister à toute espèce de modification.

Avant l'introduction du bouddhisme par Mahindo, trois siècles avant Jésus-Christ, le culte de l'Esprit du mal était la religion à peu près générale de Ceylan. Ses pratiques ont laissé dans l'esprit des indigènes des traces profondes qui persistent encore. Ce culte, remarque M. J. Emerson, semble être partout la première conception religieuse de l'homme à l'état sauvage. « Peut-être naît-il dans son cerveau du spectacle des actions cruelles, de la souffrance, de la mort, des phénomènes de la nature qui sèment autour de lui la terreur, tels que les orages, les volcans, les inondations, les tremblements de terre. Le désir de se concilier les puissances qui infligent de telles calamités semble précéder, quand il ne le supplante pas entièrement, le besoin d'adorer l'influence bienfaisante à laquelle appartiennent la création, la conservation, et le don de répandre le bonheur sur l'humanité. » Les prêtres bouddhistes concourent à la persistance du culte du démon, par cela même que leurs efforts sont impuissants à le supprimer, et les Cingalais les plus orthodoxes, tout en le regardant comme une infraction aux règles de la vraie foi, ne laissent pas d'y revenir dans toutes les circonstances de leur vie.

Indépendamment des esprits malfaisants, ou *yakkus*, qui sont les auteurs du mal en général, les Cingalais assignent à chaque forme particulière de maladie un démon spécial, ou *sanne*, qu'ils croient indispensable d'invoquer pour obtenir la guérison. Il existe encore une autre catégorie de démons qui se font un malin plaisir de toutes les misères humaines, et qu'il n'est pas moins utile, par conséquent, de se concilier. De là l'obligation de recourir à chaque instant au service des *kattadias*, ou prêtres du diable, et aux danseurs leurs acolytes. C'est surtout dans les cas de maladies graves et de danger imminent, dit sir J. Emerson, qu'on fait fond sur l'assistance des danseurs du diable. Un autel décoré de guirlandes est dressé à côté du malade, et sur cet autel est placé un animal — un coq le plus souvent — destiné à être sacrifié pour l'obtention de la guérison désirée. On fait toucher au moribond et vouer à l'esprit infernal les fleurs sauvages, le riz et la chair préparés d'avance comme offrandes à faire au coucher du soleil, à minuit et le matin, et dans les intervalles les danseurs accomplissent leurs cérémonies magiques, déguisés de façon à représenter le démon, qu'ils personnifient, et qui est considéré comme l'auteur direct des souffrances du patient. Au plus fort de ces orgies, le kattadia ayant simulé l'accès de l'inspiration, est consulté par les amis du malade, et déclare la nature du mal en même temps que les chances probables de guérison ou de mort. A l'aube, l'exorcisme se termine par des chants, ayant pour objet de disperser les démons attirés par la cérémonie; puis les danseurs du diable se retirent en emportant les offrandes et en entonnant le cantique final « pour que le sacrifice soit agréé, et que la vie du malade soit prolongée. »

Toutes les classes de la société croient fermement à ces superstitions, qui présentent une singulière anomalie avec le culte de Bouddha, dont l'expression suprême est la perfection de la sagesse et la bonté absolue. C'est là un des obstacles les plus sérieux que puisse rencontrer l'influence du christianisme. Les missionnaires portugais, par exemple, avaient beau faire des conversions, jamais, de leur aveu, ils ne parvinrent à détacher les convertis de leur ancienne démonologie.

A côté des danseurs du diable et autres sorciers de profession, il n'est pas hors de propos de mentionner les hauts faits des jongleurs, race aussi commune et aussi habile à Ceylan que sur le continent indien. Par ces temps de pantagruélisme où le succès, chez nous, est aux bateleurs, où la gloire est aux clowns, où le trapèze de Léotard fait merveille, où Blondin triomphe sur la corde roide, les badauds des deux mondes trouveraient peut-être encore des émotions neuves au spectacle des exercices de force et d'adresse des Cingalais. Dans un petit village des montagnes du centre, sir J. Emerson eut un jour l'occasion d'assister à une représentation en plein vent donnée par un de ces *artistes*.

« Il ouvrit la séance, dit-il, en grimpant à une longue perche que traversait, à six pieds de terre environ, une barre horizontale. Une fois debout sur cette espèce de croix, il parcourut sur la route une assez grande distance, au moyen de bonds prodigieux; puis, revenant de la

même manière vers le public, il commença, sans quitter sa position, la série de ses exercices. Ceux-ci consistaient en escamotages et tours de mains de toute espèce : cailloux attrapés au vol et qui disparaissaient comme autant d'oiseaux dès qu'il ouvrait les doigts; œufs brisés d'où s'échappaient de petits serpents; boules de cuivre tenues en perpétuel mouvement au moyen de coups frappés des mains et des coudes, etc., etc. Puis, vinrent des tours plus compliqués. Ainsi, balançant sur son nez un petit bâton surmonté d'une coupe renversée des bords de laquelle douze balles perforées pendaient par des fils de soie, il prit entre ses dents douze petites baguettes d'ivoire, et, par le seul mouvement des lèvres et de la langue, il arriva à introduire successivement chaque baguette dans chacune des douze balles, et à chasser le support central devenu dès lors inutile. Pour ce tour comme pour une infinité d'autres, le jongleur *ne cessa pas un seul instant de garder l'équilibre sur sa perche*. Il prit ensuite une boule de granit de 6 ou 7 pouces de diamètre et du poids de 14 ou 15 livres, et, debout, les bras étendus horizontalement, il la fit rouler, à plusieurs reprises, du poignet gauche au poignet droit, et *vice versâ*, en lui faisant suivre les bras et les épaules, mais sans autre mouvement apparent de son individu qu'un vigoureux effort des muscles du dos. Enfin, saisissant cette même boule des deux mains, il la jeta à une hauteur de 20 pieds, et, la regardant retomber jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'à quelques pouces de son crâne, il pencha la tête en avant et reçut la boule entre les deux épaules, sans la laisser choir à terre. Après avoir renouvelé plusieurs fois de suite ce jeu dangereux, il exécuta une nouvelle promenade juché sur sa perche, et termina sa représentation au milieu des sourires approbateurs de l'assistance. »

Parmi les usages sociaux les plus faits pour étonner l'Européen à Ceylan, la polyandrie vient en première ligne. Cette révoltante pratique, comme l'appelle avec raison sir J. Emerson, prévaut dans tout l'intérieur de l'île, principalement parmi les classes aisées. Il n'est pas rare qu'une femme ait trois ou quatre maris, quelquefois même six ou huit. En règle générale, les maris sont membres de la même famille, frères le plus ordinairement. Cette coutume était universelle autrefois chez les Cingalais; mais l'influence des Portugais et des Hollandais l'a fait disparaître des provinces de la côte. Les indigènes la font remonter à l'époque féodale. Le service obligatoire, pendant un temps déterminé, auprès du roi et des seigneurs eût fini, disent-ils, par amener la ruine des gens contraints de s'éloigner de leur province et d'abandonner leurs terres, sans l'expédient adopté par eux d'identifier à leurs intérêts leurs parents les plus proches, en leur attribuant la copropriété de leurs femmes et de leurs fortunes. Plus tard, on donna pour excuse à la polyandrie qu'elle avait l'avantage d'empêcher la division trop grande de la propriété, les enfants nés de ces mariages héritant de tous les maris de leur mère, quelque nombreux qu'ils fussent. Suivant sir J. Emerson, la polyandrie date de beaucoup plus haut que le système féodal. Commune à presque toutes les races du continent indien, elle était en vigueur à Ceylan bien avant l'invasion de Wijayo. Elle a existé, de temps immémorial, dans la vallée de Kach-

mir, au Thibet et dans les monts Sivalik, et on la retrouve sur une foule d'autres points de l'Asie (1).

« Bien que la polyandrie soit réprouvée dans le *Rajavali* et le *Mahawanso*, dit sir J. Emerson, les prêtres bouddhistes n'ont jamais essayé de la combattre à Ceylan. Il ne s'attache aucune infamie à ces unions, et les enfants qui en naissent sont considérés comme aussi légitimes que ceux qui naissent du mariage ordinaire. Les tribunaux britanniques, obligés de protéger les droits de descendance et d'hérédité, tels que les règlent les coutumes locales des Kandiens, ont été jusqu'ici contraints de reconnaître son existence; mais, dans ces derniers temps, il a été présenté une loi grâce à laquelle on espère (les Kandiens les plus éclairés aidant) que pareille honte cessera de déshonorer une possession de la couronne d'Angleterre. »

Peut-être y a-t-il une certaine relation entre la coutume de la polyandrie et cette autre, répandue surtout dans l'est de l'île, qui donne aux neveux, enfants d'une sœur, la succession, à l'exclusion des fils du défunt. Cette anomalie s'observe dans diverses parties de l'Inde, dans le Sylhet, le Kachar, le Kanara et parmi les Nairs du Dekkan méridional. On la trouve aussi chez certaines tribus de l'Afrique et de l'Amérique du Nord, les Hurons et les Natchez entre autres.

Dans le catalogue des superstitions indigènes, la vénération qu'inspire le pic d'Adam est une des premières en date. Elle se perd, à vrai dire, dans la nuit des temps. Ce haut sommet solitaire, qui, comme un géant, semble commander à tous les monts d'alentour, était certes bien fait pour inspirer un sentiment de respect religieux aux premiers hommes qui le contemplèrent. Plus tard, l'intérêt se concentra sur un seul point destiné à commémorer le souvenir d'un personnage identifié avec la foi du pays. C'est ainsi que la dépression qu'on remarque sur le dernier rocher qui couronne le pic a été regardée comme l'empreinte du pied de Siva par les brahmines, comme celle du pied de Bouddha par les bouddhistes, de Foë par les Chinois, de Jeû par les gnostiques, et d'Adam par les mahométans, tandis que les Portugais y ont vu, les uns l'empreinte du pied de saint Thomas, les autres celle du pied de l'eunuque de Candace, cette reine d'Ethiopie dont parlent les *Actes des Apôtres*. Quoi qu'il en soit, les bouddhistes se sont de fait constitués aujourd'hui les gardiens de l'empreinte sacrée ou *sri-pada*, comme l'appellent leurs annales, circonstance qui, d'ailleurs, n'entrave en aucune façon les pieux hommages des sectateurs des autres croyances.

« La route qu'on suit pour se rendre à la montagne en venant de la côte occidentale de l'île, dit sir J. Emerson, est généralement la route de terre de Columbo à Ratnapoura, et de là au pic par les chemins du jungle. Au retour, les visiteurs descendent d'ordinaire le Kaluganga en bateau jus-

(1) La polyandrie existait, paraît-il, dans la Bretagne ancienne, à l'époque de l'invasion de César. « Les Bretons, dit le conquérant romain (*De Bello gallico*, lib. V, cap. XIV), uxores habent deni duodenique inter se communes, *et maxime fratres cum fratribus, et parentes cum liberis*. Sed si qui sunt ex his nati, eorum habentur liberi a quibus primum virgines quæque ductæ sunt. »

qu'à Caltura. La distance de la mer au sommet est d'environ 65 milles, dont les deux tiers se font à travers les basses terres de la côte, au milieu de rizières, de bois de cocotiers et de villages entourés de jardins. Au sortir de Ratnapoura, commence, par des sentiers de mule, l'ascension du labyrinthe de collines qui étreignent la base de la Montagne sacrée. Ces collines forment ce qu'on appelle le « désert du Pic, » et sont couvertes de forêts hantées par des éléphants, des sangliers et des léopards. Là, le sentier se déroule sous une voûte de feuillage qui ne laisse aucun accès aux rayons du soleil; puis on côtoie des cours d'eau mugissants, et l'on suit le lit resserré de ravins profonds éclairés seulement par une étroite bande de ciel, après quoi l'on escalade des hauteurs d'où l'œil embrasse les plus splendides panoramas...

« La piété a construit des abris et des maisons de repos pour les voyageurs sur divers points de cette fatigante route, et des temples, élevés dans des sites solitaires, invitent les pèlerins à la prière et au recueillement. Dans un de ces édifices, à Palabaddula, on conserve un modèle en bronze de l'espèce de châsse d'or qui abritait autrefois l'empreinte sacrée et que, suivant le dire de Valentyn, plusieurs Hollandais eurent le loisir d'admirer en 1654, mais qui a disparu depuis longtemps.

« Les pentes deviennent si rapides, qu'entre Gillemale et le pic, on s'élève à plus de 7,000 pieds, sur une distance de moins de 9 milles... Pendant la plus grande partie de cette ascension, le sommet de la montagne, but de tant d'efforts, est rarement visible, caché qu'il est par les rocs qui surplombent le chemin. Une fois cependant qu'on a atteint l'étroit petit plateau de Diebetne et sa maison en ruine, le cône se présente aux regards dans toute sa sublime majesté; mais les 3 milles qui vous en séparent offrent une montée si roide que les Cingalais lui ont, non sans justesse, donné le nom d'*aukanagaou*, littéralement « la lieue du ciel. » Après avoir franchi un ravin et s'être frayé un chemin à travers un énorme amas de rochers roulés que des eaux courantes lavent perpétuellement, la montée recommence par des rampes abruptes composées d'escaliers pratiqués dans le tuf et la pierre. Un peu plus haut, la végétation cesse tout à coup. A partir de la base du cône gigantesque qui surmonte le pic, l'ascension se fait à l'aide de chaînes de fer solidement rivées dans le roc vif, et dont l'installation date d'une haute antiquité. Pendant cette dernière escalade, l'œil plonge à droite et à gauche dans un abîme d'une incommensurable profondeur, et si vertigineuse est l'élévation que les guides vous engagent à ne point vous arrêter, de peur qu'un coup de vent soudain ne vous balaye dans l'effroyable vide ouvert au-dessous de vous. Une échelle de fer appliquée contre un rocher perpendiculaire de plus de 40 pieds de hauteur amène enfin le pèlerin sur l'étroite terrasse qui termine la montagne. C'est là que, sur un bloc de gneiss et de horn-blende, abritée par une toiture en forme de pagode soutenue par de minces colonnettes à jour sur toutes les faces, on découvre la fameuse empreinte du pied sacré.

« Cet objet de vénération est une dépression naturelle du roc, artificiellement élargie et reproduisant grossièrement le contour d'un pied cinq ou six fois grand comme nature et large en proportion. Certes, il

faut un fanatisme bien aveugle pour prendre cette empreinte pour la trace du pas d'un homme ou d'un dieu. Le culte qu'on lui adresse consiste principalement en offrandes de fleurs de rhododendron présentées avec force génuflexions, invocations et cris de *saadoo!* « ainsi soit-il. »

« Pour terminer la cérémonie, on frappe sur une cloche extrêmement ancienne, attenante à la pagode, et l'on va boire à la source sacrée qui coule à quelques pieds plus bas.

« Le panorama qui, du sommet du pic d'Adam, s'offre aux yeux émerveillés du voyageur n'a peut-être pas en grandiose son pendant dans le monde ; aucune autre montagne, même celles qui sont bien plus élevées, ne laisse le regard embrasser aussi librement une pareille étendue de terre et de mer. Au nord et à l'est, l'œil plane sur la zone de hautes collines qui entourent le royaume de Kandy, tandis que, du côté de l'ouest, la vue s'étend au loin sur des plaines onduleuses coupées par des rivières comme par autant de fils d'argent, et que, dans les vapeurs empourprées de l'extrême horizon, le reflet étincelant du soleil sur les vagues découpe la ligne de l'océan indien. »

II

Un pays où la neige est inconnue, où l'hiver n'existe pas, où les arbres sont toujours en pleine verdure, où les forêts regorgent de fleurs et de fruits, où le sol est d'une fertilité merveilleuse, où, malgré une température moyenne annuelle de 25° centigrades, l'atmosphère est constamment rafraichie par une douce brise de mer ; un pays, disons-nous, aussi heureusement doué, semblerait devoir être un véritable paradis terrestre. Trompeuse apparence, leurre d'un instant. Cette incomparable fécondité dans la nature végétale a son pendant dans la nature animée, et l'ensemble formidable que celle-ci présente vous oblige à une lutte continuelle. Si les dangers que vous font courir la présence des grands carnivores, ours, léopards, panthères, etc., ou de reptiles redoutables tels que le cobra et le crocodile, ne sont pas plus grands que dans les autres pays tropicaux, l'eau, la terre, le jungle, le rocher, l'air que vous respirez, la maison que vous habitez, sont infestés de myriades d'êtres vivants, tous plus ou moins acharnés après votre personne, et avec lesquels il n'est pas de trêve possible.

Un des ennemis les plus insupportables que rencontre le voyageur en rase campagne, c'est la sangsue terrestre. Les plaines sont trop chaudes et trop sèches pour ces annélides, mais les vallées des districts montagneux, qu'arrosent des pluies fréquentes, en sont pour ainsi dire couvertes. Ces sangsues se tiennent exclusivement sur le sol ; elles ne fréquentent ni les marais, ni les cours d'eau. Elles sont moins grandes que la sangsue médicinale ; elles n'ont guère plus d'un pouce de longueur et ne sont pas plus grosses qu'une aiguille à tricoter, mais ce petit corps est doué d'une faculté de distension considérable, il peut s'allonger du dou

ble et se grossir du quintuple. Leur structure est assez flexible pour leur permettre de s'insinuer à travers les mailles des bas les plus fins; et ne croyez pas qu'elles bornent leurs expéditions aux extrémités inférieures du corps de leurs victimes, elles rampent sur la peau et poussent leurs excursions jusqu'à la gorge, en s'attachant de préférence aux parties de l'épiderme qui offrent le moins de résistance aux lancettes dentées dont leur bouche est armée. Les planteurs de café qui vivent au milieu de cette engeance sont obligés, pour s'en garantir, de s'envelopper les jambes dans des guêtres *ad hoc*, faites en drap très-serré. Les indigènes se frottent le corps avec une pommade composée d'huile, de cendre de tabac et de jus de citron.

« Tels sont la vigilance et l'instinct des sangsues terrestres, dit sir J. Emerson, qu'en approchant d'un de leurs repaires, on les voit se grouper parmi les herbes et les feuilles sur le bord du sentier, et se dresser sur leur queue, prêtes à l'attaque. Dès qu'elles ont aperçu leur proie, elles s'avancent de toutes parts avec rapidité, et en moins d'un instant s'attachent aux pieds des hommes ou des chevaux. Leur taille est si insignifiante et leur piqûre si légère qu'on ne découvre guère la cruelle petite bête qu'au sang qui s'échappe de la blessure ou au sentiment de froid que produit sur la peau le ballottement de son corps repu. Elles finissent par rendre les chevaux ingouvernables. Le noble animal, devenu furieux, frappe le sol à coups précipités pour se débarrasser des masses de sangsues gorgées qui pendent à ses boulets. Les jambes nues des porteurs de palanquins et des coolies leur fournissent de copieux repas. Comme ces hommes ont les mains trop occupées pour pouvoir les employer à chasser les assaillants, les sangsues leur pendent en grappes autour des chevilles, et j'ai vu le sang déborder littéralement du soulier d'un Européen, par suite de ces innombrables morsures. Pour les gens à constitution saine, ces blessures, quand elles ne sont point irritées, se cicatrisent vite, sans autre inconvénient qu'une légère enflure et de la démangeaison. Mais, chez les individus malsains, les piqûres, si on les écorche, peuvent dégénérer en ulcères et entraîner la perte d'un membre, et même la mort. »

Une particularité remarquable de la sangsue terrestre, c'est que, ne pouvant, en apparence, se passer d'humidité, les longues sécheresses n'ont d'autre résultat que de la faire disparaître momentanément, mais ne la détruisent en aucune façon. Il suffit de la moindre averse pour que la terre en soit couverte là où, une heure auparavant, il eût été impossible d'en trouver une seule.

Outre la sangsue médicinale, très-abondante à Ceylan, les marais et les eaux stagnantes sont le repaire d'une autre espèce d'annélides qu'on appelle « sangsue des bestiaux. » Celle-ci fait sa proie habituelle des vers et autres invertébrés que lui fournit sa demeure aquatique, elle profite aussi de l'occasion pour s'attacher aux naseaux des gros animaux pendant qu'ils boivent et pour s'introduire peu à peu jusque dans leur gorge. L'homme même, paraît-il, n'est pas toujours ainsi à l'abri de sa piqûre.

Le *filaria medinensis* ou ver de Guinée est une autre plaie du pays. Ce

petit parasite, qu'on rencontre surtout au nord de l'île, vit au milieu de la végétation luxuriante qui borde les sentiers humides. Il s'attaque aux jambes nues des passants et se glisse sous la peau, dans le tissu cellulaire, où il s'installe et se nourrit si confortablement que, d'imperceptible qu'il était tout d'abord, il finit par atteindre une longueur de plus d'un pied.

Dans le jungle, un ennemi non moins importun attend le voyageur. Celui-là ne rampe pas sur le sol, il se tient embusqué sur les feuilles des hautes plantes et des arbres : nous voulons parler des tiques. Le moindre choc imprimé en passant à une branche vous fait tomber sur le corps une averse de ces petites créatures, qui aussitôt se partagent à l'envi votre cou, vos oreilles et vos paupières, où elles plongent leurs têtes aussi avant que possible. Si on essaye de les arracher violemment du gîte quelles se sont choisi, leurs suçoirs restent dans la piqûre et font ulcère; le seul moyen de leur faire lâcher prise sans danger est d'appliquer localement une goutte d'huile de coco ou de jus de citron.

La famille des myriapodes est nombreuse à Ceylan. Les scolopendres constituent l'espèce la plus redoutable. Les crevasses des vieux murs, des rochers, en recèlent dont le corps, d'un aspect vraiment hideux, a plus d'un pied de longueur. Il en existe une variété plus petite (*scolopendra pullipes*) qui s'établit de préférence dans l'intérieur des maisons, et a une propension malheureuse à se glisser dans les plis des vêtements. Sa morsure, qui n'est guère plus douloureuse tout d'abord qu'une piqûre d'épingle, occasionne bientôt des souffrances intolérables accompagnées de fièvre.

Quant aux fourmis, elles semblent avoir le don de l'ubiquité. Leur facilité de reproduction tient du prodige. On en compte de nombreuses variétés, fourmis blanches ou termites, dont tout le monde connait les instincts destructeurs et le génie architectural; fourmis noires, fourmis rouges, fourmis-lions, fourmis de toutes les couleurs et de toutes les tailles. On les rencontre partout, dans les champs, dans les bois, dans les maisons, dans les meubles. Rien n'est à l'abri de ce petit être vorace; on pourrait dire de lui ce qu'on a dit du destin : il

Enveloppe, poursuit, atteint de toutes parts;
Nulle retraite n'est sacrée;
Il se glisse à l'autel, il force les remparts.

Si gênantes que soient les fourmis, elles ne laissent pas cependant d'avoir leur côté utile, en ce qu'elles enlèvent avec une inconcevable rapidité toutes les matières végétales ou animales putrescibles. Sir J. Emerson s'est même servi plusieurs fois de ces infatigables travailleurs pour nettoyer les coquillages recueillis par lui. Il lui suffisait de laisser le mollusque à leur portée, et en quelques heures il ne restait plus de l'animal que son habitation de nacre. Elles ne bornent pas, d'ailleurs, leurs attaques aux animaux morts; on les voit assaillir également les petits insectes vivants et même de petits reptiles.

La grande fourmi rouge (*formica smaragdina*) est la plus formidable de

l'espèce; sa morsure, très-douloureuse comparée à celle de la fourmi ordinaire, est fort redoutée des indigènes demi-nus qui font la récolte des fruits du manguier, arbre qu'elle semble affectionner particulièrement. On avait songé, dans les plantations de café, à tirer parti de la fourmi rouge pour détruire la punaise particulière à cet arbuste (*lecanium coffeæ*); mais il eût été dangereux de pousser plus loin l'expérience : les fourmis s'en prenaient moins encore à l'insecte qu'à la peau nue et huilée des coolies malabares, et ceux-ci auraient fini par déserter les cultures.

Les Cingalais désignent sous le nom de *kaddiyas* une autre variété de fourmis de couleur noire, aussi grosses et aussi terribles que la précédente. Une légende du pays raconte même que le cobra-de-capello, plein d'admiration pour le courage des kaddiyas, leur fit généreusement don de son venin. C'est une colonie de fourmis de cette espèce qui surprit un jour sous sa tente sir J. Emerson, voyageant dans les forêts du nord. « A Koulan-Colom, où nous passâmes la nuit, raconte-t-il, ma tente fut, vers le matin, le théâtre d'un incident désagréable, assez commun dans ces forêts. Je fus éveillé soudain par une violente cuisson à la figure et au cou. Passant aussitôt la main sur ma gorge et à mes épaules, j'en retirai des poignées d'insectes qui me mordaient horriblement. Je me lève à la hâte; à peine debout, je me sens les pieds et les chevilles assaillis de la même manière. La tente était obscure, je cours au feu du bivouac, alors je me vois couvert de grosses fourmis noires, longues d'un demi pouce et munies de puissantes mandibules. Dans une de ses migrations, une colonie de ces insectes composant une interminable ligne de 4 ou 5 pieds de large, et renfermant des myriades d'individus, avait rencontré ma tente sur sa route. Les voyageuses avaient pénétré sous la toile, et comme mon lit se trouvait sur leur passage, elles avaient, selon leur coutume, poursuivi leur expédition sans se détourner d'un pouce, escaladant ma personne, redescendant sur le sol et regagnant le jungle en ligne directe. Mon oreiller et mes draps en étaient littéralement noirs. Toutefois, leur morsure n'est pas venimeuse et ne détermine pas d'inflammation. A une seule exception près, d'ailleurs, aucune des nombreuses espèces de fourmis de Ceylan n'a, que je sache, à sa disposition le réservoir d'acide formique dont est pourvue la fourmi commune d'Angleterre. »

On se tromperait fort, paraît-il, si de ce qui précède on concluait que de tous les insectes de Ceylan, la fourmi est, par excellence, la bête maudite de l'Européen nouvellement débarqué. Les attaques de la fourmi sont jeux d'enfant, comparées aux tortures incessantes que vous infligent les moustiques. C'est à ces petits bourreaux ailés que sir J. Emerson donne la palme de l'opiniâtreté. Quant aux puces, aux punaises et autres vermines plus ou moins importunes, il est à peine besoin de les mentionner; elles pullulent de toutes parts. Il y a bien encore le grand scorpion noir dont le corps est gros comme celui d'une écrevisse, le scorpion jaune qui n'a, lui, que 2 pouces de long, et qui, comme la scolopendre *pullipes*, se loge assez volontiers dans les poches et les plis des vêtements, puis une certaine araignée « dont les pattes couvrent la largeur d'une assiette ordinaire; » mais nous aurions trop à faire s'il nous

fallait épuiser la liste des insectes de Ceylan : sir J. Emerson n'en énumère guère moins de trois mille variétés!

III

La gent reptile est avantageusement représentée aussi dans toute l'étendue du pays. Les lézards y sont extrêmement communs ; les geckos, entre autres, se montrent d'une familiarité excessive. L'iguane est le plus grand de ces sauriens ; il atteint une longueur de 4 à 5 pieds. Cette laide créature est d'ailleurs inoffensive. Dans les provinces maritimes, on lui donne la chasse avec des chiens, car sa chair est, dit-on, fort délicate, et de sa peau on fait des chaussures.

On a exagéré, suivant sir J. Emerson, le nombre des serpents que l'île recèle, et l'on a fait de ce reptile un animal beaucoup plus redoutable qu'il ne l'est en réalité. Il fuit au moindre bruit et ne mord que quand il est attaqué ou qu'on le heurte au passage. On n'en compte que quatre ou cinq dont la morsure soit positivement venimeuse, et, de ce nombre, deux seulement, le tic-polonga et le cobra-de-capello, qui puissent donner la mort. Ce dernier est le seul qui figure dans les exercices des charmeurs ambulants. Ces hommes, il paraît, ne prennent pas la peine de lui enlever ses crochets empoisonnés, ils se fient simplement à la timidité naturelle du reptile et à sa répugnance extrême à faire usage de ses terribles armes. Sir J. Emerson a eu la preuve de ce fait sous les yeux. Un charmeur de serpent ayant essayé devant lui de prendre des familiarités inaccoutumées avec son cobra, fut mordu au poignet et expira le jour même.

Quoi qu'il en soit du caractère placide des ophidiens, peu de nos lecteurs, sans doute, aimeraient à avoir ces animaux pour hôtes, ainsi qu'il arrive sans cesse aux habitants de Ceylan. « Ma résidence officielle à Kandy, raconte sir J. Emerson, après quelques mots sur des incursions nocturnes que faisaient parfois dans ses jardins les léopards de la forêt voisine, voyait souvent aussi des visiteurs d'une autre espèce. Les serpents sont nombreux sur les collines, et comme la maison était bâtie sur une terrasse pratiquée artificiellement sur un versant très-rapide, le cobra-de-capello et le carawella vert traversaient fréquemment les appartements pour se rendre dans les parterres. — Pendant le séjour d'un de mes prédécesseurs, une dame convalescente, qui depuis quelque temps passait ses journées couchée sur un sofa de la vérandah, avait cru à diverses reprises sentir quelque chose remuer sous les coussins. Lorsqu'elle se leva pour faire vérifier le fait, on découvrit un serpent avec sa jeune famille toute frétillante et que tout annonçait appartenir à une espèce venimeuse. — Une autre dame qui demeurait dans l'ancien palais situé tout près de là, voulant un jour ouvrir son piano, se disposait à débarrasser l'instrument d'un objet qu'elle prenait pour une canne d'ébène, quand, en posant la main dessus, il se trouva que l'objet

en question était un serpent. — Un matin, en sortant de chez moi, au moment où j'offrais la main à une dame pour la faire monter dans ma voiture qui nous attendait à la porte, un serpent, pelotonné sur l'un des coussins, se déroula tranquillement et descendit le marchepied avec un calme parfait. »

Le grand python ou boa est une variété assez commune dans le pays. Cet animal a souvent plus de 20 pieds de longueur. Dans un jardin près de Columbo, sir J. Emerson en a un jour vu un escalader perpendiculairement, avec une remarquable aisance, un mur haut de 4 mètres.

Si, d'après notre auteur, Ceylan est au-dessous de sa réputation quant aux ophidiens, en revanche, les crocodiles y croissent et multiplient à souhait. Ces hideuses créatures fourmillent littéralement dans les eaux stagnantes et les réservoirs artificiels de toute la partie septentrionale de l'île; mais ils fréquentent rarement les cours d'eau rapides, et on ne les rencontre jamais dans les terrains marécageux des montagnes. On en distingue deux espèces très-tranchées : l'*allie kimboula*, le crocodile indien (*crocodilus biporcatus*), qui habite les rivières et les estuaires de toute la partie basse des côtes, et le crocodile de marais (*croc. palustris*), qui vit exclusivement dans les eaux douces et abonde dans les réservoirs des provinces du nord et du centre. Le premier, long de 16 ou 18 pieds, n'attaque l'homme que pressé par la faim; le second, qui n'atteint guère que 12 à 13 pieds, est moins audacieux encore et n'attaque que les petits animaux. Toutefois, la chair du chien parait être aussi agréable à l'un qu'à l'autre, et les chasseurs voient constamment leur précieux compagnon tomber victime de la dent du formidable saurien. Pendant la saison sèche, quand les cours d'eau commencent à baisser et que le lit des réservoirs et des étangs est à sec, il n'est pas rare de rencontrer dans le jungle des crocodiles de marais errant en quête d'eau. Mais, d'ordinaire, au plus fort de la sécheresse, quand par suite de l'épuisement des rivières l'animal ne peut plus se procurer se nourriture habituelle, il s'ensevelit dans la vase et y reste dans un état de torpeur jusqu'au retour des pluies. « A Arne-Tivoe, dans l'est, écrit sir J. Emerson, un jour que je traversais à cheval le lit desséché d'un réservoir, on me fit remarquer l'empreinte laissée par le corps d'un crocodile sorti la veille de sa retraite. Un officier attaché au surveyor-general eut un jour l'occasion de vérifier de plus près un fait de ce genre. Ayant sa tente installée dans un site de même nature, il fut, une belle nuit, éveillé par un mouvement du sol, à l'endroit même où se trouvait son lit. La cause du mouvement se révéla le lendemain sous la forme d'un crocodile qui sortit tout à coup de dessous la natte. »

Cette espèce d'hibernation ou, mieux, cette *estivation* des crocodiles ensevelis dans la vase est commune à plusieurs animaux de Ceylan, à certains mollusques, aux coléoptères aquatiques et aux poissons d'eau douce. Les poissons sont tellement abondants sur tous les points de l'île, que non-seulement les eaux courantes, les réservoirs et les étangs, mais les fossés même et les plus petites flaques d'eau en regorgent. Or, deux fois l'an, toutes les eaux stagnantes s'évaporent et le lit des étangs se durcit

et se fendille au soleil; cependant, dès la première pluie, les poissons reparaissent aussi nombreux que jamais, et partout où, avant la sécheresse, il y avait eu apparence d'eau, il suffit de poser au hasard un panier sans fond pour y prendre aussitôt à la main des poissons longs d'un pied.

Cet étrange phénomène de la présence de poissons adultes là où, quelques jours auparavant, le sol ne présentait qu'une croûte d'argile durcie, n'a pas manqué d'attirer l'attention des Européens et a donné lieu à une foule d'hypothèses plus ou moins ingénieuses. La seule admise aujourd'hui, et les faits l'ont vérifiée, est que les poissons de Ceylan sont doués de la singulière faculté de parer à l'effet des sécheresses périodiques, en s'enterrant dans la vase lors de la disparition de l'eau, et en y demeurant jusqu'au retour des pluies. La même chose se produit d'ailleurs dans d'autres régions tropicales soumises aux mêmes vicissitudes de sécheresse et d'humidité. Ainsi les indigènes des bords de la Gambie capturent des quantités énormes de poisson dans le lit du fleuve, dès qu'arrive la saison des pluies. En Abyssinie, pendant l'été, on trouve dans le lit desséché du Mareb des poissons enfoncés à plus de 6 pieds de profondeur dans le sol. Dans les parties plates de Ceylan, là où les petits réservoirs sont extrêmement nombreux, les Cingalais, pendant la sécheresse, se procurent des poissons par le procédé qu'on emploie chez nous pour faire la récolte des pommes de terre. Un fonctionnaire civil de haut grade, de la province de l'est, a raconté à sir J. Emerson qu'à deux reprises différentes il lui était arrivé de trouver les habitants d'un village voisin occupés à ce travail étrange, la première fois sur l'emplacement du réservoir de Moeletivoe, non loin de la baie de Trincomalie, la seconde sur les bords du Vergel. « L'argile était ferme, mais humide; les hommes en enlevaient de grosses mottes, au moyen de bêches, et ces mottes, rejetées à quelque distance, se séparaient en plusieurs fragments en retombant, et mettaient à nu des poissons de 9 à 12 pouces, adultes, parfaitement portants, et qui sautaient sur le sol une fois exposés au grand jour. »

Avant de prendre le parti extrême de s'enterrer, certains poissons franchissent d'assez longues distances à sec, à travers les herbages, pour gagner l'étang le plus voisin, non encore complétement desséché. Le fait est commun dans le royaume de Siam, où Mgr Pallevoix et sir J. Bowring ont eu l'occasion de l'observer plusieurs fois. L'espèce qui, à Ceylan, se livre surtout à ces excursions est une perche appelée par les Cingalais *Karaya* ou *Kawhy-ya*, et par les Tamils *Pannci-eri* ou *Sennal*. Elle a beaucoup d'analogie avec l'*anabas* de Cuvier (la *perca scandens* de Daldorf), si même elle ne lui est point identique. Cette espèce de poisson est pourvue d'un appareil pharyngien labyrinthiforme qui lui permet de garder en réserve une certaine quantité d'eau ou de mucus dont la sécrétion, dans ses trajets terrestres, lui sert à entretenir ses branchies humides. C'est généralement la nuit ou le matin, par la rosée, que ces singuliers voyageurs entreprennent leurs expéditions; mais on les rencontre aussi parfois dans le milieu du jour, et non-seulement dans l'herbe, mais même sur le gravier et la poussière. L'instinct merveilleux qui les pousse à di-

riger leur course vers le marais ou le réservoir d'eau le plus proche est un de ces mystères qu'il n'est pas donné à l'homme d'approfondir.

Les exploits des poissons de la famille de l'anabas ne s'arrêtent pas à des courses sur le sol plus ou moins brillamment fournies; on a pris de ces animaux, à la hauteur de plusieurs pieds, sur des plantes et dans les cavités humides de certains arbres. C'est dans l'aisselle d'une côte de jeune palmier qui poussait au bord d'un lac que Daldorf, lieutenant au service de la compagnie des Indes, trouva, en 1791, celui auquel il a donné le nom de *perca scandens*. Il ne s'en empara même qu'après l'avoir surpris en flagrant délit d'escalade, s'aidant tour à tour, pour se hisser, des écailles, de ses ouies et de sa nageoire anale.

Après les poissons *estivants*, les poissons voyageurs, les poissons grimpants, disons un mot des poissons *musiciens*. Dans une de ses excursions à la côte septentrionale de l'île, sir J. Emerson, désireux de savoir à quoi s'en tenir sur ce qu'on lui avait raconté de certaines vibrations musicales s'élevant du fond des lacs, se fit conduire en bateau sur un point du lac de Batticaloa qu'on lui avait particulièrement recommandé. Là, en effet, il entendit très-distinctement les sons qu'on lui avait décrits. « Ils montaient, dit-il, du fond de l'eau comme le doux frémissement d'une corde de harpe ou comme les vibrations d'un verre sur le bord duquel on promène un doigt humide. Ce n'était point une note soutenue, mais une multitude de sons légers, clairs et distincts, les dessus les plus aigus s'unissant aux basses les plus graves. Ils doublaient d'intensité lorsqu'on appliquait l'oreille sur le bord de l'embarcation. Ils variaient considérablement suivant les parties du lac que nous traversions, comme si le nombre des animaux qui les produisaient eût été plus considérable en certains endroits particuliers. Parfois, en quittant la place où nous étions, nous cessions de les entendre, et il nous fallait revenir au point primitif pour que l'oreille les perçût de nouveau. Ils s'élevaient, à n'en point douter, des profondeurs du lac; rien autour de nous ne pouvait nous autoriser à les attribuer à la répercussion d'un bourdonnement d'insectes. »

L'opinion de sir J. Emerson est que ces bruits sont produits non pas par des poissons, mais par des mollusques, comme le supposent aussi les indigènes. Toutefois, ses expériences personnelles n'ont pu l'amener à élucider complétement cette question.

IV

Plusieurs fois dans les pages qui précèdent, nous avons fait allusion aux grands réservoirs ou lacs artificiels de Ceylan; ces travaux gigantesques, dont la création date de l'époque la plus brillante de l'île, méritent une mention spéciale. Dans un pays bas et plat comme le nord de Ceylan, où la principale nourriture de la population est le riz, plante qui ne se cultive avec succès que sous l'eau, les premiers besoins d'une société organisée étaient des canaux et des réservoirs. Il résulte d'un

passage du Mahawanso qu'avant l'arrivée des conquérants du Bengale, le riz qui se consommait dans l'île y était importé de la terre ferme. Les rois hindous, successeurs de Wijayo, songèrent naturellement, avant toute chose, à développer les ressources de leur conquête en y introduisant les arts agricoles. C'est à eux que Ceylan doit la construction de ses ingénieux réservoirs et la pratique de l'irrigation pour la culture du riz. Les historiens bouddhistes vantent la sagacité avec laquelle le père de Wijayo, l'un des petits souverains de la vallée du Gange, « savait choisir pour y établir des villages, des sites favorables à l'irrigation. » Le premier réservoir créé à Ceylan date de l'an 504 avant Jésus-Christ. Il est l'œuvre du neveu et successeur immédiat de Wijayo, le roi Sanduwasa, qui désigna pour son emplacement le voisinage de sa nouvelle capitale, Amaraja poura, l'*Anuragrammum* de Ptolémée, village fondé par un des compagnons du conquérant. Les travaux de cette espèce se multiplièrent avec une prodigieuse rapidité sous l'influence du bouddhisme, qui, dans son respect superstitieux pour la vie animale, prit à tâche d'habituer ses nombreux sectateurs à ne se nourrir que de végétaux. Les sécheresses périodiques du nord de l'île donnent une valeur immense à l'irrigation artificielle. Par suite de causes physiques et géologiques particulières au pays, le système de culture pratiqué dans le sud, où la fréquence des pluies et l'abondance des rivières assurent en tout temps à la terre une suffisante provision d'eau, ne saurait s'employer dans les provinces du nord, et celles-ci, sans leurs lacs factices, verraient leurs champs privés pendant une partie de l'année de cet élément précieux.

Beaucoup de ces réservoirs, quoiqu'à moitié détruits, couvrent une superficie de 10 à 20 milles de circonférence. Les ruines de celui de Kalaweva, au nord-ouest de Damboul, prouvent que son développement primitif ne devait pas avoir moins de 40 milles. Son barrage a de 19 à 20 kilomètres de longueur. Quand les circonstances le permettaient, on construisait ces lacs en fermant l'embouchure d'une vallée, de manière à arrêter et à retenir les eaux qui la traversaient. Le nombre de ceux de ces gigantesques travaux qu'exécutèrent les premiers souverains de Ceylan est presque incroyable. Les annales indigènes mentionnent des rois qui en ont fait jusqu'à trente, y compris les canaux et tous les compléments accessoires exigés pour l'irrigation. Aujourd'hui, presque tous tombent en ruine, écrit sir J. Emerson; « on laisse se perdre dans les sables des eaux qui fertiliseraient toute une province; des centaines de milles carrés de terres capables de nourrir la totalité des habitants de l'île sont abandonnées à la solitude et à la malaria, et le riz que consomme la population non agricole est importé chaque année de la côte indienne. »

Les levées qui devaient retenir ces énormes masses d'eau ont des proportions colossales. Sir J. Emerson donne les mesures suivantes de celle qui barre le grand réservoir en ruine de Padivil : longueur 11 milles environ (17 à 18 kilomètres); épaisseur, 30 pieds au sommet sur 200 à la base; hauteur, 70 pieds; — le tout revêtu, d'un bout à l'autre, d'un épais parement de pierres de taille longues de 6 à 12 pieds, aux arêtes en-

core vives, et portant en certains endroits une ornementation originale. « A l'époque où cette création a été réalisée, dit-il, compacte devait être la population pour le bénéfice de laquelle elle était entreprise. Le nombre de mètres cubes que contient la digue dépasse 17,000,000, et, au taux ordinaire de la main-d'œuvre dans ce pays, ce travail a dû coûter 1,300,000 livres sterling (32,500,000 francs), non compris le revêtement de pierre intérieur. La somme d'argent qu'absorberait aujourd'hui la construction de la digue de Padivil suffirait à établir un chemin de fer anglais de 120 milles de longueur, et pareille construction occuperait 10,000 ouvriers pendant plus de cinq ans. Ne perdons pas de vue, d'un autre côté, qu'outre les trente et quelques réservoirs de cette immense dimension que Ceylan possède, on en compte de six à sept cents autres plus petits répandus sur toute la surface du pays, la plupart en ruine, mais beaucoup servant encore et tous susceptibles d'être réparés utilement. »

V

De temps immémorial, Ceylan a été célèbre par ses pierres précieuses. La quantité de celles que l'on continue d'y récolter aujourd'hui justifie parfaitement cette antique réputation. Les localités les plus riches sous ce rapport sont les terrains d'alluvion situés au pied des hautes montagnes de Saffragam. C'est à l'abondance des produits que la capitale du district doit son nom de Ratnapoura, littéralement « cité des rubis. » Le plus remarquable de ces dépôts est le pays plat qui entoure Ballangodde au sud-est de Ratnapoura. Mais presque toutes les vallées qui communiquent aux grandes chaînes renferment des pierres d'une valeur plus ou moins grande, et les lits des rivières qui descendent vers le sud sont tellement riches en petits fragments de rubis, de saphirs et de grenats, qu'en certains endroits les lapidaires en emploient le sable à polir les pierres de moindre dureté, et qu'on s'en sert pour scier en plaques les molaires des éléphants.

Les individus qui taillent et polissent les pierres sont en général des Arabes ou Maures, comme on les appelle dans le pays; mais ils se servent d'outils si primitifs et leur travail laisse tellement à désirer, que, la plupart du temps, les pierres perdent à passer par leurs mains. Les espèces inférieures, grenats, tourmalines, etc., sont polies à Kandy, à Matura et à la Pointe-de-Galle par des ouvriers d'un mérite très-ordinaire. Mais les lapidaires plus habiles, qui taillent les rubis et les saphirs, résident principalement à Caltura et à Columbo.

Ce n'est pas toujours sur le lieu de provenance ou de fabrication qu'on paye les objets le moins cher. Telles armes orientales, par exemple, ou telles chinoiseries coûtent souvent moins à Paris que dans le pays même. Il en est ainsi, paraît-il, des pierres les plus rares de Ceylan. Elles sont en général meilleur marché en Europe qu'à Columbo, nous dit notre auteur. L'explication qu'il en donne est d'ailleurs concluante. A Paris et

à Londres, les quantités qu'on apporte de tous les coins du globe, suffisent pour établir une espèce de cours; mais à Ceylan, l'approvisionnement est tellement incertain que le prix se règle toujours sur le rang et la bourse de l'acheteur; et puis, quelque singulier que le fait paraisse, les marchands arabes même montrent souvent une certaine hésitation à se défaire de leurs spécimens les plus rares. Ceux d'entre eux qui peuvent se permettre ce luxe les gardent pour leur usage, et l'on n'en voit guère en vente que de qualité secondaire. Ajoutez à cela que comme les rajahs et les princes indiens ont tous la passion des bijoux et les payent des prix exorbitants, Ceylan ne manque pas de leur expédier ses plus belles gemmes. Du nombre total des pierres trouvées dans l'île, un quart environ est acheté par les indigènes eux-mêmes, plus de la moitié se vend sur le continent indien, et le surplus est exporté en Europe.

Les pêcheries de perles de Ceylan ne sont pas moins renommées que ses dépôts de pierres précieuses. Le mode d'exploitation est exactement le même que du temps de Tavernier. Cette pêche paraît encore très-productive, quoique moins abondante qu'autrefois. Certains bancs s'épuisent sans cause connue; mais, ainsi que le suggère sir J. Emerson, peut-être y aurait-il moyen de les renouveler ou d'en créer d'autres en utilisant pour l'huître à perle les procédés de pisciculture qu'on applique aujourd'hui sur nos côtes à l'huître comestible.

VI

Parmi les carnivores de l'île, l'ours est celui que les Cingalais redoutent le plus. Il est moins disposé que le léopard à fuir devant l'homme; il est d'ailleurs bien plus commun. Quant aux chacals, ils ne font la guerre qu'au petit gibier. Toutefois, ils sont sujets à l'hydrophobie, et de là résultent souvent des accidents très-graves. Les singes ne se rendent coupables que de vols de fruits; mais malheur aux jardins sur lesquels s'abattent les bandes organisées de ces adroits pillards!

A l'exception de l'étroite ceinture de terre cultivée qui borde le littoral de Chilaw, sur la côte occidentale, à Tangalle, sur la côte orientale, il n'est pas un point de l'île ou n'abondent les éléphants. On les rencontre aussi bien dans les plaines ouvertes que dans les profondeurs des forêts, sur les plus hautes montagnes qu'au bord des réservoirs et des cours d'eau des basses terres; le voisinage même des localités les plus peuplées ne les inquiète en aucune façon. De temps immémorial, les Cingalais ont appris à les prendre et à les apprivoiser, et depuis l'époque de la première guerre punique, l'exportation des éléphants sur le continent indien s'est continuée sans interruption. Plus tard, les rois de Kandy se sont réservé le privilége exclusif de cette chasse. Toutefois, depuis un certain nombre d'années, l'espèce paraît avoir diminué de beaucoup. Ces animaux ont disparu tout à fait même de certains cantons où ils étaient précédemment très-nombreux. Parmi les différentes causes qui ont con-

tribué à ce dépeuplement, l'ouverture des routes et le déboisement des montagnes pour la culture du café dans le royaume de Kandy viennent en première ligne. Ces deux circonstances, en forçant les éléphants à descendre dans les plaines, les ont exposés davantage aux balles des chasseurs européens, et aussi aux coups des indigènes, bien mieux armés qu'autrefois. Heureusement pour la conservation de la race cingalaise, que cette chasse ne présente pas à Ceylan les mêmes profits que dans l'Inde et en Afrique. Tandis que dans ces deux derniers pays, mâles et femelles ont de belles défenses, — celles des femelles plus petites il est vrai, surtout dans l'Inde, — on ne trouve pas à Ceylan un éléphant sur cent qui en soit pourvu, encore les seuls qui en possèdent sont-ils exclusivement des mâles. L'importation de l'ivoire dans la Grande-Bretagne seule, dans ces dernières années, s'est élevée au minimum à *un million de livres* par an, ce qui, en mettant à soixante livres le poids moyen de chaque défense, représenterait un massacre annuel de huit mille trois cent trente-trois éléphants mâles. Toutefois l'importation de Ceylan ne figure guère dans ce chiffre que pour cinq ou six cents livres.

Sir J. Emerson n'a pas consacré moins de six chapitres à l'étude de ces prodigieux pachydermes. Il n'est pas d'histoire plus correcte ni plus complète de l'éléphant que cette monographie. Nous avions pensé d'abord à en détacher ici quelques pages pour nos lecteurs ; mais les limites imposées à cet article nous obligent à y renoncer. Il est d'ailleurs cent autres sujets intéressants à tous égards, que, pour le même motif, nous avons dû également laisser de côté, la flore splendide de Ceylan, par exemple, les curieux phénomènes physiques et météorologiques de cette île, ses oiseaux, les riches productions de son sol, ses vastes cultures de riz, de cannelle et de café, etc., etc.

A vrai dire, tout serait à prendre dans les précieux volumes de sir J. Emerson Tennent. Quelque rapide et incomplet que soit forcément notre travail, nous serons heureux si, par ce qui précède, nous avons pu communiquer à nos lecteurs quelque chose de notre admiration pour l'œuvre si érudite et si attrayante à la fois de l'ancien gouverneur de Ceylan.

OCTAVE SACHOT.

THÉATRES

BÉATRIX, OU LA MADONE DE L'ART. — LE PRISONNIER DE LA BASTILLE.

M. Ernest Legouvé, qui fit avec M. Scribe le seul rôle moderne vraiment heureux de M[lle] Rachel, vient d'écrire pour M[me] Ristori une autre *Adrienne Lecouvreur*. Cette fois encore, l'héroïne est une femme de théâtre et la tragédienne joue le rôle d'une tragédienne. Mais que de différences entre M[lle] Lecouvreur et cette figure idéale que le poëte a pu, sans impiété, surnommer la Madone de l'art! La maîtresse de Maurice de Saxe vit et meurt en bonne fille, ennemie des déloyautés et des hypocrisies. On nous intéresse à elle, on nous fait verser des larmes sur son agonie, mais on nous la donne pour ce qu'elle est : peu de chose, après tout, dans l'ordre moral! une comédienne, une princesse de la rampe, une dame aux camellias avant l'invention du mot! Béatrix, au contraire, est moins une femme qu'un symbole. C'est l'alliance du génie et de la pureté. Le cœur humain du parterre est ainsi fait qu'Adrienne la pécheresse l'attendrissait et que Béatrix sans péché l'étonne plus qu'elle ne l'émeut. On a fait souvent cette observation décourageante pour la vertu des héroïnes de drame et de comédie : ce n'est pas la plus sage qui plait le mieux, même aux meilleurs d'entre nous. Une telle lueur de vertu dans une âme souillée, ou bien, au rebours, une tache et une faiblesse dans un cœur pur, voilà les contrastes qui sont le plus sûrs de notre applaudissement. Quand le héros ou l'héroïne est pétri d'une argile trop supérieure à celle d'où nous fûmes tirés, les catastrophes qui l'atteignent nous deviennent presque étrangères. Nous ne sommes que des hommes, les maux humains nous touchent d'abord. C'est pourquoi la divine perfection de la Béatrix de M. Legouvé nous laisserait un peu froids si la personne de l'actrice, l'audace de sa tentative, l'incorrection chaleureuse de sa diction, la nouveauté de cette annexion dramatique, n'ajoutaient quelque chose comme l'attrait d'une imprudence au spectacle que nous offre l'Odéon.

Ajoutons bien vite que cette imprudence, s'il y en a une, a beaucoup réussi à M[me] Ristori. La majorité du public français en avait été réduite, jusqu'à présent, par son ignorance des langues étrangères, à admirer sur parole, en certaines choses essentielles, le talent de la grande tragédienne d'Italie. L'éloquence et la mobilité du masque, l'harmonie sonore de la voix, la puissance du geste, tels étaient les seuls côtés acces-

sibles à tous. Sur les plus belles représentations de la Ristori en italien, notre connaissance plus qu'imparfaite du mélodieux idiome, où *oui* se dit *si*, faisait planer quelque chose d'obscur et de louche. Les brochures à feuilleter, les pages qu'il fallait tourner juste, les traductions parcourues rapidement par les uns, péniblement creusées par les autres, tout cet appareil, tout ce bagage, étaient autant d'obstacles à un plaisir sans mélange. Le spectacle avait toujours quelque chose de cette lanterne magique de la fable que le singe montrait admirablement, mais il avait oublié de l'allumer.

A présent, Mirra nous donne généreusement une revanche. Puisqu'un trop grand nombre d'entre nous ne savait pas gravir le versant italien des Alpes, c'est elle qui vient jusqu'à nous par le versant français. Admirez qu'elle n'ait pas fait un faux pas dans cette descente! Sans métaphore, je veux répondre sur-le-champ à une question qui est sur toutes les lèvres : « A-t-elle de l'accent? Quel accent a-t-elle? » — Elle a peu d'accent, mais elle en a plusieurs. Il y a des moments où le français de Béatrix semble sortir d'une bouche anglaise, on ne peut mieux façonnée au parler du continent, et cependant gardant un arrière-goût du terroir natal. Par instants, au contraire, en fermant les yeux et en oubliant, on croirait avoir affaire à une dame russe francisée jusqu'au bout des ongles, presque française, personnalité élégante et complexe où une oreille bien exercée finit cependant par démêler la note slave. Je n'ai pas besoin de dire que ce sont les souvenirs de la patrie italienne qui dominent et de beaucoup. Ce mélange forme une langue un peu nouvelle, mais parfaitement agréable, que la tragédienne manie avec autant d'aisance que si c'était la sienne. C'est une espèce de français de voyage qui n'aurait peut-être pas fait très-bonne figure à côté de Mlle Mars, mais nous n'en sommes plus là. La rareté, sinon le manque absolu de grands modèles, l'habitude chaque jour plus générale et plus forte de voir, de recevoir, de fréquenter des étrangers, a rendu le goût parisien plus éclectique, plus incertain en matière de prononciation, aussi bien qu'en fait de manières et d'habits. Bref, il n'y a rien de choquant dans la langue légèrement exotique de Béatrix. Il n'y a rien d'étonnant non plus, quand on considère l'existence nomade des grands artistes, et si l'on songe que Mme Ristori a dû apprendre, entendre et parler le français un peu partout, à retrouver dans le son de sa parole la trace de plus d'une origine. Au surplus, nous avons, même sur nos grandes scènes, plus d'un comédien qui, n'ayant pas les mêmes excuses, parle un bien autre patois!

Ce qui est resté complétement italien, chez la grande artiste, c'est la pantomime, toujours ingénieuse et saisissante, souvent admirable, quelquefois sublime, mais excessive, si nous prenons pour règle le goût français. Quand elle jouait *Fedra, Mirra, Maria Stuarda, Francesca da Rimini* ou *Pia Dei Tolomei* dans une langue inconnue, on bénissait cette traduction, singulièrement plus vivante que celle des brochures, et ce commentaire agréable à lire sur le visage et les bras d'une belle femme inspirée. Assurément, la nature sobre, l'art contenu de Mlle Rachel auraient eu moins de prise sur un auditoire sensible à la seule mimique. Mais, du moment que Mme Ristori a bien voulu parler de manière à être comprise par tous,

nous souhaiterions qu'elle eût pu commander plus de calme à son visage, des yeux plus naturels et moins d'exagération méridionale à toute sa personne. Voilà, selon nous, le principal défaut de ce talent traduit. A cela près, les beautés sont restées les mêmes : une variété d'intonations qui va d'un bout à l'autre de la gamme avec l'aisance des grands maîtres; une sensibilité profonde et communicative; une nature souple, dont le domaine est la comédie aussi bien que le drame; des attitudes savantes; la démarche d'une femme qui se sait et qui se sent reine sur ces planches étroites où paradent tant de luttes, tant de travaux, tant de fainéantise, tant de gloire, tant d'ignominie; enfin, ce je ne sais quoi qui fait dire : « Voici le Dieu ! » lorsque l'un de ces inspirés entre en scène. Faut-il ajouter que, sous le rapport de l'élégance du visage, de la coiffure et des toilettes, Mme Ristori s'est faite, pour ce rôle de Béatrix, l'égale des Parisiennes les plus achevées? Ces frivolités ont leur intérêt; car enfin, on était en droit de se demander comment cette reine tragique s'accommoderait du costume moderne et si elle aurait pris, hélas! la couturière de sa compatriote, de cette inspirée négligente : Mme Penco de l'Opéra-Italien.

La pièce de M. Legouvé était connue d'avance. C'est le livre même élevé d'intention, agréable de forme, qu'il publia il y a un an. Quelques coupures ont suffi pour le rendre possible à la scène. Le changement le plus considérable que j'aie remarqué, et il ne l'est guère, c'est que Béatrix, dans le roman, récite un morceau d'*Antigone* et un fragment de *Roméo et Juliette*, pour les plaisirs de la grande-duchesse de *** et de sa cour, tandis que, dans le drame, elle dit d'abord les adieux de Jeanne d'Arc à son village, puis, avec le prince Frédéric pour partenaire, la scène des tombeaux entre les deux immortels amoureux de Vérone. A part ce dernier morceau qui est en situation, qui avance et révèle les amours du prince artiste et de la princesse de l'art, le reste du programme de la fête est essentiellement variable. De même que, dans la leçon de musique du *Barbier de Séville*, les cantatrices intercalent tantôt un air, tantôt un autre suivant le caprice de leur voix et le penchant de leur talent, Béatrix pourrait dire demain, chez la grande-duchesse, une scène de *Marie Stuart* au lieu d'une scène de *Jeanne d'Arc*. Ni le commencement, ni le milieu, ni la fin de la pièce ne s'en porteraient plus mal.

Les figures secondaires qui entourent Béatrix et Frédéric étaient mieux dans le roman qu'à la scène. Un pas de plus, et l'impitoyable réalité théâtrale donnerait presque une couleur fâcheuse à l'excellente grande-duchesse qui présente avec tant d'empressement la madone de l'art à son fils, qui recherche avec tant d'ardeur les occasions de rapprocher ces amoureux qui se fuyaient parce qu'ils se sentaient séparés par l'inégalité de leurs conditions. N'est-ce pas cette complaisante princesse qui les presse d'échanger, sous le masque de Roméo et de Juliette, les serments les plus passionnés, et met ainsi le comble au trouble de leurs âmes? Je sais bien qu'elle n'a que l'apparence d'un rôle peu maternel. Dès que ses yeux s'ouvrent à la vérité, — mais peut-être tardent-ils bien à s'ouvrir, — tout en continuant de rendre justice à ce que vaut Béatrix, elle éloigne Frédéric d'un hymen impossible, et les

amoureux se séparent... *Invitus invitam dimisit.* Toutefois, comme il ne s'agit pas ici d'un des maîtres du monde, et, d'autre part, Béatrix nous étant donnée pour une vertu égale à son génie, l'importance des raisons d'État, — quand l'État est si petit, — nous touche moins que la grandeur du sacrifice. On se demande si la Confédération germanique eût été ébranlée parce que Juliette aurait partagé le fauteuil doré de son Roméo couronné. Il semble qu'il aurait pu y avoir des accommodements avec cette bonne Confédération. Trop aveugle d'abord, la grande-duchesse semble ensuite trop rigoureuse. On se souvient que, s'il faut en croire le proverbe, des rois épousèrent des bergères. Je suis convaincu qu'un dénoûment heureux, plus conforme à la tradition théâtrale et moins convenable selon le dessein de l'auteur, eût satisfait davantage les spectateurs du drame.

Le succès a été très-grand, très-bruyant, quoique les parties accessoires aient été, je le répète, moins goûtées qu'à la lecture. Le comique monocorde de l'impresario Kingston, les monomanies amoureuses du capitaine Kœrner, tout cela est fort bien dans le roman. Mais il y a toujours du danger à franchir à pieds joints, sans préparation, le fossé, — l'abîme qui sépare la chose imprimée de la chose représentée. M. Legouvé, qui connaît son code théâtral autant qu'homme de France, qui a pratiqué à côté du plus habile des maîtres, sait cela mieux que nous. Mais il s'agissait ici d'un type exceptionnel à rendre, d'une actrice extraordinaire à saisir au passage, d'une occasion inouïe à prendre aux cheveux. Il n'était pas question de faire une pièce étudiée comme *Adrienne Lecouvreur*, *Louise de Lignerolles*, ou, dans un autre genre, la *Médée*.

Est-ce que M. Alexandre Dumas aurait cessé d'être l'amuseur par excellence? Est-ce que ce titre, dont il s'est contenté quand il aurait pu viser plus haut, on ne le lui donnerait plus maintenant que par antiphrase? Voilà ce que nous nous demandions l'autre soir, en assistant à la quasi-déconfiture du *Prisonnier de la Bastille*. C'est tiré du *Vicomte de Bragelonne*, ou *la Vieillesse des mousquetaires*, qui ne valait ni leur éblouissante jeunesse, ni les heureuses fortunes de leur âge mûr. On y voit Louis XIV et l'Homme au masque de fer, qui ne font qu'un dans la personne de l'acteur Laferrière; Fouquet, d'Artagnan, Aramis, Porthos; on assiste aux fêtes de Vaux, aussi magnifiques que si M. Hostein avait la devise et les trésors de l'ambitieux surintendant; on pénètre dans l'intérieur de la Bastille; on voit M[lle] de la Vallière, qui s'accommode fort bien de la beauté de M[lle] Page, et Anne d'Autriche, la reine mère, qui ne paraît là que pour faire nombre. Eh bien, ces magnificences, ces évocations, ces créations, ces fantasmagories et même l'escamotage du roi Louis XIV, ont laissé le public assez froid. Ce drame semble d'ailleurs avoir la conscience de sa faiblesse et de son infériorité. Il ne se plaît pas : il se refait et se corrige. Un jour on lui retranche, le lendemain on lui ajoute un tableau. C'est comme un malade qui se retourne dans son lit, sans trouver de position qui lui agrée.

H. de Pène.

BIBLIOGRAPHIE

Mariska, légende madgyare, par M. N. Martin. 1 volume format diamant. Chez Jules Tardieu et Poulet-Malassis.

La *Mariska* de M. N. Martin n'est ni la fiancée de quelque Schinderhannes, ni quelque créature diaphane, détachée de la cour éthérée de Titania. Ce n'est point du tout même une héroïne du monde épique; malgré le mot de légende, qui s'inscrit au-dessous de son nom slave, elle n'a rien à démêler avec d'antiques traditions populaires; elle n'a rien de commun, non plus, avec les éléments de la vie surnaturelle. *Mariska* est tout simplement une de ces belles et gracieuses filles s'encadrant avec poésie dans les conditions de la réalité la plus actuelle. Vous souvient-il d'avoir erré au hasard, seul, et l'âme avide d'impressions nouvelles, à travers les rues et les places inconnues d'une ville étrangère? Au détour de quelque avenue de grands arbres, avez-vous soudainement rencontré une de ces beautés qui frappent si fortement le regard, que le cœur en tremble, on ne sait pourquoi, car la brillante apparition est déjà évanouie, l'éclair de rêverie enchantée s'est déjà éteint, dans le sentiment pesant de la vie vulgaire? Eh bien, qui sait? cette jeune femme dont l'image s'est brusquement empreinte dans votre souvenir, comme un de ces magiques portraits de maître qu'on ne peut oublier, c'était *Mariska* peut-être; c'était du moins une de ses poétiques sœurs qui semblent descendre un instant de je ne sais quelle région inaccessible, qu'en passant on a contemplée comme dans un rêve, et qu'on ne revoit plus.

Ce n'est pas là, toutefois, la donnée du poëme lyrique de M. N. Martin. Bien qu'aussi simple peut-être dans le fait, elle est plus complexe et plus neuve dans les détails et le caractère de son intimité. Je n'ai voulu ici qu'indiquer la suave figure qu'on entrevoit toujours au fond du poétique tableau, et la reproduire dans le vague aspect qu'elle y garde. Elle est le charme et non l'action. Elle est le rayon qui joue à la superficie des branches qu'agite l'orage. Le drame tout intérieur de la passion qu'elle inspire se déroule, avec ses péripéties voilées, dans le cœur du héros, et ne se trahit que par les élans de l'âme envahie et troublée.

La série de pièces lyriques qui forment l'ensemble du poëme a donc un caractère tout *subjectif*, comme on dirait au delà du Rhin. La passion s'absorbe en elle-même, se contemple, s'écoute et se raconte. Le plus simple incident de la vie réelle se transfigure à son contact, et prend les proportions qu'elle veut lui donner. Et si la poésie est un instrument à

sa portée, elle en invoque ardemment toutes les cordes pour s'exprimer. C'est ainsi que Nimbsch, le soldat poëte de M. N. Martin, aime et chante. Il importe peu, après cela, qu'il soit Madgyar; que sa figure ait plus ou moins l'empreinte du pays où il vit et souffre de la passion combattue. Il ne s'agit pas, on le sent vite, de couleur locale et de précision descriptive.

Les impressions sereines ou tristes, les émotions douces ou violentes, qui donnent les motifs de cette suite de morceaux lyriques, que relie une trame légère, voilà surtout ce que l'auteur a voulu traduire. L'analyse poétique de la passion, telle est le fond, telle est l'idée dominante du livre de *Mariska*. Le développement d'un même sentiment dans ses manifestations diverses, voilà toute l'unité de la composition; et dans ce genre de poëme, elle suffit.

L'idée fondamentale du livre ainsi établie, il n'importe guère, on le comprend, que l'auteur se soit plus ou moins attaché à conserver le trait particulier, caractérisant la nationalité de son héros. Son Nimbsch est Madgyar, et soldat dévoué à l'indépendance de son pays; mais il est surtout amoureux; une passion profonde l'absorbe; il ne vit plus que de ses enchantements et de ses souffrances; et il exprime tous les modes du sentiment qui le domine par de lyriques élans qu'il ne peut contenir. En s'inspirant de ces émotions sincères, en les traduisant dans les formes familières à son talent, M. N. Martin ne les a-t-il pas modifiées un peu, dans le sens de sa nature et de ses tendances? Je n'affirmerai pas le contraire. Nimbsch a certainement feuilleté bien des fois, sous sa tente de soldat, les sonnets guerriers de Kerner. Il a bu à toutes les sources de la rêverie allemande. Il a dû même, en ses vingt ans, participer un peu aux doctes leçons de quelque célèbre université; il a dû vivre quelque temps, en *student*, à Bonn ou à Heidelberg. Mais il n'en dit rien; et à l'heure où il se chante, tout concentré dans la phase la plus ardente de sa vie, ces souvenirs sont trop éloignés pour qu'il songe à les rappeler. Son fraternel interprète, dans ses notes de discrète biographie, ne nous l'apprend pas davantage; et, en vérité, nous n'aurions pas songé nous-même à formuler, par induction, cette petite enquête, si elle n'avait un tout autre but qu'un intérêt romanesque.

Les chants de Nimbsch, dans la poésie de M. N. Martin, sont en effet tout pénétrés des aromes de la pensée germanique. A l'insu même de l'auteur, ils se dégagent, tant ils sont fondus naturellement dans l'atmosphère, de sa propre pensée. Quelques titres de ces chants, pris au hasard, suffiraient presque pour indiquer les pentes habituelles de l'inspiration du poëte : *Soleil dans la brume, le Sang du cœur, l'Aile intérieure, Aspirations vers la Mort, Dernières bénédictions*; je ne sais ce qu'il peut y avoir de madgyar dans le développement de ces thèmes; mais je sais quelle couleur, prise de nos bluets et des *vergiss-mein-nicht* du Rhin allemand, ils revêtent sous la main de l'auteur de *Mariska*. Cette fusion spontanée des deux sentiments littéraires, si différents d'ailleurs dans leurs éléments essentiels, est le trait bien distinct du talent poétique de M. N. Martin. Et rien n'est moins voulu, rien n'est plus sincère que ce gracieux alliage; il découle simplement de l'origine de l'homme et des instincts natifs du poëte. L'union intime des deux pensées s'est faite aussi harmonieusement

que le mélange du sang. Le poëte de Mariska s'est produit ainsi dans des conditions de nature particulière, qui ont eu leurs légitimes influences, et d'où dérive sans effort l'accent de son individualité. Un des plus fins écrivains de ce temps, esprit si français et en même temps si instinctivement pénétrant à l'égard de toute cette poésie germanique,— le charmant traducteur de Henri Heine disait : « Le Rhin ne sépare pas « si profondément qu'on veut bien le dire les deux pays, et souvent la « brise de France, franchissant les eaux vertes où gémit la Lurley sur « son rocher, balaye, de l'autre côté, l'épaisse brume du Nord, et apporte « quelque gai refrain qu'on ne peut s'empêcher de retenir. » Ne doit-on pas croire, en lisant la poésie de M. N. Martin, au double message de la brise du Rhin? Si elle emporte par instants sur l'autre rive quelque chose de notre gaieté, ne rapporte-t-elle pas aussi quelquefois en France, au toit d'un poëte qu'elle connaît comme un ami, ne rapporte-t-elle pas de ces notes rêveuses que l'âme recueille et qu'elle dispose en nouveaux accords?

En signalant ainsi, dans un sens plus général, l'accent du talent poétique de M. N. Martin, ne perdons pas de vue, cependant, l'appréciation plus directe de sa plus récente production. Nous avons besoin encore, pour la classer dans l'ensemble de l'œuvre du poëte, de constater les rapports qu'elle présente avec quelqu'une de ses aînées. Le poëme de *Mariska* est en évidente corrélation avec le poëme de *Louise*. Ce n'est pas que l'auteur ait songé le moins du monde à les rattacher dans la forme et moins encore dans l'idée ; mais la critique les rapproche, et elle se croit fondée à noter le commun caractère et les réelles dissemblances des deux poëmes.

Louise, ainsi que *Mariska*, est un chant d'amour. Chant épanoui comme celui de l'oiseau à l'aurore, il se répand avec bonheur, il se repose et se complaît dans toutes les gammes de la sérénité. Le cœur, en pleine jeunesse, bondit et s'ouvre à toute émotion heureuse; rien ne l'arrête en son élan de joie et d'espérance : « C'est un gai pèlerin sur le sommet d'un mont. » Mais ce luth chanteur des fraîches amours du printemps, le poëte le brisa-t-il dans un de ces premiers jours de colère contre les douloureuses réalités? Il faut le croire : car, depuis cette heure d'ivresse, — bien des années ont fui, — le luth amoureux est resté muet. Mais hier le poëte a repris son instrument brisé, et, en le faisant l'interprète d'une âme plus forte et plus ardente, il l'a rendu plus sonore. Les cordes gaies, douces et calmes n'y vibrent plus comme autrefois; mais les notes émues de la passion en sortent avec des accents inusités dans la voix du chanteur, plus savantes dans leur expression et plus pénétrantes dans leur vérité. Le poëme de *Louise* est la chanson légère de cet amour qui se dissipe aux premiers souffles contraires de la vie; *Mariska* est l'hymne sérieux de cet amour dernier, où toutes les forces du cœur se concentrent, parce qu'avant de plier sous le poids de la destinée, elles veulent donner, sans laisser rien au lendemain qui n'importe plus, tout ce qu'elles recèlent.

Voilà, au fond, l'intéressante donnée du livre de *Mariska*; et cette dernière œuvre de M. N. Martin est un témoignage vif et nouveau de son talent de poëte.

Pierre Malitourne.

Essai sur l'administration de Turgot dans la généralité de Limoges, par M. Gustave d'Hugues, ancien élève de l'Ecole normale, docteur ès lettres. 1 vol. in-8°. Paris, chez Guillaumin, 1859.

L'histoire a associé le nom de Turgot à celui des plus grands ministres qui aient gouverné la France; elle l'a placé à côté des Sully et des Colbert, et ne parle de lui qu'avec le respect dû aux bienfaiteurs de l'humanité. Par quels services Turgot a-t-il pu mériter tant d'honneur?

Sully avait été pendant quatorze ans ministre; il avait débrouillé le chaos des finances, établi dans l'administration un ordre sévère que n'avaient jamais connu les Valois et que le royaume ne semblait pas appelé à connaître sitôt, après l'anarchie de la Ligue; il avait été le conseiller de Henri IV et l'ordonnateur de la plupart des réformes qui ont rendu si populaire le nom de ce prince. Colbert avait fait plus encore, parce qu'il avait des vues plus larges que Sully et qu'il eut le bonheur de venir à une époque où il était facile à un pouvoir intelligent de faire de grandes choses; pendant vingt ans, il avait été le principal auteur de la prospérité de la France au XVIIe siècle. Sully et Colbert avaient laissé tous deux des traces profondes de leur administration : l'un avait ranimé l'agriculture, et l'autre avait créé la grande industrie.

Turgot a passé dix-huit mois à peine au ministère. Ces dix-huit mois ont été, il est vrai, bien remplis : remboursement d'une partie des dettes de l'Etat, suppression des plus scandaleux trafics du contrôle général, création du comptoir d'escompte, amélioration des chemins, création des messageries, liberté du commerce des grains à l'intérieur du royaume, abolition des corvées, des offices des ports, quais, halles et marchés de Paris, suppression des jurandes et maîtrises. Turgot a tenté de faire dans son court passage aux affaires beaucoup plus que d'autres durant un long ministère; mais presque toutes ses réformes ont été d'aussi courte durée que sa faveur; la liberté du commerce des grains amena une émeute; la suppression des jurandes amena la disgrâce du ministre. « Ce peuple, auquel je me serai sacrifié, disait Turgot en entrant au contrôle général, est si aisé à tromper, que peut-être j'encourrai sa haine par les mesures mêmes que je prendrai pour le défendre contre la vexation. » Il avait raison; les privilégiés qu'il attaquait le renversèrent; le peuple dont il avait voulu le bien applaudit à sa chute et au rétablissement de toutes les entraves dont le ministre avait cherché à le délivrer.

C'est moins par ce qu'il a fait que par ce qu'il a voulu faire que Turgot a mérité d'être compté au nombre des meilleurs ministres. Il avait compris que l'ancienne constitution, à moitié féodale et à moitié monarchique, qui consacrait tant d'inégalités et d'injustices, ne pouvait plus protéger la France riche et éclairée du XVIIIe siècle, et il avait conçu un vaste plan pour substituer des institutions libérales au

gouvernement du bon plaisir et du privilége : en politique, une représentation nationale à tous les degrés, depuis la Commune jusqu'à l'Etat; en matière de finances, l'égalité et l'unité de l'impôt, la diminution des dépenses; en matière de commerce et d'industrie, la facilité des communications, la liberté absolue des échanges et du travail. Il a voulu exécuter pacifiquement par la royauté ce que la révolution n'a accompli qu'en renversant la royauté et en répandant le sang. Turgot n'aurait peut-être jamais pu réussir dans toutes ses tentatives, parce qu'il attaquait à la fois tous les priviléges et qu'il manquait d'un point d'appui pour les renverser. Mais s'il avait servi un roi qui ne se fût contenté de dire : « Il n'y a que Turgot et moi qui aimions le peuple, » et qui l'eût soutenu contre le parlement et contre la cour, il aurait pu rendre autant de services et laisser une trace aussi profonde que les Sully et les Colbert. Il avait, en effet, le véritable amour du peuple et l'intelligence de ses droits et de ses besoins : c'est pourquoi l'histoire le met au rang des grands ministres et regrette que sa sagesse n'ait pu triompher de la frivolité de la cour ou de l'entêtement routinier de la magistrature.

Ce sage n'avait pas toujours vécu dans la retraite; il avait été administrateur; pendant treize ans, il avait gouverné la généralité de Limoges en qualité d'intendant, et il avait pu appliquer loin de la cour, dans une province reculée où il était presque maître absolu, une partie des idées qu'il avait puisées dans la société de Gournay et de Quesnay.

M. Droz a raconté les efforts et l'insuccès de Turgot au ministère : le héros et l'historien étaient dignes l'un de l'autre. Mais nul n'avait raconté les efforts plus heureux de Turgot dans son intendance ni étudié les moyens par lesquels il était parvenu à entretenir et à créer des routes sans corvées, à assurer la subsistance des campagnes durant une disette sans mettre d'entraves à la liberté du commerce, à faire comprendre enfin à une population encore grossière la sagesse et l'opportunité des mesures qui rencontrèrent plus tard tant d'opposition à Paris et à Versailles.

C'était à Limoges que devait être nécessairement entrepris ce dernier travail; il devait se rencontrer dans cette ville quelque savant dévoué à l'histoire qui prît la peine de fouiller les archives de l'intendance et d'en tirer le secret de l'administration de Turgot. M. G. d'Hugues a été ce savant, et il a fait un livre que consulteront avec fruit ceux qui écriront la vie de Turgot ou l'histoire administrative du règne de Louis XV.

En lisant le livre de M. d'Hugues, j'ai eu un regret qu'il a sans doute éprouvé comme moi en commençant son travail, c'est que les cartons de l'intendance ne renfermassent pas un plus grand nombre de documents sur une administration qui fut féconde et qui dura treize ans. Il est probable qu'une partie des papiers qui intéresseraient l'histoire ont été égarés ou transportés ailleurs ; car j'ai peine à croire que l'industrie manufacturière, entre autres, n'ait donné lieu durant les treize années qu'à deux ou trois lettres sans importance dans une pro-

vince qui n'était pas, il est vrai, une des plus riches de France, mais qui avait néanmoins des forges, et passait, au dire d'un intendant, pour « la province du royaume et même de l'Europe où se fait le plus beau et le meilleur papier. » Quoi qu'il en soit, M. d'Hugues a recueilli les documents qui existaient : il ne pouvait faire plus. A défaut d'une histoire complète d'une province sous le plus juste et le plus éclairé des intendants, il a élargi son sujet par sa conclusion et cherché à constater « d'une manière générale le rôle actif de la royauté dans l'œuvre de réforme qui se poursuivait au XVII[e] siècle. » Je crois la thèse vraie, non sans réserves toutefois; mais Turgot, qui a échoué à cause de la faiblesse même de la royauté, n'est peut-être pas un bon argument en faveur de cette thèse.

E. LEVASSEUR.

A GLOSSARIAL INDEX TO THE PRINTED LITERATURE OF THE 13TH CENTURY, by Herbert Coleridge. 8vo, London, Trübner and Co. Paris, Fowler, rue Saint-Honoré, 279.

N'a-t-on pas le droit de s'étonner en songeant qu'il n'existe pas encore un répertoire complet et méthodique de cette langue anglaise qui a subi tant de transformations avant de se montrer si souple et si docile sous la plume d'un Tennyson ou d'un Macaulay? Les dictionnaires de Johnson, de Richardson, de l'Américain Webster, dont on ne saurait cependant contester le mérite, ont été entrepris dans un esprit de purisme classique qui les a rendus défectueux sous bien des rapports. Plusieurs glossaires, ceux d'Ash et de Nares entre autres (1), donnent une idée du vieux langage anglais à telle ou telle époque; mais nos voisins ne possèdent aucun ouvrage qui présente le tableau définitif des richesses de leur langue depuis le XIII[e] siècle (époque où elle a cessé d'être un idiome semi-saxon) jusqu'à nos jours; aucun ne saurait être regardé comme un guide sûr à travers le dédale de ce vocabulaire si varié, où l'anglo-saxon prédomine, mais auquel le celte, le danois, le normand, le latin et le grec ont aussi fourni leur quote-part.

La Société philologique de Londres avait publié, il y a deux ans, le programme d'un ouvrage destiné à combler jusqu'à un certain point cette lacune, et invité les lettrés à collaborer à une sorte de supplément aux grands travaux de Johnson et de Richardson en se chargeant de lire certains auteurs et de noter au passage tout mot omis par ces deux lexicographes. Encouragée par l'empressement avec lequel on a répondu à son appel, elle s'est décidée à entreprendre non plus un supplément, mais un dictionnaire complet de la langue anglaise. L'utilité d'un pareil ouvrage est évidente. Dans certains auteurs, tels que Chaucer, Skelton,

(1) M. J. O. Halliwell a publié, en 1859, une excellente édition refondue et augmentée de ce dernier ouvrage, que nous ne saurions trop recommander à ceux de nos lecteurs qui étudient les vieux auteurs anglais.

Gower, Mandeville, Spenser, on rencontre des milliers de mots inintelligibles pour le commun des lecteurs; on peut même le dire, pour comprendre quelques-uns des vieux écrivains anglais, sans avoir recours à un glossaire, il faut une connaissance préalable de l'anglo-saxon.

Le dictionnaire de la Société philologique comprendra tous les mots dont s'est enrichie la littérature anglaise depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours, hormis les expressions de pur *argot*; car le comité ne se pose pas en arbitre des élégances du style et, sauf l'exception signalée, ne rejette aucun mot. Il pense avec raison que chaque expression a sa valeur, comme indiquant les tendances de la langue.

Tous les livres seront admis comme autorité, si ce n'est les ouvrages purement scientifiques et les vocabulaires de dialectes provinciaux publiés depuis la Restauration. La langue anglaise s'étant trouvée formée à cette époque, ces dialectes ne doivent plus être regardés que comme des *patois* dont le lexicographe n'est pas tenu de s'occuper, tandis que les dialectes antérieurs méritent de fixer son attention, la langue se composant alors d'une variété d'idiomes qui atteste les luttes de l'anglais contre le saxon.

On s'efforcera de démontrer avec exactitude non-seulement l'étymologie de chaque vocable, mais aussi les changements de signification qu'il a pu subir à diverses époques. Au moyen de citations, on établira aussi le moment où tel mot a fait son entrée dans la langue, ainsi que la date de la disparition des mots tombés en désuétude. Grâce à un régiment de lecteurs compétents, les définitions, les explications, les synonymes, tous les trésors philologiques dispersés dans les ouvrages de tous les écrivains de l'Angleterre, se trouveront rassemblés et coordonnés. Une foule d'érudits anglais, dont les noms font autorité, ont offert leur concours à la Société philologique, et l'Amérique vient de réclamer sa part dans ce recensement définitif de la langue commune. C'est là une tâche immense qu'une coalition du public lettré pouvait seule entreprendre et dont le succès ne dépend plus que du zèle et de l'exactitude des volontaires qui se sont présentés comme collaborateurs. Afin de faciliter leurs travaux, M. Herbert Coleridge a publié le très-utile ouvrage dont le titre figure en tête de cet article et qui est la première pierre d'un édifice que nous espérons voir mener à bonne fin. C'est l'inventaire (sans citation, mais avec renvois) de tous les mots qui se trouvent dans la littérature imprimée du XIIIe siècle, et qui plus tard trouveront place dans le grand dictionnaire. Le soin avec lequel M. Coleridge a accompli ce travail de bénédictin lui fait le plus grand honneur et donne une idée de ce qu'on peut attendre des efforts réunis des membres de la Société philologique.

Afin de simplifier autant que possible la tâche, on a divisé l'histoire de la langue anglaise en trois époques : 1° depuis son origine (vers 1250) jusqu'en 1526, année où parut la première traduction anglaise du Nouveau Testament; 2° depuis la réformation jusqu'à la mort de Milton, 1526 à 1674; 3° depuis Milton jusqu'à nos jours. En règle générale, on citera des exemples de l'emploi de ces mots durant chacune de ces périodes.

Les collaborateurs seront également divisés en trois catégories, auxquelles sera distribuée la littérature de chaque période. Ainsi, pour les années 1250 à 1526, ils sont appelés à lire les ouvrages composés à dater du XIVe siècle, puisque l'index de M. H. Coleridge donne les mots employés de 1250 à 1300. Chaque collaborateur devra fournir les citations où se trouveront des mots non enregistrés ou tombés en désuétude. Le travail de révision et de collationnage sera fait par le comité de la Société philologique. Les membres de cette Société ne se cachent pas les difficultés d'une pareille entreprise; mais d'un autre côté, dit leur programme, il est clair que l'Angleterre ne possédera jamais une nomenclature complète de sa langue, tant que la tâche restera dévolue à un seul.

C'est là une vérité que l'Académie française a comprise depuis longtemps et mise à profit, sans toutefois adopter une base aussi large que celle sur laquelle nos voisins ont cru devoir appuyer leurs travaux.

WILLIAM L. HUGHES.

LE LAC, méditation de M. de Lamartine, avec seize planches dessinées et gravées à l'eau-forte par Alexandre de Bar. Paris, 1860. Curmer. In-folio.

Ceci est un ouvrage d'art et rien qu'un ouvrage d'art. Le poëme n'est plus que l'accompagnement des planches, elles forment un magnifique album, véritable tour de force de conception et d'exécution.

M. de Bar est un artiste connu. Il a été en Egypte avec M. d'Escayrac de Lauture, en qualité de dessinateur de l'expédition scientifique, chargé par Saïd-Pacha de rechercher les sources du Nil. Comme peintre, ses pyramides, exposées au dernier salon, ont montré ce qu'il savait faire; comme dessinateur, un nombre incalculable de bois, reproduits, depuis une quinzaine d'années, par *le Magasin pittoresque, le Monde illustré, l'Illustration, le Tour du Monde* et d'autres publications de ce genre, prouve le succès, justement mérité, dont il jouit auprès du public.

En le voyant aborder *le Lac*, on devait donc s'attendre au résultat obtenu, et cependant ce résultat a dépassé les espérances qu'on avait pu concevoir. C'est qu'aussi l'œuvre était colossale, et l'on avait le droit de trembler. L'artiste a su mettre en évidence les qualités qui caractérisent son talent. Dessinateur consciencieux, il n'a pas cru pouvoir, même dans des planches de cette dimension, se permettre de rechercher les effets par des à-peu-près de détail, et il a également soigné l'exécution des parties et de l'ensemble. Comme procédé, il a su obtenir des noirs d'une vigueur incroyable, et son dessin est si correct, sa pointe est si sûre d'elle-même, que, dans certaines parties, on croirait bien plutôt voir une gravure au burin qu'une eau-forte. C'est certainement le plus bel éloge que l'on puisse faire du talent de l'artiste.

Les seize dessins originaux ont été exécutés au fusain, rehaussé de

blanc. Ils ont été faits pour la collection particulière de M. Curmer, et, dans le principe, ils ne devaient pas être reproduits par la gravure; seulement, en les voyant terminés, l'éditeur s'est décidé à entreprendre la publication du *Lac*. Aussi la difficulté n'a-t-elle été que plus grande quand il s'est agi ensuite de les reporter sur le cuivre. Et cependant M. de Bar a triomphé de tous les obstacles; il a terminé ce travail en huit mois! C'est un véritable tour de force, surtout si l'on considère le soin qu'il a apporté à l'exécution de cette œuvre et le résultat vraiment remarquable qu'il a obtenu.

La difficulté la plus grande, peut-être, se trouvait dans la composition. Il fallait, en effet, faire seize dessins sur seize strophes, se rapportant toutes au même sujet, et sans avoir même à sa disposition toutes les ressources dont disposait le poëte. Le peintre ne pouvait faire intervenir les sentiments de l'âme, le souvenir d'un amour envolé, les sons de la lyre et l'écho des montagnes; il ne pouvait reproduire qu'une chose, un paysage toujours semblable, puisque chaque planche devait représenter les bords d'un même lac; et avec ce paysage, par la manière de le présenter, de l'éclairer, il fallait éveiller dans l'âme du spectateur les émotions que les strophes du poëte pouvaient éveiller dans celle du lecteur. Il fallait de plus, et cette difficulté n'était pas moins grande que la première, il fallait savoir éviter la monotonie et les redites.

M. de Bar a su faire preuve d'une imagination singulière et d'une souplesse de talent peu commune. En feuilletant ces planches, il semble que l'on parcoure une gamme d'accords ascendants et descendants parfaitement harmonieux. C'est une sorte de mélodie simple, douce, mais triste, et devenant à la longue profondément navrante. On dirait un de ces magnifiques chants de la liturgie romaine qui servent, dans l'office des trépassés, à amener le trouble dans l'âme des fidèles. C'est une sorte de *De profundis* funèbre et lugubre qui vous glace et vous désole.

Nous n'essayerons pas d'analyser ici une à une ces compositions, dans lesquelles on retrouve à chaque pas le découragement et ce regret du passé qui est en quelque sorte la dominante de ces accords désolés. Mais, en ne prenant qu'une seule de ces planches, on se rendra bien compte de la manière dont l'artiste a compris son œuvre.

Le poëte s'écrie :

Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons!
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
Il coule, et nous passons.

M. de Bar a vigoureusement indiqué d'immenses rochers, formant un paysage étroit et resserré, dans lequel coule lentement une nappe d'eau calme et presque immobile. Dans cette espèce de canal, il n'y a ni port, ni rives, mais seulement de gigantesques murailles escaladant le ciel. L'eau arrive de loin, on la voit venir d'un fond obscur et sombre; elle sort de ce lointain à peine distinct, et, plus elle s'approche, plus elle s'éclaire. Vers le milieu de la scène, elle est en pleine lumière, mais, sur

le devant, se trouvent des rochers qui vont la briser et au pied desquels s'ouvre un gouffre béant. Au moment où l'eau atteint ces roches, elle jaillit en écume blanchâtre; il semble qu'elle hésite, qu'elle se plaigne et regrette le passé calme et riant dont elle n'a pas su jouir, mais il est trop tard; elle se précipite en cascade et disparaît dans une effroyable obscurité. Telle l'image de la vie. Elle vient on ne sait d'où, d'un lointain indistinct, elle aboutit... à la mort. Au milieu, il y a un temps d'arrêt, un moment de repos où l'on pourrait être heureux; mais non, l'âme humaine est insouciante, jusqu'au jour où il est trop tard pour revenir sur ses pas, ou tout au moins pour s'arrêter un instant et jouir du présent. La vie nous emporte, il est trop tard. — *Aimons donc! hâtons-nous! jouissons!* Ce cri n'a pas été entendu; tout le redisait autour de nous, tout, jusqu'aux souffrances qui nous environnaient, mais nous ne l'avons pas compris... et voilà *que le temps a coulé*, et... *nous passons!*

Comme on le voit, l'artiste a compris le poëte et il a su le rendre. Chacune des planches de M. de Bar est une sorte de commentaire de la strophe qu'elle doit accompagner.

L'ensemble de l'œuvre est profondément triste : c'est la paraphrase des deux derniers vers du poëme :

> Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
> Tout dise : Ils ont aimé!

C'est une de ces litanies navrantes du temps de la passion. La joie, la vie, l'amour, tout est passé. *Ils ont aimé!* Voilà le dernier mot du poëte et le dernier mot de l'artiste.

M. de Bar, dans la conception et l'exécution de ce travail, a fait preuve d'un véritable talent. En terminant, nous ne pouvons qu'applaudir à son succès, en lui rappelant que noblesse oblige, et qu'après *le Lac* il nous doit de nouveaux travaux.

EDMOND RHEIMS.

L'ITALIE ET L'EGLISE, par M. Romand. Paris, chez Dentu.

M. Romand vient de publier sous ce titre: *L'Italie et l'Eglise*, une étude approfondie sur la question romaine. Le point de départ de l'argumentation de M. Romand, c'est la distinction qu'il établit entre la puissance temporelle et le pouvoir politique des évêques de Rome. Il maintient la nécessité de la puissance temporelle avec l'indépendance qu'elle implique, et il la considère comme inséparable de l'exercice de la suprématie spirituelle. En effet, que deviendraient la prédication de l'Evangile et la foi du Christ, si le chef visible de l'Eglise ne pouvait traiter avec les autres souverains sur un pied d'égalité, pour tout ce qui touche au gouvernement des âmes? S'il n'était que le premier sujet

du roi dont il habiterait les Etats, que deviendrait sa juridiction dogmatique et disciplinaire devant les défiances des autres princes et la conscience des autres nations qui pourraient le croire asservi aux volontés de ce roi?

L'institution de la puissance temporelle de la papauté est d'origine ancienne. Elle remonte aux premiers âges de l'Eglise. Elle existait déjà au temps de Constantin. Celle-là est inaliénable et imprescriptible. Il n'en est pas de même du pouvoir politique, qui ne date que des fondateurs de la race carlovingienne. Tandis que la puissance temporelle est une condition permanente d'indépendance pour le vicaire de Dieu, le pouvoir politique n'a été que la condition accidentelle et passagère de l'action civilisatrice des Carlovingiens dans une société et à une époque disparues.

La conclusion logique de cette argumentation, c'est que la puissance temporelle est immuable et que le pouvoir politique peut varier dans sa forme et dans son étendue, s'agrandir ou se rétrécir au gré des événements et des révolutions.

Il n'est pas de souveraineté dont la source soit plus sainte et plus sacrée que celle des papes. Au lieu d'être discutée par l'Europe, cette puissance serait invoquée par l'Italie, si elle était restée ce qu'elle fut longtemps, le centre de toutes les résistances patriotiques du fédéralisme national aux desseins ambitieux des Césars modernes qui ont voulu se substituer dans la péninsule aux anciens Césars.

Si, fidèle à ses antécédents, la papauté fût restée l'antagoniste de l'Autriche au lieu d'en devenir l'alliée, il y aurait eu peut-être une question italienne, il n'y aurait jamais eu de question romaine, car la papauté abriterait encore sous son aile tutélaire l'indépendance des nations et la liberté des citoyens; l'Italie serait avec elle, parce qu'elle serait avec l'Italie.

En théorie, la thèse de M. Romand nous paraît donc juste. Le pape peut perdre, sans danger pour son indépendance et sans inconvénient pour sa dignité, sa souveraineté temporelle sur les Marches, l'Ombrie et les Romagnes, à la seule condition de rester dans Rome roi en même temps qu'évêque, sauf à confier à une magistrature municipale la police et l'administration de la cité.

Ce dénoûment de la question italienne, compliquée de la question romaine, est celui que M. Romand préfère comme étant le plus conforme aux traditions de l'Italie, aux intérêts de l'Eglise et aux conseils de la raison. Pour nous, il nous paraît impossible d'en admettre un autre qui ne soit pas une source d'embarras tout à la fois dans l'ordre religieux et dans l'ordre politique. Nous pensons que cette solution est la seule qui puisse prévenir des catastrophes périlleuses. Peut-être entre-t-il dans les desseins de Dieu que ces catastrophes éclatent; peut-être M. Romand n'aura-t-il pas la satisfaction de voir le triomphe de ses idées; mais, du moins, il aura le mérite de les avoir émises et la consolation d'avoir fait, du même coup, un beau livre et une bonne action.

J. THOREL.

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE

30 mars 1861.

Mon cher directeur,

Lorsque, dans un corps malsain, s'introduit un de ces petits éclats de bois que l'on appelle, je crois, une *écharde*, on voit subitement se produire des accidents tout à fait hors de proportion avec la cause déterminante. Des désordres violents, contradictoires, inattendus, envahissent tout l'organisme; on dirait que le principe de vie entier va se dissoudre par l'influence de ce faible corps étranger, devenu foyer de gangrène et de fièvre. Tel est le rôle du Montenegro par rapport à la Turquie. Cet Etat minuscule, encadré si étroitement dans le vaste empire mahométan, qu'il y a quelque temps encore il n'avait pas même un port de mer pour communiquer avec le reste du monde, cet Etat minuscule est la plaie qui ronge, s'étend, dévore et désorganise tout autour d'elle. Par cela même qu'il y passe un souffle de liberté, qu'il a une sorte d'autonomie et d'indépendance nationales, par cela surtout qu'il est chrétien, il a formé d'abord un centre de résistance, et, à mesure que la vitalité se retire des membres extrêmes de son gigantesque voisin, il devient un centre d'invasion. Mais, comme nous le disions tout à l'heure, en comparant l'empire de l'islam au corps humain, les désordres produits par la présence du Montenegro dans les provinces turques ont un caractère anormal, violent, déréglé, hors de proportion avec la cause et souvent inexplicable dans les effets. Les rajahs de l'Herzégovine se soulèvent; voici un fait qui a sa raison d'être ou semble l'avoir; les rajahs de l'Herzégovine sont chrétiens; c'est la suite du mouvement religieux qui agite depuis tant d'années les provinces non musulmanes du sultan; le soulèvement est énergique, persistant; les Monténégrins accourent en foule pour le soutenir; tous ces faits s'enchaînent. Guerre de religion, dira-t-on : oui, sans doute; mais voici où les contre-coups commencent. Même en accordant toute sa gravité au mouvement de l'Herzégovine, que pourrait, à la rigueur, une si mince province contre un colosse pareil à l'empire ottoman? Il devrait suffire de quelques régiments pour tout écraser, et ces quelques régiments ne manquent pas; ils sont même sous la main, dans les provinces où sévit la révolte; ils vont donc marcher, étouffer le foyer de l'insurrection? Point du tout, ils reculent, au contraire, car il y a longtemps qu'on ne les paye plus. En garnison et

dans les casernes, ils s'impatientaient bien quelquefois jusqu'à la mutinerie; mais, tant bien que mal, l'ordre revenait, et ils continuaient à servir. En campagne, tout change : il faut leur solde à ces soldats; et, comme le gouvernement de Constantinople ne peut la leur envoyer, ils refusent de combattre et cèdent le terrain aux populations soulevées. On pense alors aux bachi-bozouks; les irréguliers n'ont pas besoin de paye : ils pillent! Le moyen est violent; mais il ne répugne pas aux mœurs musulmanes, quand il s'agit de chrétiens surtout. Les pachas appellent donc les bachi-bozouks de la Bosnie : nouvelle crise à l'instant! La noblesse musulmane bosniaque a été privée, assez récemment, de divers droits féodaux; la mesure était bonne en elle-même, elle mettait fin à des abus, mais les intéressés n'en ont pas jugé ainsi. Ils ont gardé une sourde rancune, attendant leur heure, et, tout à coup, les voici nécessaires : la Porte les appelle à l'aide. Ils refusent de répondre à l'appel, ils retiennent leurs irréguliers; les plus ardents vont plus loin : ils se soulèvent; et les Turcs sont pris entre deux insurrections : l'une chrétienne, l'autre musulmane; tout cela, en somme, parce que le Montenegro a poussé hardiment en avant ses incursions et ses propagandes hostiles.

Un tel résultat d'une cause si petite en apparence, nous le répétons, a paru si singulier, qu'on n'a pas voulu reconnaître tout d'abord la vérité. L'Allemagne, toujours prompte à faire des procès à ses voisins, a voulu voir, dans tout ce concours désordonné de rébellions, une vaste conspiration; elle s'est flattée de saisir la main d'une ou même de deux grandes puissances qui s'efforçaient, dans l'ombre, de verser des traînées de poudre à travers les provinces de l'empire turc. Après avoir pompeusement échafaudé cet acte d'accusation suivi du réquisitoire de rigueur, les feuilles allemandes ont eu la douleur d'être obligées, le lendemain, de reconnaître que les faits venaient les démentir avec leur brutalité connue.

Nous finissions notre dernière correspondance par ces mots : La Turquie peut répondre aux ambassadeurs : Ce ne sont pas des conseils, c'est de l'argent qu'il me faut. Toute la difficulé est là, en effet. Payez l'armée ottomane, et elle se battra, elle se battra bien, même; payez vos employés, et ils feront les affaires de l'Etat; payez vos collecteurs, et ils ne dévoreront plus la moitié des impôts avant de les verser dans le Trésor impérial; payez vos dettes, tenez vos engagements, et vous reprendrez en Europe le rang d'honneur et de considération qui appartient à une puissance de premier ordre.

La Porte comprend bien que toutes les solutions aboutissent à celle-là, mais il est diverses façons de remplir les caisses du Trésor. Il y a cette détestable ressource des emprunts, qui s'entre-dévorent sans rien produire et laissent après eux des suites innombrables d'obligations à remplir, d'intérêts à solder, difficultés sur difficultés, charges sur charges. C'est à ce moyen que, malheureusement pour elle, la Turquie a eu recours jusqu'à ce jour, et elle a dû acheter chèrement l'expérience qui lui prouve le danger et l'impuissance d'un pareil système financier.

Il y a une autre voie pour ramener les finances à un état prospère,

c'est de revivifier les revenus du Trésor, en revivifiant les forces productrices du pays qui en sont la source. C'est, en un mot, la réforme radicale des abus, qui amène à sa suite la prospérité, et, avec la prospérité, la richesse publique.

L'insuccès de l'emprunt Mirès a-t-il enfin ouvert les yeux aux hommes d'Etat de la Turquie? On semble pouvoir l'espérer; je dis on semble, car il n'est jamais permis de rien affirmer avec les antécédents de Constantinople. Toujours est-il qu'on annonce que la liquidation de l'emprunt Mirès est close sans espoir de retour. M. Donon, banquier parisien, a pris, dit-on, pour le compte de la Porte, les deux premiers versements de l'emprunt; l'excédant souscrit et déjà payé reviendrait aux souscripteurs.

C'est donc dans les propres ressources de cet Orient si fécond, si doté du ciel, que la Sublime Porte chercherait enfin son salut. Un traité de commerce avec l'Angleterre est déjà conclu; il ouvrira une voie nouvelle à l'industrie musulmane, jusqu'alors en quelque sorte monopolisée par le gouvernement; car il percevait graduellement un droit de 8 p. 0/0 établi sans exception sur toutes les exportations. Rien de mieux sans doute que d'abolir de pareils tarifs, mais ce sont là des mesures dont les fruits, pour être assurés, demandent à mûrir avant d'être recueillis. Le sultan a dû penser à s'ouvrir des sources plus immédiates de richesse, et le premier pas dans la voie du progrès l'a conduit à étendre la main vers les biens des ulémas (biens vakoufs). C'est là un fait instructif; la réforme initiale, en effet, qui semble destinée à inaugurer successivement une ère nouvelle dans tous les pays, aussi bien musulmans que chrétiens, consiste à rendre à la nation, c'est-à-dire à l'industrie libre, à l'initiative personnelle, à la culture indépendante les biens tombés à l'état de quasi-stérilité entre les mains des clergés. Pour comprendre toute l'importance de la résolution actuellement en discussion dans les conseils du sultan, il faut savoir que les biens vakoufs représentent les *trois quarts* des propriétés immobilières de la Turquie. Ces *vakoufs* se composent de propriétés inaliénables dont les revenus sont attribués à l'entretien de fondations pieuses; toute personne qui veut fonder une école, une mosquée, etc., doit constituer un revenu représenté et fourni par une valeur immobilière quelconque. Cet immeuble devient alors vakouf et ne peut plus appartenir qu'à la fondation pieuse dont les ulémas sont les tuteurs, et non-seulement ces biens ne peuvent être aliénés, mais ils ne peuvent jamais *représenter que le revenu* fixé par le donateur. Il est impossible de concevoir une clause qui porte à un plus haut degré le cachet d'immobilité religieuse qui plaît à l'islam, et qui soit destinée à immobiliser, à anéantir plus sûrement en même temps la richesse intrinsèque d'un pays. Si le gouvernement s'emparait de ces terres, il aurait, sans nul doute, à suffire aux besoins du nombreux clergé qui en vit; les ulémas musulmans deviendraient des fonctionnaires salariés sur les fonds de l'Etat, et il faudrait équitablement fixer la compensation fournie par le Trésor à une somme équivalente aux revenus des *vakoufs*. Mais l'immense valeur de ces biens devenus propriétés libres, aliénables, transmissibles, mettrait entre les mains du gouvernement des ressources

mille fois supérieures à ces nouvelles charges et enrichirait directement le pays appelé sans doute par des ventes successives à exploiter ces richesses agricoles.

Ce serait donc là un progrès énorme, décisif, s'il était sincèrement abordé; mais on est fondé à poser cette question à la Turquie : Est-il encore temps? Cette résolution énergique suffira-t-elle à conjurer tant de périls au moment où la révolution de l'Herzégovine menace de gagner le Danube, où les Principautés font chaque jour un pas nouveau dans une voie d'indépendance, où les complications de Syrie ne laissent pas encore entrevoir de solution acceptable? Aura-t-on le temps d'opérer légalement, de prendre possession de ces biens, de les vendre ou de les exploiter, car enfin il n'y a que ces deux moyens, et de tirer de ces ventes, de ces exploitations les sommes nécessaires pour faire face à tant de coups immédiats et menaçants? Evidemment ce serait folie que de l'espérer; et c'est pourquoi la Turquie songe à contracter un emprunt national, imitant ainsi l'heureux exemple de la France; elle prépare également, dit-on, une nouvelle émission de caïmés. Mais dans cette voie il est une pente sur laquelle elle ne s'arrêtera pas, quoi qu'elle fasse. Si le système auquel, dans la crise actuelle, le gouvernement turc semble disposé à avoir recours, doit être sincèrement appliqué, ce dont, après tout, nous doutons, nous verrons paraître en Turquie, à côté des caïmés, les biens nationaux et les assignats imputés sur les bons de terre, ainsi que cela est arrivé en France à une époque mémorable. C'est un remaniement du crédit public qui exige mille corollaires politiques et sociaux; y a-t-il en Turquie les forces nécessaires pour les résoudre?

Le parlement anglais s'est ajourné jusqu'après les fêtes de Pâques. La première partie de la session se trouve ainsi close, après être restée à l'état de prologue parlementaire. Il y a eu déluge d'orateurs, grêle de discours; mais, tout balancé, peu de résultats pratiques ; on n'a pas même voté les chapitres du budget en assez grand nombre pour permettre au gouvernement de faire face légalement à toutes les dépenses du nouvel exercice qui commence au 1er avril, époque où finit l'année budgétaire en Angleterre, et aucun débat ne s'est élevé qui pût mettre en question soit l'existence du cabinet, soit un revirement dans la politique générale.

Si pourtant (et le moment est venu pendant ces vacances parlementaires), si pourtant on jette un coup d'œil impartial sur le programme des questions capitales dans lesquelles l'intérêt britannique se trouve directement impliqué, on demeure étonné de cette inaction, et on ne peut s'empêcher d'en rechercher les origines.

Quand elle se tourne vers le continent, l'Angleterre doit appréhender, à coup sûr, tous les contre-coups immédiats de la crise qui trouble en ce moment les relations internationales. Ainsi les événements survenus en Italie, en Pologne, en Syrie, les complications danoises et prussiennes, hongroises et slaves, l'état de trouble dans lequel les provinces danubiennes et la majeure partie de l'empire turc se débattent péniblement, tous ces faits européens exigent que la Grande-Bretagne se tienne prête à tant d'éventualités diverses et menaçantes. Mais, en somme,

cette situation est commune au Royaume-Uni et aux autres grandes puissances du continent. Ce qui lui est spécial, c'est que la crise entraine pour les Anglais des nécessités de budget tout à fait exceptionnelles et hors de proportion avec celles de la plupart de leurs voisins. Là est donc le nœud gordien; ce sont les cordons de la bourse qu'il faut couper; et l'épée d'Alexandre ne serait pas déshonorée quand il s'agit d'un budget de plus de trois milliards.

M. Bright a dit l'autre jour : « En 1861, les charges de l'Angleterre sont destinées à augmenter, les recettes à diminuer. »

Lors de la guerre de Crimée, l'expérience des champs de bataille vint apprendre aux Anglais, à leur grand étonnement peut-être, que la vieille Albion s'était endormie dans une sécurité trompeuse. Les traités de 1815 avaient fait la partie si belle à la diplomatie britannique dans le monde, que peu à peu l'épée s'était résignée à céder la place à la plume, les généraux aux hommes politiques; bref, on manquait d'armée. Il fallait s'en créer une à tout prix : à tout prix est le mot exact, dans un pays qui n'a d'autres ressources militaires que l'enrôlement volontaire et salarié. Mais la terre de Crimée fut un minotaure qui dévora longtemps tout ce qu'on lui livrait, et de cette héroïque phalange du plateau de la Chersonèse, il ne revint, de l'aveu même des officiers anglais, que des cadres et de la gloire.

Après la Crimée, l'Inde. — Le Bengale est un cimetière, écrivait Havelock, qui y dort maintenant près de tant d'autres. — C'est là le destin de la guerre; mais la paix même vint éclaircir encore les rangs de l'armée anglaise. Les troupes de la Compagnie furent licenciées, et ne voulurent point reprendre du service : autant d'hommes à remplacer, sans compter les cipayes révoltés, qui avaient laissé l'Inde centrale sans force publique. Ainsi, depuis 1855, le nombre des soldats alla toujours croissant; avec le nombre la solde, et l'Angleterre, pourtant, ne put atteindre le niveau nécessaire; aujourd'hui encore, à peine y arrive-t-on, et pourtant on a appelé sous les armes la milice, des volontaires, la *yeomanry*, formidables chiffres d'hommes, formidables chiffres de dépenses dans les budgets; il faut soutenir tout cet état militaire pour ne pas le voir s'évanouir; il faut le compléter, l'affermir, lui donner un lendemain, être prêt dans l'Inde, agir en Chine, à la Nouvelle-Hollande, au Cap, que sais-je? et faire face à l'Europe.

C'est bien autre chose pour la flotte. L'Angleterre est un vaisseau, disent-ils; il n'est pas contestable qu'à l'heure où nous écrivons les Anglais possèdent la première marine du monde; mais il est de principe outre-Manche que les escadres britanniques doivent toujours représenter, en chiffre comme en puissance, le double des escadres françaises. C'est un point que personne ne conteste et que personne ne discute. Or, voilà précisément l'idéal nautique qui échappe à nos voisins. Les progrès subits de la science, l'invention des vaisseaux cuirassés sont venus révolutionner de fond en comble l'ancien système. Au milieu de la transformation dispendieuse des anciens voiliers en navires mixtes, la frégate *la Gloire* a apporté un nouveau et plus parfait modèle bien plus dispendieux encore. Ce fut, à l'improviste, toute une œuvre à recommencer,

tout un matériel à renouveler. On n'y crut pas d'abord de l'autre côté du détroit, mais il fallut ouvrir les yeux; et maintenant chaque jour voit un nouveau vaisseau mis en chantier; les marteaux des arsenaux ne se taisent plus, même la nuit. Il faut marcher, il faut courir, rattraper la France, la dépasser, atteindre enfin le chiffre politiquement réglementaire.

De l'argent, pour compléter l'armée; de l'argent, pour construire des vaisseaux cuirassés; de l'argent, pour refaire de fond en comble l'artillerie, révolutionnée aussi par l'invention des canons rayés; de l'argent, pour augmenter la paye des marins, qui ne s'enrôlent pas parce qu'elle est insuffisante; de l'argent, pour tenir tête aux événements européens et pour garder haut le drapeau de l'Angleterre sur le continent. Voilà ce que disent les politiques.

Des économies, pour soulager les populations écrasées d'impôts et pour diminuer enfin cet horrible *income-tax*; des économies, pour les manufactures auxquelles la révolution américaine enlève à la fois et les marchés de vente et les marchés d'achat; des économies, parce que l'argent est à 8 p. 0/0, et qu'ainsi l'impôt pèse plus lourdement sur le contribuable sans profit pour l'Etat, qui ne fait pas la banque; des économies, parce que le traité de commerce modifie radicalement l'équilibre budgétaire de l'Angleterre, que les revenus des douanes diminuent sur certains points, sans que les compensations surgissent encore d'autre part; des économies, parce que l'Inde, qui n'a cessé de coûter beaucoup plus cher qu'elle ne rapporte, est, cette année, en proie à une horrible famine; que, par conséquent, cet empire rapportera encore moins et coûtera encore plus; des économies, parce que la récolte a été mauvaise, parce que le pain est cher, le travail restreint, le coton rare et les ouvriers en grève. Voilà ce que crient les économistes.

Et l'Angleterre? L'Angleterre ne sait que dire; l'Angleterre hésite. Elle tient à sa gloire, elle tient à son argent; elle tient à son influence politique, elle tient à sa prospérité intérieure; elle sent bien que l'une s'appuie sur l'autre; elle hésite, parce que le problème est d'une solution difficile, et la chambre des communes hésite aussi, parce qu'ainsi que nous l'avons montré dans notre dernière correspondance, la chambre des communes est devenue le reflet direct de l'opinion publique.

Pourtant dans ce dilemme, n'y a-t-il pas quelque parti moyen qui puisse concilier des exigences si diverses? C'était la pensée qui devait se présenter, et c'est celle que le parlement a poursuivie dans cette première partie de la session avec une louable persistance; tous ses actes portent le cachet de cette préoccupation. Il a institué commissions sur commissions pour faire des enquêtes sur les services publics, pour réformer les abus, diminuer les dépenses, pour pouvoir dire au pays : Le budget est allégé et la puissance n'est pas diminuée; j'ai sauvegardé à la fois la fortune et la grandeur de l'Etat. Voilà ce qu'a cherché le parlement. A-t-il réussi? Personne ne semble le croire, pas même lui. Lord Palmerston hausse les épaules quand on lui parle d'économie. — Il n'est qu'un remède, disent les réformateurs, c'est de divorcer une fois pour toutes avec la politique qui a fait son temps. Il faut que l'Angleterre conserve une situation mili-

taire suffisante pour se faire respecter, mais qu'elle sorte du champ clos des rivalités et qu'elle laisse le continent s'entre-choquer, si cela plaît au continent, et qu'elle n'aille plus engloutir des milliards dans des guerres européennes, où son commerce et son industrie n'ont que faire.

Le programme que posent ainsi M. Bright et ses amis sera-t-il adopté? Cela n'est pas croyable. L'Angleterre n'a point assez divorcé avec ses antiques prétentions pour aller jusqu'à une pareille abstention, qui ne serait peut-être pas, d'ailleurs, de la plus sage politique; mais la difficulté que soulèvent les économistes n'en reste pas moins entière. La chambre n'a reculé devant elle que pour la rencontrer plus sûrement. C'est le 15 avril que M. Gladstone présentera le budget; c'est le 15 avril, à moins d'incidents inattendus, que s'ouvrira réellement la session du parlement britannique.

En attendant cette date fatale, il est possible, il est probable même que le premier ministre prononcera un de ces discours publics dans lesquels les hommes d'Etat anglais ont coutume de rendre compte à l'opinion des vues du gouvernement sur les questions à l'ordre du jour. Par une de ces bizarreries de la formaliste Angleterre, lord Palmerston a cessé, ces jours derniers, de faire partie de la chambre des communes. La reine a nommé le premier ministre lord gardien des cinq ports, et cette nomination le force à se soumettre à une réélection, affaire de pure forme, évidemment, mais qui donnera lieu probablement à un *speech* ministériel, dont le chef du cabinet gratifiera ses chers électeurs de Tiverton.

Un mot encore, avant de terminer, sur les fonctions du lord gardien des cinq ports. C'est une dignité antédiluvienne, qui consistait à surveiller les cinq arsenaux d'où les Anglais avaient coutume de s'élancer pour envahir l'Europe. Maintenant, ces cinq redoutables forteresses s'appellent Douvres, Ramsgate, etc.; ce sont de jolies petites villes, des bourgades même, dans le goût de Dieppe et de Trouville, où les honnêtes familles de citadins anglais vont prendre de salutaires bains de mer; les barques pontées d'Harold ont fait place aux chasse-marées et aux bateaux pêcheurs, et lord Palmerston n'aura, comme souvenir de ces antiques fonctions, qu'à venir passer quelques jours dans le petit château de Walmer, jolie résidence maritime attachée au titre de lord gardien, et du haut de laquelle on aperçoit les côtes de France.

Je veux dire un mot également, en finissant, d'un sujet plus grave; je veux parler de la lettre de M. Cobden au lord-maire de Manchester, d'abord parce que cette lettre a été un événement commercial, ensuite parce que je ne connais pas d'homme plus digne de l'estime et de l'affection de la France que M. Cobden, d'homme qui ait plus fait, dans le présent et l'avenir, pour l'union des deux peuples, et cela dans cet ordre de conquêtes pacifiques qui agrandissent les nations, sans coûter une larme. M. Cobden a écrit d'Algérie à ses amis de Manchester, pour repousser les dernières et récentes attaques contre le traité de commerce, et sa lettre, malgré une sortie inconvenante du *Times*, a porté le dernier coup à l'opposition marchande. Je ne crois pas qu'il y ait deux opinions en Angleterre sur les incontestables bienfaits qui doivent ressortir du traité, et, quoique les droits spécifiques formulés dans les tarifs français aient

trompé l'espérance des négociants anglais, qui eussent préféré des droits *ad valorem*, afin d'expédier plus facilement leurs pacotilles, le commerce anglais ne s'en accorde pas moins à reconnaître que les tarifs promulgués par le gouvernement de l'Empereur ont rempli fidèlement les promesses de la convention internationale.

Au milieu de toutes ces préoccupations intérieures, l'Angleterre ne peut s'empêcher de suivre avec anxiété les péripéties de la lutte engagée en Amérique. Le premier courrier de la quinzaine a enfin apporté à l'Europe le discours si impatiemment attendu du nouveau président des Etats-Unis. Toutes les espérances ont été trompées; M. Lincoln s'est présenté au monde sous l'aspect d'un philosophe sentimental, peu touché de la pratique des choses, et faisant des appels tardifs à une impossible conciliation, quand il était en présence d'un fait aussi brutal que la séparation des Etats confédérés du Sud, que la constitution de la convention de Montgomery et la nomination d'un président rival, dont les premiers actes consistaient à décréter un emprunt de 3 millions sterling et une levée de 50,000 hommes.

Ce n'est point, certes, le moment de parler philosophiquement des choses humaines et de la patrie, quand des frères de la veille sont devenus de pareils adversaires. C'est là ce que beaucoup disent à l'heure qu'il est en Amérique; et le discours de M. Lincoln, qui était demeuré à l'horizon ainsi qu'une dernière lueur d'espoir, a eu pour effet de décourager plus d'un partisan sincère de l'Union. Le résultat de ce découragement ne s'est pas fait attendre, et de nouveaux plans de séparation sont sortis bientôt tout armés des cervelles américaines. Une confédération des Etats intermédiaires, indépendante du Nord et du Sud, a été proposée, et je ne serais pas étonné que cette regrettable idée ne fît son chemin. Les Etats intermédiaires sont, en effet, destinés par la nature même de leurs productions à tenir la balance entre leurs frères et voisins. Ils font métier d'élever des esclaves dont le Sud a plus particulièrement besoin, mais en revanche ils cultivent le tabac, pour lequel le Nord est leur tributaire. Enfin, ils sont pour les céréales les greniers du Nord et du Sud, et parfois même de l'Europe, comme cette année-ci, par exemple, où l'Angleterre a eu une récolte détestable. Cependant ils ne sont que six, et leur population ne dépasse pas 6,500,000 habitants, sur lesquels il y a 1,500,000 esclaves. De plus, ils manquent de débouchés sur l'Océan; il leur faut le cours du Mississipi pour écouler leurs produits, et le Sud tient le Mississipi. Cette dernière considération est matériellement décisive. Il est donc probable, malgré ces velléités d'indépendance, malgré la fidélité que ces Etats ont gardée jusqu'ici à l'Union, que si une collision a lieu, ils n'hésiteront pas à se ranger sous la bannière du Sud, ainsi qu'ils l'ont annoncé du reste.

En présence de cette déclaration, quel doit donc être le rôle de M. Lincoln? Retenir à tout prix les Etats intermédiaires dans l'Union. S'il les laisse échapper, en effet, il risque de perdre du même coup la Californie, qui elle, à coup sûr, pourrait, sans difficulté grande, arborer un drapeau indépendant, grâce à la distance matérielle et à la faiblesse des liens moraux qui la rattachent aux Etats-Unis. Le mot de république

du Pacifique a déjà été prononcé. A quel prix donc M. Lincoln pourra-t-il maintenir ces Etats intermédiaires dans les lieus fédéraux? Ces Etats ont fixé ce prix eux-mêmes : en maintenant la paix.

Laisser le Sud s'engager librement dans la voie où il s'est jeté, voie sans compromis possible à l'heure qu'il est, c'est là la vraie politique, celle que conseillent M. Seward et ses amis, les hommes d'Etat du nouveau cabinet de la Maison-Blanche. Le Sud, en effet, en est déjà aux mesures extrêmes. Il a décrété un emprunt de 3 millions sterling. Où le trouvera-t-il? Il n'a guère, en y comprenant la vente des terres, que 2 millions sterling de revenu; sa dette est d'environ 8 millions sterling. L'Europe pensait que, pour faire opposition au Nord, le premier acte du Sud serait la proclamation du libre-échange; d'impérieuses nécessités en ont sans doute décidé autrement, car il a établi, au contraire, un tarif d'exportation. Nous venons de dire qu'il voulait lever 50,000 hommes; or, il n'a que 5 millions d'habitants, dont 2,700,000 esclaves; c'est, pour l'Amérique, un contingent militaire très-disproportionné. Avec quels moyens organisera-t-il d'ailleurs, soutiendra-t-il, alimentera-t-il une pareille armée? Les arsenaux fédéraux offrent peu de ressources, puis il faut créer une escadre aussi. Voilà bien des faits qui sont de nature à ne pas augmenter le crédit des Etats confédérés. Ce n'est pas tout, d'ailleurs : le Sud commence à manquer de céréales; l'Alabama et la Caroline du Sud, les deux foyers de la résistance, en souffrent particulièrement. Le Nord a arrêté ses arrivages de céréales; l'Ouest refuse d'en fournir *à crédit*. C'est donc l'argent encore, comme en Turquie, comme en Angleterre, comme en Autriche, qui soulève les premiers, les plus sérieux embarras de la république à moitié née, et on ne peut se dissimuler que, grâce à des précédents bien connus, les Etats qui la composent ont une médiocre réputation financière à Londres. Une question de vie ou de mort est donc en ce moment posée pour eux : réaliseront-ils leur emprunt?

La conduite de M. Lincoln parait toute tracée : attendre, éviter le conflit; laisser s'user les ressources de ses adversaires, en constituant une forte administration dans les Etats fidèles au pacte, et en retenant dans les liens fédéraux, à force d'habileté et de concessions, et l'Ouest et la Californie. Si les conséquences menaçantes de son premier discours n'ont eu pour but que de forcer le Sud à se jeter dans les préparatifs dispendieux d'une guerre que le président est décidé à éviter quand même, nous ne pouvons nier que ce ne soit là de la bonne politique. Mais si M. Lincoln subit les influences de la secte qui l'a porté au pouvoir, si le fantôme de John Brown hante ses conseils, il prépare à l'Union des embarras sans cesse plus grands, et peut-être des désastres.

AYLIC LANGLÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mars 1861.

L'épreuve solennelle provoquée par le décret du 24 novembre vient de donner à la politique impériale la plus éclatante justification. Le Sénat et le Corps législatif, appelés à se prononcer sur l'attitude gardée par la France au milieu des derniers événements, et, si nous pouvons le dire, à juger toute la suite des négociations et des actes du pouvoir depuis huit ans, ont témoigné, par un vote presque unanime, de la confiance que leur inspire le gouvernement de l'Empereur. Les explications loyales échangées devant la France et l'Europe entre les ministres de la Couronne et les mandataires du pays, ont amené la victoire des idées de liberté, de justice et de modération pour lesquelles nous avons combattu par notre diplomatie et par nos armes. Dans cette grande cause, où étaient engagés à la fois les principes du monde moderne et le respect des traditions de la France, le verdict de l'opinion publique sera celui des Chambres.

La discussion a été complète; elle a été ardente parfois jusqu'à la passion, comme si leurs fautes mêmes étaient, pour les assemblées publiques, le signe de leur liberté; elle a pénétré dans tous les détails d'une histoire où la France a écrit plus d'une page glorieuse; la cour de Rome a été défendue même dans ses résistances les plus aveugles, l'Italie a été justifiée même dans ses plus regrettables tentatives; toutes les causes, celles qui sont vaincues et celles qui triomphent, ont eu des défenseurs; et la lumière qui a jailli de ce débat a mis sous un jour si manifeste la sollicitude de la France pour tous les droits légitimes, sa générosité que rien ne décourage, la fermeté de ses actes et la sagesse de ses conseils, que le jour où le Corps législatif a hautement adhéré à cette politique nationale, il n'a fait que traduire l'arrêt de la conscience publique.

Devant la Chambre, MM. Billault et Baroche ont soutenu, au nom du gouvernement, le poids de la discussion sur les affaires de Rome. Ils ont été secondés par un discours remarquable de M. G. de Cassagnac, l'un des membres de la commission, et par quelques paroles prononcées par Son Exc. M. de Morny, malgré une extrême fatigue causée par les débats. Les ministres, se plaçant en dehors de toutes les exagérations de partis, de tous les desseins aveugles qu'inspire la passion, ont montré, avec l'autorité d'hommes d'Etat et l'éloquence d'orateurs habitués aux

grandes joutes de la tribune, la politique française, fidèle aux inspirations libérales et chrétiennes qui ont conduit nos soldats à Rome en 1849, et qui, dix ans plus tard, nous ont fait racheter, au prix de notre sang, la liberté de l'Italie.

La grande politique, c'est l'équité souveraine de la conscience et de la raison : c'est elle que M. Billault a eu l'honneur d'exposer et de faire triompher devant la Chambre. Serrant de plus près ses adversaires, à mesure qu'ils reculaient devant lui, il a laissé, au moment du vote, dans un isolement absolu les cinq membres qui avaient demandé le rappel immédiat de nos troupes de Rome. En même temps, il chassait de toutes leurs positions les orateurs du parti catholique, il les contraignait à abandonner leurs amendements et à recourir à une proposition négative qui changeait les derniers mots de l'adresse en un acte d'accusation contre la cour de Rome. Mais, même sur ce terrain, où le parti catholique avait le bénéfice d'une émotion de respect à l'égard du saint-siége, il n'a pu résister à la logique pressante du ministre, et plus de 160 voix contre 91 ont proclamé à la fois la sagesse des conseils de la France et l'aveuglement des résistances de Rome.

Tel a donc été, en quelques mots, le résultat d'une discussion digne d'une assemblée française par l'éclat des talents, et que l'on attendait comme une expérience décisive des institutions libérales inaugurées par le décret du 24 novembre. Le gouvernement se présentait, en effet, devant les Chambres dans des conditions constitutionnelles particulières et qui méritent, croyons-nous, de fixer un instant l'attention de nos lecteurs. La création des ministres sans portefeuille a remis, d'une façon plus directe, le pouvoir en présence des assemblées délibérantes; et, cependant, la responsabilité de l'Empereur devant le peuple qui l'a élu reste inscrite dans la Constitution; et la Chambre, qui apprécie la conduite politique du gouvernement et donne des conseils, n'est pas appelée à faire et à défaire les ministres qui portent à sa barre la pensée du pouvoir.

Est-ce donc une anomalie? Est-ce, comme le prétendent quelques-uns, une tentative avortée de régime représentatif qui doit conduire au rétablissement prochain des coutumes parlementaires? N'est-ce pas plutôt une transaction qui laisse le pouvoir dans sa véritable sphère, qui est dans la vérité de l'histoire, des mœurs et des nécessités politiques de notre pays? Le pouvoir exécutif, en effet, quel que soit son titre, quelles que soient les attributions que la loi lui confère, a, dans les grandes circonstances, les mêmes devoirs d'initiative et encourt partout les mêmes responsabilités.

Il y a, de l'autre côté de l'Atlantique, un pays où la puissance exécutive ne participe pas à la souveraineté; les ministres ne siégent pas dans les Chambres; le président ne peut pas entraver l'action de la législature, dont il doit exécuter les ordres; chacun des membres du congrès a un droit absolu d'initiative. Eh bien, au moment où se produit une révolution considérable, lorsque l'union des Etats, cimentée par les souvenirs encore vivants de la guerre de l'Indépendance, par l'autorité toujours appréciée des conseils de Washington, par soixante-dix ans enfin d'une

existence commune et prospère, lorsque cette union, qui faisait l'orgueil des Américains, se dissout, sur qui l'opinion publique fixe-t-elle ses regards? De qui juge-t-on les actes, de qui recueille-t-on les paroles? Il n'y a que deux noms prononcés, ceux de MM. Buchanan et Lincoln. L'un et l'autre sont rendus responsables des événements qui s'accomplissent.

L'abaissement du pouvoir présidentiel, son rôle secondaire devant le congrès qui est son juge et son maître, ne le protégent donc point contre les devoirs qu'il trouve dans la confiance même du pays. En France, d'autre part, où, pendant trente-trois ans, le souverain a été placé au-dessus de la responsabilité, parce qu'on voulait le mettre en dehors du gouvernement, lorsque les ministres étaient devant les Chambres les seules cautions de la politique dont ils étaient les agents, cette fiction constitutionnelle a-t-elle protégé une dynastie? Ce privilége dérisoire d'une inaction commandée par la Charte a-t-il été respecté par la Révolution?

Non. Le meilleur gage de durée pour les institutions, c'est leur sincérité. Et ici, que l'on ne s'y trompe pas, l'opinion publique est d'accord avec la conscience des peuples et avec le témoignage de l'histoire. L'histoire, elle absout à peine les rois qui abdiquent lorsqu'ils sont des Louis XIII et qu'ils rencontrent des Richelieu. Quant au sentiment national, il ne se méprend pas sur les princes. Il sait bien que si, dans les six années qui suivirent la mort du roi Louis XVIII, des hommes nouveaux montèrent au pouvoir, et si la politique entra alors dans des voies réactionnaires qui menèrent les Bourbons à l'exil, ce fut sous l'impulsion d'un roi, dont l'avénement était attendu par un certain parti comme une réparation.

Il en fut encore ainsi après la révolution de 1830 : Louis-Philippe porta sur le trône la pensée de la paix à tout prix; et, pendant un règne de dix-huit ans, il fit prévaloir dans les conseils de ses ministres un vœu qui paralysait les forces de la France et la livrait à toutes les humiliations. Ce fut contre cette doctrine personnelle qu'éclata la révolution du 24 février 1848.

Aujourd'hui, ces fictions constitutionnelles qui n'étaient acceptées sincèrement ni par les rois, ni par les peuples, ont disparu devant une théorie qui rend au souverain, à ses ministres et aux assemblées délibérantes leur rôle véritable dans l'Etat. C'est une entrave, dit-on, apportée à la liberté de la Chambre; nous ne le pensons pas. C'est la conséquence légale de la confiance que le pays a mise dans le prince; car, dans la pensée de personne, l'empire n'a été relevé pour que l'Empereur abritât son pouvoir derrière des responsabilités étrangères. Tous ceux qui participent à la direction des affaires publiques ont le sentiment de ce qui caractérise une indépendance loyale, et de ce qui constituerait une opposition factieuse. Il faut que le trône soit en vue pour que chacun garde la pleine conscience de son action, et pour que, sous le prétexte de libertés parlementaires, on ne puisse pas conduire le pays aux abîmes.

L'Empereur conserve donc sur la politique, tant intérieure qu'extérieure de la Chambre, une autorité souveraine. Les ministres qu'il appelle à siéger dans les conseils de la Couronne ont une double tâche à remplir : aux uns revient l'exécution des actes; aux autres, leur justi-

fication devant les Chambres. Dans la discussion de l'adresse, une double question se présentait : La France, en Italie, était-elle restée fidèle à ses promesses et à ses traditions? A l'intérieur, nos finances étaient-elles restées prospères au milieu de toutes les grandes entreprises qui, depuis neuf ans, ont fait appel à la puissance du crédit? Le résultat du débat qui s'est ouvert sur cette seconde question n'a pas été moins favorable que celui de la discussion relative aux affaires romaines. Le gouvernement a remporté, sur ces deux points essentiels, une légitime et complète victoire; et il est facile d'établir que les faits justifient le sentiment du Corps législatif.

Depuis l'annexion des Marches et de l'Ombrie, et la conquête du royaume de Naples, trois pouvoirs sont en présence en Italie : le roi Victor-Emmanuel, soutenu par un parlement italien, et portant le drapeau de l'indépendance nationale qui, vaincu à Novare, a triomphé à Solferino, avec le secours de la France; le souverain pontife, qui a vu restreindre les limites territoriales de son pouvoir temporel, mais dont l'indépendance est garantie par notre dévouement; l'Autriche enfin, campée des rives du Pô aux bords de l'Adriatique, et qui a changé en un camp formidable l'une des plus vastes provinces de l'Italie. Des faits récents mettent dans tout leur jour les sentiments qui animent les cours de Turin, de Vienne et de Rome; il nous semble qu'ils font ressortir plus vivement aussi le véritable caractère politique de la France.

A Rome, le saint-père, qui a accueilli avec tant d'amertume la brochure récente de M. le vicomte de La Guéronnière, *la France, Rome et l'Italie*, a prononcé, dans le consistoire secret du 18 mars, une allocution dans laquelle on retrouve nettement exprimés les principes qui ont dirigé la politique du saint-siége depuis deux ans. La cause de la civilisation, de la société moderne est confondue avec celle de la rénovation italienne, ou des envahisseurs des biens de l'Eglise. Le même anathème frappe ceux qui, guidés par un sentiment de respect, conseillent au souverain pontife de réconcilier la papauté avec l'Italie et ceux qui attendent l'heure d'une alliance sincère entre l'Eglise et le monde social né de 89. Pie IX, repoussant à la fois la main de l'Italie et celle de la société moderne, fait à l'Eglise, au milieu des tentatives de progrès et de liberté, la place isolée d'une étrangère et d'une ennemie.

Oui, tandis que, depuis un demi-siècle, les catholiques les plus dévoués, les plus intelligents, ceux qui, dans notre pays surtout, ont ramené les fidèles sous les arceaux déserts des vieilles cathédrales, protestent contre cette pensée de faire de la religion de nos pères une institution d'un autre âge, c'est le chef lui-même de l'Eglise qui proclame un antagonisme fatal entre les dogmes de la foi et les plus fécondes aspirations de notre temps. Notre siècle doit-il sortir de la liberté ou sortir de l'Eglise? Entre sa double fidélité au Dieu de ses ancêtres et à la cause pour laquelle nos pères ont combattu, est-il condamné à choisir? Doit-il renier ses espérances ou sa foi? S'il en était ainsi, ce serait pour notre société la cause d'un déchirement profond.

Pour notre part, si haute que soit l'autorité du saint-siége, nous ne

le pensons pas. Entre l'Eglise du Christ et la liberté de l'homme, il peut y avoir des malentendus passagers; il n'y a pas de place pour une inimitié durable. Dans cette allocution, le souverain spirituel a fait la théorie de la politique du prince temporel; et, lorsque ce roi est celui même qui siége au Vatican sur le trône des apôtres, le spectacle est assez douloureux pour que nous ne soyons pas, en outre, obligés de soumettre nos consciences. Quel a été, du reste, pour la cour de Rome, le bénéfice d'une semblable attitude? où sont les conquêtes de la foi? où l'autorité du saint-siége en a-t-elle été anoblie? où le saint-père a-t-il trouvé des appuis, des cautions? quel peuple, quel prince se sont faits, dans les jours de péril, les défenseurs de cette politique? Le pape a été dépouillé, il a vu ses sujets se soustraire avec joie à son pouvoir; son trésor a été épuisé; son armée, dispersée dès le matin d'une bataille, ne s'est pas reformée; et, au milieu de cette détresse du souverain, quels sont les faits qui sont venus réjouir le cœur du pontife?

Les événements l'ont prouvé, la foi n'est pas intéressée dans ces résistances; et ceux qui invoquent l'intérêt supérieur de l'Eglise pour justifier des résolutions purement humaines, peuvent compromettre, par cette confusion, l'autorité spirituelle de la papauté, loin d'affermir ainsi son pouvoir temporel.

Il est, d'ailleurs, une réflexion qui nous frappe. Lors [illegible]ous entendons le souverain pontife protester devant Dieu et devant les hommes contre toute pensée de réconciliation avec la société moderne et avec l'Italie, nous nous souvenons qu'un jour un pape prononça sur l'Italie, du haut du Vatican, une parole de liberté; à sa voix vénérée, il y eut sur toute cette terre que les siècles n'ont pas habituée à la servitude un tressaillement d'allégresse : la croix précédant le drapeau national apparut une seconde fois comme le *Labarum*; l'Europe entière applaudit à cette généreuse initiative qui faisait revivre les grands jours de la papauté sans en rappeler les prétentions extrêmes.

Malheureusement, au milieu du désastre des espérances nationales, la révolution continua à monter; à la veille d'être vaincue en Lombardie, elle s'empara de Rome et en chassa le pontife libérateur. Devant ce deuil de l'Eglise catholique, l'Europe chrétienne s'émut, et la France donna ses soldats, non pour défendre, comme l'a prétendu M. Jules Favre, l'Italie contre les Autrichiens, mais pour venger la dignité du saint-père outragée. Ce pape, qui avait tenté ainsi la réconciliation de l'Italie et de l'Eglise, c'était Pie IX; il est le seul dans le monde qui ait oublié la gloire de ces jours-là; elle répand sur son règne un éclat que rien encore n'a pu détruire.

Que l'on se figure maintenant le souverain pontife replacé sur son trône par la main fidèle de la France, reprenant, au milieu de Rome pacifiée, l'œuvre interrompue par l'anarchie, accomplissant les réformes sollicitées depuis trente ans, dégageant son pouvoir de l'étreinte des préjugés qui le compromettent ou l'affaiblissent, et que l'on se demande quelle eût été l'incomparable grandeur du saint-siége au lendemain des victoires qui ont affranchi l'Italie. Aurait-on vu alors cet empressement des peuples à échapper à son autorité, ces conquêtes faciles, ces soulèvements

toujours prêts et que contient à peine, comme dans la journée du 14 mars, la présence de nos soldats?

La papauté a cru devoir choisir un autre rôle; elle en subit depuis un an les douloureuses conséquences; mais il est bon pour tous que l'on ne puisse se méprendre sur la véritable cause de ses malheurs, et qu'elle revendique et supporte devant la conscience du monde catholique la responsabilité de ses actes et de ses intentions.

Cette attitude de la cour de Rome, dont l'allocution du 18 mars essaye d'être la justification, a fait, nous n'hésitons pas à le dire, la force de la monarchie piémontaise, devenue par un vote récent la royauté de l'Italie. Victor-Emmanuel, qui, dans la guerre de 1859, comme dans celle de 1849, a joué sur les champs de bataille sa vie et sa couronne pour conquérir l'indépendance de son pays, reçoit aujourd'hui des mains de l'Italie reconnaissante le prix glorieux de son dévouement. Il a donné à la patrie commune son épée pour la défendre : il le devait à la nationalité italienne et à la mémoire héroïque de Charles-Albert; son peuple en gardera toujours le souvenir.

Ce n'est pas à dire, assurément, que nous approuvions toutes les entreprises piémontaises, ou que nous regardions l'unité italienne comme la meilleure solution des difficultés au milieu desquelles deux grandes causes éveillent la sollicitude de la France, nous voulons dire la liberté de l'Italie et l'indépendance du souverain pontife. Aujourd'hui comme au lendemain de Solferino, nous pensons que si une fédération était possible, elle répondrait mieux que l'unité monarchique aux exigences politiques de la Péninsule. Depuis quinze mois, l'histoire de ce peuple nous semble livrée à la force des événements; et, au milieu de cette immense crise, l'autorité du Piémont aura sauvegardé, du moins, l'ordre public à l'intérieur et l'indépendance nationale vis-à-vis de l'étranger.

Parmi ceux qui acceptent pour l'Europe, pour la France, l'Angleterre et l'Autriche, le principe de la non-intervention dans les affaires italiennes, il en est qui reprochent au gouvernement impérial de ne l'avoir pas imposée au Piémont. Nous avons dit dans notre dernière chronique ce que valent ces reproches de faiblesse adressés à la politique française; nous avons montré quels auraient été les résultats de conseils qui nous auraient conduits à substituer en Italie notre prépondérance à l'autorité défaillante de l'Autriche. En abordant de nouveau cette question, il est d'autres motifs qui semblent pouvoir servir sinon d'excuse, au moins d'explication à la conduite de la cour de Turin.

Le général Garibaldi, par un audacieux coup de main, s'était emparé de toute l'Italie méridionale; il avait avec lui les sympathies de l'Angleterre, tellement que le cabinet de Saint-James ne voulut pas unir ses efforts à ceux de la France pour s'opposer à l'invasion des Etats de terre ferme que possédait encore le roi de Naples. Si, à cette heure-là, le Piémont n'avait pas pris la direction du mouvement italien, il livrait à un gouvernement révolutionnaire quelques-unes des plus riches provinces de la Péninsule. Il laissait compromettre par l'anarchie l'avenir de la nationalité italienne, qu'il exposait en outre aux hasards des plus périlleuses aventures.

Lui, le soldat de Novare et de Palestro, il ne pouvait se faire le défenseur des princes dont le dévouement à l'Autriche ébranlait seul les trônes; et dans cette nécessité des circonstances, il n'avait à choisir ni entre les causes ni entre les drapeaux. C'est ainsi que pas à pas, de Modène à Parme, de Parme à Florence, de Florence à Bologne, puis à Palerme, à Naples et enfin à Ancône, il a été conduit à réaliser presque entièrement cette unité italienne au nom de laquelle le parlement vient d'investir Victor-Emmanuel d'un nouveau titre royal.

Mais arrivée à ce point, l'Italie se trouve en présence d'une difficulté d'un autre ordre, et que ses armes ne peuvent pas résoudre. Tandis que chacune de ses villes qui comptent sept siècles d'illustration suffisait comme capitale au petit Etat dont elle était le centre, la Péninsule unie en un royaume de 22 millions d'âmes réclame Rome comme le siége du pouvoir souverain. Et, il faut ici le reconnaître, Rome, la ville éternelle, par suite de l'antagonisme que nous signalions plus haut, au lieu d'être la tête et le cœur de l'Italie, se trouve en quelque sorte cernée par la nationalité victorieuse et elle abrite l'étendard de saint Pierre derrière le drapeau de la France.

C'est le sentiment de cette situation anormale qui a déterminé le parlement italien à voter et le ministère à accepter l'ordre du jour dans lequel Rome est « acclamée » comme la capitale naturelle de l'Italie, et les ministres sont invités à faire des démarches auprès de l'Empereur pour obtenir le prochain rappel de nos troupes. Nous ignorons quelle sera la réponse de la France, quelle part devra être faite peut-être à la nécessité des circonstances, mais nous avons la certitude que notre pays saura sauvegarder et garantir avec l'indépendance, la dignité du souverain pontife.

Quelles que soient les résolutions de l'Empereur, la France accueillera avec une faveur marquée les paroles de M. de Cavour. Jamais un homme d'Etat, du haut de la tribune de son pays, n'a rendu à une puissance étrangère un plus éclatant hommage; jamais la victoire ne s'est plus dignement anoblie par la reconnaissance. C'est se montrer digne d'accomplir de grandes choses que d'avoir ainsi le sentiment des grands devoirs.

En face de l'Italie, se dresse encore l'Autriche qui contient par des liens de fer la nationalité de Venise. La situation de l'Empire au milieu de toutes les revendications de droits qui se produisent dans les provinces est telle que personne ne peut s'en dissimuler la gravité. L'œuvre de centralisation entreprise en 1848 aboutit à un morcellement nouveau des peuples d'origine diverse soumis à la couronne des Hapsbourg. Pendant que les élections, dans la basse Autriche, donnent raison au parti libéral et que la Hongrie se prépare à la restauration de sa diète nationale, le comitat d'Agram signe une adresse pour inviter l'empereur à venir se faire couronner roi du royaume triple et un, c'est-à-dire de la Croatie, de l'Esclavonie et de la Dalmatie. L'agitation polonaise qui s'étend à la Gallicie et les troubles qui éclatent dans le Montenegro et dans l'Herzégovine viennent compliquer un état de choses déjà si difficile. La paix est aujourd'hui, au point de vue des finances et de l'ordre intérieur, le premier besoin de l'Autriche.

La concentration des forces autrichiennes sur le Pô, les préparatifs formidables faits dans toutes les places de la Vénétie, ne peuvent donc attester que la résolution d'une défense énergique; il ne faudrait y voir ni une menace, ni une provocation. La sagesse des hommes d'Etat qui siégent dans les conseils de l'empereur à Vienne secondera, nous en avons la conviction et l'espérance, dans un intérêt supérieur d'ordre européen, les conseils pacifiques que la France n'a cessé, depuis quinze mois, de faire entendre à l'Italie.

C'est, en effet, au milieu de ces prétentions, de ces droits, de ces ressentiments. de ces aspirations, qu'a dû se mouvoir, depuis la paix de Villafranca, la politique française. M. Billault a montré éloquemment devant le Corps législatif les entraves de toutes sortes que notre gouvernement a rencontrées dans la question italienne. Puis, le ministre a fait appel au patriotisme de la Chambre pour dire si notre pays ne devait pas être fier du rôle qu'il a joué dans la paix comme dans la guerre, si notre politique n'avait pas été constamment libérale et chrétienne, si nous n'étions pas restés fidèles aux principes que nous avons les premiers proclamés dans le monde et aux traditions qui forment le glorieux héritage de nos pères. Nous avons comme témoignage la reconnaissance de l'Italie, la présence de nos soldats à Rome, l'attitude enfin de la cour de Vienne, qui n'a cessé d'être digne d'un grand pays. La Chambre a compris ce langage, et, par son vote, elle s'est associée à ces pensées.

Au milieu de ces questions dont la gravité préoccupe si justement tous les esprits sérieux, le Corps législatif a montré le sens d'une vieille assemblée politique en accordant aux finances de l'Etat et à la fortune générale du pays une attention qui ne s'est pas laissé distraire par les impatiences du dehors. M. le marquis de Pierres, parlant des privilèges nouveaux de la Chambre plus en homme d'esprit qu'en homme politique, avait dit que des membres de son bureau, les uns étaient partis pour la Chine, les autres pour Rome, les autres pour la Syrie; eh bien, pendant quatre jours, tous les députés se sont retrouvés autour de ces questions d'économie ou de finances, arides au premier abord, mais que le talent anime, que la supériorité d'esprit élève, et qui doivent nous intéresser tous; car, suivant les points de vue, il n'en est ni de plus personnelles ni de plus générales.

Des hommes distingués, quoique de mérite divers, ont pris part à cette discussion. M. Darimon y a fait preuve de connaissances spéciales étendues; M. Gouin y a porté le tribut d'une vieille et loyale expérience; MM. Pouyer-Quertier, Schneider, Jules Brame et quelques autres, y ont pris la parole au nom de l'industrie dont l'avenir est si fortement engagé par le traité de commerce du 23 janvier 1860. S. Exc. M. Magne, au nom du gouvernement, a résumé le débat avec ce langage clair et précis qui rend abordables pour tous des matières peu connues, et qui, dans sa simplicité, touche parfois à l'éloquence. Et, que nos lecteurs ne s'y trompent pas, dans de tels sujets plus que partout ailleurs, les paroles nettes sont les paroles sincères. La politique, qui ne pouvait rester long-

temps absente, est revenue avec la plaidoirie brillante, sans doute, mais beaucoup trop mêlée d'insinuations de l'honorable M. Picard et avec la réplique vive et éloquente de M. Billault, à propos de la situation financière et des grandes entreprises de la ville de Paris.

Avant d'entrer dans la portion vraiment économique du débat, il a été soulevé quelques questions pour ainsi dire extérieures, questions de règlement, de discipline ou de privilége parlementaire, que le bon vouloir du gouvernement et sa déférence aux vœux de la Chambre ont facilement écartées. Il s'agissait surtout de savoir si le Corps législatif, pouvant discuter dans tous ses détails le projet de budget de 1862, et pouvant, en vertu du décret du 24 novembre, l'amender dans toutes ses parties, ne recouvrerait pas le vote par chapitre qui faisait pénétrer, sous des régimes déchus, non-seulement le contrôle, mais l'autorité de la Chambre à tous les degrés de l'administration. Un autre point important se rattachait à ce que l'on peut nommer la dernière étape de la réforme commerciale, à cette date du 1er octobre 1861 qui doit mettre fin au régime prohibitionniste dans lequel a vécu depuis près de soixante ans l'industrie nationale, et permettre l'entrée en franchise dans nos ports du coton exporté d'Amérique et des tissus de coton que peuvent envoyer sur nos marchés les fabriques de Manchester. Ce délai accordé par les traités à la production française pour qu'elle puisse se préparer aux luttes de la libre concurrence serait-il maintenu? Et, si l'intérêt même de nos industriels exigeait de mettre fin plus tôt à une situation transitoire, sur qui retomberait la responsabilité de cette décision?

Le gouvernement a donné à cet égard à la Chambre une complète satisfaction. Sans doute, le pouvoir, relevé par une initiative énergique en 1851, ne peut pas retomber sous la tutelle qui, pendant trente-six ans, s'est chaque jour appesantie sur lui; il ne peut pas replacer la puissance exécutive sous une dépendance qui paralysait son action pour le bien, et qui a été le résultat d'empiétements parlementaires, poursuivis à travers les ambitions ministérielles et les révolutions. Ce serait faire abdiquer une fois de plus le souverain entre les mains des assemblées délibérantes. Oui, il serait dérisoire, ainsi que l'a très-bien dit M. Magne, que les députés vinssent prescrire à l'administration ce qu'une armée bien organisée doit comprendre d'infanterie, de cavalerie, ou d'armes spéciales; c'est abaisser le rôle même de la Chambre en voulant l'agrandir, et, sous prétexte de contrôle, opposer à tout progrès la barrière de la loi.

Lorsque les grands pouvoirs d'un pays ne se suspectent pas, ils n'ont pas recours à de telles entraves : ce sont les précautions de la défiance. Nous aimons à le reconnaître, tout le monde l'a compris ainsi dans l'enceinte du Corps législatif; pendant que les uns renonçaient, après le discours de M. Darimon, à réclamer le vote du budget par article, les autres, convaincus eux-mêmes de la trop grande multiplicité des chapitres, ont demandé qu'il fût établi dans le budget de chaque ministère de grandes divisions, pouvant concilier les susceptibilités de la Chambre avec les droits légitimes du pouvoir. Le gouvernement, désireux que l'administration ne soit dépourvue ni de contrôle ni de portée dans les

Chambres, s'est presque rallié à cette dernière proposition, en promettant de la soumettre à une étude sérieuse avant la session de 1862. En matière de finances, comme en toute autre, nous avons à chercher encore, entre les résolutions extrêmes de la nécessité ou de l'entraînement, les véritables limites de la liberté ; et toutes les tentatives faites loyalement dans ce sens obtiennent le concours spontané des ministres de l'Empereur.

C'est le même sentiment qui a dicté la réponse de S. Exc. M. Baroche aux vœux exprimés par MM. Pouyer-Quertier, Randoing, Brame et Schneider au nom de l'industrie. Le ministre a pris l'engagement que rien ne serait changé dans la situation faite à la production française par le traité du 23 janvier, sans que le gouvernement prît auparavant l'avis du Corps législatif. M. Baroche a signalé cependant, avec force, les circonstances qui se trouvant en dehors de toutes les prévisions sont venues soudainement compliquer d'éléments nouveaux ce difficile problème : d'un côté, la crise politique brisant l'union américaine et rendue plus grave peut-être par les mesures de douanes adoptées au nord et au sud; de l'autre, la famine qui sévit dans l'Inde et couvre de deuil un vaste marché déjà désolé par la guerre; et au milieu de ces événements, le commerce britannique, paralysé dans ses efforts, se préparant en Chine et au Japon des débouchés pour la surabondance de ses produits, mais voyant aujourd'hui ses métiers délaissés comme dans le Yorkshire, ou ses magasins encombrés comme à Manchester.

Il est de la sollicitude du gouvernement impérial de se demander quelles mesures réclame dans de telles conjonctures l'industrie nationale. Une double enquête faite auprès des préfets et des chambres de commerce a conduit à un résultat contradictoire. La plupart des agents supérieurs de l'administration ont demandé, au nom des consommateurs, l'abrogation prochaine des règlements de protection; les deux tiers des Chambres, au contraire, se sont prononcés en faveur du maintien de ces lois jusqu'au terme marqué par le traité. Ce que personne ne conteste, c'est la stagnation des affaires, que crée nécessairement l'attente d'un régime nouveau. Il y a là un double intérêt en présence, qu'il est du devoir du Gouvernement de concilier : tout le monde applaudira à la pensée qu'a le pouvoir de s'entourer, avant de prendre une résolution définitive, des lumières de la Chambre.

Ainsi se trouvent résolues dans un sentiment mutuel de conciliation ce que l'on pourrait nommer les questions légales ou constitutionnelles soulevées à propos de la discussion du budget. Elles ont fait faire, et nous nous en félicitons, un pas nouveau à la politique libérale si loyalement inaugurée par le décret du 24 novembre. Il n'y a pas eu là de victoire, car il n'y avait pas d'antagonisme; il y a eu la recherche commune des garanties les plus propres à assurer la dignité d'action du gouvernement en même temps que la meilleure administration de la fortune publique. Et maintenant, le budget de 1862 communiqué aux Chambres depuis quelques jours, et qui dans ses termes généraux a servi de prétexte à cette discussion, se présente-t-il avec un caractère

exceptionnel qui justifie des critiques ou des alarmes; et dans cette situation, héritière d'un régime de dix années, retrouve-t-on la preuve d'une tendance à des dépenses excessives qui a été trop souvent reprochée au gouvernement impérial? Le discours de M. Magne serait de nature à dissiper ces craintes, si elles s'étaient propagées, car il réfute victorieusement ces assertions.

Le budget des dépenses, celui sur lequel se mesurent les efforts que le gouvernement demande au pays, se solde, en effet, avec une somme de 1,263 millions. Ce chiffre, ainsi que l'a très-bien indiqué M. Magne, est formé par trois groupes distincts : en premier lieu, le service de la dette publique, qui est pour un peuple une obligation d'honneur; nous y reviendrons en quelques mots : puis les dépenses militaires, enfin les dépenses civiles.

Eh bien, depuis vingt ans, malgré la cherté croissante des objets de première nécessité et le développement de notre marine, les dépenses d'ordre militaire ont augmenté de 30 millions à peine; quant aux dépenses civiles, le résultat est plus frappant encore; tandis qu'en Angleterre chaque année réclame pour ces chapitres une augmentation de dépenses de 5 millions; en France, depuis 1848, la proportion moyenne de ces charges nouvelles n'est que de 2 millions par an. C'est ainsi qu'en comparant entre eux, à onze ans de distance, deux budgets établis dans des conditions normales et réglés l'un et l'autre, on trouve en 1847, 26,600,000 fr. pour la justice, et en 1858, 26,500,000 fr. pour le même service; en 1847, 10 millions pour les affaires étrangères; en 1858, 11 millions à peine. Le ministère de l'intérieur, qui a pris à a charge les prisons départementales, et se trouve ainsi grevé de 7 à 8 millions, qui paye 2 millions de plus à la police municipale de Paris, et a consacré dans une seule année de 2 à 3 millions au développement si important, au point de vue politique, administratif et commercial, des lignes télégraphiques, le ministère de l'intérieur, disons-nous, ne présente dans ces deux budgets qu'une différence de 5 millions.

D'autres améliorations non moins considérables ont été réalisées, et si l'agriculture reçoit une dotation nouvelle de 1,600,000 fr. par an, elle rend une somme égale en encouragements aux concours agricoles; les prêtres enfin des plus simples églises, et les instituteurs, investis eux aussi dans notre société, d'une sorte de sacerdoce, voient consacrer à leur salaire une somme nouvelle, les uns de 3 millions, les autres de 4 millions de francs. L'Empire, dans une période de neuf ans, n'a donc ajouté que ce qu'ont exigé les circonstances, ou ce que réclamait un intérêt supérieur d'ordre social et de moralité aux charges déjà supportées par le pays.

Il a fait plus encore : tandis que le budget de 1851 se soldait par un déficit de 102 millions, et grevait ainsi l'avenir au profit du présent, celui de 1862 a été présenté en équilibre, sans que l'on ait eu recours au crédit pour faire face à des besoins permanents, et sans que l'on ait demandé aux chambres l'établissement de nouveaux impôts. La surtaxe du tabac et l'élévation du droit sur les alcools, c'est-à-dire l'enchérissement de deux objets de consommation qui ne sauraient être vus favorablement par le

législateur, suffiront, à l'aide de combinaisons habiles, pour faire face à toutes les exigences de la situation actuelle et pour assurer le service de la dette consolidée. La dette flottante elle-même ne se trouve, à l'expiration de l'exercice 1860, après l'expédition de Chine et celle de Syrie, et après l'envoi de nouveaux renforts à Rome, augmentée que de 100 millions, si on la compare au découvert que la royauté de Louis-Philippe a légué à la République.

Mais l'Empire, qui est ainsi resté, sous le rapport des attributions faites aux services publics, dans la mesure du passé, a ajouté, par des emprunts nationaux, une charge considérable à celles qui pesaient déjà sur le Trésor public. La dette s'est accrue en dix ans, et, avec elle, les obligations annuelles d'intérêt. Ici, nous le croyons, il faut sortir de la sphère des finances pour s'élever à des considérations politiques plus hautes; et, devant le prix que nous avons payé, il ne faut pas oublier la tâche que nous avons accomplie. Ces 25 millions que réclame le dernier emprunt, c'est l'affranchissement d'un grand peuple, ce sont nos victoires sur l'armée autrichienne dans les plaines lombardes, c'est la restitution à la France de son influence séculaire dans le monde et, en particulier, dans le midi de l'Europe.

Nous pourrions en dire autant des charges que nous a léguées la guerre de Crimée, du découvert que cause, dans le budget de 1860, notre double expédition d'Orient. Non, et tous les peuples le savent, la gloire ne s'acquiert pas seulement avec du sang; toutes les grandes entreprises des peuples comme des particuliers ont besoin de cet agent fécond, sans lequel resteraient impuissantes les plus généreuses résolutions des princes. Il faut de l'argent pour la paix, il en faut plus encore pour la guerre. L'Angleterre, que l'on cite souvent, n'a jamais hésité devant les sacrifices nécessaires à sa grandeur. L'histoire de ses impôts n'est que l'histoire de ses guerres : notre pays surtout peut s'en souvenir.

Le capital, disait-on il y a peu de jours à la Chambre, est de sa nature craintif; nous ajoutons qu'il a aussi son patriotisme, ainsi que nous l'avons vu dans trois circonstances mémorables. Fallait-il, comme le demandait M. Magne à ses contradicteurs, lorsque la Russie s'avançait vers Constantinople, faire d'une question d'argent la loi de notre politique; fallait-il hésiter aussi, lorsque l'Autriche, franchissant le Tessin, marchait à la conquête de la dernière province libre de l'Italie; fallait-il laisser impunie l'injure faite à nos drapeaux dans les mers de la Chine, et rester impassibles devant la détresse des chrétiens d'Orient ou les dangers du souverain pontife, parce que ces événements venaient détruire nos prévisions et briser l'équilibre de nos finances?

De tels conseils se réfutent d'eux-mêmes, ils ont contre eux la conscience publique et le témoignage de l'histoire. Pendant que ces grandes choses s'accomplissaient, pendant que l'honneur de la France était maintenu et son nom relevé, les intérêts de la paix n'étaient pas négligés d'ailleurs par le gouvernement impérial. Par l'établissement de voies de communications rapides, dont plusieurs sont destinées spécialement à relier entre eux les centres de production et de consommation ; par l'abaissement des droits sur les canaux, enlevant au Trésor cinq millions par

an; par les négociations entreprises avec les compagnies de chemins de fer; par une réduction de tarif, c'est-à-dire par un ensemble de mesures ayant pour but de rendre les transports plus faciles et moins coûteux, la France se préparait à ce régime nouveau de la libre concurrence, qui doit donner un merveilleux essor à son industrie et qu'a inauguré le traité de commerce du 23 janvier. Dans ces dix années enfin, pour tout dire en un mot, les grands travaux publics ont reçu de l'Etat une dotation exceptionnelle de 350 millions de francs.

Dans la politique intérieure comme dans le domaine de l'action nationale au dehors, hésiter devant les grandes entreprises à cause du prix qu'elles exigent, c'est se condamner à l'inaction. La discussion qui a eu lieu au Corps législatif a fourni, d'ailleurs, une preuve de ce que sont à côté des efforts productifs les dépenses stériles et ruineuses. La République, pendant les quatre années de son existence, a inscrit au grand-livre de la dette 54 millions de rentes annuelles. Qu'a-t-elle fait, cependant, pour l'honneur de la France au dehors, pour sa prospérité à l'intérieur; qu'a-t-elle fait pour l'armée, pour l'industrie, pour la nation? Quel droit a-t-elle fait triompher? Quelle cause seulement a-t-elle défendue? Quelles barrières a-t-elle abaissées dans notre pays, fermé sur toutes ses frontières à l'industrie de nos voisins? Où est son œuvre, et, à part son nom, que restera-t-il d'elle? L'Empire, au contraire, a défendu l'Orient, il a affranchi l'Italie, il a vengé la France sur les bords du Peï-Ho et le monde chrétien au pied du mont Liban; il a sauvé le saint-siége malgré les conseils qui dominent à Rome; il a raffermi enfin, par un traité de commerce, l'alliance de deux peuples divisés par des rivalités séculaires, et a doté la France d'un des systèmes de communications les plus complets qui existent en Europe. C'est pour de telles œuvres qu'il a fait appel au crédit; elles formeront son titre glorieux devant l'histoire.

La ville de Paris, dont la situation financière a été également discutée au Corps législatif, a suivi, depuis neuf ans, l'impulsion puissante que donnait à la France la main de l'Empereur. Par une fortune rare, son budget, qui ne s'élève pas en recettes à moins de 104 millions, présente un excédant annuel de 32 millions sur les dépenses ordinaires. Sur cette dernière somme, 12 millions sont appliqués à l'amortissement des emprunts. C'est ainsi que la ville a pu percer des rues nouvelles comme celle de Rivoli, et des boulevards tels que celui de Sébastopol, et entreprendre une œuvre de transformation qui représente 600 millions de francs et dont une moitié est déjà accomplie.

Ces chiffres prouvent bien que si l'organisation municipale établie au lendemain de la révolution de février a été maintenue par le gouvernement impérial, ce n'est pas, comme le prétendaient quelques insinuations, par le désir de dissimuler les opérations financières que provoque ce rajeunissement d'une grande cité. Des motifs d'un ordre supérieur, éloquemment développés par S. Exc. M. Billault, ont déterminé le pouvoir à soustraire Paris à ces agitations stériles de la place publique qui troublent l'ordre, compromettent l'autorité, et pourraient entraîner dans une catastrophe soudaine la fortune même de la France. L'opinion publique a le sentiment de ces nécessités; elle sait que la nomination du

conseil n'enlève rien au contrôle efficace qui doit s'exercer sur l'administration ; elle sait aussi que la tranquillité de Paris, c'est le repos de la France ; et que les liens qui rattachent la capitale à l'organisation générale de l'Empire sont de nature à justifier ces dispositions exceptionnelles de la loi.

Le gouvernement est à la fois libéral et prévoyant ; il sait unir l'initiative de toutes les réformes utiles à la sollicitude pour la défense de tous les intérêts ; il ne cède pas surtout aux intimidations ; et si quelqu'un avait pu l'oublier, M. Billault, provoqué par une parole imprudente, l'a rappelé dans une réplique éloquente que la Chambre a été unanime à applaudir.

Voilà, telle qu'elle apparait dans son ensemble, la situation politique et financière de notre pays. Depuis neuf ans, la France s'est associée au dehors, en Crimée, en Italie, en Syrie et en Chine, à toutes les grandes choses qui marqueront dans l'histoire de notre temps. Elle a opéré une réforme commerciale qui ouvre des voies nouvelles à notre industrie ; et elle a cimenté en même temps avec l'Angleterre une alliance qui pénètre chaque jour davantage dans les vœux et les intérêts des deux peuples. Tandis que la tranquillité publique était assurée, l'ordre rentrait dans les finances, et le crédit s'associait, par un puissant essor, à toutes les entreprises qui importaient à notre grandeur matérielle ou morale. Quel règne aura été plus fécond ? En présence d'une telle œuvre poursuivie avec une persévérante activité, nous comprenons qu'un souverain ne rejette pas sur ses ministres la responsabilité de ses actes, car c'est pour lui, devant ses contemporains, la responsabilité de la gloire.

Le gérant : E. DENTU.

EDOUARD DENTU.

Paris. — Typographie E. PANCKOUCKE et Cie, quai Voltaire, 13.

LES

PATRICIENS DE PARIS

PREMIÈRE PARTIE

UN CHEVALIER DE L'AUTRE MONDE

— Suite (1) —

V

PREMIÈRE HEURE DE BAL.

Au moment où neuf heures sonnaient, le comte et la comtesse Paulowitch, qui passaient une dernière fois en revue les arrangements de leur soirée, entendirent deux voitures s'arrêter à la porte de l'hôtel qu'ils avaient loué avenue Montaigne. La comtesse se dirigea vers le premier salon avec quelque émotion : c'était son début dans la vie parisienne. Le comte continua un instant encore d'admirer la savante organisation de son buffet. Il ne se doutait pas, l'illustre étranger, qu'à peu d'heures de là son bordeaux serait trouvé plat, que ses pâtés de foie gras seraient mis au pillage, son champagne vilipendé, les houppelandes de ses gens raillées, et que son maître d'hôtel perdrait la tête jusqu'à envoyer chez le restaurateur voisin les plus respectables restes de ce somptueux festin. Il ne songeait pas qu'il se faisait l'intendant de tout ce monde à qui il voulait donner une brillante preuve de l'hospitalité russe, et que beaucoup de ceux qui viendraient déguster son

(1) Voir la livraison du 1er avril.

madère et dévorer ses truffes se croiraient forcés, pour soutenir l'honneur de l'esprit français, à chercher dans ses portraits de famille quelque face patibulaire, et à reconnaître parmi les chinoiseries de ses étagères le visage de sa femme.

Celle-ci, tout heureuse de l'éclat qui l'entourait, était allée s'asseoir solennellement dans un fauteuil. C'était une jeune femme de pure race slave, d'une beauté insignifiante, bonne sans dévouement, spirituelle par hasard, sensible sans intelligence, coquette sans gracieuseté, fort bien élevée, du reste, et n'ayant de dignité, de tact, de délicatesse que ce que l'éducation lui en avait donné.

On annonça Mme la marquise de Flavey, lady Mac Aura, miss Agnès Masterson; la marquise ayant beaucoup de monde à présenter avait tenu à venir la première. La comtesse Paulowitch lui fit une révérence fort digne, puis elle répondit à l'ancien salut de cour, arrondi, allongé, élégant que lui adressa lady Mac Aura, par ce salut à trois mouvements saccadés, dont Cellarius venait de lui perfectionner la laideur, une heure avant, dans une suprême répétition. Le monde commença bientôt à affluer, et l'on vit entrer à peu d'intervalle la plupart des personnages avec qui le lecteur a déjà fait connaissance.

Eugène de Baltes, après sa présentation, vint saluer miss Agnès avec ce bon et joyeux sourire qui donnait à son regard une expression si sympathique. Ce n'était point, parut-il, l'impression qu'il fit ce soir-là sur la jeune fille, car, après quelques mots échangés, elle devint si obstinément muette, que le pauvre garçon s'en alla, le regard voilé et le visage contracté, se cacher dans un coin.

M. de Lescombart produisit son effet ordinaire; beaucoup de regards se fixèrent sur lui, et la comtesse Paulowitch voulut bien l'honorer de quelques minauderies qu'il accueillit froidement. Il adressa, avec une désinvolture un peu cherchée, quelques paroles à miss Agnès, et s'en vint fort respectueusement saluer lady Mac Aura. A ce moment, on annonça M. le vicomte d'Escault. Celui-ci s'arrêta à la porte, jeta un regard froid, hautain, inquisiteur sur l'assemblée et ne s'avança que lorsqu'il eut vu la marquise. Miss Masterson, à côté d'elle, tenait les yeux baissés; une charmante rougeur vint colorer ses joues à l'approche du jeune homme; puis elle leva les regards sur lui avec une si naïve assurance qu'il fut difficile de décider ce qui était le plus gracieux ou de cette rougeur qui décelait le premier souffle de la tendresse, ou de cette candeur de regard qui montrait si clairement que cette tendresse était pure et s'ignorait encore elle-même. Charles-Jules, après avoir été présenté, revint avec la marquise

s'asseoir auprès de la jeune fille. Il s'apprêtait à lui parler quand son regard rencontra celui de lady Mac Aura attaché sur lui avec une attention si réelle qu'il sentit un mouvement de joie fière lui traverser le cœur. Il se leva et se dirigea vers elle. A son approche, elle fit à M. de Lescombart une inclination de tête qui lui donnait momentanément congé, et accueillit Charles-Jules avec un peu plus de cordialité qu'elle n'avait encore fait.

Quand miss Agnès les vit s'asseoir à côté l'un de l'autre, elle dit à la marquise, d'une voix légèrement émue, qu'il commençait à faire bien chaud dans ce salon, et qu'elle serait heureuse d'aller prendre un peu l'air dans la chambre voisine.

Charles-Jules avait été courtoisement reçu, et l'on put bientôt juger, par un sourire voltigeant sur ses lèvres, que la conversation se déroulait d'une façon agréable pour lui, quand la marquise de Flavey s'approcha précipitamment de lady Eilleen.

Quelques minutes auparavant, un domestique était arrivé jusqu'à elle en lui remettant une lettre dont la réponse était, disait-il, pressée. Elle rompit le cachet; le billet était de M. de Hangamare :

« Chère marquise, écrivait-il, j'arrive de voyage ; j'ai passé chez vous, j'ai appris que vous êtes ici ; mon impatience de vous voir est telle que je saute par-dessus toute étiquette et vous prie, à la chaude, de me présenter à la comtesse Paulowitch. »

La marquise, que l'imprévu et le mystère alléchaient toujours singulièrement, courut avec une vivacité d'enfant jusqu'à la porte du salon, où elle trouva M. de Hangamare. Celui-ci coupa court aux Comment? aux Pourquoi? aux Que vous êtes aimable! et demanda à être présenté avant toute chose. On le conduisit, en lui faisant promettre pour le lendemain une explication de ses allures mystérieuses, et tandis que le courtois gentilhomme s'arrêtait un instant auprès de la comtesse Paulowitch pour lui faire ses compliments sur quelques-uns de ses parents, à elle, qu'il avait rencontrés dans ses voyages, la marquise se précipita vers lady Mac Aura.

— Ma belle amie, lui cria-t-elle en coupant sans cérémonie la parole à M. d'Escault, je vous annonce une surprise, la plus agréable du monde; je ne la devance que de quelques pas. Tenez, tenez, la voici qui apparaît entre deux portes.

La jeune femme, en apercevant M. de Hangamare, ne put retenir un léger cri de joie. Elle se leva brusquement, puis, les yeux brillants et le sourire sur les lèvres, elle fit quelques pas à la rencontre de son ami. Charles-Jules se sentit blessé au delà de toute expression; il lui sembla qu'on venait de lui faire la plus grande injure. Il regarda pour voir si quelqu'un s'était aperçu de sa déconvenue. Personne ne s'occupait de lui.

Quand son regard rencontra miss Agnès, elle était seule, assise dans un fauteuil, les yeux baissés, la tête légèrement inclinée sur l'épaule, dans une pose triste et gracieuse. Elle effeuillait une fleur de son bouquet de bal, mais il était facile de voir que sa pensée était loin de ce bouquet et de cette fleur. Charles-Jules se dit qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi joli; elle était, pensa-t-il, cent fois plus charmante que cette malhonnête beauté qui venait de le quitter pour se jeter à la tête d'un autre. Après quelques pas faits dans la chambre voisine pour retrouver son sang-froid, il s'approcha de la jeune fille. Si le petit miroir qui était au bout de l'éventail de miss Agnès eût pu parler, il eût assuré que sa maîtresse venait de lui envoyer un sourire de triomphe, et aussi les branches de l'éventail eussent pu jurer que la charmante ingénue n'avait pas perdu une nuance de la scène précédente. Mais Charles-Jules ne vit dans ses yeux qu'une expression candidement reconnaissante; il sentit son amour-propre tout à fait consolé. Il s'assit auprès d'elle, bien décidé à lui faire la cour de façon à ce que *nulle* n'en ignorât.

VI

CE QUE M. DE HANGAMARE AVAIT ÉTÉ FAIRE DANS LES PAYS ÉTRANGERS.

— Comment donc! mais quelle surprise! avait dit lady Mac Aura en s'approchant de M. de Hangamare.

— N'est-ce pas vrai! s'écria la marquise; mais je vous laisse la primeur de son secret. Je suis ici sur la brèche, et voici la bonne Odrinska qui me cherche comme une personne déroutée. Adieu. Réservez-moi quelques rogatons de ce mystère.

— Voulez-vous me permettre de pousser mon inconvenance au comble, ma chère Eilleen? dit M. de Hangamare, quand la marquise fut rentrée dans le tourbillon. Je vous avouerai que je suis venu uniquement pour vous, et qu'il faut m'accorder un rendez-vous dans un des coins les moins fréquentés de cet appartement.

— Vous savez bien que vous piquez trop ma curiosité pour que je puisse vous refuser ce rendez-vous, si scandaleux qu'il soit.

M. de Hangamare s'inclina, offrit son bras à Eilleen et la conduisit dans un salon de jeu où les attraits de la dame de pique n'avaient encore amené personne.

— Je ne trouverai jamais de meilleure occasion pour vous faire une déclaration, dit le gentilhomme en souriant.

— Vous me l'avez faite il y a longtemps, et de la plus gracieuse façon, quand vous me pinciez les joues pour m'empêcher de sauter sur vos genoux.

— Bien, chère méchante; mais je coupe court, si vous le permettez, à ce souvenir de mon mauvais goût d'autrefois, et j'entre brusquement en matière en vous annonçant que je reviens d'Irlande.

— D'Irlande! dit la jeune femme avec un léger soubresaut; et je suis sûre que vous vous êtes occupé de mes affaires.

— J'y ai été uniquement pour cela, répondit simplement M. de Hangamare.

— Ah! vous êtes toujours le même, généreux et bon, s'écria-t-elle en lui prenant les deux mains, tandis que ses beaux yeux bleus s'illuminaient d'un éclair de reconnaissance.

— Vous me pardonnez donc cette joue pincée, autrefois? Mais voyons, nous ne pouvons rester ici très-longtemps seuls, reprit-il en posant ses lèvres sur le bout des doigts d'Eilleen. J'ai voulu vous parler ce soir même pour enlever un instant plus tôt quelques soucis à votre cœur, et vous permettre de mieux jouir de la joie de cette fête.

La jeune femme se sentit encore plus touchée par cette marque de délicate amitié, qu'elle ne l'avait été par l'annonce du long voyage entrepris pour elle. Elle baissa la tête, pour cacher peut-être une larme bien douce qui se suspendait à ses longs cils; elle lui tendit le front et dit, en lui faisant signe de s'asseoir à côté d'elle :

— Je vous promets d'être bien joyeuse ce soir, mais je ne veux pas que vous m'attendrissiez davantage; cela compromettrait votre gravité, continua-t-elle en laissant voltiger sur ses lèvres un sourire malicieux. Parlez-moi de l'Irlande.

— C'est vous qui m'avez décidé à entreprendre ce voyage, quand vous m'indiquâtes cette place que désirait le parent de votre mari. A mon arrivée à Londres, j'allai voir un de mes parents, qui m'est fort attaché et qui occupe un des hauts postes du Conseil de l'amirauté. Il vous importe peu de savoir comment je le mis dans mes intérêts et comment je parvins à obtenir conditionnellement cette place pour M. William Harlegan, dont la capacité et l'honorabilité étaient d'ailleurs parfaitement connues. Avec une telle promesse, je m'embarquai pour l'Irlande et je tombai comme une bombe dans l'étude du digne M. O'Flahuttan. Je le trouvai dans une grande tristesse à votre sujet.

Il parut d'abord vouloir faire le discret; mais quand je lui eus montré que je tenais de vous tous les détails de l'affaire, il m'a-

voua qu'il était fort perplexe. Le procès entamé avec le digne et respectable M. William Harlegan dépendait entièrement, me dit-il, du caprice de quelques bélitres. Quant à l'autre procès, c'était pis encore; et peut-être le comté tout entier allait-il bientôt apprendre cette terrible nouvelle : Le vieil O'Flahuttan est devenu idiot! Je lui fis longuement expliquer le fort et le faible de la première affaire, et je le quittai au moment où il voulait entreprendre l'explication de la seconde, en lui assurant qu'à chaque jour suffit son mal.

J'allai trouver lord Geraldine, un de mes anciens amis qui veut bien se croire mon obligé. Je le savais en bonne relation avec M. William Harlegan; je lui demandai, à titre de service, de m'accompagner dans une visite que je voulais faire à ce dernier. Vous devinez que nous fûmes agréablement reçus.

Dès le lendemain, je m'enfermai avec lord Geraldine et M. Harlegan; j'entamai l'affaire; je montrai à votre adversaire l'injustice de son attaque, les chances de pertes, les dépenses considérables. Il m'écouta attentivement et me répondit avec simplicité qu'il ne savait pas s'il avait raison, mais qu'il ne savait pas non plus s'il avait tort; il avait une nombreuse famille, il croyait de son devoir de père de profiter de toutes les chances de fortune. D'ailleurs, il savait qu'au gain de ce procès était attachée l'obtention d'un poste élevé auquel ses talents naturels l'appelaient, et où il pourrait rendre de grands services à son pays.

Je le laissai revenir à plusieurs reprises sur cette position qui était le rêve de sa vie. Je l'interrompis pour lui mettre sous les yeux une lettre du lord de l'amirauté, mon parent, lettre dans laquelle celui-ci me disait qu'il avait pleinement reconnu la capacité de M. William Harlegan; que j'avais fait valoir les droits de cet honorable gentleman avec une grande force; qu'il était prêt à lui accorder l'emploi sollicité depuis longtemps, à la première demande que j'en ferais, etc.

J'ajoutai que si M. Harlegan voulait se désister de la poursuite de ce procès, selon moi injuste et incertain, il pouvait se considérer comme nommé. Lord Geraldine se joignit à moi. Mais le digne gentilhomme avait été pleinement convaincu de la faiblesse de ses prétentions par la lettre de mon parent. Il me remit à l'instant même, avec une confiance qui me toucha, un acte de désistement. Il est inutile de vous dire qu'il est à cette heure en possession de l'objet de son ambition.

Je revins à Dublin, et le vieil O'Flahuttan faillit tomber faible dans les bras de ce digne coquin de Sam, son premier clerc, quand je lui présentai le papier que je rapportais de mon expé-

dition. Je lui demandai alors ce qu'il prétendait faire pour terminer aussi heureusement l'autre procès. Il me parut qu'il se perdait dans des détails de chicane, et cherchait à éterniser le procès plutôt qu'à le gagner. Je lui fis comprendre que votre dignité et votre délicatesse souffraient de l'ambiguïté d'une telle position et qu'il fallait aller au fond des choses.

— Comment, dis-je, notre adversaire a-t-il pu être amené à intenter un procès aussi absurde?

L'avoué leva les yeux en l'air et essuya les verres de ses lunettes.

— Bah! par hasard, répondit-il. Il aura suivi le conseil de ce misérable Drumderring, qui ne cherche qu'à pêcher en eau trouble.

Sam, l'honnête coquin, se gratta le bout du nez avec sa plume en signe de pitié respectueuse pour la pauvreté de cette explication.

— Et vous, que pensez-vous? Parlez, monsieur Sam.

— Le voleur du papier, répondit-il laconiquement.

— Bravo! fis-je, c'est évident. Notre adversaire est en relation avec notre intendant voleur ou avec quelqu'un de ses représentants. Par là, seulement, M. Richard Sharphand a pu savoir que nous sommes désarmés contre son attaque. Il doit donc y avoir entre eux quelque relation. J'en conclus que ce procès peut être pour lady Mac Aura la source d'un bien réel. Il est évident, en effet, que si nous pouvons saisir le fil de ces relations, retrouver ainsi la trace de notre coquin d'intendant, nous pouvons espérer lui faire rendre à la fois l'acte de mariage et une grande partie du fruit de ses rapines. Il est nécessaire, avant toutes choses, de saisir ce fil. Voici ce que je propose : Richard Sharphand vit à Cork, au milieu de la plus mauvaise compagnie; il faut trouver un habile drôle qui s'introduise dans sa société, puis dans son intimité, et qui par ruse lui extorque le secret de ses relations. Nous fournirons à toutes les dépenses de cet habile homme, et il y aura 40,000 francs pour lui, le jour où cet acte de mariage qui a été enlevé rentrera entre les mains de lady Mac Aura. D'autre part, on a suivi autrefois la trace de Dick Martinn, l'intendant, jusqu'à New-York; afin de ne négliger aucune chance, nous allons envoyer en Amérique un homme intelligent qui se chargera, pour gagner une récompense considérable, de tâcher de retrouver les traces de notre voleur. Il est peu probable qu'il réussisse, je le sais, à cause du long temps qui s'est écoulé; mais enfin, les proverbes disent que le hasard est grand, et avec quelque aide des circonstances, notre émissaire parviendra peut-être à suivre le gibier...

— De potence, murmura Sam.

— Jusqu'à sa remise actuelle. Connaissez-vous, monsieur O'Flahuttan, deux hommes qui puissent accomplir ces missions?

L'avoué regarda Sam, qui regarda le bout de ses bottes.

— Eh bien, dit enfin ce dernier, j'irai, moi, à Cork, et M. Richard Sharphand sera plus rusé que le vieux Nick, si d'ici à trois mois je ne suis pas devenu son propre frère pour la tendresse. L'autre émissaire sera un Yankee de ma connaissance qui n'a jamais jusqu'ici su rien faire de son esprit, sauf de la contrebande. Je lui prêche tous les jours, en dînant, la félicité d'une conscience pure; j'aurai le bonheur de le remettre dans le droit chemin en le lançant sur la trace d'un fripon. Que le Seigneur soit loué!

— Voilà le résultat de mes efforts, ma chère Eilleen. En résumé, vous êtes redevenue riche, c'est-à-dire en position de mieux protéger l'honneur de votre mère et la dignité de votre nom. Cela est déjà un résultat.

Les courtisans de la dame de pique commençaient à se laisser attirer vers ses attraits vainqueurs. Quelques respectables besicles d'or et quelques crânes luisants étaient déjà venus rôder d'un air indifférent autour des tapis verts. Pour réchauffer ces froids amoureux, le comte Paulowitch entraîna le chevalier de Lescombart vers une table d'écarté. M. de Hangamare put constater que le chevalier se laissait conduire comme une victime, et que son visage protestait clairement contre cet abus slave de l'hospitalité. Le noble Normand haussa les épaules, et offrant son bras à lady Mac Aura, il la reconduisit, sans vouloir écouter ses remerciements, dans les salons où l'on dansait.

VII

COMMENT LA PAUVRE INNOCENCE, QUI EST PERSÉCUTÉE EN CE MONDE, PEUT A GRAND'PEINE TROUVER UN RICHE MARI.

Le salon que nos deux personnages avaient laissé, une heure auparavant, calme et un peu froid encore, s'était rempli de cette animation peu bruyante, mais joyeuse, qui caractérise les premières heures de toute réunion dansante. Les figures étaient fraîches encore et les yeux brillaient déjà; l'esprit était, comme le visage et les yeux, sans fatigue et dans tout l'éclat de la première vivacité. Les pensées étaient heureuses : elles étaient encore dirigées par l'espérance; la fatuité des hommes et la vanité féminine pou-

vaient bâtir des rêves sur tous ces regards, incertains mais déjà quêteurs, qui s'entre-croisaient.

La jolie miss Agnès, en l'absence d'Eilleen, était la reine du bal, et la bonne marquise était radieuse du succès de sa jeune amie. Eugène de Baltes avait dansé avec la jeune fille; il s'était senti tout tremblant quand il avait vu cette blanche épaule si près de sa poitrine. Il n'avait guère parlé, mais l'enfant, si elle eût pu savoir ce que signifiaient les battements du cœur d'un homme, eût bien compris que ceux de ces battements que le voisinage de sa main rendaient si énergiques lui parlaient d'un amour infini, respectueux et dévoué. Le jeune officier s'était sauvé, joyeux pour un instant, dans un salon voisin; il lui semblait qu'il allait savoir, pour la première fois, comment on cause avec des espérances. Il était bientôt revenu, et son regard n'avait pas tardé à devenir inquiet. Il ne fallait même pas être amoureux pour comprendre que la belle enfant songeait uniquement à Charles-Jules d'Escault, et Eugène de Baltes se dit qu'il venait d'être heureux comme un fou pour un sourire bien moins doux que celui qu'elle envoyait en réponse à chaque parole de son rival.

Ce dernier comprenait bien enfin toute la signification de ces sourires. Ils lui disaient, autant que sourires humains pouvaient le faire, qu'ils sortaient d'un cœur envahi, pour la première fois, par une irrésistible tendresse; ils lui disaient encore que cette tendresse était pure et pourtant ardente comme le premier rayon du soleil d'été; ils lui disaient surtout que ce cœur était un cœur d'esclave, tout fier de la grandeur de son maître. Charles-Jules n'était pas encore subjugué, mais sa vanité était enivrée; jamais son orgueil ne s'était senti aussi vivement caressé. Il oublia pour un instant sa froide réserve, et Eugène de Baltes put facilement constater que son rival avait en lui un charme d'élégance qu'on n'eût jamais soupçonné sous son masque habituel de dignité hautaine.

La physionomie du jeune officier en devint plus triste; il se sentit navré jusqu'au fond de l'âme, mais il n'avait pas le courage de quitter ce salon. Au moment où lady Mac Aura y rentra, Charles-Jules, qui venait de s'éloigner de miss Agnès, se rapprocha de la jeune fille d'un pas tranquille, dégagé et comme indifférent. Il tenait sans doute à bien constater aux yeux de tous son influence sur l'esprit de miss Masterson, en l'engageant pour une nouvelle polka au moment même où il venait d'en danser une avec elle.

Agnès hésita un instant avant de répondre à son invitation.

— Pensez-vous que je puisse le faire, monsieur le vicomte? dit-elle; je ne connais pas bien les habitudes de ce pays, et ne craignez-vous pas qu'on me blâme?

Sa voix était si douce, elle paraissait si parfaitement se fier à la délicatesse de M. d'Escault, et si attristée de se voir dans l'obligation de refuser un tel plaisir! Mais l'orgueil de Charles-Jules était tenace.

— De qui donc craignez-vous le blâme, mademoiselle, dans une circonstance où je suis nécessairement votre garant et votre défenseur?

Miss Agnès, à ces mots, baissa la tête pour détourner sans doute de son vrai sens un signe de satisfaction qu'elle ne put retenir. Charles répéta sa question avec quelque impatience. Elle ne répondit rien encore; mais, par un mouvement qui parut bien involontaire à son interlocuteur, elle leva vivement la tête et jeta un regard rapide dans la direction d'Eugène de Baltes. Charles-Jules, en suivant ce coup d'œil, vit le visage sombre du jeune officier et ses yeux qui le regardaient avec une expression d'amère tristesse. Il s'inclina alors froidement devant miss Masterson et fit quelques pas vers M. de Baltes.

Il rencontra en chemin M. de Hangamare, à qui il n'avait pas encore parlé, et qui venait lui serrer la main. Ils échangèrent quelques mots; puis, comme si la calme et bienveillante physionomie du gentilhomme normand eût eu la vertu d'apaiser l'irritation de M. d'Escault, ce dernier se détourna, en le quittant, de la direction qu'il avait d'abord prise, et disparut dans une chambre voisine. Il détestait d'ailleurs ce qu'il appelait les sottes querelles, celles qui commencent par un ton de défi, et qui finissent, après une légère discussion, par forcer l'agresseur à reconnaître son tort ou à persister dans un appel injuste. Le coup d'œil de miss Masterson lui semblait clair sans doute, mais peut-être aussi l'avait-il mal interprété. D'ailleurs M. de Baltes était un galant homme pour qui il s'était toujours senti estime et sympathie; il ne convenait pas de le traiter légèrement; il prierait donc plus tard miss Masterson d'expliquer la signification de son mouvement.

Celle-ci, qui avait vu d'un regard tranquille M. d'Escault se diriger vers M. de Baltes, paraissait maintenant toute contrariée. M[me] de Flavey abandonna la bonne Odrinska dans les environs du pâté de foie gras et vint trouver sa jeune amie.

— Eh bien, ma mie, qu'avez-vous donc? Vous voici toute noire!

— Oh! rien, je vous assure, chère marquise.

— Allons, vous ne savez pas dissimuler. Vous apprendrez plus

tard qu'un « rien » comme cela veut dire « beaucoup de choses. » Voyons?

Agnès secoua plusieurs fois la tête.

— Allons, ma douce enfant, vous savez que je vous aime comme ma fille. J'étais si heureuse tout à l'heure de vous voir gaie comme une linotte! Point de cet air nébuleux! Voyons, quoi?

— Je ne sais.

— C'est de l'enfantillage, Agnès. Je vais débrouiller tout cela. N'a-t-*il* pas été bien attentif, bien gracieux?

La jeune fille leva les yeux d'un air effarouché et suppliant tout à la fois.

— Je ne veux pas vous tourmenter, chère Agnès, mais il y a quelque chose. Je vous trouverai méchante d'avoir des secrets pour moi.

— Oh! je ne veux pas que vous me croyiez méchante, et vous savez que je ne sais jamais cacher ce que j'ai dans l'esprit. Mais, vraiment, à ce moment, je n'y vois pas bien clair; seulement, M. de Baltes me regarde avec une telle persistance et un air si lugubre que je me sens toute gênée. J'ai essayé d'être aussi aimable pour lui que possible...

— Chère douce Agnès!

— Mais je vois que d'autres ont remarqué sa persévérance à fixer sur moi des yeux pleins de reproches. Qu'est-ce que tout cela veut dire, je ne sais. Je vous en conjure, dites-moi ce que je dois faire.

— Bien, mon enfant, soyez tranquille, dit la marquise, après un instant de réflexion, je vais mettre ordre à tout cela.

— Oh! je vous en prie, ne faites de peine à personne! Et que dirait M. de Baltes s'il savait que je suis préoccupée de ses regards?

— Quelle bonne et naïve enfant vous faites! Mais, rassurez-vous, personne ne saura jamais que vous m'avez parlé de cela; je prends tout sur moi.

Elle se leva, fit quelques tours dans le salon, parla à dix personnes, prit le bras de M. d'Escault, le pria de la mener au buffet, où elle trouva la comtesse Odrinska occupée à féliciter le sommelier, qui était un bel homme, sur la finesse du marasquin qu'on avait mis dans la gelée. Elle lui dit à l'oreille que cela ne se faisait pas, et, laissant M. d'Escault exposé aux regards langoureux de la digne Moldave, elle rentra au salon et s'approcha de M. de Baltes.

— Vous paraissez vraiment trop sombre, lui dit-elle, et je suis sûre que la comtesse Paulowitch se persuadera que vous trouvez son bal du dernier maussade.

— Sombre, vraiment non, répondit-il en s'efforçant de sourire. Mais je pensais justement que je suis demain de service, tenu comme un esclave toute la matinée, et cette pensée n'est pas faite pour...

— Je ne veux pas jouer au plus fin avec vous, reprit la marquise d'un ton sec; mon âge et les longues relations que j'ai eues avec votre famille me permettent de parler franchement : vous ne pouvez ignorer qu'on compromet une jeune fille par des regards aussi bien que par des paroles; j'espère que vous me comprendrez sans plus ample explication.

Là-dessus, elle le salua froidement et le quitta. Le pauvre garçon était resté comme anéanti; il rougit, pâlit et alla tomber lourdement dans un fauteuil. Puis, oubliant le reste du monde, il prit son front dans sa main et resta un instant sans pouvoir mettre ordre à ses pensées. Ah! s'il pouvait croire que cette insultante leçon eût été suggérée par son rival! son rival heureux! Oui, il venait de se promener avec la marquise. Mais non; il fallait lui rendre justice : c'était un homme d'honneur, incapable de ces sourdes menées!

Il s'était levé d'un air égaré, mais cette dernière réflexion le fit retomber dans son fauteuil. Au bout d'un instant, il jeta timidement et furtivement les yeux vers Agnès. Celle-ci baissait la tête au moment même, et un observateur attentif eût pu remarquer encore ce même air de contrariété qui avait déjà rembruni son visage au moment où Charles-Jules avait interrompu sa marche vers M. de Baltes.

Les regards perçants de M. Hangamare avaient saisi quelques-uns des détails de cette scène; il fut tenté de se rapprocher d'Eugène de Baltes, qu'il aimait fort. Mais, pour la première fois de sa vie, il se sentit égoïste; il était si heureux! Eilleen lui avait dit en entrant dans le salon du bal :

— Je n'ai pas dansé depuis... bien longtemps; mais vous voulez que je sois joyeuse!

Et, légère et gracieuse comme les fées qui dansent au bord des fontaines de la verte Erin, elle se laissa entraîner. Mais, à chaque fois que la valse la rapprochait de M. de Hangamare, celui-ci voyait, avec une joie indicible, son doux regard se fixer sur lui, en lui répétant :

— C'est vous qui me faites joyeuse.

Dix fois déjà il s'était dit qu'il allait partir, et toujours il se sentait comme enchaîné à sa place. Il voulait voir une fois encore, la dernière fois et encore la dernière, ces yeux bleus lui sourire comme dans un rêve, tant il trouvait une merveilleuse poésie

dans ce regard furtif qui s'enfuyait après être venu jusqu'à son cœur.

Quand il parvint à vaincre ce mouvement d'égoïsme qui l'avait empêché de se rendre auprès de M. de Baltes, il se détourna pour oublier un instant cette enchanteresse qui lui faisait négliger ses amis. Il vit le jeune capitaine, l'œil clair, le sourire sur les lèvres. Que s'était-il passé? Bien peu de chose : le pauvre amoureux avait vu les yeux d'Agnès se fixer sur lui avec une douce expression, il avait compris qu'elle l'appelait. Il avait été auprès d'elle, l'avait engagée à danser avec lui le cotillon, et, fort aimablement, elle lui avait accordé sa requête. Toute tristesse disparut. Il regarda un instant d'un air dédaigneux cette misérable foule qui ne connaissait pas le bonheur d'Eugène de Baltes, et il se rappela qu'il n'avait pas encore visité le bordeaux du boyard. « A l'assaut, une charge à fond de train, pour venger la Pologne! »

Il se croisa avec le chevalier de Lescombart, qui venait, lui aussi, de venger la Pologne, en gagnant cent louis au comte russe, et qui, après avoir jeté autour de lui le regard froid et impertinent qui lui était habituel, se dirigea vers lady Mac Aura. Celle-ci était si joyeusement surexcitée par les bonnes nouvelles qu'elle venait d'apprendre, elle se sentait instinctivement si protégée par M. de Hangamare, qu'elle oublia pour un instant son antipathie contre le chevalier et lui accorda en souriant la prochaine mazurka.

Ce sourire fit froid au cœur de M. Hangamare. Il resta un instant la tête penchée, comme s'il avait été saisi à l'improviste par quelque triste et profonde réflexion. Il releva bientôt le front; on eût dit, à la contraction de ses paupières et au serrement de ses lèvres, qu'il venait de prendre une subite mais définitive résolution. Il s'approcha de la belle lady, et, en lui souhaitant affectueusement le bonsoir, il la pria de lui garder une heure pour le surlendemain : il avait à causer avec elle.

A ce moment, Charles-Jules, attiré à son tour par un regard furtif et naïvement caressant de miss Agnès, se rendit près d'elle et lui demanda de vouloir bien danser avec lui le cotillon, à quoi elle répondit qu'elle en serait heureuse. Aussi M. d'Escault, après avoir prié son ami Francis de Bruneu de l'avertir en temps utile, abandonna le temple des futiles plaisirs pour aller rejoindre les gens à pomme d'or, les fronts chauves, les nez bourgeonnés, les ventres résignés, les penseurs, qui se disputaient les faveurs de leur dernière maîtresse autour du tapis vert.

Aux premières mesures de l'orchestre, Jules d'Escault et Eugène de Baltes se trouvèrent aux côtés de miss Agnès; ils se regardèrent d'un air étonné et avec une expression peu bienveillante. Puis,

tous deux se baissèrent vers la jeune fille et lui tendirent la main. Ils se redressèrent, s'interrogèrent des yeux, et Jules dit avec un léger mouvement d'épaules :

— Mademoiselle m'a fait l'honneur de me promettre...

— Mademoiselle m'a fait le même honneur.

M. d'Escault laissa échapper un signe de surprise; puis, se remettant, il ajouta avec hauteur :

— Qu'elle veuille donc bien décider qui de nous deux est le premier en date.

M. de Baltes s'inclina, mais la jeune fille les regarda d'un air effrayé et ne répondit point.

— Cela est évident, dit Eugène. Vous oubliez, monsieur, qu'avec une telle question, vous mettez mademoiselle dans la nécessité de blesser ou vous ou moi, et qu'elle n'y saurait répondre. J'ai l'honneur de vous répéter que miss Masterson a bien voulu me promettre de danser le cotillon avec moi.

— J'ai eu, moi aussi, l'honneur de vous dire que mademoiselle m'a fait la même promesse.

— Cela n'est pas possible, répliqua brusquement le jeune officier.

— Ah! J'imagine, monsieur, que vous êtes peu capable de mesurer la portée de vos paroles.

Et M. d'Escault regarda fixement son interlocuteur.

— Veuillez imaginer seulement que je sais parler français.

— Bien.

A ce moment, la jeune fille laissa tomber sa tête sur le dos du fauteuil; et, après avoir lancé à Charles-Jules un regard qui disait clairement combien elle maudissait l'insistance de M. de Baltes, elle ferma les yeux comme pour échapper à la vue d'une physionomie pleine de colère. Eugène, croyant évanouie celle qu'il aimait par-dessus tout, perdit toute mesure, et, fronçant les sourcils, il dit d'une voix emportée :

— Voici une grande œuvre, et digne d'un gentilhomme! Venir par de telles scènes épouvanter une jeune fille!

Charles-Jules, au contraire, en voyant la position se dessiner nettement, avait repris tout son sang-froid.

— Ce sont sans doute les veillées de caserne, répondit-il avec une hautaine ironie, qui vous ont rendu si expert en fait de bon ton, monsieur le capitaine. Mais cela suffit. Nous laisserons à nos amis le soin de continuer une telle conversation.

Eugène ne l'avait guère écouté. Il s'était baissé vers la jeune fille avec une tendresse infinie, cherchant quel secours il pourrait lui porter. Mais celle-ci, ouvrant les yeux et repoussant sa main

d'un geste de colère, se leva vivement et quitta le salon. Le pauvre garçon la regarda avec une figure si stupéfaite et si désolée, que Charles-Jules se sentit touché; mais il avait été gravement insulté! Il se rapprocha de son adversaire et lui dit d'un ton calme, en le saluant courtoisement :

— Je vous demanderai la permission, monsieur, d'envoyer près de vous mon ami, M. le marquis de Bruneu.

Eugène s'inclina.

— Maintenant, continua M. d'Escault, la position où je suis vis-à-vis de vous m'enhardit à demander une faveur que je regarderai comme toute de bienveillance et de courtoisie, c'est d'abandonner le droit que vous pouvez avoir à danser avec miss Masterson; moi, je vous promets de ne point faire valoir mes prétentions.

— Ce n'est point faveur, c'est justice, répondit le jeune officier d'un ton triste mais calme; la question reste pendante, comme disent, je crois, les avocats, et ne saurait être décidée maintenant.

Les deux jeunes gens se saluèrent avec plus de gracieuseté qu'ils n'avaient fait de leur vie, et Jules alla trouver Francis de Bruneu. Celui-ci avait été quelque peu maltraité par les coquetteries de la dame de trèfle: mais, en apprenant de quoi il s'agissait, son visage s'éclaircit; de telles affaires étaient pour lui œuvre de fête; il se précipita dans le salon.

— Avant tout, salut à mon vieux camarade Eugène de Baltes, dit-il en tendant la main à ce dernier. Maintenant, je me transfigure, je me dépouille de cette enveloppe peu fortunée que l'écarté malmène, je suis la statue de l'honneur, je ne te connais plus. M. d'Escault vient de me raconter une histoire; ce n'est pas horriblement grave, mais il faut que tu m'indiques deux amis avec qui...

— Il m'arrive, mon cher Francis, le contre-temps le plus ridicule, et j'étais dans des transes mortelles qu'un étranger fût chargé de tous ces arrangements. Je suis de service demain. Outre cela, des deux officiers que je dois prendre pour seconds, l'un est de service avec moi, l'autre, parti jusqu'à demain soir. Tu me connais, tu sais si je boude habituellement; mais si M. d'Escault voulait remettre le colloque à après-demain matin, j'en serais fort heureux. S'il y a la moindre difficulté, je déserte avec mon ami, ce sera quinze jours de prison et les épaulettes de chef d'escadron au diable.

— Je te trouve plaisant, ma foi, de me parler de ton avancement quand je viens te proposer une affaire avec un fort tireur comme Jules d'Escault. Je vais communiquer la question.

Il revint un instant après.

— M. le vicomte d'Escault se trouve heureux de pouvoir rendre à M. de Baltes un service, si minime qu'il soit; il est très-honoré, connaissant la réputation de courage et de délicatesse de son adversaire, que celui-ci ait bien voulu, par là, lui donner une marque de confiance. Il est tout aux ordres de M. de Baltes. Maintenant, continua Francis, je me détransfigure. Après-demain, à six heures du matin! Cornes don daine! Qu'est-ce qui a inventé le cotillon! Et moi qui m'étais toujours si bien promis de m'en garder, m'en voilà atteint! Adieu. Je vais voir si ma transfiguration m'aura rendu la main plus heureuse.

Lady Mac Aura, que les politesses de M. de Lescombart fatiguaient sans qu'elle pût comprendre pourquoi, ne tarda pas à faire demander à Mme de Flavey si elle était prête à partir. Celle-ci interrogea du regard miss Agnès qui assura ne vouloir contrarier personne, et les trois femmes, menées par les chevaux fringants de lady Mac Aura, ne tardèrent pas à se trouver rue de Varennes.

— Enfin! murmura miss Agnès quand elle se trouva seule dans sa chambre.

Elle avança un fauteuil devant le feu qui flambait, et s'y jeta après avoir soigneusement serré ses gants, sa coiffure et son bouquet de bal. Elle sonna; la vieille Mimi se présenta en annonçant qu'elle venait déshabiller Mademoiselle, Honoria se trouvant dans le cabinet de toilette près de la chambre de Mme la marquise, où elle veillait, en dormant sans doute, la petite Albertine. Agnès remercia la vieille femme, et elle retomba dans de profondes réflexions. Parfois elle souriait à de vagues pensées qui lui traversaient l'esprit, plus souvent sa tête s'agitait avec un geste d'incertitude et de malaise.

— Et on dit, murmura-t-elle, que ces Français sont vifs et hardis! Sotte nation! Il m'a fallu y revenir à trois reprises; mais je l'ai amené là où je voulais! Mais se croira-t-il assez compromis vis-à-vis de moi et moi assez compromise par lui, quand il se sera battu à cause de moi? Vilaine nation! Aucun de ces Français n'est vraiment gentleman, aucun n'a le sentiment d'honneur et de loyauté! Peut-être ne croira-t-il pas qu'il doit m'épouser! Et si on le tue, faudra-t-il me contenter de cet officier misérable? Puis, il n'est peut-être pas brave ce vicomte, et il m'en voudra de l'avoir mis en cette position. Ah! mon cher grand-père, que n'êtes-vous là pour me donner un de vos conseils! C'est beau un titre et soixante mille francs de rente. Ah! je ne retournerai jamais là-bas sans un riche mari, après les lettres que j'ai écrites, comme si je n'avais qu'un sourire à donner pour choisir le plus riche, le plus noble. Maintenant, que faire?

Elle resta quelque temps ainsi inquiète et pensive; puis, comme si une idée lumineuse venait de surgir en son esprit, elle se leva vivement :

— Oui, oui, c'est cela, fit-elle en bondissant. Mon cher, bien cher grand-père, vous me l'avez toujours dit : on ne s'attache un ami que par les défauts de cet ami, et une femme n'est vraiment maîtresse que quand son prétendu ou son mari trouvent en elle la satisfaction de leurs propres défauts. Je ne comprenais pas bien alors, maintenant je comprends. Ce vicomte est fier et vaniteux, il faut que l'officier flatte sa vanité et sa fierté, il faut qu'à mon sujet il ait la plus grande satisfaction d'orgueil. Bien, oui, continua-t-elle en dansant, je deviendrai un souvenir agréable pour sa vanité, et alors il se croira compromis et lié à moi! Ah! ah! Sotte que j'étais de prendre ces gens-là par l'honneur!

Elle passa un peignoir, prit de l'eau, s'en frotta les yeux avec rudesse, et alla frapper à la porte de la chambre à coucher de la marquise.

VIII

UNE LETTRE ANONYME.

Le lendemain matin, Charles-Jules d'Escault fut réveillé par un coup frappé discrètement à la porte de sa chambre à coucher.

— Entrez, fit-il en se frottant les yeux.

— C'est une lettre fort pressée, dit son valet de chambre en entre-bâillant la porte. J'ai pensé que monsieur le vicomte me pardonnerait de le réveiller. On a très-instamment recommandé que le billet fût remis immédiatement à monsieur le vicomte.

— C'est bien; donnez-moi. Que peuvent me vouloir ce papier commun et ce pain à cacheter?... Belle écriture, ma foi! avec des pleins et des déliés tout classiques, des traits et des enjolivements, et une majesté de majuscules à ravir M. Prudhomme! C'est l'exploit d'un vieil écrivain public, élève de Brard et de Saint-Omer. Voyons :

« Monsieur le vicomte Charles-Jules d'Escault,

« Personne ne pourrait permettre qu'on expose une vie aussi précieuse... »

Bon, cela n'est pas clair, mais la maxime est acceptable.

« La personne qui vous écrit n'a pas l'honneur de jouir de votre connaissance intime... »

Je n'en suis pas humilié; je ne hante point ce genre de style.

« Mais sans être connue de vous, elle vous connaît... »

Beau masque.

« Elle sait que vous devez combattre contre M. le capitaine de Baltes... »

Hein! Comment sait-il cela, cet écrivain? C'est un magicien, qui s'exprime en un langage belge pour dissimuler son esprit.

« Si vous saviez pour qui vous allez combattre! Si vous êtes clairvoyant, comme on dit, il vous serait facile de voir qu'on se moque de vous, et que la jeune fille veut se faire marier avec vous... »

Ce patois devient drôle, murmura Charles en fronçant le sourcil.

« Et si vous êtes le gentilhomme fier que vous passez pour être, vous aimeriez mieux être mort que de vous faire tuer pour une telle méchante chose. Une nécessité empêche d'en dire plus. Mais je jure, sur Dieu, que je dis la vérité, et que j'ai pour intention d'empêcher un noble respectable de se laisser conduire par les ruses d'une diabolique indigne jeune fille. »

Bah! une lettre anonyme, se dit Charles-Jules en la jetant loin de lui. Pourtant, reprit-il après un moment de réflexion, il y a évidemment là quelque chose qui n'est pas banal. C'est un insigne baragouin, mais venant d'un personnage convaincu. Oui, continua-t-il après avoir relu la lettre, cela est certain. Il est apparent encore que c'est une lettre dictée; il n'existe pas d'écrivain public qui se serve d'un tel idiome. Eh oui, c'est bien cela; oui, c'est une lettre dictée par un Anglais.

Il sonna.

— Qui a apporté cela, Arthur?

— Le concierge, monsieur le vicomte.

— Priez M. Ragatin de monter.

Quelques minutes après, M. Ragatin se présenta, la toque à la main, l'air respectueux et empressé, comme il convenait vis-à-vis d'un locataire fier et généreux.

— Voudriez-vous me raconter en détail comment ce billet vous est arrivé, monsieur Ragatin?

— J'espère qu'en le recevant je ne suis pas répréhensible devant monsieur le vicomte. Monsieur le vicomte sait, continua le gras personnage en posant énergiquement sa toque sur son cœur, que je ne me pardonnerais pas, en aucun des jours de mon existence, de faire quoi que ce soit contre l'honneur de monsieur le vicomte.

— Je vous rends justice, monsieur Ragatin. Veuillez ne pas craindre d'être aussi long que possible.

— C'était sur les huit heures et demie, ou approchant — car les horloges de nos monuments de ce côté de l'eau sont traitées avec dédain par le gouvernement, pour cause d'opinion politique. — j'étais à balayer le seuil de la maison avec le soin que j'apporte à orner une demeure illustrée par de tels locataires. En levant tout à coup la tête, que vois-je? Une femme qui arrivait vers moi en regardant attentivement le numéro des maisons. Voilà, me dis-je, une personne qui cherche un numéro. Et comme je ne suis pas curieux de mon naturel, je me préparais à rentrer dans mon logis, lorsque cette personne s'arrêta devant moi et me dit : « N'est-ce pas ici que loge M. le vicomte Charles-Jules d'Escault? — J'ai cet honneur, » répondis je. La femme me dit alors en me tendant une lettre : « Je voudrais faire remettre cette lettre à M. le vicomte. »

— Comment était faite cette femme? demanda Charles.

— Monsieur le vicomte, cette femme était un mystère pour moi. Je cherchai à le percer; mais elle avait un voile noir si épais; d'ailleurs un habillement sombre, pas riche, mais propre. Elle portait des gants, elle avait la voix douce; elle paraissait intimidée par mon aspect, de telle sorte que ses paroles avaient un accent étrange; j'en ai conclu qu'elle était jeune.

— Quel accent avait-elle?

— Monsieur le vicomte, tant de peuples divers ont traversé mon seuil, que j'ai perdu la connaissance des langues. Elle m'a paru avoir l'accent d'une personne intimidée par ma présence. Je n'ai pas cru qu'il fût digne de mon âge et de ma position d'abuser de cette honorable timidité. J'avoue pourtant que je fus intrigué et je lui dis : « Madame, vous pouvez monter au premier et remettre la lettre au valet de chambre. » Si je parlai ainsi, ce ne fut pas pour manquer de respect à monsieur le vicomte ni à sa livrée, mais uniquement pour percer un peu ce mystère impénétrable. Elle secoua la tête. Dès lors j'ajoutai : « M. le vicomte ne se lève pas sitôt, et je craindrais... » Elle m'interrompit vivement : « On vous saura gré, me dit-elle d'une voix que je n'ose qualifier, de remplir cette commission. » Elle me remit ce papier dans la main et s'en retourna; je la regardai, elle était déjà loin.

— Je vous remercie, monsieur Ragatin; vous m'avez fait toucher du doigt toute cette aventure. J'espère que nous ferons de votre fils un huissier distingué. Vous pouvez compter sur moi pour l'y aider.

Il congédia d'un geste bienveillant l'éloquent portier qui se confondit en salutations dignes.

— Arthur, dit M. d'Escault après quelques instants de réflexion,

vous allez chercher quel est l'écrivain public le plus voisin de l'hôtel de la marquise de Flavey. Vous entrerez chez cet écrivain, vous tâcherez de le faire parler, de savoir si quelqu'un n'a pas eu ce matin recours à ses services. Vous me rapporterez le plus de détails que vous pourrez là-dessus. Allez vite. Je m'habillerai seul.

Une heure après, le valet de chambre revint. Il avait rencontré un écrivain public assez près de l'hôtel de la marquise; il paraissait être l'homme que M. le vicomte avait voulu désigner, mais il n'y avait pas moyen de tirer quelque chose de lui. « Un écrivain public est une tombe, » avait-il dit. Il avait même refusé de prendre un canon chez le marchand de vin.

Charles-Jules sortit bientôt et se dirigea d'un pas rapide vers la boutique de ce discret personnage. La lettre avait parlé vivement à son imagination et à sa vanité. Il trouva un petit vieillard, maigre, chauve, à la figure austère, au regard vif, qui fit remonter ses lunettes jusqu'au haut de son front en le voyant approcher.

— Monsieur, lui dit Charles d'un ton bref, je viens vous prier de vouloir bien me dire si c'est vous qui avez écrit cette lettre et quelle est la personne qui vous l'a fait écrire.

— Monsieur, répondit le vieillard, veuillez regarder mon enseigne. Qu'y voyez-vous écrit? *Ecrivain public.* Il n'y a pas : Orateur public ; j'écris et ne cause point.

— Bien; voici cinq francs. Voulez-vous m'écrire deux phrases de votre plus belle écriture? Bien. Maintenant vous avez répondu à ma première question ; c'est vous qui avez écrit la lettre, votre écriture l'indique. Voulez-vous répondre à la seconde?

— Monsieur, un écrivain public est une tombe. Voulez-vous des pleins, des déliés, de la ronde, de l'anglaise, des oiseaux, des portraits, des cœurs percés de flèches et des bouquets de roses, je suis votre homme. Je suis un des premiers élèves de Brard et de Saint-Omer, monsieur, et je puis m'en vanter bien mieux qu'un certain intrigant qui fait parler de lui dans les gazettes et les comédies. J'ai toujours méprisé les réclames, monsieur. Ma réclame, la voici : Le départ du beau Dunois, à la plume. Mais, encore une fois, j'écris et ne pérore point.

— Je le vois bien. Je n'ai pas envie d'ouvrir votre tombe gratis, monsieur...

— Sabailly.

— Monsieur Sabailly, je vous donnerai la préférence sur tous autres quand il s'agira de faire faire mon portrait, et quand j'aurai des cœurs enflammés à envoyer en ville, je vous jure que nul autre que vous n'y mettra le feu. Je vous promets, de plus, ma protec-

tion auprès de mes domestiques. Maintenant, voulez-vous répondre à ma seconde question?

— Regardez mon enseigne, monsieur.

— Alors, dit Charles en faisant mine de partir, permettez-moi de vous complimenter sur le maître qui vous a appris la langue française. Votre style doit être illustre auprès des porteurs d'eau qui vous honorent de leur confiance.

Le petit vieillard, piqué ainsi au vif de sa vanité, fut sur le point de se défendre en laissant échapper son secret.

— Ni par ruse, ni par argent, dit-il bientôt en clignant de l'œil.

— Allons, monsieur Sabailly, je vois que vous êtes un honnête homme et un homme intelligent. Je ne vous offre plus d'argent, je m'adresse à votre conscience, et je vous prie de répondre sincèrement à cette question, qui a pour moi, je vous l'assure, un grave intérêt. Croyez-vous que la personne qui est venue vous dicter cette lettre était sincère? Vous avez dû acquérir de l'expérience, vous avez écrit bien des lettres anonymes, et vous devez pouvoir juger du sentiment qui pousse ceux qui ont recours à vous.

L'écrivain jeta un regard scrutateur sur Charles, et, rassuré sans doute par l'expression grave et digne de cette physionomie, il répondit à son tour avec gravité :

— Il m'a été difficile, par une circonstance particulière, de pouvoir juger dans ce cas aussi sûrement que je pourrais le faire d'habitude. Je crois cependant pouvoir assurer que la personne était sincère et voulait remplir un devoir.

— Sur quoi basez-vous votre présomption?

— Sur cent indices, insignifiants, si on les énumère un à un. Mais j'ai répondu à votre question, je ne dirai pas un mot de plus.

— Le vicomte d'Escault vous remercie, monsieur, dit Charles en s'inclinant.

Oui, se dit-il après être sorti, ce brave homme confirme mes suppositions. Il y a là l'accent d'une conviction réelle. Cela ne change rien au fond de l'affaire, c'est pour moi surtout que je me bats. Il faut que ce duel ait lieu; mais si cette demoiselle a employé la ruse, M. de Baltes a pu avoir raison en soutenant qu'on lui avait fait une promesse; j'ai pu, moi-même, avoir un léger tort, et les conditions du duel doivent être moins sérieuses. Ah! mon Dieu! mais j'y pense, il y a plusieurs mois déjà que M. de Hangamare m'a promis de me parler de cette jeune fille. J'ai vu qu'il regrettait sa promesse, et que sa chevalerie se révol-

tait à l'idée de bavarder, d'une façon peu flatteuse peut-être, sur une femme. Je vais aller cependant le sommer de tenir sa promesse. La gravité de la situation lui fera comprendre mon insistance; ce qu'il me dira me permettra de contrôler les assertions de ce patois convaincu.

IX

OU LE MYSTÉRIEUX GÉNÉRAL DE FLAVEY APPARAIT A L'HORIZON.

Eugène de Baltes, en rentrant de la manœuvre, avait trouvé à son adresse une lettre dont l'écriture lui serra le cœur; il sentit le sang lui monter au visage, son nom lui sembla être tout d'un coup devenu illustre : oui, c'était bien l'écriture de miss Agnès, et *elle* avait bien écrit Eugène sans abrévation; c'était presque une marque de tendresse et d'aimable familiarité! Jamais il n'eût cru qu'il pût trouver ce prénom si joli et si doux. Il porta cette lettre à ses lèvres avec un respect que le grand Cyrus n'eût pas désavoué, et il la décacheta en tremblant d'émotion. Il la parcourut, et se laissa tomber tout pâle dans l'unique fauteuil que possédait sa chambrette.

« J'ai appris avec un grand étonnement, cher monsieur, disait l'écriture de miss Agnès au nom de la marquise, que vous avez eu hier soir une querelle avec M. d'Escault, et que cette querelle doit avoir des suites sérieuses. La longue intimité qui me lie avec votre famille et ma position vis-à-vis de miss Masterson m'imposent le devoir de vous dire ce que je pense d'une telle discussion, où il ne m'est pas possible de douter que vous n'ayez pris la position d'agresseur. Je n'aurais pas cru que l'amitié avec laquelle vous avez été reçu chez moi dût être récompensée par le bruit scandaleux que vous allez attirer sur moi et les miens; je ne pensais pas surtout que la bienveillance, d'ailleurs digne et modeste, avec laquelle miss Masterson a bien voulu agréer vos attentions pût aboutir à une offense compromettante au suprême degré. Il n'est pas besoin d'effort pour prouver le peu de délicatesse d'une telle conduite. Je pense qu'il suffira d'en appeler à votre jugement droit et à votre honneur pour que vous vous considériez dans l'obligation de faire que cette querelle n'ait aucune suite. Il peut y avoir là, je le comprends, une grande souffrance d'amour-propre, mais j'ai assez vécu parmi les gens d'honneur pour savoir que le premier devoir d'un gentilhomme est de ne

point insulter ni compromettre une jeune fille. Je serais fâchée, d'ailleurs, d'être obligée de ne plus vous recevoir chez moi, et, outre cela, on a ici assez d'amitié pour vous pour qu'on ne désire pas que vous vous compromettiez dans une querelle injuste.

« J'espère que vous m'accorderez prochainement le plaisir de vous dire, comme autrefois, l'expression de mes meilleurs sentiments.

« ALBERTINE LENONCOURT DE FLAVEY. »

Le pauvre garçon resta quelque temps comme hébété. Il n'avait pas envisagé sa position au point de vue que lui montrait la lettre de la marquise; et comment une telle écriture pouvait-elle ne pas avoir raison? Mais aussi que lui demandait-on! Offrir des excuses, après une provocation, était-ce possible? Il y avait bien dans cette lettre quelques mots qui lui enlevaient le cœur au troisième ciel; et cela écrit de sa main! Fallait-il déshonorer aux yeux du monde celle qu'il aimait plus que sa vie, attirer sur lui la haine d'Agnès, au moment où elle lui disait de si gracieuses choses! Fallait-il s'interdire l'accès de ce salon, et consentir ainsi à ne la revoir jamais! Mais faire des excuses sans que le moindre coup d'épée fût intervenu, cela était intolérable. Son courage était connu, sans doute, il n'en était pas à sa première affaire; s'il lui fallait blesser deux ou trois railleurs pour imposer silence aux méchantes suppositions, ou profiter du premier regard distrait de M. d'Escault pour lui persuader, l'épée à la main, qu'il avait insulté l'armée française, tout cela ne serait rien. Mais lui, Eugène de Baltes, que penserait-il de lui-même? Pourrait-il trouver une parole pour les excuses, et aurait-il jamais le courage de faire un pas pour aller trouver son adversaire avec de telles intentions? Et son uniforme! et ses camarades de régiment, solidaires de son honneur! A qui demander conseil, et que décider?

M. de Hangamare avait, lui aussi, reçu une lettre :

« Mon cher Hangamare, il y a eu rendez-vous pris entre M. de Baltes et M. d'Escault à propos d'une jeune fille qui est chez moi. Pour l'honneur de ma maison, *il ne faut pas* que cette affaire ait lieu. Je vous charge de l'arranger. M. de Baltes est amoureux, il doit avoir tort. Si c'était, par hasard, M. d'Escault qui fût l'agresseur, racontez-lui ce que je vous ai dit. Cela le refroidira.

« Tout à vous.

« FLAVEY. »

Ce billet ramena M. de Hangamare sur terre, et le fit descendre de ces nuages roses que visitait si curieusement son imagination. Il n'avait guère dormi, malgré sa fatigue, et les sourires d'Eilleen lui avaient tenu compagnie durant sa veillée. Il secoua sa rêverie et ordonna qu'on fît entrer Pierre-Louis qui avait apporté la lettre; il voulait avoir un commentaire sur ce billet si obscur. Il tombait mal. Pierre-Louis n'était pas fort commentateur de sa nature. Il gesticula un peu pour indiquer qu'il ne savait rien, et, après quelques hochements de tête solennels, il montra une si irrésistible envie de s'en aller, que M. de Hangamare le congédia.

Henry trouva fort difficile à remplir la mission que lui donnait le général de Flavey, et après avoir, pendant le déjeuner, débattu divers plans, il se préparait à aller chez M. d'Escault lorsque ce dernier entra chez lui.

— Voulez-vous me permettre, monsieur, lui dit Charles-Jules, après l'échange des banalités obligatoires, de vous avouer que je suis venu près de vous dans un but tout d'égoïsme?

M. de Hangamare s'inclina en souriant cordialement, et son hôte, entrant immédiatement en matière, lui raconta l'histoire de sa querelle avec M. de Baltes.

— Voici maintenant, continua-t-il, le service que j'ai à vous demander : vous avez bien voulu, il y a quelques mois, me promettre de me dire quelques mots sur Mlle Masterson, qui est tombée un peu dans notre monde comme on tombe d'un toit, sans préliminaires; je viens vous prier de daigner vous rappeler cette promesse. J'ai hésité jusqu'ici à vous la remémorer, connaissant votre profond respect...

— Oh! je n'ai rien à dire qui puisse atteindre les qualités personnelles de miss Masterson.

— Laissez-moi insister cependant. Vous comprenez qu'en tout état de cause, la rencontre doit avoir lieu, à cause de l'offense qui m'a été faite; mais vous comprenez aussi que l'offense n'ayant pas été des plus graves, les conditions de l'engagement pourront varier selon le plus ou moins d'importance qu'il faut attacher à la personne de cette inconnue.

— Je regrette profondément une détermination aussi arrêtée. Peut-être permettrez-vous à mon âge quelques observations.

— Si vous insistez, monsieur, je suis prêt à vous écouter, dit Charles-Jules en s'inclinant gravement. J'oserai pourtant vous affirmer que toute observation est inutile, et vous le devinez sans peine. Je sais tout ce que vous pouvez désirer me suggérer là-dessus. Ne voyez là rien de présomptueux de ma part; mais je suis

certain que je pense comme vous sur de telles affaires. Mes opinions religieuses et ma raison, jusqu'à un certain point, les blâment. Je crois qu'il y aurait un courage plus réel et plus noble à s'affranchir de ce préjugé qu'à y obéir comme je le fais, en dépit de mon bon sens et de ma conviction. J'avoue que je n'ai pas ce courage et cette vertu. Si, au lieu de trois affaires, j'en avais eu plus, je pourrais peut-être me montrer moins chatouilleux et consentir à donner une certaine tournure inoffensive aux mots; dans l'état présent, à mon âge, avec mes habitudes mondaines, c'est aussi impossible que de laisser mal parler de ma famille.

— Soit, répondit Henry de Hangamare, après quelques minutes de réflexion; je vais vous dire le peu que M. de Flavey m'a appris, à cette condition, néanmoins, que vous me permettrez ensuite de vous présenter quelques considérations qui ne vous ont pas frappé sans doute.

Charles-Jules s'inclina.

— Et, reprit son interlocuteur, il n'est pas besoin d'ajouter que c'est à votre discrétion que je confie...

A ce moment la porte s'ouvrit. Le valet de chambre annonça M. Eugène de Baltes, qui entra aussitôt.

X

UNE PAGE DE LA GÉNÉALOGIE DE MISS AGNÈS.

En apercevant Jules d'Escault, M. de Baltes avait fait un mouvement comme pour se retirer; mais M. de Hangamare alla au-devant de lui et dit en le prenant par la main :

— Restez, je vous prie. Vous êtes, l'un et l'autre, assez bons gentilshommes et assez braves pour vous conduire comme il convient. Nous pouvons laisser aux fanfarons la crainte de rencontrer leur adversaire la veille d'un duel.

Eugène de Baltes resta un instant muet et pensif. Puis, la rougeur au front, mais le regard calme, il s'approcha de M. d'Escault et lui dit d'une voix grave et lente :

— Je reconnais que j'ai eu tort, monsieur, de mettre en doute une affirmation de vous.

Charles-Jules, malgré sa nature froide et son apparence compassée, avait à un haut degré l'enthousiasme pour les élans élevés et généreux du cœur humain. Il se sentit tout ému par la conduite

de M. de Baltes. Il le savait d'un courage à toute épreuve, et il comprit qu'il y avait dans cette humiliation volontaire un sentiment vraiment grand. Il oublia à son tour cette rigueur d'étiquette qui lui eût conseillé de prendre, en face de cette déclaration, une mine indifférente. Il s'approcha du jeune officier, et, lui tendant la main, il lui dit avec un sourire affectueux :

— Je vous remercie d'avoir rendu justice non à ma véracité, mais à mon caractère, en me jugeant capable de comprendre la délicatesse de votre conduite. J'ai toujours cru que vous êtes un galant homme et je vous estimais. Je vous prie de me faire l'honneur de compter sur mon amitié.

— Allons, dit M. de Hangamare en leur prenant la main à tous deux, tandis que ses yeux brillaient d'un éclat joyeux, c'est moi surtout qui vous remercie. Noblesse n'est point morte, mes amis, et elle ne mourra pas sur cette terre de France aussi longtemps qu'elle sera représentée par des cœurs aussi élevés.

— Mais, dit Charles-Jules, en essayant par un instinct de délicatesse de changer la conversation, je ne vous tiens pas quitte de votre promesse, monsieur de Hangamare, et vous me devez une narration.

— Soit, répondit celui-ci en envoyant au jeune homme un regard approbateur. Voici ce que le général de Flavey m'a raconté : « Miss Agnès Masterson est la fille d'un gentleman du Worcestershire, fort honnête homme, marié à une femme fort habile dans les voies de ce monde, et ayant donné à son mari une famille aussi nombreuse qu'une petite tribu. Vous savez que la marquise de Flavey est nièce du dernier Lenoncourt-Hardicourt. Il paraît que celui-ci, durant son émigration en Angleterre, avait fait connaissance avec une sorte de personnage un peu orfévre, un peu agent d'affaires, et qui s'appelait Peter Lasham. M. de Lenoncourt, en quittant la France à la hâte, avait emporté, pour toute fortune, une partie de ses joyaux de famille. L'orfévre estimait qu'ils valaient une quarantaine de mille francs, mais il assurait qu'ils perdraient un tiers de leur prix si on voulait les vendre promptement, en bloc, sur le taux du poids de l'or et de la valeur intrinsèque des pierreries. M. de Lenoncourt, pressé de rejoindre l'armée de Condé et accordant confiance à cet individu, lui laissa les bijoux sur reçu. Ce reçu, que j'ai vu, portait que Peter Lasham, esquire, s'engageait à faire tenir au duc de Lenoncourt, dans l'espace de deux ans, la somme de 35,000 francs pour le prix des joyaux. Il lui donna 5,000 francs comptant, et le duc partit. Il n'entendit plus parler de Peter Lasham. Les recherches qu'il fit faire lui apprirent que ce person-

nage avait quitté l'Angleterre peu de temps après lui, les uns disaient pour l'Irlande, les autres pour les Indes.

« Il y a deux ans, Mme de Flavey apprit, par grand hasard — j'abrége — qu'il y avait un Lasham près de la ville de ***, dans le Worcestershire. Après quelques recherches, il devint probable que ce Lasham était le fils du débiteur de M. de Lenoncourt. Il fut décidé que la marquise irait, de sa personne, pour essayer d'arriver à restitution. Elle se munit de lettres d'introduction. M. Lasham la reçut avec les plus grands égards, la présenta dans son voisinage, dans sa famille, à sa sœur, qui avait épousé le digne esquire Thomas Masterson. Mme de Flavey, qui s'était promis de mener fort adroitement cette affaire, mit souvent la conversation sur les ancêtres de M. Lasham. Celui-ci parlait fort volontiers de quelques illustres gentlemen des temps éloignés, qui avaient probablement honoré le berceau de sa race, mais il était silencieux sur les Lasham modernes. Il disait souvent : « Mon honorable père, » il n'en disait rien de plus; et quand la marquise risqua l'indiscrétion de s'enquérir des faits et gestes de cet auguste vieillard, elle apprit uniquement et de nouveau que M. Lasham, *notre* père, avait toujours été le plus vénérable des hommes, et que, maintenant fort vieux et infirme, il ne voyait plus personne. Elle ne tarda pas à voir que M. Masterson était le seul dont elle pourrait tirer renseignement. Elle apprit, en effet, de celui-ci que son beau-père avait passé les premières années de sa jeunesse à Londres à titre d'homme d'affaires, qu'il était ensuite allé en Irlande sous un autre nom que le sien, qu'il s'était rendu en Amérique d'où il était revenu très-riche. Il devenait vraisemblable que le débiteur de M. de Lenoncourt était bien la même personne que l'honorable père de M. Lasham.

« Là-dessus, la marquise, prenant courage, alla trouver ce dernier, lui demanda un entretien sérieux, lui raconta, avec les plus délicates précautions, l'histoire de M. de Lenoncourt, et lui montra le reçu de son père. M. Lasham se mit dans une extrême colère et chassa presque la marquise. Elle ne se tint pas pour battue et vint revoir M. Masterson. Celui-ci murmura quelques mots, en assurant qu'il allait en causer avec sa femme.

« Que se passa-t-il entre eux et leur frère? La marquise ne le put deviner; mais, au bout de quelques jours, Mme Masterson vint la trouver; elle avoua que Mme de Flavey ne s'était pas trompée, du moins en fait, et que le vieux M. Lasham son père lui avait souvent parlé de cette affaire; on lui avait dérobé les bijoux; il s'était trouvé fort honteux de la position que cela lui faisait, et n'avait osé ni rester à Londres, ni renouer alors avec M. de Lenoncourt;

il avait toujours eu l'intention de rendre ces 35,000 francs. Il avait fait prendre, plus tard, des renseignements sur M. de Lenoncourt, et fut informé qu'il ne restait personne de son nom. Il n'avait jamais parlé de cette affaire à son fils, qui était toujours resté loin de lui, et ce dernier était irrité jusqu'à la folie par la pensée qu'on avait voulu accuser son père de vol. Elle pensait que si Mme la marquise de Flavey trouvait un moyen de prouver qu'elle n'avait pas voulu insulter les Lasham, la restitution se ferait bien plus vite. Mme de Flavey remercia la digne dame, promit de réfléchir et partit.

« Toute cette histoire se présentait assez bien. La marquise écrivit, il y a près d'un an, à Mme Masterson qu'elle ne pouvait donner meilleure preuve de son estime pour les Lasham qu'en engageant miss Agnès Masterson, dont elle avait apprécié la grâce et la candeur, à venir passer quelque temps en visite chez elle. La jeune fille arriva, notre amie se prit de passion pour ses belles qualités. C'est un enthousiasme. Voilà tout ce que je sais. »

Charles-Jules resta un instant silencieux, puis il se leva, remercia M. de Hangamare, serra cordialement la main à M. de Baltes, et il sortit le front haut, l'air froid, mais l'âme humiliée. Eugène vit bientôt que son hôte désirait rester seul, il le salua affectueusement et s'en alla le cœur rempli d'une joie profonde. Agnès était pauvre, de naissance vulgaire; lui, sinon riche, du moins de race illustre : il se sentait un peu plus rapproché de cette reine de beauté; il ne croyait pas un mot de la coquinerie du vieux Lasham.

Pour M. de Hangamare, il fit défendre sa porte et passa le reste de la journée dans un bonheur infini. Il réveilla une dernière fois dans son souvenir toutes les gentillesses de la petite Eilleen; il les vit peu à peu croître et devenir les nobles et charmantes vertus qu'il admirait dans lady Mac Aura. Avec un cœur ému de reconnaissance, il remercia le Seigneur de lui avoir fait et de lui avoir gardé cette amante et cette épouse. Il comptait les heures qui le séparaient de la certitude de son bonheur, et, en même temps, il les voyait s'enfuir avec tristesse. Il était si heureux de son rêve! Et, tout en tendant les bras à Eilleen qui s'approchait, il jetait un regard de doux regret à ces gracieux fantômes qui s'éloignaient.

La tendresse orgueilleuse et la tendresse humble venaient de quitter cette maison, l'une trop hautaine pour savoir aimer, l'autre trop humble pour savoir être aimée; il y était resté le véritable amour, élevé et doux, fier et enthousiaste, respectueux et protecteur; et c'est bien à celui-là que toutes les voix de la poésie ont promis le bonheur en ce monde.

XI

LE VÉRITABLE AMOUR.

Le lendemain, M. de Hangamare fit sa toilette avec une préoccupation qui étonna son valet de chambre. L'âge et la gravité du gentilhomme normand lui interdisaient habituellement un soin aussi minutieux, et, à vrai dire, il n'en avait pas besoin pour être un homme élégant dans le sens le plus élevé du mot. Les artifices de toilette pouvaient ajouter peu de chose à sa distinction naturelle, mais ce jour-là il ne voulait rien négliger, sans doute pour qu'Eilleen aimât, non plus seulement son intelligence, son caractère et son cœur, mais sa personne tout entière. Il obéissait peut-être aussi à cette diplomatie instinctive de notre cœur qui nous pousse à éloigner pour un peu de temps encore la réalisation d'une félicité que nous savons ne pas pouvoir nous échapper. C'est la coquetterie du bonheur et l'art poétique de la vie, et bénis ceux qui n'ont pas une telle soif de contentement qu'ils ne puissent regarder dans leur verre les nuances du vin généreux qui leur est versé! Sages et prudents sont-ils aussi, car bien souvent la couleur et le parfum du bonheur sont tout le bonheur.

Mais quelque doux que fût son espoir, Henry de Hangamare pensa bientôt qu'Eilleen était plus douce encore, et, d'un pas allègre, quand il eut enfin combiné une toilette qui ne fût ni trop jeune ni trop austère, il se dirigea vers la rue de Varennes.

Lady Mac Aura l'attendait, lui fut-il répondu; et il entra dans le boudoir de la jeune femme avec un visage calme et un regard clair, mais son cœur battait bien fort.

— Vous voici toute souriante aujourd'hui, ma chère Eilleen.

— Ne m'avez-vous pas fait promettre d'oublier toute chose pour m'occuper uniquement à être heureuse? C'est une douce occupation, je vous assure, et je veux y passer ma vie, pour vous obéir, continua-t-elle en faisant une demi-révérence.

Puis elle reprit, en allant entr'ouvrir celle de ses fenêtres qui donnait sur le jardin :

— Comment voulez-vous qu'on soit triste quand on a l'âme débarrassée de soucis et qu'on regarde un ciel si bleu? Je me suis aperçue ce matin seulement que nous sommes au printemps; j'avais oublié que les arbres sont verts et que le soleil est doux; j'ai retrouvé le même soleil qu'à Honey-Hall. Vous voyez comme vous m'avez rajeunie, *mon chevalier*.

Elle sourit en appuyant sur le nom qu'elle donnait autrefois à l'ami de son père.

— Et je pense que je vous ai à peine remercié, reprit-elle en lui tendant la main avec un mouvement affectueux.

M. de Hangamare prit cette main et y porta les lèvres.

— Fi! vous savez bien que le ciel bleu m'a fait redevenir enfant, dit-elle en lui tendant le front.

M. de Hangamare hésita un instant; il sentait bien que ce n'était pas l'enfant qu'il aimait, mais la jeune femme, et il lui semblait qu'il y avait quelque indélicatesse à mettre un baiser sur le front que l'enfant lui offrait.

— Eh bien, reprit celle-ci, avec une moue exagérée, ai-je cassé le bras à ma poupée, tiré les oreilles du chien, ou mis le chapeau du vieux Tom sur la tête du roi Georges, pour que mon chevalier veuille me punir? Et elle avança de nouveau son front.

M. de Hangamare y posa les lèvres, mais c'étaient bien les lèvres d'un amant. La jeune femme releva la tête.

— Comme c'est une bonne chose de pouvoir encore penser qu'on a quinze ans! Allons, venez vous asseoir près de cette croisée; je vous montrerai un arbre ressemblant à l'acacia qui grimpait jusqu'à la fenêtre de ma chambre de jeune fille; mais auparavant, il faut que je vous fasse un aveu. J'ai été un peu tourmentée par ce regard grave, presque sévère, que vous m'avez lancé hier soir au moment où j'allais danser avec M. de Lescombart. Cela a un peu gâté mon printemps, tenez, comme ce petit nuage blanchâtre, là-bas, gâte le ciel.

M. de Hangamare ne lui répondit pas; il la regardait avec une fixité sérieuse; on eût dit qu'il voulait interroger le fond de son âme. Eilleen, étonnée, quitta son sourire, ses yeux se couvrirent d'un léger voile. Henry n'hésita plus.

— Mon regard pouvait être grave, mais il n'était pas sévère. Je pensais que vous êtes bien jeune encore, bien candide, bien peu défiante, pour vivre au milieu de cette société. Ce chevalier de Lescombart, je ne le connais pas; mais, à première vue, j'éprouve pour lui je ne sais quelle antipathie. Je le vois spirituel, usagé, leste et brave, assurément, mais je n'ai jamais rencontré dans ses jugements cette voix du cœur, cette droiture d'instincts, cette dignité de sentiments qui indiquent l'homme à qui on peut se fier. Je vous voyais confiante auprès de lui, et je me disais que cet homme, un aventurier peut-être, pouvait parvenir à séduire votre esprit. Il représente une partie de ce monde dans lequel vous allez vivre, et je m'affligeais à la pensée des mécomptes où votre crédule bienveillance pouvait vous exposer.

— Vous avez raison, dit Eilleen devenue sérieuse. Parfois je me dis, moi aussi, que ce n'est plus là ma chère Irlande. Je vois qu'il y a ici plus de bonne mine que de bon cœur, plus de belles paroles que de beaux sentiments. Cela m'effraye, car il est toujours trop tard quand je soupçonne qu'on a pu être rusé ou intéressé. Mais vous serez toujours là, mon chevalier; vous me dirigerez jusqu'à ce que je sois devenue bien prudente, bien défiante.

— Toujours? Non, je ne serai pas toujours là, Eilleen. Je ne vis à Paris qu'à titre d'étranger, et parce que ma position m'y oblige. Bien des intérêts sacrés, la politique, quelques vieilles relations, m'appellent tantôt ici, tantôt en Allemagne, tantôt en Angleterre. Mais ma vie, elle est dans mes champs, auprès de mes fermiers, au milieu des devoirs du grand propriétaire qui doit ses exemples, ses bienfaits, ses conseils aux habitants de son domaine. C'est là que je me dois aux enfants de ceux qui ont respecté mon père et qui me respectent encore parce que je les aime et les aide comme mes aïeux, — plus sages, je l'avoue, que bien d'autres gentilshommes, — les ont aimés et aidés. C'est là seulement que je suis heureux, parce que c'est là que, de notre temps, la noblesse peut encore être utile en suivant les plus saines et les plus fécondes de ses traditions. Pardon, ma chère Eilleen; mais vous savez que cette question est mon cheval de bataille. Vous voyez que je serai bien rarement près de vous.

— J'espère que je retournerai bientôt en Irlande, dit Eilleen avec une nuance de tristesse. Jusque-là je tâcherai d'avoir l'esprit bien ouvert et le cœur bien fermé, et je tiendrai tellement les gens à distance que je serai respectée comme l'épouse d'un lord-maire.

— C'est une jolie vie que vous vous préparez là, ma pauvre enfant. Mais voyons, voulez-vous me promettre une franchise absolue que nulle considération, soit bonne, soit mauvaise, ne saurait influencer?

— Attendez que je me recueille pour voir s'il n'y a rien en moi que je doive vous cacher, répondit-elle. Non, pas la plus petite ombre.

— Songez-vous à vous remarier?

Eilleen fit un soubresaut, et une légère rougeur lui monta au visage.

— Je ne mettrai pas la main devant mes yeux, dit-elle, et j'essayerai de ne pas balbutier en répondant tout bas : Oui. Mais pas de sitôt. Je veux choisir, je veux être heureuse, je veux être bien, bien aimée.

— Et... que diriez-vous si... je vous offrais un mari; et... que ce mari... fût moi?

— Ah! chevalier, je ne vous reconnais plus : me forcer à parler ainsi, pour me faire une telle plaisanterie!

M. de Hangamare fit à son tour un mouvement brusque. Il se sentit comme mordu au cœur. Il passa la main sur son front. Peut-être avait-il mal compris la réponse d'Eilleen. Celle-ci avait pris un air roide et froid; elle était naturellement sensible à tout ce qui touchait sa délicatesse, et, comme toute femme, elle se sentait portée à exagérer cet instinct vis-à-vis de ceux qui, délicats eux-mêmes, étaient disposés à se montrer plus patients en face de cette petite comédie de dignité offensée. Mais elle était jeune encore; et elle respectait profondément M. de Hangamare; elle reprit bientôt son calme sourire.

— Vous ne vous moquerez plus de moi, n'est-ce pas? dit-elle.

— Je n'ai aucune envie de railler, répondit Henry avec gravité. Non. Je ne suis plus assez jeune pour avoir le droit de vous parler un langage passionné; ce n'est jamais ainsi, d'ailleurs, qu'on doit parler à celle dont on veut faire sa femme. Cette séduction du cœur, si légère qu'elle soit, ne convient pas à la grandeur, à la sainteté, ni surtout à la durée d'un tel lien. C'est froidement, c'est sincèrement que je vous demande : Voulez-vous vous marier? voulez-vous être ma femme?

Eilleen, étonnée, jeta sur son interlocuteur un regard furtif, mais vif. La figure du gentilhomme était grave, et son regard calme et doux semblait, par un instinct de délicatesse, de timidité peut-être, éviter de se fixer sur le visage de la jeune femme. Celle-ci baissa les yeux à son tour; et sans répondre, elle s'assit dans le fauteuil qu'elle avait quitté pour aller regarder les lilas fleurissant sous ses fenêtres.

— Je ne veux pas vous expliquer, reprit M. de Hangamare, comment mon affection d'autrefois a grandi avec vos qualités, avec votre beauté, puisqu'il faut le dire. Je n'ai plus su retrouver en moi rien de paternel. Ce mélange de charme et de vertu qui est en vous m'a prouvé que je pouvais m'abandonner à mon amour. C'est la première fois que ce mot passe par mes lèvres, et puisque vous êtes seule, Eilleen, puisque vous avez appris à obéir à mon influence, ce sera la dernière fois que je le prononcerai, jusqu'à ce que vous soyez ma fiancée. Vous me connaissez de longue date, rien n'est changé en moi; un nouveau sentiment y est venu, qui a illuminé et agrandi peut-être tous les autres. Maintenant, répondez-moi.

Eilleen ne répondit point. Henry ne savait pas qu'il lui parlait le langage qui pouvait le plus l'éloigner. Cette gravité qui rappelait son père à la jeune femme, cette réserve qui la laissait froide,

cette délicatesse que son esprit seul admirait sans que son cœur fût touché, toutes ces paroles nobles et bien senties, mais calmes et sensées, ne valaient pas pour elle une phrase follement passionnée, ni un élan d'ardeur amoureuse.

— Vous m'avez entendu, Eilleen? reprit Henry que la persistance de ce silence décourageait; vous n'êtes plus une enfant, et je ne suis pas un étranger; je pense que vous pouvez me parler librement. Faites-moi un signe, au moins, qui me permette d'espérer. Faut-il donc conclure de votre silence que je dois me retirer?

La jeune femme ne répondit point encore.

M. de Hangamare devint pâle; il se retourna lentement et se dirigea vers la porte.

— Ah! ne m'abandonnez pas, s'écria Eilleen en s'élançant vers lui. Que voulez-vous que je devienne ici seule!

Cette exclamation fut à Henry plus cruelle que le silence précédent. Il comprit nettement alors qu'Eilleen avait toujours vu en lui une protection, un agrément, une utilité, rien de plus. Mais il était par-dessus tout généreux, il revint sur ses pas. Eilleen était retombée sur sa chaise. Elle leva lentement les yeux sur lui, elle vit une larme tomber de ces yeux qui depuis tant d'années l'avaient regardée avec une si caressante bonté. Elle se sentit émue, elle aussi, cacha son front dans ses mains et fondit en larmes.

— Voyons, mon enfant! vous savez si j'ai jamais pu résister à vos larmes! Allons, je me suis lourdement trompé. Ne pleurez plus. Ce n'est pas votre malheur que je voulais. Ç'a été une légère folie. Oublions-la. Essuyez vos beaux yeux, mon enfant.

— Oui, vous avez toujours été bon, l'homme le plus digne d'un amour extrême; c'est pour cela que je ne puis être votre femme! s'écria Eilleen avec une émotion sincère.

— Que me dites-vous donc là!

— Oui, je sais qu'il vous faut une épouse qui sache non-seulement vous apprécier — cela, je le fais — mais pour qui vous soyez tout. Ce n'est pas moi qui dois être votre femme, car moi... moi...

— Vous?

— Moi, je ne vous comprends pas comme mon mari.

Là-dessus ses pleurs coulèrent plus pressées et plus amères. Ses sanglots déchiraient le cœur du gentilhomme; il comprenait clairement le sens de ces larmes; elles lui disaient durement quel rêve insensé il avait fait en espérant, à force de tranquille dévouement, pouvoir gagner ce jeune cœur tout épris encore des rêves et de l'égoïsme de l'adolescence. Il sentit qu'il venait de perdre jusqu'à l'espérance des grands bonheurs de ce monde. Mais pour ceux

qui se sont habitués à la vie austère, le dévouement est devenu le premier instinct; il s'oublia tout entier pour ne plus penser qu'à ces larmes qu'il avait provoquées.

— Allons, ma chère enfant, dit-il d'une voix grave, encore une fois n'y pensons plus; oubliez mes chimères, et songeons à vous rendre heureuse d'une autre façon.

— Oui, reprit Eilleen, avec une nouvelle explosion, vous méritez d'être si parfaitement aimé! Et c'est parce que je ne puis vous aimer ainsi, que je me sens si malheureuse. Oh! si je n'avais pas tant songé depuis quelques mois!

— Et qu'avez-vous donc songé, ma pauvre Eilleen?

— Je me disais que je voulais être bien heureuse, continua-t-elle à voix basse; que je ne voulais plus d'un mari que je respecte, qui me traite en enfant, que je n'oserais jamais contrarier. Laissez-moi tout vous dire : je veux un mari que je puisse tourmenter tout en l'aimant à la folie, et qui me tourmente aussi un peu; car il me semblait parfois que j'allais mourir d'ennui à côté de cette bonté imperturbable de lord Mac Aura. Je veux un mari qui soit fou de moi; qui soit quelquefois un enfant, quand je le serai moi-même; auprès duquel je ne sois pas trop honteuse d'avoir des fantaisies extravagantes; que je puisse parfois faire pleurer un peu, un bien petit peu, pour l'accabler ensuite de caresses; un mari qui soit rempli de cette poésie que je lisais dans Byron, et de cette passion exceptionnelle que Roméo m'a tant de fois racontée; oui, je rêve un mari qui me laisse être moi-même, qui me laisse vivre, qui me laisse même être malheureuse, mais malheureuse en ayant la fièvre. Me comprenez-vous? Je n'ai rencontré dans mon père qu'un précepteur, dans mon mari qu'un père; tous ceux qui m'ont entourée ont été des gens bienveillants qui m'ont constamment empêchée de marcher seule comme si je devais me rompre la tête en posant le bout du pied sur la terre. Oui, oui, je veux enfin pouvoir être moi-même.

— Pauvre Eilleen, pauvre chère folle!

— Je suis folle, je le sais bien, et bien méchante, n'est-ce pas? Tout ce que je vous dis doit vous déchirer le cœur!

Et avec un de ces mouvements charmants de grâce et de naïveté qui étaient irrésistibles en elle, elle saisit la main de M. de Hangamare, et la portant à ses lèvres, elle l'arrosa de ses larmes. Il sentit s'agiter dans son cœur un mouvement d'amour; il retira sa main, et craignant jusqu'à l'ombre d'une espérance, il fit un pas comme pour s'en aller.

— Ah! ne me quittez pas; je veux essayer, je veux tout faire pour vous aimer.

— Essayer de m'aimer! fit Henry avec un accent d'amertume qu'il ne put réprimer. Espérez-vous y réussir au moins? reprit-il, après un instant de silence, et en se rattachant, malgré toutes ses résolutions, à cette dernière chance de bonheur.

Eilleen ne répondit rien. M. de Hangamare prit son chapeau et se dirigea à pas lents vers la porte. Eilleen regrettait déjà le mouvement généreux qui lui avait fait promettre d'essayer de chasser ses rêves; elle se sentait, au fond de l'âme, heureuse qu'il n'eût pas accepté cette espérance. Elle savait qu'elle n'avait qu'un mot à dire, un geste à faire pour le ramener près d'elle, mais l'égoïsme, qui avait cédé pendant une seconde, était revenu. Elle ne songeait déjà plus à celui qu'elle savait si bon, si noble, si généreux. Elle ne revit pas ce qu'elle avait entrevu un instant, combien plus assuré était le bonheur qu'il lui proposait. Elle ne pensa plus qu'à elle-même et au vague bonheur que son imagination lui avait promis.

Elle ne releva pas la tête. Henry hésita un instant. Puis elle entendit la porte se refermer doucement, et elle put entendre aussi les battements de son cœur qui servaient comme d'écho aux pas du gentilhomme.

Un léger soupir, de satisfaction sans doute, lui échappa quand tout fut rentré dans le silence. Les larmes cependant continuèrent à couler quelque temps encore. Un rayon de soleil vint se jouer sur la broderie de son mouchoir; elle leva les yeux; il lui sembla que le ciel bleu, les feuilles vertes des marronniers et les fleurs blanches du cerisier la félicitaient de n'avoir pas encore une fois sacrifié la poésie de la vie et les vagues fantaisies de la jeunesse. Elle sourit au ciel bleu, à la feuille verte, à la fleur blanche et rose, et bientôt on entendit son boudoir retentir du chant joyeux des danses irlandaises.

C.-D. D'HÉRICAULT.

(La suite à une prochaine livraison.)

UNE ROYAUTÉ MONDAINE ET LITTÉRAIRE

MADAME

ÉMILE DE GIRARDIN

Notre plume n'effleure qu'avec tremblement une étude qui n'aura point pour s'éclairer le commentaire ému des souvenirs et des regrets personnels, mais seulement les impressions toutes fraîches d'une lecture consciencieuse. Aussi nous bornerons-nous à en prolonger le plaisir, sans prétendre définir ici un caractère, ni juger souverainement un esprit supérieur encore à ses livres. Si la méthode ambitieuse des formules a ses périls, c'est surtout quand elle soumet impérieusement aux arrêts de ses analyses ces organisations compliquées, délicates et frêles, qui ne se connaissent elles-mêmes qu'imparfaitement. Imposée aux femmes, cette psychologie violente est plus que de l'impolitesse; elle devient une impossibilité. Car leur secret, elles ne le disent point au public, et bien fin qui le devinerait. Ouvrons donc avec respect et précaution ces œuvres si cruellement interrompues par un deuil auquel chacun s'honore d'avoir été sensible ; et demandons-leur, en les feuilletant, quelques confidences discrètes sur un talent qui, parmi les succès divers auxquels le conviait sa souplesse, n'a rencontré son naturel que par hasard, après en avoir été détourné par plus d'un circuit.

I

Le plus long fut, si je ne me trompe, celui qui égara ses pas vers un Parnasse aujourd'hui désert, et que l'on ne visite plus

que par curiosité. En thèse générale, tenez-vous en garde contre la séduction des muses jeunes et jolies : car les louanges qui saluent leur passage ne sont pas toujours exclusivement littéraires. Aussi, quand le plaisir des yeux ne vient plus distraire le jugement, le charme risque-t-il de s'évanouir. Pour notre part, nous avons été surpris de rester indifférent, là où frémissait jadis le murmure flatteur de l'admiration. Heureusement, nous avions sous la main quelques pages ravissantes dans lesquelles M. Sainte-Beuve évoque la gracieuse apparition qui prêtait à ses poëmes le prestige de la jeunessse et de la beauté. Il nous a suffi de les relire pour retrouver par l'imagination l'enchantement disparu. « Représentez-vous, dit le peintre, à une grande soirée de la duchesse de Duras, ou chez la duchesse de Maillé, à une brillante matinée du château de Lormois, en plein soleil d'été, cette enfant rieuse, avec sa profusion de cheveux blonds, avec ce luxe de vie qui donne la joie, échappée dans le parc, bondissant et courant; puis, rappelée tout à coup dans le plus choisi des salons, devant le plus recherché des mondes; et là, d'un air grave, avec un front d'inspirée, un profil légèrement accusé de muse antique, récitant un de ses chants d'un timbre de voix harmonieux et sonore. Dites-nous s'il n'y avait pas de quoi rendre les armes. » Avouons-nous donc vaincus, et protégeons par la courtoisie des souvenirs ces fleurs poétiques qui ressemblent trop aujourd'hui à ces parures de bal, dont l'éclat ne survit pas à la fête où elles brillèrent du soir au matin. Si le bouquet n'est pas composé d'immortelles, comme on le croyait alors, n'oublions pas qu'il a donné ses parfums; parfois même, on les devine encore sous les couleurs qu'a fanées l'injure du temps.

Mlle Delphine Gay n'avait-elle pas quinze ans? A cet âge, l'inspiration, n'étant qu'un acte de docilité filiale, est un bon sentiment, qui a droit à l'indulgence. Les coupables, s'il y en eut, furent ceux qui lui apprirent trop tôt les règles de la prosodie française, et, par un enthousiasme prématuré, l'encouragèrent à confondre la facilité élégante avec le feu sacré de la vocation. Ces aveugles tendresses faillirent dès l'abord fausser la naïveté de ses instincts; si sa droite nature n'en fut pas altérée dans son fond, elle en garda quelques plis qui ne s'effacèrent qu'à la longue. Cette célébrité précoce qu'on rêvait pour elle, et qui trouva tant de complices, n'aurait-elle point retardé l'épanouissement qu'on voulait provoquer par des moyens artificiels? Il est si difficile de rentrer dans sa voie quand l'illusion a été le guide du départ! Lorsqu'on a fait concurrence à Corinne, il faut un grand effort de bon sens pour redevenir ce que l'on sera plus tard, en

dépit de ce premier idéal, qu'il arrivera parfois encore de regretter ou de rappeler à son insu.

Mais Mlle Delphine Gay, n'étant pas majeure, devait obéir à sa maman : elle s'en acquitta en conscience. Toutes les fois qu'on l'invitait à monter sur un piédestal, elle s'y prêtait avec une soumission parfaite, et se résigna si bien à toutes les ovations, qu'elle finit par en contracter la douce habitude, que nous ne lui avons jamais fait perdre. Elles eurent du moins l'avantage de détruire à jamais une timidité qui aurait pu étouffer dans le germe la floraison de l'avenir. Les applaudissements aristocratiques lui apprirent à ne jamais craindre ceux d'un public plus difficile à satisfaire. On est bien vite aguerri, quand, à vingt ans, l'on a gravi les degrés du Capitole pour être proclamée membre de l'académie du Tibre.

C'est dire assez, et trop peut-être, qu'entre ses mains la lyre ne fut longtemps qu'un instrument de salon, comme la harpe ou le clavecin. Elle en jouait, sans se faire prier, au milieu d'un cercle prévenu d'avance par ses yeux bleus et ses tresses blondes. Elle essayait l'air à la mode, celui du trône et de l'autel, comme on exécute, dans un concert d'amateurs, l'accompagnement d'une romance ou d'une partition d'opéra. Son doigté, assoupli par les artifices des méthodes en vogue, était rompu à toutes les gammes monarchiques, religieuses, nationales et même libérales; car la tribune était déjà une puissance, et il fallait la ménager comme les autres. Hier, en présence des uniformes brodés, elle récitait une hymne à sainte Geneviève, sous la coupole du Panthéon. Aujourd'hui, voici qu'au nom d'Achille et de Godefroy de Bouillon elle quête au profit des vierges du Pirée : ses apostrophes, ses prosopopées, ses périphrases, font pleuvoir les pièces d'or

> Dans ce réseau tissu par une blanche main,
> Où l'on voit s'enlacer et la perle et la soie;

demain, ce sera le tour du roi David et du général Foy, de saint Louis et de la prise d'Alger, des martyrs de Dioclétien et des héros de Juillet. On ne saurait être à la fois plus séraphique et plus patriote. J'imagine que plus tard le vicomte de Launay devait friser en souriant sa fine moustache de mousquetaire, lorsqu'il relisait les premières improvisations de sa sœur. Il en eût fait un bien joli courrier, si sa malice n'avait été retenue par des sentiments de famille.

Quant à nous, n'ayons pas le mauvais goût de triompher de ces contrastes. Le badinage doit être désarmé par l'ingénuité qui

s'y mêle. Il y avait là tant de bonne foi et de candeur! Donnez-vous, par exemple, le plaisir de parcourir la pièce intitulée *la Vision;* vous y verrez comme M[lle] Delphine Gay fit bonne contenance le jour où, sur les bords de la Seine, Jeanne d'Arc lui apparut au milieu des roseaux, en costume de naïade, pour lui adresser un long sermon légitimiste, qui se termine par cette bénédiction prophétique :

Je veux te révéler le sort que Dieu t'apprête;
Si sa loi te condamne à des jours orageux,
A la foudre réponds par des chants courageux.
Il te voue à la gloire, en te créant poëte.

Il y avait là de quoi intimider le courage d'une jeune fille. Eh bien, M[lle] Delphine répondit bravement à sa patronne :

Je jure d'accomplir ta sainte mission :
Elle aura tous mes vœux, cette France adorée!
A chanter ses destins ma vie est consacrée,
Dussé-je être pour elle immolée à mon tour!

Vous le voyez, à cette époque (c'était en 1825) le bûcher ne l'effrayait pas plus que la gloire; car elle se serait consolée du martyre par cette épitaphe, que rédigeait alors sa prévoyance :

Les autels retiendront mes cantiques sacrés,
Et, fiers après ma mort de mes chants inspirés,
Les Français, me pleurant comme une sœur chérie,
M'appelleront un jour *Muse de la patrie.*

Hélas! n'eût-il pas été plus juste de s'appliquer ces autres vers qu'elle écrivit ailleurs avec un triste pressentiment?

Ce beau règne de Muse est tout près de finir;
Les succès de faveur n'ont qu'un jour d'avenir,
Et cette gloire enfin que vous rêviez si belle,
Est fille de la mode, et passera comme elle.

Il nous tarde, en effet, de voir sa gaieté s'envoler enfin de cette cage solennelle qui l'emprisonne. Quand brillera donc ce feu follet et lutin qui eût fait explosion dès l'abord si les circonstances n'en avaient comprimé l'essor? — Non, la lyre n'est point votre instrument. Ne fatiguez pas ses cordes fragiles par des accords qui les épuisent; ne la condamnez plus à un enthousiasme commandé. Pourquoi, d'ailleurs, envier à Casimir Delavigne l'écho bruyant, mais passager, de ses *Messéniennes?* L'imitation fut tou-

jours inféconde. Pourquoi troubler l'ombre de M. Soumet qui dort si paisible sous ses saules pleureurs? Les reflets ne sont lumineux que s'ils viennent du soleil. Les maîtres seuls font des disciples. Paix aux morts, et vivons avec le siècle qui marche! Mme de Girardin finit par le comprendre, et ses progrès ne datent que du jour où, renonçant à ces honnêtes, mais trop sages professeurs de versification académique, elle se mit à l'école d'Alfred de Musset et de Lamartine, pour désapprendre tout ce qu'on lui avait enseigné. Elle fut bientôt à demi affranchie par ces deux amitiés, dont l'une était plus sympathique à son esprit et l'autre à son cœur.

L'influence du chantre de *Rolla* devait être la plus puissante, car elle la rapprochait davantage de la source intérieure d'où bientôt allaient jaillir, dans une prose si vive, tant de bonne humeur, de boutades et d'espiègleries. Le feu d'artifice n'attendait, pour éclater, que le contact de l'étincelle. Cette initiation est très-marquée dans le poëme de *Napoline*, si piquant à étudier, comme une révolte préméditée contre l'ancienne manière, dont pourtant subsiste encore plus d'une trace. C'est le premier pas d'un écolier qui échappe à la férule, nargue ses vieux maîtres et jette au feu son rudiment. Mais on voit bien qu'il sait ce livre par cœur, et s'en sert pour s'en moquer. Bien que l'ensemble soit leste et sémillant, bien que la rime y devienne cavalière, que la césure et le rejet y affectent de petits airs d'insurrection, une certaine allure fringante et délibérée; cependant, la peur du mot propre, l'indécision de la métaphore, l'expression vague ou toute faite, le manque de relief et je ne sais quel tour suranné trahissent encore une éducation incomplète. Plus d'un passage semble une suite de bouts-rimés, ou des couplets de complainte. La muse est moins brave qu'elle ne le paraît. Elle a dérobé des cigarettes à M. Alfred de Musset, et voudrait bien les fumer; mais elle ne sait trop comment s'y prendre; elle tousse.

Ce que j'aime surtout dans ce coup de tête, c'est que l'auteur revient enfin de ses pèlerinages au cap de Misène. Il rentre chez lui, ouvre les yeux, s'aperçoit qu'il a de l'esprit, ose s'en servir et s'étonne des ruines faites dans son imagination, sinon dans son cœur.

Napoline mourante, est le génie éteint,
Asservi par le monde, en ses élans contraint,
Sous un châle de l'Inde ayant ployé ses ailes,
Sous un chapeau d'Herbaut cachant les étincelles
Qui trahissent l'orgueil de son front lumineux.
. . . .
C'est un ange étouffant, sous des fleurs et des modes,
Les sublimes rayons de sa sainte auréole;
C'est Corinne tombée aux pieds du Capitole.

Ne serait-ce pas bien plutôt sa rivale d'un jour, se relevant de ses triomphes entremêlés de faux pas et de glissades? Oui, c'est la réalité, et la vie apprise aux dépens des rêves : c'est l'expérience commençant à mûrir un esprit observateur. Demain ce sera la jeune fille remplacée par la femme,

> Le matin exaltée, et moqueuse le soir,
> Puis tour à tour coquette, impérieuse et tendre,
> Du grand homme et du sot sachant se faire entendre,
> Sachant dire à chacun ce qui doit le ravir,
> Des vanités de tous sachant bien se servir,
> Naïve en sa gaîté, rieuse et point méchante,
> Ayant un peu d'orgueil peut-être pour défaut,
> *Mais femme de génie et femme comme il faut.*

Voilà le nouveau portrait. Est-il flatté? vous le saurez bientôt. Qu'il nous suffise maintenant d'indiquer déjà les traits qui accusent ici la ressemblance. Le plus saillant est le sourire d'une imagination malicieuse et spirituelle. Elle n'est rien moins qu'éplorée, l'élégie de cette orpheline qui se tue par amour, pour punir un jeune fat trop honoré par cette vengeance. Le ton railleur y domine; la fable y est traitée sans façon ; elle devient un prétexte aux ricochets de l'épigramme, aux tirades satiriques, à des portraits moqueurs qui tournent à la caricature, à mille allusions frondeuses contre les mœurs et les originaux du temps. C'est la première escarmouche de la chronique, s'exerçant à sa petite guerre contre les vanités, les égoïsmes, les prétentions et les ridicules de ce monde, qui servira de cible aux *Lettres parisiennes*. Quant à l'émotion, elle m'a tout l'air de n'être qu'une contenance, dont la gêne se trahit souvent par les défaillances du style. L'exaltation factice qui règne en plus d'un passage ressemble à ces évanouissements prudents et calculés qui ne dérangent pas la toilette. Evidemment, M[me] de Girardin n'a point voulu nous mettre en frais d'attendrissement pour une douleur imaginaire : car c'est en robe de bal qu'elle porte le deuil de son amie. Ne s'écrie-t-elle pas au moment le plus tragique :

> C'est un grand embarras qu'une mort volontaire;
> Le jour où l'on se tue, on a beaucoup à faire.

Un persiflage léger, mêlé d'indifférence et de bon sens finement aiguisé; voilà où nous en sommes. C'est une physionomie qui se dessine.

Mais on ne se détache point d'un passé qui fut cher, sans jeter

en arrière un regard de tristesse, sans un gros soupir et une larme furtive, qui doit être toujours éloquente. Elle fut bien vite essuyée, mais on put l'entrevoir. Jugez-en par vous-mêmes, et ne fermez point ce recueil avant d'avoir écouté avec sympathie deux confidences à mi-voix qui partirent d'un cœur blessé. La première, adressée aux *jeunes filles*, est l'adieu mélancolique d'une âme un instant découragée, au printemps qui s'éloigne pour jamais; l'autre pourrait s'appeler le testament des illusions envolées : c'est le cri du *désenchantement*, mot cruel, mais qui n'est pas sans consolation; car les accents qu'il inspire sont enfin le tressaillement expressif d'une sensibilité endolorie, et non plus un art d'agrément, la distraction des loisirs, le succès d'une soirée sans lendemain.

Mme de Girardin commençait à se sentir poëte quand elle cessa de le paraître. Elle ne chanta plus que dans les jours d'orage, comme l'alcyon; et pourtant la voix allait venir. Si elle nous priva de l'entendre, ne serait-ce pas qu'elle eut peur de trouver sa souffrance dans ce qui eût été notre plaisir? Aurait-elle redouté le sérieux des larmes vraies, elle qui, jusqu'alors, s'était accoutumée à ne pas compter les battements de son cœur? Je le croirais d'autant plus volontiers, qu'elle n'aima jamais à sonder l'intimité de la vie. Son regard subtil pouvait y atteindre; mais il préférait se jouer sur les surfaces, comme s'il eût soupçonné l'amertume des découvertes profondes. Le poëte voulait au moins sauver sa gaieté du naufrage de ses espérances. Cet héritage, il le léguait en mourant au prosateur.

II

C'était en 1836. Le vicomte de Launay dit un jour : « Que la chronique soit, » et la chronique fut. Il paraît que le besoin s'en faisait généralement sentir. Hâtons-nous de dire que les femmes n'en furent point responsables, s'il faut en croire la *Correspondance parisienne*. Elles eussent plutôt redouté cette création comme une concurrence qui leur enlevait le monopole du babil médisant et des indiscrétions joliment affilées. Ce sont les hommes forts, les hommes sérieux qui propagèrent cette épidémie dont nous aimons tous à être atteints: « Pour les divertir, il leur fallait de tout petits commérages, des historiettes à noms propres, de longs détails sur des niaiseries, des personnalités sur des in-

connus, des particularités sur des imbéciles, de menues calomnies, un propos insignifiant répété et malicieusement commenté, une balourdise échappée à celui-ci, un quasi bon mot attribué à celui-là, des calembours contre un tel, des quolibets contre un autre, des sobriquets contre tous. » Voilà, du moins, comment l'inventeur, tout en se réfutant par son propre exemple, définissait un genre qu'il appelait ailleurs *le Juif errant de la frivolité*. Mais, loin de s'alarmer de ses envahissements rapides, il y voyait le symptôme d'une époque très-réfléchie. Car, suivant sa théorie, que je livre à votre contrôle, l'enfantillage des distractions prouve la gravité des caractères. Plus les grandes affaires ont fatigué les esprits, et plus il leur est naturel de rechercher des délassements qui ne leur coûtent aucun effort de pensée. Acceptons cette consolation, et tâchons de nous persuader qu'aujourd'hui nous valons beaucoup mieux que nos apparences. Puisque la passion des bagatelles a pris sur nous tant d'empire, puisque nous pouvons nous passer de bien des choses, excepté du caquetage, nous devons être une génération supérieure. Quand on aime tant le superflu, c'est qu'on possède le nécessaire et le pain quotidien.

Pourtant, dans l'intérêt même des écrivains aimables qui se sont enrôlés dans ce régiment de voltigeurs dont le vicomte de Launay fut le brillant colonel, n'est-il pas permis de regretter que le talent dont ils sont prodigues soit confisqué par une spécialité qui les dérobe à l'art sérieux, toujours si difficile à recruter? Parmi ces *courriers*, si lestes au départ, si pimpants sous l'uniforme, et faisant joyeusement claquer leur fouet quand s'élançait leur fringant attelage, combien n'en avons-nous pas vu qui dissimulaient en vain, après quelques années de service, la fatigue de leur labeur hebdomadaire ! Ils nous revenaient tristes, poudreux, endormis, épuisés par tant de voyages! La fanfare avait perdu ses notes, la malle arrivait souvent en retard; elle avait tantôt brisé une de ses roues, tantôt égaré quelqu'une de ses dépêches. Et le public se plaignait. Il aurait mieux fait, l'ingrat, de plaindre ce pauvre postillon de Lonjumeau, dont la santé n'avait pu résister aux déboires et à la monotonie de la route. N'avait-il pas gaspillé sa verve à tous les relais ? Et aujourd'hui, il aspirait à une retraite honorable. Mais il lui fallait se résigner à l'ennui périodique d'amuser à jour fixe l'indifférence exigeante de ses habitués. Son nom ayant la valeur d'un souvenir, la chronique en avait besoin; car elle survit à ceux qu'elle use; ses détracteurs mêmes ne peuvent plus s'en passer. Cessons donc de la sermonner. Elle nous répondrait qu'elle est un des signes du temps; et en cela, elle aurait raison contre nous.

Ne serait-elle pas, en effet, le produit spontané de notre désœuvrement moral qui se désaccoutume peu à peu des grands objets, et s'amuse comme un enfant des contes de sa grand'mère? Ne trouverait-on pas aussi quelque tendance démocratique dans l'attroupement, j'allais dire l'émeute, de cette curiosité banale qui ouvre à deux battants toutes les portes closes, s'invite, au nom de l'égalité, à toutes les fêtes du luxe, veut au moins entendre de loin le bruit de l'orchestre, voir à travers les croisées l'éclat des lustres, inspecter les toilettes au passage, flairer la carte des grands dîners, respirer à la dérobée le parfum des mets, et jouir par l'imagination des plaisirs réservés à ceux qu'elle croit les heureux et les élus?

J'incline à le supposer. Car, pour le gros des lecteurs, l'idéal de la chronique serait un télégraphe électrique servi par une police secrète, ou bien encore une sorte de boîte aux lettres, dans laquelle tomberaient les mille rumeurs qui bourdonnent à travers toutes les fractions excentriques ou exclusives du monde parisien. Plus d'un honnête bourgeois, désireux de se tenir au courant de son siècle, entend qu'on l'initie aux mystères de tous les étages qui ne veulent pas voisiner avec lui. En lisant le bulletin de la vie élégante, il croit se donner un vernis d'aristocratie. Quand on lui fait part des morts, des naissances ou des mariages célèbres, il en est flatté comme d'une invitation personnelle. Racontez-lui des anecdotes assaisonnées d'un petit grain de scandale, cela chatouille sa grivoiserie gauloise. Proposez-lui des initiales comme des rébus à deviner; épiez les démarches de la politique d'antichambre et les intrigues de la galanterie dorée; promenez-le du Jockey-Club à la buvette de la Chambre des députés, du faubourg Saint-Germain au quartier Bréda, des coulisses de l'Opéra à celles des Délassements-Comiques. De l'esprit, ayez-en, puisque vous ne pouvez faire autrement; mais pas trop, on ne vous en saurait pas gré; cela dérange les habitudes. Si l'abonné vous permet quelques digressions sur l'art et la littérature, c'est qu'il est bon de connaître le titre du livre qu'il ne lira pas. Mais sachez qu'il s'intéresse avant tout à la gazette du dandysme et de la bohème. En un mot, si la chronique consultait le goût de l'épaisse majorité, elle ne serait plus bientôt qu'une succursale des *Petites-Affiches*, un bureau de renseignements, donnant le programme des bals, des concerts, des spectacles, dressant le catalogue des expositions, présentant les danseuses, introduisant les ténors, lançant les héroïnes de la chorégraphie scabreuse; factotum de la réclame, agent universel de la publicité, argus toujours éveillé, et trop souvent, dans les jours de disette, moniteur officiel de la pluie et du beau temps.

Pour satisfaire à ce rude emploi, le don d'ubiquité serait indispensable. Les bottes de sept lieues n'y suffiraient pas. Le malheureux chroniqueur mourrait à la peine. Le voyez-vous d'ici condamné à voltiger, sténographe infatigable, du nord au midi, de l'est à l'ouest, calculant avec anxiété les secondes dont il peut disposer pour chaque plaisir, songeant à la fuite dès qu'il est arrivé, tremblant à la fois de partir trop tôt ou d'accourir trop tard, haletant, éperdu, et ne recueillant le lendemain pour récompense de ses insomnies laborieuses que le reproche de partialité, d'inexactitude ou d'oubli ! Autant vaudrait se brûler la cervelle. Or, la littérature en souffrirait : car, parmi les rédacteurs attitrés de nos informations quotidiennes, il y a bien des hommes d'esprit; et ils le prouvent en prenant le bon parti d'étudier les nouvelles du jour dans leur imagination, ou d'attendre qu'elles les visitent à domicile, c'est-à-dire que le gibier se mette complaisamment sous le fusil du chasseur.

Cette méthode est la bonne, car elle remonte directement au vicomte de Launay, qui la conseillait en la pratiquant. Mais il en parlait bien à son aise. Car ses nombreux successeurs n'occupent pas tous un observatoire aussi commode que le sien. N'était-il pas au cœur même du journalisme militant? N'avait-il pas le secret de toutes les comédies, grandes et petites, la clef de tous les salons? Le sien n'était-il pas le rendez-vous des illustrations les plus diverses, qui se plaisaient à proclamer par leurs hommages sa souveraineté séduisante? Que de collaborateurs parmi ces artistes, ces poëtes, ces publicistes, ces hommes d'Etat, ces causeurs éminents, dont la conversation, retenue par une mémoire fidèle, eût été le plus amusant des feuilletons, et un chapitre instructif de l'histoire contemporaine ! Concentrez toutes ces étincelles, tous ces rayons dans un foyer qui les rassemble; ajoutez-y par-dessus tout un long exercice de malignité féminine qu'enhardira tout à coup ce masque provisoire, à travers lequel deux yeux bleus lancent impunément l'éclair d'une gaieté railleuse; et dites-moi si ce concours exceptionnel de circonstances ne fut pas une de ces rencontres qui ne se retrouvent que par un privilége bien rare.

En d'autres termes, Mme de Girardin possédait deux talismans que je recommande à ses imitateurs : la *canne* enchantée *de M. de Balzac*, qui lui permit de tout voir sans être vue, et un *lorgnon* magique qui perçait à jour les mensonges de la physionomie et de la parole, les ruses de la vanité, de la sottise, de l'égoïsme, des prétentions jeunes et vieilles, en un mot tous les travers les plus habiles à duper les autres en se dupant eux-mêmes. Ainsi donc, elle pouvait et savait étudier, sinon le cœur humain, du

moins les costumes sous lesquels il se déguise trop souvent dans le tourbillon de la vie artificielle et frivole. Elle y jouissait de ses entrées franches, et y marchait de pair avec les plus favorisés : aussi lui était-il possible de juger avec indépendance et autorité; elle n'était point tenue à ces égards qui compromettent la vérité. Cette juridiction de l'expérience, du goût et du bon sens s'anima de tous les petits ressentiments qui stimulent l'éloquence par la passion. Ce fut vraiment pour elle une fête de faire pleuvoir une grêle de méchancetés ingénieuses sur ceux et celles qui avaient eu l'imprudence d'agacer ses nerfs facilement irritables. Elle se dédommageait ainsi chaque semaine des contraintes de la politesse, par ces explosions de sévérités qui lui donnaient le courage et même le désir d'affronter tous les soirs, avec une patience intéressée, les ennuyeux dont elle tirait un si riche revenu d'épigrammes.

Voilà pourquoi, malgré les actualités toujours périssables par quelque endroit, la vie circule encore dans ces pages qui n'ambitionnaient que la vogue de l'heure fugitive. C'est que, sauf accident rare, qui trahit le poids de la corvée, elles ne furent que le soulagement des servitudes subies et les représailles de la franchise, faisant expier avec délices aux amis de passage les supplices auxquels la victime avait été forcée de sourire gracieusement. On dirait Philinte envahi tout à coup par les courroux d'Alceste. Ou plutôt, effaçons ce mot; il serait ici un contre-sens, car Alceste n'eût jamais dit à Arsinoé tout ce qu'il pensait d'elle. Célimène seule pouvait l'oser. D'ailleurs, les femmes deviennent rarement misanthropes, et cela s'explique : elles se réjouissent trop de nos défauts pour leur en vouloir ou chercher à les guérir. Ne sont-ils pas les complices de leur domination? Aussi le genre masculin a-t-il été relativement ménagé par l'artillerie légère qui déchirait ici, à côté des habits noirs, tant de gaze et de dentelle. Oui, le vicomte de Launay serait plutôt misogyne. Et ce fut par là qu'il dévoila son pseudonyme. En révélant avec tant de plaisir et de sûreté les côtés faibles d'un sexe habile à les dissimuler, il s'accusait d'en être un peu. Nous n'avons pas assez de sang-froid pour voir aussi clair dans les questions de psychologie auxquelles se mêlent les jolis visages. Nous aimons trop à être trompés par les apparences, pour chercher à nos dépens la réalité qui affligerait nos illusions. Et même, quand celles-ci se dissipent, nous gardons encore malgré nous un reste de reconnaissance pour les perfidies dont nous pouvons profiter.

Ce vif sentiment des caractères, ou plutôt cette science intime du monde et de son personnel, relevée toujours par l'agrément

d'un style pittoresque, éblouissant, plein d'expressions trouvées et adaptées merveilleusement à l'idée, la serrant avec grâce et souplesse, comme un corsage bien fait dessine la taille : voilà l'originalité piquante de la *Correspondance parisienne*. On se plaît à la feuilleter, ainsi qu'un album de portraits esquissés d'après nature, à l'insu des personnages qui, tout radieux et contents d'eux-mêmes, posèrent sans y penser pour une caricature. Le peintre n'avait que l'embarras du choix. Les modèles encombraient les salons des autres, sinon le sien. Aussi, pour nourrir sa causerie, n'était-il pas besoin d'interroger les événements du jour. Les plus charmants chapitres furent ceux qui ne savaient pas où les conduirait leur fantaisie. Dans ces improvisations, que ne conseillait pas toujours la charité chrétienne, on croirait parfois entendre un La Rochefoucauld en robe décolletée. C'est alors que le vicomte passait en revue ses sots familiers, ses grimacières de prédilection, ses bourgeoises sucrées, ses minaudières pincées, ses fausses grandes dames, ses bellâtres, ses impossibles, ses niaises, ses importunes, ses extravagantes, ses évaporées, ses pédantes et ses laiderons, en un mot, toute sa ménagerie ordinaire. Quelle étourdissante série d'exécutions! Le feu roulant d'une mousqueterie joyeuse faisait une Saint-Barthélemy de ridicules dans tous les quartiers de la noblesse ou de la finance. Peut-être eût-il été juste d'être moins pessimiste : la sociabilité française aurait le droit de protester contre bien des exceptions qui semblent ici érigées en règles; et sous ces rigueurs perce quelquefois le parti pris de la satire. Mais demandez donc la mesure à ces courages qu'enivre l'odeur de la poudre et qu'entraîne l'ardeur de la mêlée. D'ailleurs, si Mme de Girardin a trop médit des femmes du monde, elle était, plus que toute autre, autorisée à exiger d'elles la perfection. Aussi, ne discutons plus le fond de ces attaques, et bornons-nous à en admirer la forme. Notons, entre mille autres, cette thèse, demi-sérieuse et demi-folle, sur les vocations naturelles et le contraste qu'elles offrent avec le hasard des conditions sociales. Il faut voir défiler, comme en un jour de carnaval, cette grotesque procession de duchesses nées portières, de soubrettes nées princesses, de Parisiennes nées provinciales, de marquises nées femmes de chambre, sans compter celles qui naquirent... vous ne le devineriez jamais... eh bien... sergents de ville et gendarmes. Oui, « — Elles font gratuitement la police des salons, vont et viennent de la salle de bal à la salle à manger, traversant la foule qui se range à leur aspect : elles font taire les bavards quand on va chanter, elles ordonnent aux hommes assis de céder leurs places aux femmes récemment arrivées; elles font ouvrir les fenêtres, évacuer

les portes, enlever les banquettes; elles savent repousser avec énergie jusque dans l'office les rafraîchissements intempestifs; et les gens de la maison qui ne les connaissent point leur obéissent, comme les passants à un garde municipal inconnu. Ces femmes, en général, sont grandes comme de beaux hommes; elles ont une bonne voix de commandement. Plus d'un colonel voudrait trouver pour dire : *Portez armes!* l'accent qu'elles ont pour crier : *Chut! chut donc!* ou bien : *On ne passe pas!* Elles ont une attitude martiale qui impose un grand respect. Leur robe à brandebourgs ressemble toujours un peu à un uniforme; leur toque de velours est un reste de chapeau à trois cornes, et leur bonnet... c'est un casque dégénéré. » Nous nous arrêtons à temps : la charge commençait. Mais si parfois la plaisanterie perd son équilibre, le plus souvent elle le garde, non sans inspirer quelque inquiétude. Nous voudrions citer jusqu'à la dernière ligne cette désopilante boutade, composée avec un art qui a calculé l'effet de chaque mot. Mais combien d'autres petits chefs-d'œuvre réclameraient contre notre silence! Ne faisons donc pas la maladresse de les analyser : autant vaudrait disséquer une nuée de papillons qui s'envolent. C'est son triomphe que ce marivaudage, auquel le sens ne fait jamais complétement défaut, bien qu'il s'expose à plus d'un hasard : car il arrive que l'esprit une fois lancé ne sait plus se retenir. Il s'entête dans son tour de force, se pique d'honneur, et laisse la raison en route, si elle n'a pas le pied assez leste pour le suivre. Mais, alors même, on est encore tenté de crier : au miracle!

C'est qu'en vérité, ces doigts féminins ont l'adresse d'une fée. Ils excellent à broder l'impalpable. Ne touchez pas à ces tissus; ils craignent vos mains viriles. Mais regardez-les de près, en retenant le souffle. Vous y verrez ce que peut en se jouant un talent dont la portée dépasse de beaucoup les sujets qu'il traite; et, tout en constatant qu'ils ont enchaîné son essor, vous n'en goûterez que plus cette adresse d'exécution qui dissimule si bien la ténuité de la trame par les ruses du dessin et de la couleur. Son aptitude de moraliste a su vaincre l'infériorité de sa matière. Mme de Girardin est le La Bruyère des chiffons. Un simple ruban peut devenir pour elle une étude de mœurs. Lavater devinait les passions aux plis du visage. Telle ride lui disait : il a souffert; telle autre : il a aimé; ce sourire l'attirait, celui-ci l'éloignait. « Il reconnaissait à première vue le nez d'un bon père, le front d'un honnête magistrat, le menton d'un jaloux. » Eh bien, le système du vicomte de Launay est encore plus expéditif et peut-être plus sûr, car les yeux mentent comme les lèvres, tandis que la parure trompe ra-

rement. Tous les détails d'une toilette, depuis le chapeau jusqu'aux bottines, se transforment en aveux. Il lui suffit d'un coup d'œil sur la coupe ou la couleur d'une étoffe pour analyser de prime abord les goûts, les manies, les sentiments, les habitudes. Un jour qu'on offrait à l'auteur de le présenter à une dame dont les gants étaient garnis de pompons roses, ne répondit-il pas aussitôt : « C'est inutile, jamais nous ne pourrons nous entendre. » Froufrou, falbalas, garnitures historiées et mirobolantes, lisérés, marabouts, manchettes, volants et rosettes, autant d'éléments de cette psychologie de boudoir, qu'on pourrait appeler la science des indices. Ne vous récriez pas, ô sages! Méditez plutôt cette lettre si pleine de profondeur philosophique, où l'on enseigne à qui veut lire combien est indiscret le langage des robes, si coûteux pour tant de maris qui ne le comprennent pas. Vous y apprendrez à vous défier même des toilettes jansénistes, même de ces corsages montants qui trahissent les moindres contours de la taille avec une pudeur malintentionnée. Tous les défauts qui font votre bonheur ou votre tourment, on les signale à votre diagnostic. Mais, hélas! on se garde bien de vous dire à quel signe et à quelle nuance vous pourrez reconnaître la femme idéale que sans doute vous cherchez encore.

Le mérite n'est pas si mince d'avoir su montrer la main du maître dans l'art de parler sur les riens. Pourtant n'abusons pas de cette dextérité. Elle risquerait de s'évertuer à une gymnastique périlleuse, qui me rappelle ces ascensions de l'Hippodrome, où l'on voit de hardis acrobates pirouetter autour d'un trapèze suspendu à un ballon dont on a détaché les liens. — Condamnée, par le genre qu'elle venait de créer, à s'immobiliser dans la belle humeur et la plaisanterie à bride abattue, M[me] de Girardin ne put s'y maintenir qu'en se vouant au paradoxe à outrance. L'idée finit par devenir quelquefois un habile escamotage, accompli par un prestidigitateur qui jette de la poudre aux yeux. Combien de pages écrites uniquement pour nous persuader que le monde est renversé, et que nous marchons sur la tête! C'est affaire de rire, dira-t-on : je le sais; mais voilà précisément ce qui nous fatigue à la longue. Il entre du faux dans ce badinage prémédité, qui ne cache pas assez l'intention de nous étonner ou de nous mystifier. Que de temps en temps, pour désennuyer la raison, on nous présente les objets de travers ou sens dessus dessous, passe encore : c'est une ressource pour ranimer les langueurs de la conversation. Ces pétards, qui éclatent tout à coup, réveillent les dormeurs, et leur font jeter les hauts cris. Mais n'érigeons pas en procédé ce qui n'est tolérable que pour dégourdir la langue, émoustiller la

contradiction, secouer l'engourdissement, et, comme l'on dit, mettre le feu aux poudres. Or, ici, c'est une habitude qui a prévalu, et quand on ferme le livre, on en est à se demander s'il fait jour ou s'il fait nuit.

Indiquons encore un autre défaut qui nous a donné quelques impatiences; car il est très-sensible en ces régions de la futilité : c'est la prétention de transformer un fauteuil en tribune. Mme de Girardin a écrit quelque part : « *Chez la femme, le style c'est l'homme.* » Pourquoi ne dirions-nous pas ici plus poliment et plus justement : *c'est le mari?* Oui, elle l'a prouvé en vers, comme en prose. Dieu me garde d'en rire! Mais, quand on sait si bien rencontrer chez les autres le défaut de la cuirasse, comment n'a-t-on pas l'instinct de se rendre invulnérable? Or, il y a nombre de passages qui prouvent qu'en certains jours le vicomte de Launay s'est cru très-naïvement un électeur et un éligible, sinon un député ou un futur ministre. Il s'était tellement accoutumé aux habits masculins, que, par instant, il oubliait son sexe et ravissait au nôtre le triste privilége de déraisonner sur la politique. Si nous étions méchant, comme nous aurions beau jeu contre ces *premiers-Paris* qui se trompèrent d'étage et descendirent au rez-de-chaussée du journal! N'y touchez qu'avec précaution : vous pourriez vous y piquer les doigts; car la question constitutionnelle se trouve égarée comme une épingle parmi ces bouts de rubans. Entendez-vous cette voix ordinairement si douce qui se mêle comme un fifre à la musique militaire du combat, et fait sa partie dans le concert des gros mots parlementaires? Elle lance des défis à la gauche, à la droite et au centre; elle en remontre à M. Thiers et à M. Guizot; elle leur désignerait presque un héritier qu'elle ne nomme pas; elle réfute leurs discours, elle propose au pays des programmes de réforme. Mais, vicomte, regardez-vous donc dans votre glace, au moment où vous méditez un remaniement de la charte; elle vous dira si l'on peut vous prendre pour un législateur. Evidemment oui, s'il s'agit de distinction. Révolutionnez les modes; vous régnez légitimement sur elles, et personne ne s'en plaindra. Mais, de grâce, n'allez à la Chambre des députés que pour y donner des distractions aux orateurs ou à leurs auditeurs; et si l'on mène les Français de travers, n'en prenez souci : réjouissez-vous plutôt d'être Francaise, afin d'échapper à la responsabilité des fautes commises ou subies.

Mais, n'insistons pas. Nul n'ignore que les femmes sont très-sensibles aux courants d'air et aux influences atmosphériques. Or, rue Laffitte, on était fort exposé aux orages de la polémique. Est-il étonnant qu'ils aient enroué quelquefois Mme de Girardin? Son boudoir n'avait-il pas une porte ouverte sur un cabinet où l'on

tenait le pouvoir en respect et quelquefois en échec? Et puis, Mlle Delphine Gay n'avait-elle pas jadis prêté à Jeanne d'Arc le serment que vous savez? Après tout, ce n'était pas toujours contre des moulins à vent que sa lance chevaleresque tombait en arrêt. Littérairement parlant, il y avait, par exemple, du bon dans la proposition d'imposer une amende à tout orateur qui redirait plus de sept fois la même chose. Ses frissons prophétiques ne la trompaient pas non plus, quand à l'apparition des *Girondins* elle s'écriait : « Ce livre est un présage, un symptôme, un décret peut-être. Ah! que c'est beau! mais que d'événements vont en naître! Puissé-je ne pas les voir! Oh! que je voudrais mourir! » C'était aller un peu loin; mais les bouleversements lui faisaient peur, même provoqués par des anges. Elle n'était pas de ces indifférents qui se bornent au plaisir désintéressé du spectacle : en voyant les acteurs jouer maladroitement leur rôle, elle avait toujours envie de sauter sur la scène, pour leur donner une leçon. C'était chez elle l'élan généreux d'une bravoure entreprenante.

Je deviendrais carliste avec un Lafayette,
Républicaine avec monsieur de Metternich;
Oh! des opinions j'abhorre le trafic :
Chaque parti me voit dans le contraire extrême;
J'aime ce qu'il déteste et je hais ce qu'il aime.

A la bonne heure! Voici la meilleure de toutes ses professions de foi. L'indépendance n'est-elle pas la grâce de ces esprits bien faits qui, pour nous ravir, n'ont qu'à rester dans leur naturel? Cette spontanéité d'impression porta toujours bonheur à Mme de Girardin, quand elle ne s'exagérait pas jusqu'aux sorties belliqueuses d'une vaillance étourdie. On aime en elle comme la promptitude involontaire d'un premier mouvement. Ses vivacités les moins bienveillantes lui échappaient si vite qu'elle n'aurait pu les retenir. La flèche partait d'elle-même, sans prendre le temps de viser au cœur. Elle blessait peut-être, mais sans cruauté. On lui aurait volontiers servi de but, par amour de l'art : tant il y avait d'élégance dans l'attitude de l'archer! On se consolait du moins des égratignures en admirant l'ongle rose qui avait effleuré l'épiderme.

En somme, il est impossible de n'être pas aussi sympathique à son caractère qu'à son talent. Car louer l'un, c'est estimer l'autre, tellement leur accord fut parfait. Cette harmonie explique l'attrait singulier de son style. Il est presque toujours tel que la parole eût été sur les lèvres. Vous surprendrez partout le sou-

rire secret de l'écrivain, qui s'amuse de ses propres rencontres, va pour ainsi dire à la découverte dans son imagination, et s'abandonne en toute confiance aux heureux caprices de son génie familier. Souvent même l'allure de la phrase a comme gardé le souvenir du geste dont elle fut accompagnée. L'analyse de ces nuances deviendrait presque de la physiologie, si nous voulions vous faire ausculter de près les trépidations de cette sensibilité nerveuse qui fut le fil conducteur de la pensée. Chaque ligne en est la vibration docile. Nous croyons entendre et voir une personne : c'est une voix qui résonne, un souffle qui nous approche; il y a là comme l'empreinte d'un tempérament. Nous assistons à l'éclosion de l'idée : sur la fleur cueillie perle encore la rosée matinale. C'est que l'auteur a su écouter ses propres sentiments, et fixer les éclairs au passage. Notre plaisir n'est que le sien. Il s'est intéressé à son œuvre : il a essayé instinctivement sur lui-même l'effet qu'il devait produire. Cette satisfaction voluptueuse, qui rend la plume exigeante, est comme une fontaine de Jouvence qui communique à l'expression la fraîcheur de la jeunesse.

Mais s'il faut faire une large part à cette naïveté de la conception, n'oubliez pas non plus que la coquetterie veille à côté. C'est une femme qui cause : son feuilleton, c'est elle-même; et elle songe à sa toilette avant de paraître devant le public. Aussi, attendez-vous à tous les manéges de la séduction. Les négligences mêmes n'auraient-elles pas été disposées avec art par un coup d'œil intelligent jeté sur le miroir? Oui, il n'y a guère moins d'apprêt dans les fous éclats de rire, dans ces roulades du rossignol qui s'égosille, que dans les épigrammes aiguisées à loisir, les anecdotes combinées pour la surprise, et ces portraits que le pinceau a minutieusement finis. Nous pourrions vous montrer du doigt tous ces secrets. Mais laissons-leur le demi-jour qui leur va si bien; seulement soyez avertis. Et ajoutons même tout bas qu'il y a plus d'un trompe-l'œil parmi ces bleuettes, ces paillettes, ces bouffettes, ces colifichets et toute cette guipure qui ne fut jamais indispensable à la beauté simple et vraie. Si vous vous en apercevez, excusez le chroniqueur; la chronique imposait ce costume au vicomte de Launay.

III

Episodes narratifs, croquis de mœurs, silhouettes bien découpées, dialogues incisifs, vif sentiment de la réalité, scènes d'intérieur sobres et exactes, cadres artistement ajustés à de fines miniatures, n'était-ce pas déjà comme l'apprentissage du genre nouveau que Mme de Girardin allait aborder, sans sortir de ces salons un peu monotones où elle continuera de lorgner ces poupées gantées, musquées, frisées et pomponnées que remuent trop habituellement les ressorts de la convention?

C'est vous annoncer une série d'œuvres plus distinguées que fortes ou profondes. Mais elles n'en méritent pas moins un chapitre spécial dans l'histoire de la société polie, et de l'influence qu'elle a exercée sur les lettres. Car, nulle part ne se marque mieux que dans ces romans la solidarité du monde et du goût. A peu près contemporains des *Mystères de Paris*, ne semblent-ils pas une protestation indirecte de l'urbanité parisienne contre les profanateurs qui dégradaient l'art, jusqu'à lui ôter la pudeur et le respect de lui-même? On n'a point assez signalé le rôle conservateur qui est le partage des femmes dans les époques de décadence. Sans elles, nous retomberions dans la barbarie. Elles nous font rougir de nous-mêmes, nous retiennent sur les pentes que bordent les abîmes, et sauvent les traditions fécondes, sans lesquelles le rêve du progrès n'est que l'utopie de l'impuissance. Partout où le feu sacré menace de s'éteindre, elles en rallument l'étincelle. Dans les régions de l'intelligence comme dans celles du cœur, elles veillent contre toute contagion qui attaque le principe même de la vie. Aussi, en lisant ces études dont la discrétion contraste si nettement avec le dévergondage des improvisations mercantiles qui préparèrent l'avénement prochain du réalisme, avons-nous éprouvé une sorte de reconnaissance pour l'écrivain qui consola un instant les honnêtes gens des engouements malsains, détourna leurs yeux de l'orgie, et ouvrit un asile aux imaginations découragées.

Cependant, voyez combien la critique est ingrate; ce style spirituel, ce bon sens avisé, tant de notes prises sur le fait, tant d'analyses suivies au microscope, nous laissent encore plus d'un regret. Des restrictions sortent de nos éloges mêmes. Habitués que nous sommes aux secousses violentes et aux hardiesses d'une anatomie impitoyable, nous hésitons à reconnaître l'intégrité de

la nature humaine dans ces fantaisies raffinées qui n'offrent à nos regards que les demi-teintes d'un marivaudage agréable. Il nous faut des couleurs plus tranchées, une action plus solide, des événements plus animés et plus liés aux caractères, des personnages consistants, qui ne glissent pas, comme des ombres légères, sans qu'on puisse saisir et arrêter leur image.

Pour moi, si j'écrivais un roman, j'y mettrais
Un seul événement entouré de portraits.

Ces vers pourraient servir d'épigraphe aux récits de Mme de Girardin. Le détail en est aussi industrieux que l'ensemble fragile. Les mots heureux y abondent; on en détacherait tout un choix de pensées qui font sourire la réflexion. C'est un moraliste qui possède à fond la science des migraines, des vapeurs, des pâleurs, des langueurs féminines; on se demanderait volontiers d'où lui vient tant d'expérience. Les médecins de dames n'en savent pas aussi long sur ces maladies qu'il faut avoir éprouvées un peu pour les connaître aussi familièrement. Mais cette collection de vérités parfois effrayantes manque de support. Les acteurs ne seraient-ils pas le plus souvent les confidents de l'auteur qui parle sous leur nom, et les charge d'accentuer ses malices? Nous sommes captivés, mais bien rarement émus. C'est qu'en général la passion ne s'y trouve pas. Elle a presque toujours été confondue avec le caprice.

Quand les héros ne sont pas purement imaginaires, ils ne représentent guère qu'une variété assez pauvre, que l'on pourrait définir : *Le séducteur qui cherche de l'ouvrage.* Arrêtons-nous pour esquisser son signalement.

Ces Machiavels de la rouerie galante ne voient dans certains succès flatteurs qu'une réputation qui les pose. Quant à la fidélité, cela ne les regarde pas : que leurs victimes s'arrangent de manière à la leur rendre douce et facile. En fait, ils veulent triompher plutôt que régner; et comme les obstacles relèvent le prix de la victoire, ils braconnent volontiers sur les terres défendues. Toujours disponibles pour les bonnes occasions, ils soutiennent leur prestige par l'inconstance. S'ils parlent le langage du cœur, c'est uniquement à force d'esprit. L'art d'aimer n'est pour eux que le code de la perfidie sentimentale.

Tout est calcul : les soins, le dépit, l'abandon;
Les regards, les soupirs, la tendre rêverie,
Ne sont que les moyens de cette théorie :
On s'étudie à peindre un injuste courroux;
Avant l'instant prescrit, on n'ose être jaloux.

Avez-vous du temps à perdre dans ce triste emploi des loisirs opulents? faites votre plan de campagne; méditez mille combinaisons stratégiques qui accélèrent la capitulation de la place assiégée : aujourd'hui, des coups de foudre, des apparitions subites, des rencontres inexplicables qui déconcertent l'assurance de l'ennemi; demain, des soins attentifs, des niaiseries romanesques, un silence expressif, une admiration respectueuse et craintive, qui saura se concilier bientôt avec les imprudences qu'on pardonne, la présomption qui est un hommage, ou la témérité des poursuites qui bouleversent et paralysent la défense. Le ridicule même, c'est parfois de l'héroïsme que de savoir l'affronter. Résignez-vous, par exemple, à porter des fleurs intelligentes à votre boutonnière; soyez tour à tour berger, troubadour, et don Juan. Si vous ne pouvez attirer et rassurer, faites-vous craindre, faites-vous haïr, par des hostilités voilées, une froideur affectée, par l'insolence des tendres reproches. Apprenez l'art de magnétiser par des regards fascinateurs, de correspondre par l'invisible électricité de la sympathie; jouez de votre voix comme d'un instrument qui note toutes les inflexions, suivant l'effet à produire. On peut compromettre une femme, même en lui disant bonjour. Surtout, n'ayez jamais que les défauts et les qualités commandés par les circonstances. Car c'est là le point capital. Ecoutez M. de Lusigny, l'idéal du genre, professer ce système de métamorphoses renouvelées de Jupiter : oui, de Jupiter; c'était son maître; il voyait en lui le doyen de la race ingannatrice, un Lovelace olympien. O l'amusante théorie! Danaé, c'est le type de la beauté vaine et cupide : voulez-vous l'éblouir, faites tomber une pluie d'or; elle ne résistera pas au luxe des équipages, de la livrée, des hôtels somptueux, d'une table exquise, d'un ameublement splendide. Mais Léda, qui tremble à la voix des poëtes, verse des larmes aux accents de Mozart, chante du Rossini, joue du Beethoven; comment lui plaire, si vous ne devenez un cygne aux ailes immaculées, si tous vos soupirs ne se tournent en harmonieuse mélancolie? Lisez donc bien vite *les Méditations* de Lamartine pour vous donner la note. Ne parlons pas d'Europe; et puissiez-vous n'avoir jamais besoin de vous en souvenir! Est-ce une prude qui s'expose à vos tentations? faites-vous alors bien petit, bien humble, bien obscur; n'éveillez pas les soupçons. Pour séduire Junon, le maître du tonnerre n'a-t-il pas revêtu la forme du plus chétif et du plus triste des oiseaux? Il s'est changé en coucou. Quelle leçon! Quant aux sottes, avec elles, jouez hardiment la passion. Egine, princesse de Béotie, succomba le jour où le roi des dieux se déguisa en flammes. Enfin, dans le cas où vous dresseriez un piége à la vertueuse Alcmène,

sachez-le bien, Jupiter n'en triompha qu'en prenant les traits d'Amphitryon son époux. La femme honnête n'est trompée que par surprise, et au nom du devoir.

Tout ceci n'est point de la mythologie. Si vous avez lu *Madame de Pontanges*, vous reconnaissez déjà *Lionel de Marny*, ce fat ennuyé, qui s'éprit un beau jour d'une jeune femme, mariée à un idiot, dont il ne sut pas attendre la succession certaine. Ce sybarite du *Café de Paris* ne s'aperçoit des battements de son cœur qu'après avoir bien dormi et bien déjeuné. N'avait-il pas quitté sa première maîtresse parce que toutes ses cheminées fumaient, la seconde à cause de son chien qui venait lécher ses bottes vernies, la troisième parce qu'elle avait déménagé et demeurait trop loin, la quatrième parce que sa cour n'était pas assez large pour qu'on pût y entrer en cabriolet, la cinquième?... Mais c'est déjà le roman qui s'engage; car Laurence ne devait être qu'un chiffre de plus sur sa liste. Sa résistance à se faire inscrire piqua d'abord son amour-propre, puis fatigua sa patience; si bien que, par représailles, il se condamna brusquement à un mariage de convenance, dont il venait de signer l'arrêt, quand une lettre lui apprit subitement le veuvage de Mme de Pontanges, qui mettait sa main à sa disposition. Hélas! il était trop tard. Au lieu de se résigner, il perd la tête et quitte sa femme, dont il commençait à devenir amoureux. Bref, la pauvrette finit par en mourir, et lui par y laisser sa raison; car, le jour même où il devenait libre à son tour, celle qu'il avait voulu punir cessait de l'être, et s'appelait la princesse de Louisberg. N'y avait-il pas là de quoi aller tout droit à Charenton?

Deux remarques ressortent de ce résumé rapide. La première est qu'on ne saurait se prendre d'une vive affection pour ces fainéants bien rentés qui s'embarquent dans une aventure avec le sang-froid d'un touriste partant pour un voyage d'agrément, dressant d'avance son itinéraire, et désignant, montre en main, le jour et l'heure où, d'étape en étape, il doit arriver au terme de son excursion. Le tendre engouement de Lionel n'a d'abord été qu'un pari fait avec lui-même, et qu'il s'est promis de gagner; s'il le perd, nous ne pouvons plaindre cet esprit frivole qui se monte par l'imagination, et se désenchante par l'égoïsme : girouette bien mise, tournant à tous les souffles d'une humeur inconstante. Je soupçonne qu'en toute chose, il attache plus de valeur au cadre qu'au tableau. Près de sa tante provinciale, Laurence lui paraît ridicule : à côté de son cousin l'ambassadeur, il la juge ravissante. Plus tard, quand il s'avise de la regretter, après dix-huit mois d'un mariage qui va le rendre père, c'est qu'il l'a rencontrée à l'Opéra,

entourée de l'auréole éblouissante d'une femme à la mode. Il adore en elle l'architecture de son hôtel et le bon ton de ses raouts. En un mot, sa passion n'est que le malaise d'une vanité souffrante. Cette âme appauvrie pouvait tout au plus prêter à l'ironie.

Quant à la fable, elle nous paraît plus habile qu'acceptable. Mme de Girardin remplace trop fréquemment l'intrigue par les jeux du hasard, qu'elle appelle le plus romanesque des romanciers. Elle la réduit à une situation paradoxale que dénoueront les espiègleries du sort. L'histoire de ces deux amants séparés deux fois par le guignon, ressemble à un joli tour de passe-passe. Mais quelle vraisemblance dans une action qui repose tout entière sur l'union absurde d'une femme jeune, noble, riche et jolie, à un crétin furieux qui est au-dessous de la brute? Je ne vois plus en elle une épouse, mais une garde-malade que lient seulement les vœux de la charité. Il y a là un élément burlesque qui glace l'intérêt. Quand, pour se protéger contre sa propre inclination, elle invoque le serment solennel prononcé au pied des autels, nous sommes tentés de l'en dégager, ne fût-ce qu'au nom de la loi qui admet au moins les cas rédhibitoires. Son héroïsme peut être digne du prix Montyon; mais il a le tort de nous rendre, malgré nous, complices de Lionel.

D'ailleurs, est-elle aussi vertueuse qu'elle le croit? J'en doute, quand je vois sa coquetterie accorder en menue monnaie tant de trésors de tendresse, qu'elle n'ose dépenser libéralement en une heure de largesses. Tous ces péchés véniels additionnés ne pèseraient-ils pas plus dans la balance que l'occasion définitive d'un sérieux repentir? Nous touchons ici une question de casuistique délicate, mais que nous ne pouvons éluder; car elle se présente souvent chez Mme de Girardin. La plupart de ses héroïnes sont plus coupables par l'intention que par le fait. Elles s'avancent aussi près que possible du précipice. Si elles n'y tombent pas, c'est par bienséance, parce qu'on les regarde, et aussi par un heureux hasard qui leur tend la main à propos, au moment où elles commençaient à trop comprendre que tout n'est pas remords dans une faute. Une des conditions de cette littérature mondaine, qui doit toujours sauver les apparences, ne serait-elle pas ce mélange d'imprudence et de retenue, de demi-folie et de demi-sagesse, dans laquelle beaucoup de consciences se reconnaîtront? Nous en tirerons cette moralité, que, si l'on ne se brûle pas toujours en jouant avec le feu, les robes risquent pourtant d'y attraper plus d'une étincelle. Il le faut bien, nous dira-t-on. Peut-on faire un roman dont les événements seraient tout uniment des échanges lointains de regards et de soupirs?

Oui, on le peut; *Marguerite* en est la preuve. Et pourtant, c'est une bien jolie veuve, qui ne demanderait qu'à compléter l'expérience en la renouvelant. Les candidats se présentent de tous côtés; mais rassurez-vous : exposée à bien des dangers, sa vertu a pour ange gardien un petit enfant à la tête blonde. Mme de Girardin a une sorte de prédilection pour ces veuves de vingt et un ans, dont la sensibilité à demi épanouie prête plus aux complications de l'analyse que les caractères de jeunes filles, frais boutons de rose encore fermés. — Mais indiquons le sujet en quelques lignes. — Un savant Hollandais raconte qu'il y avait à Rotterdam une femme très-belle et très-honnête, qui aimait également deux jeunes gens : elle mourut sans avoir pu se décider à choisir entre eux. On ouvrit son sein, et l'on y trouva deux cœurs. C'est l'histoire de *Madame de Meuilles;* frêle existence, en proie à deux amours : l'un qui a grandi avec elle, sous les yeux de sa mère, en toute sécurité, sentiment calme et doux, composé d'habitude et de sympathie fraternelle; l'autre, qui éclate comme un coup de foudre, à la veille des fiançailles, disperse les espérances d'un bonheur dès longtemps rêvé, et transforme ces promesses de sérénité conjugale en orages, en larmes, en angoisses qui ne se termineront que dans l'éternel repos. Dans cette lutte de la prose et de la poésie, des engagements de famille et des attractions violentes, placez une nature loyale, généreuse, pleine de bon sens, mais impuissante contre d'invincibles entraînements; et voilà un problème dont la solution ne peut être qu'un long supplice, aboutissant au martyre. Avoir offert son cœur à qui l'a mérité, et le voir se livrer à un autre, qui n'a rien fait pour le conquérir; le sentir brûler sans pouvoir l'éteindre, n'être heureuse qu'en devenant ingrate, essayer en vain de toutes les guérisons, s'interroger sans obtenir de réponse, et mourir le jour où l'on ne peut plus douter de soi-même; n'y a-t-il pas là les éléments éloquents d'une émotion élevée, qui naîtra sans effort de la vérité même? Saluons ici un chef-d'œuvre de psychologie. C'est enfin la passion, avec ses larmes naïves.

Or, notez l'exception. Car Mme de Girardin redoutait de s'assombrir. Son tour ordinaire est l'espièglerie du bon sens. Essuyons donc nos yeux pour ouvrir son volume de *Nouvelles*, écrin précieux qui compte en particulier deux joyaux dont les facettes brillent à vous aveugler. Oui, c'est un diamant que ce *Lorgnon* révélateur qu'elle a placé entre les mains d'un galant homme, à qui elle a si bien appris la manière de s'en servir. Car il n'en fait qu'un noble usage. *Edgar de Lorville* sait juger le monde tel qu'il est, parce qu'il a le cœur pur et l'esprit libre. N'ayant rien

à cacher, il peut tout regarder sans illusion. C'est décidément un élève du vicomte *de Launay*. Mais nous ne ferons pas le même compliment à *M. Tancrède Dorimont*, le dépositaire de la *canne de M. de Balzac*. Au lieu de s'en servir en moraliste, il ne lui demande que les moyens de faire fortune, et de troubler la tranquillité des ménages. Son privilége d'être invisible l'enhardit tellement, que nous hésitons à le suivre, notamment dans la chambre de cette jeune femme qui, à minuit, pendant l'absence de son mari... Mais, arrêtons-nous : car l'épisode qui accompagne l'arrivée de ce dernier m'a rappelé (j'ose à peine l'indiquer) la scène de *Roger* sur le balcon de *Fanny*. Je voulais douter de ce rapprochement, lorsque plus loin je rencontrai, avec non moins de stupeur, une des situations les plus scabreuses de *Daniel*. C'est l'aventure de Tancrède, se glissant, observateur invisible, dans l'alcôve d'une jeune fille endormie. Mais disons au plus vite que l'analogie ne va pas au delà. Nous sommes d'ailleurs en pleine fiction, et l'indiscret contemplateur respecte le repos de l'innocence. Ce qui démontre la pureté de ses sentiments, c'est que sa tête se penche sur son fauteuil, sa canne lui glisse des mains, et il finit aussi, lui, par s'assoupir. Jugez de l'effroi de *Clarisse*, quand au matin elle entr'ouvrit les yeux. Mais son cri d'alarme réveilla Tancrède qui, averti de sa distraction, reprit adroitement sa canne et disparut aussitôt. Un mois plus tard, le talisman avait réparé ses torts, et n'était plus nécessaire à un amour devenu heureux et légitime. Ne prenons donc pas au sérieux ces bouffées de bonne humeur qui ragaillardissent la santé de l'imagination.

En résumé, Mme de Girardin était beaucoup plus rieuse que rêveuse. Si elle avait élargi ses horizons, elle eût réussi dans le roman de mœurs et de caractères. Mais elle inventa du moins, pour son usage, un genre tout personnel que défrayèrent ses souvenirs, ses relations, ses ennuis, ses plaisirs, sa vie même. Pourquoi n'a-t-elle jamais ouvert la fenêtre de son salon pour regarder au dehors? n'y eût-elle entrevu qu'un coin de paysage qui rappelât la nature sans apprêt. Quoi ! parmi tant de volumes, pas même un brin d'herbe, une feuille d'arbre, un rayon de soleil ! Réfléchissez à ce symptôme. Il est essentiel.

IV

Elle voltigeait du plaisant au sévère avec une légèreté de sylphide. Pour la suivre, franchissons donc d'un bond l'espace qui

nous sépare de ses *œuvres dramatiques*. Quelle transition pourrait en effet nous conduire sans secousse de la rue Laffitte à la ville de Béthulie, où Mme de Girardin alla chercher *Judith* en 1843, pour confier à Mlle Rachel cette éphémère création d'un rôle qui devait intéresser la croyance et la nationalité de l'artiste, beaucoup plus que le public du Théâtre-Français? La tentative était hardie; car la muse austère de la tragédie fréquente la grande école des maîtres antiques, des poëtes, des philosophes, des orateurs et des historiens avec plus de profit quė les boudoirs de la Chaussée-d'Antin ou les hôtels de la rive gauche. Que de périls d'ailleurs dans un sujet qu'avait touché l'ironie voltairienne! Ce fanatisme qui arme la volupté d'un glaive ne risquait-il pas de révolter un parterre parisien, ou d'appeler la plaisanterie sur les lèvres, à l'heure du rendez-vous équivoque qui ouvre le champ aux commentaires? Le seul moyen d'éviter cet écueil, eût été de frapper vivement les esprits par la sombre horreur de la légende sacrée.

Mais la poétique de l'élégance ne s'en accommodait pas. Elle conseilla d'adoucir cette sauvagerie. Aussi la virago dont le cimeterre trancha si résolûment la tête de l'infidèle devint-elle une héroïne sentimentale, qui n'oserait piquer une mouche d'un coup d'épingle, de peur de la faire souffrir. Il y a même un moment où la veuve de Manassé menace de finir comme la *matrone d'Éphèse*. Nous tremblons pour la mémoire de son époux, en la voyant si tendrement émue par les doux propos du général assyrien.

> ....Hélas! faut-il répondre
> Par tant de perfidie à tant de loyauté?
> Frapper! Mais je n'ai plus de fureur qui m'entraîne!
> Du sang! Il faut du sang! Mais je n'ai plus de haine.

En effet, l'idée du meurtre ne serait plus qu'une odieuse et inutile atrocité, puisque Holopherne n'a d'autre ambition que d'être le nouvel Assuérus d'une nouvelle Esther. Pour lui plaire, ne consent-il pas même à se convertir au judaïsme?

> Eh! pourquoi m'immoler, Judith? Quel est mon crime?
> Je sauve ton pays que tu croyais perdu;
> Par mon ordre Israël à sa gloire est rendu.
> Nos intérêts, unis, seront bientôt les mêmes;
> Je servirai ton Dieu, s'il permet que tu m'aimes.

On ne saurait être plus chevaleresque et plus logique. C'est Malek-Adel ayant pris des leçons de mélancolie chez M. de La-

martine, de galanterie chez Mme Cottin, de pastorale chez Mme Deshoulières. Jugez-en par ces vers :

Oh ! j'envie en leur sort les rois de l'Idumée !
Dans un calme horizon leur vie est enfermée;
Ils passent leurs beaux jours dans un riant repos,
A rentrer les moissons, à compter leurs troupeaux;
Et quand la gerbe est lourde et la vigne abondante,
Ils couronnent de lis leur tête indépendante.
....
Ils ont dans leurs sujets une famille unie,
Et jamais un sang pur ne teint leur main bénie.

Bref, ce roi-pasteur est un agneau qui se laisse mener à la boucherie, le cou attaché par une faveur rose, en bêlant des madrigaux. Aussi, quand cette idylle se tourne en cris de mort, on en est aussi désagréablement surpris que si, dans le drame de M. Ponsard, Charlotte Corday poignardait Barbaroux au lieu de Marat.

Cet essai d'imitation classique ne fut que le prélude d'un talent susceptible d'éducation, et adroit à se rajeunir. La préoccupation des procédés modernes est d'autant plus sensible dans *Cléopâtre* que les défaillances de l'invention y laissent mieux apercevoir les artifices d'école. Ne regardez en effet cette pièce qu'à distance, car l'accessoire y domine le principal. C'est plutôt une étude archéologique que la résurrection des grandes figures entre lesquelles se jouaient alors les destinées du monde. La science des faits y manque de profondeur, et celle du cœur humain de recueillement. Or, des anecdotes recueillies à la volée dans Plutarque, Suétone et Dion Cassius ne sauraient remplacer l'intelligence d'une époque, pas plus que la réalité du costume ne dissimule dans les sentiments la précipitation d'une analyse expéditive.

C'est un mauvais signe que l'abus de la couleur locale. Corneille n'en avait pas besoin pour nous faire reconnaître sous l'homme de tous les temps le Romain de la république ou de l'empire. Mais depuis que l'à-peu-près s'est substitué aux conceptions définitives, on a cru devoir éblouir les yeux par l'illusion du décor, et mettre dans les détails du style cet air d'antiquité qui ne circule plus partout comme une âme intérieure. Mme de Girardin n'a voulu tromper personne, mais ne se serait-elle pas trompée elle-même, en faisant trop souvent ici une exhibition naïve de termes empruntés à des vocabulaires spéciaux? Je crains bien que ce vernis d'érudition égyptienne ne soit pas aussi indestructible que celui des momies embaumées il y a trois mille ans

par les contemporains des Pharaons. Ces personnages qui nous récitent leur catéchisme hiératique, et traduisent si couramment les livres sacrés d'Hermès, m'ont rappelé le mufti de Molière chantant au *Bourgeois gentilhomme :*

Se tir sabir
Ti respondir;
Se non sabir,
Tazir, tazir.

Les vers suivants ne seraient-ils pas aussi à l'adresse de M. Jourdain?

Athyn, c'est le chaos, l'obscurité profonde;
Pirami, c'est le jour, c'est le Dieu radieux;
Kneph, c'est le Créateur, père de tous les dieux;
Phtah, c'est le dieu du feu, c'est le roi du tonnerre.

Car nous ne sommes pas M. Champollion-Figeac; et la Comédie-Française n'est point l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Cléopâtre a beau nous montrer des hiéroglyphes sur son extrait de naissance, parler de lotus, de canges, de pylônes, de nômes, et d'heptastade; elle m'a tout l'air d'être originaire des bords de la Seine. Une fille du Nil s'écrierait-elle, en s'essuyant le front :

Ah! que cette chaleur sans air est accablante!
Pas un nuage frais dans ce ciel toujours pur;
Pas une larme d'eau dans l'implacable azur.

Non, elle serait plus habituée au climat d'Alexandrie, et supprimerait tous ces renseignements hydrographiques. Elle n'a donc vu que dans les tableaux de M. Decamps

......Ce soleil rouge, à l'horizon désert,
Comme un grand œil sanglant, sur vous toujours ouvert.

Comment prendre sa nationalité au sérieux, quand on lit les impressions de voyage que voici?

Ah! la vie en Egypte est un pesant fardeau!
On vante ses palais, ses monuments si beaux;
Mais les plus merveilleux ne sont que des tombeaux;
Si l'on marche, l'on sent, sous la terre endormies,
Des générations d'immobiles momies.
On dirait le pays du meurtre et du remords;
Le travail des vivants, c'est d'embaumer les morts;
Partout, dans la chaudière, un corps qui se consume;
Partout l'air parfumé du naphte et du bitume.

Ne serait-ce pas la boutade d'une Anglaise qui a la nostalgie de la Tamise? Notez qu'ailleurs elle parle à son bibliothécaire comme un membre de la Société des gens de lettres. Toutefois, il serait injuste de ne pas signaler plusieurs scènes où sont peintes énergiquement la fascination terrible, la fierté dominatrice, le mélange de folie et de grandeur qui explique l'ascendant de cette Messaline orientale tour à tour altière, vindicative, jalouse, sauvage, raffinée, reine et courtisane.

Quant à Antoine, c'est trop constamment ici la caricature de la lâcheté dans la débauche.

> Ah! je le reconnais, et c'est bien le même homme
> Qui vola la maison du grand Pompée à Rome;
> Répliqua par la mort au flux d'une harangue,
> Jusqu'au fond de la gorge a châtié la langue.

Il essaye en vain de se relever par la rhétorique et les lieux communs :

> La gloire, c'était là mon rêve le plus beau!
> La gloire, qui fait vivre au delà du tombeau!
> Etre pour l'avenir un immortel exemple;
> Avoir dans mon pays une colonne, un temple,
> C'était là mon orgueil... Et j'étais parvenu
> A gravir dans la gloire un sommet inconnu.

Sous ce faux lyrisme, ne sentez-vous pas la gêne d'une pensée qui se démène dans le vague? Peu versé dans l'histoire romaine, il fuit le terrain de la politique, et n'ose même risquer des allusions à sa propre biographie. Aussi Mme de Girardin ne le fait-elle parler qu'à la dernière extrémité ; elle craint qu'il ne trahisse son embarras. Mené par tout le monde, il passe d'un projet à un autre avec une versatilité enfantine. Son langage a parfois la trivialité d'un étudiant de dixième année. Ecoutez :

> L'Egypte est mon pays : c'est là que je suis maître;
> Là, du moins, je respire et je me sens renaître;
> Je puis mener grand train et vivre à ma façon;
> Et personne ne vient m'y faire la leçon.
> C'est bien d'être Romain partout, mais pas dans Rome.
> Ici, l'on joue un rôle, et toujours un frondeur
> Vient juger votre vie au nom de la pudeur.

Vous le voyez ; c'est presque le ton d'un mari viveur qui s'ennuie dans son ménage, et veut aller *à la campagne*. Ces détails d'intérieur ont été prodigués. Ils nous gâtent un peu, même cette noble apparition d'Octavie, la chaste gardienne de l'honneur

domestique, qui cache ses larmes à César, ment à sa douleur, et refuse pour elle une pitié dont l'hommage accuserait son indigne époux. Il y a là des accents qui seraient cornéliens, si je n'y retrouvais parfois la sensibilité bourgeoise d'une mère de famille jalouse, mais renonçant à un éclat dans la crainte de nuire à ses enfants. Le moyen de rester grave quand César, avant de partir pour Actium, dit à sa sœur :

Mes neveux, où sont-ils? qu'au moins je les embrasse.

La contexture de la pièce ne serait pas non plus exempte de reproche. Le prologue ne tient pas à l'action; il prépare à des événements qui n'arrivent pas; Ventidius était-il indispensable? Mais il nous tarde d'appeler l'attention sur des beautés aussi évidentes que ces défauts. Dans chacun des actes, il y a des morceaux à effet, habilement disposés pour enlever les applaudissements. Les stances de l'esclave qui boit le poison, l'apostrophe au soleil corrupteur de l'Egypte, l'invocation en l'honneur de la vertu, sont des tirades pleines de souffle, brillantes de facture, colorées et poétiques, plus belles encore à la représentation qu'à la lecture : car le style, quoique souvent remarquable, est rarement achevé, et a besoin d'être soutenu par l'entrain du débit.

Nous n'en pensons pas moins que la tragédie fut une des aimables méprises de M[me] de Girardin. Rendons les honneurs funèbres à *Judith* et à *Cléopâtre* en leur appliquant ce vers que prononçait l'une d'elles :

Dans le même tombeau tu nous mettras ensemble.

Cette sépulture de famille avait déjà donné asile à *l'Ecole des Journalistes*, qui pourtant ne demandait qu'à vivre et à faire parler d'elle. Mais, frappée de mort par la censure, cette pièce n'obtint qu'un succès de persécution, qui attestait du moins son audace et l'omnipotence de ses adversaires. Son titre seul ne semblait-il pas un crime de lèse-majesté envers une puissance qui n'eût pas été fâchée de paraître infaillible, pour être inviolable? C'était en 1839; et cette date nous avertit qu'il faut un effort d'imagination pour se remettre en situation. Le coupable est devenu si sage, que vous le reconnaîtrez à peine dans ce portrait de sa jeunesse. C'est que les révolutions ont été pour lui une *école* beaucoup plus sévère encore que celle de M[me] de Girardin; et les coups de férule qu'elle lui infligeait comme pénitence paraîtront aujourd'hui bien légers, auprès des leçons qu'imposèrent des événements contre les-

quels la censure ne pouvait rien. Le contraste de cette ambition et de son impuissance ne serait-il pas le défaut secret d'une œuvre qui, sans tenir ses promesses, annonçait si bruyamment tout un programme de satire politique et sociale? « J'ai voulu, dit l'auteur, montrer comment la presse, sans le savoir et sans le vouloir, par le vice de son organisation, renverse la société, en détruisant toutes ses religions, en ôtant à chacun de ses soutiens l'aliment qui le fait vivre, au peuple le travail qui est son pain, au gouvernement l'union qui est sa force, à la famille l'honneur qui est son prestige, à l'intelligence la gloire qui est son avenir. » Voilà des obligations fort lourdes pour cette muse maligne, qui s'était bornée jusqu'alors à fustiger les ridicules avec un gant parfumé. Aussi s'est-elle bien gardée de les remplir; et je crois qu'au fond le charmant apôtre désirait beaucoup plus se faire applaudir que convertir son siècle et évangéliser son pays. Vous verrez que les plus jolies scènes sont précisément celles où ne retentit point le fouet de Juvénal, mais où tintent les grelots de Comus. Quelle pétulante ouverture de vaudeville que cette inauguration du journal *la Vérité*, justifiant le proverbe *in vino veritas*, et grisant tous ses rédacteurs auxquels le champagne inspire des vers aussi pétillants que sa mousse!

Celui-ci n'a jamais écrit une colonne,
Le moindre article; mais pour auteur il se donne,
Et son plus grand effroi, c'est d'être reproduit.
Celui-là se croit Kant, parce qu'il l'a traduit;
Il épluche pour nous les journaux d'Allemagne.
Celui qui dort là-bas, en ronflant, c'est l'Espagne.
Ce petit, c'est Bertrand, voyageur du journal :
Oui, sans que ça paraisse, il est au Sénégal.
Ce grand pâle est Griffaut, une tête savante.
....
Griffaut n'est pas méchant, mais dès qu'il veut écrire,
Il ne sait pas comment, tout lui tourne en satire;
Sa plume est venimeuse et son rire fatal;
C'est un fort bon garçon qui fait beaucoup de mal.
Et lui!... C'est Jollivet, un de nos grands apôtres,
Ecrivain politique et sermonneur des rois;
Le soutien du journal — il chancelle parfois —
C'est le premier-Paris, l'article d'importance,
Que l'on appelle aussi morceau de résistance.
C'est un homme très-fort et qui sait son métier;
Comme buveur, il peut troubler tout un quartier;
Mais comme journaliste, il est juge sévère;
Diable! Il ne confond pas la plume avec le verre;
Ce Bacchus puritain, professeur de vertu,
N'est jamais plus moral que quand il a trop bu.

Il y a de l'entrain dans ce tableau de mœurs tabagiques et littéraires. Quant à leur vérité relative, ce serait l'objet d'une enquête à laquelle nous ne pouvons nous livrer. Mais le bon sens nous indique des réserves en faveur de la vraisemblance souvent compromise par un plaidoyer que réfute son exagération paradoxale. A-t-on jamais vu un journal bouleverser un pays le soir même de son apparition, culbuter un ministère dès son second numéro, et faire trembler le pouvoir quand il en est encore à mendier son premier abonné? Qu'y a-t-il d'ailleurs de commun entre la direction politique d'une presse sérieuse et ce coupe-gorge où une bohème, parente de Robert-Macaire, installe son bureau de diffamation? Si cette exploitation de la calomnie pouvait durer un jour, ne serait-elle pas immédiatement châtiée, sinon par les tribunaux, au moins par le mépris public? A qui persuadera-t-on que la haute Banque vient patronner d'une garantie honorable ce ramas de viveurs qui, pendant les intervalles de l'orgie, trempent leur plume dans la boue pour insulter le talent des artistes, la probité des magistrats et la réputation des particuliers? Voilà pourtant toute l'analyse de ce drame, dont le dénoûment est le déshonneur d'une famille et le suicide d'un vieillard, provoqué par l'article anonyme d'une danseuse. Mme de Girardin ne devait-elle pas savoir mieux que personne qu'une feuille populaire ne peut vivre que par la considération et le talent? Il ne lui était donc pas permis de flétrir les grands organes de la publicité quotidienne, en les confondant avec ce chiffon de papier dont le rédacteur en chef est un sot, et le gérant responsable un fripon. M. Prudhomme lui-même hésiterait à le croire. En somme, ce qu'il y a de plus comique dans cette injuste diatribe, ne serait-ce pas encore la préface? Le titre pourtant mérite aussi de rester, pour exciter l'émulation d'un autre courage.

Si un titre piquant est une bonne fortune, il peut devenir parfois un embarras. *Lady Tartufe* en servirait d'exemple. Quelle responsabilité dans un pareil nom! Comment l'éviter, ou comment la soutenir? Molière prenait son bien où il le trouvait, mais il en faisait, une fois pris, sa propriété sacrée. Aussi n'était-il possible de lui dérober ici ni la profondeur, ni la passion, ni l'éloquence de son rire philosophique. En changeant de sexe, le type de l'hypocrisie audacieuse est venu se perdre dans les tortuosités de la pruderie intrigante et dévote, se glissant, par les menées souterraines de la flatterie, jusqu'au cœur d'un vieux maréchal goutteux, que rajeunit son rang et sa fortune. L'espace ne nous permet pas de débrouiller devant vous cet écheveau de ruses, dont le nœud est une calomnie lancée contre une jeune fille qu'il suffit

de voir et d'entendre pour l'absoudre. Il est regrettable que l'intérêt dépende de cette fable, à laquelle le public ne saurait ajouter foi; car, dès lors, le rideau pourrait s'abaisser sur ces acteurs, qui ne prolongent la représentation que pour suppléer à l'absence de la vie par des prodiges d'agilité. Mais l'attention est si bien étourdie par la vivacité du dialogue, qu'on se laisse encore charmer, sans être exigeant sur les moyens. Qu'importe que la plupart de ces personnages ne prennent pas pied dans la réalité, et appartiennent à la famille des oncles et des colonels de vaudeville? Mme de Girardin n'est-elle pas là pour jouer partout le premier rôle? Nous n'avons donc plus le droit de nous plaindre; car le jugement a tort quand il est en désaccord avec le plaisir, qui fait voir tout en rose, même *Lady Tartufe*. En effet; elle a tant d'esprit qu'on finit par lui pardonner ses noirceurs, et entrer dans ses intérêts auprès du maréchal. Il y a loin de cette complaisance à la haine vigoureuse que son frère aîné soulève encore, depuis deux siècles, dans toutes les âmes. D'où vient cette différence? Sans doute un peu de ce que Mme de Girardin ne fut pas Molière; mais surtout de ce que *Lady Tartufe* a de jolis yeux et porte des robes à la dernière mode. Or, j'affirme que, dans ces conditions, elle rencontrera toujours, sinon des maris, au moins des adorateurs.

Ces expériences périlleuses ne valent point à mes yeux l'hilarité du *Chapeau de l'Horloger*, ni la bluette qui s'intitule : *C'est la faute du Mari*. Recommandons-la tout particulièrement à bien des jeunes ménages qui s'y regarderont comme dans un miroir; et puisse-t-elle leur apprendre à retarder le déclin de la lune de miel!

Il ne manquait à Mme de Girardin, pour démontrer son aptitude universelle, qu'à confondre tous les genres dans une œuvre dernière, où domine la donnée d'un mélodrame discret qui unit la sensibilité expansive du *Gymnase* à la distinction de la *Comédie-Française*. Vous avez tous nommé *la Joie fait peur*. Le sujet, qui ne s'en souvient? Mme des Aubiers pleure la mort de son fils, quand tout à coup il ressuscite et revient embrasser son vieux domestique, sa sœur et sa fiancée. Mais tant de bonheur peut faire mourir une mère! Il faut donc l'acheminer, sans secousses, de ce deuil profond à une scène de reconnaissance que préparent les anxiétés du doute, le crépuscule de l'espérance et la pleine lumière de la divination maternelle. Qui de nous n'a suivi cette progression touchante avec une émotion douloureuse? Le spectateur en est comme oppressé. Plus d'un, j'en suis sûr, crierait volontiers à Mme des Aubiers que son fils est là, prêt à se jeter dans ses bras.

Aussi, comme on respire, quand cette conspiration de la tendresse filiale se termine enfin par des cris éloquents qui partent du cœur avec les larmes! Prolongée davantage, la situation n'était plus tenable; les personnes nerveuses pourront même la trouver bien lente. Mais ne critiquons pas cette cruauté, qui a prouvé une fois de plus que la *joie* d'un succès incontestable ne *fit jamais peur* à Mme de Girardin.

Concluons donc en disant que, si elle disputa vaillamment à notre sexe le titre d'écrivain, elle a justifié plus que tout autre cette sorte d'émancipation. Fille de Mme Sophie Gay, qui, elle aussi, porta si légèrement le poids de ses quarante volumes, elle fut digne de ce brillant héritage, qui la prédestinait à tous les triomphes de l'esprit et de la beauté. Plus tard, son étoile voulut qu'elle échangeât ce nom contre un autre qui devait être aussi une tentation littéraire, à laquelle il lui serait doux de céder. Car, à la voix du sang et à l'entraînement de l'exemple s'ajoutait chez elle l'aiguillon d'une irrésistible vocation. Le symptôme n'en est-il pas dans la flexibilité même d'un talent qui, plus impatient de se produire que soigneux de se consulter, essaya les formes les plus opposées, comme des modes contradictoires, sans se fixer, par une préférence intéressée, à celle qui convenait le mieux à sa physionomie et à sa tournure? Ode, élégie, satire, chronique, roman, tragédie, comédie et proverbe furent autant de toilettes dont elle se parait avec goût, suivant l'inconstance de sa fantaisie. Elle prit même un plaisir taquin à déconcerter l'attente de ses admirateurs. Ses débuts annonçaient-ils que tout à coup, suspendant sa lyre à côté de ses lauriers académiques, elle s'élancerait, l'épigramme aux lèvres, dans un feuilleton tapageur, qui fit tressaillir de surprise et de peur ces salons où la veille on lui tressait des couronnes de pervenche et d'églantine? Vous eussiez alors juré qu'elle était définitivement vouée à l'ironie. Mais l'opinion reçut un démenti, le jour où brusquement elle quitta la mule de satin pour le cothurne, sans doute encore par coquetterie, afin de prouver à l'orchestre du Théâtre-Français qu'un pied mignon fait également valoir toutes les chaussures. Je soupçonne même que, dans cette série de transformations, elle dut s'attacher aux échecs plus qu'aux succès : tant elle avait l'ambition de la difficulté affrontée, sinon vaincue! C'est qu'elle fut bien la femme de son siècle, surtout par ce tempérament infatigable et prompt aux expédients, qui est la ressource du littérateur moderne, j'allais dire, du journaliste... Mais, non : ce serait manquer de révérence envers une mémoire

à laquelle restera inséparablement unie l'idée de ce charme suprême qui est le désespoir du peintre.

Arrêtez-vous en effet devant cette figure qui fut la distinction même; et vous ne verrez pas la moindre tache d'encre à ses jolis doigts. Pas une ride ne trahit sur son front les sillons de la pensée. C'est que, dans la plupart de ses livres, elle ne fit guère que continuer ces causeries dont les intimes avaient la fleur. Comme elles ne suffisaient pas à l'épanchement de sa verve, elle élargit son auditoire, ou plutôt daigna permettre au public d'écouter à la porte entr'ouverte de son salon. Or, de toutes les fêtes auxquelles nous invita son hospitalité spirituelle, les meilleures furent, à mon sens, celles qui trahissaient le moins la cérémonie. L'oubli commence à gagner bien des pages solennelles; mais il épargnera plus d'une feuille improvisée avec autant d'aisance et de sans-façon que ces billets délicatement griffonnés par une main aristocratique, qui ne se donne pas même la peine de signer. Sous cet abandon se cache la perfection d'un art féminin qui se dérobe aux éloges par la finesse de ses nuances. Aussi la postérité devra-t-elle une mention honorable à ce nom, dont l'écritoire ne sera jamais l'attribut, à moins d'être un objet de luxe destiné aux étagères d'un boudoir. Pour une femme, n'est-ce pas un mérite exceptionnel que d'être auteur sans le paraître, d'avoir manié la plume avec autant de grâce que l'éventail, et d'être arrivée à la célébrité littéraire sans abdiquer jamais sa royauté mondaine?

GUSTAVE MERLET.

COLBERT

INTENDANT DE MAZARIN

D'APRÈS

SA CORRESPONDANCE INÉDITE

1650 — 1661

L'une des plus futiles, et en même temps des plus funestes périodes de l'ancienne monarchie, fut assurément la Fronde. Ce que cette époque d'ambitions extravagantes et de prétentions ridicules a fait de mal à la France est incalculable. Et, en parlant ainsi, nous ne voulons pas faire seulement allusion à la ruine des campagnes, de l'industrie et du commerce, à la dépopulation du royaume, au gaspillage des finances, conséquences inévitables de la guerre civile et des intrigues que tramaient à l'envi, sous prétexte de bien public, les princes, les parlements, et, à leur suite, des milliers de conspirateurs, en camail, en toge ou en jupon. Ce mal, bien que très-réel, fut passager, car la France, parmi toutes ses qualités, a tant d'énergie et de ressort, qu'il lui suffit de quelques années d'un gouvernement régulier et d'une bonne administration pour se remettre des plus grands désastres. Le tort irréparable que lui causèrent les folies de la Fronde fut de provoquer, dans un pays où germaient déjà les idées d'une juste et raisonnable liberté, des jours de réaction inévitables et tellement naturels, si l'on se reporte aux excès des années précédentes, qu'un mouvement irrésistible emporta du même coup, quand Louis XIV eut pris la direction des affaires, le droit de remontrance que les parlements avaient eu jusqu'alors, les préroga-

tives fécondes de la plupart des pays d'Etat, tout enfin, jusqu'à la plupart des franchises municipales dont les communes jouissaient, sans contestation, depuis des siècles.

Que cette réaction ne répondît pas moins à des rancunes et à des souvenirs vivaces de Louis XIV qu'à ses propres instincts, cela ne saurait être nié. Enfant, Louis XIV avait entendu plus d'une fois le grondement des émeutes que le parlement de Paris avait fomentées et payées. Contraint de fuir sa capitale, d'aller de province en province, en Normandie, en Bourgogne, en Gascogne, pour assister au siége des villes révoltées, que de fois il avait dû se promettre de tirer un jour bonne vengeance de ces parlements, derrière lesquels s'abritaient toujours ceux qui, par ambition, jalousie ou esprit d'intrigue, méconnaissaient l'autorité royale! On comprend donc, tout en déplorant les abus de pouvoir où lui-même se laissa entraîner, que, le jour où, maître absolu, toute résistance à ses volontés fut devenue impossible, il ait commis la faute (ses successeurs l'ont chèrement payée) de retirer aux parlements, aux pays d'Etat, aux communes, les libertés salutaires qu'un grand roi, peu suspect de faiblesse, Henri IV, avait, plus d'un demi-siècle auparavant, eu le bon esprit de respecter.

Par une singularité qui n'a pas encore été remarquée, le ministre, dont l'influence fut surtout prépondérante auprès de Louis XIV au plus fort de cette réaction, avait vu, à ses côtés, les troubles de la Fronde et en avait ressenti la même colère. Ce ministre, c'était Colbert, d'abord attaché au secrétaire d'Etat Le Tellier, qui, dès les premiers mois de 1650, le céda au cardinal Mazarin. Ce qu'une semblable rencontre d'impressions chez Louis XIV et chez Colbert devait produire se devine aisément. La différence des caractères de Richelieu et de Mazarin est connue. A la mort de ce dernier, ce fait va devenir une vérité éclatante, grâce à la lumière des correspondances inédites, l'esprit de son prédécesseur revint en quelque sorte au pouvoir dans la personne de Colbert. Aux expédients, aux calculs infinis, aux tergiversations italiennes, succédèrent les résolutions énergiques, excessives, dépassant parfois le but. Le nombre de lettres où Colbert gourmande le cardinal Mazarin sur sa faiblesse, le presse de prendre une décision vigoureuse, d'exiler les membres du parlement qui lui résistent et de tenir rigueur aux *malintentionnés*, comme on appelait alors, dans les régions du pouvoir, ceux qui lui faisaient de l'opposition, est considérable. Quand les propositions de Colbert étaient trop violentes, Mazarin ne répondait pas, ou, s'il adhérait en paroles, il ne changeait pas son système. Qu'il s'agît seulement, au contraire, de dispositions à faire pour l'avenir, de

plans de conduite qui n'engageaient à rien immédiatement, son avis était tout autre.

Le 30 août 1656, Colbert lui propose de rechercher les précédents du parlement que celui-ci connaît très-bien et dont il se sert pour justifier ses empiétements continuels contre l'autorité royale :

Je vous conjure, lui répond le cardinal, de faire travailler à la recherche que vous me proposez; elle sera fort utile, et je vous en seray obligé. Il est estrange qu'on n'ait jamais pris le soin de tenir un registre de ce que les roys ont fait pour réprimer les entreprises des parlemens, afin d'avoir de quoy les confondre quand ils apportent des exemples de ce qu'ils ont fait...

Une seule fois, en 1659, Mazarin fit preuve de sévérité. Quelques gentilshommes s'étaient mis dans la tête de forcer le roi à réunir des états généraux. Ils furent trahis, traqués et jugés par un tribunal exceptionnel, sous la pression de la cour. L'un d'eux fut condamné à mort et exécuté; mais les plus coupables parce qu'ils étaient les plus haut placés, les comtes d'Harcourt, de Saint-Aignan, de Matignon, ne furent pas même poursuivis. Que serait-il arrivé d'eux sous Richelieu ?

La cause première du succès et de la fortune de Colbert fut une ardeur au travail que rien ne lassait, une prodigieuse habileté d'homme d'affaires, mais surtout une préoccupation des détails poussée à l'extrême et tellement innée chez lui, qu'elle devint plus tard un des cachets particuliers de son administration. Sans autre appui que lui-même, il monta lentement les degrés du pouvoir, s'y préparant à son insu par un labeur opiniâtre, obstiné, dont l'excès pourtant avait ses douceurs. « Comme je travaille autant pour ma propre satisfaction que pour la vostre, écrivait-il à Mazarin le 10 novembre 1651, je la rencontre par comparaison de l'estat auquel j'ay trouvé vos affaires et de l'estat auquel je les mettray. Je vous ay dit nettement et véritablement que je vous ay obligation de me donner de quoy occuper mon esprit en des affaires difficiles, parce que la difficulté augmente le plaisir qu'il prend à les acheminer... » Quelques années après, le 9 juin 1655, il mandait encore au cardinal : « Quoyque j'employe tout mon temps, et que, grâce à Dieu, je n'aye rien à me reprocher sur le sujet d'aucune débauche, divertissement, promenades ou autres affaires, je ne laisse pas de voir mon insuffisance en beaucoup de choses... » Dans une autre lettre du 16 juin 1659, il parle du peu de disposition naturelle qu'il se sent pour faire sa cour aux dames,

après avoir passé toute sa vie dans un travail presque continuel. Enfin, le 5 avril 1660, il écrit au cardinal : « Je supplie Vostre Eminence de croire comme une vérité constante que mon inclination naturelle est tellement au travail, que je reconnais tous les jours, en m'examinant en mon dedans, qu'il est impossible que mon esprit puisse soutenir l'oisiveté ou le travail modéré, en sorte que, du jour où ce malheur m'arrivera dans le cours de ma vie, je n'ay pas six ans de temps à vivre. »

Ce sont ces commencements et ces débuts encore ignorés de la carrière administrative d'un de nos plus illustres ministres, que nous voulons esquisser ici. Quelque restreint que doive être le tableau, relativement à la quantité des matériaux que nous avons recueillis, nous aurons soin d'indiquer, dans un coin du cadre, les intrigues de cour et les événements les plus importants auxquels, de bonne heure, Colbert se trouva mêlé.

I

Un doute, qui n'a jamais été complétement éclairci, s'est élevé au sujet de sa famille. D'après tous ses contemporains, sans exception, non-seulement son grand-père, mais son père lui-même auraient exercé le commerce, à Reims, rue de Cérès, à l'enseigne du *Long-Vestu*. Il existe encore une instruction manuscrite, adressée par lui au marquis de Seignelay, son fils, auquel il dit : « Mon fils doit bien penser et faire souvent réflexion sur ce que *sa naissance* l'auroit fait estre si Dieu n'avoit pas bény mon travail, et si ce travail n'avoit pas esté extrême. » Pourtant, de son vivant, Colbert a obtenu des lettres de noblesse pour la réception d'un de ses fils, chevalier de Malte, et ses enfants ont prétendu qu'il descendait d'une très-ancienne famille d'Ecosse, ayant le même nom, les mêmes armes, et dont un des rejetons serait venu en France au commencement du XIVe siècle ; mais cette prétention n'a jamais été prise au sérieux par les généalogistes. Ce qui est incontestable, c'est que, vers la fin du XVIe siècle, plusieurs membres de la famille déjà très-nombreuse des Colbert occupaient des emplois publics. Il est certain, en outre, que le père de Colbert, Nicolas Colbert, dit de Vandières, avait demandé au commerce le moyen d'élever une famille composée de neuf enfants, et que, loin d'y réussir, il avait compromis sa propre

fortune. Une lettre d'un de ses fils constate, en effet, qu'après une liquidation malheureuse, il avait acheté, à Paris, un petit office de payeur de rentes.

Quoi qu'il en soit, l'homme qui devait le plus contribuer un jour, par sa passion pour le bien public, à la gloire du règne de Louis XIV, était né à Reims, le 29 août 1619. On a répété, d'après l'abbé de Choisy, que Colbert, devenu ministre secrétaire d'Etat, surintendant des bâtiments, avec les beaux-arts et les académies dans ses attributions, citait souvent, hors de propos, des passages latins qu'il avait appris par cœur, et que ses docteurs à gages lui avaient expliqués. Cette assertion du spirituel abbé est inexacte. Ce qui le prouve, c'est qu'en adressant, le 26 juillet 1653, à Mazarin des devises latines pour les drapeaux des troupes de l'infanterie et de la cavalerie, Colbert parle de ces devises latines en homme qui les comprend. Plus tard, en 1661, un de ses fils se préparait à remplir son rôle dans une tragédie qu'on devait représenter au collége des Jésuites où il était élevé. A cette occasion, un propre frère de Colbert, qu'il fit plus tard évêque de Luçon, l'abbé Nicolas Colbert, lui écrivit pour le dissuader de laisser jouer son fils dans cette tragédie, et il ajouta : « Ce sont des amusemens qui font perdre le temps aux écoliers. Je m'expliquerois davantage si vous n'aviez esté aux Jésuites, et si vous ne sçaviez ce que c'est que les tragédies. » Que devint, ses études terminées, le jeune élève des jésuites? On dit que sa famille l'envoya dans une maison de commerce de Lyon « pour apprendre la marchandise, » et qu'il travailla plus tard, à Paris, dans un bureau de finance, dit *des parties casuelles*. Rien jusqu'à présent ne garantit ou n'infirme la vérité de ces détails. Il faut faire un pas de plus dans la vie de Colbert pour arriver à des faits positifs. Un de ses oncles, Jean-Baptiste Colbert de Saint-Ponange, avait épousé la sœur et était devenu le premier commis de Michel Le Tellier, qui, parti des rangs très-secondaires de l'administration, s'était élevé successivement, par son mérite, jusqu'à la charge de secrétaire d'Etat de la guerre. Or, le 30 septembre 1651, Colbert écrivait à Mazarin : « Il y a huit ans que je sers sous M. Le Tellier, sans avoir jamais reçu un sol de gratifications. » Colbert de Saint-Ponange avait donc pris avec lui, en 1643, son neveu alors âgé de vingt-quatre ans. L'aptitude, l'ardeur obstinée, la persévérance, l'ambition, l'habileté de Colbert, la fortune enfin, et la mort prématurée de Mazarin, arrivée juste au moment où elle pouvait être le plus utile à son intendant, firent le reste.

La lettre la plus ancienne que nous ayons trouvée de Colbert

est adressée de Rouen, le 7 février 1650, à Le Tellier. On était alors en pleine Fronde. Louis XIV et Anne d'Autriche s'étaient rendus en Normandie pour faire rentrer dans le devoir cette province où l'esprit des Longueville soufflait incessamment la révolte. Le cardinal Mazarin les accompagnait et dirigeait les opérations contre Dieppe et Pont-de-l'Arche que les frondeurs tenaient encore, bien que la capitale de la Normandie eût accueilli le roi et la régente avec enthousiasme. Colbert, déjà très-avant dans la faveur de Le Tellier, était du voyage, chargé par ce dernier d'être son intermédiaire auprès de Mazarin, dont il lui transmettait les réponses verbales quand celui-ci ne pouvait écrire. Fils d'un modeste conseiller à la cour des Aides, Michel Le Tellier était en ce moment, après le cardinal Mazarin, le personnage le plus considérable du ministère. Né en 1603, admis en 1624 au grand conseil du roi moyennant finance, comme cela se pratiquait même pour les charges de judicature, procureur du roi au Châtelet en 1631, il était arrivé, quelques années plus tard, au poste de maître des requêtes, objet d'ambition de tous ceux qui étaient jeunes, intelligents, actifs, noviciat indispensable pour parvenir à l'emploi d'intendant de province, le plus envié de tous parce qu'il conduisait à tout. Quand éclata en Normandie cette terrible révolte des Nu-Pieds qui donna pendant quelques instants des inquiétudes à Richelieu lui-même, le chancelier Séguier, chargé de la réprimer, prit avec lui Le Tellier, dont les services furent si bien appréciés dans cette circonstance, que Richelieu le nomma intendant d'armée en Piémont où il connut Mazarin. Bientôt après, le secrétaire d'Etat de la guerre, Desnoyers, ayant été disgracié, Le Tellier le remplaça dans ses fonctions, et, à sa mort, il obtint gratuitement, par une faveur insigne, le brevet de sa charge, évaluée à près d'un million de livres (environ cinq millions d'aujourd'hui).

L'abbé Choisy, qui avait connu Le Tellier, en trace un portrait dont la touche fine et piquante rappelle ceux de Saint-Simon, moins l'ampleur et le relief :

Michel Le Tellier avoit, dit-il, reçu de la nature toutes les grâces de l'extérieur : un visage agréable, les yeux brillans, les couleurs du teint vives, un sourire spirituel qui prévenoit en sa faveur. Il avoit tous les dehors d'un honnête homme, l'esprit doux, facile, insinuant; il parloit avec tant de circonspection qu'on le croyoit toujours plus habile qu'il n'étoit; et souvent on attribuoit à sagesse ce qui ne venoit que d'ignorance. Modeste sans affectation, cachant sa faveur avec autant de soin que son bien, la fortune la plus éclatante et la première charge de l'Etat ne lui firent point oublier que son père avoit été conseiller de la cour des Aides.

Il ne fit jamais vanité d'une belle et fausse généalogie; et il faut rendre cette justice à ses enfans, ils ont imité sa sagesse et sa modestie sur ce point-là, et n'ont point endossé un ridicule fort ordinaire aux gens de nouvelle fabrique... Il promettoit beaucoup et tenoit peu; timide dans les affaires de sa famille, courageux et même entreprenant dans celles de l'Etat; génie médiocre, vues bornées, peu propre à tenir les premières places où il payoit souvent de discrétion, mais assez ferme à suivre un plan, quand une fois il avoit aidé à le former; incapable d'être contrarié par ses passions, dont il étoit toujours le maître; régulier et civil dans le commerce de la vie, où il ne jetoit jamais que des fleurs (c'étoit aussi tout ce que l'on pouvoit espérer de son amitié), mais ennemi dangereux, cherchant l'occasion de frapper sur celui qui l'avoit offensé et frappant toujours en secret par la peur de se faire des ennemis, qu'il ne méprisoit pas, quelque petits qu'ils fussent...

C'est encore l'abbé de Choisy qui a recueilli le mot terrible de Turenne au sujet du rôle de Colbert et de Le Tellier dans le procès de Fouquet : « Je crois que M. Colbert a plus d'envie qu'il soit pendu, et que M. Le Tellier a plus de peur qu'il ne le soit pas. »

Tel était donc l'homme qui introduisit Colbert dans l'administration, et qui, le premier, utilisa ses services. Au moment où Colbert lui écrivait, le 7 février 1650, la première lettre qui nous soit parvenue, il avait trente et un ans. Cette lettre et les suivantes, adressées à Le Tellier, n'annoncent ni chez l'un ni chez l'autre une grande affection pour Mazarin. « Son Eminence, dit Colbert, dans la lettre du 7 février 1650, n'a pas encore changé la maxime que je vous ai ouï dire quelquefois, que tout accommodement luy estoit facile, pourvu qu'elle le pust faire pour de l'argent. » Trois mois après, le 12 avril, Colbert décoche au cardinal, qu'il suit toujours, pour les affaires de Le Tellier, dans un voyage de la cour en Bourgogne, un autre trait plus acéré : « C'est une qualité, dit-il, que l'irrésolution que je luy ai reconnue depuis ce voyage, qu'il possède à un souverain degré. Je ne sçais si cela ne provient pas que deux affaires ne peuvent trouver place (dans son esprit), et que, quand l'une est un peu pressante, elle efface l'autre, et quoyque la mémoire fasse pour l'y remettre de temps en temps, la place estant remplie, elle ne peut mettre le pied que sur le seuil de la porte, d'où elle est rechassée immédiatement. » La description est ingénieuse, mais qu'aurait dit Mazarin d'avoir à sa suite un pareil observateur? Toute la lettre du 12 avril est dans le même ton. D'après Colbert, le cardinal se plaignait sans cesse que Le Tellier lui laissât le souci des opérations militaires et des approvisionnements : « Le prosne de n'estre pas soulagé, ajoute-t-il, recommence fort souvent, et cela avec paroles aigres qui vous désignoient. » Au mois

de juin suivant, le mécontentement n'avait fait qu'augmenter. Quelques lettres écrites par Colbert à cette époque jettent sur ses premières relations avec Mazarin le jour le plus curieux. Le 12 juin, à Compiègne, Mazarin continue ses plaintes contre Le Tellier et il les accompagne « d'un accent aigre et d'une manière de retenue, expliquée néanmoins par de petits froncemens de bouche et secoumens de teste, » que Colbert trouve beaucoup plus remplis de chagrin et plus offensants. Le lendemain, il informe Le Tellier que le cardinal, après l'avoir envoyé chercher à six heures du matin, lui a fait faire antichambre jusqu'à midi pour lui donner ensuite une audience d'un demi-quart d'heure. La lettre du 23 juin 1650, dont la minute autographe a été conservée, est des plus significatives :

Monseigneur, je me présentay encore hier au soir à Son Eminence, qui me reçut de la mesme façon que le matin, en me tournant le derrière, et ne me donnant pas la liberté de l'approcher, ce qui me fit croire qu'il ne vouloit plus que je traitasse d'affaires avec luy, et me fit prendre résolution de faire un grand mémoire de toutes celles dont vous m'avez chargé, et de le faire remettre sur sa table avec le mémoire déchiffré et cacheté qui estoit joint à la vostre du... de ce mois, ce que j'ay exécuté sans effet, m'ayant renvoyé le tout sans le vouloir voir. Je vous puis assurer, Monseigneur, que toutes ces rebuffades me touchent si sensiblement que, n'estoit l'obéissance aveugle que je dois à vos commandemens, je me serois retiré, ne pouvant me résoudre à souffrir qu'avec beaucoup de peine et de répugnance ces sortes de traitemens, particulièrement d'un homme pour lequel je n'ay aucune estime...

Nous rencontrerons plus tard mille appréciations différentes du cardinal Mazarin par Colbert. Celle-ci, dont la sincérité ne saurait être mise en doute, est d'autant plus curieuse à noter qu'elle correspondait évidemment au sentiment de Le Tellier. Une lettre du cardinal donne l'explication de ces rebuffades. Malgré les faveurs déjà reçues à cette époque, Le Tellier se désolait toujours de son peu de fortune, et il avait chargé Colbert de demander à Mazarin une abbaye promise à un autre. L'insistance de Colbert fut-elle trop vive? Cela résulterait de ce passage d'une lettre du cardinal à Le Tellier, du 5 juin 1650 : « Je dois me plaindre à vous du procédé dudit sieur Colbert qui m'a obligé de me fascher contre luy après avoir eu plus de patience que je ne devois; car, luy faisant connoistre le déplaisir que j'avois de l'estat où estoit cette affaire, il m'a répondu, par trois fois, avec une chaleur et des termes si peu proportionnés à ce qu'il est et à ce que je suis, que je n'ai pu m'empescher de me fascher et de luy dire qu'en aucune

occasion vous n'auriez jamais songé à me dire la centième partie de ce qu'il me disoit, et que j'estois assuré que vous seriez le premier à le condamner, quand vous sauriez qu'il m'avoit manqué de respect. » Mais Colbert ne passa pas condamnation, et il manda à Le Tellier : « J'ay appris de deçà que Son Eminence écrit que je m'estois emporté au delà de la charge que j'avois de vous, en luy parlant de l'abbaye de Lannoy. Vous en pouvez juger, Monseigneur, puisque je vous puis assurer que dans la déduction que je vous en ay faite, il n'y a point un mot, ni omis, ni ajouté. » Colbert terminait en disant que néanmoins le cardinal se radoucissait un peu.

Sa correspondance avec Le Tellier continua activement jusqu'à la fin de 1650. Mille détails sur le cardinal Mazarin y sont épars çà et là, et les historiens qui voudront le faire connaître tout entier auront à les recueillir précieusement. On le voit s'occupant, à l'exclusion de ceux que cela regarde, du pain des soldats, des fournitures, des mouvements de troupes, de tout enfin, et se plaignant, quelquefois avec emportement, que personne ne le soulage et qu'on lui laisse tout faire. Naturellement, les généraux le détestaient et personne n'avait confiance en lui. « Vous avez sçu, écrit Colbert à Le Tellier, le 23 juin 1650, qu'il arriva hier icy de l'armée, et qu'il y retourne demain, à dessein de la faire agir puissamment. L'effet de sa présence est qu'il dégouste fort tous les officiers généraux et qu'il les détache, pour ainsy dire, de zèle et d'affection pour le service. En sorte que cette armée, qui, du consentement de tous les généraux, est composée de 20,000 hommes effectifs, les meilleurs de l'Europe, et qui devroit faire quelque chose de considérable, si elle estoit bien commandée, ayant à agir contre une armée qui est dans un très-grand désordre et nécessité, demeure là presque sans rien faire, sans mesme envoyer aucun party pour apprendre des nouvelles, beaucoup moins pour incommoder leurs convois. Et le tout, parce que les officiers sont prévenus d'une misérable pensée qu'ils ne peuvent rien faire de bon, et qu'ils sont bien ayses de se décharger d'une partie de l'entreprise, qu'ils croient indubitablement mauvaise, sur les soins de Son Eminence qui, de son costé, n'est pas faschée de prendre soin du détail de toutes les charges principales de l'armée. Je vous assure que tout le monde a pitié de ce que l'on voit. » Cependant, malgré les craintes et les fâcheux pronostics dont Colbert, subissant l'impression générale, se rendait l'interprète, les avantages des deux armées semblaient s'équilibrer, et vers la fin de l'année, Turenne lui-même, alors fourvoyé au service de l'Espagne, fut battu par le maréchal du Plessis-Praslin.

La révolte de Guyenne éclata au mois d'août 1650. Peu de temps auparavant, Gaston d'Orléans avait donné des gages publics aux ennemis du cardinal et laissé discuter devant lui la question de savoir s'il n'y avait pas lieu de le faire assassiner. « Monsieur d'Angoulême, entre autres, écrit Colbert à Le Tellier, le 26 juin 1650, luy manda que l'on avoit tenu des conseils dont les résolutions estoient si horribles qu'il ne les luy osoit faire sçavoir. » Il faut le dire à la louange du cardinal, ces avis, bien qu'ils lui vinssent de plusieurs côtés, l'émurent à peine. Deux mois après, il quittait Paris avec la cour pour aller soumettre la Guyenne, et Colbert l'y suivait. Jamais peut-être, ni Anne d'Autriche ni Mazarin ne s'étaient trouvés dans une situation plus critique. Non-seulement le duc d'Orléans était hostile, mais le duc de Beaufort, Mme de Montbazon, Mme de Chevreuse trahissaient. On devine les préoccupations de la cour. Tous les jours Colbert avait une longue conversation soit avec Mazarin, soit avec la régente, et il transmettait leurs instructions détaillées à Le Tellier. Une de ses lettres, du 9 août 1650, révèle un détail que les événements des années suivantes rendent curieux :

M. Fouquet, écrit Colbert à Le Tellier, qui est icy venu par ordre de Son Eminence, m'a desjà tesmoigné trois fois différentes qu'il avoit une très-forte passion d'estre du nombre de vos serviteurs particuliers et amis par une estime très-particulière qu'il fait de vostre mérite et qu'il n'avoit point d'attachement particulier avec une autre personne qui luy pust empescher de recevoir cet honneur... J'ay cru qu'il estoit bien à propos, estant homme de naissance et de mérite et en estat mesme d'entrer un jour dans quelque charge considérable, de luy faire quelques avances de la mesme amitié de vostre part, puisqu'il n'est pas question d'un engagement qui vous puisse estre à charge, mais seulement d'un favorable accueil et de quelques marques d'amitié dans les rencontres. Si vous approuvez mon sentiment en cela, je vous supplie de me le faire sçavoir par la première lettre que vous me ferez l'honneur de m'écrire, ne pouvant m'empescher de vous dire que je ne croirois pas pouvoir payer en meilleure monnoie une partie de ce que je vous dois qu'en vous acquérant une centaine d'amis de cette sorte, si j'estois assez honneste homme pour cela.

Les dénonciations à Mazarin, et, comme disait, en un cas pareil, Saint-Simon, les coups de caveçon impitoyables portés à Fouquet par Colbert viendront dans leur temps. Cette lettre de recommandation, au début de leur carrière, marque encore mieux les situations et le chemin parcouru depuis en sens opposé.

Cependant, grâce au zèle, à l'activité, au rare courage de la princesse de Condé, Bordeaux refusait de se rendre, et le parle-

ment avait envoyé à Paris une députation avec mission de traiter de la paix. La députation vit le duc d'Orléans et obtint des conditions inespérées, notamment une amnistie générale, et le rappel du duc d'Epernon que la Guyenne avait en horreur. Convaincu, dans le premier moment, que Le Tellier avait acquiescé sans mot dire à cet arrangement, Mazarin en éprouva une indignation des plus vives. Colbert, qui en supporta le premier choc, la raconte dans tous ses détails. Le cardinal prétendait qu'en une occasion comme celle-là, il aurait fallu résister à Son Altesse Royale au risque de périr, et il ne savait comment aborder la reine pour lui annoncer cette nouvelle qui, assurément, lui donnerait la fièvre. « Quant à luy, elle luy avoit esté plus sensible que si on luy eust dit que son père avoit esté condamné à estre pendu ou qu'on l'y eust condamné luy-mesme. » Il ajoutait, que destituer ainsi M. d'Epernon et récompenser les séides des parlements, en punissant ceux qui leur avaient résisté, c'était mettre l'autorité royale entre les mains de ces derniers et ruiner la monarchie. Vainement Colbert objectait que de deux maux, les remontrances du parlement de Paris et la destitution du duc d'Epernon, Le Tellier avait choisi le moindre, et que, d'ailleurs, il était bien juste d'attendre le mémoire dans lequel le secrétaire d'Etat de la guerre exposerait les faits. Trois jours après, le cardinal lui dit que la reine avait pleuré en apprenant la destitution du duc d'Epernon. Colbert, cependant, insistait toujours sur le zèle, l'affection, la fidélité de Le Tellier et sur sa gratitude envers Mazarin. « Sur cela, écrit-il, le sourcil se fronça et la couleur luy monta au visage, sans pourtant rien dire, et il sortit. » L'arrivée d'un grand mémoire de Le Tellier changea, comme le prévoyait Colbert, ces dispositions, et le cardinal reconnut que la nécessité avait été la plus forte. En même temps, il dicta à Colbert une série de conseils que Le Tellier devait suivre pour contre-miner les intrigues du duc d'Orléans, du coadjuteur, de Mme de Montbazon et de M. de Beaufort. Ces instructions portaient qu'il était de la dernière conséquence de bien faire connaître au duc d'Orléans l'état du royaume, qui n'était pas tel qu'on voulait le lui persuader; que toutes les places et les troupes étaient au roi, pour lequel les peuples témoignaient partout un amour extrême. Ecrivant en quelque sorte sous la dictée de Mazarin, Colbert ajoutait : « Quant à l'aversion, dont on parle tant à Son Altesse Royale, que les peuples ont contre Son Eminence, elle ne paroît point dans toutes les provinces; au contraire, beaucoup d'affection et d'envie de le voir, cette aversion prétendue n'éstant que dans l'esprit de quelques gens attitrés dans Paris, payés pour cela. » Mazarin voulait, en

outre, que l'on rappelât ses services au duc d'Orléans, et il les énumérait longuement à Colbert, chargé d'en donner le détail à Le Tellier.

Les prétentions du coadjuteur au cardinalat se produisirent sur ces entrefaites. Le 28 août, Colbert transmit à Le Tellier les instructions de Mazarin pour parer ce coup. Très-importante au point de vue politique, cette lettre est encore des plus curieuses par tous les détails qu'elle renferme. Persuadé, malgré ses protestations, que le coadjuteur est l'ennemi de la monarchie en même temps que son ennemi particulier, Mazarin dit qu'il faut, à tout prix, empêcher sa nomination. Puis il ajoute : « Comme un vaisseau qui a les voiles tendues, s'il a peu de vent, il fait peu de chemin; s'il en a beaucoup, il en fait à proportion; de plus, ayant la volonté de mal faire, s'il n'est armé que d'un canif, il ne fait mal qu'autant que ce canif en peut faire; mais si vous luy donnez un pistolet ou une espée, il les employera et fera beaucoup plus de mal qu'avec sa première arme. » — « Je me sers, dit Colbert, des mesmes comparaisons dont s'est servie Son Eminence. » Pour arriver au but désiré, Mazarin voulait qu'on agît fortement auprès de M[me] de Chevreuse et du duc d'Orléans, en observant, quant à ce dernier, que « si on luy dit une chose de conséquence en passant, il n'en fait point d'estat; mais si on luy dit une bagatelle, après luy avoir préparé l'esprit et fait un grand prélude, il en fait une affaire de très-grande conséquence et la tient toute secrète. » Les instructions pour éloigner le duc d'Orléans du coadjuteur révèlent le maître. Il en est de même de toutes celles que Colbert adresse à Le Tellier, de la part de Mazarin, pendant le voyage de Guyenne. A moins d'avoir été, comme lui, acteur dans les scènes qu'il raconte, il est impossible de mieux voir, dans tous ses détails, un spectacle de cour plus curieux. Colbert, cependant, ne néglige pas, en bon serviteur, les intérêts de Le Tellier. Une abbaye, un évêché viennent-ils à vaquer? Il les demande. Mais le cardinal, pour tenir Le Tellier en haleine et se ménager un stimulant qui lui réponde de sa fidélité, n'est pas pressé de le satisfaire. « Je luy répondis, écrit Colbert, qu'il ne devoit pas trouver étrange que vous vous serviez de toutes sortes d'expédiens pour placer un de messieurs vos enfans dans les bénéfices; que cela vous estoit d'autant plus considérable que vous n'estiez pas en estat de les establir par d'autres voyes, et que vous n'aviez que fort peu de bien. Il me répliqua que cela ne pouvait pas manquer... » Mais Colbert aurait voulu que Le Tellier obtînt immédiatement un bénéfice de grande valeur. « Je me laisse un peu emporter, dit-il, à la forte passion

que j'ay de vous voir quelque establissement. J'y suis d'autant plus obligé qu'il ne se peut rien ajouter aux bontés que vous avez pour moi. Aussy vous puis-je assurer que mon zèle et ma dévotion entière à vous et à tout ce qui vous touche sont au point que vous le pouvez souhaiter, et cela par un pur motif d'estime et d'inclination auxquelles la reconnoissance mesme a peu de part. Au surplus, Son Eminence a pourvu aux frais de mon voyage, m'ayant fait donner depuis peu 2,000 livres. » Jamais, quand vint l'époque où Mazarin combla Colbert des plus grandes faveurs, celui-ci ne lui témoigna un dévouement aussi vrai qu'à Le Tellier. Dans la même lettre, il s'étudie à disculper Fouquet, en qui celui-ci ne pouvait se décider à prendre confiance, le croyant d'intelligence avec ses ennemis. En même temps, sa position auprès de Mazarin et d'Anne d'Autriche grandissait peu à peu. « J'ay continué, dit-il, à lire à la reyne, par ordre de Son Eminence, tous vos mémoires; et Sa Majesté tesmoigne tant d'impatience de les voir que, le plus souvent, elle ne me donne pas le temps de les déchiffrer et m'envoye commander deux ou trois fois consécutives de les luy porter. »

La cour rentra à Paris vers la fin d'octobre. D'une activité infatigable, le cardinal reprenait, environ un mois après, le chemin de la frontière du nord où Turenne tenait en respect le maréchal du Plessis-Praslin. Le 11 décembre, c'est encore Colbert qui nous l'apprend, Mazarin fit son entrée à Reims, où il fut reçu comme l'aurait été le roi. Harangues, canon, cloches à l'entrée dans la ville et au moment du coucher, rien ne lui manqua. Le lendemain, il s'acheminait vers Rethel, très-satisfait de l'accueil que lui avaient fait les compatriotes de Colbert. La prise de Rethel, qui eut lieu le 13, dut lui être plus agréable encore; car, disait-il, s'il parlait mal notre langue, il avait le cœur français. Le surlendemain, le maréchal du Plessis-Praslin défit Turenne devant Rethel. On n'a pas la lettre où Colbert dut rendre compte de cette bataille à Le Tellier, et on ne sait, par conséquent, si elle fut conseillée par le cardinal; mais son voyage à la frontière n'avait probablement pas d'autre but. Huit jours après, il était de nouveau à Reims, se plaignant de tout le monde, de Le Tellier, dont les lettres étaient pleines de froideur, et qui ne lui donnait aucune nouvelle importante de M. de Lionne, qui avait de l'affection, mais très-facile à tromper, et dont les visites à M[me] de Chevreuse l'avaient fort indisposé. Le 26 décembre, Colbert adresse à Le Tellier des mémoires contenant les propres instructions du cardinal sur les quartiers d'hiver, et il ajoute, d'un ton où la critique est transparente : « Excusez, s'il vous plaist,

Monseigneur, s'il y a quelque confusion dans ces mémoires; ils se ressentent encore du chaos dont ils sont sortis; et il n'auroit pas fallu un miracle guère moindre pour leur débrouillement que celuy qui establit l'ordre dans la nature. » Colbert entretient ensuite Le Tellier de nouvelles récriminations du cardinal. Il se plaignait qu'à trente lieues de Paris, il n'en avait pas même de nouvelles tous les deux jours. Cependant ses ennemis se déclaraient ouvertement contre lui sans qu'il pût savoir d'où partaient les coups, et s'il était possible de les parer. Il lui venait bien des avis de tous côtés, mais de personnes auxquelles il ne pouvait se fier. Le Tellier, au contraire, qui avait sa confiance, ne lui écrivait que deux mots, sèchement, par des courriers qui étaient six jours en route. A son sens, ses amis semblaient frappés de défiance et craignaient de se compromettre. Il avait bien vu quelquefois deux personnes, quoique mal ensemble, réunir leurs efforts en faveur d'un supérieur qu'elles aimaient. Au lieu de cela, tous ses ennemis étaient unis et ses amis divisés, ce qui pouvait leur nuire beaucoup et à lui aussi, leur fortune étant inséparable.

J'ay esté obligé, par tout ce que je vous dois, ajoute Colbert, de vous donner avis de tous les discours que Son Eminence fait; mais je m'estimerois très-malheureux si vous aviez la moindre croyance qu'ils eussent fait la moindre impression sur mon esprit et que j'eusse besoin de ce que vous avez la bonté de me dire pour me la lever, estant impossible que vos actions et vos discours ne m'ayent fait acquérir quelque teinture des deux vertus les plus rares de ce siècle, la reconnoissance et le désintéressement (si cela se peut acheter), encore mesme que la nature m'eust donné les inclinations les plus contraires, ce qui, grâce à Dieu, n'est point, estant obligé de le remercier de ne rien sentir jusqu'à présent que ma conscience me puisse reprocher contre ces deux vertus.

II

Les ennemis les plus redoutables de Mazarin n'étaient pas à la frontière, mais à Paris. A peine de retour à la cour, il put se convaincre que son autorité y était de nouveau très-compromise. Si la reine lui restait fidèle, malgré les détestables intrigues dont se vante audacieusement le cardinal de Retz, il avait contre lui, outre ce Catilina mitré qui ne lui pardonnait pas son refus de le faire nommer cardinal, Gaston d'Orléans, pauvre girouette qu'en ce moment Retz dirigeait à son gré, le duc de Nemours, dont la

duchesse de Châtillon disposait au point de l'avoir décidé à concourir au même but que le prince de Condé, son rival, enfin presque tout le parlement. Le cardinal Mazarin vit que, malgré sa souplesse, il serait perdu s'il ne détournait l'orage par quelque événement nouveau, imprévu. C'est alors qu'il partit pour le Havre dans l'intention de rendre lui-même la liberté aux princes de Condé, de Conti et au duc de Longueville, enfermés par ses ordres, un an auparavant, aux acclamations des Parisiens devenus depuis leurs partisans enthousiastes. Mais cette tactique, dont le but était trop apparent, tourna contre lui, et, pendant que les trois princes rentraient triomphants à Paris, il se voyait obligé de prendre une seconde fois, dans un désappointement facile à concevoir, le chemin de l'Allemagne pour y attendre un nouveau retour de fortune.

Il s'était, avant de partir, attaché ce commis de Le Tellier qu'il avait si mal accueilli d'abord. Frappé de son dévouement, de son intelligence et de son zèle infatigable pendant l'année qui venait de s'écouler, il l'avait demandé à Le Tellier, qui le lui céda vers les premiers jours de 1651. Sans être brillante à cette époque, la situation de Colbert était déjà au-dessus du commun. En 1648, malgré le mauvais état de la fortune de son père, il avait épousé Marie Charon, fille d'un trésorier de l'Extraordinaire des guerres, de laquelle il avait eu plus de 40,000 écus. S'il demeurait avec Le Tellier, qui ne pouvait arracher pour un de ses fils un bénéfice de 10,000 livres de revenu au cardinal, à quoi serait-il réduit, lui qui n'avait aucun titre à ses bonnes grâces? Il accepta donc, tout en restant dévoué de cœur au secrétaire d'Etat de la guerre, la position qui le rapprochait du dispensateur absolu des bénéfices, abbayes, emplois et faveurs de toute sorte. Il fallait à Mazarin, pendant son absence forcée de Paris, un agent discret, habile, actif, versé dans les affaires, connaissant les chefs de partis, leurs intrigues, et capable, au besoin, de donner un bon conseil. Il eut dans Colbert mieux encore qu'il n'avait espéré. Celui-ci d'ailleurs ne négligea rien pour amoindrir les ennemis et les inconvénients attachés à ses nouvelles fonctions. Il savait, par l'expérience de Le Tellier, combien le cardinal était méfiant, soupçonneux, avare de ses faveurs. Ce qu'il lui demanda avant toutes choses, c'est sa confiance entière, absolue. La première de ses lettres à Mazarin qui nous soit parvenue est du 17 février 1651, le lendemain de la rentrée à Paris des trois princes que le cardinal venait de délivrer. On y lit ce passage :

Je crois estre obligé de dire à Vostre Eminence qu'il me semble abso-

lument nécessaire, pour le bien de son service, qu'elle fasse choix d'une personne en qui elle ayt une extrême confiance, et qui ne manque ni de zèle ni de fidélité pour elle; qui prenne un soin général de la conduite de toutes ses affaires; et qu'il est bon mesme que, outre les parties nécessaires pour s'en bien acquitter, il soit encore qualifié autant qu'il se pourra, afin qu'il puisse mesme avoir plus d'autorité. J'offre, en mon particulier, de luy communiquer le peu de connoissance que Dieu m'a donnée sur toutes les sortes d'affaires.

Bien que Colbert fît semblant de s'effacer, cette mise en demeure était néanmoins assez explicite. Le 3 mars suivant, il la renouvelait en l'appuyant d'une considération qu'il supposait devoir être décisive, à savoir, que si le cardinal avait eu, depuis quelques années, à son service, une personne de confiance, intelligente et capable, il aurait 400,000 livres d'argent comptant. « La mesme chose, ajoutait-il, arrivera sans doute à l'avenir, si Vostre Eminence ne fait choix d'une personne qui ayt ces qualités et entre les mains de laquelle nous remettrons tous le peu de papiers qu'a chacun de nous, qui appartiennent à Vostre Eminence, à laquelle je me suis obligé, en conscience, de donner cet avis, non par impatience de me décharger du peu qu'elle m'a confié, mais parce que je sçais que le bien de ses affaires le requiert ainsy. »

Enfin, comme le cardinal hésite toujours à prendre un parti et à donner sa confiance à Colbert, qui la réclame en vain, celui-ci revient avec de nouvelles instances sur le même sujet, dans une longue lettre du 14 avril:

Il faut qu'une seule personne, que Vostre Eminence peut choisir, ayt la direction de toutes ses affaires, et que, outre l'intégrité, l'expérience et l'affection au service de Vostre Eminence, elle ne soit pas du nombre de ces âmes basses qui se cacheroient volontiers dans un puits, crainte d'estre soupçonnées d'estre seulement connues d'elle; il faut qu'elle aille, la teste levée, publiant partout sa mission; qu'outre cela, elle ayt l'honneur d'avoir la confiance entière de Vostre Eminence, et qu'Elle ne luy impute aucun des fascheux accidens qui peuvent retarder ou ruiner en tout ou en partie quelqu'une des affaires qui seront commises à sa discrétion; qu'elle parle haut, et qu'elle ayt aussy assez de jugement pour n'entretenir la reyne que des affaires de conséquence et ne l'oblige à parler que de celles qui portent coup pour de grandes suites. Sur quoy il est nécessaire que Vostre Eminence luy donne créance auprès de Sa Majesté, particulièrement pour la faire reconnoistre et agréer pour avoir le soin des affaires de Vostre Eminence. Je la supplie de me pardonner si je prends la liberté de luy dire toutes ces choses, et la conjure de croire qu'il n'y a que le zèle et la passion que j'ay à son service qui m'y oblige.

Un peu plus tard encore, le 4 mai 1651, Colbert écrivait à Mazarin qu'il craignait bien de manquer des qualités indispensables pour donner une meilleure face à ses affaires, et il l'invitait de nouveau à les faire suivre par un homme en qui il eût une entière confiance. Enfin, vers le commencement du mois de juin, cette confiance lui fut accordée. Muni de la procuration du cardinal, il eut, dès ce moment, l'autorité nécessaire pour mettre de l'ordre dans ses affaires domestiques et s'entendre avec tous ceux qu'il aurait à voir pour ses intérêts, la reine en tête. Les termes mêmes de la correspondance de Mazarin prouvent, dans cent passages, combien il eut à se féliciter de ce choix. Cette confiance pourtant ne fut pas tout d'abord à l'abri de quelque soupçon, témoin cet extrait d'une lettre de Colbert du 1er décembre 1651 : « Comme je ne vous demande d'estre autorisé à ce que tout le monde connoisse que vous avez créance et confiance en moy que pour le bien de vos affaires, et non pour mes intérêts particuliers, je crois que vous devez y travailler. Et quand vous entendrez dire que je me seray servy de la créance que vous me donnez pour mes intérests particuliers, perdez la bonne opinion que vous pouvez avoir de moy. »

De son côté, Colbert ne tarda pas, en homme habile et qui sait le prix de l'occasion, à retirer, pour lui et les siens, de nombreux profits des services très-réels et très-importants qu'il rendait chaque jour à Mazarin. Au commencement d'avril 1651, celui-ci lui avait offert une gratification de 1,000 écus. Colbert, dont les prétentions étaient désormais tout autres, et qui n'entendait pas être récompensé de son travail comme il l'était précédemment par Le Tellier, avait écrit au cardinal, le 21 avril, une lettre destinée à indiquer la position qu'il désirait prendre auprès de lui :

Touchant ce que Vostre Eminence me fait l'honneur de m'écrire de prendre mille écus sur le mesme taillon, elle me permettra de luy dire qu'elle doit avoir meilleure opinion de moy pour croire que je la serve de cette sorte. Elle m'a vu servir, l'espace d'un an, dans des voyages où les dépenses estoient assez grandes, sans l'avoir jamais importunée; et je luy puis protester qu'il y a trois ans entiers que je n'ay touché du roy que 8,000 livres qu'elle me fit donner à Bordeaux. J'ay, grâce à Dieu, du bien pour vivre comme un homme de ma condition, et peu d'envie d'en avoir davantage; et puisque, depuis trois ans, sans importuner personne et sans m'en plaindre, j'ay suivy le roy à mes dépens, Vostre Eminence peut bien croire que je ne commenceray pas à ruiner le peu qu'elle a dans sa nécessité pour subsister. Je la supplie très-humblement de croire qu'elle ne trouvera jamais que j'ay autre but en la servant que de satisfaire au zèle et à l'affection que j'ay toujours eus pour elle (quel dommage, pour la concordance des assertions, que la minute d'une certaine

lettre du 15 juin 1650 à Le Tellier, n'ait pas été, dans le temps, jetée au feu!) et qu'elle n'y trouvera aucun meslange de bassesse...

Si bien enveloppé qu'il pût être, ce refus froissa probablement le cardinal qui en devina aisément les motifs. Aussi, le 2 juin suivant, Colbert crut-il devoir lui faire des excuses sur ce qu'il nomme ses scrupules : « Je conjure Vostre Eminence, lui écrivit-il, de me pardonner, si elle a trouvé quelque chose dans mes dépêches précédentes qui l'ayt choquée. J'avoue mesme que mes scrupules ont passé les bornes de la raison, et c'est un effet de la bonté de Vostre Eminence dont je luy seray à jamais obligé de ne s'y estre pas arrestée; au moins, luy puissé-je protester qu'ils n'ont jamais eu aucun mauvais principe et que je ne me départiray jamais des sentimens de zèle, chaleur et fidélité que j'ay toujours eus pour le service de Vostre Eminence. »

Quoi qu'il en soit, le but de Colbert était atteint, et il pouvait compter que désormais le cardinal ne lui offrirait plus, comme à quelque commis de second ordre, une gratification de 1,000 écus.

L'occasion se présenta bientôt de marquer quelles étaient ses prétentions et de quelle manière il désirait voir ses services récompensés. Une charge de contrôleur général des finances dans la maison de Gaston d'Orléans devint vacante au mois de juin 1651. Colbert offrit d'en donner 15 ou 20,000 écus à Mme de Beauvais, dame d'honneur de la reine, « pourvu, ajouta-t-il, qu'il n'y eust rien en cela qui pust choquer les intérests de Vostre Eminence, à qui j'en aurois une obligation infinie; mais je la conjure de tout mon cœur de me dire son sentiment, parce que je suis résolu de ne luy faire jamais aucune prière qui puisse luy porter aucun préjudice, ni directement, ni indirectement. » A partir de ce moment jusqu'à la mort du cardinal, les demandes du même genre se renouvellent à chaque instant. Convaincu sans doute, par l'expérience qu'en avait faite Le Tellier, que Mazarin n'allait jamais au-devant d'un vœu de ceux qu'il employait, et que, pour obtenir quelque chose de lui, il fallait solliciter sans cesse et ne pas craindre d'être importun, Colbert agissait en conséquence. On voudrait souvent lui voir plus de modération dans les désirs et moins d'empressement à demander; mais les circonstances sont critiques, les occasions peuvent ne plus se présenter, et, en homme qui sait l'instabilité des fortunes, il ne résiste pas à la tentation. Les extraits suivants de sa correspondance à diverses époques prouvent d'ailleurs que, s'il était soigneux de ses intérêts, ses frères avaient en lui un protecteur dévoué.

(23 *septembre* 1651.) Je vous demande en grâce la prébende de Rugny,

qu'avoit feu M. Talon, curé de Saint-Germain, dépendante de vostre abbaye de Saint-Médard de Soissons, pour un mien frère qui est bachelier de Sorbonne.

(30 *septembre* 1651.) Pour les charges, que vous avez, de secrétaire des commandemens de Monsieur, j'ay desjà trois marchands en main pour celle d'intendant; reposez-vous-en sur moy. Si vous désirez me gratifier sur le prix de l'une des deux, ce sera une nouvelle obligation que vous acquerrez sur moy, qui me sera d'autant plus sensible que je n'ay pas accoustumé de gagner, y ayant huit ans que je sers sous M. Le Tellier, sans avoir jamais reçu un sol de gratification; et plus de la moitié (de quatre années) j'ay vécu à mes dépens, sans en faire jamais aucune plainte. Vous ne devez point douter que je ne coure vostre fortune avec joye et que je ne sois à vous sans réserve. Et pour vous faire connoistre si je m'en puis départir, je mets à compte des obligations que je vous ay : 1° une lieutenance au régiment de Navarre, que la reyne a donnée à un mien frère qui estoit mousquetaire, après avoir reçu huit coups de mousquet, de fusil et de grenade, sur la brèche de Châtel; 2° le bénéfice que je vous ay demandé pour un mien frère, si vous m'en gratifiez; 3° l'employ du tiers des prises où j'auray un de mes cousins; non que j'aye eu dessein, en vous le proposant, de le gratifier, estant très-assuré qu'il vous y servira utilement et qu'il gagnera bien ses appointemens, mais parce que cela luy donnera de l'employ et de quoy espargner son revenu; la gratification que vous voulez me faire qui est très-considérable et plus que je ne mérite de beaucoup; et de plus la considération en laquelle vostre nom me met auprès de la reyne, outre une infinité d'autres obligations que je vous avois, avant que vous m'eussiez confié vos affaires. Et encore, le grand travail que vos affaires me donnent, me tient lieu d'obligation, parce que mon esprit estant actif, s'il n'avoit de quoy s'occuper, il tourneroit son activité contre luy-mesme, ce qui ne pourroit se faire qu'au détriment de ma santé.

(20 *août* 1652.) Colbert demande au cardinal une abbaye de Poitiers valant 1,800 livres de revenu, pour son frère qui a obtenu récemment un bénéfice de 800 livres. Puis il ajoute : « Comme je ne suis pas d'humeur à diminuer les grâces que Vostre Eminence a eu la bonté de me faire, je l'ay publié de la valeur de 1,500 livres. J'espère que Vostre Eminence m'accordera cette grâce, puisqu'il n'y a pas d'apparence que ce bénéfice soit fort couru, et qu'elle n'a point de créature plus fidèle et plus passionnée pour tout ce qui regarde ses intérests. »

(18 *juillet* 1654.) L'on m'a donné avis de la maladie de l'abbé de Saint-Martin de Nevers, qui est fort âgé. Son abbaye vaut 3,000 livres de rentes. Dans le dessein que Vostre Eminence a de prendre ce duché, cette abbaye seroit fort à ma bienséance. Je supplie Vostre Eminence de l'accorder à mon frère, au cas qu'elle vienne à vaquer.

Vingt fois encore, depuis cette époque, Colbert demande au cardinal des bénéfices, des prieurés, des charges à la cour et dans les provinces, pour lui et les siens. La plus considérable de ces charges, celle de secrétaire des commandements de la *reine à venir*, lui avait été accordée gratuitement, comme preuve de faveur et de confiance tout à la fois. En 1659, Colbert, obéissant, dit-

il, aux instances de ses proches, sollicita de Mazarin l'autorisation de la vendre. Mazarin, qui ne la lui avait pas donnée pour cela, resta plusieurs mois sans lui répondre ; mais Colbert écrivit de nouveau, obtint ce qu'il voulait, et retira de cette charge seulement 500,000 livres, près de deux millions et demi d'aujourd'hui.

Une seule chose, après l'insatiable convoitise de Mazarin, pouvait justifier Colbert; c'était le zèle extraordinaire avec lequel il s'occupait de ses intérêts. « Autant de lumières que Dieu m'a données, lui écrivait-il le 20 juin 1651, je les employe à déterrer, pour ainsy dire, la connoissance de vos affaires, et cela, sans aucune assistance de qui que ce soit. » Dans la même lettre, il engage le cardinal à renvoyer un ancien intendant qui ne veut pas rendre ses comptes, et il ajoute :

En écrivant cecy, je sçais bien que Vostre Eminence peut attribuer ce que je luy écris sur ce sujet pressamment à quelque mauvaise cause; mais comme je sçais ma conscience nette et incapable de se détourner du droit chemin de probité, je laisse agir mon esprit qui ne se peut mesler d'aucune affaire à demy dans sa pente naturelle. Je sçais bien qu'il y a quelque risque, et mesme qu'il est grand de trancher ainsy dans les intérests de Vostre Eminence, mais je sçais bien aussy que toutes ses affaires, de quelque nature qu'elles puissent estre, et de bénéfices et de finances, sont presque toutes péries jusqu'à présent, faute d'une personne qui ayt esté assez hardie pour passer par dessus cette considération.

« Je vous confirme toujours, écrit-il encore le 27 juin 1651, que d'autant plus je perce le fond de vos affaires, d'autant plus j'y trouve quelque jour de les liquider, pourvu que vous approuviez ma maxime, qui est de sortir généralement de toutes les affaires qui seront mauvaises au fond, de n'en entreprendre point d'injustes, et d'avoir toujours pour but dans l'esprit de rendre votre bien net et liquide. » Après avoir donné ces espérances et ces conseils, Colbert continue en mêlant, avec une habileté profonde, à des reproches plus apparents que réels, un grain de flatterie qui dut aller au cœur du cardinal :

Je vous avoue franchement que si vous m'aviez chargé de vos affaires dans le commencement ou dans le cours de vostre ministère, vous n'auriez pas souffert guère de temps que je m'en fusse meslé, parce qu'il ne m'auroit pas esté possible de souffrir l'horrible dissipation que vous avez faite de vostre bien, soit en donnant vos meilleurs bénéfices, soit en créant de grandes pensions et vous incommodant au point où vous estes présentement. Ceux qui s'en sont meslés ont eu autant d'intelligence et de probité que moy, mais pas tant de hardiesse que j'aurais eue et qui es-

toit nécessaire pour vostre service. Tous vos amis et serviteurs de deça conviennent de deux choses : qu'il falloit à Vostre Eminence une personne qui eust la hardiesse de luy résister dans l'envie immodérée qu'elle avoit de dissiper son bien, et remontrer qu'elle pouvoit bien tesmoigner son zèle et sa passion pour l'Estat sans se ruiner comme elle a fait; et de plus qui, sur un fondement de probité et de connoissance, eust achevé toutes les affaires de Vostre Eminence en prenant promptement son party quand il falloit perdre quelque chose, à quoy Vostre Eminence n'a jamais pu se résoudre; et personne aussy n'a eu la hardiesse de l'entreprendre, crainte d'estre soupçonné.

III

Si le cardinal Mazarin avait, comme le disait Colbert, ruiné sa fortune pour le service de l'Etat, il désirait singulièrement la refaire. Au mois de juillet 1651, le président de Maisons, surintendant des finances, fut remplacé par M. de La Vieuville. A ce sujet, Colbert écrivit au cardinal le 24 juillet, comme s'il se fût agi de la chose du monde la plus naturelle : « Le changement en la surintendance est tout public, et l'on y ajoute que M. de La Vieuville vous donne 400,000 livres... Le dessein de changer le surintendant est fort bon pour vous, pour la reyne, parce que, effectivement, il ne fait rien pour vous que par force... » Ce changement ne pouvait être, en effet, que très-avantageux à Mazarin, puisque, indépendamment des 400,000 livres données par M. de La Vieuville, on devait trouver en lui un ministre dévoué, prêt à tout. Le 28 juillet, Colbert écrivait encore : « M. le surintendant tesmoigne de grandes chaleurs pour vostre service et fait de grands sermens qu'il veut quitter les finances après qu'il aura accommodé vos affaires... S'il demeure longtemps dans cette bonne disposition, vous en recevrez beaucoup d'avantages : il faut voir les effets. »

Ces effets, pourtant, ne répondirent pas d'abord aux espérances de Colbert. Prévenu contre lui, le surintendant de La Vieuville ne voulait pas même le voir, et prétendait traiter des affaires du cardinal par l'intermédiaire de Bartet, autre agent de Mazarin, auprès de qui il s'était poussé, disait-on, en portant sa correspondance secrète avec la reine. « Il est de la dernière importance, lui mandait à ce sujet Colbert, le 23 septembre 1651, que vous leviez les difficultés que M. de La Vieuville fait de travailler avec moy; vos affaires ne peuvent se traiter par une tierce personne, comme le

prétend M. Bartet. » Le but de La Vieuville et de ses amis était d'ôter à Colbert la gestion des affaires du cardinal. Blessé de leurs menées, il s'en plaignit à ce dernier, qui le rassura sans doute en termes affectueux, car il lui répondit, le 13 octobre 1651 : « Je suis fasché que vous ayez pris pour des craintes de défiance ce que je vous ay cy-devant écrit touchant M. de La Vieuville. J'avoue que la bonté avec laquelle vous agissez avec moy est sy grande, que j'en suis confus et que je désespère de la mériter par une continuité de services de toute ma vie. » On sut enfin que M. de La Vieuville reprochait à Colbert son attachement à Le Tellier et au dernier surintendant, le président de Maisons. Le 1er novembre 1651, Colbert s'expliqua sur ce point avec Mazarin, dans une lettre pleine de dignité.

Pour le premier, dit-il, il a raison; j'ay esté à M. Le Tellier, et suis tout à fait dans ses intérests, et ne m'en départiray jamais, parce que je sçais bien qu'il est trop homme d'honneur pour pouvoir désirer de moy des choses qui aillent contre l'attachement que j'ay pris avec vous, à quoy luy-mesme m'a porté. Et ainsy, dans les conférences avec M. de La Vieuville, s'il estoit question de faire quelque chose contre M. Le Tellier, il ne seroit pas bien conseillé de me le communiquer; mais comme il n'est question que de mettre quelque ordre à vos affaires, cela cadrera aux intérests et aux inclinations de M. Le Tellier, qui n'a point d'autres intérests que les vostres, et qui conservera toujours la fidélité à laquelle sa reconnoissance l'oblige envers vous. Quant à M. de Maisons, quand il seroit vray que j'aurois quelque amitié particulière avec luy, la conduite que M. de La Vieuville tesmoigne appréhender est si contraire à mon humeur et si fort éloignée de ce qu'un homme d'honneur doit faire, que, s'il estoit question de mon salut, je ne trahirois pas un secret de cette nature que mon ennemy mesme m'auroit confié; et après m'estre donné à vous et m'estre chargé du soin de toutes vos affaires, ce seroit une estrange infidélité de vous trahir en la personne d'un de vos amis qui travailleroit utilement à vostre soulagement... Quant à ce que vous m'ordonnez de faire mon possible pour lier amitié avec M. Bartet, je vous diray que je ne crois pas qu'il se plaigne de moy; au moins ne luy en ai-je donné aucun sujet, soit par mes actions, soit par mes discours. Je ne le connoissois point du tout et l'estimois parceque j'entendois dire que vous aviez amitié pour luy; il vint à mon logis comme je vous en ay rendu compte; j'ay esté chez luy, en suite d'une lettre que je reçus de vous, où je luy tesmoignay que je ferois toutes choses pour mériter son amitié. Depuis je n'en ay ouy parler que par une infinité de discours assez impolis qu'il a faits contre moy; nonobstant cela, puisque vous jugez nécessaire pour vos intérests que je vive bien avec luy, vous pouvez ordonner tout ce qu'il vous plaira; j'y obéiray ponctuellement, pourvu que vous ne m'obligiez pas à rien faire de bas à son égard, et que vous considériez que s'il y a quelqu'un de maltraité, c'est moy, par les discours qu'il a faits à toutes sortes de personnes. Je vous puis assurer néanmoins que, quelque aigre que soit mon esprit et attaché à sa manière d'agir, qui peut-estre n'est pas si souple

qu'il seroit nécessaire, je ne manqueray point de faire tout ce qu'un homme d'honneur doit faire, pour bien vivre avec ledit sieur Bartet, et que, pourvu qu'il ayt la mesme disposition de son costé, vous aurez toute satisfaction. Comme je ne cherche point à me faire de fortune et que je n'ay d'autre passion ni d'autre ambition que celle de mettre vos affaires en bon estat, je ne feray jamais difficulté de luy laisser tout ce qu'il y aura à négocier avec la reyne, et tiendray toute une correspondance avec luy pour cela.

Malgré ces concessions, les difficultés avec le surintendant ne s'arrangeaient pas. Colbert lui avait pourtant écrit, pour complaire à Mazarin, mais La Vieuville ne lui répondit même pas. « Celuy qui porta la lettre, écrivit-il alors au cardinal (8 novembre 1651), à un de ses valets de chambre, s'estant présenté le lendemain, pour voir s'il y avoit quelque réponse, ce mesme valet luy dit que M. de La Vieuville l'avoit querellé la veille et qu'il luy avoit défendu de se charger jamais de quelque chose qui vînt de cette part. » La lutte entre les amis de Mazarin n'avait jamais été aussi vive. Dénoncé par La Vieuville et par Bartet, Colbert aurait infailliblement succombé en ce moment, si déjà Mazarin n'avait cru son concours indispensable. Le 15 novembre, le cardinal écrivit à Bartet, en réponse à une de ses dénonciations : « Je réponds que Colbert est à moy, et qu'il noyeroit toutes les personnes qu'il aime, pour mes intérests, sans excepter Le Tellier. Il fait profession d'honneur, et est à mes gages, et prétend faire ses affaires en avançant les miennes. Je ne sçais donc pas comme on peut soupçonner que, pour obliger Le Tellier, il taschera de préjudicier à La Vieuville, puisqu'il ne le peut pas faire sans ruiner mes intérests. Colbert ne se mesle d'autre chose imaginable que des affaires que vous savez ; et si vous aviez la moindre jalousie de luy, vous auriez grand tort et n'auriez pas reconnu quelle est l'amitié que j'ay pour vous. » Enfin, toutes ces querelles funestes aux intérêts de Mazarin furent apaisées, et le 1er décembre 1651, après plusieurs mois de tracasseries, qui durent laisser dans l'esprit de Colbert un ressentiment profond, il écrivit au cardinal : « Les soupçons de M. de La Vieuville sont levés, et je suis présentement fort bien avec luy, au moins à ce qu'il me semble. »

Cette difficulté n'était cependant pas la seule de ce genre; le cardinal s'en créait d'autres, chemin faisant, par ingratitude et grâce à cette triste disposition qu'il eut toujours à n'accorder que, contraint et forcé, la plus légère faveur à ceux mêmes qui le servaient le mieux. On a vu comment Fouquet, alors protégé par Colbert, apparut sur la scène politique et son vif désir de prendre quelque engagement avec Le Tellier, qui s'en soucia médiocre-

ment. Depuis, Fouquet avait acheté la charge de procureur général au parlement de Paris, et il y rendait, malgré Broussel et ses amis, de véritables services au cardinal. D'un autre côté, l'abbé Fouquet, son frère, s'était jeté à corps perdu dans le parti de Mazarin, dont il s'était fait l'âme damnée. Naturellement désireux d'avoir des preuves effectives de sa reconnaissance, celui-ci sollicitait depuis quelque temps une abbaye, mais on le payait « en belles paroles, suivant le style accoutumé. » Le procureur général prit fait et cause pour son frère avec une vivacité extraordinaire, et écrivit à Colbert à ce sujet, le 8 novembre 1651, une lettre dont Colbert envoya la copie à Mazarin. « Je vous avoue, disait Fouquet, que je suis étonné que Son Eminence ne change point de méthode, après s'estre si mal trouvée de ses maximes ordinaires : l'une de ne rien faire pour ceux qu'il croit attachés avec honneur et fidélité à son service, et l'autre de croire qu'en tenant les personnes en suspens longtemps, il les conserve dans la volonté de faire toujours quelque action nouvelle pour mieux mériter les grâces qu'on demande de luy. Il me semble que, quand les services qu'on luy a rendus jusqu'à présent ne le toucheroient point, ce que je puis et pour et contre son intérest icy devroit estre de quelque considération, et c'est ce qui m'oblige de vous écrire celle-cy, afin que vous me fassiez la grâce de luy faire sçavoir que je suis horriblement surpris de ce procédé et qu'il n'y a rien qui me puisse offenser si sensiblement que de traiter mon frère du commun, luy qui n'a point fait d'action du commun, quand il s'est agy de son service et dans sa disgrâce, ce que je n'ay que faire d'exagérer, parce qu'il le sçait encore mieux que moy. » Fouquet terminait en priant Colbert *d'écrire de bonne encre* et demandait, avant tout, de savoir à quoi s'en tenir « pour ce que, disait-il, vous sçavez qu'il ne faut point faire estat que des affaires achevées. »

La situation était délicate, mais Colbert n'était pas homme à compromettre sa fortune par une démarche inconsidérée. Cependant Fouquet était alors de ses amis, et sa plainte, au fond, lui semblait juste. Que faire? Il blâma ses prétentions, tout en ayant soin d'ajouter que le cardinal avait encore le plus grand besoin de lui.

Je vous envoye, lui écrivit-il, la copie d'une lettre que je reçus hier de M. le Procureur-Général qui m'a extraordinairement surpris, parceque je ne l'avois jamais entendu parler de cette sorte. Je ne vous puis dire autre chose sinon qu'il faut que son esprit se soit aigry par quelque rapport; et quand je considère que, dans les remerciemens que vous

m'avez ordonné de faire sur l'arrest qui a esté donné, vous ne m'avez point parlé de luy, j'appréhende fort qu'il n'y ait quelque fondement. Je vous plains d'autant plus que la mauvaise conduite que l'on a tenue en vos affaires vous a réduit à ce point de nécessité que vous avez besoin de tous ces gens-là, et que, plus vous en avez besoin, plus ils vous tiennent le pied sur la gorge, pour exiger de vous des choses que vous n'estes en estat ni en pouvoir de leur accorder. Il est de mes amis, et je suis obligé de vous dire qu'il vous a très bien servy depuis que j'ay la direction de vos affaires. Je ne puis toutefois m'empescher de blasmer son procédé et de le trouver tout à fait extraordinaire. Et soyez sur cela persuadé qu'il n'y aura jamais d'intérest ni d'amitié qui me puissent empescher de vous rendre ingénument la vérité, comme je la connoistray. Ce mauvais rencontre est d'autant plus important que, d'abord que le Procureur-Général ne concourra pas, par ses conclusions favorables, à remettre l'ordre dans vos affaires, il les faut abandonner absolument. C'est à vous à y aviser.

Est-il nécessaire d'ajouter que l'abbé Fouquet obtint l'abbaye qu'il sollicitait? La faveur dont lui et son frère jouirent encore longtemps auprès du cardinal le prouve surabondamment.

On n'a pas oublié ce curieux passage d'une lettre de Mazarin à Bartet, du 15 novembre 1651 : « Je réponds que Colbert est à moy, et qu'il noyeroit toutes les personnes qu'il aime, pour mes intérests, sans excepter Le Tellier. » Si habile qu'il fût, le cardinal se trompait, et Colbert, malgré ses protestations fréquentes, lui était alors moins dévoué qu'à Le Tellier. Deux mois après, Colbert défendait ce dernier en ces termes auprès du cardinal : « Quoy que l'on vous écrive de deçà, il fera son devoir. Quand l'expérience de sa vie passée ne vous feroit point connoistre qu'il ne manquera jamais à la gratitude qu'il doit avoir pour vous, il ne se départira point de ce qu'il vous doit. » A la même époque (15 décembre 1651), Colbert se plaignait du silence de Mazarin. Quelques lettres de lui à Le Tellier, du commencement de janvier 1652, nous font pénétrer dans sa pensée intime et découvrent un coin fort curieux des intrigues de la cour.

Notre homme, écrit Colbert le 2 janvier, en parlant du cardinal, n'est pas toujours le mesme; mais il est encore pis qu'il n'estoit : il ne pensoit jamais au lendemain; mais à présent il ne pense pas du matin à midy et raisonne toujours sur de faux fondemens. Ses patrons sont le comte de Broglio et l'Ondedei (évêque de Fréjus) qui s'entreprestent la main : celuy-là pour la guerre, celuy-cy pour le conseil, qui, sçachant le dedans du royaume comme vous sçavez, fait des raisonnemens sur toutes choses qui excitent ma compassion. Il a si bien travaillé que ce n'est plus qu'un seul esprit qui anime ces deux corps.

L'idée fixe de Mazarin était, en ce moment, de revenir à la

cour, et il considérait comme ennemis tous ceux qui n'entraient pas dans ses vues. Une autre lettre autographe de Colbert porte ce qui suit :

Nous sommes icy en toutes les peines du monde de sçavoir de quelle manière notre homme (le cardinal) veut venir. Cela, nous le sçavons affirmativement; la manière, nous l'ignorons... Nous voyons beaucoup d'apparence que c'est à main armée... D'un autre costé, j'y vois tant de périls, et un si grand éloignement de la cour, que j'ay peine à croire qu'il prenne ce party... En vérité, c'est une chose pitoyable que de voir la France en mains si peu judicieuses et si prévenues de leur amour-propre.

Cette regrettable dissonance est la dernière que l'on remarque dans la correspondance de Colbert. Constatons, d'ailleurs, qu'à ce moment même, bien d'autres hésitaient encore et cherchaient leur chemin. « Vos ennemis, écrivait-il au cardinal le 20 février 1652, demeurent vos ennemis, les indifférents cherchent d'autres attachemens, et les amis se mesnagent fort. Je demande pardon à Vostre Eminence si je me suis laissé glisser dans ce discours. Je reconnois mon ignorance sur des raisonnemens de si haute volée. Ce sera pour la dernière fois. » Or, le lendemain même, trouvant sans doute, comme il fit toujours, que Mazarin s'effaçait trop et manquait d'énergie, Colbert lui écrivait encore : « Au nom de Dieu, envoyez-moi une déclaration pour la faire imprimer, et donnez ordre qu'elle soit envoyée à tous les procureurs-généraux des parlemens. » On voit déjà le caractère se faire jour, les oppositions se montrer. Cependant, la situation s'est dégagée, et Mazarin est redevenu le maître. Il s'agit maintenant de reconstituer sa fortune que les troubles des années précédentes avaient fort amoindrie. C'est ici surtout que les conseils de Colbert vont lui être utiles. Le 13 octobre 1652, il lui soumet, pour arriver à ce but, plusieurs moyens qui ont été concertés avec des négociants de Marseille. Le premier consisterait à fonder une compagnie au capital de 200,000 livres pour le trafic du Levant. « Le profit, dit Colbert, est de 25 ou de 30 pour cent par voyage, qui dure six mois, et deux mois de vente. En faisant assurer, ce profit est réduit à 15 pour cent. » L'autre proposition « beaucoup meilleure, plus faisable et plus avantageuse, » avait pour objet le commerce avec la côte d'Afrique. Colbert évaluait le profit à 50 pour cent par an, outre une pension considérable que la compagnie ferait au cardinal. Mazarin se fit, en effet, le commanditaire de plusieurs compagnies; mais elles ne prospérèrent pas, et il résulte d'un état

de son bilan en 1658 qu'il perdit 600,000 livres dans ces opérations. Il avait, au surplus, sous la main, des moyens moins chanceux que la mer pour rétablir sa fortune, et nous verrons plus loin qu'il ne s'en fit pas faute. On trouve, à ce sujet même, un fâcheux détail dans une lettre du 16 octobre 1652, par laquelle Colbert envoyait au cardinal un mémoire destiné à être rendu public « pour servir de réponse aux reproches qui luy estoient faits de l'enlèvement des trésors. » — « Je le réduisis, ajoute Colbert, l'augmentant et le tournant, en la forme que je jugeay la plus convenable pour estre reçu du public, ce qui le rendra peut-être, en beaucoup d'articles, peu intelligible à Vostre Eminence... » La fin de la lettre répond au début. Valait-il mieux taire ces complaisances et ces faiblesses? Mais quel prix auraient les éloges si l'histoire, comme un témoin devant la justice, ne disait toute la vérité?

Cependant, la Fronde s'était enfin complétement perdue par ses fautes accumulées, et l'on parlait beaucoup, au commencement de novembre 1652, du retour de Mazarin à Paris. Au mois de janvier précédent, Colbert trouvait ce projet intempestif; la situation étant changée, il écrivit, le 1er novembre, au cardinal, que tout le monde se réjouissait de son retour et qu'il n'y avait très-certainement rien à craindre des Parisiens. Il lui conseillait, en même temps, au lieu d'aller retrouver le roi à Saint-Germain, d'entrer avec lui dans Paris, accompagné des chevau-légers et des gendarmes de la garde, par la porte Saint-Martin, et d'aller droit au Louvre.

Cette entrée, dit Colbert, seroit bien plus ferme, plus intrépide, et feroit bien mieux connoistre aux estrangers et à toutes les provinces du royaume combien le roy est maistre de cette ville; et je serois facilement caution qu'elle se peut entreprendre sans aucun péril. Je sçais que Vostre Eminence n'entreprendra pas cette action sur mon cautionnement, mais elle y fera telle réflexion qu'il luy plaira. Surtout, que Vostre Eminence ne se laisse point persuader par sa bonté naturelle au rappel des exilés. (MM. de Châteauneuf, Chavigny, Mme de Longueville, etc.) Au contraire, qu'elle prenne résolution d'en exiler de nouveaux aux premières propositions qui seront faites contre l'autorité du roy dans le parlement. Vostre Eminence sçait que je ne m'ingère guère des affaires d'Etat. Je luy demande excuse pour cette fois : mon zèle m'a emporté, je reviens à mes affaires.

On lit, quelques lignes plus bas : « Je fais sortir toutes les personnes que M. Tubeuf avait logées dans le palais de Vostre Eminence, et feray nettoyer partout. » Trois mois après, le 3 février 1653, Mazarin, suivant à moitié le conseil de Colbert, rentrait à Paris accompagné de Louis XIV et d'Anne d'Autriche, qui étaient

allés à sa rencontre jusqu'au Bourget. Le soir même, une fête brillante avait lieu à la cour. Le cardinal de Retz et la duchesse de Longueville étaient enfin vaincus, et leur habile rival allait régner sans obstacle sérieux et sans partage pendant huit ans.

La correspondance de Colbert se distingue, on l'a vu, par un cachet de variété tout particulier. Les sujets les plus différents s'y coudoient et s'y heurtent. Après des pages d'un intérêt capital sur la conduite des princes, du parlement, de la noblesse, des détails infimes. On aura plus loin d'autres exemples de ces disparates, qui peignent d'ailleurs Colbert et Mazarin. Une affaire imprévue vint tout à coup préoccuper ce dernier. Le surintendant de La Vieuville était mort subitement, et il s'agissait de le remplacer. Une scène piquante se passa à cette occasion à la cour. Anne d'Autriche demanda à Colbert, c'est lui-même qui l'écrit au cardinal, le 4 janvier 1653, si celui-ci avait fait avec M. de La Vieuville des affaires d'une nature telle qu'il fallût en dérober la connaissance à son successeur. « Je fis réponse à Sa Majesté, ajoute Colbert, qu'il ne s'estoit passé aucune affaire dont je ne luy fisse le rapport en présence de deux mille personnes. Elle me dit qu'elle le croyoit, mais que M. Ondedei, avec la princesse Palatine, luy avoient voulu persuader le contraire. » Favori particulier et tout à fait intime de Mazarin, Ondedei était jalousé par Colbert, qui ne manquait jamais l'occasion de le desservir. Naturellement, Anne d'Autriche s'en rapporta aux assurances de Colbert. Il fallait pourtant remplacer M. de La Vieuville. Les candidats et les donneurs d'avis ne manquaient pas. Après avoir dit à plusieurs reprises qu'il voulait rester étranger à toutes les brigues, Colbert s'était chargé d'écrire au cardinal qu'un intendant des finances très-bien en cour, M. de Bordeaux, serait tout à sa dévotion, et offrait de faire « tout ce que Son Eminence désireroit. »

Ce que je puis ajouter à Vostre Eminence, disait Colbert, est que cet homme-là a un merveilleux talent pour embarquer l'homme d'affaires, et qu'on luy est obligé de tous les édits qui ont esté vérifiés ces jours passés, tant pour les avoir concertés que pour les avoir soutenus contre tous les ministres qu'il a rangés de son avis, et je crois de plus qu'il y auroit quelque seureté à sa parole. Je ne discuteray pas plus avant s'il seroit bon ou mauvais, tant pour les intérests de Vostre Eminence que pour sa réputation, de luy accorder une grâce de cette condition. Elle jugera néanmoins facilement, par tout ce qui s'est passé jusqu'à présent, que je ne suis porté d'aucun autre motif que de luy en faire un discours pur et simple.

Revenant encore sur ce sujet, Colbert écrivait au cardinal, le

4 janvier 1653 : « Je ne puis m'empescher de dire à Vostre Eminence qu'elle se donne garde de ceux qui sont d'esprit à sacrifier et à donner beaucoup aux subalternes pour avoir plus de facilité de tromper le principal. C'est, en deux mots, le désordre du temps passé, qui est celuy de tous qui peut apporter le plus de préjudice aux affaires de Vostre Eminence et à l'Estat. » Le cardinal Mazarin ne se soucia-t-il pas d'accorder une charge si considérable au père de Mme de Pomereu, l'ancienne maîtresse et l'agent toujours actif et dévoué du cardinal de Retz? Préféra-t-il, pour diminuer les influences de cour et rester le maître en tout, partager, comme cela s'était fait déjà plusieurs fois, les attributions de la surintendance entre deux personnes? Le 7 février 1653, un ancien ambassadeur, Abel Servien, qui avait représenté la France avec honneur lors de la conclusion du traité de Munster, et Nicolas Fouquet, déjà procureur général au parlement de Paris, furent nommés surintendants, le premier ayant dans ses attributions la dépense, et le second, chargé (travail bien plus difficile!) de lui fournir les moyens d'y pourvoir. Quoi qu'il en soit, le candidat de Colbert était écarté. Qui peut dire si Fouquet n'eut pas à lutter, pendant tout le temps de sa surintendance, contre ce fâcheux souvenir?

Pierre Clément.

(*La fin à une prochaine livraison.*)

LA RENAISSANCE

DU

NATURALISME

LA PHILOSOPHIE DE M. TAINE (1)

La faveur publique n'a pas manqué à M. Taine dans ces dernières années. Faut-il en chercher loin les raisons? Y a-t-il besoin d'autres causes pour expliquer le succès que les causes immédiates? D'une part, la curiosité du public, vivement excitée par de brillantes promesses de doctrine et de talent, habilement tenue en haleine par des révélations progressives qui semblent faire supposer qu'on n'ose pas tout dire et qu'on tient en réserve la parole suprême; d'autre part, d'impérieuses et brillantes facultés, mises en relief par l'éclat même de certains défauts; beaucoup d'esprit avec un peu de scandale, une verve d'agression contre certaines idées qui n'épargnent pas toujours les personnes mêmes, la hardiesse des excursions les plus imprévues dans tous les domaines de la pensée, une prodigieuse tension de volonté appliquée sur tout sujet, un excès de force porté soit dans le raisonnement, soit dans la peinture des hommes et des choses, la logique et la couleur à outrance, alternant dans des ouvrages différents ou dans les parties différentes de la même œuvre sans se fondre ensemble, se juxtaposant sans se mêler, comme si l'on s'adressait à des publics différents, tout cela suffirait à expliquer la rapide fortune du nom de

(1) *Etude sur la philosophie anglaise contemporaine*, 2e partie; mars 1861. — *Philosophes français au* XIXe *siècle*. — *La Méthode* et *la Préface de la deuxième édition*, 1860. — *Etude sur Carlyle*, novembre 1860.

M. Taine. D'autres raisons se joignent à ces causes extérieures et visibles : l'opportunité d'une réaction contre la domination officielle du spiritualisme, compromis par la disgrâce passagère de la métaphysique, désigné comme une tyrannie par d'habiles frayeurs; l'assimilation violente de la littérature et de l'histoire à ces sciences exactes dont le progrès est un élément de la grandeur de notre temps et de notre pays; l'apparente utilité des conclusions entrevues qui doivent dispenser à jamais la raison humaine de tout souci mystique, de toute recherche au delà des faits et des lois; en tout, l'affinité de M. Taine avec les instincts positifs de son époque qu'il flatte en les exprimant, et qui s'applaudissent eux-mêmes en applaudissant ce jeune et vigoureux talent.

Nous ne suivrons pas cette fois M. Taine dans ses hauts faits de guerre contre l'école éclectique Nous rappellerons seulement cette disposition d'un goût contestable à faire de la métaphysique amusante. Entre mille détails plus ou moins risqués pour le plus grand divertissement du lecteur, on n'a pas oublié, dans les *Philosophes français*, ce gros mathématicien qui, la craie en main, s'amuse, en fumant, à découvrir des propositions nécessaires, sans se soucier de l'innéité de Descartes, non plus que de la réminiscence de Platon et de l'intellect divin de Malebranche. Quelle belle chose que la mise en scène!

« Monsieur, nous sommes philosophes, c'est-à-dire fort embarrassés et à court. Il s'agit de propositions nécessaires. Si vous en connaissez, comment les découvrez-vous?

— Messieurs, c'est mon métier, je n'en découvre pas d'autres; prenez des chaises, je vais en trouver devant vous. »

Ce *prenez des chaises* a fait merveille. Ayons le courage de sacrifier notre plaisir en laissant de côté ces agréables détails. Otons de devant nos yeux la réjouissante image de ce *gros mathématicien* qui a beaucoup plus fait pour gagner la cause de M. Taine auprès du public facile, que les raisonnements les plus serrés. Ne faisons même pas grâce à ce bon M. Pierre qui traverse les deux derniers chapitres du livre avec sa cravate blanche et son habit bleu à boutons d'or, symboles du Génie de l'analyse, non plus qu'à ce savant distrait et abstrait, M. Paul, qui loge dans une mansarde de la rue Copeau, en tête-à-tête avec le Génie du système. Ces deux portraits sont tracés avec un luxe de détails et un relief qui donnent à croire que M. Taine, romancier, aurait continué Balzac. Le trait réel est poussé si loin, que les noms véritables de M. Pierre et de M. Paul viennent sur les lèvres. C'est le triomphe du trompe-l'œil. Mais les photographies n'ajoutent rien à l'intérêt sérieux du livre; peut-être elles le diminuent. —

Oublions aussi cette peinture qu'on pourrait appeler : *Une matinée d'août à Oxford*, et qui vient couronner d'un éclat inopiné trente pages d'abstraction concentrée (1). Ces ornements trop brillants, au lieu de reposer l'esprit par une harmonie, l'inquiètent par une sorte de désaccord. Ils arrivent systématiquement, à point nommé. On dirait des ciselures plaquées après coup sur des œuvres où l'on a quelque raison de craindre l'excès de tension logique. L'art serait de mêler si harmonieusement la grâce et le charme d'une riche imagination aux théories les plus abstraites, que la séparation ne fût pas possible et que l'ornement semblât naître du sujet même. Ici le point de jonction se marque aux yeux les moins prévenus. A telle ligne où finit le raisonnement, l'imagination s'excite et se met en fête. La poésie s'éveille, la comédie s'égaye, la satire se développe dans un libre discours. La volonté ainsi marquée d'être aimable et gracieux va contre son propre but. Tout en admirant cette brillante faculté de l'écrivain, on résiste à l'effet qu'il prétend vous imposer. Toujours trop de *symétrique* et de *voulu*, c'est là l'impression qui domine dans ces œuvres. Un rare talent gâté par le parti pris.

Allons au fond des choses, c'est-à-dire à la doctrine, qui seule importe, après tout, à M. Taine comme à nous. Une question psychologique, la question des idées, qui contient la logique en germe; deux problèmes, qui sont toute la métaphysique, le problème des existences et celui des origines, voilà dans quel cercle nous renfermerons l'étude sommaire de cette doctrine.

Je ne prétends pas que la théorie éclectique sur les idées soit irréprochable ni complète; je n'ai aucun goût pour défendre, en de si graves matières, des intérêts particuliers ni des noms propres. Je ne suis l'avocat d'aucun système ni de personne. J'accorde très-volontiers à M. Taine que la théorie de la raison est loin d'être faite, qu'à peine est-elle ébauchée dans l'école spiritualiste. Il n'y a qu'un point, mais capital, sur lequel cette école ait achevé sa tâche, c'est la démonstration de l'impuissance de l'empirisme pour expliquer la connaissance. Maintenant qu'elle a établi une excellente méthode de réfutation contre la doctrine toujours renaissante de Locke et de Condillac, il lui reste à se constituer définitivement. Pour cela, que faut-il? Qu'elle commence à faire une sévère réduction des prétendus principes qui encombrent stérilement les abords de la métaphysique ; qu'elle cherche à dégager ce qui est véritablement primitif de ce qui est dérivé; qu'elle marque d'une manière plus rigoureuse encore que Kant

(1) *Etude sur la philosophie anglaise.*

lui-même ne l'a fait, la distinction fondamentale des jugements analytiques, qui ne sont que des équations, et des jugements synthétiques *à priori*, qui sont tout autre chose, malgré le subtil effort de Hégel pour réduire les seconds aux premiers; qu'elle détermine enfin avec précision l'office principal de la raison, qui est moins de contempler des essences idéales que de construire des propositions nécessaires, de les combiner entre elles, d'en déduire de nouvelles par un effort continu d'activité logique, et travaillant sur les données empiriques, à la lumière des notions véritablement premières (l'idée de l'absolu, par exemple), d'élaborer et de produire ces vérités, objet propre de la métaphysique, substance de la logique, principes de toute science. Certaines doctrines spiritualistes inclinent trop, j'en conviens, à considérer la raison comme une faculté contemplative qui trouve la vérité toute faite et qui découvre les principes dans je ne sais quel ciel intelligible ouvert complaisamment devant elle. Au contraire, rien de plus actif que cette faculté en nous; c'est par l'action qu'elle se réalise, qu'elle se détermine, qu'elle produit la connaissance. L'intuition n'est que le commencement de ses laborieuses opérations qu'elle poursuit sans relâche, sous l'impulsion de certaines données primitives, qui la sollicitent à agir sans même qu'elle en ait toujours une claire conscience. Une théorie définitive de la raison consisterait donc à marquer ces éléments vraiment primitifs, cet *à priori* de la connaissance humaine, et à faire voir comment, s'appliquant aux notions expérimentales, cet *à priori* donne naissance aux propositions nécessaires, les légitime et les soutient contre tous les efforts du scepticisme.

Ce n'est pas le lieu de tracer le plan de cette théorie, telle que je la conçois; mais je suis assuré que des critiques telles que celle de M. Taine, très-pressantes sur les points vulnérables des doctrines généralement reçues, exerceront sur elles une utile contrainte, les forçant à se corriger, à se compléter, à s'organiser scientifiquement. Et ce n'est pas un médiocre service que nos adversaires auront rendu à la cause du spiritualisme s'ils l'amènent, de gré ou de force, à produire cette théorie dont les éléments existent déjà, mais dispersés, et à convertir en une doctrine arrêtée ses ébauches et ses tendances.

En attendant, quelles lumières nouvelles M. Taine nous apporte-t-il sur la question? Il répète, avec tous les partisans de l'empirisme, déclarés ou non, que les opérations de la pensée n'ont aucune source mystérieuse ni surhumaine; que deux mots les résument : *expérimenter*, *analyser;* que tout est là. L'expérience nous donne les faits, l'analyse nous donne les lois. La vérité est dans

les choses; il suffit donc, pour la trouver, de décomposer les choses, de les résoudre par l'analyse en leurs éléments, de noter ces éléments par des signes précis, d'assembler ces signes en formules exactes, de convertir ces formules les unes dans les autres, et d'arriver, par des équations, à l'équation finale, qui est la vérité cherchée. Etudier un fait particulier, l'analyser, retrouver les termes abstraits qu'il recouvre et qu'il cache, voilà toute l'explication des prétendues opérations de la raison. Elles n'ont donc rien en soi de mystique; elles ne procèdent ni de l'extase ni de l'intuition; elles ne sont que l'analyse travaillant sur des idées et des jugements acquis par l'expérience. L'analyse n'ajoute rien aux données de l'expérience; elle n'en sort pas, elle creuse sur place.

Voyez les propositions nécessaires et universelles naître sans effort de la notion d'un objet limité et contingent. De tel triangle particulier, on tire, par abstraction, l'idée générale de triangle. Cette idée étant générale convient à tous les triangles; donc, ses propriétés se retrouvent dans *tous* les triangles. Dans ce mot *tous*, vous voyez naître les propositions universelles. — De ce même objet, triangle contingent, on tire un groupe d'idées qu'on réunit en une seule notion. Cette notion est identique aux idées qui la composent, et qui sont elles-mêmes sous un autre nom. On ne peut donc l'en séparer, puisqu'on ne peut la séparer d'elle-même. *Il faut* donc que toujours et partout elle les contienne. Dans ce mot *il faut*, vous voyez naître les propositions nécessaires (1).

J'arrête ici M. Taine et je lui demande si cette faculté de découvrir dans les choses limitées des rapports entre des abstraits, c'est-à-dire des rapports universels, n'est pas déjà la raison sous sa forme discursive, mais enfin la raison, c'est-à-dire ce que l'on oppose à l'expérience, qui ne perçoit que la chose limitée et rien au delà; si cette faculté de découvrir des rapports nécessaires dans les choses contingentes n'est pas également la raison, c'est-à-dire ce que l'on oppose à l'expérience, qui, bornée à elle-même, ne perçoit que la chose contingente et rien de plus. Qu'importe que M. Taine appelle ce procédé *analyse* ou *abstraction*, si c'est la même raison qu'il décrit. Analyse, soit. Le mot convient à merveille à ce genre d'opérations et marque bien le travail que la raison accomplit sur les données de l'expérience; pourvu toutefois qu'on nous accorde que ce genre d'analyse qui convertit les données concrètes en purs abstraits, qui découvre l'universel et le nécessaire dans les choses limitées et contingentes, qui prononce à un certain moment de l'opération ces deux mots : *tout* et *il faut*,

(1) *Les Philosophes français du* XIX*e* *siècle*, chapitre VII.

à l'occasion d'un objet particulier, ajoute à l'expérience quelque chose que l'expérience ne contient pas et n'explique pas, précisément cette faculté de concevoir l'universel et le nécessaire dont la poursuite même est le privilége de l'homme, dont l'affirmation étend notre pensée bien au delà du fait particulier que révèle la sensation ou la conscience. Concevoir ces deux idées, n'est-ce pas déjà faire œuvre de raison? M. Taine nous explique à merveille comment l'analyse découvre le rapport universel ou rapport entre deux abstraits, le rapport nécessaire ou rapport d'identité. Mais la double conception qu'impliquent cette recherche et cette découverte ne dépasse-t-elle pas singulièrement la portée de l'expérience? Ne se rattache-t-elle pas à cet ordre de conceptions supérieures qui sont précisément ou les données ou les produits de la raison, et qu'on a de tout temps, sous les noms les plus divers, opposées aux idées acquises par l'expérience, comme quand on oppose le droit au fait, la loi au phénomène, l'idéal au réel, l'intelligible au sensible?

C'est surtout dans les propositions mathématiques que M. Taine prend ses exemples, et pour cause. Il n'a pas de peine à les réduire à des identités, ce qui n'est pas une découverte, et à rendre compte ainsi, par l'analyse, du genre d'évidence qui les caractérise. Etant donnée cette proposition, que deux droites ne peuvent enclore un espace, M. Taine en explique très-clairement l'origine et la valeur. Il considère une droite non dans son image, mais dans sa définition; il l'étudie dans ses éléments, il la résout en ses facteurs. Cette opération analytique le conduit à cette conséquence prévue que deux droites ayant deux points communs coïncident dans toute leur étendue intermédiaire, en d'autres termes, que si deux droites enfermaient un espace, elles ne feraient qu'une droite et n'enclоraient rien du tout. La définition d'une droite analysée produit donc cet axiome que deux droites ne peuvent enclore un espace. Ce n'est là qu'une proposition identique, unissant deux termes dont le second est une portion du premier (1). Tout cela est incontestable. Mais où nous ne pouvons suivre M. Taine, c'est quand il affirme sans preuve que tous les axiomes sont ainsi; qu'il suffit de les décomposer pour apercevoir qu'ils vont non d'un objet à un objet différent, mais du même au même; qu'il suffit de résoudre les notions d'égalité, de cause, de substance, de temps et d'espace en leurs abstraits, pour démontrer les axiomes d'égalité, de substance, de cause, de temps et d'espace. Voyez l'habile mélange que fait M. Taine de ces axiomes. Ce qu'il affirme est vrai de

(1) *Etude sur la philosophie anglaise.*

quelques-uns d'entre eux seulement; mais l'esprit, entraîné par l'affirmation impérieuse de l'écrivain et l'évidence d'une partie de cette affirmation, ne prend pas le temps et la peine de réfléchir sur la diversité de ces principes. Si l'axiome de l'égalité exprime que des grandeurs égales ajoutées ou retranchées à des grandeurs égales font des sommes égales, si les axiomes de temps et d'espace établissent que tout corps est situé dans l'espace, tout phénomène dans le temps, M. Taine a bien raison de dire, en effet, qu'il n'y a en tout cela ou que des tautologies ou que des identités retrouvées par l'analyse. Mais ce qui est exact de telles propositions ne l'est pas d'autres principes qui s'y trouvent mêlés, comme les principes de substance et de cause; pour ceux-ci, les plus importants, la démonstration reste à faire.

Seule, l'abstraction, suivant M. Taine, nous rend capables de connaissances absolues et infinies; c'est grâce à elle que nous possédons, dans les axiomes, des données qui non-seulement s'accompagnent l'une l'autre, mais dont l'une renferme l'autre. C'est cela qui fait les axiomes, et cela seul. Si les deux données sont telles que la première enferme la seconde, nous établissons par cela même la nécessité de leur jonction; partout où sera la première, elle emportera la seconde, puisque la seconde est une partie d'elle-même et qu'elle ne peut pas se séparer de soi. Leur liaison est donc absolue et universelle, et nous possédons ainsi des vérités qui ne souffrent ni doutes, ni limites, ni conditions, ni restrictions. Au vrai, il n'y a qu'un axiome, celui d'identité. Les autres ne sont que ses applications ou ses suites (1).

Voilà ce que nous dit M. Taine, et tout cela est fort juste, s'il ne s'agit que d'une partie de nos propositions nécessaires, de celles qui procèdent par voie d'identité comme dans les mathématiques. Même pour celles-là, il est vrai, toute difficulté n'est pas levée par cette explication si facile et si claire en apparence. Quand on appuie tous les jugements analytiques sur l'axiome d'identité, il reste à expliquer cet axiome lui-même que M. Taine nomme et reconnaît, et dont la vertu est d'exprimer avec tant de force l'affirmation de la pensée par elle-même. Il reste à montrer si cette faculté de percevoir l'impossibilité logique des contradictoires n'est pas cette même raison que M. Taine s'obstine à nier, ou si, remplissant de pareils offices, cette *analyse* ou *abstraction* diffère de la raison autrement que par le nom, ce qui serait, on en conviendra, de médiocre importance. Il reste enfin à marquer ce singulier pouvoir et ce droit qui ne peuvent être qu'un pouvoir

(1) *Etude sur la philosophie anglaise.*

et un droit rationnels puisqu'ils seront toujours inexplicables à l'expérience, le pouvoir et le droit de dire à un certain moment : dans *tous les triangles*, dans *toutes les sphères*, par la définition même du triangle et de la sphère, *il faut* que cela soit ainsi.

Mais voici quelque chose de plus grave. C'est fort arbitrairement que M. Taine assure, sous la caution de Hégel, que tous les jugements *à priori*, axiomes ou principes, ne sont et ne peuvent être que des jugements analytiques. Il y a toute une classe de jugements universels et nécessaires qui, n'ayant aucun des caractères de l'analyse, sont absolument réfractaires à toutes les subtilités de l'empirisme; ce sont les jugements *synthétiques à priori;* ce sont ces jugements primitifs et pourtant irréductibles à des identités, d'où sort la science tout entière des premiers principes et des premières causes, les jugements métaphysiques proprement dits. Dans ces propositions, l'attribut n'appartient plus au sujet comme quelque chose qui en est inséparable, qui est pensé en même temps que lui, sous le même nom, avant d'être pensé à part sous un nom différent; ici l'attribut exprime une idée nouvelle, il ajoute quelque chose à notre connaissance en se réunissant au sujet, en se combinant avec lui, ce qu'exprime le mot *synthèse.*

M. Taine prend résolûment le parti de nier l'existence des jugements synthétiques *à priori;* et il s'efforce de retrouver sous ces prétendues synthèses, formées *à priori* par la raison, de pures identités abstraites, obscurcies par un langage inexact, élevées par une fausse science au rang d'axiomes métaphysiques. C'est un engagement difficile à remplir, mais qu'il faut soutenir jusqu'au bout, sous peine d'abdiquer la théorie. Quelle ressource, en effet, resterait à l'empirisme, s'il était prouvé qu'il existe dans l'esprit un seul principe de ce genre, c'est-à-dire que l'entendement, de sa propre autorité et par sa naturelle vigueur, sans rien tirer de l'expérience que l'occasion de son jugement, produit une de ces propositions où l'idée de l'attribut, bien que distincte de celle du sujet, s'y ajoute et s'y attache par un rapport universel et nécessaire? Dans ce cas, il faudrait bien reconnaître qu'il y a quelque chose d'inné à l'entendement, et c'est ce que l'empirisme ne peut admettre sans se désavouer.

On prétend que toute proposition de cette nature est impossible, contraire aux lois de la pensée, le sens unique et toute la force du verbe étant d'exprimer que l'attribut est enfermé dans le sujet. Si donc il y a des exceptions apparentes, il faut, nous dit-on, qu'elles rentrent dans la règle générale. Ce n'est là qu'une assertion toute gratuite. La force du verbe est d'affirmer l'attribut du sujet. Cela ne signifie pas que l'attribut est enfermé dans

le sujet, mais seulement qu'il lui convient; le verbe exprime la pensée d'un rapport entre tous deux, non d'une identité, ce qui est fort différent, et ce qui laisse toute latitude aux jugements synthétiques *à priori*.

Y a-t-il ou n'y a-t-il pas dans l'esprit humain de tels jugements, irréductibles à des identités? C'est une question de fait. A quels efforts M. Taine contraint son esprit et plie les principes métaphysiques pour les ramener à la loi de l'analyse! C'est l'axiome des substances qu'il a choisi d'abord pour cette grande épreuve d'où dépend toute sa théorie. Comment y a-t-il réussi et à quel prix? Il convertit cet axiome en celui-ci : toute donnée extraite d'une donnée plus complexe suppose une donnée plus complexe, ou, plus simplement, la partie suppose le tout, ce qui sous les deux formes est la plus insignifiante des tautologies. Pour accepter cette transformation, que faudrait-il? Rien moins qu'accepter toute la métaphysique sensualiste, c'est-à-dire le renversement de toute la métaphysique. M. Taine veut qu'on lui accorde que les qualités ne sont autre chose que des points de vue, des éléments, des abstraits de la substance, par conséquent des *parties;* il nous assure que la substance n'est que la donnée complexe et concrète d'où sont extraites les qualités, l'ensemble, le *tout* de ces qualités. C'est trop nous demander. La substance est pour nous autre chose qu'un nom sous lequel on additionne un certain nombre de qualités. C'est une unité réelle, c'est l'être lui-même subsistant sous la mobilité de ses modes, dans l'intermittence de ses phénomènes, les reliant entre eux non par une vague et vaine succession, mais par la continuité agissante de la force qui s'exprime par eux, sans se confondre avec eux. Nous reviendrons sur ce point si grave où toute la métaphysique est engagée. Le *moi* est autre chose que le *tout* des phénomènes et des qualités qui le révèlent; il est la virtualité de ces phénomènes et de ces facultés, se réalisant par chacun d'eux, produisant une série d'actes qui manifestent successivement, sans l'épuiser jamais, sa féconde puissance. Ainsi entendue, la substance ne se prête plus à la définition de M. Taine, et tout son raisonnement tombe avec cette fausse définition, qui en est la base.

Au vrai, l'axiome des substances n'est qu'une autre forme de l'axiome de la causalité. Cela est devenu incontestable depuis le jour où Leibniz a établi que la force est l'essence même des substances, que la notion de l'être, analysée, se ramène à la notion de cause et s'explique par elle. J'oserais dire qu'il n'y a, sous différentes formes, qu'un principe générateur. Axiome des substances, axiome de la relation des moyens à la fin, — principe de la raison

suffisante, — ce sont là autant d'applications variées de l'axiome de la causalité. Mais ce principe est tel qu'il résiste à tous les efforts de l'analyse empirique, et que ce n'est que par une sorte de violence qu'on le réduit à une identité. La critique des empiristes est excellente pour débarrasser la science des propositions tautologiques : *Tout phénomène est dans le temps*, *tout corps est dans l'espace*, *l'étendue est infinie*, *la durée est infinie*, *le tout est plus grand que la partie*, *le tout est égal à la somme de ses parties*, *etc.*, *etc.*, *etc.* Mais cette critique échouera toujours entre le principe qui est le vrai commencement de la science, parce qu'elle s'efforce ici contre la nature des choses. Malgré la plus subtile vigueur, elle devra se briser contre cette simple proposition, mère de toute la métaphysique : *tout ce qui arrive a une cause.*

M. Taine ne conteste pas la légitimité de cette proposition ; il prétend seulement en réduire les termes à leur véritable valeur. Il ne soutient pas Hume et Mill dans les extrémités où les a réduits l'horreur de la métaphysique. Il dit expressément que Mill a mutilé l'axiome des causes, en ne lui attribuant d'autre fondement, d'autre valeur et d'autre portée que notre expérience, en essayant d'établir que cette prétendue loi de la raison ne fait que résumer une somme d'observations, qu'elle lie deux données qui, considérées en elles-mêmes, n'ont point de liaison intime ; qu'elle participe ainsi à l'incertitude comme aux restrictions de toutes les lois expérimentales. Contre Mill et la logique qui pose le hasard au cœur des choses, il soutient que le hasard n'est pas ; mais, par un coup hardi, il transforme la notion de cause dans la notion de la nécessité. « Il y a, dit-il, une force intérieure et contraignante qui suscite tout événement, qui lie tout composé, qui engendre toute donnée. Cela signifie, d'une part, qu'il y a une raison à toute chose, que tout fait a sa loi, que tout composé se réduit en simples, que tout produit implique des facteurs, que toute qualité et toute existence doivent se déduire de quelque terme supérieur et antérieur. Et cela signifie, d'autre part, que le produit équivaut aux facteurs, que tous deux ne sont qu'une même chose sous deux apparences, que la cause ne diffère pas de l'effet, que les puissances génératrices ne sont que les propriétés élémentaires, que la force active par laquelle nous figurons la nature n'est que la nécessité logique qui transforme l'un dans l'autre le composé et le simple, le fait et la loi. » A cela se réduisent, selon M. Taine, la vertu et le sens de l'axiome des causes (1).

(1) *Etude sur la philosophie anglaise*, 2e partie. Voir plus loin l'explication et la définition des causes.

Telles sont les extrémités auxquelles a recours ce nouveau critique de la Raison. Ne pouvant autrement expliquer l'axiome des substances, il a supprimé la notion de substance. Ne pouvant expliquer l'axiome des causes, il transforme la notion de cause en celle de loi. Ces amendements accordés, tout va de soi. On supprime les idées premières de la métaphysique. Mais qui peut y consentir, sauf un empiriste? C'est un cercle; on y retombe toujours.

Les notions des objets infinis n'ont pas d'autre origine que les jugements nécessaires; elles sont, nous assure-t-on, le produit de l'abstraction travaillant sur l'expérience. Comment M. Taine le démontre-t-il? Il ne choisit pas au hasard son exemple. Il s'appuie sur l'idée de l'espace et nous en expose l'origine, le mode de formation, l'accroissement dans notre esprit, jusqu'à ce qu'elle devienne l'idée d'espace infini. Vous avez l'idée d'un corps, c'est-à-dire d'un objet réel étendu. Vous isolez cette étendue et vous la considérez abstraite, pure, non réelle, mais seulement possible. L'analyse vous découvre en elle la similitude absolue de toutes les parties et la propriété que possède une partie d'être continuée par sa voisine. De là l'idée générale d'une étendue limitée ou partie quelconque de l'espace. L'analyse, une seconde fois appliquée, découvre dans l'idée générale d'étendue *cette loi génératrice de l'infinitude*, la possibilité pour toute étendue limitée d'être continuée par une seconde étendue limitée qui engendre à son tour une autre étendue, et ainsi de suite, en d'autres termes, l'*impossibilité de la limitation;* d'où l'idée d'espace infini, produite ainsi par deux applications successives de l'analyse à une donnée empirique.

La même explication comprend l'idée de temps, l'idée du nombre et en général l'idée de toute quantité qui, dès lors qu'elle n'est pas concrète, mais abstraite, non réelle, mais idéale, devient susceptible d'augmentation ou de diminution à l'infini. L'infini de quantité n'est pas autre chose que la possibilité d'ajouter ou de retrancher à toute quantité donnée, en d'autres termes, l'impossibilité de la limitation. C'est là l'infini mathématique que l'analyse découvre, et, sur ce point, la théorie de M. Taine est juste, pourvu qu'il nous accorde que ce genre d'analyse, qui découvre dans toute grandeur abstraite la loi génératrice de l'infinitude, ajoute quelque chose, cette loi même, aux données de l'expérience et dépasse singulièrement son point de départ. Je consens que l'idée d'espace infini ne nous soit pas divinement donnée par révélation. Encore est-il qu'elle naît en nous, comme toutes les idées du même ordre, par une opération fort supérieure à la sensibilité, et dont

l'abstraction réduite aux données sensibles ne saurait rendre compte.

Mais pourquoi M. Taine prend-il pour exemple l'infini mathématique, si différent de l'infini métaphysique ou de l'*absolu?* C'est de cette idée que nous aurions voulu connaître la véritable origine. C'est elle qui tient en échec, depuis tant de siècles, tous les efforts des écoles empiriques, comme l'axiome de causalité qui s'appuie sur elle. Il y faut renoncer, si l'on veut l'expliquer par l'expérience. Mais il faut la discuter au moins, si on ne l'admet pas. Une si haute notion, d'un si grand usage dans la science et dans la vie, ne se supprime pas sans discussion. D'où nous vient cette idée de l'absolu de l'être, de l'Etre par soi, d'une Cause sans condition et sans relation avec une autre cause? Que signifie cette nécessité imposée à la pensée de ne s'arrêter qu'à l'absolu dans la série des effets et des causes? C'était cet absolu que cherchait, dans son sublime effort, la dialectique de Platon, et qu'elle trouvait enfin au terme de son long voyage à travers les idées. Platon, qui représente au vif le mouvement même de la raison, ne nous laisse pas de repos que nous ne soyons arrivés à cette idée suprême, la seule qui ne suppose rien, qui suffise à tout et à soi-même (Τὸ ἱκανόν — Τὸ ἀνυποθέτον — ἡ τοῦ πάντος ἀρχή). C'est qu'en effet voilà le vrai commencement de l'être et le dernier terme de la science. Qu'est-ce que cette idée de l'absolu, de l'inconditionnel, du Principe, d'où tout dérive, où toute série commence, et qui lui-même n'est pas dérivé et n'a pas commencé? Voilà le véritable Infini, celui dont il faut expliquer la notion si l'on veut faire une critique vraiment scientifique de la Raison. Est-ce la marque en nous de la réalité suprême? Est-ce une forme de notre esprit, une loi logique de notre pensée? N'est-ce qu'une illusion? Est-ce une idée positive ou réelle, n'est-ce qu'une idée négative? Qu'est-elle enfin, cette idée du premier Principe? Est-elle la donnée initiale, la lumière vraiment innée de toute raison, ou le préjugé éternel de la métaphysique? J'ai peur que M. Taine, qui a déjà supprimé arbitrairement et sans preuve les notions de substance et de cause pour expliquer à sa manière les axiomes qui s'y rapportent, ne supprime l'idée du Principe absolu des choses par un coup plus hardi encore, par le silence.

Même si l'on réduit la raison, comme Condillac et M. Taine, à son *minimum* de réalité, même alors la raison subsiste, et ce minimum de réalité défie l'empirisme. Il reste qu'elle est encore très-différente de la sensibilité, très-supérieure à l'expérience. Il reste qu'elle est au moins une faculté toute spéciale d'abstraction, la faculté

de dégager les rapports qui dérivent soit de la nature des choses étudiées dans la permanence de leurs propriétés, soit de l'analyse de deux abstraits trouvés identiques. C'est déjà la Raison, c'est-à-dire une faculté qui dépasse la portée de l'expérience, qui abstrait l'universel du particulier, l'intelligible du sensible. Il n'y a dans cette opération, j'en conviens avec nos adversaires, ni allures mystérieuses, ni procédés surnaturels. Mais il y a une opération d'un ordre très-élevé, très-féconde pour la science, vraiment humaine, puisqu'elle est l'attribut de l'homme; or, dire qu'elle est l'attribut de l'homme, n'est-ce pas dire qu'elle est la raison? — Vous dites que *la vérité est dans les choses*, qu'il suffit pour la trouver de décomposer les choses, de les résoudre par l'analyse en leurs éléments, de noter ces éléments par des signes précis, d'assembler ces signes en formules exactes, d'arriver par des équations à l'équation finale, qui est la vérité cherchée. Mais ce travail si savant d'analyse logique accompli sur les choses, quel pouvoir ne suppose-t-il pas dans celui qui le commence, le poursuit, l'achève? Vous avez beau recourir à ce mot l'*analyse*. La question revient toujours, pressante, inévitable : l'*analyse*, telle que vous l'entendez, n'ajoute-t-elle pas quelque chose à l'*expérience?* De quelque manière qu'elle s'y prenne, elle dit à un certain moment, à propos d'un fait contingent et particulier : *il faut* que cela soit ainsi dans *tous* les cas semblables. C'est plus, à coup sûr, que l'expérience ne fournit à l'analyse. L'analyse ajoute donc quelque chose à l'expérience, et ce *quelque chose*, c'est déjà de l'*à priori* dans la connaissance humaine. Je ne saurais trop le répéter, votre *analyse* est ce que nous appelons la *raison*, considérée dans une de ses opérations. Si vous n'admettez rien d'inné dans la raison, au moins vous admettez implicitement que ce pouvoir de la raison est inné en vous, c'est-à-dire irréductible à l'expérience, non dérivé de la sensation. Pour le moment, nous ne vous demandons pas davantage.

La vérité est dans les choses, dites-vous; c'est dans les choses qu'il la faut chercher. Cela est de toute justesse, mais ne contredit en rien la théorie spiritualiste de la raison. Découvrir la vérité dans les choses, qu'est-ce donc, sinon découvrir la loi sous l'accident, le genre dans l'individu, l'idéal dans le réel? Mais n'est-ce pas là l'office propre et le caractère de la raison, ce qui le définit dans sa radicale opposition à l'expérience, laquelle ne nous révèle que le sensible, l'individuel, le contingent? La raison est-elle donc autre chose, pour les philosophes qui pensent, que la faculté métaphysique, l'analyse, si vous voulez (le nom nous importe peu), qui, sous la surface mobile du monde réel, retrouve le monde stable

des types, des genres et des lois, les rapports universels et nécessaires qui constituent l'ordre idéal et permanent des choses dans ce vaste écoulement des phénomènes sensibles? Sans doute, l'école spiritualiste croit que ce monde des types et des lois ne subsiste pas tout seul; que la raison inconsciente et passive que révèle le *Cosmos* n'est pas le résultat d'une nécessité mécanique; que cet *intelligible*, réalisé dans le Monde, est le signe et la marque d'une intelligence suprême; que ces universaux ont été de tout temps et seront éternellement pensés par Dieu, que Dieu enfin est la Cause et la Raison de l'Univers. Mais cela signifie-t-il qu'il faut contempler Dieu pour connaître la physique, la mécanique, la géométrie, l'astronomie? Quelle singulière conclusion! L'épigramme est bonne contre les théories mystiques comme la *Vision en Dieu;* elle ne nous touche pas. C'est à Malebranche, c'est à ses disciples, s'il en a, de répondre à M. Taine; ce n'est pas à nous. Ainsi définie, il faut convenir que la théorie spiritualiste de la raison perd l'aspect ridicule qu'on lui prête, et que les critiques de son spirituel adversaire perdent, en revanche, leur gravité.

Le problème de l'origine des idées contient toute la logique. Une théorie de la raison comme celle de Platon, produit une logique idéaliste, qui aura la prétention de saisir les essences en consultant les notions des choses. L'empirisme pur, comme celui de Mill, aboutit à une pure science de faits, sans même arriver jusqu'aux liaisons universelles et nécessaires. L'empirisme mixte, auquel s'arrête M. Taine, aboutit à une logique qui renouvelle du même coup la théorie de la définition et celle de la preuve, en saisissant dans les faits mêmes d'autres faits qui sont les vraies causes, les essences et les lois.

Ce qui nous intéresse singulièrement dans cette logique, qui à coup sûr ne renversera pas l'ancienne, c'est la métaphysique qu'elle exprime. Tout se lie et se soutient dans ce système, la définition de la science et celle de l'être.

Il y a en effet une métaphysique chez M. Taine, s'il suffit pour cela d'une théorie positive ou négative sur les substances et sur les causes. Et comment ne trouverait-on pas un ensemble déterminé de réponses à ces inévitables problèmes des existences et des origines, dans un esprit si passionnément systématique? Les problèmes de cet ordre ne se laissent pas supprimer pour la plus grande commodité des écoles vouées à l'étude exclusive des faits. Ils reviennent de toutes parts, ils rentrent par toutes les issues, par celles-là mêmes que l'on croyait les mieux fermées. Ils inquiètent l'école critique dans l'indifférence affectée où elle se complaît; c'est en vain qu'elle tente de conjurer les spectres sans cesse

renaissants de la métaphysique par les vagues formules d'un respect dérisoire. C'est en vain que le positivisme les écarte des voies expérimentales où il veut maintenir la science. A chaque instant des questions indiscrètes viennent déconcerter les habiletés qui ne cessent de recommander la sagesse du silence, ou troubler la quiétude de l'expérimentation au fond de ses laboratoires. M. Taine ne se laisse pas effrayer par ces questions. Il les aborde en face et les tranche résolûment. Suivons-le à la trace des coups hardis que sa main porte dans les régions métaphysiques.

Les substances d'abord. On ne se contente pas de soutenir avec le positivisme que l'homme ne les connaît pas, que nous ne savons ce que c'est que l'esprit et le corps; que nous n'apercevons que nos états intérieurs tout passagers et isolés; que nous nous en servons pour affirmer et désigner des états extérieurs, positions, mouvements, changements, et non pour autre chose; que nous ne saisissons que des couleurs, des sons, des résistances, des mouvements, tantôt momentanés et variables, tantôt semblables à eux-mêmes et renouvelés. On va plus loin que Stuart Mill lui-même. On nous dit que si nous ne pouvons connaître les substances, c'est parce qu'elles n'existent pas. Il n'y a ni esprits, ni corps, mais simplement des *groupes de mouvements présents ou possibles*, et des *groupes de pensées présentes ou possibles*. L'idée de substance est une illusion psychologique. Il n'y a point de substances, mais seulement des systèmes de faits : il n'y a au monde que des faits et des lois, c'est-à-dire des événements et leurs rapports. Un individu est un système de faits dépendants les uns des autres. L'objet avant analyse et division, c'est la substance; le même objet analysé et divisé, ce sont les qualités. La substance est le tout, les qualités sont les parties. Ôtez les qualités d'un objet, il ne restera rien. Cette pierre est l'ensemble de certaines propriétés; ses qualités ne sont que des parties de cet ensemble, ultérieurement séparées. Dès lors les entités s'en vont, les monades s'évaporent, les petits êtres immatériels se réfugient auprès des sylphes et des gnomes (1).

Qualités et *substances*, autant de mots inventés pour grouper plus commodément les faits. Ou les qualités ne sont rien, ou elles sont des faits persistants. La substance n'est rien, ou elle est un ensemble de faits. L'âme n'est pas distincte des idées, sensations et résolutions que nous remarquons en nous. Les idées, sensations et résolutions sont des *tranches ou por-*

(1) *Etude sur la philosophie anglaise contemporaine. — Les Philosophes français au* XIXe *siècle.*

tions interceptées et distinguées dans ce tout continu que nous appelons nous-même, comme le seraient des portions de planche marquées et séparées à la craie dans une longue planche (1).

Résoudre la substance dans des faits simultanés ou successifs, voilà l'éternel effort des empiristes depuis Héraclite et Cratyle jusqu'à M. Taine, en passant par Locke et Condillac. Oter l'idée de l'être et ne laisser subsister qu'une série ou collection de faits, c'est, selon eux, couper la racine même des illusions métaphysiques, c'est supprimer les questions d'existences et d'essences avec les données chimériques dont nous formons ces inutiles problèmes. Mais l'idée de substance se peut-elle si aisément ôter de la pensée? L'idée d'un *fait*, d'un *phénomène* peut-elle même s'expliquer sans la notion d'*être?* La pensée peut-elle saisir un fait, un seul, le comprendre dans l'abstraction pure de la substance que ce fait exprime et révèle? Que la substance nous soit souvent inaccessible et inconnue, cela est certain, mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que nous la concevons, que nous l'affirmons, même alors qu'elle échappe à nos prises. Sans elle un fait serait parfaitement inintelligible. Un phénomène peut-il se comprendre autrement que comme une action produite ou subie par des êtres, un échange d'action entre des substances? Qu'on essaye de concevoir ce que serait un *fait* s'il n'y avait pas d'*êtres*, un *phénomène* s'il n'y avait pas d'*existences*. M. Taine use d'un procédé commode, mais qui me semble être plutôt un procédé de grammaire que de logique. Il décompose les choses dans les phénomènes qui nous les font connaître, et transforme ainsi les idées concrètes d'êtres en idées abstraites de faits. « Nous ne saisissons, dit-il, que des *couleurs*, des *sons*, des *résistances*, des *mouvements*, tantôt momentanés et variables, tantôt semblables à eux-mêmes et renouvelés. » Mais la couleur, le son, la résistance, le mouvement, voilà certes les plus inintelligibles des abstractions, si vous n'entendez par là *quelque chose* qui est coloré, sonore, mû et résistant, ou bien encore ce rapport particulier entre telle *chose extérieure* et le *moi* qui constitue la sensation de couleur, de son, de mouvement et de résistance. Un fait ne se conçoit que comme l'expression d'un être, d'une force, ou comme le rapport de deux êtres, de deux forces. Au lieu de définir l'être par le fait, comme l'a essayé M. Taine, je définirai le fait par l'être, ce qui me permettra d'en prendre quelque notion.

Appliquons cela à l'âme qui n'est, selon M. Taine, qu'*un groupe*

(1) *Etude sur la philosophie anglaise contemporaine. — Les Philosophes français au* XIX[e] *siècle.*

de pensées présentes ou possibles. Je juge, je raisonne, je doute, je sens, voilà autant d'opérations distinctes, sans doute, mais reliées entre elles par une certaine unité qui sera au moins l'unité de la conscience, le *moi* actuel qui rattache au groupe les éléments dispersés et successifs du groupe. Or, s'il n'y avait que ces phénomènes, qu'arriverait-il? Admettons, par impossible, que chaque pensée se pensât dans le moment même où elle se produit, que chaque sensation se sentît dans l'instant où elle naît; de cette succession de phénomènes que pourrait-il résulter, sinon une succession de pensées et de sensations se connaissant individuellement sans se relier entre elles par la trame continue de l'être? Le phénomène connaîtrait et prouverait le phénomène, là finirait toute science. Est-ce là ce que me donne la conscience? En même temps que les phénomènes, ne me donne-t-elle pas le lien des phénomènes? Est-ce qu'elle ne m'avertit pas clairement de ces deux choses, de la diversité des faits et de leur unité substantielle? Est-ce qu'elle ne me révèle pas la persistance de quelque chose dans la mobilité des phénomènes, la durée continue de ce que j'appelle *moi* dans l'intermittence de ses opérations? Il faut bien que l'âme soit distincte substantiellement des idées et des sensations que nous remarquons en nous, puisqu'elle joint entre eux ces phénomènes dans un *tout continu*. Ce pouvoir même de faire un tout continu ne peut appartenir aux phénomènes. Il y a autre chose que des *faits*, puisque, réduits à eux-mêmes, ces faits, en se connaissant, connaîtraient en même temps leur isolement, leur dispersion dans le temps et l'espace, et qu'au contraire ils se réunissent et se groupent d'eux-mêmes dans ce *tout continu* établi par la conscience.

L'idée même de ce *tout continu* qu'est-elle, sinon l'idée de substance sous une expression vague, calculée pour éviter autant que possible tout soupçon de métaphysique? — Contre cette métaphysique négative, le *je pense, donc je suis*, de Descartes reste éternellement vrai. L'analyse subtile des critiques de Descartes a beau distinguer dans ce principe deux éléments très-divers, arbitrairement réunis, l'un psychologique, le *moi actuel* de la conscience, l'autre ontologique, le *moi absolu*, l'âme ou substance pensante, on a répondu avec force à ces scrupules, quand on a montré « que le *moi actuel* de la conscience, c'est-à-dire chaque opération de la pensée, emporte le *moi absolu* ou l'âme, substance de ces opérations; que je ne saurais me dire *moi* dans tel ou tel acte mental, qu'autant que je puis me dire *moi* indépendamment de tout acte, par l'idée générale de l'être; que cette idée passe dans les *moi* successifs auxquels elle donne naissance, et les enchaîne au *moi* per-

manent. » L'unité de conscience n'est-elle pas l'expression sensible et l'effet de l'unité de substance? *La psychologie ordinaire* le croit, d'accord avec la conscience du genre humain. Peut-être la psychologie et la conscience n'ont-elles pas tort contre M. Taine et cette science nouvelle, qui au lieu de simplifier les questions en supprimant la substance, les complique et les obscurcit en rendant les faits eux-mêmes inexplicables.

Il n'y a pas de *substances*, c'est le point de départ de toute cette métaphysique; mais on nous accorde qu'il y a des *causes*, si l'on veut bien entendre ce mot dans la signification nouvelle qu'on lui impose.

Ce que nous appelons abusivement la substance est un groupe de faits. Ce groupe a sa *cause*, c'est-à-dire que chaque série de faits peut être résolue en ses composants. Chaque fait a sa *cause*, c'est-à-dire que chaque fait peut être décomposé dans ses éléments. Ce sont les composants d'une série qui sont les causes de cette série, ce sont les éléments du fait qui sont les causes du fait. Voilà la véritable notion de cause, laquelle se résout dans la notion de *loi*, ou fait primordial et générateur.

Donc, deux ordres de faits : un fait principal, des faits subordonnés ; un rapport, la nécessité logique qui attache ces faits subordonnés au fait principal. C'est cette nécessité logique qui est le vrai rapport de causalité, si longtemps et si stérilement cherché dans les énergies latentes et les virtualités secrètes d'êtres imaginaires. La force n'est que la liaison ou dépendance d'un second fait vis-à-vis d'un premier fait, ou, si on l'aime mieux, la propriété qu'a le premier d'être nécessairement suivi du second. Il n'y a plus là ni fluide, ni monade, ni mystère, mais un rapport. — Ce sont ces composants d'une série, ce sont ces éléments d'un fait que l'on cherche lorsqu'on veut pénétrer dans l'intérieur d'un être. Ce sont eux que l'on désigne sous les noms de *forces*, *lois*, *essences*, *propriété primitive*. Ce sont les vraies causes. Ils ne sont pas un nouveau fait ajouté aux premiers ; ils en sont une portion, un extrait ; ils sont contenus en eux, ils ne sont autre chose que les faits eux-mêmes. On ne passe pas, en les découvrant, d'une donnée à une donnée différente, mais de la même à la même, du tout à la partie, du composé aux composants. — Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que la cause des faits est toujours et ne peut être qu'un fait. C'est un fait d'où l'on peut déduire la nature, les rapports et les changements des autres. Trouver des faits pareils, c'est le but de la science. Elle se tient dans la région des faits ; elle n'évoque aucun être métaphysique, elle ne songe qu'à former des groupes. Ces groupes donnés, elle les remplace par le fait générateur. Elle ex-

prime ce fait par une formule. Elle réunit les diverses formules en un groupe, elle cherche un fait supérieur qui les engendre. Elle continue de même et elle arrive enfin au fait unique, qui est la cause universelle de toute une série de faits. En l'appelant cause, on ne veut rien dire, sinon que de sa formule on peut déduire toutes les autres. Faits composés, éléments, il n'y a rien autre. Les uns sont les effets, les autres sont les causes (1).

Pouvons-nous reconnaître les causes dans une pareille analyse? Est-il vrai que la causalité, rétablie dans son véritable sens et sa vraie portée, n'exprime qu'un rapport d'identité entre une propriété primordiale, qui elle-même n'est qu'un fait, et des propriétés dérivées qui ne sont aussi que des faits, entre une donnée complexe et un point de vue abstrait de cette donnée, entre des facteurs et un produit, entre le composé et le simple, entre la loi qui est un groupe naturel et le fait concret qui est un groupe factice? Non, l'identité n'explique pas la causalité. La cause ne s'oppose pas au fait comme l'abstrait au concret; elle s'oppose au phénomène comme ce qui produit s'oppose à ce qui est produit. De la loi au fait, il y a identité, j'y consens; mais de la cause au phénomène, il y a génération. Du phénomène à la cause, on ne va pas du même au même, on va d'un objet à un objet différent. Il y a, au fond de tout cela, ou un malentendu ou un singulier abus de mots.

Oui, sans doute, en un sens, on dit quelquefois que les éléments primordiaux qui constituent le triangle ou la sphère et qui forment leur essence sont *causes* de toutes les propriétés de la sphère ou du triangle. Cela revient à dire que toutes les figures dérivent de leur définition, que cette définition posée, le reste s'ensuit nécessairement. Oui, encore, en un sens, on dira que la loi de la pesanteur est la *cause* de la chute de tel corps, ce qui revient à dire que tout corps tombe vers le centre de la terre, s'il n'est soutenu en équilibre. En un certain sens très-particulier, les définitions sont *causes* en géométrie, les lois sont *causes* dans la physique. Est-ce là pourtant la véritable signification du mot, et devons-nous en restreindre autant la portée? Souffrirons-nous qu'on dise que toute cause est de cet ordre? Quand on dit, en mathématiques, que les définitions sont *causes* des propriétés, cela signifie seulement que les propriétés en dérivent, comme les conséquences d'un principe. Mais le lien de la causalité n'est pas, à proprement parler, ce lien purement logique de principe à conséquence. Quand on dit en physique que les lois sont causes des

(1) *Etude sur la philosophie anglaise.—Philosophes français*, chapitre de *la Méthode*.

phénomènes, c'est une expression inexacte et abrégée qui signifie que chaque phénomène dépend d'un phénomène antécédent dont l'invariable liaison avec son conséquent constitue précisément une loi. Ce n'est pas la loi physique ou liaison invariable de deux phénomènes sensibles qui nous donne à l'origine l'idée de cause. Cette vertu génératrice de la causalité, nous en trouvons le premier type dans notre conscience; c'est elle qui saisit la relation, cause efficiente entre l'acte de ma volonté et la sensation de l'effort musculaire qui en résulte, ou bien encore entre telle volition ou telle pensée écartée ou éclaircie, tel désir réprimé ou triomphant. C'est ma conscience seule qui me fait comprendre la cause. Il n'y a qu'un rapport d'identité entre la définition d'une figure géométrique et ses propriétés; il n'y a qu'un rapport d'ordre invariable entre tel phénomène physique et tel autre; il y a un autre rapport que je conçois, c'est le rapport de causalité dont je ne trouve le type que dans le monde moral, dans la volonté relative qui est à l'origine de mes actes libres, dans la volonté absolue que je conçois nécessairement à l'origine du monde et de ses lois.

Telle est l'origine et tel est le sens de l'idée de cause où se trouvent comprises indispensablement la notion de pouvoir et la notion d'un rapport immédiat et direct, non de succession invariable, mais de génération entre une certaine force et un certain effet distinct de cette force. Même en me bornant au monde physique, quand je dis : *tout ce qui arrive a une cause*, j'affirme bien sans doute qu'il y a une raison à toute chose, mais j'affirme quelque chose de plus, c'est qu'il y a une dernière raison de la série, distincte de la série elle-même. J'affirme bien sans doute que tout fait a sa loi, mais j'affirme quelque chose de plus, c'est que la loi elle-même qui suscite chaque phénomène physique a son principe ailleurs que dans un rapport d'ordre invariable entre deux faits qui constituent un couple naturel, et qu'il faut remonter jusqu'à un premier terme, d'où tout procède, où tout nous ramène. La dialectique de la raison est impérieuse, il la faut suivre jusqu'au bout; elle traverse les intermédiaires et ne s'arrête qu'au Principe, à la Cause qui seule mérite ce nom.

La cause des faits, dit M. Taine, est un fait et ne peut être qu'un fait. C'est l'expérience qui le déclare. Comment le démontre-t-on? M. Taine prend son exemple dans un animal. Voici un chien, un homme, un corbeau, une carpe; il se demande quelle est son essence ou sa cause. Après avoir classé les parties et les opérations de ce corps vivant, et considéré quelque temps leurs rapports et leurs suites, il dégage un fait général, c'est-à-dire commun à toutes les parties du corps vivant, et à tous les mo-

ments de la vie : la nutrition. Il suppose que ce fait est la cause d'un groupe d'autres faits et il vérifie cette hypothèse : 1° en considérant les rapports et la nature des opérations et des organes ; 2° en passant d'une espèce à l'autre ; 3° en considérant la métamorphose d'un animal. De la nutrition on peut déduire les rapports et la nature d'un groupe de faits, les changements que subit d'espèce à espèce tout un système de faits, les changements dans un même individu. Donc la nutrition est *cause*, puisque tout un groupe de faits se déduit comme conséquence de ce fait principal. Mais cette cause elle-même se subordonne à une autre cause, le dépérissement. S'il est dans la nature de l'animal de dépérir incessamment, il faut pour subsister qu'il se répare. Une nouvelle analyse arrive donc à considérer la nutrition elle-même comme la conséquence d'un autre fait. Une dernière analyse remonte plus haut encore, jusqu'au *type* de l'animal, forme fixe et limitée. Le *type* est cause vis-à-vis de la *fonction*. Il n'est pas chose dérivée et dépendante, mais indépendante et primitive. Voilà donc la vraie cause dans cet ordre de faits. Un fait plus général d'où le reste se déduit par voie de conséquences, voilà la cause, et cette cause est un fait ; il n'y a de causes que de cette espèce, des faits dominateurs dans chaque série ; au sommet de chaque série, une formule d'où sort la multitude ordonnée des autres faits.

Sous des formes très-rigoureuses d'apparence, qu'est-ce que tout cela prouve ? qu'il existe un rapport de subordination et de dépendance entre tous les éléments des êtres, voilà tout. Mais ce rapport est-il identique à la causalité ? Oui, si vous définissez la cause, la liaison de deux faits ; mais vous n'en avez pas le droit. De ce que la fonction est liée au type, de telle sorte que le type, une fois posé, la fonction s'en déduit, s'ensuit-il que le type est la *cause* de la fonction ? *Cause finale*, à la bonne heure. C'est le mot vrai, le seul qui, ici, ait une juste application. Le type est la cause finale de la fonction, c'est-à-dire que les fonctions et l'ensemble des fonctions sont disposés de manière à entretenir la forme essentielle et distinctive de l'animal. Disposés par qui, par quelle volonté, par quel pouvoir ? Il faut toujours en venir là. — Mécaniquement ? Cela répugne à la finalité marquée par cette liaison même et cette dépendance réciproque de la fonction et du type. S'il y a finalité, il y a cause intelligente, et c'est ce que M. Taine écarte avec sollicitude du système. Ce mot lui fait horreur, comme un reste de superstition qui déshonore la science. — De ce que la nutrition est liée au dépérissement, s'ensuit-il que le dépérissement est la *cause* de la nutrition ? J'y consens, si nous parlons dans l'hypothèse des lois intentionnelles. Si une *intention* a pré-

sidé à l'organisation des choses, elle a dû, pour entretenir la vie, combattre le dépérissement par la nutrition. Mais s'il n'y a pas eu d'*intention* à l'origine, quelle nécessité y a-t-il que le dépérissement amène la nutrition? Il ne l'amène que dans le système où la vie est le but marqué d'avance. Hors de ce système, pourquoi la vie plutôt que la mort? Pourquoi partout la réparation si attentive de la vie à chaque instant menacée? C'est en vue de cette fin que la nutrition est liée au dépérissement. Mais il faut qu'il y ait une fin prévue pour qu'elle puisse être atteinte par des moyens si réguliers. Cette dépendance réciproque des éléments d'un être marque tout simplement un plan. Nous nous en doutions même avant d'avoir suivi cette démonstration laborieuse que M. Taine destinait à prouver l'absence de plan, en prouvant que la cause des faits ne peut être qu'un fait. Sa démonstration tourne contre lui; elle confirme l'idée qu'il veut renverser, cette idée que la cause des faits est en dehors des faits, en d'autres termes, l'idée des rapports ordonnés des êtres, c'est-à-dire d'un ordre et d'un ordonnateur.

Il vous plaît de définir la cause, un *fait d'où l'on puisse déduire la nature, les rapports et les changements des autres.* C'est la définition bien connue de l'essence que vous nous donnez là, sauf la différence d'un mot. L'essence est en effet la propriété fondamentale à laquelle se subordonnent toutes les propriétés d'un être. Vous ne négligez qu'une chose qui avait son prix pourtant, c'est de démontrer l'identité de l'essence et de la cause sur laquelle vous raisonnez, comme si cette identité était évidente. Au fond, cette explication des causes les détruit. Elle lie les faits aux faits, elle subordonne dans les êtres les propriétés dérivées aux propriétés primordiales, elle joint les termes de chaque série dans un système de dépendance réciproque. Elle laisse de côté la vraie question, celle du principe et de la force. Vous vous vantez de garder l'idée de cause. C'est le dernier débris que vous arrachez à cet *abîme de hasard et d'ignorance* où le positiviste aboutit, et avec ce débris ravi au gouffre, vous espérez reconstruire la métaphysique. Vain espoir! Cette idée de cause, que devient-elle entre vos mains? un fait, tout au plus une liaison de faits. Rien de tout cela n'est cause. La série des faits physiques a une cause sans doute, mais il faut chercher cette cause hors de la série. M. Taine refuse d'en sortir; c'est pour cela qu'il ne la trouve pas. Croyant saisir les causes il ne saisit que les essences. Il tourne avec une grande vigueur dans ce cercle où l'enchaîne l'empirisme. Il ne saisit que des effets auxquels il impose ce grand rôle et ce grand nom. Les causes lui échappent.

C'est donc bien inutilement que l'on espère terminer par de pa-

reilles explications le procès métaphysique pendant entre les Spiritualistes et les Positivistes. L'erreur des uns, nous dit M. Taine, est de mettre les causes hors des faits, l'erreur des autres est de les reléguer hors de la science :

« Les uns et les autres s'accordent à situer les causes hors du monde observé et ordinaire pour en faire un monde extraordinaire et à part, avec cette différence que les spiritualistes croient pouvoir connaître ce monde et que les positivistes ne le croient pas. C'est pourquoi, si l'on prouvait que l'ordre des causes se confond avec l'ordre des faits, on réfuterait à la fois les uns et les autres... On en conclurait contre les spiritualistes qu'il n'y a pas besoin d'inventer un nouveau monde pour expliquer celui-ci, que la cause des faits est dans les faits eux-mêmes, qu'il n'y a point un peuple d'êtres spirituels cachés derrière les objets et occupés à les produire, que la source des êtres est un système de lois, et que tout l'emploi de la science est de ramener l'amas des faits isolés et accidentels à quelque axiome générateur et universel. Mais en même temps on pourrait en conclure contre les positivistes que les causes ne sont point un monde mystérieux et inaccessible, qu'elles se réduisent à des lois, types ou qualités dominantes, qu'elles peuvent être observées directement et en elles-mêmes, qu'elles sont enfermées dans les objets, que pourtant on peut les en extraire, que les premières ayant la même nature que les dernières peuvent être comme les dernières dégagées par l'abstraction des faits qui les contiennent (1). »

Au fond, M. Taine ne diffère des positivistes que par un seul point, c'est qu'il supprime hardiment ce *peut-être* que les autres positivistes laissent subsister. Ils relèguent les causes hors de la science, inclinant à les nier, sans les nier absolument. M. Taine les ramène dans le monde de l'expérience, les identifie avec les faits eux-mêmes, détruit non pas seulement l'ontologie comme science positive, mais sa possibilité idéale, et ferme ainsi ce *grand vide inconnu que le Positivisme laissait imprudemment ouvert au delà de notre petit monde et où les gens à tête chauve ou à conscience triste trouvaient encore à loger leurs rêves.* M. Taine a trouvé le moyen d'être plus radical que les positivistes eux-mêmes. Sa négation est à la fois plus scientifique et plus habile. Il établit la réalité des causes, et par là il semble se rapprocher des notions connues, mais il les établit dans les faits eux-mêmes, dans la série des faits, et par là il leur ôte toute valeur métaphysique.

(1) *Les Philosophes français*, Préface de la deuxième édition.

Il veut pourtant maintenir la métaphysique. Mais comment cela est-il possible à qui ne reconnaît que des faits, à qui détruit directement les substances en les niant, indirectement les causes en les transformant?

La métaphysique nouvelle n'est pas cette prétendue science qui poursuit les causes dans les régions vides d'une fabuleuse ontologie; c'est cette analyse supérieure qui, loin de démentir les autres sciences, les complète; qui reçoit d'elles autant de définitions de types et de lois, et qui ramène ces types et ces lois à une formule universelle; qui cherche les éléments premiers, les ordonne en série, et démontre que cette suite idéale, seule possible, est la même que la suite observée, seule réelle, reproduisant ainsi par l'abstraction le monde découvert par l'expérience (1). Ces éléments premiers, on les peut connaître, puisqu'ils ne sont pas situés en dehors des faits, mais compris en eux, et dans chacun d'eux, puisque étant les plus abstraits, c'est-à-dire les plus généraux de tous, il n'y a pas de fait qui ne les contienne. « C'est pourquoi, malgré l'étroitesse de notre expérience, la métaphysique est possible, à la condition que l'on reste à une grande hauteur, que l'on ne descende point dans le détail, que l'on considère seulement les éléments les plus simples de l'être et les tendances les plus générales de la nature. Si quelqu'un recueillait les trois ou quatre grandes idées où aboutissent nos sciences, et les trois ou quatre genres d'existence qui résument notre univers; s'il comparait ces deux étranges quantités qu'on nomme la durée et l'étendue, ces principales formes ou déterminations de la quantité qu'on appelle les lois physiques, les types chimiques et les espèces vivantes, et cette merveilleuse puissance représentative qui est l'esprit, et qui, sans tomber dans la quantité, reproduit les deux autres et elle-même; s'il découvrait entre ces trois termes, la *quantité pure*, la *quantité déterminée* et la *quantité supprimée*, un ordre tel que la première appelât la seconde, et la seconde la troisième; s'il établissait ainsi que la quantité pure est le commencement nécessaire de la nature, et que la pensée est le terme extrême auquel la nature est tout entière suspendue; si ensuite, isolant les éléments de ces données, il montrait qu'ils doivent se combiner comme ils sont combinés, et non autrement; s'il prouvait enfin qu'il n'y a point d'autres éléments, et qu'il ne peut y en avoir d'autres, il aurait esquissé une métaphysique sans empiéter sur les sciences positives (2). »

(1) *Philosophes français*, Préface de la deuxième édition.

(2) *La Philosophie anglaise contemporaine*, 2e partie.

Tel est l'objet de la métaphysique idéale : recueillir les trois ou quatre idées où aboutissent les sciences, la durée et l'étendue, les lois de la matière et de la vie, la pensée; montrer qu'il n'y a point d'autres éléments et qu'*il ne peut y en avoir d'autres*, enfin qu'ils devaient se combiner comme ils sont combinés, et qu'*ils ne pouvaient se combiner autrement.* Voilà tout, en vérité! S'il n'y a de métaphysique qu'à la condition que ce programme soit réalisé, j'ai bien peur que le genre humain ne soit condamné à s'en passer longtemps. M. Taine ne demande rien moins aux métaphysiciens futurs que de démontrer que la suite des choses réelles était nécessaire, que le monde de l'expérience trouve sa raison et comme son image dans le monde de l'abstraction, qu'il ne pouvait absolument y avoir qu'un monde, celui-ci; enfin que l'ensemble des choses contingentes ne peut être conçu que comme un ensemble nécessaire. Etant posés trois termes, l'espace, la matière, la pensée, découvrir entre ces trois termes un ordre tel que le premier appelle le second et le second le troisième. Tel est le problème. Qu'il soit résolu, et la métaphysique sera bien avancée, je le crois sans peine. Mais remarquez l'ingénieux procédé pour découvrir des rapports entre des termes qui paraissent s'exclure : de la *quantité pure* à la *quantité déterminée*, il semble qu'il y ait déjà loin; mais, de ces deux quantités à la *quantité supprimée*, il y a plus loin encore. La *quantité supprimée*, le mot est bien trouvé pour désigner la pensée et la mettre ainsi en rapport avec la matière ou *quantité déterminée*, avec le temps et l'espace ou *quantité pure*. La *quantité supprimée!* le mot restera. Voilà l'idée du monde ramené à ses éléments. Il se montre au philosophe « comme une *échelle de formes* et comme une suite d'états ayant en eux-mêmes la raison de leur succession et de leur être, enfermant dans leur nature la nécessité de leur caducité et de leur limitation, composant par leur ensemble un tout indivisible, qui se suffisant à lui-même, épuisant tous les possibles et reliant toutes choses depuis le temps et l'espace jusqu'à la vie et à la pensée, ressemble par son harmonie et sa magnificence à quelque Dieu tout puissant et immortel (1). »

Le monde est une série de faits; l'homme est une série dans la série. Chaque fait analysé révèle à l'observateur la nécessité qui le lie au fait précédent et au fait suivant. *La trame de l'être est infinie et continue.* Tout est lié, chaque chose et chaque être se déduisent du tout. Ce qui est est nécessairement, et nécessairement aussi de la manière dont il est. Il y a équation parfaite entre ces trois

(1) *Etude sur Carlyle.*

termes : le possible, le réel, le nécessaire. Ce qui arrive ne pouvait pas ne pas arriver, et cela seul était possible qui arrive. En dehors du possible qui se réalise, il n'y a que des possibles abstraits, que l'on peut concevoir sans doute comme n'impliquant pas contradiction, mais qui n'en sont pas moins incompatibles avec la réalité, comme le démontrera assurément l'analyse de chaque événement, si elle est assez exacte pour démêler les causes qui l'ont amené, les conditions dans lesquelles il s'est produit. Il n'est pas un fait dont cela ne puisse être démontré, pour lequel la science ne puisse établir que seul il se trouvait en rapport avec les conditions de la réalité. Les autres possibles, par défaut d'accommodation aux circonstances rigoureusement liées qui font la série des formes de ce monde, restent à l'état de pures abstractions. Tout se réalise de ce qui se peut réaliser, et cela seul était vraiment possible qui se réalise. Ce qui revient à dire que tout ce qui arrive est nécessaire, dernière transformation de l'axiome des causes. La contingence rationnelle est une pure illusion; tout est soumis à une nécessité expérimentale dont le plus haut objet de la science est de découvrir et de reproduire les lois.

Pas de cause humaine venant interposer le jeu de sa liberté dans cette chaîne continue de faits indissolublement liés. Toutes les conceptions, toutes les émotions de l'homme sont les suites fatales d'un état d'esprit qui les emporte en s'en allant, qui, s'il revient, les amène, et qui, si nous pouvons le reproduire, nous donne par contre-coup le moyen de les reproduire à volonté. On arrive à considérer les sentiments et les pensées comme des produits naturels et nécessaires, enchaînés entre eux comme les transformations d'un animal ou d'une plante (1).

Pas de cause divine, ni dans le développement du monde ni à l'origine. La quantité pure est le commencement nécessaire de la nature; la pensée est le terme extrême auquel le travail de la nature s'achève. L'intelligence est à la fin, non au commencement des choses; elle en conçoit les éléments, elle en reconstruit l'ordre par l'abstraction; mais elle ne crée pas l'ordre et la suite réels. Cette suite des choses contient en soi la nécessité de tous les faits dans leur nature et leur succession. Mais quel est ce genre de nécessité? une *nécessité logique*, qui transforme l'un dans l'autre le composé et le simple, le fait et la loi. La force de la pesanteur est la nécessité logique qui lie la chute d'une pierre à la loi universelle de la gravitation (2). Ce qui est vrai de cette liaison parti-

(1) *Etude sur Carlyle.*
(2) *La Philosophie anglaise.* — Préface des *Philosophes français.*

culière est vrai de toutes les liaisons de faits qui constituent l'ordre de la nature.

Voilà la métaphysique enfin débarrassée des essences et des causes imaginaires. M. Taine se raille cruellement de ce Dieu des spiritualistes qui cumule tant de rôles disparates ou ridicules, tour à tour architecte, administrateur, tapissier-décorateur. Voyez naître et grandir cette idée par une sorte de progression régulière dans l'erreur : « Prenez le monde tel que le montrent les sciences; c'est un groupe régulier, ou, si vous voulez, une série qui a sa loi, rien d'autre. Comme de la loi on déduit la série, vous pouvez dire qu'elle l'engendre et considérer cette loi comme une force. Si vous avez un peu d'imagination, vous ferez de cette force un être distinct, situé hors des prises de l'expérience, spirituel, principe et substance des choses sensibles. Voilà un être métaphysique. Si vous continuez ce mouvement, qui, une fois commencé, ne se suspend que par un violent effort d'esprit, Dieu va se transformer en un principe non-seulement souverain, mais unique; l'*être philosophique* va devenir un *être mystique*. Avec un degré de plus d'imagination et d'enthousiasme, vous ajouterez que cet esprit, situé hors du temps et de l'espace, se manifeste par le temps et par l'espace, qu'il subsiste en toute chose, qu'il anime toute chose, que nous avons en lui le mouvement, l'être et la vie. Poussez jusqu'au bout dans la vision et l'extase, vous déclarerez que ce principe est seul réel, que le reste n'est qu'apparence; dès lors, vous voilà privé de tous les moyens de le définir; vous cherchez, pour arriver à lui, une voie autre que les idées claires; vous préconisez le sentiment, l'exaltation. Si vous avez le tempérament triste, vous le cherchez comme les sectaires, douloureusement, parmi les prosternements et les angoisses (1). »

Cette histoire un peu sommaire de Dieu se résume par deux mots : une loi que l'on considère comme une force, une force dont on fait un être distinct et supérieur. Mais comment peut-on comprendre que, réduits à ne connaître que des faits, nous puissions avoir l'idée d'une force, et transformer cette idée même en la notion d'être distinct et supérieur? D'où nous viennent ces notions qui nous tentent par leur séduisante clarté? D'où peuvent-elles tirer cette lumière qui nous attire et nous égare?

Dieu détruit, le problème des origines retombe dans les plus épaisses ténèbres. Les choses ont-elles commencé? Jamais, nous répondra M. Taine. La série est infinie. Historiquement, soit; mais, logiquement, où est le principe d'où se tire le monde en-

(1) *Etude sur Carlyle.*

tier comme une série de conséquences? C'est ne rien dire que de répondre que la *quantité pure est le commencement nécessaire de la nature*. Qu'est-ce que cela signifie, sinon que la durée et l'étendue sont le principe logique d'où se déduisent la matière et la vie, comme la matière et la vie sont le principe d'où se déduit la pensée? Or, qui peut comprendre qu'une quantité pure, une pure abstraction, soit la source d'où s'épanche la Réalité, d'où sort la Vie? N'y a-t-il pas mille fois plus de difficulté à comprendre cela qu'à concevoir à l'origine des choses l'Activité intelligente? Ce qui m'étonne toujours dans ces doctrines nouvelles, c'est le contraste de leurs scrupules à l'égard de la Cause et de la Pensée absolue avec les explications bizarrement inintelligibles qu'elles substituent à cette prétendue hypothèse. Y a-t-il dans toute la théologie spiritualiste quelque difficulté comparable à la difficulté de concevoir le passage d'une quantité abstraite et pure à une quantité déterminée sous les formes de la réalité physique?

Sortons de ces équivoques : il n'y a pas plusieurs solutions sur le problème des origines; il n'y en a que deux, variées à l'infini dans la forme, identiques au fond. L'intention, le libre choix placés à la naissance ou à la formation du monde dans une Cause suprême qui sait ce qu'elle fait et pourquoi elle agit, c'est la solution spiritualiste; c'est aussi cela que nient expressément les doctrines qui, de près ou de loin, se rattachent au Naturalisme. Qui dit Nature, par opposition à Dieu, exclut par là même toute idée d'un plan tracé d'avance, toute loi intentionnelle, tout choix, et n'admet que la Matière avec ses énergies latentes, d'où sortent successivement par les transformations les plus incompréhensibles la vie et la pensée. Un ordre sourd, inconscient jusqu'au jour où l'esprit humain arrive à le penser, se développant obscurément par une nécessité inhérente aux choses, par une activité nécessaire et immanente dont l'industrie est quelque chose d'inimaginable, voilà la conception fondamentale d'où tout le reste se déduit. L'harmonie qui règne dans la Nature n'est pas une intention, c'est un effet et un signe de causes entièrement mécaniques; c'est le signe que les conditions qui assurent l'existence aux choses sont remplies, c'est l'effet de cet équilibre dans lequel chaque être aspire à s'établir avec les influences du dehors. C'est le signe et l'effet de ces lois intérieures, qui développent les énergies de la matière par une suite nécessaire d'états variés, et de cet *instinct aveugle* qui sans rien préformer, finit par tout régler, sinon dans l'ordre le meilleur, du moins dans un ordre convenable, suffisant au soutien et à l'expansion de la vie, en tout cas suffisamment justifié par le caractère qu'il porte en lui, la nécessité.

Voilà, réduites à leurs termes les plus simples, les deux explications du monde : les lois intentionnelles ou les lois aveugles, l'ordre manifestant un choix ou l'ordre manifestant une nécessité, Dieu ou la Nature. Mais alors si vous ne pouvez croire qu'à un système de faits liés entre eux, qui n'est au fond que l'énergie de la matière travaillant par elle-même et substituant à l'action chimérique d'une Cause transcendante l'opération lente et continue de son *instinct aveugle*, pourquoi parler à chaque instant d'*axiome souverain*, de *formule créatrice*, qui ont le tort d'induire l'esprit en des malentendus perpétuels? Dans une lettre publique, adressée il y a quelques mois à l'un de ses critiques, M. Taine prétendait que sur cette question de Dieu, il n'était séparé de son adversaire que par l'épaisseur d'une métaphore. C'est présumer singulièrement de la faiblesse de ses adversaires, dupes d'une image et d'un mot. Non, pour eux, Dieu n'est pas une métaphore sous laquelle se cache l'activité immanente et nécessaire de la Nature. La Nature, dans le sens où vous l'interprétez, est la contradiction de Dieu. Ce n'est pas une métaphore qui vous sépare de vos critiques, c'est une contradiction.

Les vrais maîtres de M. Taine, en métaphysique, ce n'est pas M. Pierre et M. Paul, c'est Lucrèce, c'est Diderot. Mais Lucrèce n'a qu'une assurance médiocre dans son propre système; il y a dans sa colère même contre les dieux, dans ce violent cri de haine contre toutes les formes de la superstition, je ne sais quel involontaire hommage et quelle foi persistante qui le poursuit. La négation pure et simple n'aurait ni ces éloquentes colères, ni cette poétique fureur. Diderot est un enthousiaste, un inspiré; son sang brûle ses veines, son cœur bat, son cerveau s'échauffe à se rompre : son style, avec toutes les inconséquences et les mobilités de ce tempérament de nerfs et de feu, en a aussi la contagieuse ardeur. M. Taine recommence l'œuvre de Lucrèce et Diderot avec les ressources accumulées d'un grand travail personnel, d'une science très-étendue, d'une longue fréquentation de Hégel. Il y a surtout chez lui deux traits nouveaux, un excès de force et une implacable froideur.

Son style exprime à la fois la doctrine et révèle l'auteur. Il faut voir comme il poursuit la Nature au fond de ses retraites les plus obscures, et comme il s'en empare avec une froide violence. Rien ne le rebute dans l'aveugle magicienne; elle n'a pour lui ni mystères ni horreurs. Tout est divin en elle, puisque tout est nécessaire. Ses caprices et ses difformités ne lui offrent pas un attrait moindre que ses beautés les plus éclatantes. L'énorme, le gigantesque, le démesuré paraissent même avoir plus d'attraits pour lui que le

beau, que le délicat surtout. Il admire mieux la nature dans le développement immodéré de ses puissances que dans la paix divine de ses harmonies. Il a pour rendre cette exagération des forces naturelles une violence de pinceau, une fécondité d'images et de métaphores accumulées, un style porté au plus haut degré de condensation possible par je ne sais quelle tension des muscles de l'esprit. C'est de la littérature forcée. Tout sujet psychologique et moral est pour lui un groupe de phénomènes liés par une loi et comme une réduction de la nature qu'il faut saisir dans tous ses détails. Dans la Nature, rien n'étant subalterne ou médiocre, il la faut rendre et comprendre tout entière sans triage arbitraire, sans choix. Je me représente M. Taine enfermant chaque sujet et chaque question dans la trame serrée de ses déductions, comme un pêcheur qui enferme un coin de mer dans ses filets, résolu à n'en laisser échapper aucune proie. Voyez-le tirant à lui son filet plein, épuisant l'Océan de tout ce qu'il contient sur un point donné, ramassant tout ce qui erre, ou rampe, ou nage sur le fond vaseux et dans les flots. Le filet s'enfle, se gonfle démesurément, menace de rompre. Son poids l'emporte au fond, il se traîne sur le sable qu'il laboure; il résiste par sa masse et par celle qu'il entraîne à l'effort du pêcheur. Le bras obstiné brise ces résistances; tout ce butin du sable et des flots est ramené de vive force à la surface des eaux, à la lumière du jour, sur la grève, monstres inconnus, débris sans nom, vase et graviers, animaux et plantes, obscure végétation de la mer, la vie et la mort confondues dans cette prise immense. Le spectateur s'étonne de ce que peut contenir un coup de filet.

Telle est la prise violente de M. Taine sur chaque sujet. Cette poursuite acharnée du détail, cette accumulation de faits, de noms, d'idées et d'images entassés, cette concentration d'efforts et de lectures sur chaque question et sur chaque personnage, cette volonté obstinée à ne laisser rien se perdre de ce qui constitue à ses yeux le groupe naturel qu'il prétend reconstruire et recréer, où rien n'est insignifiant et médiocre, où tout dépend de tout, chaque détail étant une preuve de la thèse, chaque fait exprimant à sa manière la nécessité intérieure qui est l'essence de l'être et qui tient sous sa loi les phénomènes dont l'ensemble est l'individu, tout cela n'est que le signe, l'expression de la doctrine dans la critique; la méthode littéraire de M. Taine, c'est la méthode physiologique appliquée de vive force aux phénomènes de l'ordre intellectuel et moral. Le principe est le même; un groupe, une série, un être étant donnés, c'est la solidarité affirmée entre tous les éléments du groupe, la réciprocité nécessaire entre tous les termes de la série, la dépendance de toutes les parties de

l'être entre elles. Par quel abus et à quel prix ce grand principe d'une application si féconde dans l'étude des organismes vivants est transporté dans l'étude des êtres spirituels et libres, on ne le sait que trop. La critique littéraire fait place à cet inexorable mécanisme que M. Taine lui-même a défini *une géométrie des forces*. L'analyse du monde moral, l'étude des talents et des âmes, des doctrines et des caractères n'est plus qu'une branche de la zoologie; la psychologie rentre dans l'histoire naturelle. On nous affirme que cette théorie du groupement des phénomènes moraux autour d'un phénomène principal qui les tient sous sa dépendance est une idée de Hégel. Je n'y vois pour ma part que le Naturalisme sous sa forme moderne, le Positivisme. Le trait principal de la méthode positiviste s'y rencontre : l'âme traitée comme un ensemble de phénomènes dépendants les uns des autres par une liaison nécessaire, la substitution de l'idée de loi à l'idée de cause. Le principe et la méthode, pour être employés avec de grandes facultés de logique et de style, n'en sont pas moins un principe et une méthode parfaitement connus, le principe et la méthode des sciences physiologiques. M. Taine en a étendu l'empire dans les sciences morales; les Positivistes l'ont fait avant lui. Hégel n'a, en vérité, rien à réclamer ici que l'appareil des formules et l'autorité mystérieuse d'un grand nom dans une doctrine très-peu mystérieuse, beaucoup plus simple au fond qu'on ne le donne à entendre, souvent condamnée, toujours renaissante, et qui se relève aujourd'hui avec le prestige de jeunes talents, habiles à mettre à profit l'engouement du public pour les sciences positives, une réaction intéressée contre des doctrines longtemps triomphantes, les vagues espérances et les inquiétudes des temps nouveaux.

E. Caro.

MARCOMIR

HISTOIRE D'UN ÉTUDIANT

— Suite (1) —

XII

UNE SOIRÉE DU GRAND MONDE.

Voici quelques passages de la lettre du vieux Marcomir :

« ... Va voir le duc de Marciano. C'est un ami qui peut te servir sans qu'il lui en coûte rien, ce qui est la manière la plus agréable et la plus sûre de rendre service à son prochain. Que ta jeune fierté ne se révolte pas des services qu'il peut te rendre. Je n'attends pas de lui qu'il te fasse nommer préfet ou quelque chose de pareil, mais qu'il t'introduise dans un monde où tu dépouilleras peu à peu ta coque d'étudiant et de provincial. La province, mon cher enfant, a plusieurs belles vertus, mais elle a le vice affreux d'être sèche, dure et épineuse comme l'enveloppe des châtaignes. En un mot, elle n'est pas aimable, et, pour n'en citer qu'un exemple, ta mère, qui est la femme du monde que je respecte le plus, est âpre comme le chemin du paradis. Or, si la vertu est un pur diamant, la douceur, la tolérance, l'indulgence pour les défauts du voisin, sont des perles fines, et j'ai vu bien des gens qui aimaient mieux vivre avec un aimable coquin qu'avec Caton l'ancien ou Caton d'Utique.

« Autre chose. A ton âge, on prend aisément la rudesse pour la force et la brutalité pour la franchise. Je ne fais aucun doute qu'en arrivant à Paris tu ne sois tombé dans une société de jeunes

(1) Voir les livraisons des 15 mars et 1er avril.

républicains, et que tu n'en prennes très-promptement les idées et les manières. C'est l'usage de la plupart des étudiants, et tu ne voudras certainement pas manquer à cet usage. Sois donc républicain si tu veux, mais garde-toi, sur ta vie, de culotter des pipes, d'acheter des bérets rouges, de mettre tes mains dans tes poches et de te dandiner d'un air hautain quand tu passes devant les sergents de ville. Il n'y a pas d'occupation plus innocente, mais il n'y en a pas de plus ridicule. Quant à Louis-Philippe, traite-le si tu veux de Turc à More, et refuse-lui ton appui dans l'occasion; mais souviens-toi que jamais on n'a parlé, crié, gesticulé aussi librement et aussi impunément que sous sa tyrannie, depuis les temps de Brennus et de Vercingétorix. J'en excepte les trois ou quatre premières années de la révolution de 1789 : mais ce sont là des choses qu'on ne revoit pas tous les jours.

« Ceci n'est pas, mon cher enfant, comme tu pourrais croire, pour t'empêcher d'avoir des opinions politiques ou pour te donner les miennes; Dieu m'en garde! Mon seul désir est que tu sois heureux. Or, la première condition pour être heureux, c'est de désirer peu et de ne rien craindre. Que ce soit la règle de ta vie...

« ... Les gens que tu verras chez Marciano seront fort différents, à coup sûr, de tes camarades d'école. Ecoute-les avec respect, ce sont des savants illustres, ou des écrivains, ou des diplomates, ou de grands propriétaires, qui sont plus âgés que toi, et qui ont naturellement plus d'expérience; mais défie-toi de leurs opinions, quelles qu'elles soient. Les vieillards sont en apparence plus sages que les jeunes gens, parce qu'ils disent et font moins de sottises, mais ils sont inférieurs en réalité, parce qu'ils sont incapables de créer.

« ... Adieu, mon cher enfant, sois heureux et aime-moi comme je t'aime. Rabican (c'était le nom de mon cheval) va bien. Je le promène tous les jours de peur qu'il ne s'amollisse dans l'avoine et le repos. Ma vieille Catherine me parle de toi tous les jours, et quand, à déjeuner, je vois vide la place où je voyais, il y a six semaines, tes naissantes moustaches, j'ai besoin de toute ma philosophie pour m'accoutumer à l'idée que je ne te reverrai pas avant le mois d'août. Adieu, mon cher ami, je t'embrasse et je te bénis.

« Marcomir.

« J'espère que tu vas tous les jours à l'amphithéâtre, et que tu apprends à disséquer comme il faut. »

Je suivis dès le soir même le conseil de mon grand-père, et j'allai voir le duc de Marciano. Justement, c'était jour de réception,

et je fus reçu par le duc avec beaucoup d'amitié. La belle Herminie ne fut pas moins aimable, et j'étais déjà fort content de ma soirée, lorsqu'on annonça le prince Emilio Porsenna.

L'Italien entra de l'air le plus aisé et le plus gracieux. Il salua tout le monde avec une politesse exquise, sut dire quelque chose d'aimable à chacun des assistants, et emporta tous les suffrages, excepté le mien, dont sans doute il ne se souciait guère. Cependant il me fit la meilleure mine du monde et me demanda des nouvelles de mon grand-père, dont il fit un pompeux éloge. C'était, à l'entendre, le plus sage vieillard, l'homme le plus distingué, le plus rare génie qu'on pût voir sur toute la surface de la terre. Il ne m'épargna pas non plus les compliments, et il ne tint qu'à moi de croire que j'étais un héros et que j'avais tué un sanglier plus terrible que le sanglier de Calydon.

Tout en parlant, il avait les yeux tournés vers la belle Herminie, qui ne regardait que lui. Pendant qu'enveloppé de ses compliments énormes, je cherchais à me dégager, il fit lui-même volte-face, et, par une manœuvre habile, alla se placer à côté de la jeune duchesse, où, quelques instants après, le duc vint le chercher pour lui présenter trois Anglais (un amiral, un commodore, un marchand de jambons) et un Américain, épicier à New-York, qui désiraient ardemment connaître le futur libérateur de l'Italie. La conversation fut assez courte entre ces personnages et Porsenna. En voici à peu près le texte. Après que les noms eurent été déclinés et la présentation faite :

— Milord, dit Emilio à l'amiral, avez-vous navigué dans le Grand Océan?

L'Anglais se redressa, plus roide que le mât de son vaisseau.

— J'ai navigué, dit-il, sur toutes les mers où flotte le pavillon britannique!

— Bien! Oh! très-bien! répondit Emilio d'un air d'admiration. Et avez-vous jamais vu, milord, des femmes plus belles, plus modestes, plus gracieuses, plus aimables, plus aimées et plus dignes de l'être que les femmes de votre heureux pays?

— Oh! *very well!* dit l'amiral. Vous avez très-bien parlé, monsieur le prince.

En même temps, il fit signe de s'approcher à une grande demoiselle, longue, sèche, jaune, altière, et dont les dents supérieures, semblables à des défenses, sortaient de la bouche. C'était sa fille. Emilio vit le geste, comprit le danger, et, se tournant sans affectation vers le commodore :

— Que vous êtes heureux, messieurs les Anglais! dit-il avec un soupir.

— Oh! très-heureux! dit le commodore; mais je m'ennuie beaucoup.

— Vous vous ennuyez! reprit Emilio en levant les yeux vers le ciel, et vous êtes libres sous la voûte du ciel! et vous avez une patrie glorieuse! et le peuple anglais est le premier peuple de la terre!

— Il est vrai, dit le marchand de jambons en s'approchant et voulant placer son mot dans la conversation, que l'Angleterre est le plus illustre pays du monde, et que la cité de Londres...

Par malheur, l'amiral, qui était membre de la chambre des lords, et le commodore, qui était baronnet et député des communes, s'aperçurent qu'ils avaient affaire à un simple marchand de jambons. Avec une promptitude et un ensemble merveilleux, ils tournèrent le dos au malheureux jambonnier, et l'amiral, prenant le bras du commodore, l'amena dans un coin du salon. Emilio, qui n'avait rien perdu de ce manége, n'en fit pas moins bonne mine au pauvre diable et tâcha de lui faire oublier sa disgrâce. Mais l'Anglais, suffoquant et bleuissant de rage, ne trouva plus rien à dire. Porsenna, voyant sa consternation, fit face au citoyen de New-York, qui s'approchait.

Celui-ci était d'un tout autre style. Aussi roide que l'Anglais, mais bien plus anguleux, il n'était pas homme à se laisser démonter par l'impertinence d'un lord ou d'un baronnet. Il considérait la république des Etats-Unis comme la plus sage, la plus noble, la plus belle et la plus riche du monde entier, et il méprisait profondément quiconque n'avait pas, comme lui, l'honneur d'en être citoyen.

— Vous êtes Italien, monsieur? dit-il brusquement à Emilio.

— Je suis citoyen du monde, répliqua Porsenna, mais je suis né en Italie.

— Bien, monsieur, continua l'Américain. Quel est le prix des oranges dans votre pays?

— Cinq centimes la pièce, dit Emilio, qui ne parut pas étonné de la question.

— Bon! Et mes coquins de correspondants me les faisaient payer deux fois plus cher.

— Et vous, monsieur, à quel prix les vendez-vous à New-York?

— Cinquante centimes.

— C'est-à-dire cinq fois plus cher que vos correspondants?

— Monsieur, dit le Yankee, c'est la règle de mon commerce. A propos, dit-il après réflexion, voulez-vous être mon correspondant, et m'envoyer les oranges au prix de Naples?

— Je le voudrais de grand cœur, répliqua l'Italien, mais je suis prince, et dans mon pays...

— Oui, dit le Yankee avec sa politesse ordinaire, on aime mieux se reposer ou mendier. O Babylone, ô prostituée des sept collines, repaire des papes et des papistes, de l'Antechrist et du dragon, antre d'iniquité !

— Vous n'avez besoin d'aucun autre renseignement? demanda Emilio sans s'émouvoir.

— D'aucun, dit le Yankee.

Emilio alla rejoindre la duchesse de Marciano, et le Yankee se fit donner du punch. Le reste de la soirée n'eut rien de remarquable. J'entendis parler deux ou trois diplomates ou conseillers d'Etat, et je ne fus pas émerveillé de la profondeur d'esprit de ces gens qui réglaient la destinée des peuples. En revanche, j'avais une véritable admiration pour leur pose, leur sang-froid, leurs manières polies, leurs gestes rares et contenus.

Je sortis de l'hôtel du duc de Marciano en même temps que le prince Porsenna. Je sentais pour ce brillant étranger une antipathie dont je ne pouvais deviner la cause, car sa politesse avait été extrême envers moi et presque affectueuse. Il s'arrêta sous le vestibule pour prendre son paletot que lui tendait un laquais galonné.

— Où demeurez-vous, monsieur? me demanda-t-il d'un ton obligeant. Je pourrais vous prendre dans ma voiture et vous déposer à votre porte.

Je le remerciai. Il allait dans la Chaussée-d'Antin, et moi dans la rue des Mathurins-Saint-Jacques.

Comme il allait monter en voiture, je l'arrêtai par le bras, et je lui fis avec les doigts un signe maçonnique que Boleslas m'avait enseigné la veille. Il parut très-surpris.

— Ah! ah! dit-il, vous êtes donc des nôtres? Et qui vous a introduit?

Je nommai le Polonais.

— Toujours étourdi, ce Boleslas! reprit Emilio.

Et comme je paraissais blessé de sa défiance :

— Mon Dieu, je ne me défie pas de vous, dit-il, je sais que vous êtes un intrépide jeune homme et une précieuse recrue pour l'armée de la révolution. Mais Boleslas se hâte trop...

— Et vous, pas assez peut-être, dis-je d'un ton assez rude.

L'Italien leva les yeux vers le ciel.

— Enfant! enfant! s'écria-t-il avec un air de martyr, avez-vous souffert et combattu comme moi, vous qui parlez et qui me soupçonnez? Avez-vous perdu les trois quarts de votre fortune? avez-vous passé dix-huit mois en Sibérie? avez-vous poignardé trois sbires? avez-vous été condamné à mort par un conseil de guerre? avez-vous échappé par miracle à la potence et aux coups de fu-

sil? Et si vous n'avez rien fait, rien souffert, de quel droit osez-vous soupçonner celui qui a vingt fois offert sa vie pour sa cause?

Cette tirade fit sur moi le plus prodigieux effet. J'avouai que j'avais eu tort, et je le priai de m'excuser.

— Vous excuser! dit-il, mon cher ami. Vos doutes sont naturels, vos défiances sont légitimes. La défiance est l'arme de la démocratie. C'est par elle qu'on se tient en garde contre les tyrans et les traîtres. Vous excuser! Embrassez-moi, mon cher ami, c'est la seule excuse que je veuille de vous. Venez chez moi quand vous voudrez, je vous initierai à tous nos secrets.

Là-dessus, son valet de pied ouvrit la portière. Emilio monta dans le coupé, me fit de la main un signe amical, et le coupé partit au grand trot.

Pour moi, je repris à pied le chemin de la rue des Mathurins-Saint-Jacques, charmé de l'espérance de conspirer et de devenir un personnage considérable dans l'Etat, — et plus charmé peut-être encore de donner la main à un homme qui, de l'aveu de tous, était la plus forte tête de l'Europe.

J'avais vingt ans.

XIII

TERRIBLE HISTOIRE DU GRAND BOLESLAS. SONGES, PRESSENTIMENTS.
LES POLONAIS DE LA BRAVE POLOGNE, CE SONT BIEN TOUS DE BRAVES POLONAIS.

Je ne tardai guère à m'endormir, et pendant mon sommeil, fort paisible du reste, je vis passer sous mes yeux toutes sortes d'images étranges. Clou, Tullia, le prince Porsenna étaient les principales. Je ne sais comment ni contre qui nous avions conspiré, ni pour quelle raison, mais enfin nous avions proclamé la république quelque part, et je voyais les farandoles sur la place publique, j'entendais les cris du peuple délivré; et moi-même debout sur un char de triomphe, ayant à mes côtés Tullia et mon ami Clou, je saluais les citoyens avec bienveillance. Boleslas, tenant en main les rênes de huit chevaux plus blancs que la neige, conduisait le char. Tout à coup, je voyais s'avancer dans la foule un traître suivi d'une troupe nombreuse de soldats. Ce traître avait la figure de Porsenna. A sa vue tout le peuple s'enfuyait. Il faisait saisir et enchaîner Boleslas, Clou, Tullia et moi, et nous faisait conduire au supplice. Nous résistions vaillamment, quoique sans armes. Garrottés, les habits déchirés, le cou nu, nous marchions vers l'échafaud. Je le vois encore; c'était sur la place de la Con-

corde. On avait coupé la tête à l'obélisque; triste présage. Je ne sais comment la jeune duchesse de Marciano se trouvait avec nous.

— Saisissez ce brigand et coupez-lui la tête, criait Emilio d'une voix formidable, en me désignant du doigt.

O prodige! le bruit de cette voix éveillait mon grand-père. Le vieux Marcomir était couché dans son lit. Sur sa table était le *Phédon*, un volume que je connaissais si bien. Le livre était encore ouvert, et la bougie à demi consumée. A droite du lit était son fusil de chasse, un vieux fusil à pierre, de Saint-Etienne, qui avait été dans son temps une merveille de l'art. En face, et un peu à droite, entre le lit et la porte, se trouvait la bibliothèque. Mon grand-père, éveillé par la voix d'Emilio, se dressait sur son séant. Je le voyais : je le vois encore. Sa figure était celle d'un homme qui écoute. Je voulais crier et l'appeler à mon secours. La voix s'arrêtait dans mon gosier.

Tout à coup, je ne sais comment, une voix ou une intelligence divine se faisait entendre à lui. Je le voyais à l'éclair de ses yeux. Il sautait à bas de son lit, il saisissait son fusil. Il se taisait, mais son silence eût fait trembler les plus intrépides. Dans ses yeux je lisais ces mots :

— Eh! c'est mon enfant qu'on égorge! Arrête, Porsenna, ou je te tue!

Autre prodige. En un clin d'œil, je le voyais transporté sur la place de la Concorde. Les rangs s'ouvraient devant lui. Les soldats présentaient les armes. Et lui, nu-tête, les cheveux blancs rejetés en arrière, il montait les marches de l'échafaud. Je me retournai, et je poussai un grand cri. Mes mains étaient déliées; j'étais libre, mais Porsenna, se voyant perdu, avait coupé la tête à Tullia. Je voyais cette tête charmante rouler dans l'horrible panier. A son tour, le bourreau saisissait Porsenna et lui coupait le cou. Qui l'avait condamné? Dieu seul apparemment.

Cette vision, qui dura jusqu'au matin, ne laissait pas de me causer d'horribles inquiétudes. Je me disais, comme il arrive souvent dans les rêves : c'est un songe, et cependant je ne pouvais m'empêcher d'y croire. Enfin le jour vint, je m'éveillai, et avec le réveil je repris mon bon sens et la pleine possession de moi-même. Le soir, j'allai rendre visite à Clou, dont l'état pouvait s'être aggravé depuis la veille.

Il était au lit et très-pâle, ayant perdu beaucoup de sang. Cependant la blessure n'était pas dangereuse. Dès qu'il m'aperçut :

— Faux et traître ami, dit-il, double Marcomir, qu'as-tu donc fait hier au soir? Est-ce ainsi que tu abandonnes tes amis dans le malheur? Boleslas bâillait comme une huître, Tullia comme une

jeune carpe de deux ans, et moi, je grinçais des dents comme un castor enrhumé du cerveau.

— J'ai vu le duc de Marciano, répondis-je en donnant la main à Clou.

— Ah! fort bien; et la petite duchesse aussi, je pense? Monsieur est galant, monsieur est grand seigneur, monsieur va voir les ducs et les duchesses. Allons, assieds-toi là, ventre de biche, et dis-moi quelque bonne histoire; car je suis, sur mon âme, aussi gai que trois volumes de philosophie allemande. Qu'as-tu vu chez Marciano?

— J'ai vu le prince, dis-je d'un air mystérieux.

— Ah! ah! tu as vu le prince? Et lequel? Je connais des tas de princes; dans quel tas as-tu pris celui-ci? Est-ce un prince de fraîche date, ou un vrai gentilhomme dont le bisaïeul a donné à boire à plusieurs Capétiens? J'ai connu une demi-douzaine de princes dont je n'aurais pas voulu pour cirer mes bottes, et pourtant ils se disaient fils des plus nobles races d'Allemagne et de Hongrie.

— Mon prince, c'est le tien, c'est celui de Boleslas. C'est le prince Emilio Porsenna.

— Emilio! s'écria Tullia qui entrait, portant une tisane, encore cet Emilio! Vous me poursuivez avec ce nom-là... Bonjour, Marcomir, vous êtes un brave.

Elle me tendit une main que je gardai dans la mienne un peu plus longtemps peut-être qu'il ne convenait à une stricte amitié. Elle la retira doucement, mais sans affectation, et s'assit au pied du lit de Clou, et sur le lit même.

— Voilà le baume de Fier-à-bras, dit Clou en avalant la tisane, et voilà la princesse qui vient panser les plaies du navré chevalier. Tu es bien heureux, toi. Tu tombes sur un maladroit qui déchire ta chemise. A vous deux, en cinq minutes, vous n'avez pas eu l'esprit de vous toucher. Il a fallu qu'un heureux hasard mît la pointe de ton fleuret dans le bras de cet intrépide aligneur de rimes... A propos, l'as-tu vu ce matin?

— Ma foi non, répondis-je. J'ai pensé à toi d'abord.

— Très-bien. Fort bien. Correctement exprimé. Tu as pensé à moi, homme soigneux, et tu es allé hier au soir avaler, en mon honneur, des tasses de thé et des verres de punch?

Comme j'ouvrais la bouche pour me justifier :

— Allons, je connais ton excuse. Ne va pas plus loin. Tu t'embourberais. Quand on a fait une sottise, le mieux est de n'y plus penser et de n'en parler jamais.

— Il est un peu aigri ce matin, me dit Tullia. La nuit n'a pas été bonne. Il faut être indulgent pour ce pauvre blessé, Marcomir.

— Bon! je suis aigri! s'écria Clou en fureur. Autre manière de me calmer les nerfs. Avant peu, Tullia dira que j'ai des vapeurs. Sortez d'ici tous deux et allez au diable! je veux dormir.

Je ne me fis pas prier, et Tullia ne tarda guère à me rejoindre dans le salon. Elle s'assit au coin du feu, sur le divan, et je m'assis sur un fauteuil, près d'elle.

— Il est assoupi, dit-elle après un instant de silence. Ce sommeil lui fera du bien.

Je ne répondis rien et je me mis à regarder la flamme qui s'élevait au-dessus des tisons. Mon bonheur était complet. Je l'aimais, et je vivais près d'elle. Elle avait les deux mains jointes à l'extrémité du genou droit un peu soulevé, et regardait tantôt le feu, tantôt le tapis. Je ne sais à quoi elle pensait, mais j'étais violemment ému. Il faut avouer que mon ami Clou et sa blessure occupaient en ce moment bien peu de place dans mes pensées.

— Il est bien heureux, dis-je enfin, d'avoir versé son sang pour vous!

Ce début, qui répondait sans doute à sa pensée secrète, la fit sourire.

— Eh bien, dit-elle, n'avez-vous pas eu le même bonheur, et même un bonheur beaucoup plus grand, puisque vous avez versé le sang d'autrui au lieu de verser le vôtre?

— Oui, mais il est blessé, lui; il est pâle, il est sur son lit, et vous le consolez, et vous lui dites de douces paroles, et vous lui faites des tisanes...

— Et même des cataplasmes, interrompit-elle en riant. Faites-vous donner un bon coup de sabre, et je vous en promets tout autant.

— Tullia, lui dis-je en prenant sa main qu'elle m'abandonna sans résistance, je vous aime, et je voudrais vous donner ma vie.

— Oui, pendant un mois, dit-elle avec un sourire mélancolique, et après ce mois écoulé vous diriez : Voilà la maîtresse de Clou, de l'Hercule de Pise et d'Emilio Spartivento, et vous rougiriez de moi, et vous chercheriez d'autres femmes et d'autres amours, car vous êtes jeune, et vous aimerez souvent avant que la vie s'éteigne en vous, et, avec la vie, la puissance d'aimer.

— Tullia, je vous jure de vous aimer toujours et de n'aimer que vous!

Elle secoua doucement la tête.

— *Toujours!* reprit-elle, un bien bel adverbe, en vérité! *Eternellement* est plus beau encore, et j'y croirais volontiers, si...

— Si?... demandai-je d'un air suppliant.

— Si vous saviez ce que cela signifie, répondit-elle... Un amour

éternel ! Eh ! mon Dieu, nous ne voyons que cela dans les romans. Mais dans la vie, combien ont duré plus d'une année? Eternel était l'amour d'Emilio, et il a duré six mois. Eternel est celui de votre ami Clou, et il m'aime déjà si peu qu'il me laisse, sans la moindre inquiétude, seule avec vous. Oh ! les éternités d'un jour, je les connais !

En parlant ainsi, elle se détourna vers le feu et parut prête à pleurer. Je me laissai glisser sur mes genoux, et je baisai sa main avec une ferveur pieuse. Un amour immense, mêlé de pitié, me remplissait le cœur. Toutes ses fautes passées avaient disparu. Sa vie était comme un ciel sans nuages. Je sentais seulement qu'un destin implacable s'appesantissait sur elle et sur moi, qu'une montagne énorme pesait sur nous. Je ne désespérais plus d'être aimé, mais je commençais presque à redouter de l'être.

Elle laissa sa main dans les miennes, le visage obstinément tourné vers le feu. Ce silence m'inquiétait.

— Aimez-moi, Tullia, lui dis-je ; moi, je vous aimerai tant !

Elle tourna sur moi ses yeux bleus, les plus beaux qu'ait vus le soleil, et me regardant avec une tendresse infinie :

— Non, dit-elle, c'est impossible. Entre nous je verrais toujours l'ombre du passé.

— Que puis-je faire pour vous convaincre? demandai-je d'un ton passionné.

— Rien. Taisez-vous, si vous m'aimez.

— Mais...

— Taisez-vous! dit-elle avec douceur, et laissez-moi à mon malheureux destin. Je ne peux pas, je ne veux pas vous aimer. Relevez-vous ! Rasseyez-vous, et causons gaiement si nous pouvons.

Je me rassis dans mon fauteuil et je cherchai des idées ou, à défaut d'idées, des paroles. Je ne trouvai rien. Elle demeura comme moi immobile et silencieuse, le menton appuyé sur sa main. Rien n'était plus beau, plus doux et plus mélancolique que ce visage charmant pour qui la nature avait tant fait, et où le malheur commençait à marquer sa trace. Après quelques instants de contemplation muette, je m'en allai sans rien dire pour réfléchir chez moi plus à l'aise.

Là, je fis serment de ne plus jamais la revoir et de ne plus l'aimer jamais. Ce serment me conduisit le soir chez mon ami Clou. Mais n'était-ce pas une cruauté d'abandonner un ami blessé?

Au reste, la compagnie était nombreuse. Rochetaillade était venu avec ses deux amis, Jean Prunier, le poëte, et Ludovic Chenet, le pythagoricien. Après quelques excuses, que Tullia reçut de la meilleure grâce du monde, la conversation s'échauffa peu à peu, et

l'on se mit à parler poésie. Naturellement, Jean Prunier demanda la parole, et, quoiqu'il l'eût gardée depuis trois quarts d'heure sans interruption, il ne paraissait pas près de la quitter, quand mon arrivée fit une heureuse diversion.

— Messieurs, dit Clou, voici Marcomir qui va trancher la difficulté. De quel avis es-tu?

— De l'avis de Tullia, répondis-je sans hésiter.

— Bravo! très-bien! dit le chœur des assistants.

— Il a la langue bien pendue, dit Rochetaillade.

— C'est moi qui l'ai formé, répliqua Clou.

— Il faut en faire un avocat, continua le pythagoricien Ludovic.

— C'est trop peu d'un avocat, dit Rochetaillade. Il faut en faire deux avocats. Il y a de l'étoffe.

— Il est, — dit Jean Prunier jaloux de mon succès, — il est de l'avis de Tullia, mais quel est l'avis de Tullia?

— Que vous avez assez parlé, répondit-elle sans hésiter.

Cette réponse coupa la parole au malheureux poëte. En vain voulut-il se relever et reprendre son discours interrompu; Rochetaillade et Ludovic lui mirent la main sur la bouche et le réduisirent au silence.

— Or çà, dit Rochetaillade, où donc est le seigneur Boleslas, surnommé la Mort-au-Kirsch?

— Ici, monsieur! répondit le Polonais qui entrait au même instant.

Son entrée produisit un certain dérangement dont je profitai pour changer de place et m'asseoir près de Tullia. Elle me tendit la main et me regarda avec des yeux pleins de tendresse, mais elle ne me dit rien.

— Boleslas au nez écarlate, dit Clou, le kirsch est à ta gauche, sur l'étagère. Ma coupe ciselée est à droite. Ta plus belle pipe, Erebus, est au milieu. Bois, fume et parle. Ton aspect est celui d'un héros, et ton visage couvert de pourpre, ainsi qu'un empereur romain, semble annoncer de bonnes nouvelles.

— Je viens de jouer aux dominos, dit le Slave, et l'Europe est tranquille.

— Eh bien, dis-nous quelque histoire de ton pays, qui nous fasse frémir et trembler.

— Ou plutôt, interrompit Jean Prunier, dites-moi qui vous a enseigné à vous servir si bien d'un fleuret. Hier, je n'y voyais que du feu. En une minute, j'ai vu mon fleuret fuir de ma main comme un écu fuit de la poche d'un pauvre diable.

— C'est une longue histoire, dit Boleslas en soupirant.

— Tant mieux! dit Clou, car j'ai peine à dormir. Va, parle, mon bon Boleslas. Ta voix résonne plus doucement à mon oreille

que la cloche du souper à l'oreille d'un capucin. Est-ce aux Indes, est-ce en Ethiopie que tu vas nous mener?

— Non, répondit le Slave, c'est en Pologne.

— Allons! tant mieux! interrompit Clou. Tiens, je vois d'ici ton histoire. Au lever du rideau, l'on aperçoit une sombre forêt de pins, dans cette forêt un chemin, dans ce chemin deux cavaliers enveloppés de manteaux sombres comme la nuit. Comme l'un des deux est plus jeune que l'autre, l'autre est naturellement plus âgé que l'un. La moustache du premier grandit; celle du second grisonne. Le premier est un héros, le second est un traître, ou peut-être un père noble, ou peut-être un serviteur de bonne maison, un Caleb de Lithuanie. Ils causent de la pluie et du beau temps, quand tout à coup le plus âgé s'écrie :

— C'est un sombre récit que vous me demandez là, prince Albert Lubormisky. Quand votre mère fut poignardée par le palatin de Posnanie, vous étiez bien jeune encore...

— Auras-tu bientôt fini d'improviser, bavard impitoyable? dit Jean Prunier.

— Bon! ce poëte croit que je vais lui faire concurrence, dit Clou.

— Par saint Chrysostome, s'écria Prunier exaspéré, tais-toi!

— Par saint Basile et saint Grégoire de Nazianze!... répliqua Clou furieux.

Heureusement Tullia le força de rester en repos, et l'impassible Boleslas commença son histoire.

— Vous saurez, messieurs, dit-il en avalant une gorgée de kirsch, que mon père était prince en Pologne. Il possédait un district grand comme la Corse, et, dans ce district, quarante mille paysans, vingt ou vingt-cinq mille chevaux, et des bœufs, des vaches, des moutons et des cochons à proportion. De plus, il était marié. Je suis le cinquième de ses fils, et, quoique mon père fût l'un des plus riches seigneurs de Pologne, ma part de la succession paternelle ne promettait pas d'être considérable. Hélas! il est bien dur d'être cadet.

— Au nom du ciel, interrompit Clou, ne fais pas de réflexions sur le droit d'aînesse. La vie est trop courte pour qu'on l'emploie à dire des bêtises.

— Un matin, continua Boleslas, le grand Napoléon vint à passer à Varsovie. C'était après Iéna. Toute la noblesse polonaise était accourue pour le voir, et mon père comme les autres. Vous pouvez juger si je fus prompt à monter à cheval et à caracoler derrière le cortége impérial. J'avais alors seize ans, et l'uniforme des cavaliers de la garde impériale me séduisit tellement, que je demandai le soir même à ma mère de m'enrôler dans les lanciers

polonais qu'on formait alors par ordre de Napoléon. Tout le monde y consentit volontiers; mon père pour faire sa cour à l'empereur, mes frères pour se débarrasser de moi, et ma mère parce qu'elle était fort persuadée que je reviendrais en Pologne, comme Sobiesky, chassant devant moi les Turcs, les Russes, les Autrichiens et les Prussiens; après quoi le trône des Jagellons étant vacant, j'irais m'y asseoir.

On acheta sur le grand-livre de France quinze mille livres de rente; on me mit à la main un beau sabre damasquiné, que mon bisaïeul avait pris à Vienne dans la tente de Kara-Mustapha; entre les jambes, un beau cheval noir, plus vite que le vent; dans la poche, un brevet de sous-lieutenant, et mon père me souhaita bon voyage. J'étais confié à la garde d'un vieux maréchal des logis instructeur qu'on appelait Michaud.

Ma mère, un peu moins stoïque que mon père, malgré ses rêves de gloire, me suivit jusqu'au bout de l'avenue et me recommanda mille fois au maréchal des logis.

— C'est bon, madame, dit Michaud, on sait ce que c'est que les enfants au régiment, et je vous promets de prendre soin de ce jeune cadet.

Elle voulut lui glisser dans la main une bourse qui contenait cent napoléons; mais lui, se redressant :

— Madame, je vous remercie, dit-il. Je veux être son ami, mais non pas son domestique.

Et comme elle s'excusait et le priait d'accepter quelque gage d'amitié.

— Ne vous excusez pas, madame, dit-il, vous n'êtes pas fautive. Vous ne connaissez pas le troupier français, voilà tout. Si les dames, en Pologne, connaissaient le troupier français, elles ne seraient plus jamais fautives.

Cependant, il voulut bien accepter une bague de peu de prix et baisa la main de ma mère.

—Maintenant, mon cadet, dit-il quand nous fûmes éloignés du château, il ne s'agit plus de dire : papa, maman, ma bonne, il faut apprendre le métier, panser ton cheval, faire le coup de sabre et ne pas craindre les rhumatismes. Voyons, sais-tu faire le moulinet?... Pas comme cela, malheureux, tu vas couper les oreilles à ton cheval, et ce serait dommage, car c'est un fier animal, et plus intelligent que beaucoup de chrétiens. Tiens, voici comme il faut s'y prendre.

Là-dessus, tout en trottant et sans désemparer, il me donna une leçon. Trois jours après, nous arrivâmes au régiment et nous devînmes inséparables. En deux ans, il m'apprit tout ce qu'il savait, c'est-à-dire l'escrime sous toutes ses formes, la pointe, la

contre-pointe, le bâton. Ce cadet-là, disait-il souvent, ira plus loin que moi : il a le poignet solide et leste; s'il avait du sang-froid, il serait parfait; mais le sang-froid ne vient qu'avec les années.

Voilà quel fut mon maître d'armes. Depuis ce temps j'ai pratiqué à Somo-Sierra, à Borodino, à Leipzig, et j'ose dire que j'ai fait honneur à Michaud.

— Est-ce qu'il vit encore? demandai-je à Boleslas.

— Il est mort à Leipzig avec cent mille autres, amis ou ennemis. La veille de la bataille, il était assis au bivouac, près de moi, et gardait le silence. — Qu'as-tu? lui dis-je, vieux Michaud, tu es triste. Il secoua la tête. — Il y aura des prunes pour moi demain, dit-il. Je voulus le rassurer. — Il y en aura pour tout le monde, repris-je. — Oui, mais ce sera la prune essentielle, salutaire et définitive. — Est-ce que tu as peur? Prends ma gourde et bois un coup d'eau-de-vie. Le souper était maigre, ce soir. — Peur! répondit-il en souriant amèrement, est-ce qu'un ancien soldat de la République française, une et indivisible, a peur? Je sens que je suis fini : voilà tout. J'ai trente-sept balles, coups de sabre ou de baïonnette dans le corps. Le trente-huitième signera ma feuille de route. Et, tiens, s'il faut tout dire, je n'en suis pas fâché, j'ai assez couru le monde; j'ai vu le Caire, Suez, Moscou, Madrid; j'ai vu Sarragosse, où les femmes et les enfants nous jetaient leurs maisons sur la tête, où les dominicains nous ajustaient comme des lièvres au gîte; j'ai vu Austerlitz, j'ai vu Marengo. Il n'y a plus rien à faire ici-bas. Mes bras sont fatigués comme ceux du batteur en grange quand il a fini sa journée. Adieu, petit, je vais dormir. En même temps, il se roula dans son manteau et s'endormit.

Ses pressentiments ne le trompaient pas. Le lendemain, dans une charge que nous fîmes ensemble, au galop, sur une batterie russe, il reçut une volée de mitraille et tomba mourant. Les artilleurs sabrés, je revins sur mes pas pour relever Michaud. — Trente-huit! dit-il en me voyant approcher. Cette fois, les gredins ne m'ont pas manqué. Prends la bague de ta mère. Adieu. Je n'ai plus que quelques minutes à vivre et les Russes vont revenir. Je l'embrassai, les larmes aux yeux, et je l'emportai moi-même à l'ambulance. Arrivé là, il expira. Deux ans plus tard, Napoléon partit pour Sainte-Hélène, et je retournai en Pologne. Mon père venait de mourir. Mon frère aîné, qui craignait la police russe, feignit de ne pas me reconnaître; ma mère seule me reçut dans ses bras. — Tu ne reverras plus, dit-elle, celui qui fut le seul espoir de la pauvre Pologne; mais jure-moi de donner ton sang pour la patrie, dès qu'il y aura des Russes, des Autrichiens ou des Prussiens à égorger quelque part. Je fis de grand cœur ce serment,

et je l'ai tenu de mon mieux. J'ai sabré les Russes, en 1831, avec une fureur qui vous ferait rire, vous autres jeunes gens si aimables, si polis et si bien élevés à rire de tout. J'ai vécu depuis vingt-cinq ans exilé partout, hormis à Paris, qui est la patrie de tous ceux qui n'en ont pas; je conspire matin et soir, et je conspirerai jusqu'à ce que la fièvre, ou, si Dieu m'exauce, un boulet russe me conduise dans l'autre monde.

Quand Boleslas eut fini de parler, nous regardâmes tous avec respect ce débris de tant de guerres et de révolutions. Clou, qui s'était assoupi légèrement pendant ce récit, rompit tout à coup le silence en chantant à tue-tête le refrain si connu :

Les Polonais de la brave Pologne
Ce sont bien tous de braves Polonais.
S'ils n'étaient pas de la brave Pologne,
Ce ne seraient pas de braves Polonais.
Mais comme ils sont de la brave Pologne,
Ce sont bien tous de braves Polonais;
Oui, comme ils sont de la brave Pologne,
Ce sont bien tous de braves Polonais,
De braves, de braves Polonais.

Allons, Boleslas, tu dois avoir le gosier sec, débouche-nous ces bouteilles de bière. Il n'est rien qui altère plus que de raconter des histoires attendrissantes, si ce n'est de les écouter. Et toi, dit-il à Tullia, donne-nous des verres, idole de mon âme. Et toi, Rochetaillade, qui parais un bon vivant, dis-nous ton opinion sur l'origine des choses, et toi, Marcomir, qui n'es encore qu'un blanc-bec, écoute et profite des leçons de ce philosophe. Et toi, poëte, scande tes rimes en toi-même sans rien dire, et, si tu es bien sage, nous te permettrons de réciter une ode de ta façon. Et toi, pythagoricien, qui rêves sans savoir pourquoi et qui bayes aux corneilles, tu nous diras où était l'âme de Rochetaillade avant qu'elle vînt habiter ce corps qui ressemble à une paire de ciseaux, tant la nature a oublié d'y mettre de la chair sous la peau. Allons, vite à l'œuvre, canaille et populace!

Ce petit discours nous ayant mis en gaieté, chacun se hâta d'obéir.

Quand Boleslas eut fait, suivant la belle expression du poëte Jean Prunier, « ruisseler dans les coupes d'or la bière aux flots mousseux, » Rochetaillade appuya sa jambe droite sur son genou gauche, son coude droit sur la jambe droite, sa tête sur sa main, regarda le ciel et dit :

— L'œuf est-il né de la poule, ou la poule est-elle née de l'œuf?

Question étrange! Problème insondable! (Boleslas, j'ai soif.) La matière est-elle antérieure à Dieu, ou postérieure à Dieu, ou contemporaine de Dieu? Dieu existe-t-il? La matière existe-t-elle? Question plus étrange! Problèmes plus insondables! Le temps est-il l'étoffe dont on a fait l'éternité, ou l'éternité est-elle un tonneau sans fond dans lequel Dieu versera le temps et qui ne se remplira jamais? Ou le tonneau a-t-il un fond, et l'éternité le remplira-t-elle, et Dieu y mettra-t-il un couvercle et scellera-t-il le vase de son sceau indestructible? Et les éternités succéderont-elles aux éternités, et Dieu les déposera-t-il, empilées par centaines dans un coin obscur de l'étendue? Autres phénomènes inexplicables et prodigieux!

— Marcomir, dit Clou, ne perds pas un mot de cette leçon. Je te la ferai réciter tout à l'heure. Prends garde de mêler l'œuf avec l'éternité et la poule avec le tonneau sans fond, et de briser les uns ou les autres, et de faire ainsi de puissantes omelettes avec les œufs des éternités.

— Messieurs, dit Tullia, permettez-moi de vous dire que l'origine des mondes, l'œuf, la poule et les éternités m'ennuient cruellement. Si vous voulez, nous allons faire de la musique.

— De la musique! reprit Clou indigné, et peut-être aussi de la danse! Femme faible, mais insensée, veux-tu caracoler sur ma tombe? Veux-tu valser sur mes restes inanimés?

— Allons, répondit Tullia, résignons-nous, et vous, Marcomir, contez-moi quelque histoire.

— Voulez-vous, interrompit Boleslas, que je vous dise la bonne aventure?

— Ah! s'écria-t-elle avec joie, voilà un ami véritable. Et par quel moyen, seigneur Boleslas?

— Donnez-moi votre main, dit le Polonais, je me connais un peu en chiromancie, et j'aurais été magicien, si Dieu l'avait permis.

— Vous êtes un vrai magicien? demanda Tullia étonnée et joyeuse.

— Aussi vrai, aussi savant, aussi profond que le sieur Nostradamus, mon maître. Avancez un peu la main, je vous prie.

En même temps, il prit la main de Tullia et l'examina avec beaucoup d'attention.

— Jolis doigts, dit-il, longs et lisses, des doigts pleins de poésie, de grâce et d'imagination. Jusqu'ici tout va bien. Voyons le pouce. La première phalange est fort développée. Beaucoup de volonté, Tullia. Seconde phalange : jugement, raisonnement. Tullia, la nature a fait beaucoup pour vous. Voyons la troisième, celle de l'amour. Vous rougissez?... Laissez-moi donc regarder cela...

Vous refusez? C'est bien ; je n'en parlerai pas. Voyons maintenant la ligne du cœur.

Sa figure devint plus grave. Involontairement, nous nous sentions émus. Il était tard, et les deux bougies placées sur la table éclairaient seulement sa barbe et le beau visage de Tullia. Certes, aucun de nous ne croyait à la chiromancie ; cependant tous attendaient avec inquiétude l'arrêt du destin. Tout à coup ses sourcils se froncèrent, il parut réfléchir un instant et prendre son parti. Il lâcha la main de Tullia et allongea ses bottes du côté de la cheminée.

— Si nous faisions un peu de musique? dit-il avec une indifférence affectée.

— Eh bien, vénérable sorcier, demanda Tullia d'une voix mal assurée, quel est l'arrêt du sort?

Clou devina la pensée du Polonais.

— Bah ! dit-il, laisse-nous tranquilles, toi et le destin, et mets-toi au piano.

— Non, non, je veux savoir mon sort, dit-elle avec obstination.

— Je vais te le dire, continua Clou. Tu vivras, tu seras belle, tu seras aimée, tu m'aimeras, et tu mourras à l'âge de cent cinquante ans, quand les enfants de mon petit-fils seront enterrés depuis trois siècles.

— Boleslas, dit Tullia avec force, parlez. Qu'avez-vous donc vu de si terrible et que vous n'osez dire?

— Moins que rien, répondit le Polonais. J'ai voulu faire une plaisanterie. Je l'ai faite, et je vois avec regret qu'elle n'était pas bonne.

Mais Tullia ne se paya point de cette défaite.

— Si vous avez plaisanté, dit-elle, qui vous empêche de pousser la plaisanterie jusqu'au bout?

— Ce qui m'empêche... ce qui m'empêche... c'est l'air sérieux avec lequel vous m'écoutez. On peut se moquer de Clou, qui ne croit à rien ; mais d'une catholique fervente comme vous, diable ! c'est autre chose.

— Ainsi, vous vous êtes moqué de moi?

— Vous le voyez bien.

— Et vous n'entendez rien à la chiromancie?

— Pas plus qu'Adam, notre premier père.

— Il est écrit que je ne saurai rien, dit Tullia en frappant du pied avec impatience.

Elle sortit de la chambre, et nous nous regardâmes les uns les autres avec stupéfaction.

— Eh bien, dit Clou, que présagent les lignes de sa main?

— Tu veux le savoir? répliqua le Polonais. Tu t'en repentiras.

— Je m'en repentirai ; soit.

— La ligne de cœur, dit Boleslas avec gravité, part de Jupiter et barre la main tout entière, en dépassant Mercure. C'est le signe d'un amour de cœur, noble, pur, éthéré.

Cette réponse fit rire presque tous les assistants, excepté moi. Si elle m'aime jamais, pensai-je, c'est ainsi qu'elle m'aimera.

— Il faut avouer, dit Clou en riant, que tu es un vrai sorcier. Rien n'est plus noble, plus pur et plus éthéré que notre amour.

— Et qui te dit que ce soit toi qu'elle aime? répliqua le Polonais avec force.

— Tu as raison, dit Clou. Je suis un fat.

— La longueur de la ligne de cœur, continua Boleslas, indique un grand bonheur mêlé de cruelles souffrances. La ligne de tête descend du côté du mont de la lune, ce qui indique une rare imagination et peu de goût pour le pot-au-feu. Ce n'est pas signe de richesse.

— Ah ! ceci est mieux, dit Rochetaillade, et nous réconcilie avec la science.

— Mais la ligne de vie? demanda Clou.

— Ne m'interroge pas davantage. Ne levons pas le voile qui recouvre une inévitable fatalité.

A ces mots, un murmure unanime s'éleva contre Boleslas.

— Vous le voulez? dit-il. Eh bien, la ligne de vie est courte et rompue par le milieu. Tullia sera poignardée avant la fin de l'année.

Cette prédiction fut faite d'un ton si solennel que nous demeurâmes tous interdits, et que Clou lui-même ne put prononcer un seul mot.

Tout à coup la porte s'ouvrit et Tullia parut.

— Je vous remercie, dit-elle, mon cher Boleslas. J'ai tout entendu. Etre aimée, aimer et mourir d'un coup de poignard, eh bien, je ne suis pas trop à plaindre.

Sur ce mot, on essaya de faire des plaisanteries et de la rassurer, mais les plaisanteries expiraient sur les lèvres des plaisants. Je ne sais quoi de funèbre était dans l'air.

— Il est minuit, dit Clou. J'ai sommeil. Bonsoir, jeunes seigneurs.

Nous nous retirâmes tous. Tullia nous accompagna jusqu'à la porte, et me serrant doucement la main :

— Ami, dit-elle, vous reviendrez demain, n'est-ce pas?

XIV

AU COIN DU FEU. PAUVRE CLOU! NOYONS NOS CHAGRINS DANS LES POTS.

Le lendemain et les jours suivants, je passai la soirée presque seul avec Clou, toujours alité, et Tullia. L'amour que j'avais à première vue conçu pour elle, enfonçait à chaque instant des racines plus profondes dans mon cœur. Je n'aimais plus seulement en elle la beauté comme autrefois; j'étais touché de pitié en la voyant, mais d'une pitié presque fraternelle. J'aurais donné ma vie pour elle sans compter et même sans demander d'être aimé. Bien plus, l'amour lavait à mes yeux toutes les taches de sa vie passée. Je ne pensais ni à Emilio, ni à l'Hercule de Pise, ni même à Clou que je voyais tous les jours; il me semblait que Tullia appartenait à un monde supérieur, et que les souillures de celui-ci ne pouvaient l'atteindre. Du reste, soit qu'elle eût deviné mes secrètes pensées, soit par un instinct particulier des femmes, elle montrait dans ses regards, dans ses gestes et dans ses discours, une réserve pleine de grâce et de pudeur. Rochetaillade lui-même et ses amis, bien qu'ils ne fussent pas fort respectueux envers les femmes du quartier latin, n'osaient souffler mot devant elle. Pour moi, j'aurais passé ma vie près d'elle, sans rien désirer, content de rencontrer quelquefois sa main ou son regard, d'échanger un sourire ou de causer avec elle, si le sort et le cours naturel des événements n'en avaient décidé autrement.

Un soir je la trouvai seule.

— Clou est à peu près guéri, dit-elle. Il a voulu aller au théâtre du Palais-Royal avec ses amis. Ils viennent de sortir. Vous avez encore le temps de les rejoindre, ajouta-t-elle en souriant.

Je demeurai debout et indécis, non que j'eusse la moindre envie d'aller au Palais-Royal; mais je désirais violemment d'être seul avec elle, et je n'osais le dire. Comme je tenais la porte entr'ouverte :

— Entrez ou sortez, dit-elle, mais fermez la porte, Marcomir. Il fait un froid de loup.

Je profitai de cet ordre pour entrer et refermer la porte derrière moi.

Elle s'assit commodément près de la cheminée, légèrement penchée dans son fauteuil, la tête à demi renversée en arrière, et posa sur ses genoux le livre qu'elle lisait.

Je m'avançai assez courageusement pour un amoureux aussi no-

vice et aussi passionné, et je m'assis à côté d'elle; mais je gardai le plus profond silence.

Ce silence dura assez longtemps pour devenir désagréable à tous deux; mais je ne pensais qu'à une seule chose, et je ne pouvais pas du premier mot lui parler d'amour.

— Eh bien, dit-elle, est-ce parce que Clou est sorti que vous ne dites rien?

— Je ne sais rien, répondis-je.

— Bah! l'on sait toujours quelque chose. Où est Schamyl, prince de Circassie?

— Je n'en sais rien. Qu'il aille au diable! s'il veut.

— Marcomir, vous n'êtes pas poli. Vous devriez vous intéresser à tout ce qui m'intéresse. Ce n'est pas Boleslas qui manquerait à me dire où est Schamyl. Plutôt que d'y manquer, il me donnerait, par-dessus le marché, des nouvelles du schah de Perse et du sultan de la grande Tartarie dont le palais est fait de poil de chèvre.

— Parlons de Schamyl si vous voulez, dis-je en soupirant.

— Ce n'est pas moi qui le veux, c'est la politesse. Au reste, laissons Schamyl si vous voulez, et parlons d'autre chose. Que pensez-vous de M. Guizot?

— Encore! lui dis-je. Ah! vous êtes cruelle.

— Cruelle! Qui? Moi! s'écria-t-elle en riant. De quelle cruauté parlez-vous, mon bon Marcomir? Je suis là bien tranquille, assise auprès du feu, à moitié endormie. J'ai sur mes genoux le plus beau livre du monde, un traité sur les notaires ou sur le notariat, je ne sais plus lequel. Il ne tient qu'à moi de le lire, et de m'instruire des devoirs du parfait notaire. Là-dessus, vous arrivez tout transi et tout ennuyé de vous-même; j'ai pitié de vous, je vous offre la moitié de mon feu, je me tiens prête à répondre aux belles choses que vous ne manquerez pas de me dire, car vous êtes un savant, Clou me l'a dit. Point du tout, vous êtes muet comme un poisson, renfermé en vous-même comme un hérisson qu'on roule avec le pied. Je vous parle de Schamyl, vous bâillez. Je vous parle de M. Guizot, vous soupirez. Ma foi, ma science est à bout. Vous m'appelez cruelle... A quoi pensez-vous, mon cher ami?

— A vous. Je vous aime, Tullia!

— Très-bien répondu. Vous m'aimez?

— Si je vous aime!

Elle redevint sérieuse.

— Ecoutez-moi, Marcomir, dit-elle : ne me dites jamais que vous m'aimez. Cela ne se peut pas. Qu'espérez-vous en m'aimant?

— Rien, que vous voir et vous le dire.

Elle sourit tristement.

— Oui, dit-elle, aujourd'hui, vous ne voulez que le dire. Demain vous voudrez être aimé à votre tour, car l'amour appelle l'amour. Vous croyez m'aimer, Marcomir, et ce n'est qu'une illusion de votre cœur. Savez-vous ce que c'est que l'amour, mon pauvre ami? C'est le dévouement à la personne aimée, c'est le respect surtout, c'est l'idée inébranlable qu'il n'est rien de plus pur, de plus beau et de meilleur sur la terre que la femme qu'on aime. Est-ce ainsi que vous m'aimez, Marcomir?

— Oui, c'est ainsi que je vous aime.

— Ah! dit-elle, il est trop tard.

Et elle se détourna pour cacher ses larmes.

— Au nom du ciel! Tullia, lui dis-je en me mettant à ses genoux et en baisant ses mains qu'elle m'abandonnait, aimez-moi comme je vous aime, croyez en moi. Je ne sais rien de vous, j'ai tout oublié, sinon que je ne puis vivre sans vous et que je vous aimerai éternellement.

Elle continua de pleurer en répétant à travers ses larmes :

— Il est trop tard! Quand vous pourriez oublier le passé, Marcomir, je ne l'oublierai pas, moi, et c'est ce qui me désespère. J'aurai l'éternel remords d'avoir souillé ma vie sans amour et sans excuse. Laissez-moi, Marcomir, à mon malheureux destin. Ne revenez plus ici.

— Je ne puis.

— Eh bien, dit-elle, c'est donc à moi de m'en aller, car je ne veux plus vous revoir dans la maison de Clou.

— Venez avec moi, lui dis-je, et soyez à jamais ma bien-aimée, mon amie, ma sœur si vous le voulez. Si vous avez quelque faute à vous reprocher, l'amour vrai vous purifiera...

— Oui, reprit-elle avec une amère ironie, et je serai régénérée, n'est-ce pas, en passant des bras de Clou dans vos bras? Admirable moyen de régénération qu'on a découvert dans ces dernières années! Merveilleuse ressource pour couvrir toutes les lâchetés! Non, Marcomir, je ne me fais pas illusion. Madeleine repentante n'a qu'une ressource, c'est de se retirer au désert.

— Vous voulez partir? m'écriai-je effrayé de cette résolution subite.

— Oui, je veux partir, dit-elle, et quitter Clou.

— Eh bien! venez avec moi. Je vous jure que je vous respecterai éternellement.

— Non. Le respect d'un jeune homme de vingt ans ressemble trop à l'amour, et je ne veux plus d'amour maintenant. Hélas! je le rejette sans l'avoir jamais connu.

Quelque chose que je pusse lui dire, rien n'ébranla sa résolution.

— Et dans quel coin de Paris comptez-vous vous cacher? lui

demandai-je d'un air de gaieté, bien qu'au fond j'attendisse sa réponse avec inquiétude.

— Je vous le ferai savoir, dit-elle, mais plus tard. Adieu, mon ami. Il est tard. Clou va revenir, et je ne veux pas qu'il puisse croire que vous avez quelque part à ma résolution. Adieu, ne venez pas ici demain si vous m'aimez.

Je sortis plein de trouble, de consternation et de joie. J'étais troublé de la crainte de ne plus la revoir, consterné de penser qu'elle ne m'aimerait jamais, et secrètement joyeux de voir que son cœur était libre et qu'elle ne serait plus la maîtresse de Clou.

Je passai trente-six heures au milieu d'impressions si différentes, ayant à grand'peine assez d'empire sur moi-même pour ne pas retourner dans la maison de Clou et la revoir une dernière fois.

Le surlendemain, dès huit heures du matin, je vis entrer dans ma chambre mon ami Clou. A sa vue, mon cœur battit plus violemment. Je sentis que le moment décisif approchait, et que j'allais recevoir la fatale nouvelle. Clou était sombre et mécontent. Il s'assit à côté de moi.

— Que fais-tu là? dit-il.

— Je déchiffre l'histoire naturelle.

— Ah! tu es bien heureux, toi. On t'a élevé comme un savant. Tu sais travailler. Quand les hommes t'ennuient, tu vas te distraire avec les hiboux et les coléoptères!

— Qui t'empêche d'en faire autant?

— Qui? Personne. Cela m'ennuie, voilà tout.

Il fit deux ou trois fois le tour de la chambre.

— Sais-tu la grande nouvelle? demanda-t-il.

— Quelle nouvelle? dis-je en affectant de rire. Louis-Philippe est mort? Boleslas est roi de Pologne?

— Tullia est partie.

— Partie! répétai-je avec émotion. Quand? Pourquoi?

— Qu'en sais-je? Pour suivre un nouvel amant, je pense.

Cette idée, à laquelle je n'avais pas pensé, me traversa le cœur comme un fer aigu.

— Eh bien, dit-il, qu'as-tu donc? Tu deviens pâle. On dirait que tu prends à mon malheur plus de part que moi-même.

— Je t'avoue, lui dis-je en affectant l'indifférence, que ce départ me contrarie. Elle faisait fort bien les honneurs de ton ménage. Nos soirées vont être maussades tout l'hiver.

— Je suis d'autant plus étonné de ce départ, continua Clou, que nous n'avons jamais eu la moindre querelle ensemble. Elle est douce comme un agneau; je me flatte de n'être pas grognon ni avare. En trois mois, j'ai dépensé pour elle dix mille francs. C'est

beaucoup pour un budget d'étudiant. Je suis maître de ma fortune, il est vrai, et je ne dois de compte à aucune espèce de parents. Du reste, elle ne se plaint pas de moi. Tiens, voici la lettre qu'elle m'a laissée hier soir en partant, et que je trouvai à mon retour.

« Mon cher Clou,

« Je vous quitte. Vous avez été bon pour moi. Merci. Je ne l'oublierai jamais. Malheureusement, je ne puis vous aimer. (Elle pouvait bien se passer de me faire cette confidence.) L'amour veut du respect et même de l'adoration; et, quoique je n'aie rien à vous reprocher, vous vous souvenez trop peut-être que vous m'avez prise à l'Hercule de Pise.

« Je vous quitte pour vivre seule. Je suis musicienne. Je vais donner des leçons de piano. Ne cherchez pas à me revoir. Je ne retournerai jamais chez vous. Adieu. Gardez toujours de moi un bon souvenir.

« TULLIA. »

— Que dis-tu de cela? continua Clou.

— Je dis qu'elle a fort sagement fait de te quitter si c'est pour revenir à la vertu, répondis-je de l'air le plus froid et le plus grave que je pus prendre. Tullia est une femme de sens.

— Et tu crois bonnement, dit Clou, qu'elle va revenir à la vertu comme on revient de Londres à Paris? Bon Marcomir! Ton innocence me touche. Après tout, peut-être as-tu des raisons particulières pour savoir si elle revient ou non à la vertu?

— Moi! dis-je un peu troublé.

— Oui, toi! Qui sait? Peut-être es-tu son confident?

— Moi!

— Oh! en tout bien, tout honneur, cela s'entend. Vous causiez souvent tout bas. Tu l'as aimée dès le premier jour, et... Qui diable frappe chez toi si matin? Si c'était Tullia?

Ce n'était que la portière, qui tenait une lettre à la main.

— Tiens, dit Clou, voici le timbre de la petite poste. La lettre est de Paris. Oh! oh! dit-il en regardant l'adresse avec attention, je reconnais cette écriture. C'est de Tullia. Qu'est-ce qu'elle peut te dire?

J'ouvris la lettre en silence, et je lus :

« Mon cher ami,

« C'en est fait. J'ai quitté Clou hier au soir. Je reste à Paris, où je vais donner des leçons de musique. J'ai déjà une chambre dans le faubourg Saint-Germain. Ne cherchez pas encore à me

voir. Dans quelques jours, je vous donnerai mon adresse si vous êtes décidé à n'être pour moi qu'un ami, rien de plus.

« A bientôt.

« TULLIA. »

Je tendis la lettre à Clou. Il la lut.

— Ah! dit-il après un instant de silence, je m'en étais toujours douté. J'ai laissé entrer le loup dans la bergerie, *lupum in stabulis*, comme dit Phèdre, et j'en suis puni... Elle ne peut pas m'aimer! Elle veut du respect, de l'adoration, que sais-je? Et elle a fait choix d'un innocent... Aux innocents les mains pleines! *Innocentibus manus plenas!* comme dit saint Augustin... Que le diable t'emporte! Tu aurais bien pu attendre cinq ou six semaines : le temps pour moi de chercher fortune ailleurs. Et cette sœur vertueuse qui se sauve sans donner son adresse à son frère! Elle veut se faire chercher comme Galatée. *Malo me Galatea petit, lasciva puella.* Galatée m'envoie un billet, *et fugit ad salices;* et elle va donner des leçons de piano, *et se cupit ante videri*, et elle va faire mettre son nom dans l'almanach Bottin, afin qu'on la retrouve avant la fin du jour. Malédiction!

Et les femmes enfin ne valent pas le diable!

comme dit l'autre. Tiens, Marcomir, invite-moi à déjeuner. Tu me dois bien cela, perfide. Nous irons chercher Boleslas, et nous noierons nos chagrins parmi les pots, *inter pocula et dapes*, comme dit Virgile. Sacrebleu! Je parle latin. C'est mauvais signe. Ah! l'amour! L'amour! mon pauvre enfant, si tu savais ce que c'est!

Là-dessus nous sortîmes, et nous allâmes chercher Boleslas.

XV

LE MIROIR MAGIQUE ET LES SOLDATS DE L'ÉPÉE HAUTE.

Boleslas habitait dans la rue de Condé un appartement fort long et fort étroit où le soleil entrait rarement. Trois fauteuils de damas rouge qui dataient du feu roi Louis XV, quelques chaises rapiécées, et, sur les rayons de la bibliothèque, les œuvres complètes de Camille Desmoulins, de Robespierre, le *Système de la nature* et quelques autres volumes allemands ou français, formaient tout l'ameublement. Rien n'était donné au luxe et à la mollesse. On marchait sur le carreau rouge qui tenait lieu

de plancher. Dans un coin, près du lit, au fond de la chambre, était une immense panoplie arrangée avec plus d'art qu'on n'en eût attendu du Slave. Parmi les armes de toute espèce reluisait un fusil de munition pourvu de sa baïonnette. L'un et l'autre paraissaient fraîchement nettoyés.

Boleslas était levé quand nous entrâmes, et lisait l'*Apocalypse*.

— Vous arrivez à propos, dit-il. Les temps du dragon sont venus. L'Antechrist va monter sur son grand cheval de bataille.

— Qui est le dragon? demandai-je un peu étonné.

— C'est Metternich, répondit-il.

— Et l'Antechrist?

— C'est le czar Nicolas.

— Ah! très-bien, dit Clou. Et nous allons, à la lueur des sept chandeliers, faire la guerre au dragon et à l'Antechrist? Tant mieux. Cela me distraira, car j'ai le cœur bien meurtri, mon pauvre Boleslas.

En même temps il raconta la fuite de Tullia.

— Partie! s'écria le Slave consterné.

Après un instant de réflexion, il alluma sa pipe et parut frappé d'une idée subite.

— Si nous égorgions le ver? dit-il. Qu'en pensez-vous?

En même temps il tira d'une armoire un flacon énorme et nous offrit du kirsch. Puis, comme notre ami Clou paraissait toujours silencieux et préoccupé :

— Hum! continua le Polonais, voilà de bon kirsch. C'est un présent que m'a fait un de mes amis qui est propriétaire à Claire-Fontaine, dans le département de la Haute-Saône. Voilà le vrai kirsch. Celui de la forêt Noire n'est qu'une pâle contrefaçon... Ah! le kirsch est moins trompeur que l'amour!

— Cependant, dit Clou, qui semblait se répondre à lui-même, je suis bien sûr que je ne l'aimais pas! D'où vient que j'ai envie de tout casser et de me cogner la tête contre les murs?

— Ma foi, dit le Slave, je ne suis pas amoureux de mon paletot; mais, si je venais à l'oublier quelque part, je grognerais comme un ours de Lithuanie, et si je le voyais sur les épaules d'un voisin, je cognerais le voisin.

— Tu entends, Marcomir, le conseil de Boleslas? dit Clou en riant.

— Plût à Dieu, lui répondis-je sur le même ton, que le paletot fût sur mes épaules; mais tu sais bien, mon pauvre ami, qu'il n'est sur celles de personne.

— Ah! double traître! s'écria Clou, double traître ou triple innocent! Tu crois que Tullia m'a quitté pour dire des *Oremus* et des *Ave, Maria?*

— Voyons, dit Boleslas, j'ai faim. Nous examinerons à table la question des *Oremus*. Ensuite, je vous ferai, mes enfants, la plus belle proposition qu'un homme puisse faire à des hommes. J'ai vu Emilio.

— Le prince Porsenna?

— Oui, mes enfants, et j'ai parlé de vous. Il a fait d'abord quelques difficultés pour vous admettre; mais j'ai répondu de vous, corps pour corps. Ce soir, si vous voulez, je vous ferai initier.

— A quoi? demanda Clou.

— A tout, répondit Boleslas avec enthousiasme. Vous connaîtrez le fort et le faible, l'alpha et l'oméga de notre association. Vous donnerez la main aux maîtres de la science, aux martyrs de l'humanité, vous prendrez le glaive et vous ferez trembler tous les tyrans.

— Euh! dit Clou, est-ce que cela t'amuse, Marcomir, de faire trembler les tyrans? Il me semble que ce n'est pas beaucoup plus gai que de s'engraisser de la sueur du peuple, comme fait ce pauvre diable de czar... Ne te fâche pas, Boleslas, je suis prêt à te suivre.

S'il faut dire la vérité, je ne savais pas bien où Boleslas voulait nous mener; mais j'allais avec confiance. J'étais amoureux, j'étais mélancolique, j'étais curieux de voir des choses nouvelles, et j'espérais, en faisant des choses héroïques, décider Tullia à m'aimer. Ces motifs-là n'ont rien de philosophique, mais je n'étais pas à l'âge où l'on devient philosophe.

Le déjeuner fut triste. Boleslas mangea comme un homme du Nord et but comme s'il avait fait soixante lieues à pied dans le désert de Mésopotamie. Clou, contre son ordinaire, paraissait sombre et ennuyé. Pour moi, je rêvais à Tullia. Le soir, nous allâmes tous trois chez le prince Porsenna.

Ce grand homme, averti par un billet de Boleslas, nous attendait. On nous fit traverser un salon rempli de tableaux des plus grands maîtres. Rubens était à côté de Raphaël, le Corrége à côté du Poussin et de Claude Lorrain. Les Hollandais manquaient seuls à la collection. Porsenna, pareil à Louis XIV, n'aimait pas les magots de Téniers et de Van Ostade.

Quand le valet de chambre nous eut introduits, Emilio se leva et nous tendit la main d'un air noble et gracieux.

— Voici, dit Boleslas avec emphase, les défenseurs de la bonne cause.

La réponse du prince fut telle qu'on devait l'attendre du descendant de tous les Lucumons d'Etrurie, et du cousin de toute la grandesse espagnole.

— Messieurs, dit-il, la parole de notre ami Boleslas nous est un sûr garant, à vous que vous pouvez avoir confiance en moi, à moi que je puis avoir confiance en vous. De ma propre et pleine autorité, en vertu des pouvoirs que je tiens du *Miroir magique* (c'est la société dans laquelle vous allez entrer), je vous dispense d'un long noviciat et des épreuves que doivent subir les initiés vulgaires. Je vous reçois dès à présent parmi les *soldats de l'Epée haute*, qui sont à la fois la tête et le bras de l'association. Voici maintenant à quels devoirs cette réception vous engage.

Ce n'est pas ici le lieu de parler des statuts du *Miroir magique*. Les *soldats de l'Epée haute* devaient être toujours prêts à délivrer par les armes la Pologne, la Hongrie, l'Italie et généralement tous les pays opprimés, y compris l'Abyssinie et la terre des Cafres. Une société anonyme était fondée, au capital de trois cents millions, pour acheter et expédier partout des munitions et des armes, pour publier des livres et des pamphlets dans toutes les langues, et pour appeler tous les peuples à la liberté. Cette société avait deux gérants principaux : l'un, Emilio, l'homme d'action, résidait à Paris ; l'autre, la Pensée suprême, le Vénérable inconnu, habitait Londres. Pour remuer le monde, Emilio et son ami avaient besoin d'un levier, c'est-à-dire d'un budget immense et d'une armée invincible. Voilà pourquoi la société du Miroir magique avait jeté les yeux sur la France. L'armée d'Afrique et le budget de la France, aussitôt qu'on l'aurait conquise, devaient faire tous les frais de l'entreprise. Du reste, on avait déjà des armes, des soldats et même des arsenaux tout prêts. Où? C'est ce que la prudence d'Emilio ne lui permit pas de nous confier.

— Quand j'aurai éprouvé votre discrétion, dit-il, je vous ferai passer au grade supérieur, qui est celui des *Fils d'Averroès*, et je n'aurai plus de secrets pour vous.

Il nous congédia et nous fit reconduire jusqu'au bas de l'escalier par son fidèle Mahogany, l'intendant, qui, sans dire un seul mot, avait écouté toute la conversation.

Quand nous fûmes dans la rue :

— Eh bien, dit Boleslas d'un air d'admiration, qu'en pensez-vous? Quel homme! Quelle tête d'organisateur! Napoléon n'était rien auprès de lui. Avec cela, il aime le plaisir, les femmes et le jeu tout comme s'il n'avait pas à diriger un monde. Oh! c'est un homme complet.

— Ah! Il aime les femmes! dit Clou. Et lesquelles? Les cuisinières ou les duchesses?

— Les unes et les autres, répliqua le Polonais. C'est un cœur encyclopédique.

— Et toi, Marcomir, qu'en penses-tu? demanda Clou.

— Je pense, répondis-je avec modestie, que nous allons faire de plus grandes choses que les Grecs et les Romains, et que je ne donnerais pas ma part de gloire pour un million; et pourtant, je n'ai pas dix livres tournois dans les poches de mon haut-de-chausses.

— Très-bien, mon enfant, dit Clou, tu es une belle âme, un grand cœur, et un gaillard bien bâti; je te prédis, sans être un grand prophète, que tu n'iras pas loin dans le monde, où règnent et gouvernent plusieurs coquins et des millions d'imbéciles. Pour moi, en attendant que Tullia revienne ou qu'une autre prenne sa place, je vais conspirer de mon mieux. J'aime assez à risquer de me rompre les os, quand je m'ennuie. A demain, Boleslas; et toi, Marcomir, viens chez le duc de Marciano. Nous dirons des choses aimables à la petite duchesse, qui est très-aimable quand elle n'est pas très-impertinente, et nous écouterons parler les hommes d'Etat qui sont gens d'esprit quand ils ne sont pas tout le contraire.

— Tu connais donc le duc?

— Pas beaucoup. Son grand-père était cousin du mien, et je dîne chez lui deux fois par an.

Je laissai Clou aller seul chez le duc. J'étais impatient de me mettre à la recherche de Tullia.

XVI

OU L'ON VOIT QU'IL EST DOUX DE SOUFFLER LE FEU ET DE MANGER DU JAMBON PRÈS D'UNE DEMOISELLE BIEN ÉLEVÉE.

Ce n'était pas chose facile que de retrouver ma bien-aimée Tullia. Cependant je ne désespérai pas d'y réussir. J'interrogeai d'abord le portier de Clou. Il me dit qu'elle avait quitté la rue de l'Ouest vers quatre heures du soir, en voiture, et me donna le numéro du fiacre. Muni de ce premier renseignement, j'allai à la place de voitures la plus voisine, et j'eus le bonheur de rencontrer le fiacre même qui avait enlevé Tullia.

Le cocher fumait sa pipe sur son siége en lisant *le Siècle*, et paraissait vivement ému des révélations du journal.

— Ces coquins de ministres! disait-il en se parlant à lui-même, comme il a rivé leur clou!

— Qui donc? demandai-je pour engager la conversation.

— Odilon Barrot, parbleu! Un fier patriote, celui-là!

Et le cocher continua sa lecture. Je lui touchai légèrement le bras.

— Avez-vous soif? lui dis-je.

— Toujours.

— Eh bien, venez chez le marchand de vin. Nous boirons et nous causerons.

Il me regarda d'un air soupçonneux.

— Je vous avertis, bourgeois, que je ne parle pas politique.

Je haussai les épaules en riant.

— Et moi, imbécile, lui dis-je, crois-tu que je me soucie beaucoup de savoir ton opinion sur Odilon Barrot et les autres? Viens boire un coup; je te dirai de quoi il s'agit.

Un peu rassuré, il finit par me suivre. Après le premier verre de vin, je commençai mes questions :

— Vous êtes venu avant-hier, vers quatre heures du soir, rue de l'Ouest?

Il sourit en me faisant un signe de l'œil.

— Ah! jeune homme, je vois de quoi il retourne. Vous voulez savoir où loge la particulière? Une jolie fille, ma foi!

Je fus un peu étonné d'être deviné si vite.

— Bon! continua-t-il, une jolie fille s'en va, et un jeune homme court sur sa trace. Ce n'est pas bien difficile à deviner. Je parierais bien un million que vous n'êtes pas son frère... Ne rougissez pas comme cela. Il n'y a pas de honte à demander son adresse, surtout si vous payez une autre bouteille cachetée.

Je me hâtai de faire apporter la seconde bouteille. Le cocher sourit.

— Ah! l'amour, comme ça ouvre le cœur et la bourse des jeunes gens! Maintenant, mon beau monsieur, prenez-moi la grande allée de l'Observatoire, traversez le Luxembourg, suivez la rue de Seine, entrez dans la rue Jacob, et demandez au n° 85 s'il est arrivé avant-hier au soir une jeune dame plus belle que le jour. C'est là qu'elle est descendue avec ses paquets, qui n'étaient pas bien lourds, je vous en réponds.

— Vous l'avez vue?

— Oui, je l'ai vue.

— Elle vous a parlé?

— Oui, elle m'a parlé, dit le complaisant cocher; et d'une voix si douce que je me sentais remuer le cœur et l'âme et que je me serais fait casser la tête pour ses beaux yeux, quoique j'aie femme et enfants. Ah! monsieur, celui qui a pu faire souffrir cette jeunesse-là est bien coupable!

— Qui vous a dit qu'elle souffrait?

— Personne; mais j'ai bien vu qu'elle était triste, et qu'elle avait presque envie de pleurer.

Je me hâtai de payer le marchand de vin et de courir vers la rue Jacob. Je demandai à la portière du n° 85 à quel étage demeurait Tullia. Cette femme secoua la tête comme si elle avait entendu ce nom pour la première fois.

— C'est, lui-dis-je, une jeune dame qui parle très-bien le français, avec un accent italien. Elle est ici depuis deux jours.

— Je n'ai pas de nouveau locataire, dit-elle, depuis un mois.

Quelque instance que je pusse faire, je n'en obtins pas d'autre réponse. Comme j'insistais en montrant une pièce de cinq francs :

— Monsieur, me dit-elle, vous m'ennuyez. Vous tenez la porte ouverte, et je vais attraper un rhume de cerveau.

A ces mots, je perdis courage, et déjà je refermais la porte lorsqu'une femme voilée passa rapidement dans le corridor et monta l'escalier. Malgré son voile, je la reconnus. C'était Tullia. Je montai en toute hâte l'escalier derrière elle, et j'entrai dans sa chambre avant qu'elle eût refermé la porte. Elle poussa un cri de surprise. Son premier mouvement, tout à fait involontaire, fut de me tendre la main. Un éclair de joie passa rapidement dans ses yeux. Mais elle changea bientôt de manières, et, me repoussant avec douceur :

— Vous ici, monsieur, dit-elle. Que venez-vous chercher? Ne vous avais-je pas dit d'attendre que je vous fisse signe de venir?

— Et si vous m'aviez oublié? lui dis-je.

— Oublié! reprit-elle. Est-ce que j'oublie mes amis? Est-ce que je puis oublier le meilleur de tous et le plus dévoué?

Je me mis à genoux devant elle.

— Vous m'aimez donc? lui dis-je.

— Comme un ami, comme un frère, oui, sans doute. N'espérez et ne demandez rien de plus,

— Eh bien, permettez à un ami, à un frère, de veiller sur vous, de vivre près de vous!

— Vivre près de moi! dit-elle avec un sourire mélancolique.

Elle réfléchit un instant, puis elle reprit :

— J'y consens, mettez-vous là... Non, pas à mes genoux, ou vous me forcerez de chercher un autre asile, mais là, sur cette chaise. Voyons, aidez-moi à allumer le feu. Allez chercher du bois.... Bien... cherchez le soufflet... Donnez-moi des allumettes... Vous n'en avez pas? Ah! j'oubliais... Vous ne fumez pas, vous! Vous êtes un jeune homme parfait, mon bon Marcomir.

Ainsi portant le bois, cherchant les allumettes, soufflant le feu et ravi de mon sort que je n'aurais pas échangé contre celui des empereurs de la Chine, je commençai à devenir un meuble indispensable de cette chambre où j'ai passé les plus beaux jours de

ma vie, où j'ai goûté les délices de l'amour le plus pur et le plus idéal. Hélas! mon bonheur devait être de courte durée.

Dès que le feu fut allumé, Tullia, pour prévenir le danger d'un long tête-à-tête dans les ténèbres et dans l'oisiveté, alluma elle-même sa lampe, et comme je voulais l'aider :

— Laissez-moi faire, dit-elle, et soufflez le feu. Vous êtes un maladroit.

Enfin elle s'assit en face de moi, et nous commençâmes à causer doucement, presque à voix basse, du passé et surtout de l'avenir.

— Pourquoi la portière a-t-elle refusé de me laisser entrer?

— Parce que je l'avais défendu.

— Cruelle!

Elle me regarda en souriant.

— Eh bien, dit-elle, n'êtes-vous pas bien malheureux? On vous refuse la porte, et vous entrez par la fenêtre.

— Mais entrerai-je toujours?

— Tant qu'il vous plaira, pourvu que vous partiez tous les soirs à dix heures.

— O bonté divine! m'écriai-je avec transport; et vous ne recevrez nul autre que moi?

— Et qui voulez-vous que je reçoive?

— Clou, d'abord.

Sa figure aimable et riante s'assombrit tout à coup. Je la vis prête à pleurer. Je la serrai dans mes bras et voulus la consoler; mais elle, se dégageant :

— Ah! mon pauvre ami, dit-elle, si de tels souvenirs vous poursuivent, pourquoi venez-vous ici?

J'implorai mon pardon avec tant d'instances et je fus si désolé de ma question, qu'elle consentit à pardonner. J'obtins même, par-dessus le marché, la faveur de l'embrasser. Nous nous sentions attendris, et ce mutuel attendrissement pouvait devenir dangereux, lorsqu'elle s'avisa d'une question très-simple, qui donna un autre cours à mes idées.

— Quelle heure est-il? demanda-t-elle.

— Oh! nous sommes loin de dix heures.

Cette réponse la fit rire et nous rendit toute notre gaieté. Elle regarda la pendule.

— Allons, dit-elle, il est six heures. Avez-vous dîné, Marcomir?

— Non, mais je n'ai pas faim.

— Tant mieux. Alors je vous invite. Allez-moi chercher du jambon, du pain, — et du vin, si vous voulez, — pour deux.

Et comme je descendais l'escalier en courant :

— Où courez-vous donc si fort? dit-elle. Et l'argent? N'oubliez pas que c'est moi qui vous invite et faites généreusement les choses.

J'avais été sur le point de faire les frais du dîner, mais les paroles de Tullia me firent sentir l'inconvenance de mon dessein, et je pris sans difficulté la pièce de cinq francs qu'elle me tendait.

En cinq minutes, mon expédition fut terminée. Pendant ce temps, Tullia avait mis le couvert, et nous nous assîmes gaiement, en disposition de bien dîner. A dire vrai, mon bonheur avait été si prompt et si imprévu, que j'en étais tout étourdi. Je me levais, je me rasseyais, je chantais tout seul, je faisais des questions, je n'écoutais pas la réponse, et toutes mes idées étaient dans un désordre si complet, que Tullia s'en aperçut et se mit à rire.

— Ne soyez donc pas si fou, dit-elle; vous avez l'air d'un petit enfant qu'on a perdu à la foire et qui retrouve sa mère après trente ans de séparation.

— Je vais quitter mon logement, lui dis-je.

— Pour quoi faire?

— Pour venir dans cette maison. Il y a certainement des chambres vides.

— Oui, dit-elle, et le lendemain tous vos amis encombreront la maison, rempliront les escaliers, et viendront faire irruption jusque dans ma chambre. Est-ce là ce que vous voulez?

J'avouai que mon idée ne valait rien.

— Mais, lui dis-je en lui prenant la main, si vous faites une exception pour moi seul, vous m'aimez donc?

J'attendais sa réponse avec une horrible anxiété.

— Enfant! dit-elle, si vous m'aimez, et si je vous permets de me le dire tous les jours, qu'importe que je vous aime?

— Qu'importe? m'écriai-je impétueusement.

Mais elle mit sa main sur ma bouche.

— Taisez-vous, dit-elle avec une douce autorité, je sais tout ce que vous allez dire. Parlons d'autre chose... Ouvrez-moi ce livre qui est sur la commode et lisez-moi quelque chose.

C'était *l'Odyssée*. Je tombai sur l'histoire de la belle Nausicaa qui va laver elle-même son linge à la rivière. Je crois que Tullia n'écoutait guère ma lecture. Elle paraissait préoccupée de quelque pensée secrète. Je fermai le livre et je le lui rendis.

— Avez-vous trouvé des leçons de piano? demandai-je.

— Oui, j'en ai trouvé deux à cinquante francs par mois. C'est assez pour vivre. D'ailleurs, il me reste deux cents francs du temps où j'étais engagée, comme reine de Bisnagar, dans la troupe de l'Hercule de Pise. N'ayez donc aucune inquiétude.

Il ne lui restait, je l'ai su plus tard, que quarante francs; mais sa fierté craignait de me laisser soupçonner sa misère.

— Laissons ces calculs misérables, ajouta-t-elle en souriant d'un air d'insouciance, et dites-moi s'il est vrai que vous ayez fait des vers pour moi.

A cette question, je sentis mon cœur battre avec une vivacité surprenante. Le poëte n'était pas moins flatté que l'amoureux. Cependant je fis le modeste.

— Mon Dieu! ne vous en défendez pas, dit-elle. Levez-vous et déclamez-moi vos odes ou vos élégies, car ce sont des élégies ou des odes, je suppose.

— Ce sont des élégies, dis-je en soupirant.

Et je commençai à réciter mes vers. Elle m'écouta avec la plus grande attention, et quand j'eus fini :

— Si j'étais reine, dit-elle, je vous ferais une pension, mais n'étant que Tullia...

— Vous m'aimerez! lui dis-je en l'interrompant.

Elle secoua gaiement la tête, mais d'un air qui n'était pas propre à me désespérer.

Elle était alors assise dans un vieux fauteuil usé qui me paraissait un trône. Ses pieds étaient appuyés sur un vieux tabouret rouge, et sa main gauche, plus blanche que le lait et plus transparente que l'opale, tenait entr'ouvert sur ses genoux le poëme de *l'Odyssée*. Je m'assis sans bruit sur le bord du tabouret, et je posai doucement mes lèvres sur sa main. Elle fit mine de la retirer, mais je la retins sans effort, et je la regardai quelques instants sans parler.

Je ne sais si elle comprit le langage de mes yeux, mais elle détourna son regard et le tint obstinément fixé sur le plancher. En même temps sa poitrine paraissait soulevée par une émotion puissante. Tout à coup, elle se leva brusquement et me dit d'une voix altérée :

— Non, je ne veux pas, je ne dois pas vous aimer!... Si vous m'aimez, vous, Marcomir, allez-vous-en, je vous supplie. Il est neuf heures, et la portière doit faire en ce moment les plus étranges commentaires sur votre visite.

Je voulus rester. J'ouvrais déjà la bouche...

— Partez, dit-elle avec force, si vous voulez me revoir demain.

Je n'osai résister davantage, et j'allai lentement vers la porte. Arrivé là, je me sentis défaillir. Je craignis de ne plus la revoir. Je revins sur mes pas, je la serrai tendrement dans mes bras, et je sortis.

Je ne fus pas plus tôt rentré chez moi, que je me mis au lit pour

savourer plus à l'aise les événements heureux de la journée. Je passai rapidement sur ma visite au prince Porsenna et sur le métier de conspirateur que j'avais embrassé le matin, presque sans m'en apercevoir. Toutes mes pensées se reportèrent sur Tullia. Sa figure, ses paroles, ses gestes, tout me revenait à la mémoire et me ravissait le cœur; mais je ne pouvais résoudre l'éternelle question : M'aimera-t-elle? ou m'aime-t-elle déjà? Si elle ne m'aime pas, pourquoi me recevoir seul? Si elle m'aime, pourquoi ne pas l'avouer? N'est-elle pas libre de toutes ses actions? Et si elle me repousse, elle qui a si bien reçu Emilio, et Clou et l'Hercule de Pise lui-même, que dois-je penser d'elle?

Ces réflexions me tinrent éveillé jusqu'à trois heures du matin, où la fatigue du corps l'emporta enfin, et je m'endormis du plus profond sommeil.

XVII

OMBRE ET SOLEIL.

Le matin, mon ami Clou fut le premier à ouvrir ma porte. Il était gai comme un pinson et léger comme une alouette.

— Debout, paresseux! me cria-t-il en jetant à bas du lit mes draps et mes couvertures. Tu dors, et le soleil est levé! Debout! debout!

J'obéis en grognant un peu; mais Clou, sans daigner s'en apercevoir :

— Dresse l'oreille, dit-il, interminable dormeur. J'ai des nouvelles de la plus haute importance à t'apprendre.

A ces mots, je tremblai qu'il eût découvert la retraite de Tullia.

— Voyons tes nouvelles, lui dis-je avec une indifférence affectée. Graves nouvelles, en effet, que celles qui te font éveiller un ami au milieu de la nuit.

— Au milieu de la nuit! reprit-il en riant. Dix heures du matin!... Allons, cesse tes bâillements affreux, qui rappellent ceux du crocodile, et écoute-moi. La petite duchesse se marie.

— Quelle duchesse?

— Herminie, parbleu!

— Eh bien, je lui donne mon consentement. Est-ce là ce que tu désirais? Alors, va-t'en.

— Oui, mais avec qui? Voilà ce qu'il fallait demander.

— Avec toi?

— Euh! dit Clou en relevant son col de chemise, elle pourrait faire un plus mauvais parti; mais ce n'est pas avec moi.

— Avec le Grand Turc ou le sophi de Perse?

— Mon cher enfant, dit Clou d'un air mystérieux, as-tu jamais connu la princesse Claudia?

— Jamais. Et toi?

— Ni moi non plus. Je sais seulement que, son père tardant trop à la marier, elle sut choisir un mari jeune, beau et bien fait, d'agréable tournure. Ainsi fait la belle Herminie.

— C'est un conte à dormir debout. Et qui est l'heureux drôle?...

— L'heureux drôle est un gentilhomme que nous connaissons tous deux, moi depuis hier et toi depuis trois mois; c'est le mystérieux, le noble, l'intrépide, l'incompréhensible Emilio, prince mexicain, duc péruvien, marquis napolitain et lucumon toscan, le conquérant d'Arkhangel, le pontife suprême du *Miroir magique.*

— Il l'aime?

— Il l'aime, elle l'aime, ils s'aiment!

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

— Et à quel jour la noce?

— Il n'y a pas de noce. Le père, jusqu'ici, ne me paraît pas consulté... Au nom de Dieu, mon cher Marcomir, ne sois donc pas si facile à étonner. Ta surprise fait honneur à ta naïveté. Pour tout dire d'un mot, voici ce qui est arrivé. Tu sais ou tu ignores que la femme de chambre de M[lle] Herminie est une des plus belles personnes du monde, et que son petit nez retroussé me paraît dix fois supérieur même à celui de sa maîtresse, lequel est recourbé comme un sabre de Damas, — forme plus aristocratique qu'idéale. Pour moi, qui suis sans préjugés, et qui honore la vertu et le souverain bien (je veux dire la beauté) partout où je les rencontre, je m'étais un peu arrêté dans l'antichambre, et j'ôtais mon paletot avec une lenteur calculée, espérant voir la soubrette, lorsque j'aperçois tout à coup deux ombres qui se mouvaient dans la lumière et se tenaient de fort près. En même temps, l'une des deux ombres dit à l'autre :

— Tiens, Suzette, tu remettras ce billet à ta maîtresse, et tu garderas ceci pour toi.

Ceci, c'était, je suppose, une bourse ou quelque chose de pareil; car la jeune Suzette répliqua en faisant la révérence, du moins si j'en juge par le mouvement de l'ombre :

— Oui, monseigneur.

Au même instant, le fidèle Mahogany, qui faisait le guet, donna sans doute quelque signal particulier, car l'illustre Emilio se fit

voir à mes yeux étonnés, et ne parut pas fort content de ma présence. Cependant, après deux ou trois secondes d'hésitation, il se remit complétement, me donna la main avec empressement, et fit tant d'efforts pour me plaire que je ne doutai plus de l'aventure.

— Ah! je respire. Tu m'avais fait une frayeur...

— Ce n'est pas tout. Porsenna et moi, nous entrâmes ensemble dans le salon. A sa vue, Herminie rougit imperceptiblement, et ses yeux devinrent tout brillants de joie. Elle sortit sous un prétexte, et rentra quelques instants après... Mon cher ami, si tu l'avais vue attentive aux moindres paroles de l'Emilio, souriant à tous ses sourires, troublée et fronçant presque le sourcil lorsqu'il parlait à une autre femme, tu aurais reconnu

L'amour et ses feux redoutables.

Tiens, je n'ai rien vu de pareil, si ce n'est dans tes yeux, quand tu regardais la perfide Tullia.

— Eh bien, dis-je un peu troublé, s'ils s'aiment, qui les empêche de s'épouser? Ne sont-ils pas, lui grand seigneur, et elle grande dame? Est-ce l'argent qui leur manque ou la noblesse?

— Je n'en sais rien. Peut-être Emilio a-t-il fait vœu d'être célibataire?

— Diable! mais alors...

— Oui, mon cher, c'est justement ce que je veux dire. Herminie deviendrait sans l'autorisation paternelle lucumone d'Etrurie... Oh! rassure-toi, nous n'en sommes pas encore là. Elle est tout à fait dans la période d'innocence des regards et des sourires; quand cette période sera passée, les spectateurs n'y connaîtront plus rien.

— Mais qui peut s'opposer au mariage? Ce n'est pas le duc, qui paraît charmé de cet étranger.

— Tiens, dit Clou, veux-tu que je te dise un soupçon qui m'est venu ce matin?

— Lequel?

— C'est qu'Emilio n'est pas moitié si riche, si prince, si marquis et si duc qu'il veut le faire croire. As-tu vu son palais de Naples? ou ses terres du Mexique? ou son oncle?

— Oh! pour moi, je crois à l'oncle. On est toujours neveu de quelqu'un.

— Eh bien, je t'accorde l'oncle. Accorde-moi qu'il rapièce des souliers dans une échoppe de Portici.

— Alors, Emilio, c'est Cartouche, c'est Mandrin, c'est Fra-Diavolo.

— Non. C'est plutôt Casanova; à moins que ce ne soit tout bon-

nement une âme poétique qui regarde l'amour comme la préface naturelle du mariage, et l'espérance du bonheur comme plus douce que la plus douce réalité.

— Mais, dis-je, s'il est neveu d'un savetier, pourquoi voudrait-il compromettre Herminie? N'est-il pas plus avantageux de l'épouser?

— Et qui te dit, répliqua Clou, qu'il ne songe pas à la compromettre pour l'épouser plus sûrement? Après tout, leurs affaires ne me regardent pas... As-tu vu Tullia?

— Pourquoi l'aurais-je vue? répondis-je avec embarras.

— Voyons, dit Clou, ne fais pas le Normand. Réponds sans hésiter. As-tu vu Tullia?

— Eh bien, oui, je l'ai vue.

— Et tu es son amant?

— Non. Je te le jure. Elle vit seule et ne veut voir personne.

— Excepté toi.

— Oui. Excepté moi; mais je n'en suis pas plus avancé.

— Et tu l'aimes?

— Jusqu'à la mort!

Clou haussa les épaules.

— Et elle te traite durement?

— Elle m'invite à manger du jambon et à souffler son feu.

— O plaisirs innocents, s'écria Clou, et qui ressemblent tout à fait à ceux du jeune Eliacin!

....................Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre et l'encens et le sel.

Tu me rappelles ce pauvre Jacques qui était au service de mon père. Il s'enrôla en 1799 dans le 3e régiment d'infanterie légère. Six ans après, il était à Austerlitz et fit des prodiges avec sa baïonnette. En récompense, son général, comme dit la chanson, le nomma soldat sur le champ de bataille. Je te donne dix ans pour faire la conquête de Tullia, et je parie que tu échoueras au port.

Je lui racontai mon entrevue de la veille avec Tullia. Il garda quelque temps le silence.

— Ah! dit-il enfin, tu es heureux, toi! Tu sais savourer ton bonheur par petites bouchées. Moi, j'ai tout englouti d'un coup, et je m'en repentirai longtemps.

— Crois-tu que Tullia m'aime? lui demandai-je.

A ces mots, il se mit à rire.

— De toi à moi la question est excellente! dit-il. Est-ce qu'on connaît jamais quelque chose au cœur des femmes? Tullia t'aime

peut-être à la folie. Peut-être aussi aime-t-elle seulement à être aimée. Peut-être veut-elle repasser avec toi dans les sentiers fleuris du premier amour. Peut-être est-elle vertueuse, peut-être n'est-elle que savante. Tout est possible et raisonnable. Adieu et bonne chance, amoureux transi.

Il fit mine de sortir, mais tout à coup il revint sur ses pas, et, me prenant les deux mains :

— Heureux garçon, dit-il, tu as la foi et la simplicité des premiers martyrs. Voilà les bénéfices de l'innocence.

Il soupira d'un air qui nous fit éclater de rire tous deux.

— Qui t'empêche d'être innocent comme moi? lui dis-je gaiement.

Il leva les yeux vers le ciel.

— Le destin l'a voulu, répondit-il. Toi, du moins, sois aimé si tu peux. Hélas! si j'avais su être jaloux!... A propos, veux-tu venir mercredi soir chez Rochetaillade?

— Pourquoi faire?

— Pour te distraire et faire autre chose que de baiser les pieds de Tullia ou souffler le feu en mangeant du jambon. Rochetaillade m'a promis des choses magnifiques. Il s'est engagé à prouver que l'Etre est adéquate et identique au Non-être, et à trouver la synthèse de ces deux antinomies énormes. Comprends-tu?

— Pas beaucoup.

— Eh bien, mon cher, les deux antinomies sont les piles du pont. La synthèse est l'arche qui doit s'appuyer sur ces piles. Comprends-tu?

— Un peu moins.

— Enfer et malédiction! s'écria Clou, tu n'entends donc pas l'allemand? C'est de l'Hégel tout pur que je te récite là. Au reste, je suis bien bon de faire la besogne de Rochetaillade. Allons, c'est dit. Nous comptons sur toi. A ce soir.

Et il descendit l'escalier en chantant à pleine voix la célèbre chanson :

Voyez cet homme qui se noie
Pour avoir trop mangé de l'oie,
Et qui va devenir la proie
D'une huître ou d'une lamproie.

ALFRED ASSOLLANT.

(*La fin à une prochaine livraison.*)

POÉSIES

LE POETE ET LA VIE

FRAGMENTS D'UN POEME

Argument : Le poëte n'est pas l'enfant gâté de la nature. Son sort comparé à celui des autres êtres, bêtes et gens. Préoccupé de l'inconnu comme Hamlet, il est, comme lui, accusé de folie. Le poëte est, de nos jours surtout, une sorte d'Hamlet, un rêveur symbolique. Allusions à quelques personnages du drame de Shakspeare. L'exil du poëte est demandé par les sages de la cité moderne, comme il l'avait été, dans l'antiquité, par le divin Platon. Introduction du philosophe grec parmi les conseillers du roi Claudius. Hamlet, convaincu d'insanie, part pour l'exil... L'esprit négatif de la critique opposé à l'esprit affirmatif de la poésie... Représailles du poëte; retour sur lui-même en présence du siècle et des devoirs qu'impose désormais la poésie. Tristesses du présent; regrets du passé. Invocation à la muse de la virilité. Le poëte flétrit l'égoïsme individuel et social. Apostrophe au peuple. Les services rendus à la civilisation par les poëtes. Moïse et Alcée dans les temps anciens; dans les temps modernes, Rouget de Lisle et Lamartine... Conclusion : douloureuse mais féconde mission de la poésie.

Thou, Nature, partial Nature, I arraign;
Of thy caprice maternal I complain.
The lion and the bull thy care have found,
One shakes the forest, and one spurns the ground...
Thy minions, kings defend, control, devour,
In all th' omnipotence of rule and power. —
But, oh! thou bitter step-mother and hard,
To thy poor, fenceless, naked child — the Bard!

Burns.

Voulez-vous connaître le mécanisme de la pensée et ses effets? lisez les poëtes. Voulez-vous connaître la morale, la politique? lisez les poëtes. Ce qui vous plaît chez eux, approfondissez-le : c'est le vrai. Ils doivent être la grande étude du philosophe qui veut connaître l'homme.

J. Joubert.

S'il est sous le soleil un être misérable,
Un être au front marqué d'une angoisse incurable,
Un douloureux esprit, un ardent désœuvré,
Un cœur d'amour avide et de bonheur sevré,
C'est bien ce fou sublime aux chimères troublées,
Le fervent sectateur des Neuf-Déguenillées.

Des humaines douleurs cumulant les trésors,
Aux maux de l'âme il joint les misères du corps.
Faible et nu, contre lui tout s'arme et le torture.
Il t'accuse à bon droit, ô marâtre nature!
Quel que soit le limon dont l'ait pétri ta main,
Le poëte, à coup sûr, n'est pas ton Benjamin.
Bonne à tous, pour lui seul imprévoyante ou dure,
Tu n'as point en souci les peines qu'il endure;
Ton âme reste sourde au cri de ses besoins.
Chaque être, cependant, est l'objet de tes soins :
Le loup a la forêt, le lion son repaire;
D'astuce tu pourvus la femme et la vipère;
Prodigue aux plus cruels, tu donnas, à leur tour,
Sa forte griffe au tigre et son bec au vautour;
D'un cuir chaud et velu tu revêtis l'onagre,
Et d'un manteau brodé le courtisan podagre;
Dans sa robe de dards s'en va le hérisson;
Sûr au moins d'un abri rampe le limaçon;
Quand elle a bu des fruits la séve parfumée,
Dans sa cellule dort la guêpe envenimée;
Les rois, tes favoris, un globe dans la main,
Versent en paix le sang et l'or du genre humain;
Le bureaucrate altier vit de réponses rogues;
L'avocat vend des mots, le docteur vend des drogues;
Pour piége et pour logis l'araignée a ses fils;
Diplomate et renard trament des tours subtils;
Le lièvre et le poltron, la duègne et la tortue,
Broutent tranquillement leurs feuilles de laitue;
Le juif et le marchand, putois de la cité,
Dans leurs comptoirs infects volent en sûreté;
Et tous, bêtes et gens, race à qui rien ne pèse,
Tout cela dans ton sein, Nature! est à son aise;
Ouvrant de larges bras à ta postérité,
Tu fus clémente à tous, au poëte excepté!

Partiale Nature! aigre et dure nourrice!
Aveugle est ton amour ou cruel ton caprice.
Et pourtant si quelqu'un est digne de pitié,
C'est bien ce grand enfant, idiot à moitié,
Qui, pensif et distrait aux piéges qu'on lui dresse,
Incapable de ruse ou de mondaine adresse,
S'en va, les yeux au ciel, donner à chaque pas
Contre une terre hostile et qu'il ne comprend pas!

Pour esquiver du Sort les fantasques colères,
Si du lièvre il avait du moins les pieds célères!
Comme le daim vaguant dans l'épaisseur des bois,
Fuyant des envieux les féroces abois,
S'il pouvait oublier la meute et ses morsures!
Pour éventrer les chiens les cerfs ont leurs ramures!
Mais les siennes, à lui, sont celles dont l'hymen
Pare les plus grands fronts d'une discrète main;
Celles qu'une Béjart plante au front d'un Molière!
Du superbe Mammon flairant la crasse altière,
Chiens et flatteurs, du moins, ont dos souple et nez fin;
Lui, faute de bassesse, il aura froid et faim.
Sa sensibilité, triste objet de risée,
Comme un vivant sans peau marche à tout exposée;
Au centuple il subit dans son âme et sa chair.
Et l'insulte du sot, et l'injure de l'air.
Couronné, comme Hamlet, de sa fierté souffrante,
Il va traînant partout son insanie errante.

O symbole éternel des plus hautes douleurs,
Déshérité splendide aux navrantes pâleurs,
Ce monde au cœur de fer, que la lyre importune,
Jamais ne comprendra ton auguste infortune!

Ne soupçonnant qu'un fou sous ses divins haillons,
Les courtisans laquais jappent sur ses talons;
Mais le vieux Claudius, fratricide adultère,
En tout ceci pressent un sinistre mystère :
Des lèvres du rêveur, il tombe quelquefois
De ces mots ambigus, menaçants pour les rois,
Qui du Peuple-Midas font dresser les oreilles.
Depuis lors, il est bruit de choses sans pareilles,
D'un fantôme apparu, de forfaits dévoilés,
De crimes triomphants et de droits violés;
D'une aube expiatoire où cette ombre égorgée
Sortira du cercueil radieuse et vengée;
D'un Dieu lent à punir et prompt à pardonner,
Mais dont l'heure tardive à la fin va sonner;
De mille autres propos et rêves fatidiques,
Tels qu'il en doit sortir des cerveaux lunatiques.
Croire au ciel! croire à Dieu! pauvre tête à l'envers!...
Sont-ce des mots sans suite ou des desseins pervers?...
Polonius en rit, mais Claudius, plus sage,

De l'envoyé bizarre a compris le message.
Il aura l'œil sur lui : deux amis, fins limiers,
Epieront ses regards, ses gestes familiers.
D'une hostile démence il faut sauver l'empire.
Qui parle au nom du ciel contre l'Etat conspire.
D'intimes conseillers un collége appelé
A reconnu qu'Hamlet a le crâne fêlé,
Que ce visionnaire à verbe de prophète
Pour la ville et la cour est un vrai trouble-fête;
Qu'il se faut défier de ces êtres nerveux
Et pâles, et couvant l'éclair sous leurs cheveux;
Qu'il est temps que l'Etat, l'arbre aux rameaux utiles,
Sème aux vents de l'exil ses branches infertiles;
Et cætera. — Platon, à son tour consulté,
Opine pour qu'il soit en tout honneur traité :
« Avant de le bannir de notre République,
De roses couronnons ce front mélancolique,
Dit le sage, et montrons au vulgaire odieux
En quelle estime on tient un possédé des dieux. »
Accord touchant! bientôt on crie, à son de trompe,
Que la foule s'alarme à tort, et qu'on la trompe;
Que tous ces bruits de spectre et d'apparitions,
Présages de malheurs, sont folles visions;
Que les choses vont bien, que Claudius y veille;
Que l'Etat mange et boit et digère à merveille;
Que le seigneur Hamlet, l'orgueil de sa maison,
D'amour pour Ophélie a perdu la raison,
Mais qu'un rhéteur divin, un mage vénérable,
PLATO n'a point jugé le malade incurable;
Qu'il le faudrait distraire et faire voyager;
Lui montrer ces doux ciels où fleurit l'oranger;
Que l'air des monts, le bruit cadencé de la vague
Ont un charme apaisant pour le front qui divague;
Que l'abandon, l'exil avec loisir goûté,
Le *logos* opérant, lui rendront la santé.
On dit; et peuple et cour, Gertrude et la patrie,
D'un fratricide époux la complice flétrie,
Tous hâtent le départ, — et l'aube à sa rougeur
Voit sur les flots passer le pâle voyageur...

O critiques, salut! ô frères des moustiques,
Moins les ailes, salut! Eternels dénigreurs

Qui distillez le faux et qui vivez d'aigreurs,
Coupe-gorge infestant de votre bande armée
Les bois saints de la Muse et de la renommée,
Nous direz-vous un jour quel venimeux bonheur
Vous trouvez à tirer sur le noble rêveur,
Qui près de vous passant, de vous n'eut jamais cure!
Scorpions embusqués, vous vivez de piqûre!
De vos trompes suçant la moelle des auteurs,
Sans eux que seriez-vous, insectes contempteurs?
Se gorgeant au soleil de chairs en pourriture,
Vit-on jamais les vers conspuer leur pâture?
Et vous, vermiculets, vous criez, vous bavez
Sur ceux dont vous mangez, sur ceux dont vous vivez!
Parasites rampeurs, habitants des carnières (1),
Vermines qui souillez des lions les crinières,
Pour tout mordre et trouer, tarets aux dards jaloux,
Où sont vos raisons d'être? à quoi donc servez-vous?
Le fumier produit; vous, vous êtes plus arides
Que les silex brûlés par les soleils torrides.
D'anxiétés d'eunuque et de désirs rongés,
De vos stérilités sur tous vous vous vengez.
Parbleu! prenez-vous-en au ciel qui vous fit naître
Pour convoiter la Muse et non pour la connaître!
A produire impuissants, qu'avez-vous secondé?
Quel noble esprit par vous fut dans sa marche aidé?
Vit-on jamais sortir l'utile ou le pratique —
Je ne dis pas le beau! — d'un crâne de critique?
Et le barde est par vous de bon à rien traité,
De fol, de songe-creux et d'inutilité!
Et sur ce, votre voix juge, approuve ou gourmande;
Et vous souillez l'écorce en dévorant l'amande;
Et régentant la lyre, et tranchant des hautains,
Dogmatisant au nom des Grecs et des Latins,
Et parlant prose et vers sans en savoir la langue,
Et pour le diamant prenant toujours sa gangue,
Et promenant sans fin vos myopes flambeaux
Du soleil des vivants à la nuit des tombeaux,
Ricanant à la mort, insultant à la vie,
Et sans cesse ajoutant le cynisme à l'envie,
Il ne vous suffit point, acharnés disséqueurs,
De mordre! — vous raillez en déchirant les cœurs!...

(1) *Carnarium.*

O fronts ceints de lauriers et de mélancolie,
Par l'audace des sots poussés à la folie,
Ces lauriers douloureux, de tant de pleurs mouillés,
Par d'obscurs mécréants, les verriez-vous souillés!...
Ah! vivre, c'est souffrir! — Brisé par la tempête,
Contre la vague en vain se débat le poëte.
Inégale est la lutte! inutile est l'effort!
Autour de lui descend la nuit lourde du sort.
Sur sa poupe où chantait une jeune Espérance,
Planent de noirs oiseaux, la haine et la souffrance.
Battu des flots, poussé par le courant fatal,
Quel port voit-il surgir dans l'ombre? — L'hôpital.
Il y roule épuisé de lutte et de vieillesse.
Dans ce dernier abri qu'un monde amer lui laisse,
Saignant, le cœur tordu, jusque dans l'âme atteint,
Sur lui-même affaissé d'heure en heure il s'éteint,
Impassible à la haine à ses flancs incrustée,
Mort au ressentiment de sa force insultée!

Succombant à la tâche, en des champs calcinés,
Et servant de pâture aux dogues acharnés,
Ainsi le fier coursier, mort de faim et de peines,
Gît insensible aux dents de tous ces fils de chiennes! (1)

La mort, soit! Mais subir leurs dents et leurs abois!
Saurais-tu donc « mourir sans vider ton carquois, »
Poëte! O Pythien, sur l'engeance aux poils rêches
Fais jaillir et bouillir et retentir tes flèches!
Purge l'air! Montre enfin au fétide agresseur
Quelle force repose au fond de ta douceur!
Lève-toi, justicier! et prouve à qui te blesse
Que la bonté chez toi n'est point de la faiblesse!
Frappe! pour être juste il n'est jamais trop tard!
Fais sentir aux frelons que l'abeille a son dard!

Il fut un âge, hélas! où d'accords altérées
Tes lèvres ignoraient les rimes acérées;
Où loin du Mal, les yeux sur tes astres secrets,
Tu n'en soupçonnais rien en tes dédains distraits;

(1) So by some hedge, the gen'rous steed deceas'd,
For half starv'd snarling curs a dainty feast:
By toil and famine wore to skin and bone,
Lies senseless o' each tugging bitch's son. BURNS.

Mais son souffle a souillé les hautes solitudes,
Mais le temps est passé des molles quiétudes,
Mais le rêve a fait place à la réalité,
Mais ton œil s'est ouvert à l'âpre vérité,
Mais ton cœur, ô poëte, ô nature irascible,
Dieu ne l'a point pétri d'une argile impassible;
Les triomphes du crime outragent tes esprits!
Dans ton âme inflammable aux véhéments mépris,
L'horreur du Mal, l'horreur de son œuvre abhorrée
Sait allumer du Bien la colère sacrée.

Adieu donc, solitude aux bois infréquentés,
Calmes des jours, bonheurs, hélas! trop peu goûtés;
Rêves et cordes d'or de la lyre première;
Déserts peuplés d'oiseaux, de brises, de lumière;
Adieu forêt! lac vierge où l'âme en son vol pur
Cueillait les bleus lotus et les songes d'azur;
Adieu, printemps du cœur, aube aux clartés vermeilles,
Frais matins de la Muse aux sonores abeilles;
Adieu, miel de l'Hymette! adieu, placidité!...
Et toi, fermente en nous, miel de virilité,
Généreuse liqueur dont l'abeille biblique
Emplissait du lion la gueule symbolique!
Dans le cœur du poëte en proie aux coups du sort,
Coule, ô mâle ambroisie! ô breuvage du fort!

Mais quoi! voulant chanter, voici que ta voix pleure,
Muse! le siècle est sourd et la plainte est un leurre.
Pour moi, je prise peu ces lyriques accès;
Donc, restons en nos vers, prosaïque et français!

Ta bonne humeur, voilà toute ma convoitise,
Mère des vrais heureux, fraîche et grasse Bêtise!
Tes fils se portent bien; et quels que soient les temps,
Et le monde et la vie, ils sont toujours contents.
Rien ne trouble chez eux l'égalité de l'âme.
Ce sont de bons fourreaux que n'use point la lame.
Que sur la terre en pleurs s'obscurcissent les cieux,
N'en dînant pas plus mal, ils n'en dorment que mieux.
Contre les maux publics cuirassés d'indolence,
Sourds aux clameurs d'autrui, digérant en silence,
Indifférents couchés sur leurs bonheurs épais,
Pareils au bœuf stupide, ils ruminent en paix.

D'un désastre privé si le trait les traverse,
En sursaut réveillés par la fortune adverse,
Ils disent simplement, cœurs patients et doux,
Que le ciel est aveugle et n'a soin que des fous.
Si le sort, leur versant les nectars de la terre,
De liquides rubis couronne leur cratère,
Leur tranquille égoïsme y boit modérément;
Ils savent être heureux imperturbablement,
Tant ils sont convaincus, dans leur calme sagesse,
Qu'à leurs vertus les dieux devaient cette largesse.
Seulement, pour ces cœurs résignés aux bienfaits
Du Ciel, les mécontents sont des esprits mal faits.
Au bord des étangs verts où sa pâture grouille,
Le héron mange ainsi gravement sa grenouille,
Et s'étonne des cris que pousse au fond des airs
L'aigle battu des vents ou brûlé des éclairs;
Très-sage, il en conclut, en savourant sa proie,
Qu'un aigle, quoi qu'on dise, a moins d'esprit qu'une oie.

Dieu juste! et c'est donc là la vie! Et le héron,
Le satisfait repu, l'égoïste poltron,
Insultera toujours ceux-là qui dans leur voie
S'en vont sous les éclairs où ta main les envoie!
Et ce n'est point assez des tourmentes du ciel,
Il faut boire l'outrage et l'éponge de fiel,
Et s'entendre crier par des goujats immondes
Que tout est pour le mieux dans ce meilleur des mondes!
Quoi! leurs maux, à tout prendre, ils les ont mérités!...
O des biens d'ici-bas, vous, les déshérités,
A ces bâtards du cœur et de l'intelligence
Montrez-vous! produisez vos titres de naissance!
A l'astre paternel votre droit est pareil,
Poëtes! réclamez votre place au soleil!...

Peuple! le lys des monts, coupe de parfums pleine,
N'eut jamais en mépris la courge de la plaine.
Le rossignol qui vit de tristesse et de chants,
Du pourceau pour les glands respecte les penchants,
De la nature, ô peuple! absente est l'ironie.
Rien de vil, rien de grand où tout n'est qu'harmonie.
Les monts comme la plaine ont leur utilité;
N'accuse point d'orgueil ou de stérilité
Ces masses de granit, dont les crêtes chenues

Portent le poids des vents et la fureur des nues.
Dans ces flancs douloureux que tu crois en repos
S'élabore le fleuve où boiront tes troupeaux;
Leurs froids sommets veillant sur les sommeils du monde,
Annoncent le lever de l'astre qui féconde.
Le poëte a, comme eux, l'esprit dans l'avenir;
Il sent en lui saigner les choses à venir;
Le siècle qui sera sur son front se reflète;
Voilà ce qui lui fait, hélas! l'âme inquiète,
Et lui met sous les doigts ces verbes flamboyants
Dont il couvre à tes yeux les murs de tes tyrans.
Et pourtant, il sait trop, rêvant orgie et fêtes,
Que ton cœur goûte peu la voix de tes prophètes,
Et que des Balthazar tu prises mieux les vins
Et l'or que des Daniel les oracles divins!
Il sait trop bien ton cœur, ce cœur prompt au reproche,
Plus mobile que l'onde et plus dur que la roche.
Pleurant le joug du Nil aux fertiles engrais,
Pour les oignons d'Egypte il connaît tes regrets,
Il connaît ton amour pour Néron et la boue!
Va! n'attends pas du moins que jamais il t'en loue!
Le poëte sur toi ne s'est jamais mépris;
Mais à tes flatteurs seuls il garde ses mépris!
Il a vu ce qu'ont fait tes rhéteurs et tes prêtres
Pour avilir chez toi le sang fier des ancêtres;
Dans sa tendresse austère, il te traite en enfant :
De ses justes dégoûts sa pitié te défend!

Oui, tu peux oublier ou nier ses tendresses,
Tu le retrouveras au jour de tes détresses,
Tu le retrouveras, tel qu'il fut autrefois,
Versant pour ton salut son sang après sa voix.
Sa trace est lumineuse et remplit tes annales.
Laisse aboyer l'Envie aux sottises banales;
Interroge l'histoire, ô peuple! et ton passé.
Par les déserts, son pied s'est-il jamais lassé?
Quel cœur jamais plus vaste en ses sollicitudes,
Prodigua tant d'amour à tant d'ingratitudes?
Songe à ce bras puissant qui noya dans les mers
Pharaon et l'exil, Pharaon et les fers.
Souviens-toi vers le ciel de ces mains étendues,
Conjurant du Très-Haut les foudres suspendues,
De ces ardents labeurs par qui l'Humanité.

Du vrai Dieu, du vrai culte, a trouvé l'unité (1).
Le poëte est la voix sous les éclairs vibrante,
Qui vers le but promis conduit ta vie errante.
Selon les temps, les lieux, qu'il soit législateur
Ou prophète, ou soldat, il est ton bienfaiteur.
Vengeant ta liberté des tyrans menacée,
Glaive en main il combat, et tonne avec Alcée.
Quand les Rois que la haine intestine enhardit,
Sur le sol des aïeux posent leur pied maudit (2),
Le poëte s'émeut ; de son âme électrique
Jaillit, comme la foudre, un chant patriotique,
Ce chant dont l'étincelle embrasant tout ton cœur,
D'un combat inégal te fait sortir vainqueur.
Souffle dévastateur, l'hymne (3) aux strophes altières,
D'une horde barbare a purgé tes frontières !

Soixante ans sont passés. Une commotion
Soudaine a tout chez toi remis en question.
Et la société sur ses bases remue ;
Et charte, et trône, et lois, comme un oiseau qui mue,
Elle a tout secoué ; du royal oripeau
Le phénix éternel a dévêtu sa peau.
D'un monde qui renaît s'agitent les problèmes ;
Et l'Europe s'ébranle, et les rois, faces blêmes,
Tombent à ce grand vent qui souffle de Paris,
Comme d'un arbre mort tombent des fruits pourris.
Ce tremblement subit est fait pour tout confondre ;
Sous son pied chacun sent le vieux sol qui s'effondre.
Que sera l'avenir? Nous doit-il, ô terreurs !
Ramener du passé les tragiques horreurs?
La hyène des faubourgs déjà partout aboie ;
La grande ville au vent de l'épouvante ondoie ;
Le pâle citoyen regarde à l'horizon,
Le ciel est noir : l'angoisse habite sa maison.
C'est l'inconnu qui monte, et l'esprit le plus ferme
Doute aux maux qu'on ses flancs ce vaste orage enferme.
Un monde est en travail ; sur le chaos qui bout,
Chacun cherche des yeux quel sauveur est debout.
Quel bras saura dompter ou guider la tempête?
Quel homme? — Il s'est levé! — Quel est-il? — Un poëte !

(1) Allusion au cantique de Moïse.
(2) La Coalition.
(3) *La Marseillaise.*

D'un unanime élan porté sur le pavois,
Il parle, et la tourmente obéit. A sa voix,
Croule au sein de nos murs l'échafaud politique;
Et l'esclavage expire aux bords de l'Atlantique,
Et le droit triomphant venge un droit outragé!
D'un poids d'iniquité le monde est allégé!
L'avenir est conquis! l'humanité respire!...
Gloire au législateur que la clémence inspire!
De la Cité nouvelle il n'a rien rejeté,
Rien banni, — le bourreau, l'esclavage excepté!
Trois mois, l'âme impassible aux assauts de la houle,
Il conseille, il grandit, il mène à Dieu la foule...

Poëtes! sur vos fronts pèse un siècle de fer.
Il est dur en ses chants de voir s'ouvrir l'enfer,
Et d'y plonger vivants, et d'un vers implacable,
Ceux-là qu'a réprouvés la Muse irrévocable.
Même contre le Mal la haine est un tourment.
Inflexible est l'esprit, mais le cœur le dément.
Votre orage est pareil, ô natures aimantes,
A ces climats de flamme aux subites tourmentes;
Le sol tremble, l'abîme ouvre un gouffre effrayant,
Mais regardez le ciel! il pleure en foudroyant.
Pleurez! c'est le destin, mais chantez dans l'orage.
Plus grand est le péril, plus grand est le courage.
Soyez, puisqu'il le faut, voix faites pour bénir,
Soyez l'écho vengeur de l'intègre avenir!...
De trop aimer le bien, je sais ce qu'il en coûte;
Mais qu'on le veuille ou non, il faut marcher sa route.
Marchez! luttez! buvez dans la gloire ou l'oubli
L'austère volupté du devoir accompli!...
Comme le noble Hamlet que l'inconnu travaille,
D'un fatidique appel votre âme en vous tressaille;
Esprits nés pour le jour, de lumière affamés,
Précurseurs! répandez vos espoirs enflammés!
Même à travers l'angoisse et la mélancolie,
Même au prix du bonheur, hélas! et d'Ophélie,
Marchant à votre but, et prêts à tout souffrir,
Frappez au cœur le Mal, dussiez-vous en mourir!

AUGUSTE LACAUSSADE.

THÉATRES

CHRONIQUE MUSICALE

La Statue, opéra-comique en trois actes, de MM. Michel Carré et Jules Barbier, musique de M. Ernest Reyer.

M. Ernest Reyer était connu pour un homme d'infiniment d'esprit, pour un écrivain charmant, pour un musicien distingué. Ses amis, quelques artistes, lui-même peut-être, témoignaient une grande confiance; mais, jusqu'à ce jour, son bagage de compositeur était assez mince : il se composait de la symphonie du *Sélam*, de *Maitre Wolfram*, opéra en un acte, joué au Théâtre-Lyrique en 1854, et d'un ballet en deux actes, *Sacountala*, représenté il y a deux ans au théâtre de l'Opéra, sous les auspices de Mme Ferraris. Le *Sélam* n'a pu être exécuté qu'un très-petit nombre de fois; *Maitre Wolfram* n'avait point eu non plus un nombre considérable de représentations, entravé qu'il était par certaines difficultés d'exécution et par l'impossibilité dans laquelle se trouve le Théâtre-Lyrique de maintenir les pièces en un acte au répertoire; *Sacountala* avait suivi le sort commun à tous les ballets, dont l'existence est éphémère et le succès passager. Pourtant, des partitions de *Sacountala* et de *Maitre Wolfram* se dégageait une certaine personnalité. On pressentait un musicien ennemi des formes vulgaires, un artiste sincère, entraîné vers les belles régions de l'art et déjà assez maître de sa technique pour prétendre à chercher sa propre voie. Mais d'un opéra en un acte à un ouvrage en trois actes, il y a loin comme de l'idée à la réalité, de la promesse à l'exécution. On attendait donc M. Ernest Reyer à cette décisive épreuve. Hâtons-nous de dire que le jeune compositeur a franchi la distance sans hésitation, avec un bonheur complet; le succès de son nouvel opéra, *la Statue*, justifie, dépasse même toutes les espérances.

Les auteurs du poëme ont été heureusement inspirés. La pièce est agréable, ingénieuse, variée. Elle offre au compositeur une couleur excellente, des caractères intéressants, des situations habilement disposées, exemptes de monotonie. MM. Jules Barbier et Michel Carré ont eu donc leur grande part dans le succès, et il est juste de leur en tenir compte, puisque la musique ne peut s'affranchir chez nous de la plus étroite so-

lidarité avec le drame, puisque l'insuffisance de la fable scénique entraîne souvent dans un désastre commun le compositeur digne d'un meilleur sort.

L'Orient devait séduire l'auteur du *Sélam*. C'est le pays des légendes merveilleuses. Nous sommes à Damas, au temps fabuleux des califes et des génies, aux jours contemporains d'Aroun-al-Raschid, de Sinbad et d'Aladin; et la belle Scheherazade n'a-t-elle pas déjà conté quelque peu cette histoire au terrible Schahriar? Un des jeunes seigneurs de Damas, l'un des plus brillants et des plus prodigues, Sélim, a dissipé les richesses amassées par son père. Lassé de tous les plaisirs, ne croyant pas à l'amitié qui ne lui a donné que des compagnons de débauche, n'attendant plus rien de l'amour, en proie à ce malaise cruel qui saisit les cœurs vides et les consciences mécontentes, Sélim vient demander à la rêveuse ivresse de l'opium ou du hatchisch la consolation et l'oubli. Le beau, le riche Sélim dort dans un repaire obscur, mêlé à la foule hébétée des buveurs d'opium. Un vieillard pénètre dans cette morne enceinte; son aspect est vénérable, il porte le costume et le bâton sacré des derviches; du doigt, il touche Sélim; d'un geste, il a dissipé l'ivresse pesante du hatchisch. « Sélim, lui dit-il, chasse cet indigne sommeil; au lieu de la mort, veux-tu ressaisir la volonté et la vie? Veux-tu reconquérir toutes les richesses que tu as follement dissipées, posséder plus d'or et de pierreries que le plus riche souverain? Ecoute : sous les ruines de l'antique Balbek dorment des trésors enfouis depuis des successions de siècles. Le génie Amgiad veille sur ces trésors amoncelés dans des jardins mystérieux. Je puis t'en ouvrir l'enceinte. Mais là seulement, et de la voix seule du génie Amgiad, tu pourras connaître à quelle condition ces trésors pourront t'appartenir. Veux-tu te soumettre d'avance, et te sens-tu la force de tenter cette épreuve? Pars à l'instant; voici les premières lueurs de l'aurore. Une barque t'attend. Elle va t'emporter loin de Damas, tu me retrouveras à Balbek. » Ainsi parle le sage derviche, et il disparaît. Sélim se croit sous l'empire du rêve. Pourtant, les paroles de l'étranger retentissent encore à son oreille, et l'aurore se lève, et la barque est prête; son fidèle serviteur, Mouk, l'attend la rame à la main; il s'élance, et le flot rapide emporte aussitôt notre aventureux voyageur.

De ce court prologue, le compositeur a su tirer un excellent parti. Le chœur à demi-voix des buveurs d'opium, *O vapeur embaumée!* est d'un effet délicieux. Ce murmure mélodieux, où se peignent si bien l'extase et la rêverie, a mis tout de suite le public sous le charme. C'est après ce prologue que M. Reyer a placé son ouverture ou plutôt une introduction, instrumentale qui le complète par le contraste d'une vigoureuse sonorité.

Le théâtre a changé. Voici le désert et les ruines imposantes de l'ancienne cité du soleil. Près de ces ruines, à l'ombre de quelques palmiers, s'est arrêtée une caravane. Ce sont des pèlerins qui accomplissent le pieux voyage de la Mecque, imposé à chacun des fidèles croyants. Une jeune fille, Margyane, est venue puiser de l'eau à une citerne dont on aperçoit les margelles ébréchées, et, tandis qu'elle remonte les degrés, Sélim, épuisé de fatigue, accablé de chaleur, vient tomber presque in-

animé sur le sable; Margyane va vers lui, baisse son voile et, du geste dont on représente Rebecca donnant à boire à Eliézer, elle approche des lèvres de Sélim le vase où elle emportait son eau fraiche. Cette goutte d'eau a ranimé Sélim; il supplie la jeune fille de lui laisser voir son visage, de lui permettre au moins de se rappeler les traits de celle qui lui a sauvé la vie. Emue de cette douce prière, Margyane écarte un moment son voile : elle est d'une admirable beauté. Sélim se sent entraîné par un charme invincible, mais ce n'est point l'amour qu'il est venu chercher au désert; il laisse s'éloigner Margyane sans lui demander son nom, sans chercher à la connaître, sans promettre de chercher à la revoir. Fidèle à sa parole, le derviche est venu rejoindre Sélim : « Prends garde, lui dit-il, cette jeune fille qui s'éloigne, c'est peut-être le bonheur que tu laisses passer à côté de toi. — C'est la richesse que tu m'as promise; donne-la-moi! — Elle est là! » Au geste du derviche, les ruines s'ébranlent, les rochers s'entr'ouvrent, la voix des djinns répond par de rauques accents, et le courageux Sélim pénètre sans pâlir dans l'abîme d'où il doit rapporter tant de trésors.

La nuit est venue, un chant monotone et doux se fait entendre; c'est le pas cadencé de la caravane. Les pèlerins poursuivent leur route vers la ville sainte. Margyane est avec eux; elle jette en passant un regard de regret sur la fontaine solitaire près de laquelle elle a secouru le bel inconnu. Sélim, lui, l'a bien vite oubliée; il marche au milieu des éblouissements.

Mes yeux ont contemplé ce merveilleux empire,
Ce royaume inconnu, ces jardins enchantés,
Ces palais de cristal, de marbre et de porphyre
Où ruisselaient à flots d'innombrables clartés!...
Tout à coup, de métaux précieux revêtues,
Comme des astres purs au sein du firmament,
Je vois devant mes yeux surgir douze statues
Qu'un dieu tailla dans l'or et dans le diamant.
Seul, parmi ces chefs-d'œuvre, un piédestal est vide;
Il semble provoquer mes regards curieux.
Et, tandis que sur lui j'attache un œil avide,
J'entends flotter dans l'air ces mots mystérieux :
« La treizième statue absente est sans pareille;
« L'or et le diamant sont moins rares encor.
« Le génie Amgiad t'offre cette merveille
« Qu'un roi ne paîrait pas assez de son trésor.
« Mais toi-même choisis une fille innocente,
« Epouse-la; reviens avec elle en ces lieux :
« Livre-la chaste et pure, et la statue absente
« Va, sur son piédestal, apparaître à tes yeux. »

C'est ainsi que Sélim raconte au fidèle Mouk son merveilleux voyage. Mais où trouver cette jeune fille? Le derviche vient de nouveau à son aide. « Cette jeune fille, c'est à la Mecque qu'il faut l'aller chercher. On t'indiquera la demeure d'un vieillard nommé Kaloum-Barouk; tu lui demanderas la main de sa nièce; s'il te refuse, je te secon-

derai. Mais jure de la ramener au génie Amgiad. Les puissances mystérieuses qui président aux destinées du monde écoutent et reçoivent ton serment. » La voix souterraine des génies de la terre, les accents aériens des génies de l'air se mêlent en effet au serment imprudent et terrible que Sélim échange avec Amgiad.

Le second acte nous conduit à la Mecque. Riche, vieux, avare et laid comme tous les tuteurs et tous les oncles qui veulent épouser leur nièce ou leur pupille, Kaloum-Barouk a invité ses amis et ses voisins à célébrer son mariage. Il épouse une jeune et belle nièce qu'un de ses frères, mort à Alep, l'a prié d'adopter comme son enfant. C'est cette même jeune fille que le derviche a désignée à Sélim, que Sélim vient demander, au milieu même des préparatifs de la noce. Ce n'est point trop des ressources et de la toute-puissance d'un génie pour tirer Sélim de ce mauvais pas. Le derviche prend les traits du vieux marchand; au lieu d'un seul Kaloum-Barouk, nous en avons deux. Ce jeu de la ressemblance n'est point nouveau au théâtre, témoin les Ménechmes, Sosie et Amphitryon. Les auteurs ont largement emprunté à l'œuvre de Molière; ne leur en faisons point un reproche. *Amphitryon* est une pièce qui a dû souvent tenter les compositeurs, tant elle semble merveilleusement disposée pour la musique. MM. Barbier et Carré ont d'ailleurs tiré de cet emprunt un excellent parti, et l'élément comique, introduit avec adresse, varie les effets du drame et offre de nouvelles ressources au musicien.

Nous ne suivrons point l'action dans toutes ses péripéties. Sélim a conduit à la mosquée sa fiancée, voilée selon la coutume. Au retour seulement, il reconnaît la jeune fille qu'il a rencontrée aux ruines de Balbek, à laquelle il doit la vie, et qu'il était si près d'aimer. Elle est devenue sa femme, et c'est elle qu'il doit maintenant livrer au génie. Il s'y est engagé par le plus terrible serment, aura-t-il la force de l'accomplir?

Margyane croit retourner à Damas, et c'est à Balbek que Sélim la conduit, maudissant le génie, maudissant son serment, prêt à donner sa vie pour racheter sa chère Margyane. Près de Balbek, le simoun les surprend. Au milieu de cette scène de terreur, Sélim, se croyant à sa dernière heure, avoue à Margyane son amour et son cruel secret. Il ne la livrera pas au génie, dût-il affronter sa colère et le plus terrible châtiment. C'est à Margyane de se dévouer à son tour; elle s'offre elle-même au redoutable Amgiad. Par bonheur, cet Amgiad est un honnête génie, très-digne de porter la barbe blanche et d'emprunter les traits vénérables du derviche sous l'aspect duquel il nous est d'abord apparu. Il a été lié d'amitié avec le père de Sélim, et c'est pour ramener son fils dans la bonne route qu'il avait imaginé cette épreuve. La treizième statue, plus merveilleuse, plus rare que les douze autres, c'est Margyane, belle, chaste et aimante. Le bon génie Amgiad la remet aux mains de Sélim en rappelant les sages paroles que le derviche a chantées sur la plus charmante mélodie :

Il est un trésor
Plus rare que l'or

De toute la terre,
Plus pur que le jour,
C'est le doux mystère
Qu'on appelle : Amour.

Si les auteurs ont bien servi le musicien, le musicien s'est montré constamment inspiré. Depuis longtemps nous n'avions assisté à un succès aussi sympathique, aussi mérité. C'est le plus doux des devoirs de pouvoir louer presque sans réserve, et d'avoir à signaler l'avénement d'un talent nouveau, jeune, plein de séve et d'originalité. La musique de M. Reyer réunit, en effet, les plus précieuses qualités : la distinction, l'élégance, la vigueur, la clarté. Sa mélodie est toujours bien développée, jamais banale. Le contour en est d'une grâce infinie ; il cherche la forme, mais il hait la formule, c'est-à-dire la forme convenue, dictée et prévue à l'avance. Il dit bien ce qu'il veut dire, et quand il a exprimé un sentiment, exposé sa pensée musicale, il croit inutile de la ressasser à l'infini; il fuit les redites, il a horreur des redondances. Don inestimable chez un compositeur dramatique, et dont le public apprendra chaque jour à faire plus de cas! Le public est encore aujourd'hui sous l'empire de la formule, et tout en applaudissant la musique de M. Reyer, il semblait parfois un peu surpris et se sentait dérouté de ses habitudes.

Après une seule audition, nous ne pouvons entrer dans l'examen détaillé de la partition de *la Statue*; si nous devions citer tout ce qui nous a paru remarquable, nous citerions presque tous les morceaux. C'est, d'ailleurs, une de ces œuvres dont on ne fait qu'entrevoir d'abord tous les charmes. Mais le récit que nous avons transcrit plus haut, dit par M. Monjauze avec une ampleur que nous ne lui connaissions pas, le trio final du premier acte, le chœur des invités et tout le grand finale du deuxième acte, morceau capital traité avec une sûreté et une habileté extrêmes, un magnifique trio au troisième acte, ont été vite compris et couverts d'unanimes et justes applaudissements.

S'il nous fallait définir le talent de M. Reyer, nous dirions que tout en gardant une qualité éminemment française, le sentiment scénique, c'est-à-dire la juste expression de la situation et des caractères, il manie plus volontiers l'andante que l'allegro, et qu'il nous semble plus Allemand qu'Italien. Etre Allemand, cela est un grand crime à l'heure qu'il est. La critique s'est donné le mot ces jours derniers pour commettre une mauvaise action et une souveraine iniquité. Elle a mis hors la loi non-seulement un homme d'un rare mérite, mais tous ceux qui s'étaient permis de ne point méconnaître d'évidentes beautés. Dame critique n'aime pas qu'on s'inscrive en faux contre ses jugements; ils sont pourtant plus d'une fois cassés par le public. L'un des plus savants et des plus aimés de nos compositeurs, l'un des plus glorieux espoirs de l'école française, l'auteur de *Faust*, a reçu d'un des princes de la critique une rude gourmade pour s'être permis de n'être pas absolument du même avis au sujet du *Tannhaüser*. M. Ernest Reyer a eu aussi le tort de témoigner très-haut la haute estime qu'il fait du talent de M. Wagner; il l'a même écrit quelque part : double faute! mais que les critiques pardonneront

sans doute à M. Reyer, car il était naguère encore des leurs, et sa plume spirituelle et compétente a combattu longtemps *pro aris et focis*, c'est-à-dire pour l'art musical.

Le Théâtre-Lyrique a fait preuve, en montant *la Statue*, de beaucoup d'intelligence; il y a déployé autant de luxe que de goût. La pièce est bien jouée, bien chantée par M. Monjauze d'abord, qui, dans le rôle de Sélim, s'est montré un ténor complet, le meilleur peut-être que possèdent à présent les théâtres de Paris. M. Balanqué donne beaucoup de noblesse au rôle du derviche Amgiad; M[lle] Baretti prête à Margyane un charme rare et une rare beauté. Avec tant d'éléments de succès, le public se doit à lui-même de prolonger indéfiniment le succès de la première représentation.

EMILE PERRIN.

THÉATRES ET SALONS

UN JEUNE HOMME QUI NE FAIT RIEN. — JALOUX DU PASSÉ. — LES VIVACITÉS DU CAPITAINE TIC. — LES TREMBLEURS. — YAMEINHERR. — LES FUNÉRAILLES DE L'HONNEUR. — LA FILLE DES CHIFFONNIERS.

M. Dubreuil a refusé la main de sa fille à Maurice de Verdier, sous prétexte qu'il ne fait rien. Maurice se venge en démontrant d'un bout à l'autre de la petite pièce de M. Legouvé qu'il fait, au contraire, merveilleusement tout ce qui ne concerne pas son état d'homme oisif. Bien entendu, il épouse pour sa peine. Il n'en sera que plus et mieux occupé, tout en continuant à être, pour ceux qui jugent sur l'étiquette du sac, un jeune homme qui ne fait rien.

L'acte de M. Ernest Legouvé, écrit en vers agréables, est délicat et prudent. Le poëte se garde bien de trancher la question dans un sens opposé à l'opinion des pères de famille. En principe, il vote comme eux pour qu'un jeune homme fasse quelque chose. Mais il faut s'entendre et ne pas jouer sur les mots; il faut aller au fond des choses et ne pas s'arrêter à la surface. Il serait absurde de préférer un âne affairé, un de ces *ardélions* dont parlait le fabuliste latin, qui sont la mouche du coche de l'humanité, à M. Verdier, dont la prétendue inutilité sait tout, fait tout, mène tout, mais exerce sans enseigne et sans diplôme d'homme occupé et de citoyen nécessaire à son pays. Il lui manque le brevet, mais il a la capacité et l'activité, au rebours de ceux chez lesquels le pavillon couvre la marchandise et qui occupent les emplois sans les remplir.

Ce *Jeune homme qui ne fait rien* est un proverbe plutôt qu'une comédie. Cette jolie bluette fera merveille sur les théâtres de société qui posséderaient par hasard un jeune premier capable de se mesurer avec les exigences du rôle principal, si bien tenu au Théâtre-Français par M. Bressant. Le ton du vrai monde, de l'aisance et de la noblesse, du naturel et

de la chaleur, une rare aptitude à tout faire, voilà ce que réclame le personnage de Verdier. Il y faut tomber à genoux la déclaration à la bouche, et tomber en garde le fleuret à la main; il faut lire et traduire l'allemand à livre ouvert, jouer du piano, chanter avec une voix de ténor, si c'est possible; bref, si l'on n'est un phénix de tous points, inutile de se présenter pour cet emploi de jeune homme qui ne fait rien. C'est un exemple d'antiphrase à proposer aux jeunes gens auxquels on enseigne la rhétorique.

Avant de le mettre à la scène, M. Legouvé avait lu son nouveau poëme dramatique à une des matinées littéraires de l'Institut, à l'une des soirées familières de M. de Lamartine, ailleurs encore peut-être; de plus, une grande publicité lui avait été donnée par l'impression au feuilleton du *Moniteur*. Le succès de la représentation, à laquelle l'Empereur et l'Impératrice avaient ajouté l'éclat de leur présence, n'en demeure que plus flatteur pour l'auteur de *Béatrix*. Le plaisir de la surprise n'a été pour rien dans les bravos, puisqu'il s'agissait d'une œuvre déjà lue, et c'est en parfaite connaissance de cause que l'on a applaudi à cette honnêteté ingénieuse, à cette élégance émue.

Le second Théâtre-Français nous a donné, comme le premier, une comédie en un acte, mais en prose. *Jaloux du passé* est de M. Aurélien Scholl, un des plus vifs esprits du jeune journalisme, qui se sent attiré par le théâtre et par le roman.

Au Vaudeville, *les Vivacités du capitaine Tic*, en trois actes, sont un nouveau succès pour la collaboration heureuse qui produisit *le Voyage de M. Perrichon*. MM. Labiche et Edouard Martin sont tout à fait au premier rang parmi les fournisseurs de nos théâtres de genre, et un grain du véritable sel comique donne chez eux quelque valeur littéraire à des productions auxquelles il ne manque peut-être qu'un peu plus d'ambition pour devenir des œuvres.

Leur nouveau héros, le capitaine Tic, est un excellent caractère de troupier, tout franc, tout rond, sympathique au dernier point à notre public, qui s'y croit reconnaître. Il arrive en droite ligne de l'expédition de Chine et tombe chez sa tante, suivi de Bernard, son brosseur au régiment, à présent son domestique (car M. Tic a quitté la vie militaire), et quelque chose de plus qu'un serviteur : la moitié d'un chien fidèle et la moitié d'un ami. Dans la vie civile, de même qu'en garnison ou en campagne, Bernard a fait vœu de suivre partout son officier comme l'ombre escorte le corps. L'un ayant donné sa démission, l'autre ne pouvait rester sous le harnais. Maintenant, pourquoi le capitaine n'a-t-il pas continué à servir? Je vous donnerais la raison à deviner en mille que vous ne la trouveriez pas, tant elle sort des habitudes de l'égoïsme humain! Notre capitaine a donné sa démission parce qu'on l'avait mis à l'ordre du jour, après je ne sais quelle action d'éclat, sans étendre la même faveur à son ami Baculard. Que si, au contraire, on l'eût oublié lui-même au profit de Baculard, il gardait ses épaulettes, heureux, content, reconnaissant.

Après un pareil trait, Tic peut se permettre toutes les vivacités qui lui passeront par la tête. Il ne saurait être que l'enfant gâté de ses auteurs et du public. On est prié de réserver aussi une belle part de sympathie à

l'honnête Bernard qui, dans un combat, comme tout bon hussard du Vaudeville, sauva naguère la vie à son capitaine.

Tic, rentré dans la vie privée, ne nourrissait d'abord aucun autre rêve que de planter des choux chez la tante qu'il aime d'un amour filial, et nul projet de mariage ne germait dans sa tête veuve du képi. Mais il y a une petite cousine. Celle-ci a mis à profit les campagnes que son cousin faisait en Kabylie, en Crimée, en Italie, pour grandir sournoisement en taille, en sagesse, en beauté. Elle aussi, elle a gagné ses grades. L'ex-guerrier, qui avait laissé une enfant, n'a pas plutôt revu l'éblouissante jeune fille qu'il lui paraît impossible de rester garçon. Le mariage pourrait être vite conclu, puisque Mme et Mlle de Guy-Robert, — la tante et la cousine, — voient Horace Tic du meilleur œil. Mais il y a un obstacle, un obstacle *sérieux* dans la personne de M. Désambois, tuteur de la jeune personne, lequel protége un prétendant d'un bien autre acabit que le jeune Horace.

De même que, tout à l'heure, nous voyions la comédie de M. Legouvé plaider la cause des gens plus occupés qu'ils n'en ont l'air et railler en même temps les fanfarons de travail apparent, la pièce du Vaudeville prend à partie, avec une amusante verdeur, les nullités montées sur les échasses de l'importance, les niais qui, en collant un masque de gravité sur la platitude de leurs visages, espèrent se faire prendre pour ce qu'ils ne furent jamais, c'est-à-dire pour quelqu'un et quelque chose. Ne pas conclure de l'argumentation de M. Ernest Legouvé qu'il est contraire aux gens occupés; ne pas croire non plus que MM. Labiche et Edouard Martin nous veulent enseigner l'estime exclusive de la frivolité; mais, avec raison, ils méprisent les gens qui font profession de sérieux dans le port de la tête, la coupe de l'habit, la nuance de la cravate; bref, la livrée du sérieux. Si vous vous rappelez une des plus agréables histoires que contait naguère Charles de Bernard, ce disciple attentif et distingué de Balzac, vous avez déjà vu ce titre d'*homme sérieux* pris en mauvaise part et dans une acception comique.

Ici, cet ennuyeux, ce fâcheux, ce pédant tout de noir vêtu s'appelle M. Désambois, ancien pharmacien et, en trois lettres, un sot; il pose pour le savant. Il est parent, par les niaiseries ampoulées qu'il s'écoute complaisamment débiter, de M. Homais, l'apothicaire de *Madame Bovary*. On se sent l'envie de proposer que la place de Jocrisse ordinaire de l'Académie des sciences soit créée pour lui. Elle lui irait comme un gant. Ce grotesque empesé destinait sa pupille à M. Magis, jeune homme sérieux, membre de la Société de statistique de Vierzon, incessamment courbé sur les problèmes dont la solution importe le plus à l'humanité, celui-ci, par exemple : savoir combien il passe par jour de veuves sur le Pont-Neuf. M. Magis est un second Désambois, Désambois *minor*, et, de pied en cap, le Thomas Diafoirus de notre temps. Le fameux « baiserai-je de rechef, papa? » et le « ni plus ni moins que la statue de Memnon, » ainsi que « la fleur nommée héliotrope » et la thèse contre les circulateurs pourraient fort bien entrer dans le bagage oratoire de M. Magis, présentant ses compliments à celle qui est sa future, à celle qui sera sa belle-mère, si M. Désambois remporte la victoire.

Le capitaine de hussards est un moment desservi par ses vivacités. Il a la funeste habitude, lorsqu'il est contrarié trop vivement, d'envoyer le bout de son pied droit visiter les basques d'habit de son interlocuteur. Au premier acte, c'est sur le bon Bernard que ce trait de caractère se manifeste. L'ex-soldat, en quittant l'uniforme, n'a pas répudié les sentiments d'honneur chatouilleux qu'abrite le colback, et, pour consoler ce bon serviteur offensé, il faut que le capitaine lui fasse l'honneur d'un coup de sabre. Toutes les bonnes paroles, les regrets, les excuses, rien ne contentait ce brave. Mais croiser le fer avec son supérieur, être blessé de sa main, quelle bonne fortune! une blessure guérit l'autre. Les spectateurs ferrés avant tout sur la hiérarchie et la discipline militaires s'accommoderont difficilement de cette rencontre entre l'officier et le soldat. Je sais bien qu'ils ne sont plus au service; — oui, mais s'ils ont quitté le service de l'Etat, Bernard est au service de Tic, et raison de plus pour trouver invraisemblable la réparation accordée par le vif mais complaisant maître à son domestique. Quoi qu'il en soit, le théâtre s'est fort bien arrangé de cet oubli momentané de l'inégalité des conditions. La scène où le capitaine Horace accorde un duel à Bernard est l'une des plus jolies de ce petit ouvrage. Elle est presque touchante.

Au second acte, M. Tic place beaucoup mieux sa... vivacité, en décochant la chose à l'insupportable Désambois. L'homme sérieux, le pharmacien honoraire a sans doute conservé de son ancien fond des pommades et des collyres qui rendent son honneur insensible, car il reçoit sans rien rendre et sans même protester cet attentat au centre de sa gravité. La chose a eu lieu pendant une soirée, dans un salon écarté où le prétendant à la main de Lucile et le protecteur de son rival s'étaient rencontrés en tête-à-tête. Les portes s'ouvrent sur le salon où l'on danse, et que voyez-vous? — Désambois exécutant, avec une verve inaccoutumée, le cavalier seul du quadrille. Le coup de pied en question lui a été un coup d'éperon. C'est prendre gaiement ce que l'on vous donne, et sans y regarder de trop près. Mais la vengeance de l'apothicaire, pour être lente et prudente, n'en atteint que plus sûrement son but. La calomnie est la seule arme que manient volontiers ces faces de Basile, et, naturellement, c'est à la calomnie que le tuteur de Lucile, empesé comme la cravate blanche qu'il ne quitte jamais, demande la perte du capitaine. Il insinue qu'Horace s'est battu en duel au premier acte, on ne sait avec qui, mais on soupçonne très-bien à propos de quoi. Cela ne peut être que pour une femme. L'air de la *calunnia*, habilement exécuté sur cette corde, change toutes les dispositions des dames de Guy-Robert, fait baisser de quatre-vingts pour cent les actions du capitaine et hausser d'autant celles du ridicule Magis qui n'avaient presque plus de valeur. Là-dessus, Tic l'irascible gâte encore ses affaires par l'accueil violent qu'il fait aux froideurs de sa tante et de sa cousine, et celle-ci déclare qu'elle n'épousera jamais la tempête faite homme. Le parti Magis et Désambois triomphe.

Pas encore! Le duel sur lequel était échafaudé tout le système de mensonges qui a ruiné les espérances du capitaine est montré sous son vrai jour par Bernard. L'intervention de ce... *brosseur ex machina* change la face des choses. Du moment que Mlle de Guy-Robert sait que son cousin

n'aime qu'elle, elle passera facilement par-dessus le reste, et les vivacités, elle les corrigera. Voici une petite sonnette; il demeure convenu entre les deux amoureux que lorsque le capitaine sera sur le point de commettre son péché favori, la sonnette, agitée par la petite main blanche de Lucie, l'avertira et le fera rentrer en lui-même. Vous rappelez-vous une pièce que M. Etienne avait imitée de Shakspeare et dont il paraît que M[lle] Mars faisait une jolie comédie : *la Jeune Femme colère?* On y voit un mari guérir le caractère emporté qu'il a épousé en feignant lui-même des courroux plus terribles que ceux de sa femme. Lucile ne feint pas, elle s'indigne pour tout de bon, lorsqu'elle voit son tuteur s'évertuer à échauffer la bile du capitaine dans l'espoir que quelque vivacité nouvelle, lui échappant au moment de signer le contrat, remettra tout en question. Désambois pousse même le dévouement à la cause de Magis jusqu'à s'offrir dans les postures les plus tentantes — après les mots les plus provoquants — à ce pied irascible dont il connaît les habitudes. Mais Tic ne donne pas dans le piége. Tic, tenu en bride par le *quos ego* que le grelot de la sonnette a formulé de sa voix argentine, sourit et répond : « Gourmand! » à l'appel que lui fait le dos complaisamment tourné du pharmacien. L'occasion a beau être belle, il ne se laisse pas séduire. Mais la conduite de son tuteur exaspère Lucile, et alors le capitaine sonne à son tour pour calmer sa *jeune femme colère*.

Très-bien joué par MM. Félix, Parade, Munié, Boisselot, par M[me] Alexis et par une jolie débutante, M[lle] Athalie Manvoy, la pièce de MM. Labiche et Edouard Martin est un des plus récréatifs succès de l'année. Peut-être eût-elle pu, sans inconvénient, être mise en deux actes. Il y a des longueurs vers le milieu, mais l'ensemble n'en est pas moins fort agréable.

Les Trembleurs,[1] du Gymnase, sont une ingénieuse satire à l'adresse de ces alarmistes qui se prennent volontiers pour des politiques profonds quand ils ont dit, en hochant la tête : L'horizon se rembrunit, le printemps s'avance, avant six semaines l'Europe sera en armes. Eh! bonnes gens, à quoi vous sert-il de vous donner ce mal de la peur? M. Bruneau, le *héros* de la pièce, est un trembleur de la plus belle venue. Il lui semble toujours, suivant la phrase consacrée, que l'on danse sur un volcan. Il a peur de son ombre; il a peur du printemps; il a peur de Garibaldi, de la question chinoise, de la question d'Orient et de *Tannhaüser* sifflé par les Parisiens. La lecture assidue et mal digérée des journaux et des brochures le confirme dans ses terreurs; il n'ose plus agir, vivre, marier sa fille, placer ses capitaux. Les circonstances sont trop graves pour permettre que l'on vaque à de pareils soins. Il s'agit de guérir le bonhomme de cette maladie quelque peu épidémique. On lui fait lire une brochure curative qui raffermit ses esprits, remonte son cœur, lui montre le ciel en bleu, la vie en rose et le baromètre au beau fixe. La confiance renaît en M. Bruneau qui marie sa fille, et tout est pour le mieux chez l'un des meilleurs élèves de M. Prudhomme. Cette petite leçon de circonstance, dont il serait à souhaiter que les maniaques du genre de M. Bruneau pussent faire leur profit, est assaisonnée de couplets bien tournés. Le dialogue est vif et d'une tournure plaisante. M. Geoffroy,

à rer
e ses
ne I
', et
ées.
protég
e goû
zzis
t per
a calv
iomp
étence
c'est t
le le
l dra
ne de
iscipl
s, tan
0 s'ou
parte
as ch
nsucc
écla
luctio
evant
re d'a
venir
océde
tique
n dra
pour l
ndre
ques
la G
le sir
uveau
Bouff
qui
beau
. Ani
leur
très-
ouver
els d
par
esse
comé
t con

l'oreille à des bruits qu'il est peut-être indiscret de rapporter, les salons d'un des principaux personnages de l'Empire serviraient prochainement de théâtre pour la représentation, par de vrais acteurs, d'une plaisanterie inédite du meilleur sel, composée tout exprès.

En attendant, depuis la renaissance des plaisirs mondains qui a suivi les fêtes de Pâques, c'est le bal d'enfants costumé donné chez M. le général Fleury qui a présenté l'aspect le plus original et le plus gracieux. Il y avait, samedi dernier, un bal de bienfaisance à l'Opéra, et lundi, autre bal au profit des inondés d'Espagne, donné, celui-ci, aux Italiens. Tous deux ont été fort brillants, et le dernier particulièrement. L'Empereur et l'Impératrice l'ont honoré de leur présence jusqu'à une heure avancée de la nuit. Rarement fête de ce genre réussit plus complétement sous tous les rapports, aussi bien comme œuvre de charité que comme réunion éclatante et féerique. La société espagnole, sous les auspices de laquelle la fête était plus particulièrement donnée en raison de l'origine des infortunes à secourir, est, à Paris, nombreuse, hospitalière et magnifique. Elle a donc tout naturellement une clientèle, et elle l'a réunie sans peine.

Tous les ministères, la préfecture de la Seine, la préfecture de police, ont repris leurs réceptions hebdomadaires. Il y a des bals très-beaux, très-élégants, mais il n'y en a pas autant qu'on l'aurait cru. Le baron J. de Rothschild en a donné un, digne de sa proverbiale opulence. Un écrivain richement marié en Amérique, M. Gaillardet, et dont on va reprendre ces jours-ci le fameux drame : *la Tour de Nesle,* a réuni, dans de brillants salons, un beau choix d'invités En même temps que les lustres restent allumés, le soleil aussi s'est mis à illuminer pour la grande fête du printemps; le sport commence sa campagne annuelle par des *steeple-chases* à la Marche; la nature sourit et se pare de naissante verdure. Il faut être un trembleur de la force de M. Bruneau pour avoir peur du printemps.

HENRI DE PÈNE.

=

R

hei

'uk
rs
olo
ge
oui
i
ée
ap
es
st
's l
ue.
ne,
e (
Po
ier
nt
oac
où
tr
on
fa
dé
an
ire
égu
on
ex
rte
ais
s,
et
hâ
it
seil
gal

foncier qui est choisi par le vote des membres de sa société; mais l'esprit général des autres articles du nouveau système consistait à transformer en institutions locales toutes celles que l'ancien ukase avait revêtues d'un caractère général. En un mot, il brisait le faisceau et organisait la Pologne par groupes séparés et non dans l'ensemble du royaume.

Or, disent les correspondances, on n'a pu se tromper à Saint-Pétersbourg sur la portée de ces concessions comme sur la nature des vœux de la Pologne. Le peuple désarmé, qui faisait des processions sur les places, les chantait dans ses cantiques; les nobles qui formaient les commissions d'ordre et de gouvernement, les femmes, les vieillards, les enfants, les prêtres, l'aigle blanc, jusqu'à ce deuil que portait un peuple entier uni et réconcilié dans une même douleur et une même prière, tout répétait aux Russes : Ce n'est pas la liberté qu'il nous faut, c'est la Pologne. — Que voulez-vous? demandait le prince Gortschakoff aux étudiants qui l'appelaient une heure avant la fatale fusillade. La patrie! nous voulons la patrie!

Voilà pourquoi les concessions de Saint-Pétersbourg, qui paraissaient larges de loin, qui l'étaient réellement dans une mesure locale, ne purent satisfaire les Polonais. Ils l'avaient dit dans leur adresse : Une éducation polonaise, une administration polonaise, une armée polonaise. On leur donnait surtout un régime municipal, c'était un régime national qu'ils réclamaient. Ce mot de nationalité possède en ce moment un pouvoir magique dans le monde : il enflamme l'Italie, il embrase la Pologne, il agite la Hongrie, l'Irlande, les îles Ioniennes, la Bulgarie, les principautés, que sais-je, encore? Aussi quand, à la suite de cet ukase qui se refusait à leurs aspirations, les Polonais virent la signature de l'empereur en caractères russes et non en lettres romaines, comme il est d'usage pour le roi de Pologne, alors (les gouttes d'eau font déborder les mers) on eut l'imprudence de regarder presque l'octroi de ces libertés nouvelles comme une insulte nationale.

Tous les renseignements s'accordent à dire pourtant que tout se fût apaisé sans doute et qu'on eût accepté ces premiers gages de régénération. L'Empereur avait commencé son œuvre par d'heureuses paroles; le prince Gortschakoff, *reluctans*, il est vrai, avait laissé sortir de sa bouche le mot magique de *nationalité*; il l'avait imprimé dans une de ses proclamations. D'ailleurs, la Pologne ne manque pas aujourd'hui de fils dignes d'elle. Une commission semi-officielle formée du comte André Zamoïski, du comte Ostrowski, du général Lewinski et du comte Thomas Potocki, avait été appelée à étudier les mesures les plus propres à développer pacifiquement le nouveau régime dont était doté leur pays. Le peuple aussi venait de donner de telles preuves de sagesse, qu'on pouvait beaucoup espérer de lui. — Nous avons mis le crucifix et la patrie ensemble sur nos poitrines, écrivait un Polonais la semaine dernière; et, quand nous sentons la colère nous saisir au cœur, nous regardons comment Jésus-Christ savait souffrir. — Tels étaient les sentiments qui animaient cette nation entière que, dans cette espèce de mysticisme national seul, il était possible de trouver toutes les garanties.

jusqu'à ce ...
je même douleur et une même
est pas la liberté qu'il nous faut,
demandait le prince Gortschakof
ure avant la fatale fusillade. La

aint-Pétersbourg, qui paraissait
dans une mesure locale, ne pourrait
dans leur adresse : Une éducation
e, une armée polonaise. On leur
c'était un régime national qu'ils
de en ce moment un pouvoir ...
lie, il embrase la Pologne, il ...
s, la Bulgarie, les principautés,
uite de cet ukase qui se refusa
la signature de l'empereur ...
ines, comme il est d'usage par
eau font déborder les ...
octroi de ces libertés ...

à dire pourtant que tout se fit
premiers gages de ...
... heureuses paroles: ...

du royaume de Pologne, depuis huit ans, a été le véritable instrument de civilisation de ce pays, essentiellement peuplé de paysans fermiers et de cultivateurs. Elle a ouvert la porte à tous les progrès, machines, instruments, procédés de culture que l'occident de de l'Europe ne cesse de fournir à l'orient. Elle a institué des fermes modèles et des écoles d'agriculture; elle a ouvert des débouchés aux produits polonais, en constituant à Plock et dans plusieurs autres villes sept maisons de commission pour l'exportation de ses denrées. Elle a fait plus encore : elle a rapproché et elle a uni le noble et le paysan polonais, jadis séparés par des abîmes, en les liant par des communautés d'intérêts et d'efforts, en faisant profiter le propriétaire des améliorations opérées par le fermier, et en les habituant à se rencontrer dans les comices agricoles, où les maîtres distribuaient des prix et des récompenses à tous ceux qui avaient bien mérité du pays, jusqu'aux domestiques honnêtes et laborieux. En même temps, des jeunes gens envoyés à ses frais dans les écoles de France et d'Allemagne venaient semer parmi leurs compatriotes les fruits qu'ils avaient retirés de l'étude de civilisations plus avancées. C'est de ce travail d'unification et d'union, poursuivi sans éclat sur un terrain utile et moralisateur, que datent cette union et ce dévouement collectif qui pouvaient faire le salut de la Pologne.

Ce n'est pas là un tableau fait à plaisir des œuvres de la Société d'agriculture. C'est le gouvernement moscovite lui-même qui a été le premier à lui rendre justice. En 1860, quand l'empereur Alexandre se prit résolûment à la noble tâche de l'émancipation ...

Nous nous arrêtons là. Le prince Gortschakoff dit dans sa proclamation que le peuple a jeté des pierres à ses soldats, en a tué cinq; les Polonais répondent qu'il n'y a eu d'autres provocations que des prières, des pétitions et des appels à la patrie. La question n'est pas là. Le jour de la dissolution de la Société agricole, il était écrit que tout l'édifice de conciliation si péniblement élaboré depuis le 27 février allait s'écrouler; mais il est vrai aussi que le 27 février il n'y avait que six mille hommes à Varsovie et que le 8 avril il s'y trouvait trente mille soldats et soixante mille en Pologne.

Les Etats du Holstein, dans leur dernière séance, ont rejeté, en terminant leur délibération, toutes les propositions du gouvernement de Copenhague relatives au budget, qui formaient l'objet principal du dissentiment. Le roi de Danemark a appelé immédiatement sous les armes les contingents de l'armée et ceux de la flotte. Les navires de guerre et les chaloupes canonnières ont pris position immédiatement sur les côtes du Schleswig et du Holstein, prêts à agir si l'Allemagne voulait procéder à l'exécution fédérale.

C'est bien, en effet, quoique l'assertion puisse paraître bizarre au premier moment, d'une sorte de guerre maritime qu'il s'agit, ou plutôt c'est pour conquérir une situation maritime qu'une puissance essentiellement continentale comme la Prusse se jette avec tant d'ardeur dans une querelle de monarque à sujets, difficile sans doute, mais non impossible à résoudre. Cette ambition est reprochée au gouvernement de Berlin dans toutes les correspondances, et l'Angleterre vient d'élever la voix pour s'en plaindre même en plein parlement.

Ce n'est pas d'hier que la Prusse a rêvé la création d'une marine, et l'occasion paraît favorable. Triel, la capitale du Holstein, est un port magnifique; la côte du Schleswig, qui y fait face, complète cette admirable position maritime, où pourraient tenir en sûreté les flottes réunies de France et d'Angleterre. Englober définitivement dans la Confédération germanique les pays si admirablement dotés pour ses desseins, les rattacher ainsi à son commandement serait pour la Prusse un coup de maître, que cette puissance paraît disposée à jouer sur le dos des duchés et de la diète de Francfort elle-même.

Maintenant la Prusse ira-t-elle jusqu'aux conséquences extrêmes de son ambition? Il y a du pour, il y a du contre. Certes, il est dur pour elle de renoncer à des désirs si longtemps caressés, et cela en présence de l'Europe et du Danemark qui relève le gant. Il ne faudra pas une médiocre adresse pour garder intacte la dignité nationale, pour résister à l'orgueil allemand, pour déserter, au moment décisif, la cause du duché qu'on a poussé en avant, pour refuser enfin à la diète de Francfort l'exécution fédérale que l'on a fait voter. Voilà pour le parti violent. Mais que d'avocats de la paix, d'autre part! D'abord l'Europe entière, qui la réclame; puis l'Angleterre, cette antique alliée, qui ne verrait d'un œil favorable ni la création d'une marine prussienne, ni l'englobement de Hambourg dans un système libre-échangiste.

AYLIC LANGLÉ.

14 avril 1861.

Le mouvement qui se produit, depuis quelques années, en Europe est de nature à frapper tous les esprits clairvoyants et à émouvoir toutes les âmes généreuses : victorieux en Italie sur les champs de bataille et sur le terrain plus périlleux peut-être de la diplomatie, il a déjà reconquis dans la paix pour les Hongrois la plupart de leurs franchises héréditaires, il agite les populations chrétiennes de l'Albanie, de la Macédoine, de la Bosnie et de l'Herzégovine; il a trouvé à la fois en Syrie la consécration du malheur et la protection des armes de l'Europe; il se traduit enfin en Pologne par des manifestations douloureuses mais éclatantes. De Corfou à Venise, de Venise à Pesth, de Pesth à Varsovie, un même sentiment s'est emparé de tous ces peuples, Grecs, Italiens, Hongrois ou Polonais, la revendication des droits nationaux imprescriptibles devant la conscience de l'histoire et la justice de Dieu.

Le réveil de ces nationalités présente un spectacle d'une grandeur imposante; car, pour le condamner, il faudrait refaire l'histoire de l'Europe depuis trois siècles, incliner le droit devant la force et proclamer contre les peuples vaincus un arrêt éternel de servitude. Dans notre société politique, qui a pour principe l'indépendance des nations, il n'en est pas ainsi

dance; loin d'affaiblir les empires, elle y apporte, avec chaque droit reconnu, la force d'un dévouement plus sincère et plus libre. Les Hongrois, jouissant de leurs priviléges séculaires, défendaient Vienne contre les Turcs ou affermissaient la couronne ébranlée de Marie-Thérèse; menacés dans leurs droits nationaux, ils devenaient pour l'empire une cause permanente de trouble et de péril. Malgré l'amertume de souvenirs récents, ils lui redeviendraient peut-être fidèles le jour où ils recouvreraient leur liberté.

Quoi qu'il en soit, il est impossible de ne pas reconnaître que le sentiment public est aujourd'hui favorable à l'émancipation des peuples, secondée par les actes des gouvernements eux-mêmes. C'est au milieu des sympathies presque unanimes de l'Europe que l'Italie a vu s'accomplir sa révolution, et il dépend de sa sagesse d'empêcher que les défiances qu'elle inspire ne lui soient un obstacle. C'est à l'initiative éclairée de l'empereur François-Joseph que la Hongrie doit la restitution de ses franchises nationales; la Pologne elle-même voit au milieu des scènes de deuil dont elle est le témoin, constituer dans son sein des pouvoirs électifs qui sont une garantie de sa nationalité. Le droit que l'Angleterre méconnaît à Corfou, elle le proclame à Turin; et la Prusse, qui a longtemps hésité dans ses sentiments à l'égard de l'Italie, l'invoque à son tour, si douteux qu'il puisse être dans cette circonstance, contre le Danemark.

Il semble donc qu'un courant irrésistible, effaçant tous les préjugés et entraînant toutes les convictions, se soit produit en Europe, et que tous les vaincus, tous les déshérités de l'histoire puissent attendre l'heure prochaine d'une réparation trop longtemps différée. Pour atteindre à ce but, qui est le titre et l'honneur de notre temps, il faut surtout que les passions s'apaisent, que les impatiences se modèrent, que l'on renonce aux illusions bientôt suivies des entreprises téméraires. Le droit qui s'affirme avec calme montre la conscience de sa force; lorsqu'il a recours, au contraire, aux manifestations de la violence, il ne fait que se rendre suspect. La modération est aujourd'hui le meilleur conseil que l'on puisse faire entendre aux amis ou aux défenseurs des causes nationales, car les excitations poussant aux aventures sont leur plus grand péril.

En Italie, depuis la paix de Villafranca, deux partis restent en présence : l'un, celui de la nation, qui a pour chef le roi Victor-Emmanuel, et pour ministre M. de Cavour; l'autre, celui de la révolution, qui reçoit son mot d'ordre de Mazzini et a pour premier soldat Garibaldi. L'un ferme, dévoué, mais patient; l'autre prompt à toutes les entreprises et mêlé d'éléments divers; le premier servant de bouclier à l'Italie devant l'Europe monarchique, le second compromettant la cause italienne par ses exagérations de langage, par ses espérances, par ses promesses, lorsqu'il ne la rend pas suspecte par le souvenir de ses antécédents ou la crainte de ses secrets desseins; l'un qui détruit, l'autre qui fonde; l'un le représentant armé des illusions, des instincts et des passions démagogiques; l'autre le défenseur fidèle d'une cause qui peut avoir ses heures de défaite comme à Novare, mais qui est assuré d'avoir, en définitive, ses jours de triomphe comme à Solferino.

compte dans l'appréciation de ses actes.

Par sa retraite à Caprera, il échappait jusqu'à un certain point à la responsabilité du désordre dans lequel il laissait le royaume de Naples, et il faisait un acte de bon citoyen. Mais aujourd'hui, le général, ayant reçu quelques députations sans titre ni mandat, vient de reparaître sur le continent de l'Italie. Il se rend à Turin, dit-on, pour combattre la politique aussi prudente qu'habile de M. de Cavour, et, sous prétexte de ranimer le zèle des tièdes, il va pousser aux résolutions extrêmes ceux qui ne trouvent jamais de place dans une société organisée et ceux qu'égare l'ardeur d'un patriotisme exagéré. Dans les circonstances que traverse l'Italie, sa présence dans la capitale du royaume nouvellement constitué peut paraître moins une menace contre l'Autriche qu'un danger pour l'ordre public.

Dans le parlement même où il vient prendre son siége comme représentant élu de la ville de Naples, le ministère a subi des assauts peu dangereux sans doute au point de vue du vote garanti par une majorité loyale, mais redoutables par leur retentissement dans l'opinion. Des membres de la Chambre, obéissant à un sentiment d'hostilité systématique ou cédant à des préoccupations plus hautes, ont signalé l'état du royaume de Naples, les mécontentements soulevés par une administration locale peu habile; ils ont dénoncé les inquiétudes, les résistances; et dans ce brusque changement de toutes choses qui suit les révolutions soudaines, ne faisant aucune part aux embarras d'un gouvernement contraint de

cord avec celui de tous les hommes d'Etat, s'est prononcé en faveur de la politique ministérielle avec tant d'énergie, que l'auteur de la motion n'a pas osé affronter l'épreuve décisive d'un vote qui aurait démontré son isolement.

Si, comme des paroles imprudentes adressées aux ouvriers de Milan permettent de le croire, le général Garibaldi a voulu donner l'appui de sa présence et le poids de sa popularité à ces tentatives d'opposition, s'il veut faire de sa demeure de Turin le siége d'un gouvernement occulte plus compromettant pour les destinées de l'Italie que menaçant pour l'existence du pouvoir, nous n'hésitons pas à dire qu'il efface les titres de ses services d'hier, et ravive des souvenirs aussi douloureux pour son pays que regrettables pour l'honneur de son nom. Au lieu d'être un général fidèle à son roi et à son drapeau, il devient le séide des conspirateurs. Garibaldi n'est sans doute pas le chef étrange dont on parle, que l'on représente comme tenant en main les fils de tous les mouvements nationaux ou populaires, et dont une terreur puérile dénonce tour à tour la présence dans les capitales de tous les royaumes opprimés. Il n'a ni cette puissance, ni ce don d'ubiquité; mais on ne saurait nier qu'il exerce sur l'Italie une influence réelle et que ses résolutions peuvent engager la Péninsule dans de redoutables conflits.

L'Italie a besoin de repos; et c'est là l'enseignement qui ressort avec le plus d'évidence de tous les débats du parlement. Elle a besoin de repos pour s'organiser, pour se reconnaître, pour accomplir ce travail d'assimilation entre des provinces séparées depuis des siècles et dont les lois, les mœurs, diffèrent profondément. Elle a besoin de repos pour rassembler ses forces, pour les coordonner, pour imprimer à ce vaste royaume l'unité de vie nationale qui caractérise les peuples. Ce repos lui est nécessaire surtout pour désarmer la défiance des uns et affermir les sympathies des autres, pour justifier, en un mot, l'attitude gardée par l'Europe dans ces événements. La pousser à de nouveaux combats, c'est l'exposer à d'immenses périls; l'exciter aux aventures, c'est la trahir. Ce sentiment est celui de l'Europe, celui des hommes d'Etat; et nous ne doutons pas que M. de Cavour ne le fasse prévaloir dans les Chambres.

En dehors du problème de son organisation intérieure, deux questions se posent encore en présence de l'Italie : celle de Rome, où l'épée de la France protégera la sécurité et l'indépendance du souverain pontife jusqu'à l'heure de la réconciliation du saint-siége avec la nationalité italienne; celle de Venise humiliée, asservie, et que l'Autriche a retenue captive après Villafranca. Si la révolution se heurtait aux portes de Rome, M. de Cavour l'a proclamé lui-même du haut de la tribune de Turin, elle s'y briserait. Quant à la Vénétie, une attaque seconderait les vœux les plus chers de l'Autriche. Retranchée derrière le quadrilatère, l'armée allemande opposerait à ses ennemis une barrière de fer qu'ils ne pourraient ni briser ni franchir.

Sans doute l'indépendance de Venise est dans les vœux de tous les amis de la cause italienne; son affranchissement ne fera que compléter l'œuvre entreprise par nos soldats en 1859; mais ici une impatience pourrait tout perdre; et l'Italie sortant d'un nouveau champ de bataille de

Eh bien, nous le disons avec un regret convaincu, tous ces faits qui ont pu relever encore le nom de la Pologne dans la conscience des peuples ne peuvent rien pour ses destinées nationales; et, s'il nous est permis de l'ajouter, ils sont plutôt un danger qu'un secours. Ce peuple agenouillé sur les places publiques de Varsovie, ces enfants et ces femmes élevant leurs prières autour de la Madone, toutes ces manifestations du patriotisme d'un peuple et de sa confiance en Dieu ne sauraient hâter l'heure de son affranchissement. Qu'il garde, du reste, le trésor de ses espérances; car les peuples qui se souviennent d'eux-mêmes ne sont jamais condamnés à périr.

Mais aujourd'hui ces marques répétées de la douleur publique, ces longues processions d'un peuple en deuil, en irritant ou alarmant les autorités russes, provoquent des vengeances au lieu de disposer aux concessions. Il ne faut pas, en effet, que la Pologne, moins encore que tout autre peuple, se fasse illusion sur la véritable situation de l'Europe et sur les dispositions de la Russie. Si la cause des nationalités triomphe, ce n'est qu'au prix de bien des combats, au milieu de bien des préjugés et des défiances. Ni la cour de Vienne, ni celle de Berlin, ni celle de Saint-Pétersbourg n'étaient préparées, il y a deux ans, à reconnaître de pareils principes; et les progrès accomplis par le droit national, dans une si courte période, resteront un des étonnements de l'histoire.

La Russie, en particulier, depuis que l'Autriche a ressenti sur les champs de bataille lombards les atteintes de nouvelles défaites, la Russie est sollicitée à reprendre en Europe son rôle de soldat d'avant-garde pour la défense des vieilles doctrines de pouvoir par la conquête ou la possession monarchique. Ce n'est pas sans un grand et honorable effort qu'Alexandre II a pu se tenir à l'écart des voies suivies par son père et son aïeul. Le sentiment public de l'Europe proclame l'initiative généreuse de ce prince affranchissant les serfs de son empire et se préparant des sujets là où il n'avait reçu que des esclaves. Nous voyons, pour notre part, une autre preuve, et plus manifeste peut-être, des inspirations élevées auxquelles il obéit dans l'attitude gardée par son gouvernement au milieu des révolutions dont l'Italie a été le théâtre.

Dans cette même ville de Varsovie, témoin en ce moment de ces agitations stériles et douloureuses, l'héritier des czars, en face des souverains de l'Autriche et de la Prusse, s'est fait le mandataire de la révolution : il a calmé les alarmes, apaisé les ressentiments, et son intervention a assuré, au profit des peuples, le maintien de la paix de l'Europe. Qu'un empereur de Russie acceptât, au nom d'intérêts supérieurs, une telle mission, et qu'il la remplît dans la capitale découronnée de la Pologne, il y avait là, pour le peuple polonais, la promesse solennelle d'une réparation. Des impatiences regrettables, si noble qu'en puisse être le but, ne doivent pas venir compromettre une situation d'où sortirait nécessairement l'émancipation de ce pays.

L'empire russe voit, d'ailleurs, depuis longtemps, sa politique entravée par les obstacles que lui oppose la résistance permanente des Polonais. Tandis que son intérêt, son ambition l'appellent vers l'Orient, l'agitation d'un petit peuple, brisé sans être anéanti, le retient au cœur de l'Europe. Il

moment où allait avoir lieu la réconciliation des Slaves et des Magyares dont l'hostilité avait fait échouer, en 1849, le mouvement hongrois, le congrès de Carlovitz, composé des délégués de Prague, de Cattaro, d'Agram et de Temeswar, a été ajourné, sans que le pouvoir ait donné aucune explication de cette mesure soudaine. L'aigle à deux têtes de l'Autriche est, dit-on, mi-parti germanique et slave : c'est l'élément germanique qui, pour conserver la prédominance qui lui appartient par le titre de la couronne et les affinités politiques, cherche à faire obstacle à la reconstitution de l'élément slave, plus puissant peut-être parce qu'il est plus homogène.

La pensée de l'empereur François-Joseph d'enlever à la Hongrie une influence décisive sur les destinées de la monarchie apparaît dans l'ensemble des institutions constitutionnelles mieux encore que dans les précautions habiles que nous venons de signaler. On a cherché à tempérer la décentralisation administrative par la centralisation politique, ou plutôt à relier par une attache solide au centre de la monarchie les groupes divers qui se trouvent placés sous la même couronne. Les diètes provinciales choisissent elles-mêmes dans leur sein les députés qui doivent siéger au conseil de l'empire, composé de 343 membres et divisé en deux Chambres, comme dans le système représentatif de l'Angleterre et de la France. Ce conseil a une juridiction suprême sur les matières de finances ou de défense nationale; il vote l'impôt et le recrutement de l'armée. Ces attributions essentielles suffiraient à maintenir l'unité de la monarchie et ne laisseraient aux diètes mêmes de Hongrie et de Transylvanie qu'un rôle secondaire en n'assurant à ces pays qu'une autonomie incomplète.

On ne saurait donc être surpris que lors de l'ouverture de la diète de Bude, l'allusion faite aux mesures du 26 février, par lesquelles a été interprété et complété l'acte impérial du 20 octobre, ait été accueillie par la Chambre avec une froideur marquée. Les Hongrois élèvent d'autres réclamations; ils veulent, suivant l'antique usage de leur nation, voter librement leurs impôts, et, par suite, contrôler les dépenses de leur gouvernement; ils demandent une armée nationale, afin que le drapeau de leur souverain ne soit pas porté au milieu d'eux par des mains étrangères; ils supplient en outre l'empereur de venir recevoir à Pesth cette couronne de saint Etienne, l'une des plus vieilles et des plus glorieuses de l'Europe.

Nous n'avons pas dissimulé, ainsi que nos lecteurs le voient, les différences profondes qui séparent encore les concessions accordées des concessions réclamées. Quoi qu'il en soit, et malgré quelques troubles survenus à Agram, le mouvement national se développe dans un sens pacifique, et chaque jour fait faire un pas nouveau dans la voie de la liberté à cette cause de la Hongrie qui a passionné un instant l'Europe, il y a douze ans, qui était presque retombée dans l'oubli après la dernière défaite de sa vaillante armée, et dont la fortune se rattache si intimement à celle de l'indépendance italienne. C'est le canon de Solferino qui a retenti dans tout l'empire et qui a affranchi les Hongrois.

Ainsi apparaissent dans la solidarité de principe et de destinée qui les unit, ces nationalités diverses de la Pologne, de l'Italie, de la Hongrie,

qu'un gouvernement qu'il « déclarait *lui-même*, dans les lignes précédentes, irréformable, s'était cependant réformé. »

M. Odilon Barrot, qui pouvait, le 21 janvier comme le 21 mars, apprécier l'importance de l'acte impérial du 24 novembre et s'épargner ainsi la confusion qu'il avoue, se montre également surpris et des résistances du roi Louis-Philippe et de l'initiative de l'Empereur; il oublie que c'était contre lui-même que M. Guizot, le 24 février 1848, défendait son pouvoir. Pour nous, qui nous souvenons de son rôle imprudent dans les banquets qui ont préparé la chute du régime qu'il aimait, et de son acceptation d'un portefeuille lorsqu'il n'y avait déjà plus à Paris ni ministres ni roi, nous ne saurions être surpris de voir les événements mettre une fois de plus en défaut une science politique dont il a parlé souvent avec confiance, mais qu'il n'a jamais montrée. Par une singulière rencontre, c'est la veille du jour où l'Empereur, répondant à l'initiative hardie d'un ministre homme d'Etat, réalise, par décret, une décentralisation complète, que M. Odilon Barrot choisit pour publier une brochure qui ne peut être aujourd'hui qu'un réquisitoire contre les gouvernements du passé.

Des questions plus sérieuses par la sphère dans laquelle elles s'agitent, par les intérêts auxquels elles touchent et par les personnages qui s'y mêlent, sont également posées à l'intérieur. Nous avons souvent eu l'occasion de déplorer ici l'attitude prise vis-à-vis du gouvernement impérial par une portion de l'épiscopat français; nous avons signalé, et à regret, les violences de langage qui transformaient, comme on l'a très-bien dit, les chaires en tribunes et les églises en clubs. Quelques lettres pastorales récentes ont provoqué de la part du ministre de la justice une circulaire dans laquelle M. Delangle rappelle aux procureurs généraux l'application des articles 201 et 204 du Code pénal, qui ont fait entrer dans nos lois les principes protecteurs de notre ancienne législation et y ont été maintenus lors de la révision du Code en 1832.

Est-ce, comme on l'a prétendu, une atteinte portée à l'indépendance de l'Eglise; sa dignité s'en trouve-t-elle abaissée ou sa mission amoindrie? Ce que la loi demande au clergé, c'est de ne pas confondre les choses de la terre avec celles du ciel; de ne pas abdiquer la direction des âmes pour prendre une autorité d'un autre ordre et qui ne lui appartient pas; de ne pas descendre enfin sur ce terrain brûlant de la politique où les passions fermentent et s'exaltent, et où l'Eglise, qui ne doit compter que des fidèles, rencontrerait des ennemis ou des contradicteurs. S'il y a dans le monde une société religieuse et une société civile, si ce n'est pas la même chose que d'instruire les âmes, de leur enseigner le devoir, de leur parler de Dieu, et de veiller à la défense des intérêts temporels; s'il y a une loi éternelle, l'Evangile, et une loi mobile, le Code; si, au milieu des gouvernements qui se modifient ou qui changent, l'Eglise ne doit pas passer, nous n'hésitons pas à dire qu'il est pour la religion d'un intérêt supérieur de ne pas être mêlée à des disputes dans lesquelles elle ne pourrait entrer dignement, puisqu'il ne lui appartient pas de les trancher en souveraine.

Dieu et le prince, la loi humaine et la loi divine, la religion et la politique,

toute la question est là. Confondre ces deux termes, c'est condamner la société civile à une abdication ou Dieu à un abaissement. Nous ne sommes plus au temps où la société ayant perdu dans le naufrage du monde romain, au milieu des flots montants de la barbarie toute notion de justice, le clergé recevait des circonstances et de la supériorité de ses lumières une mission de salut social à laquelle il n'a point failli; au temps où les saint Ambroise, les saint Augustin, les saint Bernard, reprenaient les rois, défendaient et dirigeaient les peuples. Mais nous ne sommes pas revenus davantage à une époque plus récente où l'Eglise était un sujet de raillerie, où ses dogmes étaient contestés et son autorité repoussée, où les grands seigneurs et les philosophes se réunissaient à son égard dans un dédain mutuel, en attendant que la Révolution fermât les temples et dispersât les prêtres pour imposer un Dieu nouveau à la France muette de terreur.

Nous ne sommes, sous ce rapport, ne craignons pas de le dire, ni les fils de Volaire ni les fils des croisés. Nous n'acceptons ni les dominations aveugles au nom de Dieu ni les mots d'ordre impies. Notre conscience de chrétiens repousse les uns; notre raison proteste contre les autres. De nos jours, la religion, dégagée des entraves qui la paralysaient et des solidarités qui la compromettaient, agit librement dans la sphère supérieure de sa mission divine. Si elle n'exerce pas de pression, elle n'en subit pas. Elle est la gardienne de la foi, la dépositaire des vérités révélées; les armes dont elle se sert sont celles que Dieu lui a remises, l'enseignement pour les intelligences et la charité pour les cœurs.

M. Delangle n'a donc fait que rappeler, en face d'erreurs regrettables, les principes de notre droit public. A qui persuadera-t-on, d'ailleurs, qu'il y ait eu dans cette mesure quelque chose de plus qu'une pensée de défense? La persécution n'est plus de notre temps ni de notre pays. Nul gouvernement ne voudrait la tenter, et nul ne le pourrait. Les forces manqueraient à un pouvoir pour une telle œuvre; il y a trop de lumières dans tous les esprits, trop d'équité dans la conscience de tous pour rendre possible une pareille entreprise : le temps des schismes est passé comme celui des guerres religieuses. Il reste à l'Eglise le sentiment du secours qu'elle trouve dans les pouvoirs réguliers, et à l'autorité civile la conviction de la force morale que le respect de la religion apporte à la société.

Quel gouvernement a manifesté d'une façon plus éclatante que ne l'a fait l'Empire, son dévouement aux intérêts du monde religieux? Nous ne parlons pas seulement des dons aux églises, de la restauration des vieux sanctuaires ou des anciennes cathédrales, qui sont comme la marque sensible de la sollicitude de l'Etat. Mais quand le pouvoir a-t-il entouré le clergé de plus de respect; quand lui a-t-il assuré, au milieu des fidèles, une situation plus digne et plus indépendante; quand a-t-il affranchi davantage les conditions de son enseignement? Non, jamais l'Eglise n'a eu en France plus de liberté et de dignité; et nous avons la conviction que l'Empire persévérera dans cette voie salutaire.

Lorsque, cependant, la politique impériale soulève des passions violentes

au milieu d'une partie de l'épiscopat; lorsque les évêques, sortant à la fois de leur mission sacrée et de leur caractère, enseignent des doctrines qui sont une injure envers la société moderne, attaquent ouvertement les principes sur lesquels repose notre constitution, lorsqu'ils se font les défenseurs d'une politique hostile à la France et à la civilisation de notre temps et qui a conduit la papauté aux abîmes, il faut, pour l'honneur même de l'Eglise, que l'Etat intervienne, qu'il rappelle les limites depuis longtemps franchies de la juridiction épiscopale, et qu'en présence de ces entrainements dangereux, il fasse souvenir les évêques qu'ils sont les ministres de Dieu et non ceux d'une cour étrangère. En agissant ainsi, l'Empire n'est pas seulement fidèle à l'esprit qui a dicté la déclaration de 1682, il suit encore l'exemple, si l'on veut remonter dans l'histoire, de ministres tels que le cardinal Richelieu, et de princes d'une piété semblable à celle de la reine Blanche et de saint Louis.

Le gérant : E. Dentu.

Edouard Dentu.

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME QUATORZIÈME

Paris. — Typographie E. PANCKOUCKE et Cie, quai Voltaire, 13.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DE LA

REVUE EUROPÉENNE

LIVRES NOUVEAUX

***Études littéraires et morales sur Homère*, scènes tirées de l'*Iliade*, par M. Auguste Widal, professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Douai. — Paris, chez L. Hachette, 1860.**

Il y a neuf mois à peine que cet ouvrage a paru, et la première édition en est presque épuisée. C'est là un succès mérité. Le livre de M. Widal est, en effet, un commentaire fidèle et intelligent de l'œuvre homérique, mais vif, rapide, substantiel, nullement pédantesque, tel qu'il convenait de l'écrire pour les jeunes gens studieux et pour les gens du monde auxquels il l'a destiné : d'abord, exposé oralement dans une suite de leçons académiques, qui, à ce qu'il paraît, ont été fort goûtées de leurs auditeurs, il a conservé, sous sa nouvelle forme, quelque chose de sympathique et de vivant. Le lieu de la scène où se déroule le grand drame de l'*Iliade*, ces personnages si variés et si caractéristiques, Achille, Patrocle, Agamemnon, Ménélas, Ulysse, Calchas, les Ajax, Hector, Priam, Pâris, Hélène, Hécube, Andromaque, qui, depuis trois mille ans, représentent si bien à nos yeux et à nos souvenirs l'amitié, l'ambition, le patriotisme, l'orgueil, l'amour conjugal, maternel, filial, ces luttes héroïques, où deux continents, deux civilisations, deux religions, deux empires, sont en présence, et où le destin de l'humanité se décide entre le cap Sigée et le Simoïs, entre les portes Scées et le Scamandre, ces lieux qui interviennent dans les débats des mortels et partagent leurs passions ou leurs dangers : tout cela est analysé par M. Widal avec beaucoup de sagacité et de finesse.

Ce qui donne beaucoup de prix à ces analyses, ce qui en éloigne toute sécheresse, toute monotonie, c'est la quantité considérable de rapprochements, en général très-justes et très-ingénieux, que le savant professeur y a semés. Ce sont comme autant de gracieuses broderies qui relèvent avec art le relief du canevas primitif. Pour prendre un exemple capital, la fameuse description du bouclier d'Achille, qui avait suggéré à M. Quatremère de Quincy tant d'explications habiles au point de vue archéologique, fournit à M. Widal toutes sortes d'analogies et de réflexions des plus piquantes.

En somme, ce nouvel ouvrage de M. Widal, l'habile traducteur des Nouvelles de Kompert, l'auteur des *Scènes de la vie juive en Alsace*, prouve, une fois de plus, qu'on peut être érudit sans être ennuyeux, agréable sans être frivole, intéressant tout en restant utile et sérieux.

Rapport sur le passage d'Annibal dans les Alpes, par C. Chappuis, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Besançon. Paris, 1860 ; chez Paul Dupont.

Les textes des anciens sur le fameux passage d'Annibal à travers les Alpes, spécialement ceux de Polybe, de Strabon, de Salluste, de Tite-Live, de Silius Italicus, d'Appien, d'Eutrope, sont bien loin de s'accorder et de présenter toute la clarté nécessaire. Le capitaine carthaginois a-t-il, comme l'ont pensé beaucoup d'historiens et de critiques, traversé le Queyras et la vallée du Guil, ou les cols de la Haute-Durance, ceux de Servières et du mont Genèvre, ou le val de l'Arc et le mont Cenis, ou le petit Saint-Bernard, ou le col de la Seigne? Toutes ces hypothèses sont plus ou moins spécieuses ; mais M. Chappuis les combat l'une après l'autre, et, guidé par une indication de Varron, transcrite par Servius au commentaire du xe livre de l'*Enéide*, il opte pour la route de la vallée de Barcelonnette, que l'Etat même du pays, les accidents du terrain, de nombreuses fouilles lui paraissent désigner clairement. Il en est du passage d'Annibal à

travers les Alpes comme de la position de la véritable Alésia de César : il est permis au public de douter, et les juges les plus compétents peuvent seuls se décider en connaissance de cause. Mais, tout en regrettant, avec d'autres lecteurs, que la brochure de l'habile professeur ne soit pas accompagnée d'une carte spéciale, qui ajouterait si naturellement à la netteté de l'explication, nous pouvons rendre justice à l'activité consciencieuse de ses études et à la solidité de son argumentation, une fois admis le système qu'il a cru devoir soutenir.

A. Philibert Soupé.

L'Instruction populaire et le Suffrage universel, par ***, brochure in-8°, février 1861.

L'auteur de cet intéressant opuscule énumère les obstacles qui s'opposent à la diffusion des livres et des publications périodiques parmi les classes populaires.

« L'enseignement primaire, dit-il, est insuffisant pour élever convenablement le niveau de l'instruction générale... Les connaissances indispensables à tout homme appelé à la pratique intelligente d'une profession et à l'exercice de droits civils et politiques importants, ne peuvent s'acquérir qu'à la sortie des écoles, *par des lectures volontaires ;* » — et il pense que pour élever le niveau intellectuel et le niveau moral du pays, il faut rendre libre le commerce de la librairie, accorder largement des autorisations de journaux, abaisser les tarifs postaux, enfin supprimer l'impôt du timbre pour les journaux et brochures politiques. L'auteur exhorte en conséquence le gouvernement à entrer dans cette voie de réformes, dont il attend les meilleurs résultats, et il voudrait voir inscrire dans les écoles et les mairies ces chiffres significatifs : « Sur 1,000 accusés jugés en 1857, 786 étaient complétement illettrés, ou savaient seulement lire et écrire imparfaitement. »

Le publiciste anonyme nous a paru très-compétent en matière de librairie et d'imprimerie. Il en parle comme pourrait le faire le directeur d'un des plus puissants ateliers de typographie de la capitale; et les considérations à l'aide desquelles il développe sa thèse nous semblent dignes de fixer sérieusement l'attention. Cette brochure, qui contient toutes les explications, toutes les justifications nécessaires à une étude approfondie de la matière, ne saurait, croyons-nous, passer inaperçue.

A. B.

Les Origines de Paris, par Mme la marquise de Saffray. In-12. 104 pages. Paris, 1860. Typ. Hennuyer. En vers.

« Les pages qu'on va lire, dit l'auteur dans sa courte préface, sont extraites d'un ouvrage inédit sur les origines de Paris... Le récit complet embrasse l'espace compris entre la construction de la première cabane dans l'île, par les Parises et la mort de Clovis. » Nous n'avons donc sous les yeux que des fragments. La table en énumère trente portant des titres très-divers : « Les Druides ; — Pan est mort ; — le cheval de Job ; — Clovis ; — Clotilde, etc. Le poëte a rencontré une nuit aux tours de Notre-Dame

Le bel ange gardien de l'antique Lutèce.

Le séraphin lui dicte la légende de Paris. En général, pour ce genre de composition, nous préférons aux vers la prose naïve. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait d'heureux passages dans l'œuvre de Mme de Saffray; entre autres, le fragment intitulé : « Les Gaulois conquis ; » il tranche sur le reste par sa vive allure.

O. S.

Méditations morales, par J. Tissot. — Paris, Auguste Durand.

Dans l'avertissement placé en tête de ses *Méditations*, M. J. Tissot se défend du soupçon d'originalité. Parler du Bonheur, de la Patience, de la Grandeur, de l'Ambition, du Mensonge, de la Prudence, du Travail, du Jeu, de la Modestie, de la Haine, etc., parler de tous les sentiments qui peuvent agiter le cœur de l'homme, écrire cinquante-huit chapitres sur les devoirs de l'humanité, tout cela est très-louable et très-honorable lorsqu'on le fait avec l'esprit d'ordre qui a guidé l'auteur des *Méditations morales;* mais quelle forte pensée peut-il se flatter d'avoir jetée dans le monde intellectuel, quelle lumière dans le monde moral? Si M. Tissot a voulu faire une œuvre durable, nous pensons qu'il s'est trompé, à moins qu'on ne considère son volume comme un bon résumé des moralistes anciens et modernes, une sorte de *Manuel* de leurs pensées les plus connues.

Contes d'une nuit d'hiver, par M. Alfred Michiels. Paris, Librairie-Nouvelle.

C'est l'Alsace que M. Alfred Michiels a choisie pour cadre à ses contes d'une nuit d'hiver, écrits dans les moments de sombre humeur où l'humanité nous apparaît sous ses plus tristes côtés. Quel que soit le talent dramatique dont l'auteur fasse preuve dans ces nouvelles, nous regretterons cependant de voir M. Michiels se distraire ainsi des études artistiques qui avaient consacré son nom parmi ceux des historiens de l'art flamand et hollandais. Appartient-il vraiment à l'auteur de *Rubens* d'écrire ces lugubres récits, au dénoûment fatal, qui laissent le lecteur dans une

disposition mauvaise envers les hommes? Il y a là une dispersion inutile des connaissances acquises que, dans l'intérêt de l'art, nous croyons devoir signaler à l'auteur des *Contes d'une nuit d'hiver*.

Mes Petites-Maisons, par Charles Barbara. — Paris, Hachette.

M. Charles Barbara est un réaliste, il se plaît à reproduire le spectacle des infirmités humaines, infirmités morales plus encore qu'infirmités physiques. En quelques lignes, nous ne prétendons pas juger son école, ni son système, mais cette disposition de l'auteur des *Petites-Maisons* une fois reconnue, une fois admise, on ne peut nier qu'il ait réussi à trouver de singuliers types, comme celui de *l'homme qui nourrit des papillons*, de lamentables enseignements dans l'*esquisse de la vie d'un virtuose*, et des effets de comique douloureux dans le conte qui ferme le volume, intitulé : *les Sourds*.

Les Tribulations et Métamorphoses posthumes de maître Fabricius; — *Louison d'Arquien*, par M. Charles Rabou. Librairie-Nouvelle.

M. Charles Rabou, qui compta jadis parmi les écrivains de la période romantique, avait, depuis quelques années, disparu de la scène littéraire. Il vient de réapparaître, offrant au public, pour lui rappeler son nom, un roman nouveau, *Maître Fabricius*, et un vieux roman, *Louison d'Arquien*, qui eut un succès de vogue vers 1840. Nous ne voulons voir dans *Louison d'Arquien* qu'une carte de visite commémorative; nous nous bornerons donc à louer la capricieuse et fantastique invention de Maître Fabricius. Les tribulations et aventures qui advinrent au peintre liégeois après sa mort, suffisent à occuper l'attention pendant une heure, et d'une façon sinon sérieuse et élevée, originale tout au moins et en somme amusante.

Championnet, général des armées de la république française, par A.-C. de Saint-Albin. — Paris, Poulet-Malassis.

Cette vie de Championnet est l'œuvre de M. A.-C. de Saint-Albin, ancien secrétaire général au ministère de la guerre sous Bernadotte; son fils, M. H. de Saint-Albin a, sur le vœu posthume de son père, publié cet ouvrage qui s'ajoute à une série de travaux analogues auxquels celui-ci avait consacré les courts loisirs que lui laissa une existence remplie par les événements de la République et de l'Empire. On a de M. H. de Saint-Albin une *Vie de Lazare Hoche*, une *Notice sur Cherin* chef d'état-major de l'armée d'Helvétie, une autre *Notice sur le général Marbot*, et il fut quelque temps attaché à la rédaction du *Journal du Commerce*, qui est devenu *le Constitutionnel*. Contemporain des personnages dont il écrivait la vie, M. H. de Saint-Albin était, par ses fonctions elles-mêmes, en fréquentes relations avec eux; on conçoit l'intérêt qui en résulte pour les travaux sortis de sa plume. Celui qu'il a consacré au fondateur de la république parthénopéenne acquiert une importance toute nouvelle des événements dont l'Italie méridionale est aujourd'hui le théâtre, et il est curieux de suivre, dans ce livre, et à deux tiers de siècle d'intervalle, la marche d'une armée conquérante sur le sol même où s'agite en ce moment le destin du peuple qui en fut jadis le témoin.

Voyage dans la Suisse française et le Chablais, avec une carte, par Alfred de Bougy. — Paris, Poulet-Malassis.

Le seul catalogue des ouvrages qui ont été écrits sur la Suisse, remplirait assurément un nombre incalculable de volumes in-folio, et cependant cette heureuse contrée n'a pas encore satisfait la curiosité de l'écrivain, de l'artiste ou du voyageur. Le charme de ces récits dont l'inconnu, l'élément piquant par excellence, est nécessairement éliminé, devient donc purement littéraire; leur mérite dépend absolument de l'auteur et de sa manière de conter. La nouveauté que le sujet n'a plus, il appartient au narrateur de la mettre dans la forme. On aime à suivre les diverses impressions de l'homme en face d'un spectacle toujours le même, et selon qu'elles sont traduites avec plus ou moins d'esprit, elles séduisent le lecteur ou elles sont justement rebutées. Le livre de M. de Bougy se fera donc lire, car, outre qu'il est écrit dans un style suffisant, il contient de précieux fragments : quelques opuscules posthumes de J.-J. Rousseau, deux lettres inédites, l'acte de décès de Mme de Warens trouvés, par l'auteur, dans le bulletin de l'*Association florimontane*, recueil publié à Annecy. Cette découverte ajoute certainement au plaisir que l'on éprouve à faire, en compagnie de M. A. de Bougy, le tour des lacs de Genève, de Neufchâtel, de Bienne et de Morat.

NOTES.

M. Édouard d'Anglemont vient de publier sous ce titre : *Roses de Noël*, un recueil de gracieuses et touchantes élégies. Cette nouvelle œuvre du poëte des *Légendes françaises* et des *Euménides* mérite l'attention de la critique au point de vue de l'art et de la morale.

LE TOUR DU MONDE, publié par la Librairie de **L. Hachette et C**e
rue Pierre-Sarrazin, 14, à Paris.
SE VEND CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

2e ANNEE

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

DIRIGÉ PAR

M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

Le but de ce recueil est de faire connaître notre globe par des voyages récents et à l'aide de magnifiques gravures. C'est une publication de grand luxe, aussi intéressante qu'instructive et morale. La première livraison de 1861 est consacrée au Liban. Elle sera adressée *franco*, comme spécimen, à toute personne qui enverra aux éditeurs 50 centimes en timbres-poste, dans une lettre affranchie.

Le Tour du Monde compte à peine une année d'existence, et cependant il n'y a pas de recueil illustré qui soit plus apprécié. Accueilli en France par des éloges unanimes, il a été également recherché, en livraisons pendant le cours de l'année, en volume au moment des étrennes. A l'étranger, trois éditeurs ont acquis, dès l'apparition des premiers numéros, le droit d'en traduire les articles et d'en reproduire les gravures dans des recueils allemand, anglais et espagnol. Cet éclatant succès ne peut que grandir pendant la seconde année, plus émouvante et plus variée que la première, et encore plus richement illustrée. Nous pouvons indiquer, parmi les contrées où **Le Tour du Monde** fera voyager ses lecteurs en 1861 : le Liban, le Sénégal, l'Australie, la Terre-de-Feu, le Portugal, Saint-Pétersbourg, Naples, Venise, la Californie, Bornéo, Madagascar, le Brésil, etc. Tous ces voyages seront enrichis d'excellentes cartes et de gravures dont les dessins exacts, authentiques, seront fournis par MM. Bida, Français, K. Girardet, Daubigny, Gustave Doré, Grandsire, etc., en un mot, par nos artistes les plus éminents.

La première année forme deux magnifiques volumes contenant **450 gravures et 40 cartes**; elle comprend : des voyages au Maroc, à la mer Polaire, en Cochinchine, au Montenegro, au fleuve Amour, en Chine et au Japon, aux montagnes Rocheuses, à la mer Caspienne, en Palestine, en Sicile, en Perse, en Norwége, au mont Athos, au pays des Yacoutes, au centre de l'Afrique, au royaume d'Ava, dans le Dauphiné, etc.

PRIX DE LA PREMIÈRE ANNÉE, BROCHÉE EN UN OU DEUX VOLUMES : **25 fr.**

PRIX DU NUMÉRO : 50 centimes

Chaque numéro contient 16 pages de texte imprimées sur très-beau papier, une couverture également imprimée et consacrée aux faits divers, des Voyages, et de 8 à 10 magnifiques gravures.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LA FRANCE :

Un an.................... **26 fr.** | Six mois................. **14 fr.**

Les abonnements peuvent se prendre du 1er de chaque mois.

Il paraît un Numéro tous les Samedis.

Paris. — Typographie E. PANCKOUCKE et Cⁱᵉ, quai Voltaire, 13.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DE LA

REVUE EUROPÉENNE

LIVRES NOUVEAUX

France et Angleterre, parallèle social et historique, par M. Menche de Loisne. — 1 vol. Paris, Dentu, 3e édition.

Un livre d'histoire politique qui arrive en deux ans à sa troisième édition sans être un panégyrique ni un pamphlet, un auteur qui revoit sincèrement son ouvrage, le corrigeant et l'augmentant chaque fois qu'il l'édite, un public qui prend au sérieux une sérieuse publication et ne la confond pas avec les œuvres de circonstance, ce sont là des faits assez rares pour nous permettre de recommander à nouveau un livre déjà signalé à l'attention de nos lecteurs. L'auteur de ce livre, M. Menche de Loisne, qu'une brillante carrière administrative prépare mieux que personne à l'intelligence pratique des faits, ne se propose pas seulement de constater les différences profondes qui séparent aujourd'hui la France de l'Angleterre; quoique cette démonstration ne soit pas inutile à répéter aux adeptes de certaines idées, il veut prouver surtout que ces différences tiennent à des antécédents historiques radicalement divers, et qu'il faut remonter, pour en découvrir les causes, aux origines mêmes des deux nations. L'auteur, partant de la conquête commune aux deux pays, rapproche les périodes historiques qui peuvent paraître similaires à l'observation superficielle, et il oppose avec une sagacité ingénieuse Capets à Plantagenets, Valois à Tudors, Bourbons à Stuarts, enfin révolutions à révolutions, indiquant que partout où les dates et les noms feraient supposer des ressemblances, ce sont des divergences qu'il faut reconnaître, au contraire, soit dans la marche des pouvoirs publics, soit dans les aspirations et les aptitudes des peuples. L'histoire tient donc bien plus de place que la polémique dans le curieux volume de M. Menche de Loisne, ou plutôt la polémique n'y intervient que pour le redressement des opinions historiques erronées qui se rencontrent trop souvent et prennent racine dans les esprits.

Sur un point particulier, je voudrais que la place faite à l'histoire fût plus large encore, et je ne crois pas qu'il suffise, quand on veut expliquer les dissemblances de l'Angleterre et de la France, de remonter à la conquête franke d'une part, à la conquête normande de l'autre. L'invasion franke se superposait, dans une mesure relativement très-restreinte, à un fonds gaulois organisé et discipliné par Rome, et cet élément gallo-romain qui a rejeté presque complétement de son sein l'élément germanique, c'est nous-mêmes, c'est notre chair et notre sang. L'invasion normande, au contraire, était, au delà du détroit, une nouvelle couche d'élément germanique surajoutée à toutes celles qu'y avaient successivement déposées les Saxons, les Angles et l'interminable série des conquêtes danoises. Sous ces alluvions incessantes, l'élément gallique avait disparu, et bien plus encore le peu de principes romains qui avaient pris pied au sud et à l'est de l'île. Sans professer le moins du monde le fatalisme des races, cette distinction fondamentale ne saurait être trop rappelée, à savoir, que l'élément germanique domine en Angleterre, et l'élément gallo-romain chez nous. On ne méconnaît aucunement la liberté humaine et son plein exercice, en disant que des différences essentielles, inévitables, découlent de là, et comme ces différences forment la thèse même de M. Menche de Loisne, je crois qu'il aurait pu lui donner de plus larges assises en insistant hardiment sur les données de l'histoire primitive.

On ne se permet les réserves qu'à l'endroit des ouvrages que l'on estime, et j'aurais trop à faire, d'ailleurs, s'il me fallait mettre en relief tous les points sur lesquels M. Menche de Loisne m'a éclairé. Je recommande tout spécialement à nos lecteurs le chapitre le plus no-

tablement augmenté de la nouvelle édition, celui où l'écrivain met en parallèle ces choses qui n'ont souvent qu'une similitude extérieure, quoique le même nom serve à les désigner : les révolutions. Une révolution faite à un point de vue purement anglais, pour l'affermissement des vieilles lois nationales, c'est-à-dire à la plus grande gloire du pur régime aristocratique, et une autre révolution entreprise au point de vue de l'humanité tout autant que de la France, faisant partout table rase pour édifier à nouveau lois, institutions, mœurs publiques et privées, marquant enfin l'avénement de l'égalité démocratique, ce sont les événements classés sous une même dénomination, mais qui n'ont guère autre chose de commun. Cette énorme distance et cette capitale distinction entre 1688 et 1789 sont marquées par M. Menche de Loisne avec la plus intéressante abondance de faits et de preuves, avec les plus piquants détails sur les habitudes de la noblesse française au XVIIIe siècle, sur le rôle du parlement, sur l'attitude de la royauté, etc... Je livre sans peine à M. Menche de Loisne les perversités et les faiblesses de cette royauté quand elle a le malheur d'être représentée comme elle l'était alors; mais encore ne faudrait-il pas charger outre mesure même le roi Louis XV, et répéter sans examen de vieilles accusations relatives au *pacte de famine*. Notre collaborateur, M. Pierre Clément, a fait justice de ces légèretés, et nous recommandons ses conclusions, qui nous paraissent décisives, à M. Menche de Loisne. Un très-bon livre devient vite un livre excellent quand la critique bienveillante n'hésite pas à signaler les taches légères qu'elle y rencontre, et quand l'écrivain apporte à l'amélioration de son œuvre le zèle consciencieux dont l'auteur de *France et Angleterre* a fait preuve pour cette nouvelle édition.

LÉOPOLD MONTY.

Illustrations photographiques pour Horace, traduction par M. Jules Janin, 2e édition. Curmer, 1861.

Nous n'avons pas l'habitude d'annoncer la seconde édition d'un livre dont il a été déjà rendu compte dans la *Revue*. Nous devons faire pourtant une exception en faveur de la traduction d'Horace, par M. Jules Janin, dont la deuxième édition, qui vient de paraître, mérite vraiment d'être appelée nouvelle. L'auteur l'a revue avec le plus grand soin pour la rendre agréable non-seulement aux gens du monde, qui avaient tout de suite adopté et enlevé la première, mais aux érudits étonnés d'abord de voir dans leur domaine un esprit qui avait laissé croire qu'il ne savait qu'être aimable. Lui-même, en mettant le pied sur ce terrain qui paraissait ne pas lui appartenir, a cru devoir s'excuser en galant homme dans ces vers modestes adressés à M. Patin, notre maître à tous :

> Mon livre, au traducteur d'Horace
> Portez mes respects tout entiers,
> Et priez qu'il me prenne en grâce
> Si je marche dans ses sentiers...

Le succès a rendu M. Janin difficile pour lui-même; les libres jets de cette langue luxuriante ont été réprimés avec des scrupules dont on ne peut se faire une juste idée qu'en comparant de près les deux éditions, et en plus d'un endroit le gracieux abandon du style a été ramené à la prévision la plus délicate. Mais la grande nouveauté du livre est dans les *illustrations* qui l'accompagnent, dans ses ravissantes photographies qui reproduisent, d'après des médailles antiques, les portraits d'Horace, d'Auguste, de Mécène, d'Agrippa et des principaux personnages, hommes, femmes, dieux, déesses, chantés par le poëte, et qui composent une curieuse galerie historique. Après les médaillons, viennent les tableaux des plus grands maîtres modernes qui paraissent s'être inspirés d'Horace et qui ont le mieux ressaisi la grâce grecque ou romaine : *le Festin des dieux*, par Raphaël, *l'Ivresse de Bacchus*, par Rubens, *le Triomphe de Bacchus*, *la Marche de Silène*, par Jules Romain, des Faunes, des Nymphes, des Bacchantes, d'après des tableaux modernes, des médaillons ou des camées antiques, et bien d'autres scènes ou figures qu'il serait long d'énumérer, traduisent à leur manière la beauté plastique des vers latins. Raphaël, Rubens, voilà une nouvelle espèce d'annotateurs dont on ne se plaindra pas, et dont le commentaire ne vous donnera pas d'impatience. On ne peut se rassasier de ces petites merveilles qu'on voudrait regarder à la loupe. Je ne sais si on n'a jamais élevé en France un plus joli monument à la gloire d'Horace. M. Janin semble avoir pris pour lui-même cette recommandation du poëte : *ædem votivam memento*, et il a chargé les plus grands artistes de décorer ce petit temple votif. Personne ne pouvait exécuter avec plus de soin ce beau travail que M. Curmer, dont le nom a le droit de figurer dans la dédicace du monument, au-dessous du nom de M. Janin.

C. M.

Poésie. *Heures intimes*, par M. Léon Valery. — *Le Tasse à Sorrente*, par M. Jules Canonge. — *Gerbes glanées*, par M. Julien Travers. — *Tableaux comiques*, par M. Georges Robinson. — *Dans mes moments perdus*, par M. Saintive. — *Roses de Noël*, par M. Edouard d'Anglemont. — *Les Croquis facétieux*, par M. Héroïm.

« Qu'est-ce que cela prouve? » a-t-on dit

autrefois de la poésie; « elle est morte, » ajoute-t-on volontiers de nos jours : l'auteur des *Heures intimes* s'écrie qu'elle vit, et ses vers l'attestent; pour prouver le mouvement, il s'est mis à marcher. Avec plusieurs pièces qui lui ont valu la *fleur du gay sçavoir*, il en publie aujourd'hui de nouvelles qui ne le cèdent en rien aux premières : une inspiration élevée, de la chaleur, une forme pure, voilà ce qu'il nous montre. En est-ce assez pour convaincre les incrédules?

Six volumes, dont plus d'une page semble appartenir à une époque autrement favorable aux arts que la nôtre, y parviendront peut-être.

C'est d'abord une quatrième édition du *Tasse à Sorrente* et des *Poëmes* divers de M. Jules Canonge. *Le Tasse* est, comme on dit en Allemagne, une œuvre *subjective*; c'est le drame intime de l'homme de génie : découragements, désespoirs, sérénité surhumaine, adoration du calme foyer, mépris de la vie obscure et poursuite effrénée de la gloire à travers tous les périls et toutes les douleurs. Le choix du type est heureux, heureuse aussi, sous certains rapports, la manière dont le sujet est traité. Les qualités caractéristiques de M. Canonge sont la chasteté de la pensée, la vérité, et surtout une correction sévère : point de comparaison qui ne soit soutenue, pas de métaphore qui manque de justesse, des transitions naturelles, des vers bien venus. Pourtant, ce livre n'émeut pas; on comprend la douleur du Tasse, mais on ne la partage point. C'est que la poésie est autre chose que la raison et la sagesse; il est vrai qu'une œuvre poétique ne peut se développer et devenir forte sans le secours de la raison, mais elle ne tient jamais l'être de celle-ci; elle ne naît que de cet effort suprême de l'imagination qui transporte le poëte dans la personne et dans la situation de son héros, qui le transforme pour ainsi dire en ce héros lui-même, l'enlevant momentanément au monde réel pour ne plus lui laisser sentir que ce que sentirait son personnage s'il existait. Ce n'est pas un fantôme entrevu dans ses rêves, que le vrai poëte nous montre en ses écrits, c'est lui-même dans des circonstances imaginaires. M. Canonge n'a pas pleuré les larmes qu'il fait verser à son Tasse, il n'a jamais *été* Torquato; son œuvre manque de vie. Parmi les *Poemes* de l'artiste nimois, je dois signaler : *Chrétienne et Païenne*, une digne interprétation du tableau de Scheffer. Il faut lire cette pièce; tandis que l'auteur l'écrivait, le souffle de la foi des premiers âges passait sur lui.

Nous devons en partie à Rome et à la Grèce les *Gerbes glanées*, de M. Julien Travers. Il a pris pour collaborateurs Horace et Pindare; on ne peut que l'en féliciter, à voir le français qu'il leur fait parler. Sa traduction de la *Première Olympique* est remarquable; non-seulement elle rend avec fidélité la pensée si souvent obscure du grand lyrique grec, mais aussi en partie son rhythme puissant; et cela fait bien pardonner un peu d'embarras qui se révèle parfois dans la marche du vers, embarras dont il est bien difficile, du reste, de s'affranchir dans un travail de ce genre. Il y a, en outre, dans ce livre, des poésies que M. Travers a tirées de son propre fonds, l'une, entre autres, sur Salomon de Caus, simple et grave, et des historiettes toutes gauloises.

C'est aux historiettes que semble s'être voué M. Georges Robinson; les *Tableaux comiques* ne sont autre chose. Son vers est franc et facile, ses images sont originales, ses points de vue toujours piquants; il est rapide, il est gai, en vrai Toulousain. Seulement, ses récits laissent en général à désirer sous le rapport du trait final. M. Robinson raconte bien, mais ce qu'il raconte est le plus souvent très-peu de chose. Il est vrai qu'il y a du mérite à amuser beaucoup avec peu.

Dans mes moments perdus, tel est le titre qu'a choisi M. Saintive. Ce temps-là est-il donc perdu que l'on consacre à la poésie? Je doute que ce soit bien l'avis de M. Saintive, mais ce ne sera pas assurément celui de ses lecteurs. La mission du poëte est son thème favori; pour lui, elle tient de celles du prophète, du martyre et du soldat; il doit marcher « prêcheur de la bonne nouvelle, cri sans écho, voix du désert; » il doit lutter, il doit se dévouer : Vois, dit-il *à un poete silencieux*,

Vois... la hache est au cœur du chêne,
Frappons de nos bras amaigris!
Qu'importe, en tombant, qu'il entraîne
Les bûcherons sous ses débris!

Ce qu'il aime ensuite le plus, c'est la retraite, la nature, le printemps; et il a pour les chanter des accents pleins de tendresse et de charme; on s'étonne de lui trouver tant de douceur après l'avoir vu si énergique. Parmi ses idylles, il en est une qu'on relit volontiers; l'auteur y vante son hameau, perdu au fond des bois, ses vertes prairies, sa petite rivière, et il termine par ce joli trait : Ah! que je regrette ces charmants tableaux,

Mais surtout l'amie
Que j'avais là-bas,
Qui passait sa vie,
La main sur mon bras,
Et, l'âme ravie,
Suivait pas à pas,
La route fleurie
Qu'on ne refait pas...

M. Edouard d'Anglemont ne chérit pas moins la solitude et les champs; son livre est tout imprégné des parfums des prés et des fleurs : *les Orphelins*, *la Jeune fille mou-*

rante, le Franc Chasseur, sont de fraîches compositions, qui rasséréneront les fronts soucieux de la ville. Qu'on lise aussi *les Croquis facétieux* de M. Héroïm; il y règne un *humour* très-fin, qui égayera les plus mélancoliques.

FRANCIS AUBERT.

Nouvelles stations poétiques. 1 vol. in-12. —*Hippolyte porte-couronne,* traduit d'Euripide. — *Une tentative de rénovation théâtrale* (brochure), par Sébastien Rhéal (de Césena). Paris, Dentu.

M. Sébastien Rhéal semble être un de ces intrépides travailleurs qui ne demandent qu'à remuer des idées, se plaisent aux vastes entreprises, en vers, en prose, écrivent pour l'enseignement des hommes, la réforme des abus, le salut de l'art, le bien public. Noble et généreuse ardeur, qui ne rapporte souvent, hélas! à ceux qu'elle emporte, que des disgrâces et des ennuis. Mais eux, dévoués à leur cause et prompts à la lutte, ils ne reculent devant aucune résistance, aucun obstacle. Comme ce brave Alceste, ils perdraient de bon cœur un procès pour triompher de leur défaite même.

Rien n'a manqué de ces héroïques épreuves à M. Rhéal, pas même le procès, et il a deux fois perdu. En lisant le récit de ses tragiques aventures à la conquête d'une réforme dramatique, on comprend que, par délassement, il aime à rappeler les souvenirs plus calmes de sa jeunesse, et on s'intéresse davantage à des poésies où l'on trouve au moins l'homme, à défaut quelquefois du poëte. Les NOUVELLES STATIONS POÉTIQUES commencent *ab ovo,* au jour où naquit M. Rhéal, entre deux soldats autrichiens, hôtes importuns du foyer et de la patrie, sombres figures qui ont particulièrement frappé son imagination enfantine.

Mon matin! voilà tout ce que je m'en rappelle :
Car je n'ai plus depuis visité la chapelle
Où je fus baptisé, ni le toit communal
Où je reçus un nom au livre social.

Puis viennent d'autres stations, des souvenirs de pensionnat et de collége, une distribution de prix dans laquelle M. Rhéal obtint deux couronnes.

« J'avais les prix d'histoire et de narration. » L'harmonie du piano, les vicissitudes d'un surnumérariat peu lucratif et fort désagréable, tels sont les sujets où la muse du poëte s'est audacieusement risquée, et l'on respire en la voyant, après cet aventureux voyage, arriver à Paris, sa dernière *station.* Station funeste, ennemie des muses et des poëtes!

Les *Stations poétiques* sont suivies des *Messidoriennes :* c'est, après l'histoire de M. Rhéal, l'histoire du monde, figurée en une suite d'apologues. Le contraste est frappant et le ton s'élève aussi.

Peuple qui, le cœur plein d'un regret criminel,
Vers vos honteux bazars que brûle la colère,
Pour rebrousser chemin regardez en arrière,
Sur vos sillons fumants on sèmera du sel;
Vous serez transformés en des blocs immobiles,
Et quand tout germera vous tomberez stériles.

Mentionnons tout particulièrement dans les *Messidoriennes* une belle pièce consacrée par M. Sébastien Rhéal à saint Sébastien son patron, un martyr, un « homme holocaustal, » chrétien hommage d'un poëte à son saint.

L'*Hippolyte porte-couronne* laisserait peut-être beaucoup à désirer comme traduction d'Euripide, s'il fallait juger l'œuvre au point de vue classique; mais ce n'est pas seulement une traduction, c'est un manifeste littéraire, et, comme il est écrit sur la couverture du livre, une pierre apportée à l'érection d'un théâtre universel, où seront joués les chefs-d'œuvre dramatiques de tous les temps et de tous les pays. M. Rhéal, empressé de rendre à César ce qu'il croit appartenir à César, met son idée sous le patronage de Napoléon Ier. Rendons, nous aussi, à M. Rhéal, ce que nous croyons lui appartenir. Sans doute on lit dans le *Mémorial* que Napoléon eût voulu assister à la représentation d'une pièce grecque; mais c'était curiosité, caprice d'un esprit cultivé; ce n'était pas un dessein dramatique, une idée. Le caprice littéraire d'un empereur a échoué contre la résistance des comédiens. L'idée de M. Rhéal aura-t-elle plus de succès? C'est ce qu'on ne saurait raisonnablement espérer, quelque goût que l'on ait de l'antique et du beau. M. Rhéal a déjà perdu son procès et sa peine : qu'il ne s'acharne pas à un rêve impossible. Il n'y aura jamais de théâtre universel en aucun lieu du monde, ni à Paris, à moins que, d'aventure, la tour Saint-Jacques ne devienne une nouvelle tour de Babel, et que notre pays ne perde à la fois la langue et le génie qui lui sont propres, ce qu'à Dieu ne plaise! Traduites même, les œuvres anciennes et étrangères ne peuvent intéresser que les lettrés. Le théâtre vit de la foule et par elle : la foule veut reconnaître sur le théâtre ce qu'elle connaît déjà et se reconnaître elle-même. Voilà pourquoi il faut, avant tout, que le théâtre soit contemporain et national. L'entreprise de M. Rhéal ne saurait réussir : ce n'en est pas moins une belle conception qui mérite toute notre estime. Ce que nous pouvons louer sans réserve dans les œuvres de M. Rhéal, c'est un amour des lettres vif et hardi.

TONY SUBÉ.

L'*Eglise Gréco-Russe,* par le prince A. Galitzin. In-8°. Auguste Vaton, 1861.

Dans ce livre, M. le prince Galitzin nous

donne en peu de pages l'histoire complète du schisme grec. Il montre les faits qui ont amené l'Eglise orientale à se séparer de l'Eglise romaine; il indique les prétextes et les conséquences théologiques de cette séparation, et appuie particulièrement sur les conséquences morales et sociales. C'est un livre curieux, intéressant et d'une utilité incontestable pour cette classe de gens sages qui désirent apprendre, mais qui redoutent les manuscrits et se défient des in-folio. On y retrouve les qualités qui distinguent les travaux historiques de M. Galitzin, un style clair, un esprit pénétrant, une érudition complète. On y retrouve surtout une conviction énergique et calme qui est, là particulièrement, belle et touchante; car il est difficile de ne pas se rappeler, en lisant un tel livre, que l'auteur a sacrifié à cette conviction la plus illustre position. Chercher, au nom de la vérité, à se faire une âme nouvelle, c'est bien là, je crois, le *grand œuvre*, dont la recherche de la pierre philosophale n'était que le symbole; chercher à conquérir un langage nouveau au point de s'en servir comme de sa langue maternelle, c'est là l'entreprise d'un esprit exceptionnellement énergique; et c'est un noble spectacle que de voir un exilé mettre constamment au service de sa patrie les nouveaux éléments de puissance intellectuelle et morale qu'ont pu lui fournir une âme devenue catholique et un esprit devenu français. J'appuie sur ces pensées qui ne sont pas un résumé du livre, mais qui étaient nécessaires pour mettre le livre dans sa véritable lumière.

C. D'H.

De la nécessité de rendre l'instruction primaire obligatoire en France (Montbéliard, 1861).

Parmi toutes les questions controversées, qui rentrent dans le grand problème social, celle-ci est une des plus importantes. Un honorable industriel de la Franche-Comté, ne s'absorbant pas exclusivement dans la préoccupation des intérêts matériels, a cru devoir la traiter à fond dans une brochure, où les faits abondent et où les chiffres prouvent; c'est de la statistique exacte, mise au service de la vraie morale. L'auteur a patiemment recueilli, compulsé, utilisé tous les documents relatifs à la cause qu'il voulait défendre, et, sans souci du style, bien que le sien soit fort net et fort précis, sans espoir de vanité, puisqu'il a gardé l'anonyme, il a exposé en plein jour tous les arguments favorables ou contraires à l'émancipation intellectuelle des masses.

A. PH. S.

A ceux qui pensent encore, par M. Alfred Assollant. — Paris, E. Dentu.

Sous une forme vive et spirituelle, cet opuscule présente un curieux plaidoyer en faveur de l'abrogation de la loi de sûreté générale. L'auteur, qui appuie en partie son argumentation sur quelques documents récemmen publiés et signés de M. le comte de Persigny, dit : « Si l'on veut citer les Anglais, pourquoi ne pas s'arrêter à ceux du temps présent? Pourquoi chercher dans leur histoire de vieilles lois rouillées, hors de service, et si l'on veut emprunter quelque chose, si la patrie de Montesquieu doit prendre des leçons de celle de Blackstone, pourquoi ne pas leur emprunter tout de suite la liberté individuelle et la liberté de la presse? » Plus loin, et faisant un retour sur le passé, l'auteur ajoute : « Au milieu des conspirations de l'ancienne armée, quand l'armée nouvelle était à peine organisée, il osa (le duc de Richelieu, ministre de Louis XVIII) rejeter les lois d'exception, renvoyer les Cosaques, se fier à la nation et à la liberté. » — Le ton général de M. A. Assollant est ferme, incisif, plein de convenance, d'esprit, et le public, nous le croyons, lira sa brochure avec un grand intérêt de curiosité.

A. B.

De la Sorcellerie et de la Justice criminelle à Valenciennes (XVIe et XVIIe siècles), par M. Th. Louise. — Valenciennes, typ. Prignet, in-8°, 1861.

Les vieux parchemins qui composent les archives communales de la ville de Valenciennes, ont été récemment exhumés et classés sous la surveillance de l'administration municipale. Ils ont fourni la matière du livre de M. Th. Louise, qui offre un curieux ensemble de documents authentiques et de faits relatifs à l'histoire et aux pratiques de la sorcellerie, — cette croyance populaire permanente et générale dans le nord de la France et dans les Pays-Bas espagnols aux XVIe et XVIIe siècles. Le travail que nous annonçons est divisé en quatre parties : la première, sous le titre d'*Initiation et maléfices*, montre quelles influences, quelles fascinations l'Esprit du mal était accusé d'exercer sur les individualités ignorantes de cette société superstitieuse; le second chapitre est intitulé : *le Sabbat*. L'auteur décrit quelques-unes de ces scènes scandaleuses où les malheureux possédés du démon se livraient aux ébats d'une danse effrénée, qui dégénérait souvent en hideuse saturnale. La troisième partie nous fait connaître l'organisation de la Justice criminelle à Valenciennes aux XVIe et XVIIe siècles, et nous montre, dans l'exercice de ses fonctions, le tribunal chargé d'instruire le procès des prétendus sor-

ciers. Enfin, le dernier chapitre contient des détails saisissants sur les exécutions criminelles et sur les divers genres de torture employés à cette époque, pour contraindre les accusés à confesser leurs crimes. L'ouvrage de M. Th. Louïse offre une lecture constamment instructive et attachante ; il est exécuté avec soin et enrichi de plusieurs planches gravées, dont deux surtout, d'une pointe très-fine, sont remarquables par la composition, que des groupes nombreux et bizarrement animés rendent fort originale.

A. B.

Paris en 1860. — *Les Théâtres de Paris depuis* 1806 *jusqu'en* 1860, par M. L. Véron. — Paris, Librairie-Nouvelle.

Paris en 1860, c'est là un titre un peu ambitieux pour un volume d'un si petit format. On attendait de l'auteur des *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, surtout en ce qui concerne les théâtres, un récit vif et piquant; l'attente a été déçue. Des articles publiés dans *le Moniteur*, sur l'Asile impérial de Vincennes et sur la maison Eugène-Napoléon, forment dans ce volume ce qu'on pourrait appeler le gros œuvre; les *Théâtres* viennent en sous-ordre. Si l'on n'y trouve pas l'intérêt anecdotique, par contre, de bons avis y sont exposés clairement et au moment opportun, à l'heure où, sur tous les points de la capitale, les architectes travaillent à la réédification de ces grands monuments où vient le soir s'entasser le Paris fatigué des labeurs du jour.

BIBLIOGRAPHIE AMÉRICAINE

The History of the United States of America, from the discovery of the continent to the close of the first session of the 35th Congress. By J. H. Patton A. M. — *Parties and their principles, a Manual of political intelligence, exhibiting the origin, growth and character of national parties.* By Arthur Holmes. — *History of the State of Rhode-Island.* By S. G. Arnold, vol. 1. D. Appleton and C°. New-York, 346 and 348, Broodway. Paris, Fowler.

L'*Histoire générale des Etats-Unis* de M. J. H. Patton occupe une place importante dans la littérature américaine, et c'est l'ouvrage qui peut, pour la majorité des lecteurs, donner la plus complète satisfaction à une curiosité légitime. Il est riche de faits, sans être chargé de détails inutiles; et il est, en outre, suffisamment philosophique pour faire apprécier l'esprit général des événements qu'il raconte. Le style en est pur et clair, et la méthode excellente. Quant à l'exécution typographique, elle est, comme celle de tous les livres imprimés par la célèbre maison qui l'édite, au-dessus de tout éloge.

L'ouvrage de M. Arthur Holmes est un digne pendant à celui de M. Patton, qu'il complète, et dont il peut être considéré comme une sorte de commentaire. Si le second est la lettre de l'histoire, le premier en est l'esprit, et il répond à un besoin depuis longtemps ressenti par ceux qui n'ont ni le temps ni le désir de suivre les débats des congrès et d'en étudier les comptes rendus. Rien ne pouvait arriver, d'ailleurs, plus à propos qu'un livre dans lequel sont exposés rapidement la naissance, les progrès, les changements et les résultats des différents partis politiques qui se sont disputé tour à tour jusqu'ici la direction des destinées de la république des Etats-Unis.

La question de l'esclavage, en particulier, y est traitée avec soin. L'auteur en suit avec beaucoup d'exactitude et de sincérité l'influence sur les hommes politiques du pays, et le lecteur peut, avec un pareil guide, se faire une idée des différents aspects sous lesquels elle est envisagée.

Le livre du D. Arnold est conçu sous un point de vue moins général; mais il expose d'une manière intéressante l'histoire des colonies américaines : on peut y voir poindre le germe de leurs développements futurs, et apprécier leur véritable caractère. L'établissement de certains Etats du Sud et de l'Est présente le tableau des éléments qui, malgré leur opposition et leurs diversités, ont fini cependant par se combiner et par devenir assez solidement unis pour résister à tous les assauts qu'ils ont eus à soutenir et qui auraient pu mettre leur existence en péril.

Ces différents ouvrages ajoutent à l'histoire des Etats-Unis un contingent remarquable : ils ne pourront manquer de répandre des idées justes sur les rapides accroissements de la nation et sur l'esprit de ses institutions. Nous ne craignons pas de les recommander à tous ceux qui désireront recueillir des notions exactes sur le passé et le présent du nouveau monde.

C. H.

The New American Cyclopedia, a popular dictionary of general Knowledge. Edited by George Fripley and Charles A. Dana. Tomes I-VIII. New-York. Applelen and C°, 346 and 348, Broadway. Paris, Fowler.

Parcourir le cercle des connaissances humaines au XIXe siècle et en présenter un résumé aussi complet que possible, dans toutes ses parties, est une entreprise difficile; plus difficile encore en Amérique qu'en Europe. Il s'en faut que le nouveau monde, si avancé à certains égards, soit encore arrivé à la plénitude de son développement, et il aura besoin longtemps encore d'emprunter beaucoup à

cette vieille Europe que son orgueil patriotique considère trop souvent comme destinée à devenir sa tributaire. Les éditeurs de *l'Encyclopédie américaine* ne dissimulent pas la nécessité où ils se sont trouvés de faire de nombreux emprunts à la France, à l'Angleterre, à l'Allemagne et à l'Italie, et ils ont mis largement à contribution les recueils nombreux qui, depuis le XVIIIe siècle, se sont partout multipliés. Ces emprunts, si précieux pour les lecteurs d'Amérique, ne constituent point la partie la plus intéressante du grand et magnifique ouvrage dont nous allons nous occuper.

Pour nous, ils nous ont beaucoup emprunté, et nous ne nous en plaignons pas. Mais s'ils ne peuvent avoir la prétention de nous apprendre ce que nous leur avons enseigné nous-mêmes, ils peuvent nous faire connaître une foule de documents qui les concernent, et c'est cette partie de *l'Encyclopédie* qui mérite surtout d'être signalée comme digne de l'attention des hommes pressés du besoin d'étudier une contrée sur laquelle les opinions sont encore si contradictoires.

Il est difficile de mettre sous une forme populaire et accessible à tous le résumé des connaissances humaines. Ce ne sont pas cent volumes, ce seraient cinq cents qui devraient être publiés, si l'on voulait être complet. *L'Encyclopédie américaine* est à la fois scientifique, industrielle, économique, historique, littéraire et biographique. Les éditeurs tiennent cependant à ne rien omettre et à parler de tout, *de omni re scibili.* Ils ont compris qu'ils devaient ne pas donner une place égale à tous les sujets et traiter avec un soin particulier ceux sur lesquels ils doivent supposer que leurs lecteurs désireront être le plus complétement renseignés.

Mais un autre écueil les menaçait. Comment parvenir, avec le concours d'un nombre considérable d'écrivains appartenant aux pays les plus divers, à mettre quelque unité dans une œuvre où se donneraient librement carrière toutes les opinions et tous les systèmes? Comment échapper à un danger que n'ont pu éviter les publications du même genre que nous connaissons, pas même cette grande Encyclopédie du XVIIIe siècle, pour laquelle s'étaient associés des hommes animés d'un même esprit et marchant si résolûment vers un même but?

Ils ont mis à contribution tous les dictionnaires spéciaux, tous les recueils encyclopédiques publiés en anglais, en français et en allemand, les biographies modernes, les histoires, les livres de voyages, les traités scientifiques; ils se sont adressés à tous les hommes qui se sont fait un nom dans chacune des spécialités que doit embrasser leur ouvrage. Mais ils ont imposé à leurs collaborateurs l'obligation de s'abstenir de toute appréciation personnelle, de tout commentaire exprimant une opinion contraire au caractère purement historique que l'ouvrage doit surtout s'attacher à conserver. Les éditeurs se sont réservé le droit de soumettre tous les articles à une révision pour leur donner, et pour le fond et pour la forme, toute l'unité possible ou désirable, eu égard à la multiplicité des sources auxquelles ils ont dû puiser. Ils ont pris pour devise, contrairement à l'esprit qui présida à l'œuvre des philosophes du XVIIIe siècle, *scribitur ad narrandum, non ad probandum.* En religion, en philosophie, en morale, en esthétique, une abstention absolue est impossible. Elle n'est pas toujours facile, même dans le domaine des sciences exactes et des sciences naturelles, dans lesquelles une large part est souvent donnée à l'imagination. Aussi nous n'oserions affirmer que sur ce point le système adopté par les éditeurs ait toujours eu un complet succès; et franchement nous ne le désirerions pas. L'unité que l'on réaliserait au moyen de l'exclusion donnée à la discussion et à la controverse, ressemblerait beaucoup à la suppression de toute doctrine. Ce n'est pas à ce prix heureusement que les éditeurs de *l'Encyclopédie américaine* sont arrivés à leur but.

Les éditeurs, tout en interdisant à leurs collaborateurs les discussions inutiles sur des points incertains ou controversés, leur ont laissé une liberté entière pour l'exposition de leurs doctrines. Ce qui constitue l'unité de cette œuvre essentiellement multiple, c'est l'impartialité et la modération qui y président, c'est un respect profond pour la vérité; c'est enfin le désir commun à tous les rédacteurs d'offrir un répertoire complet, un tableau exact des connaissances humaines à notre époque.

C. Hippeau.

NOTES.

M. le marquis de Larochefoucauld-Liancourt institue un prix de *cinq cents francs* pour la meilleure poésie sur ce sujet, spécialement désigné par le donateur : *Fondation de l'Union des Poëtes, influence de cette société, services qu'elle peut rendre à la poésie.* Le nombre de vers n'est pas fixé; seulement le comité engage les auteurs à ne point dépasser certaine limite. Ne pourront concourir que les sociétaires de *l'Union* ou ceux qui le deviendraient avant le 1er août 1861, époque assignée pour la remise des manuscrits chez M. Robert Victor, président-fondateur, 71, rue de Chabrol.

Nota. Pour devenir sociétaire de *l'Union des Poetes,* il faut présenter au comité *cinq pièces de vers inédites,* en faire admettre au moins une et payer la cotisation (10 fr.).

BULLETIN D'ANNONCES DE LA *REVUE EUROPÉENNE*

VENTE PUBLIQUE AUX ENCHÈRES

DE LA GALERIE DE TABLEAUX

DE FEU

M. VAN DEN SCHRIECK

A LOUVAIN (BELGIQUE.)

C'est le 8 avril 1861 que commence, à Louvain, la vente de cette galerie dont la renommée européenne se trouve consacrée par les rois, les princes, les touristes du grand monde, — les sommités intellectuelles se faisant un devoir de la visiter comme un des plus curieux monuments de la Belgique où, depuis cinq siècles, la peinture a ses titres de gloire.

Possesseur d'une grande fortune dont il faisait le plus noble usage, homme de goût, sincèrement dévoué aux arts et aux artistes, M. *Désiré* Van den Schrieck a employé trente-cinq années consécutives à réunir les deux cent dix-neuf tableaux qui composent sa galerie. Jusqu'à sa mort, jusqu'au 7 de mars 1857, l'intelligent possesseur de tant de chefs-d'œuvre est resté fidèle à la mission qu'il s'était imposée ; et à sa dernière heure il a pu dire : *Exegi monumentum*.

Les propositions les plus séduisantes ne pouvaient le décider à détacher une perle de l'écrin qu'il avait formé ; ainsi, pour le magnifique tableau de **Jacques Ruysdael,** *le Torrent*, il refusa l'offre de *soixante mille*, puis de *quatre-vingt mille francs* faite par un éminent diplomate, M. d'A..., chargé d'acheter cette page magistrale pour un des principaux musées de l'Europe.

Toutefois, M. **Van den Schrieck** n'avait rien de ces sentiments d'exclusion qui se complaisent dans une admiration jalouse et solitaire; il ne mettait pas la lumière sous le boisseau ; l'accès de sa galerie n'était pas seulement ouvert à la curiosité des visiteurs indigènes et étrangers; il voulait encore que cette remarquable collection favorisât les progrès de l'art. Dans ce but, il avait fait construire, à côté de sa galerie, un atelier dans lequel plus d'un peintre aujourd'hui célèbre a pu faire sa veille des armes, et, en copiant les chefs-d'œuvre du passé, s'assurer un brillant avenir.

Ces titres, le roi Léopold les a consignés dans l'*arrêté du 15 décembre* 1840 qui nomme M. Van den Schrieck *chevalier de l'ordre national de Belgique*. Puis, ce même souverain, pour lequel les arts sont avec la liberté un des plus beaux fleurons de sa couronne, visita la galerie Van den Schrieck avec son fils aîné, le duc de Brabant, qui a plus d'une fois manifesté ses sympathies pour la peinture, par ses actes comme prince, et par ses discours comme membre du Sénat belge.

Nous regrettons que la vente de cette collection de tableaux ne se fasse pas à Paris ; mais nous comprenons les motifs de délicatesse qui ont déterminé les héritiers de M. Van den Schrieck à laisser chaque page à la place assignée par le fondateur de cette galerie. C'est une consécration, une authenticité de plus. On conçoit qu'une succession à partager amène la dispersion de tant de trésors dans un pays où il n'y a ni droits d'aînesse, ni majorats, ni substitutions; mais avant d'être disputés, enlevés au feu des enchères, ces tableaux sont encore réunis comme durant la vie de l'amateur éclairé qui voua à cette œuvre trente-cinq années d'efforts et de soins.

Un beau catalogue décrivant chaque tableau, en indiquant l'origine et la filiation, illustré

de quinze lithographies traduisant sans les trahir autant de compositions magistrales, nous dispense d'un travail de dénombrement qui dépasse le cadre de cette notice. Il nous suffira de dire que les plus grands peintres des écoles *flamande, hollandaise, allemande* sont représentés dans cette galerie par des pages d'un mérite supérieur et d'une incontestable authenticité.

L'occasion est unique pour des musées impériaux et royaux, comme pour des galeries particulières en quête de chefs-d'œuvre; on ne rencontre pas souvent une bonne fortune pareille qui depuis **Jean Van Eyck** et **Memling** jusqu'à **Ommeganck**, permet d'acheter des tableaux d'élite des plus grands, des meilleurs artistes flamands et hollandais.

On est pris d'une espèce de vertige quand on voit figurer dans ce bataillon sacré **Metzu, Rubens, Van Dyck, Téniers, Jordaens, Philippe Wouverman**, les deux **Ostade, Rembrandt, Aart Van der Neer, Jean Van der Heyden, Terburg,** les deux **Miéris, Pieter de Hooge, Wynants,** les deux **Van de Velde, Ruysdael** avec cinq compositions de premier ordre, **Berghem, Backuysen, Jean Steen, Gonzalès Cocques, Snyders,** etc. etc.

Nous avons dit que son culte pour les maîtres des anciennes écoles flamande et hollandaise n'empêchait pas M. Van den Schrieck d'apprécier les artistes contemporains, comme le prouvent les tableaux de MM. **Kobell, Koekkoek, Schotel, Nuyen, Noël, Henri Leys, de Keyser, Schelshout, Verboeckhoven, Waldorp,** etc.

On le voit : un pèlerinage à Louvain devient un bonheur et un devoir pour tous les amis des arts qui tiennent à contempler cette réunion de chefs-d'œuvre embrassant cinq siècles consécutifs des écoles flamande et hollandaise. A. ORTSVAL.

La vente commence à LOUVAIN, LE 8 AVRIL 1861, et continue les jours suivants, sous la direction de M. ÉTIENNE LE ROY, *commissaire expert des Musées royaux de Bruxelles,* auquel on peut s'adresser : PLACE DU GRAND-SABLON, 12, à BRUXELLES, pour se procurer le catalogue.

LUNDI 8 AVRIL 1861

10 HEURES DU MATIN

OUVERTURE

DES

NOUVEAUX MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

DU

GRAND CONDÉ

Rue de Seine, Nos 85, 87

Rue de l'Ecole-de-Médecine, 85, 87, 89, 91

Paris. — Typographie E. PANCKOUCKE et Cie, quai Voltaire, 13.

ARTS INDUSTRIELS, LIBRAIRIE, BEAUX-ARTS

BULLETIN D'ANNONCES DE LA *REVUE EUROPÉENNE*

Rien ne m'a paru souvent plus indifférent pour le lecteur, que les descriptions des *longues* et *vastes* galeries de tel ou tel magasin ouvert avec grande pompe et grand bruit. Mais aujourd'hui où je veux vous parler du nouveau magasin que M. Marchand vient d'ouvrir boulevard du Temple, en quittant la rue de Richelieu, j'éprouve, non pas ce besoin puéril de faire de l'effet, mais le désir très-motivé de vous donner, autant que possible, une idée de quelque chose hors ligne, conception et exécution, qui révèlent l'artiste, l'intelligence et le savoir. N° 43 du boulevard du Temple, vous trouvez une porte dont l'aspect seul commande l'attention. L'élégante rosace en fer forgé qui protége le vitrage n'est pas simplement l'ouvrage d'un serrurier, c'est l'œuvre d'un sculpteur de mérite, M. Piat, sous la direction duquel est placé l'atelier de sculpture de la maison. Le genre grec a été choisi, et, une fois admis, tout lui a été soumis. Dès l'entrée, ce sont de belles figures de Klægmann; plus haut, quelques attributs grisaille d'un style correct; la cage de l'escalier, peinte sur les indications antiques, aussi bien que la galerie d'exposition dont les murailles affectent ces beaux tons francs et effacés tout à la fois du style grec; les meubles noirs, gravés et légèrement rehaussés par des lignes de couleur, tout est en rapport parfait et de la plus habile coquetterie pour une spécialité tantôt sévère et tantôt étincelante. La galerie est disposée avec art. Sur de nombreuses étagères noires sont classés des bronzes de même style : si je voulais entrer dans des détails particuliers, je vous entretiendrais longtemps. Je vous parlerai seulement de cette magnifique figure de la *Réverie*, par Schœnewerk, en bronze, sur un socle grec; du *Temps et l'Amour*, poétique allégorie de M. Piat, figures et socle d'or, style Louis XVI; d'une belle reproduction du Voltaire de Houdon, et de bien d'autres véritables chefs-d'œuvre, dont la plupart appartiennent à M. Marchand. Car aujourd'hui, la science de l'industrie est d'appeler l'art à son aide, et de créer, avec une importance qui aura date un jour, ce que l'on peut appeler présentement le style contemporain. La pureté grecque a inspiré ce modèle sobre sans l'avoir dicté; la richesse pompeuse du Louis XIV, ou le luxe plus coquet du Louis XVI ont aidé le dessin charmant de cette pendule dont les guirlandes d'or se détachent sur l'onyx moderne, et cependant vous n'avez vu ni ces modèles, ni même ces genres; ce sont peut-être des réminiscences, mais ce ne sont pas des plagiats. Une visite à la galerie de M. Marchand peut être classée parmi les visites artistiques qui donnent à Paris sa physionomie intellectuelle. L'acheteur s'y rencontre avec l'amateur, et l'un et l'autre peuvent visiter l'atelier faisant suite à la galerie où naissent ces travaux curieux qu'ils viennent d'admirer.

CONSTANCE AUBERT.

Nous annonçons aujourd'hui l'achèvement de cette importante publication, qui a recueilli, pendant le cours de son exécution, des témoignages sans réserve du public et de la presse française et étrangère.

Le ministre de l'intérieur, en y souscrivant pour son département, mandait aux éditeurs qu'il voulait ainsi « témoigner de son désir de contribuer au succès d'une publication qui, par sa belle exécution et les soins qui y président, méritent tous les encouragements. »

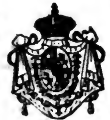
Parmi les journaux, *les Débats, le Siècle, le Spectateur militaire, le Courrier*, etc., ne mesuraient pas leurs éloges, et l'un des hommes les plus compétents, l'un des principaux collaborateurs de *l'Indépendance belge*, après une remarquable étude sur cet Atlas, ayant signalé quelques erreurs de noms (erreurs rectifiées depuis), terminait ainsi : « Ce sont là d'infimes négligences qui n'ôtent rien à la valeur de son Atlas, valeur très-grande, nous le répétons, si grande que nous ne concevrions pas qu'il ne prît immédiatement place dans le cabinet de tout homme studieux ou seulement curieux, et que nous ne saurions trop féliciter M. Le Chevalier d'avoir conçu et fait exécuter un travail si considérable et d'une utilité si grande, si générale. De pareilles œuvres relèvent l'honneur de la librairie française. »

Désirant mettre le consommateur à l'abri des manœuvres que le succès toujours croissant de ses savons de Thridace, extrait d'odeur et cosmétique de toilette, a inspirées à la contrefaçon, la maison *Violet* a adopté pour marque de fabrique la REINE DES ABEILLES, et établi à Londres, Bruxelles et Moscou des succursales qui correspondent directement avec des dépositaires d'une honorabilité reconnue. Afin d'éviter toute substitution ou imitation de produits, tous les savons portent en creux la marque de fabrique avec la légende légale. Le même cachet de garantie doit être exigé sur tous les vases, boîtes ou enveloppes renfermant les produits vendus comme provenant de la maison *Violet*, parfumeur, fournisseur breveté de LL. MM. l'Impératrice des Français, de la reine Isabelle II d'Espagne, et dont la fabrique et l'administration sont situées à Paris, 317, rue Saint-Denis.

A LA REINE DES ABEILLES.



PARFUMS & SAVONS DE TOILETTE



De la Maison **VIOLET**, Parf^r breveté,

fournisseur de LL. MM. l'Impératrice des Français

ET LA REINE ISABELLE II D'ESPAGNE.

Les fleurs les plus exquises en parfums, les plantes les plus riches en arômes, les baumes les plus odoriférants, servent à la composition des Produits exclusifs de LA REINE DES ABEILLES.

SAVON ROYAL DE THRIDACE,
Le seul recommandé par les célébrités médicales comme hygiène de la Peau.

BAUME DE VIOLETTE,
Pommade fluidifiée aux Huiles vierges, pour les soins de la Chevelure.

GOUTTES DE VIOLETTE,
EXTRAIT DE LA FLEUR NATURELLE,
Parfum de S. M. la Reine Victoria.

SAVON AU BAUME DE VIOLETTE,
Hommage à S. M. l'Impératrice.

EAU DE BEAUTÉ DE S. M. L'IMPÉRATRICE,
Lotion bienfaisante, pour la Toilette des Dames.

FLEUR DE RIZ ROSÉE,
DE S. M. L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE,
PARFUMÉE A L'AMBROISIE.
Cette Poudre rafraîchissante préserve la Peau de toutes affections dermales.

ROSÉE DES ABEILLES,
Lotion rafraîchissante, pour la Toilette et les Bains.

CRÈME POMPADOUR,
(BEAUTÉ DE LA PEAU).
Pour prévenir les Rides et rafraîchir le Visage.

CRÈME SÉVIGNÉ,
Composition spéciale, pour lustrer et fixer les Bandeaux.

CRÈME FROIDE MOUSSEUSE
(SECRET DE BEAUTÉ),
Pour rafraîchir le Tissu dermal.

PARFUM DES BRISES DE MAI,
Délices du Mouchoir et des Salons,
Dédié à S. M. l'Impératrice de Russie.

BOITE DE JOUVENCE,
Coffret mystérieux,
Renfermant les Talismans secrets pour la Beauté.

ROUGE DE CHINE, NOIR INDIEN et BLANC DE LYS,
Pour la Ville et les Soirées.

POUDRE ORIENTALE,
Pour donner aux Ongles le brillant de la nacre rosée

PARFUMS ORIENTAUX,
Pour parfumer les Lettres, le Linge et les Appartements.

Loi du 23 Juin 1857 sur la Contrefaçon.



MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE.

Afin d'éviter toute contrefaçon, substitution ou imitation des **Parfums et Savons de Toilette de la Maison VIOLET**, je prie le Consommateur de refuser, comme entaché de faux, tout produit portant son nom sur lequel ne serait pas apposée la Marque de Fabrique représentant la **REINE DES ABEILLES** et la Signature ci-contre :

Violet

Dépôt à Paris, 317, rue Saint-Denis,

ET CHEZ TOUS LES PARFUMEURS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

MAISON DE COMMISSION GÉNÉRALE

RUE D'HAUTEVILLE, 33, A PARIS.

Ameublements, Bronzes, Glaces, Corbeilles de mariage, Modes, Toilettes.

PUBLICATIONS ET ACQUISITIONS NOUVELLES

Amador de Los Rios (don José), doyen de la faculté des lettres à l'université centrale de Madrid. Etudes historiques, politiques et littéraires sur les juifs d'Espagne; trad. pour la première fois en français par J.-G. Magnabal, agrégé de l'université, 1861, 1 beau vol. gr. in-8°................ 9 fr.

Il ne reste qu'un très-petit nombre d'exemplaires de ce volume.

Arbois de Jubainville (H. d'). Histoire des ducs et des comtes de Champagne, depuis le VIe siècle jusqu'au milieu du XIIe. 1859-60. 2 vol. in-8°.............. 15 fr.

Becot (J.), docteur en droit, avocat général à la cour impériale d'Amiens. De l'organisation de la justice répressive aux principales époques historiques. 1860, in-8°. 5 fr.

Braff, sous-chef du bureau de l'administration et de la comptabilité des communes au ministère de l'intérieur. Principes d'administration communale, ou recueil par ordre alphabétique de solutions tirées des arrêts de la cour de cassation, des décisions du conseil d'Etat et de la jurisprudence ministérielle en ce qui concerne l'administration des communes, mis en harmonie avec la nouvelle instruction générale du ministère des finances, en date du 20 juin 1859. 1860, 2 vol. in-12....................... 8 fr.

Carro (A.). La Correctionnelle en province; croquis pris à l'audience d'un tribunal d'arrondissement. 1860, in-12........ 2 fr.

Chaignet (A.-Ed.), professeur de seconde au prytanée impérial militaire de la Flèche. Les principes de la science du Beau. 1860, 1 fort vol. in-8°.................. 7 fr. 50

Ouvrage honoré d'une mention par l'Institut (Académie des sciences morales et politiques).

Chotard (H.), docteur ès lettres. Le périple de la mer Noire par Arrien. Traduction, étude historique et géographique, index et carte. 1860, in-8°................... 4 fr.

Cocheris (Hipp.), membre de la Société impér. des antiquaires de France. Table méthodique et analytique des articles du *Journal des Savants* depuis sa réorganisation en 1816 jusqu'en 1858 inclusivement, précédée d'une notice historique sur ce journal. 1860, in-4°................ 25 fr.

Coumoundouros (A.), ministre des finances en Grèce. De l'impôt foncier dans le royaume de Grèce. 1861, broch. in-8°. 1 fr.

Extrait de la *Revue historique de Droit français et étranger.*

Deloche (Max.). Etudes sur la géographie historique de la Gaule, et spécialement sur les divisions territoriales du Limousin, au moyen âge. *Impr. impér.*, 1861, in-4°, avec une gr. carte color.................. 8 fr.

La 2e partie, qui doit compléter l'ouvrage paraîtra à la fin de l'année.

Egger (E.), membre de l'Institut, professeur à la faculté des lettres, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure. Mémoire historique sur les traités publics dans l'antiquité, depuis les temps héroïques de la Grèce jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne. *Impr. impér.*, 1860, in-4. 5 fr.

— Mémoire sur cette question : Si les Athéniens ont connu la profession d'avocat. 1860, broch. gr. in-8°.................. 1 fr. 50

Eichhoff (F. G.), correspondant de l'Institut. Poésie héroïque des Indiens comparée à l'épopée grecque et latine, avec analyse des poëmes nationaux de l'Inde, citations en français et imitation en vers latins, 1860, in-8°............................ 6 fr.

Enault (Louis). Histoire de la littérature des Indous. 1860, gr. in-8°.............. 3 fr.

Greffier (Eug.), premier avocat général à la cour imp. d'Orléans. Des cessions et des suppressions d'offices; résumé pratique des lois, décrets et instructions ministérielles concernant cette matière. 1861, brochure in-8°.......................... 1 fr. 50

Lévêque (Ch.), chargé du cours de philosophie au Collége de France. La science du Beau étudiée dans ses principes, dans ses applications et dans son histoire. 1860. 2 vol. in-8° .... 15 fr.

Ouvrage auquel l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques) a décerné en 1856 le prix du concours d'Esthétique.

Magalhaens (D.-J.-G. de). Faits de l'esprit humain; philosophie; traduit du portugais, par N.-P. Chansselle. 1860, in-8. 5 fr.

Monfalcon (J.-B.), conservateur de la Bibliothèque de Lyon. Histoire de la ville de Lyon; revue par C. Breghot Du Lut et A. Pericaud, membres de l'académie de

Lyon. 1847, 2 beaux vol. gr. in-8°, avec plans et cartes.................... 20 fr.

Nourrisson. Une visite à Hanovre, septembre 1860. Mémoire sur Leibnitz, lu à l'Académie des sciences morales et politiques dans les séances des 10, 17 novembre et 8 décembre 1860. 1861, broch. in-8°. 2 fr.

Œttinger (E. M.). Bibliographie biographique universelle. Dictionnaire des ouvrages relatifs à l'histoire de la vie publique et privée des personnages célèbres de tous les temps et de toutes les nations, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours. 1854, gr. in-8° à 2 col........ 32 fr.

Origenes. Philosophumena, sive hæresium omnium confutatio, gr. et lat., opus et codice parisino productum recensuit, latine vertit, notis variorum suisque instruxit, prolegomenis et indicibus auxit Patricius Cruice. *Parisiis, excusum in typogr. imper.*, 1 beau vol. gr. in-8, pap. vél.............. 10 fr.

Pillot et **Neyremand** (de). Histoire du conseil souverain d'Alsace. 1860, 1 beau vol. gr. in-8°...................... 6 fr.

Poisson (le baron C.), ancien officier d'artillerie. L'Armée et la Garde nationale (1789-1794), 1858-59, 3 v. in-8°.......... 18 fr.

Roger (Fr.), avocat. Traité de la Saisie-Arrêt. 2ᵉ édition, entièrement refondue, et mise au courant de la législation, de la doctrine et de la jurisprudence la plus récente, par Aug. Roger, avocat à la cour impériale de Paris. 1860, 1 vol. in-8° de près de 700 pages............................. 8 fr.

Rossignol (J.-P.), membre de l'Institut, professeur de littérature grecque au Collége de France. Vita scholastica, ou la vie du collége, poëme latin en quatre livres, contenant : I. Le lever et l'étude ; — II. La récréation et les jeux; — III. La classe et les divers cours; — IV. Le réfectoire et la table du proviseur. Suivi de notes historiques et philologiques, de recherches sur les jeux des anciens et de l'examen de cette question : *Est-il possible de bien écrire dans une langue morte?* 1860, gr. in-8°........ 3 fr.

— Le même ouvrage, sur papier de couleur bleu ou rose (*tiré seulement à 25 exemplaires.*)............................ 5 fr.

Sémainville (le comte P. de), ancien magistrat. Code de la Noblesse française, ou précis de la législation sur les titres, épithètes, noms, particules nobiliaires et honorifiques, les armoiries, etc. Deuxième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée. 1860, 1 beau vol. in-8°.. 10 fr.

Thurot (Ch.). Etudes sur Aristote; politique, dialectique, rhétorique. 1860, in-8°. 4 fr.

Tissot (J.), professeur de philosophie à la faculté des lettres de Dijon. Méditations morales, 1860, in-8°................. 5 fr.

La Tribune judiciaire, Recueil des plaidoyers et des réquisitoires les plus remarquables des tribunaux français et étrangers, par J. Sabbatier, ancien sténographe des Chambres législatives pour le *Moniteur universel.*

Prix d'abonnement : pour Paris..... 12 fr.
— pour les départements..... 14
Volumes I à VII (1855-1859........ 30
Volumes VIII et IX (1860).......... 12

Yanoski (J.). De l'abolition de l'esclavage ancien au moyen âge, et de sa transformation en servitude de la glèbe; pour faire suite à l'Histoire de l'esclavage dans l'antiquité de M. H. Wallon. 1860, in-8°.. 3 fr.

Zachariæ (K.-S.). Le Droit civil français, traduit de l'allemand sur la 5ᵉ édition, annoté et rétabli suivant l'ordre du Code Napoléon, par MM. G. Massé et Ch. Vergé, avocat, docteur en droit, 1855-60, 5 vol. in-8°. 37 fr. 50

Le catalogue de la librairie Auguste Durand *sera envoyé à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.*

Paris. — Typographie E. PANCKOUCKE et Cᶦᵉ, quai Voltaire, 13.



